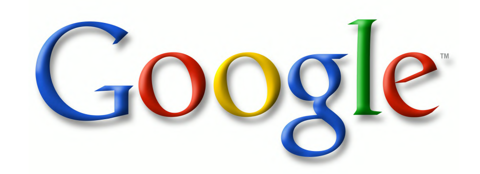
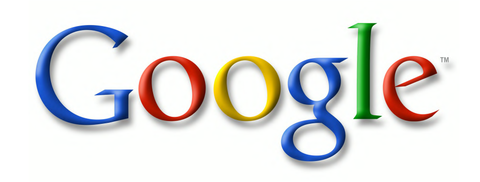
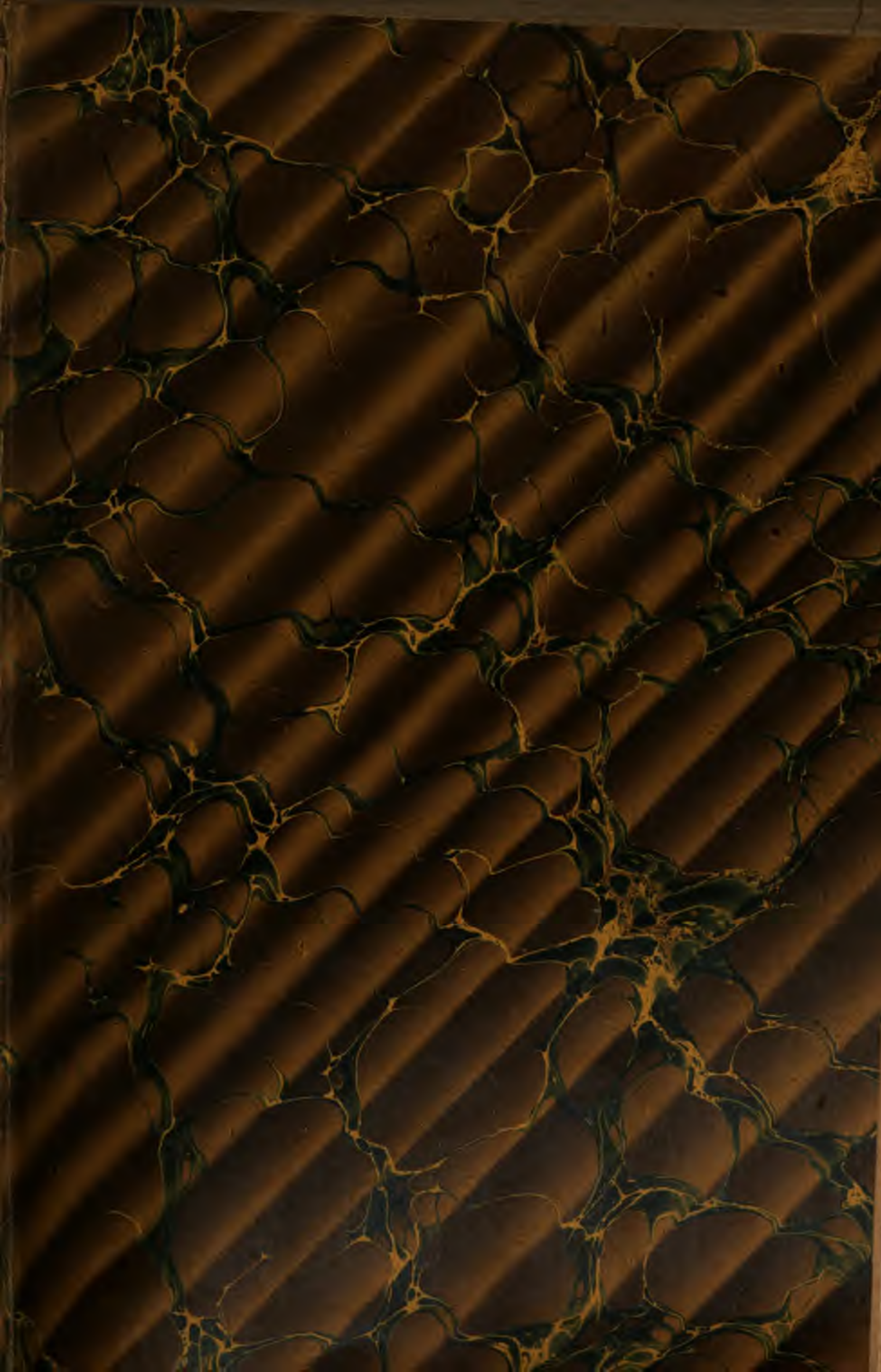







SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE

DE

SUÈDE.

HISTOIRE

DE SUÈDE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

ÉRIK-GUSTAVE GEYER,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'UPSALA,

TRADUITE

PAR J.-F. DE LUNDBLAD,

Ancien Conseiller de légation de Suède, et membre de l'Institut historique de France.

PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1844

HISTOIRE DE SUÈDE.

INTRODUCTION.

La vaste contrée du Nord, que l'on nomme Scandinavie, n'a pris que tard sa place dans l'histoire; elle fut presque inconnue aux nations civilisées de l'antiquité. Environ trois cents ans avant l'ère chrétienne, Pythéas, se trouvant dans la Grande-Bretagne, entendit parler de Thulé comme de la plus reculée des contrées septentrionales, dont les habitans n'étaient pas tout à fait étrangers à la civilisation et à l'agriculture. Cette Thulé, selon toutes les probabilités, n'était autre que la Scandinavie occidentale. Il s'agissait d'une île, *d'une immense étendue, semblable à un continent*, située à peu de distance des bords de la Scythie et des côtes où l'on recueillait l'ambre jaune, ce qui ne pouvait s'appliquer qu'à la Scandinavie méridionale. Ces traditions obscures furent bientôt ensevelies dans l'oubli ou se transformèrent en fables, et s'il en pénétra quelque chose en Grèce, elles s'éteignirent tout à fait dans les souvenirs laissés par les Romains. Pline, quoiqu'il n'ignorât pas les récits que nous venons de mentionner (il avait lui-même visité les bords de la mer du Nord), rapporte, comme une chose nouvelle, que de vastes îles avaient été découvertes depuis peu des côtes de la Germanie; que la plus célèbre, *Scandinavia* (la Scandinavie), dont la grandeur était inconnue, était regardée par les Germains comme un autre monde [1]. Il ne soupçonnait pas que *Nerigon* (la Norvége), qu'il dit être une grande île à part, fît partie de la première. Ce n'est qu'un demi-siècle après Jésus-Christ que ces noms sont prononcés. — Bientôt après, il est fait mention dans Tacite des « états des Suéones, situés dans l'Océan et puissans en guerriers, en armes, en vaisseaux. » Le géographe Ptolémée, qui vivait dans le deuxième siècle de notre ère, reconnaît dans les Goths et les Danois les habitans de la partie septentrionale de la Scandie. Ces noms, qui ont survécu à tant d'autres engloutis dans les ténèbres de l'antiquité, sont parvenus jusqu'à nous, mêlés à d'autres noms dont la signification ne s'est pas conservée.

Les relations de Rome païenne ou de Rome chrétienne, des anciens dominateurs du monde ou du souverain pontife avec les autres nations, ont introduit sur la scène historique la plus grande partie des peuples de l'Europe occidentale et septentrionale; et quand la civilisation leur a permis d'y jouer un rôle, l'influence romaine a déjà obscurci leurs anciens souvenirs, de sorte qu'il ne leur reste qu'une faible lueur de leur existence passée. Cette observation ne s'applique pas seulement aux nations qui avaient adopté la langue des Romains, mais encore en grande partie aux peuples germaniques qui avaient conservé leurs idiomes. Tout ce qu'on sait de l'ancienne Germanie vient de Rome. Point de souvenir national qui lui rappelle son antiquité; et les efforts qu'on a tentés dans ces derniers temps pour suppléer à cette disette n'ont pas été couronnés de succès. C'est en quelque sorte un temple devant lequel l'antiquaire jouit de sa science, mais dont l'ensemble n'a point de voix pour le peuple.

C'est du plus jeune membre de cette grande famille scandinave que nous nous proposons de retracer les destinées. Il vient le dernier dans l'histoire, mais il est aussi resté le dernier dans la maison paternelle, il en connaît mieux l'intérieur. Moins exposé à l'influence extérieure, il a plus donné à l'étranger qu'il n'en a reçu. Il connaissait peut-être mieux l'ancienne Rome, quand elle s'écroula, qu'il n'était connu d'elle, et mille ans de l'ère chrétienne s'étaient écoulés avant que d'ennemi formidable il devînt un fils soumis de l'Église romaine.

Quant à ce que les Scandinaves ont ajouté aux souvenirs germaniques, nous y découvrons, avec une origine plus récente, l'em-

[1] Alterum terrarum orbem. (L. IV, c. 27.)

preinte plus originelle des traditions nationales les plus complètes, antérieures à l'influence romaine et continuées jusqu'à l'époque où commence la certitude historique. Ainsi l'histoire du Nord ressemble à sa nature : ses montagnes et ses roches revêtent encore leurs formes primitives, tandis qu'elles sont recouvertes, dans les régions méridionales, par des couches de création moderne.

Nous avons présenté les rapports de l'histoire du Nord, en général, avec celle des peuples d'origine commune; nous allons ajouter quelques observations relatives à la liaison qu'ont entre elles toutes les parties de l'histoire ancienne du Nord. Cette marche nous fournira l'occasion d'indiquer les sources où nous avons puisé les citations nécessaires à notre ouvrage.

Ce fut le christianisme qui fit connaître la Scandinavie à l'Europe. Les rapports des missionnaires sur les progrès de l'Évangile chez des peuples dont le nom avait été longtemps la terreur du christianisme, les relations amicales qui s'établirent progressivement par suite de la conversion du Nord, mirent enfin en évidence ces contrées lointaines jusqu'alors peu connues et que les premiers pères de l'Église chrétienne comparaient à un nouveau monde [1]. Les communications avec l'Église de Rome ayant fait naître le goût de sa science et de sa langue, les ecclésiastiques employèrent le latin dans la rédaction de leurs chroniques. Dans cette communauté d'efforts entre tous les peuples de l'Europe, le Danemark se distingua particulièrement, et en général l'histoire de son moyen âge est plus riche que celle du reste du Nord. Saxo seul vaut plus que presque tous les autres chroniqueurs réunis. Son témoignage est irrécusable pour les faits rapprochés de l'époque où il vivait; quant aux temps antérieurs, il montre, d'un style savant mais quelquefois trop chargé d'ornemens, sous quelle forme les fables et les croyances du paganisme vivaient encore au douzième siècle dans l'esprit du peuple. On voit quelle richesse de traditions nationales l'antiquité nous avait léguée, et les anciens chants du peuple, si abondans au moyen âge du Danemark, nous font voir comment ces traditions s'étaient propagées. Saxo puise à pleines mains dans la source vivante des sagas populaires. Il n'y a rien dans ce genre qu'il n'ait rapporté, rien qu'il ne se soit approprié avec une foi aveugle. Seulement il a éprouvé de l'embarras quand il a voulu donner à ce qu'il a recueilli l'apparence d'une histoire véritable du royaume depuis les temps les plus reculés : ce n'est pas sans peine qu'il y est parvenu.

Ce que le Danemark est pour l'histoire du moyen âge chrétien dans le Nord, la Norvége l'est pour l'histoire du paganisme sur son déclin. Mais les principaux matériaux viennent des Islandais, qu'on pourrait nommer un peuple d'écrivains de sagas. Quelques colons scandinaves, mécontens de leur sort, quittèrent leur patrie : c'étaient pour la plupart des hommes considérés et de haute naissance, qui voulaient se soustraire à la domination d'individus plus puissans qu'eux. De 874 à 934, ils fondèrent dans cette île lointaine un état qui conserva pendant quatre cents ans son indépendance, malgré ses relations fréquentes avec la mère patrie et surtout avec la Norvége, qui avait fourni à l'Islande la plus grande partie de sa population et qui finit par soumettre cette île à sa domination.

Les Islandais étaient regardés dans toute la Scandinavie comme possédant les plus anciennes poésies du Nord et les connaissances les plus étendues sur l'antiquité : les plus vieilles chroniques sont unanimes à cet égard. Ce fut l'Islande qui fit entendre le plus longtemps ces chants poétiques dont on attribuait l'origine à Odin et aux dieux; ils perdirent de leur simplicité quand les croyances païennes, qui leur servaient de base, eurent disparu. Longtemps encore après l'établissement du christianisme, le barde (*skald*) conserva sa place à la cour des rois. Ce poste fut presque exclusivement occupé par des Islandais. Comme suivant un antique usage le poëte était aussi historien, on retenait avec soin les vers des bardes, qui ne furent d'abord confiés qu'à la mémoire. Quand les bardes les chantaient pour la première fois, quelques-uns des assistans les apprenaient immédiatement par cœur, et l'on a vu souvent refuser aux bardes le prix ordinaire de leur travail lorsqu'ils ne faisaient pas à la cour du souverain un séjour assez long pour donner le temps à leurs vers de se graver

[1] « Transeuntibus insulas Danorum alter mundus aperitur in Sueaniam vel Nordmanniam, quæ sunt duo latissima aquilonis regna et nostro orbi feré incognita. » (Adam. Brem. *De situ Dan.*, c. 60. Ed. Lindenbrog.)

dans le souvenir [1]. Des récits historiques faisaient le fond de ces chants, source inépuisable d'un plaisir qui se faisait sentir dans les assemblées du peuple comme dans la cour des rois. Telle fut l'origine des sagas islandaises les plus anciennes. Elles avaient pour objet de célébrer les premières familles de l'île et celles des chefs des états du Nord, surtout de la Norvége. Elles s'appuyaient sur le témoignage des bardes; elles différaient tout à fait par leur caractère de celles qui vinrent plus tard et qui n'étaient que des œuvres d'imagination. Il y avait déjà un peu plus de deux cent quarante ans que l'Islande avait été peuplée quand on commença à composer des sagas. Et comme les plus anciennes ne sont presque toutes que les chants mêmes des bardes, il est à croire qu'elles n'ont été conservées que bien plus tard par des moyens graphiques. Ainsi cette riche et précieuse transmission orale des souvenirs de l'antiquité, qui s'était maintenue pour ainsi dire avec art, sur cette terre lointaine, se transforma de bonne heure en une littérature qui lui était propre. Elle est déjà remarquable par cela seul qu'elle s'exprime dans la langue maternelle, celle qui se parlait à cette époque dans les trois royaumes du Nord.

Le plus célèbre des écrivains de ce genre, est Snorre Sturleson, né en 1178: il était sénéchal d'Islande et *jarl* de Norvége; il florissait à l'époque des dernières luttes qui eurent lieu pour la liberté islandaise; il y prit part et il en fut victime. Il produisit les *Sagas des rois de Norvége* (*Norriges Konunga-Sagor*) ou, comme il le dit lui-même (car il est plutôt compilateur qu'auteur), il enregistra dans son livre les anciennes sagas des rois qui ont régné sur les pays du Nord, et il a puisé dans les chants des bardes, dans les généalogies des rois et dans les récits des hommes instruits. Aussi la *Nouvelle Edda* ou l'*Edda prosaïque* porte-t-elle son nom, quoique ce ne soit qu'un recueil formé lentement et par l'addition successive des œuvres de plusieurs auteurs, tant de sagas en l'honneur des dieux que de commentaires, images et poésies païennes. Cette *Edda*, destinée à l'usage des jeunes poëtes, sert à démontrer que l'ancienne poésie fut cultivée comme un art par les Islandais. Les chants *mythiques*, parmi lesquels nous remarquons ceux de la *Devineresse du Nord* (*Vōlespâ*) et le *Chant d'en haut* (*Hàvamâl*) qu'on attribuait à Odin, se sont presque tous conservés et se trouvent dans l'*Ancienne Edda* ou l'*Edda poétique*, *Sœmunds-Edda*, ainsi nommée du nom du prêtre Sœmund le Sage, qui mourut en 1133 et qui est regardé comme l'auteur de cette collection. La *Sœmunds-Edda* contient en outre plusieurs chansons héroïques [1], des fragmens d'une saga d'un héros, qui prend sa racine dans les souvenirs de la grande migration des peuples. C'est pourquoi l'on en trouve des restes dans plusieurs contrées; mais partout sous une forme chrétienne, à l'exception du Nord, où elle a conservé sa forme originaire païenne. Ces chants mythiques et héroïques, qui dérivent du paganisme du Nord, sont antérieurs à toutes les autres poésies islandaises; c'est pour cela que les noms de leurs auteurs sont ignorés; car les Islandais possèdent parfaitement ceux des bardes depuis l'époque où leur île fut peuplée. Ces poésies, dans leur belle et sauvage simplicité, l'emportent sur toutes les productions des bardes de cour islandais, en étendue et en profondeur, en hardiesse et en originalité.

La Suède, quant à son histoire, se trouve, relativement à la Scandinavie, dans la même situation que celle-ci relativement au reste de l'Europe. Elle est entrée plus tard en communication avec le monde européen. On n'a pas sur son âge païen de documens aussi complets que sur les derniers jours du paganisme en Norvége. L'histoire de son moyen âge est plus obscure que celle du Danemark et de la Norvége; mais dans son histoire moderne elle a éclipsé ces deux pays et a conquis par Gustave-Adolphe ce qui a manqué à l'un et à l'autre, une haute importance politique; cette grandeur n'a duré qu'un moment, il est vrai; mais n'est-ce pas assez pour en rendre le souvenir immortel? Cependant c'est précisément à la Suède que se rattachent les plus anciennes traditions, qui nous arrivent plutôt comme un murmure confus que comme une voix historique. Le nom des *Suéones*, du temps de Tacite, était

[1] Voyez Müller, *Sagabibliotek*, Snege, — Halls Thatter.

[1] De *Vōlund* et de *Helge*, de *Sigurd* et de *Brynhilde*, de *Volsungar* et de *Niflungar*. (*Voyez* tout le second volume du *Sœmunds-Edda*.) Cette matière est plus développée dans la *Volsunga-Edda*, dans la Saga de *Norna gest*, dans la *Nouvelle Edda*, dans la Saga de Vilkina (*Vilkina-Saga*).

déjà redoutable. Celui des Goths traversa le monde. Les *Sagas des rois* de Sturleson commencent avec la Suède. Dans l'ancien Suithiod, Odin, avec les dieux, avait régné sur *Manhem* ou le *monde des hommes*. Les Ases, venus des bords de la mer Noire, donnèrent ce nom à la Suède : cette dénomination n'était peut-être pas inconnue à Pline.

Dans la première partie de cette histoire, nous exposerons tout ce qu'on peut savoir de l'antiquité de la Suède jusqu'à la prédication de l'Évangile dans le Nord, vers le milieu du neuvième siècle; nous tracerons ensuite un tableau de l'état du pays et du peuple à la fin du paganisme. Puis, arrivant à l'introduction du christianisme, nous décrirons son influence sur l'ancienne constitution et la lutte sanglante des Suéones (*Svear*) et des Goths pour la possession du royaume, jusqu'au treizième siècle. La période des Folkungar vient ensuite et s'arrête au milieu du quatorzième siècle. A cette puissante famille succèdent les rois étrangers, et l'union des trois couronnes nous conduira jusqu'au milieu du quinzième siècle, aux temps des Sture. Nous peindrons les Sture comme régens (*riksföreståndare*) et comme tribuns de la liberté jusqu'à la Saint-Barthélemy de Stockholm en 1520, peu de temps avant l'extinction des temps catholiques; nous y joindrons un tableau de l'état du peuple et du pays. Dans les parties qui suivront, nous entrerons avec Gustave Wasa dans l'histoire moderne de la Suède.

CHAPITRE Ier.

LA SAGA DU NORD.

Temps anciens. — Sagas des migrations des peuples du Nord (*nordiska wandrings sagor*). — Saga de Dieu. — Sagas des rois. — Les Suéones et les Goths. — Les Waraigues et les Normands.

Si l'on veut se contenter des probabilités dans une matière qui n'offre point de certitude, la Scandinavie n'est pas une des contrées qui se sont peuplées les dernières. Sa situation près d'un grand golfe qui reçoit du continent des fleuves puissans, son climat, plus tempéré qu'aucun autre sous la même latitude, confirment l'expérience généralement reconnue, que les côtes sont plutôt cultivées que l'intérieur des terres, et que les grands fleuves sont, pour ainsi dire, le lait d'une mère pour la première culture. La Méditerranée et la Baltique ont, toutes les deux, chacune à leur manière, élevé les plus anciennes et les plus importantes nations de l'Europe.

La civilisation du monde classique, sortie de l'Asie, fleurit sur les bords de la Méditerranée. Les Alpes lui opposèrent longtemps leurs cimes et bornèrent son horizon. Des tribus sauvages, pour la plupart de race celtique et qui se sont perdues ou détruites plus tard, descendirent de ces hauteurs dans les plaines de l'Italie; elles portaient la dévastation jusque sous les murs de Rome, dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure, ou bien elles erraient dans des déserts et d'immenses forêts [1]. Nous voyons au contraire la grande peuplade germanique européenne établir ses premiers foyers sur les bords de la Baltique, dans ses îles et sur ses côtes méridionales [2]. Ces peuplades gardaient des souvenirs de l'Orient, mais elles furent presque inconnues au Midi de l'Europe, jusqu'au moment où les Romains approchèrent de la basse Allemagne et de la mer du Nord; au lieu de hordes errantes jetant à peine quelques mouvemens de vie sur les solitudes de l'intérieur du pays, ils y trouvèrent des nations nombreuses, braves et invincibles par leur forte constitution guerrière; ce fut alors que le nom de *Germains* se fit entendre pour la première fois. Rome, incapable de les soumettre, s'exposa au danger de les prendre à sa solde. Bientôt par différentes causes et par l'instinct qui dirige les peuples, les Germains se laissèrent entraîner de plus en plus vers le midi; ils franchirent la gigantesque muraille des montagnes, et cette grande migration des peuples, couvrant de ses flots la corruption de l'ancien monde, prépara la civilisation nouvelle, qui trouva dans la forte nature de ces hommes du Nord et dans la religion du Christ un fonds riche et un aliment substantiel.

Il est probable que la Thulé dont parle Pythéas, était une partie de la presqu'île scandinave, peuplée et cultivée plusieurs siècles

[1] *Deserta Helvetiorum, Bojorum, Getarum*, plus tard occupés en partie par les peuples germaniques venus du nord.

[2] Les Teutons et les Goths (*Guttones*) habitaient les bords de la Baltique dès le temps de Pythéas. (C., Fr., Mannert, *Géographie des Grecs et des Romains*.)

avant Jésus-Christ. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tableau qu'en trace Tacite au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne fait présumer une culture plus ancienne. Les états des Suéones, dit-il d'après ce qu'il a appris lui-même, étaient importans par leur population, leurs flottes et leurs armes; leurs vaisseaux étaient particulièrement propres à la navigation des côtes et des fleuves; ils attachaient du prix à la fortune; la mer, qui les entourait, les garantissait des surprises de leurs ennemis [1]. Ce qu'il ajoute, qu'ils étaient soumis au pouvoir absolu d'un seul, et qu'il ne leur était pas permis d'être constamment armés comme les autres Germains, n'est pas conforme à ce que nous connaissons des mœurs de nos ancêtres; mais il nous semble que ce passage peut aisément s'expliquer. Les gouvernans exercèrent un pouvoir étendu, corroboré par la religion; mais ce n'était pas le pouvoir absolu, quoiqu'il en eût l'air, vu d'un peu loin. Nous ferons remarquer que le mot de *chef absolu* (einwallshœfdingi, envåldshöfding), dénomination appliquée aux plus anciens rois de Suède, ne signifiait pas dans le Nord un maître absolu, mais en général celui qui exerçait sur tout un peuple l'autorité suprême, sanctionnée par une origine que l'on croyait divine et relevée par des fonctions sacerdotales héréditaires. Cette puissance, fille d'une religion guerrière, était cependant toute pacifique dans les relations intérieures. Elle pouvait interdire le port des armes dans tous les lieux destinés aux sacrifices. La présence du prince et sa participation aux grandes cérémonies religieuses étaient à la fois un signe de paix et une obligation pour lui de la maintenir entre les différentes nations de l'ancien Suithiod. Il en est fréquemment question dans les récits des étrangers et dans ceux de nos ancêtres. Et le pouvoir que Tacite nomme absolu s'étendait, de son propre aveu, sur plusieurs états. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, suivant le même auteur, il semble que les Goths, plus que toutes les autres nations germaniques, étaient soumis comme les Suédois à un pouvoir de même nature [2].

Les Germains qui avaient dirigé leurs migrations vers le sud de l'Europe firent connaître l'importance de la Scandinavie, jusqu'alors ignorée, et la désignèrent comme leur berceau. Les Goths et les Lombards revendiquaient la même origine. Nous en trouvons la preuve dans leurs plus anciens historiens, dont l'un rappelle les chants historiques de sa nation [1], et l'autre, dans tout le cours de sa narration, prouve qu'il n'a fait que les suivre [2]. La même saga se reproduit, quand les Saxons et les Francs fondent leur puissance dans le nord de l'Allemagne, après l'émigration des peuples goths. Les uns et les autres tirent leur origine des peuples du Nord [3]. L'idée que la Scandinavie a été comme le berceau générateur et l'atelier des nations, se retrouve partout dans l'histoire des siècles; cette idée reçoit de l'expédition des Normands une nouvelle force, et on la voit toujours subsistante jusque sur les Alpes, où les habitans, dans la vallée de Hassli, se disent encore aujourd'hui d'origine suédoise.

Une saga qui retentit sur tant de points différens demande une explication. Rien ne nous autorise à conclure que le Nord ait été plus peuplé autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui : on pourrait même adopter, sans crainte d'erreur, l'opinion contraire. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que la Scandinavie avait une population que le pays ne pouvait pas nourrir, que cette population guerrière, dont la haute stature, la force et la fécondité sont attestées par tant de témoignages, fut obligée de vivre aux dépens de ses voisins et qu'elle ne s'en fit faute. Leur seule occupation, pendant l'été, était la piraterie. Dès que les glaces se brisaient, ils offraient à la Victoire le grand sacrifice du printemps, et ils quittaient le pays. On assure que dans les années malheureuses, marquées par des disettes et des révoltes, ils immolaient jusqu'à leurs rois pour apaiser le courroux des dieux (deux rois de la race d'Ynglinga ont subi ce sort). Ces calamités avaient un autre résultat; elles produisaient des émi-

[1] *Germania*, c. 44.

[2] « *Gothones* regnantur, paulo jàm adductius, quàm terræ Germanorum gentes, nondum tamen suprà libertatem. » (*Germania*, cap. 43.)

[1] Jordanes, *De rebus geticis*.

[2] Paulus Warnefridi, *De gestis Longobardorum*. Aucun d'eux n'a pu déguiser la source où ils ont puisé leur récit.

[3] Witichindus, *De rebus gestis Saxonum*. Hrabanus Maurus, chez Goldast. *Rerum alamann. Script.* V 11, p. 67. Nigellus, *De baptismo Haraldi regis* chez Langebek. *Script. rer. dan.*, t. 1, p. 400.

grations dont le but était de chercher de nouveaux foyers et une nouvelle patrie.

On rapporte qu'à l'époque des expéditions des Normands, l'excès de population avait donné lieu à une coutume ou à une loi, en vertu de laquelle on faisait tirer au sort tous les jeunes gens, et qu'on désignait par cette voie ceux qui devaient tenter la fortune dans les pays étrangers. On ajoute que le père avait l'habitude de chasser ses fils en état de porter les armes, à l'exception d'un seul qu'il gardait pour hériter de ses pénates[1]. La saga d'émigration suisse contient le même récit; celle des Lombards et celle des Goths sont conçues dans le même sens. Ce qu'il y a de remarquable et ce qui confirme ce que nous venons de dire, c'est qu'aucun récit de ces migrations n'énonce qu'une grande population soit sortie à la fois de la Scandinavie. Les Normands, dans leurs expéditions, étaient toujours plus redoutables par leur audace que par leur nombre. Les Lombards sont représentés comme de jeunes Scandinaves, peu nombreux, chassés par le sort *d'une île peu étendue*[2] et *des basses côtes*. Nous croyons qu'ils venaient d'une des îles danoises[3]. Ce n'est que sur trois vaisseaux seulement que les Goths sont sortis de la Scandinavie[4]. Toujours est-il que ce n'est que de leur réunion avec les peuples qui habitaient jadis les rives de la Baltique, et plus tard avec ceux du Mœotis, que se forma cette nation puissante qui devint la terreur de Rome.

Ainsi d'après la saga elle-même, qu'on la prenne à la lettre ou non, cette migration, la plus célèbre de toutes, était peu importante. Mais si nous avons recueilli sur ces mouvemens quelque lumière qui nous rapproche de la vérité, il reste toujours à résoudre cette question tout entière, comment les chefs de ces expéditions guerrières, même en les supposant, eux et leurs soldats, pleins de cet esprit aventureux et téméraire qui suffit aux Normands, sans autres moyens, pour fonder des royaumes, comment ces chefs ont-ils pu être regardés comme les pères, la souche de ces peuples. Si les peuples et leurs chefs avaient la même origine, si tous remontaient aux dieux dont le siége principal était dans le Nord, la question serait résolue par le caractère de l'ancienne saga. Dans celle des migrations, la Scandinavie, mère d'un grand nombre de peuples, était la même que la Scandinavie, centre d'un culte religieux très-étendu et pépinière des races royales qui avaient les dieux pour ancêtres et qui dirigeaient les flots des peuples, sortis eux-mêmes du même pays ou désignés par les sagas comme partis de ce centre de l'ancien paganisme.

Tout prouve que les traditions de tant de peuples, qui devaient au Nord leur origine, se rattachent à la croyance que les races des rois de ces peuples descendaient d'Odin. A la tradition de la communauté d'origine avec les habitans des contrées septentrionales, dont ils partageaient le culte, les Saxons joignaient celle qui donnait Odin pour père à leurs rois. Des auteurs anglo-saxons, lorsque le paganisme conservait encore une partie de sa force, l'appellent « l'antique Woden de qui sont issues toutes les familles royales des peuples barbares, le roi dominateur de la foule des barbares, que les païens du Nord, les Danois, les Norvégiens et les Suédois adorent encore aujourd'hui comme un dieu[1]. » D'après les *Sagas des rois du Nord* et d'après l'*Edda*, le même Woden, que nous appelons Odin, avait donné le pays des Saxons (*Sax-Land*) à gouverner à ses fils. l'*Edda* ajoute qu'ils régnèrent aussi sur le pays des Francs, et que c'est d'eux qu'est sortie la race de Volsunga, devenue si célèbre. Et quoique les Francs, qui avaient embrassé le christianisme longtemps avant les autres peuples barbares, n'aient rien conservé qui justifiât cette tradition, on peut supposer que *la famille des dieux*, dont ils font mention, était de la race d'Odin[2]. On a des preuves incontestables que Woden recevait les honneurs divins de tous les peuples de la Germanie[3]. Il ne reste pas de doute non plus à l'égard des Vandales, des Lombards et des

[1] Dudo et Willelmus Gemmeticencis, chez Duchesne. *Script. norm.*, pp. 62, 207. Saxo, l. IX, p. 171, ed. Steph.

[2] Paul Warnefridi, c. 2, c, 7.

[3] Ou de la Scanie, comme il est dit dans les chants populaires de Gotland, relatifs à l'expédition des Lombards.

[4] Jordanès, c. 17.

[1] Guillaume de Malmesburg; Ethelwerd.

[2] « *Nec de deorum genere esse probatur*, » répond Clodwig à son épouse lorsqu'elle l'exhorte à reconnaître le dieu des chrétiens. (Grégoire de Tours, l. II, c. 29.)

[3] « *Wodan*, sane, quem adjecta littera *Gwodan* dixerunt, ipse est qui apud Romanos *Mercurius* dicitur et ab universis Germaniæ gentibus ut deus adoratur. » (Paul Warnefr., c. 9.)

Suèves [1]. Les Goths donnaient le nom de *anses*, qu'il faut traduire par *demi-dieux*, à la famille de leurs rois, et ils les célébraient dans les mêmes chants héroïques où était consignée leur origine scandinave [2]. Ce mot a exactement la même signification que le mot *ases*, avec une différence dans la forme, qui tient au dialecte et qui se reproduit régulièrement dans beaucoup d'autres mots [3].

Les peuples, reconnaissant dans les mêmes dieux, les pères de leurs rois, se trouvaient ainsi liés par le même culte. Nous ne voulons cependant pas avancer que toute la mythologie du Nord, telle qu'elle nous est parvenue, ait toujous été commune à l'universalité des Germains; elle a beaucoup de choses qui appartiennent spécialement au Nord, et d'autres qu'elle partage avec différens peuples, surtout avec les Anglo-Saxons; elle reçut d'ailleurs, de la main des bardes attachés à la cour et des Islandais des formes trop maniérées, quoique son caractère propre soit resté presque toujours le même. Quant à ses traits principaux et à son ensemble, cette doctrine est remarquable par son antiquité et par l'expression des premières idées qu'un grand et noble peuple dut se faire du monde; elle est un témoignage de son importance historique et de sa domination. Odin du Nord est sans contredit le dieu qui parcourt les différentes contrées où, suivant une tradition nouvelle qu'une vieille stance met dans sa bouche [4], il est adoré sous plusieurs noms. Il se rencontre chez les bardes sous les dénominations les plus variées, tirées de la lumière, du feu, des ruines, des apparitions des morts, de la victoire, des champs de bataille, des noms gothiques, etc. Mais dans son acception la plus élevée, il est le père de tous (*allfader*), père des dieux et des hommes, père des temps; la Terre fille de la Nuit est sa mère; la Terre éclairée par le Soleil est à la fois sa fille et son épouse, depuis qu'il a soumis et régularisé avec l'aide de ses frères la matière, qui est le corps du géant Ymer, assassiné dans les abîmes. Les douze Ases divins, race blonde et belle, sont les membres de son conseil et en même temps les premiers prêtres, les premiers législateurs et juges, les fondateurs des premiers temples et des villes. Leur résidence était Asgard l'ancien situé au centre de Midgård [1] ou *Manhem* (le monde des hommes), séparé par une muraille de *Iotunhem* (patrie des géans), au bout de la terre, près du séjour des ténèbres et du froid, que les Lapons habitent sous la dernière racine de l'arbre du monde. Ce fut un temps heureux que celui où les dieux inventèrent les arts utiles aux hommes, travaillèrent les métaux, la pierre, le bois, faisant partout l'essai de leurs forces divines, en se livrant au sein de l'opulence aux amusemens et à la joie; mais ce bonheur fut interrompu par l'arrivée de quelques vierges, filles des géans de Iotunhem; la paix faite avec les géans fut rompue. Odin jeta son javelot au mileu du peuple, et la première guerre s'alluma dans le monde. C'est alors que commence une lutte opiniâtre où la race mauvaise succombe enfin, et dont les hauts faits sont célébrés isolément dans des odes païennes [2] parvenues jusqu'à nous. Cette lutte n'a point cessé; depuis que les dieux se sont retirés dans les régions du ciel, elle se continue par la race des héros qui leur doivent le jour et qu'ils ont laissés sur la terre. C'est pour cela qu'Odin appelle tous les morts à Walhall, afin de prendre part avec les dieux au dernier combat qui doit avoir lieu à Ragnarauk : alors le lien qui depuis le commencement des temps unit les forces de la nature sera brisé; alors le froid et la chaleur, qui ont créé ce monde, enverront leurs démons de Nifelhem et de Muspelhem, et il y aura une guerre dans laquelle les dieux eux-mêmes succomberont; mais après l'incendie du monde, les vagues de la mer donneront naissance à une terre verdoyante, dont les champs fourniront abondamment et sans culture aux besoins des générations heureuses.

[1] Id. C., S. *vita S. Columbani*; chez Duchesne, *Script. franc.*, 1, 556.

[2] Jordanès, c. 13.

[3] *As*, dans l'ancienne langue du Nord, *dieu, héros* ou homme doué de qualités divines, signifie aussi *poutre, statue, pilier*. Les Saxons adoraient aussi la statue d'Irmin (*Irminssaule*) qui se traduit par *universalis columna*; c'était le tronc d'un arbre. Le terme gothique *anses*, qui, dans Jordanes signifie *demi-dieux*, a pour nominatif singulier *ans* qui se transforme en *a's*, comme *gaus* en *ga's*, *anst* en *a'st*, etc. On remarque dans tous ces mots la même particularité.

[4] Grimnismal, dans la plus ancienne *Edda*, strophe 49.

[1] C'est le *Midjungards* gothique, chez Ulfile.

[2] Comme dans le *Hoestlânga*, par Thiodolf, le barde de Harald Hårfager, dont le chant est le fondement de la *Saga d'Ynglinga*.

Tout ce qui est mauvais disparaît, Balder revient et habite avec Hœder[1] la salle de victoires d'Odin et le sanctuaire des dieux. Comprenez-vous ou non? dit Vala.

C'est la voix de cette prophétesse, c'est la *prédiction de Vala* que nous avons surtout suivie dans ce tableau; elle est confirmée en mille manières par les anciens bardes et par les traits caractéristiques et les images de la langue poétique du Nord.

Telle est en raccourci cette ancienne doctrine, et l'on peut bien dire qu'elle est parlante. Elle est aussi énergique, aussi profonde, aussi significative qu'aucune de celles que l'imagination des hommes ait pu enfanter dans l'antiquité sur l'origine et la fin de toutes choses. Elle a plusieurs points de contact avec les autres; mais aucune n'est plus caractérisée ni mieux développée. Ceux qui connaissent les sagas des dieux de l'Orient ne méconnaîtront pas sans doute dans cette doctrine une origine orientale, mais ils ne nieront pas non plus que le culte de la nature qu'elle exprime ne se rapporte à ce que Tacite nous dit des anciens Germains. Ce culte de la nature, ici comme chez eux[2], a un caractère particulier et plonge son œil prophétique dans l'intérieur de ce monde sensuel et fragile. De là dérive cette idée d'immortalité si profondément enracinée chez nos ancêtres; idée que les Grecs et les Romains attribuent aussi aux peuples du Nord, *heureux par leur erreur*[3], selon l'expression d'un poëte latin.

Braver la destruction même, en n'admettant qu'un monde périssable avec des dieux périssables, c'est le trait caractéristique de ce culte: il explique la liberté dont l'habitant du Nord usait envers ses dieux; il explique surtout cette teinte tragique dont la doctrine est si fortement empreinte dans tous ses développemens.

Le sombre et le terrible qui se cachent au fond de toute espèce de paganisme, fût-il couvert de fleurs, comme celui des Grecs, distinguent plus particulièrement la religion du Nord: cette teinte perce partout, dans la saga des héros comme dans celle des dieux. L'une finit avec la chute du pouvoir des dieux dans leur lutte avec toutes les forces de la nature révoltée, l'autre exalte un objet unique avec toutes ses modifications: les exploits, les fautes et les catastrophes des familles fameuses des rois et des héros. Nous avons en vue surtout ici les chants héroïques de l'*Ancienne Edda*. Ce sont des fragmens d'une poésie âpre comme les rochers où elle est née, des hiéroglyphes isolés, débris des faits historiques, des souvenirs et des mœurs de la grande migration, encore dans toute la force d'un paganisme primitif. Le temps auquel ils appartiennent se distingue par la multitude des noms de peuples qui sont en circulation. Les anciens chants gothiques n'ont qu'une dénomination nationale qui signifie également le *peuple des dieux et des Goths*[1]. Les chants héroïques au contraire consacrent les noms de plusieurs peuples, des Suédois, des Norvégiens, des Danois, des Francs, des Saxons, des Lombards, des Bourguignons, des Goths, des Huns et des Finnois. Ils contiennent, sur leur propre avenir cette prédiction: « Qu'ils resteront dans tous les pays, et qu'en raison des destinées qu'ils ont célébrées, tous les cœurs des hommes se sentiront émus et toutes les douleurs des femmes seront apaisées. » Quant à l'époque de ces chants, elle est déterminée par la manière dont le culte religieux du Nord y est traité. Ce culte, basé sur la nature, le plus ancien de tous, celui qui s'est probablement maintenu constamment dans la croyance des peuples, s'y révèle plus clairement que chez les bardes des derniers temps du paganisme. Le Soleil, le Jour, la Nuit et sa fille la Terre, qui nourrit tout, des eaux saintes, des pierres, des oiseaux, sont adorés ainsi que des *ases* et des *asyniennes* (*asynior*), et on leur adresse des vœux et des prières; la mort est quelque chose de beau; c'est un voyage qui conduit sous un autre ciel, on y trouve la croyance de la transmigration des âmes, qui a dû être générale[2]. Et il est probable qu'elle a donné lieu au récit de la réapparition d'Odin à différentes époques.

Les *Sagas des rois* reconnaissent Odin et les Ases comme fondateurs des royaumes du Nord; en même temps, elles recherchent d'où ces ancêtres de notre nation tirent leur origine.

[1] L'ase aveugle qui avait tué involontairement Balder-le-Bon, le plus doux et le plus sage des fils d'Odin, que ni les pleurs des dieux ni ceux des hommes n'avaient pu arracher des habitations souterraines de *Hela*. (Voyez les *Annales de la Suède*, par Geyer, 1er vol., où la mythologie du Nord est plus développée.)

[2] « Deorumque nominibus appellant *secretum* illud quod sola reverentia vident. » (*Germ.* c. 10.)

[3] « Felices errore suo. » (Lucanus.)

[1] Gothiod, — Gotar, — Gotnar.

[2] Voyez les *Annales de la Suède*, par Geyer, 1er vol.

Ils vinrent des frontières de l'Asie, du pays d'Asahem, au delà du Tanaïs. Là était le château d'Asgard, sorte de place de sacrifice où Odin victorieux, siégeait au milieu de douze prêtres sacrificateurs, appelés *diar* (dieux) et *drottnar* (maîtres) et qui remplissaient les fonctions de juges. La migration se fit par le *Gardarike* (la Russie) jusqu'au *Saxland* (pays des Saxons), au Danemark et à la Suède, où Odin établit sa résidence dans l'ancienne Sigtuna, sur les bords du lac Mælaren; là il fonda un temple et établit des sacrifices, d'après la coutume des ases. Ses lieutenans portent des noms de dieux, sont adorés comme tels, et ils ont des habitations qui reçoivent leur nom des demeures célestes [1]. Le lieu de leur séjour s'appelle *Manhem*, pour le distinguer de *Godhem*, qui est celui des dieux. On dit que toute sagesse vient d'Odin et de ses ases, et qu'il en est de même de tous les arts cultivés dans les contrées de la Scandinavie. Mais comme dans la saga des dieux Odin occupe le premier rang, il est aussi dans celle des rois le plus grand, le plus respecté. Son peuple lui attribuait l'issue des batailles : ses guerriers se précipitent avec fureur dans la mêlée, sans armes défensives, et le feu ni le fer ne peuvent les atteindre. Cette manière de combattre fut appelée *Berserksgang* [2]. La beauté d'Odin faisait battre les cœurs de ses amis; mais il était terrible en face de ses ennemis. Il était éloquent, et la poésie de son langage donnait une couleur de vérité à tous ses discours. Le premier, il cultiva et enseigna l'art de la poésie, les mystères des *Runes* et la science de lire dans l'avenir. Au reste, son portrait, comme homme, ne diffère pas beaucoup de celui qui est tracé dans la mythologie du Nord. Il est en même temps dieu, héros, barde, législateur, et *schaman* asiatique ou sorcier, changeant de forme à volonté. Il posa en Suède la loi qui régit les ases; il ordonna de brûler les morts : plus on livrait aux flammes, avec leurs restes d'objets qui leur avaient appartenu, plus ils devaient être riches en arrivant au Walhall. Des tombeaux rappelaient la mémoire des grands personnages, et des pierres tumulaires (*bautastenar*) étaient érigées à la bravoure et au courage. Il établit en outre trois grandes cérémonies votives : la première au commencement de l'hiver pour obtenir une année bonne et heureuse; la seconde, au milieu de la même saison pour les productions de la terre; et la troisième, dans l'été, pour s'assurer la victoire. Dans tout le Suithiod, le peuple offrait des tributs à Odin pour se le rendre favorable contre les ennemis, et des sacrifices pour qu'il protégeât les récoltes. Odin, accablé de vieillesse, se fit percer d'un trait sur son lit de mort. C'est ce qu'on appela depuis se donner ou se sacrifier à Odin. Il recueillait tous les hommes tombés dans les combats, disant qu'il visitait le pays des dieux pour y traiter ses amis. Les Suédois crurent qu'il s'était retiré à Asgard l'ancien, pour y vivre éternellement. Ils avaient foi en lui et firent des sacrifices à sa mémoire. Souvent, quand la guerre était à leurs portes, ils croyaient qu'Odin se manifestait à eux, donnant aux uns la victoire, invitant les autres à Walhall, et tous ces augures leur paraissaient heureux.

Niord était le plus puissant après Odin : il présidait aux sacrifices. Il était du pays des Vanes, sur les bords du Tanaïs, et avait été reçu avec ses enfans au nombre des ases avant la migration vers le nord. Les années furent bonnes sous son règne, de sorte que le peuple crut qu'il tenait dans ses mains le bonheur des hommes. Dans le même temps, la plupart des dieux s'éteignirent; Niord mourut aussi dans son lit et se sacrifia à Odin. Les Suédois le brûlèrent et versèrent des larmes sur son tombeau.

Frey, son fils, lui succéda et fut heureux comme lui par l'amour du peuple et par la fertilité qui signala son règne. C'est à lui qu'on

[1] Niord dans Noatun, Heindal dans Himinbierg, Thor dans Trudwang, Balder dans Brejdablik. Upsala où demeurait Frey est le seul nom historique, et sert aussi à désigner la salle du roi, le temple.

[2] On lit dans *Narrative of the Burmese War*, by major Snodgrass, London, 1827, qu'une partie de l'armée des Birmans, pendant la dernière guerre des Anglais contre cette nation aux Indes, fut surnommée *The Ling's invulnerables*; ils paraissaient invulnérables; ils se précipitaient avec acharnement dans la mêlée après avoir bu de l'opium, et ils bravaient l'ennemi par des danses guerrières.— Une partie des peuples des montagnes qui habitent les environs des frontières de la Chine étaient commandés par trois jeunes et belles femmes, qui se figuraient que leur haute naissance les mettrait à l'abri des boulets anglais; mais toutes trois trouvèrent la mort dans la mêlée. Ainsi les *Berserkar* et les *Valkyrior* sont d'origine orientale.

attribue la construction du grand temple d'Upsala, qu'il choisit pour sa résidence et auquel il donna ses trésors et ses terres. C'est de là que dérive le mot *Upsala-Öde* par lequel nous désignons ce qui fut d'abord la propriété perpétuelle du temple et devint plus tard celle des rois de Suède [1]. Tous les pays étaient florissans sous le règne de Frey; on appelait cet état de choses *Frode-Freden;* les Suédois l'attribuant à Frey, lui rendirent de plus grands honneurs qu'à tous les autres dieux [2]. Frey tomba malade; alors ses guerriers élevèrent un tertre sous lequel ils le déposèrent en secret après sa mort; pendant trois ans, ils firent croire aux Suédois qu'il vivait encore, et ceux-ci continuèrent d'apporter le tribut annuel sur son tombeau. La paix et le bonheur furent la suite de cette croyance. Quand les Suédois apprirent que Frey était mort et qu'ils virent que les années n'avaient pas été moins bonnes, ils se persuadèrent que cet état de prospérité durerait tant que Frey resterait dans le Suithiod. Aussi ne voulurent-ils pas le brûler. Ils le proclamèrent le Dieu du monde et lui offrirent des sacrifices pour la paix et l'abondance. Il reçut un autre nom, *Yngve*, appellation poétique qui signifie *roi*, d'où la première famille royale de Suède fut nommée *Ynglinga*. — Freya sa sœur, qui lui survécut et qui présidait aux sacrifices, fut la dernière divinité du pays.

Fiolner, fils d'Yngve Frey, est le premier de la famille Ynglinga. On voit que, dans les *Sagas des rois* comme dans la mythologie, un âge heureux suit la fondation du culte des dieux. Ce bonheur disparaît sous Fiolner, le premier roi qui ne fut pas fait dieu; deux filles de géant en furent cause, suivant la *Nouvelle Edda :* esclaves à la cour de Frode, roi de Danemark, elles chantaient dans un moulin, et leurs chants parlaient d'or, de paix, de bonheur. Mais le roi ayant durement exigé d'elles des chants plus relevés, elles entonnèrent un hymne guerrier [3], qui fit mouvoir les pierres du moulin avec tant de violence qu'elles se brisèrent. La guerre s'alluma et le roi Frode fut tué. Ainsi finit ce *Frode-Freden.* Fiolner avait, avant la fin de cet âge heureux, terminé ses jours dans le sein même de l'abondance. Il s'était enivré dans un festin chez le roi Frode, et il tomba dans une cuve d'hydromel, où il trouva la mort, — « dans un lac sans vent » selon l'expression de l'ancien barde. Suivant des vers de Thiodolf où ce barde chante les ancêtres du roi Harald Hårfager auquel il était attaché, la *Saga d'Ynglinga* d'où nous avons tiré ce que nous venons de dire, a été composée en Islande. Snorre Sturleson l'a mise en tête des *Sagas des rois* et il l'a augmentée d'après les récits des hommes instruits. Ce qu'elle contient de cette famille des rois de Suède est en grande partie confirmé par des citations de la narration du barde. Dans un supplément, nous donnerons, à la fin du volume, les noms des rois d'après la *Saga d'Ynglinga*. Mais pour fonder une chronologie, nous n'osons pas nous appuyer sur cette saga, où la fable et la vérité sont confondues. Que le barde attribue une origine divine aux ancêtres des rois, c'est un trait commun à toutes les mythologies. Mais il paraît, d'après ce qui suit, que les sagas plus anciennes d'où il tire son récit, formaient un ensemble poétique. Nous retrouvons la même matière que la saga des héros du Nord paraît traiter avec tant de plaisir, la chute d'une famille royale célèbre, occasionnée par les discordes, à la suite d'une ancienne malédiction. La famille d'Ynglinga devait se détruire par ses propres mains; telle était la condition imposée aux fils du roi Visbur, quand ils voulurent tirer vengeance de leur père, par la prophétesse Huld, la reine des sorcières du Nord, dont les paysans suédois ont conservé le souvenir [1]. Le trône fut souillé du sang des frères et des fils, versé par leurs plus proches parens, jusqu'à l'extinction complète de la famille d'Ynglinga par le crime d'Ingiald Illrada. La saga donne des éclaircissemens sur l'état du pays et du peuple à l'époque où ce grave événement eut lieu; nous emploierons ses propres expressions. Braut Anund fut le roi le plus heureux : sous son règne, son pays fleurit par la paix et l'abondance. Le Suithiod était encore de son temps

[1] Upsala audr, d'*Upsalir*, *Uppsalarne* (les hautes salles), nom qu'on donnait au temple, et *audr* (richesse), signifie *propriété du temple* et correspond au τεμένος des Grecs.

[2] *Frey*, que Saxo appelle *Frö*, est le mot mœsogothique *fraυja ;* celui des Anglo-Saxons *frea ;* celui des Germains *fro* et signifie *maître*.

[3] On le trouve dans Skalda : il est intitulé *Grottu saungr* (le chant du moulin).

[1] Ils lui donnent aujourd'hui le nom de *Dame Hylle* (*Hylle Fruen*).

couvert de forêts et de déserts de plusieurs jours de marche. Le roi Anund employa tous ses efforts et de grandes sommes d'argent pour défricher les forêts et peupler les terres, qu'il livra ainsi à la culture. Il fit tracer des routes à travers les déserts. Des plaines s'ouvrirent au sein des forêts; de grands districts se formèrent (*hàrader*); l'agriculture prit du développement par l'accroissement de la population. Dans toutes les provinces du Suithiod, Braut Anund fit bâtir des hameaux, qu'il visitait lui-même. Il fut appelé Braut Anund à cause des chemins qu'il fit percer dans les rochers du Suithiod. Dans un automne il se rendait accompagné de sa cour à une de ses maisons, quand un rocher se détacha d'une montagne et l'écrasa avec toute sa suite.

Ce fut alors qu'Ingiald, fils d'Anund, prit les rênes du gouvernement. Depuis Odin, les rois d'Upsala avaient le pouvoir suprême dans le Suithiod; mais plus tard beaucoup de districts eurent leurs rois particuliers. Ceux de Suède résidèrent à Upsala jusqu'à la mort d'Agne; alors le royaume fut partagé entre les frères et le pouvoir se subdivisa ainsi que le territoire à mesure que les branches de la famille s'étendirent. Le royaume était très-borné à l'avénement d'Ingiald au trône. A la prise en possession de l'héritage de son père, ce prince donna un grand banquet pour lequel il fit construire une nouvelle salle, aussi grande et aussi splendide que la salle royale[1] : il la nomma la salle des sept rois. Il envoya dans tout le Suithiod des messages aux rois, aux jarls et aux autres hommes de distinction. Six rois se rendirent à son invitation; ils occupèrent les places d'honneur (*högstäten*) dans la nouvelle salle, où leur suite fut aussi admise. Il était alors d'usage, dans des repas de ce genre, que l'amphitryon prît la première place sur un tabouret, jusqu'à ce que les convives eussent bu à sa santé dans la coupe de Brage (*Bragebägaren*). Puis il devait se lever, s'incliner vers la coupe et la vider après avoir fait une promesse. Il était ensuite conduit à la place qu'occupait son père, et il était alors pleinement investi du pouvoir. Il arriva dans cette circonstance que, lorsque la coupe lui fut remise, le roi Ingiald se leva et fit le serment solennel de reculer une fois plus loin les bornes de son royaume vers les quatre points cardinaux ou de périr; puis il vida sa coupe. Il tint parole, car le soir même il étouffa les six rois au milieu des flammes.

Ce fut l'*incendie d'Upsala*. Ingiald ne se conduisit pas mieux envers d'autres princes : il les remplaça par des gouverneurs. On dit qu'il se défit ainsi par trahison de douze rois : c'est pourquoi il fut appelé Ingiald *Illrada*. On dit que dans son enfance il avait mangé le cœur d'un loup, ce qui l'avait rendu cruel. Sa fille Asa mérita de partager son surnom : elle hérita de tous ses mauvais penchans. Il l'avait donnée en mariage à Gudrod, roi de Scanie. Gudrod, à son instigation, tua son frère Halfdan, mais il fut lui-même assassiné par sa femme, qui se réfugia auprès de son père. Ivar Widfamne assembla alors une armée et marcha contre Ingiald, qui, haï de tous, ne se sentait pas assez fort pour résister à ce redoutable ennemi. A l'approche d'Ivar, Ingiald et Asa enivrèrent toute leur cour et mirent le feu à la salle royale : ils y furent consumés avec tous leurs convives. On montre encore aujourd'hui l'emplacement que cette salle occupait sur une hauteur couverte d'arbres sur les bords du Mälaren[1].

La mort d'Ingiald Illrada, poursuit la *Saga d'Ynglinga*, arracha le pouvoir suprême à la famille d'Ynglinga. Car tous les paysans suédois se révoltèrent contre cette famille et les amis d'Ingiald. Son fils Olof trouva un asile dans les déserts de Wermland, où il abattit et incendia les forêts, d'où son nom de *Trätälja*. Sa postérité se rendit en Norvége, dont Harald Hårfager, descendant de la famille suédoise d'Ynglinga, fit plus tard un royaume.

Les *Sagas des rois* diffèrent dans deux circonstances du récit que nous venons d'esquisser. Nous avons admis un Odin historique au lieu d'un mythique, et la fondation du royaume de Suède par une invasion au lieu de la célèbre migration des Goths.

Quand on eut puisé dans les sources d'Islande une connaissance plus certaine de l'antiquité du Nord, nos historiens oublièrent tout à coup la migration et les exploits des Goths,

[1] On trouve ici *uppsalr* comme nom de la salle du roi. — Le mot *upsala*, employé aujourd'hui, est génitif pluriel de ce mot.

[1] On dit que ce fait s'est passé à *Ranninge*, hameau construit sur le Fogdön, près du Malaren, où une grande muraille circulaire porte encore le nom de *Ranningeborg*.

dont les chroniques de notre moyen âge font mention, pour construire, principalement sur la *Saga d'Ynglinga*, toute l'histoire ancienne de Suède, d'autant plus qu'une chronique des rois, faite au quatorzième siècle, était d'accord avec cette saga[1]. On voulait voir dans Odin et les ases les types primitifs des dieux du Nord, quoique la saga elle-même les offrît comme des prêtres et des représentans des divinités déjà reconnues. C'est pourquoi l'on raconte que les ases, que le roi de Suède, Gylfe, lui-même reçut après avoir examiné leur sagesse, prirent le nom d'anciens ases[2]. Des traditions parlent de plusieurs Odin; il y en eut même un faux qui s'attribua l'autorité et la puissance du véritable[3].

Des païens méprisèrent Odin et rendirent un culte à Thor; on éleva des temples à Odin en Suède, mais il n'y en eut ni en Norvége ni en Islande, presque peuplée de Norvégiens, quoique, dans les repas des sacrifices, la santé d'Odin fût portée la première, d'où il nous paraît résulter la preuve que l'Odin historique n'a pas joui partout et complétement de la vénération que la religion plus ancienne répandait sur le père des dieux.

Des savans modernes ont refusé au commencement de la *Saga d'Ynglinga* toute valeur historique et n'ont considéré la migration que comme une fable, d'autant plus que la préface de la *Nouvelle Edda* fait descendre les Scandinaves des héros de Troie. On s'est efforcé de représenter Odin comme un dieu fabuleux, et l'on n'a pas cru que ce fût la peine de lui chercher une existence historique. On s'est mis ainsi en contradiction avec la mythologie dans laquelle Odin est un héros et un prophète parmi les peuples, opinion qu'on trouve émise ailleurs et qui, dans la *Saga d'Ynglinga*, n'est pas la seule qui indique son origine orientale. Tacite avait ouï dire qu'on adorait de temps immémorial, dans le nord de l'Allemagne, un héros qui visitait les peuples. Mais, suivant la coutume de ce temps, il lui donne un nom romain[4]. Paulus Warnefridi raconte qu'avant de venir en Allemagne, le même Wodan, que les Lombards et autres Germains adoraient, avait visité la Grèce. (Ce nom, pour le Nord, était commun à plusieurs contrées de l'Est.) Les Anglo-Saxons parlent d'une Troja au lieu de l'Asgard mentionné dans les sagas. Saxo l'appelle Bysantium; et, d'après une ancienne chronique, il existait chez les Francs une tradition populaire, rapportant que les Normands qui ravageaient les côtes de France se disaient eux-mêmes d'origine troyenne[1].

Le nom d'Ases est, au contraire, historique en Orient. Strabon parle d'un petit pays, Asia, sur la côte orientale du Mœotis et du peuple des Aspurgians qui l'habite (littéralement habitans d'Asburg ou d'Asgard). Les Alanes étaient un peuple sorti de la même souche que les Goths, qui se réunirent à eux sur les bords de la mer Noire et qui se flattaient de descendre des dieux. Des géographes arabes, dans le dixième siècle, font mention de ce peuple au nord du Caucase, sous le nom d'Alanes ou Ases[2]. Ils étendaient jadis leurs frontières du côté du Tanaïs, où les restes de leur peuple, mêlés aux Goths, sont encore cités par les voyageurs du quinzième siècle, lesquels ajoutent qu'ils se donnent à eux-mêmes le nom d'Ases et qu'ils étaient, dans leur opinion, plus anciens dans ces contrées que les Goths, qui ne s'y étaient établis qu'en conquérans[3].

Si les Goths, comme il est démontré, ont autrefois occupé les deux côtés de la Baltique, si une partie se retira dans la direction du sud-est et fut amalgamée aux anciennes populations

[1] Catal. reg. II. *Script. rerum suecic. med. OEvi*, tome 1.

[2] Voyez l'*Edda*.

[3] Saxo.

[4] Ulysses: *interpretatione romana*, comme il le dit lui-même dans un autre endroit au sujet de la dénomination des dieux de la Germanie. On dit que cet Ulysses fonda Asciburg sur les bords du Rhin. Ce nom se trouve aussi dans Ptolémée sur le bas Rhin, et l'on croit qu'Asburg, hameau dans le voisinage de Xanten, sur la rive gauche de ce fleuve, occupe le même emplacement, là où Frédégaire met la *Troja Francorum* dans l'extrait de la *Chronique de Grégoire de Tours*, c. 2. Si l'on préfère donner pour étymologie à Asciburg le mot *ask* (frêne), celui-ci était l'arbre d'Odin.

[1] Dudo, chez Duchesne, *Hist. norm. script.* p. 63.

[2] *Histoire des Mongols depuis Tschinguiz-Kan jusqu'à Timour-Lane.* Paris, 1824, t. 1, pp. 693, 696; l'auteur est M. d'Ohsson.

[3] *Viaggi fatti da Vinetia alla Vinegia*, 1545, par le Vénitien Josephus Barbara qui, depuis 1436, a séjourné seize ans dans ces contrées. Dans la relation du voyage du franciscain Jean Duplan Carpin, qui, en 1248 fut envoyé par le pape Innocent IV au kan des Mongols, ce peuple est aussi nommé Alanes ou Ases (Alains ou Asses). [*Voy. en Asie*, la Haye, 1735, t. 1, p. 58.] Procope, dans le sixième siècle, désigne ces Alanes comme un peuple goth, et Jordanès lui-même, d'origine alano, se dit Goth.

de même race, il n'est pas impossible que des communications se soient établies dans un sens opposé entre eux et le Nord, et que ces communications aient fait naître ou revivre en Scandinavie la saga de l'origine orientale. Cet exemple n'est pas unique dans l'histoire. Une troupe d'Hérules, autre peuple goth qui se fit remarquer vers la mer Noire, quittèrent les bords du Danube sur la fin du cinquième siècle et s'avancèrent du côté de la Scandinavie, où ceux qui étaient restés dans le sud envoyèrent des députés pour se procurer un prince du sang royal. Ce fait est rapporté par un témoin contemporain[1].

Mais la *Saga d'Ynglinga* ne s'occupe que de l'apparition des Suéones et non de celle des Goths dans la Scandinavie. Ces tribus, confondues aujourd'hui, avaient été longtemps distinctes; mais elles avaient été de bonne heure réunies sous un gouvernement théocratique. Le centre du culte s'était maintenu chez les Suéones, et ils devaient cet avantage à Odin et aux grands sacrifices qu'il avait institués à Upsala. Ils en jouissaient dès le temps de Tacite, parce qu'ils étaient comme les représentans de toute la nation. Si l'on considère le temps qu'il a fallu pour fonder cette puissance, Odin doit avoir vécu bien avant l'ère chrétienne. Les généalogies des Anglo-Saxons ne contredisent pas cette supposition : elles sont si peu d'accord qu'elles font descendre leurs princes, qui firent invasion en Bretagne dans la seconde moitié du cinquième siècle, du même Odin, tantôt à la quatrième, tantôt à la dixième, douzième et même treizième génération[2]. Parmi les ancêtres de celui-ci, ils comptaient un dieu du nom de Goth[3], ce qui permettrait de supposer Odin bien plus ancien. L'arrivée des Suéones dans la Scandinavie a, vraisemblablement, déterminé la migration des Goths. Cette migration ne remonte cependant pas à une époque aussi reculée que celle que lui assigne Jordanès, qui confond les Goths avec les Gètes et les Scythes : elle eut lieu plutôt au commencement de l'ère chrétienne[4]. D'après notre opinion, les Goths

[1] Procopius, *De bello goth.* (l. II, chap. 14, 15, etc.)

[2] Voyez les généalogies des Anglo-Saxons dans les *Tablettes* de Suhm, qui font partie de l'*Histoire critique du Danemark.*

[3] *Geat*, quem pagani jamdudùm pro deo venerati sunt. (C. Fr., Langbek, *Script. rer. dan.* 1, 8.)

[4] *Annales de Suède*, par Geyer, p. 3.

qui ont donné leur nom à la partie méridionale de la presqu'île, la plus anciennement cultivée, furent les premiers habitans de la Scandinavie. On croyait jadis en Suède que ce royaume était plus moderne que celui des Goths[1], et on voit dans l'*Edda* que le nom de *Gottand* est plus ancien que ceux de *Dana* et de *Suea* (Danois et Suédois). Au delà et plus au centre du pays, fut fondé le royaume des Suéones dans le Suithiod proprement dit, car ce nom a eu une signification plus étendue et plus restreinte à la fois[2]. En remontant du côté du nord, on rencontrait Iotunhem, refuge de tribus nomades et plus sauvages. Les bardes les appellent Iotunes (*Iotuner*), géans, fils des rochers, peuple des cavernes. Ennemis des ases, ils se rassemblèrent autour des autels du vieux Fornjoter, qui furent renversés, dit-on, par Thor. Leur chef porte le nom de *Finnehöfdingen* (chef des Finnois)[3]. Cette contrée est appelée Finmark et comprend la partie septentrionale de la presqu'île. Les montagnes et les forêts de Kålmården et de Tiveden séparaient le royaume des Suéones de celui des Goths, comme aujourd'hui le *Suéaland* (la Suède proprement dite) du *Götaland* (la Gothie) qu'on appelait aussi jadis le pays des *forêts du Nord* (*Nordanskogs*) et le pays des *forêts du Sud* (*Sunnanskogs*). La différence entre ces deux peuples s'est principalement révélée lors de l'introduction du christianisme. Une grande partie de notre histoire du moyen âge est remplie de récits de combats entre les Suéones et les Goths au sujet de la réunion des deux royaumes sous un même roi. Encore aujourd'hui, les dialectes des provinces gothiques se distinguent par des formes plus larges, plus développées et par un usage plus fréquent des diphtongues, de ceux de la haute Suède, dont les mots sont plus courts et les sons plus brefs, quoique cette règle ne soit pas sans exception. La langue du Darlécarlien d'un côté, celle du Scanien ou du Smolandais de l'autre, sont les deux points extrêmes de cette opposition.

La *Saga d'Ynglinga* ne compte pas Götaland

[1] *Chronica* Erici Olai, decani Upsaliensis.

[2] Il est désigné dans les *Sagas des rois* sous le nom de *Suithiod-Sialf* (le véritable Suithiod).

[3] Tous ces traits sont tirés des anciens poëmes païens : le *Höstlånga* et le *Thorsdrapa*.

comme faisant partie du royaume des Ynglinga[1]; elle cite une famille de rois goths indépendans, tirant son origine de *Gaut* (un des noms d'Odin); c'est de ce géant que le Götaland a reçu le sien[2]. Mais, en général, les Islandais savent bien peu de chose de ces rois goths, quoique le nom des contrées et des traditions isolées indiquent un plus grand nombre de familles royales dans le Götaland que dans la Suède proprement dite. Toutes n'ont pas disparu sans laisser des traces dans l'histoire, et un grand nombre de rois de Suède nous rappellent des noms dont Saxo fait l'énumération, mais qui étaient inconnus aux Islandais. Là, tout ne peut pas être fabuleux, et le peu d'intervalle qui séparait la Gothie du Danemark donnait à ce dernier pays les moyens faciles de bien connaître les rois de cette première contrée. Un poëme anglo-saxon chrétien qui nous est parvenu sans nom d'auteur, plus ancien que les sagas islandaises, mais ayant des rapports avec elles dans les singularités de la poésie, dans les applications des mythes de l'*Edda* et la peinture des mœurs du Nord, atteste ces anciennes relations entre les Suéones et les Goths. La scène du poëme est partie en Danemark, partie dans la Gothie, dans la Suède proprement dite et même quelquefois à Jotunhem, dont le roi est appelé Finn. Le principal personnage est un Goth, Beowulf, parent de Higelac (Hugleik), roi des Goths. Le premier exploit de ce héros fut une expédition en Danemark, dans le but de sauver son roi Hrodgar d'un danger imminent. Ce Hrodgar est le seul dont le nom se retrouve dans les anciennes généalogies des rois de Danemark, où il est appelé Hroar : dans la *Saga anglo-saxonne*, comme dans celle du Nord, il est frère de Helge, fils de Halfdan, descendant de Skold. De là vient le nom de *Skoldungar*, que les rois de Danemark portent dans ces deux sagas. Dans celle d'Ynglinga, Helge, frère de Hroar, est contemporain d'Adil, roi d'Upsala. On peut conclure de là que les personnages et les événemens du poëme doivent appartenir au temps d'Ynglinga en Suède, quoique la *Saga islandaise* ne parle d'aucun des rois de Suède que nous avons mentionnés. Cependant il faut observer qu'ils s'appellent *Skilfingar*, et *Skilfing* est dans l'*Edda* un des noms d'Odin. Ils sont en guerre perpétuelle avec les rois des Goths et les rapports presque toujours hostiles entre ceux-ci et les Suéones démontrent qu'une communauté d'origine et de culte chez ces deux tribus n'avait pas détruit leur indépendance et leur inimitié réciproque[1].

Ivar Widfamne, dit Snorre Sturleson, subjugua toute la Suède. Il occupa aussi le royaume de Danemark, une grande partie du Saxland (pays des Saxons), le pays à l'est et la cinquième partie de l'Angleterre. Les rois suédois et danois sont sortis de sa race. La famille royale qui régnait en Suède était celle d'Ivar, quoiqu'elle ne descendit d'Ivar Widfamne que par les femmes. Quelques-uns lui donnent le nom de famille de Sigurd (*Sigurdska Ätten*), parce qu'ils regardent Sigurd Ring comme en étant la tige; d'autres enfin l'appellent Lodbrok (*Lodbroka Ätten*), à cause de Ragnar Lodbrok. Son histoire est obscure; la succession des rois ne peut même pas être précisée. Nous n'avons des premiers temps que des traditions incomplètes qui, bientôt même, se perdent au milieu des sanglans désordres produits par les expéditions normandes. Ces récits s'étendent surtout sur la bataille de Bråwalla, si célèbre jadis dans le Nord et sur les exploits de Ragnar Lodbrok et de ses fils. Nous avons un fragment d'une saga islandaise de la bataille de Bråwalla. Il représente Ivar Widfamne comme roi de toute la Suède, occupé du projet de soumettre aussi Seland en portant la discorde et le meurtre dans la famille royale. Sa fille Aud, reine de Danemark, prévoyant les malheurs qu'entraînerait pour elle les projets d'Ivar, s'enfuit avec son jeune fils Harald et chercha un asile auprès du roi du *Garda-rike* (Russie) Radbart, qu'elle épousa. Pour la punir de sa fuite et de son second mariage, Ivar rassembla une grande armée de Suédois et de Danois. Il était déjà vieux : parvenu par le golfe de Carélie aux confins des états du roi Radbart, il eut un songe pour l'explication duquel il fit appeler Hordr, son père adoptif. Celui-ci, dès son arrivée, gravit au sommet d'un rocher d'où il refusa obstinément de descendre, de sorte que le roi fut forcé de lui adresser

[1] *Saga d'Ynglinga*, c. 29, 43.
[2] *Id.*, c. 38.

[1] Nous suivons la traduction de ce poëme anglo-saxon, par Gruntwig, *Bjaurfs Drape*, Copenhague, 1820.

ses questions du bord de son vaisseau. Hordr répondit que son grand âge ne lui permettait plus d'interpréter les songes, qu'il croyait voir néanmoins que le temps n'était pas éloigné où les royaumes de Danemark et de Suède seraient séparés et qu'Ivar, de toutes ses vastes conquêtes, ne pourrait rien laisser en mourant à ses descendans. Le roi le questionne encore sur les dispositions où ses ancêtres se trouvent pour lui chez les Ases. Hordr lui répond que les premiers ainsi que les derniers lui sont hostiles et le compare au serpent de Midgård. Ivar, irrité, s'écrie que Hordr est lui-même le plus mauvais des démons et l'appelle au combat contre le serpent de Midgård. Les deux vieillards se précipitent à la mer pour se battre et ne reparaissent plus. La mort d'Ivar Widfamne laissa sans résultat l'expédition qu'il s'était proposée. Harald, fils d'Aud, reçut de son beau-père des guerriers et des vaisseaux, se rendit à Seland et y fut proclamé roi. Il trouva du secours dans la Scanie, que les parens de sa mère avaient jadis possédée, et il s'avança vers le Suithiod; il soumit la Suède et ajouta à ses conquêtes le Jutland, qui, dit-on, avait aussi appartenu à Ivar. Harald n'avait alors que quinze ans. Il employa les conjurations qu'on appelle *seid* pour se rendre invulnérable, et il devint grand guerrier, ce qui lui valut le nom de Harald Hildetand (de *hilldur*, guerre).

Aud, mère de Harald, eut de son second mariage un fils nommé Randver, qui épousa une princesse de Norvége; Sigurd Ring naquit de cette union. Dans sa vieillesse, Harald Hildetand nomma son neveu roi d'Upsala en lui donnant tout le Suithiod et la Vestrogothie; il se réserva le Danemarck et l'Ostrogothie. Le fragment de la *Saga islandaise* de la bataille de Bråwalla est d'accord avec Saxo sur tout ce qui regarde la guerre entre ces deux rois.

Saxo indique des stances qui n'étaient pas encore oubliées de son temps comme la source où il a puisé; elles étaient attribuées à un vieux barde guerrier, Starkother, qui avait lui-même partagé les dangers de ces combats : tout dans le récit annonce son origine poétique. Odin paraît sous la forme de Brune, conseiller qui possédait la confiance de Harald et celle de Sigurd et qui excita ces deux princes, liés par la parenté, à se faire la guerre. Ses sollicitations eurent d'autant plus de prise sur Harald que son âge lui rendait l'existence à charge et lui aliénait l'esprit de ses sujets. Il aima mieux tomber sur un champ de bataille et arriver au milieu d'un grand cortége à Walhall que mourir dans son lit. Dans cette intention, il députa auprès du roi Sigurd Ring pour l'engager à venir à sa rencontre et le provoquer au combat. De grands armemens se préparèrent. Sigurd réunit toutes les forces qu'il possédait dans le Suithiod et la Westrogothie. Des troupes nombreuses, venues même de la Norvége, se rangèrent sous ses drapeaux; de sorte que lorsque les Suéones et les Norvégiens passèrent avec leurs flottes par Stockfund (l'endroit où Stockholm a été bâti), on compta qu'ils avaient 2,500 navires. Le roi Sigurd se dirigea par terre vers le sud à travers la forêt de Kolmorker, qui sépare le Suithiod de l'Ostrogothie; après être sorti de ce bois, il arriva à Bråwiken, où il trouva sa flotte : il traça son camp entre la forêt et le golfe. L'armée du roi Harald avait été rassemblée dans le Danemark et dans l'Ostrogothie. Grand nombre de guerriers saxons et des pays à l'est de la Baltique se réunirent à lui, et ses forces étaient si imposantes que ses bâtimens formaient comme un pont sur le Sund, entre la Scanie et Seland. Les deux armées en vinrent aux mains dans les champs de Bråwalla. Les guerriers les plus fameux s'y trouvaient, et parmi eux des bardes et des *vierges aux boucliers* (skoldmör). Les noms placés par Saxo dans un ordre déterminé par le mode de versification qu'il a suivi sont presque les mêmes que dans la *Saga islandaise*; on y trouve beaucoup d'autres traits de ressemblance. Le vieux et aveugle Harald, qu'on mène au combat dans une voiture, demande quel est l'ordre de bataille de Sigurd. On lui répond que le front des troupes ne présente que des angles saillans et rentrans (l'expression est *wigge*): « Je croyais, dit-il, qu'Odin et moi avions seuls ce secret[1]. » Enfin lorsque la victoire parut pencher du côté de son neveu, il fit lancer ses chevaux au grand galop, saisit une épée de chaque main et se précipita au milieu des ennemis, où il combattit jusqu'à ce qu'un coup de massue l'eût renversé de sa voiture. C'était

[1] Tacite parle de cet ordre de bataille des Germains : « *Acies per cuneos disponitur.* »

Odin lui-même qui, sous la forme de Brune, avait donné la mort à Harald. Sa voiture vide indiqua à Sigurd que le vieux roi n'était plus : il fit aussitôt cesser le carnage et chercher le corps de son parent, qu'on trouva sur un monceau de cadavres. Il fit construire un bûcher et ordonna aux Danois d'y placer la poupe dorée de Harald; il lui sacrifia un cheval richement caparaçonné, fit des prières aux dieux et des vœux pour que Harald Hildetand fît son entrée dans le Walhall à la tête des morts et préparât dans la salle d'Odin une réception de bienvenue pour ses amis et ses ennemis. Quand le corps eut été placé sur le bûcher, qu'on fut prêt à y mettre le feu et que tous les assistans en faisaient le tour en laissant éclater leurs regrets, le roi Sigurd leur recommanda d'entretenir avec leur or et leurs armes les plus précieuses les flammes qui allaient consumer les restes d'un roi si grand et si respecté : ces ordres furent exécutés. Sigurd Ring régna sur le Suithiod et sur le Danemark après Harald Hildetand, et il éleva sous ses yeux son fils Ragnar, qui devint bientôt le plus grand et le plus beau de tous les guerriers. Ragnar Lodbrok est le héros le plus fameux des expéditions des Normands; mais avant d'entamer le récit des exploits qu'on lui attribue ainsi qu'à ses fils, nous allons jeter un coup d'œil sur les entreprises moins connues de nos ancêtres sur un autre point.

Les plus anciennes expéditions guerrières des Suédois ont été dirigées vers l'est. Un roi, Yngvar, de la famille d'Ynglinga, Yvar Widfamne, Harald Hildetand, Ragnar Lodbrok, ont guerroyé et fait des conquêtes de ce côté ou dans le royaume oriental (*Österwäg* ou *Österrike*), nom par lequel on désignait alors les pays situés de l'autre côté de la Baltique. La *Saga d'Ynglinga* ramène les Suédois aux contrées déjà connues d'eux et d'où Odin était venu. Svegder, roi d'Upsala, doit y avoir visité ses parens et avoir choisi une épouse dans le pays de Vanes.

Les Vanes sont, comme les Jotunes, la désignation mystique des nations étrangères qu'on oppose au peuple de *Manhem*, c'est-à-dire aux *hommes;* car la mythologie du Nord, ainsi que toutes les mythologies, commence par représenter sa nation comme la souche des autres peuples. C'est pourquoi les noms indigènes de tant de nations signifient *peuple* ou *hommes* en général[1]. Mais comme *Manhem* a aussi une signification plus limitée et s'appelle *Suithiod,* les deux peuplades que nous venons de nommer, quoique originaires du même territoire, d'après la mythologie, qui du reste ne nous les montre que sous des formes fantastiques, peuvent être pourtant appréciées avec quelque justesse sous un point de vue historique. Nous avons vu l'identité de *Jotun* et de *Finnois,* et il y a présomption que les Vanes n'étaient autres qu'une tribu slave; de sorte que ces deux dénominations mystiques représentaient les deux peuples étrangers avec lesquels nos ancêtres eurent certainement des relations intimes. Les Finnois donnent encore aux Russes le nom de Vänes (Venâlaises), et ce nom est probablement une modification de l'ancien mot slave *venidi*, *vendes*, *vanadis;* le nom de Freya devait aussi signifier la déesse des Vendes; et il est à remarquer que les Slaves de la Dalmatie adoraient la bonne Frichia et que les Morlaches l'invoquent encore aujourd'hui dans les noces[2]. Les Suédois, dans la langue des Finnois, sont appelés *Russes* (Ruotsolaiset), probablement de *Roslagen, Rodeslagen, Roden,* nom que porte depuis les temps les plus reculés la côte suédoise la plus voisine de la Finlande méridionale. Cette dénomination du peuple suédois a une signification historique remarquable.

Les annales des Francs rapportent qu'en 839, des envoyés de Théophile, empereur de Constantinople, arrivèrent à la cour de Louis-le-Débonnaire. Ils avaient parmi les gens de leur suite plusieurs individus qui prétendaient appartenir à la nation des Rhos. Ceux-ci s'étaient rendus en Grèce en qualité de ministres de leur roi Chakanos (Hakon), et ils prenaient ce chemin pour regagner leur patrie. Louis-le-Débonnaire découvrit, après des informations plus précises, que ces hommes étaient Suédois[3]. Nes-

[1] Ainsi les Germains prétendaient tirer leur origine de Man (Mannus), fils du dieu Tuisco, qui était né de la Terre (Tacite, *Germ.*); le dernier mot cache sans doute celui de *Thiod, Thiud, Teut* (peuple) d'où vient l'ancienne dénomination *Teutones*, et celui plus moderne, *Teutsch. Tuisco* est du premier allemand.

[2] *Karamsin, Geschicte des Russischen Reichs*, I, 69, 71. Dans la langue de Bohême, la déesse de l'amour s'appelle *Freg.* (*Voyez* Hallenberg, *Observations sur l'histoire de Lagerbring*, II, 233.)

[3] « Comperit eos esse gentis *Sueonum.* » (*Annales* Bertiniani.)

tor, le plus ancien chroniqueur russe (1100 ans environ après J.-C.), raconte qu'en 859, des conquérans audacieux et braves, appelés Varaigues, avaient passé la mer et rendu tributaires les Finnois et les Slaves. Ces derniers, au bout de deux ans, chassèrent leurs oppresseurs ; mais fatigués de leurs discordes intestines, ils résolurent de reprendre leurs chaînes. Ils envoyèrent de l'autre côté de la mer aux Varaigues, qui sont nommés *Rus*, et ils leur dirent : « Notre pays est vaste, bon et fertile, mais il n'y a pas d'ordre ; venez, soyez nos princes et gouvernez-nous. » Trois frères furent élus : toute leur famille les accompagna et ils arrivèrent chez les Slaves avec une suite nombreuse. L'aîné, Rurik, fit sa résidence à Nowogorod. « C'est de ces Varaigues nouvellement arrivés, dit Nestor, que la Russie a reçu le nom qu'elle a conservé depuis. Les habitans actuels de Nowogorod descendent des Varaigues ; on les appelait autrefois Slaves. » Ce fait eut lieu en 862.

Les Varaigues des Russes sont les Varangues des Byzantins et les Veringues (*Väringar*) du Nord ; l'étymologie du mot, dans les langues septentrionales, signifie *soldats qui servent d'après un traité*[1] ; il est synonyme de *fœderati*, nom que la milice des Goths au service des Romains a porté depuis Constantin-le-Grand. Il n'est pas invraisemblable que les habitans de la Scandinavie aient fait de bonne heure partie de cette milice, d'autant plus qu'il ne manque pas de preuves historiques qu'il existait des rapports, dès le sixième siècle, entre la Scandinavie et l'Europe méridionale. Un roi de Scandinavie visita Théodoric-le-Grand en Italie[2]. Rome reçut des pelleteries précieuses du peuple suethans dans la Scandinavie[3]. Procope, l'historien des guerres des Goths, parle d'un peuple des extrémités du pays septentrional, qu'il appelle Thulé, île immense habitée par plusieurs peuplades, parmi lesquelles les Gautes, qui étaient les plus nombreux, et les Finnois patineurs (*Skridfinnar*), les plus sauvages[1]. Ce qu'il y a de certain, c'est que les auteurs byzantins postérieurs, en faisant mention de la garde impériale sous le nom de Varangues (peuple qui depuis longtemps était au service des empereurs), ajoutent que ces Varangues étaient des habitans du Nord, demeurant bien loin de Byzance, dans cette même Thulé, qui, dans Procope, signifie certainement la Scandinavie[2]. Sans doute les Varaigues Russes étaient aussi Suédois[3] ; mais il est peu probable que leur puissance ait pu se fonder tout d'un coup, comme on le prétend, puisque dès le temps de la fondation de l'empire russe par Rurik, ils étaient assez forts pour se présenter en ennemis devant Constantinople[4]. Nestor, lui-même, dit que la

[1] De *wara, vœre, pactum*.

[2] Jordanès, *De rebus geticis*.

[3] Ibid. *Suethans* est le nom *Suédois* sous la plus ancienne forme gothique (conformément à *Godans*, *Thiuthans*), et l'on voit par là que le radical est *t*, quoique les Islandais disent *Sviar* et les Anglo-Saxons *Sveon*, qui sont les *Suiones* de Tacite. Mais comme les Anglo-Saxons écrivent *Sveo-land* et *Sveodland*, il paraît que leur *Sveon* est une contraction de *Sveodan*. Ce mot pouvait dériver de l'islandais *sveit* ou de l'anglo-saxon *sueot* (lisez *suit*) qui signifie *une troupe de guerriers*, d'où *suithiod*(peuple armé).

[1] Procope, *De bello goth.*, lib. II, cap. 15, édit. Maltret; Paris, 1662. Dans la traduction latine de Grotius, le mot *Gautes* a disparu par une variante incorrecte. Paulus Warnefridi dit que les Finnois patineurs (*Skridfinnar*) sont ainsi nommés à cause de leur habileté à courir (à glisser, patiner) sur un bois recourbé, ce qui leur est d'un grand secours dans la chasse des bêtes féroces. Il peint, d'après le récit des voyageurs qui connaissaient le pays, le patinage et le renne. Il avait vu lui-même une camisole de peau de renne telle que les Finnois l'employaient : c'est ce que nous appelons pelisse de peau de renne (*lappmudd*).

[2] Le nom de *Jargani*, *Barangi* était employé chez les Byzantins en 935. On dit que ce peuple servait depuis longtemps dans la garde. Il vient en partie de Thulé, en partie de la Grande-Bretagne ; mais il paraît que ces Anglais n'étaient que des Danois. Ordericus Vitalis dit que beaucoup d'entre eux, lorsque Guillaume-le-Conquérant s'empara de l'Angleterre, quittèrent ce pays et prirent du service à Constantinople. La première arme des Varaigues fut celle qu'on appelait en Angleterre la *hache de guerre danoise* : c'est ce qui leur fit donner le nom de *porteurs de hache* (πελεκυφόρους. (*Voyez* Striller, *Varangica. Memoriæ populorum ex Script. Byzant.*, t. 4.)

[3] C'était aussi l'opinion de Schlözer, qui a publié les *Annales* de Nestor avec des observations, ainsi que celle de Karamsin. Au dix-septième siècle, on retrouva des traditions à Nowogorod. Lorsqu'il s'agit de l'élection du prince suédois Charles-Philippe, l'archimandrite Cyprian fit valoir, comme recommandation, que Rurik était déjà Suédois. (*Voyez* Widekindi, *Thet swenska i Rysland tijo ârs krigs-historie*. Sthm. 1671.)

[4] Schlözer dit sans raison que cette attaque de 866, dont parlent les Byzantins, s'est faite par un autre peuple du nom de *Ros* et qui a disparu. Mais Nestor déclare que c'est le même, ce qui est évident par le nom du chef, qui était Askold. Un Byzantin dit que ces Ros étaient d'origine *frangue*· c'est-à-dire qu'ils sor-

route qu'il a indiquée du pays des Varaigues jusqu'en Grèce était plus ancienne [1]. C'est de cette route que fait mention un empereur grec, au dixième siècle, et le premier historien chrétien du Nord dans le onzième [2]. Après la fondation de l'empire russe, les Suédois, pour leur commerce et dans les guerres, prirent souvent leur route par le Dniéper jusqu'à la mer Noire, où ils passaient plus à l'est, en suivant le Volga jusqu'à la mer Caspienne. C'est ce qu'attestent de nombreux monumens runiques élevés en Suède à la mémoire de ceux qui partirent pour la Grèce, ainsi que la grande quantité de monnaies arabes qu'on trouve enfouies dans la terre et qui étaient en circulation, surtout au sud-est de la mer Caspienne, dans le neuvième et le dixième siècle. L'histoire rapporte aussi que ce même peuple Ros, dont les flottes exerçaient la piraterie sur la mer Noire, menaça plusieurs fois Constantinople. Des noms scandinaves figurent dans toutes les conventions avec les empereurs grecs, et à peine en voit-on un seul slave. Ce peuple a aussi guerroyé avec les Arabes sur les côtes de la mer Caspienne [3]. Un évêque italien, légat auprès de la cour grecque et contemporain de l'expédition qu'Igor, fils de Rurik, ou Ingor (*Ingwar*) ainsi que l'appellent ce prélat et les Byzantins, entreprit en 941 contre Constantinople, cet évêque affirme que ceux que les Grecs nommaient Russes étaient les Normands, nom générique par lequel on désignait alors les peuples scandinaves [4].

Ce que nous venons de dire peut aussi servir à éclaircir la question de savoir si les écrits ou le silence des Islandais doivent seuls décider de ce qui appartient ou non à l'ancienne histoire de Suède. Ils ne connaissent rien de tout cela; ce qu'ils nous ont fourni est précieux, mais nous ne devons l'étudier et l'employer que conjointement avec les autres renseignemens que nous possédons. Ainsi avons-nous fait l'examen de leur mythologie et de leur *Saga d'Ynglinga*. On n'a que ces bases historiques pour asseoir la présomption que les Scandinaves et les Suédois, surtout, par leur situation, ont eu de grands rapports avec l'Orient. C'est la partie la plus obscure de la vie héroïque du Nord: l'éloignement où elle est de nous en a beaucoup affaibli les traits; mais ils ne sont pas entièrement perdus pour l'histoire. Ce que nous connaissons le mieux, ce sont les entreprises des Scandinaves dans l'Occident, où les invasions des Normands seront à jamais célèbres; mais ici le grand nombre des guerres et des combats a produit la confusion: nous en avons la preuve dans les exploits de Ragnar Lodbrok et de ses fils, consignés non-seulement dans la *Saga islandaise* et dans Saxo, chroniqueur danois qui écrivit en latin, mais encore dans les annales des autres pays.

Dans la *Saga de Ragnar Lodbrok*, son père Sigurd Ring est représenté comme roi de Danemark seulement: Ragnar fut son successeur. D'après la *Saga d'Hervara*, le roi Eisten ou Östen, fils de Haräld Hildetand, à Upsala, gouverna la Suède. Il est dépeint comme un prince puissant, d'un caractère peu traitable et amateur des sacrifices. Le principal objet de son culte était une vache, dont les mugissemens avaient inspiré la terreur à ses ennemis. Il était d'abord lié d'amitié avec Ragnar, qui, par une victoire remportée sur un serpent, avait mérité la main de Thora, fille de Herraud, nommé *jarl* par les uns et *roi* de Gothie par d'autres. Les habits de peau, garnie de son poil, que Ragnar portait dans cette occasion le firent surnommer *Lodbrok*. Après la mort de Thora, Ragnar résolut de ne jamais avoir d'autre femme; il adjoignit plusieurs personnes à ses fils pour gouverner le royaume, reprit son ancien métier de pirate et alla courir les aventures et les dangers. Étant entré un jour dans un port près de Spangarhed, en Norvége, il envoya ses garçons de cuisine à terre pour y faire du pain. Ceux-ci rapportèrent du pain brûlé et donnèrent pour excuse qu'ils avaient rencontré une fille si belle qu'elle leur avait fait oublier le motif qui les avait amenés au rivage. Elle s'appelait Kraka: c'était la plus

taient en général de la souche des Germains. (Stritter, *Russica*, l. c. t. 2, p. 967.)

[1] Schlözer, Nestor, p. 88.

[2] Constantin Porphyrogénète, *De administratione*. (Imp. chez Stritter, l. c., p. 982. Adam de Brême.)

[3] *Des peuples du Caucase, d'après les auteurs arabes*, par M. C. d'Ohsson; Paris, 1828. Dans cette expédition qui eut lieu du temps d'Igor, les vaisseaux furent tirés du Don dans le Volga au point où ces deux fleuves sont le plus rapprochés. Nous trouvons souvent des récits de même genre dans les expéditions des Normands.

[4] *Luitprandi, episcopi Cremonensis historia*, lib. V, cap. 6. Muratori, t. 2.—Il fut deux fois renvoyé de Constantinople, les années 940 et 968.

jolie des femmes du Nord; ses cheveux soyeux descendaient jusqu'à terre. Ragnar la fit prier de le venir voir et la prit pour épouse. Elle lui avait déjà donné quatre fils, lorsque, dans une visite qu'il fit au roi Östen à Upsala, il promit d'épouser la fille du roi de Suède. A son retour, Kraka lui découvrit qu'elle était *Aslaug*, née du célèbre Sigurd Fofnisbane et de Brynhilde: elle lui raconta les destinées de sa famille telles que nous les trouvons tracées dans la *Saga de Volsunga.*

Comme preuve de la vérité de son allégation, elle ajouta que le fils qu'elle portait dans son sein aurait autour de l'œil la marque d'un serpent. Le fait s'étant trouvé vrai, Ragnar fut convaincu. Son mariage en Suède fut rompu, et la guerre avec le roi Östen remplaça les fêtes des noces. Ragnar confia à ses fils Érik et Agnar, nés de son premier mariage, la conduite de cette guerre. Le dernier y trouva la mort; Érik, fait prisonnier, fut, selon ses vœux, percé d'une flèche pendant qu'il faisait entendre son chant de mort. Ils furent vengés par les fils de Ragnar et d'Aslaug; celle-ci partagea les dangers de cette guerre, qui se termina par la chute d'Östen. Les fils de Ragnar ravagèrent les contrées méridionales, et le monde entier retentit de leurs noms. Ils portèrent leurs armes en Italie, et Rome fut menacée; mais ils retournèrent sur leurs pas, trompés par une fausse nouvelle. Au bruit des exploits de ses fils, Ragnar sentit se rallumer son ancienne valeur, et il résolut d'essayer encore ses forces dans les combats. Pour ajouter à sa gloire par de nouveaux dangers, il entreprit une expédition contre la Bretagne avec deux vaisseaux seulement. Là tous ses guerriers succombèrent dans une bataille contre le roi Ella. Ragnar lui-même, fait prisonnier, refusa de dire son nom, et jeté dans une fosse remplie de serpens, il chanta ses exploits, les jouissances de Valhall qui l'attendaient et sourit en expirant au milieu des tourmens. Björn Jernsida (*flanc de fer*), un de ses fils, monta sur le trône de Suède; les autres se partagèrent les états de leur père et tirèrent de sa mort une vengeance éclatante: l'un se fit brûler sur un bûcher formé des têtes des ennemis tués; l'autre ordonna que son tertre sépulcral fût élevé sur le point de son royaume le plus exposé aux attaques des ennemis.

La composition du barde dans cette saga se distingue par cette circonstance, que Ragnar Lodbrok, en épousant la belle inconnue, devient gendre du fabuleux et célèbre héros Sigurd Fofnisbane, tandis que le chant de l'*Edda* et la *Saga de Volsunga* nous parlent de la fille d'un autre Sigurd [1] que Jordanès fait aussi figurer, d'après les anciennes sagas gothiques, dans des circonstances et sous des noms presque semblables. Nous avons encore le chant de mort, qu'on attribue à Ragnar; il est aussi rapporté par Saxo. Il diffère en plusieurs points de l'*Edda*, quoique sans aucun doute, ici comme ailleurs, la *Saga du peuple*, encore vivante et pleine de vigueur, ait fourni le fond de son récit. Des vers isolés de cette saga héroïque ont longtemps résonné dans la mémoire du peuple: dans la partie la plus méridionale de la Norvége, où est située Spangerhed et où Ragnar lia connaissance avec Aslaug, Torfœus et Schöning entendirent des chants qui la rappelaient. La colline où la jeune fille faisait paître les troupeaux porte son nom, et le peuple des îles Féroé célèbre encore les louanges de Ragnar et d'Aslaug [2].

Si l'on compare la *Saga du Nord* avec les chroniques étrangères qui font mention de plusieurs Ragnar, d'un Lodbrok assassiné en Angleterre et des ravages terribles que les fils de ce dernier ont exercés pendant longtemps non-seulement en France, mais encore dans la Grande-Bretagne, il paraît que dans ces contrées, comme dans le Nord, le souvenir de l'époque la plus désastreuse des invasions qu'elles ont subies se rattache à ces noms, et l'impossibilité de lier dans un ordre chronologique les récits isolés prouve qu'on a réuni sous un même nom les exploits de plusieurs guerriers. Il est probable que Ragnar appartient au huitième siècle, à la fin duquel il faudrait placer sa

[1] *Svanhild*, d'après Jordanès *Sonilda*, (*De reb. get.*, c. 24).

[2] D'autres chants de Féroé ne sont qu'une répétition des chants héroïques de l'*Edda*. Toutes les sagas relatives à Sigurd Fofnisbane ont été en grande partie, et plus complètement que dans l'ancienne *Edda* elle-même, recueillies depuis dans des poëmes dont quelques-uns ont plus de deux cents strophes et telles qu'elles étaient rapportées par la bouche du peuple de ces îles solitaires, où les anciennes traditions se sont longtemps conservées. Oden d'Asgar, Frigga, Loke se retrouvent dans d'autres chants des habitans de Féroé. (Voyez *Færöiske qvæder om Sigurd Fofnersbane og hans æt, med et anhang*; af Ljungbye, Renders, 1822.)

mort, d'après des chroniques anglaises [1]; mais ses exploits et son nom ont aussi été transportés dans le siècle suivant, pendant que d'un autre côté la saga le confond avec les héros de l'antiquité. Les guerres sous ses fils et les autres chefs qui portent son nom ont pu facilement être dépeintes sous les mêmes traits, parce que les ravages des expéditions des Normands ont pendant longtemps porté l'effroi en Europe. Cette terreur était à son comble au neuvième siècle; elle était occasionnée en partie par la division et les discordes des états européens, et dans la seconde moitié de ce siècle par l'établissement d'un pouvoir royal plus étendu dans les états du Nord, lequel força un plus grand nombre de ces aventuriers belliqueux à chercher sur d'autres côtes de nouveaux foyers et la liberté. Mais la source du mal remontait plus haut et se rattachait aux grandes migrations des peuples. Quand elles cessèrent, le christianisme commençait à changer les idées des peuples barbares; mais le Nord conservait ses anciennes mœurs, et les dispositions hostiles de la Scandinavie contre le reste du monde devenaient plus imminentes et plus redoutables.

Longtemps avant que les Scandinaves visitassent les côtes de la France, de l'Angleterre et de l'Irlande, dont les Normands finirent par se rendre plus ou moins les maîtres, les expéditions du Nord se dirigeaient sur l'Écosse, dont la langue, dans les plaines surtout, a l'analogie la plus frappante avec les dialectes du Nord. Il paraît de là que les habitans de ces contrées, loin d'être descendans des Anglo-Saxons qui envahirent le pays dans les temps les plus reculés, sont plutôt d'origine scandinave. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les chants d'Ossian attestent la présence des Scandinaves en Écosse et les guerres qu'ils y ont faites. Le nom de Locklin, sous lequel le barde désigne la Scandinavie, est le même que celui qu'ont donné à ce pays les annales irlandaises [1].

Avant d'aller plus loin, nous devons faire mention d'une saga d'un autre pays. Dans le fond des vallées des Alpes habite un petit peuple, isolé du reste du monde, qui se dit originaire de Suède. Quant à présent, cette tradition se borne à la population de la vallée de Hassli, dans le canton de Berne; mais elle a été partagée par les habitans du canton de Schwitz. Elle était plus répandue autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le roi Gustave Ier la cite dans une ordonnance comme une preuve de l'ancienne population de la Suède, et le grand Gustave-Adolphe la rappelle dans ses lettres et messages aux Suisses. On l'a recueillie par écrit dans ces derniers temps [2]; mais elle est défigurée par des erreurs de chronologie; à part ces défauts, elle est digne d'intérêt sous plus d'un rapport. La saga commence par la cause ordinaire des migrations du Nord, c'est-à-dire une disette; mais les points de départ sont à la fois la Suède et le Friesland. L'expédition sort d'un endroit appelé Hassli [3], et suit le cours du Rhin. Une armée de Francs qui vient à sa rencontre est mise en déroute. Les émigrés s'arrêtent dans les Alpes, parce que ce pays ressemble à leur patrie. Nous pensons que cet événement appartient aux expéditions des Normands, d'abord parce que le Friesland resta au pouvoir des Normands pendant une grande partie du neuvième siècle et leur servait de pied à terre dans leurs courses de piraterie; puis parce qu'une chronique contemporaine des Normands [4] rapporte qu'ils descendirent la Moselle en 881 et prirent leurs quartiers d'hiver dans un camp fortifié à l'endroit nommé Haslou [5], d'où ils partirent l'année

[1] Le roi d'un peuple idolâtre du Nord (son nom ne nous est pas cité) avait dévasté le couvent de l'île Lindisfarne, appartenant au Northumberland, près des côtes d'Écosse; il fut cruellement mis à mort en 794 : « *princeps eorum crudeli nece est occisus ab Anglis.* » (Roger de Hoveden, *Annal.*)

Le chant composé au nom de Ragnar et dans lequel ses exploits sont énumérés rapporte qu'avant de tomber entre les mains des Anglais, il avait ravagé les baies d'Écosse. Une autre tradition fait de Lodbrok un homme privé, mais de naissance royale, lequel fut traîtreusement assassiné en Angleterre au milieu du neuvième siècle. (Mathœus de Westminster.)

[1] *Annals of Ulster. Johnston, Antiquitates celto-normannicæ*; Copenhague, 1786.

[2] « Auszug aus einer in Ober-Hasle cantons Bern in der Schweitz sich vorfindenen pergamentenen handchrift von Jahr 1534, welche sich ebenfalls in dem dasigen Land-urbar eingefchrieben befindet, betreffend den nordifchen Ursprung des Volkftammes.» (Voyez *De colonia Suecorum in Helvetiam deducta.*; Upsal, 1828.)

[3] *Hasle* est un mot souvent employé en Suède. Il désigne souvent d'anciens champs de bataille, à cause de la coutume qu'on suivait de les marquer avec des baguettes de noisetier; c'est ce qu'on appelle *att hassla wall.*

[4] Duchesne, *Script. norman.*

[5] *Haslou* ou *Haslac* dans les chroniques, aujour-

suivante, taillèrent en pièces une armée de Francs et ravagèrent les rives du Rhin jusqu'aux portes de Worms, suivant d'anciennes chroniques. Nous nous appuyons en troisième lieu sur la *Saga d'Olof Tryggwason* [1], d'après laquelle les fils de Ragnar Lodbrok prirent part à cette expédition, qui devait être la même que celle où ils poussèrent, ainsi que le prétend la *Saga de Ragnar*, jusqu'à Wiflisbourg [2], en Suisse. Enfin, tant de circonstances s'accordent avec la *Saga suisse* qu'il n'est pas invraisemblable que les émigrés s'y fixèrent, d'autant plus que le but connu des expéditions des Normands était non-seulement d'amasser du butin, mais de chercher de nouveaux foyers [3]. Une fraction de cette armée normande établit les siens dans les vallées des Alpes, pendant que les autres rétrogradèrent à la nouvelle que l'empereur Charles-le-Gros rassemblait contre eux une forte armée sur les bords du Rhin.

Aussi l'historien de la Suisse voit-il une race particulière dans les habitans de ces vallées des Alpes [4], où l'on retrouve aussi l'ancienne fédération suédoise. Des traditions qui ont conservé toute leur force parmi eux, sur la manière dont le pays s'est peuplé [5], prouvent que leur établissement y est en quelque sorte récent et qu'ils étaient d'abord peu nombreux [6]. Si ces présomptions sur leur origine sont fondées, nous ne devons plus nous étonner qu'au neuvième siècle il existât encore dans ces contrées des idolâtres, à qui il fallait prêcher le christianisme. Quant au nom de Suédois, qui figure dans la *Saga d'émigration suisse*, on peut le regarder comme compris sous la dénomination de Normands, qui était à cette époque commune aux peuples des trois royaumes du Nord. Il faut cependant remarquer que les Normands qui accompagnèrent Björn Jernsida (fils de Ragnar Lodbrok, et roi de Suède, suivant la *Saga du Nord*) sont aussi appelés Visigoths dans les chroniques étrangères [1]; il semble donc qu'ils sortent de la Vestrogothie suédoise.

d'hui le hameau d'Elsloo, dans les environs de Maëstricht, sur la route de Ruremonde.

[1] Édition de Copenhague, 1825, t. 1, p 108.

[2] Aussi appelée Avenche ; c'est l'ancien *Aventicum*.

[3] « Ut acquirant sibi spoliando regna, quibus possent vivere pace perpetua. » (Dudo dans Duchesne, 1 c.)

[4] « *Sie* (Die ersten Schwyzer) waren ein *besonderer* Stamm, und konnen nach so langer Zeit am besten in dem vorzyglich schönen Volk zu *Oberhasli*, in dem benachbahrtem Oberlande und an den Entlibuchern erkannt werden. » (Müller, Schweitz. Geschichte. t. 1, p. 410, not. 7.)

[5] « Es ist im Andenken der Greise in den Thälern des Oberlandes, wie in alten Jahrhunderten das Volk von Berg zu Berg, von Thal zu Thal gezogen. » (Muller, 1, 421. Das sagten uns in den Jahren 1777, bis 1780..... Die alten Hirten. Ibid., not. 15.)

[6] « Anfangs wohnten die Schweitzer in swacher Anzahl, weit ans einander in den Wusten der Gebirge. Es war im ganzen Land eine einzige, endlich wurden zwey Kirchen.— Dann wurden die Thaler Schwyz, Uri, Unterwalden durch Vermehrung sowahl der Kirchen als der Gerichtstatten jeder nach und nach von dem andern unabhnagig; doch gegen Auslander hielten sie zusammen. —Die Landleute von *Oberhasli* und ihre Nachbahren in Oberlander Gebirg wurden dieser alten Eidgenossenschaft endlich fremd. (Muller, t. 1, p. 429.) Von den Unterwaldern ist eine Sage, das sie die letzten Christen waren..... Es kommt um das *Ende des neunte* Jahrhunderts ein *Wigger* unter dem Namen *Schweizer Apostel* vor. » (Ibid. not. 37.)

[1] *Visigoths*. (Voyez Langebek. *Script. rerum dan.*, tome 1, page 525.)

CHAPITRE II.

DU PEUPLE ET DU PAYS DÈS LES TEMPS IDOLATRES.

Coup d'œil sur le pays et sur les progrès de sa culture.—Constitution et mœurs.

C'est au neuvième siècle que le flambeau de l'histoire commence à éclairer le Nord. Cette lumière, qui, jaillissant d'une nouvelle ère à laquelle commence le christianisme, répand aussi quelque jour sur les derniers momens du paganisme, amène cette question préliminaire : « Qu'étaient le peuple et le pays dans les temps anciens ? » Et ce n'est qu'aujourd'hui que nous osons hasarder une réponse basée non sur des hypothèses incertaines, qui pourraient s'exercer librement dans un champ sans limite, mais sur le témoignage authentique d'une époque à présent connue au moins dans son ensemble. Nous nous appuierons aussi sur d'autres témoignages, la nature du Nord et les tombeaux de nos ancêtres : la première n'a pas dépouillé sa forme primitive; les derniers couvrent notre sol, déterminent ses anciennes bornes, et l'affection reconnaissante invoque encore les ombres qui les habitent. Nous interrogerons la nature ancienne du pays, nous évoquerons les souvenirs des morts pour apprendre à connaître le séjour des vivans. Peut-être parviendrons-nous à réunir un grand nombre de

traits épars dans un tableau d'ensemble où la vérité rayonnera et à tirer de ce que nous connaissons des inductions positives pour nous guider dans des routes plus éloignées, plus incertaines ou complètement inconnues.

D'abord comment représenter le pays dans ce que nous nommerons le clair-obscur de l'antiquité? Si nous portons nos regards sur les contrées les plus méridionales de la Scandinavie, la Scanie (*Skåne*) est la première que nous rencontrons. La culture dès cette époque y était plus avancée que chez les peuples qui l'avoisinaient au midi; c'était à son origine un pays marécageux (*Kärrland*), comme son nom paraît l'indiquer [1], ou couvert de forêts primitives dont les racines se montrent encore dans les terres desséchées de la plaine, lesquelles servaient de retraite aux buffles (*uroxar*), à l'élan et au renne. Elle est connue par son abondance de céréales, par ses divers articles de commerce, par ses populations guerrières [2] à une époque où l'intérieur du Jutland était désert [3] et l'Allemagne remplie de sombres forêts. Dans le Sund, dont la partie la moins large est en face d'Helsingbourg [4], on voyait chaque été, dans le neuvième siècle, une flotte d'Öresund [5] (*Öresunds flotta*) qui rapportait de ces côtes poissonneuses de riches cargaisons ou achetait à la foire de Skanör [1], célèbre dans ce temps, du blé germé, du froment et du miel. Lund [2] est désignée comme une ville de commerce considérable, entourée de fortifications de bois (*träborg*), garnie de remparts et pourvue de magasins où était déposé le butin, en marchandises et en or, que les pirates avaient amassé dans leurs expéditions [3]; mais cette ville était aussi le but des attaques des aventuriers qui inquiétaient les mers du voisinage.

La Scanie (d'où Ivar Widfamne doit être parti pour conquérir le Danemark et la Suède) formait d'abord un royaume indépendant. La plus ancienne description que nous possédons des états du Nord la représente comme faisant partie du Danemark depuis la fin du neuvième siècle [4]. On la peignit plus tard comme la plus belle partie de ce royaume, quoiqu'elle s'en séparât quelquefois, parceque, ne pouvant souffrir l'oppression, elle opposait souvent à ses tyrans une heureuse résistance, au moyen de ses hommes et de ses armes [5], qui la plaçaient bien au-dessus de Seland et du Jutland. Le Halland et le Bleking (Blekingen [6]) sont représentés comme deux branches [7] de la Scanie, qui s'étendent vers les frontières de la Norvége et vers la Gothie [8], et qui furent comprises sous la même dénomination quand la domination danoise se fut affermie dans ces contrées [9]. Le

[1] *Skaun* signifie, en langue islandaise, *un pays marécageux*. Il est vrai que ce nom se prononce *Skön*, tandis que *Skåne* (la Scanie) se prononçait autrefois *Skaune*, comme l'habitant de cette province nomme encore sa patrie. Mais ces transformations dans la prononciation ne sont pas rares: ainsi on écrivit jadis le mot *gång*, *gaung* et *göng*; le mot *lång* était autrefois *lång*, *laong* et *long*. L'ancien nom est *Skan-ey* (Skånö). — *Sconia insula*, dans Adam. Brem., parce que le pays est baigné de trois côtés par la mer.

[2] «Sconia armata viris, opulenta frugibus, divesque mercibus.» (Adam. Bremens., *De situ Daniæ*.)

[3] «Terra Salfuginis et vastæ solitudinis. Porro, cum omnes tractus Germaniæ profundis horreant saltibus, sola Jutland cœteris horridior.» (L. c.).

[4] A Seland in Sconiam trajectus multo brevissimus in *Halsingeburg*, qui et videri potest, l. c., p. 57. *Heisingiaborg* est cité (en 993) dans la *Saga de Nial*, c. 83. On trouve aussi dans ce même dizain *Hiostad* (aujourd'hui Ystad en Scanie). Torfœus, *Hst. Norv.*, t.3, p. 3. Elseneur (Helsingör) est sans doute *Halseiri*, en Danemark, que la *Saga de Faerajinga*, c. 1, dit être la plus grande foire du Nord. L'abordage s'appelle *halsa*: de là *Halsöre* ou *Helsingör*, *Halsingeborg* ou *Helsingeborg* et *Halsehamn* sur la côte septentrionale de la montagne de Kulla (*Kullen*) en Scanie. Ainsi le nom de ces deux villes ne vient pas d'une expédition des habitans de *Helsingeland* (Helsingie).

[5] *Eyrarflott*. La *Saga d'Egil*, Havn., 1809, p. 78, 79.

[1] Ce n'est plus qu'une petite ville; elle avait une grande importance dans les temps idolâtres et même à l'époque florissante de l'union de *Hansa*.

[2] Aujourd'hui la ville de Lund n'est plus remarquable que par son université et son église cathédrale. Du temps du paganisme on y comptait quatre-vingt mille habitans. Dans son premier âge catholique, elle avait dix-huit églises et plus de soixante chapelles. (*Voyez* Lunds Tidningar, 1793.)

[3] «Civitas Lundona, aurum ibi plurimum, quod raptu congeritur.» (Adam. Bremens., p. 56.)

[4] Voyez la relation du voyage d'Ottar et d'Ulfsten insérée dans la traduction anglo-saxone de l'histoire d'Orosii, qu'on attribue au roi Alfred et récemment publiée par Rask à Copenhague.

[5] «Viris et armis præstantior esse probatur.» Helmold, *Chron. slav.*, l. I, c. 85.

[6] Provinces de Suède situées dans la Gothie (Götaland).

[7] «Hallandia et Blekingia ab integritate Scaniæ, ceu *rami* dupplices et unius arboris stipite promeantes.» (Saxo, *præf.*)

[8] «Gotelba fluvius a Nordmannis *Gothiam* separat.» (*Voyez* Adam. Brem., *De situ Daniæ*, p. 60.)

[9] La *Saga de Knytlinga* parle du Halland en Scanie (*Halland a Skan-ey*).

Halland, à la fin de la période de l'idolâtrie, est cité comme un pays pauvre, offrant peu d'appât à l'avidité des pirates [1]. Cependant au onzième siècle il abondait encore en forêts de chênes et de hêtres [2]. On présume que dans le neuvième, le Bleking appartenait à la Suède [3]. Les habitans sauvages du Bleking [4] étaient des pirates redoutables; ils amassaient de l'or et de l'argent et faisaient beaucoup de prisonniers. Dans le même temps, les îles de Gottland et d'Öland étaient déjà des possessions suédoises [5]. Il fallait franchir d'épaisses et sombres forêts et de rudes montagnes pour se rendre de la Scanie dans le Götaland (Gothie), et l'on ne savait lequel offrait le plus de dangers d'un voyage par mer ou de la route par terre [6].

Le pays montagneux qui commençait en ce lieu et de là se prolongeait au sud jusqu'à la Gothie était appelé, depuis les temps les plus reculés, *Smålanden* [7].

La mer baignait le Småland oriental, qui armait des pirates [8]. Dès le neuvième siècle, Möre en faisait partie [9]. Kalmar était connu de bonne heure comme un port marchand [10]. Le Småland moyen et méridional est nommé Verend: il est entouré des forêts les plus épaisses; mais c'est un bon pays, giboyeux, sillonné de rivières poissonneuses, riche en abeilles et en prairies [11]. Le Småland occidental, près des frontières du Halland, fut longtemps appelé Finödemarken, Finskogen, Finheden, même Finland [12]. Le *Fin Skog* (forêt des Finnois) paraît avoir été très-étendu autrefois; il embrassait même les grandes forêts qui séparaient la Vestrogothie du gouvernement actuel de Bohus (Bohuslän) et qui couvraient tout le Dalsland. Cette dernière province n'avait pas d'autre nom que *Markerne* (marches), c'est-à-dire les forêts (*markbygden*): c'est le pays de bois qui s'étend jusqu'aux frontières actuelles de la Norvége, lesquelles ne s'arrêtaient autrefois qu'au fleuve de Göta. Dans le onzième siècle, on disait que depuis les plus anciens temps [1] ce pays avait été borné par le *Göta Elf* (fleuve de Göta), à partir de la mer jusqu'au lac Venern d'un côté, et de l'autre par *Markena* (marches) [2] jusqu'à *Eda-Skog* (la forêt d'Éda), et le *Kölen* au pied duquel il vient finir. Cependant on disputait sur les limites des royaumes, et cela était bien naturel quand ils avaient des déserts pour frontières. Des rois de Suède agrandirent la Vestrogothie jusqu'à Svinesund, sur les côtes occidentales de la mer. Les Norvégiens prétendirent à la souveraineté en titre de tout le pays à l'ouest de Venern. Les habitans des frontières, indépendans au milieu de leurs montagnes et de leurs forêts, ne s'inquiétèrent pas plus de la domination suédoise que de celle de la Norvége. La population des Marches (*markbygd*), Visigothe d'origine, préféra cependant à la fin se soumettre à la Suède; on la considéra comme appartenant à la Vestrogothie, et elle reçut postérieurement le nom de Visigoths à l'ouest du lac de Venern.

La contrée connue aujourd'hui sous le nom de préfecture de Bohus (Bohuslän) l'était autrefois sous ceux de Ranrike [3] d'Elfvarfylke, d'Alfhem [4] et de Viken [5]. Les hommes de Vik



[1] Var land eckt audigt. (La *Saga d'Egil*, p. 246.)

[2] La *Saga de Knytlinga*, c. 28.

[3] Relation du voyage d'Ottar et d'Ulfsten, où cette province est appelée l'île de Bleking (*Blecinga-ey*).

[4] « Barbari qui *pleichani* dicuntur. » (Adam. Brem, l. c.)

[5] *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

[6] Adam. Bremensis, l. c.: « Per ardua montium, per abrupta petrarum, per condensa sylvarum.» (*Voyez* la légende de saint Sigfrid, *Historia S. Sigfridi*. Benzelius, *Monumenta Upsal.*, 1709, p. 4.)

[7] La lettre finale du pluriel Smalönd (lisez *Smaulönd*, comme les Smålandais prononcent ce mot) était autrefois en usage.

[8] La *Saga de Nial*, c. c. 30, 83.

[9] Le *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

[10] Kalmar *nás* (promontoire de Kalmar). (Heimskr., la *Saga de saint Olof*, c. 108, vers 1020).—Kalmar est appelé, cent ans après, ville marchande. (Heimsk., la *Saga de Sigurd Jorsalafarare*, c. 27.)

[11] *Historia S. Sigfridi*, écrite en 1205, (Benzelii, *Monumenta hist vet. Ecclesiæ,sv. Ups.*, 1707, p. 4.)

[12] Fineyde dans la *Saga de Knytlinga*, Finwid dans la *Loi des Visigoths*, Finhid sur des pierres runiques, *Terra Finlandiæ* dans *Ericus Olai*. Les habitans que Saxo appelle *Finnenses* sont visiblement les *Finwedi* (les habitans de Finweden ou de Finskogen). Adam. Brem. dit que longtemps auparavant ils demeuraient avec les Wermlandais, entre la Norvége et la Suède, et qu'ils appartenaient au diocèse de Skara.

[1] C'est là du moins ce que dirent les payans aux envoyés de saint Olof, vers 1019, (Heimskr., la *Saga de saint Olof*, c. 59.)

[2] C'est-à-dire *Dalsland*, vraisemblablement le *Nordmark* dans le *Vermland*, où commence la forêt d'Éda.

[3] Ce pays s'étendait depuis le fleuve de Göta jusqu'au Svinesund. (Heimskr., la *Saga d'Olof Tryggwason*, c. 130.)

[4] Cette contrée comprenait tout l'espace renfermé entre les fleuves de Raum et de Göta. (La *Saga de Hervara*, c. 1.)

[5] Ainsi fut nommée toute la contrée de la baie

et ceux d'Elf (*Vik och Elfmännerne*) étaient enclins à la piraterie (*vikingar*); ils formaient un peuple rude et grossier, vivant sur la mer et par elle, et très-mal famé. Les sagas rapportent que l'intérieur du pays était habité par les descendans de *Troll* (*sorcier, magicien*) et d'*Alfvar*, plus laids que le reste des hommes. Là, où les terribles cataractes de Trollhätta mugissaient dans la solitude, Starkotter avait autrefois combattu le champion du magicien Hergrim : sa victoire lui donnait des droits sur Ogn Alfafoster; mais celle-ci aima mieux mourir que d'être son épouse. Le commerce anima de bonne heure les côtes de Viken, autant que cela se pouvait dans un pays peuplé de pirates. Le grand fleuve de Göta, qui, venant de Venern, décharge dans la mer ses eaux enflées d'un grand nombre de courans tributaires, ne devait pas s'offrir en vain à des hommes qui tentaient la fortune par tous les moyens, pacifiques ou violens. L'île Hisingen, qu'il embrasse à son embouchure, appartenait par moitié à la Suède et à la Norvége. Un peu plus au sud et à peu de distance, Brännö, ancien repaire de pirates, terreur de tous les vaisseaux, ou Danaholmen, qui n'est pas éloigné de Brännö, était le point de contact des frontières des trois royaumes, de sorte que la Vestrogothie, au sud du fleuve, touchait autrefois à la mer. Les vaisseaux remontaient le fleuve jusqu'à Kungahäll [1], qui tire son nom des rendez-vous nombreux que s'y sont donnés des rois du Nord, et même un peu plus haut, jusqu'à l'ancienne Lödöse [2]. Les Vikeverians allaient chercher à l'étranger du blé et de l'orge germés [3]. Lödöse avait des dépôts de gros drap [4], de sel, de harengs et de marchandises de première nécessité, qu'on transportait dans l'intérieur du pays. Aussi les Visigoths aimaient peu la guerre avec la Norvége, parce qu'elle interrompait les communications. Falköping, déjà citée dans les temps éloignés [1], et Skara [2], où se faisaient sans doute les sacrifices à l'époque du paganisme [3], étaient dans l'intérieur de la Vestrogothie des places de commerce qui devaient recevoir toutes leurs marchandises de Viken.

Mais par quelle route se nouaient ces relations commerciales à la fin du dixième siècle? Cette route parcourait une grande forêt de deux journées de marche [4]. Il y avait des montagnes et des rochers à franchir; les marchandises étaient transportées sur des chevaux. Le voyage offrait des dangers, parce qu'on s'égarait facilement dans des chemins peu connus et que le bois était infesté de voleurs et de brigands : des paysans eux-mêmes se livraient sans répugnance à cet infâme métier, et quand le bruit de la hache annonçait au voyageur fatigué l'approche d'un défrichement ou le voisinage de quelque habitation, malheur à lui s'il réclamait un gîte; il le payait de sa vie. Il y avait cependant au centre de la forêt une maison ouverte (*sälohus*) [5], une de ces auberges inhabitées, établies dans l'intérêt du commerce dans les lieux les plus dangereux; les voyageurs pouvaient s'y abriter avec leurs bagages.

Tel était l'état des frontières qui séparaient les provinces les plus peuplées du pays. De ce nombre était la Vestrogothie (Vester Götland), l'une des provinces les plus anciennement cultivées de la Suède. Dans les derniers jours du paganisme apparaissent les Visigoths, rivalisant

d'Opslo (Christiania), en Norvége, jusqu'au fleuve de Göta.

[1] Aujourd'hui Kongelf, petite ville sur le Göta.

[2] La bourgade était située dans le district d'*Ale* (Aleharad), sur la côte de la Vestrogothie : « Kaupdstadur i Liodhusum er vid Elfina fyrer Sunnan. » (*Voyez* Reimbegla, l.c.)—Il est question non-seulement de Konghall, mais aussi de Lödöse dans le dixième siècle. (La *Saga de Nial*, c. 3, 83.)

[3] La *Saga d'Egil*, p. 81.

[4] L'Islandais Rut, amant de Gunnhild, reine de Norvége, nommée la mère des rois, lui donna cent aunes de gros drap, à Kunghäll, en 961. (La *Saga de Nial*, c. 3.)

[1] Saxo, lorsqu'il fait l'énumération des champions de la bataille de Bråwalla, d'après le chant de Starkotter, l. VII, p. 144, nomme entre autres Findar de Wiken (*Findar maritimo genitus situ*), et Bersi, né à Falukoping (*apud Falu oppidum creatus*). Nous voulons rectifier par cette citation ce que nous avons avancé à cet égard dans nos *Annales de Suède*, p. 541, n° 1.

[2] Falköping et Skara, aujourd'hui petites villes de Vestrogothie. La dernière est surtout remarquable par ses souvenirs historiques, par sa cathédrale et son gymnase; elle est le siége d'un évêché.

[3] Kaupstadr at Skörum ou Skaurum (Heimskringla, la *Saga d'Olof le saint*, c. 70, 96) est souvent citée dans le onzième siècle.

[4] Voyez la relation du voyage que le Visigoth Anolgils fit de Konghäll jusqu'à la Vestrogothie en 997 avec Hallfred. (La *Saga d'Olof Tryggwason*. Ed. Skalholt, p. 2, c. 31; et ensuite Torfœus, *Hist. Norv*, t. 11, p. 476.)

[5] On en rencontrait une de ce genre sur la route qui joignait Tronhiem et le Jemtland; elle était assez grande pour contenir douze voyageurs et leurs marchandises. (Heimsk., la *Saga d'Olof le saint*, c. 151.)

de puissance avec les Suédois du haut pays et puisant un nouveau degré de force dans le christianisme. L'abondance de la population de la province, attestée par l'histoire des temps qui suivent, prouve qu'il lui avait fallu bien des années pour arriver à ce point, quoique d'anciennes traditions parlent de grandes forêts difficiles à traverser et que celles de la Vestrogothie, au treizième siècle, comprissent dans leur étendue des contrées, qui sont devenues des plaines, des bruyères et des champs cultivés.

L'obscurité qui enveloppe l'Ostrogothie pendant la période du paganisme, s'étend plus épaisse sur toute la partie orientale de la Scandinavie. Le voisinage de l'océan occidental facilita les communications avec le reste du monde, au moins avec les pays sur lesquels l'histoire a répandu sa lumière dans le Nord. La Baltique était dans l'ombre ; au delà, tout était ténèbres. Aussi avons nous moins de notions sur l'Ostrogothie des temps passés que sur la Vestrogothie, et si la saga y place quelque événement important, elle se tait sur l'état du pays. La partie de l'Ostrogothie la plus anciennement cultivée se compose des contrées du centre, les plus fertiles de la Suède. Le pays boisé de la partie méridionale de l'Ostrogothie s'étendait autrefois jusqu'aux montagnes du Småland et même plus loin : il était désert et peu praticable, car aucun étranger n'osait traverser la forêt de Holveden[1]. La partie septentrionale des forêts et des mines de l'Ostrogothie, au delà du fleuve Motala, fut longtemps inhabitée, ce qui est prouvé par la nature du sol et le peu d'antiquités qu'on y retrouve. C'est là qu'on voyait la grande forêt de Kålmörker[2], aujourd'hui Kolmården, qui, se prolongeant par le Tiveden dans la direction occidentale, vers les rivages du lac Venern, devient plus large et plus impénétrable à mesure qu'elle s'enfonce dans l'intérieur du pays. En 1177, le roi Sverre erra pendant six à sept jours dans ces déserts immenses et inconnus, sans trouver de quoi combattre la faim et le froid. Plus tard on évalua à douze haltes[1] la largeur de Tiweden. Il fut pendant longtemps très-difficile de traverser ce bois sans accident, surtout du côté du lac Vettern : de même que tous ceux qui bordaient les frontières, il servait de refuge à des bandes de brigands, ce qui rendait le passage si redoutable aux voyageurs qui de l'Ostrogothie voulaient se rendre dans la Néricie qu'avant de s'y engager ils recommandaient leur âme à Dieu dans l'ancienne chapelle de Husbyfiol[2]. C'est pourquoi l'on suivait plus généralement la route à l'est dans la grande forêt, sur le bord de la mer, route qui conduit encore aujourd'hui de Norköping à Stockholm. Des hauteurs de Kolmården, le voyageur qui vient du nord voit se dérouler sous ses yeux le magnifique tableau des champs fertiles de l'Ostrogothie, entrecoupés de rivières. C'est de là que descendit, dans le huitième siècle, Sigurd Ring avec son armée, sur les rives du Bråwiken, pour livrer bataille à Harâld Hildetand : c'est la plus célèbre de l'ancienne histoire de la Scandinavie. Là passait encore au onzième siècle la route qui conduisait de la Vestrogothie à la Suède supérieure, ce qui entraînait un grand détour. On ne se rendait pas de la Scanie dans le haut pays par l'Ostrogothie, où les montagnes du Småland présentaient les plus grandes difficultés, mais on prenait par la Vestrogothie pour aller à Skara ; on pouvait faire le trajet dans une semaine. De là à Sigtuna, passant par Telje, on employait encore trois semaines, de sorte qu'il fallait un mois entier pour faire le trajet[3]. Comme on rapporte qu'un de ces voyages s'exécuta en partie sur une barque et qu'on traversa de grandes eaux[4], il est à croire

[1] « *Til midian skogh a* Holawidh. » On recula la frontière de l'Ostrogothie jusqu'en Småland quand on regarda celui-ci comme une province séparée. (Upl. L. K. B. II.) *Holveden* signifie *forêt remplie de collines*, de l'ancien mot *hol*, colline. Les Dalécarliens emploient encore ce mot dans cette acception. (Angl. *Hill.*)

[2] *Kalmirkr, Myrkvidr* (la forêt noire ou sombre). Fragm. de la *Saga de Bråwalla*, p. 120.—Le nom actuel est *Kolmården*. On le trouve déjà dans la *Loi de Vestrogothie*.

[1] Reimbegla, p. 332. — *Halte* (rast), nom que donnent les paysans à l'ancien mille des bois, environ un demi-mille de Suède, un peu plus d'une lieue de France.

[2] Broocman, *Description de l'Ostrogothie*, p. 136. — Des vieillards racontent que les fortifications d'une montagne dans la paroisse de Hammar, en Néricie, ont été élevées contre les attaques des Ostrogoths. (Voyez les collections de Palmskold.)

[3] « Aqua (Sconia) ferunt diebus septem perveniri usque ad civitatem Gothorum magnam Scarane. » (Adam. Bremens., l. c., p. 60. — « Si per terram eas a Sconia per Gothorum populos et civitatem Scaranem, Telgas et Bircam, completo mense pervenies Sictonam. » (Ibid., 6, 62)

[4] On raconte la même chose d'Anschaire et de ses

qu'on veut parler du lac de Wettern, du côté de la Vestrogothie, après lequel on aura suivi le cours du Motala jusqu'à Bråwik, et de là traversé le Kolmården.

Nous sommes à la ligne de séparation de la Suède proprement dite et de la Gothie : cette division est aussi ancienne que notre histoire. Les chaînes de montagne et les forêts de Kolmården et de Tiweden forment encore les frontières de ces deux royaumes, qu'elles partageaient autrefois en deux portions sous le nom de *forêts du sud* (Sunnanskogs) et *forêts du nord* (Nordanskogs) [1]. La grande forêt servait de limite, et cette ancienne ligne de démarcation différait autant de la nouvelle que la culture d'autrefois diffère de celle d'aujourd'hui. Il y eut un temps où les grandes forêts de Tiweden et de Keglan étaient très-rapprochées [2], où la Néricie (Nerike), aujourd'hui encaissée entre les montagnes, semblait les unir, où ses prairies profondes et riches en herbages [3] étaient d'une nature marécageuse, où la belle Sudermanie (Södermanland), offrant dans ses lacs, ses golfes, ses montagnes et ses vallées l'aspect le plus varié, ne consistait guère qu'en une côte garnie de petites îles, siége principal de la piraterie de la haute Suède [4] : elle formait la limite séparative de *la Suède* proprement dite et *la Gothie*. Voilà sans doute pourquoi l'historien du christianisme du Nord [1] croit qu'elle faisait partie de l'Ostrogothie en étendant ainsi la Gothie jusqu'au lac Mälaren. L'habitant de la Sudermanie n'a aucun type d'origine particulière. Ce peuple est composé de tribus diverses qui ont établi leurs pénates sur les rivages de la mer ; mais cette agrégation est ancienne, ainsi que le témoigne la richesse de ses monumens au temps même de son idolâtrie.

La Néricie (Nerike) est plus moderne, quoique tout porte à croire qu'elle a été livrée à la culture par les soins de Braut Anund et qu'elle a peut-être été le théâtre où le plus grand roi de la famille d'Ynglinga a fini ses jours [2]. Sigurd Ring, après avoir traversé la Néricie, le lac de Hjelmaren et les lieux où était situé autrefois Öresund, aujourd'hui Örebro [3],

compagnons. Ils furent probablement obligés, après leur naufrage, d'entreprendre cette longue route par terre : « Cum gravi difficultate pedibus per *longissimam viam* incidentes, et, ubi ingruebat, *interjacentia maria navigio* transeuntes, tandem ad portum regni ipsorum, qui *Byrca* dicitur, pervenerunt. (*Vita S. Ansgarii*, c. 10.)

[1] La Suède proprement dite (Suealand) fut nommée le pays des forêts du Nord (Nordanskog) et la Gothie (Götaland) les forêts du Sud. (Voyez *Landslagen* (la loi du pays) de l'année 1442. K. B. l.)

[2] Une ancienne tradition rapporte qu'entre Mokirka, au sud de la ville de Mariestad et Mosas, près d'Örebro, le Tiweden remplissait cet espace de dix milles. (*Voyez* Lindskog, *Description du diocèse de Skara*, IV, 67.) On trouve sur la côte d'Ostrogothie une tradition semblable, d'après laquelle il n'y eut pendant longtemps aucune église entre Ask, au sud du Motala, et Mosas, en Néricie. (Broocman, *Description de l'Ostrogothie*, p. 681.) La forêt comblait l'intervalle, et ces deux traditions s'accordent sur tous les points.

[3] La province est traversée par une contrée de ce genre. Elle est encore trop marécageuse pour être livrée à la culture.

[4] Peu de temps avant qu'Olof Haraldsson entrât avec sa flotte dans le lac Malaren, il eut à combattre les pirates de Sudermanie ; il vainquit à Sotaskär le chef de pirates Sote. (*Voyez*, dans le Heimskringl., la *Saga de saint Olof*, c. 5.) Le district de Sotholm conserve encore son nom. Wingaker fut autrefois appelé Wikingakir, en Sudermanie. L'ancienne contrée de Wingaker comprenait les paroisses de deux Vingaker, Osteraker et Malm (*Tuneld*, l. c., p. 151). Cette contrée, abondante en sources, est en communication avec la mer par la rivière de Nikoping. C'est le lieu de l'embouchure des grands lacs Yngarn, Langhalfen et Bofven dont les ramifications, s'étendant en larges branches sur le pays, forment un grand système d'eaux en Suède.

[1] Adam de Brême recueillit de la bouche du roi danois Sven Ulfsson une grande partie des matériaux qui composent son ouvrage : « Magnam materiam hujus libelli ex ejus ore collegi. » (*Hist. eccl.*, p. 48.) Ce roi avait servi plusieurs années dans les guerres de Suède. (*Hist. eccl.*, p. 31.)

[2] La *Saga d'Ynglinga* raconte (c. 29) que le roi Braut Anund, parcourant ses terres (*millom bua'sinna*) pendant l'automne, arriva au lieu appelé Himmelshed (Himminheidur) entre deux montagnes ; que là un rocher s'étant détaché l'écrasa dans sa chute, lui et toute sa suite. Une ancienne généalogie des rois indigènes dit que le roi Brattomund fut tué par son frère Sigvard dans un lieu nommé Himmelshed, en Néricie : « In Nericia loci vocabulum interpretantur *cœlicambus*. » (Cat. reg. II, *Script. rerum suecic.*, § I.) Et la chronique rimée la plus courte (*mindre Rimkronikan*) contient le même récit ; mais le lieu de l'événement y est appelé Hogahed. C'est aussi le nom de la haute crête de montagne qui commence à Tarsta, dans la paroisse de Skyllersta et parcourt celle de Svennewad. La forêt s'appelle Bröten (de *braut*, chemin). On dit que Braut Anund est enterré près de la route à un demi mille au sud de Svennevad.

[3] Cet endroit fut autrefois *Eyrardsund* ou *Eyrarfundsbro*, d'où nous pouvons juger de quel *OEresund* on veut parler dans la relation de l'expédition du roi Sigurd Ring, dans le fragment de la saga de la ba-

parcourut avec son armée le pays au delà de Kolmården pour combattre dans les champs du Bråwalla.

Du côté de l'ouest, le Suithiod proprement dit fut englobé par l'ancienne Gothie, qui gagna vers le nord dans une étendue indéterminée. Le Vermland, province où Olof Trätälja porta le premier la hache sur les forêts primitives, après que la haine des Suédois l'eut chassé de son premier asile dans la Néricie, le Vermland a été autrefois, comme il l'est aujourd'hui, regardé comme une partie de la Gothie. Mais peut-être n'y a-t-il pas été compris tout entier; car le Vermland était un pays limitrophe entre la Suède et la Norvége [1]. Il fut soumis tantôt à l'une, tantôt à l'autre, ce qui est confirmé par cette circonstance, que les colons d'Olof Trätälja se renfermaient dans la partie occidentale du Vermland avoisinant la Norvége. La population primitive se réunit d'abord près des cours d'eau qui se déchargent par les longues vallées du pays, dans le lac Venern, et bientôt après elle y avait formé un bon établissement [2]. Les forêts des montagnes couronnaient les vallées arrosées par des fleuves. Tout le Vermland oriental était désert. Dans l'ouest, les contrées peuplées du Vermland étaient séparées de la Norvége par la *forêt inhabitée* (öde skogen) [3] : des brigands y attendaient au passage ceux qui se chargeaient de la dangereuse mission de porter au roi de Norvége les tributs du Vermland [4]. Vers la Gothie, d'épaisses forêts formaient les frontières, tant sur la côte orientale que sur la côte occidentale du lac Venern : ce grand lac, sur les bords duquel les pirates s'étaient établis, le voisinage de Viken [5], de la Norvége, des différends relatifs aux frontières et les traditions locales, fixèrent de bonne heure sur ces contrées l'attention de l'ancienne saga ; et les eaux du Venern, ses glaces et ses îles furent le théâtre de combats dont elle a célébré le souvenir. Jusqu'au onzième siècle, les Finnois patineurs (Skridfinnar ou Finnlappar) errèrent dans les déserts au delà du Vermland [1]. Le nom de Dalécarlien n'avait pas encore été prononcé.

Nous allons remonter à l'ancienne Suède proprement dite (Svealand), qui a donné son nom au royaume, car dès le temps du paganisme, il se composait de la Suède et de la Gothie [2]. C'est pourquoi *Svealand*, *Sveawälde* (empire de Suède), *Suithiod*, dans le latin du moyen âge *Svedia*, *Svecia*, *Sveonia*, a une double signification, s'appliquant tantôt à la haute Suède, par opposition à Götaland, Gauthiod, Gothia, tantôt à la totalité du royaume [3]. Sous la dernière acception, qui dérive sans doute de la première, on comprenait la Gothie et même le Bleking : « Dans le neuvième siècle, dit le roi Alfred, les Suédois (Svéon) étaient bornés au sud par la Baltique, à l'est par les Sarmates, au nord de l'autre côté du désert par le Quenland, au nord-ouest par le pays des Finnois patineurs (Skridfinnar) et à l'ouest par la Norvége. Ce dernier pays était long, étroit et rempli de montagnes, plus large au sud et à l'est qu'au nord. Il n'y avait de terre labourable et de pâturages qu'aux bords de la mer. Vers l'est, et dans une direction parallèle aux terres cultivées, s'élèvent des montagnes sauvages (*fjäll*) [4] tellement inégales en largeur qu'il faut dans quelques endroits deux semaines, dans d'autres six jours seulement pour les franchir. Les Finnois habitaient le désert. Au delà de ce désert et des montagnes, le long de la Norvége méridionale, était la Suède proprement dite (Svealand), qui se prolongeait jusqu'au Quenland du côté du nord [5]. » Le onzième siècle nous offre le tableau suivant : « Pour ceux qui

taille de Bråwalla. (Voyez *Annales de Suède*, vol. 1, p. 539.)

[1] « Inter Norrmanniam et Svioniam Vermelani. » (Adam. Bremens., l. c., p. 61.)

[2] La *Saga d'Ynglinga*, c. 46.

[3] *Eidaskog-Edaskog*. Ce nom s'est conservé dans la paroisse d'Eda, dans le Vermland, et à Eidskoug, en Norvége, qui traverse le chemin de ce royaume au Vermland.

[4] Voyez le récit d'un pareil voyage dans le Vermland (vers 944) dans la *Saga d'Egil.*, c. 74, p. 543.— Saxo en rapporte un autre.

[1] Adam. Bremens., *De situ Daniæ*, p. 61.

[2] Voyez les *Lois du roi Christophe*, K. B. l. *Sverike*, comme on l'écrivait dans le seizième siècle (par exemple Olaus Petri dans sa chronique), est évidemment une contraction de *Svea Rike*. On a remplacé *Sverike* par une prononciation plus douce, *Sverige*, *Sverge*, aujourd'hui en usage.

[3] « Sveonum et Gothorum populi, » dans Adam. Brem. *Gauthiod* est le *Gautigoth* de Jordanès, l'historien des Goths : « Acre hominum genus et ad bella fortissimum. »

[4] Dans le texte, *vilde moras* (des marais sauvages). Mais *mor*, en anglo-saxon, signifie non-seulement forêt, marais, mais aussi montagne et en général désert.

[5] Voyez la relation du voyage d'Ottar et d'Ulfsten.

ont passé les îles danoises (ainsi s'exprime l'historien du christianisme dans le Nord à cette époque), s'ouvre un autre monde dans la Sveonia et la Normannia, les deux royaumes les plus étendus du Nord, presque inconnus au continent que nous habitons. Le roi de Danemarck[1], qui penchait beaucoup pour la religion du Christ, me racontait qu'il fallait au moins un mois pour traverser la Norvége et deux au moins pour traverser la Suède, et il s'appuyait de sa propre expérience, ayant fait douze ans la guerre dans ces pays au service du roi de Suède, Anund Jacques (Anund Jakob). Ces deux états sont encaissés dans de hautes montagnes, celui de Norvége surtout; les Alpes norvégiennes ombragent la Suède : elle est divisée entre plusieurs peuples, doués d'une grande force physique et habiles à manier les armes ; leur valeur sur terre et sur mer semble leur assurer une sorte de prééminence sur tout le Nord. Les Visigoths sont les plus rapprochés de nous : leur pays touche à la Scanie. L'Ostrogothie forme une autre nation. Les frontières de la Gothie s'étendent jusqu'à Birca. Les Svéones occupent les vastes contrées qui séparent le lac Mälaren du pays des Quenes[2].» Cent cinquante ans plus tard, Snorre Sturleson, faisant allusion au christianisme déjà affermi en Suède, dit : « Le royaume de Suède est divisé en plusieurs parties, dont l'une comprend la Vestrogothie, le Vermland et les Marches; cette partie seule, avec tout ce qui l'avoisine, remplit une si vaste étendue que plus de onze cents églises[3] sont gouvernées par l'évêque qui y réside. Une autre partie du même pays est l'Ostrogothie, évêché plus considérable dont la juridiction s'étend sur les îles de Gottland et d'Öland, qui lui appartiennent; il y a encore deux autres évêchés, l'un dans la Sudermanie, province de Suithiod, l'autre dans le Vestmanland ou le Fiädhrundaland. La troisième province du Suithiod est le Tiundaland; la quatrième l'Attundaland; la cinquième le Siöland. Elle comprend en outre tout le territoire qui borne la mer à l'est. La province qui se fait remarquer dans le Suithiod par une culture plus avancée, des habitations plus élégantes plus commodes est le Tiundaland; tout le reste du royaume lui est soumis. Là est Upsala, résidence des rois et siége de l'archevêché : de là vient la dénomination d'Upsala-Öde. Les Suédois donnent ce même nom, Upsala-Öde, aux domaines de leurs rois.» La comparaison de ces divisions nous fait découvrir dans la première le Suithiod, appellation générique de tout le royaume; dans la seconde, dans un sens plus borné, les pays situés au delà du Mälaren, et dans la troisième toutes les contrées qui entourent ce lac.

Quelle que soit l'époque où la signification de la première a été généralisée, l'acception plus restreinte de la seconde doit être antérieure, et les récits s'accordent sur les moyens de reconnaître l'antiquité de l'une ou de l'autre partie du Suithiod. Près du lac Mälaren et au delà s'est élevé le premier royaume suédois, dont le peuple était issu des dieux. Odin s'y fixa avec sa cour et il y offrit ses sacrifices, suivant la coutume des Ases, au lieu même où est aujourd'hui l'ancienne Sigtuna, *Forn Sigtuna*, dit la *Saga d'Ynglinga*. (Lorsque cette saga a été composée, il y avait donc une nouvelle Sigtuna?) Il s'empara de tous les pays environnans. Cependant ses possessions n'étaient pas très-étendues ; elles étaient toutes comprises, ainsi que le temple, sous la dénomination de Sigtuna[1] : ce fut la première propriété du plus ancien roi de Suède, qui fut appelée Upsala-Öde quand l'heureux Frey eut transféré la salle des sacrifices à Upsala. Son règne fut signalé par l'état de prospérité du royaume : c'était la paix de Frey ; de sorte que le peuple, entrant dans un

[1] C'était le roi Sven Ulfson dont nous avons déjà parlé. Son père Ulf Jarl était Suédois (Saxo, l. 10, p. 103), et il était beau-frère du roi Canut, de Danemark. Quand celui-ci, après la bataille qu'il gagna sur les bords de la rivière de Helge près Landscrone, en Scanie, fit tuer Ulf Jarl, son fils se retira auprès du roi Jacques Anund, en Suède, en 1031. (Heimskringl., *Saga de saint Olof*, c. 163. — *Saga de Magnus-le-Bon*, c. 23.)

[2] « Supra eam (Sconiam) tenso lemite *Gothi* habitant usque ad Bircam, postea longis terrarum spatiis regnant Sveones usque ad *terram fœminarum*.» (Adam, Brem.) Il est démontré que cette *terra fœminarum*, cette fable des amazones venues à l'esprit de l'auteur, n'est que le résultat d'une erreur : le pays des femmes, (*quinnor*) pour celui des *Quenes*. (*Annales de Suède*, Ier vol., p. 422.)

[3] Ce nombre est exagéré. D'après la *Loi de Vestrogothie*, il ne se montait qu'à cinq cent quatre-vingt-douze dans le diocèse de Skara, le Wermland et le Dalsland, non compris le Småland et la Néricie. La *Saga d'Ynglinga* (6, 46) ne compte pas les habitans de cette dernière province comme population de la Suède proprement dite.

[1] La *Saga d'Ynglinga*, c. 5.

bien-être qu'il ne connaissait pas auparavant, comptait par ses jouissances des jours qui s'écoulaient dans la paix. Aussi les Suédois reconnurent-ils Frey comme le dieu des récoltes et lui rendirent-ils un culte plus profond qu'aux autres divinités. De là, la culture se propagea dans des contrées jadis sauvages, et du plus ancien Suithiod, qu'on nommait aussi *le pays des hommes* ou *Manhem,* se formèrent *les pays du peuple*[1], véritable berceau de la nation suédoise. Quand le pouvoir de cette nation grandit avec son nom, elle prit possession du droit de donner un roi à tout le pays; mais ce droit ayant été contesté par les autres provinces, elle n'en conserva pas moins la première voix dans l'élection du souverain tant qu'il exista une diète d'élection suédoise et jusqu'au temps de Gustave Vasa. Les pays du peuple, qui se maintinrent pendant tant de siècles dans cette suprématie des anciens Svéons, comprenaient le Tiunda, l'Attunda, le Fierdhundra et en général tout ce qu'on appelait autrefois l'Upland. On désigna jadis sous ce nom toute la terre cultivée au delà du lac Mälaren à l'époque où le Westmanland paraît avoir été compris dans les pays du peuple[2].

Dans le temps d'idolâtrie, les habitans s'appelaient Uppsvear (Suédois du haut pays), ce qui prouve qu'ils n'étaient pas les seuls Suédois, mais que d'autres s'étaient déjà fixés au-dessous d'eux. C'était cette partie de la population de la Sudermanie et de la Néricie, dont les ancêtres suédois avaient franchi la chaîne de montagnes du Keglan et traversé le lac de Mälaren. Les Svéons s'établirent surtout dans les pays du peuple, comme les Goths l'avaient fait dans la Vestrogothie et l'Ostrogothie. La Sudermanie et la Néricie séparaient ces deux peuples, qui leur avaient fourni leurs premiers habitans. Ceux-ci furent, suivant diverses opinions, appelés tantôt Goths, tantôt Suédois, jusqu'à ce qu'ils fussent regardés comme appartenant définitivement au Svealand. Ils n'ont jamais été comptés au nombre des pays du peuple; mais le Vestmanland, qui en faisait partie, en fut retranché plus tard et fit une province à part quand la culture et la population se furent accrues.

Des traditions horribles sortent des ténèbres de l'idolâtrie et se mêlent aux récits les plus anciens sur la manière dont le Suithiod fut peuplé. Le même Frey, à qui peut-être était dû l'art d'ensemencer la terre, y établit des sacrifices humains. On rapporte que le vieux roi Ane, voulant retarder l'instant de sa mort, sacrifia à Odin neuf de ses fils l'un après l'autre. Ce fut sur ce nombre, qu'il régla la division de son royaume en districts, et le Tiundaland est ainsi nommé, parce que le dixième de ses fils, qui fut sauvé par le peuple, était destiné au sort de ses aînés; mais depuis l'établissement du christianisme, le Tiundaland contient dix districts, l'Attunda huit, le Fierdhundra en avait probablement quatre, et nous reconnaissons ici la vraie filiation des noms, qui ne sont cependant pas d'origine chrétienne. La division par districts (*härad* ou *hundari*) est sortie des premières institutions de nos ancêtres. On parle du Tiunda, de l'Attunda et du Fierdhundra dès le règne de la famille d'Ynglinga. Les anciens districts n'étaient pas sans doute les mêmes que ceux qui se sont formés plus tard; mais ceux qui composèrent autrefois les trois Folklanden peuvent être aisément reconnus si l'on compare les renseignemens étendus que nous en a transmis la première moitié du quatorzième siècle[1] avec la nature du pays et des documens antérieurs. La première contrée cultivée dans l'Upland est celle où Odin fonda Sigtuna, que les *Sagas des Rois* nomment l'*ancienne.* Tous les environs formèrent le district appelé d'abord Sigtuna, puis Håtuna ou Habohundari, le premier du Tiundaland, par rang de date[2]. Il était entouré de frontières naturelles et formait une presqu'île baignée par les eaux du Mälaren. De l'autre côté de ce golfe de Mälaren, Skarfwen, assez resserré dans cet endroit et dont le nom figure dans les anciennes sagas, là où s'éleva Sigtuna, s'étendent les premières terres cultivées d'Upland au sud et au nord de l'Arland[3] jusqu'à Öland, dénominations, la première, des

[1] Nous trouvons d'abord le mot *Folkland* dans la *Loi d'Upland,* K. B. I. Mais les trois districts qui formèrent Folklanden sont déjà cités dans la *Saga d'Ynglinga.* Le district Throndheim, en Norvége, était aussi divisé en *Fylken*, qui furent appelés *Folkland,* et ces deux mots signifient la même chose. (La *Saga d'Olof Tryggwason.*, Ed. Skalh.)

[2] La *Loi de Vestmanland* parle aussi de *Folklandsting* (audience ou assises de *Folkland*). — (*Voyez* Manhelg, B. CIV.

[1] Voyez *Registrum upsaliense,* une collection des actes et documens appartenant à la cathédrale d'Upsala; il est de l'année 1344.

[2] Il occupe ce rang dans le *Registrum upsaliense.*

[3] D'*ar* (année).

terres cultivées (åkerland), la seconde, des *terres incultes* (wildmark). De l'Arland se forma le district d'Arlanda, aujourd'hui l'Erlinghundra Härad[1], qui appartenait à l'Attundaland. L'Öland forma le vaste district du même nom, jadis *Ölunda Mor* (ou forêt stérile), et occupait tout l'espace jusqu'à la mer du côté du Nord[2]. La partie moyenne et septentrionale contenait le district de mines de l'Upland, riche en forêts et soumise plus tard à la culture. La partie la plus méridionale l'avait été beaucoup plus tôt. Une tradition du pays fait passer les frontières du Tiundaland par Skethammar et Vendel, tandis qu'une autre les place à Öresundsbro (pont d'Öresund) et Stäket. Nous attachons un grand prix à cette tradition, parce qu'elle s'accorde avec les limites que la nature a tracées elle-même. Cette ligne de démarcation existe encore aujourd'hui entre la partie de l'Upland où croît le blé et celle où il n'y a que des forêts et des mines ; elle forme le plateau qui sépare les eaux qui affluent dans le Mälaren, opposées à celles qui se déchargent dans la Baltique, au nord. Tous les points des frontières méridionales s'appuient sur le Mälaren. Le Tiundaland proprement dit était renfermé dans ces frontières, et ses dix anciens districts se distinguent encore dans leurs limites, là même où elles ont été reculées, comme dans le Nord. L'Upland ne s'étendit pas directement du côté du nord, où le district actuel des mines paraît avoir longtemps résisté aux efforts de la culture, mais du côté de l'ouest, le long du cours d'eau, qui se jette du lac Temnaren dans la mer. Là se forma, dans le sein des forêts, la terre cultivée de Tierp, dont l'origine remonte aux temps païens : ses habitations éparses suivaient le cours de l'eau, comme l'attestent les antiquités qui nous restent. Il y eut là, dit-on, des bois appelés plus tard communaux (*allmännings skog*) qui séparaient le Tiundaland et le Gestrikland (Gestricie). Ce fut de cette manière que la côte se trouva peu à peu comprise dans ces provinces. Une vie vagabonde et aventureuse, un sol plus ingrat et la piraterie des Finnois furent cause que les habitans de ces pays ne furent soumis que très-tard à un ordre régulier. Les huit anciens districts de l'Attundaland[1] allaient, au quatorzième siècle, jusqu'à la mer, et l'un d'eux, Sæhundari, aujourd'hui Sjuhundra, rappelle le pays côtier dont fait mention Snorre Sturleson. Cependant ce nom, qui a chez lui un sens très-étendu, n'a plus qu'une signification restreinte, déterminée quand on l'applique à une partie du Suithiod, séparée des Folklanden. Le Sjöland, d'après ses propres expressions, à l'est sur la côte de la mer, est le *pays côtier* de Suède, l'ancien Roden, dont le nom s'est conservé dans Rodslagen ou Roslagen. Le sens de ce nom lui-même se reproduit dans la division de ces contrées en districts maritimes (*skeppslag*[2]), mot qui est encore en usage[3].

Il paraît qu'autrefois la côte au sud de Mälaren y était aussi comprise. Tören (aujourd'hui district du nom de Södertorn), dont la *Saga d'Ynglinga* et le barde Thiodolf[4] font déjà

[1] Dans le *Registre d'Upsala*, Arlandha et Arlenningia Hunderi.

[2] *Olonda mor* répond, dans le *Registre d'Upsala*, à la paroisse de Morkarla dans le district d'Öland ; mais la forêt se prolongeait par Danemora, Tegelsmora et par Lofsta et Hollnas, comme le prouve l'état des lieux. *Mor* signifie *forêt* dans l'ancienne langue. L'habitant de Mora, dans la Dalécarlie, dit encore aujourd'hui : « Allez à la forêt (*ga till moren*). »

[1] Leurs noms, qu'on trouve dans le *Registre d'Upsala*, sont ceux-ci : Brohundœri, Sollendahundœri, Valendahundœri, Sœmingiahundœri, Langhundæri, Lyhundœri, Arlenhehundœri, Sæhundœri. Je regarde cependant comme vraisemblable que Bro, qui est situé sur la même île ou presqu'île que le district de Habo, faisait autrefois partie de ce dernier district, d'autant plus qu'une tradition désigne Stäke comme la frontière du Tiundaland. Le Farentuna (Fernengatunum), qui se trouve dans le recensement fait sous Bro, a sans doute complété le nombre des huit districts d'Attundaland.

[2] On ne compte que six cantons ou districts riverains d'Upland et de Roslagen.

[3] Cette division est très-ancienne, car, quoiqu'elle ne sépare pas le Roden oriental (il est ainsi nommé dans une lettre au roi Charles Knutson,—voyez Élers, *Description de Stockholm*, 11, 8) d'Attundaland, et qu'au contraire elle l'engloba dans ces huit districts, cependant le *Registre d'Upsala* fournit des preuves plus anciennes constatant que cette partie du Roslagen a été composée de districts maritimes (*skeppslag*). Ainsi un diplôme de 1280, du p. DD, 11, cite Telgboa-Skiplagh, Rindboa-Skiplag, Akirboa-Skiplag, Dannaro-Skiplagh. Cette division est dans le nom même de *Roden*, car *Rodslag* et *Skeppslag* signifient la même chose. Le grand chancelier Oxenstjerna dit, dans les protocoles du sénat de 1640, que Rodslagen a été ainsi nommé parce que des rameurs ou des marins ont habité ces côtes, nos ancêtres ayant coutume de leur donner des terres qui furent appelées *skeppslager*. (Palmskold XIV, *Topog.* V, 22, S. 1157.)

[4] C. 22, dans le récit de la mort du roi Agne, le barde dit : « *Près de* TAUR. » Les traducteurs ne l'ont pas

mention, appartenait encore dans les derniers temps à la sénéchaussée d'Upland. Les quatre plus anciens districts du Fjerdhundraland sont sans doute ceux qui sont situés entre Örsundsbro et Säfvaström ou Sagån, et celui de Thorsåker dans l'ouest[1]. Les limites du Fjerdhundra s'étendirent avec les progrès de la culture. Trois districts nouveaux ayant été ajoutés aux anciens, il reçut le nom de Sjuhunda, qui s'est conservé dans celui de Siunda ou Siende. Le Fjerdhundra comprenait tout l'ancien Westmanland jusqu'à Westra Aros (aujourd'hui Westerås[2]). De l'autre côté, jusqu'à l'extrémité du Mälaren et aux forêts du Keglan, tout ce qui était cultivé dans le Vestmanland, appelé d'abord Tuhundra, formait deux districts[3].

Ce que nous avons dit de l'étendue du sol cultivé du Vestmanland est confirmé par les souvenirs que le paganisme nous a laissés. L'ancienne terre cultivée en Suède est partout peuplée de tombeaux en forme de tertres (*ättehögar*). Ces tertres, si connus dans les anciens Folklanden, sont très-nombreux dans le Westmanland, surtout depuis Thorsåker, au sud et près des frontières d'Upland; ils suivent la direction du lac Mälaren et s'élèvent le long des rivages. Les tertres du Westmanland couvrent le pays méridional et le centre[4]; le reste était chargé de forêts primitives.

Ainsi s'opéra l'établissement des anciens habitans de la Suède proprement dite des deux côtés du Mälaren[1]. Ce lac immense et imposant, qui forme tant de golfes et se couronne de tant d'îles, dans lequel, pour nous servir de l'expression de la *Saga des Rois*, se déchargent toutes les eaux courantes du Suithiod, qu'il transporte à la mer[2], était dans le cœur du royaume le principal moyen de communication intérieure et extérieure avec les amis ou les ennemis. Depuis les temps connus, l'entrée et la sortie en étaient très-étroites[3]. Dans son intérieur, qui fut avec raison appelé une côte prolongée, où germaient des îles (*skärgård*), on trouvait de bons ports: Birca est l'un des plus remarquables[4]; elle est ainsi décrite: «Ville située au milieu de la Suède, non loin du temple d'Upsala, le plus célèbre de ceux des Suéones idolâtres, là où un golfe de la mer Barbare ou Baltique, s'avançant au nord, offre un port aux barbares qui habitent ces côtes. La route est dangereuse pour les imprudens et pour ceux qui ne connaissent pas le passage; car les habitans, exposés aux attaques des pirates, ont semé la côte de masses de rochers qui rendent la navigation aussi difficile pour eux-mêmes que pour leurs ennemis. C'est pourtant la plus sûre de toutes les côtes de la Suède, et les vaisseaux des Danois, des Norvégiens, des Slaves, des Sembes ainsi que des autres peuples scythes ont coutume d'y relâcher pour y tenir une foire où se fait l'échange des productions de ce sol.» De la Scanie, on touchait en cinq jours à Sigtuna ou à Birca[5]. A la fin, il est dit clairement que Birca était située près de Sigtuna[6], et que de ce

compris: « *A austarverdum* TAURINUM *vestr frà Stoksund,* » dit la saga. Il s'appelait aussi en ancien suédois *Tör, Tören*, et il est ainsi écrit dans les actes du moyen âge; je n'en connais pas l'origine.

[1] *Registrum upsal.*, c. 5, en compte cinq: Trogd, Aashundæri, Hsemda, Simbohundæri (aujourd'hui Samtuna), Thorsakur (aujourd'hui Torstuna) et Lagsund. Mais le mot *Fierdhundra* prouve que les districts étaient d'abord au nombre de quatre: Simtuna, ainsi que celui qui était plus à l'ouest, y a éte ajouté plus tard; il n'était pas d'abord compris dans le Thorsåker, dont le nom indique l'antiquité. La rivière de Såfva est indiquée comme frontière dans la préface de la *Loi d'Upland*, du roi Birger.

[2] *Aros* signifie embouchure. Celle de la rivière de Fyris, près d'Upsala, dans le lac Melarn, s'appelle *Aros* (Heimsk., la *Saga de saint Olof*, c. 203) ou *Ostra aros*. *Vestra aros* était l'embouchure de la rivière Svarta dans ce lac près de Westeras, qui en prit le nom.

[3] Selon toutes les analogies, le nom des districts de *Siende* et de *Tuhundra*, situés des deux côtés de Vesteras, indiquent qu'ils comprenaient autrefois, l'un sept, l'autre deux districts.

[4] Il n'y a que la paroisse d'Enaker qui fasse exception en s'allongeant jusqu'au fleuve de Dal.

[1] Ce lac était autrefois regardé comme un golfe ou comme une continuation de la Baltique.

[2] Heimskring., *Saga de saint Olof*, c. 6.

[3] L. c.

[4] « Birca est oppidum Gothorum, in medio Sveoniæ positum, non longe ab eo templo, quod celeberrimum Sveones habent in cultu Deorum, *Ubsola* dicto; in quo loco *sinus* quidam ejus freti, quod *Balticum* vel Barbarum dicitur, in baream vergens, portum facit gentibus, quœ hoc mare diffusi habitant, optabilem; sed valde periculosum incautis et ignaris ejus modi locorum etc. » (Adam. Brem. *Hist. eccl.*, l. II, c. 48.) Birca, qui s'appelle ici *oppidum Gothorum*, est nommé dans un autre passage du même auteur *Birca Sueonum*. (*De situ Daniæ*, p. 59). Les Sembes sont des habitans de la Prusse.

[5] « A Sconia Danorum navigantibus ad Bircam quinque dierum habes iter. » (Adam. Brem. *De situ Daniæ*, p. 59, note 80.)

[6] « A Sconia Danorum per mare velificans quinto die

lieu on gagnait Upsala dans une journée de chemin[1].

Cette description ne convient point à notre petite île Bjorkön, dans le Mälaren, où, vu la ressemblance de nom, nos antiquaires ont voulu voir des restes de l'ancienne ville, quoique l'auteur à qui nous avons emprunté ce récit, ajoute que lorsqu'il écrivit (1072) « Birca était déserte et dans un tel état de ruine qu'il en restait à peine des traces. » Mais des témoignages antérieurs à celui-ci de deux cents ans nous représentent cette ville dans un état florissant. L'apôtre du Nord, Anschair, l'a visitée deux fois. Son successeur et son biographe, Rimbertus, l'a vue[2]. D'après leur description, c'est un port de la Suède, une bourgade remplie de riches marchands, abondante en or et en argent. Dans le voisinage de Birca existait une autre ville ou place fortifiée, renfermant une garnison, peu nombreuse à la vérité. Elle avait des temples ou, selon l'expression des idolâtres, des dieux nombreux et puissans. Là se réfugiaient les habitans et les marchands de Birca pour y sacrifier à leurs dieux, conjurer les mauvais esprits ou écarter le danger qui les menaçait à l'approche de leurs ennemis. Il est clair que cette ville, qu'on ne nomme pas, n'est autre que Sigtuna, que nous avons placée près de Birca; c'est la même Sigtuna où, d'après la *Saga d'Ynglinga*, Odin institua des sacrifices et établit sa cour, et que l'*Edda* dit qu'il choisit pour sa résidence fortifiée (*borgdstad*), c'est la signification littérale du mot; car *tun* signifie *clôture*, et l'on peut juger de ce qu'étaient ces fortifications par ce que nous avons dit de la ville de Lund, qui était entourée de fortifications de bois (*träborg*). Mais le nom de Birca, dont parlent d'abord les auteurs saxons[3] qui écrivaient en latin, a probablement pour racine le mot scandinave borg (bourg)[4]. Il y a donc idendité dans l'indication de la position et du nom. On ne pourrait expliquer pourquoi les anciens Islandais n'ont jamais fait mention de Birca, quoiqu'elle ne fût pas détruite à l'époque où ils visitèrent les bords du Mälaren. Dans tous les cas, l'existence traditionnelle d'une aussi grande ville ne doit pas leur avoir été inconnue[1]. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils parlent de deux Sigtuna, dont l'une est appelée l'*ancienne*, et c'est sur son emplacement que nous devons chercher les ruines de Birca.

Dans tous les districts des mines de Suède, c'est avec le fer qu'on en a extrait que le sol de ces pays a été d'abord défriché; il en a été de même dans le district des mines d'Upland ainsi que dans ceux du Vermland oriental, de la Néricie et du Vestmanland[2]; car si ce pays montagneux, au milieu des cours d'eau et des lacs les plus considérables de la Suède, dès les temps les plus reculés, avait des habitans dispersés dans les forêts, il n'en est pas moins vrai que la culture des terres ne peut dater que de l'exploitation des mines dans le moyen âge chrétien; encore son plus grand développement fut-il subordonné à l'exploitation des mines sous Charles IX et le grand Gustave-Adolphe. Tout ce pays est jeune : ainsi sont Sala Silfverbergwerk (les mines d'argent de Sata) et Stora Kopparberget (la grande montagne de cuivre). La partie méridionale de la Dalécarlie est la plus ancienne, quoiqu'elle ne se montre pas encore sous ce nom dans l'histoire. Comme partout ailleurs, les grands fleuves ont attiré les habitans, et leurs rives ont été peuplées les premières. Le puissant fleuve

pervenias ad Sictonam vel Bircam, juxta enim sunt.» (Adam. Brem.)

[1] « Sictona civitas distat ab Ubsola itinere unius diei. » (*Ibid.*)

[2] Voyez *Vita Ansgarii*, per *Rimbertum* et *Vita Rimberti*; Adam. Brem. a suivi ces deux ouvrages. Adam dit que Rimbertus est allé aussi à Birca. (*Hist. eccles.*, lib. I, c. 50.)

[3] Adam. Brem. et Helmold, *Chronic. Slavorum.*

[4] *Borg*, anglo-saxon *byric*; de là le mot latin *Byrka* ou *Birca*.

[1] Des bardes islandais visitèrent le lac Malaren sous le règne d'Érik-le-Victorieux et assistèrent à la bataille qui fut livrée à Styrbjörn dans les plaines d'Upsala en 983. (Voyez *Annales de Suède*, t. I, p. 206.) Quarante-sept ans auparavant, Birca existait encore, car l'archevêque de Brême, Unni, y mourut en 936 (Ad. Brem., *Hist. eccles.*, l. I, c. 51); mais si la ville eût été détruite dans cet intervalle, il eût été impossible que le souvenir en fût entièrement effacé.

[2] Les districts des mines de Philipstadt, de Carlskoga, de Lekeberg, de Grythytte, de Nora, de Linde, de Nya Kopparberg, de Norberg, de Wester Bergslagen, dans la Dalécarlie, et les contrées de Vestrabergslagen ont été peuplés très-tard, ainsi que le district des mines de Vestmanland et de Néricie, qui les avoisinent. On peut voir dans la forêt de Hagge, dans le Norberke, une pierre qui a servi de borne délimitative entre la paroisse de Nas dans la Dalécarlie, celle de Malma (près de Köping dans le Vestmanland) et celle de Linde; mais il n'est question, dans tout cela, que de la dernière période du moyen âge catholique.

de Dala (*Dalelfven*) nous en offre un nouvel exemple. Les *Sagas des Rois* nous représentent cette terre comme exploitée de temps immémorial par la main de l'homme; il en est de même partout où l'on rencontre des tertres tumulaires [1] (*ättehögar*). Ici se trouve aussi le *Jernbäraland* (pays produisant du fer) du paganisme, et le district oriental des mines actuel (Österbergslagen) [2], le plus ancien de Suède, autant qu'on peut employer cette expression de district à une époque aussi éloignée; l'Iernbäraland s'étendait là jusqu'aux limites des Westerdalarne (la Dalécarlie occidentale); sous cette dénomination, on comprenait même les Österdalarne (la Dalécarlie orientale). Thorsång, autrefois Thors-Angur, est sans doute une des plus anciennes bourgades de la Dalécarlie, et diverses traditions expliquent de quelle manière les habitans de Thorsång ont établi leurs vacheries dans le haut pays, à Falun, sur le Kopparberget (montagne de cuivre), à Sundborn, et à Svärdsjo. L'expédition de saint Olof, au printemps de 1030, traversa ces contrées et se rendit en Norvége par la Helsingie (*Helsingland*) et le Jemtland. En sortant de l'Upland, elle passa par d'épaisses forêts et poursuivit sa marche jusqu'au Jernbäraland, à travers des bois, des déserts immenses, souvent arrêtée par des rivières. Les compagnons de saint Olof transportaient des barques, et à chaque halte ils construisaient pour s'abriter des huttes, qui furent longtemps appelées les huttes d'Olof (*Olofs bodar*) Cent cinquante ans plus tard il se fit, dit-on, une excursion encore plus aventureuse. Le roi Sverre [3], fuyant du sud de la Norvége, parcourut avec une troupe de brigands, qui l'avaient choisi pour chef, la forêt de douze milles [4] (*Tolf-mila Skogen*) jusqu'au district d'Eke [5], dans le Wermland. Ensuite ils pénétrèrent ensemble dans une forêt encore plus étendue des Westerdalarne (la Dalécarlie occidentale), et ils arrivèrent à Malung [1], bourgade à laquelle la chasse et la pelleterie ont valu un nom et des habitans. De là, au milieu d'obstacles et de difficultés incroyables, que leur opposaient les débordemens des rivières, les déserts et les forêts, ils firent quinze haltes, ne vivant que de la chair des oiseaux et des élans que la chasse leur procurait. Ces aventuriers parvinrent enfin au Jernbäraland, qui signifie Österdalarne (la Dalécarlie orientale), probablement Elfdalen ou Mora. Quel aspect avaient au douzième siècle ces contrées que Gustave Wasa a rendues depuis si célèbres? L'idolâtrie y régnait encore. Le peuple n'avait jamais vu de roi et ne savait, dit la tradition, si ce qu'on appelait de ce nom était un homme ou un animal; il n'était jamais sorti de ses forêts pour communiquer avec ses voisins. Cependant Sverre en fut bien reçu, et ce fut avec son secours qu'il put continuer sa route, malgré les rivières et les lacs, du Jernbäraland au Herjedalen (le Herjedal), l'espace de dix-huit haltes, et pousser enfin jusqu'à Trondhem, par le Jemtland. Souvent cette troupe n'avait pour toute nourriture que des écorces ou des baies, qui s'étaient conservées pendant l'hiver sous la neige. Cette excursion eut lieu en 1177. Sverre repassa le Jernbäraland l'année suivante. Alors les paysans lui montrèrent des dispositions moins favorables : pour entraver sa marche, ils abattirent des bois; ils dirent à Sverre qu'ils n'étaient pas habitués à de semblables visites de rois, et ils ne voulurent pas le recevoir. Il pénétra cependant près d'Alfta, dans la Helsingie.

Suivant les plus anciens documens, la partie la plus méridionale de la Suède était habitée par des Goths : une saga, moitié mythique, moitié historique, parvenue jusqu'à nous, a pour objet la prise en possession de la partie moyenne du pays par des Suédois (Svear). L'histoire constate que la partie septentrionale était livrée à la culture. Des colons ont commencé, dès les temps d'idolâtrie, à chasser les habitans nomades de ces vastes contrées. Toute la partie suédoise du Norrland (pays

[1] Hulphers fait mention des tumuli des paroisses de Husby, de Hedemora, de By, de Grytnas, de Tuna, de Thorsång et de Nas. En général, ils sont rares, et l'on n'en voit pas au delà du nord du fleuve de Dål. Il ne s'en trouve pas dans les Osterdalarne (la Dalécarlie orientale), sinon peut-être à Mora.

[2] Les paroisses de Tuna, Skedwi, Sater, Husby, Hedemora, Garpenberg, By et Folkerna.

[3] Voyez la *Saga de Sverre*, c. 12.

[4] Elle porte encore ce nom, ainsi que la forêt frontière vers la Dalécarlie *Tiomilaskogen* (la forêt de dix milles).

[5] Eikis herat., édit. de Copenhague.

[1] Molungr. On présume que ce nom dérive de la *chasse des martres*, car *mard* (martre) se prononce *mol*. Les habitans vivent encore du produit de la préparation des peaux.

du Nord), baignée par la Baltique, depuis l'embouchure du fleuve de Dal[1] jusque par delà le Norbotten (Norbothnie), a été connue jusqu'au quinzième siècle sous le nom général de Helsingeland (Helsingie). A l'ouest, plus près des montagnes (Fjällen), on trouvait le Herjedal et le Jemtland. Voici ce qu'on lit dans les *Sagas des Rois*, au sujet des premiers habitans de ces provinces : « Kettil Jamte, fils d'Anund jarl de Sparabo, dans le Trondhem, se retira devant le roi Östen Illråda de l'autre côté du Kiölen, à l'est; il défricha la terre et édifia des maisons dans la province qui porte encore le nom de Jemtland. Grand nombre d'habitans de Trondhem se retirèrent dans ce même canton pour se mettre à l'abri des guerres qui éclatèrent quand le roi Östen accabla d'impôts le peuple de Trondhem et lui donna pour roi son chien, qui s'appelait Saur. Kettil avait un petit-fils, Thorer Helsing, qui donna son nom au Helsingland (Helsingie). Il y cultiva la terre ; et lorsque le roi Harald Hårfager voulut soumettre le royaume, beaucoup de Thronds et de Naumdöles (Thronder och Naumdöler) quittèrent leurs foyers, et ils défrichèrent alors plus de terres à l'est du Jemtland; quelques-uns côtoyèrent le Helsingeland, à l'est, le long de la mer, devinrent sujets du roi de Suède et commercèrent avec ce pays. » Mais ce fut le roi Haquin (Håkan) Adelstens fostre qui donna des bases plus solides au commerce entre la Norvége et le Jemtland[2]. Ainsi les premiers habitans du Norrland sont déjà désignés comme adonnés au commerce. Ils trafiquent encore aujourd'hui des produits de leur chasse et du bétail qu'ils élèvent, tant est invariable l'ordre fondé sur la nature du sol. Quant au Herjedal, voici ce qu'on en dit : « Herjulf était *merkisman*, c'est-à-dire porte-étendard du roi Halfdan Svarte, père de Harald Hårfager, auprès duquel il était en grande faveur. Dans un repas il fut saisi d'un si violent mouvement de colère contre un autre courtisan qu'il le frappa d'une coupe garnie en argent, laquelle se brisa. Le courtisan en mourut. Ce meurtre, qui valut à Herjulf le nom d'Hornbrytaren[3], le fit exiler. Il fut bien accueilli d'Érik Emundsson, roi de Suède, dont il fut longtemps le guerrier. A la fin il séduisit la sœur du roi, Ingeborg, qu'il enleva, et se fixa avec elle dans une vallée sauvage, au sud du Jemtland, laquelle fut nommée, à cause de lui, *Herjulfs dal* (vallée de Herjulf) ou le Herjedal[1]. »

Les habitans du Herjedal montrent encore aujourd'hui l'endroit qu'ont habité Herjulf et sa femme, ainsi que le tertre qui cache leurs cendres et leurs trésors, aux bords de la rivière Herje, à quatre milles à l'ouest de l'église de Lillherrdal[2]. Ils parlent encore de sa fille et de ses quatre fils, dont deux tuèrent leurs frères dans une dispute qu'ils eurent au sujet de leur pêche. Les deux qui survécurent régnèrent, dit la tradition, sur de petits états en Norvége, et au nombre des premiers habitans de l'Islande se trouvait un de leurs petits-fils. Les élans et les bêtes[3] tuées à la chasse étaient dans le Herjedal, comme dans le Jemtland, le premier et principal moyen de subsistance des colons. Les peaux leur servaient à faire un commerce d'échange avec la Norvége; la communauté d'origine et le voisinage les lièrent avec les habitans de ce pays[4]. Mais à l'est, le long de la mer, dit Snorre Sturleson, les Suédois avaient défriché la Helsingie[5], et partout les premières populations s'étendirent des bords de la mer dans les vallées arrosées par des fleuves. Dans la Gestricie (*Gestrikeland*) elles suivaient en partie

[1] « Quas regiones fluvius *Elf* distinguit a Svecia. » Ericus Olai.

[2] Voyez la *Saga du roi Håkan Adelstens fostre*, c. 14.

[3] Briseur de coupe.

[1] Voyez l'*Histoire de Norvége* de Schöning, I. 435.

[2] Voyez Hulphers, *Description de Herjedalen*, pp. 43, 47. Dans les vallées de Ljung et de Ljusne, paroisse de Hede, on rencontre de semblables tertres qui s'appellent collines du bien, collines païennes (*gods högar, hedningah.*), où l'on a trouvé des pièces d'argent (l. c., p. 74). Le Jemtland ne possède presque aucun de ces tertres. (Hulphers n'en signale que deux dans la paroisse de Matmar). Une seule rune sur le Frösön rappelle le souvenir d'Ostmader, fils de Gudfast, qui fit baptiser le *Jontalant* (Jemtland). La Dalécarlie n'a eu également qu'une pierre runique, autrefois près Hedemora.

[3] Le Jemtland porte dans ses armes un *élan* avec un loup sur la gorge et un faucon sur le dos. Les armes des provinces, quoique d'une origine plus moderne, servent souvent à reconnaître les premiers moyens d'existence de ces pays. Aussi les armes de Néricie, les flèches mises en forme de croix, indiquent-elles la chasse dans les bois : les trois montagnes brûlantes de Westmanland désignent leurs mines ; le bouc de Helsingie, l'entretien du bétail.

[4] Heimskringla, l. c.

[5] Heimskringla, *Saga de Håkan Adelsten.*, c. 14.

les côtes, en partie la rivière de *Gafvel* (Gafvelån), (d'où la ville de Gefle a reçu son nom), jusqu'à Storsjön (le grand lac[1]), dont les bords étaient cultivés de temps immémorial, surtout dans l'Ofvansiö et le Thorsåker. La Gestricie était autrefois séparée (elle l'est encore) de la Helsingie par la forêt d'*Ödmorden*, jadis si vaste que, quoiqu'il s'y soit formé une nouvelle paroisse dans le quatorzième siècle[2], les voyageurs n'en sont pas moins obligés de s'arrêter à mi-chemin dans un gîte (*sälohus*) établi probablement à l'époque de l'idolâtrie[3]. Ainsi que toutes les anciennes forêts situées sur les frontières, elle était fameuse par les assassinats et les brigandages qui s'y commettaient, et le *Mordbäcken* (rivière de l'assassinat) était le véritable point de séparation des frontières[4]. La loi d'Upland était suivie jusqu'à cette rivière; de l'autre côté, c'était celle de Helsingie. Les divers noms en usage prouvent que les emplacemens des tombeaux et des sacrifices ont servi comme de point de réunion aux anciens colons. Voici quelques-uns de ces noms : *Sunnanstigshögen*, *Högen i Sundheden*, *Högen i Nordstigen*. Gustave Wasa parla d'une de ces collines aux populations de la Helsingie. Les noms que nous venons de citer désignent aussi des possessions d'Upsala-Ödc, sur lesquelles on se basa pour la division de la Helsingie. La partie nord-est de cette dernière contrée est probablement celle qui fut peuplée par des Norvégiens sortis du Jemtland et du Herjedal, qui traversèrent la forêt de Jämt (*Jämtskogen*) et plantèrent çà et là leurs habitations jusqu'au bord de la mer. La partie méridionale et moyenne de la Helsingie fut cultivée avant celle que nous venons de nommer. Mais l'éducation des bestiaux, la pêche dans la Baltique et la chasse des oiseaux de mer (car les oies sauvages furent les premiers hôtes de la Helsingie) étaient sans doute d'abord les moyens de subsistance de ces peuples, plutôt que les productions de la terre. On peut en dire autant des provinces plus éloignées, telles que le Medelpad et l'Angermannie (*Ångermanland*), dans lesquelles la population a suivi davantage la direction de la côte. Dans la première, située entre les grands fleuves de Njurunda et d'Indal, situation d'où elle tire son nom[1], est la vallée de Njurunda, au midi. Elle fut peuplée, comme l'indiquent ses antiquités, antérieurement à celle que baigne le fleuve d'Indal[2]. La pêche du hareng ou du stroemting[3] est aussi ancienne dans le Medelpad que le nom de Silånger[4]. La pêche du saumon[5] fut exploitée par les Angermanniens (littéralement *habitans des golfes et des îles*) dans l'archipel que forme à son embouchure

[1] Il ne faut pas confondre ce lac avec celui de *Storsjön* dans le Jemtland.

[2] La paroisse de Skog, dans la Helsingie méridionale, était jadis une forêt appartenant à six paroisses voisines de la Gestricie et de l'Helsingie, qui y avaient leurs pâturages. Ceux-ci devinrent des champs labourables (*boland*), que quelques propriétaires donnèrent à leurs enfans, pendant qu'ils demeuraient eux-mêmes dans leurs hameaux. Des disputes s'élevèrent bientôt entre les colons et leurs pères qui voulurent rentrer en possession de leurs terres, quoiqu'elles eussent passé à titre d'héritage à leurs petits-enfans. Les colons demandèrent l'autorisation de fonder un nouvel établissement, ce qui leur fut accordé par le roi Magnus Érikson en 1343. Ce récit peut être considéré comme l'histoire de la marche de l'agriculture dans le Norrland et même dans toute la Suède. Les vacheries avec leurs pâturages ont toujours été comme les avant-postes de la culture.

[3] *Hedninga gården* (la maison païenne) sur les confins des paroisses de Skog et de Hamrånger est placée, dans un document relatif à la ligne de démarcation (*Rågång*), entre la Gestricie et la Helsingie. (V. O. Celsius et Alrot, *Dissert. de Gestricia.* Upsal, 1720.)

[4] On dit qu'elle a reçu son nom de l'assassinat de saint Étienne, apôtre chez les habitans de Helsingie. Il nous semble que cette dénomination est plutôt dérivée du mot *mor* (forêt).

[1] Cette position est l'origine du nom Medelpad. On prononce dans cette contrée *Melpa*, qui n'est qu'une contraction de *Midelfva*. Le Midelfvaland est le pays situé entre les *elfvor* (fleuves) : les armes de la province portent deux fleuves.

[2] Le Medelpad méridional a beaucoup de tertres tumulaires et de pierres runiques. On trouve souvent des tertres dans l'Angermannie le long du fleuve. Il n'y a qu'une pierre runique dans la paroisse de Nordingrå.

[3] Petit hareng qu'on pêche dans la Baltique.

[4] Deux harengs sont dans les armes de cette paroisse, et son nom s'écrivait autrefois *Sillanger*. (*Hareng*, en suédois *sill*.) Asp et Genberg, *Dissert. de Medelpadai antiqua et hodierna*, Holm, 1734. Nos anciens antiquaires faisaient dériver son nom de *Sall*, *Salig* (heureux), ils trouvaient ici les *Insulæ Beatorum* ou les Iles des Bienheureux. *Angr* signifie *golfe*, *isthme*, côte insulaire, en général une position étroite et coupée. C'est de là que l'Angermannie a reçu son nom. Nas i Silangri et Nordstigher i Sioboradhi (aujourd'hui la paroisse de Sabro), sont désignés comme appartenant à Upsala-Ode dans la *Loi de Helsingie*. K. B. fl. XI.

[5] L'Angermannie a trois saumons dans ses armes.

le fleuve d'Angermannie (*Angermanlandsån*), le plus considérable de la Scandinavie, où Hernösand [1] se trouve citée, dès le quatorzième siècle, comme port et comme place de foire. En entrant dans le Vesterbotten (Vestrobothnie), on rencontre les derniers tertres tumulaires [2]. Des *amas* de pierres sont les seuls tombeaux qui restent. Les noms des fleuves sont lapons [3]. Ce fut d'abord la pêche du saumon qui détermina les Norvégiens à traverser les montagnes, au printemps et dans l'été, jusqu'à l'embouchure de ces fleuves. Quelques-uns même y passèrent l'hiver. Les Suédois augmentèrent le nombre des colons, et les Lapons, repoussés des côtes, se retirèrent dans l'intérieur. Dans la première moitié du quatorzième siècle, la terre était peuplée et cultivée jusqu'à Skeldepth (en lapon, *Sildut*, cataracte), aujourd'hui Skellefteå. Au delà étaient des déserts, ce qui n'empêchait pas des paysans, qui se livraient au commerce (Birkarlar), de fréquenter ces hautes régions, surtout Torneå, à cause de la pêche et des échanges qu'on faisait avec les Lapons. Ce fut à cette époque que les archevêques d'Upsala étendirent le nom de Helsingie, qui se bornait à leur diocèse, jusqu'à la Finlande, y compris l'Ostrobothnie. La terre était cultivée de temps immémorial jusqu'au fleuve d'Umeå, en Vestrobothnie, et même un peu au delà. Aussi le paganisme dura-t-il ici plus longtemps qu'ailleurs.

La partie la plus septentrionale de la Scandinavie fut appelée Finnmark. C'était, d'après les anciens, un pays immense, baigné par la mer à l'est, au nord et à l'ouest, découpé de golfes, hérissé de chaînes de montagnes désertes, sillonné de grands lacs et de vallées ombragées de forêts. De hautes montagnes, du nom de Kölarne, côtoyaient les déserts [4]. Le Finnmark, au neuvième siècle, commençait au delà du Halogaland norvégien et se terminait à la mer Blanche. Les Norvégiens levèrent des impôts sur les habitans sauvages du Finnmark; les colons suédois, quand ils furent assez nombreux, suivirent leur exemple dans la Laponie suédoise. Cet impôt est appelé *finnskatt, finnsköp et finnfärd*. Nous possédons des documens sur ces mouvemens, sur l'état du pays, sur les aventures et les mœurs de ces colons. Nous ne citerons que le plus ancien, qui contient en même temps la relation d'un voyage, du Halogaland, autour du cap Nord, jusqu'à l'embouchure de la Dwina, dans la mer Blanche [1]. Le Norvégien Ottar (qui avait quitté son pays en 870) disait à son maître Alfred, roi d'Angleterre, que son pays était le plus septentrional de la Norvége, près de l'Océan occidental; mais que la contrée se prolongeait bien plus avant dans le nord; que cette partie était tout à fait déserte, à l'exception de quelques endroits que les Finnois fréquentaient pendant l'hiver, pour y chasser et pour y pêcher pendant l'été. — Il avait une fois voulu connaître l'étendue de ce pays du côté du nord et s'assurer s'il y avait des habitans au delà du désert. En suivant les côtes, il n'avait que des déserts à sa droite et la mer à sa gauche. Après trois jours de navigation, il était arrivé dans les parages où s'arrêtaient les baleiniers; mais il continua sa route encore pendant trois jours dans la même direction. Là le pays et la mer tournaient à l'est, ce qui l'obligea à attendre le vent du nord-ouest. Pendant quatre jours encore il navigua à l'est sans s'éloigner de la côte. Il lui fallut alors attendre le vent du nord pour suivre la courbe que celle-ci formait vers le sud. Il continua dans cette direction pendant cinq jours, après lesquels il rencontra un grand fleuve. Toute la terre au delà était habitée et cultivée. C'était le premier pays habité qu'il eût rencontré depuis qu'il avait quitté ses foyers, car toute la côte qu'il avait longée était sauvage, et il n'y avait aperçu que quelques chasseurs, des oiseleurs et des pêcheurs, qui tous étaient Finnois. Il en avait été de même dans le désert des Terfinnois (*Terfinnarne*). Sur les bords du grand fleuve habitaient les Bjarmes dans un pays bien cultivé. Ottar n'osait descendre à terre, mais les Bjarmes vinrent à

[1] Aujourd'hui ville, résidence du gouverneur et de l'évêque.

[2] Il y en a, dit-on, dans la paroisse d'Umeå, près le village de Klabböle. (*Voy.* Hulphers, la *Descr. de Vestr.*) Quelques-uns prétendent qu'ils sont l'ouvrage de la nature.

[3] Les fleuves Ume, Lule, Pite, Råne, Kalix et Torne: en lapon Ubmeano, (de *Wuome*, forêt, et *äno*, fleuve). Torne (aujourd'hui ville), paraît tirer son nom d'une tour, en suédois *torn*, qui la dominait. La ville a une tour dans ses armes. *Torn* (tour), en lapon *torne*, est probablement emprunté du mot suédois.

[4] *Saga d'Egil*, c. 14.

[1] *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

son vaisseau. Leur langue lui parut avoir de l'analogie avec celle des Finnois. Ils lui donnèrent de grands détails sur leur pays et ceux qui l'entouraient. Il ne sut quel degré de croyance il devait ajouter à leurs rapports, n'ayant rien vu par ses yeux. Entraîné par le désir d'explorer le pays, il y fit une incursion pour y trouver une espèce de baleine dont les dents sont fort belles (il en donna plusieurs au roi Alfred). La peau de ce poisson sert à faire d'excellens cordages; cette baleine est plus petite que les autres et n'a pas plus de sept aunes [1]. La pêche des baleines était plus riche dans le pays d'Ottar. On y en trouvait de quarante-huit et même de cinquante aunes [2] de longueur. Il raconte qu'avec six bâtimens il en prit lui-même soixante en deux jours. Il était riche en produits de son pays, c'est-à-dire en animaux sauvages appelés rennes. Lorsqu'il visita le roi, il en avait six cents. Dans ce nombre, il y en avait six dont il se servait pour attirer les sauvages, et cette qualité les rendait précieuses chez les Finnois. C'était un des hommes les plus considérés de sa contrée, et pourtant il ne possédait que vingt vaches, vingt moutons et vingt cochons; le peu de terre qu'il cultivait était labouré par des chevaux. Mais la plus grande fortune des riches de ce pays consistait dans les tributs que leur payaient les Finnois. Ce tribut était acquitté en peaux, en plumes, en baleines, en peau de chien marin et en cordages. Chacun payait suivant sa fortune : les plus riches fournissaient quinze peaux de martres, cinq de rennes, une d'ours, six sacs de plumes, une veste de peau d'ours ou de loutre et deux cordages, l'un fait de peau de baleine, l'autre de peau de chien marin.

En substituant à la pêche de la baleine celle du saumon et du chien marin, on voit que cette description peut s'appliquer à l'ancien paysan du Norrland, aux bords du golfe de Bothnie; on y trouve sa manière de vivre, ses moyens de subsistance, ses relations avec les Lapons. Depuis Harald Hårfager, les rois de Norvège s'approprièrent le droit de lever tribut sur le Finnmark, et celui du commerce exclusif de ce pays; ils continuèrent de soutenir ces prétentions tout le long des côtes de la mer. Le beurre et le lard trouvaient surtout un écoulement facile dans le Finnmark. Les Bjarmes étaient de race finnoise et paraissent avoir été plus civilisés que ceux dont ils tiraient leur origine. On voit, par la description de leur pays, qu'ils pratiquaient l'agriculture. L'ancien pays des Bjarmes occupait l'espace compris depuis les bords de la Dwina jusqu'à ceux du Volga et du Kama et faisait un commerce étendu. Des caravanes de Bucharie y apportaient les produits de l'Orient. Un voyage dans le pays des Bjarmes était regardé dans le Nord comme très-avantageux, tant par le commerce qu'on pouvait y faire (on en tirait par échange des peaux de zibeline, de castor, de petit-gris), que par le pillage sur lequel on comptait; car un voyage de commerce couvrait souvent une expédition de piraterie. Le sanctuaire du culte de ce peuple se trouvait à l'embouchure de la Dwina, dans l'épaisseur de la forêt. La divinité s'appelait Jumala (nom du dieu encore en usage chez les Finnois et les Lapons). Sa statue portait sur les genoux une grande coupe d'argent remplie de pièces du même métal et un ornement précieux autour du cou. On inhumait les morts dans un lieu consacré; les tertres qui les recouvraient renfermaient une grande quantité d'or et d'argent, car on enterrait avec les hommes riches une grande partie de leurs trésors. Le temple était entouré d'une clôture palissadée qui s'ouvrait par une porte à laquelle six hommes montaient la garde chaque nuit.

Les traditions du Nord font mention de plusieurs autres peuples finnois. Il est parlé d'une invasion de Kures et de Quenes en Suède, dès le temps du roi Sigurd Ring. Les derniers, comme les Lapons, étaient voisins de nos ancêtres, dans les contrées qui forment le Norrland actuel de Suède. Les Suéones, dit une relation du neuvième siècle, ont au nord, de l'autre côté du désert, le Quenland (pays des Quenes); au nord-ouest, les Finnois patineurs, et à l'ouest les Norvégiens [1]. Mais dans ces contrées septentrionales les Finnois patineurs et les Quenes étaient mêlés ensemble; car on dit que le Quenland est à la même hauteur et aboutit à la partie septentrionale de la Norvége. Ils transportent par terre leurs barques légères, entre les grands lacs creusés au pied des montagnes, et ils ravagent le territoire des Norvégiens, qui à leur tour dévastent leur pays. Cependant ils appellent souvent les

[1] Trois aunes de France.

[2] Vingt-quatre à vingt-cinq aunes de France.

[1] Le roi Alfred. Introduction du *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten*.

Norvégiens à leur secours contre leurs ennemis. En 877 ou environ, Faravid, roi des Quenes, demanda à Thorolf, chargé par Harald Hårfager de percevoir l'impôt que lui devaient les Finnois, son assistance contre les Caréliens (*Kareler*), qui avaient ravagé ses terres. Thorolf l'accorda sous la condition qu'il aurait dans le butin une part égale à celle du roi; d'après la loi des Quenes, le roi, outre le tiers du butin, devait avoir autant de peaux de zibeline, de castor et de petit-gris qu'il lui plaisait d'en choisir. Thorolf, à la tête de cent guerriers, entra par l'est dans le pays des Quenes. Le roi en avait trois cents. Ils marchèrent réunis sur le haut Finnmark; ils rencontrèrent et défirent les Caréliens dans les montagnes et recueillirent un riche butin. Après ces exploits, Thorolf retourna dans le Quenland, franchit la chaîne de montagnes de Kölen et entra à Vefsen, dans le Halogaland, en Norvége. Cet homme puissant était en même temps un pirate hardi. Il tira de grands avantages des riches pêcheries de Lofodden; il préparait de la morue sèche à Vage et exploitait la pêche du hareng. On peut voir jusqu'où s'étendait le nom des Quenes, si l'on considère que toute la mer du Nord fut appelée la mer des Quenes, et toute la Finlande le Quenland [1]. Cependant nous trouvons le mot Quenland employé dans un sens moins large. Il indique alors le pays situé entre la Helsingie et la Finlande [2]. Il comprenait dans ce sens, toute la Bothnie, des deux côtés du golfe de ce nom, ce qui dura jusqu'à ce que les colons suédois eussent chassé les Quenes, d'abord de la Vestrobothnie et ensuite d'une partie de l'Ostrobothnie, dont le nom finnois, *Kainu*, rappelle encore les anciens Quenes ou Kvänes.

On trouve les Caréliens, peuple sauvage et belliqueux, adonnés à la piraterie, mais tirant leurs principales ressources de l'entretien des troupeaux et de la chasse, tantôt en guerre, tantôt alliés avec les Quenes. Vivant dispersés et éloignés du golfe Finnois, qui leur emprunta son nom de golfe Carélien (*Kyrialabottn*), ils firent de fréquentes irruptions dans le Norrland suédois en traversant la Finlande orientale jusqu'aux extrémités du Finnmark [3]. En 1350, un archevêque de Suède baptisa dans une grande cuve, à Torneå, vingt Lapons et Caréliens de Kemi et de Simo. Au midi du golfe Finnois, nous rencontrons les Estoniens. Ce nom, dérivé de la position à l'est de la Scandinavie, s'appliquait autrefois à tout le pays qui se trouve compris entre la Vistule [1] et le golfe Finnois et à des peuples différens, selon les temps, tantôt aux Goths, tantôt aux Finnois ou aux Lettes. Enfin cette dénomination ne désigna que la tribu finnoise qui l'a conservée, et qui, dans les anciens temps, se prolongeait par la Courlande jusqu'à la Prusse [2]. D'après nos anciennes sagas, les Suédois entrèrent de bonne heure en relation avec l'Estonie. Le roi Svedger la traversa en allant chercher Odin le vieux, à l'est; elle fut ravagée par le roi Yngue qui y trouva la mort. Les Suédois élevèrent son tertre sur le bord de la mer, afin, est-il dit, que les échos retentissent des chants que les vagues feront entendre en l'honneur d'un roi de Suède. Quand la Suède cessa d'être redoutable à ces contrées, ses côtes furent infestées de pirates, qui n'étaient autres que les Estoniens réunis aux peuples de même souche, les Kures [3] et les Karéliens [4].

Telles sont les peuplades finnoises dont il est fait mention dans le Nord, dès le temps de l'idolâtrie. Il y a un autre peuple qui n'apparaît que plus tard dans l'histoire de Suède, quoiqu'il soit aussi ancien que ceux de la Finlande et de même origine, ce sont les Tawastiens, branche des Estoniens (Tavester, Tawaster, habitans du Tawastland [5]). Tout prouve au

[1] Roi Alfred et Fundin Noregur.

[2] Voyez la *Saga d'Egil*, c. 14.

[3] La côte de la Laponie russe fut autrefois nommée Carelastrand (côte des Caréliens); elle s'appela aussi Tre et Trenas : de là Trefinnar ou Terfinnar (Tre ou Terfinnois.)

[1] Au neuvième siècle, l'Estonie touchait encore à la Vistule. *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

[2] Tunmann, Untersuchs. uber die alte Geschichte einiger Nord. Völker, p. 18-20. « Noch jetz trifft man so wohl in Kurland als in Semgallen betrachliche Uberreste dieser alter Finnischen Einwohner an. » Ibid.

[3] « Permisti *Estonibus chori.* » (Saxo. l. XIV, p. 329.)

[4] *Voyez* Porthan, Paul. Just. *Chron.*, p. 49, 50.

[5] C'est sous ce nom qu'ils sont désignés dans la bulle de Grégoire XI, du 9 décembre 1237. On écrit Tawasti. L'on trouve fréquemment dans la *Grande Chronique rimée* Tavester, qui renferme sans doute le mot générique des Estoniens. La première syllabe *Tav* est plus difficile à expliquer. Le souvenir des pirateries des *Tavestiens* et des *Estoniens*, en Sudermanie paraît s'être imprimé dans les mots Est*askär*, Est*aklippa* et Tawast*askans* (dernière fortification de la paroisse de Skillinge). Il est question des Tavestiens dans les chroniques russes de 1042, mais sous le nom de *Ja-*

contraire que les Tavestiens étaient le peuple principal. Ils occupèrent la partie la plus septentrionale du pays [1]; c'était aussi la plus fertile; là prit naissance l'agriculture de la Finlande, qui s'étendit lentement et, pour ainsi dire, pas à pas, jusqu'à la Finlande septentrionale et orientale. Ils furent les premiers des Finnois qui trafiquèrent avec les Suédois, par l'archipel d'Åland et par le Roslagen. C'est leur pays qui s'appelle plus spécialement la Finlande, pour le distinguer du Finnmark, contrée plus sauvage qui, d'après toute apparence, plus étendue que ne l'indiquent quelques sagas, n'était bornée que par le Tawastland supérieur [2]. Ce peuple de la Finlande méridionale, qui paraît plus civilisé que les Caréliens et les Quenes, qui sont cependant de même race, n'était pas désigné dans le Nord aux temps de l'idolâtrie par un nom particulier, quoiqu'il en eût un. Nos ancêtres les comprenaient dans le nom collectif de Finnois: l'établissement de ce peuple est cependant aussi ancien que les premières traditions du Nord.

Le nom de Finnois était dans les anciens temps, comme il l'est encore aujourd'hui, celui d'un grand peuple du Nord. Il embrassait non-seulement plusieurs tribus qu'on regarde maintenant comme finnoises, mais aussi les Lapons, nommés Finnois par les Norvégiens et les Islandais. Plusieurs écrivains ont soutenu que, d'abord, ce nom appartenait exclusivement aux Lapons. Les Finnois, dans Tacite, ne sont que des Lapons. On les retrouve encore dans les Finnois de la Scandinavie mentionnés dans les récits et les sagas des Islandais et des Norvégiens. Seulement on a par erreur appliqué ce nom aux autres tribus finnoises de la Finlande. Cette extension erronée est due aux peuples eux-mêmes. De nos jours encore, non-seulement les Finnois, mais les Lapons ont adopté le même nom national *Suome*, *Same*, mot qui signifie *marais* [1]. C'est le vieux mot russe *Ssum*, qui s'applique aux Lapons et aux Finnois [2]. Le mot germain *Fenni* dans Tacite et le terme scandinave *Finnar* (Finnois) n'en sont que la traduction et expriment la même idée, qui, se reproduisant dans plusieurs dénominations des peuples finnois [3], indique la nature de leurs premières habitations et leur convient encore. Le nom de ce peuple est donc générique, et il appartient depuis les temps les plus éloignés à toutes les peuplades de l'Europe septentrionale. Que Tacite, d'après les notions qu'il possédait, place les Finnois dans les environs de la Lithuanie actuelle, que Ptolémée les place sur les bords de la Vistule, et non sur ceux de la Baltique, au sud-est, où on les rencontre plus tard lorsque les peuples goths, qui occupaient ces rivages à une époque bien éloignée, eurent commencé leur mouvement vers le sud; cela ne fait pas que le peuple finnois n'ait pu s'établir jusqu'aux extrémités les plus septentrionales; car les Romains ne connaissaient pas tout le nord-est de l'Europe, et ils ont toujours mis trop au sud les peuples dont ils avaient recueilli quelque notion. Quand leurs connaissances en géographie devinrent plus certaines, les anciens firent remonter les Finnois vers le nord et les regardèrent comme habitans de la Thulé de

mes, qui est la prononciation russe de leur nom indigène *Häme*.

[1] Le dialecte usité dans la Finlande proprement dite et dans le Tawestand prouve que ce pays (plus tard aussi une partie de l'Ostrobothnie), en un mot, la Finlande méridionale et occidentale ont été habitées par le même peuple, celui des Tavestiens, qu'on ne doit pas confondre avec les habitans du Savolax et les Caréliens. (*Voyez* Porthan ad Paul Just. pp. 87, 88.)

[2] *Lapprıngar* ou les pierres rangées en cercle, dont les bois de la haute Finlande sont remplis, indiquent des tertres et des endroits jadis habités par les Lapons. Ces pierres sont placées de la même manière que celles dont un Lapon forme d'ordinaire le foyer de sa hutte (*kåta*), autour duquel il s'assied avec sa famille. On n'en trouve pas dans la Finlande méridionale, ce qui prouve que l'ancienne Laponie, Scrite Finnia, n'a pas poussé ses frontières plus loin que le Tawasteland, où commençait l'agriculture. (*Voyez* Lencquist dans les *Gazettes d'Abo*, 1778, pag. 142, 143.)

[1] *Fenn* dans notre ancienne langue. (Voy. *Annales de Suède*, t. 1, pag. 415.

[2] Lehrberg (Untersuch. zur alt. Geschichte Russlands, pag. 223). Cet auteur, quoique d'un grand mérite, a cependant tellement embrouillé la question qu'il est difficile de s'y reconnaître et de la résoudre.

[3] *Suomie* (dont le *Same* lapon ne diffère que par la prononciation) est une abréviation de *Suomenmaa*, contraction de *Suomishenmaa* (pays des habitans du marais), de *suo*, marais, *mies* (génitif de *miehen*, homme), et *maa*, pays. (V. Ruhs, *la Finlande et ses habitans*, trad. par A.-J. Arwidsson, Stockolm, 1827, t. 2, p. 1.) De là, les Finnois de la Finlande s'appellent *Suomalaiset*, les Estoniens *Somalassed*, les Lapons *Sabmelads*. La même idée est renfermée dans *Kainulaiset* (de *kaino*, bas, plat), comme les Finnois du *Kajana* et du *Hamelaiset*, nom que portent les habitans du Tawastland. Le nom primitif des Caréliens, *Karjalaiset*, dérive de *karja*, bétail, d'où *karjainen*, berger.

Procope ou de la Scanzia de Jordanès, qui les représente comme divisés en tribus. Il est difficile d'établir une distinction entre les Lapons et les Finnois lorsqu'il n'est parlé que des derniers. Cette difficulté résulte non-seulement de ce que les récits sont incomplets, mais de la nature même des choses, puisqu'il s'agit de peuples dont on ne connaît les premiers temps que par l'histoire de leurs voisins. Que si l'on prend le présent pour point de comparaison, on aperçoit entre ces peuples des différences incontestables. Les Finnois ne veulent pas encore avoir la moindre affinité avec les Lapons, tandis que ceux-ci se font honneur de cette parenté. Tous ceux qui ont vécu dans le nord de la Scandinavie, parmi les Lapons et les Finnois, ont été frappés du contraste qui existe entre ces deux peuples au physique et au moral. Cette observation est importante; mais d'un autre côté l'analogie reconnue entre leurs langues prouve suffisamment que ceux qui les parlent sortent d'une même souche. Le Lapon se distingue par un singulier mélange d'opiniâtreté, d'esprit soupçonneux et puéril; un caractère déterminé, ferme, et d'une gravité souvent sombre, caractérise le Finnois. « Un homme doit tenir sa parole et un taureau conserver ses cornes » est un proverbe finlandais. La civilisation a trouvé un sol vierge dans la vigueur des Finnois. L'usage de brûler les forêts, qu'on pourrait appeler l'agriculture des nomades, paraît lui appartenir de toute antiquité. Le Lapon des montagnes (*Fjäll-Lappen*) a tellement enracinées les habitudes sauvages qu'il est inaccessible à toute espèce de progrès, malgré le christianisme et les soins d'un gouvernement paternel. L'état de ces deux peuples a cependant subi des modifications. Les Quenes et les Caréliens ont aussi vécu de leur chasse au milieu des forêts, à la manière des Lapons; c'est pourquoi *raha,* peau, sert encore aujourd'hui, dans les langues lapone et finnoise, à exprimer l'idée du principal moyen d'échange, c'est-à-dire de l'argent. Les Finnois, dans l'intérieur de l'Ostrobothnie et dans le Kajana, vivaient avec leurs rennes, il y a cent cinquante ans, comme les Lapons de nos jours. On trouve des Lapons pêcheurs, la plupart d'origine finnoise, dans la Laponie de Kemi [1]. Le nom de Lapons paraît pour la première fois au douzième siècle dans la Scandinavie; il semble créé par les Finnois eux-mêmes, et probablement il était antérieurement en usage de l'autre côté de la Baltique. Des Lapons, comme nation frontière, selon le sens étymologique [1], ont existé parmi les Finnois et dans leur voisinage, même en Estonie, et plus tard dans la Finlande, depuis l'intérieur du golfe Finlandais [2] jusqu'à la mer Glaciale. A une époque, ils furent repoussés de la Finlande supérieure, surtout par les Tawastiens. Les Lapons se rappellent cet événement [3]. Dans la Scandinavie septentrionale, nous les trouvons mêlés avec d'autres Finnois, mais dans un état de dépendance. Au nombre des habitans du Finnmark, on compte plusieurs races de Finnois, de Lapons, de Caréliens [4]. On voit par là que le nom de Finlandais est employé dans un sens plus ou moins étendu. Au-dessous du Finnmark était le Quenland, que ravagèrent les Finnois de Cajana ou les Quenes; là aussi se trouvaient des Lapons, car nous voyons que ceux-ci résistent

[1] A Utsjochi. (*Voyez* Wahlenberg om Kemi Lappmark, p. 25.)

[1] Du mot finlandais *loppu* (finis, extremitas). Tornœus, Scheffer et Lehrberg regardent cette dérivation comme très-probable. En langue lapone, *lapp, lappa* signifie *caverne,* et *lappot* être perdu. On sait que les Lapons ne veulent pas accepter cette dénomination, mais qu'ils aiment mieux celle de Finnois.

[2] Des missionnaires de Riga dans l'Estonie font mention en 1220 d'une *provincia extrema,* qui s'appelle Lappegunda. Gruber, orig. liv., p. 148. Une bulle de Grégoire IX, de l'an 1230, défend de procurer des armes aux paysans de la Carelia, de l'Ingria, de la Lappia et de la Vatlandia, afin d'arrêter les cruautés qu'ils exerçaient contre les Suédois chrétiens. Outre les Caréliens, les Ingriens et les habitans de Vatland (ces derniers habitaient les environs de la Caporie et de l'Ingrie), tous Finnois, sans contredit, elle parle aussi des Lapons. Il y en avait eu certainement dans le voisinage de ces peuples. Dans la Finlande, le nom de Lapon apparaît souvent dans les noms de lieux, comme *Lappinjärvi*, *Lappsiö* (le lac des Lapons); *Lappinsalwi, Lappwik* (golfe des Lapons); dans les paroisses suédoises nommées Lapptrask, Lappfjard, des traces nombreuses attestent le séjour des Lapons dans le Tawastland supérieur jusqu'à la partie du nord.

[3] La tradition des Lapons Suédois offre une double interprétation. On parle tantôt d'une expulsion de la Finlande (Schœffer, Tornœus), tantôt d'une expulsion de la Suède (Högström). Selon ce dernier, les Lapons et les Suédois étaient frères. Pendant un ouragan, le Suédois, saisi de frayeur, se cacha sous un plancher dont Dieu fit une maison; mais le Lapon resta dehors. Depuis ce temps, les Suédois habitent des maisons, et les Lapons n'ont d'autre toit que le ciel.

[4] *Annales de Suède*, t. 1, p 463, n° 4.

et sont battus lors de l'invasion des Quenes en Norvége [1].

Les premiers colons suédois qui apparaissent au milieu de ces peuples nomades dans le Norrland se livrent comme eux à la chasse, à l'entretien des troupeaux et à la pêche; ensuite ils leur imposent un tribut. Mais dès leur apparition, ils se distinguent par l'agriculture et le commerce et par l'usage constant d'avoir des habitations fixes. C'est pour cela que le Lapon tire le nom des Suédois des circonstances au milieu desquelles il avait eu d'abord des relations avec eux [2]. Les tribus nomades furent toujours soumises à des déplacemens; mais ces déplacemens ne s'opéraient pas tout d'un coup. Les colons suédois s'étendirent le long des côtes. L'intérieur du pays n'éprouva pas de changement. Un prince suédois quitta encore sa patrie au onzième siècle pour faire des conquêtes chez les Quenes [3]. A cette époque la Helsingie pouvait encore être regardée comme le principal pays des Finnois patineurs [4], qui portaient leurs ravages jusqu'aux forêts du Vermeland [5]; ce sont probablement ces Lapons qui ont laissé des traces et des souvenirs dans la Dalécarlie [6]. On ne peut élever de doute sur le séjour des Finnois et des Lapons dans le Norrland et dans les districts de la Laponie (*Lappmarkerne*), qu'ils habitent encore de nos jours. Il est probable qu'il en fut de même dans la Suède moyenne, quoique les circonstances soient moins précises, que la culture y soit plus ancienne et que la vie nomade y ait

[1] Fundin Noregur.

[2] Un Suédois est appelé en langue lapone *Leddelats*, ce qui signifie *habitant de la campagne*. Le Suédois est aussi nommé *Taro*, *Tarolats* (marchand), de *tarrohet*, *taret* (vendre).

[3] *Voyez* Adam. Bremen. *De situ Daniæ*, p. 78, ap. Lindenbrog, *Script. septentr.* p. 59. Le Quenland, par le fait de la même erreur que chez Adam. Bremen. est appelé *Terra Fæminarum*.

[4] « Quorum (scilicet Scritefingorum), caput Helsingaland. » (Adam. Bremen.) Adam et Sturleson sont pleinement d'accord pour attribuer aux Suédois la première culture des côtes. Car lorsque le premier dit des Suéones : *Longis terrarum spatiis regnant* (il est question de Birca vers le nord) cette expression serait fausse s'ils n'avaient précédemment passé le fleuve de Dala et commencé de coloniser le Norrland.

[5] « Vermilani cum Scritefingis. » (Adam Brem.)

[6] Près des vacheries de Finnbo et du lac Hinsen dans les paroisses de Svardsjö et de Sundborn, existent de petits fossés couverts, remplis d'herbes, que le peuple nomme *Lappgrafvarne* (fossés des Lapons).

cessé avant que l'histoire la fasse connaître. L'Åland et le Quarken ont de temps immémorial été des points de communications entre la Suède et la Finlande. Des colonies suédoises ont suivi cette route le long du golfe Finnois, tantôt en allant au Nyland et même jusqu'en Russie, tantôt en gagnant l'Ostrobothnie; mais les Lapons et les Finnois ont parcouru les mêmes chemins pour arriver en Suède, à une époque très-éloignée [1]. L'Åland, avec une population suédoise, contemporaine de l'époque où nos ancêtres brûlaient leurs morts (*brännåldern*), ce qui est attesté par les tombeaux, est rempli de traces de l'ancien séjour des Lapons et des Finnois [2]. Ceux-ci se sont rendus depuis dans le Roslagen et dans l'Upland supérieur, auxquels ils ont laissé plusieurs mots de leur langue [3]. La population des Finnois aura sans doute débordé au delà. Leurs anciennes relations avec le Roslagen sont d'autant moins soutenues qu'ils ont appliqué à toute la Suède le nom de ce district [4]. On peut conclure de la tradition qui attribue la découverte des principales mines de la Suède moyenne aux Finnois [5] qu'il y avait déjà des Finnois dans l'intérieur du pays

[1] A l'extrémité des îles Quarken, qui sur la côte finlandaise elle-même, ont gardé beaucoup de noms suédois, nous rencontrons les *Lappören*. Dans l'archipel d'Åland, sur la côte finlandaise, on trouve *Lappvesi* et *Lappö*.

[2] L'Åland a un grand nombre de tertres tumulaires, dans lesquels on a trouvé des vases de terre cuite et quantité de noms qui rappellent le souvenir des Lapons et des Finlandais, comme Lappböle, Koskinpa, Jomala, Finnström, Finnby, etc. (*Voyez* Radloff, *Description d'Åland*.) Le mot *Jomala* (Dieu) ferait supposer l'existence d'un lieu de sacrifices des Finnois. Cependant on y trouve des tertres, et les Finnois n'enterraient pas ainsi leurs morts.

[3] Dans le Roslagen et l'Upland supérieur on trouve Finnsta, Finnåker, Finnsjön, Finnskogen, et dans la paroisse de Hafverö, les mines des Lapons (*Lappgrufvorne*).

[4] *Ruotzi* ou *Ruotzimaa*, la Suède; *Ruotzilainen*, Suédois.

[5] Ainsi la mine de Falun doit avoir été découverte par un Finnois de Thorsång. C'est aussi aux Finnois qu'on attribue la découverte de la mine d'argent de Sala. Ils l'ont d'abord tenue secrète. *Sala* est dérivé de *salon*, en finnois *cacher*, et de *sala* (secret). Une ancienne mine est encore appelée la mine des Finnois; le hameau des mineurs fut habité par eux jusqu'au temps de Gustave-Adolphe. Les Finnois qu'on trouve dans la Dalécarlie viennent d'une émigration postérieure et contemporaine de Charles IX et de Gustave-Adolphe.

pendant le moyen âge. Cette opinion paraît probable si l'on considère qu'ils vivaient dans les bois où plus tard s'ouvrirent nos mines. La fabrication du fer de marais y était connue depuis longtemps [1]. Une ancienne rune finlandaise célèbre « la naissance du fer » [2]. Le mot *forgeron* [3], dans la langue finnoise, est une expression qui embrasse tous les métiers, et il est souvent parlé d'*épées finnoises* dans les sagas islandaises. Le forgeron le plus célèbre que le Nord ait connu et que chante l'*Edda* est le fils d'un roi finnois des frontières du Suithiod [4]. Dans ces derniers temps, les Finnois avaient encore une grande réputation d'habileté dans la manipulation du fer. La *Saga de la découverte de la Norvége* détermine le point le plus méridional où les Finnois se sont établis dans la Scandinavie. Dans cette saga, un chef de Quenes rencontre ses parens dans la petite île de Lessö, dans le Catégat.

Cependant les Lapons et les Finnois paraissent avoir eu des rapports différens avec le Suithiod. Les relations de ces deux peuples avec nos ancêtres sont démontrées par l'influence que leur langue a eue sur celles des Lapons et des Finnois, qui en diffèrent cependant beaucoup; cette influence domine principalement dans la première [5], mais elle ne laisse pas de se faire sentir dans la seconde, qui a tiré du suédois presque tous les mots servant à exprimer les idées relatives au gouvernement et à la culture [6]; mais tous les Finnois qui ont habité la Scandinavie sont venus de l'est du golfe de Bothnie et de la Finlande. La même observation est applicable en partie aux Lapons, qui se considèrent comme les plus anciens habitans de la Suède [7] et de la Norvége [8], où l'histoire ne peut les suivre. Les Norvégiens et les Islandais, qui nous ont transmis les plus anciennes traditions, sont entrés en relation avec eux plus tôt qu'avec les Finnois de la Finlande, tandis que ceux-ci formèrent de temps immémorial des liens d'amitié avec les Suédois ou leur firent la guerre. Le mot de Finnois, chez les premiers, désigne principalement les Lapons. Ceux-ci sont donc les Finnois dont ils parlent et qui dans le neuvième siècle habitaient encore sur les frontières, entre la Norvége et la Suède; ce sont aussi les Finnois patineurs qu'Adam de Brême place au nord-ouest de la Suède, au-dessus des habitans du Wermland, c'est-à-dire dans la Dalécarlie actuelle. Les Lapons étaient probablement aussi les mêmes Finnois qui séjournèrent dans les anciennes forêts de la Vestrogothie [1] et qui donnèrent leur nom au *Finnheden* (bruyères des Finnois) dans le Småland, au sixième siècle [2]. L'ancienne Suède a eu, comme la nouvelle, ses forêts finnoises (*finnskogar*). Des Lapons s'y sont fixés; des Finnois les y ont suivis et ont continué de le faire, jusqu'à ce qu'ils aient été adoucis et vaincus par la culture et par la conquête, ou amalgamés avec les Suédois. Plusieurs colonies finnoises, qui se sont établies plus tard dans les forêts de la Suède, en sont une preuve. Jusqu'au onzième siècle, les pays montagneux, au dire de témoins oculaires [3], n'avaient pas les mêmes habitans que les terres cultivées; ils servaient d'asile à des peuples sauvages, qui en sortaient tous les ans ou tous les trois ans, ravageaient les plaines quand ils ne trouvaient pas de résistance et regagnaient précipitamment leur retraite. Ces débris des peuples finnois dans la Scandinavie sont certainement les *Jotunes* ou *Jothnar* des bardes païens [4] et de

[1] *Hölmä*, en finnois, mine de marais; dans la même langue et celle des Lapons, le fer s'appelle *rauta, route*.

[2] *Rauntan synty*. Voyez Schröter, les runes finnoises.

[3] Seppa.

[4] *Voyez* Völundar Quida, dans l'*Ancienne Edda*.

[5] Sur onze mille quatre cent quarante-trois mots que contient le *Lexicon lapponicum* de Lindhal et d'Ohrling (Holm., 1780), il y en a un dixième emprunté au suédois.

[6] Par exemple : *huningas*, roi; *tuomari*, juge, *valtakunta*, royaume; *markhina*, foire; *tori*, marché, place.

[7] Voyez les *Annales de Suède*, t. I, p. 419, n° 9.

[8] Les Lapons Norvégiens, surtout ceux qui se sont fixés, qui se nomment Finnois et méprisent les Norvégiens, ainsi que les Lapons nomades, disent qu'ils sont les premiers habitans de la Norvége. (Rask, *Om det gamle nord*, Sprog., p. 114.)

[1] Adam. Brem. *Finnvedi*. Vid. suprà. Dans le district de Kind, en Vestrogothie, il existe encore une paroisse du nom caractéristique de Finne-Kumla.

[2] Finnaithœ, dans Jordanès, ressemble à Fineyde: c'est le même mot. On a objecté qu'il n'y avait pas de noms lapons ni finnois dans les bruyères du Småland nommées Finnheden. Je puis cependant citer des exemples : Saliwara, bourgade de la paroisse d'Augutstad.

[3] « Ab his qui hæc se vidisse testantur. » (Adam. Brem., *Hist. eccl.*, c. 232).

[4] Les bardes idolâtres appellent Thor celui qui a renversé les autels du dieu de Fornjother, le vain-

Snorre Sturleson [1]; peut-être même les Huns des traditions plus récentes, que rappellent les noms de tant de lieux en Suède.

Nous nous bornerons ici à tracer les traits principaux des institutions populaires, et nous ajournerons tout développement ultérieur jusqu'au moment où nous pourrons citer les lois anciennes qui par leur forme appartiennent aux temps du christianisme, quoique leur base repose sur des principes antérieurs.

De toutes les tribus germaniques, les Scandinaves sont ceux qui conservèrent le mieux l'idée de l'origine divine de la plus ancienne société humaine. Les premiers rois portèrent les titres de *diar*, de *drottar*, noms également donnés aux dieux, aux prêtres et aux juges. Odin, entouré de douze de ceux-ci, rendait la justice; le roi d'Upsala, siégeant au milieu de douze hommes les plus sages prononçait ses arrêts sur le *ting*[2]. Les grands sacrifices annuels étaient des occasions de réunion pour le peuple; là où ils avaient lieu, la paix régnait[3]; y prendre part était pour chaque tribu[4] un symbole d'union. Sous la protection de cette paix se célébraient

queur du roi des montagnes, l'égorgeur des loups, celui du peuple des montagnes et des fils du rocher. Ils disent qu'il a abattu le roi du peuple des cavernes et le chef des Finnois sur les montagnes. (Voyez *Annales de Suède*, t. I, 274.)

[1] Heimsk. Harald Hårfager. On peut citer plusieurs témoignages qui prouvent que telle était l'opinion publique chez les Islandais. Ainsi Snorre Sturleson dit que la Norvége s'étendait depuis le fleuve de Götha jusqu'au Finmark. (Heimskringl., *Saga de saint Olof*, c. 59.) C'est évidemment la même délimitation qui se trouve dans Fundin Noregur (Björner, p. 6), où il est dit que tout le pays, depuis Jotunheim jusqu'au sud d'Alfheim, fut appelé Norvége. Mais il plaçait plus au nord-est le premier, dont l'appellation est mythique. D'abord le Jotunheim était contigu au dernier du côté du nord, en opposition à Manhem ou Suithiod, et il contenait le Norrland suédois, jadis occupé par des Lapons et des Quenes. Là aussi était le pays des Hunns (*Hunaland*), objet de tant de fables et qui est cité en même temps que la Gestricie. La *Saga de Ketil Häng* (c. 6), quoique ce pays, ainsi que le Jothunheim, fût plus reculé au nord. Le mot *Huns*, dans la tradition du peuple, signifie des *païens*, des *barbares* en général.

[2] Heimskringla, la *Saga de saint Olof*, c. 96.

[3] La place consacrée pour cet objet s'appelait *Helgi stadr* (place sainte). Il en était de même dans le séjour des dieux qui tiennent aussi des *ting*. (*Edda dœmi saga*, 15.)

[4] La participation des petits rois (*fylkiskonungar*) à ces cérémonies indiquait qu'ils étaient en paix avec le roi d'Upsala. (*Saga d'Ynglinga*, c. 42.)

les sacrifices avec leurs festins; les conseils s'assemblaient; des arrêts étaient rendus, et l'on traitait d'affaires de commerce : aussi *ting*, l'ancien nom de ces assemblées, signifiait-il à la fois sacrifice, diète, banquet, jour d'audience et de foire [1]. Odin, dit la tradition, acheva la soumission du pays en y élevant des temples et en y propageant la coutume des sacrifices suivant les usages des *ases*. Le peuple lui paya une redevance pour la célébration de ces cérémonies, dont l'objet était d'obtenir de bonnes récoltes. C'est ainsi que le droit de propriété et l'agriculture émanaient des dieux. L'entretien des troupeaux était une des principales sources de la richesse du pays; c'est pourquoi *fä* (bétail) exprimait la fortune et les moyens d'échange. La célébration des grands sacrifices nationaux à Upsala fut l'origine de la prétention des habitans de la Suède supérieure (Uppsvearne) au droit de donner un roi à tout le royaume. Le roi d'Upsala, comme l'appelle le barde idolâtre[2], était le gardien du saint autel. La famille, ainsi que le gouvernement, était fondée sur le culte des dieux; c'est pourquoi l'on retrouve dans tant de noms de localités différentes le radical *ve* ou *vi*, qui signifie dans l'ancienne langue non-seulement *habitation*, *demeure* en général, mais aussi *lieu saint, consacré*[3]. On rapporte que les piliers qui entouraient la place où siégeait le chef de la famille[4] offraient en relief les images de la divinité. De même que le prince, le père de famille portait le titre de *drott*, il était pour tous les siens à la fois prêtre, juge et chef. Le mariage légitime était distingué des unions illégitimes, mais il n'y avait point de loi qui interdît celles-ci. Avec l'épouse, qui portait le nom d'*adalkona*[5], le mari pouvait avoir des concubines. L'héritage des terres appartenait aux enfans légitimes, quoique les

[1] De là le mot *ting*, qui a servi à composer les noms de plusieurs foires.

[2] Le barde Thiodolf dans la *Saga d'Ynglinga*, c. 24.

[3] Voyez Hallenberg, *Observations sur l'Histoire de Suède de* Lagerbring, 11, 285. S'il y avait un temple, on y ajoutait le nom de la divinité, comme *Odensvi*, *Thorsvi*, dans le cas où l'endroit était consacré à *Odin* ou à *Thor*. La terminaison *lund* (groupe d'arbres), *sal* (salle), *hög* (colline) dans les noms des lieux indiquent des places de sacrifices.

[4] *Eynbyggia Saga*, c. 4.

[5] Il n'y en avait presque jamais qu'*une*; mais les rois, comme Harald Hårfager, en avaient plusieurs.

autres ne sortissent pas toujours les mains vides de la maison paternelle. A l'instar de ce qui se passait en Grèce, à Rome et chez tous les peuples païens, le père avait le droit d'exclure le nouveau-né de sa famille ou de l'y admettre; dans ce dernier cas, en présence de ses parens, il l'enlevait de terre entre ses bras, faisait jeter de l'eau sur lui et lui donnait un nom. L'achat conclu avec le père ou les plus proches parens (quoique ce soit plutôt ici une expression qui signifie *contrat* en général) était la forme légale que recevait le mariage et qui légitimait les enfans. Pour distinguer l'épouse légitime de la femme seulement séduite ou qui avait été faite captive pendant la guerre, on disait que la première était gagnée par don et promesse [1], ou, comme le dit Homère, qu'elle était achetée par des présens [2]. Les dieux eux-mêmes ne se mariaient pas autrement [3]. Le marteau de Thor, placé sur les genoux de la fiancée voilée, lui impose ses nouveaux devoirs [4]. La même pratique sanctifia le bûcher où furent brûlés les morts [5]. Le marteau de Thor, suivant toutes les probabilités, est représenté par des morceaux de pierre, auxquels on donnait la forme de quilles ou des carreaux de la foudre. On les trouve très-souvent dans les anciens tombeaux, et le peuple leur a donné le nom de *thorviggar*. En Suède, comme partout, on attachait à la mémoire des morts une sorte de culte. C'est pourquoi le *ting* s'appelle *höga ting* [6] (ting de collines), parce que presque toujours les sacrifices étaient faits sur le plateau ou au pied des collines; c'était là qu'avaient aussi lieu les luttes, les joyeux et belliqueux exercices gymnastiques. Aussi les sagas font-elles mention des cirques (*lekvallar*) situés à proximité des lieux où se célébraient les ting. Aujourd'hui encore les noms de certaines localités et d'anciens usages respectés par le temps nous en ont transmis le souvenir. C'est probablement à cause de ces antiques coutumes que, lors de la conversion des Suédois à la foi chrétienne, des églises furent bâties dans le voisinage des cimetières idolâtres. Le serment était le lien le plus fort qui pût enchaîner dans cette vie et dans l'autre. Le parjure, l'assassin et le séducteur traversent après leur mort des fleuves empoisonnés (*etterströmmar*) sur le rivage des morts, loin du soleil, dans une demeure construite de dos de serpens [1]. Aujourd'hui même c'est une opinion accréditée chez les paysans suédois, que jamais l'herbe ne croît sur la tombe d'un parjure.

La même religion qui, en certains cas, prescrivait le maintien de la paix, faisait, de la vengeance du sang, le devoir le plus sacré [2]. De là, des guerres continuelles entre les familles, guerres qui n'étaient pas toujours terminées par les amendes pécuniaires, moyen ouvert à la réconciliation par les lois. La mort violente était, suivant la croyance générale, si agréable aux dieux que, non content de la rechercher sur les champs de bataille, un Suédois se vouait à Odin, en se perçant de son épée, plutôt que de succomber sous le poids des années ou de mourir de maladie. Les vieillards se jetaient du haut des rochers dans les précipices (*ättestupor*), croyant y trouver le champ du Vallhall [3]. Trois rochers, consacrés à cet usage, ont conservé ce dernier nom en Vestrogothie et dans le Bleking [4]. Un autre rocher est remarquable par la tradition locale : souvent, dit-on, après les danses et les jeux, le peuple se précipitait

[1] *Loi de Vestrogothie*, Art. B. fl. 7.

[2] Mundi-Keypt.

[3] L'épouse de Frey était *Gulli-Keypt*, achetée à prix d'or. OEgisdr., dans l'*Ancienne Edda*, str. 42. Ceci est dans l'esprit d'Homère. Quand Vulcain trouva Mars auprès de Vénus, il redemanda le trousseau. (*Odyss.* VIII, 318.)

[4] *Hammarsheimt*, dans l'*Ancienne Edda*, str. 32, c. 4.

[5] Thor sanctifie le bûcher de Balder avec son marteau.

[6] *Voyez* Heimskringla, la *Saga de Harald Gylle*, c. 2. De là, certaines collines s'appellent encore aujourd'hui *collines de Ting*, comme celle de l'ancien Upsala. Combattre sur les collines est un ancien usage qui n'est pas encore tombé en désuétude.

[1] Völuspa. str. 44, 45.

[2] Il n'était pas permis de prendre possession d'un héritage avant que le défunt eût été vengé. (Voy. *Vœtusdœla Saga*, c. 23.)

[3] Voyez la *Saga de Gotrek et Rolf*, c. 1 et 2, qui fait mention d'un rocher de ce genre en Vestrogothie et dont le nom dérive de *stapi*, rocher.

[4] Près de l'église Hallaryd, dans le Bleking, se trouve un roc escarpé, nommé Valhall, du haut duquel, suivant la tradition, les hommes se précipitaient dans le lac Valsjön. Un précipice semblable se présente sur la montagne Valhall, auprès du lac Strengen, dans la paroisse de Kyllingared, en Vestrogothie. La cime du Halleberg (montagne de Halle), dans la même province, non loin de Wenersborg, est appelée par le peuple Vâlhehall (Valhall). La tradition rapporte que les corps de ceux qui s'élançaient du haut de ces précipices étaient lavés ensuite dans un cours d'eau, aujourd'hui presque desséché et qui a gardé le nom d'*Onskälla* (source d'Odin).

du sommet de ce roc dans le lac[1]; les anciens nous en disent autant des Hyperboréens et des Scythes[2]; d'autres traditions nous font aussi connaître que, lorsqu'un membre d'une famille était retenu sur son lit par la maladie ou par l'âge, les parens se réunissaient et le tuaient à coups de massue[3].

Les jouissances du Valhall étaient réservées à ceux qui étaient nés libres, surtout aux guerriers riches et nobles. On tenait à honneur d'arriver au Valhall avec une suite considérable et brillante; de grands trésors y assuraient la béatitude; car on devait jouir dans l'autre monde de toutes les richesses déposées sur le bûcher ou enfouies dans le tombeau. Et comme on ne pouvait déposer près de la cendre des morts que les trésors qu'ils avaient acquis eux-mêmes, et non ceux qu'ils tenaient à titre de succession, les habitans du Nord furent conduits par cette absurde croyance au brigandage et à la piraterie. Il était inconvenant de se présenter pauvre et dénué de tout devant Odin[4], de sorte qu'il est douteux qu'un pauvre pût obtenir l'entrée du Valhall, à moins qu'il n'arrivât sortant d'un combat sanglant ou faisant partie du cortége d'un grand seigneur. Les serfs en étaient exclus; une place leur était réservée chez Thor[5].

Le peuple n'avait de pouvoir que sous les armes : on l'appelait alors l'armée de Suède[6] (*sveahär*), et *Svithiod* le peuple armé. Le grand ting d'Upsala était nommé *allshärjarting*, c'est-à-dire l'*assemblée de toute l'armée,* dont une partie, aussitôt après les sacrifices du printemps, partait sous les ordres de ses princes pour des expéditions guerrières. L'Upland était, pour ainsi dire, le berceau ou la résidence principale du peuple d'Odin. Le premier Svithiod était le pays par excellence, celui de l'armée, et il renfermait les trois pays du peuple (folklanden). A cette confédération guerrière appartenait la division en *hundari* ou *härad* (district), ce qui signifie la même chose[1]. Tacite fait mention d'une semblable division chez les anciens Germains[2]; mais l'exemple des Islandais peut surtout éclairer sur l'importance de cette institution. Nous voyons l'ancienne confédération du Nord revivre dans cette île, comme sur un nouveau théâtre, dans des états faibles et peu étendus, mais unis entre eux, comme ceux de la mère-patrie, qui étaient fondés sur une communauté d'intérêts, de justice et de religion. Le premier colon qui arriva en Islande jeta dans la mer les piliers qui ornaient la place de sa maison (*högsätes pelare*), et promit de transporter ses dieux pénates là où ils aborderaient; il suivait en cela les anciennes coutumes, car c'est ainsi que, dans l'antique Svithiod, les dieux prirent possession de leur nouvelle patrie. Dès qu'on avait fait choix d'un lieu, on appliquait le feu sur toute la circonférence de l'emplacement que l'on voulait occuper, ce qui s'appelait s'approprier la terre (att *helga* landet åt sig); après quoi le chef partageait le sol dont il venait d'entrer en possession entre ses parens, ses amis et ses compagnons. L'autorité qu'il avait exercée sur l'équipage pendant la traversée, il la conservait à terre et la transmettait à ses enfans; mais cette transmission était soumise à l'assentiment du peuple. Les guerriers, compagnons du chef, qui élevaient leurs habitations autour de la sienne[3], formaient le district (härad); le ting se tenait auprès du temple des dieux; les frais d'entretien formaient une charge commune. On prêtait serment sur un anneau, placé sur l'autel et teint du sang de l'animal immolé[4]. Dans les assemblées, le chef portait au doigt cet anneau, et sa dignité sacerdotale le faisait nommer *Godordsman*, c'est-à-dire parlant au nom de dieux, et par conséquent juge conciliateur; nous reconnaissons dans ce portrait le *juge du district* (häradshöfding) de l'ancien Svithiod et

[1] Voyez la description du précipice (*attestupa*) de Stafva Hall. Lindskog. *Description de Skara.*, IV, 106.

[2] Plinius, *Hist. nat.*, IV, 12. Pomponius Mela, *De situ orbis*, III, 5.

[3] Une de ces massues, appelées *massues de famille*, avec la tradition de l'usage qu'on en fit dans l'antiquité, a été conservée longtemps et l'est peut-être encore aujourd'hui à Trollerum, paroisse de Vi, et dans le district d'Ydre, dans l'Ostrogothie.

[4] Voyez la *Saga de Gotrek et de Rolf*, c. 2.

[5] Harbardsliöd, dans l'*Ancienne Edda*, str. 32.

[6] Heimskringla, la *Saga de saint Olof*, c. 96.

[1] Armée (*här*) demandait au moins un nombre de *cent. Edda*.

[2] Centeni ex singulis *pagis*.

[3] Les compagnons d'un tel chef étaient nommés *Sveit, Svet*. Voyez la *Loi d'Ostrogothie*. B. B. fol. 8.

[4] Ce serment est nommé *Baug Eid* (*Ring ed*, serment d'anneau), Havamal, str. 112, et *hofs eid* (serment du temple). *Chronicon saxonicum*, Ed. Gibson raconte que le serment des idolâtres du Nord qui ravagèrent l'Angleterre se fit sur le *saint anneau*.

le ting du district (*häradsting*). Comme chez les Grecs du temps d'Homère, lesquels ont de nombreux points de ressemblance avec les anciens Scandinaves, les juges étaient assis en plein air, sur des pierres, au milieu de l'enceinte sacrée [1]. Leur titre était *herse* [2]; une dignité encore plus éminente était celle de *jarl*: ces deux titres étaient analogues à celui de *tignarnamn* (nom de tignar), qui était attaché à la qualité de prince. C'est pourquoi ces chefs furent aussi nommés *rois de districts*, rois de *fylkis* (*häradskonungar*, *fylkis konungar*). Leur réunion formait une espèce de noblesse, car *konung* (roi) signifie, dans l'ancienne langue, un homme de haute naissance (*en man af börd*) [3]. Les rois d'Upsala, lorsque ce titre remplaça celui de *drottar*, furent distingués des autres par le nom de grand roi (*öfverkonung*). Les efforts tentés pour exterminer les petits rois amenèrent la chute de la famille d'Ynglinga. Ils cessèrent de régner sous celle d'Yvar; il ne manquait cependant pas de rois, car tous les fils de rois en prenaient le titre, quoiqu'ils n'eussent pas d'états. Ils avaient le privilége de réunir autour d'eux une cour, une suite de héros et de guerriers. On les nommait roi des armées (*kärkonungar*), rois des mers (*sjökonungar*), et ils étaient chefs de ces bandes qui portèrent la terreur sur les côtes de l'Europe. Il paraît que cette habitude des membres des familles royales, de se vouer exclusivement à la guerre, engagea le peuple à choisir dans son sein quelques chefs pour le protéger contre les violences de ces rois. C'est ainsi que la magistrature des sénéchaux (*lagmän* [4], aujourd'hui juges provinciaux) prit naissance dans les derniers temps de l'idolâtrie. Ils étaient élus par le peuple, et il leur fut défendu de prendre le nom de *tignar*, lorsque les honneurs attachés à ce titre commencèrent à être dévolus aux employés de la cour des rois. Les sénéchaux, tirés du peuple, étaient à la tête des paysans dans leur province, présidaient les tings du pays (*landsting*), assistés des hommes tenus pour les plus sages et les plus intelligens de la nation : ils expliquaient les lois. A l'Allshärjarting ils portèrent la parole devant le roi, au nom de tout le peuple [1].

Les paysans, nommés odal (odalbönder), francs-tenanciers, composaient la nation ou plutôt, après que les habitans des provinces eurent adopté des lois particulières et se furent séparés sous des sénéchaux distincts, les différentes nations du royaume. Il y avait en outre des non-libres (*ofrie*), des serfs (*trälar*), c'étaient pour la plupart des prisonniers de guerre. Ils n'avaient pas de droits [2] et étaient dépendans du bon plaisir de leurs maîtres. Mais par cela même, ils pouvaient parvenir à la puissance et à la fortune. C'est ainsi que nous voyons l'esclave Tunne en Suède, trésorier du roi Aun le vieux, devenir assez puissant pour se révolter contre le fils et le successeur de son maître. Mais ils ne pouvaient ni contracter un mariage légitime, ni rien posséder en propre; cependant sous de bons maîtres, leur position était tolérable. La tradition nous parle d'un herse norvégien, Erling, qui assignait à ses esclaves une certaine tâche journalière, après laquelle ils pouvaient travailler le soir pour leur propre compte jusqu'à ce qu'ils eussent amassé une somme suffisante pour se racheter. Il en était peu qui n'y parvinssent avant trois ans. Avec cet argent, Erling achetait d'autres esclaves. Parmi les affranchis, il en employait quelques-uns à la pêche du hareng, d'autres à différens métiers. A plusieurs autres, il permettait de construire des chaumières au milieu des forêts [3].

Les premiers écrivains chrétiens disent que la Suède était un pays fertile, couvert de grandes forêts, arrosé de nombreux cours d'eau, ayant des plaines productives, riche en miel, mais surtout en bétail excellent. Les hommes

[1] *Iliad.* XVIII, 514. On se rappelle les *cercles des juges* (doman ringar) qu'on trouve souvent en Suède, et l'expression des anciennes lois : *aller au ting* ou *au cercle* (Komma till tings och rings). *Loi du Westmanland*, Manh., B. fol. 75. Le cercle était entouré d'une clôture de coudriers, liés par des harts, qui furent appelés *Vebönd*, les *lieux saints*. C'était un sacrilége de les franchir.

[2] Ainsi la *Landmana-saga*, parlant d'un certain *Gorm*, marié à Tora, fille d'Erik, roi d'Upsala, le peint comme un *herse* suédois très-considéré.

[3] *Konr* signifie homme de naissance, comme *konungr*, fils d'un Konr.

[4] *Lagman*, traduit littéralement, signifie *homme de loi*.

[1] Dans la république islandaise, qui reproduit les institutions scandinaves *sans roi*, la plus haute dignité était celle de sénéchal. Il était anciennement appelé *allshärjargode* (grand prêtre).

[2] Heimskringla, la *Saga de saint Olof*, c 123. De woro ej *i lag och landsrätt.*

[3] Ibid.

les plus nobles n'étaient souvent que des bergers [1]. Les sagas parlent de champs de blé et de seigle. L'avoine, que les Germains, suivant Pline, cultivèrent de bonne heure, était probablement aussi connue des Suédois. Le froment formait un objet de commerce. Labourer avec des chevaux et des bœufs, semer, moissonner, faire de la bière et de l'hydromel, pétrir le pain, c'étaient là des choses familières aux Suédois : il en est souvent fait mention dans les chants mythiques. Le blé germé et le beurre faisaient partie des contributions en nature qu'on apportait au roi le jour de Noël [2]. Manger de la chair crue était réputé un acte de barbarie [3]. Dans les banquets de sacrifices, pour lesquels les paysans apportaient des vivres et de la bière, on immolait des victimes, et de leur sang on aspergeait les figures des dieux, les murs intérieurs et extérieurs du temple et tout le peuple. On mangeait une partie de ce sang et la chair bouillie. Les boissons et les vivres étaient bénis par le marteau de Thor [4] avant d'en faire usage. Les maisons et presque tous les temples étaient construits en bois et entourés d'une enceinte. Dans les habitations des premiers du peuple, il y avait une chambre au premier étage, sous le toit, laquelle répondait à ce que nos paysans nommèrent plus tard, chambre à coucher (*nattstuga*). C'est d'une chambre semblable que le roi Fiolner tomba dans une cuve d'hydromel. Les plus pauvres habitaient souvent des huttes creusées sous la terre. Dans les maisons, le sol tenait lieu de plancher, et ce n'était que dans des circonstances solennelles qu'on le couvrait de paille. Le foyer était au milieu de la chambre : la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée dans le toit ou dans le mur. A l'entour des murs étaient des bancs près desquels la table était aussi placée. On était assis à la partie intérieure de ces tables ; on se portait des santés, d'un bout à l'autre de la chambre, et la bière passait sur le feu. Le roi et la reine occupaient les places d'honneur (*högsäte*), au milieu du banc qui était tourné vers le soleil. L'hôte le plus considéré occupait le banc en face [5]. Les hommes et les femmes étaient rangés par couples et buvaient ensemble. Il en était ainsi en temps de paix ; mais la coutume des pirates (*wikingsed*) était d'éloigner les femmes quand l'hydromel et la bière coulaient abondamment [1].

L'occupation ordinaire du beau sexe consistait à coudre et à filer. Brynhild broda en or les exploits célèbres de Sigurd [2]. Le drapeau de Ragnar Lodbrok, que les idolâtres du Nord regardaient avec enthousiasme et auquel ils rendaient une espèce de culte, avait été brodé par ses filles [3]. Il portait l'image d'un corbeau. On voyait quelquefois du luxe dans les armes, les habits et les ornemens. Toutefois du drap commun (*Wadmal*) était un présent agréable, même à une reine. L'art de la divination et la médecine étaient exercés par les femmes, la guerre même ne leur était pas étrangère. La vierge au bouclier (*Sköldmör*) était consacrée à Odin : elle ne pouvait se marier [4], et il était dangereux de l'aimer ou d'en être aimé.

Les artistes les plus estimés étaient, comme chez les Grecs du temps d'Homère, les bardes, les tireurs d'horoscopes, les médecins et les fabricans d'armes. Les armes et les flottes des pirates prouvent que l'usage du fer était ancien en Suède. Leurs premières armes furent de cuivre, ou d'une composition où il entrait de ce métal ; dans les temps primitifs, ils se servaient d'armes ou de haches de pierre. Les instrumens en caillou que l'on trouve dans les tombeaux sont pour la plupart des symboles religieux.

Chez aucun peuple ancien, l'hospitalité n'était observée aussi religieusement qu'en Suède. La piraterie faisait abonder dans le pays les marchandises étrangères [5]. Les pièces que l'on trouve assez souvent enfouies dans la terre prouvent que l'or et l'argent n'étaient pas rares. Il y avait si peu de pauvres que les premiers chrétiens furent obligés d'envoyer leurs aumônes à l'étranger [6]. Les mœurs étaient simples, la valeur était commune, mais la piraterie et la vente des esclaves rendaient souvent

[1] Ad. Brem.
[2] *Saga de saint Olof*, c. 253.
[3] Voy. *Saga d'Orvar Odd.*
[4] Heimskringla. *La Saga de Hâkan-le-Bon*, c. 16 et 17.
[5] La *Saga de Gunnlang Ormstunga*, Copenh., 1778, s 158.

[1] La *Saga d'Ynglinga*, c. 41.
[2] Les chants sur Sigurd, Brynhild, dans l'*Ancienne Edda*.
[3] Asserus, *Vita OElfredii.*
[4] *Voyez* les chants sur Sigurd et Brynhild.
[5] Adam. Bremens.
[6] « Quia hic minus pauperes inveniuntur. » (*Vita Anscharii*, c. 17.)

les Suédois barbares. Plus le règne de l'idolâtrie approchait de sa fin, plus la barbarie devenait générale, comme le prouvent les cruautés commises par les Normands et leur brutalité envers les femmes [1]. On se préparait à ces expéditions lointaines même par des sacrifices humains [2]. En général, la mort de sacrifice était réservée pour les seuls criminels; plus d'une fois néanmoins il paraissait nécessaire de faire couler sur les autels des dieux le sang le plus noble ou le plus cher; on n'épargnait pas même ses proches. A l'époque où l'on révérait *Hult* et les collines, les places consacrées et leurs clôtures, les Suédois sacrifiaient aux idoles leurs fils et leurs filles, d'après ce qu'on lit dans le *Supplément à l'ancienne Loi de Gottland;* ils leur offraient du bétail, des alimens, et des boissons. Un chrétien raconte avoir vu soixante-douze cadavres d'hommes et d'animaux suspendus aux arbres du bois sacré, auprès du temple d'Upsala, tout resplendissant d'or et orné à l'intérieur des images d'Odin, de Thor et de Frey [3].

Dix siècles se sont écoulés depuis que le christianisme a été pour la première fois prêché en Suède; et cependant Odin vit encore dans la mémoire du peuple. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un démon. «Va-t-en à Odin» est un jurement qui frappe souvent l'oreille. On dit des avares qui amassent des trésors, qu'ils sont au service d'Odin. Croit-on entendre, au milieu des ténèbres, des bruits de chevaux et de voitures, les paysans disent que c'est Odin qui passe [4]. Plusieurs provinces ont conservé des traditions sur sa chasse et ses chevaux, comme dans l'Upland, dans le Småland, si riche en souvenirs de l'antiquité; il en est de même dans la Scanie et dans le Bleking. L'usage de laisser sur le champ une gerbe pour les chevaux d'Odin [5] existe encore parmi les paysans. Quant à Odin et à Thor et aux combats de ce dernier contre les géans, nous avons des récits qui rappellent les mythes de l'*Edda*, et qui sont traditionnels chez les paysans de Småland [1]. Le tonnerre s'appelle encore en Suède *bruit de Thor* (Thordön). Des montagnes, des sources, des bois, dans différentes provinces, ont des noms dont l'étymologie est empruntée à Thor, à Odin et à Frey ou à Freya; et une plante dont l'*Edda* dit qu'elle est aussi lumineuse que les sourcils de Balder [2] est encore connue en Scanie sous le nom de *Baldersbrå* (sourcils de Balder) [3].

[1] Voyez : *Sermo Lupi ad Anglos*, dans Langebek, *Script. rer. dan.*, t. 11, et le récit des mœurs des Varaigues Russes dans Karamsin.

[2] Dudo de Duchesne, *Script. norman.*

[3] Ad. Brem.

[4] Loccenius, *Antiquit. sveogoth.*, c. 3.

[5] Franck parle d'un usage semblable chez les habitans du Mecklenbourg. (Voyez Altes und neues Mechlenbourg, pag. 57.)

CHAPITRE III.

LE CHRISTIANISME. — LES SUÉDOIS ET LES GOTHS SE DISPUTENT LA POSSESSION DU ROYAUME.

Conversion au christianisme. — Extinction de l'ancienne famille royale d'Upsala. — Stenkil et sa maison. — Les familles de Sverker et d'Érik.

On a dit que des envoyés suédois, arrivés à la cour de l'empereur Louis-le-Débonnaire, annoncèrent entre autres choses : « Que grand nombre de leurs compatriotes désiraient embrasser le christianisme; que leur roi n'était pas éloigné de permettre l'entrée du royaume aux ministres qui le prêchaient, et qu'ils désiraient qu'on envoyât quelques-uns de ces ministres dans leur pays. » A cette époque vivait Anschair [4] ou Ansgar (Anscharius). Il était Franc d'origine et destiné dès son jeune âge à la vie monastique et à l'enseignement de la jeunesse. Il avait dirigé d'abord une école d'enfans dans l'ancien couvent de Corbey, en Picardie, puis dans celui qu'on établit plus tard sous le même nom dans la Westphalie. Il était en même temps prédicateur. Depuis son enfance, il s'était senti aiguillonné par le désir de se consacrer à la

[1] Voyez *Topographica Smoland*, dans les collect. de Palmsköld, *Biblioth. d'Upsala.*

[2] Dœmis, 22.

[3] Anthemis cotula, *Botanique suédoise*, 429.

[4] Anschair, surnommé l'apôtre du Nord, appelé Ansgar dans une charte de Louis-le-Débonnaire, naquit en Picardie le 8 septembre 801. En 832, le pape Grégoire IV le nomma légat du saint-siége et premier archevêque de Hambourg. L'évêque de Brême étant mort en 849, le roi unit les deux églises de Hambourg et de Brême sous la direction d'Anschair. Le pape Nicolas I[er] le déclara son légat pour prêcher l'évangile chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les peuples voisins. Il mourut à Brême le 3 février 864. Il avait écrit plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de lettres imprimées à Cologne en 1642.

conversion des idolâtres. C'est pourquoi lorsque Harald, roi du Jutland, eut été baptisé à Mayence en 826, personne n'osant le suivre pour annoncer l'évangile en Danemark, Anschair se déclara prêt à partir. Le roi, forcé lui-même de fuir dans les pays étrangers, ne pouvant plus le protéger, Anschair établit une école sur les frontières des idolâtres. Là il instruisit les jeunes gens qu'il avait affranchis ou tirés d'esclavage. Ce fut dans ce temps que selon toute probabilité il apprit la langue du Nord. Ainsi s'écoulèrent plus de trois ans, jusqu'au moment où la demande des envoyés suédois fixa de nouveau les regards de la cour sur le jeune et zélé instituteur. Car Anschair avait à peine vingt-huit ans[1] lorsqu'il fut appelé devant l'empereur Louis, qui lui demanda s'il voulait propager la doctrine du Christ dans les contrées éloignées du Nord, que jusqu'alors on n'avait connues en Europe que par la terreur qu'elles inspiraient. Il accepta avec transport cette proposition; on lui donna pour compagnon un religieux nommé Withmar, lequel vivait encore lorsqu'on écrivit la vie d'Anschair, d'où nous tirons ce récit. Ils firent le voyage en compagnie de marchands. Il est à croire que les envoyés suédois étaient aussi des commerçans que leurs liaisons avec les chrétiens avaient gagnés aux doctrines du christianisme, et que par la nature de leur profession ils avaient intérêt à fonder des communications pacifiques entre leur patrie et le monde chrétien. Car à cette époque le commerce se faisait encore les armes à la main, et les envoyés en firent eux-mêmes l'épreuve. En retournant dans leurs foyers, ils eurent à repousser les attaques réitérées des pirates qui couvraient la Baltique. Dans la dernière de ces rencontres, les marchands furent vaincus, perdirent leurs vaisseaux et se sauvèrent à terre. Leur sort fut partagé par Anschair, qui, sans se laisser abattre par l'infortune, tantôt à pied, à travers les forêts, tantôt passant sur une barque de grands lacs que le récit compare à des mers, arriva avec ses compagnons au port de Birca, qu'on appelle aussi *place du commerce* village sur les bords du Mälaren, où résidaient de riches marchands. Il y fut reçu avec bienveillance par le roi Björn; ce qui lui montra que les envoyés avaient dit vrai. Car beaucoup de prisonniers chrétiens vivaient dans ces contrées, désirant l'arrivée des missionnaires, et ils avaient communiqué leurs doctrines à ceux qui les entouraient et qui voulaient être instruits et baptisés. Au nombre de ces derniers était Hergeir, gouverneur du pays et conseiller du roi. Il embrassa avec ardeur la foi nouvelle et fit construire la première église. Ce voyage d'Anschair en Suède eut lieu dans l'automne de 829, et l'année qui suivit, et qu'il passa tout entière en Suède, fut la première de son apostolat.

Le roi Björn chez qui Anschair arriva est sans doute le même que les Islandais appellent Björn at haugi (mot à mot, *Björn sur la colline*). Ces insulaires du reste n'ont fait que conserver le nom du roi, en ajoutant qu'un des bardes idolâtres les plus célèbres, Brague-le-Vieux, séjourna à sa cour. Ils lui donnent aussi un co-régent, nommé Edmond, dont nous entendrons parler dans la suite. De retour de la Suède, Anschair accepta le siége archiépiscopal de Hambourg, fondé pour la conversion des peuples septentrionaux. L'exercice de sa nouvelle dignité présentait plus de dangers que d'avantages. Hambourg, qui n'était d'abord qu'un village avec un château construit par Charlemagne au milieu des bois, sur les bords de l'Elbe, fut attaqué et détruit par les pirates du Nord. Anschair fut obligé de prendre la fuite. Gaubert, envoyé comme missionnaire chez les Suédois, ne tarda pas à être chassé par eux. Son neveu Nithard fut assassiné, et les chrétiens souffrirent des persécutions de la part du roi Edmond, dont nous avons parlé, lequel, revenu de son exil à la tête d'une armée danoise, s'était enfin réconcilié avec ses compatriotes. Anschair poursuivit son œuvre en qualité d'archevêque à Brême et visita encore une fois la Suède en 853, lorsque personne n'osait se charger de cette mission dangereuse. Birca avait un autre roi nommé Olof. Les Suédois réunis au ting allaient placer un de leurs anciens rois, Érik, au nombre de leurs dieux. Tous les amis d'Anschair lui conseillèrent de prendre la fuite s'il voulait sauver sa vie. Mais il parvint, grâce aux présens qu'il offrit, à se faire écouter du roi, qui lui promit de faire part de ses vœux et de son but au peuple: « Car telle est la coutume, dit le biographe, disciple d'Anschair et son compagnon de voyage[1], que toutes les affaires

[1] *Chronologia anschariana*, Langebek, t. 496.

[1] Voy. *Vita Anscharii*, c. 24, et *Vita Remberti*, c. 9.

publiques dépendent plus de la volonté unanime du peuple que de la puissance du roi [1]. » Il fut résolu dans l'assemblée (*ting*), que les dieux seraient consultés sur la nouvelle doctrine par le sort sacré (espèce d'oracle dont parle Tacite). La réponse fut favorable aux apôtres chrétiens. Un vieillard, se levant, prononça ces paroles : « Écoutez, peuple et roi; nous savons tous que ce dieu aide ceux qui ont foi en lui. Grand nombre d'entre nous en ont eu la preuve dans les hasards de la mer et au milieu d'autres dangers. Pourquoi rejeter ce qui peut nous être utile? Pourquoi irions-nous chercher ailleurs ce que nous avons aujourd'hui sous la main? Car plusieurs des nôtres, pour connaître cette nouvelle religion, se sont rendus jusqu'à Dorstad [2]. C'est pourquoi je vous conseille de recevoir les serviteurs de ce dieu, qui est plus puissant que tous les autres, et dont il est bon d'avoir la protection, au cas où nos dieux nous deviendraient défavorables. » Le peuple y consentit, et le roi aussi, mais à condition que cette affaire serait soumise à l'acceptation du peuple de l'*autre partie* de ses états (probablement les Goths); ce qui eut lieu. Par suite de cette résolution, les prédicateurs chrétiens purent séjourner dans le royaume et y répandre l'enseignement. Une église fut édifiée en présence d'Anschair, et tant qu'il vécut il ne cessa après avoir quitté la Suède d'y envoyer des docteurs. Il leur défendit sévèrement d'accepter aucun legs de personne, leur ordonnant même de travailler de leurs propres mains. Il faisait lui-même des filets [3]. Simple et humble, il était doué d'un grand courage; il employait ses revenus à secourir les pauvres, à racheter les prisonniers, et était presque toujours entouré de jeunes gens qu'il avait instruits après les avoir rendus à la liberté. Il ramena de la Suède des captifs qui avaient été enlevés à leur patrie; et son biographe parle de la vive émotion qui saisit une mère à la vue d'un fils que les Suédois lui avaient ravi et que lui ramenait le saint évêque. Il abolit le commerce infâme des prisonniers en usage chez ses voisins les Nordalbigeois et même chez les chrétiens. Plein de respect pour la vertu miraculeuse des saints, il fut canonisé après sa mort. Pendant sa vie, le peuple disait qu'il n'avait jamais connu un si bon homme. Ses efforts ne furent pas perdus en Suède, témoins Hergier et Fridoburg [1]. Il est probable que l'étincelle qu'il alluma ne s'éteignit pas tout à fait, quoiqu'il se soit passé un siècle et demi avant qu'un roi chrétien montât sur le trône de Suède et que la sanglante lutte qui s'engagea entre le christianisme et le paganisme n'ait pas duré moins de temps.

[1] « Sic quippe apud eos moris est, ut quodcumque negotium publicum magis in populi unanimâ voluntate, quàm in regiâ consistat potestate. »

[2] Autrefois place de commerce célèbre, aujourd'hui petit village près d'Utrecht.

[3] V. la traduction suéd. de la *Vie d'Anschair*, c. 30.

Soixante-dix ans s'écoulèrent après la mort d'Anschair, qui arriva en 865, sans qu'aucun missionnaire chrétien osât mettre le pied sur le sol de la Suède, à l'exception de son successeur Rimbert. Après ce laps de temps, un autre archevêque de Brême [1], Unne, se rendit à Birca, où il mourut, et tout le pays parut retourner à l'idolâtrie. On dit que Ring régnait alors sur la Suède [2] : ce prince n'est pas mieux connu des Islandais qu'Olof, dont nous avons déjà fait mention, quoique ce dernier ait été assez puissant pour faire un royaume du Danemark qu'il avait conquis et pour le laisser en héritage à ses fils [3]. C'est le même Olof qui est désigné dans la vie d'Anschair comme ayant fait une expédition contre les Kures, qui s'étaient soustraits à la domination des Suédois, et qu'il rendit de nouveau tributaires. C'est dans le même temps que le roi de Suède Érik Émundsson poussa ses conquêtes à l'est, où l'on dit qu'il soumit la Finlande, la Carélie, l'Estonie et la Courlande, qu'on désigna plus tard par le nom de pays tributaires de la Suède. Ces récits s'accordent avec ce que dit Nestor de la fondation de la puissance des Varaigues parmi les Slaves et les Finnois. Les traditions s'éclaircissent ainsi les unes par les autres et se lient ensemble, quoique la *Saga du Nord* ne connaisse ni Rurik ni ses frères, dans l'ignorance où elle était de l'ordre successif des rois de Suède à une époque où les rois de la mer la sillonnaient en tous sens et où les chefs ou princes recevaient de leurs belliqueux compagnons le titre de roi.

Le milieu du neuvième siècle, où nous sommes arrivés, est remarquable sous plus d'un rapport. Les premiers germes du christianisme sont jetés dans le Nord, au milieu de la tempête soulevée

[1] *Vita Anscharii*, cc. 16-17.

[2] Adam. Brem., *Hist. eccles.*, l. I, c. 51.

[3] Ibid., c. 40.

par les expéditions des Normands, tempête devenue si violente que la conversion du Nord était d'un intérêt commun pour toute la chrétienté. Gorm-le-Vieux soumit le Danemark sous un seul sceptre. La souveraineté des anciens rois d'Upsala sur les Suédois et les Goths, fondée d'abord sur l'autorité sacerdotale, parut s'affermir quand le puissant Érik Èmundsson eut réduit les deux peuples à sa domination. Harald Hårfager (aux beaux cheveux), descendant de la famille d'Ynglinga, chassée du trône de Suède, brisa la puissance des petits rois de Norvége et étendit son sceptre sur tout le pays, ce qui provoqua de grandes migrations. Bientôt Rolf s'empara de la Normandie, d'où sortirent ces guerriers qui firent plus tard la conquête de l'Angleterre et fondèrent le royaume de Naples. De nouvelles bandes d'aventuriers se précipitèrent par les routes connues sur la Bretagne, l'Irlande et les îles de la mer occidentale. Le Norrland suédois reçut des colonies nouvelles; l'Islande eut des habitans; au nombre de ceux qui découvrirent cette île on comptait un Suédois; plusieurs autres, et même des fils de rois, s'y retirèrent. Ce fut de là que sortirent les pirates du Nord pour explorer les côtes du Gröenland et même celles de l'Amérique septentrionale. Sous les neiges et les feux de l'Islande se forma un nouveau foyer de traditions pour alimenter les sagas du Nord. La richesse des témoignages contemporains depuis le temps de Harald Hårfager corrobore l'authenticité de ces sagas. Snorre Sturleson, après avoir longtemps gardé le silence sur la Suède, lui donne quelquefois place dans ses récits, après la chute de la famille d'Ynglinga, et l'histoire du Nord commence à avoir une chronologie. Érik Émundsson avait soumis la partie de la Norvége qui avait jadis appartenu au royaume de Ragnar Lodbrok; mais il perdit sa conquête, qui tomba au pouvoir de Harald Hårfager, auquel il disputa la possession du Wermland jusqu'à sa mort, qui eut lieu, dit Snorre Sturleson, dix ans après que Harald Hårfager eut réduit la Norvége sous son obéissance. Si nous datons de l'époque où ce dernier s'empara de tout le royaume[1], Érik Emundsson mourut en 885.

Il eut pour successeur son fils Björn, dont toute l'histoire mérite le témoignage honorable que l'orateur suédois lui rendit à l'*allshärjarting* d'Upsala, quatre-vingts ans après sa mort: « Que le royaume de Suède fut florissant tant que vécut le roi Björn. » Il fut surnommé Björn-le-Vieux. Les Islandais lui accordent cinquante ans de règne, et il mourut probablement en 935.

Björn eut pour fils Érik et Olof; ils étaient très-jeunes quand ils perdirent leur père: le premier vécut jusqu'à 993. C'est à cette même époque qu'on dit qu'un roi du nom de Ring régna avec ses fils sur la Suède. Comme il n'est pas question de lui dans la dissension qui s'éleva depuis au milieu de la famille royale, ou le règne de Ring s'est écoulé sous la minorité des héritiers légitimes du trône, ou il appartient, ainsi que ses fils, à cette race de petits rois qui ont dominé en Suède, même longtemps après les efforts que fit Ingiald Illråda pour les exterminer. Érik et Olof régnèrent en commun depuis le moment où ils tinrent les rênes du gouvernement jusqu'à la mort du dernier. Il laissa un fils connu sous le nom de Styrbjörn-le-Fort (*den Starke*). Styrbjörn, arrivé à l'âge de douze ans, ne voulut pas s'asseoir à la table de son oncle, mais il s'en fut sur le tertre de son père, indiquant ainsi qu'il voulait entrer dans son héritage. Érik alors lui promit de lui rendre quand il aurait atteint seize ans la partie du royaume qui lui appartenait; mais le jeune homme ne cessant de troubler la tranquillité du pays, on lui confia soixante vaisseaux bien équipés pour qu'il trouvât l'occasion de prouver son courage par des expéditions lointaines. Muni de ces forces, Styrbjörn porta au loin ses ravages et devint chef des pirates de Jomsburg sur les côtes de la Poméranie, repaire de pirates le plus fameux qui existât dans le Nord, formant une république fondée sur des principes qui nous rappellent les flibustiers du dix-septième siècle dans les mers des Indes occidentales. Ensuite il se rendit en Suède à la tête d'une grande flotte, après avoir obligé Harald Gormsson, roi de Danemark, à l'y accompagner. Celui-ci céda à la nécessité, mais il s'en vengea en l'abandonnant plus tard au milieu du péril. Styrbjörn mit le feu à ses vaisseaux, pour ne laisser à ses soldats d'autre espérance que dans la victoire, puis il s'avança vers Upsala. Là se livra la fameuse bataille de Fyriswall, qui dura trois jours, et où Érik acquit le surnom de Victorieux (*Segersäll*), par

[1] Ce qui se rapporte à l'année de la bataille de Hafursfjord. (Voyez Torfœus, *Hist. Norv.*, t. II, p. 97.)

le succès qu'il remporta. Styrbjörn sacrifia à Thor. Érik se rendit, au milieu de la nuit, au temple d'Odin et lui promit de se vouer à lui au bout de dix ans. Styrbjörn fut tué avec presque tous ses guerriers. Après sa victoire, Érik monta sur la colline d'Upsala et promit de récompenser de sa propre main celui qui composerait un chant héroïque. Thorvard Hjalteson se présenta, en prononça un et reçut du roi un anneau d'or. On a remarqué que c'est le seul chant qu'il ait produit : les deux strophes qu'il fit entendre en présence du roi et de l'armée sont parvenues jusqu'à nous [1]. La bataille de Fyriswall se donna en 983. La part involontaire que prit à cette sanglante journée le roi Harald Gormsson occasionna plus tard entre la Suède et le Danemark une guerre qui contraignit le fils de Harald Sven Tweskjägg à abandonner ses états, ce qui rendit Érik Segersäll maître à la fois de la Suède et du Danemark, où il régna jusqu'à sa mort [2]. Ce même roi, sans contredit un des plus puissans qui aient gouverné la Suède dans les temps idolâtres, s'entretenant un jour avec un envoyé de Norvége, disait pourtant d'un riche paysan, son sujet, qui avait donné asile à une reine fugitive de Norvége : « Il est plus puissant que moi dans beaucoup de choses, et naguère, quand nous étions rivaux, son influence était plus grande que la mienne [3]. » C'est à ce sujet qu'Adam de Brême dit : « Les Suédois ont des rois d'ancienne race, mais leur puissance dépend du peuple : ce que celui-ci a résolu, l'autre ne tarde pas à s'y conformer. Quelquefois le peuple cède au vœu du roi, mais c'est involontairement. Les paysans chez eux se regardent comme ses égaux ; mais tous lui obéissent quand il s'agit de marcher contre l'ennemi. »

La première épouse d'Érik Segersäll était Sigrid, que son esprit hautain fit surnommer *Storråda* ou l'Orgueilleuse. Le roi se sépara d'elle ; cependant elle conserva toute son autorité, qui continua même après la mort de son mari ; car elle ne tarda pas à contracter de nouveaux liens avec Sven, roi de Danemark, lequel, par cette alliance, rentra en possession de son royaume héréditaire.

Olof, fils d'Érik Segersäll et de Sigrid, était encore au berceau lorsqu'il fut proclamé : de là son nom de *Skötkonung* (roi au berceau). Si ce récit est véritable, il avait reçu probablement les hommages du peuple suédois du vivant de son père ; car la part active que prit Olof à la guerre qui éclata peu après son avénement au trône prouve qu'il était sorti de l'enfance. Un grand changement s'effectua en Norvége. Le royaume de Harald Hårfager fut partagé entre tous ses fils, et ceux-ci s'affaiblirent par des guerres civiles, ce qui donna occasion au jarl de Norvége Håkan d'appeler au trône de Norvége Harald Gormsson, déjà roi de Danemark. Il n'était, au surplus, roi de Norvége que de nom : c'était Håkan qui exerçait réellement le pouvoir suprême. Olof Tryggwason, encore à la mamelle quand sa mère l'avait emporté de Norvége, était devenu homme en pays étranger, et après avoir subi les caprices de la fortune, il s'était acquis par de grands exploits de la gloire et de la renommée. Il retourna dans sa patrie, renversa la puissance du jarl Håkan, et, en qualité de descendant de Harald Hårfager, il éleva des prétentions à la couronne. Le jarl Håkan fut assassiné par son esclave. Ses fils cherchèrent un asile en Suède et le trouvèrent auprès d'Olof Skötkonung. Vers 995, Olof Tryggwason fut proclamé roi de Norvége. Une partie de ce royaume paraît toutefois s'être soumise à la Suède, par suite de ces bouleversemens et du zèle du roi pour la propagation du christianisme, zèle qu'il poussa jusqu'à l'imprudence [1]. Olof Tryggwason avait aussi demandé en mariage la puissante reine Sigrid, et il avait su toucher son cœur, mieux que son parent Harald Granske, qu'elle avait fait périr par le feu, « pour ôter, disait-elle, aux petits roitelets l'envie de demander sa main. » Mais Olof, ayant vu ses propositions bien accueillies, voulut qu'elle reçût le baptême. Le refus qu'il éprouva le mit en fureur, et il s'emporta au point de frapper la reine de son gant au visage, en accompagnant cet acte brutal de paroles outrageantes. « Cela te coûtera la vie, » répondit Sigrid. Elle épousa plus tard, comme nous l'avons vu, le roi Sven de Danemark, dont la sœur fut unie à Olof Tryggwason. Au bout de quelques années, ce dernier résolut de conduire une expédition contre les Vendes, en Poméranie, pour recouvrer, selon le désir de

[1] Voyez Muller, *Sagabibliotek*.
[2] Adam. Brem., liv. II, cc. 21, 26, 27.
[3] *Saga d'Olof Tryggwason*, Stockh., 1691, p. 11.

[1] Ibid., pag. 170.

sa femme, les possessions qu'elle y avait eues. Sigrid Storråda saisit ce moment pour ménager une alliance entre le roi Sven, son mari, le roi Olof de Suède, son fils, et les fils du jarl Håkan. Leurs forces réunies devaient attaquer Olof Tryggwason à son retour de son expédition. Une grande flotte fut réunie sous le commandement des princes alliés en personne. Olof Tryggwason, enveloppé sans s'y attendre, succomba sous le nombre après une résistance désespérée. Pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis, il se précipita dans la mer et ne reparut plus. Ce combat naval eut lieu l'an 1000, près de l'île Svolder[1], sur les côtes de la Poméranie. Les vainqueurs se partagèrent la Norvége, dont une grande partie fut donnée en apanage aux fils de Håkan.

Olof Skötkonung fut le premier roi chrétien de la Suède. Selon *la liste des rois*, dans l'ancienne *Loi de la Vestrogothie*, il fut baptisé dans la source de Husaby (en Vestrogothie) par le saint évêque Sigfrid. La Suède avait reçu de temps en temps des missionnaires chrétiens. C'étaient tantôt des Danois envoyés par les archevêques de Brême, tantôt des Anglais poussés par un zèle spontané. Sigfrid avait été mandé d'Angleterre par Olof Skötkonung. Celui-ci avait sans doute puisé les principes du christianisme en Danemark pendant le séjour qu'il y fit avec son père, qui y fut baptisé lui-même, quoiqu'il soit revenu plus tard à ses anciens dieux [2]. Ce *second apôtre* du Nord (Sigfrid mérite ce titre après Anschair) consacra sa longue vie à répandre le christianisme parmi les Suédois et les Norvégiens [3]. Il mourut dans un âge très-avancé à Verend, dans le Småland, où il avait planté la croix à son arrivée [4]. Olof Skötkonung fut baptisé vers le dixième siècle. Point de doute qu'il ne fût chrétien avant la bataille de Svolder, puisqu'on lit dans Adam de Brême, que lorsque ce prince restitua à Sven Tweskjägg le royaume de Danemark, il y mit pour condition que celui-ci, qui jusqu'alors avait été l'ennemi du christianisme, s'engagerait à faire tous ses efforts pour en propager la doctrine [1].

Les exploits sanglans de Sven Tweskjägg en Bretagne, que les Danois parvinrent à soumettre, ne répondirent guère à la promesse qu'il avait faite au roi de Suède. Cependant la bonne intelligence entre les deux royaumes ne fut pas rompue. Des Suédois même, dit-on, s'engagèrent dans la guerre avec la Bretagne. Lorsque Canut (Knut), fils de Sven, entreprit sa première expédition dans ce pays, Olof Skötkonung était son allié, et des chroniques étrangères racontent même qu'un roi suédois accompagnait Canut, quoique son nom ne figure pas dans nos annales [2].

Des guerres perpétuelles avec la Norvége remplirent d'inquiétude la vie d'Olof Skötkonung et troublèrent son règne. Olof Haraldson, autre descendant d'Harald Hårfager, si connu plus tard sous le nom de saint Olof, avait, ainsi que tous les fils des rois du Nord, employé sa jeunesse à des courses de piraterie. Ses aventures le conduisirent en Suède, où il fut cerné un jour par Olof Skötkonung dans le Mälaren. On dit qu'il ne réussit à se sauver qu'en s'ouvrant un passage où les eaux de ce lac trouvèrent un nouvel écoulement. Après avoir partagé les dangers des guerres de la Grande-Bretagne, il rentra dans sa patrie, se fit des partisans, devint roi et mit un terme à la puissance suédoise et danoise en Norvége.

Olof Skötkonung, trop orgueilleux pour céder aux Norvégiens, ne prit cependant aucune mesure de précaution pour défendre ses propres frontières. Cette indifférence excita dans le peuple un mécontentement qui finit par se

[1] Probablement l'île Ruden dans le golfe de Gripsvald.

[2] Adam de Brême tenait le fait du roi de Danemark : « Hericum, post susceptam christianitatem denuo relapsum fuisse. »

[3] « *Sigofridus*, qui et apud Suedos et Nordmannos juxtà prædicavit. Isque duravit usque ad nostram ætatem. » Ibid. Il vécut ainsi jusqu'au temps d'Adam de Brême.

[4] *Historia sancti Sigfridi* (écrite en 1205). *Script. rer. sv. med. œvi.*, t II, p. 344.

[1] « Oloph, qui post obitum patris sui Herici, regnum super Sueones accepit, cum exercitu superveniens, infelicem Svein iterùm à regno expulit et Daniam obtinuit—restituitque eum *Oloph* in regnum suum, eum quod matrem suam habuerit uxorem; feceruntque pactum ad invicem firmissimum, ut christianitatem in regno suo plantatam retinerent et in ceteras nationes effunderent. » (Adam. Bremens. l. II, c. 29.)

[2] Anno 1014, Svanus tyrannus, post innumerabilia et crudelia mala quæ vel in Anglia vel in aliis terris gesserat, miserabili morte vitam finivit. Simeon Dunelmensis dans Twysden, *Hist. angl. Script.*: adductis secum Lachinian rege Suecorum et Olao rege Noricorum, Thamisium intravit. (Voyez *Leges Edwardi* et la *Chronique* dans Wilkins.)

manifester à l'*allshärjarting*, à Upsala, où l'envoyé de Norvége arriva accompagné du jarl des Visigoths Ragwald, pour offrir la paix et en même temps proposer la main de son maître à une princesse de la cour de Suède. Nous allons exposer ce que rapportent, à ce sujet, les *Sagas des Rois*.

Dans les temps idolâtres, dit Snorre Sturleson, et suivant une ancienne coutume suédoise, le sacrifice devait être célébré à Upsala au mois de février (*gögemånad*). C'était l'assemblée (ting) où tous les Suédois offraient un sacrifice pour leur roi, pour la paix et pour la victoire. C'était en même temps une foire, où se traitaient les affaires de commerce. Mais depuis que les rois eurent cessé de résider à Upsala, après l'établissement du christianisme en Suède, on continua d'y tenir le ting et la foire dans la semaine de la Chandeleur (*Kyndelsmessan*). Le royaume de Suea avait beaucoup de provinces, et chaque province avait son assemblée, où la justice était rendue (*lagting*), d'après une loi particulière qui s'appliquait à beaucoup de cas : pour l'exécution de chaque loi, il existait un sénéchal; on choisissait, pour remplir ces fonctions le paysan le plus considéré. Il prenait la parole au nom de tous lorsque le roi, le jarl ou l'évêque assemblait le peuple (*hålla ting*). Celui-ci lui était dévoué, de sorte que les grands osaient à peine assister au ting sans la permission du sénéchal et des paysans. Le premier des sénéchaux de Suède était celui du Tiundaland. Il s'appelait Thorgny, nom qui se transmettait, ainsi que la place, de père en fils. Il était regardé comme l'homme le plus sage du royaume : c'était lui qui avait fait l'éducation de Ragwald Jarl. C'est pour cela que le jarl se rendit d'abord auprès de lui, avec les envoyés norvégiens. Ils arrivèrent à son hameau où ils trouvèrent des maisons vastes et élégantes. Dans la salle d'assemblée, la place d'honneur était occupée par un vieillard ; jamais ils n'avaient vu d'homme d'une aussi belle taille : sa barbe descendait jusqu'à sa ceinture. C'était Torgny. Le jarl s'avança vers lui et le salua : il en fut bien accueilli, et il lui exposa l'affaire qui l'amenait, lui et ses compagnons, en sa présence. Il exprima en même temps la crainte qu'elle ne fût pas agréable au roi Olof Skötkonung, qui n'aimait pas à entendre parler d'Olof le Norvégien : « Votre conduite est bien imprudente, répondit Thorgny ; vous qui portez le titre de *tignar*, comment n'avez-vous pas bien réfléchi, avant d'entreprendre ce voyage, que vous étiez trop faible pour parler en présence de notre roi Olof? Il me semble plus honorable d'être compté au nombre des paysans et d'avoir le droit de parler en face des rois. » Puis il accompagna les envoyés à l'*allshärjarting* d'Upsala.

Le premier jour, lorsque le ting fut constitué, on vit sur son siége le roi Olof, entouré de sa cour. Vis-à-vis et en dehors de l'enceinte du ting, étaient assis le jarl Ragwald et Thorgny, accompagnés, l'un de ses courtisans, l'autre de ses domestiques. Derrière eux et à leurs côtés, s'étaient rangés les paysans qui s'étendaient jusque sur les collines, afin de voir et d'entendre comment tout cela finirait. Quand les affaires portées devant le ting eurent été, suivant la coutume, discutées et décidées, l'envoyé de Norvége se leva et expliqua à haute voix l'objet de sa mission. Mais le roi, s'élançant de sa chaise, l'interrompit par des paroles de colère. Le jarl Ragwald présenta au nom des Visigoths les mêmes vœux de réconciliation; mais il ne fut pas mieux traité. Le silence profond qui régnait ne tarda pas à être interrompu quand Thorgny se leva ainsi que tous les paysans. On entendit le cliquetis des armes et les murmures du peuple. L'ordre étant un peu rétabli dans la foule, Thorgny prit la parole : « Les rois de Suède, dit-il, agissent aujourd'hui bien autrement qu'autrefois. Thorgny, mon grand-père, se rappelait fort bien Érik Émundsson, roi d'Upsala, et disait de lui, que dans sa jeunesse, alors qu'il entreprenait tous les ans des expéditions de guerre et qu'il soumettait la Finlande, le Kyrialand, l'Estonie, la Courlande et tous les pays qui l'avoisinent à l'est, où des fortifications en terre et des remparts attestent ses travaux, il n'était pas cependant si orgueilleux qu'il ne prêtât l'oreille à ceux qui avaient quelque chose à lui dire. Mon père, Thorgny, vécut longtemps avec le roi Björn ; il connaissait donc bien ses mœurs et ses habitudes. Hé bien! ce prince était affable envers tous, et le royaume était florissant. Moi-même je me souviens d'Érik-le-Victorieux, car j'assistai à la plupart de ses expéditions et de ses combats. Il agrandit ses états et les défendit vaillamment : cependant il était accessible à tout le monde. Mais le roi qui règne aujourd'hui ne laisse parler personne et ne veut

écouter que ce qu'il lui est agréable d'entendre. J'ajouterai qu'il perd par son indifférence ses possessions tributaires ; il a néanmoins la prétention, qu'un roi de Suède n'a jamais eue, de dominer sur la Norvége : ses sujets doivent donc toujours être dans la crainte. Mais nous, paysans, nous voulons que vous, roi Olof, fassiez la paix avec le roi des Norvégiens et lui donniez en mariage votre fille Ingegerd. Si vous voulez recouvrer les provinces à l'est qu'ont possédées vos ancêtres, nous sommes prêts à vous suivre ; mais si vous ne voulez pas écouter nos paroles, nous tomberons sur vous pour vous massacrer, car nous ne sommes pas disposés à souffrir vos outrages. C'est ainsi qu'en agissaient nos ancêtres quand ils jetèrent à l'eau cinq rois orgueilleux comme vous. Nous attendons votre décision. » A peine avait-il achevé que le tumulte agita de nouveau le peuple et que l'air retentit du bruit des armes. Mais le roi se leva disant qu'il acceptait les propositions qu'on lui offrait ; il ajouta qu'il ne faisait que suivre l'exemple des rois de Suède, qui avaient toujours pris conseil des paysans.

Il ne tint point parole ; on était sur le point de voir se réaliser les menaces de Thorgny. Déjà les paysans étaient rassemblés et mettaient en question la déposition du roi qui avait rompu les conventions (*allsharjärdom*) de l'*allshärjarting*. Le sénéchal des Visigoths demandait qu'on expulsât l'ancienne maison royale. Quelques chefs des Uppsvéar qui étaient restés fidèles à Olof firent tourner cette circonstance à son avantage. Ils eurent une entrevue avec les autres chefs et leur dirent : « Les choses sont-elles donc allées si loin qu'Olof, fils d'Érik-le-Victorieux, doive perdre la couronne ? Il nous semble que cette affaire nous regarde particulièrement, nous autres Suédois du haut pays ; car il a toujours été d'usage que les habitans des autres provinces adhérassent aux décisions prises par les chefs des Uppsvéar. Nos pères n'ont pas eu besoin de mendier le suffrage des Visigoths pour savoir qui devait gouverner le royaume. »

Ils conduisirent ensuite le jeune fils du roi au milieu du peuple : il avait été baptisé sous le nom de Jakob (Jacques). Ce nom sonnait mal aux oreilles des Suédois, car aucun roi de Suède ne l'avait encore porté. Ils l'appelèrent Anund et le choisirent pour roi. Il devait défendre les droits des paysans si son père les oubliait, car le vieux roi sut conserver le gouvernement, sous la promesse de remplir tous ses engagemens. Mais sa fille Ingegerd, promise à la Norvége, était fiancée au grand duc de Russie, Jaroslaw [1], et son autre fille Astrid, contre la volonté de son père, avait, à la place de sa sœur, épousé le roi de Norvége, de sorte qu'il ne restait qu'à faire la paix avec ce royaume. Elle fut conclue entre les deux rois dans une entrevue qu'ils eurent à Kunghäll. Deux ans après, Olof Skötkonung rendit le dernier soupir, sept ans après l'avénement d'Olof Haraldsson au trône de Norvége, suivant la version des *Sagas des Rois*, ce qui permettrait de rapporter la mort d'Olof Skötkonung à l'année 1024. Il avait cédé le Danemark à son beau-père, et il se vit forcé d'abandonner toutes ses conquêtes en Norvége à son gendre. On lui reprocha d'avoir perdu les pays à l'est tributaires de la Suède. En compensation, les colons norvégiens, établis dans le Jemtland et la Helsingie firent leur soumission.

Olof Skötkonung, quoique chrétien, aimait l'ancienne poésie païenne. On raconte qu'il n'avait pas moins de quatre bardes et que deux d'entre eux s'exerçaient en sa présence.

Anund Jacques régna seul alors. Ce que nous connaissons le mieux de son règne, c'est la part qu'il prit aux affaires du Danemark et de la Norvége. Il était sincèrement attaché à son beau-frère Olof de Norvége, et il embrassa son parti contre le puissant roi Canut, déjà maître du Danemark et de l'Angleterre et conservant toujours ses prétentions sur la Norvége.

La position d'Olof était d'autant plus embarrassante que son zèle ardent pour le christianisme et la sévérité des mesures répressives employées contre les pirates qui dominaient, surtout en Norvége, lui avaient attiré de nombreux et puissans ennemis. Il fut enfin obligé d'abandonner ses états, dont Canut prit possession : il y revint bientôt pour perdre la vie à la bataille de Sticklårstad, livrée à ses anciens sujets, qui dans la suite lui rendirent avec tout le Nord un culte de vénération comme à un saint. Son fils Magnus-le-Bon, rappelé de Russie où il avait fait son éducation,

[1] On voit encore son sarcophage dans l'église de Sainte-Sophie à Novogorod. Il porte une inscription récente qui fixe la date de la mort à l'an 1051. Anund Jacques était son frère de père et de mère; mais Astrid était née d'une mère vende.

monta, avec l'aide des Suédois, sur le trône de son père, et par un singulier caprice de la fortune, il réunit le Danemark à ses états après la mort de Canut et de ses fils. De toute la puissante famille de Canut, il ne restait que Sven, fils de sa sœur Estrid, qui avait longtemps habité la Suède. Il fut appuyé par ce royaume dans ses prétentions sur le Danemark, dont la couronne, quand Magnus eut quitté la terre, se posa aussi sur sa tête. C'est par les récits de Sven Estridsson qu'Adam de Brême connaissait Anund Jacques : il dit qu'aucun roi ne fut aussi aimé du peuple suédois. Cependant, on voit, par la généalogie des rois, dans la *Loi de Vestrogothie*, qu'il était sévère dans ses jugemens. Il fut appelé *Kolbränna* parce qu'il faisait brûler les maisons des malfaiteurs. Cette punition n'était pas en usage seulement dans le Nord; elle l'était aussi chez les Normands en France pour les crimes qui entraînaient la mise hors la loi ou l'exil [1]. Nous manquons de certitude pour l'époque de la mort du roi Anund Jacques.

Il est certain qu'il vécut après 1036, année que plusieurs historiens modernes, par une fausse interprétation des *Sagas des Rois*, assignent comme la dernière de son existence. Adam de Brême dit que le roi Anund Jacques mourut en Suède quand les fils du comte Godwin exerçaient le pouvoir suprême en Angleterre et que le roi Edward n'avait qu'une autorité fictive. La paix par laquelle Godwin et ses fils obligèrent ce roi à les réintégrer dans leurs dignités fut conclue en 1052. Le père mourut l'année suivante [2]. C'est donc à cette époque qu'il faut placer la fin de la vie et du règne d'Anund Jacques.

Edmond, surnommé le Vieux (*Gammal*), parce qu'il était avancé en âge quand il arriva au trône, succéda à son frère. Il était l'aîné, mais il avait été obligé de céder la place à son cadet, issu de l'épouse légitime de son père, tandis qu'il devait lui-même le jour à une femme prisonnière de guerre, fille d'un chef de Vendes, connue sous le nom de *servante du roi*. Edmund avait été élevé dans un pays étranger, au sein de sa famille et il n'aimait pas le christianisme [3]. La disette affligea le pays sous son règne [1], et les Suédois avaient l'habitude d'en rendre leurs rois responsables. Dans la *Loi de Vestrogothie*, l'ancienne généalogie lui donne le surnom de Dur (*Slemme*) [2] et l'accuse de méchanceté et d'avarice. Nos chroniques lui attribuent aussi la honte d'avoir consenti à une fixation des frontières qui enleva à la Suède [3] la Scanie, le Halland et le Bleking ; les deux premières de ces provinces avaient été conquises par Érik Segersäll ; la dernière appartenait au royaume, de temps immémorial. « Edmond régna peu de temps, dit la *Saga de Hervara* dans son supplément ; sous son règne, l'indifférence pour le christianisme gagna les Suédois, et après sa mort l'ancienne dynastie perdit la couronne. » Il avait un fils nommé Anund, qui succomba dans une expédition contre les Quenes, qui empoisonnèrent les sources et anéantirent ainsi toute l'armée qui les attaquait [4]. L'époque de la mort d'Edmond est incertaine. Il était le douzième roi d'Upsala dans la descendance directe de Sigurd Ring [5]. Cette famille portait aussi le nom d'Uppsvéa (famille des Suédois du haut pays), plus respectée, disait un de ses sujets idolâtres à Olof Skötkonung, que toutes les autres parce qu'elle descendait des dieux mêmes. Tous les rois de cette famille ont travaillé à maintenir le pouvoir dans ses mains, quoique plusieurs aient renoncé à leurs anciens dieux [6].

Chaque nouvelle croyance porte en elle-même des germes de lutte, et le christianisme, religion de paix, avait la tâche la plus rude à soutenir dans le Nord. Elle détruisit l'état de guerre perpétuelle qui avait de si profondes racines dans les mœurs scandinaves ; mais ce mal, qui durait depuis si longtemps, dirigé jusqu'ici vers l'extérieur, se refoula dans l'intérieur et y fit naître des guerres civiles. Le

[1] Dufresne, *Glossarium*, (Voyez *condemnare*).

[2] Simeon Dunelmensis, ad an. 1052. *Historia archiepiscorum Bremensium* cite l'année 1051 comme celle de la mort du roi Anund Jacques.

[3] Heimskringla, *Saga de saint Olof*, c. 89.

[1] Ad. Brem., l. III, c. 17.

[2] Ad. Brem., Edmund Gamal pessimus.

[3] La tradition le fait contemporain du roi Sven Tweskjagg de Danemark, tandis qu'il devait l'être d'Olof Skötkonung de Suède ; à moins qu'on n'ait confondu Sven Tweskjagg et Sven Estrilson. La bulle nommée *Agapati*, dans laquelle nous trouvons cette division des frontières, qu'on suppose avoir été sanctionnée par le pape sous la date de 954, est notoirement fausse.

[4] Adam de Brême.

[5] Olof Skötkonung se complait lui-même comme le dixième. (Heimskringla, *Saga d'Olof le saint*, c. 71.)

[6] *Saga de saint Olof*, c. 96.

christianisme brisa les liens de l'ancienne confédération. Quand Olof Skötkonung renonça au titre de roi d'Upsala [1] parce que la présidence des sacrifices y était attachée, il perdit son autorité chez les Suédois du haut pays (*Uppsvear*), qui étaient pour la plupart idolâtres, et le nouveau titre de roi de Suède (*Svea-konung*), qu'il adopta, ne paraît pas avoir été plus agréable aux Goths, chez lesquels les chrétiens étaient en majorité. La longue guerre contre saint Olof et la Norvége fit éclater le mécontentement. Ce fut le sénéchal des Visigoths qui osa proposer au ting d'Upsala d'abandonner l'ancienne famille royale. Son avis ayant été rejeté, il s'écria : « Vous l'emportez aujourd'hui, Suédois; mais je vous préviens de ce qui arrivera : c'est que ceux qui veulent à tout prix conserver le pouvoir royal à l'ancienne famille contribueront eux-mêmes à le faire passer aux mains d'une autre; ils verront alors un règne plus heureux. » Cette prédiction s'est accomplie, car la nouvelle dynastie est visigothe.

Stenkil, qui venait d'être élevé sur le trône, était de plusieurs côtés parent de l'ancienne maison royale. Son père, Ragnald, jarl de Vestrogothie, était cousin d'Olof Skötkonung. Stenkil lui-même était gendre d'Anund Jacques et beau-fils d'Edmond-le-Vieux. Le jarl Ragnald s'était marié deux fois, d'abord avec Ingeborg, sœur d'Olof Trygwason, de laquelle il avait eu deux fils, Ulf et Ejlif (ils sont représentés comme chefs dans la guerre entre le roi Anund Jacques et Canut-le-Riche, en Danemark), puis avec Astrid, issue du sang royal dans le Halogaland norvégien; elle fut mère de Stenkil et s'unit en second mariage au roi Edmond-le-Vieux. Stenkil, regardé dans le Nord comme un jarl puissant et de grande extraction, se distingua dès le règne de son prédécesseur par son zèle religieux. Son élection à la dignité suprême est le premier signe de l'influence prépondérante du parti chrétien. Cette expression de l'ancienne généalogie des rois, « qu'il préférait les Visigoths, qui s'enorguellissaient de sa protection, » nous révèle dans quelle partie du pays la puissance des chrétiens était surtout affermie. Depuis le temps d'Olof Skötkonung, la Vestrogothie était le centre du christianisme. Là, ce roi reçut le baptême, là, il établit à Skara le siége d'un évêché, et lorsque les idolâtres lui enjoignirent de choisir la province où il voulait fonder son culte, à condition qu'il ne troublerait pas celui qu'ils rendaient à leurs dieux et qu'il ne contraindrait personne à embrasser la religion chrétienne, il se décida pour la Vestrogothie. Stenkil conserva son trône en restant fidèle à cet accord. Olof Skötkonung avait déjà voulu détruire le temple des idolâtres à Upsala; mais il en avait été empêché par la convention dont nous venons de parler. Lorsque les prêtres chrétiens le demandèrent de nouveau, Stenkil répondit que ce serait hasarder leur vie et sa couronne; qu'on le chasserait comme ayant livré l'entrée du royaume à des malfaiteurs et que l'idolâtrie ne tarderait pas à reprendre le dessus [1].

Tout nous démontre que ce sont les habitans de la haute Suède qui inspiraient ces craintes, car on dit que les mêmes docteurs, les évêques Adelvard le jeune de Skara et Egino de Lund, détruisirent les idoles des Goths sans courir de danger. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Goths sont les seuls qui soient mentionnés dans la guerre sans résultat qui eut lieu avec la Norvége pendant le règne de Stenkil. Il mourut à la même époque où le roi de Norvége Harald Hardråde fut tué en Angleterre [2], c'est-à-dire en 1066, quelque temps avant que Guillaume-le-Conquérant se fût rendu maître de ce royaume par la bataille de Hastings.

Une grande guerre civile embrasa la Suède : « Après la mort de Stenkil, le plus pieux de tous les rois chrétiens, dit Adam de Brême, deux rois du nom d'Érik se sont disputé la possession du royaume, et la guerre qu'ils se sont faite a, dit-on, coûté la vie à eux et aux premiers du peuple. Comme la famille royale se trouvait ainsi anéantie, l'état du royaume se modifia et le christianisme en reçut un tel échec qu'aucun évêque n'osait aller en Suède, de crainte des persécutions. L'évêque de Scanie seul prit soin de l'Église des Goths. » On ne compte qu'un seul chef suédois parmi les défenseurs du christianisme. Voilà tout ce que nous savons de ces dissensions, mais cela est d'autant plus digne d'intérêt que nous le tenons d'un témoin contemporain qui est presque le seul que nous ayons à citer. Qui étaient ces rois rivaux qui

[1] D'après le *Supplément de la Saga de Hervara*, Olof Skötkonung prit le titre de roi de Suède (Svea-konung).

[1] Ad. Brem.

[2] Le *Supplément à la Saga de Hervara*. Heimsk. *Saga de Magnus Barfot*, c. 13.

dans leur chute entraînèrent les principaux Suédois ? C'est ce que nous ne savons nullement. De ce qui est dit, qu'avec eux s'éteignit l'ancienne famille royale, on peut conclure qu'ils appartenaient à cette famille. Cette circonstance ne peut cependant s'appliquer à la maison de Stenkil, parce qu'il laissa deux fils qui montèrent plus tard sur le trône. Nous voyons la première explosion violente de ces guerres civiles qui devaient se renouveler pendant une si longue période, et qui ne nous sont qu'imparfaitement connues dans leurs causes et dans leur marche. Mais les causes générales tombent sous les yeux. C'est la dernière convulsion du paganisme se débattant sous le christianisme ; c'est, après la dissolution de la confédération fondée sur l'ancienne religion, la lutte engagée entre les différens peuples du Suithiod pour la possession du royaume. Les persécutions souffertes, dit-on, par le christianisme, prouvent que cette guerre a eu lieu entre les chrétiens et les idolâtres ; mais elle était aussi dirigée contre la nouvelle dynastie : on peut donc conclure de là et d'un autre récit également contemporain qu'après la chute des rois rivaux, les deux fils de Stenkil ont occupé successivement le trône et en ont été chassés. Après eux, un nommé Håkan fut proclamé roi [1].

Aussi Snorre Sturleson nomme-t-il ce Håkan après Stenkil. L'ancienne généalogie des rois, dans la *Loi des Visigoths*, le place avant Stenkil et l'appelle Håkan Röde (Haquin-le-Rouge). Au reste on ne sait de lui rien autre chose, si ce n'est qu'il régna treize hivers et qu'il mourut au lieu de sa naissance, en Vestrogothie. Il a probablement joui dans cette province du nom et de la dignité de roi, tandis que des discordes intestines divisaient le reste du royaume. Ces discordes ainsi que les treize ans de règne de Håkan sont renfermés entre les années 1066 et 1081. La première est sans doute l'époque de la mort de Stenkil. Nous trouvons alors Inge et Halstan, fils de Stenkil, tenant en commun les rênes du gouvernement ; car ils sont probablement ces rois visigoths, auxquels le pape Grégoire VII écrivit de veiller au progrès du christianisme et d'être soumis à l'Église [2].

[1] V. Ad. Brem., *Hist. eccl.*, l. IV, c. 15. Il les nomme Halstein et Anunder au lieu d'Ingemunder, nom d'Inge l'aîné. Il dit lui-même que le roi était son contemporain.

[2] Celse. *Apparatus ad hist, sviogothicam*, sectio prima bull., p. 23.

On dit que Inge, appelé aussi Ingemunder et Anunder, avait été élevé en Russie, d'où il fut rappelé. Depuis la fondation de l'empire russe par les Varaigues, les annales russes et scandinaves contiennent pendant une période de plus de deux siècles de nombreux témoignages des relations intimes de nos ancêtres avec la Russie. Le grand duc de Russie Wladimir-le-Grand (dans les *Sagas du Nord*, Waldemar), du temps d'Érik Segersäll, vers 980, alla de l'autre côté de la mer chercher du secours chez les Varaigues et en obtint. S'il faut une autre preuve de l'identité de ces Varaigues avec ceux qui servirent à Constantinople, nous la trouvons dans le fait suivant : Wladimir, ayant atteint son but, chercha à se débarrasser de ses dangereux auxiliaires et leur persuada de se rendre à Constantinople. Il pria en même temps l'empereur grec de ne pas leur permettre de retourner en Russie [1]. A l'aide des Varaigues, le fils de Wladimir, Jaroslaw, affermit son pouvoir. Il rechercha l'union d'une princesse de ce peuple, de la fille d'Olof Skötkonung. Le jarl suédois Ragwald, père du roi Stenkil, la conduisit en Russie. Ragwald et son fils Ejlif Jarl sont désignés comme des chefs russes [2], et Inge Stenkilsson, depuis roi de Suède, a passé en Russie une grande partie de sa jeunesse.

Après son avénement, des troubles agitèrent de nouveau la Suède supérieure. Le *Supplément de Hervara* s'exprime ainsi : « Après Stenkil, les Suédois (Svearne) prirent pour roi son fils Inge [3]. Il était sensible à l'amitié et bon chrétien. Son règne fut long. Il abolit les sacrifices offerts aux dieux dans le Suithiod et ordonna à tout le peuple de se faire baptiser. Mais les Suédois avaient une grande confiance dans leurs idoles, et ils tenaient à leurs anciennes coutumes. Ils crurent que le roi Inge violait plusieurs lois du pays, que Stenkil avait respectées. Dans un ting où le roi et le peuple étaient réunis, on proposa à Inge l'alternative de maintenir les anciennes coutumes ou d'aban-

[1] Karamsin ou Nestor.

[2] Heimskringl, *Saga de saint Olof*, c. 75. *Saga de Harald Hærdråde*, c. 2.

[3] Ce récit, qui commence avec les fils de Halstan et qui est écrit peu de temps après l'événement, ne reconnaît pas Håkan comme roi, quoique les *Sagas des Rois* le citent en passant comme le successeur de Stenkil. Il n'a probablement jamais été reconnu par les Suédois.

donner le pouvoir. Inge répondit qu'il ne renoncerait pas à une croyance qu'il regardait comme la meilleure. Alors il se fit un grand tumulte; les Suédois lui lancèrent des pierres et le chassèrent du ting. Sven, le beau-frère du roi, l'homme le plus puissant du Suithiod, ne quitta pas l'assemblée. Il promit aux Suédois de conserver les sacrifices s'ils voulaient lui confier le gouvernement du royaume. Tous y consentirent, et Sven fut proclamé roi de tout le Suithiod. Un cheval fut amené sur le ting, coupé en morceaux et partagé pour le repas du sacrifice; on répandit le sang de cet animal sur l'idole; ensuite tous les Suédois renoncèrent à la doctrine du Christ, recommencèrent des sacrifices et déposèrent le roi Inge, qui se réfugia en Vestrogothie. Blotsven [1] resta roi de Suède pendant trois hivers. Le roi Inge, accompagné de ses courtisans et d'une troupe peu nombreuse de guerriers, s'avança vers l'est, du côté du Småland. Il gagna le Suithiod en traversant l'Ostrogothie; il marcha jour et nuit, et un matin il attaqua Sven à l'improviste : il entoura la maison, y mit le feu, et tous ceux qui s'y trouvaient furent dévorés par les flammes. Sven parvint à s'échapper; mais il fut tué dans sa fuite. Inge reprit le pouvoir, rétablit le christianisme et gouverna jusqu'à sa mort, qu'il attendit dans son lit (*sot dòd*). Stenkil avait un fils nommé Halstan qui régnait en même temps que son frère Inge. » C'est probablement de ce récit que des auteurs modernes ont pris occasion d'attribuer au roi Inge la destruction du temple d'Upsala, quoique les anciens n'en disent rien.

Inge fut en guerre avec le roi de Norvége Magnus Barfot [2], qui réclamait le pays entre le fleuve Venern et le fleuve de Göta et voulait reculer les frontières de son royaume jusqu'à la mer. Il fut forcé de renoncer à ces prétentions. La paix fut conclue à Konghäll, en 1101, dans une entrevue qu'eurent les trois rois du Nord (celui de Danemark, Érik Éjegod, y assistait [3]). La reconciliation fut cimentée par l'union de Magnus et de la fille d'Inge, Marguerite, qui prit de là le nom de *Fridkulla* (vierge de la paix). Une autre fille d'Inge, Christina, fut fiancée au grand duc de Russie [1]. On ne sait combien de temps vécut le roi Inge [2]. Il est à croire que la défection des Jemtlandais, qui se soumirent à la Norvége en 1111, ne serait pas restée impunie si elle eût eu lieu sous son règne. Les *Sagas des Rois* le nomment un bon et puissant roi, le plus grand et le plus fort parmi les hommes. Les Suédois se révoltèrent contre lui parce que, selon eux, il renversait l'ancienne loi du pays. Les Visigoths, au contraire, dirent qu'il avait gouverné la Suède avec courage et n'avait jamais violé la loi connue dans chaque province [3]; ainsi les témoignages des chrétiens et des idolâtres ne sont nullement d'accord. Son frère Halstan lui succéda et laissa le royaume à ses fils. Il est probable que le fils que quelques chroniqueurs donnent à Inge est mort avant son père.

Les fils de Halstan, Philippe et Inge, gouvernèrent simultanément après leur père et leur oncle; ils n'ont laissé à la Suède que leurs noms. Le premier mourut en 1118 [4]. La date de la mort du second est incertaine; mais en 1129 il avait déjà un successeur. Le genre de sa mort pourrait faire supposer que, sur la fin de sa vie, il fut en butte à des trames secrètes : il fut empoisonné, ou, selon l'expression du temps, *assassiné par une mauvaise boisson*. C'était le dernier rejeton mâle de sa famille, et avec lui s'éteignit la maison de Stenkil, sous la domination de laquelle fleurit la Suède, dit la *Loi des Visigoths*.

Cette dynastie avait des représentans du côté des femmes dans la maison royale de Danemark par Marguerite Fridkulla, fille du roi Inge l'aîné. Après quelque temps de mariage, elle perdit son époux, le roi de Norvége, qui la laissait sans enfans. Plus tard, elle s'unit au roi de Danemark Nils Svensson, dont elle eut Magnus. Ce prince, par ses possessions héréditaires et par sa naissance, avait acquis en Vestrogothie assez d'influence pour être élu roi après la mort d'Inge; mais ce choix irrita les Suédois. Saxo, qui écrivait à la fin de ce siècle,

[1] Blotsven, de *bluta*, sacrifier.

[2] Ainsi nommé parce qu'il portait dans ses expéditions guerrières en Écosse l'habit des montagnards écossais.

[3] V. la chronologie au 3e vol. des *Sagas des Rois* éd. de Copenhague.

[1] Mstislav. Les *Sagas des Rois* l'appellent Harald. Les annales de Russie fixent à l'an 1122 la mort de Christina, femme de Motislav.

[2] Son tombeau est dans l'église du couvent de Warnhem, en Vestrogothie.

[3] Succession des rois dans la *Loi des Visigoths*.

[4] *Are Frode* cedæ.

et qui est pour ces temps une autorité respectable, s'exprime ainsi : « Les Goths [1] qui osèrent offrir à Magnus l'autorité suprême sans la participation des Suédois, à qui appartenait ce droit, ne cherchaient qu'à étendre leur influence aux dépens de ces derniers. Mais les Suédois, méprisant cette autorité usurpée, ne se laissèrent pas enlever leur droit d'élection par un autre peuple jaloux de leur supériorité. Les yeux fixés sur l'ombre de leur ancienne puissance, ils déclarèrent que le titre de roi qu'avait pris l'élu des Goths était nul, et ils en proclamèrent un autre qui fut à l'instant massacré par les Goths, et qui, par sa mort, laissa la place libre à Magnus. » La *Liste des rois* nous apprend quel fut celui-ci: c'était Ragwald, nommé Knaphöfde, qui succéda à Inge le jeune. Rempli d'audace et d'orgueil, il osa se présenter au ting des Visigoths sans avoir reçu des otages et contre les formes prescrites par la loi : ils le tuèrent, pour le punir de l'outrage qu'il leur avait fait. Cet événement se passa en 1129 [2]. Il était fils d'Olof Näskonung, qu'on cite au nombre des princes indépendans; il aurait aussi dominé sur une partie du royaume, sous le règne de la maison de Stenkil. A peine Magnus était-il monté sur le trône, en 1131, qu'il assassina son cousin Canut (Knut) Lavard, qui fut canonisé; trois ans après il succomba lui-même dans la guerre civile qui ensanglanta le Danemark à la suite de ce meurtre. Mais dès 1133 on procéda à une élection qui porta Sverker sur le trône de Suède.

L'idolâtrie avait perdu son dernier appui par la conversion de la famille de Blotsven au christianisme. Ce contre-roi païen [3] d'Inge l'aîné avait un fils, Kol, qui malgré les malheurs de son père recouvra bientôt la puissance dans la Suède supérieure; car il est cité comme roi, et l'on ajoute que les Suédois le nommaient Érik Årsäll, voulant indiquer par là l'abondance et le bonheur qui signalèrent son règne. Ce fils de Blotsven, qui se fit chrétien dans sa vieillesse et mourut en Ostrogothie [4], fut, d'après les traditions les plus probables, le père de Sverker, que les Ostrogoths portèrent sur le trône, tant ils redoutaient la domination d'un roi étranger [1]. Les Visigoths ne le reconnurent pas de suite et furent quelque temps sans roi. Car il est dit d'eux, après la mort de Ragwald : « Alors la Vestrogothie fut gouvernée par un bon sénéchal et les chefs du pays, et ils étaient tous fidèles à leur devoir. » Les premiers couvens furent bâtis en Suède du temps du roi Sverker. Les plus anciens étaient ceux d'Alvastra, de Nydala et de Warnhem; ils furent peuplés de moines envoyés par saint Bernard, de Clairvaux en France. Ces moines eurent d'abord de grandes difficultés à vaincre [2]. Un légat du pape, le cardinal Nicolaus Albanensis, devenu plus tard lui-même souverain pontife sous le nom d'Adrien IV, visita le Nord et arriva en Suède en 1152. Un impôt fut établi à Rome sous le nom de denier de saint Pierre. Le port d'armes fut prohibé en Suède à cette même époque. Le légat avait le dessein de doter la Suède d'un archevêque, comme il l'avait fait pour la Norvège (le Danemark en avait un à Lund, depuis 1103); mais la dissidence qui s'éleva entre les Suédois et les Goths, non-seulement sur le choix du prélat, mais encore sur celui du lieu où il siégerait, occasionna des retards [3]. Sverker n'aimait pas la guerre : sa vieillesse fut inquiétée par des troubles fréquens. Son fils Jean, qui par ses excès s'attira la haine de ses sujets, qu'il entraîna dans une guerre avec le Danemark, fut tué par le peuple irrité. Le roi Sverker, se rendant à l'église le jour de Noël 1155, fut aussi assassiné par son palefrenier.

Nous sommes arrivés au temps où saint Érik vit le christianisme affermi dans la haute Suède. Reculons de quelques pas pour examiner la lenteur de ses progrès. La Gothie reçut d'abord des prédicateurs ordinaires. Skara et Linköping devinrent de bonne heure des évêchés. Les premiers efforts du christianisme en Suède s'étaient dirigés sur Birca. Pendant que cette religion prenait racine chez les Goths, les anciens sacrifices continuaient à Upsala, et les premiers chrétiens furent obligés d'acheter la dispense d'y assister et de contribuer à leur entretien [4]. Les deux reli-

[1] L. XIII.

[2] Des deux années 1130 et 1139, qu'on assigne à cet événement, la dernière est sans doute une erreur de chiffres : c'est 1129.

[3] On donnait ce nom au roi Inge que les idolâtres élisaient, quoiqu'il existât déjà un roi chrétien.

[4] Suivant une tradition du pays, c'est lui qui doit avoir bâti l'église de Kaga.

[1] Saxo.

[2] *Voyez* Langebek, *Scrip. rerum danic.* t. 4, p. 158.

[3] Saxo, lib. XIV

[4] A. Brem., *De situ Dan.*

gions avaient été légalement reconnues dans une délibération publique dès le temps d'Olof Skötkonung; elles jouirent de la même liberté sous ses fils. Stenkil confirma aussi cet accord; la guerre civile rompit cette union ou, pour mieux dire, ce long armistice; et ce qui nous prouve que l'ordre de choses était changé, ce sont les tentatives d'Inge l'aîné pour abolir les sacrifices, la révolte des Suédois qui en fut la suite et la nomination des contre-rois idolâtres[1].

Ces mouvemens se communiquèrent à la Gothie et au reste du Nord. Les rois Sigurd de Norvége et Nils de Danemark s'unirent en 1123 pour une croisade contre les idolâtres du Småland. Cependant la Norvége seule l'entreprit, et le prince danois Magnus Nilsson, le même qui se fit nommer roi des Goths, tint à honneur d'avoir pillé sur les côtes de Suède un temple de Thor. C'est pourquoi les Suédois l'abhorraient comme un sacrilége[2]. Cependant le christianisme se propageait en Suède par le zèle des missionnaires, et presque chaque province de la Suède supérieure a eu son apôtre. Ainsi les habitans du Westmanland invoquaient saint David, les Sudermanlandais saint Botwid et saint Æskill, les Norlandais saint Étienne (Stephan). La plupart étaient Anglais; tous, excepté le premier, moururent de la mort des martyrs. Peu à peu les sacrifices s'abolirent; des églises chrétiennes s'élevèrent sur les anciennes places de sacrifices[3]; des fêtes chrétiennes furent célébrées à côté de celles des païens, et bientôt elles les remplacèrent[4]; lorsque enfin les anciens pays du peuple (Folklanden), où le paganisme s'était maintenu plus longtemps, eurent embrassé le christianisme, ce culte hérita des anciens droits, et un roi chrétien fut élu par eux pour tout le royaume. Ainsi il arriva que les Suédois mirent sur le trône d'Upsala Érik, appelé le saint après sa mort, quoique les Ostrogoths eussent choisi pour roi Charles, fils de Sverker.

Érik eut pour père Jedward, *bon et riche paysan*, selon l'expression de l'ancienne *Chronique suédoise*[1]; sa mère Cécile était sœur du roi Érik Årsäl; lui-même avait épousé Christina, fille du roi Inge le cadet ou, selon d'autres, petite-fille du roi Inge l'aîné.

Suivant l'ancienne légende, saint Érik entreprit trois choses : bâtir des églises et améliorer l'exercice du culte, gouverner le royaume conformément aux lois et combattre les ennemis du pays et de la foi chrétienne. L'affermissement de ce culte dans la Suède supérieure fut sans doute son ouvrage. Avant lui il n'y avait à Upsala ni prêtres ni église. Ses premiers soins furent consacrés à l'achèvement de celle qui porte maintenant le nom d'*Ancienne Upsala*, il institua des clercs pour le service du culte[2]. Une ancienne liste des rois l'appelle Érik-le-Législateur. La *Loi de saint Érik*, d'après celle d'Upland, rétablit les droits des femmes suédoises, les replaça au rang qu'elles doivent occuper dans la famille, leur accorda un tiers dans la succession; elles eurent, en un mot, *les clés de la maison et la moitié du lit*[3]. Il entreprit une croisade contre les Finnois idolâtres, dont les déprédations désolaient les côtes de la Suède, et il fonda, par l'introduction du christianisme et probablement aussi par l'établissement des colonies suédoises, l'union qui dura six siècles entre la Suède et la Finlande. Saint Henri, le premier évêque d'Upsala, de qui l'histoire nous apprend le zèle apostolique, accompagnait le roi dans cette expédition. Ce fut

[1] A cette époque, des idolâtres ou des chrétiens mal intentionnés se répandirent dans tout le Suithiod et soutinrent les sacrifices, parce que plusieurs rois renièrent le christianisme comme Blotsven et Érik Arsäll. (Heimskring., *Saga de Sigurd Jorsalafarare*, c. 27.)

[2] Saxo, l. XIII.

[3] Il n'était pas dans l'esprit du catholicisme de détruire les anciens temples. Au contraire, Grégoire-le-Grand prescrivit aux missionnaires qui convertirent l'Angleterre, de ne pas détruire les temples, mais de les bénir et les accommoder au rit chrétien, après en avoir brisé les idoles. (Heur. Huntington. *Hist*, III.)

[4] En parlant de Sigurd Torson, un riche Norvégien disait qu'il avait coutume du temps de l'idolâtrie de célébrer trois grands sacrifices; un au commencement de l'hiver, l'autre au milieu et le troisième vers l'été. Après avoir embrassé le christianisme, il conserva la coutume des banquets religieux. Dans l'automne il donnait un festin à ses amis, un second leur était offert à la Noël; le troisième avait lieu à Pâques. (Heimsk., *Saga de saint Olof*, c. 123.) — Le roi Haquin-le-Bon avait transféré la *Noël des idolâtres*, de la nuit de la Saint Jean où elle se célébrait autrefois d'abord au mois de février, puis, d'après la *Saga d'Hervara*, à la Noël des chrétiens. *Saga de Hakon-le-Bon*. C. 15.

[1] *Script. rerum svec.* t. I, p. 246.

[2] Voyez la biographie de saint Érik, *Script. rerum suecicarum*, t. 2, p. 273. Il paraît, d'après le récit de sa mort, qu'il a fait élever aussi l'église de l'Upsala actuelle.

[3] Till heders och husfrudöme, till lås och nycklar, till halfra sång och laga treding i boet.

le premier apôtre finnois, et il mourut martyr. Le roi Érik fut attaqué à l'improviste dans Upsala pendant le service divin par le prince danois Magnus Henriksson. Le roi entendit la messe jusqu'à la fin, puis il marcha contre l'ennemi et tomba percé de coups après une courte mais courageuse résistance, à Östra-Aros, sur l'emplacement de l'Upsala actuelle, le 18 mai 1160. Ses vertus et ses mœurs austères le firent regarder après sa mort comme un saint. Il fut vénéré comme le patron de la Suède; on portait son étendard dans les guerres contre les ennemis de l'État, et l'anniversaire de sa mort fut célébré par tout le royaume. La ville de Stockholm a son image dans ses armes, et ses reliques ont été déposées à l'église d'Upsala. Il n'a pas été canonisé par l'Église, bien qu'un siècle après sa mort, quand on a su de quelle vénération le peuple continuait à entourer sa mémoire, on ait encouragé des pèlerinages à son tombeau; il en venait même de Rome. De son vivant, il n'était pas en grande faveur auprès du saint-siége; dans une lettre datée de 1208, le pape parlait de lui et de sa famille comme d'usurpateurs du royaume sur la maison légitime de Sverker. Il régna dix ans, suivant les anciens récits. Ainsi il monta sur le trône en 1150, cinq ans après la mort de Sverker, et son autorité ne s'étendit pas au delà de la Suède proprement dite (*Svea rike*). Il ne fut reconnu par les Goths que momentanément; car Charles, fils de Sverker, fut proclamé roi par eux, et il exerça le pouvoir deux ans avant la mort de saint Érik[1], à laquelle on l'accusa d'avoir contribué.

Le prince danois Magnus Henrikson descendait par sa mère, petite fille du roi Inge l'aîné, de la maison de Stenkil, et par là il avait des droits sur les terres héréditaires de Vestrogothie, qui tombaient en partage à la maison régnante de Danemark. Ces réclamations furent, selon Saxo, l'occasion de troubles sérieux. Il est dit expressément que Magnus Henriksson, lors du partage de la succession de sa mère, éleva des prétentions sur le royaume, et qu'il avait un puissant parti en Suède. Si l'on considère que, d'un côté sa naissance lui assurait l'affection et l'amour des Visigoths, et d'un autre, que ce peuple avait appelé, dans un cas semblable, un prince danois au trône, on verra dans cette tentative les derniers efforts pour porter au pouvoir une dynastie visigothe. Magnus Henriksson, accusé de l'assassinat du vieux Sverker[1], fut proclamé roi, et il est compté dans la liste des rois de la *Loi de Vestrogothie*, comme le quatorzième des rois chrétiens de Suède. Il ne se maintint pas longtemps dans sa nouvelle dignité. Le peuple se révolta contre lui, et il eut à soutenir l'attaque de Charles Sverkersson. Magnus fut vaincu et tué en 1161. Canut, fils de saint Érik, se retira en Norvége, où se marièrent depuis deux de ses sœurs [2]. Ce Canut eut aussi un frère, Philippe [3], qui n'est connu que de nom.

Carl Sverkersson est le premier qu'on trouve désigné sous le titre de roi des Suédois et des Goths. Il est aussi, autant qu'on peut s'en assurer, le premier du nom de Charles. C'est la nomenclature des rois fabuleux fabriqués en partie par Johannes Magnus, qui a fait de Charles Sverkersson le septième de nom parmi les rois de Suède, et l'usage a consacré cette erreur. C'est sous le règne de ce roi Charles que la Suède eut un archevêque particulier à Upsala en 1163. Les évêques de Skara, de Linköping, de Stregnäs, du Vesterås, et bientôt ceux de Vexiö et d'Åbo, lui étaient subordonnés : lui-même relevait de l'archevêque de Lund, qui portait le titre de *Primas Sueciæ*. Cette suprématie fut contestée plus tard, et à la fin abolie. Des lettres du pape aux archevêques et aux évêques commencent à jeter du jour sur l'état de l'Église. On se plaint que souvent des laïques, suivant leur bon plaisir ou moyennant rétribution et sans l'assentiment des autorités spirituelles, confèrent les ordres à des moines fugitifs, à des assassins et à d'autres criminels; que pendant les vacances, ils s'approprient les revenus de l'Église; qu'ils enfoncent et pillent les temples; qu'ils traduisent les clercs devant les tribunaux séculiers, et les y soumettent aux épreuves du combat en champ clos, du fer rouge ou de l'eau bouillante; qu'enfin, lorsque les inculpés n'obéissent pas à leurs citations, leurs maisons sont incendiées. Des exhortations réitérées prouvent que les causes de ces désordres se perpétuèrent longtemps, et que les testamens

[1] *Chronica* Erici Olai.

[1] Saxo, l. XIV.

[2] L'une, Marguerite, épousa le roi de Norvége Sverre, en 1186.

[3] Liljegren, *Diplomatarium*, p. 95.

en faveur des couvens et des églises donnaient lieu à des procès interminables. Le pape Alexandre III, lui-même, interdit de pareilles donations et n'autorisa l'acceptation que pour une partie seulement de la fortune des testateurs. Les héritiers auraient voulu qu'on ne pût pas faire de legs sans leur consentement. La dîme fut introduite avant la fin du siècle. Cependant avant 1232, il paraît, d'après les plaintes qui s'élevèrent, qu'on pouvait se soustraire facilement au paiement. On voit que les cérémonies chrétiennes étaient loin d'être employées généralement pour la célébration des mariages, qui étaient formés et dissous à la manière barbare des païens. La coutume païenne de l'exposition des enfans n'avait pas disparu. Il est démontré que les premiers moines labouraient la terre de leurs propres mains, qu'ils avaient créé le jardinage et construit des moulins à eau, qu'ils faisaient du sel par évaporation et qu'ils exploitaient des mines. Les ponts et les routes furent l'œuvre des chrétiens; des évêques donnèrent l'exemple de ces utiles travaux.

Charles Sverkersson, de qui l'on raconte qu'il gouverna le royaume avec sagesse et avec bonté, fut tué à Visingsö [1] en 1167, par Canut, fils de saint Érik, qui revenait de la Norvége après un exil de trois ans. Il s'alluma une guerre civile dans laquelle Kol et Burislev, neveux de Charles, furent élevés l'un après l'autre sur le trône, au préjudice de Canut, qui les vainquit et les tua tous deux. Canut avait probablement pour lui les habitans d'Upland, qui avaient choisi son père pour roi; et la famille du roi Charles, qui le combattait, avait dans son parti les Ostrogoths et peut-être les populations des autres provinces.—Voilà ce que dit de ces discordes Olaus Petri. Dans la liste des rois de la *Loi de Vestrogothie*, on lit que Canut Érikson conquit la Suède et tua trois rois; qu'il eut beaucoup d'ennemis et de difficultés à vaincre avant de pouvoir ramener et consolider la paix intérieure; qu'alors il fut bon roi et régna vingt-trois ans. — Ce règne doit dater, non de la mort de Charles Sverkersson, mais de la fin de la guerre civile, qui avait duré cinq ans, car le roi Canut mourut, d'après les récits les plus dignes de foi, dans l'automne de 1194 [2]. Il laissa quatre fils qu'il avait eus de son épouse, suédoise d'origine.

Quoique le feu roi eût fait reconnaître, de son vivant, un de ses enfans comme son successeur [1], Sverker, fils de Charles, amené en Danemark après la mort de son père, y trouva néanmoins un appui assez fort pour s'y faire proclamer roi. En 1200, la quatrième année de son règne, ce monarque enleva les affaires des clercs à la juridiction des tribunaux civils et déchargea de tout impôt les propriétés de l'Église. De courtes chronologies, qui sont souvent les seules sources où l'histoire de ce temps puisse recueillir quelque lumière, rapportent le massacre des fils de Canut Érikson (1205) à Elgarås, en Vestrogothie : un seul échappa à la mort par la fuite. D'autres parlent du combat d'Elgarås. Suivant une lettre du saint-père, en date de 1208, les fils de Canut se révoltèrent contre Sverker : trois succombèrent dans la mêlée; le quatrième prit la fuite. Il ajoute que ce dernier parvint à chasser le roi de ses États. Sverker se retira en Danemark, et revint à la tête d'une armée; mais il fut de nouveau obligé de se sauver après une grande bataille qu'il perdit à Lena en Vestrogothie, en 1208. Les habitans des lieux qui servaient de théâtre à cette sanglante journée, n'en ont pas perdu le souvenir : « Les arrière-petits-fils des contemporains en faisaient encore le sujet de leurs entretiens, » disent les chroniques suédoises. Une chronique norvégienne fait assister (pour la dernière fois) l'esprit d'Odin à ce combat [2]. Les moines le célébrèrent. comme une victoire remportée sur les Danois, une fois plus forts en nombre que les Suédois. Une ancienne romance danoise prétend que ceux-ci étaient plus nombreux et que de huit mille hommes sortis de Danemark, il n'en revint que cinquante-cinq; mais les traits sous lesquels elle présente les faits indiquent une véritable guerre civile dans laquelle les parens les plus proches portèrent les armes les uns contre les autres. La victoire fut décidée par la bravoure des paysans de l'Upland. Une chronique suédoise rapporte que le triste sort des fils du roi Canut inspira aux Suédois une haine profonde contre Sverker [3]. Si l'on en croit l'assertion contraire émise par des auteurs goths,

[1] Petite île dans le lac Wettern.
[2] Une lettre de ce roi, de 1199, citée par Lagerbring, porte sans doute une fausse date.

[1] Celse *Bullarium*, c. 45.
[2] *Saga du roi Inge Bardsson*, c. 20.
[3] *Chronica* Erici Olai.

Sverker aurait laissé un souvenir respecté [1]. Il fit une nouvelle tentative pour ressaisir sa couronne, mais il succomba en 1210 à Gestilren, dans la même contrée où il avait été déjà vaincu. On dit que ses propres parens, les Folkunga (de la famille de Folkunga), lui portèrent le coup mortel. Sa seconde épouse, Ingrid, était de cette puissante lignée et fille de Birger Brosa, jarl suédois. Sverker laissa une fille, Hélène [2], et un fils en bas âge, Jean (Johan).

Érik Knutsson, pendant son exil, avait demeuré chez ses parens en Norvége. La victoire qu'il remporta sur ses compétiteurs lui valut la couronne. Pour lui donner plus d'éclat et la rendre en même temps plus respectée par les peuples, il se fit sacrer par les évêques. Il est, dit-on, le premier roi de Suède qui ait introduit la cérémonie du sacre. Nous voyons par les lettres patentes qu'il délivra au couvent de Riseberga, en 1212, qu'il étendit le privilége des prêtres et qu'il permit au couvent de faire toucher la part qui revenait au roi dans les amendes (*sakören*). La réconciliation de la Suède avec le Danemark fut scellée par l'union du roi Érik avec la princesse Rikissa, sœur du roi de Danemark Waldemar II. On ne connaissait pas encore en Suède tous les progrés qui s'étaient déjà opérés dans cette contrée en fait de civilisation. Arrivée sur les frontières de la Suède, la princesse danoise se plaignit d'être obligée de monter à cheval et de n'avoir ni voiture ni cocher comme dans le pays de son père. Les dames suédoises lui répondirent : « Il ne faut pas introduire chez nous des mœurs danoises (*lutska seder*) [3]. » Le roi Érik Knutsson fut surnommé roi de bonnes années (*Arkonung*) à cause de l'abondance des récoltes qui eurent lieu durant son règne. Il mourut en 1216 et eut un fils posthume nommé Érik.

Alors les prélats suédois et les grands choisirent pour roi Jean, fils de Sverker, quoiqu'il fût encore enfant. Il fut surnommé le Jeune et quelquefois le Pieux. Le jour de son couronnement, ils dispensa les biens et les terres du clergé de toute espèce d'impôts envers l'État et donna aux évêques le droit de toucher les amendes prononcées contre les habitans des terres de l'Église (*kyrkans landtbor*). Il confirma ce droit par des lettres de 1219, troisième année de son règne, « parce que, dit-il, toute mémoire d'homme varie et oublie, depuis le péché de nos premiers parens, si on n'a pas le témoignage irrécusable des lettres. » Le roi Waldemar appela au pape de l'élection de ce prince, alléguant la priorité du droit du jeune prince Érik à la possession du trône [1]. Lorsqu'on voit les princes de la maison de Sverker se donner dans leurs lettres le titre de rois héréditaires du royaume de Suède [2] et la fréquence des guerres civiles qui ne s'éteignent que par l'impuissance de leurs rivaux, que leur jeune âge rend inhabiles à se présenter comme chefs, il est impossible de reconnaître dans la transmission du sceptre de la famille d'Érik à celle de Sverker d'autres conventions que celles qui se forment par les armes et s'écrivent avec du sang.

Jean, le dernier de la maison de Sverker, étant mort en 1222, le jeune Érik Érikson, appelé le Boiteux (*Halte*, *Läspe*), parvint au trône resté vacant; mais il n'en jouit pas paisiblement, quoique le dernier rejeton de la famille qui l'avait si longtemps disputé à la sienne fût descendu dans la tombe. Ces guerres interminables entre les maisons royales des Goths et des Suédois avaient effacé peu à peu toutes les nuances qui distinguaient les peuplades de ces pays et contribué à affaiblir la puissance royale en étendant celle des grands, dont l'influence progressive se révèle dans les lettres des papes, qui les appellent les seigneurs et les princes de Suède (*sveriges herrer och furstar*) [3].

Une famille surtout devint puissante par ses alliances avec les trois maisons royales du Nord depuis les temps païens, ce fut celle de Folkunga, dont l'un des membres, Birger Brosa, exerçait les fonctions de jarl lorsqu'il mourut, en 1202, car l'ancienne dignité princière de jarl était devenue la première place de la cour et du gouvernement : celui qui la remplissait avait le titre de jarl des Suédois, jarl des Suéones et des Goths (*Svears och Gothers*) [4], prince de Suède par la grâce de Dieu. Dans les actes officiels, il venait immédiate-

[1] La liste des rois, dans la *Loi de Vestrogothie*.

[2] Son enlèvement du couvent Vreta a servi de titre à une chanson populaire.

[3] Voyez *Peder Syr* (chanson du peuple), p. 212

[1] Celse, *Bullarium*, p. 56.

[2] Le roi Sverker II dit de lui-même : « *Ego Sverco, filius Caroli regis, rex Sveorum ejusdem regni monarchiam Dei gratiâ hæreditario jure assecutus.* »

[3] Dux Sveorum, dux Sveorum et Gothorum.

[4] Dans un diplôme suédois de l'année 1238.

ment après le roi, et il ne devait pas tarder à s'emparer du pouvoir et à le remplacer, comme avaient fait jadis chez les Francs les maires du palais, qui exerçaient des fonctions à peu près semblables. Canut Johansson, surnommé *le long*, était de cette famille. Il était fiancé à la sœur du roi; ses talens et les intelligences qu'il entretenait lui avaient procuré assez d'influence pour lui donner l'espoir de s'attribuer l'autorité royale au détriment d'un roi mineur. Les anciens le nomment le *roi des Folkunga*. Il leva l'étendard de la révolte et entraîna, dit la *Chronique rimée*, toute la famille et les partisans des Folkunga (Falkungarote). Il est certain qu'il occupait le trône avant la bataille d'Alvastra [1] en 1229, et que le jeune Érik fut obligé de se réfugier en Danemark jusqu'à ce que la bataille de Sparsätra (1234) eût mis fin à la puissance et à la vie de l'usurpateur. Érik rentra en possession de sa couronne; mais son pouvoir était subordonné à l'influence d'Ulf Fasi, de la famille de Folkunga [2], qui conserva auprès d'Érik la dignité de jarl qu'il avait eue chez son parent Canut. Holmgeir, fils de Canut, s'enfuit en Gestricie et se maintint en état de révolte dans la partie septentrionale du royaume. Un légat du pape, qui parcourait la Suède en 1248, parle de la continuation de la guerre civile entre le roi et quelques grands du royaume. Ce fut en partie la médiation de ce légat qui y mit fin dans le courant de la même année, après que Holmgeir [3] eut été pris et décapité.

Ce légat était le cardinal Guillaume, évêque de Sabine, envoyé en Suède pour y régler les affaires de l'Église. Une sorte d'esprit républicain formait l'essence des premières lois de celle de Suède; il dominait aussi dans l'ancienne constitution du pays. Cet esprit pouvait même très-bien se concilier avec celui du christianisme dans un temps où la hiérarchie des pouvoirs, à peine tracée, n'avait pas encore rendu nécessaire la séparation de l'Église de l'État [4]. Le prêtre en Suède était l'employé du

[1] Les documens parlent d'Olustróm et d'Alvastróm qui sont identiques.

[2] Voyez la *Saga du roi Hakan Håkonsson*, c. 259.

[3] Malgré sa révolte, on le comptait au nombre des saints de la Suède.

[4] « Antiquiores canones habent, quod consensus honoratiorum in civitate requirendus et admittendus sit in electionibus episcorum. Disputatum est de illo canone acriter postea. » (Celse, *Bullarium*, p. 37.)

peuple, et élu par lui avec l'approbation de l'évêque. L'évêque, également choisi par le peuple, était investi de sa dignité en recevant des mains du roi la crosse et l'anneau. Cet état de choses affermissait l'union de l'Église et de l'État; mais d'un autre côté, elle rendait en quelque sorte l'Église responsable des troubles qui agitaient le pays dans les temps d'orage. Aussi lorsque les papes se plaignaient de la *sauvagerie indomptable* du peuple suédois, il s'agissait des clercs tout comme des laïques : les accusations de meurtre, de violences et de dépravation s'adressaient aux uns comme aux autres. Les prêtres, qui devaient s'abstenir de paraître devant les tribunaux civils, se présentaient au ting comme avocats, dans des affaires qui leur étaient étrangères [1]; au lieu de protéger les propriétés de l'Église, ils se les appropriaient et les faisaient passer à titre d'héritage à leurs enfans, de sorte que ceux-ci parvenaient souvent à remplacer leurs pères dans leurs fonctions. La difficulté d'avoir des prêtres rendait peu difficile sur le choix; mais si on manquait d'églises dans la partie supérieure, elles étaient devenues si nombreuses en Vestrogothie qu'on résolut de réunir les plus petites (1234) [2]. Le clergé suédois réclama le droit de se marier en invoquant une ancienne permission du pape [3]. Les paysans firent pour leurs prêtres une demande analogue, dans la révolte de Scanie, en 1180. Les clercs, qui ne purent obtenir la permission de se marier, s'engagèrent dans des liaisons illicites, et quand les évêques voulurent arrêter ce scandale, les prêtres s'assemblèrent pour s'exciter à la résistance, et ils prononcèrent des amendes contre ceux qui céderaient par faiblesse. Il faut ajouter à cela les plaintes provoquées dans le bas clergé par les visites ruineuses des évêques et les malheureuses discordes qui divisaient l'Église, car les prêtres étaient animés des sentimens les plus hostiles contre les moines, dont le nombre, en Suède, venait de s'accroître des franciscains et des dominicains, ou frères gris et noirs (*grå och svart bröder*).

Dans le concile, assemblé par le cardinal à

[1] Cela leur fut défendu sous des peines graves et même sous peine d'excommunication par une bulle du pape Grégoire IX, en date de 1234.

[2] *Diplomatarium Svec.*

[3] Le pape répondait qu'il n'avait pas connaissance de cette permission.

Skenninge en 1248, auquel assistèrent le jarl et plusieurs seigneurs laïques, il fut défendu aux prêtres suédois de se marier sous peine d'excommunication; on leur prescrivit l'étude de la loi canonique. Après ces dispositions, on s'occupa de l'élection des évêques par les chapitres, à l'exclusion de toute influence des laïques. Là où il n'existait pas de chapitres, on devait en organiser au siége de chaque évêché; mais, comme il arrive ordinairement, ces décisions ne furent pas exécutées à la lettre : dix ans plus tard, on se plaignait de l'inexécution de l'ordonnance relative aux chapitres, quoiqu'ils fussent formés et qu'on leur eût assigné des revenus. On peut voir quel respect les prêtres portaient aux dispositions prohibitives du mariage par celles que contenaient les lois des provinces au sujet de la succession de leurs enfans et de ceux des évêques longtemps encore après le concile de Skenninge. Au reste cette ordonnance fut suivie de la publication d'une bulle du pape, laquelle adoucissait la rigueur des dispositions pénales prononcées contre les prêtres qui contractaient des unions illégitimes.

Birger-Jarl le cadet, qui en 1248 fut revêtu de la dignité de jarl, était, comme son prédécesseur Ulf, membre de la famille de Folkunga, et marié à une sœur du roi Érik. Ces paroles du légat donnent la mesure de la puissance de ce prince : « *Tout le pays est gouverné par lui.* » Après le concile de Skenninge et le retour de la paix avec la Norvége, paix qui avait été longtemps troublée par la participation des habitans du Vermland aux divisions de ce royaume et par une invasion de Norvégiens, qui en était la suite, le jarl se mit à la tête d'une croisade contre les Tawastiens en Finlande : ce peuple, retombé dans l'idolâtrie, exerçait des cruautés inouïes contre les chrétiens; il s'était réuni aux Caréliens et aux Esthoniens, avec lesquels il inquiétait les côtes de la Suède. Birger vainquit les Tawastiens et les obligea d'embrasser le christianisme, qu'ils avaient renié. Il bâtit Tavastehus dans leur pays et y envoya des colonies chrétiennes : on attribue à Birger-Jarl celle d'*Ostrobothnie* en Finlande, composée de Suédois, comme on attribue à saint Érik celle de Nyland. La *Chronique rimée* admet que le Tawestland chrétien appartenait autrefois à la Russie. Ce qu'il y a de certain, c'est que longtemps auparavant, pendant la guerre finnoise, les Suédois firent aussi une invasion en Russie [1]; mais ils furent repoussés, d'après les *Annales russes*, par le grand-duc Alexandre Nevski, qui pendant le combat blessa Birger de sa propre main [2]. On dit qu'un fils du jarl (probablement son fils naturel Guttorm) assistait à cette journée.

Le roi Érik Ériksson mourut le 2 février 1252. C'était un homme réfléchi et juste, au dire des anciens, mais peu habile à manier les armes. En 1243, il avait épousé Catherine, fille d'un Folkunge, Sune Folkusson, et petite-fille du roi Sverker II; elle ne lui laissa point d'héritiers, et quand il fut mort, elle se retira dans un couvent. Cent ans après l'élection de saint Érik, sa famille s'éteignit avec le roi Érik Ériksson [3].

CHAPITRE IV.

LES FOLKUNGAR.

Birger-Jarl et ses fils. — Le roi Birger et ses frères. — Magnus Ériksson avec ses fils.

La puissante famille que nous voyons s'élever sur le trône marque une nouvelle ère non-seulement pour le pouvoir royal, mais encore pour celui des grands. Ces deux pouvoirs s'accrurent aux dépens du peuple; mais c'était seulement quand il s'agissait de le subjuguer que le roi et les grands unissaient leurs efforts. Aussi le siècle de la licence pour les grands devint celui de la législation pour le peuple. Cette législation, prise à la lettre, contient la confirmation de l'ancienne confédération par les rois; mais au-dessus d'elle planent deux corps privilégiés, dont les principaux membres, secouant le joug des lois, se substituaient au peuple dans les actes et dans les conseils. Les dissensions qui divisaient autrefois le peuple ne se firent remarquer que dans les hautes classes, au milieu des législateurs eux-mêmes, semblables à des architectes qui se précipiteraient mutuellement du faîte de l'édifice qu'ils auraient élevé.

[1] Des bulles du pape excitent à des croisades contre les Tawastiens, retombés dans les erreurs du paganisme, et contre les Russes infidèles. Les chrétiens étaient exposés à leurs attaques.

[2] Voyez Karamsin.

[3] Erici Olai, *Chronica*.

Ces lois et ces traditions ne sont pas les seuls monumens que ce siècle nous ait légués. La grande *Chronique rimée*, source principale de l'histoire de Suède pendant la dernière période du moyen âge, commence à la révolte des Folkungar contre le roi Érik Eriksson. Elle est l'œuvre de plusieurs auteurs contemporains des événemens qui y sont racontés : ils sont la plupart inconnus; le premier vivait en 1319. Le meilleur écrit sorti du moyen âge suédois est *Konunga och hofdinga styrelsen* [1] (l'administration des rois et des gouverneurs). Cet ouvrage moral et politique appartient au règne de la famille Folkunga. L'auteur anonyme avait probablement, comme plusieurs Suédois de cette époque, étudié à Paris [2], où le traité d'*Ægidii Romani de Regimine principum* (écrit, dit-on, par le roi Philippe-le-Bel) lui servit de modèle. Le *Konunga och hofdinga styrel sen* est rempli d'idées d'indépendance et paraît avoir été écrit sous un roi encore enfant, sans doute sous la minorité de Magnus Eriksson. Quoique selon toute vraisemblance l'auteur appartienne à l'Église, il était peu zélé pour sa puissance temporelle, et il apprit, par les dangers du système électif et par la licence de l'oligarchie, à défendre le trône héréditaire et un pouvoir royal tirant sa force de la loi et du peuple. L'ouvrage se distingue par l'énergique simplicité du style, et sa date est le meilleur témoignage de son authenticité.

Le grand Gustave-Adolphe, qui en ordonna d'abord la publication, estimait tellement ce livre qu'il voulut qu'on l'employât pour l'instruction de sa fille ainsi que dans les écoles du royaume. La plus grande partie de nos vieilles romances populaires datent de cette époque : c'était le siècle de la chevalerie en Suède. Dans le même temps, les romans de chevalerie firent invasion dans le Nord, et nous en avons en langue suédoise plusieurs de ce genre dont les originaux allemands ou français ont disparu [3].

Birger-Jarl, qui avait la possession réelle du pouvoir suprême dès les derniers temps d'Érik Eriksson, était à la croisade, en Finlande, lorsque le trône devint vacant. On y pourvut promptement en proclamant le fils aîné du jarl, le jeune Waldemar, par l'influence du chevalier Jvar-Blå, seigneur de Gröneborg, qui sembla vouloir ainsi prévenir une guerre civile. Élever Waldemar sur le trône, c'était donner le gouvernement au père. Cependant Birger, à son retour de l'armée, exprima hautement son mécontentement, demandant avec colère qui avait osé donner un roi à la Suède : « C'est moi qui l'ai osé, répondit Ivar, et si vous n'en êtes pas content, nous saurons bien où en trouver un autre. » Le jarl garda pendant quelques instans un profond silence qu'il interrompit en ajoutant : « Qui voulez-vous donc pour roi? — Sous l'habit que je porte, répliqua Ivar, il pourrait s'en rencontrer un. » Birger-Jarl s'en tint à cette explication. Waldemar fut couronné à Linköping en 1251; il était encore enfant et soumis, ainsi que ses frères, à la surveillance de son gouverneur.

Le jarl ne devait trouver de concurrens redoutables que dans sa propre famille. A cette époque, les Folkungar étaient capables de toutes sortes d'actions répréhensibles; ils ravageaient tout le pays avec des bandes armées : c'étaient plutôt des brigands que des nobles [1]. Les *Sagas des rois de Norvége* racontent que des troubles s'élevèrent pour l'élection du roi, à cause de la pluralité des prétendans. Les principaux chefs des mécontens étaient Philippe, fils du roi de Folkunga, chassé sous le règne précédent; Canut, fils du puissant Magnus Brok et neveu du roi Érik Knutson; un autre Philippe, premier conseiller de Holmgeir, décapité par ordre de Birger-Jarl en 1248; enfin le jeune et brave Charles Ulfsson, dont le père était jarl de Suède avant Birger. Tous étaient issus de la famille de Folkunga. Les deux premiers prétendaient à la couronne; le dernier est regardé comme le plus puissant des ennemis de Birger-Jarl, quoiqu'il n'ait pas pris part à la révolte dirigée contre ce prince. Philippe et Canut cherchèrent du secours hors des frontières : d'abord en Norvége, mais sans suc-

[1] *Um styrilse Konunga och höfdinga*, publié par Jean Burens en 1634.

[2] Une lettre de l'archevêque Jean à Upsala (1291) contient des règles prescrites aux Suédois qui y font leurs études, qui y possèdent une maison dotée pour cet objet et qui recevaient à titre de secours une partie de la dîme du diocèse d'Upsala.

[3] *Saga suédoise* de Didrick de Bern et le roman poétique du duc Frédéric de Normandie. (Voyez la *Revue Iduna*, livraisons 9 et 10.)

[1] *Chronique rimée.* — Johannes Magnus, *Gothorum Sveorumque Historia.*

cès; puis plus heureux en Danemark et en Allemagne, ils ramenèrent des mercenaires et marchèrent sur la haute Suède, où ils comptaient probablement trouver un plus grand nombre de partisans. Les habitans d'Upland sont ceux dont il est le plus parlé dans leur armée. Le jarl les rencontra au pont de Herrevad (*herrevads bro*) dans le Vestmanland; il leur offrit la paix. Les chefs se rendirent sans armes de l'autre côté du pont : le jarl les fit arrêter et décapiter. Telle est le récit de la *Chronique rimée*, et les *Sagas des rois de Norvége* s'accordent avec lui, ajoutant seulement que cette action du jarl fut sévèrement blâmée[1]. Charles Ulfsson reçut ces nouvelles en Norvége, où il avait emmené la fille de Birger pour lui faire épouser le fils du roi Håkan. Il rentra dans sa patrie; mais redoutant quelque guet-à-pens de la part du jarl, il s'expatria et périt dans une croisade contre les Lithuaniens. Personne après lui n'osa se révolter contre Birger-Jarl.

En 1255, le jarl demanda au pape et obtint de lui la permission d'aliéner, en faveur de Waldemar et de ses fils, certaines parties du royaume qui, dit-on, lui appartenaient légitimement en sa qualité de duc des Suédois. Il voulait, par ce moyen, élever les siens au-dessus de tous leurs rivaux. Il réussit, mais il alluma ainsi le flambeau de la discorde dans sa propre maison. Sa première femme, qu'il perdit en 1254, lui avait donné quatre fils qui plus tard entrèrent en altercation sur le tombeau de leur père. Birger contracta de nouveaux liens en Danemark avec Mechthild, veuve du roi Abel, qui avait assassiné son frère; il demanda de plus, pour son fils Waldemar, la fille du roi Érik Plogpenning, qui avait péri aussi victime d'un assassinat. Waldemar, doué d'une grande beauté, à peine âgé de vingt ans, célébra avec éclat ses noces avec la princesse Sophie, à Iönköping, en 1262. Birger alors porta une loi qui attribuait à la sœur une part égale à celle de son frère dans la succession : car autrefois la sœur n'héritait que quand elle n'avait pas de frère; dans le cas contraire, on disait : « *Le chapeau prend, la coiffe doit se retirer*[2]. »

Il établit aussi la paix du pays, nommée *edsöre* : elle était assurée par le serment du roi et par celui des principaux du royaume[1]. On voulait, par des lois sévères, garantir la sûreté des propriétés (*hemfrid*), celle du sexe (*quinnofrid*), des églises (*kyrkofrid*) et des tings (*tingsfrid*), et prévenir les vengeances injustes; les dispositions pénales de la loi ne s'étendaient pas plus loin. Quiconque attentait à la sûreté publique (*edsöre*) était mis hors la loi dans tout le royaume, et tout ce qu'il possédait sur terre était confisqué. Il ne pouvait racheter sa faute ou son crime par argent que sur la prière du plaignant. L'abolition de l'épreuve par le fer rouge (*iernbörd*), comme preuve légale, appartient aussi à la législation de Birger-Jarl On abolit également le servage volontaire (*gåfträlar*) : c'était l'état de ceux qui de leur plein gré aliénaient leur liberté. Il fut rendu encore plusieurs autres ordonnances qui ont été conservées dans la loi des Ostrogoths.

La fondation de la ville de Stockholm est aussi attribuée à Birger, quoiqu'on eût commencé à y élever des habitations depuis la destruction de Sigtuna, en 1187, par des pirates finlandais. La petite île sur laquelle était bâtie la première ville, entre les deux bras du Mälaren[2], fut fortifiée pour défendre le pays contre la piraterie des Finnois, si redoutables encore à cette époque que le pape, par une bulle de 1259, engage les rois de Suède et de Danemark à réunir leurs efforts contre les déprédations des païens sur les côtes de la Suède : « Stockholm était la clé du lac Maren, dit le premier auteur de la *Chronique rimée*, et sept villes couronnaient ses rives. » Plusieurs traités de commerce attestent l'existence de ces villes. Une convention entre Lubeck et Hambourg assurait la liberté réciproque du commerce, et cette liberté s'étendit jusqu'à Riga. Dans le renouvellement du traité avec Lubeck, on rappelle celui qui avait été en vigueur entre la Suède et les villes allemandes depuis le temps du roi Canut Ériksson. Birger chercha à ouvrir des relations avec l'Angleterre. Il était estimé comme médiateur dans les différends du Danemark et de la Norvége, et il donna asile dans sa cour à

[1] *Saga du roi Håkan Håkansson*, c. 269.

[2] Formule de la loi des Ostrogoths pour indiquer le droit des hommes dans toutes les affaires de succession.

[1] *Edsöre* signifie serment

[2] « Elle avait des tours et des remparts, dit Olaus Petri, mais ces murs n'étaient que des palissades en bois, ainsi que ceux qui entouraient la ville en 1317. » (Voyez *Script. rerum svecic*, t. 1, sect. 1, p. 56.)

un grand-duc de Russie[1]. Birger-Jarl, roi sans en avoir le titre, le dernier et le plus puissant des jarls suédois, mourut le 21 octobre 1266. Il laissa des regrets, quoique sa conduite n'eût pas été irréprochable. Les vieillards et les jeunes gens le pleurèrent, disent les chroniqueurs, et les femmes, dont il avait réhabilité et assuré les droits, prièrent pour son âme.

Waldemar prit alors les rênes du gouvernement; mais il devait céder à ses frères les parties de son royaume que son père leur avait destinées. Magnus reçut la Sudermanie avec le château de Nyköping; il fut le seul qui porta le titre de duc pendant la vie de Waldemar. Érik, dont le fief n'est pas indiqué, ne prit le titre de prince qu'après l'avénement de Magnus au trône; mais il mourut bientôt après, en 1275. Benoît (*Bengt*), le plus jeune, entra dans les ordres: il fut nommé chancelier sous le règne de Magnus, fait duc de Finlande en 1284, et deux années plus tard évêque de Linköping; il mourut, revêtu de cette dignité, en 1291. Il était aimé pour sa bonté, et fit de vains efforts pour entretenir la bonne intelligence entre ses frères[2]. Les deux plus âgés ne tardèrent pas à se brouiller avec Waldemar, qui ne pensait qu'à ses plaisirs. La reine mécontenta gravement ses beaux-frères; elle donna à Érik, à cause de son peu d'importance, le surnom d'Érik *nul* (*Erik alsintet*). Il porta ses plaintes en Norvége. Magnus, qui était d'une complexion sèche et d'un teint basané, fut nommé *Kettilbotaren*. Mais sa cour était plus brillante et plus nombreuse que celle du roi; ses courtisans s'exerçaient aux tournois. Une intrigue amoureuse fit perdre à Waldemar son royaume. Sa femme Sophie, qui lui avait déjà donné plusieurs héritiers[3], reçut, en 1273, une visite de sa sœur Jutta, qui avait quitté son couvent pour venir

[1] Andrei Jaroslawitsch, frère d'Alexandre Newski. (Voyez Karamsin.)

[2] Birger-Jarl avait en outre un fils naturel nommé Guttorm et qui mourut en 1284.

[3] Un fils Erik (un autre plus âgé et du même nom mourut en 1268); deux filles, Richissa et Marina, dont la première épousa le prince Primislav de Katitsch, depuis roi de Pologne. Nous devons au mariage de la dernière avec le comte Rudolphe de Diepholt une tradition romanesque. (V. *Script. rerum svecic*, t. 1, sect. 2, p. 12.) Il ne faut pas oublier une autre fille, Marguerite, qui prit le voile dans le couvent de Skenninge, suivant Ericus Olai.

en Suède, *belle comme un ange venant du ciel*, dit l'ancienne *Chronique rimée*. Une liaison criminelle, dont un enfant fut le fruit, s'établit entre elle et le roi, introduisit la discorde dans la maison de celui-ci, le ravala aux yeux du peuple et lui attira les anathèmes de l'Église. On voit qu'il fut obligé d'expier sa faute par un pèlerinage à Rome, car la bulle du 9 janvier 1274[1], par laquelle le pape défend d'élire un autre roi en Suède, paraît avoir été sollicitée par Waldemar pendant son voyage. Les lettres de Magnus, avec le titre de roi, n'existent que depuis le commencement de 1275. En datant une lettre de l'année 1285 comme de la douzième de son règne, il paraît qu'il y comprend le temps de sa régence pendant l'absence de Waldemar. C'est là ce qui explique pourquoi il était si peu disposé à céder le royaume au retour du roi. Une entrevue eut lieu entre les quatre frères dans l'été de 1274. L'offre qu'y fit le cadet de sa part du royaume, pour maintenir la concorde dans sa famille, resta sans résultat: l'année suivante éclata la guerre civile. Magnus et Érik firent alliance avec Érik Glipping roi de Danemark, qui leur donna un secours en hommes, en échange d'une promesse de six mille marcs d'argent. L'armée du roi, composée en grande partie de paysans, rencontra les Danois à Hofva, en Vestrogothie, et leur disputa le passage de la forêt du Tiweden. Waldemar et toute sa cour, dans une sécurité parfaite, s'étaient arrêtés au milieu de la forêt de Ramundeboda; on dit même que le roi s'était livré au sommeil et que la reine jouait aux échecs, plaisantant sur le prince Magnus, lorsqu'un messager couvert de sang vint leur annoncer le désastre et la fuite de l'armée. Waldemar et son épouse, emportant leur fils âgé de trois ans, s'enfuirent à travers les forêts du Vermeland et se réfugièrent en Norvége. Waldemar fit ensuite une tentative qui ne réussit pas: étant rentré en Suède, il fut fait prisonnier et obligé d'en passer par les conditions que Magnus lui imposa; on ne lui restitua que la Gothie. Magnus fut couronné en 1279 à Upsala, où le siége de l'archevêché, qui était auparavant dans l'ancienne ville du même nom, avait été transféré. Waldemar tenta de recouvrer sa puissance par la médiation de la Norvége et avec le secours du Dane-

[1] Celse, *Bullarium*.

mark, lorsque le roi de ce pays eut embrassé sa cause; mais il échoua et se consola dans les bras d'une nouvelle maîtresse. Un ancien mémoire contient ce passage : « En 1279, le roi Waldemar abandonna ses droits à sa part dans le royaume à son frère Magnus et se rendit en Danemark à cause d'une certaine Christine. » Nous le voyons quitter sa femme et en prendre successivement trois autres, renouveler plusieurs fois ses prétentions et son abdication, et enfin emprisonné au château de Nyköping, en 1288. Sa captivité n'était pas dure ; elle devint encore plus douce après la mort de Magnus. Son fils Érik, ayant été arrêté, partagea son sort. Waldemar termina ses jours en prison, en 1302[1]. Son fils fut rendu à la liberté et fait duc, comme on le voit dans les anciennes chartes de Norvége[2]. En 1322 il devint l'un des sénateurs du roi Magnus Ériksson.

Magnus avait d'abord été élevé au trône par les habitans d'Upland (*Uppländingarne*), nom générique que la *Chronique rimée* donne aux habitans de la Suède proprement dite. Ils n'avaient ni oublié leur ancien droit d'élire les rois et de les déposer, ni perdu leur valeur turbulente héréditaire : on les trouve toujours sous les armes dans toutes les révoltes des Folkunga. Aussi Magnus en eut-il une à combattre, de même que son père, lorsqu'il eut terminé la guerre de Danemark, qui s'était bornée à des dévastations réciproques. Les habitans de la Suède (*Uppsvear*) lui reprochaient sa clémence envers les étrangers et la confiance avec laquelle il les traitait de préférence aux naturels, d'autant plus que cette faveur était souvent payée d'ingratitude. Peder Porse, exilé danois qui avait gagné la faveur de Magnus, enferma lui-même, pour se faire payer d'une dette, le roi dans un château qui lui avait été confié. On dit néanmoins que le roi ne lui retira pas ses bonnes grâces. Ingemar Nilsson, autre chevalier danois, pour qui le roi avait de l'attachement et à qui il avait donné en mariage sa parente Hélène, était l'objet de la haine générale. Ici la famille Folkunga se montre de nouveau, et des menaces elle en vient aux voies de fait. Elle fit périr en 1278 Ingemar Nilsson, fit enfermer le comte Gerhard de Holstein, beau-frère du roi, qui était venu pour voir sa fille, força la reine à entrer dans un couvent, assiégea Iönköping et parut disposée à remettre Waldemar sur le trône. Le danger était si imminent que Magnus fut obligé de recourir à la dissimulation. Il apaisa les révoltés par des promesses et des flatteries; des lettres et des traités attestent le bon accord apparent du roi et de Birger Philipsson, un des chefs rebelles. Le roi dînait un jour chez eux ; il les invita ensuite à le venir voir dans son domaine de Gälaquist, près de Skara. Ils furent arrêtés là où le favori du roi avait été assassiné. Transférés à Stockholm, quatre d'entre eux furent décapités en 1280 ; beaucoup d'autres perdirent la vie, et leurs biens furent confisqués. On est étonné de voir la loi romaine (*Julia majestatis*) invoquée contre les rebelles[1]. Ce fut la troisième et la dernière révolte des Folkungar sous trois règnes consécutifs. Ce nom, si longtemps redouté, ne reparaît plus, quoiqu'on sache qu'en dehors de la branche qui occupait le trône, des membres importans de la famille ont survécu aux derniers désastres. Il paraît démontré que le nom de Folkunga devint à la fin celui d'un parti et servit à désigner la plus puissante des ligues et des bandes guerrières qu'aient enfantées les longues guerres civiles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le roi, par son ordonnance de Skenninge de 1285, défend, sous les peines les plus sévères, les associations et les *sociétés secrètes*, surtout parmi la noblesse, comme un mal enraciné, dont le royaume avait fait trop longtemps la *dure expérience*. Les affiliés de ces sociétés étaient mis hors la loi pour le reste de leur vie, et leurs terres étaient dévastées, à moins que le roi ne leur fît grâce.

Les ordonnances et les mesures prises à cette époque, après que les discordes civiles eurent été apaisées, jettent un grand jour sur l'état du pays. On les a peut-être trop aisément regardées comme une législation nouvelle, tandis qu'elles sont plutôt l'expression d'un état de choses existant, et sous ce point de vue elles offrent plus d'intérêt. On dit généralement que c'est le roi Magnus qui a établi les assemblées des notables (*herredagarne*), et a ainsi ravi au peuple son droit de participation à la confection des lois, tel qu'il l'exerçait dans les anciens *alsherjarting*. Mais ces assemblées étaient

[1] *Script. rerum svecic,* t. 1, p. 29.
[2] Suhm, *Historie af Danemark,* t. 11, p. 673.

[1] *In legem Juliam majestatis inciderunt.* (Lettre du roi à son frère Benoît, du 25 juillet 1282.)

presque tombées en désuétude, de même que les sacrifices, et elles ne pouvaient revivre comme diètes tant que dureraient les querelles religieuses ou relatives au droit de régner sur la Suède. A l'époque où les élections étaient contestées, où deux maisons royales se disputaient le pouvoir, la véritable influence du peuple avait déjà passé aux mains des grands. Entourés de guerriers entre lesquels un outrage, même involontaire, ou une parole inconsidérée pouvaient faire naître des combats sanglans [1], ils usaient l'ardeur de leurs troupes dans les guerres civiles, et ils employaient leur influence sur le peuple à l'entretenir dans la révolte. Ces dangers étaient surtout plus pressans quand le roi convoquait le peuple pour quelque délibération ; la foule qui s'y pressait, en demandant à vivre aux frais du roi, occasionna des retards et beaucoup de dépenses. Nous pouvons ainsi comprendre l'édit sévère du roi Magnus relatif à la paix générale. Il ordonnait que dans toute province où le roi arrivait pour tenir conseil, et pendant toute sa durée, il y eût cessation absolue d'hostilités flagrantes entre les citoyens, quelque nobles qu'ils fussent. On devait déposer les armes de guerre, sous peine d'être mis à jamais hors la loi et de perdre tous ses biens. Nous comprenons également la défense de se présenter à l'assemblée sans invitation ou de s'y faire accompagner d'une suite plus nombreuse que celle qui était autorisée par le roi. Nous ne nous étonnons plus du droit qu'il se réservait de juger lui-même ou par des hommes qu'il commettait à cet effet (*med sitt råd eller gode män*) différentes affaires *dont les lois n'avaient pas prévu ou déterminé les cas* [2]. C'était un progrès pour le temps, et le peuple le jugea ainsi ; car c'est par cette énergie que le roi donna de la force aux *lois de la paix* de son père : il protégea les veuves, les orphelins et surtout les vieillards qui avaient été à son service ; il défendit la contrainte à main armée pour obtenir du peuple le logement et la nourriture (*wåldgästning*), ou cette mauvaise habitude, longtemps dominante parmi les voyageurs, riches ou non, de manger sans payer et de consommer en quelques heures ce que le pauvre n'avait gagné qu'avec beaucoup de temps et de travail [1]. Aussi ces lois et la sévérité avec laquelle elles furent exécutées firent-elles donner au roi Magnus le surnom de *Ladulås*, parce qu'il était la *serrure* du grenier du paysan : « Et ce nom de *Ladulås*, dit Olaus Petri dans sa *Chronique suédoise*, fut pour le roi Magnus un titre plus honorable et plus glorieux que celui d'empereur romain, car peu de princes ont mérité le nom de *Ladulås :* celui de *Ladubrott* (*briseur de porte de grenier*), a toujours été plus généralement appliqué dans le monde. »

On a besoin d'oublier que les deux grands rois qui firent des lois de paix en Suède avaient eux-mêmes les mains souillées d'un sang perfidement versé. Magnus paraissait ne plus se souvenir de la manière dont il s'était emparé de la couronne lorsqu'au concile de Telge, en 1279, il obtint des clercs qui y étaient réunis la déclaration que celui qui oserait à l'avenir porter la main sur un roi de Suède couronné serait condamné au bannissement et ne pourrait jamais être reconnu chef légitime de l'État. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que son époque se distingua par de nouvelles idées sur le droit et le pouvoir des rois, et cela est si évident qu'on a pu sans invraisemblance faire remonter jusque-là plusieurs ordonnances conçues dans le même sens. Le décret de l'île du Saint-Esprit (*Helge Andsholme*) est dans ce cas [2]. Personne n'en avait entendu parler avant qu'un particulier, qui cherchait sa fortune dans les faveurs de la cour, l'eût fait connaître. Ce décret, de 1282, assurait à la couronne la propriété exclusive de toutes les mines, de la pêche dans les rivières et les fleuves de Suède, de tous les défrichemens des forêts et contrées sauvages ; il autorisait en outre le prélèvement d'un nouvel impôt dont les terres étaient frappées, parce que les revenus d'Upsala-Öde ne suffisaient plus aux dépenses de la cour et du gouvernement. Ce récit, quoique mis en doute d'abord, a

[1] Voyez l'ordonnance de Magnus contre les injures.

[2] Ce sont les termes de l'ordonnance de Skenninge de 1285.

[1] L'ordonnance d'*Alsnö* de la même année. Un surveillant devait être nommé dans chaque village pour procurer aux voyageurs la nourriture et la leur faire payer. Personne ne pouvait exiger des chevaux sans un ordre du roi. Les maisons des évêques et des nobles étaient exemptes de toute visite des voyageurs.

[2] Ainsi nommé parce qu'il devait être consenti dans l'île Saint-Esprit à Stockholm-Palne Ériksson (Rosenstråle), adulateur de Jean III, est soupçonné d'en être l'auteur.

acquis plus tard une sorte de probabilité qui ne peut cependant prévaloir contre des témoignages irrécusables. Les mines ont été incontestablement autrefois, comme elles le sont encore, des propriétés particulières; il en était de même des pêcheries qui existaient dans les grands fleuves du Norrland [1], quoique les rois en possédassent quelques-unes. Les bois communaux étaient sous la même condition : on les cite dans les lois provinciales comme propriétés communales, quoiqu'il soit question quelquefois de bois communaux (*allmänning*) appartenant au roi [2], car il était tout naturel que la couronne s'emparât des terrains sur lesquels personne n'avait aucun droit réel. Dès le temps de la famille de Folkunga, nous voyons dés ordonnances royales relatives à de grandes contrées désertes autour de la partie supérieure du golfe de Bothnie, et le mode de division territoriale qui doit présider aux opérations du cadastre [3] est d'une antiquité d'autant plus certaine qu'il est incontestable qu'il y eut des impôts territoriaux avant Magnus Ladulås. C'étaient primitivement des dons gratuits pour l'entretien des sacrifices annuels, et lorsque les rois entreprenaient quelque guerre ou quelque voyage dans leur royaume, on levait accidentellement, sur la terre et sur les hommes, divers subsides, sous différentes dénominations, selon les provinces, et ces subsides devinrent à la longue des impôts permanens. Chaque impôt devait être consenti par le peuple; mais la défense que Magnus fit aux employés de lever des impôts contre la volonté du roi fait voir que les abus ne manquaient pas. Il s'excuse lui-même auprès des Helsingiens pour les impôts extraordinaires qu'ils lui ont payés volontairement et non à cause de son droit; il les prie de lui pardonner et de ne se souvenir que du peu de bien qu'il avait pu faire pendant son règne [1]. Le même roi regardait cependant les impôts comme sa propriété particulière, car ce fut sur l'impôt qu'il prit les riches dotations dont il combla les églises et les couvens. C'est une fausse idée de la nature des terres imposées de Suède (*skattejord*) [2] qui a donné quelque importance au décret supposé de Helge Andsholm. Depuis longtemps, les colons qui s'établissent sur les terres communales acquièrent par des contributions à la couronne des titres authentiques de propriété. On peut donc conclure de là que la couronne se prétendait propriétaire du sol quoiqu'il eût appartenu primitivement aux communes, et que les colons par des contributions payées au gouvernement, comme le prouvent divers procès, se dégageaient de la dépendance où ils étaient auparavant vis-à-vis de ces mêmes communes. Il n'y a qu'un pas de cette conclusion à celle-ci, que l'obligation de payer des contributions ne pouvait se concilier avec l'idée de la propriété du sol, et que naturellement le sol appartenait à celui qui recevait la contribution. Cette opinion a été quelquefois exprimée en Suède, mais elle a aussi été réfutée avec succès. En elle-même, elle est en opposition avec le droit public de Suède, tout à fait étranger aux idées qui, dans d'autres pays, naquirent du système des fiefs fondé sur la conquête [3]. Tout cela était inconnu en Suède; aussi ses institutions ne ressemblent-elles qu'en apparence à celles des pays où ce système avait été établi. Et cela ressort principalement de la différence qui existe entre les nobles (*frälse*) et les imposés (*ofrälse*), différence plus tranchée sous le règne de Magnus Ladulås. Le premier de ces termes, *frälse*, ne signifiait qu'exemption des taxes (*skattfrihet*), et le second, *ofrälse*, l'obligation de payer les tributs à la couronne

[1] L'ordonnance du roi Birger Magnusson de 1297, relative au dixième que les Helsingiens devaient payer sur le saumon, le hareng et le chien marin, ne fait pas présupposer le droit exclusif de la couronne aux pêcheries.

[2] Les bois communaux (*allmänning*) sont mentionnés comme propriété du roi dans la *Loi d'Ostrogothie*.

[3] Comme l'unité monétaire était le *marc*, *œre* (*mark öre, örtug*), les terres cultivées furent évaluées en arpens (*öresland*). Un autre système était basé sur le 1/8 du tonneau (*åttengar*); de là *attendsakir* : il est surtout en usage dans la Gothie et dans l'Upland, comme on le voit dans des lettres de 1200. (*Dipl. svec.*, I.)

[1] « Quare vobis universis ac singulis humiliter in Domino supplicamus, quatenus in hoc velitis nobis parcere, et sic vestris de cordibus omnino dimittere, ut non nobis hoc coràm summi judicis oculis imputetur. »

[2] *Skattjord*, terre qui payait des redevances à la couronne.

[3] Ainsi la terre appelée chez les Anglo-Saxons *folkland* (pays du peuple) pour la distinguer de celle qu'on possédait à titre de fief, reçut dans le cours des siècles le nom de *terra regia*. Cet usage se glissa par la conquête des Normands dans les lois anglaises. De là l'opinion erronée que les rois étaient dès le principe possesseurs de toute la terre *jure coronæ*.

(*skattskyldighet*) ; mais dans les deux cas, non-seulement la liberté individuelle était garantie, mais le droit plein et entier de possession territoriale était assuré.

Magnus a achevé d'affranchir les terres du clergé (*andeliga frälset*) en Suède et attaché les premiers priviléges à celles des nobles (*verldsliga eller adeliga frälset*). Le but de ces priviléges était moins d'augmenter la puissance des nobles que d'étendre celle du roi. On peut considérer cette innovation comme une tentative de faire de la noblesse une noblesse de service (*tjenstadel*) ou de faire du service la condition d'une liberté noble. Les employés du roi (*konungens män*) jouissaient sans doute depuis longtemps de l'exemption des taxes: « Ils lui servaient, selon les propres paroles de Magnus, de conseil et d'appui, et, pour cela, méritaient plus d'honneur. » C'étaient en général des personnes de haute naissance; du moins aucun d'eux, s'il n'était né libre (*friboren*) ne pouvait avoir l'honneur d'être frère d'armes du roi. Mais cette noblesse était personnelle et non héréditaire. Il y avait une autre noblesse de naissance dont l'opinion publique reconnaissait l'existence antérieure aux priviléges et assez puissante pour s'en passer; cependant on remarque de bonne heure les efforts du roi pour l'attirer à son service et à sa cour : ce sont les membres de cette ancienne noblesse tenant aux maisons royales par le sang ou par alliance qui, dans les actes de cette époque, sont nommés *les grands*[1], *les barons et les nobles du royaume*[2], *les hommes d'une haute et bonne naissance*.

Aussi étaient-ils entourés d'une cour guerrière, qui s'était augmentée pendant les troubles intérieurs ; ils mesuraient leur liberté sur leur puissance, et probablement il ne leur manquait ni la volonté ni les moyens de se soustraire aux impôts. Ce n'était pas seulement à la cour des rois que les plus grands honneurs étaient attachés à ceux qui y exerçaient quelque emploi, puisque les lois ne mettaient pas moins de prix à la vie d'un homme de la cour d'un jarl, d'un évêque ou d'un autre seigneur qui entretenait quarante serviteurs dans sa maison qu'à celle d'un serviteur du roi. Lorsque le roi Magnus exempta des contributions tous ceux qui servaient à cheval sous quelque seigneur que ce pût être[1], il avait évidemment le dessein de gagner à la couronne ces bandes guerrières qui se distinguaient par leur brillante tenue, et de faire en quelque sorte dépendre la liberté des nobles de l'obligation du service. Telle est l'origine de l'équipement des cavaliers nobles (*adeliga rusttiensten*[2]). Quiconque s'était monté à ses frais pour entrer dans le corps de cavalerie et combattre les ennemis de l'État obtenait la franchise (*frälse*) pour sa personne et ses biens : c'est ce qu'on appela *service pour exemption*, en opposition au *paiement des contributions comme paysan*. Les hommes de cette dernière classe pouvaient obtenir le même avantage par le même moyen, et beaucoup l'ont fait. La négligence à faire son service à cheval[3] entraînait pour le chevalier la perte de son droit d'exemption aux termes de la loi. Le titre de chevalier, créé par Magnus, était devenu aussi une distinction personnelle parmi la noblesse, dont les institutions rappellent celle de la chevalerie. Dans les actes publics, les chevaliers sont toujours nommés en première ligne après les évêques : seuls ils sont appelés seigneurs (*herremän*); après eux viennent les écuyers (*väpnare svenar af vapen* ou gens d'armes), d'après l'étymologie du mot *noblesse de service*[4]. Ces deux classes étaient comprises sous la dénomination d'*hommes de naissance :* elle ne s'appliquait donc pas seulement aux nobles qui s'étaient dispensés de la taxe en s'équipant.

Depuis les dissensions civiles et la guerre avec le Danemark, la tranquillité s'était solidement établie sous le règne de Magnus; il jouissait d'une grande autorité chez ses voisins et était allié à plusieurs princes allemands[5]. Il fut choisi comme arbitre dans les différends qui s'élevèrent entre la Norvége et les villes anséatiques, différends à l'occasion desquels il est parlé des Allemands de Visby[6] comme d'un

[1] *Magnates, majores*, dans les anciennes chartes,— *iwiherra* (seigneur) dans la *Loi d'Ostrogothie*.

[2] *Barones sueciæ, nobiles*, dans Éricus Olai.

[1] Ordonnance d'Alsnö de 1285.

[2] *Ros* ou *rus* signifie en vieux suédois *cheval*; d'où *rostjenst* ou *rustjenst*, service à cheval.

[3] Ordonnance du roi (Magnus Eriksson) de 1385.

[4] *Sven* signifie *serviteur*.

[5] Les margraves de Brandenbourg Othon, Conrad et Jean, ainsi que le comte Gerhard de Holstein et de Schauenbourg s'étaient engagés à le secourir. Le dernier reçut 600 marcs en monnaie de toute espèce qui, d'après Olaus Petri, représentaient 200 marcs d'argent

[6] Ville anséatique de l'île de Gottland dans la Baltique.

peuple aussi indépendant que les autres. Après avoir, en 1228, mis fin aux querelles et aux rixes des paysans de Gottland avec les bourgeois de Visby, il rétablit son ancienne domination sur le Gottland. Sa cour était le brillant théâtre d'exercices chevaleresques. Les places de marsk (connétable) et de drots (grand chancelier de justice), dont il était déjà fait mention dans les anciens temps, devinrent par la suite si importantes que ceux qui les remplissaient rappelèrent la puissance des jarls. Magnus tint les grands dans la soumission pendant son règne. Les puissans fils d'Algot, dont l'un avait enlevé une femme, furent punis d'exil, d'emprisonnement et de mort.

Il fut le plus libéral de tous les rois de Suède envers l'Église ; aussi est-il appelé quelquefois *Magnus-le-Saint*. Il fonda cinq couvens. Son testament, fait en 1285, prouve qu'il avait fait vœu d'une croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte et qu'une dîme avait été levée pendant cinq ans dans ce but par les légats du pape. Il eut sept enfans d'Hedvig, princesse de Holstein, qu'il avait épousée en 1276 et qui lui survécut. Un fils et une fille étaient morts en bas âge ; les autres étaient encore en minorité. Trois d'entre eux, Birger, Érik et Waldemar, dont le premier portait déjà le titre de roi du vivant de son père, devaient se disputer plus tard la possession du royaume. La princesse Rikissa dès son bas âge avait été confiée avec beaucoup d'apparat, par le roi, au couvent de Sainte-Claire à Stockholm. Ingeborg fut fiancée en 1296 au roi de Danemark Érik Menwed : sa mémoire s'est conservée précieusement dans ce royaume.

Magnus, sentant approcher sa fin, assembla les grands et leur confia le soin de ses enfans ; il nomma le marsk Torkel Knutsson leur tuteur et mourut à Wisingsö le 18 décembre 1290. Il fut mis dans le tombeau qu'il avait fait construire dans le couvent des Franciscains de Stockholm, en exprimant le vœu *que son souvenir ne s'évanouît pas comme le son des cloches, et qu'il allât au delà du tombeau.*

Birger, qui, dès l'âge de trois ans, avait été élu, en 1284, à la place de son père, monta sur le trône, et Torkel Knutsson entra dans les fonctions de tuteur. Ce règne, dans lequel le marsk (connétable) a laissé des souvenirs si honorables que la *Chronique rimée* dit : « L'état de la Suède était si prospère que de longtemps il ne le sera davantage, » ce règne commença malheureusement par une famine et une mortalité qui rendirent surtout désastreuse l'année 1291. Torkel Knutsson acheva en Finlande l'ouvrage de saint Érik et de Birger-Jarl en y établissant le christianisme et en soumettant la partie orientale du pays, d'où sortaient fréquemment des Caréliens idolâtres pour se livrer à la piraterie et ravager de fond en comble [1] les pays qu'ils attaquaient. Une croisade fut entreprise en 1293 contre les Caréliens, qui furent vaincus, se soumirent au tribut et devinrent chrétiens, du moins de nom [2]. Wiborg fut fondée pour assurer cette conquête. Par là les Suédois communiquèrent immédiatement avec la Russie. Cette croisade finnoise entraîna aussi une guerre avec ce pays. Les Suédois, dans le cours de la campagne, prirent et fortifièrent Kexholm ; mais ils perdirent bientôt cette place, et quelques années après, Landscrone fut fondée par le marsk lui-même.

Il n'y avait pas encore en Suède de code de lois formé ou sanctionné par le roi. Les coutumes en vigueur dans les différentes provinces, et d'où sortaient les anciennes lois provinciales, étaient en général confirmées par le roi lorsque, après son élection sur la pierre de Mora [3] (*Mora-Sten*), il fesait sa tournée dans le royaume (*eriksgata*) pour recevoir les hommages des peuples ; mais l'application des lois ou l'administration de la justice était confiée aux sénéchaux, qui devaient chaque année donner au peuple lecture des lois elles-mêmes [4]. Il paraît qu'elles étaient renfermées dans de courtes sentences formulées sur un mètre antique, ce qui est prouvé par les proverbes rimés qu'on trouve souvent dans les anciennes lois. Des réglemens législatifs de cette nature avaient été réunis sous le nom de *flockr*, qui signifie *collection de vers* ; il y était enjoint aux sénéchaux

[1] Dans une circulaire adressée à Lubeck et à plusieurs villes anséatiques, le roi Birger dit que les Caréliens n'épargnaient ni le sexe, ni l'âge, ni la condition. Ils arrachaient aux prisonniers les intestins ou ils les écorchaient. Ces cruautés déterminèrent la croisade de Birger-Jarl contre les Tawastiens.

[2] Karamsin prétend que les Russes avaient été baptisés avant l'arrivée des Suédois.

[3] *Mora-Sten*, dans le voisinage d'Upsala, où les rois de Suède furent élus jusqu'à Gustave Wasa.

[4] « Legislatores regni annis singulis tenentur coràm populo legem consuetudinis publicare. » (Voyez la lettre du pape Innocent III en date du 6 mars 1206.)

de *faire et de promulguer les lois* [1]. On ne peut cependant pas supposer qu'ils avaient le droit d'en faire de nouvelles ; mais l'interprétation la plus raisonnable de ce passage, c'est qu'ils étaient chargés de temps immémorial de recueillir les règles du droit commun, de leur donner la forme la plus convenable pour les graver dans la mémoire et de les réciter sous cette forme devant le peuple. La *parole* et non la *lettre* est donc l'expression première de toute législation; la *loi* est une règle *dite* (lagsaga) [2], le premier législateur, un poëte qui écrit la loi (*lagayrkir*). Tel a été, dans le temps de l'idolâtrie, si l'on en croit la préface de la Loi d'Upland, *Wiger Spa* [3]. Sa loi est nommée *Wigersflockar*; elle est le fondement de celle d'Upland, comme celle du *Lumb* idolâtre avait eté l'origine de celle de la Vestrogothie. Plus tard, les lois passèrent de la mémoire sur le papier, car il est certain que ce qu'on entendait dans le Nord par *écrire la loi*, après l'établissement du christianisme, n'a pas de rapport avec les *runes*, quoiqu'on les employât pour graver de courtes inscriptions sur la pierre ou sur le bois, mais il s'agit ici d'un procédé graphique introduit par les clercs. Le christianisme fut l'occasion d'une nouvelle législation qui prit la première place : « Car, avec le christianisme, le Christ fut le premier dans nos lois, » comme il est dit dans la *Loi de Vestrogothie*. Voilà l'origine du *Kristnabalken* ou *Kyrkobalken*, section qui traite des ordonnances de l'Église; l'*Edsöret*, ou la paix générale du pays, ainsi que les ordonnances qui en dérivèrent, devinrent d'une application commune [4]. Des modifications avaient été introduites par Érik-le-Saint, Canut Ériksson, Érik Ériksson, Birger-Jarl et Magnus Ladulås. Cependant on trouve les lois dans des collections (*flockar*) éparses, sans autre ordre que celui où chacun les plaça successivement jusqu'à ce que la *Loi d'Upland*, en 1295, eût été révisée et améliorée par le sénéchal du Tiundaland, Birger Pederson, seigneur de Finsta [1], assisté de douze hommes (*tolf mannanämn*) tirés des pays du peuple. La loi ainsi élaborée fut publiée au ting, acceptée par tous et sanctionnée par écrit par le roi Birger. Le titre de *serviteur du roi*, donné au sénéchal dans cette sanction, prouve que d'hommes du peuple les sénéchaux étaient devenus hommes du roi : ils font dès lors partie de son conseil.

[1] Voyez la liste des sénéchaux de Vestrogothie à la fin de la loi de ce pays.

[2] La loi de *Wiger* est ainsi nommée dans la préface de la *Loi d'Upland*.

[3] *Spa*. C'est sans doute une abréviation de *spàmadr* (celui qui prédisait, *vates*).

[4] Elles sont renfermées dans l'*Edöresbalk* ou *Konungabalk*. — *Balk*, proprement dit *poutre*, signifie aussi *section* : de là la division des lois en *balkar* (sections), qui contiennent plusieurs collections de vers (*flockar*).

L'union du roi Birger avec la princesse danoise *Mårta* (Marguerite), à qui il était fiancé depuis l'enfance et qui avait été élevée à la cour de Suède, fut célébrée en 1298, et ils furent couronnés en 1302. Dans le même temps, le duc Waldemar épousa la fille du marsk. L'état du pays était florissant et la concorde entre les trois frères répandait une joie générale. Mais l'année suivante, lorsque le marsk cessa d'être tuteur et que les ducs furent sur le point d'entrer en possession des duchés que le roi Magnus Ladulås leur avait assignés [2], ils se souvinrent d'abord que leur père, étant lui-même duc, avait destitué son frère, et ils tinrent conseil à ce sujet avec plusieurs autres [3]. Le roi demanda que Torkel Knutsson continuât ses services. Les ducs mirent le drots Ambjörn Sixtensson (Sparre) à la tête des affaires. Les grands embrassèrent cette querelle, qui devait finir d'une manière si atroce. Les clercs étaient surtout mécontens de voir le marsk conserver son influence. La guerre avec les Caréliens et les Russes, les fêtes somptueuses et les prodigalités qui signalaient les mariages dans la famille royale, l'entretien de plusieurs cours, dont celle du marsk, depuis son union avec une comtesse de l'empire romain [4], ne le cédait pas aux autres par son luxe, nécessitèrent de nouveaux impôts et de nouvelles contributions dont les clercs, contre la coutume, ne furent pas exempts. Aussi une partie de la dîme fut-elle saisie, et le roi, sur l'avis de Torkel Knutsson, était sur le point de faire emprisonner les évêques récalcitrans. Celui de Vesterås, ancien compagnon d'armes du

[1] La même famille qui plus tard fut appelée *Brahe*.

[2] Du vivant de son père, Érik était appelé déjà le duc des Suédois, titre qui correspondait au titre de jarl. Il possédait aussi le duché de son père, la Sudermanie, et en même temps une partie de l'Upland. Depuis 1302, Waldemar fut appelé duc de Finlande.

[3] Paroles d'Érici Olai.

[4] Hedvig, fille d'Othon II, comte de Ravensbourg.

marsk dans la croisade finnoise, s'enfuit en Norvége. Dans cette même année, Magnus, fils de Birger, quoique encore en bas âge, fut reconnu en qualité d'héritier présomptif de la couronne par les ducs, les évêques et la noblesse. Le roi s'engagea par lettres patentes de ne se séparer jamais du marsk et de ne le remplacer par aucun autre. En 1304, la discorde éclata entre les frères : les ducs furent obligés de promettre de ne quitter le royaume que du consentement de leur frère; de ne venir en sa présence que quand ils y seraient appelés et avec la suite qu'il aurait lui-même déterminée, et de ne jamais rien entreprendre contre lui, son épouse ou ses enfans. Ils furent bientôt invités à se rendre auprès du roi. Érik seul osa s'y présenter : on lui lut plusieurs points d'accusation, après quoi le roi irrité lui ordonna de sortir; et bientôt les deux frères furent condamnés à l'exil. Cet acte de rigueur provoqua une guerre civile, pendant laquelle les ducs eurent pour appui la Norvége, et les provinces occidentales du royaume furent ravagées jusqu'en 1305 : à cette époque, une réconciliation s'opéra; Torkel Knutsson en fut victime. Quand il fut emprisonné, il dit à Birger, en présence des ducs : « Ce sera une tache pour votre règne, seigneur roi ! » On le jeta sur un cheval sous le ventre duquel on lia ses jambes, et il fut conduit tout d'une traite à Stockholm, où sa tête tomba sous la hache du bourreau, le 6 février 1306. Le duc Waldemar répudia sa fille, sous prétexte de parenté spirituelle : il avait pour parrain son beau-père.

Huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Torkel Knutsson que le roi Birger était prisonnier de ses frères. Dans une visite d'apparente amitié au domaine royal d'Håtuna, en Upland, où ils se firent suivre secrètement par leurs gens armés, ils prirent le roi au dépourvu et se saisirent de lui, de sa femme et de ses enfans. Le prince royal Magnus fut seul sauvé; un fidèle serviteur l'emporta dans ses bras et le conduisit en Danemark, aux genoux du roi Érik Menwed. Parent de Birger par une double alliance, le roi danois fit son affaire de celle de son beau-frère : il attaqua les ducs. Birger, qui avait le château de Nyköping pour prison, fut mis en liberté en 1308, déclarant qu'il était content de la partie du royaume que les ducs voulurent lui restituer; mais il se rendit immédiatement en Danemark, revint avec son beau-frère à la tête d'une armée danoise, porta ses armes jusqu'à Nyköping et mit le siége devant cette ville. Sur ces entrefaites, le duc Érik avait commencé des hostilités contre Håkan, roi de Norvége, au sujet du Halland septentrional, et la guerre était aussi allumée de ce côté, lorsqu'une entrevue eut lieu à Helsingborg, en 1310, entre les trois rois, les ducs et plusieurs princes. On y signa un traité par lequel le royaume devait être partagé entre Birger et ses frères; ceux-ci devenaient indépendans dans leurs duchés, quoique reconnaissant le roi comme leur suzerain. Peu de temps après on fit aussi la paix avec la Norvége, et le duc Érik prit pour épouse la fille, et le duc Waldemar la nièce du roi de Norvége, Håkan [1]. Les noces se firent avec une pompe dont les récits contemporains rappellent l'éclat des beaux temps de la chevalerie : « Mais, dit Ericus Olai dans sa *Chronique*, ces ducs qui s'étaient approprié le royaume par la force ont été sous plusieurs rapports une plaie pour le pays, qui fut ravagé par les guerres civiles. Les provinces étaient parcourues par des bandes armées qui y prenaient, sans payer, le logement et la nourriture, et ruinaient ainsi la population. On eût dit des invasions ennemies plutôt que des marches de princes suédois. Les impôts les plus onéreux pesaient sur le paysan, qui était souvent obligé de payer des contributions jusqu'à trois fois dans un an, et elles ne montaient pas à moins d'un marc d'argent chacune (équivalant au double du prix d'une vache [2]). Aussi si ces princes sont appelés généreux et magnifiques, c'est aux dépens du peuple et par sa misère. » Cependant il paraît qu'ils étaient plus considérés par le peuple que le roi lui-même. Les Helsingiens chassèrent le prévôt du roi; les habitans du Gottland le firent lui-même prisonnier; les Smålandais se choisirent un autre roi dont Birger parvint cependant à se défaire.

Ainsi se passèrent plusieurs années au milieu de la misère générale, d'une disette continuelle et de maladies pestilentielles, mais sans hostilités ouvertes entre les frères. A la fin de 1317, le duc Waldemar fit le voyage d'Öland à Stockholm et passa par Nyköping, où Birger tenait ordinairement sa cour. Il fut si cordialement

[1] Ces deux princesses portèrent le nom d'Ingeborg.

[2] Le prix de la moitié d'une vache est fixé dans la *Loi d'Upland* à un demi-marc pour l'année 1296.

reçu qu'il promit de renouveler sa visite et d'amener son frère avec lui. En effet les ducs s'y rendirent, quoiqu'on les eût avertis de se tenir sur leurs gardes et de ne visiter Birger que l'un après l'autre. L'accueil qu'on leur fit éloignait tellement les soupçons qu'ils permirent à leurs gens de s'héberger dans la ville et qu'eux-mêmes restèrent au château. Comme ils avaient bu avec excès, ils se retirèrent dans leurs appartemens pour prendre du repos. Birger alors arma ses gens sans bruit, et il leur ordonna d'enfermer les ducs dans un cachot. Des chevaliers suédois qui osèrent résister à ces ordres furent eux-mêmes privés de la liberté. Il s'en trouva d'autres mieux disposés : c'étaient surtout des étrangers, car on ne voyait qu'étrangers dans toutes les cours de ces princes. Les ducs furent arrêtés et chargés de liens ; le roi assistait en personne à ce guet-à-pens : « L'œil en feu et l'injure à la bouche, il demandait à ses frères s'ils se rappelaient l'événement de Hâtuna (*Hâtuna lek*[1]). » Ils furent jetés dans le donjon du château et enchaînés. Quand on partagea le butin trouvé chez les princes et leurs compagnons d'infortune, le roi, comme en délire, battait des mains et bénissait les conseils de la reine en s'écriant : « Maintenant la Suède est à moi. »

Cet événement se passa vers le milieu de décembre 1317 ; les ducs restèrent captifs environ quatre mois[2]. Alors Birger, que la révolte qui éclatait de toutes parts rendait furieux, fit fermer le donjon, jeter les clés dans le fleuve, et il prit la fuite laissant ses frères mourir de faim. Il y eut des témoins de leurs angoisses. On dit qu'Érik, qui avait été blessé, ne vécut que trois jours ; mais il s'en passa onze avant que Waldemar succombât. Le premier avait trente et quelques années, le second était un peu plus jeune. Leur sort déplorable émut tous les cœurs dans le Nord. La romance populaire composée à l'occasion de leur fin tragique, laquelle circula en Danemark, en Suède et en Islande, attribue leur mort à la perfidie du drots Jean Brunke. Des récits contemporains font leur éloge et célèbrent surtout la beauté chevaleresque du généreux duc Érik. Leur sort fut si malheureux qu'il a fait taire les reproches qu'on aurait eu peut-être le droit de leur adresser, et l'on a oublié leurs fautes pour ne voir que leurs vertus et leurs qualités, qui sont restées gravées dans la mémoire du peuple.

A la première nouvelle du malheur qui avait frappé les ducs, leurs partisans coururent aux armes. Les populations de plusieurs contrées se soulevèrent en leur faveur, et la Norvége s'arma pour eux. Stockholm ferma ses portes, et le roi fut contraint de quitter Nyköping assiégé par les révoltés. La garnison du château exposa sur des brancards, en dehors des murs, les cadavres des ducs couverts de brocart d'or pour faire voir aux assiégeans que ceux pour qui ils avaient pris les armes n'étaient plus au nombre des vivans ; ce spectacle porta la rage à son comble, le château fut pris et rasé. Ce fut en vain que Birger essaya de conjurer l'orage en accordant au clergé de grands avantages et en envoyant son fils en Danemark pour obtenir des troupes qu'il lui amena. Après une guerre de peu de durée, mais qui fut signalée par de nombreuses perfidies de la part du roi, il fut contraint, pour sauver son épouse et ses deux filles, de chercher un asile d'abord en Gottland, puis en Danemark. Le prince royal Magnus, après une vigoureuse résistance, fut obligé de se rendre à discrétion et de livrer le château de Stegeborg aux ennemis. Dans une tentative désespérée pour le secourir, le drots Jean Brunke fut pris avec trois autres de ses complices dans le meurtre des ducs ; on lui trancha la tête et on attacha ses restes à une roue sur la colline sablonneuse du faubourg du Nord (*Norrmalm*) de Stockholm, qui porte encore le nom de *Brunkeberg*. Deux ans après, le 28 octobre 1320, l'héritier de la couronne, Magnus Birgersson, eut le même sort, dans sa vingtième année, quoiqu'il fût innocent du crime de son père et que la capitulation lui eût garanti la vie sauve. La douleur de cette perte hâta la fin du roi Birger, qui mourut en exil un an plus tard. Ainsi la vengeance égala le forfait. Les anciens ont dit avec raison que depuis que la Suède était peuplée, il n'y avait pas eu de temps plus malheureux que ceux où l'on vit s'ouvrir entre des frères une arène sanglante où périt la maison du roi Magnus Ladulås.

Un enfant de trois ans, qui apparaît sur ce

[1] Mot à mot : *jeu de Hâtuna*. C'était là que les ducs s'étaient emparés de la personne du roi.

[2] Leur testament est du 18 janvier 1318. Dans un diplôme du 18 avril, on parle des ducs comme prisonniers, mais encore vivans. Dans un écrit du 6 mai, les duchesses sont appelées *veuves*. Ainsi leur mort eut lieu entre le 18 avril et le 6 mai.

théâtre de désastres et d'extermination réciproques, fut salué roi des deux royaumes. Le jour de la Saint-Jean 1319 s'assemblèrent à Upsala, pour élire un roi, les grands, les évêques, la noblesse et les députés des bourgeois et des paysans[1] au nombre de quatre par district.

Mats Kettilmundsson, qui s'était distingué dans les guerres précédentes par la bravoure la moins équivoque, se présenta devant le peuple rassemblé dans une prairie voisine de Morasten. Après l'emprisonnement des ducs, il avait été immédiatement proclamé chef de leurs bandes, et les grands l'avaient déjà depuis quelques années choisi pour régent. Il portait dans ses bras Magnus, fils du duc Érik, et il le proposa au peuple pour roi. Presque à la même époque il reçut la couronne de Norvége de son grand-père le roi Håkan, qui était mort depuis peu sans laisser d'héritier mâle. Des sénateurs furent envoyés en Norvége pour y porter, au nom des Suédois, leur consentement à l'acceptation de la couronne de ce royaume par le duc Magnus. Une régence fut formée dans chacun des deux états; celle de Suède se prolongea jusqu'en 1333. Les chroniqueurs vantent beaucoup ce temps. La paix ramena l'aisance parmi le peuple[2]; le rachat de la Scanie recula les frontières; les intérêts des paysans furent moins négligés; le pouvoir des grands s'affermit; et depuis ce moment la Suède a subi pendant plus d'un siècle des unions aristocratiques.

Dès le jour même de l'élection du roi, les principaux seigneurs, tant clercs que laïques et sénéchaux, formèrent une union pour soutenir par tous les moyens le drots Mats Kettilmundsson ou celui qui lui succéderait dans le gouvernement jusqu'à la majorité du roi. En revanche on promit au peuple de ne pas rétablir sans son consentement certaines contributions par lesquelles des rois et des princes avaient violé ses droits, de maintenir les priviléges de chacun, et si l'intérêt public rendait nécessaire la levée de nouveaux impôts, d'en faire présenter le projet au peuple par les seigneurs. Quand on aurait ainsi consenti une contribution, elle devait être perçue par des envoyés des seigneurs et deux paysans dans chaque province, et on ne pouvait pas changer sa destination. La véritable nature de cette ligue se manifesta plus clairement encore dans l'union de Skara en 1322. Trente-cinq seigneurs, clercs et laïques, se réunirent pour gouverner l'État de manière à pouvoir en rendre compte à Dieu et au roi; ils s'engagèrent à se défendre mutuellement comme frères, à soumettre les dissensions intestines à l'arrêt de la ligue, et à résister à tout ce qui tendrait à dissoudre leur union. Cette ligue, qui jette un jour sur les associations de l'ancienne noblesse, que le roi Magnus Ladulås défendit sous des peines sévères, est remarquable encore sous d'autres rapports; c'est une vraie réconciliation entre les partis du roi et des ducs, et elle renferme l'obligation commune de s'opposer à toute influence étrangère. Cette dernière condition, qui avait en vue les faveurs dont jouissaient à la cour certains personnages depuis Magnus Ladulås et la part active qu'ils avaient prise dans les troubles intérieurs, avait été également stipulée pour mettre une digue à la bienveillance dont la mère du jeune roi honorait un puissant étranger, Canut Porse, qui avait été élevé à la dignité princière et avait reçu l'investiture du Halland. En 1326 il fut banni du royaume, lors de la réconciliation des seigneurs et de la duchesse : un an après il recevait sa main. Tous deux perdirent leur influence en Suède, et la mort mit bientôt fin à l'ambition du duc. Le Danemark, divisé et partagé, était alors soumis au bon plaisir des comtes de Holstein. Les Scaniens, impatiens du joug qui pesait sur eux, se révoltèrent, tuèrent ou chassèrent les Holstenois et reconnurent, avec les habitans du Bleking et du Halland méridional, l'autorité des Suédois à la fin de l'année 1332. Mais les sommes nécessaires à l'achat des prétentions du duc Jean de Holstein sur ces provinces et à l'acquittement des dettes dont elles étaient grevées s'élevèrent si haut que, pour y faire face, le gouvernement de Suède fut obligé de demander de nouveaux impôts, d'employer la dîme et d'engager une partie des revenus de l'État.

Magnus Ériksson, qui avait pris le titre de roi de Suède, de Norvége et de Scanie, se mit à la tête du gouvernement en 1333. Deux ans

[1] D'après Erikus Olai, c'est la première fois qu'il est question des bourgeois dans les délibérations de l'État.

[2] La guerre avec le Danemark, que Birger avait suscitée en implorant le secours du roi Érik Menved, se termina par sa mort en 1319. Quelques mouvemens se manifestèrent sur les frontières de la Russie en 1322, mais ils furent apaisés par la paix conclue dans le courant de la même année.

après il fit sa tournée dans ses États (*Eriksgata*). Il déclara à cette occasion, *en l'honneur de Dieu et de la vierge Marie, et pour le repos de l'âme de son père et de sa mère*, que personne, né de parens chrétiens, ne pouvait être fait esclave. En 1336, Magnus fut couronné avec son épouse Blanche, comtesse de Namur. Mats Kettilmundsson mourut la même année [1]. Le roi perdit dans ce grand homme son meilleur conseiller et son plus ferme appui. Nils Ambjörnsson [2] fut nommé drots avec un pouvoir presque absolu. Le roi et sa sœur Euphémie, avec vingt-trois seigneurs, s'engagèrent à le défendre lui et ses partisans contre leurs ennemis. Des condamnations fréquentes contre ceux qui violent la paix du pays, et les courses et les déprédations des bandes armées, ainsi que les plaintes du roi sur l'inexécution de ses ordonnances, quoi qu'il prie, conseille ou commande, prouvent la licence des grands et le peu de respect qu'ils eurent pour les lois qu'ils avaient fondées.

Ce règne nous donne occasion de faire plusieurs remarques sur la législation. Dès le temps de la minorité de Magnus, la *Loi de Sudermanie* fut révisée et améliorée. Le roi la confirma en 1327, à l'exception de tout ce qui touchait aux dotations et aux testamens en faveur de l'Église. Il est dit en termes précis que les clercs et les laïques ne pouvaient tomber d'accord à ce sujet. Le même obstacle se présenta quand, vingt ans plus tard, une loi générale du pays remplaça les lois particulières des provinces. Les ecclésiastiques protestèrent à l'assemblée des seigneurs d'Örebro, en 1347, et cette affaire importante fut abandonnée. Mais la loi du pays du roi Magnus Ériksson, à l'exception de la section relative à l'Église, fut mise en vigueur.

A l'entrevue de Varberg, en 1343, à laquelle assistaient le roi Magnus, le roi Waldemar de Danemark, les sénats de Norvége et de Suède et des députés des provinces nouvellement acquises, le fils cadet de Magnus, le prince Håkan, fut reconnu en qualité d'héritier du trône de Norvége, et son aîné, le prince Érik, le fut également pour la couronne de Suède. La réunion de la Scanie, du Bleking et du Halland à la Suède fut confirmée, et le roi Waldemar abandonna toutes ses prétentions sur ces provinces.

Jusque-là le gouvernement de Magnus avait joui de la paix la plus profonde. Cependant le peuple était tellement appauvri par des impôts onéreux que le roi, voyant qu'un grand nombre de ses sujets quittaient leurs terres, accorda en 1346 une exemption d'impôts pendant six ans à tous ceux qui voudraient y rentrer et les cultiver. Dans une des proclamations qu'il faisait publier, il attribua cet état de souffrance à la nécessité où il s'était trouvé de racheter la Scanie; mais le peuple n'en accusait que sa faiblesse, qui laissait dépouiller sa couronne de ce qui lui appartenait, à ses prodigalités pour de jeunes favoris auxquels il se montrait si follement attaché qu'on lui avait donné l'humiliant surnom de *Smek* [1]. Ses mœurs étaient un scandale public; aussi ses contemporains l'en punirent-ils. Sa parente célèbre, sainte Brigitte, lui prédit son sort et lui reprocha de n'avoir pas plus de raison qu'un enfant; en revanche il taxa de rêves les révélations de cette sainte. Dès sa minorité, un emprunt considérable avait été fait sous forme de dîme pour subvenir aux frais de la guerre contre les Russes infidèles, appelés païens par le pape et par les chroniques suédoises. Pour remplir cette obligation et, comme cela est probable, pour se réhabiliter dans l'opinion, il entreprit en personne, en 1348, une grande et ruineuse croisade contre les Russes, auxquels, s'il faut en croire la *Chronique rimée*, il ne laissait d'alternative qu'entre le baptême et la mort: il fit baptiser et raser tous ceux qui se trouvèrent sur son passage: « Mais les Russes firent bientôt voir, ajoute la même chronique, que la barbe leur poussait. » Ils enveloppèrent le roi et son armée, et Magnus ne parvint à se sauver qu'avec beaucoup de peine et une perte considérable. Le comte Henri de Holstein, qui s'était engagé dans cette expédition, en fut récompensé par des fiefs; les troupes mercenaires qui n'avaient pas reçu de solde ravagèrent le pays. De nouveaux emprunts contractés envers l'Église [2]

[1] Deux anciennes chronologies fixent l'époque de sa mort en 1326. C'est une erreur, car dans la *Chronique rimée*, le dernier acte public où se trouve consigné le nom de Mats Kettilmundsson est de 1335.

[2] Fils du drots Ambjörn Sixtensson Sparre dont nous venons de faire mention. Le fils prit les armoiries de sa mère Oxenstjerna.

[1] Caresseur.

[2] Voyez Celse, *Bullarium*, I, pages 109, 127.

pour faire face aux frais de la guerre restèrent dix ans sans être acquittés, ce qui attira les foudres de l'excommunication sur la tête du roi. Et au milieu de tous ces sujets de mécontentement s'avançait le fléau terrible qui, vers l'an 1350, venant de l'extrémité de l'Inde, parcourut le monde en moissonnant les populations.

Ce fléau avait été apporté à Bergen, en Norvége, sur un vaisseau venu de Londres, dont tout l'équipage avait péri et dont on avait imprudemment débarqué la cargaison. De la Norvége, où il avait détruit les deux tiers des habitans, il s'élança sur la Suède, où il fit un grand nombre de victimes. Une grande sécheresse ajouta encore aux malheurs du temps [1], et l'année suivante, 1351, fut signalée par l'absence des récoltes. La maladie se manifestait par une pleurésie, des crachemens de sang et des pustules; elle emportait en peu de temps les hommes et les animaux. Des contrées entières furent dépeuplées [2]. Longtemps après on retrouva des églises dans les forêts : on dit que l'église d'Ekeshärad, dans le Wermeland, fut ainsi découverte. Dans le district des mines du Wermeland, il ne resta qu'un jeune homme et deux filles. Les habitans de l'Upland furent réduits à un sixième [3]. Le fléau fit invasion dans la Russie occidentale, au printemps de 1352; il y reparut souvent dans le cours du siècle qui suivit; on ne le ressentit plus qu'une fois dans le reste du Nord. Une autre maladie épidémique éclata en Suède en 1360; elle attaquait principalement les jeunes gens [4], ce qui lui fit donner le nom de *peste des enfans* (*barnadöden*). Cette maladie est en général appelée *la grande mortalité* ou la peste noire (*stor döden eller digerdöden*). On a encore une ordonnance du roi Magnus Ériksson, en date de 1350, relative aux jours de prières et de pénitence publiques pour la cessation du fléau. Le roi dit que la plus grande partie de la population dans les contrées qui avoisinent la Suède à l'ouest a été frappée de mort subite (*bråda död*), que la Norvége et le Halland souffrent cruellement de l'épidémie, et que le mal sévit en Suède avec une telle violence que les vivans ne peuvent plus suffire à enterrer les morts.

Ce fut au milieu de ces calamités publiques que le fils cadet de Magnus, le prince Håkan, prit possession d'une grande partie de la Norvége, en 1350; à la même époque, son fils aîné, Érik, fut appelé au trône de Suède par les mécontens. La guerre éclata entre le père et le fils, ou plutôt entre ce dernier et Benoît Algotsson, un des jeunes favoris du roi, qui avait su gagner aussi les bonnes grâces de la reine, et qui après avoir été élevé à la dignité de duc, était devenu l'homme le plus puissant du royaume. La fuite du favori mit fin à la guerre, et Magnus céda alors à son fils une grande partie du royaume avec les provinces qu'il avait nouvellement acquises et qu'on le soupçonnait de vouloir abandonner au Danemark pour les secours qu'il attendait de ce côté. Le roi Waldemar, en qualité d'allié de Magnus, fit une invasion en Scanie, et la guerre fut sur le point d'éclater de nouveau entre le père et le fils lorsque celui-ci mourut soudainement en 1359. Érik, à son lit de mort, déclara qu'il se croyait empoisonné de la main de sa mère [1]. Les annales islandaises disent au contraire que le jeune roi, son épouse [2], et deux enfans furent victimes de la peste. Après la mort d'Érik, le vieux roi Magnus fut de nouveau reconnu avec condition que le favori ne pourrait être rappelé, ce qui eut cependant lieu [3]. La Scanie, le Halland et le Bleking furent cédés au Danemark, en 1360, en échange d'une promesse de secours contre le sénat de Suède. Tandis que la nouvelle de cette convention suscitait la haine du peuple contre le roi [4], Öland était ravagée par le roi danois, que Magnus appelle son ami. Gottland fut occupé après trois combats où la population et les bourgeois de Visby eurent le dessous, et cette ville

[1] Suhm (*Histor. af Danemark*, t. 13, p. 240.)

[2] Ramus raconte, d'après une ancienne tradition (*Description de la Norvége*, p. 166), que le Justedalen, dans la paroisse de Bergen, servit de retraite à cette époque à plusieurs familles qui fuyaient la peste; mais tous moururent, à l'exception d'une petite fille qui devint sauvage comme un oiseau dans la solitude, ce qui fit qu'on l'appela *Ripa* (gélinotte de neige) quand elle fut trouvée. Elle se maria, et ses descendans formérent plus tard la célèbre famille de *Ripa*.

[3] « Vix sexta pars hominum remansit. » (*Script. rerum svecic.*, l. c.)

[4] *Ibid.*, 1361. Cette peste a reparu en Danemark.

[1] Voyez la *Chronique rimée*.

[2] Beatrix de Brandenbourg. (Voyez Torfœus, *Hist. Norv*, t. 4, p. 184.)

[3] Benoît Algotsson fut massacré après être rentré en faveur.

[4] La *Chronique rimée* dit que jeunes et vieux crachaient sur lui, lui lançaient des ordures et le honnirent dans leurs chansons.

si importante par sa position sur la Baltique, et l'une des plus puissantes de la ligue anséatique, fut tellement dévastée que jamais depuis elle n'a pu reprendre son ancienne splendeur.

Ce fut alors que le sénat de Suède persuada à Håkan, second fils de Magnus, de s'emparer de la personne de son père (1361) et de rompre son mariage projeté avec la fille du roi Waldemar, Marguerite, qui devint plus tard si célèbre. Élisabeth, sœur du comte Henri de Holstein, fut choisie pour partager son trône. La jeune fiancée, pendant le trajet, fut jetée sur les côtes de Danemark, où on la retint. Håkan, proclamé roi de Suède, se réconcilia avec son père et renoua avec Marguerite les liens qu'il venait de rompre. Par suite de cette réconciliation, Magnus força vingt-quatre des plus puissans seigneurs de Suède à chercher leur salut dans l'exil. Ils se rendirent en Allemagne, arrivèrent à la cour du Mecklenbourg et offrirent la couronne de Suède au prince Albrekt, fils de la princesse Euphémie, sœur du roi Magnus. Une flotte transporta en Suède le nouveau roi et les exilés. Le 30 novembre 1363, Albrekt fut proclamé à Stockholm et reconnu un an après, à Mora-Sten, par le peuple. Le roi Magnus et son fils Håkan furent déclarés déchus du trône après qu'ils eurent perdu la bataille d'Enköping, en 1365. Magnus y fut fait prisonnier; il ne recouvra sa liberté que par la paix avec la Norvége, en 1371. Il reçut quelques domaines en apanage, et passa le reste de ses jours chez son fils en Norvége; il se noya près de Bergen en 1374. Les Norvégiens, qui eurent des jours tranquilles sous son règne, à l'exception de quelques troubles en 1339, l'ont appelé *le Bon*. Ainsi s'éteignit en Suède la puissance de la famille des Folkunga.

CHAPITRE V.

ROIS ÉTRANGERS. — L'UNION JUSQU'AUX STURE.

Albrekt de Mecklenbourg. — Marguerite et Érik de Poméranie. —(Engelbrekt).—Christophe de Bavière.—Charles Knutsson et Christian d'Oldenbourg.

Il n'y avait réellement plus de royauté chez la nation suédoise quoiqu'elle en eût conservé le nom. Les grands, excités par une jalousie mutuelle, introduisirent des souverains étrangers dans leur patrie; mais leur domination fit regretter Magnus Eriksson lui-même, et longtemps encore après sa mort on trouvait son règne préférable à la tyrannie des étrangers. Les grands disposaient du trône et décidaient du sort du pays, d'après leurs intérêts particuliers, et c'est dans ce sens que fut contractée la fameuse *union des trois couronnes*, événement qui semble sorti d'une pensée, quoiqu'on ne trouve chez ceux qui l'ont formée ni chez aucun autre la prévision de ce qui pouvait résulter de cette concentration de toutes les forces du Nord; c'est pourquoi l'Union donna naissance à des dissensions intestines; mais on se laissa éblouir par l'éclat du nom de l'*Union*; la chose elle-même ne fut pas comprise. Les sources de l'histoire coulent plus abondamment dans ces temps de troubles; la narration de la grande *Chronique rimée* devient plus explicite. Éricus Olai [1], dans ses *Annales* écrites en latin, les frères Olaus et Laurentius Petri, dans leurs *Chroniques suédoises* [2], nous font principalement connaître les temps pendant lesquels l'Union se maintint, et ils parlent, en partie du moins, comme témoins oculaires. Johannes Magnus lui-même, malgré les fables qu'il a débitées sur cette même époque, peut être consulté avec avantage, pourvu toutefois qu'on le fasse avec réserve. L'ouvrage de son frère Olai Magni est précieux pour la connaissance des mœurs antiques [3].

La victoire d'Albrekt sur son concurrent ne le rendit pas maître du royaume. Le vieux Magnus, quoique prisonnier, avait encore de nombreux partisans; la plupart des commandans des forteresses lui restèrent fidèles pen-

[1] *Chronica* Erici Olai (*Script. rerum svecic.*, t. 2) va jusqu'en 1464. L'auteur, archidiacre à Upsal et professeur à l'université que venait d'y fonder Sten Sture, y termina ses jours en 1486.

[2] Imprimées d'abord dans *Script. rerum svecicarum*, tomes 1 et 2, elles vont jusqu'aux sanglantes journées de Stockholm en 1520. La chronique de Laurentius Petri est un abrégé de celle de son frère; il en a retranché les passages qui déplaisaient à Gustave I[er] et les a remplacés par les exploits des anciens Goths.

[3] *Johannis Magni Gothorum Sveonumque historia*, ou (selon le titre de la première édition) *Historia de omnibus Gothorum Sveonumque regibus*. Elle fut publiée à Rome par les soins de son frère Olai Magni, qui mit au jour lui-même : *Historia de gentibus septentrionalibus earumque diversis statibus, conditionibus, moribus*, etc.

dant plusieurs années. Les faveurs qu'Albrekt accordait à ses compatriotes et les violences que ceux-ci se permettaient dans le pays exaspérèrent tellement le peuple que les Suédois du haut pays, dans une adresse aux habitans de la Gothie et à ceux qui demeurent au-dessous de la grande forêt, se plaignent hautement de l'oppression du roi Albrekt et des Allemands et déclarent qu'ils lui refuseront l'obéissance parce qu'il a rompu tous ses engagemens envers eux. Ils exhortent les populations suédoises à tourner les yeux vers Magnus, roi bon et loyal, et à le délivrer : « Nous réclamons, ajoutent-ils, l'assistance des sénateurs du royaume ; s'ils nous la refusent, ils attireront sur eux et sur nous les plus grands malheurs.» Cette haine paraît avoir pour cause principale la fausse idée que le roi et ceux qui l'entouraient avaient prise de la position des paysans, qui de leur côté trouvaient insupportable la conduite hautaine de ces étrangers. Une ancienne pièce de vers, intitulée *En lustig liknelse om konung Albrekt och Sverige* (Comparaison affectueuse entre le roi Albrekt et la Suède), nous en offre une peinture vivante [1]. Quand on considère quel nombre d'Allemands étaient alors membres du sénat et commandaient les forteresses royales, on comprend que les plaintes de la nation n'étaient pas sans fondement. L'opinion publique s'était fortement prononcée, et la guerre civile ravageait le pays, que menaçait encore la guerre avec le Danemark et la Norvége. Les puissantes villes anséatiques, alliées d'Albrekt, forcèrent les ennemis extérieurs à faire la paix; mais Håkan, n'ayant pu obtenir la liberté de son père, malgré ses sollicitations, envahit la Suède avec des forces imposantes et conduisit son armée jusqu'aux portes de Stockholm, qu'il assiégea. Dans ce danger, il ne restait à Albrekt d'autre ressource que de se soumettre à la volonté du sénat. Les pleins pouvoirs accordés par le roi à Bo Jönsson (Grip) en 1369 avaient revêtu ce seigneur suédois d'une autorité égale à celle du souverain : il était chargé des intérêts du roi, du gouvernement de ses châteaux, de l'intendance de ses domaines; il devait de plus surveiller la conduite des serviteurs du roi, et il avait sur eux droit de vie et de mort. Dans les arrangemens pris avec le sénat (9 août 1371), le roi déclare que c'est contre ses intentions que les gouverneurs et commandans de ses châteaux s'étaient livrés à des déprédations et à des violences contre les habitans de toutes les classes du royaume; c'est pourquoi il abandonne toutes les places fortes et les châteaux au sénat, afin que celui-ci en confie la garde à des Suédois, à l'exclusion des étrangers. Les rênes du gouvernement tombèrent donc aux mains du sénat, qui devenait ainsi d'autant plus puissant que des fortunes énormes s'étaient concentrées dans un petit nombre de familles par suite de la peste. Il n'y eut jamais en Suède d'homme plus riche que le drots Bo Jönsson : outre un vaste patrimoine, il possédait toute la Finlande et une grande partie de la Suède, avec les places fortes les plus importantes du royaume et les propriétés d'Upsala-Öde en gage des emprunts que la couronne avait contractés envers lui. Aussi un ancien document le représente comme ayant gouverné suivant son bon plaisir. Le fait suivant prouve ce qu'osèrent lui et ses égaux. Le chevalier Mats Gustafsson assassina l'évêque Gotskalk, à Linköping, en 1372, par suite de discussions relatives à des propriétés. Bo Jönsson lui-même, en 1381, dans une querelle particulière avec le chevalier Charles Nilsson (Färla) le poursuivit jusque dans le sanctuaire de l'église des Franciscains, à Stockholm, et l'immola au pied de l'autel. De telles mœurs chez les grands nous dispensent de toute réflexion sur le serment qu'ils firent au roi Albrekt, en 1375, d'observer la paix du pays (*lands-freden*) en Suède [1].

Le peu de succès des tentatives faites par le roi pour reconquérir la Scanie augmentèrent ses embarras, nécessitèrent de nouvelles usurpations même sur les biens de l'Église et, par suite, de nouveaux arrangemens qui mirent le roi de plus en plus sous la dépendance de la haute noblesse, ce qui dura jusqu'à la mort de Bo Jönsson, en 1486; alors seulement il osa rompre publiquement avec les grands et s'attribuer le tiers des biens du clergé et des seigneurs [2]; et pour l'exécution de cette mesure, il employa les moyens de rigueur. Tel est le récit poétique de la *Chronique rimée*, qu'on a pris à la lettre, de sorte qu'il en résulterait que le

[1] *Script. rerum svecic.*, t. 1, sect. 2, p. 210.

[1] Pour trois ans.

[2] « Hvar tredje gård the sielfve aga. »

roi aurait séquestré au profit de la couronne le tiers des biens que les seigneurs et l'Église possédaient dans le royaume. Mais une telle tentative est incroyable, même de la part d'un prince aussi irréfléchi qu'Albrekt. D'autres versions nous autorisent à croire qu'il ne s'agissait que des biens de la couronne qui avaient été aliénés, car on lit dans un mémoire qu'après la mort de Bo Jönsson, drots du royaume de Suède, des disputes éclatèrent entre la noblesse et le roi Albrekt, parce que celui-ci réclamait la restitution légale d'une partie des domaines de la couronne que les nobles et leurs ancêtres s'étaient depuis longtemps appropriés pendant les guerres civiles; que la noblesse s'y refusa et commença de se révolter, protestant que le roi voulait leur arracher leurs biens héréditaires et les donner à ses Allemands [1].

La restitution n'était exigée que des héritiers de Bo Jönsson; mais cette demande suffit pour allumer une guerre civile : aussi voyons-nous les exécuteurs testamentaires de cet homme puissant disposer de la couronne de Suède [2] et préparer ainsi l'union des trois couronnes. Le roi Waldemar de Danemark mourut en 1375; celui de Norvége, Håkan, en 1380. Olof, fils de Håkan et de Marguerite, s'éteignit, dans la fleur de son âge, en 1387. Il avait régné après son père et son beau-père sur la Norvége et le Danemark. C'était le dernier rejeton de la célèbre famille de Folkunga; aussi prenait-il avec raison le nom d'héritier de la couronne de Suède. Marguerite fut proclamée régente du Danemark et reine de Norvége, et la même année, elle reçut la couronne de Suède des exécuteurs testamentaires de Bo Jönsson, qui occupaient les principales forteresses et les principaux châteaux du royaume. Ils agissaient de leur propre autorité sans trouver d'obstacles. Le mécontentement général leur fit des partisans, et le sort d'Albrekt fut décidé le 21 septembre 1389 [1] à la bataille de Falköping, où il fut fait prisonnier, ainsi que son fils Érik et plusieurs princes et chevaliers allemands. Cette victoire sur Albrekt, qui ouvrit à Marguerite la route du trône, fut remportée par le marsk suédois Érik Kjelsson [2]. Cette reine, pour se venger des plaisanteries qu'Albrekt s'était permises sur son compte [3], traita ce malheureux prince d'une manière ignominieuse, le fit habiller en bouffon [4] (scapin) et jeter avec son fils dans le donjon du château de Lindholm, en Scanie, où ils restèrent prisonniers pendant sept ans.

Pendant tout ce temps, la Suède fut livrée à toutes les horreurs de l'anarchie et de la guerre. Le gouvernement ne donnait de son existence d'autre preuve que la perception des contributions, faites au nom de Marguerite. La capitale et plusieurs châteaux étaient occupés par les Allemands, qui parcouraient le pays en y répandant le ravage et l'incendie. Dans Stockholm, ils avaient traîtreusement attaqué les bourgeois; il existait entre eux une vieille haine dont le roi Albrekt n'avait pu contenir l'explosion qu'avec beaucoup de peine. On trouva une liste de proscription dressée depuis douze ans et sur laquelle étaient inscrits les noms de soixante et dix des principaux bourgeois. Ceux de ces malheureux qui vivaient encore furent arrêtés, appliqués à la torture et enfin jetés dans une vieille maison où ils furent brûlés vifs.

Les villes de Wismar et Rostock ainsi que les duchés de Mecklenbourg prirent parti pour Albrekt, secoururent Stockholm et donnèrent asile dans leurs ports à tous ceux qui voulaient faire des côtes du Nord le but de leurs déprédations. Ces corsaires [5] furent la souche de ces bandes de pirates qui infestèrent si longtemps la Baltique. Plusieurs villes du royaume furent brûlées; quelques-uns, dans le pays, s'atta-

[1] « Post cujus mortem milites et optimates Succiæ cum rege Alberto discordare cœperunt, eo quod idem rex ab ipsis quamdam partem bonorum regalium, quam ipse à multis retroactis temporibus ac progenitores eorum tempore guerrarum sibi usurpaverant, juridice exigebat, quod quidem prædicti nobiles indigne ferentes contra regem conspirare cœperunt, allegando quod rex patrimonia ipsorum vellet diripere ac Theutonicis suis elargiri. » (*Script. rer. suec.*, t. 1, *Chronologia* XIV.)

[2] Son testament se trouve dans l'histoire d'Alexandri Magni. (Wisingsborg, 1672.)

[1] Les uns disent le 24 février, d'autres le 21 septembre, ce qui est plus probable.

[2] Les historiens des derniers temps le classent dans la famille des Wasa, mais il n'en porte pas les armes et est nommé *Puke* dans le *Diarium Wadstenense*.

[3] Albrekt appelait Marguerite *le roi sans culotte*.

[4] « Sie liess ihm auch ein cappe schneide
Halte funfzehn Ellen in die Weite
Der Timpel wohl neunzehn Ellen langk. »
(*Meklenburgische Reimchronik*, dans Behr, *Rer. Mecleburgiarum*, lib. II, c 7.)

[5] Ils furent appelés *Vitalie* ou *Fitaliebröder* (compagnie, frères de Victuailles), parce qu'ils exerçaient la piraterie sous prétexte d'approvisionner Stockholm.

chèrent à Albrekt, d'autres à Marguerite. La disette ramena la famine comme en 1391. On se plaignait « que la terre ne produisait rien; que le peu qu'on trouvait çà et là était enlevé de vive force, de sorte que cent paysans n'auraient pu réunir à eux tous un demi-tonneau de blé et une charretée de foin [1]. »

La noblesse se retrancha dans ses châteaux, et il s'éleva tant de petits forts où se retiraient les brigands que plus tard il fallut donner l'ordre de les abattre : « La Suède, dit la *Chronique rimée*, était alors peuplée d'habitans armés les uns contre les autres : le fils contre le père, le frère contre le frère. » D'autres auteurs se plaignent que la terre demeura inculte et que la Suède fut presque changée en désert. Enfin la paix fut rétablie par le traité qui rendit Albrekt et son fils à la liberté, en 1395. Leur rançon ne s'élevait pas à moins de 60,000 marcs d'argent. Les villes anséatiques garantirent cette forte somme, hypothéquée sur Stockholm. Les dames du Mecklenbourg offrirent leurs parures pour en acquitter une partie. Marguerite fit remise du reste de cette somme en recevant la capitale de la Suède. Le fils d'Albrekt mourut dans l'île de Gottland en 1397; le père ne renonça complètement à ses prétentions qu'en 1405 : il mourut, dit-on, en 1412 [2]; mais les relations varient sur ce point.

La Suède était alors si pauvre et si humiliée qu'elle dut se soumettre à la volonté de Marguerite. Son petit-neveu, Érik de Poméranie [3], fut élu roi de Suède, par le sénat, le 11 juillet 1396, et proclamé à Mora-Sten ; le Danemark et la Norvége l'avaient déjà reconnu pour successeur de la reine. Ce qu'Albrekt avait tenté en vain fut alors résolu avec le consentement des grands. Tout ce qu'ils possédaient des biens de la couronne comme garantie ou comme fiefs, depuis le commencement de la guerre entre le roi Magnus et les seigneurs du royaume (1363), devait être restitué, et un délai était assigné aux possesseurs, surtout aux héritiers de Bo Jönsson, pour faire cette restitution. Il fut en même temps convenu que tous les châteaux nouvellement construits pendant cette époque, à moins d'une décision contraire, seraient abattus; que les priviléges de la noblesse, qu'Albrekt avait si libéralement distribués, s'ils n'avaient pas été obtenus de la manière prescrite par la loi, seraient supprimés, et que les paysans francs-tenanciers, sur lesquels la noblesse avait levé des impôts, ne devraient désormais les acquitter qu'au roi et à la couronne. Le nouveau roi fut couronné l'année suivante à Kalmar, en présence des principaux seigneurs ou prélats du Danemark, de la Norvége et de la Suède. Là fut conclue, le 21 juillet 1397, jour de Sainte-Marguerite, l'union qui devait à l'avenir réunir les trois couronnes sur une seule tête. Voici quelles en étaient les dispositions. Une paix et une concorde perpétuelle devaient régner entre ces États, qui auraient des droits égaux à l'élection du roi; celui-ci serait pris parmi les fils du prince régnant s'il en avait. Chaque royaume serait gouverné par ses propres lois. Les exilés d'un pays ne pourraient être reçus dans aucun des deux autres, et tous trois devaient concourir à la défense commune. Aucun seigneur d'un des trois royaumes ne pourrait en pareille circonstance refuser de marcher hors des frontières. Les autres dispositions concernaient particulièrement Marguerite.

Cet acte d'union, court et incomplet, œuvre de précipitation, est signé de dix-sept seigneurs. Son contenu était si peu connu en Suède qu'au nombre des réclamations qu'elle fit au Danemark en 1435 était celle d'une copie exacte de l'acte d'union. Malgré tout, nos chroniques n'avaient pas connaissance de sa teneur, seulement elles indiquaient quelques additions et quelques modifications aux conditions primitives.

Marguerite conserva le gouvernement. Érik n'avait encore que seize ans quand l'union fut signée à Kalmar. Il fut plus tard fiancé à Philippine [1] d'Angleterre, qui lui apporta une riche dot. Cette princesse était aussi distinguée par sa douceur que par son esprit et son courage; ses qualités lui acquirent l'amour de ses

[1] Lettre du chapitre de Linköping de cette année.

[2] On voit son tombeau dans l'église de Gadebusch en Meklenbourg.

[3] Il était fils de Wretislau VII de Poméranie et de Marie, fille du duc Henri de Mecklenbourg (frère du roi Albrekt) et d'Ingeborg, sœur de la reine Marguerite.

[1] Fille de Henri IV, promise en 1401 et mariée en 1406. Elle gouverna en l'absence du roi et pendant son pèlerinage au saint tombeau en 1423; elle améliora le système des monnaies, elle défendit Copenhague en 1428 contre la flotte combinée des villes anséatiques et des Holstenois, pendant qu'Érik se cachait au couvent de Sorö; elle mourut à celui de Wadstena en 1430.

sujets. Son mariage ne fut pas heureux, elle n'eut pas d'enfans, et plus d'une fois elle éprouva de son mari des mauvais traitemens. On peut dire que depuis 1401, Érik partagea le pouvoir avec Marguerite; c'est alors qu'il fit sa tournée (*eriksgata*) dans le royaume. A cette occasion, on remit une partie des impôts extraordinaires, désignés sous différens noms. Marguerite promit l'abolition des autres par une lettre qu'elle écrivit deux ans plus tard et dans laquelle, en termes très-soumis, elle demandait grâce pour les charges qu'elle avait été obligée d'imposer sur le peuple; elle en rejetait la faute sur ses intendans (*fogdar*).

En dépit de cette promesse, on leva un nouvel impôt extraordinaire sur chaque cheminée pour racheter l'île de Gottland, engagée aux chevaliers de l'ordre prussien par Albrekt et que Marguerite recouvra en la séparant de la Suède. Lorsqu'on voit par la lettre d'excuses que les commandans des châteaux royaux imposent des travaux arbitraires aux paysans, qu'ils logent leurs soldats avec leurs chevaux dans les campagnes, qu'ils traitent en pays conquis; que ces commandans lèvent des impôts en leur nom; que se ne sont souvent que des étrangers ou des aventuriers sans asile, on conçoit facilement la cause des plaintes perpétuelles du peuple. Les mêmes abus avaient lieu sur les terres des grands et sur les domaines de la couronne. Dans les unes comme dans les autres, on exerçait le droit de juger les personnes attachées au service [1]. On voit quelques individus de cette dernière classe que des nobles [2] ont élevés à leur rang pour eux et leur postérité. Les actes de violence dont on se plaignait n'étaient pas l'œuvre des étrangers seulement: Abraham Brodersson, de qui la *Chronique rimée*, qui en général se montre favorable à la noblesse, a fait le plus grand éloge pour sa bravoure et son intelligence, sacrifiait à sa tyrannie, suivant d'autres témoignages contemporains, le bien des hommes et l'honneur des femmes. En 1410, Érik le fit juger et exécuter, moins, selon toute apparence, par un sentiment de justice que parce que le chevalier, dans la guerre de Schleswig, n'avait pu réduire le château de Sonderbourg, que ses grandes possessions en Suède et en Danemark le rendaient trop puissant et qu'il était favori de Marguerite, qui voulait le sauver. Elle fonda des messes pour le repos de son âme et ne lui survécut pas longtemps: elle mourut sur un vaisseau en rade de Flensbourg, en 1412; elle succomba, dit-on, à la peste qui ravageait alors le Nord, à l'âge de 60 ans, estimée en Danemark, même en Suède, et renommée pour sa haute prudence; mais nos chroniques lui imputent tous les maux que l'Union a causés après sa mort.

Érik de Poméranie, comme il est appelé, se trouva seul au pouvoir. Il consuma une grande partie de son long règne à assurer l'hérédité de la couronne à la maison ducale de Poméranie et à soutenir pour la possession de Schleswig une guerre que, malgré sa puissance, il poursuivit sans succès pendant trente ans contre les faibles comtes de Holstein [1]. C'est sans doute dans le premier dessein que le roi crut devoir confier les châteaux de Suède aux étrangers. La guerre, poursuivie avec opiniâtreté, mais très-mal dirigée, mêlée d'interruptions et de négociations, rendit nécessaires de nouveaux impôts et des levées continuelles de jeunes gens, qui périrent la plupart de misère ou dans les fers. Les contributions étaient d'autant plus onéreuses qu'on les exigeait en espèces pour les transporter en Danemark et que chaque ville ou district était imposé pour une certaine somme qu'on ne rougissait pas d'arracher aux malheureux habitans par les moyens les plus violens et les plus cruels. Quoique le roi eût altéré la monnaie, elle devint si rare que les terres des contribuables furent hypothéquées pour des sommes bien inférieures à leur valeur réelle. Il n'y avait plus de justice. Les tings en général ne s'assemblaient plus, même pour juger

[1] D'après la *Loi de Magnus Ériksson*, sanctionnée par Marguerite et Érik de Poméranie.

[2] Bo Jönsson et Carl Ulfsson (Sparre), seigneurs de Tofta, ont laissé de semblables lettres d'anoblissement. Érik fut le premier qui accorda des diplômes de noblesse avec bouclier et quartiers.

[1] Cette guerre eut lieu au sujet de l'investiture de Schleswig, que les Holstenois reconnaissaient appartenir au Danemark, mais dont ils voulaient faire un fief héréditaire. Le Danemark s'y opposa et chercha à s'emparer du pays. La querelle s'engagea après la mort de Gerhard de Holstein, en 1404, à l'occasion de la tutelle de ses enfans, et ne se termina qu'en 1435 lorsque la révolte qui éclata en Suède obligea le roi à se réconcilier avec le comte Adolphe de Holstein. L'affaire principale resta indécise. La même année la paix fut conclue avec les villes Vendes, Hambourg, Lubeck, Luneboug, Wismar, qui dans les neuf dernières années se rangèrent du côté du Holstein.

les causes criminelles. Les places des juges les plus indispensables restèrent vacantes, ou si on les remplissait, elles étaient accordées aux étrangers à cause des revenus qu'ils en tiraient; les paysans se plaignirent d'être traités durement par ces hommes qui ne devaient leurs places qu'à la faveur [1].

Tout fut abandonné aux intendans étrangers, et l'on peut prendre une idée exacte de leurs mœurs si l'on considère que parmi les commandans des forteresses de Suède, il se trouvait quatre des plus fameux pirates de cette époque. Le chapelain du roi [2], malgré sa qualité d'archevêque, ne rougit pas de se livrer à ce métier, et Jösse Ériksson, noble danois, Jutlandais d'origine, qui avait été pendant plusieurs années gouverneur pour le roi du Vestmanland et de la Dalécarlie, est accusé d'avoir fait pendre les paysans et atteler des femmes enceintes à des voitures chargées de foin. Une ancienne romance suédoise nous parle de semblables horreurs du commandant de la forteresse de Faxaholm dans la Helsingie.

A cette époque vivait en Dalécarlie, près de Kopparberget, un propriétaire de mines, Engelbrekt Engelbrektsson, homme d'une âme élevée, quoique d'une petite taille, et habile capitaine : il avait vécu dans sa jeunesse à la cour des grands; son éloquence égalait son courage. Il se chargea de porter au roi Érik les plaintes des Dalécarliens; à cette effet, il se rendit en Danemark, où il demanda justice de la tyrannie des gouverneurs et des commandans. Il proposa de se constituer prisonnier et d'engager sa vie comme garantie de la vérité de ses inculpations. D'après des lettres du roi au sénat de Suède, une instruction eut lieu, et les plaintes se trouvèrent bien fondées; mais le sénat s'étant borné à présenter des remontrances et le gouverneur ayant été maintenu, Engelbrekt se présenta de nouveau devant le roi et demanda la punition du criminel avec des paroles si menaçantes qu'Érik, irrité, lui défendit de jamais reparaître à ses yeux. Mais Engelbrekt lui répliqua avec la fierté d'un homme libre : « Je reviendrai encore une fois. » Ses compatriotes le choisirent pour chef, et il marcha à leur tête contre Westerås, où commandait Jösse Ériksson. Le sénat intervint comme médiateur entre le peuple qui demandait justice et ses oppresseurs. Deux fois il détermina les Dalécarliens à regagner leurs foyers. Le gouverneur continua d'exiger le paiement de l'impôt sans qu'il lui en arrivât aucun mal; mais sa place, devenue vacante, ayant été remplie par un étranger détesté, la population de la Dalécarlie prit de nouveau les armes le jour de la Saint-Jean (1434) avec autant d'accord, dit la chronique, que si ce n'eût été qu'un seul homme. Tous jurèrent de chasser les étrangers. Le château de Borganäs, qui s'élevait dans une île du fleuve Dala, fut pris et détruit. Les Dalécarliens s'avancèrent dans le Vestmanland, dont les habitans se réunirent à eux. Engelbrekt avait imploré le secours de la noblesse de cette contrée en la convoquant à Vesterås, qui capitula plus tard. Il en reçut une promesse favorable; car eût-elle refusé ses services, elle n'en aurait pas été moins obligée de défendre ses propriétés et de veiller à son propre salut.

Les paysans d'Upland vinrent rejoindre Engelbrekt à Upsala. Au milieu d'une assemblée immense, il développa les causes et le but de son entreprise, et le peuple répondit en le bénissant. Sa voix était si éclatante que son discours fut entendu de toute l'armée. Il lui demandait si elle voulait l'aider à délivrer la patrie de l'esclavage dans lequel elle gémissait. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre. Engelbrekt, avec le consentement de la noblesse qui assistait à cette réunion, diminua les impôts d'un tiers. Il envoya de tous les côtés des messagers chargés de proclamations. Les paysans du Norrland et de l'Ostrobothnie prirent les armes sous le commandement d'Érik Puke. Le peuple de la Sudermanie se précipita sur Gripsholm, dont le commandant prit la fuite en mettant le feu au château. Pour ce qui regardait Stockholm, on signa un armistice, qui devait durer jusqu'au mois de novembre, avec le chevalier Jean Kröpelin, le seul des chefs étrangers qui fût considéré pour sa modération et sa justice envers le peuple. On conclut également avec les habitans de Nyköping et d'Örebro une capitulation en vertu de

[1] Voyez les plaintes du peuple suédois dans la *Chronique de Hvitfeld.* (Copenhague, 1652, t. 3, p. 781).

[2] Arendt Clemenssen : « Il n'exista jamais, dit la *Chronique rimée*, de scélérat plus pervers. Un de ses prédécesseurs, Johannes Jerichini, étranger comme lui, fut destitué à cause de ses vices; il reçut cependant plus tard le diocèse de Skalholt, en Islande; mais il y commit tant de crimes que les paysans l'arrêtèrent et le jetèrent dans la rivière de Bruar. »

laquelle ces villes devaient ouvrir leurs portes au cas où elles ne seraient pas secourues avant six semaines. Les paysans rasèrent les châteaux des gouverneurs dans le Vermland et le Dalsland. Dans sa marche vers le sud du royaume, Engelbrekt rencontra à Vadstena le sénat, qui revenait du Danemark ; il l'engagea à rétablir, de concert avec lui, les anciens droits et les libertés du pays. « Depuis le dernier roi Magnus [1], des tyrans, non des rois, avaient régné sur la Suède. » Le sénat opposa le serment qu'il avait prêté au roi : « Il a violé le sien, » répliqua Engelbrekt.

Le sénat persista dans son refus, sans réflexion. Engelbrekt le contraignit, le poing sous la gorge. Celui-ci menaça les évêques, qui parlèrent au nom du sénat, de les abandonner à la fureur des paysans [2]. Alors le sénat céda. Une protestation contre l'obéissance due au roi Érik fut signée sur place et expédiée en Danemark par Engelbrekt. Il divisa son armée en trois corps, en continuant sa marche vers le Midi ; il invita par lettres les paysans d'Upland à obéir au sénat de Stockholm, car la capitale était déjà en son pouvoir. Ces lettres commençaient par ces mots : « Moi Engelbrekt Engelbrektsson avec tous mes frères d'armes (*med allom minom medhjelparom*). » Dans toutes les provinces, les populations prirent les armes et se rangèrent sous ses drapeaux. Son armée, s'il faut en croire un récit plus récent [3], montait à cent mille combattans. Plus de vingt bourgs et châteaux furent pris et abattus d'autant plus facilement que la plupart étaient construits en bois. Partout les gouverneurs et les commandans furent chassés ; mais aucun ne fut sacrifié à la vengeance du peuple, si ce n'est Jösse Eriksson, qui se cacha dans le couvent de Wadstena, d'où il fut arraché, deux ans après, par les paysans pour être conduit à l'échafaud. Les meurtriers furent obligés de payer de fortes amendes au couvent [4]. Tout ce qui appartenait au roi fut pillé ; toutes les propriétés particulières furent respectées, et un proverbe disait qu'Engelbrekt et son armée n'avaient fait perdre à personne la valeur d'un poulet [1]. Les événemens se succédèrent avec rapidité. Le 16 août 1434, la lettre de destitution avait été expédiée de Wadstena. Avant la fin du mois d'octobre, une grande partie des forteresses du royaume étaient occupées et le Halland repris sur les Danois ; Engelbrekt était de retour de Vesterås et l'armée des paysans renvoyée dans ses foyers.

[1] « *Magni regis ultimi.* » (Ericus Olai, *Chron. rim.*)
[2] *Chronique rimée.*
[3] Johannes Magnus.
[4] *Diarium Wadstenense* de 1436, où l'on dit que ce tyran était *specialis amicus monasterii et contulit magnum testamentum.*

Dans le mois de novembre, le roi revint pour quelque temps à Stockholm, ce qui occasionna un nouveau rassemblement des paysans contre la capitale et une diète qui se réunit à Arboga au commencement de l'année 1435 et où Engelbrekt fut élu régent d'une voix unanime. Il paraît que dès ce moment les grands se rapprochèrent du roi ; on proposa une réconciliation dont les conventions furent préparées à Stockholm dans l'automne de la même année. Les hautes fonctions de drots et de marsk devaient être rétablies en Suède ; les impôts fixés et votés par le sénat, les pays pourvus de juges, les forteresses et châteaux qui étaient encore debout, remis entre les mains du roi, à l'exception de Stockholm, de Niköping et de Kalmar : Des Suédois pouvaient seuls en avoir le commandement ; celui d'Örebro devait être confié à Engelbrekt ; le Halland revenait au Danemark. Le vieux Christer Nilsson (Wase) fut nommé drots du royaume, et Charles Knutsson (Bonde) l'un des plus riches de la Suède, riksmarsk. Au lieu des instructions qu'il demandait au roi, il n'en reçut que cette réponse : « N'étendez pas vos pieds au delà de la couverture. » Il répondit au sénat qui lui faisait des remontrances : *qu'il ne voulait pas dire* amen *à toutes leurs observations*. En s'en allant, il pilla lui-même les côtes de la Suède ; plusieurs des nouveaux gouverneurs et commandans se distinguèrent par des actes de cruauté [2]. Ce fut alors qu'Engelbrekt et Charles Knutsson s'emparèrent de la capitale, quoique le commandant danois tînt encore dans le château. Dans une nouvelle assemblée de trente grands seigneurs convoqués pour l'élection du régent, Charles Knutsson réunit presque tous les suffrages. Engelbrekt et Suke ne purent dissimuler leur mécontentement, et leurs paysans menacèrent si haut que Charles Knutsson fut obligé d'ad-

[1] Ericus Olai.
[2] Voyez la relation de la conduite du nouveau commandant de Stegeborg.

mettre Engelbrekt au partage de sa puissance. Celui-ci marcha contre les nouveaux intendans danois et s'avança vers les frontières du Danemark. Il reprit le Halland; puis, affaibli par la maladie, il retourna à Örebro. Dans le voisinage de cette ville demeurait Benoît (Bengt) Stensson, de la noble famille de Natloch Dag, et grand partisan du roi Érik[1]. Il était mal avec Engelbrekt; il lui fit demander et obtint de lui un sauf-conduit pour une entrevue où s'opéra une réconciliation assurée par des garanties réciproques. La paix devait régner entre eux jusqu'à ce que les motifs de plainte eussent été soumis au jugement du sénat. Engelbrekt reçut son ennemi avec bienveillance. Trop faible pour supporter la fatigue du cheval, il suivit son conseil de traverser sur une barque le lac Hjelmaren pour se rendre à Stockholm, où il était appelé par le sénat; il se laissa malheureusement prendre à ce piége. Deux barques transportèrent Engelbrekt, sa femme et quelques serviteurs; ils passèrent vers la brune près de Göksholm, château de Benoît Stensson, et abordèrent à une petite île qui n'en était pas éloignée[2]. Engelbrekt résolut d'y passer la nuit et fit allumer du feu pour se garantir du froid, qui était encore assez intense (on était à la fin d'avril). Cependant une autre barque s'approchait de l'île, et Engelbrekt, croyant qu'elle lui apportait un message de Göksholm, se sentait déjà reconnaissant de cette courtoisie. Appuyé sur sa béquille, il alla d'un pas chancelant à la rencontre des nouveaux venus et leur indiqua un bon lieu de relâche. Måns Bengtsson, le fils de celui qu'il considérait comme son ami, sautant hors de la barque, demanda avec colère s'il n'y avait plus dans le royaume de lieu où l'on fût en sûreté contre Engelbrekt. Sur la réponse de celui-ci, qu'il ne soupçonnait pas qu'ils fussent ennemis, Måns Bengtsson lui lança sa hache à la tête. Le malade, avec sa béquille, para le coup en détournant l'arme qui l'atteignit à la main. De nouveaux coups, portés à Engelbrekt à la tête et au cou, l'étendirent sans vie sur le sol. L'assassin, comme une bête féroce en fureur, lui écrasa la tête, lui couvrit le corps de flèches et, le laissant baigné dans son sang, emmena sa femme et ses compagnons et les tint prisonniers dans son château. C'était le 27 avril 1436. — Les paysans des environs recueillirent le corps d'Engelbrekt et l'enterrèrent d'abord dans l'église de Mällösa, d'où il fut transporté à Örebro. Le château fortifié de Göksholm fut attaqué par le peuple irrité; mais les assaillans furent repoussés, et le nouveau régent, Charles Knutsson, fit publier des lettres de grâce qui défendaient d'insulter l'assassin ou de lui reprocher son crime. Ce fut ainsi qu'Engelbrekt termina sa glorieuse carrière. Un récit contemporain dit qu'il régna trois ans sur la Suède. Quoique les nobles, en général lui fussent opposés, il comptait cependant parmi eux des amis dévoués et de sincères admirateurs : le brave Broder Svensson était son frère d'armes, et l'évêque Thomas a pleuré sa mort dans des vers qu'on ne lit pas sans émotion. Le peuple a conservé le souvenir vénéré d'Engelbrekt; il l'a toujours regardé comme le martyr de la liberté suédoise, et la crédulité attesta des miracles sur son tombeau[1].

Un homme qui plus que tout autre avait gagné aux grands mouvemens populaires voulait maintenant y mettre un frein : c'était Charles Knutsson (Bonde). Il était, comme nous l'avons vu, peu scrupuleux sur le choix des moyens; il avait encore, après la mort d'Engelbrekt, bon nombre de rivaux qui s'appuyaient tantôt sur l'aristocratie, tantôt sur la faveur populaire, quelquefois sur tous deux à la fois. Le chevalier Broder Svensson, un des sénateurs du royaume, mécontent d'avoir été oublié dans la répartition des provinces depuis que le régent avait entre les mains la totalité des châteaux, fit de l'opposition contre lui à l'assemblée des seigneurs de Söderköping en 1436. Il fut arrêté, et dans la matinée du lendemain on le trouva décapité. Érik Puke, homme rude et véhément, qui exerçait une grande influence sur les paysans, harcela le régent par des menaces, des séditions, des attaques directes ou des piéges qu'il lui tendit. Charles Knutsson endura tout d'abord avec assez de patience; mais à la fin il fit arrêter Érik Puke par surprise au milieu d'une négociation, à Vesterås, en 1437, et il le livra au bourreau. Le vieux drots lui-même, connu par son humeur éco-

[1] Aussi était-il un de ceux que le roi voulait nommer drots.

[2] Il est encore appelé *Engelbrektholmen* (l'îlot d'Engelbrekt).

[1] « Plurimis coruscat miraculis. » (*Diarium Wadstenense.*)

nome, Christer Nilsson, qui appelait Charles son cher fils et s'honorait de recevoir de lui le nom de père, excita secrètement à la révolte les paysans du Vermland et de la Dalécarlie, et il finit par se réunir à Nils Stensson, propre beau-frère de Charles Knutsson, pour rappeler le roi Érik, qui avait élevé ce dernier à la dignité de marsk du royaume; mais cette sédition fut étouffée en 1438. L'année suivante, le drots fut attaqué à l'improviste dans son château et transplanté à son fief de Wiborg en Finlande, et le nouveau marsk s'enfuit avec le roi en Gottland [1]. Là Érik, s'abandonnant aux plaisirs et recherchant la société des pirates, se consola de la perte de trois royaumes.

Depuis 1434, époque où Engelbrekt leva l'étendard de la révolte, jusqu'à la fin du règne du roi Érik, ce qui forme une période de cinq années, on compte dix ligues isolées, des assurances, des garanties et des capitulations (sans compter ce que le sénat suédois a fait pour son compte), tantôt sous la médiation du Danemark, tantôt sous celle de la Norvége et des villes anséatiques, toutes relatives aux conditions du rétablissement du roi. C'est cette espèce de diplomatie équivoque qui remplit le temps de l'Union; ce sont des congrès ajournés, différés, renouvelés, qui prouvent à la fois la faiblesse des liens de l'Union (quoiqu'elle ait été solennellement renouvelée à Kalmar en 1448), l'intérêt des grands de la soutenir et la politique de tous les chefs de partis suédois, depuis le temps de Charles Knutsson, de travailler pour leur propre compte tant qu'il n'y avait pas de danger, et lorsqu'il s'en présentait de cacher leurs projets derrière le manteau d'un roi de l'Union. Érik pouvait être aussi bon qu'un autre, et on ne l'abandonna que lorsqu'il désespéra lui-même de sa fortune. Le Danemark et la Suède rompirent en 1439 tous les liens d'obéissance qui les attachaient à lui, et les Norvégiens, après avoir tenté sans succès en sa faveur une invasion en Suède, ne s'en occupèrent plus. Érik vécut dix ans dans l'île de Gottland. Son neveu, qui fut aussi son successeur, disait gaîment à propos du métier qu'il faisait : « Il faut bien que mon oncle vive. » Plus tard, il rentra dans sa patrie et mourut à Rugenwald en 1459, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Christophe de Bavière, fils du duc Jean du haut Palatinat et de la princesse Catherine, sœur du roi Érik, avait été invité, en 1438, par le sénat danois à se rendre en Danemark. Cette invitation lui avait été faite après qu'Érik eut échoué dans sa première tentative pour assurer la succession au trône à son cousin le duc Bogislaus de Poméranie. Pour y parvenir, il promit aux paysans des libertés et des priviléges qui occasionnèrent en Seeland et dans le Jutland une sédition meurtrière contre la noblesse, de sorte que les paysans danois prirent les armes pour ce roi quand il fut chassé par ceux de la Suède. Christophe, qui se fit d'abord nommer régent du Danemark, entra, sans perdre de temps, en négociations avec le sénat de Norvége et de Suède. Les partis dans ce dernier pays avaient pour ainsi dire un mouvement de flux et de reflux. Dans une entrevue qui eut lieu à Iönköping entre les plénipotentiaires danois et suédois pendant l'automne de 1439, il fut résolu qu'on maintiendrait l'Union de Kalmar, et les ecclésiastiques, toujours plus attachés que les autres aux intérêts de l'Union, se prononcèrent ouvertement pour Christophe. Mais il fut décidé, dans une seconde assemblée de seigneurs qui se tint à Arboga au commencement de l'année suivante, qu'on n'élèverait jamais un roi étranger sur le trône de Suède, et cependant à la diète d'élection, le 4 octobre de la même année, Christophe de Bavière fut proclamé, après que des négociations particulières entre lui et Charles Knutsson eurent assuré au dernier tout ce qu'il croyait pouvoir gagner pour le moment : il reçut la Finlande en fief et l'Öland à titre de garantie pour les avances qu'il avait faites, et il fut déchargé de toute responsabilité relative à son administration. C'était pour Charles un simple ajournement de sa prise en possession de la couronne. Le bruit courut généralement qu'une pieuse nonne lui avait révélé ses hautes destinées. Une jeune fille avait même vu une couronne rayonner sur sa tête dans l'église de Wadstena, et quand il fit son entrée solennelle dans la capitale, sa taille majestueuse effaçait tellement celle du roi, qui était court et gros et donnait le bras en marchant à son rival, que le peuple disait : « Le marsk est plus beau et plus digne de porter la couronne. Malheur

[1] Nils Stensson fut fait prisonnier dans une attaque qu'Érik dirigea contre la Suède et mourut de la peste qui exerça ses ravages en 1439, dit-on, *per totam Sveciam et diversa loca christianitatis*. (*Diar. Wadst.*)

à ceux qui ont arrangé les affaires de cette manière[1]! » La Norvége ne se rendit pas encore. Érik vint à bout de s'y faire reconnaître comme roi héréditaire, ce qu'il n'avait pu obtenir dans les deux autres royaumes, ce qui fut cause que la Norvége prit les armes pour défendre ses intérêts quand les Suédois le destituèrent; mais en 1442, Christophe fut aussi élu et couronné en Norvége.

C'est en grande partie aux évêques que ce prince dut la couronne de Suède. C'est pourquoi le journal de Wadstena dit au sujet de son élection : « Elle a eu lieu par la volonté des prélats, plût à Dieu qu'elle fût également selon celle du ciel! » Aussi à son couronnement et dans sa tournée dans le royaume, il se montra si favorable pour le clergé que celui-ci adhéra à ce qui avait été l'objet de ses protestations depuis un siècle, l'adoption de la loi générale du pays. Le roi la sanctionna le 2 mai 1442, avec maintien des priviléges du clergé et de la noblesse. L'archevêque d'Upsala, Nils Ragwaldsson, ancien représentant de la Suède au concile de Bâle en 1424, reçut en propriété perpétuelle le château de Stäke, qu'il avait construit et fortifié. Ce château acquit plus tard une célébrité malheureuse dans les guerres civiles. En visitant le couvent de Wadstena, le roi se fit admettre au nombre des religieux de cet ordre, quoique la piété ne fût guère en harmonie avec la légèreté de son caractère et la licence de ses mœurs. A la même époque, la Suède offrit le premier exemple d'un procès fait à un hérétique. Un simple paysan, qui se disait envoyé de la sainte Vierge, présenta aux moines une sorte de réforme et une critique de leurs mœurs; on instruisit pour ce fait contre lui, et il fut mis en prison jusqu'à ce que, affaibli par un long jeûne, il eût fait une rétractation. Son abjuration fut publique et célébrée par une procession solennelle dans laquelle le pécheur, nu jusqu'à la ceinture, portait un cierge allumé à la main et un fagot de bois sur le dos, se reconnaissant ainsi digne du bûcher s'il retombait dans ses erreurs.

Charles Knutsson, pour qui le roi avait montré d'abord les sentimens d'un fils, que ce prince avait élevé à la dignité de chevalier ainsi qu'à celle de drots[2] de Suède avec la confirmation et l'extension de ses fiefs, fut bientôt mal vu à la cour. Parmi ses nombreux et puissans ennemis, l'ancien drots Christer Nilsson fut le premier qui commença l'attaque : à peine revenu de son exil, il se plaignit de l'injustice dont il avait été victime. Charles fut obligé de lui céder ainsi qu'à ses héritiers une partie de la Finlande. Peu de temps après, le roi le manda à Stockholm, et quoiqu'il se présentât avec dix vaisseaux et cinq cents cavaliers, on osa lui redemander Åbo, Tavastehus, l'Öland et Svartsiö. Il fut en effet obligé de restituer Åbo, mais il conserva Wiborg, fief vacant par la mort de Christer Nilsson. Charles Knutsson s'y refugia pour se soustraire à toutes les accusations qui s'élevèrent contre lui. Il se vit exclu de la régence que le roi établit en quittant la Suède; elle fut donnée aux seigneurs suédois, la plupart ennemis de Charles. On n'entendit plus parler de gouverneurs ni de commandans étrangers, et dans une circonstance où il était question d'en employer quelques-uns, le roi, dit-on, abandonna ce projet sur les remontrances du sénat[1]. Mais les seigneurs Suédois que le roi employait pour se créer des revenus n'en devinrent que plus ardens à se disputer ces gouvernemens. Des inimitiés germèrent profondément au milieu d'eux quand les gouvernemens des provinces furent vendus dans la chancellerie au plus offrant; souvent même ces gouvernemens furent donnés à plusieurs personnes à la fois[2]. En même temps la disette affligea le pays. Lorsque le roi avec sa jeune épouse, Dorothée de Brandenbourg[3], visita la Suède en 1446, des plaintes se firent entendre sur leur passage : on disait que les écuries de la cour absorbaient cinq charges (*läster*) de blé, tandis que les paysans se nourrissaient d'écorce. C'est pour cela que ces mêmes paysans l'appelèrent le roi d'écorce (*Barkekonung*); ils regrettaient les bonnes années qui rendaient, au moins sous ce rapport, le règne de Charles Knutsson supportable.

Dans une assemblée de seigneurs à Stockholm, où Charles fut appelé de Finlande, on conclut une alliance avec les chevaliers de

[1] Voyez la *Chronique rimée*.

[2] Il fut nommé *drots* du royaume par le roi, mais les chroniques continuent de lui donner le nom de *marsk*.

[1] Hvitfeld.

[2] Ericus Olai.

[3] Fille du margrave Jean Alchymista, mariée à Copenhague en 1445.

Livonie pour attaquer Novogorod, et il fut décidé que la Suède ferait une irruption sur les frontières russes[1]; une expédition fut en outre décidée contre Gottland, d'où les pirates du vieux roi Érik continuaient de sortir pour inquiéter le commerce et les côtes de la Suède. Mais les choses se bornèrent à une visite d'amitié que Christophe rendit à son oncle. On ne vit aucune utilité pour la Suède dans cette expédition, qui finit au retour par un naufrage où l'on perdit dans les flots tout le butin qu'on avait pu recueillir. On remarquait en général la tendance la plus prononcée à se procurer de l'argent par tous les moyens. Ainsi le roi en 1447 fit saisir plusieurs vaisseaux anglais et hollandais qui traversaient le Sund et dont il fit vendre les cargaisons. Il méditait quelque grand projet, car la même année il fit des levées considérables de troupes et se montra avec une flotte devant les villes anséatiques, demandant le libre passage pour lui et les siens, sous prétexte de faire un pèlerinage à Wilsnach, dans le Brandenbourg. Rostoch y consentit, mais Wismar et Stralsund refusèrent. Le dessein réel du roi était d'attaquer à l'improviste Lubeck, où plusieurs princes, amis de Christophe, s'étaient rendus avec des armes qu'ils avaient fait passer dans des pièces de vin. Un incendie qui éclata dans la nuit fut pris par les conjurés pour le signal de l'attaque. En courant aux armes avant le temps convenu, ils se trahirent eux-mêmes, et ils furent chassés de la ville. Ayant ainsi échoué, Christophe se rendit en Suède pour trouver le sénat suédois à Iönköping. Il tomba malade à Helsingebourg et mourut le 6 janvier 1448 des suites d'un abcès, suivant la *Chronique rimée;* mais son auteur ne connaissait pas plus que nos autres chroniqueurs le récit du Palatin, qui prétend que le roi mourut empoisonné. A ses derniers instans, il avoua qu'il n'avait rempli les coffres du trésor que dans le dessein de soumettre Lubeck au Danemark. Il ne laissa pas d'héritiers et ne fut regretté de personne, disait-on en Suède, si ce n'est de l'archevêque Nils, qui pleura à la nouvelle de sa mort et quelques jours après le suivit dans la tombe.

Charles Knutsson, qui habitait toujours le château de Wiborg, retarda son retour de plus de quatre mois après la nouvelle de la mort du roi. Il se présenta bien armé et en force le 23 mai 1448 à Stockholm, où les évêques, le clergé, les chevaliers, la noblesse et les députés des campagnes et des villes avaient été convoqués à une diète[1]. On vit se renouveler les prophéties de saints personnages qui promettaient la couronne de Suède à Charles. La pluie qui tomba à son entrée dans la ville fut acceptée par le peuple comme un présage d'autant plus heureux que le pays depuis plusieurs années souffrait d'une sécheresse constante. Charles avec ses guerriers, se logea dans la ville. Le château était occupé par ses adversaires, les frères Benoît et Nils Jönssöner (Oxenstjerna), qui, dans la précédente assemblée des seigneurs, avaient été nommés régens et avaient administré le royaume du vivant du roi Christophe concurremment avec l'archevêque défunt. Le jeune Jöns Bengtsson (Oxenstjerna) avait été appelé au siége archiépiscopal, qui était vacant, et il n'était pas moins que son père et son oncle (les deux régens) l'ennemi de Charles. On accuse cette puissante famille d'avoir aspiré au trône : si elle avait conçu le projet d'y monter, elle y renonça au bout de peu de temps pour opposer à Charles, qui était encore plus puissant qu'elle, la politique accoutumée de l'Union. Les deux partis se provoquèrent par des paroles pleines de fiel, les uns du haut des remparts, les autres des fenêtres des maisons, et une lutte sanglante était sur le point de s'engager lorsque enfin on convint d'élire un roi. Cette élection n'eut cependant pas lieu dans les formes prescrites par les lois du pays[2]. Sur soixante et dix votes secrets, soixante-deux furent en faveur de Charles. Les paysans manifestèrent leur approbation par des acclamations. Le nouveau roi, après avoir reçu les hommages accoutumés auprès de Mora-Sten, fut sacré à Upsala le 29 juin; et lorsque son épouse Catherine[3] fut également couron-

[1] En 1448. (Karamsin.)

[1] « Episcopi, prælati, milites, nobiles, rusticorum et civitatum nuntii speciales. » Ericus Olai.

[2] « Non secundum formam. » Ericus Olai.

[3] Elle était très-belle, au rapport de la *Chronique rimée*. La première épouse du roi était Brite Thuresdotter (Bjelke). Une fille issue de ce mariage fut unie à Érik Eriksson (Gyllenstjerna). Sa seconde épouse, Catherine, mourut en 1450; elle était fille du sénateur Carl Ormsson, d'une famille norvégienne qui par son crédit contribua puissamment à l'élection de Charles.

née quelques jours après par le nouvel archevêque, celui-ci donna un témoignage d'approbation public au nouvel ordre de choses, approbation dont l'expression s'était fait attendre et ne fut pas accordée sans peine.

Le premier acte du nouveau gouvernement fut une expédition contre Gottland et le vieux roi Érik, et ce qu'il y a d'étonnant c'est que le commandement en fut confié à Magnus Gren, ancien ennemi, dont l'amitié récente et la fidélité étaient très-équivoques. L'exécution s'en ressentit : le plat pays fut occupé sans peine; mais le siége de Wisby traîna en longueur et conduisit à un armistice et à des négociations. Érik gagna ainsi du temps, et il put livrer le château aux Danois; Magnus Gren de son côté leur livra l'île et la flotte. Les Danois étaient commandés par le roi Christian en personne, qui surprit la garnison suédoise de Wisby (par trahison, dit la chanson suédoise) et mit le feu à la ville. Ainsi fut pris et perdu Gottland. Peu de temps après, la couronne de Norvége glissa non moins rapidement des mains de Charles, qui avait d'autant plus d'espoir de la conserver que les Norvégiens dès 1441 avaient conclu un traité particulier avec la Suède [1] pour la défense de la liberté réciproque des deux pays. Ils paraissaient peu disposés maintenant à s'allier aux Danois, qui avaient élevé Christian d'Oldenbourg [2] sur le trône. L'archevêque de Trondhem, avec plusieurs sénateurs norvégiens et la majorité des paysans [3], se déclarèrent pour Charles, qui fut proclamé roi et couronné le 23 novembre 1449 dans la cathédrale de Trondhem. Tous les paysans au nord et au sud des Dofrines publièrent une lettre à Christian dans laquelle ils disaient qu'ils ne le reconnaîtraient jamais comme roi, ni aucun Danois ou Allemand qui pourrait se présenter à l'avenir. Ils avaient élu Charles parce que la Suède et la Norvége, qui formaient naturellement un continent, étaient liées de temps immémorial par une confiance et une amitié réciproques. Deux sénateurs norvégiens furent nommés à la présidence du gouvernement, et Charles s'en retourna par le Iemtland.

Pour conserver les acquisitions qu'on avait faites, il aurait fallu de la force et de l'union. Le parti de Christian prit bientôt le dessus en Norvége, quoique le peuple, surtout dans la partie septentrionale, restât longtemps encore fidèle à Charles. On ne voit pour défendre la couronne de Norvége qu'une vaine tentative d'assiéger Opslo, qui avait reçu une garnison danoise. A l'entrevue qui eut lieu à Halmstad, le 1er mai 1450, entre douze seigneurs suédois et danois, on résolut le maintien de l'Union et l'élection d'un roi commun. Les envoyés de Charles, à leurs propres périls et sous leur responsabilité personnelle, firent l'abandon de ses droits au royaume de Norvége. Un article secret conférait au sénat le droit d'investiture des fiefs; une proposition semblable devait être présentée au roi Charles dans une nouvelle entrevue à Kalmar, et en cas de refus, le sénat devait se déclarer pour Christian. Le secret fut éventé, et Charles retira à plusieurs sénateurs leurs fiefs et leurs fonctions. On s'étonna moins de cette conduite que de trouver parmi les plénipotentiaires réunis à Halmstad le même homme qui avait abandonné Gottland et qui embrassait ouvertement aujourd'hui le parti danois pendant que les autres ennemis de Charles se ralliaient à lui, du moins en apparence. La nouvelle assemblée de Kalmar, des décisions de laquelle Charles appela au pape, resta sans résultat. Il était clair qu'il n'y avait que les armes qui pussent décider entre lui et son rival. Des hostilités avaient déjà commencé au nom de Christian contre le Wermland et l'Ostrogothie.

Au commencement de l'année 1452, le roi Charles assembla une armée « telle que de mémoire d'homme on n'en avait vu une pareille sortir de la Suède [1], » dit la *Chronique rimée*, qui se complaît dans la description de la déclaration de guerre, des étendards brillans et de l'habileté du roi à disposer ses troupes, talent

comme roi de Norvége. Il eut de Catherine quatre fils et cinq filles; les fils moururent tous en bas âge. A son lit de mort, le roi épousa Christina, fille du commandant du château de Raseborg, afin de légitimer un fils qu'il avait eu d'elle; mais le sénat ne sanctionna pas cette union, et le fils vécut et mourut dans l'oubli.

[1] Le 9 février et le 24 juin 1441. (Voyez Hadorph dans les supplémens de la *Chronique rimée*.)

[2] Christian était né en 1425; son serment écrit est du 1er septembre 1448. Il épousa Dorothée, veuve du roi Christophe. Tout porte à croire que l'élection de Charles Knutsson en Suède eut lieu avant celle de Christian en Danemark.

[3] Voyez les lettres des paysans, datées de plusieurs lieux de la Norvége, dans Hadorph, c. 1.

[1] On évalue à 40,000 le nombre des soldats; d'autres le portent à 80,000. L'avant-garde se composait des patineurs (*skyrännare*).

qu'il avait acquis dans les pays étrangers. Vingt canons transportés sur des traîneaux [1] l'accompagnaient : ce sont les premiers dont il soit fait mention dans l'histoire des guerres de la Suède. La Scanie fut impitoyablement ravagée; les villages et les villes furent livrés aux flammes pendant les rigueurs de l'hiver, mais pas une seule place forte ne fut enlevée : ce fut là tout le résultat de cet immense armement. Le roi quitta son armée en lui laissant l'ordre de traiter de la même manière la Hollande et le Bleking. A cet effet l'armée fut partagée en deux corps, qui ne devaient pas tarder à se disperser, car le printemps venu, lorsque le roi Christian commença la campagne par l'invasion de la Vestrogothie, il trouva le pays ouvert, et dans le cours de l'été les châteaux tombèrent en son pouvoir. Charles devait marcher à la rencontre de l'ennemi sur la lisière du Tiweden pour l'empêcher d'envahir la haute Suède; mais il fit volte-face à la nouvelle qu'une flotte danoise avait attaqué la capitale, qui n'était défendue que par les paysans. La flotte suédoise, que le roi avait d'abord réunie près de Stockholm et qu'il avait ensuite éloignée, étant revenue, on échangea quelques bordées et tout fut fini. Il n'y a pas lieu de s'en étonner s'il est vrai, comme on le rapporte, que la flotte était commandée par des Danois d'origine [2], qui laissèrent impunément dévaster les côtes de Suède par leurs compatriotes. Christian put même dans l'automne gagner l'intérieur du pays sans être poursuivi et sans autre perte que celle que lui fit éprouver le peuple exaspéré dans la forêt de Holweden. Seulement le brave Thord Bonde, neveu du roi et nommé marsk par lui, défendit avec autant de succès que de valeur la frontière occidentale du royaume.

Les années qui suivirent s'écoulèrent comme les précédentes au milieu des troubles; elles furent même plus malheureuses. La peste éclata de nouveau en Suède en 1455; elle n'avait presque pas interrompu ses ravages depuis 1450. Dans la seule ville de Stockholm, le fléau moissonna neuf mille personnes. La récolte manqua trois années de suite; il en résulta la disette la plus cruelle qu'on eût jamais ressentie [1]. Les opérations militaires se suivaient sans combinaison, sans plan arrêté, au milieu des propositions de paix qui n'avaient pas de suite et d'entrevues consécutives entre les sénats des royaumes. Ces entrevues se distinguèrent quelquefois par des fêtes brillantes dans lesquelles Charles étalait sa magnificence, ses richesses et sa piété, comme en 1455, où sa fille, âgée de huit ans, embrassa la vie monastique dans le couvent de Wadstena. Le roi, revêtu de tous les insignes de sa dignité royale, chanta l'Évangile devant l'autel. Au mariage de Thord Bonde, les convives furent servis dans quatorze cents plats d'argent. L'année suivante, le brave Thord Bonde fut perfidement assassiné par un Danois qui avait gagné sa confiance par ses services. L'impression que fit ce meurtre sur le peuple suédois a été exprimée dans une romance populaire qui est parvenue jusqu'à nous.

Il n'était pas extraordinaire de trouver à cette époque des Danois au service de Charles, comme des Suédois à celui de Christian; les uns et les autres avaient quelquefois des possessions et souvent des relations de famille dans les trois royaumes, où ils cherchaient la fortune par le métier des armes, peu importait sous quel maître, de sorte qu'à la fin le peuple seul sut ce que c'était que patrie et souffrir pour elle. Charles lui-même n'avait pas l'âme élevée au niveau de son rang : ses vues étroites ne dépassaient pas ses intérêts particuliers, et le chef de parti distingué ne fut plus qu'un prince faible. Il nourrissait contre les grands une défiance fondée, qu'il dissimulait souvent par crainte, et il fournissait ainsi à ses ennemis secrets l'occasion de lui nuire à visage découvert : rusé, accommodant en tout, excepté dans les questions d'argent [2], il tira de la plus basse classe des employés qui lui ressemblaient par leurs défauts et qui finissaient par le trahir. Ses intendans pouvaient être assimilés aux étrangers pour leur avarice

[1] Vingt arquebuses (*kärrabyssor*) avec de la poudre et des pierres; on avait déjà des canons dans les forteresses. Dans la guerre conduite par Engelbrekt, on fait mention d'arquebuses placées au château de Stockholm. Cette ville avait des arquebusiers et des fondeurs de canons dès 1431.

[2] Ericus Olai.

[1] *Diar. Wadstenense.* En 1464 la peste sévit de nouveau : 7,000 individus en moururent; elle se jeta aussi sur la Russie. Suivant Karamsin, à Novogorod, 48,000 personnes succombèrent sous la violence du mal.

[2] « Obligeant, mais avare », dit un ancien récit.

et leur rapacité ; mais ils volaient sous le voile de la loi[1]. Le peuple, qui n'avait pas oublié Engelbrekt, s'éloignait de Charles, et lorsqu'il voulut entraver la liberté de donner à l'Église et attaquer la fortune et les priviléges du clergé[2], sa situation devint d'autant plus périlleuse qu'il ne possédait pas les qualités militaires nécessaires pour résister à des hommes qui tenaient l'épée d'une main et la crosse épiscopale de l'autre. Les manœuvres de l'archevêque Jöns Bengtsson n'étaient pas ignorées du roi. Ce prélat et l'évêque Sigge de Strengnäs avaient déjà été une fois convaincus de haute trahison, et ils avaient perdu les fiefs dont ils étaient investis ; mais ils étaient rentrés en grâce auprès du roi par l'entremise du sénat. Ils ne laissèrent pas de tenir un langage hautain, et dans une assemblée de seigneurs, ils manifestèrent leur mécontentement contre le gouvernement de Charles et leur prédilection pour Christian. Le roi, se reposant sur ses trésors et ses mercenaires, fit trop peu d'attention à ces graves circonstances[3].

Au commencement de 1457, l'archevêque était l'hôte du roi au château de Stockholm lorsque de nouvelles querelles s'élevèrent entre eux. Des ordres furent donnés pour une de ces expéditions insignifiantes que signalèrent annuellement le règne de Charles : il s'agissait alors d'Öland, dont les Danois s'étaient emparés, et quand Charles partit pour les provinces méridionales, l'archevêque reçut mission d'accélérer l'armement dans le haut pays. Jöns Bengtsson se rendit à la cathédrale d'Upsala, déposa sur l'autel ses ornemens épiscopaux, prit le casque, endossa la cuirasse et ceignit l'épée; puis il fit afficher sur la porte de l'église sa déclaration de guerre contre le roi et commença immédiatement les hostilités. Charles revient en toute hâte. Ses troupes n'étaient pas nombreuses, mais elles se composaient de l'élite des mercenaires, et il aurait facilement dispersé des bandes rassemblées sans ordre et peu accoutumées à la discipline s'il ne s'était laissé surprendre à Strengnäs, d'ou il s'enfuit à Stockholm après un court combat dans lequel il fut atteint d'une flèche. Les habitans ne se décidèrent que difficilement à lui ouvrir les portes : « Et comme il vit, dit Olaus Petri, que l'archevêque et ses partisans avaient pris leurs mesures, et qu'il craignait, vu l'état d'hostilité dans lequel il avait trouvé le pays, que les habitans de Stockholm ne lui demeurassent pas fidèles, il réunit tous ses trésors et se rendit secrètement pendant la nuit sur un vaisseau qui le transporta en trois jours à Dantzig, où il demeura sept ans, à la faveur d'un sauf-conduit. »

Alors on vit revenir les seigneurs que la crainte de Charles avait éloignés. La ville de Stockholm, qui avait soutenu un siége de sept ans sous le règne d'Albrekt, se rendit dans un mois à l'archevêque, qui se fit nommer prince et régent de Suède. Le commandant du château de Stockholm se rendit aussi sans résistance et livra les enfans du roi, que celui-ci avait confiés à sa fidélité, à condition qu'on ne lui demanderait aucun compte des sommes d'argent dont il avait eu le maniement. Ses collègues, les intendans royaux, à l'exception de Gustave Carlsson[1], commandant de Kalmar, qui portait avec honneur son nom de chevalier, suivirent son exemple avec tant d'empressement qu'à la Pentecôte, lorsque le roi Christian arriva à Stockholm avec sa flotte, les Danois se plaignirent qu'il ne leur restait rien à faire et comblèrent les Suédois, les ecclésiastiques surtout, d'éloges ironiques ; mais les mots ne firent pas oublier les faits, et le clergé fut pleinement rassuré par la confirmation de tous ses priviléges.

Christian d'Oldenbourg fut alors élu roi de Suède et couronné à Upsala le 29 juin 1457. Il obtint des sénats des trois royaumes, qui se réunirent à Skara, que son fils lui succéderait. Les paysans, contre la volonté desquels il avait été appelé dans le royaume, quoique ayant embrassé le parti de l'archevêque contre Charles, se contentèrent de ce qui était fait, et, pour nous ser-

[1] Voyez *Caractère de Charles Knutsson*, par Ericus Olai, son contemporain.

Olaus Magnus, qui loue la justice des employés de Sten Sture l'aîné et qui attaque avec amertume ceux de Charles et leur conduite envers leur maître, prouve suffisamment leur mauvaise conduite envers le peuple.

[2] En 1454, les ecclésiastiques protestèrent énergiquement. Charles ne voulait pas seulement mettre des bornes aux donations en faveur des églises, il revendiquait encore une partie de ses propriétés ; il avait encore dessein d'empêcher les nobles d'embrasser l'état ecclésiastique sans l'abandon préalable de toute leur fortune à leur famille.

[3] *Chronique rimée.*

[1] Fils de Charles Ormsson, beau-père du roi; cependant à la fin il rendit aussi hommage à Christian.

vir des expressions de la chronique : « Le pays se portait bien dans les premiers temps du règne du roi Christian; mais au bout de quelques années ce prince multiplia les impôts et força tous ceux qui avaient de l'argent à lui prêter de fortes sommes, qu'il ne leur rendit pas. Il acheta le Holstein au comte de Schaumberg et à son frère le comte Gerdt : pour cela il tira beaucoup d'argent de ses royaumes; il s'attira la haine du peuple par ces contributions et les envois qu'il faisait hors du pays. Ses ennemis commençaient à l'appeler le gouffre où s'engloutissaient toutes les ressources du royaume, quoiqu'il fût religieux et d'un caractère très-modéré [1]. » En 1463, le bruit courut que le roi Charles, appuyé d'une grande armée, devait revenir pour faire valoir ses droits à la couronne; mais la suite prouva que cette nouvelle était sans fondement. Un marchand que l'archevêque fit arrêter et qu'on disait porteur de lettres pour les parens et les partisans de Charles fut mis avec plusieurs de ces derniers à la torture : les uns succombèrent aux douleurs, les autres restèrent estropiés. Ces cruautés soulevèrent une haine violente contre l'archevêque; mais il avait un caractère si haineux et si vindicatif que celui sur qui tombait sa colère ou seulement un simple soupçon avait tout à craindre de lui.

Les périls qui menaçaient le trône amenèrent le roi Christian à Stockholm. Il ordonna de nouveaux impôts et chargea l'archevêque de les lever : il partit lui-même pour une expédition contre les Russes, en Finlande. Dans cette circonstance, il avait reçu la permission de toucher les impositions qu'un légat du pape levait dans le Nord pour soutenir la guerre contre les Turcs. Les paysans refusèrent de payer le nouvel impôt, disant qu'ils aimaient mieux mourir que de se soumettre à des contributions illégales; il y eut une révolte, et l'archevêque promit de le faire abolir, d'autant plus que le roi n'en avait pas même exempté les paysans de l'Église. Mais à son retour, Christian accusa l'archevêque d'avoir lui-même fomenté les troubles, et il accumula contre lui plusieurs accusations qui auraient été plus plausibles de la part de Charles. Les adversaires de l'archevêque triomphèrent dans le sénat et dans la bourgeoisie de Stockholm; on trouvait affichés dans toutes les rues des placards sur lesquels on lisait : « *L'archevêque est un traître.* » Le roi, malgré les menaces d'excommunication, fit arrêter ce prélat. Les paysans, ne voyant en lui qu'un martyr de la liberté, accoururent à Stockholm; mais ils furent repoussés et en partie massacrés dans un combat où le marsk Thure Thuresson (Bjelke) mérita le nom de boucher des paysans [1]. Avant de partir, le roi enleva du château de Stockholm tout ce qu'il contenait de précieux, depuis la flèche dorée de la tour jusqu'aux fenêtres; les marmites et les chaudières ne furent pas oubliées. Il fit raser les remparts, fouiller la terre et même chercher dans la mer des trésors qu'il y supposait cachés, de sorte qu'on disait dans une lettre écrite à cette époque qu'il avait demandé de l'argent aux trois élémens, à l'air, à l'eau et à la terre.

A peine le roi était-il parti, accompagné de l'archevêque, qu'il emmenait prisonnier, que la sédition éclata de nouveau, excitée par un proche parent de ce prélat, l'évêque de Linköping, Kettil Carlsson (Wase), qui se fit proclamer régent à Vesterås au commencement de l'année 1464. Il était soutenu surtout par les Dalécarliens, « qui sont les habitans les plus sauvages et les plus belliqueux de la Suède, suivant les moines de Wadstena [2]. » On publia, au nom des Dalécarliens et des paysans suédois, une lettre remplie d'accusations énergiques contre le gouvernement du roi [3]. Le roi Christian accourut à la défense de Stockholm au milieu des rigueurs de l'hiver; mais les Dalécarliens feignirent une retraite et l'attirèrent dans une forêt épaisse, près de l'église de Haraker, dans le Vestmanland, où il essuya un grand désastre et courut des dangers personnels. Il fut obligé de fuir de Stockholm, que les Dalécarliens assiégèrent dans l'été. Alors ce fut un cri unanime parmi les paysans en faveur du roi Charles : « La Suède, disaient-ils, est un royaume et non pas une province ou une paroisse. » Les sénateurs cédèrent, et Charles fut invité à revenir; mais ce fut pour être expulsé de nouveau six mois après par l'archevêque, qui avait été rendu à la liberté [4] et auquel s'était joint l'évêque Kettil.

[1] Olaus Petri.

[1] *Chronique rimée.*

[2] « Maxime feroces et bellicosi. » (*Diar. Wadstenense.*)

[3] Voyez Handlingar, *rörande Skand. histor.*, 5e vol.

[4] Olaus Petri.

Dans l'espace de trois ans et demi, depuis janvier 1464 jusqu'à novembre 1467, quand le roi, déchu pour la seconde fois, séjournait au château de Raseborg en Finlande, dans un état de dénûment tel qu'il se plaint de ne pouvoir payer cinquante marcs d'argent qu'il devait, nous voyons d'abord l'évêque Kettil, puis l'archevêque et peu de temps après lui le puissant Érik Axelsson (Tott), occuper la régence, de sorte que le partage du royaume sous plusieurs régens indigènes paraît s'être exécuté d'après le plan arrêté, dit-on, par les grands pendant ces temps de troubles[1].

Le 13 novembre 1467, Charles Knutsson fut rappelé pour la troisième fois. Son ennemi le plus implacable, l'archevêque, mourut peu de temps après dans l'exil. Les dernières années du règne du vieux roi furent remplies par des troubles intérieurs et la guerre avec Christian, qui attaqua de nouveau la Suède, et avec Érik Carlsson (Wase), qui se mit à la tête d'une troupe de révoltés. Ce fut alors que le nom de Sture commença de briller dans la Dalécarlie. Après les victoires de Nils et de Sten Sture d'abord sur les rebelles, puis sur les ennemis extérieurs, Charles put mourir en paix. Il termina ses jours le 15 mai 1470 au château de Stockholm, à l'âge de soixante et un ans. Il laissa le gouvernement à Sten Sture en lui conseillant de ne jamais ceindre la couronne[2].

[1] « Ils voulaient diviser le royaume en quatre parties qui devaient être gouvernées chacune par un régent. » (Olaus Petri.)

[2] *Chronique rimée.*

CHAPITRE VI.

LES STURE.

Sten Sture l'aîné. — Le roi Hans (Jean). — Svante Sture. — Sten Sture le jeune et Christian-le-Tyran.

Engelbrekt avait rendu le peuple puissant et avait fait regarder l'Union comme une domination étrangère. Charles Knutsson, qui voulait recueillir là où il n'avait pas semé, l'avait employée pour s'emparer de la couronne; mais son exemple prouva qu'on pouvait être tout en Suède, excepté roi. Les Sture profitèrent de cette leçon pour ne pas viser au trône. Ils cherchèrent à s'attacher le peuple de plus près; mais ils devaient apprendre aussi quels obstacles entravent la marche d'un chef de parti, quelle que soit sa puissance, à moins qu'il soit roi. L'Union, qui était dans l'intérêt des grands, fut conservée, du moins de nom, jusqu'à ce que la hache du bourreau de Christian II l'eût noyée dans des flots de sang et que cette fausse position eût disparu à la tentative de conquête de la Suède par les Danois.

Sten Sture, surnommé l'aîné, était fils du sénateur et chevalier Gustave Anundsson Sture et de Brite Bjelke, belle-sœur du roi Charles Knutsson. Il fit ses premières armes en 1464 dans la révolte de l'évêque Kettil Wase contre Christian; il servit plus tard sous les ordres de Nils Sture[1] (il n'était pas issu de cette famille, quoique portant le même nom), qui avait soutenu le trône chancelant de Charles Knutsson. Il ne se distingua pas moins par sa prudence que par sa bravoure. — C'était un seigneur intelligent, prudent, hardi et heureux dans ses entreprises[2]; — ses grandes qualités en avaient fait l'homme du peuple; il fortifia son crédit par le moyen de ses relations avec les Axelssöner (fils d'Axel)[3], qui étaient aussi puissans en Suède qu'en Danemark et vivaient alors en état d'hostilité avec le roi Christian.

La ville de Stockholm et les Dalécarliens, qu'unissait une alliance étroite, selon l'opinion de ces temps, et qui étaient les points d'appui de la puissance des Sture, reconnurent immédiatement Sten pour régent. Le peuple en général était pour lui, et ce n'est pas sans raison que la *Chronique rimée* lui met ces mots dans la bouche : « J'avais un fort appui chez les paysans de Suède, quoique les seigneurs fussent contre moi. »

Le sénat était partagé. Par habitude, on parla du maintien de l'Union. Érik Carlsson

[1] Le père de Nils Sture, le sénateur Bo Stensson Natt och Dag, avait épousé Karin, fille de Sven Sture de Schleswig de la famille danoise de Sture.

[2] Laurentius Petri.

[3] C'étaient neuf frères, fils de Peder Axelsson Thott en Danemark. Érik Axelsson était investi du gouvernement de la Finlande et avait épousé Élin Sture, tante de Sten Sture; Iwar Axelsson, qui commandait en Gottland, avait pris pour femme Madeleine, fille du roi Charles; Sten Sture était lui-même marié à Ingeborg, fille d'Ake Axelsson. Ils étaient en opposition avec Christian, qui avait réduit les fiefs de leur frère Olof Axelsson. Ils déclarèrent même la guerre au roi en 1467.

Wase était exilé, ainsi que plusieurs seigneurs suédois. Ils appartenaient tous au parti de l'ancien archevêque, qui était revenu du Danemark avec des soldats et des vaisseaux pour disputer encore la possession de la couronne à Charles Knutsson mourant. Sten Sture les battit, et ils furent obligés de chercher leur salut dans la fuite. Mais les dissensions suivaient leur cours, et durant près d'un an le royaume n'eut pas d'autorité légalement reconnue. Les paysans, au nombre de douze par chaque province, se réunirent spontanément à Upsala et sommèrent le sénat de venir s'entendre avec eux, car ils ne voulaient pas souffrir, disaient-ils, de pareilles divisions dans leur patrie. Ce fut dans ces circonstances, mais non sans de nombreuses oppositions et de vives remontrances, que Sten Sture, au mois de mai 1471, fut proclamé régent à Arboga par les bourgeois et les paysans surtout, avec l'assentiment d'une grande partie du sénat. Ce qui contribua principalement à ce résultat, ce fut que le puissant Érik Axelsson tenait à la disposition de Sture les châteaux où il commandait et que le nouvel archevêque, Jacques Ulfsson, qui avait fait son éducation et avait été son ami, s'était déclaré pour lui.

Sur ces entrefaites, Christian lui-même arriva dans le port de Stockholm avec une flotte de soixante et dix vaisseaux. On parlait de tous côtés de réconciliation. La querelle de Christian et de la Suède, des fils d'Axel Tott (*Áxelsònerne*) et de leur roi légitime, des seigneurs suédois rebelles et du parti de Sten Sture dans le sénat devait se vider devant une commission tirée des sénats des trois royaumes. C'était assez pour tenir les Danois en haleine pendant tout un été, et il paraît qu'on ne voulait que gagner du temps. Le jour décisif, Sten Sture et ses amis ne parurent pas. Le régent s'était rendu en Ostrogothie et Nils Sture dans la Dalécarlie pour tirer des troupes des provinces les plus éloignées, car dans les environs de la capitale les partisans du Danemark étaient plus actifs et plus nombreux. Érik Carlsson (Wase) et Trotte Carlsson (d'Éka) avaient déjà gagné une grande partie des populations à la cause du roi. Les paysans furent attirés au camp danois par le bas prix du sel, dont on avait arrêté les convois à dessein. Il en resta un grand nombre sous les drapeaux du roi. On n'entendait plus parler de Sten Sture, ce qui augmenta le courage des Danois[1]. Christian le traitait de bambin qu'on devait fouetter pour s'être caché au fond des bois. Les soldats se vantèrent des traitemens qu'ils réservaient aux bourgeois de Stockholm et à leurs femmes. Cependant les deux Sture s'approchaient avec leurs forces réunies pour secourir la capitale, et le 11 octobre 1471 ils livrèrent bataille aux Danois à Brunkeberg. Christian avait fortifié par de nouveaux ouvrages ce monticule sablonneux, qui à cette époque se trouvait hors de la ville, qu'on a aplani depuis et couvert de maisons et qui a conservé son nom en mémoire du supplice qu'y subit le cruel Brunke. On y avait élevé un bastion défendu par plusieurs pièces d'artillerie; Christian, avec la bannière du Danemark, occupait le sommet de l'éminence; il avait derrière lui le bastion : il avait pris cette précaution parce qu'il s'attendait à une sortie des habitans pendant la mêlée. Un autre corps d'armée était placé au pied de la montagne près du couvent de Santa-Clara. Le troisième resta pour défendre la flotte, qui avait mis à l'ancre sous Käpplinge Holmen (aujourd'hui Blasü Holmen), alors séparé du faubourg du Nord (*Normalm*) par une pointe du lac Mälaren, sur laquelle les Danois avaient jeté un pont pour communiquer avec leurs vaisseaux. Après avoir rompu l'armistice, Sten Sture partagea son armée en trois corps dont l'un fut envoyé par des chemins détournés contre les Danois stationnés près de la flotte. Nils Sture, qui conduisait le gros de l'armée, trouva tant d'obstacles dans sa marche à travers les forêts et les marais que remplacent aujourd'hui les quartiers si populeux du faubourg du Nord, que le retard de son arrivée fut sur le point de faire perdre la bataille. — Quatre fois Sten Sture monta à l'assaut de Brunkeberg; il ne l'emporta qu'après avoir, par une attaque simulée, attiré les Danois qui occupaient le sommet de la montagne au milieu des troupes postées au couvent de Santa-Clara. Pendant cet engagement, les bourgeois de Stockholm, sortant de la ville, s'emparèrent du fort construit en bois et le livrèrent aux flammes. L'arrivée de Sten Sture décida la victoire. Christian lui-même fut blessé et ne gagna ses vaisseaux qu'avec peine.

Beaucoup de fuyards trouvèrent la mort dans les flots, parce que les bourgeois avaient fait

[1] *Chronique rimée.*

scier le pont avant le combat. Les chansons[1] dans lesquelles les paysans ont célébré pendant longtemps cette bataille offrent beaucoup de traits saillans des anciennes mœurs. Sten Sture fit ses prières et communia avec toute l'armée le matin de cette sanglante journée. Tous ses soldats mirent des signes à leurs chapeaux ou à leurs casques, les uns de la paille, les autres des feuilles, pour se faire reconnaître par leurs compatriotes ou leurs frères qui combattaient dans les rangs ennemis. En marchant à l'attaque, ils entonnèrent le chant de Saint-George, c'était celui du combat, et après la victoire, Sten Sture voua à ce saint l'image qu'on voit encore dans la cathédrale de Stockholm. Dans les deux armées, c'était autour des bannières que le combat était le plus acharné. Christian blessa de sa main Canut Posse, qui dirigeait la sortie de la ville. Sten Sture se vit plusieurs fois entouré d'ennemis : un pauvre paysan, nommé Björn-le-Fort (*Stark Björn*), marchait devant son cheval pendant la bataille et lui ouvrait le chemin à grands coups d'épée. L'épouse du régent et les plus nobles dames de Stockholm considéraient ce spectacle du haut du rempart; elles firent distribuer des vivres et des aumônes aux pauvres de la ville. La bataille de Brunkeberg fut plus importante par ses résultats que par les forces qui y furent mises en mouvement. On dit que l'armée de Sten Sture comptait environ dix mille hommes; il faut y ajouter les treize cents cavaliers bien armés de la ville de Stockholm. L'infanterie n'était guère composée que de paysans : leurs armes familières étaient l'arc et la hache de combat du Nord, si connue depuis les temps les plus reculés[2]. Christian n'avait réuni que cinq mille combattans à son camp, dans le faubourg du Nord, mais ils étaient bien armés et pourvus d'une artillerie formidable pour ces temps-là. Sans compter le corps de troupes qui gardait la flotte ni celui qu'avaient réuni les seigneurs suédois appartenant au parti du Danemark, les forces du roi étaient à peu près égales à celles de Sten Sture; mais les soldats de celui-ci étaient bien inférieurs aux autres sous le rapport de l'adresse et de la discipline. Beaucoup de Suédois dans cette journée trouvèrent la mort en combattant contre leur patrie. De ce nombre fut le brave Trotte Carlsson, dont le bouclier de bois recouvert de cuir resta exposé dans la cathédrale d'Upsala jusqu'à l'incendie de 1702. Les débris du corps suédois qui se trouvait dans l'armée danoise gagnèrent les vaisseaux; mais les Danois étaient si irrités qu'ils voulaient les massacrer et les précipiter dans la mer. Il faut dire à l'honneur du roi Christian qu'il s'opposa à cet acte de barbarie et les fit mettre en liberté. Il quitta la Suède pour n'y jamais rentrer, et il ne troubla plus la tranquillité de ce royaume pendant les dix années qu'il survécut à sa défaite.

[1] L'une d'elles est parvenue jusqu'à nous.
[2] On l'appelle la *besaiguë suédoise*.

Depuis longtemps on n'avait joui de jours plus paisibles que ceux qui suivirent. Les principaux chefs de parti se réconcilièrent avec le régent, qui put désormais consacrer tout son temps aux soins de l'administration. Jusqu'alors la moitié des magistrats des villes avaient été choisis parmi les Allemands; les bourgeois et les paysans, après la bataille de Brunkeberg, voulurent réformer cet abus dans les institutions municipales : ils déclarèrent que si on refusait de les satisfaire, ils ne prêteraient jamais leur appui au sénat et aux seigneurs suédois. Aussi cet usage fut-il supprimé par une ordonnance du régent et du sénat[1]. Grand nombre de terres étaient devenues incultes et désertes par suite des guerres[2]; elles commencèrent à se repeupler, c'est ce qu'attestent les ordonnances relatives à cet objet[3]. Pour arrêter la division des métairies, il fut décidé que celui qui avait le plus longtemps cultivé et possédé une terre aurait le droit de racheter les parties échues à d'autres héritiers. Sten Sture veilla de près sur la conduite de ses intendans, et il fit droit aux plaintes portées contre eux quand elles étaient fondées en les faisant poursuivre conformément aux lois. Le peuple suédois garda longtemps le souvenir de sa justice, il en fit même le sujet d'un proverbe : « Sten exposerait plutôt sa vie que de souffrir qu'on enlevât un mouton à un paysan[4]. » La *Chronique rimée* exalte la fertilité de la terre, le bas prix des subsistances, l'abondance du sel, du houblon et des productions étrangères, car dans ce temps les ports de Suède recevaient des vaisseaux chargés de fortes cargaisons.

[1] Du 14 octobre 1470.
[2] *Ödeshemman* (fermes devenues désertes).
[3] Voyez *Calmar-Recess*, de l'année 1474.
[4] Scheffer, *Memorabil. suet. gentis*.

Les loisirs de la paix furent utiles aux sciences et aux établissemens où on les cultivait. Le siége de l'archevêque d'Upsala possédait depuis de longues années une école fondée par Birger-Jarl; les frais d'entretien étaient prélevés sur les dîmes des pauvres, d'après une lettre du pape de 1250, et l'on voit que des élèves des écoles des évêchés s'y rendaient pour continuer leurs études[1]; aussi les envoyés suédois au concile de Costnitz étaient-ils chargés d'amener des savans de l'Allemagne pour communiquer leurs lumières à la jeunesse qui fréquentait l'école d'Upsala et dissiper l'ignorance du clergé, de laquelle on se plaignait de toutes parts[2]. En conséquence on commença par établir à Upsala, en 1438, une chaire académique[3]. Le pape avait déjà accordé au roi Érik de Poméranie le droit d'établir dans le Nord une université; une permission semblable pour le Danemark fut donnée à Christian lors de son voyage à Rome, en 1474. Dans le courant de la même année, l'archevêque Jacques Ulfsson traita de cette affaire avec le clergé de Suède au synode d'Arboga; on envoya à Rome un délégué, qui rapporta des lettres du pape Sixte IV[4] contenant l'autorisation d'établir à Upsala un *studium generale* pour la théologie, la loi canonique et civile, la médecine et la philosophie, avec le droit de distribuer des grades; l'archevêque était autorisé à exercer les fonctions de chancelier. Ce fut alors (21 septembre 1477) que l'université d'Upsala fut solennellement inaugurée, un an avant celle de Copenhague. Le régent et les États lui accordèrent les mêmes droits que possédait celle de Paris.

Christian Ier mourut le 22 mai 1481. Il était, au dire des chroniqueurs, d'une taille élevée, d'une constitution robuste et si bien fait qu'aucun de ses descendans ne peut lui être comparé. Il avait l'âme pieuse; il était généreux, doux et sobre; il peut être mis au nombre des meilleurs rois que le Danemark ait eus. C'est ainsi qu'il a été jugé par les écrivains danois[5]; mais en Suède il a partagé la haine que le peuple portait à l'Union; cette haine s'accrut à mesure que le Danemark fut regardé comme un ennemi dangereux de la liberté du Nord à cause de la maison d'Oldenbourg, qui fut bientôt incorporée pour ainsi dire avec ce royaume par ses possessions et ses opinions, tandis que les autres rois étrangers de l'Union étaient également odieux aux trois royaumes. Aussi la Norvége, quoique plus tranquille que la Suède, parce qu'elle avait épuisé ses forces dans les luttes du moyen âge, commença de sentir plus que jamais le danger de la prépondérance des Danois dans l'Union. Après la mort de Christian, le sénat de Norvége envoya à celui de Suède des plaintes détaillées, qu'il terminait en disant que : « Des étrangers, pendant le règne de ce prince, avaient exercé une influence toujours croissante en Norvége; qu'on devait donner une autre direction à l'union des trois couronnes, puisque jusqu'alors elle n'avait pas produit les résultats qu'on avait droit d'en attendre; qu'une union intime entre la Norvége et la Suède était seule capable de leur procurer le bien-être et la jouissance de leurs libertés et de leurs droits[1]. » Cependant si les actives négociations qui avaient eu lieu entre le Danemark et la Suède étaient restées sans effet depuis la bataille de Brunkeberg jusqu'à la mort de Christian, il n'en fut pas de même au renouvellement de l'Union, en 1483, et les conditions auxquelles le fils de Christian, Jean ou Hans (ainsi qu'il est généralement appelé), fut élu roi de Suède, prouvent en faveur de quels intérêts on soutenait l'Union. Après avoir reconnu solennellement tous les priviléges de l'Église, les plénipotentiaires des trois couronnes convinrent entre autres choses que le roi, qui presque toujours avait les mains liées par le sénat et qui devait séjourner alternativement une année dans chaque royaume, ne devait accorder les emplois qu'à des indigènes bons et nobles et ne pas les confier à des hommes de basse extraction. Dans l'investiture des châteaux et des fiefs, il devait avoir égard à l'opinion des sénateurs qui habitaient les contrées où ces fiefs étaient situés. Dans le sénat, qui devait être composé de membres de la noblesse et d'un nombre indéterminé de clercs, selon l'urgence, aucun sénateur ne pouvait être admis sans le consentement des autres, et celui

[1] Voyez *Script. rer. svecic.*, t. 1, p. 83.
[2] Celse, *Apparatus ad histor. sveo goth.*, p. 2, bibliothèque d'Upsala.
[3] Voyez Samlingari Swenska, historien. Upsala, 1798, 1 heft.
[4] Du 28 février 1476.
[5] Voyez Hvitfeld.

[1] Hadorph, *Supplément à la Chronique rimée.*

qui se séparait de ses collègues devait être ignominieusement exclu des conseils du roi ; quatre sénateurs devaient seuls avoir les clés des archives du royaume avec la direction des finances, à charge d'en rendre compte et d'être responsables de leur gestion. Le roi ne pouvait ni acheter ni retenir en gage aucune charge seigneuriale. La noblesse au contraire pouvait posséder par hypothèque des biens de la couronne sans que les impôts fussent à sa charge non plus que le service militaire. La noblesse avait en outre la faculté de fortifier ses châteaux ; elle pouvait en refuser l'entrée au roi et y donner asile à ceux qui étaient tombés dans sa disgrâce. Enfin il est dit que chaque noble, clerc ou laïc, est le maître des paysans qui vivent sur sa terre, excepté dans les causes où le roi était partie. Et quoique les articles que nous venons de rapporter fussent d'une observation difficile, le roi Hans promit d'y être fidèle ; il en donna l'assurance par son nom, son sceau et son serment.

Après la convention de Kalmar, en 1483, l'aristocratie suédoise, parvenue à l'apogée de sa puissance, révéla ainsi le but qu'elle s'était proposé d'atteindre. Sten Sture ne se pressait pas de tenir sa parole : « Car (nous laissons parler Olaus Petri) quoique la Suède eût été donnée au roi Hans, quatorze ans s'écoulèrent avant qu'il en prît possession, tant parce que la dette du roi Christian n'avait pas été acquittée que parce que les Suédois n'étaient pas disposés à la soumission. Il y eut pendant ce temps beaucoup d'assemblées des seigneurs des trois royaumes ; on y prit des mesures pour que la paix ne fût pas troublée et que le roi Hans pût faire enfin son entrée en Suède ; mais ces négociations éprouvèrent des retards : le départ du roi fut ajourné d'un jour à l'autre, ce qui fit croire que les Suédois ne voulaient pas de lui ; sans cette crainte, il fût venu bien vite. »

L'île de Gottland était une des principales causes des querelles toujours renaissantes entre la Suède et le Danemark. Elle avait été donnée en gage par Christian à Olof Axelsson (Tott), et elle était tombée après sa mort entre les mains de son frère Ivar, à qui Charles Knutsson avait donné sa fille en mariage dans l'espoir que cette alliance procurerait à la couronne de Suède la possession de l'île. Mais cette puissante famille danoise, qui, par esprit d'opposition contre Christian, s'était alliée à Sten Sture, fit voir qu'on ne pouvait pas compter sur sa fidélité. Érik Axelsson, qui avait en fief la Finlande, laissa les châteaux avant de mourir, non au régent, qui était son beau-frère, mais à ses deux frères, Laurent (Lars) et Ivar. Ceux-ci prirent possession du pays pour leur propre compte. Il en résulta entre Sten Sture et Ivar Axelsson une guerre qui ne se termina que lorsque le dernier eut livré Gottland à Hans, en 1487, et qu'il fut allé lui-même chercher un asile en Danemark. Ces divisions intestines mirent à nu le ressentiment des grands contre le régent. Dès 1484 il était question de lui retirer son autorité, et il offrit plus d'une fois de s'en dessaisir. Au fond ce pouvoir était très-borné, et celui qui l'exerçait pouvait difficilement se soustraire à l'influence de sa position équivoque.

Cet inconvénient se fit sentir surtout dans la guerre avec la Russie : bornée d'abord à quelques incursions, elle devint terrible par l'invasion des Russes dans la Finlande, en 1495. Pendant que Canut Posse, avec un rare et brillant courage, défendait Wiborg, que les Russes tenaient en vain assiégée depuis trois mois[1], Sten Sture rassembla la plus grande armée que la Suède eût vue sous son règne : on comptait plus de quarante mille combattans. Il se mit lui-même à la tête de cette masse de guerriers sous la bannière de saint Érik[2], qui fut emportée en grande pompe de la cathédrale d'Upsala, où elle était déposée. Mais comme on entrait dans l'automne, on différa si longtemps le départ des troupes qu'une grande partie périt par l'eau et par le froid. Enfin arrivé à Åbo, le régent parut donner plus d'attention aux ennemis qu'il avait laissés en Suède qu'à ceux qui ravageaient impunément la Finlande ; bientôt après il conféra le commandement des troupes à Svante Sture, fils de Nils Sture, qui, pendant que le régent et le sénat

[1] Aucun témoin oculaire ne parle de l'explosion de Wiborg (*Wiborska Smällen*), où Canut Posse est censé avoir fait sauter seize mille Russes ; mais on dit au contraire que les Russes ont fait usage de canons d'une longueur démesurée (*bombardas et machinas magnas et mirabiles aliquas in longitudine*, XXIV) ; ils se retirèrent effrayés par des signes qu'ils avaient observés dans le ciel.

[2] Elle fut perdue dans cette campagne ; ce fut un des points d'accusation dirigés contre Sten Sture.

s'observaient mutuellement, traversa pendant l'été de 1496 le golfe de Finlande et arriva à Narva, d'où il alla prendre et détruire Ivanogorod. Une nouvelle armée fut levée en Suède ; ces nouvelles troupes furent conduites en Finlande dans l'automne de la même année ; mais des différends ayant éclaté entre les deux Sture, ces armemens restèrent sans résultat. Svante Sture, qui se disait victime de nombreuses injustices et qu'on avait récemment laissé sans secours dans la Finlande, abandonna l'armée sans permission. Ce fut le régent lui-même qui, plein de ressentiment, le remplaça et s'enferma plus tard dans le château de Stockholm, d'où il négocia avec le sénat ; mais celui-ci lui refusa obéissance et fidélité. Il fut accusé de s'être mêlé sans nécessité des affaires de la Livonie[1] pendant que la Finlande avait été laissée sans défense ; d'avoir privé Svante Sture de son héritage, d'avoir déserté l'armée, d'avoir voulu introduire les paysans dans le gouvernement du royaume, d'avoir affaibli le sénat en ne remplaçant jamais les membres que la mort avait enlevés, et enfin d'avoir empêché la mise à exécution des résolutions récemment prises à Kalmar, quoiqu'il eût en 1494 solennellement promis d'exécuter ces articles. Les dernières années du règne de Sten Sture ne furent pas heureuses ; tous les fléaux paraissaient réunis, une grande sécheresse qui anéantit les récoltes, des tempêtes furieuses, l'incendie de Stockholm et les attaques sans cesse renouvelées de la peste. La négligence du régent à payer à la reine douairière de Danemark[2] les revenus de sa dot lui attira l'excommunication du pape et par suite de nouvelles tracasseries de la part de ses ennemis ; les prétentions de plusieurs princes étrangers à la couronne[3] augmentèrent encore le désordre. Le sénat invita le roi Hans à venir en Suède. Sten Sture se rendit dans la Dalécarlie, menaçant le pays d'un nouvel Engelbrekt. Les Dalécarliens firent passer ses lettres aux habitans de Vestmanland et d'Upland, ainsi qu'aux paysans de tout le Norrland avec prière de s'unir à eux par tous les liens d'une intime confraternité pour éviter la perte de la patrie, celle de leur chef bien-aimé et leur propre ruine. Ils protestèrent unanimement contre le pouvoir du roi Hans et jurèrent de ne s'y jamais soumettre. Les villes anséatiques, maintenant réunies au régent, fomentèrent le mécontentement contre le roi ; les Suédois ne pouvaient lui pardonner son alliance avec le tzar de Russie au moment même où la Finlande était ravagée, incendiée et ensanglantée par les Russes.

Sten Sture, à la tête des paysans, attaqua l'archevêque, qui avait autant que possible joué le rôle de médiateur. Il fut assiégé avec une partie du sénat dans son château de Stäket. L'armée des paysans marcha sur Stockholm pendant que celle du roi de Danemark, formée presque exclusivement de mercenaires[1], se présentait aussi sur la flotte danoise aux environs de la capitale et posait son camp comme quatorze ans auparavant sur le Brunkeberg. C'était sur ce point que les Dalécarliens devaient diriger leurs forces, d'après le plan de Sten Sture ; lui-même se proposait de tomber sur les derrières des Danois en faisant une sortie de la ville, dont il avait fait brûler les faubourgs. Son plan fut découvert. Les paysans, au nombre de trente mille, s'il en faut croire leurs adversaires, furent attaqués à l'improviste et complètement défaits à Rotebro. L'armée danoise se retirait avec les étendards enlevés aux Suédois lorsque Sten Sture, la prenant pour la sienne, vint à sa rencontre. Il eût été pris s'il ne se fût jeté avec son cheval dans le fleuve du Nord (*Norrström*) et s'il ne fût parvenu à rentrer au château par une porte secrète : c'était le 28 octobre 1497. Il se réconcilia avec le roi Hans, qui lui donnait le bras en faisant son entrée solennelle dans Stockholm. Les conditions de cette réconciliation étaient de la part du régent d'être délivré de toute responsabilité relative à son administration et d'être assuré d'un grand fief, le plus considérable qu'aucun Suédois eût possédé depuis Bo Jönsson. En arrivant au

[1] Il prêta secours à l'évêque de Riga en 1485 dans la dispute que ce dernier eut avec le grand maître de l'ordre teutonique.

[2] Dorothée de Brandenbourg, mariée d'abord au roi Christophe, puis à Christian Ier. Elle mourut en 1495.

[3] Le frère du roi Hans, ainsi que Maximilien fils de l'empereur, qui, d'après Olaus Petri, avait envoyé beaucoup de présens à Sten Sture.

[1] Le roi était accompagné de la grande garde ou garde saxonne, dont se servaient les rois à cette époque ; elle était forte de trois mille hommes, d'autres disent de six mille.

château, le roi lui demanda en plaisantant s'il avait tout préparé pour le bien recevoir. Sture répondit au roi en lui montrant les seigneurs suédois qui le suivaient : « Ces messieurs doivent le savoir : ce sont eux-mêmes qui ont fait la bière et le pain. » Le roi répliqua : « Vous m'avez laissé, seigneur Sture, un mauvais testament en Suède : les paysans que Dieu a fait esclaves, vous les avez émancipés et vous avez voulu asservir ceux qui devaient commander[1]. » L'acharnement des grands contre Sture devint alors si violent que beaucoup d'entre eux, qui ne furent pas même approuvés par les Danois, demandèrent sa vie et l'auraient peut-être obtenue si l'évêque de Stragnås, Cordt, ne s'y était opposé[2].

Le régent était encore à craindre par l'amour que les paysans lui portaient. Il fut obligé d'apaiser lui-même les Dalécarliens, qui, malgré leur défaite, ne voulaient pas quitter les environs de Stockholm et qui ne se soumirent au roi qu'après avoir obtenu que le gouvernement du Vestmanland et de la Dalécarlie fût laissé à Sture, ce qui ne fit qu'accroître sa puissance ; mais plus tard il en fit l'abandon volontaire au roi. La reconnaissance de Hans par Sten Sture semblait au peuple une chose si incroyable que le sénat expédia des lettres dans toutes les provinces avec des copies de la convention (*recess*) conclue en 1483 pour prouver qu'il y avait déjà quatorze ans qu'il l'avait signée. Le roi créa beaucoup de nobles et de chevaliers le jour de son couronnement, qui eut lieu le 25 novembre 1497. La *Chronique rimée* dit que le désir des dames suédoises de voir leurs maris qualifiés de *seigneur* (*herre*) contribua beaucoup à préparer au roi Hans le chemin du trône, car les chevaliers portaient seuls le nom de *seigneur* et leurs femmes celui de *madame* (*fru*), et le régent, quoique chevalier lui-même, ne pouvait conférer cette dignité dont le signe était une chaîne d'or[3]. Il fallait être roi pour faire des chevaliers. Svante Sture devint marsk, et Sten Sture fut même l'un des quatre sénateurs à qui le roi confia le gouvernement lorsqu'il partit pour le Danemark, au mois de janvier 1498. Il revint au commencement de l'année suivante accompagné de la reine Christine et de son fils aîné Christian, qui était alors dans sa dix-huitième année et qui, dès 1497, avait été reconnu par le sénat comme héritier du trône et qui avait reçu dans cette circonstance les hommages solennels des sénateurs et des douze hommes de chaque sénéchaussée. L'acharnement des ennemis de Sten Sture à l'intérieur ne lui laissa point de relâche. Quoiqu'il ne fût soumis à aucune responsabilité, quant aux actes de son administration, l'archevêque, armé d'une bulle du pape, voulait lui faire tenir compte de tous les dommages que l'archevêché avait soufferts dans les dernières dissensions. Les autres évêques et Svante Sture, ainsi que le sénat, formulèrent également des plaintes, et il ne manquait pas de preuves que le régent dans ces temps de troubles avait ordonné ou toléré quelques exactions. Le roi essaya d'apaiser ces querelles, il offrit même de l'argent[1]. Une lettre de réconciliation, contenant une sorte d'aveu de la vérité des accusations, fut signée par Sten Sture, qui fut obligé de céder une grande partie de la Finlande et de jurer sur son honneur qu'il n'exciterait pas les paysans à la révolte. Mais les malheurs du roi, dans la guerre qu'il avait entreprise sous les plus heureux auspices, en 1500, pour soumettre le Ditmarschen et dans laquelle la fleur de la noblesse danoise et de Holstein périt par la main des paysans révoltés, bien qu'en petit nombre, firent revivre en Suède de dangereux souvenirs. Lorsque le roi revint dans le royaume en 1501, sans cortége comme on l'avait exigé, la défiance était devenue si grande qu'il s'enfuit devant Sten Sture, qui était venu à sa rencontre, et il s'enferma dans le château de Stockholm. Plusieurs entrevues furent ménagées entre lui et l'ancien régent, qui s'était aussi rendu dans la capitale ; la négociation eut lieu en pré-

[1] Une tradition danoise dit que le roi Hans, en 1497, au lanthing de Fionie, fit entendre contre Sten Sture des témoins qui l'accusaient de vouloir rétablir le servage parmi les paysans. Il ne fut pas introduit en Fionie, mais en Seeland.

[2] Olaus Petri.

[3] Hvitfeld se plaint de ce qu'on prodigua la chaîne d'or depuis l'année 1500.

[1] Entre autres accusations portées contre Sten Sture, était la défense de l'exportation des grains, exportation qu'il faisait lui-même. — Vers la fin de son gouvernement, la bourgeoisie commença à devenir hostile à Sten et à s'attacher au sénat ; il fut obligé de promettre d'indemniser ceux qui avaient souffert de l'incendie des faubourgs de la capitale en 1497, et huit ans après sa mort le magistrat fit séquestrer ses biens pour payer ses dettes.

sence de quelques sénateurs. Mais depuis ses revers, les grands de Suède avaient commencé à tourner le dos au roi et à se grouper autour de Sten Sture, qu'ils avaient récemment persécuté, se plaignant que le traité de Kalmar ne fût pas exécuté. Sten Christersson (Oxenstjerna), à qui on avait retiré le droit de pêche du saumon à Elfkarleby, prit les armes et tua l'employé du roi. D'autre part, Svante Sture marcha en personne contre le roi, parce qu'il avait été trop peu récompensé « des services qu'il lui avait rendus quand, par son aide et contre la volonté du peuple, il lui avait fait regagner sa couronne; » tels sont les termes de la déclaration de guerre.

Sten Sture fut de nouveau nommé régent à Wadstena le 29 juillet 1501. Les paysans se révoltèrent; l'archevêque lui-même fut obligé de céder à la volonté générale. Il paraît que les autres prélats firent cause commune avec les Sture; et Hemming Gadd, récemment de retour d'un voyage à Rome et élu évêque de Linköping, dirigea le siége de Stockholm, où le roi Hans avait laissé son épouse Christine de Saxe avec promesse de revenir bientôt et d'amener des secours. La ville ne tarda pas à ouvrir ses portes; mais le château se défendit avec opiniâtreté pendant huit mois, et quand la reine capitula à condition quelle conserverait sa vie et ses biens, de même que tous les officiers et soldats de la garnison, parmi lesquels se trouvaient plusieurs seigneurs suédois, de mille hommes dont cette garnison s'était composée, il n'en restait que soixante et dix, sur lesquels dix à peine n'étaient pas malades. Trois jours après cette capitulation, le roi arriva avec sa flotte au secours de la capitale et de la reine; mais voyant que le château s'était rendu, il retourna en Danemark. Des châteaux de Stockholm, d'Örebro et Kalmar, défendus par la garnison du roi [1], il ne lui resta que le dernier. La Norvége l'abandonna aussi. Il paraît que Canut Alfsson, commandant de la citadelle d'Aggerhus, s'étant allié avec Sten Sture, fut assassiné dans une entrevue avec les Danois. Le prince Christian ne tarda pas à éteindre la révolte dans le sang de la noblesse norvégienne. Des troupes auxiliaires envoyées en Norvége par le régent furent battues. Le prince fit une invasion en Vestrogothie, brûla Lödöse et s'empara d'Öresten et d'Elfsborg, dont il fit passer les garnisons au fil de l'épée, quoiqu'elles eussent offert de capituler. Les paysans attribuèrent ce malheur à Érik Ériksson (Gyllenstjerna), à qui la défense des châteaux était confiée, et le massacrèrent quoiqu'un des généraux de Sten Sture, Åke Johansson cherchât à le couvrir de son corps. Un an et demi s'était ainsi écoulé depuis la reddition du château de Stockholm; la reine de Danemark, qui avait pendant ce temps trouvé un asile dans le couvent de Wadstena, fut rendue à la liberté et conduite jusqu'aux frontières par Sten Sture. A son retour, il tomba malade et expira près de Jönköping le 13 décembre 1503. La *Chronique rimée* attribue sa mort au poison [1]. Hemming Gadd substitua une autre personne à Sten Sture et défendit sous peine de mort de faire connaître celle du régent jusqu'à ce que lui et Svante Sture se fussent assurés du château de Stockholm, où le dernier fut proclamé régent le 21 janvier 1504.—Sten Sture fut enterré dans le couvent de Gripsholm, qu'il avait bâti. Son fils unique Mauritz était mort en 1493; sa fille Brigitte, religieuse au couvent de Wadstena, vivait encore en 1536.

Svante Sture était fils de Nils Sture, ancien frère d'armes de Sten Sture; il était de la famille Natt ock Dag. Que son élection ait été ou non conforme aux anciennes coutumes et lois du royaume [2], c'est ce qui importe peu, car le titre qu'il portait ne signifiait autre chose sinon qu'il était l'homme le plus puissant du pays. Aussi Olaus Petri dit-il que Sten Sture l'aîné n'obtint les voix des paysans qu'au prix de quelques tonneaux de bière d'Allemagne; mais cette assertion attira au chroniqueur de sévères réprimandes de la part de Gustave Wasa. Svante Sture était un brave guerrier, d'un esprit noble et ouvert. On dit que nul n'était admis à son service s'il ne pouvait regarder d'un œil ferme et sans sourciller la hache levée sur sa tête, et qu'il aurait vendu jus-

[1] En 1499, le sénat avait consenti à ce que ces trois châteaux reçussent des commandans danois. Jöns Falster, qui commandait à Örebro, s'était fait remarquer par ses cruautés; aussi les paysans le tuèrent par représailles.

[1] La chronique accuse de ce crime un nommé Charles, médecin de la reine de Danemark; d'autres récits l'attribuent à Marta, femme du chevalier norvégien Canut Alfsson : c'était une personne mal famée, maîtresse de Svante Sture, qui l'épousa en 1504.

[2] Johannes Magnus.

qu'à ses vêtemens plutôt que de laisser sans récompense les services d'un soldat. Son règne ne fut qu'une longue guerre. Le peuple n'accusait de ses malheurs que la force des choses. Ce même peuple n'oubliait pas que chaque fois que le régent entrait dans la maison d'un paysan, il complimentait mari, femme, enfans, leur serrait amicalement la main, mangeait à leur table et s'informait avec des paroles pleines de bienveillance et de franchise de l'état de leurs affaires. Il trouva dans Hemming Gadd[1] un ferme appui pour les affaires du gouvernement. C'était un clerc remarquable par ses connaissances, mais dont les mœurs et les opinions s'accordaient peu à son état; il reçut la mitre, mais il ne la porta jamais. On le voyait plus souvent à la tête des armées et des flottes qu'au pied des autels. Il avait du reste une grande expérience et était animé d'une haine ardente contre les Danois : leur gouvernement, car on peut dire qu'ils l'exerçaient en commun, était une guerre continuelle contre le Danemark; l'année se passait en expéditions dont le pillage était le but et le résultat. Ces temps sont signalés par de nombreuses négociations et des congrès qui, s'ils ne répandent pas une grande lumière, nous font connaître du moins, par l'échange des noms des négociateurs suédois, quels personnages étaient à la tête du parti de la paix dans ce pays.

Nous voyons parmi eux Érik Trolle, avec une grande partie du sénat et tous les évêques à l'exception de Hemming Gadd; aussi reprocha-t-il publiquement à ses confrères de cacher des sentimens danois sous leur chappe suédoise. Il était toujours question de reconnaître de nouveau le roi Hans, qui en appela à l'empereur et obtint un décret de bannissement contre ses ennemis de Suède : Sten Sture lui-même, mort depuis plusieurs années, y était compris. Les plénipotentiaires du sénat de Suède, réunis à Stockholm en 1509, stipulèrent pour ce royaume le paiement de 13,000 marcs de Stockholm (il en fallait 12 1/2 pour un marc d'argent) jusqu'à ce que ce roi ou son fils eût pris en main l'autorité; mais Svante Sture et Hemming Gadd avec leurs partisans protestèrent contre une telle transaction, « parce que les paysans ayant consenti par leur vote à la déchéance du roi Hans et à l'exclusion de ses descendans, ils ne sont pas disposés à envoyer des sommes d'argent en reconnaissance de leur faute. » Ils alléguèrent en même temps que rien n'avait été déterminé au sujet du Gottland, et ils reprochèrent au roi de se joindre aux Russes, ses alliés, dans tout ce qu'ils entreprenaient de nuisible aux intérêts de la Suède. L'année suivante des plénipotentiaires russes se présentèrent à Stockholm et conclurent une paix qui devait durer soixante ans. Les villes anséatiques avaient pris dans cette lutte la part la plus active. D'abord alliées à Sten Sture, elles se réconcilièrent ensuite avec le roi; maintenant qu'il persistait à leur refuser toute communication avec la Suède et que ses corsaires parcouraient la Baltique, elles renouvelèrent leur alliance avec Svante Sture et déclarèrent la guerre au Danemark, en 1510. Hemming Gadd reçut dans le sénat suédois la légation de Lubeck. Le discours qu'il prononça à cette occasion était empreint de toute la haine qu'il portait aux Danois : il dit que les Danois sont des brigands, qui ont toujours des juremens sur les lèvres, qui sont aux aguets des naufrages sur les dunes du Jutland pour s'emparer des débris des vaisseaux, qui pillent les navires marchands qu'ils rencontrent sur le Sund, qui recueillent dans leurs îles la lie de toutes les nations et n'ont que la piraterie pour tout moyen d'existence[1]. Avec le secours de Lubeck, il lui devint possible de bloquer et de prendre à la fin le château de Kalmar, qui avait soutenu un siége de six ans et que les Danois appelaient la clé de la Suède; il reprit aussi Öland et Borkholm. Ses soixante et dix ans ne l'empêchèrent pas d'assister à la croisière de la flotte combinée des villes anséatiques et des Suédois contre les îles danoises, et sa qualité de clerc ne l'empêcha pas de lever des contributions sur les couvens

[1] Il avait été près de trente ans agent de Sten Sture à Rome. Le pape Alexandre VI, dans une bulle de 1499, l'appelle : « *Cubicularium nostrum et vice regis et regni Sveciæ apud nos oratorem constitutum.* » En 1501, il fut élu par le chapitre évêque de Linköping, mais contre la volonté du pape, qui avait déjà donné les revenus du diocèse à un cardinal espagnol. Ce fut pour avoir favorisé l'élection qu'en 1506, non-seulement Hemming Gadd lui-même, mais les deux Sture furent excommuniés, quoique Sture fût mort. En 1512, Hemming Gadd résigna volontairement, et l'évêque Brask fut élu l'année suivante et reçut la sanction du pape en assurant une pension annuelle au cardinal.

[1] Johannes Magnus.

d'Åland ou de les piller pour venger l'incendie d'Âbo et les ravages que les Danois avaient faits en Finlande.

Le courageux Åke Johansson périt les armes à la main dans une invasion en Halland et en Scanie. Le roi Hans accorda des lettres de noblesse pour récompense à celui qui l'avait tué. Le prince Christian, revenant de Norvége, porta la désolation dans la Vestrogothie. Il fit rencontre du régent; celui-ci, n'osant livrer bataille à son ennemi, tâcha de l'attirer dans les forêts et les montagnes de Tiweden; mais Christian se tourna vers l'Ostrogothie, d'où il fut repoussé par les paysans. Svante Sture mourut au milieu de ces discordes, le 2 janvier 1512; la mort le frappa subitement à Vesterås, où il assistait à une délibération relative à l'exploitation d'une mine d'argent nouvellement découverte. Les mineurs rassemblés s'emparérent, sans perdre de temps, du château de Vesterås et firent occuper celui de Stockholm avant que la nouvelle de la mort de leur chef fût répandue. Ils envoyèrent en son nom à tous les habitans du royaume une circulaire où il les invitait à reconnaître le jeune Sten Sture pour régent.

Sten Sture, surnommé le *Cadet*, fils de Svante et de sa première femme[1] (c'était, de plusieurs enfans, le seul qui lui restait), fut le plus généreux et le plus chevaleresque des Sture, quoique les courtisans aient quelquefois abusé de l'inexpérience de sa jeunesse. Il était devenu l'objet de l'amour du peuple et avait employé souvent au soulagement de ses misères toute l'influence dont il jouissait auprès de son père. — Il paraît que la jeune noblesse lui était aussi favorable; mais les vieux sénateurs travaillèrent pour Érik Trolle, seigneur doué de grandes connaissances, de qui toutefois Gustave Ier a dit qu'il était plus capable de porter la mitre d'un évêque que la couronne royale[2]. Les principaux seigneurs présens s'associèrent sous serment pour résister de tous leurs moyens à toute tentative qui aurait pour but d'enlever au sénat de Suède sa liberté, son influence et le droit qu'il possédait depuis si longtemps, d'après les lois du pays, de régler l'administration dans le cas où le trône était vacant; ils convinrent de rétablir l'union avec le Danemark, qui venait de faire la paix avec les villes anséatiques. Ces deux partis étaient près d'en venir aux mains; le sénat fut enfin obligé de céder; mais les esprits étaient tellement irrités que le sang coula à la fête où l'on célébra l'élection de Sten Sture, au château de Stockholm[1].

Le roi Hans mourut le 21 février 1513. C'était, suivant les traditions suédoises, un homme pieux et probe. Il se montra quelquefois violent et cruel, comme le prouvent le sort de son trésorier et le meurtre de son chancelier; il fut pareillement sujet aux emportemens d'un esprit sombre et sauvage qui allait jusqu'à la frénésie et qu'il ne transmit que trop à son fils.

Christian II, surnommé en Suède le Cruel (*Omilde*) ou le Tyran, qui, à la tête du gouvernement en Norvége, avait déjà teint ses mains de sang et avait succédé à son père, demanda encore la couronne de Suède, que lui avait déjà assurée une fois l'élection. Il commença par des négociations qui prolongèrent l'armistice conclu plusieurs fois avec la Norvége. En 1516, la guerre s'annonça par des troubles intérieurs fomentés par le nouvel archevêque Gustave Trolle. Il était d'une famille qui, par les biens considérables qu'elle possédait en Danemark, était attachée aux intérêts de l'Union et depuis deux générations ennemie des Sture. Un parti avait déjà voulu opposer le grand-père du prélat, Arvid Trolle, à Sten Sture l'aîné : Sten Sture le cadet s'était emparé du gouvernement au détriment du père de Gustave, et celui-ci était d'un caractère à n'oublier jamais une injustice, présumée ou réelle, quoique le régent eût favorisé sa promotion à l'épiscopat pour tâcher de l'amener à une réconciliation. Leur inimitié engendra une guerre civile par suite de laquelle Gustave Trolle, après avoir reçu en vain le secours d'une flotte danoise, fut unanimement déclaré déchu de ses fonctions par les états tenus à Arboga; son château fortifié de Stäke fut détruit. L'année suivante, Christian fit une descente à Stockholm, mais il fut défait par Sten Sture à Brännkyrka le 22 juillet 1522. Dans cette rencontre, célébrée par une romance populaire, la bannière de Suède était portée par le jeune Gustave Érikson Wasa, qui depuis, envoyé

[1] *Iliana* (Gadda).

[2] Voyez les lettres de Gustave Ier à ses fils Érik et Jean au sujet de la chronique d'Olaus Petri (*Script. rerum svecic.*, t. 2, sect. post., p. 153).

[1] Érik Abrahamsson (Leyonhufvud), qui appartenait au parti danois, plongea son épée dans le corps d'un autre noble.

comme otage sur la flotte danoise à l'occasion d'une entrevue que le roi devait avoir avec le régent, fut arrêté contre les promesses jurées, ainsi que Hemming Gadd et quatre autres nobles, et transporté en Danemark. Christian y retourna aussi après avoir, par cet acte de perfidie, rompu les négociations entamées. Le pape donna l'ordre d'établir une commission pour examiner les plaintes que l'archevêque destitué articulait contre Sten Sture. Ce tribunal spirituel se constitua en Danemark. Le régent avec tous ses partisans fut frappé d'excommunication et tout le pays mis en interdit.

« Les Suédois, dit Olaus Petri, méprisèrent l'excommunication et l'interdit. » Mais Christian se fit charger de l'exécution de l'arrêt de vengeance. Toute l'année 1519 fut employée aux armemens; on fit de nouvelles levées d'impôts et d'hommes dans plusieurs pays, et au commencement de 1520 l'armée danoise envahit la Suède sous les ordres du général Othon Krumpe, qui, en traversant les provinces, affichait aux portes de toutes les églises la bulle d'excommunication. Sten Sture rencontra l'ennemi sur les glaces du lac Åsunden, près de Bogesund en Vestrogothie; il fut blessé dès les premiers instans du combat, dont l'issue fut déterminée par ce malheur. Transporté à Strengnäs, il y reçut la nouvelle que les Danois, à qui un noble suédois avait indiqué le chemin, avaient tourné les taillis et s'avançaient à marches forcées vers l'Upland. Il recueillit le peu de forces qui lui restaient pour courir à la défense de Stockholm, mais il mourut dans son traîneau sur le Mälaren le 3 février 1520. La Suède se trouvait sans régent. Les seigneurs s'assemblèrent, mais aucun d'eux n'osa prendre le commandement et personne ne voulait obéir. Les paysans accoururent en masse pour tenir tête à l'ennemi; mais privés de chefs, ils furent bientôt dispersés par les mercenaires étrangers, qui annonçaient leur approche et signalaient leur passage par le meurtre et l'incendie. Ces misérables disaient insolemment qu'ils se moquaient des paysans, dût-il en pleuvoir. L'héroïque Christine Gyllenstjerna, veuve de Sten Sture et mère de quatre enfans en bas âge, fut la seule personne qui ne perdit pas courage; elle défendit Stockholm et refusa plus tard de souiller son nom en l'attachant à la capitulation qui avait été arrêtée entre les nobles réunis à Upsala et les généraux danois. Christian fut reconnu roi à condition qu'il gouvernerait suivant la teneur des lois de Suède et de l'acte d'Union de Kalmar avec oubli du passé. Ces promesses furent confirmées par le roi en personne lorsqu'il arriva sur la flotte à Stockholm; il fut pareillement déclaré que tout ce qui s'était fait contre Gustave Trolle, qu'on réintégra dans son archevêché, serait oublié et pardonné. Des lettres du roi, expédiées dans toutes les provinces, renfermaient les mêmes assurances; ces lettres, soutenues des efforts des évêques et de la noblesse, prévinrent la résistance que le peuple aurait pu opposer. L'engagement en fut encore pris lorsque Hemming Gadd, après avoir consumé de longues années dans une lutte continuelle contre le Danemark, se fit dans sa vieillesse le médiateur de cette puissance auprès de Christine Gyllenstjerna. Ce fut lui qui engagea cette dernière par sa puissante influence à rendre Stockholm, contre l'avis des bourgeois. Le roi jura encore de remplir les obligations qu'il avait contractées quand il retourna en Suède pendant l'automne pour être couronné dans la capitale; mais il avait l'intention secrète de répandre le sang des principaux Suédois, « quoiqu'il se montrât bienveillant et gai : il recevait les uns en les embrassant, les autres en leur serrant la main; il riait, et toute sa conduite annonçait des dispositions rassurantes [1]. » Didrek Slaghök lui avait donné ce conseil. Cet homme, haut placé dans la confiance du roi, avait été garçon barbier; il était parent de la revendeuse hollandaise Sigbrit, qui, par la beauté de sa fille, avait acquis sur l'esprit du roi un ascendant qu'elle conserva pendant tout ce règne.

Le troisième jour des solennités qui suivirent le couronnement, les portes du château de Stockholm furent tout à coup fermées et l'archevêque Gustave Trolle se présenta devant le roi et lui demanda réparation des violences que le feu régent avait exercées contre sa personne ainsi que des dommages qu'il avait causés à l'archevêché d'Upsala. Il est probable qu'il n'attribua pas de desseins cruels à celui qui n'était

[1] Voyez Stjernman, *Riks dags och mötens beslut.*, 1er vol. — Christian avait coutume de cacher ainsi ses desseins : « *Tyrannus est statura justa, corpore amplo, truci vultu, sed quem in congressibus præcipua comitate contegat*, » dit de lui Jean Ziegler. Cet auteur, dans le supplément de sa *Scondia*, fait le tableau des sanglantes journées de Stockholm d'après les récits contemporains.

qu'un instrument; il voulait, autant qu'on peut en juger par les récits contemporains[1], que la question de la peine et de l'indemnité fût soumise à la décision de la cour de Rome; mais le roi s'y refusa en déclarant que tout serait jugé sur-le-champ. Comme les plaintes du prélat étaient dirigées principalement contre Sten Sture, Christina Gyllenstjerna s'éleva en présentant le décret des états qui contenait la destitution de Gustave Trolle, prononcée à l'unanimité; ce décret était signé des principaux seigneurs clercs et laïques, qui s'étaient personnellement engagés à en assurer l'exécution. Tous ceux qui étaient présens (il se trouvait parmi eux deux évêques) furent à l'instant arrêtés et jetés dans des cachots [2]. On enferma les autres pendant la nuit dans le château; ceux qui appartenaient au clergé furent mis dans une chambre à part. Le jour suivant on leur posa cette question: « S'il n'y avait pas hérésie à s'unir pour ourdir des conspirations contre le saint-siége. » Ils convinrent que cela était vrai. On crut qu'il n'en fallait pas davantage pour le jugement. Le même jour on avait publié des défenses aux habitans de Stockholm de sortir de leur logis avant d'en avoir reçu le signal, c'était le 8 novembre 1520. A midi, les bourgeois se rendirent sur la place du grand marché (*stor Torget*). On y amena les prisonniers: c'étaient l'évêque Mathias de Strengnäs, qui avait, plus que tout autre en Suède, travaillé aux intérêts de Christian; Vincent, évêque de Skara; douze seigneurs laïques, presque tous les sénateurs, le bourgmestre et les principaux personnages de la magistrature de la capitale et plusieurs bourgeois. Le chevalier danois Nils Lycke harangua le peuple; il l'exhorta à rester spectateur impassible de ce qui allait arriver. Gustave Trolle, disait-il, avait supplié le roi jusqu'à trois fois, en se jetant à ses genoux, de punir les criminels. A ces mots, l'évêque Vincent de Skara éleva la voix, disant que tout ce qu'on venait d'entendre était faux. Le roi était coupable de trahison envers les Suédois. Plusieurs des autres victimes parlèrent dans le même sens; mais les bourreaux leur imposèrent silence. Tous eurent la tête tranchée; on leur refusa même les dernières consolations de la religion. Des artisans furent arrachés à leurs travaux pour être conduits à l'échafaud; on alla jusqu'à livrer aux supplices des spectateurs compatissans qui avaient imprudemment laissé couler leurs larmes. Les frères Olaus et Laurentius Petri furent sur le point de subir le même sort: ils ne durent leur salut qu'à un Allemand qui les avait connus à Vittenberg et assura qu'ils n'étaient pas Suédois. Olaus Magnus vit exécuter quatre-vingt-quatorze personnes [1]. D'autres furent pendus ou périrent dans les tortures et dans les tourmens. La nuit qui suivit cette horrible journée, les femmes des suppliciés furent livrées à la lubricité et au fer des bourreaux dans leurs propres maisons. Les meurtres continuèrent le second et le troisième jour, lorsqu'une amnistie publiquement annoncée avait attiré de nouvelles victimes. Les cadavres restèrent trois jours sur la grande place, après quoi ils furent traînés et brûlés dans le faubourg du Sud[2]. Les restes de Sten Sture et ceux de son enfant furent arrachés de leurs tombeaux et jetés dans les flammes.—Pendant cette boucherie[3], le roi expédia ses lettres à toutes les provinces. Il annonçait que, d'après l'avis des évêques, des prélats et des hommes les plus sages de la Suède, il avait fait punir les partisans les plus ardens de Sten Sture comme des hérétiques reconnus et excommuniés par l'Église, et qu'il voulait à l'avenir gouverner le royaume conformément à la *Loi de saint Érik*. Cependant le glaive se promena aussi, d'après ses ordres, sur les rivages de la Finlande; le grand âge et l'état de faiblesse d'Hemming Gadd ne le sauvèrent pas du coup mortel. Sur toute la route qu'il parcourut en quittant Stockholm, le roi sema la terreur par des actes semblables de cruauté. Dès le commencement de l'année et avant qu'il eût quitté les frontières de la Suède, plus de six cents personnes avaient perdu la vie, en 1521[4].

Pendant le cours de ces sanglantes proscriptions, un jeune héros errait dans les forêts de la Dalécarlie, fuyant les bourreaux du tyran et

[1] Handlingar, *Rörande skandinaviens historia*, Stockh., 1817, 3 del., p. 6.

[2] L'évêque Brask de Linköping fut mis en liberté parce qu'il avait mis une réserve à l'acte dont nous venons de faire mention. Il en fut de même de l'évêque Othon (Svinhufvund) de Vesteräs: ce dernier se joignit à l'archevêque comme accusateur.

[1] « *Me vidente ac trepidante* », dit-il lui même.

[2] La place où fut construite l'église Sainte-Catherine.

[3] Le 9 novembre 1520.

[4] Olaus Petri.

se cachant aux regards de ses persécuteurs, tantôt dans une voiture chargée de paille, tantôt sous des abatis d'arbres, tantôt dans les caves ou les fossés : protégé par la Providence et doué d'une âme forte et généreuse, il rêvait dès lors le salut de la patrie, et il la sauva *avec l'aide de Dieu et des paysans suédois*[1].

[1] Devise de Gustave Ier.

CHAPITRE VII.

LE PEUPLE ET LE PAYS DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CATHOLICISME.

Institutions fédératives de la Suède.—Le franc-tenancier (*odalbonde*) et ses privilèges. — Loi et jugement. — Pouvoir royal. — Église. — Noblesse. — Bourgeoisie. — Impôts. — Frontières du royaume. — Culture. — Mines. — Commerce. — Monnaie. — Mœurs.

Le tableau de la Suède au moyen âge n'offre que désordre et confusion sans aucun point lumineux vers lequel l'œil se puisse diriger. Ce qu'il y avait de grandeur et de prestige dans le système de la hiérarchie et de la féodalité et dans l'état florissant des villes du reste de l'Europe à cette époque ne s'étendait guère jusqu'à la Suède; et s'il faut ajouter foi à ce qu'on assure généralement, les qualités éminentes qui faisaient la gloire de nos ancêtres auraient disparu avec le paganisme pour faire place à d'autres vices et à des superstitions nouvelles. Quant à nous, il nous est difficile de bien comprendre ce que les anciennes mœurs avaient d'excellent ni ce que les nouvelles eurent de dépravé. L'ombre du paganisme laisse assez d'espace aux créations de l'imagination pour ceux qui récusent le témoignage des faits sur les cris plaintifs d'un monde désolé; l'Europe avait assez ressenti ce que nous appelons la valeur des habitans du Nord : c'est aux annales du moyen âge à nous dire combien cette valeur fut funeste à elle-même quand elle fut obligée de prendre ses propres foyers pour champs de bataille de ses guerres civiles. Mais personne ne peut nier que le peuple suédois n'ait mieux soutenu cette épreuve que la Norvége, qui dans ces luttes sanglantes perdit son existence politique, et que le Danemark, qui vit périr la liberté de son peuple. L'une et l'autre au contraire furent affermies en Suède, et ce résultat suffit pour jeter de l'intérêt sur une époque qui n'avait pas travaillé en vain quand cela pouvait avoir lieu. C'est ce travail du moyen âge que nous allons tâcher de peindre en peu de mots.

La classification d'après la parenté et la confraternité de guerre paraît avoir été l'origine des institutions sociales de nos ancêtres; la famille d'un côté et la *härad* (district) de l'autre en ont été les parties constituantes primitives. L'ordre par centurie dans le combat (*hundrade*, cent[1]), d'où vient le nom *hundari*, *härad*[2], donna naissance à une association pour la défense commune, même pendant la paix; c'était un ordre social fondé sur un contrat, comme la famille l'était sur la nature. Ce contrat, par les développemens qu'il reçut aux derniers jours du paganisme, prit toutes les apparences d'une confédération. Chaque district (*härad*) était formé d'une association entre les pères de famille libres; chaque pays ou province, renfermé dans ses frontières naturelles, était une association de certains districts unis par une loi commune; enfin le royaume était une association entre les différens pays ou nations (nom qu'ils portaient encore dans le quinzième siècle) sous le roi d'Upsala, qui présidait aux sacrifices communs en qualité de grand roi (*öfverkonung*). Il fut nommé le *roi du peuple*[3] (*folk konung*) pour le distinguer de tant de rois qui partagèrent d'abord sa puissance, car le nom de roi, qui à la lettre signifiait *haute naissance*, fut longtemps porté par les bergers du peuple, par les petits comme

[1] Ou plutôt cent vingt, car nos ancêtres comptaient dix fois douze pour cent, résultat qui s'appelle encore dans quelques contrées la grande centaine (*storhundrade*). Tacite parle de la division par cent. *Centeni ex singulis pagis, — idque ipsum inter suos vocantur.* Il observe aussi que l'armée était divisée par ordre de famille. *Nec fortuita conglobatio turmam aut cuneum facit, sed familiæ et propinquitatis.*

[2] Suivant l'*Edda*, l'armée, dans un sens moins large, s'appelait une troupe de *cent*. *Härad* était son appellation commune dans la Gothie et *Hundari* dans la Suède proprement dite, à en juger par les anciennes lois. La division en district s'étendit dans tout le royaume jusqu'au fleuve de Dal. Au delà et dans le Norrland, la division et la culture du pays sont plus récentes. Les districts sur les côtes étaient appelés *Skeppslag*; dans plusieurs endroits ils ont conservé ce nom, qui rappelle l'origine militaire de l'institution.

[3] *Thiodkonungr*. — L'*Edda* dit qu'il ne faut pas appeler rois du peuple les rois tributaires.

par les grands, par le roi de district comme par le *grand roi de tous*, jusqu'à ce que les petits rois disparussent dans le pays (on le retrouve sur la mer et dans les guerres) et fissent place aux sénéchaux, aux juges par élection et aux orateurs des différentes associations des provinces, paysans eux-mêmes, sous le nom de *tignar*[1] et défenseurs du peuple contre ceux qui le portaient. Le pouvoir des juges est aussi ancien que la société, et chez les Germains, le droit de rendre la justice semble avoir été exercé en commun par les juges et le district[2]; mais la dignité de juge, conférée aux sénéchaux comme une sorte de tribunat opposé à la noblesse, est une institution propre au Nord et probablement un moyen de défense pour le peuple contre les prétentions toujours croissantes des courtisans et des guerriers engagés à un service personnel auprès des rois, avec qui ils partageaient les dangers des combats et l'autorité dans le pays. La dépendance personnelle d'un homme du roi devenait ainsi un honneur et donnait même pendant la paix une autorité qui devenait facilement dangereuse pour les droits de l'homme libre. Ainsi se forma au sein de la cour, par la confraternité des armes avec le roi, la première noblesse de service, comme la noblesse de naissance tirait son origine de la parenté avec les rois (car toute la noblesse est sortie de la famille des rois). Chez les peuples germains, qui ont fondé leurs établissemens sur le droit de conquête, la maison guerrière des rois devint la souche d'où est sortie, avec l'hérédité des fiefs, la puissance féodale, qui s'est étendue sur toute l'Europe. La Scandinavie seule ne fut pas envahie, et dans le Nord on ne vit que le Danemark sous l'influence étrangère, où se formèrent des fiefs héréditaires ou quelque chose d'approchant, avec toutes les conséquences de ces institutions pour le roi et pour le peuple. La péninsule conserva ses anciennes mœurs; mais l'introduction du christianisme fut pour ce pays une source de dissensions. Là les puissantes familles, qui n'avaient pas la noblesse de fief en partage et ne voulaient pas s'abaisser à acquérir celle de service, se souvinrent plus longtemps que l'ancienne royauté était un pouvoir oligarchique. En effet nous voyons encore l'antique et indomptable noblesse des rois, repoussée des mers, épuiser ses forces dans les guerres civiles, surtout en Norvége, dont la nature a tracé les divisions qu'Harald Hårfager a fait disparaître par la force de ses armes : toute son histoire contient le récit de ces luttes et finit avec elles, comme tout devient silencieux sur un champ de bataille après que les chefs ont péri.

La lutte du moyen âge en Suède, dans son commencement et dans sa fin, se distingue par une plus grande influence du peuple, quoique manifestée différemment. L'ancienne constitution de la confédération avait son point d'appui sur le culte fondé par Odin et la domination des rois d'Upsala qui en dérivait, et la Suède y puisa un germe d'unité politique qui ne se perdit jamais complètement. Cette unité se fait remarquer de si bonne heure qu'aux yeux des observateurs étrangers, le royaume peut paraître obéir à un gouvernement absolu, quoiqu'il fût, d'après les plus anciens récits (Tacite), un composé de plusieurs sociétés; mais une observation approfondie démontre que le peuple avait autant de pouvoir que le roi : c'est pour cela que les premiers missionnaires chrétiens trouvèrent dans ces contrées des institutions démocratiques qui, vues à distance, paraissaient monarchiques. Avec l'ancienne religion se brisa le lien d'union qui rapprochait les différentes provinces. Les peuplades se firent la guerre après l'extinction de l'ancienne famille d'Upsala; chacune avait la prétention d'imposer un chef au royaume : les Visigoths d'abord comme premiers chrétiens, puis les Ostrogoths. Pendant que ces deux peuplades royales se disputaient cette prérogative, elles avaient contre elles les Suédois du haut pays (*Uppsvear*), qui devinrent chrétiens eux-mêmes et à ce titre en état de faire valoir les droits dont ils jouissaient dans l'ancienne confédération. Ce droit fut de nouveau écrit dans la loi, mais il avait perdu sa force par l'influence de la noblesse, du clergé et du pouvoir royal, qui reposait sur ces deux ordres, et fut à la fin détruit par eux. Quand l'aristocratie eût pris

[1] *Ting* signifie à la lettre honneur, dignité royale ou princière, ou, ce qui était d'abord la même chose, une dignité noble, jusqu'à ce que le nom de *ting* fût appliqué aux principales fonctions de la cour. (Voyez chap. 2.)

[2] Nous sommes disposés, d'après les idées du Nord, à appliquer à un *ting* de district (*hundaris ting*) ce que Tacite dit des juges des Germains : « *Centeni singulis ex plebe comites, consilium simul et auctoritas adsunt.* » (*Germ.*, cap. 12.)

pied dans l'Union, la crainte de l'oppression étrangère ne stimula plus seulement des provinces et des peuplades rivales, mais le peuple suédois tout entier : le malheur l'unit d'abord pour combattre sous les étendards d'Engelbrekt et des Sture, puis pour vaincre sous Gustave Wasa.

Le règne des Folkunga, que nous avons déjà caractérisé en représentant son alliance avec l'Église et la noblesse, forme une époque transitoire entre le premier de ces états et le second : c'est le type de la monarchie de la Suède au moyen âge. Il avait emprunté tout ce qu'il avait pu à la monarchie féodale ; en effet il détermina l'époque de la domination de l'aristocratie en Suède, et cependant on en aperçoit peu de traces dans la législation de ces emps.

D'après la loi, la royauté était élective, quoiqu'elle fût primitivement héréditaire et que plus tard ces deux modes aient été combinés. En général la couronne se transmettait par ordre de primogéniture, et quand des familles rivales élevaient des prétentions égales, comme celles d'Érik et de Sverker, chacun faisait valoir ses droits. Dans les anciens temps, il était aussi d'usage que les deux frères partageassent les soins du gouvernement ; le droit d'hérédité paraît généralement plutôt attaché à la famille qu'à la personne. A mesure que le système d'élection prévaut, on voit que les rois prennent l'usage de faire proclamer leurs fils de leur vivant. Le droit d'élection appartenait dès les plus anciens temps au pays du peuple ou aux habitans de l'Upland, et ce ne fut que bien avant dans la période de la domination des Folkunga que ce droit s'étendit aux députés des autres provinces dans une diète d'élection générale. Mais laissons parler les lois elles-mêmes.

Celle d'Upland, modifiée et sanctionnée par le roi Birger en 1296, contient les trois premiers chapitres de la section qui traite du *pouvoir royal :*

« *Chapitre* 1er. — Quand le pouvoir veut nommer un roi, son élection appartient aux trois pays du peuple. Ces pays sont le Tiundaland, l'Attundaland et le Fiädhundraland. Le sénéchal d'Upland à Upsala doit dabord donner sa voix ; puis, chacun à leur tour, voent les sénéchaux de Sudermanie, d'Ostrogothie, de Tiohårad[1], ceux des Visigoths, des habitans de la Néricie et du Vestmanland. Ces électeurs donnent pouvoir au roi de gouverner les provinces, de faire exécuter les lois et de maintenir la paix. Alors on lui assigne Upsala-Öde. »

« *Chapitre* 2. — Le roi doit faire sa tournée dans les provinces accompagné des sénéchaux après avoir donné le serment de fidélité et des otages. On doit le suivre depuis Upsala, l'accompagner jusqu'à Strengnäs [2], où les Sudermaniens le reçoivent ; après lui avoir donné des otages, ceux-ci l'escortent jusqu'à Svintuna[3]. Là les Ostrogoths l'attendent avec leurs otages et l'amènent dans leurs pays jusqu'au milieu de la forêt de Holawich [4]. Ici les Smålandais viennent à sa rencontre et le suivent à Iunebäck[5]. Les Visigoths l'attendent en cet endroit. et après lui avoir donné les mêmes garanties pour sa sûreté, ils le conduisent jusqu'à Romundaboda [6]. Les Nériciens lui font traverser leur pays et le suivent jusqu'à Uphoga Bro [7]. Là il trouve les habitans du Vestmanland, et il se rend avec eux à Ostensbro [8], où il est reçu par les Uplandais, qui l'accompagneront jusqu'à Upsala. Quand il a ainsi terminé la tournée prescrite (*eriksgata*), la loi le considère comme roi reconnu par les Suédois du haut pays, par les habitans de Sudermanie, par les Goths, la population de Gottland et par tous les Smålandais. »

« *Chapitre* 3. — Alors il peut demander son couronnement, dans l'église d'Upsala, des mains de l'archevêque et des évêques, et dès ce moment il a le droit de porter la couronne.

[1] On donnait autrefois ce nom à la partie sud-est du Småland.

[2] C'était une ancienne place de sacrifice des Sudermaniens (*locus dolorum. — Légende de saint Érik*) ; c'est aujourd'hui la ville de Strengnas.

[3] Aujourd'hui Kroket, au milieu de la forêt de Kolmården.

[4] Holvèden est la chaîne de montagnes boisées qui séparent l'Ostrogothie du Småland. Les Smålandais recevaient probablement le roi à Hester, relais de poste sur la côte la plus septentrionale du lac Sommen.

[5] Rivière qui tombe dans le lac Wettern à Iönköping.

[6] Dans la foret de Tiweden; elle est aujourd'hui nommée Bodarne. Au milieu de ce bois on voyait autrefois un couvent catholique.

[7] La rivière d'Opåga, aussi nommée d'Arboga, aux limites de l'est de la forêt de Kaglan.

[8] Sagån', rivière qui coule par Nyquam, frontière de l'Upland et du Vestmanland.

Il possède en outre Upsala-Öde, inflige des amendes sur le district où s'est commis un crime dont on n'a pu découvrir l'auteur (*dulgadrâp*); il jouit aussi du droit d'aubaine (*dana arf*). C'est alors qu'il peut donner des commandemens à ses serviteurs. S'il devient bon roi, Dieu le bénit par une longue vie. »

L'ancienne *Loi des Visigoths* ne parle que des Suédois du haut pays et des Goths, mais elle nous indique plus explicitement de quelle manière le nouvel élu est reçu dans la province : « Les Suédois ont droit d'élire et même de déposer un roi, dit-elle. Il partira du haut pays, venant avec des otages, et se rendra en Ostrogothie; puis il fera partir ses envoyés pour *Aldra Götha ting* [1]. » Le sénéchal doit désigner des otages, deux de la partie méridionale et deux de la partie septentrionale; il doit en outre faire accompagner le roi par quatre hommes du pays : ils se rendent ensemble à Junebäck. Les otages de l'Ostrogothie doivent les suivre pour attester que la marche a eu lieu dans l'ordre prescrit par la loi. Alors l'Aldra Götha ting doit être convoqué pour recevoir le souverain. En arrivant au ting, il doit jurer de respecter les lois. Le sénéchal et tous ceux qu'il fait appeler le proclament roi. Celui-ci fait grâce à trois condamnés, pourvu qu'ils ne se soient pas rendus coupables d'actions infâmes. Autrefois on observait si scrupuleusement la loi que le roi était obligé de se soumettre à ses moindres formalités. Lorsque Ragwald (Knaphöfde) arriva au ting des Visigoths sans avoir reçu les otages exigés par la loi, ils le tuèrent pour avoir manqué au respect qu'il leur devait à tous. Comme cet événement est antérieur à Érik-le-Saint, on ne doit attacher aucun prix à l'opinion de ceux qui ont voulu dater de ce prince l'usage de la tournée des rois dans le royaume (*eriksgata*), quoiqu'on dise qu'il fit la sienne sur les chemins royaux [2].

Cet itinéraire des rois a cela d'important pour nous qu'il nous fait connaître l'étendue du royaume à cette époque, étendue qui resta invariable, quoique le nombre des provinces qui concouraient à l'élection eût augmenté. La *Loi d'Upland* borne le droit d'élection aux pays du peuple, mais cette élection pour être valide devait être confirmée par les autres provinces à mesure que ce roi faisait sa tournée dans ses États. Ce fut ce droit de décider les élections des rois, que les Suédois du haut pays avaient hérité des temps idolâtres, qui devint l'occasion de tant de discordes et fit verser tant de sang après l'introduction du christianisme. Ce droit fut confirmé dans la *Loi d'Upland;* mais la puissance des grands l'avait rendu presque illusoire; du reste il devint bientôt le partage des autres provinces. Dans la *Loi de Sudermanie,* confirmée en 1327, il est dit que tout le sénat de Suède doit concourir avec les pays du peuple à l'élection du roi; mais à l'époque où la *Loi d'Upland* fut revisée, les sénéchaux faisaient déjà partie du sénat, et l'usage érigé en loi du pays par le roi Magnus Eriksson en 1347 relativement à la coopération des sénéchaux et des députés des différentes provinces à l'élection existait déjà lorsque ce roi fut élu en 1319 [1]. Dans la *Loi de Sudermanie* le nombre des sénéchaux se trouve augmenté de ceux du Vermland; dans la *Loi du pays,* de ceux d'Öland et de la Finlande méridionale [2], et l'on y trouve des détails plus complets sur la manière dont on procédait à l'élection des rois. Elle avait lieu à Mora au lieu d'Upsala; c'est à raison de cette circonstance que l'assemblée fut appelée *Mora-ting*. Les sénéchaux devaient s'y trouver, accompagnés chacun de douze hommes instruits et intelligens (*vittra och snälla*) élus dans les sénéchaussées par ceux qui possédaient des terres. La voix de ces

[1] C'était le ting des Visigoths.

[2] Voyez la *Légende d'Érik-le-Saint.*—On parle d'une semblable tournée usitée chez les anciens Francs et les Germains. (Voyez Grimm, *Deutsche Rechts Alterthumer*, p. 237.)

[1] La disposition de la *Loi du pays*, de Magnus Eriksson, laquelle admet tous les sénéchaux avec douze hommes instruits et intelligens (*vittra och snälla*) tirés de chaque province du privilége de l'élection au ting de Mora, remonte à 1319, si toutefois ce mode d'élection n'est pas plus ancien. Dans un manuscrit de la *Loi de Sudermanie* qui se trouve à la bibliothèque de Copenhague, la tournée des rois est plus amplement décrite que partout ailleurs. Les sermens devaient être prêtés à Strengnas, à Linköping, à Iönköping, à Skara, à Örebro, à Vesterås. On dit que le roi Magnus fit sa tournée en 1335. (Les rois étaient toujours à cheval dans ces tournées.)

[2] Quant au Norrland, il fut longtemps attaché à la sénéchaussée d'Upland, comme la Dalécarlie et le Vestmanland étaient réunis sous un même sénéchal. La *Loi du pays* du roi Christophe ajoute que si le temps ou les circonstances ne permettent pas au roi de prêter serment à la Finlande ou de recevoir le sien, il se fera remplacer par le drots ou tout autre membre du sénat, assisté de l'évêque d'Abo.

députés et du sénéchal était censée celle de toute la province. Le sénéchal d'Upland donnait le premier sa voix, puis les autres, chacun à son rang. Ensuite le roi, la main sur la Bible et sur les reliques des saints, prêtait au peuple le serment prescrit par la loi, et levant la main droite, il jurait de tenir fidèlement toutes les promesses qu'il avait faites à Dieu et au peuple, de n'y manquer en rien, d'aller plutôt au delà et de donner au peuple toute son affection. Les sénéchaux et le peuple prêtaient serment au roi de la même manière tant pour eux-mêmes, jeunes et vieux, que pour la génération née ou à naître; absens ou présens sont liés par ce serment : c'est ce qu'on appelait *jurer près de la pierre* ou *sur la pierre de Mora;* et suivant une ancienne tradition, le roi, aussitôt après l'élection, était élevé sur la pierre[1]. Une fois élu, il devait comme nous l'avons dit, faire sa tournée dans le royaume ou, selon l'expression de la *Loi du pays*, « faire à cheval, comme le soleil, le tour de son royaume. » Quand une loi générale eut remplacé les lois particulières du pays, la confirmation de ces dernières devenait inutile : le roi donnait et recevait dans sa tournée dans les provinces le serment prescrit tel qu'il avait été déjà prêté, réciproquement à Mora-Sten. Quoique l'exercice du pouvoir fût limité d'abord par celui des grands, ensuite par l'influence des étrangers pendant l'Union, l'ancienne constitution fédérative conserva son existence légale tant qu'il y eut une diète d'élection suédoise et jusqu'aux jours de Gustave Wasa.

Si la loi consacrait ainsi l'ancienne liberté dans le droit public, on pouvait présumer qu'il serait d'autant moins facile de la faire sortir du droit privé d'où le premier était dérivé. Ainsi la tête de l'arbre est plus exposée à la violence de la tempête que sa racine. Le véritable appui, la force vitale de la constitution fédérative suédoise résidait dans le franc tenancier, homme libre, propriétaire de sa terre, responsable pour les siens devant la loi, ne reconnaissant entre le souverain et lui que des obligations réciproques librement consenties, respectant naturellement tout droit héréditaire[2] parce que sur ce droit reposait sa propre existence; il était né libre et possesseur de sa terre allodiale, qui s'appelait pour cette raison *bien de naissance,* et qui ne pouvait, comme possession de famille, être divisée, aliénée ni vendue sans le consentement de cette même famille.

[1] Comme les rois des Gaulois sur le pavois.

[2] C'est pourquoi la *Loi du pays* confirme l'ancienne coutume de choisir de préférence les fils des rois pour leur succéder.

Le roi était soumis à la loi comme ses sujets : « Si le roi veut vendre une terre, il est obligé d'en prévenir ses parens comme le moindre des paysans, » dit la *Loi d'Ostrogothie*, qui, dans des procès entre le roi et un paysan au sujet d'une propriété, accordait plus de valeur à la parole de celui-ci qu'à celle du premier, afin que le pouvoir ne pût porter atteinte à la propriété d'un franc tenancier. On était à cet égard si scrupuleux que lorsque des propriétés étaient engagées pour le paiement d'une amende, les parens du père se réservaient la faculté de dégager la partie qui venait du père, et les parens de la mère la portion qui appartenait à la mère; et l'Église, qui avait introduit l'usage des testamens, ne parvint jamais, malgré toute son influence, à faire valider les donations des mourans quand elles avaient pour objet des possessions héréditaires aliénées sans le consentement des héritiers. Ce n'était que dans le cas où la famille ne dégageait pas les biens héréditaires qu'on leur offrait[1] qu'ils pouvaient être mis en vente, ou, selon l'expression de la *Loi de Dalécarlie*, « la bourse alors était le franc tenancier. » L'exclusion des filles de la succession, excepté dans le cas où elles n'auraient pas de frères, ou leur admission (d'après la loi nouvelle de succession de Birger-Jarl) à un partage qui leur attribuait le tiers de l'héritage, était un moyen de prévenir la division des terres patrimoniales. Aussi le fils aîné avait-il le droit d'indemniser ses frères pour leur portion[2]. La loi dit que la succes-

[1] On ne pouvait se rendre engagiste des terres patrimoniales qu'après qu'on les avait préalablement offertes aux parens du propriétaire : cet acte était regardé comme une vente conditionnelle; mais on pouvait aliéner ce qu'on avait acquis soi-même. Cependant, d'après le supplément de la *Loi de Vestrogothie* (III, 108), on ne pouvait, même dans ce cas, disposer que d'un tiers. Par la suite ce droit fut étendu : comme on ne pouvait tester, on employait quelquefois un moyen détourné pour frustrer les héritiers légitimes; on se rendait serf d'une autre personne qu'on investissait ainsi de la propriété des terres qu'on avait possédées. La *Loi de Birger* défend ces pratiques frauduleuses.

[2] *Loi d'Ostrogothie*, sect. 2.

sion administrée en commun par les frères est préférable à la division. Cependant celui qui demandait le partage l'obtenait. La *Loi d'Upland* favorisait le cadet en ce qu'elle lui laissait la faculté de choisir la partie la plus rapprochée du soleil, c'est-à-dire au sud et à l'est, car le partage de chaque territoire était en rapport avec la direction des points cardinaux et était estimé suivant leur position relativement à ces mêmes points [1]. Jusqu'au treizième siècle, quoique la piraterie fût presque abolie, les paysans avaient conservé la coutume d'envoyer leurs fils tenter la fortune sur mer ou à la cour des seigneurs pour y acquérir des talens et un pécule [2].

La vie et l'honneur des citoyens étaient ainsi que leurs propriétés sous la garantie de la famille. On était si jaloux d'un nom sans tache et d'une bonne renommée qu'après les fiançailles (acte regardé comme très-important par les familles qui se liaient de cette manière) si la jeune fille retirait sa promesse, elle était obligée de restituer les présens qu'elle avait reçus et de payer une amende de trois marcs, en faisant jurer par douze hommes qu'elle ne connaissait pas plus de défauts et de vices à son ancien prétendu et à sa famille que quand il s'était présenté pour la demander en mariage. La même chose avait lieu si la rupture venait de l'homme, mais il ne pouvait réclamer ses présens [3]. Les injures se payaient par le sang, et l'on voit dans la *Loi d'Upland* que parmi celles de ses dispositions qui étaient en vigueur dans les temps anciens [4], il en était une en vertu de laquelle celui qui disait à un autre *qu'il n'était pas le mari de sa femme ou qu'il n'était pas homme de cœur* [5] devait se rencontrer avec l'offensé au point de réunion de trois chemins; faute par celui contre qui l'injure avait été prononcée de se présenter au rendez-vous, il y avait présomption que le fait imputé était vrai, et il ne pouvait jamais être admis à témoigner ou à prêter serment. Si au contraire le provocateur ne paraissait pas au lieu indiqué, il était publiquement déclaré infâme (*niding*) [1], et sur le lieu même du rendez-vous on plaçait quelque monument, quelque signe qui servît à rappeler le souvenir de sa lâcheté.

La vengeance du sang était un devoir sacré et un droit reconnu par la loi; c'était la condition de l'héritage et même l'héritage le plus cher [2], car si le père était tué, le fils ne pouvait dans ces temps reculés entrer en possession de sa succession avant de l'avoir vengé; toutefois pour empêcher la vengeance de s'éterniser, la loi avait introduit la réconciliation. Le meurtrier, s'il n'était pas pris *flagrante delicto*, devait faire la déclaration de son crime sous peine d'être traité comme assassin et infâme. Cette déclaration devait être faite par le coupable, avant l'arrivée de la nuit [3], sur le ting, où il pouvait se présenter après s'être muni d'un sauf-conduit. Là il pouvait offrir au plaignant une réparation en argent; mais celui-ci pouvait être mis en demeure de poursuivre sa vengeance ou d'accepter l'amende, mais ce dernier cas était si rare que la *Loi de Gottland* fut obligée de déclarer honnête homme celui qui accepterait l'amende à la première proposition. Cependant le meurtrier était hors la loi et ne jouissait d'aucune sûreté; il devait éviter les contrées habitées pour se réfugier dans l'épaisseur des forêts ou dans les déserts : c'est pourquoi l'on disait de celui qui pouvait expier son crime par des amendes qu'il s'était acquitté *de la forêt*. Dans les anciens temps, le père, le fils, le frère et les plus proches parens étaient obligés de partager la vie errante du coupable [4]; ils ne jouissaient de quelque répit que dans certains lieux réservés et à certaines époques. Au fond, cette mise hors la loi était plutôt une mesure de sûreté qu'une peine pour l'accusé. Magnus Ladulås lui-même, ce roi sévère, dit en parlant de celui qui fuit la vengeance, « qu'il lui est permis de se cacher le mieux possible pour échapper à ses ennemis [5] », et

[1] Les lois disent au sujet du partage des terres : « *Tomt är Tegs moder,* » ce qui signifie que les champs doivent être près de la maison. Mais le principe constitutif de tout partage légal, c'était de former pour chacun des copartageans un lot composé de bon et de mauvais quand il s'agissait de champs, de prairies et de bois.

[2] *Lois d'Ostrogothie,* (Drapbalk.) sect. 5.

[3] *Loi de Westmanland,* art. 6, sect. 4.

[4] « *Af thöm gamblu laghum sum i hednum tima brukades.* »

[5] « *Mans make ockej man i bröstet.* »

[1] On l'appelait *nidstång* (bâton d'infâme). (Voyez *Glossarium* par Ihre.)

[2] Cet héritage était nommé *vigarf.* (Voyez la *Loi de Helsingie,* arf. B., sect. 16.

[3] *Loi de Dalécarlie,* Manh. B. sect. 22.

[4] *Loi de Gottland,* C. 13.

[5] Ordonnance de Stenninge, de 1285.

même depuis la défense de porter habituellement des armes, « on avait laissé le droit d'être armé de pied en cap à celui qui voulait offrir une réparation pécuniaire[1]. » D'un autre côté, il est dit que le meurtrier ne peut être à l'abri des poursuites tant que l'héritier de la victime ne demande pas sa grâce ou qu'il ne se trouve pas au nombre des trois à qui le roi l'accorde quand il parcourt le pays lors de son élection[2]. Le coupable ne pouvait pas même jouir du bénéfice de cette grâce s'il n'avait satisfait les héritiers par le paiement des amendes. Le meurtre d'un vieillard qui ne pouvait se rendre au ting ou marcher sans béquilles, d'après les lois suédoises, était évalué au double, ainsi que celui d'une femme. Celui qui tuait dans l'intérieur de sa maison[3] un homme qui avait violé son domicile n'encourait aucune peine.

Primitivement la famille du meurtrier acquittait les amendes en argent, partie à l'héritier le plus proche (*arfvebot*), à qui appartenait la vengeance, partie à la famille (*ättarbot*) de la victime. Le coupable, avec douze hommes de sa famille, devait jurer qu'il se contenterait des mêmes amendes pour le même crime. Ce serment fut appelé le serment d'équité (*jämnad ed*[4]) et correspondait au serment de sûreté (*trygghetseden*[5]) que prononçait la partie adverse, et par lequel on promettait de renoncer à toute vengeance pour l'avenir. Le meurtrier payait en outre des amendes au roi et au district pour la rupture de la paix, ce qui prouve que cette réconciliation avait pour but le maintien de la paix commune. La part du district dans les amendes représentait celle du peuple : aussi dit-on qu'elle était payée à tous les hommes. Elle se prélevait sans doute avant celle du roi, qui n'était exigible que dans le cas où le roi prononçait lui-même la sentence. Lorsque le pouvoir royal eut pris plus d'extension, l'amende envers la famille (*ättarbot*) fut supprimée[6], et les amendes furent partagées entre le roi, le district et le plaignant, pour qui on limita par tous les moyens le droit de se faire justice lui-même. Un meurtre commis sans nécessité était toujours puni de mort quand l'assassin était pris en flagrant délit; mais si le meurtrier se présentait devant le roi ou devant le juge qui devait en connaître et qu'il confessât son crime, la *Loi du pays* de 1442 lui laissait la faculté de racheter son exil par des amendes. Cette loi permettait qu'on lui fît grâce si le plaignant y consentait et qu'il intercédât pour lui.

L'intervention des juges se substitua ainsi peu à peu à la justice que les parties se rendaient à elles-mêmes; aussi dans les anciens temps s'en rapportaient-elles habituellement au *jugement de Dieu :* c'est le nom qu'on donnait au combat singulier, en usage chez ces peuples[1]. Les prohibitions des papes prouvent que cette coutume était aussi pratiquée en Suède, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans la *Loi suédoise*, et que celle d'Upland ne fasse que l'indiquer comme une coutume païenne. L'*épreuve du fer chaud* était regardée comme un de ces jugemens de Dieu. Birger-Jarl l'abolit, mais elle ne s'en perpétua pas moins jusqu'en 1320, d'après la *Loi de Helsingie*. Toutefois nulle preuve testimoniale ne fut aussi souvent employée que celle qui résultait du *serment*, et les expressions se soumettre au *serment* ou à *la loi* avaient autrefois la même signification. Le serment était souvent confirmé par un autre serment, et l'usage des *edgärdsmän*[2], si souvent employés dans les procès en Suède, prouve combien l'influence des amis et de la famille était en quelque sorte consacrée par la loi, car primitivement ces *edgärdsmän* étaient sans doute prêts à prendre les armes pour la défense de l'accusé; mais ils abandonnèrent ce moyen violent et l'appuyèrent de leur témoignage légal. Telles étaient en général les formes employées par la loi : le plaignant avait droit d'employer la *preuve testimoniale* et l'accusé pouvait lui opposer son serment ou celui de ses *edgärdsmän*, ou les deux parties nommaient un jury composé de douze personnes, à qui elles avaient confiance et remettaient la décision de l'affaire.

[1] Ordonnance du roi Magnus Ériksson, 1335.
[2] *Loi d'Ostrogothie*, Drap. B., sect. 5.
[3] « *Le coupable couchait sur ses actions*, » suivant l'expression de la loi (*a varkum sinum*), c'est-à-dire qu'il avait reçu la peine de son attentat.
[4] *Jamnader-Edh*. (Voyez la *Loi de Vestrogothie*.)
[5] *Tryghder ed*. (Voyez la *Loi de Scanie*, V, 30.)
[6] Cette amende fut maintenue dans les lois de Vestrogothie, d'Ostrogothie et de Helsingie, jusqu'à son abolition définitive par l'ordonnance du roi Magnus Ériksson, publiée à Skara en 1335.

[1] Tacite dit des anciens Germains : « *Deum adesse bellantibus credunt.* »
[2] C'était le nom des personnes qui affirmaient par serment la vérité d'un autre serment.

Les juges étaient autrefois élus par le peuple[1]; mais c'était au roi, d'après la *Loi d'Upland*, à les investir de leurs fonctions. Suivant la *Loi du pays*, le roi nommait à la place de juge un des trois hommes que le district ou la province proposait[2]. Si les juges étaient toujours nécessaires pour la décision de toutes les affaires, le jury ne l'était pas toujours pour décider de la valeur des témoignages : c'est pourquoi le jury n'était d'abord formé que dans le cas où on le croyait nécessaire. Il était dans la nature des choses que son pouvoir s'accrût tous les jours ; il était par sa composition à l'abri de la partialité qui signalait les *edgärdsmän*. Peu à peu le jury devint permanent[3] ; les limites entre ses pouvoirs et ceux des juges s'effacèrent graduellement jusqu'au moment où il devint partie intégrante du tribunal. Encore aujourd'hui les douze paysans, qui dans toutes les campagnes en Suède assistent le juge du district et de la sénéchaussée dans leurs jugemens, représentent la justice naturelle du tribunal, quoiqu'il soit nécessaire qu'il y ait unanimité dans leur verdict pour l'emporter sur l'opinion des juges : « Car, est-il dit dans une allocution d'un juge aux jurés lorsqu'ils furent devenus permanens, tous les cas qui se présentent n'ont pu être prévus ni par conséquent déterminés par la loi ; en l'absence de la loi écrite, nous devons recourir à la loi naturelle, que Dieu a gravée en nous : « *Dans ces cas » difficiles*, dit la loi, *laissez la décision aux » jurés du district.* » Que votre conduite vous mérite donc la considération et le respect et ne vous fasse pas soupçonner de légèreté[4]. »

L'influence du pouvoir public s'est insinuée aussi lentement dans l'exécution des arrêts que dans la législation. Dans les anciens temps, le plaignant avait le droit de saisir[5] lui-même les immeubles de l'accusé pour se payer des amendes auxquelles celui-ci avait été condamné en vertu de la loi ; mais il ne pouvait toucher à rien de ce qui était dans la maison de son adversaire, car à l'exception de celui qui était mis hors la loi, chacun jouissait de l'inviolabilité de son domicile. Pendant le règne du roi Canut Ériksson, il était défendu de se faire ainsi justice à soi-même et de se payer de ses propres mains (*sjelfpantning*). Mais lorsque la partie condamnée à une amende refusait de la payer, l'affaire était portée devant le roi, et l'on proclamait publiquement sur le ting le nom des personnes à qui était confié le soin de faire exécuter la sentence rendue plus tard, ou les jurés élus par les deux parties et qui avaient condamné l'accusé, ou douze autres hommes impartiaux désignés par le juge ou le délégué du roi. D'après la *Loi d'Ostrogothie*[1], qui nous a fait connaître cette transformation, il paraît que, même sous le règne de Canut Ériksson, à la fin du douzième siècle, le roi ne prenait part qu'aux amendes qu'il avait prononcées lui-même dans les causes qu'on lui avait soumises pour déni de justice ; mais plus tard on en réserva toujours une part pour le roi, qu'il eût été ou non présent au jugement. Des plaintes en déni de justice donnèrent lieu à déférer aux tribunaux supérieurs les causes des tribunaux inférieurs, et l'appel d'un jugement du tribunal de district au sénéchal et au roi s'est présenté plus d'une fois sous le règne de Magnus Ladulås[2]. Plus tard, le roi ou son subdélégué fut obligé de tenir au moins une fois par an une cour de justice dans chaque province ; mais il n'était pas de rigueur que l'instruction d'une affaire eût été entamée par un tribunal inférieur pour qu'elle pût être jugée par un tribunal supérieur. Rien n'empêchait les plaideurs de s'adresser de suite à un de ces derniers s'il s'en trouvait sur le ting[3] ; et malgré l'ordonnance de Sten Sture l'aîné, de 1491[4], portant que nul ne pouvait soumettre sa plainte au roi ou au régent sans l'avoir préalablement présentée au juge de district, au sénéchal ou au magistrat, cette marche judiciaire ne fut pas longtemps suivie.

La loi était une loi d'hommes libres ; être compris dans la loi des paysans signifiait participer aux droits et à la liberté du peuple. Les paysans ou les personnes qui possédaient des

[1] Tous les paysans doivent, avec l'aide de Dieu, élire le *sénéchal*. (*Loi de Vestrogothie.*)

[2] Le juge du district (*härads höfding*); le juge de province (*lagman*, sénéchal).

[3] Voyez la *Loi du pays*, *Konungabalken*, sect. 35.

[4] Voyez la collection des manuscrits de Celse, n° 46, dans la bibliothèque d'Upsala.

[5] C'est ce qu'on appela *Nam*.

[1] *Ræfsta*, B., sect. 3.

[2] *Diplomatarium svec.*, t. 1, p. 591.

[3] Il y avait deux sortes de *ting* ou se rendaient les arrêts du roi : le *Konungens räfst* était le *ting* ordinaire ; le *Rättars Ting*, *ting* extraordinaire.

[4] *Loi d'Ostrogothie*, Drap. B., sect. 3.

propriétés foncières (*boande män*) et qui avaient un domicile à défendre pouvaient seuls porter plainte aux tings; les personnes en service (*löska män*, *lego-drängar*) n'y étaient pas admises. Chaque pays avait une place où se tenait le ting (*tings ställe*). Primitivement ces assemblées avaient lieu en plein air, et cet usage se maintint jusqu'au seizième siècle[1]. Les membres d'un district devaient se soutenir mutuellement. La *Loi d'Ostrogothie* imposait au district l'obligation de faire une collecte en faveur de ceux qui avaient été ruinés par le feu et d'entretenir une chaussée pour les hommes et pour le roi, ou un grand chemin et des ponts.

Lorsque des actes de violence ou des assassinats accompagnés de vol (*rån*) se manifestaient par des gémissemens ou des cris : « Au secours (*åkallan*)! » on en portait l'avertissement en toute hâte de village en village, de hameau en hameau. La nouvelle se transmettait au moyen d'une petite branche de bois (*kafle*) sur laquelle on faisait un certain nombre d'incisions dans l'ordre convenu d'avance; on réclamait ainsi l'assistance de tous ceux qui demeuraient dans le voisinage[2]. C'est l'emploi de ce moyen que Magnus Ladulås conseilla aux paysans qui souffriraient des vexations de ceux qui viendraient se loger chez eux à main armée (*wåldgästa*). Le morceau de bois (*budkafle*) qui parcourait le pays dans le cas d'une invasion (on allumait aussi des feux dans les endroits attaqués) était brûlé par un bout et portait à l'autre un cordon, emblème du sort réservé à celui qui aurait négligé de le faire circuler immédiatement; il risquait d'être pendu ou de voir sa maison incendiée[3].

La peine capitale, d'après les anciennes lois, ne pouvait atteindre les hommes libres que s'ils se rendaient coupables de crimes qui portaient un caractère d'infamie. L'infâme était flétri du nom de *niding*. La loi qualifiait de *nidingswerk* (acte infâme, sacrilége) tous les crimes atroces commis avec perfidie. Ces crimes étaient le meurtre dans un lieu saint ou dans le temple, au ting ou dans l'habitation de la victime; celui d'un homme qui dormait ou qui n'était pas en état de se défendre; celui de son propre maître ou de celui avec lequel on partageait le boire et le manger; celui d'une femme, « car la femme doit trouver sûreté lorsqu'elle sort pour ses affaires ou pour aller à la messe, même lorsqu'il y a guerre et combat à outrance entre les hommes, » dit la *Loi de Vestrogothie;* le meurtre accompagné de cruautés ou d'atrocités; l'acte de porter les armes contre sa patrie et celui de s'engager sur un vaisseau de guerre et de se faire pirate (cette dernière disposition prouve que le christianisme avait déjà adouci les mœurs). Aucun de ces crimes ne pouvait se racheter par des amendes. Ils étaient poursuivis d'autant plus sévèrement qu'ils étaient accompagnés de circonstances plus graves, de lâcheté et de perfidie : aussi le voleur était-il puni de mort ou de servitude. Les peines corporelles, telles que la fustigation, ne s'appliquaient qu'à l'esclave qui ne trouvait de garantie dans aucune loi : « Battre quelqu'un comme un serf, n'avoir pas plus de droits qu'une femme frappée de verges ou qu'une femme esclave de la maison, » sont des expressions usitées dans nos lois.

L'Église a surtout puissamment contribué à adoucir les mœurs en développant et en modifiant les idées sur le droit. Elle proscrivait la vengeance. Les jours de sabbat et ceux consacrés à des cérémonies religieuses furent regardés comme saints; on les nommait la sainteté de Dieu (*Gudshelgd*)[1] ou la paix de Dieu (*Gudsfrid*) : ces derniers mots sont encore le premier compliment des paysans lorsqu'ils entrent dans une maison. D'autres époques de l'année, comme la saison des semailles et celle des récoltes, furent encore mises sous la sauvegarde des lois. Le vol dans un champ est mentionné dans les lois sous l'expression *briser la serrure de Dieu*. Ce fut à l'influence de l'Église que la femme dut l'amélioration de sa position, qu'elle entra dans le partage de la succession et que la sœur participa comme son frère au bénéfice de l'hérédité. Mais si d'un côté les droits de la femme s'étendirent, de l'autre elle fut soumise à une responsabilité légale, de sorte que dans sa tournée, en 1335,

[1] Olaus Magnus, *De gentibus septentrionalibus* (lib. XIV, cap. 17).

[2] Ces avertissemens furent appelés *budkafle*. Ce mot est composé de *bud* (*messager, exprès*) et *kafle* (bûchette de bois) où l'on faisait quelques marques. Ce mot signifie aussi une nouvelle qu'on communique en toute hâte par des moyens extraordinaires.

[3] Olaus Petri (l. VII, c. 4).

[1] *Loi de Gottland*, c. 14.

Magnus Eriksson put ordonner que la femme fût punie comme l'homme, surtout lorsqu'il s'agit de la vie et de la mort. En même temps la servitude fut abolie, quoiqu'elle fût, selon toute apparence, plus douce en Suède que partout ailleurs depuis l'époque la plus reculée[1]; aussi fut-elle abolie plus tôt que dans d'autres pays. Déjà la *Loi d'Upland* défendait de vendre un chrétien; les affranchissemens étaient représentés par le clergé comme des œuvres pies utiles au salut de l'âme. Comme il y avait encombrement d'affaires dans les tribunaux des évêques, où l'on jugeait, suivant les formes du droit alors en usage, toutes celles qui n'étaient pas d'une nature purement spirituelle, ce fut une nouvelle cause de progrès dans la législation.

C'est aussi, en grande partie, à l'Église qu'on doit l'abolition des *jugemens de Dieu*, la suppression progressive des abus de l'edgärdsmän[2] et l'introduction de l'accusateur public; aussi les sections de l'Église, dans les lois des provinces, sont-elles très-instructives en ce qui touche la marche des procès. Ce furent incontestablement des ecclésiastiques zélés qui confièrent au papier ce qui était relatif aux droits de l'Église. Il se passa longtemps avant que l'on reconnût la nécessité de ce moyen pour répandre et conserver les lois. L'usage qui imposait aux sénéchaux l'obligation de lire tous les ans la loi coutumière au peuple assemblé (*legem consuetudinis*) est, d'après le témoignage de l'Église, plus ancien que les efforts des clercs pour les réunir et les écrire[3]. L'expression écrite était

[1] Si l'un des parens était libre, l'enfant l'était aussi, tandis qu'en France et en Allemagne, l'enfant né d'une femme en servitude partageait la condition de sa mère. Le proverbe allemand : « *Das kind folget der ärgern hand* » répond au proverbe français : « *En fait de mariage, le pire emporte le bon.* »

[2] « *Ferventis aquæ vel candentis ferri judicium, sive duellum, quod monomachia dicitur, catholica ecclesia, contra quemlibet etiam, nedum contrà episcopum, non admittit,* » dit le pape Alexandre III dans une lettre aux évêques suédois. Le pape Honoré III, dans une lettre de l'année 1218, s'emporte contre l'abus de l'*edgärdsmän*, qui était aussi en usage parmi les ecclésiastiques : « *Tendi contigit, quod quandoque ad purgationem suam sui similes criminosos adducunt ut eis debeant in similibus opportuno tempore respondere.* » C'était donc au clergé qu'il appartenait de faire cesser cet abus : « *Pestis contraria omni juri.* » On ne devait choisir pour témoins que des hommes honorables.

[3] Voyez la lettre d'Innocent III à l'archevêque d'Upsala du 10 mars 1206. (*Diplom. svec.*)

auparavant remplacée par des traditions et les signes par des actes symboliques. Ainsi les contrats d'achats ou de vente devaient avoir lieu devant un ami et des témoins (*mæd vin on vitni*), c'est-à-dire en présence d'un homme probe et de deux témoins choisis par les parties contractantes; la main donnée (*handtaget*) en leur présence était le signal légal de la conclusion du marché[1]. L'abandon d'une terre vendue, donnée ou engagée se consommait par une tournée (*umfærd*), c'est-à-dire que l'acheteur et le vendeur, l'ancien propriétaire et celui qui entrait en possession, faisaient le tour des champs et des prairies, puis se rendaient à l'endroit où était la maison. Cette tournée rappelle celle par laquelle les rois prenaient possession de leur royaume. La propriété d'une terre était acquise à une personne quand le donateur ou le vendeur lui avait jeté sur la poitrine une motte de terre, etc. Cependant l'instruction, partage d'abord exclusif des ecclésiastiques, était devenue pour eux un moyen nouveau de se rendre indispensables. Ils remplissaient auprès des rois[2] l'emploi de chancelier; leur influence et celle qu'ils surent donner au droit canon et au droit romain sur les lois de Suède se fait reconnaître dans plusieurs circonstances. Mais les anciennes lois du royaume étaient si profondément enracinées dans les mœurs et l'esprit du peuple qu'elles gardèrent leur caractère suédois aussi bien pour le fond que pour la forme. C'est pourquoi la *Loi du pays* défend au roi d'introduire aucun droit étranger à la charge des paysans.

En propageant et en étendant les idées sur la loi et l'autorité légale, l'Église travaillait pour le pouvoir temporel, qui, ici comme ailleurs, recevait du clergé des leçons de conduite. Bientôt la paix du roi[3] vint prendre place à côté de la paix de Dieu (*Gudsfriden*) pour mettre des bornes à la vengeance des particuliers. Comme dans les affaires de l'Église figuraient des procureurs fiscaux des évêques, on vit bientôt de pareils fonctionnaires au service du roi (*konungssoknare*); ils exerçaient les fonctions de mi-

[1] *Loi du pays*, Tjuf. B., c. 15.

[2] On ne trouve qu'une seule exception à cette coutume, c'est lorsque le sénateur Gustave Månsson fut nommé chancelier du roi Érik de Poméranie. (Voyez *Uggla*, *Svea Rikes Rådslängd.*)

[3] Ainsi fut nommée la paix générale, qui était ordonnée pendant les visites du roi dans les provinces.

nistère public dans les causes où se jugeaient les crimes contre les personnes, et après la publication des lois de sûreté (*edsöre*), toutes les infractions à ces lois furent déclarées attentats à la paix que le roi avait promise par serment à ses sujets. Après le code de l'Église (*Kyrkobalken*), qui traitait de ses droits, parut le code du roi (*Konungabalken*)[1], qui définissait les droits du souverain. La *Loi d'Upland*, qui avait été revisée, fut le premier code qui reçut une sanction publique. Quoiqu'elle ne fût exécutoire que dans cette contrée, elle n'en servit pas moins de modèle dans les autres provinces, jusqu'à ce que, cinquante ans après, la première loi générale du pays fût confectionnée. Elle passa peu à peu dans l'usage[2], mais elle eut besoin d'être mûrie par un siècle entier avant de recevoir la confirmation royale.

Nous trouvons dans la prestation du serment royal (*edsöret*), serment imité par tous les principaux chefs du royaume, la preuve que la famille de Folkunga, qui l'introduisit, partageait son pouvoir avec les grands. Les nobles n'avaient pas le droit de rendre justice sur leurs terres, tandis que ce droit appartenait aux ecclésiastiques. Cependant la *gårdsrätt*[3] du roi (elle fut écrite pour la première fois en 1319, quoiqu'elle datât de beaucoup plus loin) était aussi pratiquée à la cour des grands. Chaque cour autrefois était guerrière; aussi, dans les actes de notre moyen âge, le mot de courtisan est-il synonyme de celui de guerrier, et après que l'équipement des cavaliers (*rust-tjensten*) eut été établi, cette dernière dénomination s'étendit au noble qui servait à cheval. Les lois seigneuriales, valables pour les serviteurs des grands, peuvent être regardées comme une espèce de code militaire; elles se distinguent de la loi commune du pays par la sévérité des peines corporelles, la prison au pain et à l'eau, le fouet, etc. Dans cette loi de tous les hommes (*Lagmanna*), comme elle fut jadis appelée, on ne trouve aucun privilége en faveur de la noblesse, à moins qu'on ne regarde comme tel l'amende qu'on devait à celui qui avait à son service un courtisan tombé sous les coups d'un meurtrier[1]. Au reste, les lois manifestent une certaine défiance contre ceux qui se trouvent dans une telle dépendance personnelle : on voit qu'aucun homme de service ne peut être choisi comme juré sans le consentement du juge du district et des paysans. Cette ordonnance fut modifiée : d'après la *Loi du pays*, les jurés du rättareting[2] devaient être pris moitié parmi les paysans, moitié parmi le courtisans; ils devaient toutefois être propriétaires, connus par leur probité, de sorte que les paysans et les parties ne pussent les récuser. Les autres ordonnances particulières ne font pas de grands changemens à ces dispositions. Entre autres réglemens, la convention de Kalmar (*Kalmar-recess*) renferme celle-ci : « Tout homme honorable, clerc ou laïque, est maître de celui qui cultive sa terre, excepté dans les affaires dont la loi attribue le jugement au roi seul. » Il n'est pas question ici de pouvoir arbitraire ni de distribution de justice, mais seulement du droit de percevoir la part du roi dans les amendes; l'Église avait le même avantage, mais dans un sens plus large, sur les sujets de ses domaines. Comme les fiefs ne consistaient qu'en certaines dotations des revenus de la couronne, faites à ceux qui commandaient les provinces, il en résulta beaucoup d'abus, car si le pouvoir des grands n'est pas reconnu par la loi, l'histoire prouve qu'il était au-dessus d'elle, depuis surtout que les sénéchaux faisaient partie du conseil du roi; que les affaires du royaume se décidaient dans les assemblées des seigneurs (*herredagar*); que les priviléges de la noblesse, qu'on pouvait acquérir par l'équipement des cavaliers, avaient fait perdre à l'ordre des francs-tenanciers (*odalmän*) ses membres les plus riches et que les autres étaient surchargés d'impôts; depuis enfin que les bandes armées des grands parcouraient impunément le pays et que les différends qui s'étaient élevés entre les frères de Birger-Jarl avaient pendant longtemps fait du royaume un vaste champ de bataille. On devait donc regarder comme une sorte de retour à l'ordre légal l'engagement pris par les sénateurs, dans le traité[3] signé par

[1] Il est aussi appelé *Edsöres Balk*. La *Loi du pays* fait une distinction entre le *Konungabalken* et l'*Edsöresbalken*.

[2] C'est-à-dire la *Loi du pays* de Magnus Eriksson, de l'an 1347; elle diffère peu de celle qui fut confirmée par le roi Christophe.

[3] Loi seigneuriale.

[1] Birger-Jarl doubla cette amende, qui fut appelée *tukkabot*, pour le meurtre d'un serviteur du roi.

[2] Assises pour juger les causes civiles.

[3] *Pactum confœderationis et concordiæ.*

eux à Skara en 1322, de soumettre leurs querelles à la décision de leurs pairs. Pendant plus de cent ans, la Suède fut soumise à ce régime fédératif, jusqu'à ce qu'Engelbrekt et les Sture relevassent les anciennes ligues des paysans contre celles des seigneurs et rendirent ainsi au peuple son influence politique.

Car les villes, qui dans le reste de l'Europe formaient un contre-poids à la noblesse, étaient de peu d'importance en Suède. Dans l'intérieur du pays, où elles tiraient toute leur valeur des foires qui s'y tenaient ou de la résidence des évêques, il leur manquait beaucoup pour devenir florissantes. Wisby en Gottland, longtemps riche et puissante, était plutôt une colonie allemande qu'une ville suédoise : les bourgeois allemands étaient en si grand nombre dans les villes que jusqu'en 1470, ils entrèrent pour moitié dans la magistrature. La loi de ville, imitée de celles des étrangers, se faisait peu sentir sur le pays et dans la législation. La plus ancienne est le droit de Björkö (*Bjærkörätten*), qui sous le règne de Magnus Ériksson, en 1319, fut remplacée par une plus explicite. Cependant Éricus Olaus dit que lorsque Magnus Ériksson fut appelé au trône, en 1319, les bourgeois étaient déjà appelés à assister à la diète d'élection; et à l'époque de la convocation des états sous l'Union, on voit paraître les évêques, les clercs, les nobles, les bourgeois et les paysans [1], qui devaient former la représentation des états, au lieu de l'ancienne représentation du peuple suédois par provinces, dont elle différait dans quelques parties.

Les premiers impôts en Suède n'étaient d'abord que des dons gratuits [2]: Ils avaient leur origine dans la coutume du peuple, de suivre annuellement le roi dans ses expéditions de guerre (*ledung*), de l'héberger et de le nourrir, lui et sa cour, lorsqu'il parcourait son royaume pour présider les tings ou visiter le pays [3]. D'accidentelles qu'étaient ces contributions, elles devinrent permanentes, et on continua de les payer même lorsque les rois ne quittaient pas leur résidence. De là la dénomination

[1] Surtout depuis le temps des Sture. On dit même que Sten Sture l'aîné invita, en 1470, le bas clergé à prendre part aux délibérations du pays. Les évêques et les prélats, avant cela, y étaient seuls admis.

[2] *Skattgiafir* (dons pour contributions), dans la *Saga d'Ynglinga*.

[3] Voyez Heimskringla, *Saga de saint Olof*, c. 36.

du *ledungslama* et de *tingslama* [1], appliquée à cette sorte de contributions, soit en temps de guerre, soit en temps de paix. On les retrouve sous d'autres appellations : *gengärd* était l'appellation générale des contributions destinées à l'entretien du roi et de sa cour ou à celui des principaux employés, tant ecclésiastiques que laïques, lorsqu'ils étaient en voyage [2].

Les impôts se percevaient sur tous les hommes établis, de sorte que celui dont les semences et le bétail montaient à une certaine valeur payait l'impôt intégral; au-dessous de cette valeur, il était réduit à moitié [3]. Celui qui n'était pas propriétaire payait la contribution personnelle. A vingt ans, ont était soumis à toutes les contributions [4]. Elles étaient d'abord en partie personnelles; on prélevait un impôt sur chaque individu (*chaque nez*) pour l'entretien des sacrifices, dans les premiers temps du paganisme. On voit dans le testament de Magnus Ladulås qu'on en payait un semblable (*næfgiald*) au roi; c'est probablement le même qui, dans la *Loi de Vestrogothie* est désigné sous le nom de *allmänningsöre*, et dans les villes *allmännisgjäld* [5]. Parmi les revenus du roi, au treizième siècle, il est fait mention aussi d'un impôt forestier (*skogaskyld*), et comme il est prouvé que les rois eurent autrefois des forêts en propriété [6] et que la *Loi du pays* parle de leurs parcs, cette contribution était levée à leur bénéfice sur ceux qui les abattaient ou les cultivaient. La commune de chaque district avait les mêmes droits sur ceux qui formaient des établissemens dans les bois communaux et en tirait certaines redevances dont la *Loi du pays* affecta à la fin le tiers au roi. Les terres n'étaient point cadastrées, quoique la division territoriale en Markland et en l'Öresland, etc., eût pu le faire présumer. La loi détermine les conditions requises pour être cultivateur d'une certaine étendue de terrain (*fullsuten bonde*). Tous ceux qui se trouvaient dans ces conditions étaient également imposés, sans augmentation

[1] *Lama* semble signifier *empêchement*.

[2] Cet impôt s'appelait *impôts d'entrée* à l'arrivée du roi dans une province pendant sa tournée dans le royaume.

[3] *Loi de Vestrogothie*, V.

[4] Voyez la *Loi d'Upland*.

[5] *Diplom. suec.*, t. 1, p. 507.

[6] Voyez la *Loi d'Ostrogothie* (*Diplom. suec.*, t. 1, p. 273.)

pour ceux qui dépassaient la quantité déterminée, tandis qu'on admettait une réduction proportionnelle pour ceux qui n'y atteignaient pas. Il paraît qu'on mettait une grande importance à maintenir toujours au même chiffre le nombre des paysans propriétaires payant l'impôt intégral; c'est pourquoi le roi Christian se plaint, dans l'ordonnance de l'année 1459, de ce que les paysans font l'acquisition d'une ou deux *hemmans*, ce qui diminue sensiblement les impôts et les revenus de la couronne. Il défendit aux paysans, avec l'assentiment du sénat, d'acquérir plus de terres contribuables que leurs moyens ne comportent, d'après le témoignage de douze hommes impartiaux. Les contrevenans devaient être condamnés, suivant la convention (*recess*) de Kalmar, à une amende de 40 marcs, et être appelés voleurs de la couronne. La même peine était prononcée contre un noble qui tentait de soustraire ainsi une terre à l'impôt dû à la couronne. D'un autre côté on mit des bornes à la division parcellaire des terres imposables.

Nous trouvons dans les lois plusieurs dispositions relatives aux obligations des cultivateurs (*landtbo*) qui tiennent des terres à ferme et des propriétaires; ces lois n'ont pas abandonné les pauvres à la dureté de leur sort: la *Loi d'Upland* ordonne de transporter le pauvre et l'estropié d'une bourgade à l'autre, et chaque paysan doit le nourrir et le loger pendant une nuit. En compensation, le paysan avait le droit de retenir sur la dîme la part du pauvre; car depuis que le prêtre prenait un tiers de la dîme, le reste était divisé en trois parts égales, affectées l'une à l'église de la paroisse, l'autre à l'évêque et la troisième à l'entretien des hôpitaux et des pauvres, quoique cette dernière fût souvent détournée de sa destination et ait fini par être employée à soutenir les chapitres et les étudians.

La dîme — et quel autre impôt pouvait lui être comparé? — la dîme fut introduite en Suède au treizième siècle; mais ce ne fut pas sans une forte résistance. Le clergé, qui du reste ne payait aucun impôt, se créait par le moyen des dîmes, des dotations des âmes pieuses et des fiefs donnés en investiture aux prélats, des revenus plus considérables que ceux mêmes de la couronne, sans compter ce qui passait à Rome par les légats du pape lorsqu'ils quittaient le pays, tantôt sous prétexte d'arracher la Terre Sainte aux mains des infidèles, tantôt comme prix de leurs indulgences ou pour d'autres objets.

« Les revenus d'Upsala-Öde, des domaines de la couronne et des contributions légales doivent suffire au roi, dit la *Loi du pays*, et il ne peut ni diminuer ces revenus pour ses successeurs ni ajouter au fardeau qui pèse sur le peuple. » Il n'y a que quatre cas où il est permis de lever des impôts extraordinaires: 1° quand la guerre éclate (alors les hommes du pays doivent suivre le roi, mais jusqu'aux frontières du royaume seulement, on ne peut les contraindre de marcher au delà); 2° lorsque le roi marie un de ses enfans; 3° à l'occasion de son couronnement et de sa tournée (*eriksgata*); 4° enfin lorsqu'il n'a pas les fonds nécessaires pour les réparations de ses maisons et d'Upsala-Öde. Dans ce dernier cas, l'évêque et le sénéchal, dans chaque province, avec six paysans et six hommes de cour, délibèrent entre eux pour déterminer « quel secours le peuple peut accorder au roi sans se mettre à la gène. »

La tournée que faisaient les rois à leur avénement nous fait connaître l'ancienne étendue du royaume, qui comprenait la Suède proprement dite, la Gothie et le Småland. Le reste appartenait en partie au Danemark, comme les provinces méridionales, ou était occupé tantôt par la Suède, tantôt par la Norvége, comme le Vermland, ou n'était pas encore cultivé, comme la Dalécarlie et le Norrland. Quant à la délimitation des frontières pendant cette période du catholicisme, il faut remarquer que le Jemtland et le Herjedalen se soumirent à la Norvége sous Inge le cadet, mais que l'archevêque d'Upsala ne perdit pas pour cela son autorité sur ces contrées dans les affaires de l'Église; que trois grands hommes, Érik-le-Saint, Birger-Jarl et Torkel Knutsson amenèrent la réunion de la Finlande au royaume; que l'île de Gottland, sous le règne d'Albrekt, fut séparée de la Suède et resta pendant deux cent cinquante ans sous une domination étrangère, et que Magnus Ériksson acquit et perdit la Scanie, le Halland et le Bleking.

Les conquêtes de l'agriculture n'étaient pas les moins importantes, et pendant le règne du dernier roi dont nous venons de citer le nom,

elles s'étendirent sur le Norrland supérieur, au delà d'Umeå. C'est dans le moyen pays que se perpétua le plus longtemps l'état sauvage, là où plus tard s'élevèrent les districts des mines du royaume. Ainsi là la *Loi de Vestrogothie*, qui fait l'énumération des églises du diocèse de Skara, n'en compte qu'une seule dans le Vermland oriental; ce pays était donc peu peuplé, tandis que dans les *Sagas des Rois* le récit de l'invasion du roi de Norvége en 1224 fait mention de *hemmans* et de bourgades qu'on voit encore aujourd'hui dans le Vermland occidental, qui était habité depuis longtemps. Le nom encore usité de district des mines de Skinskatteberg [1] prouve que les impôts furent longtemps acquittés en *peaux de bêtes*, comme ils l'étaient dans le Norrland supérieur, d'après la *Loi de Helsingie* [2].

Les plus anciens priviléges des mines leur furent accordés par Magnus Ériksson. La Gothie avait des forges dès le treizième siècle [3]. Des priviléges de 1340 et 1345, concédés aux mines de Norberg et de Néricie, font mention de pareilles usines dans la Suède moyenne; ceux de Kopparberg, près de Fahlun, datent de 1347; mais il en existe de plus anciens encore, et ce qui constate l'antiquité des travaux des mines, c'est qu'en 1268 une maison fut vendue au prix de onze *skeppunds* de cuivre [4]. Des lettres de Magnus Ériksson, de 1344, prouvent que les bourgeois de Hambourg ont acquis de bonne heure une part dans les mines de Kopparberg; elles leur en confirment l'entière propriété avec les revenus et les anciens priviléges qui y sont attachés [5]. En 1307, le roi Albrekt engagea aux comtes de Holstein les cent skeppunds qui revenaient annuellement à la couronne des mines de Kopparberg. Les comtes les touchèrent longtemps sur place par leurs hommes d'affaires. On voit en même temps que l'intendant des mines et les maîtres ouvriers étaient Allemands [1]. Le nom de Garpenberg indique que les mines de cuivre ne furent exploitées que par des mineurs de cette nation, car *Garp* est le nom d'un Allemand, quoiqu'il signifie aussi un étourdi et un bavard. Le roi Érik de Poméranie accorda en 1413, à ceux qui voulaient s'établir en Ostrogothie et y travailler aux mines, les mêmes priviléges dont jouissaient les mineurs de Kopparberg en Dalécarlie, et prit sous sa protection le Jernberg (montagne de fer) en Vermland et confirma en 1420 les priviléges que la reine Marguerite avait donnés à Bitsberg et à Skinskatteberg. Ce fut sous le règne de Sten Sture l'aîné que furent découvertes les célèbres mines de Danemora; celle d'argent de Sala ne le fut que vers 1510, pendant la régence de Svante Sture [2]. Christian-le-Tyran y envoya cent mineurs finnois. Cependant les traditions attribuent une plus haute antiquité à celles de Tuna, de Wika et de Löfåsen, dans la Dalécarlie. Celles qu'on nomme mines de l'évêque (*biskoppsgrufvor*), dans différentes localités, prouvent que les clercs se sont aussi occupés de ce genre d'exploitation. Les principaux districts des mines étaient des asiles pour les criminels, à l'exception des traîtres, des assassins et des voleurs: c'est ce qu'on appelait la paix des mines (*bergsfred*).

Nous voyons dans les lois quelles espèces de semences le cultivateur confiait à la terre. La *Loi de Vestrogothie* ordonne la dîme du froment, du seigle, de l'orge (*bjugg*) et de l'avoine. *Korn* (blé) était le nom générique, et la signification de *bjugg* (orge) semble indiquer cette dernière espèce, qui mûrissait en moins de six semaines [3], comme la plus ancienne; aussi dans une lettre du pape à l'évêque de Strengnäs, de 1466, est-il question du froment et du seigle comme de grains nouvellement introduits, au delà de la forêt de Kolmården, sur lesquels on ne devait pas négliger de prélever la dîme [4]. Mais il paraît que l'évêque de Strengnäs était sans doute mieux instruit, puisque la *Loi de Sudermanie* de 1327, qui ordonne à l'évêque de se faire suivre de douze hommes et de quatorze

[1] Textuellement: « La montagne qui fournit ses contributions en peaux. »

[2] Dans le sud de la Helsingie, de l'Angermanie et du Madelped, les contributions s'acquittaient même en *toiles*, ce qui prouve que l'art de tisser est ancien dans ces contrées, où il est encore un moyen d'existence pour ses habitans.

[3] *Diplom. suec.*, t. 1, p. 268.

[4] Poids de trois cents livres.

[5] Voyez *Urkundliche Geschichte des Ursprungs des deutschen Hanse*, von J. M. Lappenberg, t. 2, p. 378.

[1] Langebek, *Des mines de Norvége*, pages 10, 96.

[2] L. c., pages 140, 143.

[3] Suivant Olaus Magnus.

[4] « Ex segetibus *tritico* et *siligine*, supra Kolmordiam novis et insolitis. » (Celse, *Bullarium*, p. 201.)

chevaux pour assister à la bénédiction des nouvelles églises, prescrit, entre autres choses, de préparer pour l'arrivée de ce prélat un tonneau de pain de froment ou de seigle.

La *Loi d'Upland* de 1295 ordonne le prélèvement de la dîme sur le froment et le seigle. Cette dernière denrée était regardée comme la meilleure en Suède du temps d'Olaus Magnus. Le seigle était cultivé, dès les temps les plus reculés, sur l'emplacement des forêts brûlées; on le distinguait en seigle du printemps et seigle d'hiver; on ensemençait au commencement de mai et quelquefois plus tard, et l'on moissonnait à la mi-août[1] : on s'aidait mutuellement dans ces travaux. C'était à la fête de la récolte que se décidaient les mariages qui devaient se faire dans le cours de l'année. L'abondance de la neige était pour le paysan un présage de fertilité. Il paraît que les hivers alors étaient plus longs, plus rigoureux; mais les chaleurs de l'été étaient aussi plus fortes; en général les saisons étaient plus régulières, plus prononcées.

La culture des arbres fruitiers fut introduite d'abord dans la Suède méridionale par les ecclésiastiques; mais il en est parlé dans les lois d'Upland et de Sudermanie, ainsi que des choux et de l'ail. Le lin, le chanvre, les pois, les navets, les haricots, le houblon étaient cultivés. On ajoutait du galé[2] au houblon dans la fabrication de la bière; la double bière de mars (*mars ölet*) était la plus estimée. Les soins donnés généralement à la propagation des abeilles avaient sans doute pour but de fournir de la bougie aux églises et surtout du miel pour l'hydromel, boisson des anciens Scandinaves : « Pour régaler l'évêque pendant ses voyages, dit la *Loi de Vestrogothie*, il faut lui offrir de l'hydromel, ainsi qu'à tous ses clercs. » Au reste les bougies et les chandelles étaient un objet de luxe assez rare; on n'était éclairé que par la flamme du foyer ou par celle du flambeau que le batteur en grange emportait du grand matin, alors comme aujourd'hui, en allant à son travail. Dans les anciens temps, le blé était broyé dans des moulins à bras; le soin en était exclusivement confié aux femmes esclaves[1]. La *Loi d'Upland* fait mention de moulins à eau et à vent. Le pain se faisait, comme de nos jours, en galettes minces et dures qui pouvaient se conserver pendant plusieurs années. Le pain de Noël était plus épais, meilleur et tendre. Le sel était une denrée de première nécessité : on allait le chercher sur les côtes lointaines; c'est pour cela que Christian-le-Tyran tâcha de gagner la confiance des paysans en leur en faisant distribuer.

On ne peut pas dire que la Suède eût un commerce, quoique depuis longtemps il s'en fît un très-étendu à Gottland. Cette île fertile avait été de temps immémorial habitée par des Suédois; l'exubérance de la population détermina bientôt des émigrations. D'après le supplément de la *Loi de Gottland*, une partie de ces émigrés s'établit à Dagö, sur les côtes de l'Estonie; les autres suivirent les rives de la Dwina et gagnèrent l'intérieur de la Russie, où l'empereur grec, dit-on, leur donna des terres. Les Gottlandais, qui avaient reconnu la suzeraineté du roi d'Upsala, embrassèrent le christianisme après la visite de saint Olof et reconnurent l'autorité de l'évêque de Linköping dans les affaires spirituelles. Ils s'engagèrent à suivre le roi de Suède dans ses expéditions guerrières et à lui fournir sept vaisseaux ou à lui en donner la valeur en argent. Le même supplément ajoute que dès le temps du paganisme, ils faisaient un grand commerce, et il est à croire que depuis la domination des Varaigues en Russie, les Gottlandais se servirent des relations de ces derniers avec leur ancienne patrie scandinave pour établir le commerce avec la Russie; mais nous n'en possédons pas de preuve authentique antérieure à la lettre de Grégoire IX à l'évêque de Linköping et à l'abbé des chartreux, dans l'île de Gottland, sous la date de 1229 et por-

[1] Olaus Magnus, lib. XIII, cap. 8 : « *Semina in principio maji projecta, circà medium augusti mutuâ ope rurieularum colliguntur.* » Dans le 3e chap. du même livre, on dit que le seigle d'hiver était semé (*ad occasum caniculæ*) à la fin de la canicule, c'est-à-dire à la fin du mois d'août. Le seigle du printemps ainsi que le froment, le blé et l'avoine se semaient (*in fini tauri*) vers le 11 mai (vieux style de Suède) et étaient recueillis (*in corde leonis*) vers le 6 août (vieux style de Suède). Il y a trois cents ans, les semailles se faisaient donc plus tard qu'aujourd'hui dans la moyenne Suède. Olaus Magnus dit (l. XXII, c. 9) que les arbres prennent leurs feuilles à la fin du mois de mai.

[2] Myrica Gale.

[1] Voyez la *Loi de Vestrogothie* et le Chant du moulin (*Grotta saungur*) dans l'*Edda*.

tant défense, en vertu de l'autorité de l'Église, aux habitans de cette île d'entretenir aucune relation commerciale avec les Russes, ennemis de la chrétienté; mais d'autres témoignages attestent que ce commerce remonte à une époque très-éloignée et que les marchands allemands se sont établis de bonheur dans l'île de Gottland. Les Gottlandais leur avaient probablement indiqué la route qu'ils devaient suivre pour le commerce avec la Russie. Dès le treizième siècle, le grand entrepôt du commerce de Gottland était Nowogorod, dont le plus ancien réglement de métiers (*skrå*) porte encore des traces de nominations dues à l'influence suédoise [1]. En 1229, la même année où le pape fit interdire par l'évêque de Linköping le commerce avec la Russie, les marchands de Wisby et de Riga firent dans l'île de Gottland, avec le grand duc de Smolensk, un traité relatif au commerce de la Dwina, d'où les marchandises étaient transportées par terre jusqu'au Dniéper. On voit par ce traité que les Russes commerçaient avec les Lubeckois par l'intermédiaire de Gottland. Les marchands allemands devinrent si puissans dans cette île que, suivant des recherches récentes, la ligue connue sous le nom de *Hanse* fut préparée par l'union conclue à Wisby entre les négocians de différentes villes. Cette dernière éveilla même à cette époque la jalousie de Lubeck. Après l'invasion de Waldemar, roi de Danemark, en 1361, la puissance de Wisby tomba pour ne se relever jamais. Bientôt l'île fut complètement soustraite à la souveraineté de la Suède, et Gottland, dont le droit maritime avait si longtemps fait loi dans l'Europe septentrionale, devint un repaire de pirates.

Tout commerce intérieur et extérieur en Suède se faisait par les Allemands. Les premiers priviléges dont les Lubeckois jouirent en Suède leur furent accordés par Birger-Jarl vers 1250, quoique Lubeck les fasse remonter à la fin du siècle précédent, au temps du roi Canut. Les mêmes libertés s'étendaient aux villes de Hambourg, de Riga, de Rostock, de Wismar, de Stralsund et à toutes les villes anséatiques. Leurs voyageurs de commerce [2] eurent la faculté de s'établir en Suède, d'y vivre sous la protection de la loi, d'y introduire leurs marchandises sans payer de droits d'entrée, de les faire transporter par terre, s'ils le trouvaient bon, de la Baltique à la mer du Nord, de vendre du sel dans l'intérieur et d'offrir leurs marchandises. Les effets de cette puissance commerciale se firent sentir par l'influence que les Allemands acquirent dans les villes de Suède et la tyrannie qu'ils exercèrent à Stockholm pendant le règne du roi Albrekt. Sous celui de Christian I[er], on se plaignait que toutes les places dans la capitale étaient occupées par les Allemands, au point qu'il ne restait aux Suédois qu'à se faire bourreaux ou fossoyeurs [1]. Les Suédois n'ont jamais joui des droits réciproques que leur assuraient les traités avec les villes anséatiques. On fit bien quelques tentatives pour mettre des bornes aux priviléges des Allemands, mais elles échouèrent faute de persévérance. Quand on réclama de Charles Knutsson le renouvellement de ces priviléges, on assure qu'il répondit que si les marchands des villes anséatiques ne voulaient pas venir en Suède, ils pouvaient rester chez eux. Cependant l'ordonnance du sénat à Telge, en 1491, fait voir qu'on était loin du but qu'on s'était proposé. Il y est dit qu'après avoir parcouru les registres du royaume, on a reconnu les avantages que la Suède tirait de ce que les Allemands faisaient le commerce des villes et y achetaient les productions du pays, de sorte que les Suédois n'avaient pas besoin de les transporter au delà des frontières, ce qui occasionnait dès différends et portait la richesse dans les villes danoises. Ce fut dans l'intérêt de ce commerce qu'on établit des foires libres de tout droit et qui duraient six semaines à Kalmar, à Söderköping, à Nylödöse, qui, avec Stockholm et Åbo, étaient les principales villes où les Suédois et les étrangers pouvaient trafiquer comme ils l'entendaient. On attachait à cela d'autant plus d'importance que la douane était un des moyens les plus efficaces pour soutenir le taux de la monnaie.

L'usage de la monnaie fut introduit bien tard en Suède. Quand il n'y avait pas balance dans la valeur des marchandises échangées, la différence en plus était payée en morceaux d'or ou d'argent découpés en forme d'anneaux plus

[1] Voyez Sartorius, t. 2, p. 16.

[2] Dans les privilégesde Birger-Jarl, ils sont nommés *sueni* (commis).—(Sartorius, t. 2, p. 52.)

[1] Voyez les plaintes des Dalécarliens contre Christian I[er]. (*Skand. Handl.*, t. 5.)

ou moins grands, tels qu'on en trouve encore d'enfouis dans la Suède. Le commerce et la piraterie firent circuler les métaux précieux et les monnaies étrangères dans le pays. Les petites pièces d'argent que nos anciens antiquaires attribuaient aux rois païens appartiennent toutes à une époque plus récente [1]. Dans les trésors que les fouilles ont fait découvrir, il s'est trouvé, parmi de nombreuses monnaies étrangères, quelques pièces que plusieurs antiquaires modernes ont cru venir des premiers rois chrétiens de Suède, Olof Skötkonung et Anund Jacques, quoiqu'elles paraissent frappées par les Anglais. Il est certain qu'il y avait des monnaies suédoises en usage dans le royaume depuis les Folkunga. La *Loi d'Upland* parle d'*örtugs* [2] frappés, car les divisions monétaires étaient le marc, l'*öre* (il en fallait huit pour un marc), l'*örtug* (le tiers de l'*öre*), et de la menue monnaie (*penningar*), il en fallait seize en Gothie et huit dans la Suède proprement dite pour un *örtug*, de sorte qu'une pièce de Suède équivalait à deux de Gothie. Sur la fin du catholicisme, on ne frappait que des *örtugs* et des *demi-örtugs*. Primitivement un marc monnayé valait un marc d'argent. Cette égalité dura peu, et vers le milieu du quinzième siècle, un marc d'argent valait huit marcs et demi de pièces monnayées. Pour rétablir l'équilibre, Magnus Ériksson décréta que tous les marchands qui feraient entrer dans le pays des épiceries pour une valeur de quarante marcs seraient tenus d'en déposer un en argent à la monnaie, où il leur en serait rendu quatre et demi monnayés. On peut voir par le *Livre des pensées* de la ville de Kalmar, de 1384, que toutes les marchandises d'une valeur de plus de dix marcs, à l'exception du blé et des comestibles [3], étaient soumises à un pareil droit d'entrée. En 1476, il fallut abolir l'usage où étaient les préposés des douanes de recevoir de la bière double au lieu d'argent [4].

Les paysans échangeaient leurs marchandises. Depuis longtemps les habitans du Norrland et de l'Ostrobothnie (Finnois) transportaient les produits de leurs troupeaux et de

[1] Voyez Witt., *Hist. och Ant.*, *Handlingar*, t. 13.

[2] *Örtug*, nom d'une ancienne monnaie suédoise.

[3] On en a conservé le manuscrit à la bibliothèque d'Upsala.

[4] Hadorph, *Supplément aux Chroniques rimées*, t. 2, p. 299.

leur pêche à Stockholm et acceptaient en échange d'autres denrées de première nécessité; de même les mineurs vendaient mi-partie de leur fer et de leur cuivre pour du blé. Il y avait longtemps aussi que les Helsingiens jouissaient du droit de colporter leurs produits de ville en ville par tout le royaume. Alors comme aujourd'hui ils fréquentaient surtout la foire d'Upsala [1]. Le trafic de porte-balles (*gårdfarihandel*) que faisaient les paysans des districts de Kind et de Mark (Vestrogothie) avec des futailles, des coupes, etc., existait dès le moyen âge [2]. L'abus que firent quelques paysans de la permission de colporter les produits de leur sol et de leur industrie en vendant aussi des marchandises (*köpmanswaror*) donna lieu à la défense réservée dans le *recess* de Kalmar, en 1474. Olaus Magnus dit que de son temps on exportait tous les ans des chevaux suédois pour l'Allemagne : ils étaient de petite taille, mais vigoureux; on les élevait en plein air, même pendant l'hiver, jusqu'à ce qu'ils eussent trois ans : « Les chevaux de Vestrogothie, ajoute-t-il, étaient de meilleure race, propres surtout à la guerre; aussi était-il défendu d'en exporter. » L'Öland se distinguait par ses chevaux ordinairement très-petits; Gottland est renommé par ses moutons. Dans certains districts on employait les bœufs à l'agriculture et aux transports pendant l'hiver; mais il paraît qu'on s'en servait peu, puisque Gustave Ier recommande de les appliquer à cette espèce de travaux. Plusieurs provinces, telles que le Småland, une partie de la Vestrogothie, le Dalsland, le Vermland, la Dalécarlie et tout le Norrland tiraient de leurs troupeaux les principaux moyens d'existence. La chasse offrait une grande ressource par les peaux et les fourrures qu'elle produisait et dont une grande partie passait à l'étranger; les peaux d'élan y étaient vendues par milliers, ainsi que le petit-gris, l'hermine et la martre.

La pêche, surtout celle du saumon et du stromling, était considérable dans le golfe de Bothnie. Des pêcheurs et des acheteurs venus de différens points se réunissaient à l'embouchure des grands fleuves du Norrland. Les habitations des pêcheurs ont été le noyau des villes; elles étaient fréquentées annuellement

[1] *Distings marknad* (foire de disting).

[2] Olaus Magnus, l. XIII, c. 38.

par les marchands de Stockholm et d'autres villes de Suède et de Finlande[1]. A Tornéå surtout on voyait accourir à l'époque de la Saint-Jean une foule d'étrangers, Russes, Norvégiens, etc. La pêche du hareng sur les côtes de Scanie était généralement faite pour le compte des villes anséatiques ; à Bohuslän elle était peu importante dans les anciens temps, mais elle devint très-productive dans la dernière moitié du seizième siècle, à la même époque où cette industrie cessa d'être exploitée dans les eaux de la Scanie. Parmi les établissemens que le moyen âge a vus naître dans les villes, il faut compter celui des guilde (*gilden*)[2]. Dans les quatorzième et quinzième siècles, on en comptait plus de cent en Suède, non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes : c'étaient d'abord des sociétés fondées sous l'invocation d'un saint ; les personnes des deux sexes y étaient admises en se soumettant à certains réglemens, à certaines obligations ; des exercices de religion et des œuvres de charité se mêlaient aux repas qui réunissaient les confrères à des époques déterminées[3]. Les principales confréries avaient des maisons et quelquefois des revenus considérables qui leur venaient de legs et de donations qui leur étaient faits principalement pour les œuvres pies et les messes offertes au ciel en faveur des âmes des donateurs décédés ; aussi ces sociétés comptaient toutes des ecclésiastiques dans leur sein. Les repas commençaient par des cérémonies religieuses et se terminaient par des hymnes à la louange des saints en l'honneur desquels on vidait les coupes. Les convives mangeaient ce qu'ils avaient apporté ou fait préparer, au plus deux ou trois plats ; pour la bière double, qui devait être dégustée et approuvée avant le festin (car blâmer la qualité de cette boisson pendant le repas, c'était s'exposer à l'amende), tous, frères et sœurs, se cotisaient pour l'acheter. La salle du festin était ornée de feuillage et de branches de sapin ; le plancher était jonché de feuilles, d'herbe et de fleurs, qui répandaient un agréable parfum ; de grands rameaux ombrageaient la porte. Les musiciens du gilde (*lekare*), guidés par l'organiste, faisaient entendre différentes mélodies pendant le repas. Il est fait mention de joueurs de flûte, de trompettes, de timbaliers, de tambours et de chanteurs au *convivium corporis Christi* de Stockholm. La confrérie avait à sa tête un doyen et des frères et sœurs de La Chaise (*Stolbröder*) ; ses statuts étaient appelés *skrå*[1], et quoique des princes et des seigneurs en fissent partie, les corps de métiers ont la même origine que ces guildes. Le principal but de ces associations était de veiller à la défense commune ; aussi voit-on qu'elles ont souvent vengé le meurtre de leurs membres ou seulement les injustices exercées contre eux et qu'elles se sont attribué pareillement le droit de juger leurs membres, droit qui fut exercé avec l'autorisation du roi, même dans les affaires capitales, par les guildes les plus puissans, comme celui de saint Canut, en Scanie et en Danemark.

La violence des temps et la férocité des esprits engendrèrent des crimes épouvantables, surtout chez ceux qui avaient le pouvoir. Nous avons dit à quels excès pouvait se porter impunément la vengeance des grands. La contagion du crime gagna l'Église elle-même : l'évêque Olof Gunarsson mourut empoisonné dans le synode tenu à Westerås en 1461, pour s'être élevé avec force contre les excès du clergé[2]. Les religieux dans leurs couvens, dont le nombre à la fin s'élevait à soixante, étaient loin de donner l'exemple d'une vie régulière : c'est pour cela que sainte Brigitte, dans son ardeur de réforme, compare ces couvens à des lieux infâmes, et cependant ceux qui s'établirent d'après les règles qu'elle avait posées ne tardèrent pas à mériter le même reproche. Les documens qui nous restent prouvent que les désordres scandaleux des moines et des nonnes dans les couvens de sainte Brigitte occasionnèrent des recours à Rome et au concile de Bâle sans qu'il fût possible de les faire disparaître[3]. Le sénat, en 1491, dit, de l'ordre des chartreux nouvellement établi dans le royaume, qu'il espère que son exemple et son intercession à la mère de

[1] Charles Knutsson publia sur ces pêcheries une ordonnance appelée *Hamneskrå*.

[2] Confrérie.

[3] Voyez Muhrberg dans Witterhets, *Hist. et Antiq. acad., Handlingar*, t. 2, et Fant, *Dissertat. de conviviis sacris* (*suelice gilden*) *in Suecia*.

[1] Corps de métiers, corporation.

[2] *Diarium Vadstenense* (*Script. rerum svecic.*, t. I, p. 178).

[3] *Appendix* V du *Diarium Vadstenense* (qui traite des mœurs du couvent de sainte Brigitte, à Dantzig). (*Script. rerum svecic.*, t. I.)

Dieu entraîneront les frères des autres ordres religieux à réformer leurs mœurs et à suivre leur règle mieux qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors.

Il n'y a presque rien à dire des sciences et des arts. De tout temps le Nord eut le privilége d'avoir des âmes d'élite qui se sentirent attirées des ténèbres de la terre vers cette lumière que le paganisme regardait déjà comme un monde supérieur. Sainte Brigitte est l'apôtre de la Suède catholique, comme Suedenborg peut être considéré dans les temps modernes comme l'apôtre de la Suède protestante : tous deux, distingués par des mœurs pures et une intelligence supérieure, eurent des révélations et des visions qui peuvent tenir une place remarquable dans l'histoire de l'âme humaine. Nous nous contenterons de dire que leur comparaison nous montre que la substance immatérielle a revêtu l'enveloppe, la forme et le caractère des différentes époques : elle se fait entendre chez ces natures priviléigiées comme un retentissement de leur propre cœur confondu avec les révélations et les préjugés qui les entourent. Les révélations de sainte Brigitte, révoquées en doute par le concile de Bâle, n'ont pas été rejetées par l'Église de Rome, qui l'a canonisée en 1361 [1].

Le savoir s'était réfugié dans le clergé. C'était un fait exceptionnel que l'apparition hors de son sein d'hommes tels que Charles Ulfsson (Sparre), que la *Chronique rimée* cite comme versé dans sept arts savans et dans la jurisprudence, et Érik Trolle, renommé pour l'étendue de ses connaissances. La nouvelle université d'Upsala n'a aucun nom célèbre ou connu à montrer, si ce n'est celui d'Érikus Olai, professeur de théologie, qui écrivit avec quelques détails la première histoire de sa patrie depuis les temps les plus anciens jusqu'à 1464. Dans les écoles des couvens et des cathédrales, la jeunesse qui se destinait à l'état ecclésiastique recevait l'instruction convenable ; les enfans des nobles y venaient aussi commencer leurs études jusqu'à ce qu'ils allassent compléter leur éducation dans la cour des rois ou des grands. L'art de l'imprimerie fut connu de bonne heure en Suède : le premier livre qui y fut imprimé date de 1483 [1]. Ce nouvel art fut encouragé par Ingeborg Tott, épouse de Sten Sture l'aîné ; elle fit publier des ouvrages à ses propres frais et forma une bibliothèque dans le couvent des chartreux de Mariefred [2], fondé par son mari. Wadstena possédait une imprimerie qui fut détruite par un incendie en 1495. Malheureusement on manquait de papier ; on y suppléait par des tablettes et par des écorces de bouleau. Des traditions populaires rappellent encore d'anciens jugemens écrits sur l'écorce de cet arbre.

Le peuple était irréprochable en ce qui concernait le respect à la vieillesse et la sainteté du mariage, ces deux bases de toute morale chez une nation ; les circonstances le rendaient souvent turbulent et dur, surtout vers les frontières ; il était généralement attaché à ses anciennes mœurs. Les habitans des campagnes ont conservé dans leurs noces les usages qu'ils avaient il y a trois cents ans et dont Olaus Magnus nous fait un tableau si intéressant ; celui d'éclairer les noces aux flambeaux est le seul qui soit tombé en désuétude. La couronne ornait jadis comme aujourd'hui la fiancée, qui montait sans tache à l'autel ; cette couronne ainsi que le voile tombant et la riche ceinture étaient les ornemens ordinaires des filles des grands. Un javelot faisait partie de la dot de la fiancée dans les maisons des nobles ; le jour des noces, on le jetait par la fenêtre. Nous ne savons si c'était pour montrer que les femmes devaient prendre part à la défense de la maison ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles

[1] Brigitte était fille du sénéchal d'Upland, Birger Pehrsson, seigneur du Finsta, de la même famille qui plus tard fut connue sous le nom de Brahe. Elle épousa le sénéchal de Néricie, Ulf Gudmarsson, à qui elle donna huit enfans, dont une fille, Catherine, fut aussi canonisée. Brigitte, âgée de 70 ans, mourut à Rome en 1373. Son fils Israël fut sur le point de monter sur le trône après Magnus Ériksson. Les règles qu'elle posa pour sa communauté furent confirmées par le pape en 1370, et le premier couvent fut fondé à Wadstena. Ses révélations furent écrites par ses confesseurs. Elle a elle-même composé des prières ; c'est le seul livre suédois qui ait été traduit en arabe. Les oraisons de sainte Brigitte en arabe et en italien furent imprimées à Rome en 1677.

[1] « *Dialogus creaturarum optimi moralizatus.* » Et à la fin : « *Impressus per Johannem Snel artis impressoriæ magistrum, in Stockholm inceptus et humere Dei finitus est anno Domini MCCCCLXXXIII, mensis decembris in vigilia Thomæ.* »

[2] La bibliothèque d'Upsala possède des livres de cette époque intitulés : *Frowe Ingeborg quondam uxor Sten Sture.*

y ont été obligées à certaines époques du moyen âge. Les femmes du district de Värend dans le Småland ont encore les mêmes droits que leurs frères dans l'héritage paternel, et elles ont conservé longtemps à leurs noces des distinctions militaires, qui rappelaient la résistance qu'elles avaient opposée à une invasion étrangère en l'absence de leurs maris[1].

Parmi les usages anciens qui ne sont pas encore entièrement abolis, nous pouvons compter la course des chars, qui avait lieu à la sortie de l'église le lendemain de Noël (le premier qui arrivait chez lui était aussi le premier qui devait engranger sa récolte[2]); les feux du soir de la Sainte-Valbourg (1er mai) dans plusieurs localités; les grands mâts qu'on plantait en guise de mai et autour desquels on dansait le soir de la Saint-Jean; les jeux guerriers de la jeunesse sur les *tumulus*. Cette dernière coutume existait encore dans les provinces il y a cinquante ans. Le luxe des vêtemens et l'abondance de la table distinguaient les grands, quoiqu'ils ne connussent pas une infinité de commodités qui rendent aujourd'hui la vie plus douce. Souvent les fenêtres, même dans les maisons des nobles, étaient pratiquées dans le toit[3], et les châssis, au lieu de vitres, étaient garnis de toile goudronnée ou de parchemin. La rareté des vitres leur donnait une telle valeur que les Danois, du temps de Christian Ier, emportèrent celles du château de Stockholm. L'éducation était austère et guerrière. On rapporte que l'enfant devait gagner son déjeuner en plantant une flèche dans un but donné[4]; quand il était jugé digne de porter les armes (*waraktig*), il recevait son dernier soufflet avec exhortation de ne plus souffrir cet outrage[1]. Les habitans de la Gothie et de la Finlande étaient regardés comme les meilleurs archers. La hache de combat et le javelot étaient les principales armes des Suédois. Le paysan ne sortait jamais sans elles pour être en état de se défendre contre les animaux féroces, surtout contre les loups, que leur hardiesse, habitant des contrées isolées et sauvages, rendait plus redoutables; il portait ses armes quand il se rendait à l'église, qu'il ne visitait que deux ou trois fois par an[2]; ces armes étaient déposées dans le vestibule de l'église, qui porte encore le nòm de *wapenhufct* (la maison, la chambre des armes). Quelques superstitions, quelques fragmens de prières latines incohérentes marquent encore chez les paysans la trace du catholicisme. Ils ont hérité du paganisme la croyance aux êtres surnaturels, à moins qu'on admette que cette foule de sagas, qui la reproduit sans cesse, naît des entretiens avec une nature sauvage et imposante au milieu de la solitude des montagnes.

Nous n'oublierons pas de citer comme traits principaux de l'ancienne religion du Nord un attachement raisonnable à la vie et un ardent amour pour la liberté. Ce dernier sentiment est vivace chez les Suédois; il a fait face à tous leurs malheurs, et même en présence de l'oppression étrangère, il les a soutenus par l'espérance d'un meilleur avenir.

CHAPITRE VIII.

GUSTAVE WASA. — DÉLIVRANCE.

Gustave Ériksson (nom qu'il portait et signait avant d'être roi) descendait d'une ancienne famille suédoise qui depuis deux siècles avait donné des membres au sénat du royaume[3]. Le

[1] La tradition fixe cet exploit aux temps du paganisme, quoiqu'il soit probablement postérieur.

[2] On faisait ce jour-là, avant la réforme, des prières pour les récoltes. Dans les temps antérieurs au christianisme, on faisait des sacrifices au milieu de l'hiver pour obtenir une bonne année; mais ces sacrifices avaient lieu au mois de février et correspondaient à la Chandeleur des chrétiens.

[3] En 1493, le chevalier Hans Akesson fut tué par une flèche tombée par la fenêtre de sa propre maison. (*Diar. Wadst.*)

[4] « Ut non panis pueris exhibeatur nisi sagitta prius tetigerint metam. Reperiuntur itaque pueri vix XII annos egressi tanta peritia sagittandi instructi, ut jussi telo trajicere caput, pectus, pedesque minimarum avium, a longe positarum, infailibiliter tangunt. » (Olaus Magnus, l. XV, c. 1.)

[1] Stjernhök (*De jure Suionum vetusto*) dit que cette cérémonie n'avait lieu que lorsque les fils des nobles étaient jugés dignes de porter les armes. Olaus Magnus rapporte (l. XIV, c. 9) que les jeunes gens recevaient ce soufflet *in sacramento confirmationis*; ainsi il leur était donné au retour de cette cérémonie religieuse si le récit est exact.

[2] Il en était encore ainsi à la fin du quinzième siècle, suivant Olaus Magnus, dans certains endroits du Vermland.

[3] Le premier de la famille qui soit connu est le chevalier Kettil Carlsson, membre du sénat, 1322-1330. (Voyez Peringskold. *Monumenta Uplandica*, p. 70.)

nom de Wasa, que quelques-uns font dériver du hameau de Wasa en Upland, et d'autres, avec plus de probabilité, de son écusson [1], n'a été porté ni par lui ni par ses ancêtres, car les surnoms n'étaient pas en usage parmi les nobles suédois de cette époque. Cette famille devint puissante sous le *riks drots* [2] Christer Nilsson, qui exerçait la régence en Suède et qui eut un gendre, un neveu et deux petits-fils investis de cette dignité ou sur le point de l'être [3]. Un des fils de cet homme considéré, Jean Christersson, s'allia à la maison du régent Sten Sture l'aîné, en épousant Brite, sœur de ce dernier. Il réconcilia le parti patriote avec une famille qui avait jusque-là défendu avec chaleur les intérêts de l'Union. Les sentimens haineux contre les patriotes que nourrissaient les Wasa semblaient suspendus ainsi que leur influence turbulente. On ne voit figurer dans aucune affaire importante le grand-père de Gustave, ce Jean Christersson, ni son père, le sénateur et chevalier Érik Johansson. Le dernier avait épousé Mme Cécile d'Éka [4], d'une famille dont plusieurs membres avaient sacrifié leur vie pour établir la domination danoise. Èrik Johansson est appelé un seigneur jovial et chatouilleux; cependant il était d'un caractère bouillant dans sa jeunesse. En 1490, il fut obligé de faire amende honorable à la bourgeoisie de Stockholm, dans l'hôtel de ville, pour plusieurs actes de violence, et de promettre de ne plus faire charger de fers les individus ni de les frapper comme des bêtes, mais de laisser juger légalement les pauvres bourgeois qui couperaient du bois dans ses forêts ou pêcheraient dans ses eaux.

Gustave, fils aîné d'Érik Johansson [5], naquit au château de Lindholmen (qui appartenait alors à sa grand'mère Sigrid Baner), dans le Roslagen, en 1490, s'il en faut croire l'opinion unanime des auteurs modernes, qui veulent être mieux instruits que les anciens; car ceux-ci, même les plus rapprochés du temps de Gustave, ne connaissaient pas l'époque précise de sa naissance. Charles IX, qui corrigea lui-même l'histoire d'Érik Jöhansson Tégel [1], lequel admet la même date, donne, dans sa *Chronique rimée*, deux ans de plus à son père. Peder Brahe [2], neveu de Gustave, croit qu'il naquit en 1495. Nous avons comparé plusieurs des anciennes chroniques manuscrites sur l'histoire de Gustave, que Tégel a suivies dans la sienne: elles diffèrent peu entre elles; mais on y trouve, outre les dates que nous avons mentionnées, celles de 1497 et 1496; la dernière est celle qui nous semble la plus exacte ou du moins la plus probable, car on connaît mieux le jour que l'année de la naissance de Gustave: c'était le 12 mai, et ce jour était celui de l'Ascension [3]; mais de toutes les années citées, il n'y en a qu'une, 1496, où cette fête se trouve le 12 mai. Cette circonstance, jointe à d'autres, milite donc puissamment en faveur de notre opinion.

Gustave n'avait encore que quelques années lorsque le roi Hans (Jean), dans sa tournée en Suède, le vit jouer avec des enfans de son âge [4]. Le roi le flatta de la main en lui disant: « Si tu vis, tu seras un jour un homme remarquable. » On dit même qu'il voulut l'emmener en Danemark. Le vieux Sten Sture, craignant que le roi ne voulût plutôt s'assurer un otage que se choisir un fils adoptif, détourna pour quelque temps le danger qui fondit plus tard sur le jeune homme. Gustave fut envoyé à son père, qui était alors gouverneur de l'île d'Åland: « A cette époque, disent les chroniques, les Danois appelaient les enfans des nobles des *louveteaux*. »

Tous les récits s'accordent à dire que le jeune Gustave commença ses études à Upsala, en 1509. Cette seule circonstance prouve l'erreur

[1] *Wase* (gerbe) signifie dans les armes de Gustave, *wase*, fascine dont on comble les fossés pour monter à l'assaut; c'est pourquoi l'on nomme sa famille *Storm wase* (fascine d'assaut). Originairement, la fascine était noire dans les armes. Gustave la fit jaune; c'est depuis ce temps qu'on l'a considérée comme une gerbe.

[2] Le plus haut fonctionnaire de justice dont le nom a disparu après la révolution de 1809.

[3] Son gendre était Bengt Jönsson (*Oxenstjerna*), régent en 1448; son neveu, l'archevêque Jöns Bengtsson, régent de 1457 à 1465; ses petits-fils, Kettil Karlsson, évêque de Linköping, et son frère Érik Carlsson, qui promit à sa femme dans une lettre de lui offrir la couronne de Suède.

[4] Fille de Måns Carlsson, seigneur d'Éka.

[5] Il avait un frère, Magnus, seigneur de Rydboholm, mort en 1529 et qui n'a laissé aucun souvenir.

[1] Tégel, dans la dédicace de son *Histoire de Gustave Ier*, à Gustave-Adolphe, dit qu'on pourrait la regarder comme l'ouvrage de Charles IX.

[2] Dans sa chronique manuscrite de Gustave Ier. Ce n'est qu'une copie de celle de Rasmus Ludwiksson, avec des observations et des supplémens.

[3] Tégel, d'après les chroniques.

[4] En 1499 ou 1501.

où les auteurs sont tombés sur l'époque de sa naissance, car il n'est pas vraisemblable qu'on eût attendu sa dix-neuvième année pour commencer son instruction, ce qui aurait eu lieu s'il était né en 1190.

On sait positivement qu'il fréquentait l'école commune et qu'un précepteur danois lui infligea même une punition corporelle[1]. Entre autres griefs qui lui étaient reprochés par ce pédagogue était celui d'avoir dit dans une occasion : « Hé bien! je me rendrai dans la Dalécarlie, je rassemblerai les habitans et je donnerai sur le nez aux Danois. » Gustave subit sa punition, tira sa petite épée, dont il perça Quinte-Curce, sortit de l'école en jurant et n'y remit plus les pieds. Cent ans après, le peuple n'avait pas oublié les endroits qu'il avait visités de préférence à Upsala avec ses amis, les traques de loup auxquelles il avait assisté, ses parties de chasse et ses amusemens.

Les récits s'accordent également en ceci : qu'en 1514 (d'autres disent dans sa dix-huitième année), il entra au service à la cour du régent Sten Sture le cadet. Les chroniques observent toutes qu'il quitta de bonne heure ses études pour prendre le métier des armes et se former aux mœurs de ses courtisans : « C'était un noble, beau et intelligent jeune homme, disent-elles, que Dieu avait fait naître pour sauver la patrie. »

Il gagna ses éperons dans la lutte engagée entre Sten Sture cadet et Gustave Trolle, dans laquelle il se distingua entre ses compagnons d'armes par sa bravoure, son éloquence et la gaîté de son caractère. Il repoussa à Dufvenäs[2] les troupes danoises envoyées au secours de l'archevêque dans l'été de 1517. L'année suivante, lorsque le roi Christian lui-même amena sa flotte devant Stockholm, Gustave portait l'étendard principal dans le combat de Brännkyrka[3], qui força les Danois à la retraite. La disette dont souffrait le camp ennemi devint plus cruelle sur la flotte, retardée par les vents contraires. Une partie des soldats se confièrent à la générosité des Suédois et reçurent la permission de se rendre librement dans leur pays. Le roi entama des négociations pour gagner du temps. Sten Sture approvisionna sa flotte : on eut de la peine à le dissuader de s'y rendre en personne, et il ne fit aucune difficulté d'envoyer six de ses principaux seigneurs en otage à Christian pendant la visite que celui-ci témoigna le désir de lui faire. Gustave était du nombre des otages, et avec lui le brave Hemming Gadd, dont l'instruction avait éclairé sa jeunesse, et Lars Siggesson (Sparre), qui devait être un jour l'appui de son trône. Quand la barque qui les portait se fut éloignée du rivage, un vaisseau de guerre danois leur coupa la retraite; ils furent faits prisonniers, et lorsqu'un vent favorable vint enfler les voiles, on consomma cette perfidie en les emmenant en Danemark.

Gustave fut confié à la garde de son parent Érik Baner, seigneur de Kallö, dans le Jutland septentrional. Il y passa une année dans une captivité qui eût pu lui paraître supportable si le sort qui menaçait sa patrie l'avait laissé jouir de quelque repos dans ses longues journées et des douceurs du sommeil dans ses plus longues nuits, car il n'était bruit dans le pays que d'armemens contre la Suède : pour les terminer, on leva de nouveaux impôts; on eut recours à des emprunts et même au pillage pour se procurer de l'argent; on vola à un légat du pape, qui venait de la Suède, les sommes qu'il avait tirées de la vente des indulgences[1]. Copenhague se remplissait de lansquenets français, écossais, anglais et allemands. La campagne devait s'ouvrir pendant l'hiver de 1520; car les seuls chemins pour pénétrer dans l'intérieur du pays par Holveden et Tiweden étaient plus dangereux encore en été qu'en hiver; aussi voyait-on en général plus de chances de succès dans une expédition d'hiver[2]. Ces armemens faisaient le fonds de la conversation de tout ce qui entourait Gustave : il entendait à la table de son hôte les jeunes guerriers se vanter de vouloir jouer avec les Suédois le jeu de saint Pierre; il les entendait tirer au sort en plaisantant les provin-

[1] Le précepteur (*mäster*) Ivar : « Il était irrité et punit Gustave de sa férule. Quand son élève fut devenu puissant et roi, il quitta le pays, ce qui fit peine au monarque, qui disait qu'il n'avait rien à craindre. » (*Annotations* de Nicolai Bothniensis.)

[2] Près de Stockholm.

[3] Église dans le voisinage de Stockholm.

[1] Le légat ne recevait pas seulement de l'argent, il recevait aussi du fer, du beurre et d'autres denrées. Il en avait chargé un vaisseau que Christian fit séquestrer à Elseneur.

[2] *Hvitfeld.* L'hiver de cette année fut très-rigoureux : les lacs, les fleuves, les marais étaient couverts de glaces.

ces et les jeunes filles de Suède : « Ces outrages, disent les chroniques, remplissaient d'indignation l'âme de Gustave, et il ne pouvait plus toucher à ses alimens. Au surplus, il n'en eût pas été autrement quand on l'aurait mieux traité [1]. Son sommeil était agité, et toutes ses pensées n'avaient qu'un objet : chercher les moyens de sortir de sa prison. »

Un matin, de bonne heure, il s'échappa, déguisé en bouvier, suivant les uns, en pèlerin, suivant les autres. Il marcha avec une telle vitesse qu'il dut faire douze milles le premier jour [2]. Il arriva heureusement, le dernier septembre 1519, à Lubeck, où il resta huit mois, assez tôt pour y apprendre la mort de Sten Sture et l'assujettissement de sa patrie. On prédisait déjà à Lubeck ce qui devait arriver aux personnes éminentes de la Suède, et Gustave en fit avertir son père et d'autres seigneurs. Son ancien hôte et geolier ne tarda pas à venir réclamer son prisonnier auprès du sénat de Lubeck. Le roi l'avait soumis au paiement d'une somme considérable à titre de cautionnement ou de garantie. Comme il reprochait à Gustave d'avoir violé sa parole, celui-ci lui répondit : « Aucun honnête homme ne prouvera que je suis prisonnier. J'ai été donné en otage avec d'autres seigneurs; nous nous sommes rendus auprès du roi de Danemark sur son invitation, nous confiant à ses sermens, aux lettres revêtues de son sceau et à la promesse que nous avions reçue de pouvoir retourner sans obstacles et sans danger chez notre maître Sten. Faites venir celui qui pourra prouver que j'ai été fait prisonnier sur un champ de bataille ou dans un combat et par qui nous avons été attaqués. Non, nous ne sommes point prisonniers : nous avons été trompés. Pourquoi tenir en prison celui qui n'a pas mérité d'y entrer, qui n'est enchaîné par aucune obligation, aucun droit, aucune loi [3] ? » Cependant tout cela n'eût

[1] La nourriture qu'on lui donnait était peu appétissante ; c'était de la viande salée, de la bière gâtée, du pain noir et du hareng rance.

[2] Les chroniques entendent sans doute les anciens milles suédois équivalant à peu près à une lieue commune de France.

[3] Gustave, même après être monté sur le trône, se défend d'avoir violé sa promesse à Érik Baner, qui fut obligé de payer au roi Christian le prix de son cautionnement : « Nous n'étions pas là comme prisonnier ; nous ne lui avons jamais donné de parole en cette qualité, quoi qu'il en dise. » (Lettres du roi à Måns Göye. —Voyez les *Archives du royaume* de l'année 1529.)

servi de rien, continue la chronique, si Nils Broms, bourgmestre de Lubeck, et les premiers du sénat ne se fussent rappelé le dessein de Christian, d'opprimer les villes des Vendes, d'autant plus qu'il était alors revenu maître de la Suède. C'était donc une belle occasion de mettre Gustave Ériksson en liberté. Qui pourrait dire à quelle destinée il était appelé ?

Stockholm et Kalmar étaient les seules places fortifiées de Suède qui ne fussent pas occupées par l'ennemi, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes deux étaient défendues par deux femmes. Gustave voulait aller offrir ses services à Christina Gyllenstjerna, et l'on dit que le vaisseau à bord duquel il monta à Varnemunde avait cette destination. Mais Christian tenait déjà la ville assiégée par terre et par mer. Devant Kalmar stationnait une partie de la flotte danoise, commandée par Séverin Norrby. Gustave débarqua secrètement à Stensö, petit promontoire près de Kalmar, le 31 mai 1520, et se dirigea vers la ville. Jean Månsson (de la famille de Natt och Dag) y avait commandé jusque-là : c'était le fils du meurtrier d'Engelbrekt ; son père lui avait transmis son caractère indomptable (il avait aussi commis un meurtre) et sa haine contre tous les Danois. On rapporte que ce père en avait sacrifié plusieurs qui l'avaient excité au crime, et que, tourmenté de remords, il finit par attenter à sa vie [1]. Jean Månsson, qui avait repoussé si vigoureusement Christian, venait lui-même de mourir [2], et sa veuve, Anne Bjelke, dirigeait la défense du château. Gustave se présenta à elle et en fut reçu avec bienveillance, mais sans espoir, car la bourgeoisie était dans la consternation et la garnison allemande si indisciplinée qu'elle répondit par des menaces de mort à l'exhortation qu'il lui adressa de se défendre vaillamment. Protégé, non sans difficulté, par les bourgeois, il quitta la ville le jour même qu'elle reçut une sommation de Séverin Norrby, et il se réfugia dans les montagnes de Småland, chez quelques paysans qui demeuraient sur les terres de son père (*landtbo*). Il trouva le pays déchiré par les dissensions intestines et les habitans s'accablant d'accusations réciproques,

[1] Johannes Magnus. Il avait été précepteur dans la maison du père.

[2] Le roi se plaint dans sa lettre aux Visigoths de la mauvaise volonté et de la résistance qu'il a trouvée à Kalmar. Cette lettre est datée du 3 mai 1520.

car les Suédois étaient frappés d'un aveuglement si insensé qu'en beaucoup de cas ils aidaient leurs oppresseurs et leurs ennemis, et ce qui causait le plus de plaisir à ceux-ci, c'était de voir que les Suédois se calomniaient, se diffamaient et se perdaient mutuellement. Les Smålandais semblaient ne penser qu'à eux. Ils avaient fait avec leurs voisins, les habitans du Bleking, qui alors appartenait au Danemark, un traité de bonne amitié; ils se promirent assistance mutuelle contre tout acte de violence que pourraient tenter contre eux les parties belligérantes. Ils n'en jurèrent pas moins fidélité aux envoyés de Christian pendant que ceux-ci visitaient les provinces et donnaient de la publicité aux lettres d'assurance du roi. Des lettres pareilles furent adressées, non-seulement aux principaux nobles, mais encore aux paysans de différens endroits, de sorte qu'elles firent plus que l'épée[1]. Gustave se montrait quelquefois dans les rassemblemens des paysans; il les avertissait des dangers qui les menaçaient. Ils répondaient presque toujours que le roi Christian ne laisserait pas manquer le pays de hareng et de sel; quelques-uns le poursuivirent à coups de flèches. Un soulèvement chez les Ostrogoths était déjà étouffé. Les Visigoths et les Vermlandais, ainsi que les Smålandais, avaient fait leur soumission[2]. Dans la haute Suède seulement, le mécontentement était encore menaçant. Gustave avait l'intention de se rendre dans la Dalécarlie, comme le prouve la proposition qu'il fit à un noble smålandais de l'y suivre[3]. Poursuivi, déguisé, errant la plupart du temps par des chemins isolés (sa tête était déjà mise à prix[4]), on ne sait où il passa une grande partie de l'été, car ce ne fut que vers la fin du mois de septembre qu'il arriva, dépourvu d'argent et de vêtemens, à la maison seigneuriale de Tärna en Sudermanie. Il y trouva son beau-frère, Joachim Brahe, déjà invité au couronnement[5]; il le conjura en vain d'éviter le guet-apens qu'on avait tendu à la noblesse.

[1] Olaus Petri.

[2] Messenius, *Scondia*, part. IV, p. 85.

[3] Benoît Eriksson. Il trouva aussi la mort dans la sanglante journée de Stockholm.

[4] Récit de Clemens Rensel. (Voyez *Handlingar till Skandinaviens hist.*, 2e v.)

[5] Cette invitation n'avait été faite qu'après la capitulation de Stockholm. La diète était convoquée pour le 1er novembre.

C'est le fils de Joachim Brahe qui nous a rapporté, dans sa chronique sur le roi Gustave, la réponse de son père : « Je suis invité instamment, dit-il, à assister au couronnement; si je m'abstiens, sais-je quel sort je prépare à ma femme et à mes enfans ? Les parens de ma femme, votre propre mère et votre père pourraient être inquiétés à cause de mon refus : pour vous, c'est autre chose, il y a peu de personnes qui sachent où vous êtes. Il ne peut m'arriver pis qu'aux autres seigneurs suédois qui sont dans ce moment rassemblés autour du roi. » C'est avec cette prudence que Joachim Brahe allait sans s'en douter, avec la fleur de la noblesse suédoise, au-devant d'une mort certaine.

Après avoir visité son beau-frère et sa sœur Marguerite, Gustave se rendit à la terre de son père à Räfsnäs et y resta caché quelque temps. Il se découvrit à l'archevêque, le vieux Jacques Ulfsson, qui avait cherché un asile dans le couvent de Mariefred : il en recueillit de grands détails sur l'état des affaires dans cette partie du royaume, où l'ennemi, à son apparition, avait trouvé une forte résistance, quoique les paysans fussent sans chefs. L'armée du roi avait beaucoup souffert dans le combat livré aux paysans à Balundsås[1] et dans l'action plus sanglante encore d'Upsala, d'où les paysans seraient facilement sortis vainqueurs s'ils n'avaient commencé par se livrer au pillage[2]. Les Dalécarliens avaient pris part à cette révolte; c'est pourquoi leur première réponse à Gustave fut : « Qu'ils n'avaient pas oublié le vendredi saint à Upsala[3]. » L'animosité contre les évêques (tous du parti danois, à l'exception de l'archevêque Arwid d'Åbo) et contre les seigneurs qui avaient joué le rôle de médiateurs au nom du roi avait occasionné, dans beaucoup d'endroits, des révoltes et des

[1] A un demi-mille à l'est de Vesterås. La place s'appelle encore le Marais-Danois (*Jute-Kärret*). On donnait autrefois aux Danois le surnom de *Jutes*, expression de mépris.

[2] Parce qu'ils manquaient de chefs. (Olaus Petri.) Il porte à plusieurs centaines le nombre des paysans tués dans cette circonstance. Hvitfeld, qui le suit presque pas à pas, en compte 10,000; d'autres le double, tant diffèrent les récits relatifs à cette guerre et écrits d'après les traditions orales.

[3] La bataille eut lieu le vendredi saint 5 avril 1520. (Voyez l'ancien chant des Dalécarliens dans *Svenska folkvisor*, 2dra Delen.)

actes de violence. Jacques Ulfsson lui-même avait été attaqué sur sa terre d'Arnö, l'évêque Othon arrêté dans la cathédrale de Vesterås, l'évêque Brask, assiégé à Linköping par les Ostrogoths, Érik Abrahamson Leyonhufvud, qui avait indiqué aux ennemis le chemin de Tiweden, emprisonné par les paysans de la Néricie, et Hemming Gadd sur le point d'être massacré lorsqu'il osa parler de la capitulation de Stockholm.

Depuis la résolution prise par Sten Sture le cadet, de concert avec les états, à la diète d'Arboga, en 1517, « de mourir plutôt l'épée à la main, que de se soumettre à Christian, » on avait travaillé avec ardeur à préparer la défense de Stockholm : les anciennes fortifications avaient été réparées, on en avait élevé de nouvelles; la ville était bien approvisionnée, et le roi, qui la tint assiégée pendant tout l'été, se regardait comme perdu si elle ne se rendait avant l'hiver [1]. Les seigneurs qui étaient dans son camp ne négligèrent rien pour amener ce résultat : en effet, Stockholm capitula, grâce à la noblesse de la ville, « mais contre la volonté du peuple. »

Le clergé, prévoyant mieux que personne que le sort de l'Union allait être irrévocablement décidé, voulut amortir la colère du roi par sa soumission : « Si l'on recherche, dit l'évêque Mats de Strengnäs au peuple de Néricie, la véritable cause des troubles qui ont été si longtemps funestes au bonheur du pays, on la trouve dans les discordes qui divisent les grands du royaume : quelques-uns ont voulu atteindre à la puissance royale ou à celle de régent; ils ont enlevé au sénat son autorité légale; ils ont tenu des discours fallacieux aux paysans Suédois; ils ont abusé de leur simplicité et de leur franchise pour les faire servir à leurs projets ambitieux [2]. » Beaucoup de personnes partageaient l'opinion des évêques sur les Sture. Le roi répondait aux soumissions par les assurances les plus gracieuses, tandis que les châtimens les plus rigoureux, tombant sur ceux qui s'étaient mis à la tête des paysans, faisaient juger jusqu'à quel point pouvait se porter sa vengeance. Le plus grand nombre, quels que fussent leur rang ou leur puissance, pensèrent qu'il était temps de mettre fin à une si longue incertitude et de sortir de cet état de confusion ; le père de Gustave lui-même avec les autres seigneurs du royaume signèrent l'acte par lequel Christian, le 30 octobre, avant son couronnement, fut déclaré roi héréditaire de Suède [1].

Le vieil archevêque conseilla à Gustave de se soumettre au nouvel ordre de choses ; il lui confia qu'il était compris dans l'amnistie accordée comme condition à la capitulation de Stockholm, et lui offrit sa médiation auprès du roi. C'est après une de ces conversations, où Jacques Ulfsson employait en vain toutes les ressources de la persuasion, qu'un vieux serviteur de Joachim Brahe arriva à Gripsholm apportant la nouvelle des exécutions qui ensanglantaient Stockholm et dont il avait été témoin : ses gestes et ses sanglots en disaient plus que ses paroles. Cette terrible nouvelle ne tarda pas à se confirmer ; l'archevêque fut anéanti et Gustave se prépara à la fuite. Il n'était accompagné que d'un seul domestique, qui l'abandonna après l'avoir volé au bac de Kolsund. Gustave poursuivit sa route vers la Dalécarlie et arriva à la fin du mois à Kopperberget (montagne de cuivre). Il était habillé en paysan et il travailla comme manœuvre dans ces contrées, dont les populations, se rappelant avec orgueil que Gustave Wasa a manié au milieu d'elles la hache et le fléau, conservent religieusement le souvenir des dangers et des aventures du jeune héros. Le grenier où Gustave a battu le grain est entretenu comme un monument national [2], ainsi que celui du village d'Isala [3], qui est remarquable sous le même rapport. L'édifice d'Ornäs, où sa vie (ce qui lui arriva plus d'une fois) fut sauvée par la présence d'esprit d'une femme ; l'endroit

[1] Olaus Petri. —La capitulation de Stockholm est signée de l'archevêque Gustave Trolle, des évêques Mathias de Strengnas, Othon de Vesterås et de douze sénateurs, du nombre desquels était le père de Gustave.

[2] Hadorph, *Chronique rimée.*

[1] Comme on appuyait cette décision sur la naissance de Christian, qui descendait d'Érik-le-Saint, que la *Loi du pays* portait que les fils de roi devaient être choisis de préférence, et que Christian était fils unique, c'était par droit d'hérédité et non par élection qu'il devait monter sur le trône : tel est le sens que donnèrent à la loi de Suède devant les états le légat de l'empereur, le docteur Suekot, et l'évêque danois Jens Baldenacke. (Voyez Hvitfeld.)

[2] Lettre du roi du 26 avril 1668.

[3] Charles XI le visita en 1684. Gustave III y fit élever un monument en porphyre. Le grenier appartinet aujourd'hui à la famille de Sven Elfsson.

de la forêt de Marnäs [1] où il se tint caché pendant trois jours sous un sapin abattu et où les paysans lui apportaient des provisions; la colline entourée de marais sur le territoire d'Asby [2], où il séjourna aussi quelque temps; la cave du village d'Utmedland [3] où on le fit cacher pour le soustraire aux poursuites de ses ennemis, la place où il harangua les Dalécarliens à Mora, tous ces endroits sont montrés par les descendans de ceux qui partagèrent ses dangers; ils sont devenus chers aux peuples de la Dalécarlie, qui ont gardé la mémoire de tous ces événemens, de la perfidie d'Arendt Pehrsson et de la fidélité de Sven Elfsson.

Le premier était noble et propriétaire de la terre seigneuriale d'Ornäs, où Gustave se rendit de Rankhyttan : un collet de chemise brodé d'or avait trahi aux yeux des domestiques la qualité du batteur, ce qui fut cause que le riche mineur Anders Persson n'osa le garder plus longtemps chez lui. Arendt Pehrsson avait, ainsi qu'Anders Persson, fait ses études avec Gustave à Upsala : il le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié; mais le même jour, il alla trouver Benoît Brunsson, employé du roi dans ces contrées, leque lui donna vingt hommes pour arrêter son hôte. Il ne le retrouva plus et ne put jamais pardonner à sa femme, Barbro Stigsdotter, qui, prévoyant ce qui devait arriver, avertit Gustave pendant la nuit et lui donna un cheval, un traîneau et un guide qui le conduisirent auprès du curé de Svärdsjö, maître Jon. Dans le voisinage demeurait le chasseur Sven Elfsson, qui donna, de concert avec sa femme, asile au proscrit; il le conduisit ensuite à ses amis Pierre et Maths Olssöner, du hameau de Marnäs, lesquels le cachèrent dans l'épaisseur de la forêt. Il fit ce trajet couché dans une voiture chargée de paille que les espions de l'employé sondèrent avec leurs javelots. Gustave, blessé, était sur le point d'être découvert par le sang qu'il répandait sur la neige lorsque le fidèle chasseur écorcha son cheval à la jambe et donna ainsi le change aux sbires. On ne doit pas laisser passer sans la remarquer cette fermeté de Gustave à laisser couler son sang sans proférer un seul mot : sa sûreté l'exigeait. Cette circonstance nous donne une idée des mœurs du temps et du danger qu'il courait. Son arrivée en Dalécarlie était connue. Parmi ceux qu'Henri de Melen, commandant du château de Vesterås, avait envoyés pour le prendre à la gorge et le tuer, ou tout au moins pour lui préparer une fâcheuse réception en Dalécarlie, se trouvait Nils Westgöte, sous-employé de cette province. On dit qu'alors Rasmus Jute, Danois d'origine, jadis soldat sous les ordres de Sten Sture, offrit le premier ses services à Gustave. Ils tombèrent sur l'employé dans la maison du *länsman* [1] et le tuèrent [2].

Gustave parla au peuple pour la première fois à l'église de Rättwik, ce qui lui arriva encore à Mora pendant les jours de Noël. Il pria les jeunes gens et les vieillards de se rappeler quelle domination les étrangers avaient toujours imposée au royaume et ce qu'ils avaient eux-mêmes souffert et tenté pour la liberté de la patrie. Ils n'avaient pu perdre le souvenir ineffaçable de la tyrannie de Jösse Ériksson, ni du courage d'Engelbrekt. Aujourd'hui la Suède était aux pieds des Danois et son sang le plus noble avait coulé à flots; son père lui-même avait mieux aimé faire le sacrifice de sa vie que de recevoir sa grâce de ces étrangers après la mort de ses braves compagnons d'infortune. S'ils étaient hommes à ne pas souffrir la servitude, il voulait se mettre à leur tête et avec l'aide de Dieu affronter tous les périls pour la liberté et la délivrance de la Suède. Tel fut le discours qu'on dit qu'il leur tint; mais tout cela était encore trop nouveau pour les Dalécarliens. Les cruautés de Christian n'avaient encore produit chez eux qu'un bruit vague; les Dalécarliens ne connaissaient pas le jeune étranger qui les haranguait et qui, abandonné de tous, venait chercher un asile parmi eux. Les paysans de Rättwik lui témoignèrent l'intérêt que leur inspirait sa position, mais ils ne voulurent rien entreprendre sans le consentement de leurs voisins. Il ne reçut aucune réponse favorable de la population de Mora : pour être conséquente avec les hommages qu'elle venait de rendre à Christian, disait-elle, elle croyait devoir prier Gustave de vider le pays. Dans les derniers jours de l'année

[1] Dans la paroisse de Svardsjö.
[2] Dans la paroisse de Leksand : ce lieu est encore appelé la Colline du roi.
[3] Dans la paroisse de Mora.

[1] Espèce de sergent de province.
[2] Selon les chroniques manuscrites, Tégel ne les a pas suivis.

1520, il continua de fuir à travers les déserts qui séparent la Dalécarlie orientale de celle de l'ouest.

Sur ces entrefaites, les Dalécarliens changèrent d'opinion. Peu de temps après que Gustave eut quitté Rättwik, plusieurs nobles suédois appartenant au parti danois s'y présentèrent pour l'arrêter. Quelques paysans qui les virent s'avancer à la tête de cent chevaux, sur la glace du lac Siljan, coururent aux églises et sonnèrent le tocsin. Le vent portait le son des cloches vers les montagnes : le peuple se rassembla en nombre, et les étrangers, qui s'étaient réfugiés en partie dans la maison du curé, en partie dans la tour de l'église (elle conserva longtemps les traces des flèches des Dalécarliens) ne purent échapper à la mort qu'en assurant qu'ils n'en voulaient pas à la vie de Gustave. Les premiers jours de l'année 1521, arrivèrent à Mora, Laurent Olofsson, guerrier consommé de la cour de Sten Sture le cadet, et bientôt après un noble de la province d'Upland nommé Jon Michelson. Ils présentèrent le tableau affligeant de la situation de Stockholm avec des couleurs si vives que les paysans qui les écoutaient ne purent retenir leurs larmes. Le roi ne devait pas tarder à faire sa tournée ; sa route serait jalonnée de potences et de roues ; on avait dessein d'enlever aux paysans leurs armes pour les livrer aux flammes[1], et s'ils n'étaient pas mutilés, on ne leur laisserait que le bâton pour toute arme défensive ; l'ordonnance du nouvel impôt pour l'entretien des mercenaires étrangers[2] était sur le point de paraître. Les paysans murmuraient, regrettant de n'avoir pas écouté Gustave Eriksson. Leurs nouveaux hôtes répondirent qu'en cela ils avaient agi imprudemment : « Dans des jours de danger, disaient-ils, on avait besoin d'un tel seigneur. Beaucoup de braves guerriers suédois erraient comme eux, se cachant dans les forêts pour se soustraire à la domination des Danois ; aussi étaient-ils résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ou jusqu'à ce que Dieu donnât à la Suède un chef habile, pour lequel ils étaient prêts à sacrifier leur fortune et leur vie. » Les Dalécarliens envoyèrent des patineurs à la recherche de Gustave. Ils le trouvèrent dans le village de Säln, à l'extrémité de la paroisse de Lima ; il se disposait à fuir sa patrie, et il cherchait une route dans les montagnes pour gagner la Norvége.

Il revint avec les députés à Mora, et ce fut là qu'en peu de temps les paysans les plus influens de toutes les paroisses de la Dalécarlie occidentale et orientale, au nom de tous ceux du royaume de Suède, le choisirent pour leur chef et leur capitaine[1]. Quelques écoliers arrivés de Vesterås apportèrent encore des nouvelles de la cruauté de Christian. Gustave les fit placer au milieu de la multitude afin qu'ils pussent raconter ce qu'ils savaient et répondre aux questions qui leur seraient adressées. Comme on avait remarqué que toutes les fois que Gustave traitait avec les paysans, le vent du nord soufflait des montagnes, les vieillards en tirèrent l'heureux augure, basé sur l'expérience des anciens temps, que Dieu seconderait leurs efforts. Seize Dalécarliens jeunes et courageux formèrent la première garde de Gustave ; deux cents autres vinrent également lui offrir leurs services : ils furent appelés fantassins (*fotgångare*). C'est de ces chétifs commencemens que les chroniques datent son règne, tandis que les Danois et leurs partisans à Stockholm regardaient Gustave et sa troupe comme une bande de brigands.

Gustave reçut donc le serment de fidélité des Dalécarliens, c'est-à-dire de ceux qui habitent les paroisses supérieures, arrosées par les deux bras du fleuve Dala, au milieu d'une nature grave et sévère ; ce peuple nombreux, accoutumé à toute espèce de sacrifices, peut être regardé comme le vrai peuple dalécarlien. Ce ne fut qu'au commencement de février 1521 que Gustave, à la tête d'une centaine d'hommes, arriva à Kopperberg. Il fit prisonnier le prévôt des mineurs, Christophe Olsson[2], le plus puissant de ses ennemis dans cette contrée, et s'empara des caisses de la couronne et de

[1] La même chose arriva dans toutes les provinces que le roi parcourait : c'est ce qui le fit surnommer *roi bâton*.

[2] Cette année on leva un fort impôt en Suède pour payer les mercenaires. Hvitfeld et la *Chronique rimée* se plaignent des moyens de rigueur qu'on employa à cet effet.

[1] Voyez Troil, *Handl. till Sv. reformat. historia*, 4e vol., p. 356.—C'était ainsi l'élection d'un régent que les Dalécarliens faisaient à leurs risques et périls. En effet nous trouvons que Gustave Wasa portait ce titre avant l'élection de Vadstena.

[2] Svinhufoud, frère de l'évêque Othon, à Vesterås.

toutes les marchandises danoises qu'il trouva emmagasinées. Il fit distribuer à ses guerriers l'argent provenant de la vente des marchandises et retourna bientôt dans la haute Dalécarlie. Ses premiers étendards furent faits avec les tissus de soie qui se trouvèrent parmi le butin. Peu de temps après cet événement, un dimanche, lorsque la population était réunie à l'église de Kopperberg, il reparut à la tête de quinze cents Dalécarliens.

Les mineurs et les Dalécarliens écrivirent aux habitans de la Helsingie en les engageant à se montrer fidèles Suédois contre la tyrannie et les vexations des Danois : « La cruauté du roi Christian, dont les premiers seigneurs du royaume avaient été victimes, ne pouvait pas tarder à remplir de deuil et de désolation toutes les habitations de la Suède ; les plaintes des veuves et des orphelins s'y feraient seules entendre. S'ils voulaient prendre les armes et suivre l'exemple de leurs ancêtres, ils avaient l'espérance fondée de la victoire, et le succès était presque assuré sous un chef tel que Gustave Eriksson, dernier rejeton du noble sang de la Suède, que le ciel leur avait conservé ; ils réclamaient leur aide et leur assistance au nom de la fraternité et de l'alliance qui avaient toujours uni les habitans de ces deux provinces. » Dix ans après[1], les Dalécarliens rappelèrent aux Helsingiens que leurs plénipotentiaires avaient reçu d'eux une réponse favorable à leurs propositions dans une circonstance semblable et que les Helsingiens avaient l'intention de les soutenir et de se lever en masse, quoi qu'il dût arriver de la part des seigneurs suédois et étrangers. Quand Gustave commença le siége de Stockholm, il lui vint de la Helsingie pour renforcer son armée le tiers des hommes en état de porter les armes ; mais aujourd'hui ils manquaient d'abord d'assurance, quoique Gustave fût venu d'abord au milieu d'eux et les eût harangués du haut d'un tumulus, près du domaine de Norrala. De la Helsingie il se dirigea vers la Gestricie, où des fugitifs de Stockholm avaient déjà préparé les esprits. Les bourgeois de Gefle et des députés de plusieurs paroisses lui jurèrent fidélité au nom de la province. Cependant des bruits sinistres vinrent frapper son oreille : on disait vaguement que les Dalécarliens avaient été défaits. A cette nouvelle, il retourna sur ses pas en toute hâte ; mais à mesure qu'il avançait, des bruits de victoire venaient ranimer ses espérances : ses partisans avaient été vainqueurs.

Didrik Slaghök[1], comme il est appelé en Suède, principal moteur des cruautés commises à Stockholm, avait été nommé par le roi gouverneur de la capitale ; il avait reçu en même temps l'évêché de Skara, devenu vacant dans les sanglantes journées dont nous venons de parler. Jöns Beldenacke[2] avait été investi de celui de Strengnäs : « hommes bien dignes de telles fonctions, ainsi que le prouvent leurs actes, » dit Olaus Petri. Du sein de la capitale ils gouvernèrent le pays avec ceux des sénateurs suédois que la hache avait épargnés ou qui n'avaient pas eu honte d'allier leurs noms à des noms aussi odieux. Le magistrat de Stockholm, sous l'influence de la garnison danoise et des Allemands qui fourmillaient dans la ville et dont la haine, dit-on, coûta la vie à beaucoup de bourgeois[3], montra dans cette circonstance un grand zèle pour les intérêts de Christian. Holst et Claus Boye[4], le premier acteur, le second presque victime des cruautés de Christian, maintenant rivalisaient d'ardeur dans leurs fonctions de bourgmestres de la ville par l'activité de leur correspondance avec le roi. Ils lui mandèrent, sous la date du 10 février 1521, qu'une espèce de soulèvement venait d'avoir lieu à l'investigation de Gustave Eriksson, et qu'il y avait lieu de craindre que ce mouvement ne se communiquât à d'autres contrées. Des lettres émanées du magistrat de Stockholm et expédiées dans toutes les provinces du royaume recommandaient aux citoyens de se bien donner de garde de prendre part à la révolte. Des renforts furent demandés au roi, la capitale

[1] Voyez Troil, l. c.

[1] Son véritable nom est Slagheck. Il avait été garçon barbier. Il était d'origine hollandaise et parent de l'épicière Sigbrit, qui, même après la mort de sa fille Divika, conserva tout son empire sur l'esprit de Christian.

[2] Ainsi nommé parce qu'il était chauve. Il était auparavant évêque d'Odensée.

[3] Voyez *Chronique rimée*.

[4] Gorius Holst donna un bal somptueux au roi pendant que le sang coulait encore dans les rues de la capitale. (Voyez *Hist. et witt. ant. handl.*, t. IV, p. 86). Claus Boye dut son salut à son obésité : les soldats ne purent le tirer du cachot aussi vite que le portaient leurs ordres.

fut mise en meilleur état de défense, des yachts furent armés : on assurait que c'était pour ôter à Gustave Ériksson et à sa bande toute possibilité d'échapper au châtiment qui leur était réservé; mais le véritable but était de tenir la mer ouverte aux approvisionnemens venant de l'étranger, lesquels n'arrivaient pas sans obstacles depuis que les pêcheurs et les paysans des côtes avaient pris les armes pour combattre sous les ordres de Gustave. Des lettres particulières d'avertissement furent dirigées vers la Helsingie et la Dalécarlie : elles étaient signées de Gustave Trolle, de son père Érik Trolle et de Canut Bengtsson (Sparre), seigneur d'Engsö, qui s'intitulaient sénateurs du royaume de Suède; mais au lieu de servir les intérêts du roi, elles ne firent que les compromettre davantage, au dire des chroniques : « Car lorsque les Dalécarliens et les mineurs entendirent les noms des signataires, ils dirent que c'était un bien chétif et bien pauvre sénat que celui de Suède, lequel n'avait que trois membres, qui ne valaient pas grand'-chose. »

Gustave Trolle, les évêques danois Canut Bengtsson et Henri de Melen, gouverneur du roi à Vesterås, où ces seigneurs avaient récemment tenu des conférences chez l'évêque Othon avec les députés du magistrat de Stockholm, s'avancèrent avec six mille cavaliers et fantassins vers le fleuve de Dala et posèrent leur camp près le bac de Brunbäck. Mais les Dalécarliens veillaient sur leurs frontières; ils étaient commandés par Pierre Svensson, de Viderboda : c'était un mineur très-considéré, que Gustave avait mis à leur tête pendant son absence. Lorsqu'on vit dans le camp danois les Dalécarliens lancer leurs flèches par delà le fleuve, l'évêque Beldenacke demanda aux seigneurs suédois qui étaient présens (ainsi le rapporte la chronique) combien de gens armés pouvait mettre sur pied la contrée au delà de Långheden (la partie limitrophe entre le Vestmanland et la Dalécarlie). On lui répondit qu'elle pouvait en lever plus de vingt mille, et comme il demandait en outre comment tant de gens pouvaient vivre, on lui répondit que ce peuple n'était pas habitué aux délices de la vie; qu'il ne buvait généralement que de l'eau, et qu'en cas d'urgence, il se contentait même de pain d'écorce : « Ceux qui peuvent vivre d'écorce et d'eau, poursuivit alors Beldenacke, ne peuvent être vaincus ni par le démon ni par qui que ce soit : frères, nous n'avons qu'à nous retirer. » Suivant la tradition, les Danois se disposèrent à la retraite. Mais, que ce fait soit vrai ou faux, toujours est-il que Pierre Svensson, avec ses Dalécarliens, fit un détour, passa le fleuve sur le bac d'Utsund, attaqua le camp et mit l'ennemi en déroute.

Gustave avait traité lui-même avec les habitans de la Helsingie et de la Gestricie pour s'assurer qu'il ne laissait pas d'ennemis sur ses derrières. De retour dans la Dalécarlie, il se prépara à marcher sur la capitale : il rassembla ses bandes à Hedemora et fit un choix de ceux qui étaient habitués à la manœuvre et à l'ordre. Les Dalécarliens manquaient d'armes à feu, et ils avaient à peine l'idée de la discipline militaire; leurs armes étaient la hache, la flèche, la pique et la fronde, avec laquelle ils lançaient jusqu'à des morceaux de fer rouge[1]. Gustave apprit à ses gens à mieux fabriquer leurs flèches; il fit faire des javelots plus longs de trois à quatre pieds pour amortir le choc de la cavalerie ennemie[2]; il fit aussi battre une monnaie de nécessité : cette monnaie avait été souvent employée en Suède; on s'était servi même autrefois de monnaie de cuir[3]. Celle qu'on fit alors à Hedemora portait d'un côté l'effigie d'un homme armé et des flèches en croix, et de l'autre les trois couronnes : c'était un alliage de cuivre et d'une petite quantité d'argent, ressemblant à des pièces de bas aloi que Christian avait mises en circulation et qui furent appelées *klippingar de Christian*.

Gustave leva son camp, et passant le Långheden, il s'établit dans le Vestmanland. L'ennemi avait laissé des traces de son passage dans toutes ces contrées. Partout où se présentait le jeune héros, les paysans prenaient les armes. Le 23 avril, jour de Saint-Georges, il passa en revue son armée à l'église de Romfertuna. Les chroniqueurs disent qu'il avait déjà réuni de quinze à vingt mille combattans[4]; mais il ne faut pas ajouter une foi entière à leurs récits,

[1] Olaus Magnus, l. VII, c. 16.

[2] *Ibid.*, 5.

[3] « Coriaria pecunia certis argenteis punctis, quibus valor in pondere et numero pensaretur, variata. » (*Ibid.*, c. 12).

[4] Le sénat, dans son tableau du règne tyrannique de Christian en Suède, en date du 6 juin 1523, évalue l'armée de Gustave à quelques milliers. Les Danois étaient au nombre de 5,000. (Hvitfeld.)

qu'on peut presque ranger dans la même classe que ceux où l'on compare le nombre des Dalécarliens, dans le combat de Brunbäck, aux sables de la mer, aux feuilles de la forêt, et leurs flèches à la grêle qui tombe du ciel. Le peuple a fait lui-même l'histoire de la délivrance de la Suède par Gustave Wasa, et il n'a compté ni ses forces ni celles de ses ennemis. L'armée fut divisée en deux corps commandés par deux guerriers éprouvés, Laurent (Lars) Olofsson et Laurent Ériksson. Gustave publia alors sa déclaration de guerre contre Christian et dirigea ses troupes vers Vesterås. Il espérait y rencontrer les paysans des districts des mines occidentales, de Lindesberg et de Nora, qui avaient promis leurs services à ses envoyés; mais il apprit bientôt que Pierre Ugla, l'un d'eux, à qui cette commission avait été confiée, s'était laissé surprendre à Köping et avait été massacré avec tous ses soldats[1]. Mais par compensation il reçut la nouvelle que les paysans de Wermdön[2] s'étaient révoltés et s'étaient emparés des vaisseaux du roi après avoir tué dans l'église plusieurs de ses mercenaires. Gustave se hâta de communiquer à ses guerriers les lettres où ces avantages étaient hyperboliquement détaillés.

Didrik Slaghök s'était lui-même chargé du commandement à Vesterås; il s'y fit remarquer par les traitemens barbares dont il accabla les habitans et les excès de fureur auxquels il s'abandonna. Il fit enlever les clôtures de tous les champs environnans pour faciliter les manœuvres de sa cavalerie contre l'armée des paysans, qui s'approcha de la ville le 29 avril : ils furent reçus par quelques troupes d'infanterie et de cavalerie qui traînaient des armes à feu après elles. Gustave avait ordonné d'éviter un engagement (il voulait retarder l'attaque jusqu'au jour suivant). Il se trouvait encore à Balundsås, à une lieue de Vesterås, lorsqu'il apprit que ses jeunes soldats étaient déjà aux prises avec l'ennemi : il vola à leur secours. Les Dalécarliens opposèrent leurs longues piques aux cavaliers danois, et cela avec tant d'ensemble que plus de quatre cents chevaux tombèrent du premier choc. La cavalerie fut refoulée sur l'infanterie, qu'elle entraîna dans sa fuite. Cependant Laurent Ériksson, qui par une marche détournée s'était indroduit dans la ville, s'empara des canons (*skytt*) placés sur le marché. Aussitôt la garnison du château incendia la ville, qui fut consumée en partie. Les paysans et les mineurs se dispersèrent pour éteindre le feu et se livrer au pillage; ils se partagèrent les marchandises des boutiques d'épiceries, s'emparèrent des pièces de vin qui étaient emmagasinées dans l'église et à l'hôtel de ville, et formèrent le cercle autour des tonneaux en chantant et en buvant. Les Danois de leur côté se réunirent à la garnison du château, et la victoire allait sans doute se changer en défaite si Gustave n'eût envoyé dans la ville Laurent Olofsson avec les troupes qu'il avait gardées auprès de lui. Le combat recommença pour lors avec plus d'acharnement; mais à la fin les Danois furent repoussés. Beaucoup jetèrent leurs armes et, pour éviter d'une part les flammes, qui brûlaient encore, et de l'autre le fer de l'ennemi, se précipitèrent au milieu des flots. Gustave fit briser les tonneaux de liqueurs fortes et défonça de ses propres mains les futailles qui contenaient le vin.

Le combat de Vesterås ne fut guère important que par l'influence qu'il exerça sur l'opinion publique. On avait peu gagné par la prise de la ville tant que le château resterait au pouvoir de l'ennemi, et Gustave devait éprouver en plus d'une occasion qu'il ne pouvait tirer que peu de ressources d'une armée composée uniquement de paysans. Mais partout où pénétrait la nouvelle de sa victoire, le peuple se soulevait; il pouvait déjà diviser ses forces et assiéger les châteaux dans plusieurs provinces : ce fut ce qui arriva à Stegeborg, à Nyköping et à Örebro. Une partie des payans du Vestmanland, réunis à ceux de Rekarne en Sudermanie, furent employés au siége du château de Vesterås; mais leurs exploits se réduisirent à tuer d'un coup de flèche le sénateur Canut Bengtsson Sparre, à qui Didrik Slaghök avait remis la défense de la place, de sorte qu'il tomba, enveloppé de son manteau fourré de peau de loup, du haut des murs dans la rivière. Une autre troupe des soldats de Gustave s'empara de Hörningsholm en Sudermanie. Les intendans de Christian dans le Vermland et

[1] Par le commandant danois Anders Persson. Celui-ci ouvrit peu de temps après les portes du château d'Örebro à Gustave, qui lui pardonna : néanmoins les parens de ceux qui avaient péri le sacrifièrent six ans plus tard.

[2] Wermdön est une île qui n'est qu'à une lieue de distance de Stockholm.

dans le Dalsland furent victimes de l'irritation générale. Les Vermlandais s'armèrent sous la conduite de leur sénéchal pour attaquer le sénateur Thure Jönsson, gouverneur de Christian en Vestrogothie : ils traversèrent le lac Wenern. Quinze cents hommes prirent les armes dans le Dalsland ; plusieurs milliers de paysans de la Néricie vinrent au travers de la forêt de Tiweden pour offrir leurs services à Gustave [1]. Il avait été obligé de renvoyer les Dalécarliens dans leurs foyers pour ensemencer les terres ; il appela à leur place sous ses drapeaux les habitans de plusieurs districts de l'Upland : ils devaient se rassembler dans la forêt de Rymningen, près d'Öresundsbro. De là les deux généraux de Gustave dirigèrent avant son arrivée une attaque contre le château de l'archevêque à Upsala : c'était le 18 mai, jour de Saint-Érik, au moment où une foule immense venait assister à la foire. Les gens de l'archevêque s'attendaient à cette visite, car une députation de quatre clercs et de deux bourgeois d'Upsala, envoyés à l'armée qui campait dans la forêt, avaient reçu des chefs pour toute réponse que des Suédois et non des étrangers devaient porter le reliquaire de saint Érik, et qu'ils voulaient assister à cette fête. Benoît Bjugg, commandant de l'archevêque, fit par bravade préparer un repas en plein air entre le grand et le petit bâtiment de l'archevêché, et là, en présence du peuple, il s'amusa avec ses mercenaires à chanter et à boire bien avant dans la nuit. L'attaque des portes de cette maison fortifiée, qui fut en un instant cernée d'ennemis, vint troubler sa joie et celle de ses convives. Ils cherchèrent à s'échapper par un passage couvert qui à cette époque communiquait de l'habitation de l'archevêque à la cathédrale ; mais les paysans mirent le feu à ce passage, construit en bois ; en même temps ils tirèrent sur le toit du palais archiépiscopal des flèches rougies au feu, de sorte qu'il ne tarda pas à s'embraser : il fut presque entièrement consumé. Le lendemain, quand l'incendie eut cessé, on vit sortir du fond des caves les femmes de la maison et quelques bourgeois qui s'y étaient réfugiés. La garnison, à quelques hommes près, trouva la mort dans cette affaire. Le commandant s'enfuit à Stockholm ; mais il était à peine arrivé auprès de son maître qu'il mourut d'une blessure qu'il avait reçue. L'archevêque Gustave Trolle revenait d'un voyage de Helsingie, qu'il avait entrepris dans le dessein de maintenir cette partie de son diocèse dans l'obéissance au roi ; il reçut peu de temps après des lettres et des messages de Gustave, qui était arrivé à Upsala pour célébrer la fête de la Pentecôte : il était prié d'embrasser la cause de la patrie, et son chapitre avait cru devoir lui adresser un écrit dans le même sens. L'archevêque retint l'envoyé, disant qu'il voulait porter sa réponse en personne. Il se mit donc sans retard en marche avec cinq cents cavaliers allemands et trois mille fantassins de la garnison de Stockholm. Il arriva à une lieue d'Upsala avant que Gustave en fût informé. Celui-ci ne voulait même pas croire à la nouvelle qu'on lui apporta de la marche du prélat ; il attendait encore une réponse à sa lettre lorsque, étant monté à cheval à six heures du matin et s'étant arrêté sur l'éminence sablonneuse où plus tard il fit bâtir le château, il aperçut l'archevêque qui s'avançait vers la ville à travers les *prairies du roi*. Il n'avait avec lui qu'une centaine de cavaliers et deux cents fantassins, car les paysans avaient regagné chacun ses foyers. Il précipita sa retraite ; mais il fut atteint au gué de Läby par les cavaliers de Trolle. Le danger était imminent. Un jeune noble finnois, saisi de terreur, abattit en le heurtant le cheval de Gustave ; à ce moment ses compagnons firent volte-face et se tinrent si ferme contre l'ennemi que celui-ci cessa de les poursuivre.

Gustave gagna la forêt de Rymningen ; il convoqua les habitans du voisinage et fit partir les jeunes gens sous la conduite des chefs les plus habiles pour tomber à l'improviste sur l'archevêque. Les restes d'un repas découvrirent au prélat les piéges qu'on lui tendait. Il quitta la grande route et prit un autre chemin, ce qui ne l'empêcha pas d'être rencontré et attaqué. Il n'évita le javelot de Laurent Olsson qu'en inclinant la tête sur son cheval : le coup atteignit l'homme qui était derrière lui. Il se sauva après avoir perdu les cinq sixièmes de ses gens. Gustave se mit à sa poursuite avec toutes les troupes qu'il avait pu rassembler et posa son camp sur le Brunkeberg. Quatre potences chargées de cadavres de Suédois témoignaient de la nature du gouvernement qui régissait Stockholm.

[1] Voyez les annotations manuscrites de Laurent Siggesson Sparre à la bibliothèque d'Upsala.

Le siége de la capitale commença ainsi le jour de Saint-Jean 1521 ; il dura plus de deux ans et présenta des difficultés dont on n'a gardé que des souvenirs vagues. La distance qui nous sépare de cette époque et l'admiration qui s'attache si facilement aux efforts tentés pour la liberté ont enlevé aux événemens leur couleur primitive. En général la carrière de Gustave Wasa n'offre pas un enchaînement suivi d'actions d'éclat, quoique toute sa vie n'ait été pour ainsi dire qu'un long exploit. Ce qu'il entreprit, ce qu'il effectua fut l'œuvre d'une grande patience et d'une grande sagesse ; son audace avait ce caractère qui fait pâlir devant elle la témérité même du guerrier. Tout le reste de la guerre de la délivrance se passa en siéges des principaux châteaux et des places fortes, conduits tant bien que mal avec des paysans levés en masse dont les bandes se relevaient l'une l'autre ; souvent même leurs affaires particulières les empêchaient d'arriver à temps ou même de se présenter. Ainsi on ne pouvait pas agir régulièrement pour couper les vivres aux assiégés : c'est pourquoi l'on vit des châteaux de seigneurs, appartenant au parti danois, comme celui de Wik en Upland, soutenir un siége d'une année. Ces difficultés s'aggravèrent surtout là où, comme à Stockholm, les communications avec la mer se maintinrent libres, avec le concours de la flotte danoise que commandait le fameux Séverin Norrby. On peut juger de la faiblesse des moyens d'attaque par ce fait, qu'on regarda comme un renfort important soixante lansquenets allemands conduits par Clément Rensel, bourgeois de Stockholm (il esquissa lui-même un récit de ces événemens), et venant de Dantzig au mois de juillet pour servir sous les ordres de Gustave. Celui-ci, disent les chroniques, n'avait pas beaucoup de tranquillité ni de jours heureux lorsque ses bandes étaient disséminées dans tant de camps et de districts, car il les entourait toutes des mêmes soins, il s'exposait à mille dangers pour elles, et dans sa sollicitude, il craignait toujours qu'elles ne fussent attaquées à l'improviste par leur faute ou leur négligence; ce qui augmentait encore ses soucis, c'était l'exiguïté de sa caisse ; aussi répondait-il avec tristesse aux guerriers qui réclamaient leur solde. C'est pourquoi il ne restait pas longtemps dans un même endroit, mais il voyageait jour et nuit pour visiter les camps.

Au mois d'août, il arriva à Stegeborg, qu'assiégeait son général Arvid Vesgöte, après avoir vigoureusement repoussé Séverin Norrby, qui avait tenté d'introduire des vivres dans le château. Il avait déjà recu les hommages du peuple des environs, malgré les obstacles qui s'y opposaient. Les Ostrogoths disaient qu'ils avaient été si maltraités dans l'attaque dirigée contre le château épiscopal de Linköping l'année précédente qu'ils n'osaient provoquer la colère de Christian ni le ressentiment de l'évêque Hans Brask. Mais la présence de Gustave entraîna les plus timides ; l'évêque lui-même le reçut avec bienveillance, craignant, s'il agissait autrement, d'être traité en ennemi. Gustave convoqua une assemblée des seigneurs à Vadstena ; on y vit paraître soixante et dix nobles suédois, qui venaient de quitter le service de Christian, et beaucoup d'individus des autres états ou conditions du Götaland. Ils lui offrirent la couronne, qu'il refusa. Mais le 24 août, ils lui rendirent hommage et lui prêtèrent serment de fidélité comme régent, ce qui avait eu lieu déjà en Upland, disent les chroniques. On peut conclure de là qu'il avait été reconnu comme tel dans la Suède supérieure, qui était souvent alors appelée Upland, comme on le voit dans les chroniques de notre moyen âge. C'était la première manifestation de la noblesse en faveur de Gustave et de son entreprise, quoique les plus grands seigneurs de cette partie du royaume, tels que Nils Boson (Grip), Holger Carlsson (Gere) et Ture Jönsson (Roos) en Vestrogothie, tous trois sénateurs du royaume, eussent pris les armes pour Christian. Le premier avait embrassé la cause de Christian avant la fin de l'année, c'est ce qui est attesté par un acte de reconnaissance pour un fief qu'il avait reçu de lui ; les deux autres, en 1523, furent déclarés ennemis de la patrie, ainsi que l'archevêque Gustave Trolle, qui dès le mois de juillet 1521 s'était rendu en Danemark auprès du roi dans le dessein de réclamer de lui les secours qu'on avait promis à la capitale assiégée. Christian le reçut avec froideur et l'accabla de reproches.

Après l'assemblée des seigneurs à Vadstena, l'autorité du régent fut reconnue aussi en Gothie. Les Danois furent chassés de la Vestrogothie et du Småland ; la guerre fut transportée en Finlande. Au commencement de l'année suivante, les principaux châteaux de l'intérieur

de la Suède étaient au pouvoir de Gustave et furent détruits en partie, comme il arriva à Örebro et à Vesterås, par les paysans irrités. Stockholm, Kalmar et Åbo en Finlande tenaient encore, et les secours que ces places reçurent au commencement de l'année 1522, par l'amiral danois Séverin Norrby, mirent l'ennemi en état de prendre l'offensive. Le 7, le 8 et le 13 avril, la garnison fit des sorties, incendia ou détruisit les camps de Gustave qui entouraient la ville. Pendant un mois entier on ne vit paraître aucun corps suédois aux portes de Stockholm; les principaux partisans de Gustave furent obligés de s'enfuir de la Finlande, d'où les troupes qui assiégeaient Åbo furent aussi chassées. L'évêque de cette ville, Arwid, trouva la mort au milieu de la mer, ainsi qu'un grand nombre de personnes des deux sexes appartenant aux premières familles.

Christian ne se rappelait au souvenir des Suédois que par de nouveaux actes de cruauté. Les femmes et les enfans des premiers seigneurs décapités à Stockholm avaient été transportés en Danemark. Au nombre de ces femmes étaient la mère et les deux sœurs de Gustave, que le roi, malgré les instances de la reine, fit jeter dans des cachots hideux où elles périrent de mort violente suivant les uns, de la peste suivant les autres. Gustave adopta la première version; il s'en plaignit, dans des lettres écrites en 1522[1], au pape, à l'empereur et à plusieurs princes chrétiens, en leur dépeignant la barbarie du roi Christian. Ce tyran expédia à tous les commandans l'ordre de tuer les notables suédois qui se trouvaient entre leurs mains. Les chroniques rapportent que Séverin Norrby avait déjà reçu un ordre semblable dans l'été de 1521; mais il ne s'était pas senti le cœur assez dur pour obéir: il fit sauver beaucoup de nobles qui avaient déjà prêté serment à Gustave, « afin qu'ils pussent défendre leur vie (garder leur cou), plutôt que de se laisser immoler sans résistance (comme des poulets). » Mais au commencement de 1522, un seigneur appelé Thomas, qui commandait dans Abo au nom du roi, fit couler le sang à grands flots. Plus tard, comme il essayait de faire passer des secours à Stockholm, il tomba avec ses vaisseaux aux mains de Gustave, qui le fit pendre à un chêne à Tynnelsö[1].

Après que Séverin Norrby eut fait passer des vivres et des troupes aux assiégés de la capitale, le secrétaire Gotskalk Ériksson écrivit à Christian[2] que parmi les bourgeois on n'en pouvait guère compter que quatre-vingts, la plupart Allemands, qui fussent dévoués à ses intérêts; mais qu'au surplus la garnison du château, composée de huit cent cinquante hommes, chasseurs et fantassins, était bien approvisionnée; que les paysans, fatigués de la guerre, redoutaient la vengeance royale et ne s'en rapportaient plus aux assurances que leur donnait Gustave; que le pays ne pouvait être maintenu dans l'obéissance que par la force des armes; que si l'on envoyait des forces suffisantes, l'Ostrogothie, la Sudermanie et l'Upland seraient bientôt soumis, et que le roi pourrait alors se venger des Dalécarliens, des mineurs et des Helsingiens, qui avaient déployé les premiers l'étendard de la révolte. Le commandant du château de Stockholm, dans un rapport au roi sur les événemens de la guerre pendant l'hiver, annonce que ses soldats l'ont obligé à leur payer une solde plus élevée à cause des avantages qu'ils ont remportés sur l'ennemi; qu'il a fait chasser de la ville ou jeter en prison les bourgeois dont la fidélité lui avait paru douteuse; que les paysans étaient résolus à se laisser pendre dans leurs maisons plutôt que de souffrir les fatigues de cette guerre; que Gustave, qui avait cherché vainement à ébranler sa fidélité, avait déjà mis en sûreté son argenterie et ses meubles les plus précieux chez un prêtre de la Helsingie. Il joignait à ce rapport un registre des biens des seigneurs qui avaient subi la peine de mort[3].

Mais un mois après, Gustave, qui dans ces lettres était qualifié de traître et de voleur de grand chemin, Gustave avait déjà autour de Stockholm trois camps remplis de Dalécarliens et de Nordlandais; et lorsque, par suite d'une convention qu'il avait conclue avec Lubeck, il

[1] Voyez les *Chroniques rimées*. — La lettre dans laquelle Gustave se donne le titre de *gubernator* de Suède a été à tort datée du 29 décembre 1523.

[1] On employa pour cela une corde de cancpier; c'était un signe, une marque de mépris, qui le chagrina plus que la mort elle-même.

[2] Voyez la lettre en date du 22 février 1522. (Hvitfeld).

[3] Lettre de Henri Slagbeck, frère de Didrick, en date du 29 avril. (*Archives du roi Christian II.*)

eut reçu au mois de juin un secours de dix vaisseaux, dont le nombre fut augmenté plus tard, il put congédier une grande partie de ses paysans et ne garda auprès de lui que les jeunes gens ou ceux qui n'étaient pas mariés. Le secours des Lubeckois était calculé sur les avantages qui pouvaient leur en revenir : l'intérêt l'emportait chez eux sur la gloire des armes. Ils achetèrent du fer et du cuir et donnèrent en échange des *klippingar*[1]; tout ce qu'ils fournissaient, soldats, vaisseaux, munitions, Gustave était obligé de le payer au poids de l'or; on dit même que dans un moment décisif, ils lui refusèrent deux canons, quoiqu'il leur offrît en garantie deux châteaux du royaume : ce fut à la seconde mais infructueuse tentative de Séverin Norrby pour secourir Stockholm, au mois d'octobre 1522, tentative où peut-être même il aurait péri si l'amiral de Lubeck n'avait refusé de l'attaquer. Cependant les trois camps de Gustave, malgré les pertes qu'il avait essuyées, se rapprochèrent de la ville; Stockholm, qui à cette époque s'étendait à peine au delà de l'île sur laquelle s'élève la cité actuelle, fut enfermée de tous côtés quand Gustave eut réuni par des ponts de bateaux Munkliderne (aujourd'hui Kungs-Holmen), Lång-Holmen, Södermalm et l'île de Waldemar (aujourd'hui le parc Djurgården), et fermé l'entrée du port par des forts de bois et des chaînes de fer. Toutefois cette place se défendit tout l'hiver, jusqu'à ce que la nouvelle du sort qui avait frappé Christian fût venue se joindre au fléau de la famine pour abattre le courage de la garnison.

Christian, après avoir laissé en Suède des traces sanglantes de son séjour, fit une visite pompeuse à son beau-frère l'empereur Charles V pour réclamer de lui ce qui restait dû sur la dot de son épouse et obtenir son assistance dans la lutte qu'il avait engagée avec son oncle Frédéric, duc de Holstein, et avec les villes anséatiques. Il était presque toujours occupé de tant de projets différens, entamés, abandonnés, repris avec la même ardeur, qu'il ne pouvait manquer de s'attirer beaucoup d'ennemis. Ce fut au célèbre Érasme qu'il dit pendant son voyage : « On ne fait rien de bon avec la douceur; les moyens les plus efficaces sont ceux qui ébranlent le corps[1]. » Il voulait abaisser la puissance de l'Église et celle de la noblesse, et élever sur leurs ruines celle des bourgeois et des paysans, renverser la domination mercantile des villes anséatiques, acquérir le Holstein, conquérir la Suède et y fonder surtout un pouvoir absolu; il voulait arriver là à la fois par les lois[2], par l'instruction donnée à la jeunesse[3], par les meurtres, par la ruse, par les armes, par des moyens enfin dont la violence n'était égalée, si cela se pouvait, que par la légèreté avec laquelle il se jetait d'un excès dans un autre. Tous les procédés lui semblaient bons : une bulle du pape avait servi de prétexte aux cruautés qu'il exerça en Suède; en même temps il voulait introduire la réforme en Danemark; il correspondait avec Luther et appelait Carlstadt à Copenhague; et tandis que la cour de Rome le menaçait d'une enquête sur les sanglantes journées de Stockholm, il demandait au pape la canonisation de deux saints nouveaux. Il éleva son favori Didrik Slaghök, homme couvert du mépris général, à l'archevêché de Lund, et bientôt après, en présence d'un légat du pape, il le fit pendre et jeter dans les flammes comme instigateur des cruautés commises en Suède[4]. Une année s'était écoulée depuis que Christian avait employé cette étrange et horrible manière de se justifier : au moment où il allait établir un nouvel impôt pour le paiement des mercenaires qu'il venait de prendre à sa solde, il reçut une lettre de destitution[5] émanée du sénat danois. Cette lettre renferme des réflexions sur la terreur qu'il a fait régner avec lui et sur le danger qui menace tous les citoyens. D'après ce qui était arrivé à Stockholm, où tant d'évêques, de chevaliers et de personnes honorables avaient été sacrifiés sans jugement, on avait lieu de craindre que les conseils de l'infâme Sigbrit[6] (qui traite de perfides et de traîtres

[1] Voyez ci-dessus. Les Lubeckois en apportaient une certaine quantité pour acheter les productions du pays.

[1] *Erasmi epistolæ.* (Bâle, 1538, p. 453.)

[2] Voyez le *Geistlige lov.* de Christian II, en date du 26 mai 1521, dans la collection des anciennes lois danoises; Copenhague, 1824, 4e vol.

[3] Voyez le *Geistlige lov* de Christian II, c. 5.

[4] On lui fit monter quelques degrés de l'échelle qui conduisait à la potence, puis on le jeta vivant dans le feu. Ce fut le 24 janvier 1522.

[5] La première lettre de destitution est datée de W.-borg, 20 janvier 1523.

[6] Dans une lettre du 5 février 1523, Christian fait part à son épouse de sa destitution; cette lettre ren-

les nobles du royaume) n'attirassent un pareil traitement sur le Danemark, surtout depuis que des troupes étrangères avaient été appelées dans le pays. D'après ces motifs, le sénat déclarait rompre le pacte qui l'unissait à lui et absoudre ses sujets de leur serment de fidélité ; il finissait par offrir la couronne au duc Frédéric de Holstein, qui l'accepta et forma de suite un traité d'alliance avec les villes anséatiques. Ce fut en vain que les paysans de Seland, où Christian avait adouci la condition des serfs [1], et la noblesse de Scanie déposèrent aux pieds du trône de nouvelles assurances de fidélité : le tyran n'osait pas plus se fier à ses sujets qu'à ses soldats ; il réunit vingt vaisseaux, y fit placer les archives du royaume, les comptes de l'administration financière, ses bijoux, son épouse, ses enfans, son conseiller Sigbrit [2], et mit à la voile, en vue de toute la population de la capitale, le 20 avril 1523.

Ainsi finit le règne de Christian II. On ne saurait dire ce qui frappe le plus dans ce roi, ou de la multiplicité de ses entreprises ou de sa facilité à les abandonner ; de sa cruauté et de sa témérité, ou de sa faiblesse et de la longue misère et de la dure servitude qui signalèrent le temps, heureusement court, pendant lequel il exerça le pouvoir. De même qu'on voit quelquefois des signes précurseurs des tempêtes, de même l'existence de certains hommes qui apparaissent de loin en loin semble annoncer de grandes catastrophes. Christian fut un de ces hommes ; jeté au milieu des passions opposées de son temps, objet d'abord de terreur, devenu plus tard objet de pitié.

Frédéric I[er], élu à sa place en Danemark, écrivit aux états de Suède, demandant, aux termes du traité de l'Union, à y être également reconnu roi. Les Suédois répondirent qu'ils avaient choisi pour leur roi Gustave Ériksson. Cette élection avait eu lieu à la diète de Strengnäs le 7 juin 1523 [1] : l'Union fut ainsi dissoute après cent vingt-six ans d'existence. La Norvége hésita dans ce moment décisif. Lorsque les Suédois, commandés par Thure Jönsson Roos et Lars Siggesson Sparre, s'avancèrent jusqu'à Opslo [2], au mois d'avril, les habitans de la Norvége méridionale déclarèrent qu'ils se réuniraient à la Suède s'ils étaient soutenus par elle [3]. Le Bohuslän fut conquis, le Blekingue se soumit ; Gustave cherchait en même temps par des négociations et par les armes à faire valoir les prétentions de la Suède sur la Scanie et sur le Halland. La ville de Kalmar capitula le 27 mai et le château le 7 juillet. Le soir du jour de Saint-Jean (20 juin), Gustave fit son entrée solennelle à Stockholm, d'où la garnison sortit avec armes et bagages, ainsi que tous ceux qui voulaient rester fidèles à Christian [4]. La Finlande fut soumise avant la fin de l'année. Le royaume n'avait plus d'ennemis extérieurs, mais il lui restait encore ceux de l'intérieur et la ville de Lubeck, alliée que ses prétentions rendaient plus inquiétante qu'un ennemi déclaré.

CHAPITRE IX.

GUSTAVE WASA. — LA RÉFORME.

Gustave venait d'être élevé au trône de Suède dans une ville désolée par la guerre civile. A son entrée dans la capitale, la moitié des maisons étaient désertes ; il y avait à peine un quart de la population : aussi le roi engagea-t-il les bourgeois des autres villes à venir s'y établir. Douze ans plus tard, il était encore obligé de renouveler cette invitation, parce que Stockholm n'avait pas encore repris son état

fermait un petit billet où le roi parle du mécontentement dont Sigbrit est l'objet, et prie la reine de la prendre auprès d'elle dans son château et de l'obliger à garder le silence. La preuve de l'influence que cette femme exerçait ne résulte pas moins de cette lettre que d'une autre écrite de Copenhague en date du 29 décembre 1522 et dans laquelle le roi déclare que Sigbrit Willems lui a rendu un compte exact de l'état des finances du royaume et des revenus de la douane, et qu'il la décharge par conséquent de toute responsabilité à ce sujet.

[1] Le chapitre de la loi de Christian II porte défense de vendre les paysans comme des bestiaux dans les îles danoises de Seland, de Falster, de Lolland et de Möen. Quand leurs maîtres leur font souffrir des traitemens injustes, ils ont le même droit dont jouissent les paysans de la Scanie, du Jutland et de la Fionie, celui de s'en aller. Après la destitution de Christian, sa loi sur l'ordre du sénat fut publiquement brûlée comme pernicieuse au *ting* de Wiborg. (Hvitfeld.)

[2] Elle était cachée dans un grand coffre.

[1] *Dominica infra octavam corporis Christi.* Cette année il tomba le 7 juin. (Voyez *Handlingar, till Sveriges historia*, t. 17, p. 141.)

[2] Elle n'est pour ainsi dire aujourd'hui qu'un faubourg de Christiania.

[3] Voyez *Linköpings bibliotheks handlingar*, t. 2, liv. 183.

[4] *Archives de Christian II.*

de prospérité depuis le règne désastreux de Christian[1]. Les yeux de Gustave furent donc frappés à son avénement de ce triste tableau, et jamais on ne put dire avec plus de raison d'un roi : « Qu'il lui était plus difficile de conserver son trône que de le conquérir. »

L'Union était dissoute : elle n'avait eu que des suites funestes ; mais on se tromperait beaucoup si l'on regardait toute cette époque comme celle d'une grande oppression. L'Union, il est vrai, eut quelquefois recours à la violence, mais elle finit avec la tyrannie, et ce qui la caractérise surtout, c'est une licence effrénée. Cette licence se manifesta dans l'indépendance des grands et dans la prérogative du sénat, maintenue par l'Union, de gouverner en l'absence du roi, ce que les sénateurs firent réellement, car ils étaient véritablement rois dans leurs provinces (*län*), où par leurs grandes possessions ils exerçaient beaucoup d'influence. C'est pourquoi la distribution des fiefs était une source d'autant plus féconde de querelles avec les rois de l'Union que la propriété en était personnelle. Aussi les rivalités qui résultèrent de cet ordre de choses renversèrent deux fois Charles Knutsson de son trône, et la première question de Gustave au sénat fut celle-ci : « Pouvait-il, sans exciter le mécontentement, disposer des provinces et des domaines de la couronne, ainsi que le prescrit la loi[2] ? » Les possesseurs jouissaient des revenus de la couronne[3], car, à peu d'exceptions près, les rois n'en retiraient rien, au moins dans les derniers temps de l'Union. Cela fit naître la pensée, quelquefois ouvertement exprimée, de diviser le royaume en plusieurs parties sous des régens différens. Ce projet des grands avait été déjà réalisé en grande partie. Sous le règne de Gustave I[er], on trouve encore ces magnats provinciaux entretenant des prétentions plus ou moins ostensibles : c'était ce qu'on appelait les *sénateurs du royaume*, ou, en termes plus clairs, les *sénateurs d'Upland, de la Vestrogothie, de l'Ostrogothie, de la Finlande*, etc. Dans les lettres de Gustave lui-même, les membres du sénat sont désignés d'après leurs provinces.

D'un autre côté, le peuple, en opposition avec l'aristocratie, devint une puissance sous l'Union. Engelbrekt l'avait appelé aux armes, et les paysans ne les déposèrent pas durant cent ans, imposant ainsi en quelque sorte aux divers gouvernemens qui se succédèrent pendant cette période. Charles Knutsson semblait offrir en lui la preuve qu'un roi suédois ou étranger ne pouvait se soutenir en Suède. Le pouvoir du régent était trop indéterminé pour inspirer la confiance ou quelque espoir de stabilité : il était démocratique dans les mains de Sture ; mais la nécessité de combattre constamment les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur le rendit anarchique. Le royaume, menacé de partage par les grands, était aussi menacé par le peuple, mais d'une autre manière. L'influence politique des paysans donnait aux anciennes formes démocratiques une nouvelle importance, et l'antique constitution fédérative essayait ses dernières forces dans la révolte. Combien de fois dans ces temps orageux ne vit-on pas les populations des différentes provinces agir avec une entière indépendance, prendre les armes, former des alliances ou renouveler d'anciens traités ? La haute Suède surtout nous offre ce spectacle ; en revanche, la puissance de la noblesse l'emportait dans le sud du royaume, à l'exception du Småland : cette province fut, après la Dalécarlie, le théâtre principal des soulèvemens populaires sous Gustave. Les paysans, armés pour la défense continuelle de leur vie et de leurs biens, trouvaient à chaque création d'impôt, dans leur pauvreté, un motif ou un prétexte de se soulever. Gustave lui-même en fit l'expérience [1].

Le clergé pouvait être regardé comme une puissance étrangère qui, en l'absence du souverain, veillait attentivement à ses intérêts. Il formait une partie de l'aristocratie d'autant

[1] Lettres aux villes commerçantes du 14 juillet 1523 et du 26 septembre 1535. (Voyez le registre des *Archives du royaume.*) Dans la dernière lettre, le roi dit que la bourgeoisie doit faire tous ses efforts pour attirer le commerce de Lubeck à Stockholm, ville où l'on peut acquérir de la fortune avec de l'économie et l'esprit du commerce.

[2] Voyez les articles de Vadstena, octobre 1524.

[3] « Nous n'avons jamais entendu que les sénateurs supportassent aucune charge que celle du service auquels ils étaient astreints, eux et les leurs, envers le royaume. » Ce sont les paroles de l'évêque Brask à Thure Jönsson le 22 octobre 1524. Encore cet usage n'eût-il lieu que dans les premiers temps de l'Union ; il se perdit sur la fin.

[1] « Les paysans de notre royaume ne sont pas accablés de contributions comme dans d'autres pays. » (Gustave I[er] à Érik Fleming, 5 décembre 1525. — *Archives du royaume.*)

plus puissante que les évêques étaient seigneurs de fiefs temporels. Ils s'étaient toujours montrés pleins de zèle pour l'Union, et par cette raison ils étaient devenus l'objet de la haine du parti patriote. Engelbrekt avait déjà menacé ouvertement les évêques; ils furent en butte à de vives attaques pendant les règnes de Charles Knutsson et des Sture. Un archevêque vindicatif ouvrit le chemin du trône à Christian-le-Tyran : aussi n'y eut-il jamais en Suède un homme plus chargé de la haine publique que Gustave Trolle[1]. Dans la guerre qui suivit, l'animosité des paysans s'exerça surtout contre les personnes et les biens des évêques; les moines et les clercs en général ne furent pas à l'abri de ces sentimens hostiles, qu'ils provoquaient par leurs mœurs licencieuses et leur profonde corruption[2]. L'Église eut beaucoup à souffrir de cette guerre et de la part même de Christian, qui n'épargnait pas même ses amis[3]. Cependant le clergé formait encore l'ordre le plus riche du pays et le plus puissant par l'influence de son bas clergé.

C'était au milieu de ces difficultés que Gustave devait faire revivre un pouvoir qui n'existait plus en Suède, celui de la couronne : il devait marquer les commencemens de son règne par des demandes multipliées de sacrifices de toute sorte.

Deux sénateurs de Lubeck avaient déjà présenté à la diète d'élection de Strengnäs, en 1523, le compte des secours donnés pendant le siége de Stockholm; ils en avaient réclamé le remboursement immédiat, ou bien, en cas de retard, ils exigeaient comme indemnité la confirmation des priviléges commerciaux de Lubeck, sans restriction, par tout le royaume, et conformément au projet dressé par les négocians de cette ville eux-mêmes. Cette puissante république commerçante, qui se vantait de faire et de défaire les rois dans le Nord[1], venait de conclure un traité avec Frédéric, roi de Danemark, et lui avait promis du secours à certaines conditions pour l'aider à s'emparer de la couronne de Suède. Les légats proférèrent des menaces contre Gustave[2] : la négociation à la reddition de Stockholm dépendait de la volonté de leurs mandataires. On fut obligé de leur accorder toutes leurs demandes[3].

Christian, par ses alliances, était encore à craindre[4], quoiqu'il ne lui restât des trois couronnes du nord au commencement de 1524, que l'île de Gottland dans la Baltique : « Les affaires, lui écrit Séverin Norrby, en sont au point qu'il ne reste à votre majesté que cette misérable terre. » Norrby commandait en son nom dans cette île, d'où il exerçait la piraterie contre les vaisseaux de toutes les nations. Gustave et Frédéric, le sénat suédois et le sénat danois avaient en vain tenté d'ébranler sa fidélite : dans ses lettres au roi déchu, Norrby se plaint des trahisons dont il est victime. Kalmar, qui avait été si bien approvisionné par lui pour toute une année, s'était cependant rendu avec une lâcheté qui méritait un châtiment

[1] Sur le bruit d'une réconciliation entre Gustave et l'archevêque, les Dalécarliens écrivirent que si la chose était vraie, ils ne pourraient pas tenir leur serment de fidélité. Leur franchise ne devait pas l'indisposer. — L'archevêque continuant néanmoins de fomenter des troubles, ils menacèrent de s'armer contre lui, de faire une levée depuis quinze ans et au-dessus et de le combattre tant qu'ils ne manqueraient pas de flèches. (Voyez *Handlingar till Skand. hist.*, 4 del., pages 352, 356.)

[2] Gustave avait deux chapelains, dont l'un tue son confrère d'un coup de hache de combat au milieu d'un repas. (Voyez *Handlingar till Skand. hist.*, t. 17, p. 83.) Le même volume parle des mœurs corrompues de l'ordre des mendians.

[3] Voyez la lettre de l'évêque Brask à la cour de Rome, en date du 5 mars 1533, avant l'avénement de Gustave : « *Ecclesia arosiensis in maximâ paupertate relicta. — Strengnesensis clerus ter uno anno spoliatus. — Scarensis ecclesia per hostes incensa. — Upsaliensis tot afflictionibus preventa. — Vexionensis in terminis hostium. — Lincopensis communis prœda.* — Et si le clergé se plaint, il devient l'objet des railleries : *Sarcasticas consolationes.* » Il attribue toutes ces tribulations à l'hérésie de Luther, qui commence à faire des progrès dans le pays.

[1] « Ce sont les Lubeckois et leur parti qui ont imposé un nouveau roi à la Suède à notre place, » dit Christian II à un chanoine de Cologne dans une lettre datée de Berlin le 26 septembre 1527. (Voyez *Archives de Christian II.*)

[2] « *Coloratis verbis obductas minas.* » (Lettre de l'évêque de Skara à celui de Linköping, Brask.) Celle-ci ne voulut pas se rendre à la diète.

[3] Lubeck et Dantzig, ainsi que les villes composant la ligue anséatique, eurent le privilége exclusif du commerce en Suède avec exemption de droits d'entrée par lettres séparées du roi et du sénat. Un seul sénateur finnois, Canut Eriksson Kurk, refusa d'apposer sa signature à cet acte.

[4] La Norvége le destitua le 5 août 1523. L'année suivante, les villes de Malmö et de Copenhague se rendirent au roi Frédéric. Gustave envoya un renfort d'une compagnie à l'armée du roi Frédéric, qui assiégeait la première ville; il aida aussi à la conquête de l'île de Bornholm avec dix vaisseaux. (Voyez Tégel.)

exemplaire. Dans la Finlande, qui formait la province la plus importante de la Suède par ses revenus, les soldats du roi ne s'étaient pas mieux conduits. Norrby arriva trop tard, car il avait voulu appeler les Russes même à son secours : « Gustave Ériksson, écrit-il dans l'hiver de 1524, arme maintenant pour attaquer Gottland aussitôt que les glaces de la Baltique se rompront; si l'île ne peut être défendue efficacement contre les Suédois par des secours venant de Christian, il demande qu'il lui soit permis d'entamer de suite des négociations, « afin que le pays ne soit pas enlevé à la couronne de Danemark [1]. » L'attaque contre Gottland, dont ces circonstances nous font déjà entrevoir l'issue, fut décidée à l'assemblée des seigneurs à Vadstena, au commencement de l'année. Lubeck, qui avait surtout à souffrir de la piraterie de Norrby, avait poussé à cette expédition par un envoyé qui promit de la part de cette ville des secours en hommes, la remise de l'intérêt de la dette et un dédommagement pour les frais de la guerre au cas où la Suède ne pourrait se maintenir en possession de l'île. L'évêque Brask, à Linköping, au diocèse duquel Gottland appartenait et qui se plaignait déjà que les Allemands qui avaient conseillé l'expédition la feraient manquer, joignit ses prières à celles de l'envoyé, et Gustave se rendit, bien qu'à contre-cœur. Huit mille hommes et la flotte qui devait les transporter à Gottland furent mis sous le commandement de Bernhard de Melen, chevalier allemand qui avait abandonné le service de Christian et avait été nommé sénateur et gouverneur du château de Stegebourg : il avait épousé Marguerite Wasa, cousine du roi; mais des discussions d'intérêt l'ayant rendue ennemie de ce dernier, elle ne fut pas étrangère à la conduite de son mari. Bernhard de Melen occupa le pays sans difficulté; mais le siége de la ville et celui du château de Visby furent conduits par lui avec une telle lenteur que Norrby, avec lequel il entra en conférences secrètes, gagna assez de temps pour livrer la ville au Danemark. Lubeck interposa sa médiation entre Gustave et Frédéric, qui eurent une entrevue personnelle à Malmö. D'après la convention (*recess*) du 1er septembre 1524, Gustave fut obligé de restituer le Bleking au Danemark et de remettre à une époque postérieure l'affaire du Gottland. Cependant il conserva provisoirement Bohuslän et repoussa les prétentions de suzeraineté du Danemark et le renouvellement de l'Union. La trahison de Bernhard de Melen devint de plus en plus patente : il entraîna ses soldats à lui rendre hommage et à lui prêter serment de fidélité, et il occupa le château de Kalmar pour son propre compte, partit pour l'Allemagne afin de s'y renforcer et d'acquérir les moyens de recouvrer la Suède pour Christian II [1]. Le château de Kalmar fut défendu avec une bravoure désespérée contre les attaques de Gustave, qui reprit cette ville non sans de grandes pertes et punit les hommes de la garnison comme traîtres. — Ces événemens se lient à la première révolte qui eut lieu contre Gustave, mais cette révolte, de même que celles qui suivirent, remontait par ses causes à des temps bien antérieurs.

Les principes de la réforme avaient commencé de pénétrer dans le Nord; il fut bientôt reconnu que le roi en était le chef en Suède, quoiqu'il prît ses mesures avec ce mélange de condescendance, d'adresse et de résolution qui le distinguait dans toutes ses actions [2]. Ses opinions se fixèrent à mesure qu'elles furent éprouvées par les événemens. Deux frères, Olaus et Laurentius Petri, qui avaient étudié à Wittenberg, devinrent disciples de Luther, et de retour dans leur patrie, en 1519, ils y prêchèrent pour la première fois la nouvelle doctrine. Ils attirèrent sur eux l'attention de Gustave, qui leur accorda sa protection, quoique l'évêque Brask, qui s'était déjà procuré la lettre d'Adrien VI relative à l'extermination de l'hérésie, réclamât l'établissement de commissaires inquisiteurs dans tous les diocèses et la prohibition de tous les écrits de Luther [3]. Le roi, qui correspondait lui-même

[1] Lettres de Séverin Norrby en date des 7 mars et 14 septembre 1522 et du 14 mars 1524. (Voyez *Archives de Christian II.*)

[1] La lettre, datée de Brandenbourg, 1er mai 1526, se trouve dans les *Archives de Christian II.*

[2] Ce ne fut point par conviction ni par entraînement que Gustave embrassa les nouvelles erreurs; ce fut par calcul et par intérêt. Il voulait s'emparer des libertés publiques au profit de son pouvoir et des biens de l'Église pour grossir son trésor : ce fut son unique but. Sa conduite envers le clergé, qui défendait ces deux choses, ne saurait être disculpée d'hypocrisie. Malheureusement pour le peuple de Suède, il réussit dans son projet. (*Note de l'éditeur.*)

[3] « Ut aliqui deputentur in certis dioecesibus inqui-

avec ce réformateur [1], nomma prédicateur de Stockholm et secrétaire de la ville Olaus Petri, dont les sermons très-hardis avaient déjà fixé l'attention générale sous la diète d'élection à Strengnäs; son frère puîné Laurent fut nommé professeur à Upsala. Là le roi fit ouvrir des conférences sur les nouvelles doctrines et rédiger douze questions [2] qui devaient être examinées plus tard dans un synode suédois [3]. Il nomma son chancelier Laurent Andreæ doyen du chapitre de Strengnäs, puis d'Upsala. Ce seigneur avait passé à Rome le temps de sa jeunesse, et maintenant, dans un âge avancé, il devenait le disciple des deux jeunes luthériens. On peut juger au surplus des principes du gouvernement relativement à la propriété des biens de l'Église par cette réponse du chancelier aux moines de Vadstena, qui se plaignaient de la demande de secours adressée au couvent pour l'expédition destinée contre Gottland : « Le trésor de l'Église appartient au peuple [4]. »

Trois mois après l'avénement du roi au trône, lorsqu'il exposa l'état des finances aux paysans réunis à la foire de Vesterås, le 8 septembre 1523, il évalua à 960,000 marcs la dépense de la guerre [1], ce qui l'avait entraîné à contracter de grandes dettes. Celle de Lubeck, telle qu'elle fut reconnue par la diète de Strengnäs, montait à la somme de 68,681 marcs lubeckois, pour les munitions de guerre, et 8,609 marcs en avances d'argent [2] non compris 200,000 florins pour la solde des mercenaires [3]; ceux-ci furent cependant payés du produit de la vente de l'argenterie des églises, et il ne fut plus question de cette dette. A ces sommes, il faut ajouter celles dont on avait besoin pour la conquête de la Finlande et l'expédition contre Gottland, la répression des révoltes et l'établissement et l'entretien d'un nouveau gouvernement. Aussi les premières années du règne de Gustave furent-elles marquées par la création d'impôts nouveaux et extraordinaires qui frappèrent surtout l'Église, ce dont le roi s'excusa sur les besoins de l'État [4]. Dès 1522, on avait commencé de taxer le clergé et les biens de l'Église; en 1523 on mit sur les églises et les couvens du royaume un impôt en argent sous le nom d'emprunt; en 1524 on demanda de nouveaux secours pour l'expédition de Gottland : dans cette circonstance, le roi fit monnayer sa propre argenterie. En 1525 on logea des cavaliers dans les couvens; on envoya des soldats aux chapitres avec ordre à ceux-ci de les entretenir. En 1526 le roi s'empara des deux tiers des dîmes du clergé, et il se plaignit de ce que ce moyen ne lui avait pas procuré les ressources qu'il en

sitores heretice pravitatis. » Lettre de Brask à Johannes Magnus, qui était arrivé comme légat du pape en 1523. (L. c., t. 17, p. 146.) Il engagea Gustave à faire écrire une lettre contre la propagation du nouveau culte (Voyez *Litteræ domini regis contra opinionem lutterianam*; ibid., p. 159.); mais une autre lettre du même prince à l'évêque Gustave Brask prouve qu'elle n'a jamais été publiée. (Brask, *Skand. handl.*, t. 13, p. 58.) — Deux ans après, Gustave défendit à Brask de traduire et de publier la lettre du pape ni celle de l'empereur, non plus que celle du duc George de Saxe contre Luther, sous prétexte qu'elles excitaient à la révolte. Il supprima l'imprimerie que l'évêque avait établie à Söderköping. (*Skand. handl.*, t. 16, p 43.)

[1] Voyez une lettre du roi à Luther imprimée dans la *Chronique des évêques*, par Spégel.

[2] Elles s'élevaient contre le pouvoir temporel de l'Église : « Periculosi pullulare incipit hereresis illa Lutherena, per quemdam magistrum Olavum, in ecclesia strengnesensi, præsertim directa contra sanctæ romanæ Ecclesiæ ac ecclesiasticam libertatem ad effectum, ut status modernæ Ecclesiæ reducatur ad mendicitatem et statum Ecclesiæ primitivæ. » (Brask à l'évêque de Skara, 12 juillet 1523.—*Skand. handl.*, t. 17, p. 143.)

[3] La discussion eut lieu les jours de Noël 1524 entre Olaus Petri et le docteur Peder Galle, doyen du chapitre des catholiques. Les deux champions écrivirent leurs réponses aux questions que le roi avait posées; elles furent imprimées.

[4] « Quando dicimus Ecclesiæ pecuniam, quid aliud, quam pecuniam populi dicimus? » (*Skand. handl.*, t. 17, p. 206.)

[1] Voyez Fant, *Dissert. de caussis, ob quas Gustavo Ier, contra Christiernum II, opitulati fuerint Lubecenses.* Upsala, 1782. — Cette somme montait à 400,000 thalers en argent de nos jours.

[2] Tégel, *Sartorius*, *Gesch. des Hans. Bundes*, t. 3, p. 159. — Les Lubeckois demandaient deux marcs suédois pour un marc de Lubeck. Le roi ne voulut pas accéder à cette demande.

[3] Voyez sa lettre à l'évêque Brask dans *Linköpings Bibl. handl.*, t. 2, p. 202.

[4] « Loquutus sum majestati suæ de granamine ecclesiarum; respondit, profusis lacrymis, quod nulli mortalium plus displicere possit eadem exactio quam sibi, et quod eam necessitas et nulla voluntas majestatis suæ imperaret. » Johannes Magnus, lettre de l'évêque Brask du 1er août 1523. (*Skand. handl.*, t. 17, p. 157.) Il est probable que les larmes du roi sont un ornement oratoire de Johannes Magnus*; car, dans une lettre de Gustave à l'évêque Brask sur le même sujet, le prince paraît bien loin de s'attendrir. (Voyez *Skand. handl.*, t. 14, p. 50.)

* Qu'en sait-il? (*Note de l'éditeur.*)

attendait : le clergé, disait-on, avait eu soin d'en détourner une partie[1]. La dîme devait être employée à l'acquittement de la dette nationale : telle était l'objet de la subvention que payèrent la noblesse et le clergé en 1526. Les villes furent taxées, et dans toute l'étendue du royaume on établit une contribution en denrées que les paysans pouvaient acquitter plus facilement, vu la rareté du numéraire à cette époque[2]. Des circonstances particulières rendirent les impôts encore plus lourds ; la monnaie d'urgence appelée *klippingar*[3], qui avait circulé à un taux quatre fois au-dessus de sa valeur réelle, fut tout à coup supprimée en 1524. Les différends avec les villes anséatiques et la piraterie de Norrby interrompirent toute communication, circonstance qui fit monter le sel à un prix si exhorbitant que les pauvres furent obligés de s'en procurer en faisant évaporer de l'eau de la mer[4] ; et quand on eut remédié à cette calamité, à la suite du traité de commerce que le roi avait conclu avec les Néerlandais, il survint de grandes disettes en 1527 et 1528 ; il y eut même l'année suivante une maladie pestilentielle nommée *sueur anglaise* ou *sueur froide*. Les chroniques parlent ainsi de la disette : « Le peuple n'avait d'autre pain que celui qu'il faisait avec de l'écorce, et ceux qui pouvaient se procurer des balles s'estimaient très-heureux ; grand nombre de personnes et d'animaux périrent de faim dans le Roslagen et sur les côtes. Le roi fit venir de Livonie quelques milliers de lastes de blé qu'il fit vendre par districts et par paroisses, à un marc le tonneau[5], en faisant veiller sévèrement à ce qu'on ne l'enchérît pas pour les pauvres ; mais le peuple avait tant d'ingratitude et de malignité qu'il n'en sut aucun gré au roi et qu'il le surnomma *roi de famine et d'écorce.* »

Les clercs représentaient la disette comme un effet de la colère céleste, qui châtiait un roi hérétique. Gustave avait doublement à faire pour réprimer en même temps leur mécontentement et l'exagération des apôtres de la nouvelle doctrine. La bourgeoisie allemande de la capitale avait adopté avec ardeur les idées réformatrices de cette époque, et quand le roi rentra dans Stockholm, dans l'automne de 1524, après l'entrevue de Malmö, il trouva cette ville en combustion par l'arrivée de deux anabaptistes, Knipperdolling (qui fut plus tard un des chefs des fanatiques de Münster, où ses os ont été conservés dans une cage de fer placée sur la tour) et Melkior Rink. Ils avaient trouvé des partisans, s'étaient emparés de l'église Saint-Jean, prêchèrent sur l'Apocalypse, enfoncèrent des églises et des couvens, traînèrent par les rues et les places publiques les images des saints et les ornemens sacrés. Olaus Petri lui-même autorisa ces scènes de désordre par son silence. Le roi blâma fortement cette condescendance et bannit du pays ces hommes turbulens. Cette conduite des anabaptistes excita une indignation générale, qui fut portée à son comble dans les campagnes par la conduite des nouveaux prédicateurs. Lorsque le roi entreprit sa tournée autour du royaume, il leur fit de vifs reproches, disant qu'ils mettaient trop de violence dans leurs paroles, qu'ils n'employaient pas la meilleure manière d'enseigner au peuple le vrai sens de la parole de Dieu ; il leur fit sentir en outre la honte de la vie corrompue que menaient la plupart d'entre eux. Il chercha surtout à tranquilliser le peuple par l'assurance que son dessein n'était pas d'introduire une nouvelle doctrine[1], mais seulement de faire disparaître des abus.

[1] C'est ainsi que se plaignent tous les spoliateurs. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Voyez Stjernman, *Riksdagars och mötens beslut*, t. 1.

[3] Le *klipping* de Gustave équivalait à 18 *penningar*, qui répondent à 3 schillings (5 *rundst*) ; la véritable valeur n'était que de 9 *rundstycken*. L'Église avait été obligée de donner en échange des *klippingar*.

[4] Voyez les lettres du roi datées du 20 avril 1526 et publiées dans tout le royaume. Elles annonçaient que des vaisseaux hollandais étaient arrivés à Stockholm avec du sel, des draps, du vin et d'autres objets de commerce. Il prie le peuple d'avoir bon courage et d'être persuadé que la dureté des temps cessera bientôt. (*Archives du royaume.*)

[5] Après 1527, la monnaie était tellement dépréciée que 3 marcs correspondaient à 1 thaler d'argent. (*Hallenberg*, p. 112.)

[1] On voit par la lettre de Gustave aux habitans de la Helsingie (1526) sous quel jour il présenta aux paysans l'affaire de la religion. « Quelques moines et clers nous ont accusés de mauvaises intentions parce que nous ne permettons pas qu'ils agissent contre les préceptes de la religion. » Voici quelques-uns des griefs du roi contre le clergé : « Les ecclésiatiques refusent de donner le sacrement à leurs débiteurs au lieu de se conformer à la loi à cet égard ; si un pauvre prend un oiseau ou pêche le dimanche, l'Église le condamne à payer une amende à l'évêque et au curé, sous prétexte de la profanation du sabbat ; le clergé possède beaucoup de

Plus d'un roi de l'Union avait été déposé pour de moindres causes. Ce ne fut pas sans étonnement que les Suédois s'aperçurent qu'ils n'avaient pas seulement dans Gustave un libérateur, mais qu'ils avaient encore accepté un maître. Mais on était si habitué au changement! « L'esprit du peuple est inconstant chez nous[1], » écrit confidentiellement le prudent prélat Brask à un collègue de la diète d'élection de Strengnäs, en 1523; en conséquence il s'abstint de s'y rendre lui-même, au grand mécontentement du peuple et du roi, et il envoya à sa place son chancelier, avec recommandation de bien peser ce qu'il signerait. Gustave ne devait pas tarder à justifier les prévisions de l'évêque. La première révolte contre lui avait pour objet de relever la maison de Sture, qui était aimée et estimée dans tout le royaume.

Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis l'élection de Gustave lorsqu'il fit la triste expérience de cette versatilité : deux évêques, qui lui devaient leur nomination, étaient à la tête des mécontens. Ce fut sans doute une circonstance heureuse pendant la lutte avec l'Église que la vacance de tous les évêchés du royaume, à l'exception de deux, à l'avénement du roi[2]; mais il se trompait s'il comptait sur l'affection de ces nouveaux prélats, qui lui devaient leur élévation : ils devinrent tous ses ennemis, les uns plus tôt, les autres plus tard. Petrus Jacobi, plus connu sous le nom de Pierre (Peder) Sunnanwäder, ex-chancelier du régent Sten Sture le jeune, fut nommé évêque de Vesterås. L'élection avait eu lieu avec le consentement bien motivé des Dalécarliens[3], comme il le dit lui-même; mais dès la première année il fut convaincu de les avoir excités à la révolte, et ses propres lettres furent présentées comme preuves par Gustave au chapitre de Vesterås. Il fut destitué, et le même sort frappa le doyen Canut, nouvellement élu archevêque, qui s'était constitué défenseur du premier. Ils se sauvèrent en Dalécarlie, où ils cherchèrent à soulever les paysans. Ceux-ci écrivirent à Gustave qu'ils ne voulaient pas souffrir plus longtemps les impôts en argent sur les églises, les couvens, les clercs, les moines, les villes et les paysans; ils lui déclarèrent qu'ils lui refuseraient obéissance s'il ne faisait pas baisser le prix élevé de toutes les denrées, s'il ne chassait les étrangers de son sénat[1] et s'il ne se purgeait de l'accusation d'avoir emprisonné Christine Gyllenstjerna et empoisonné ou exilé son fils Nils Sture.

Ce fut vers cette époque que, sur la demande de Gustave, s'ouvrit la prison où la veuve de Sture gémissait en Danemark. Christine Gyllenstjerna trouva à Kalmar son fils aîné, Nils Sture, âgé de douze ans, récemment revenu de Dantzig, où il avait été envoyé en 1520 pour échapper aux poursuites de Christian. Bernhard de Melen chercha, en retenant le jeune Sture, à colorer sa propre défection : il laissa en son absence le commandement du château de Kalmar à un ancien serviteur de la cour de Sture[2]. Le bruit se répandit bientôt dans le pays et à l'étranger[3] que Séverin Norrby recherchait la main de Christine Gyllenstjerna pour arriver par cette alliance au trône de Suède. Gustave réfuta officiellement ces bruits propagés par la malveillance[4] : il soupçonnait Christine d'avoir alimenté ces trames[5]. Elle nia que Norrby eût jamais reçu ses promesses

terres qui appartiennent à la couronne et s'attribue la part du roi dans les amendes*, etc. » (Voyez les *Archives du royaume.*)

[1] « Sententia vulgi nostri facile solet variari. Hæc fiducialiter vobis scribimus. » Lettre de l'évêque Brask à celui de Skara. (Voyez *Skand. handl.*, t. 17, p. 131.) Ce ne fut que sur la fin de l'année que Brask rompit toute relation avec l'archevêque exilé, Gustave Trolle, à qui il s'était recommandé avant son départ : « Rebus regni tunc in eo statu existentibus, ut difficillimum videretur regem Christianum dejici posse. » (Brask à Gustave Trolle, 18 octobre 1523. — L. c., p. 171.)

[2] Upsala, Strengnäs, Vesterås, Skara et Abo. Il ne restait des anciens évêques qu'Ingemar, prélat d'un caractère accommodant et affaibli par l'âge, à Vexiö, et Hans Brask.

[3] « Maturo Vallensium consilio. » (Lettre à l'évêque Brask. — *Skand. handl.*, t. 17, p. 123.) C'était un privilége que les Dalécarliens s'attribuaient.

* Beau motif pour entraîner un peuple dans son apostasie :

[1] Voyez les plaintes et lettres des Dalécarliens, *Archives du royaume* de l'année 1524.

[2] L'évêque Brask écrivit à Thure Jönsson que Bernhard de Melen avait nommé Henri Jute commandant de Kalmar, et que celui-ci avait Nils Sture chez lui, ce qui éveilla des soupçons sur la conduite de sa mère. (*Skand. handl.*, t. 14, pages 63, 64.)

[3] Dans une lettre de Mecklenbourg, mais qui n'est pas signée (*Archives de Christian II*), il est fait mention du mariage de Norrby avec Christine Gyllenstjerna, qui lui apportait en dot le royaume de Suède.

[4] Lettre à la noblesse et aux paysans de Småland en date du 25 mars 1525. (*Skand. handl.*, t. 14, p. 44.)

[5] Gustave écrit à l'évêque Brask que Séverin Norrby avait envoyé des émissaires auprès de Christine Gyllenstjerna pour conclure le mariage, afin qu'elle et ses

ou son amour, quoiqu'elle lui en eût laissé l'espoir[1]; elle pria le roi de lui choisir un nouvel époux. Gustave prit le jeune Nils Sture à sa cour, mais il le renvoya en 1527 au printemps. Nils mourut à Upsala dans l'été de la même année[2]. Le roi était mécontent de la conduite de ce jeune homme : des imposteurs effrontés firent courir le bruit qu'il s'était évadé pour sauver sa vie. Nous verrons bientôt un faux Sture se présenter sous le nom de Nils au fond de la Dalécarlie.

Des intérêts impossibles à concilier s'étaient heurtés dans cette circonstance : les manœuvres des mécontens tendaient à la fois à relever la maison des Sture et à rétablir le roi Christian. Norrby attendait ce résultat de ses combinaisons; c'est ce que prouve l'assertion écrite du roi Christian : « Que si Séverin Norrby, par son alliance avec Christine, devenait régent du pays, il serait maintenu dans le gouvernement comme lieutenant de Christian en payant une redevance annuelle[3]. » Ce malheureux prince fit publier des lettres patentes qui conféraient à Norrby tout son pouvoir royal jusqu'à ce qu'il pût lui-même rentrer dans les trois royaumes. Norrby, qui se défendait encore à Gottland, fit une invasion en Scanie au printemps de l'année 1525[4]. Le plat pays et toutes les villes, à l'exception de Malmö, prêtèrent de nouveau serment à Christian. Les deux évêques se prononcèrent contre Gustave, qu'ils regardaient comme ennemi de leur religion, et ils excitèrent les Dalécarliens à prendre les armes[1] en répandant par des lettres le bruit qu'ils étaient prêts à marcher.

Ces lettres, publiées dans le royaume aux Pâques de 1525, provoquaient tous les Suédois à la révolte. Ne trouvant pas la sympathie sur laquelle ils avaient compté, les agitateurs quittèrent la Dalécarlie et se sauvèrent en Norvége. Gustave obtint leur extradition et leur accorda le sauf-conduit qu'il leur avait promis, mais il les avertit qu'ils répondraient aux juges compétens et subiraient la peine à laquelle ils pourraient être condamnés. L'archevêque Olof, à Trondheim, dans sa lettre au roi prétendit que les accusés étant clercs, les seuls juges compétens étaient les prélats du royaume[2]; mais Gustave ferma l'oreille à ces réclamations. Malgré les protestations des prélats présens et du chapitre d'Upsala, il fit condamner Canut et Sunnanwäder tous deux comme traîtres par le sénat : les prières[3] ne purent empêcher l'exécution de l'arrêt. Avant de recevoir la mort, ils furent exposés à un traitement ignominieux et à des outrages qu'on ne saurait approuver, quoique la loi eût probablement en vue de montrer par là que la dignité épiscopale n'était pas une sauvegarde contre la peine due à la révolte[4]. Les condamnés furent traînés dans les rues de Stockholm revêtus de chappes déchirées, assis à rebours sur des rosses, l'un avec une couronne de paille, l'autre avec une mitre d'écorce sur la tête. Des hommes travestis en pasquins circulaient autour d'eux en criant : « Voici le seigneur Pierre Sunnanwäder, le nouveau roi! » Ils parcoururent ainsi toutes les rues, et on força les malheureux qu'on menait au supplice de boire à la santé du bourreau[5].

enfans régnassent un jour sur la Suède, et qu'elle s'était laissée prendre à ce piége. (L. c., p. 32.) Une autre lettre, en date du 15 février 1525, à Måns Bryntesson (Liljehök), commandant d'Elfsborg, dit que Christine et ses partisans pratiquent de dangereuses manœuvres. Il le prie d'employer tous ses espions dans le royaume et hors des frontières. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[1] Dans une lettre du 26 décembre 1526 (citée par Hvitfeldt dans l'histoire du roi Frédéric Ier), elle exprime le désir qu'on conseille à Norrby de ne plus lui parler de mariage. Elle lui écrivit que si elle voulait contracter de nouveaux liens, elle le préférerait à tout autre; qu'elle lui avait donné un anneau, mais qu'elle ne s'était encore engagée par aucune promesse. A Noël de 1526, le roi la fiança à Jean Thuresson (Roos), fils de Thure Jönsson.

[2] Dans la lettre datée de Gripsholm du 1er avril 1527, Gustave exprime à Christine Gyllenstjerna son mécontentement sur la conduite du jeune Sture. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Voyez les *Archives de Christian II.*

[4] On peut lire la lettre dans Hvitfeld, *Histoire de Frédéric Ier.*

[1] Confession de Pierre Grim. (Voyez Troil, *Handlingar*, t. 2, p. 282.)

[2] Lettre de l'archevêque au roi, datée de Nidaros, du 5 juillet 1526. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Voyez la réponse du roi. (Troil, t. 2, p. 269.)

[4] Il est vrai qu'il entrait dans le plan de décatholiser la Suède, car l'avilissement de l'épiscopat par le souverain est un des moyens les plus efficaces pour préparer le peuple à écouter favorablement les apôtres des nouvelles doctrines. (*Note de l'éditeur.*)

[5] Ce fait eut lieu dans l'automne de 1526 au jugement de Canut, et non à celui de Pierre Sunnanwader. Celui-ci ne fut mis sur la roue qu'au mois de février 1527. Le premier subit sa peine à Upsala; l'autre à Stockholm.

On commençait à voir par qui la Suède était gouvernée. On ne se rendrait pas facilement compte de toute la hardiesse que Gustave développa dans chaque circonstance où il se trouva engagé, non plus que de la rigueur qu'il mit d'abord dans l'exercice du pouvoir sous l'apparence du calme et tout en ayant l'air de faire des concessions. Toutes les fois qu'il n'était pas forcé d'user de tempérament, il agissait comme il le fit en cette occasion, poussant toujours les choses plus loin que ses adversaires ne pouvaient s'y attendre. Ce caractère indique une de ces âmes qui nourrissent le désir ou la volonté de changer l'avenir. Celui qui voudra étudier la conduite de Gustave dès son origine pourra consulter sa correspondance avec l'évêque Brask ; elle renferme les documens les plus précieux sur les premières années de ce règne. Ce prélat était sans contredit le plus puissant, le plus instruit[1] de la Suède dans les temps anciens. Il était dans un sens patriote sincère ; il avait sur la culture et l'industrie des idées que Gustave lui-même et d'autres hommes éminens du pays[2] adoptèrent plus tard. Il aimait aussi la liberté suédoise; il la définit ainsi dans ses lettres à son ami Thure Jönsson : « La liberté du royaume, dit-il, est appuyée sur l'Église et sur la noblesse[3]. » C'était là ce qui l'avait rendu l'adversaire et le censeur du gouvernement des Sture[4]. Il avait montré d'abord pour le jeune roi une affection vraiment paternelle ; il l'appelait son *cher* Gustave lorsqu'il était régent ; il en recevait en retour le titre de *monseigneur* et, après son avénement au trône, la confirmation de tous les priviléges de son diocèse et de son église[5]. Mais il devait bientôt éprouver lui-même la vérité des paroles du roi au dernier archevêque catholique, Johannes Magnus : « Votre éminence et notre éminence ne peuvent se trouver sous le même toit[1]. » La résistance du prélat commença avec les empiétemens de Gustave sur les priviléges du clergé, et à chaque obstacle que le roi rencontrait, il faisait un pas de plus, comme pour pousser à bout son plus puissant adversaire, en sorte que celui-ci se disposa à quitter le royaume, à l'exemple de Johannes Magnus; mais avant de pouvoir exécuter son dessein, il lui était réservé de voir la puissance du clergé abattue en Suède : des symptômes, qui devenaient de jour en jour plus alarmans, annonçaient de loin cette catastrophe.

Olaus Petri, quoique prêtre, se maria à Stockholm en 1525 : « Il veut prendre la défense du mariage la loi de Dieu à la main, » dit le roi dans sa lettre à l'évêque Brask. Cette défense en effet ne tarda pas à paraître[2], et l'auteur eut bientôt de nombreux imitateurs. L'usage du latin dans la célébration de l'office divin fut supprimé, par un arrêté du magistrat, dans la capitale ; Gustave lui-même, à cheval au milieu de toute la population des environs, réunie sur l'une des collines d'Upsala pour la fête de Saint-Érik, parla contre les abus des prières latines et de la vie monastique. Dans une visite au chapitre, il demanda de qui l'Église tenait son pouvoir temporel, et si l'Écriture le lui conférait[3]. En revanche, il confirma les priviléges de la noblesse, dans l'assemblée des seigneurs, à Vadstena. Il s'appuyait sur les no-

[1] Brask pria Petrus Benedicti, qui en 1524 se rendait à l'étranger, de lui envoyer des fabricans de papier et de verre, de s'instruire dans l'exploitation des mines de fer et de cuivre et d'apprendre par la pratique l'art des pharmaciens (*laborare in apotheca*). Brask avait dessein d'établir une pharmacie, etc. (*Skand. handl.*, t. 13, p. 114.)

[2] L'évêque Brask, dans une lettre à Thure Jönsson, de l'année 1526. (Voyez *Linköping, Bibliot. handl.*, t. 1, p. 191.)

[3] Voyez *Scandinaviska handlingar*, t. 13, p. 120.

[4] Il attribua à Sten Sture l'aîné les troubles auxquels le royaume avait été exposé pendant plusieurs années. (L. c., t. 14, p. 47.) Il avait porté des plaintes contre Sten Sture le cadet; la veuve de celui-ci le réconcilia.

[5] « Confirmatio D. Gostavi regis electi privilegiorum Domini Lincopensis et ecclesiæ, ibidem du 18 octobre 1523. » (L. c., t. 17, p. 190.)

[1] On dit que Gustave répondit ainsi à la santé de l'archevêque dans un festin à Upsala : « Notre grâce porte la grâce à votre grâce. » (*Chronique des archevêques*, de Rhyzelius.) Le faible Johannes Magnus était arrivé en Suède comme légat du pape ; il avait été reçu en cette qualité avec respect par le roi ; mais l'espoir d'obtenir le siége archiépiscopal, vacant par la destitution de Canut, fit qu'il traita les nouvelles doctrines avec beaucoup de ménagement. A l'instigation de Brask, il voulut montrer de l'indépendance ; mais il s'y prit maladroitement : il fut destitué et obligé de fuir du royaume, dans l'automne de 1526, et de gagner la Pologne sous prétexte d'une mission. Il paraît que l'évêque Brask voulait, dans le même temps, quitter le pays, car il demanda deux fois sans l'obtenir la permission de visiter Gottland. Ce fut sous ce prétexte qu'il abandonna la Suède l'année suivante.

[2] Voyez l'*Histoire de Hvitfeld*.

[3] On aurait pu lui faire la même question relativement au sien, et surtout à celui qu'il s'attribuait de prêcher l'erreur au peuple suédois. (*Note de l'éditeur.*)

bles contre le clergé en leur montrant les avantages qu'ils pouvaient tirer de la réduction ou de la reprise des terres appartenant à l'Église[1]. Il éleva lui-même des prétentions sur le couvent de Gripsholm, comme héritier de Sten Sture l'aîné, qui en était fondateur; suivant lui, l'autorisation que son père avait accordée à cette fondation n'avait pas été libre; il prit donc ses mesures quelque temps après sans attendre la décision du sénat, mais en invoquant le libre consentement des moines à leur spoliation. Des lettres patentes furent expédiées dans toutes les provinces pour en instruire le peuple et prévenir les fausses interprétations, en présentant cet acte comme une sorte de faveur que le roi voulait bien accorder au monastère[2]. Ce fut vers cette époque que Gustave écrivit à l'évêque Brask[3], occupé à dresser l'inventaire des propriétés du couvent de Nydala, que « lui, le roi, voulait prendre cet inventaire lui-même, » ce qu'il fit, de manière que les couvens l'un après l'autre restèrent à sa disposition. Les fiefs temporels des évêques furent supprimés[4]; les amendes (*sakören*) qui leur revenaient furent touchées par les employés du roi, et l'on n'eut aucun égard aux plaintes qui en résultèrent de la part des intéressés; la juridiction qui appartenait auparavant au clergé fut tellement restreinte qu'elle devint à peu près nulle, et le roi prononça dans les affaires de l'Église; des lettres de protection furent accordées aux moines et aux sœurs qui voulaient quitter leurs cloîtres[5], et la nullité des excommunications fut prononcée[6]. Gustave ne s'arrêta pas là: il destitua et nomma des clercs; il se déclara, au préjudice des évêques, successeur légal des clercs qui mouraient intestats; il lui arriva même de s'emparer de leur fortune, contrairement à leur dernière volonté[1]; quelquefois il partagea les revenus avec les évêques, suivant son bon plaisir.

C'était au milieu d'un peuple révolté que le roi opérait ces réformes. Après avoir abandonné les prélats que nous venons de citer, les Dalécarliens, dès l'automne de 1525, s'étaient réconciliés avec Gustave sur le ting de Tuna; mais cette réconciliation fut de courte durée. L'année suivante ils refusèrent comme illégal le paiement de l'impôt qu'il avait décrété pour l'amortissement de la dette nationale[2]; ils furent soutenus par tout le Norrland. Six mois après la mort du jeune Nils Sture, un imposteur se présenta sous son nom dans les provinces les plus éloignées: il s'était échappé, disait-il, des mains d'un roi impie et hérétique, qui ne pouvait souffrir dans sa cour le véritable héritier de la couronne, qui portait la main à son épée chaque fois qu'il le voyait et qui en voulait évidemment à sa vie. Le faux Sture était un jeune paysan de la paroisse de Björksta, dans le Vestmanland, fils naturel de la femme d'un pauvre laboureur et plus âgé que celui dont il empruntait le nom; sa figure était belle; il ne manquait ni d'astuce ni d'éloquence (les Dalécarliens versèrent des larmes en l'entendant). Il avait quelque expérience du monde, ayant servi à la cour des seigneurs; Pierre Grim, ancien courtisan au service de Sten Sture le jeune et plus tard confident de Pierre Sunnanwäder, lui avait appris son rôle; de nombreux partisans s'attachèrent à lui dans la haute Dalécarlie, où le nom des Sture était aimé et respecté;

[1] Les paysans crièrent qu'ils voulaient conserver les moines, et qu'ils aimaient mieux les nourrir que de les chasser. (Voyez Tégel.)

[2] Les lettres des moines qui accompagnaient celles du roi portaient qu'ils avaient demandé à quitter leur couvent; que le roi leur avait donné des habits et de l'argent, et que c'était comme garantie de ces avances qu'ils lui avaient remis tous leurs biens sans aucune prétention de sa part, etc. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Le 29 août 1526.

[4] L'évêque Brask perdit les districts de Gullberg, de Boberg et d'Aska.

[5] Voyez les *Archives du royaume* du 27 décembre 1526.

[6] Le roi déclara nulle l'excommunication lancée par l'évêque Brask contre Olof Tryste, noble d'Ostrogothie, au sujet du mariage de celui-ci avec une jeune demoiselle que ses parens lui refusaient. Ils voulaient l'enfermer dans le couvent de Vadstena pour la soustraire aux prétentions d'Olof.

[1] Le curé de Munktorp, du diocèse de Vesterås, venait de mourir. Gustave ordonna à ses agens de lui envoyer une partie de l'argenterie du défunt et de réserver son cheval pour le service du royaume, etc.

[2] Le roi paraît avoir quelques doutes sur la légalité de cette contribution lorsqu'il s'en explique avec les employés des provinces : il leur dit que c'est le sénat qui l'a ordonnée, et il les prie de faire tous leurs efforts pour convaincre les paysans que cette contribution est nécessaire. Il est assez difficile en général de distinguer les prières de Gustave de ses ordres, car il finit toujours par ordonner, bien qu'il commence par prier. Il se plaint, surtout dans une lettre à l'évêque de Skara (1527), des accusations et des calomnies don il est l'objet de la part des paysans de la Dalécarlie et de la Helsingie au sujet de ces contributions.

l'archevêque de Drontheim épousa sa cause. Fiancé en Norvége avec une femme de haute naissance, il s'entoura d'une cour et d'une garde (un moine, Olof, était son chancelier), prit le titre de seigneur ou roi de Dalécarlie (*Daljunkaren* ou *Dalekungen*) et fit aussi frapper des monnaies à son effigie.

A cette époque plusieurs provinces se constituèrent en révolte ouverte contre l'autorité supérieure : c'était pour ainsi dire une affaire d'habitude; aussi s'en mit-on peu en peine, car il arrivait souvent que ces mouvemens n'avaient pour but que d'obtenir des conditions à la soumission, et Gustave ne se montrait pas difficile dans ces sortes d'arrangemens. Il n'est pas de rebelles avec qui Gustave n'ait traité, mais il n'en est point qu'il n'ait punis. Les négociations avec les Dalécarliens durèrent plus d'une année : ils se plaignaient de ce qu'il souffrait dans sa cour des habits de forme nouvelle; ils exigeaient aussi, dit-on, qu'il fît brûler tous ceux qui mangeaient de la viande le vendredi, et il écouta toutes ces plaintes avec patience. On discuta sur l'impôt, qu'ils refusaient unanimement de payer[1]; il fut encore question du faux Sture, qui avait des partisans dans les paroisses supérieures où Gustave avait d'abord planté l'étendard de l'insurrection, tandis que le district des mines et le midi de la province étaient restés fidèles à leur roi. Sur ces entrefaites, Gustave convoqua à Vesterås, pour le 16 juin suivant, la diète qui devait devenir si remarquable.

Il avait déjà annoncé dans les premiers jours de 1527 qu'il voulait, de concert avec son sénat et les hommes les plus instruits de son royaume, examiner les disputes qui avaient éclaté en matières religieuses. Depuis son avénement au trône, on avait tenu une ou deux fois par an des diètes et des assemblées de seigneurs; ces convocations étaient nécessaires dans la position où se trouvait le roi, à cause des plaintes nombreuses dirigées contre lui. Il paraît que ces assemblées ne se composaient le plus souvent que des seigneurs et des sénateurs qui demeuraient dans le voisinage du lieu où elles se tenaient; quelquefois le roi et le sénat seuls prenaient une décision. A Vesterås, l'assemblée fut nombreuse; il s'y trouva 4 évêques[1], 4 chanoines, 15 sénateurs, 129 nobles, 32 bourgeois[2], 14 mineurs et 105 paysans de toutes les provinces du royaume, la Dalécarlie exceptée[3] : personne ne se présenta au nom de cette dernière, non plus qu'au nom de la Finlande, dont il paraît qu'on n'avait pas convoqué les députés, quoique le décret de l'assemblée des états y eût été promulgué. La noblesse avait reçu l'ordre de s'y rendre en armes : le roi comptait sur son appui pour le coup décisif qu'il se proposait de porter au clergé. On avait déjà remarqué avec étonnement, dans un banquet qu'il donna aux états, que les évêques, qui dans toutes les occasions avaient jusqu'alors occupé les premières places, qui même précédaient le régent en cas de vacance du trône, étaient placés au-dessous du sénat. Les prélats se réunirent le jour suivant, portes closes, dans l'église de Sainte-Œgide : là, encouragés par l'évêque Brask, ils signèrent une protestation contre tout acte attentatoire aux priviléges de l'Église; ils cachèrent l'écrit sous le pavé, où on le retrouva quinze ans après. — Les états tinrent leurs séances dans la salle du couvent des dominicains, à Vesterås. Le discours d'ouverture fut prononcé par le chancelier Laurentius Andreæ, qui traça le tableau de l'état du royaume; il rappela ce que le roi avait fait pour la Suède et dans quelles circonstances il s'était chargé du fardeau du gouvernement : « Le roi, dit-il, aurait eu raison de s'y refuser, dans la crainte qu'on ne voulût se conduire envers lui comme on l'avait fait avec plusieurs de ses prédécesseurs[4], qui avaient si souvent éprouvé l'inconstance des Suédois et le peu d'intérêt qu'ils portaient aux affaires du gouvernement et à celui qui en était le chef. S'il avait accepté, c'était pour ainsi dire par inexpérience, et il s'en repentait, car il lui était impossible de conduire un peuple qui prenait la hache et menaçait du bâton

[1] Lettre du roi (2 mars 1527) aux populations de la Dalécarlie. (Voyez les *Archives du royaume* pour 1527.)

[1] C'étaient l'évêque Brask, de Linköping; Magnus Haraldi, de Skara; Magnus Sommar, de Strengnas, et Petrus Magni, de Vesterås.

[2] Les députés de la ville de Stockholm, qui exercèrent une grande influence, n'étaient pas compris dans ce nombre.

[3] Le roi s'en plaignit. (Voyez les *Archives du royaume* du 14 février 1527.) Il y avait des députés du Kopparberget. Les négociateurs dalécarliens arrivèrent aussi plus tard.

[4] Voyez Tégel.

ficelé et noirci au feu (*budkafle*)[1]; dès que le roi voulait réformer quelque abus, surtout dans ces montagnes de la Dalécarlie, dont les paysans s'enorgueillissaient d'avoir élevé Gustave sur le pavois et qui n'en avaient pas moins déserté leurs rangs pour rentrer dans leurs foyers après la victoire de Vesterås, qui n'était que le commencement et non la fin de la délivrance de la patrie. Maintenant, ajouta le chancelier, ils s'imaginent qu'ils ont tout fait, ils veulent renverser ou élever ceux qu'ils leur plaît; ils demandent plus de liberté que n'en ont les habitans du reste de la Suède, comme si ceux-ci n'étaient que des esclaves vis-à-vis d'eux. Les envoyés de l'Allemagne sont là, ils demandent ce qui leur est dû; les Dalécarliens se figurent sans doute que les Allemands recevront en paiement leur sédition? On mettra tout sur le compte du roi, et la cherté des denrées; à laquelle il a remedié selon ses moyens, et les impôts sur les églises et sur les couvens, impôts qui trouvent leur justification dans les embarras où s'est trouvé l'État; comme s'il n'était pas juste que les biens que le peuple avait donnés si abondamment à l'Église fussent employés à le soulager quand les circonstances le commandent! Enfin on accuse le roi d'introduire une croyance nouvelle dans le pays, parce que lui et beaucoup d'autres ont commencé à réfléchir sur la manière dont ils ont été trompés et plus d'une fois opprimés par les gens d'Église, qui se croient sous la protection du pape[2]. Depuis longtemps les rois de ce pays ont été exposés à l'agression de cette association romaine; ils ont vu les évêques se présenter en armes et souvent se révolter contre eux, comme l'archevêque Gustave Trolle qui disait à Sten Sture qu'il avait reçu du pape une épée bien effilée et qu'il était décidé à porter dans la lutte d'autres armes que des cierges. Le régent ne pouvait entretenir que cinq cents hommes pendant la guerre, parce que les moines, les prêtres, les églises, les couvens possédaient les deux tiers du territoire. Le roi convient qu'il a fait prêcher la parole de Dieu et l'Évangile; il a fait prévenir les prédicateurs de venir expliquer leur doctrine en sa présence; plusieurs sont arrivés et se montrent prêts à en rendre compte; mais les prélats de l'Église s'en soucient peu, ils tiennent à leurs idées bonnes ou mauvaises. On fait courir sur Gustave des bruits infâmes: on dit qu'il ne veut plus de prêtres[1], et pourtant il veut vivre et mourir en chrétien; il sait fort bien qu'il faut des hommes qui enseignent la religion, et il les soutiendra en toutes choses s'ils remplissent bien leurs fonctions; mais quant à ceux qui ne sont d'aucune utilité, ce sera aux états à décider de leur sort. Qu'on lui donne un fief dans le royaume, et il est prêt à déposer les insignes de sa puissance et à remercier le peuple de l'honneur qu'il en a reçu; mais si on veut qu'il conserve le gouvernement, on doit lui fournir pour gouverner des moyens dont l'urgence se fait sentir plus que jamais.

» La manière dont on fait la guerre en pays étranger exige plus de frais; les châteaux et les places fortes du royaume sont en ruine ou détruits, les revenus de la couronne ont été dilapidés à l'époque où chacun voulait être maître sur ses paysans; cependant la noblesse est si affaiblie qu'elle ne peut remplir les devoirs que lui prescrit la défense de la patrie; les douanes n'existent plus, les mines de cuivre et d'argent sont en décadence, l'industrie des villes est morte, la rivalité des villes et des campagnes a anéanti le peu de commerce qu'il y avait; les dépenses annuelles de la couronne excèdent les revenus de plus du triple: cet état de choses demande un promp remède, quel que soit celui qui gouverne.»

Après la lecture de ce discours, le roi demanda la réponse de la noblesse et des évêques. Thure Jönsson, doyen du sénat et élevé par Gustave l'année précédente à la dignité de grand maître de la maison du roi (*riks hofmästare*), demanda la parole au nom de l'évêque Brask. Il dit qu'il reconnaissait les devoirs qui le liaient au roi; que cependant, malgré sa position, il devait avant tout obéissance au pape

[1] Bâton dont on se servait autrefois pour avertir de quelque danger. Il se transportait de hameau en hameau. Lorsqu'il était garni d'un cordon et noirci au feu par un bout, cela indiquait qu'un soulèvement était devenu nécessaire pour faire face à un grand péril.

[2] L'exagération de ces plaintes est évidente; mais elle était nécessaire pour masquer adroitement les projets liberticides et anti-catholiques de Gustave. Jamais usurpateur d'un pouvoir n'épargna la calomnie à ses adversaires. (*Note de l'éditeur.*)

[1] Nous ne voyons pas ce qu'il y avait d'infâme à dire la vérité; c'est la récrimination d'un perfide dont on démasque les projets trop réels. (*Note de l'éditeur.*)

dans les affaires spirituelles, et qu'il ne pouvait sans son assentiment approuver aucun changement dans la religion ni aucun retranchement dans les possessions et les priviléges de l'Église; que si quelques clercs et quelques moines dépravés avaient cherché à fonder leurs revenus sur des superstitions que les chefs de l'Église eux-mêmes désapprouvent, il fallait réprimer ces scandales et punir les coupables.

Le roi demanda au sénat et à la noblesse si la réponse leur paraissait satisfaisante. Thure Jönsson répliqua qu'il n'y avait rien de mieux à dire : « Alors, dit Gustave, il m'est impossible d'être plus longtemps votre roi. J'attendais de vous une autre réponse, je ne m'étonne plus que les paysans montrent tant de désobéissance et m'opposent tant d'entraves quand ils ont de pareils conseillers. Ils ne reçoivent pas une goutte de pluie, un nuage n'obscurcit pas le soleil qu'ils ne m'en accusent : les temps sont-ils durs, la famine et la peste viennent-elles fondre sur eux, c'est encore moi qui en suis cause. Tout le monde se mêle de censurer mon administration : je vois au-dessus de moi des moines, des clercs, des créatures du pape, et pour les soins que je vous prodigue, je n'ai d'autre récompense à attendre que la hache que vous voudriez voir brandir sur ma tête, quoique aucun de vous n'ose en tenir le manche; mais je saurai me soustraire à une telle récompense. Qui voudrait être votre roi à cette condition ? Le démon dans l'enfer ne le voudrait pas ; à plus forte raison un homme..... Je vous prie donc de penser à me rembourser tout ce que j'ai dépensé pour vous, afin que je puisse fuir une patrie ingrate que je ne veux revoir jamais. » Après ces mots, des larmes mouillèrent les yeux du roi et il quitta la salle.

La consternation était à son comble ; personne n'osait parler, encore moins conseiller. Thure Jönsson seul voulut faire preuve de courage ; il fit battre le tambour en retournant chez lui, disant : « Personne cette année ne me fera païen, luthérien ou hérétique. » Mais le jour suivant, les nobles se montrant toujours irrésolus, les paysans commencèrent à s'impatienter : « Tout bien considéré, disaient-ils, Gustave ne nous a jamais fait de mal ; il faut que les nobles prennent une résolution, autrement nous agirons nous-mêmes. » Les bourgeois tenaient le même langage ; ceux de Stockholm déclarèrent qu'ils garderaient du moins la capitale pour le roi. Magnus Sommar, évêque de Skara, dit à la fin que les serviteurs de l'Église ne voulaient pas sacrifier tout un royaume à leurs intérêts. Il reçut de nombreuses félicitations pour ces paroles : on engagea les prélats à résoudre les points douteux de la doctrine en présence des états, puisque ce serait un moyen d'éclairer en même temps les laïques. Olaus Petri et Pierre Galle employèrent toute une journée à disputer. Le dernier argumentait en latin ; mais les menaces des paysans le forcèrent à employer sa langue maternelle. Le troisième jour, Thure Jönsson et ses partisans furent vaincus par le nombre ; les paysans et les bourgeois s'écrièrent avec véhémence qu'il fallait aller chercher Gustave pour les châtier s'ils ne se soumettaient pas. Un message fut envoyé au roi, qui pendant ce temps s'amusait au château avec ses frères d'armes. Le chancelier et Olaus Petri vinrent lui annoncer, au nom des états, qu'ils lui promettaient obéissance et le priaient de vouloir bien conserver le gouvernement. Gustave refusa durement. Trois fois de nouveaux envoyés lui firent la même prière ; il se laissa fléchir à la fin par leurs larmes et leurs gémissemens. Lorsqu'il se présenta de nouveau au milieu des états — c'était le quatrième jour, — « il s'en fallut peu, disent les chroniques que le peuple ne lui baisât les pieds [1] ; mais une grande partie de ceux qui étaient présens eurent bientôt oublié cette scène touchante et ils se conduisirent comme auparavant. »

On consentit à tout ce qu'il demanda. La *noblesse*, les *bourgeois*, les *mineurs* et les *paysans* répondirent séparément aux *propositions* du roi (comme on dit aujourd'hui ; c'est ce qu'on appelait autrefois *framsättningar*, lorsqu'on avait des noms suédois pour les affaires suédoises), quoiqu'il soit probable que tous étaient réunis pour délibérer. Le décret des états connu sous le nom de *Vesterås-Recess*, daté du jour de Saint-Jean 1527, fut promulgué au nom du sénat ; la noblesse, quelques députés de la bourgeoisie et quelques mineurs pour les paysans, y mirent leur sceau. Les *évêques*, exclus depuis ce temps du sénat, publièrent un écrit où ils déclaraient qu'ils seraient satisfaits quelle que fût la position heureuse ou fâcheuse où il plairait au roi de les

[1] Si Gustave, dans cette scène à effet, parut un habile comédien, le peuple se montra passablement sot. (*Note de l'éditeur.*)

placer. Les lettres du sénat relatives aux résolutions prises à la diète contiennent : 1° l'obligation commune de réprimer et de punir toute espèce de révolte et de défendre le gouvernement actuel contre tous ses ennemis intérieurs ou extérieurs ; 2° le droit du roi de s'emparer des châteaux et des places fortes des évêques et de fixer leurs revenus[1] ainsi que ceux des cathédrales et des chanoines ; de toucher les amendes (*sakören*) qui appartenaient aux prélats ; de disposer même des couvens, « qui depuis si longtemps étaient si misérablement administrés ; » 3° le droit de la noblesse de reprendre les biens et les terres qu'elle possédait et qui étaient passés, après la réforme de Charles Knutsson, aux églises et aux couvens, pourvu que l'héritier pût prouver au ting son droit héréditaire par le serment de douze hommes ; 4° le droit des prédicateurs d'annoncer la parole de Dieu pure et simple, « sans avoir recours à des miracles incertains et à des fables inventées par les hommes[2], » ajoute la noblesse. Mais les bourgeois et les mineurs pensaient que la nouvelle doctrine devait être examinée, « parce qu'elle était au-dessus de leur intelligence. » Les paysans furent à peu près du même avis, « parce qu'il est difficile de juger au delà de la portée de l'esprit. » La réponse des derniers est encore empreinte d'une grande affection pour le clergé, à l'exception des moines mendians, dont ils se plaignent. Quant aux châteaux des évêques, ils permettent au roi de s'en saisir à titre d'emprunt jusqu'à ce que le royaume ait repris ses forces ; ils ne se croyaient pas compétens pour prononcer sur les rentes de l'Église, ils s'en référaient à cet égard au roi et au sénat.

Le supplément au décret de la diète, nommé *Ordinantia de Vesterås*, prescrit la recherche des rentes des évêques, des chapitres et des chanoines. Le roi devait faire leur part et celle de la couronne. Aucune place, soit du haut, soit du bas clergé, ne pouvait être donnée sans l'autorisation du roi, de sorte que, quoique les évêques pussent nommer les prêtres des paroisses, ces nominations étaient soumises à la ratification du roi, qui pouvait destituer ceux qui étaient inhabiles à remplir leurs fonctions. Les clercs, dans les causes qui n'avaient pas de rapports à l'Église, étaient justiciables des tribunaux ordinaires, et à leur mort, aucune partie de leurs biens n'échéait à l'évêque. Enfin l'Évangile devait être lu dans toutes les écoles, « parce qu'elles sont écoles chrétiennes. »

Lorsqu'on fut d'accord sur ces points, le roi s'adressa immédiatement aux évêques et demanda à celui de Strengnäs le château de Tynnelsö. Celui-ci déclara qu'il était prêt à le céder. L'évêque de Skara fit une réponse analogue et promit de restituer Leckö ; mais lorsque Gustave s'adressa à Brask en le priant de lui remettre le château de Munkeboda, l'évêque ne répondit que par un profond silence entrecoupé de gémissemens. Thure Jönsson supplia pour son vieil ami et demanda comme une grâce qu'on lui laissât son château pour le reste de sa vie. Mais le roi refusa nettement. Huit sénateurs furent obligés de se porter garans de l'obéissance de l'évêque. Quarante hommes de sa garde furent incorporés dans celle du roi et firent part de l'expédition qui fut chargée immédiatement de prendre possession du château et de ses canons avec tout leur attirail. Le roi envoya en même temps des personnes sûres aux principales cathédrales et aux principaux couvens pour recueillir les chartes et les documens qui contenaient l'évaluation de leurs biens et de leurs revenus[1]. Un commentaire sur le *Recess* et les *Ordinantia* de Vesterås fut expédié, au nom du sénat, dans toutes les provinces. L'évêque Brask étant parvenu, par sa soumission forcée, à se faire décharger du cautionnement qu'il avait été obligé de donner, prit le prétexte de visiter Gottland, et il quitta le royaume pour n'y jamais rentrer ; il alla rejoindre à Dantzig l'archevêque qui y était exilé.

Bientôt après, au commencement de 1528, Gustave signala l'époque de son couronnement par la punition de la révolte des Dalécarliens Les négociations se prolongèrent pendant la diète de Vesterås par l'entremise de délégués réciproques ; mais le faux Sture, quoique per-

[1] Ou « avec combien de cavaliers ils devaient aller à cheval, » car les revenus d'un seigneur, à cette époque, étaient évalués d'après le nombre d'hommes armés qui l'accompagnaient. L'archevêque Johannes Magnus était suivi de deux cents cavaliers lorsqu'il partit, l'année qu'il fut destitué, pour visiter le Norrland. Il était servi par les fils des plus nobles familles.

[2] On sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur de pareilles accusations portées contre l'enseignement de l'Église par les moines défroqués et mariés qui se chargeaient du rôle de réformateur. (*Note de l'éditeur.*)

[1] C'est un point que Gustave ne négligeait pas. (*Note de l'éditeur.*)

dant tous les jours de ses partisans, depuis que Christine Gyllenstjerna elle-même l'avait démasqué comme un imposteur, trouva encore en Norvége, où il s'était réfugié [1], protection et appui de la part des Dalécarliens. La patience et la longanimité dont on usait depuis si longtemps envers eux leur avaient fait espérer l'impunité et l'exemption de la contribution qu'ils avaient refusé de payer; mais ayant reçu l'ordre de se trouver au ting de Tuna, où serait le roi, et s'y étant rendus en effet, ils trouvèrent le roi à la tête de quatorze mille hommes, qui les enveloppèrent dans les champs de Tuna. On leur lut une lettre menaçante des populations au-dessous de la Dalécarlie : ils y étaient traités de déserteurs de la confédération qui les unissait aux autres provinces du royaume. On s'empara des auteurs de la révolte, et ils reçurent immédiatement leur châtiment. On fit grâce aux autres. On attendait un acte de clémence, même pour les coupables, car le sauf-conduit du roi, qui n'excluait personne, les avait attirés tous. Le roi se rendit de la Dalécarlie dans la Helsingie et dans la Gestricie, où l'obéissance fut également rétablie, mais sans effusion de sang.

Les chroniques tracent le tableau suivant de l'opinion du peuple : « Quels que fussent les efforts du roi pour convaincre la nation de ses bonnes intentions, ils étaient infructueux : ce malheur résultait du petit nombre de serviteurs fidèles et capables de suivre ses plans avec volonté et intelligence, et cet état de choses devait durer tant que la zizanie régnerait dans le camp des papistes [2]. Les Dalécarliens, les Visigoths, les Smålandais eussent-ils été si prompts à la révolte s'ils n'avaient été persuadés que le roi voulait supprimer la religion chrétienne? Les vieillards, surtout les vieux prêtres, faisaient entendre devant le peuple ces récriminations, et le roi ne pouvait jamais avoir raison, quel que fût son langage.

[1] Il se rendit en Allemagne; mais il fut arrêté à Rostock par les soins du roi et condamné à mort, non pour s'être révolté contre son souverain, mais pour un vol qu'il avait commis avant de se déclarer roi en Dalécarlie. Une lettre de Canut Nilsson, secrétaire de Christian, datée de Schwerin, 20 novembre 1528, lui annonce le sort du faux Sture, qui était en chemin pour l'aller rejoindre.

[2] Il semble qu'il faudrait *le camp des protestans*, car la zizanie parmi les catholiques favorisait Gustave. (*Note de l'éditeur.*)

Leur adressait-il des paroles de conciliation, il voulait les séduire; ses expressions étaient-elles sévères, ils n'avaient à attendre de lui, disaient-ils, que les traitemens les plus durs pour les anéantir eux et tout le royaume. Il ne pouvait pas compter davantage sur les provinces qui étaient restées tranquilles : l'hypocrisie et la peur les avaient maintenues quand elles avaient appris le châtiment sévère qui avait atteint les Dalécarliens et les provinces du Nord. »

Il fallait soixante et dix ans pour mûrir les fruits de la diète de Vesterås. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner des opinions acrimonieuses qui marquèrent les temps les plus rapprochés de cette diète, non plus que des désordres qui en furent la suite. Les couvens, n'ayant plus de revenus depuis qu'ils étaient inféodés à la noblesse à la charge d'entretenir des soldats pour la couronne, tombaient en ruines. Lorsque les dominicains de Stockholm se plaignirent de n'avoir pas de quoi vivre, on leur répondit qu'ils n'avaient qu'à chercher du pain ailleurs, « car la faim forçait à livrer des châteaux et des villes et surtout des couvens [1]. » On n'entendait dans le pays que les plaintes des habitans les plus âgés de ces établissemens religieux; les plus jeunes se marièrent : les moines choisirent communément des nonnes pour femmes, ce qui, suivant l'opinion de ces temps, ne causait pas moins de scandale que si les vierges des cloîtres se fussent livrées à la prostitution publique [2]. Beaucoup de personnes se crurent dispensées de toute redevance envers le clergé : le roi fut obligé, en 1528, de leur rappeler que la dîme légale et les revenus des curés devaient leur être acquittées suivant la coutume de chaque province. Il recueillit au surplus peu de reconnaissance du respect qu'il montrait encore pour les anciens rites religieux : la plupart furent maintenus par le concile de 1520; on convint seulement qu'on devait expliquer au peuple leur usage. C'est pour cela qu'Olaus Petri dit dans son rituel « qu'il avait conservé presque toutes les cérémonies qui n'étaient pas en contradiction avec la parole de Dieu [3]. » Les Allemands de

[1] Voyez Troil, *Handlingar*, t. 2, p. 283.

[2] Cela est encore vrai de nos jours. (*Note de l'éditeur.*)

[3] Interprétée à sa manière. Un pareil attentat supposait une mission divine, et Petri ne la prouva pas plus que ses confrères en réformation. (*Note de l'éditeur.*)

Stockholm, plus violens que les autres, irrités de la condescendance de Gustave, le traitèrent d'apostat et de déserteur de l'Évangile. Le roi leur fit de durs reproches pour tâcher de les contenir; il termina en les engageant à se conduire sagement[1]. On a des lettres du roi à ses employés, dans lesquelles il blâme leur ardeur intempestive à imposer au peuple la messe en suédois, « car, dit-il, ceci ne peut améliorer le peuple tant qu'il n'aura pas reçu plus d'instruction[2]. » On adopta, dans le concile d'Örebro, l'usage d'une lecture journalière de la sainte Écriture dans les temples et l'admission exclusive d'hommes savans aux cures des villes afin que les prêtres des campagnes pussent venir leur emprunter l'instruction dont ils manquaient. Mais les hommes en état d'enseigner étaient rares; les écoles d'Upsala et de Stockholm étaient jusqu'alors les seules qui n'en manquassent pas : la première était sous la surveillance de Laurentius et la seconde sous celle d'Olaus Petri. Le roi s'assura par lui-même du mérite de ces deux prédicateurs, qui furent envoyés, en vertu du décret d'Örebro, dans toutes les cathédrales du royaume. Ils ne trouvèrent pas partout une réception satisfaisante. De deux qui furent envoyés à Skara, l'un fut chassé de la chaire, l'autre le fut, à coup de pierres, de l'école où il voulait faire une lecture de l'évangile de saint Mathieu. On reçut bientôt la nouvelle que la Vestrogothie et le Småland étaient en révolte ouverte.

Le grand maître de la cour, Thure Jönsson (Roos), « qui était la véritable cause de ce soulèvement[3], » était aussi le magnat de province le plus puissant qui restât du temps de l'Union : comme les anciens seigneurs, il possédait des biens dans les trois royaumes. Cette situation était si commune alors qu'elle donna lieu à un article spécial dans la convention (*recess*) de Malmö en 1524. Thure était doyen du sénat et sénéchal de Vestrogothie, dignité qui avait déjà appartenu à son grand-père. Son influence était si grande sur les nobles de cette province qu'ils croyaient justifier leur infidélité en la couvrant de son nom. Il se donnait habituellement à lui-même la qualification de chef de tous les Visigoths[1]. Le roi, pour lequel il gouvernait la province, avait cherché à le gagner en lui accordant de grands fiefs; mais Thure Jönsson rendit peu de services à la couronne, comme on peut le voir par les lettres du roi. Le rappel à ses devoirs adressé par Gustave à ce seigneur démontre qu'on n'avait pas encore gagné la noblesse par les avantages qu'on lui avait faits aux dépens de l'Église et que les liens qui unissaient jadis la noblesse et le clergé n'étaient pas encore rompus.

A la diète de 1527, Thure Jönsson avait été le défenseur le plus zélé des évêques. De retour dans sa province, il négligea d'y faire publier les décrets et les ordonnances de Vesterås. Un jugement rendu par le sénat dans un procès entre lui et le roi[2], et qui lui était défavorable, fit éclater l'inimitié qu'il nourrissait secrètement depuis longtemps envers son souverain. Il se ligua avec l'évêque Magnus de Skara et les premiers seigneurs de Vestrogothie contre Gustave; il commença au printemps de 1529 à soulever les paysans. Deux ans auparavant, les Smålandais avaient déjà refusé le paiement de l'impôt destiné à acquitter la dette nationale : ils s'étaient mis en embuscade dans le bois, et ils accueillirent à coups de flèches Ture Trolle, qui venait pour traiter avec eux au nom du roi, dont ils tuèrent le prévôt et plusieurs subordonnés : le premier avait reçu en fief le couvent de Nydala; ils firent prisonnière la propre sœur de Gustave, la veuve de Joachim Brahe, fiancée au comte de Hoya. Ils envoyèrent des lettres aux Visigoths et aux Ostrogoths en les exhortant, dans les termes les plus énergiques (ces lettres paraissaient tracées par la plume d'un clerc), à se venger de la dureté du roi et de ses partisans luthériens. Thure Jönsson et ses amis écrivirent dans le même sens aux Dalécarliens. Son fils George (Jöran), doyen d'Upsala, se rendit dans le Norrland pour soulever les Helsingiens; mille hommes, rassemblés en Vestrogothie sous les ordres du curé de Hvalstad, gardèrent le chemin qui conduit à la haute Suède.

De toutes les révoltes qui eurent lieu sous le règne de Gustave, celle des seigneurs de Vestrogothie fut la seule où la noblesse et le clergé se réunirent pour enflammer les esprits; ce-

[1] L. c., p. 291.
[2] L. c., t. 3, p. 171.
[3] Voyez Tégel.

[1] Dans son discours aux Visigoths. (Voyez Tégel.)
[2] Il avait épousé Anne Wase, belle-sœur de Gustave.

pendant les seigneurs se cachèrent derrière les paysans, ce qui prouve qu'ils n'étaient plus aussi audacieux qu'ils l'avaient été. La démocratie ne fut jamais plus forte en Suède qu'après que les cruelles journées de Stockholm eurent détruit l'autorité des grands et la diète de Vesterås celle des évêques. Gustave se trouvait pour ainsi dire pressé par les flots de l'effervescence populaire qui débordaient de toutes parts. Le peuple, qui l'avait élevé sur le pavois, employa pendant vingt ans tous les moyens de le précipiter de la hauteur où il l'avait porté. Sa manière de se laisser aller au courant quand il ne pouvait pas y résister, jusqu'à ce qu'il pût prendre pied, lui était imposée par la nécessité, et il faut avouer que cette méthode lui réussit bien.

« Si les bonnes paroles étaient de quelque secours, nous ne les avons pas épargnées, écrivait Gustave au comte de Hoya ; mais l'esprit de trahison est tel et si général que nous ne savons à qui nous fier : amenez-nous toutes les forces que vous pourrez réunir. Nous pouvons avoir pleine confiance en notre ville et en la noblesse d'Upland, qui nous a renouvelé son serment de fidélité. Les paysans de l'Ostrogothie, de la Dalécarlie et de l'Upland nous ont promis de rester tranquilles. Nos agens auprès des séditieux ne sont pas encore de retour[1]. » Les Smålandais révoltés reçurent aussi du roi, à leur grand étonnement, la lettre suivante : « Nous savons que vous avez retenu notre sœur sur le faux bruit que l'Upland était en révolte et Stockholm bloqué ; nous vous adressons nos remercîmens à ce sujet et nous vous prions de nous renvoyer notre sœur. Nous avons appris que notre prévôt, Godfried Sure, avait été massacré dans vos contrées ; nous ne savons pourquoi : peut-être l'avait-il mérité en agissant contre nos ordres ; on aurait pu cependant s'y opposer sans employer des moyens criminels. Nous ne voulons que votre bonheur, et pour vous le donner, nous n'épargnerions pas même notre vie. » Des lettres du roi et du sénat furent expédiées dans toutes les provinces ; elles annonçaient l'intention du roi d'améliorer la marche de l'administration : « Au sujet de la religion et de l'Église, y était-il dit, il n'avait rien entrepris que de l'avis du sénat et des états ; il se proposait de suivre la même marche. » Les Smålandais furent flattés par la promesse qu'on leur fit de conserver deux couvens[1] ; le clergé se réjouissait de la dispense qu'il avait obtenue de loger et de nourrir les soldats du roi s'il voulait concourir à tranquilliser le peuple ; les Dalécarliens, de la remise des contributions qui avaient soulevé tant de querelles, et les mineurs, de l'abandon qu'on leur fit de quelques dettes qu'ils avaient contractées envers la couronne. Ce n'était pas assez pour le roi de prodiguer de belles paroles, il en exigeait encore des autres. Il était d'usage quand une province était en révolte d'appeler le secours des autres pour la réduire en invoquant l'ancienne confédération : ainsi la ville de Stockholm écrivit aux Dalécarliens de ne pas prendre part à ce soulèvement. Deux ans plus tard, les Dalécarliens et les mineurs, quoique sur le point de se révolter, écrivirent aux Visigoths et aux Smålandais pour les engager à rentrer dans l'ordre ; les voisins de ces derniers surtout se portèrent comme médiateurs. Des envoyés de l'Ostrogothie et de l'Upland se joignirent à ceux du roi pour aller dans le Småland et la Vestrogothie offrir un pardon général si ces provinces voulaient revenir à l'obéissance.

Aussi lorsque Thure Jönsson, ayant convoqué les Visigoths aux champs de Larf, le 17 avril 1529, les exhorta, monté sur une pierre, à élire un autre roi, et que Magnus, évêque de Skara, leur annonça que le pape les déliait de leur serment, les paysans répondirent qu'un changement de maître portait rarement de bons fruits, et qu'il leur semblait plus sûr de rester fidèles au serment qu'ils avaient prêté au roi Gustave. Non-seulement les Visigoths, mais aussi les Smålandais, qui avaient répondu aux émissaires du roi qu'ils régleraient leur conduite d'après la décision que prendraient les paysans dans l'assemblée dont nous venons de parler, déposèrent les armes. La lettre de réconciliation contenait la promesse d'un oubli absolu pour tout ce qui s'était passé. Aucune hérésie ne devait être introduite dans le royaume : « Cependant, ajouta le roi, tout sera réglé d'après les conventions du *Recess* de Vesterås. » Les médiateurs dans cette circonstance paraissent avoir partagé avec le roi l'autorité suprême, car il fut

[1] Le 29 avril 1529. (*Archives du royaume.*)

[1] A Kalmar et à Kronoback.

dit que les bons citoyens de l'Upland et de l'Ostrogothie auraient le droit d'appliquer la peine de mort et celle de la confiscation des biens à ceux qui dorénavant attenteraient aux droits du roi, soit en paroles, soit de fait. Ce fut ainsi que cette révolte fut étouffée. Le prévôt du chapitre (*domprost*) Jöran Thuresson, qui avait été chargé de soulever les Helsingiens, fut à la fin pris par eux et livré au roi, qui se contenta de le destituer [1]. Son père, le vieux grand maître de la cour, et l'évêque Magnus échappèrent au châtiment par la fuite et se réfugièrent en Danemark. Sept seigneurs, qui tous se qualifient de sénateurs de Vestrogothie [2], avant qu'on pût connaître la résolution des paysans visigoths, étaient entrés dans la conjuration des plaines de Larf avec l'intention de changer le gouvernement de la Suède, et ils avaient annoncé par écrit à Gustave qu'ils secouaient le joug de son autorité ; mais leur lettre n'était point partie, et le prêtre Nils de Hvalstad les rassura en leur disant que tous les écrits qui pouvaient les compromettre avaient été brûlés. Comptant que le roi ne connaissait pas ou ne voulait pas connaître leur participation à la révolte (ils avaient reçu de lui des lettres de grâce pendant les troubles), les principaux d'entre eux, Måns Bryntesson (Liljehök), jeune homme rempli de qualités aimables, que les conjurés voulaient porter au trône, Nils Olsson (Vinge) et Thure Ériksson (Bielke), osèrent accuser Thure Jönsson et l'évêque d'avoir été les principaux instigateurs des troubles, et demandèrent que leur conduite fût soumise à l'examen et au jugement du sénat et des états, que le roi avait convoqués à Strengnäs et devant lesquels il avait présenté une justification très-détaillée de toutes les accusations dont l'accablaient ses ennemis; il fit en même temps publier par Olaus Petri l'apologie du traité de Vesterås. Le procès [3] instruit contre les seigneurs dont nous venons de parler leur fut fatal ; ils furent reconnus coupables d'avoir abusé du droit de pardon à eux accordé par les lettres de grâce du roi, d'autant plus que trois fois sollicités de reconnaître leur crime et d'implorer la clémence royale, ils s'y étaient refusés. Ils furent condamnés à mort au vu de leur propre lettre, et ils la reçurent, à l'exception du troisième, qui fut épargné par égard pour sa mère ; mais il fut obligé de payer une amende de 2,000 florins, et les autres seigneurs, qui avaient pris une part plus ou moins directe à la conspiration, ne purent rentrer dans les bonnes grâces de leur maître qu'à force d'argent et de présens.

La dette de Lubeck n'était pas encore liquidée. Le règlement fait entre le comte de Hoya, beau-frère du roi, et la ville, en 1529, établit que le capital n'avait pas varié depuis 1523 [1], quoique le peuple eût payé des impôts destinés à l'acquitter : cette circonstance était une des causes principales de la révolte. Il est vrai qu'on était convenu que les grands avantages dont jouissait Lubeck se borneraient à cette ville : elle avait déclaré qu'elle se trouverait satisfaite si le remboursement s'opérait dans le cours de quatre années ; mais pour atteindre ce but, il fallait avoir recours à des moyens extraordinaires. A l'instar du Danemark [2], on résolut, dans une assemblée de seigneurs convoquée dans les commencemens de l'année 1530, de demander à chaque église des villes une cloche, dont la valeur serait employée à l'extinction de la dette de Lubeck. L'année suivante, cette demande fut également adressée aux églises de la campagne. Les cloches pouvaient être rachetées à prix d'argent. Des envoyés particuliers délégués par le sénat négocièrent dans les provinces avec les paysans, à qui l'on promit expressément de la part du roi d'employer l'entier montant de cette contribution indirecte à l'acquittement de la dette ; une commission spéciale serait chargée d'en rendre compte. On réclama aussi des églises une année de leurs dîmes et l'argent dont elles pouvaient disposer : de cette manière la dette de Lubeck se trouva acquittée, mais une nouvelle révolte fut le résultat de ces mesures. Les Dalécarliens se soulevèrent et reprirent sous les yeux du roi les cloches qu'ils avaient déjà livrées. Ils firent publier dans tout le royaume

[1] Ses frères Jean et Laurent, tous deux sénateurs, restèrent fidèles au roi.

[2] Ces seigneurs étaient Nils Olsson, Thure Ériksson, Måns Bryntesson, Axel Posse, Thord Bond, Nils Classon et Matts Kafle.

[3] Le roi fit dans cette circonstance, comme autrefois dans le procès des évêques Canut et Sunnanwder, l'office d'accusateur public et se porta partie plaignante à la diète. — Comme le *recess* de Vesterås était le motif de la révolte, il fut de nouveau confirmé.

[1] Voyez Tégel, p. 220.

[2] Lettre à Christian II, datée de Schwerin, le 28 novembre 1528. (Voyez les *Archives de Christian II.*)

des lettres où ils rappelaient l'ancienne confédération et convoquaient douze hommes de chaque district à une diète générale, à Arboga, le jour de Saint-Érik (18 mai 1531), à l'effet de délibérer sur plusieurs affaires importantes touchant les intérêts des paysans suédois et en particulier sur les querelles religieuses. Les paysans de la Gestricie, d'une partie du Vestmanland et de la Néricie reprirent également leurs cloches. Ce ne fut pas sans peine que le roi vint à bout d'apaiser la rébellion des habitans de l'Upland, avec lesquels il eut une entrevue : il les employa, ainsi que le magistrat de Stockholm, à négocier avec les Dalécarliens. Parmi ces derniers, nous trouvons à la tête de la révolte celui qui avait donné à Gustave le plus de preuves de fidélité. Les Dalécarliens firent entendre qu'ils ne se laisseraient pas cerner de troupes, comme cela leur était arrivé peu de temps auparavant sur les champs de Tuna; qu'aucun grand seigneur, pas plus que le roi, ne passerait le fleuve à Braunsbäck sans leur permission, et que Gustave n'entrerait dans leur pays qu'avec un sauf-conduit et avec telle suite qu'ils détermineraient. Ils ne voulurent au milieu d'eux d'autres employés que ceux en qui ils avaient confiance et qui étaient nés en Dalécarlie[1] : ils invoquaient l'ancienne coutume de leur pays, et ils gardèrent leurs frontières les armes à la main. Quand cette nouvelle vint aux oreilles du roi, il dit que si c'était pour les Dalécarliens le moment d'agir, le sien ne tarderait pas à arriver. Au grand étonnement de tout le monde, il nomma au gouvernement de la Dalécarlie un des chefs de la sédition.

L'orage qui grondait d'un autre côté rendait cette prudence nécessaire. Christian II, depuis sa chute, s'occupait constamment des moyens de remonter sur son trône. Plusieurs fois, il avait trouvé des soldats; mais il ne pouvait jamais venir à bout de les retenir sous les drapeaux. Une armée de 26,000 hommes que lui et son beau-frère, l'électeur de Brandenbourg, conduisaient contre le Holstein, en 1523, se dispersa, parce que les soldats ne recevaient pas de solde; Christian fut même obligé de se cacher pour échapper à leur fureur. En 1526, une lettre du sénat de Danemark annonça à Gustave qu'on avait vu de nouveau Christian s'avancer vers le Holstein à la tête de 10,000 hommes. Cet armement avait été convenu avec Séverin Norrby à l'époque où celui-ci se préparait pour agir contre la Suède[1]; mais la fuite de Norrby rendit cette expédition aussi malheureuse que les précédentes. Pendant ce temps, Christian habitait les Pays-Bas, sous la protection de l'empereur. Là se rassemblèrent tous les mécontens, tous les exilés du Nord et particulièrement de la Suède; là aussi vivait l'archevêque Gustave Trole, qui avait pris avec lui tous les anciens actes et archives du royaume[2]. Là se trouvaient encore Thure Jönsson, l'évêque de Skara, Magnus, et le prévôt du chapitre d'Upsala, Jon Eriksson : ils se mirent en relations avec l'évêque Hans Brask, qui aimait mieux passer sa vieillesse dans un exil volontaire que de voir tout ce qui se faisait contre l'Église de sa patrie; ils s'engagèrent par un acte particulier (1530)[3] à employer le secours de leurs partisans pour remettre Christian en possession de la couronne de Suède et à conjurer l'empereur, dans l'intérêt du christianisme, de délivrer la Suède « d'un tyran, ennemi de Dieu et des hommes, qui avait forfait à ses sermens et à l'honneur.[4] » Le retour de Charles V dans les Pays-Bas à cette même époque, fit renaître dans le cœur du malheureux monarque de nouvelles espé-

[1] Voyez le registre des *Archives du royaume*, où l'on trouve une lettre de Gustave aux Dalécarliens (1526) pendant la révolte de Sunnanwader. Il y parle de la nomination d'un nouveau prévôt de la Dalécarlie, mais qui doit être nommé avec le *consentement de la province*, comme le veulent les priviléges. On remarque cependant que cette lettre n'a jamais été expédiée.

[1] Voyez Tégel, t. 1, p. 124.—Il se sauva en Russie, où on le retint prisonnier jusqu'en 1529, lorsqu'il entra au service de Charles V. Il fut tué l'année suivante au siége de Florence. Il était né en Norvége.

[2] Lettre de Gustave Trolle à Christian, en date du 12 mars 1530. (Voyez les *Archives de Christian II.*) On ne sait où les actes du royaume ont été cachés.

[3] Cet acte est daté d'Anvers, le 27 septembre 1530. Brask, quoique vivant souvent en Prusse, l'avait signé.

[4] C'est ainsi que Gustave est traité dans la lettre écrite à l'empereur, lettre remplie des accusations les plus graves. On y dit, entre autres choses, que les vierges cloîtrées étaient devenues en Suède des femmes publiques, et que le roi, dans le pillage des églises, allait au point de fouiller les cimetières pour retirer du salpêtre des ossemens des morts. Il est impossible de peindre plus vivement l'avarice de Gustave et l'immoralité de sa prétendue réforme.

rances, tandis que la crainte pénétra de nouveau dans la Suède et le Danemark. De magnifiques promesses et le désir de s'enrichir firent accourir sous les étendards de Christian une foule de ces aventuriers qui infestaient alors l'Europe. Cette armée s'accrut bientôt jusqu'à 12,000 combattans. Leurs premiers exploits furent le pillage des lieux où ils campèrent. L'empereur ne mettait pas beaucoup d'ardeur à soutenir les intérêts de son beau-frère; à la fin il paya le reste de la dot de sa sœur, que la mort avait déjà frappée. Les Hollandais fournirent des vaisseaux et des armes pour être délivrés de la visite de ces hôtes incommodes. On envoya de Norvége, où s'était rendu Gustave Trolle, au roi de l'or et de l'argenterie des églises. A la fin du mois d'octobre 1531, Christian mit à la voile avec vingt-cinq vaisseaux; il aborda à Opslo, en Norvége, après avoir perdu une partie de sa flotte par la tempête. Les Norvégiens, depuis longtemps mécontens du gouvernement danois, virent dans l'arrivée de Christian une occasion de regagner leur indépendance. Quoique déjà imbu des principes de la réforme (son épouse était morte luthérienne; Christian lui-même le fit savoir à Luther), le roi se présenta comme le défenseur du catholicisme dans le Nord. L'archevêque Olof de Drontheim, tous les évêques de Norvége, à l'exception de celui de Bergen, les clercs, les nobles, presque tout le pays, se déclarèrent pour lui.

Le 30 novembre 1531, le sénat de Norvége annonça au roi Frédéric de Danemark que le peuple norvégien venait de se soustraire à son obéissance; il engageait le peuple danois à suivre cet exemple. Christian fut de nouveau reconnu roi de Norvége. En même temps les seigneurs suédois exilés qui se trouvaient de sa suite intriguèrent pour lui dans leur patrie; ils écrivirent aux Dalécarliens exaltés et annoncèrent aux Visigoths et à d'autres provinces que Christian avait bien changé, qu'il était devenu juste et modéré, et qu'il revenait pour faire triompher les vrais principes du catholicisme. Mais toutes les intrigues de Christian échouèrent en Suède, quoique Thure Jönsson lui en eût fait entrevoir la conquête comme très-facile[1]. Lorsqu'il envahit le Bohuslän, il y trouva une résistance si courageuse qu'il fit punir de mort celui qui l'avait flatté de trompeuses espérances : un jour on trouva le corps de Thure Jönsson sans tête et teignant de son sang une petite rue de Kongelf.

Le danger commun fit taire les divisions qui agitaient la Suède et le Danemark. Le Bohuslän, que Gustave avait possédé pendant dix ans, fut restitué au roi Frédéric au mois de mai 1532. On ajourna la décision des prétentions réciproques sur Gottland. Les deux rois signèrent une alliance défensive, et des troupes suédoises entrèrent dans la Norvége supérieure. Le sort de Christian fut bientôt décidé. Une flotte danoise, réunie à celle de Lubeck, brûla ses vaisseaux. D'un côté, il était menacé par l'escadre ennemie, de l'autre la citadelle d'Aggerhus, encore occupée par les Danois, l'inquiétait; la famine et les besoins de toute espèce enfantèrent la sédition dans ses troupes. Il se rendit le 1er juillet 1532 à l'amiral danois, l'évêque Canut Gyllenstjerna, à condition qu'on lui donnerait un sauf-conduit pour le Danemark : il y voulait traiter en personne avec son oncle, le roi Frédéric, disant qu'il allait à lui comme un enfant perdu. Il demandait la liberté de quitter le royaume dans le cas où ils ne pourraient pas s'entendre. On lui objecta que l'évêque avait outre-passé ses pouvoirs. Celui-ci répondit, pour se justifier, que la fidélité à sa parole n'était pas obligatoire. La haine des grands contre Christian était si ardente, que Frédéric fut obligé d'assurer par écrit à la noblesse du Holstein et du Danemark qu'il le tiendrait en prison le reste de ses jours. Quatre seigneurs danois et quatre holsteinois gardèrent cette promesse comme une garantie de son exécution. L'infortuné fut incarcéré dans la tour est du château de Sonderborg; on le mit dans une chambre voûtée dont toutes les ouvertures furent murées, à l'exception d'une fenêtre par laquelle on introduisait sa nourriture. Dans cette horrible demeure, où il n'avait d'autre société qu'un nain norvégien, Christian passa dix-sept années de sa vie, les douze premières sans le moindre adoucissement à ce traitement rigoureux[2]. Une guerre entreprise en son nom conduisit encore le Danemark au bord du précipice et exposa la Suède à d'immenses dan-

[1] Thure Jönsson disait souvent que s'il pouvait disposer de 2 à 3,000 hommes, il soumettrait toute la Suède, grâce à ses partisans. (Hvitfeld.)

[1] Holberg, *Hist. du Dan.*, t. 2, p. 266.
[2] Holberg, *ibid.* 378.

gers. Sa captivité dura vingt-sept ans et ne finit qu'avec sa vie. Après 1544, elle fut mitigée par l'intervention de l'empereur. Après qu'il eut renoncé à toutes ses prétentions, en 1549, on le transféra au château de Kalundborg, où il fut traité selon sa dignité; on lui laissa même la faculté de jouir quelquefois des plaisirs de la chasse. Mais le malheur avait brisé les forces de son âme; les accès de mélancolie qui le tourmentaient même dans les jours de sa puissance redoublèrent d'intensité et se changèrent dans ses dernières années, par l'abus des vins d'Italie, en une démence complète. Son fils Jean, qui avait été élevé à la cour de l'empereur, mourut à Ratisbonne en 1532, le jour même où son père fut fait prisonnier. Dorothée, l'une de ses filles, fut fiancée à Frédéric II, électeur palatin; l'autre, Christine, le fut d'abord à François Sforce et ensuite au duc de Lorraine. Ceux-ci et leurs enfans élevèrent plus tard des prétentions qui plus d'une fois troublèrent la tranquillité du Nord.

Après cette expédition sans résultat de Christian, Gustave pensa aux affaires de la Dalécarlie. Tout y était tranquille : les habitans, ennuyés de se promener l'arme au bras dans leurs forêts, avaient offert dès la fin de 1531 de racheter leurs cloches moyennant 2,000 marcs. Ils furent d'autant plus satisfaits de la promesse de pardon qui leur fut faite[1] qu'ils l'interprétèrent comme une confirmation tacite de leurs priviléges. Ils célébrèrent par des banquets les vieilles libertés de la Dalécarlie, disent les chroniques. Mais la secrète intention du roi était d'anéantir à jamais leurs priviléges en tout ce qui excéderait ceux des autres provinces. Les mineurs avaient mis le comble à son mécontentement en refusant de prendre les armes contre Christian et en négociant avec les réfugiés suédois[2]. Le roi attribua toutes ces menées à Måns Nilsson et à son parti : c'était le principal moteur de l'insurrection, qui avait les cloches pour prétexte, et le plus riche mineur du Kopparberg, de sorte que le peuple en parlant de lui disait qu'il ferrait ses chevaux en argent. Les premiers jours de 1532, le roi ordonna à ses gens d'armes et à ceux de la noblesse de venir le joindre à Vesterås. Personne ne savait contre qui cet armement se préparait : on parlait de nouvelles tentatives du parti de Christian; le roi disait seulement à ses généraux : « Où vous me verrez marcher, hâtez-vous de me suivre. » On s'avança vers la Dalécarlie. Cette province avait envoyé récemment ses députés à Vesterås, et le roi les retint près de lui, mais il écrivit aux Dalécarliens : qu'il savait bien que les paysans n'avaient pas pris part à ce qui s'était passé; qu'il ne venait que pour informer contre les coupables, dont ils devaient se séparer sur-le-champ. Il les priait de venir à sa rencontre au Kopparberg; mais il arriva aussitôt que sa lettre. Les paysans se rassemblèrent, les uns de leur propre consentement, les autres par contrainte; les soldats entourèrent le peuple comme la première fois. Plusieurs sénateurs et le roi après eux haranguèrent les paysans. Gustave leur demanda s'ils se rappelaient ce qu'ils avaient promis six ans auparavant lorsqu'il leur avait pardonné leur insurrection? s'ils croyaient pouvoir ainsi se jouer de lui impunément chaque année? Mais il fallait que cette révolte fût la dernière. Il ne voulait pas de province ennemie dans son royaume; la Dalécarlie serait désormais soumise ou elle resterait déserte, car tous ses habitans périraient? Où voulaient-ils donc établir ces frontières que leur roi ne pourrait dépasser? leur convenait-il, à eux, sujets, de faire la loi à leur souverain? pourquoi les Sture, quoique régens du royaume, n'avaient-ils jamais osé passer le Brunnbäck sans le consentement des mineurs? quant à lui, il ne se soumettrait pas à de si orgueilleuses prétentions. — Le roi leur parla longtemps sur ce ton, et pendant tout son discours, les paysans se tenaient agenouillés. Il leur ordonna de lui désigner les auteurs de la dernière révolte : ils le firent. Cinq d'entre eux furent sur-le-champ jugés et exécutés; les autres furent transportés à Stockholm chargés de fers. Un an après, trois de ces derniers furent mis en jugement par le sénat, et ils subirent la peine capitale. De ce nombre était Anders Pehrsson, de Rankhyttan, dans la grange duquel Gustave avait autrefois travaillé, quand il était poursuivi. Les biens des criminels, confisqués au profit de la couronne, furent plus tard restitués à leurs femmes et à leurs enfans[1]. — Ainsi finit

[1] Réponse à la lettre des Dalécarliens. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Voyez Tegel, t. 1, p. 322.

[1] Voyez les *Archives du royaume.*

la troisième et dernière insurrection des Dalécarliens contre Gustave Ier.

Dans le même temps, Lubeck faisait ses derniers efforts pour conserver ses priviléges en Suède, « car les Lubeckois, qui voulaient régner sur la Baltique et jouir d'avantages exclusifs[1], » ne voyaient pas sans jalousie les Hollandais partager avec eux le commerce du Nord. Ils n'avaient rien épargné pour écraser le pouvoir de Christian II, parce qu'il favorisait leurs rivaux[2], et plus tard ils voulurent le délivrer et le replacer sur le trône. En 1526, Gustave avait déjà signé un traité avec Marguerite, régente des Pays-Bas, ce qui n'empêcha pas celle-ci de prêter son appui à Christian dans sa dernière tentative; mais le refroidissement qui avait eu lieu dans leurs relations ne fut pas de longue durée. Lubeck demandait que la Suède et le Danemark déclarassent la guerre aux Hollandais; elle suspendit sa querelle avec ceux-ci pour allumer la guerre dans le Nord. Marcus Meyer et Goerge Wollenwewer, deux tribuns hardis, après avoir renversé l'ancien sénat de Lubeck, s'emparèrent, au nom du peuple, du gouvernement de la ville et anéantirent les forces de leur patrie dans l'espoir chimérique de créer ou de renverser à leur gré les rois du Nord. La mort du roi Frédéric (3 avril 1533) et les discordes civiles qui éclatèrent en Danemark au sujet de la succession favorisèrent leurs plans. Ils se servirent du jeune Svante Sture (fils du dernier régent qui était tombé entre leurs mains) pour troubler la tranquillité de la Suède. Le jeune homme au cœur généreux et aux sentimens patriotiques refusa d'attacher son nom à la révolte. Ils trouvèrent un instrument plus docile dans le comte Jean de Hoya, que Christian II compte parmi ceux que « les villes anséatiques avaient choisis pour gouverner en Suède[3]. » Gustave, comme nous l'avons déjà dit, l'avait marié à sa sœur, l'avait admis dans son conseil et l'avait doté de grands fiefs en Finlande. Il paraît que la froideur s'était glissée entre les deux beaux-frères à l'occasion du réglement de la dette de Lubeck fait par le comte en 1529 et dont le montant s'élevait à 10,000 marcs au-dessus de la somme que Gustave reconnaissait[1]. Cette dette fut acquittée aux termes convenus, mais les Lubeckois dirent qu'il leur manquait 8 à 10,000 marcs. Gustave prétendit que le plénipotentiaire de cette ville avait détourné cette somme à son profit[2]. Il résulta de ces querelles que Lubeck mit l'embargo sur un navire du roi, et que le roi, de son côté, le mit sur tous les vaisseaux lubeckois qui mouillaient dans les ports de la Suède. La haine de Lubeck contre le roi se manifesta par des pamphlets, par des hostilités ouvertes et enfin par des tentatives secrètes contre sa personne. Le comte de Hoya s'enfuit de Suède avec sa femme et ses enfans; on fêta son arrivée à Lubeck par des réjouissances publiques. Il se mit en rapport avec les exilés qui avaient quitté la Suède avant lui, et conjointement avec Bernhard de Melen et Gustave Trolle, il prépara la guerre qui éclata en 1534 et qui fut appelée la guerre du comte (*grefve fejden*), parce que ceux qui avaient le pouvoir à Lubeck mirent en avant le comte Christophe d'Oldenbourg dans leur attaque contre le Danemark. Ce furent les derniers efforts tentés pour la cause de Christian, en faveur de qui Lubeck s'était déclaré. Dans le Danemark, on voyait encore quelques restes de la lutte engagée entre la réforme et le catholicisme. Là les bourgeois et les paysans s'étaient unis contre la noblesse, et ils agissaient avec autant de vigueur que de succès, car Malmö, Copenhague, les îles danoises, la Scanie, le Halland et le Bleking reconnurent en peu de temps le captif Christian pour leur roi. Lorsque tout espoir de le délivrer fut éteint, Lubeck soutint les prétentions du duc Albrekt de Mecklenbourg sur la couronne de Danemark[3] et donna à son neveu Philippe l'espérance d'obtenir celle de Suède, bien que le comte Christophe d'Oldenbourg eût pour son propre compte des desseins opposés et que le comte palatin Frédéric, plus tard électeur et beau-fils de Christian, fît aussi valoir ses droits du fond de l'Allemagne et qu'avec le secours de l'empereur il eût trouvé des partisans dans le nord de la Norvége[4].

[1] Voyez le décret de la diète de Stockholm, 1526.

[2] Le traité avec le Danemark, en 1522, qui interdisait aux Hollandais le commerce de la Baltique, ne fut pas ratifié, parce que l'empereur et la régente des Pays-Bas avaient déclaré que Christian avait entrepris son expédition contre leurs conseils.

[3] Voyez les *Archives de Christian II.*

[1] Voyez Tégel, p. 221.

[2] Voyez les *Archives du royaume.*

[3] Il était marié avec la fille de Christian II.

[4] Pour punir la Norvége d'avoir embrassé la cause de

Le danger commun resserra les liens qui unissaient la Suède et le Danemark[1], liens formés par le sénat danois en 1534 et maintenus plus tard par Christian, fils aîné de Frédéric, qui monta sur le trône après une lutte de dix-huit mois[1]. Les Lubeckois furent chassés de la Scanie, du Halland et du Bleking par l'armée de Gustave ; leur flotte fut battue par les flottes combinées des deux royaumes. Leurs affaires déclinèrent aussi en Danemark après le désastre qu'ils avaient éprouvé en Fionie, où Gustave Trolle fut mortellement blessé. Copenhague, fidèle à ses intérêts commerciaux, se défendit plus d'une année ; il y eut sur la fin une disette si affreuse que des hommes tombaient morts d'inanition au milieu des rues et qu'on vit des enfans sucer jusqu'au sang la mamelle de leurs mères expirantes[2]. Lubeck se vit obligée de conclure la paix avec le Danemark en 1536 ; la guerre de Suède s'éteignit également. Mais le mécontentement de Gustave de ce que le Danemark avait fait une paix particulière à des conditions par lesquelles il se croyait lésé, les discussions qui s'élevèrent au sujet du remboursement des fonds donnés à Christian III et quelques autres difficultés étaient sur le point de rallumer la guerre entre les deux souverains ; mais une entrevue qu'ils eurent à Brömsebro rétablit entre eux la bonne intelligence ; ils signèrent pour leur royaume une alliance de cinquante ans. Les villes anséatiques, après leur dernière tentative, ne purent jamais regagner leurs privilèges. La faction qui avait jeté dans Lubeck les brandons de la guerre fut complètement renversée. Elle avait encore dans ses projets le plan d'une conjuration contre Gustave : il devait être assassiné et Stockholm remis aux mains des Lubeckois. Leurs machinations furent découvertes, et ceux qui les avaient ourdies (c'étaient en partie des bourgeois allemands) reçurent leur châtiment en 1536. Quatre ans après, Olaus Petri et Laurentius Andreæ furent accusés de non révélation ; ils furent arrêtés et condamnés à mort. Laurentius Petri, qui en 1531 avait été nommé le premier archevêque réformé, fut obligé d'assister au jugement de son frère[1]. Le roi leur fit grâce de la vie, non toutefois sans en tirer de fortes amendes ; il consentit à la réintégration d'Olaus Petri comme curé de la capitale. Les deux frères avaient été chanceliers du roi : ce sont les derniers clercs qui en Suède aient été chargés de semblables fonctions.

Christian II, il fut arrêté à l'assemblée des seigneurs de Copenhague qu'elle n'aurait plus de sénat particulier et qu'elle serait considérée désormais comme province.

[1] Il visita Gustave à Stockholm en 1535.

[2] Quand les plus affamés demandèrent à capituler, on leur repondit que les mères n'avaient pas encore dévoré leurs enfans, comme à Jérusalem. (Voyez Hwitfeld.)

L'œuvre de la réforme se propageait dans les royaumes du Nord. On dit que Gustave donna à Christian III le conseil d'abaisser le pouvoir des évêques et de comprimer leur influence. Les sénateurs laïcs s'engagèrent avec le roi à ne jamais permettre qu'aucun évêque s'emparât d'un pouvoir temporel ou spirituel[2] dans le royaume. En 1536, le même jour, tous les évêques de Danemark furent emprisonnés, et l'on séquestra les biens de l'Église au profit de la couronne. Gustave était alors indisposé contre son clergé protestant. Il reprocha aux docteurs de la nouvelle doctrine d'exaspérer le peuple par des changemens irréfléchis dans les anciens rites de l'Église et en même temps de montrer trop de penchant à censurer sa personne ou son gouvernement. Olaus Petri, courageux et véhément, s'était attiré sa disgrâce : « La cause des troubles et de la révolte, écrivait le roi au premier archevêque protestant[3], est dans l'ignorance du peuple avant sa conversion ; il fallait enseigner d'abord et réformer ensuite. Vous êtes des prédicateurs et non des seigneurs. Ne croyez pas que nous soyons assez faibles pour remettre l'épée aux mains des évêques. » Gustave était tenté de supprimer la dignité épiscopale et de donner à l'Église suédoise des institutions presbytériennes. George Norman, recommandé au roi par Mélanchton[4], fut nommé surintendant de tout le clergé du royaume[5]. D'après une instruction répandue en 1540[6], il avait sous ses ordres, dans toutes

[1] Voyez Messénius, *Scondia*, V, pages 71, 86.

[2] La concentration de ces deux pouvoirs dans le chef du gouvernement est une des plus grandes monstruosités d'une réforme prêchée au nom de la liberté de conscience. On voit de nos jours ce qu'elle produit dans les royaumes qui en ont été dotés. (*Note de l'édit.*)

[3] Le 24 avril 1539.

[4] Lettre de Mélanchton au roi, datée de Wittenberg, le 12 mai 1539. (Voyez les collections de Palmsköld dans la *Bibliothèque d'Upsala.*)

[5] Spégel, p. 114.

[6] Voyez les *Archives du royaume.*

les provinces, des *conservateurs* et *conseillers* de religion (*religions råd*) avec des assesseurs nommés *seniores*. Ils devaient avoir pour fonction de régler les affaires de l'Église. Il paraît cependant que cette institution n'exista jamais qu'en projet. Ce qui est certain, c'est que Norman fit des visites dans les diocèses, que le roi s'appropria le reste de l'argenterie des Églises et qu'il donna en échange, en 1541, un exemplaire de la traduction de la Bible, qu'enfin les titres et l'autorité des évêques furent changés. Après 1544, le roi ne donna le titre d'évêque qu'à l'archevêque d'Upsala; les autres furent appelés *ordinarii*. Le roi leur partageait les diocèses selon son bon plaisir, « parce que les évêques avaient de trop grands évêchés et commandemens [1]. » Les diocèses d'Upsala et de Linköping se trouvaient divisés chacun en trois parties à la fin du gouvernement du roi; ceux de Vesterås et de Strengnäs l'avaient été chacun en deux [2]. Dans tous les pays où la réforme s'est établie, on remarque d'abord une grande incertitude dans la question de savoir à qui appartient l'autorité suprême dans les affaires de l'Église. Gustave se l'attribua : « Vous voulez en savoir plus que nous et que beaucoup d'hommes instruits, écrivait-il aux paysans de l'Upland, et vous tenez plus aux abus et aux trahisons des anciens évêques et des papistes qu'à la parole vivante de Dieu et de l'Évangile. Vous avez tort : gardez vos maisons, vos champs et vos prairies, vos femmes, vos enfans et votre bétail; mais ne vous mêlez pas de décider dans les questions de religion et de gouvernement; car c'est à nous, en qualité de roi chrétien et avec l'aide de Dieu, à vous dicter des ordres et à vous tracer des règles; ainsi, à moins que vous ne veuillez attirer sur vous les effets de notre colère, vous nous obéirez, soit dans les affaires de l'État, soit dans celles de la religion [3]. » Le roi s'allia avec la noblesse contre l'Église; il confirma ses priviléges en 1526. A la diète de Vesterås, il avait formellement invité les nobles à prendre part aux biens séquestrés de l'Église; mais cette alliance lui étant devenue bientôt onéreuse, il défendit en 1538 à tout individu de toucher aux propriétés du clergé avant d'avoir établi ses droits devant lui. Mais la noblesse avait déjà usé de la permission qu'elle avait reçue, et le peuple murmurait hautement : « Vous et vos pareils, écrivait le roi à George Gyllenstjerna [1], vous vivez comme si le pays était sans loi ni roi. » Il disait à la noblesse : « Vous avez la main prompte à saisir des champs et d'autres propriétés du clergé : à cet égard, vous êtes tous chrétiens et disciples de l'Évangile. » La sédition qui avait éclaté pendant la guerre avec Lubeck était surtout dirigée contre la noblesse. Cet esprit de révolte se communiqua à toutes les provinces voisines de Suède. Dès 1537, des troubles agitèrent le Småland; les paysans annoncèrent qu'ils voulaient « détruire la noblesse jusqu'à la racine [2]. » Ils fléchirent pour un moment sous la rigueur; mais le mécontentement était plus profond que jamais, et en 1542 le soulèvement fut général dans cette province. L'insurrection avait à sa tête Nils Dacke, paysan qui, pour échapper à la punition d'un meurtre qu'il avait commis, avait cherché un asile dans la forêt. Souvent son armée montait jusqu'à dix mille hommes. Il tint tête à toutes les forces réunies de Gustave : « Car (c'est ce dont on se plaignait) les paysans évitaient de se montrer en rase campagne; et quand ils étaient attaqués par les gens de guerre, ils faisaient comme les loups, et se retiraient dans les bois. » Cette révolte s'étendit de diocèse en diocèse, ou plutôt de forêt en forêt, par la Vestrogothie et l'Ostrogothie jusqu'à la Sudermanie. Venaient d'abord à la faveur de la nuit des émissaires secrets qui enrôlaient des partisans pour le bien des paysans et le salut de la religion [3]. Le prêtre de la paroisse était-il marié, sa maison était aussitôt livrée au pillage. Le même sort frappait les riches paysans et les sergens de province (*länsmän*) on les appelait les *flatteurs des seigneurs* (*herrehycklare*) : de cette manière, ils rendaient la majorité complice de leurs crimes, et ils avançaient toujours. Ils se glissaient dans les chemins détournés, dans les sentiers, sur la lisière des bois, n'osant pas se montrer

[1] Gripsholm, 5 mars 1538.
[2] Spégel, p. 114.
[3] Quel convertisseur ! Et l'on ne veut pas qu'à la vue d'une liberté si étrange, les paysans préférassent la vraie religion aux opinions nouvelles, bonnes seulement à enrichir le roi et à favoriser son despotisme. (*Note de l'éditeur.*)

[1] Gripsholm, 5 mars 1538.
[2] Tégel, t. 2, p. 92.
[3] *Archives du royaume.*

dans les plaines. Tout ce qui appartenait à la noblesse était saisi de suite sans que personne osât réclamer. Tous ceux qui servaient à la cour étaient comptés parmi les esclaves des grands. Ces émissaires s'annonçaient comme soutiens du commerce et ennemis des nobles et des courtisans ; ils ne voulaient que ramener le christianisme à sa pureté primitive, abolir la messe en suédois et tout rétablir sur l'ancien pied. Les employés du roi (*fogdar*) furent tués et les châteaux de la noblesse dévastés. Ils voulurent donner la couronne à Svante Sture, qui demeura fidèle à Gustave. En vain le roi offrit-il leur pardon aux séditieux s'ils voulaient rentrer sous l'obéissance ; il paraît, par les plaintes portées pendant le cours de ces négociations, que les employés du roi et les nobles s'étaient livrés à des actes d'injustice dont le roi cherchait à s'excuser en disant qu'ils avaient été commis à son insu : « Vous arrachez, écrivait le roi à ses employés, à de pauvres paysans tout ce qu'ils possèdent, peut-être souvent sans raison. Il en résulte que, quand ils sont réduits à la misère, il ne leur reste d'autre ressource que d'abandonner femmes et enfans, maisons et terres, et d'aller se joindre aux brigands dans les bois. » Mais plusieurs ordonnances royales avaient pour ainsi dire autorisé ces exactions. De vieux prêtres poussaient à la révolte, élevant les mains au ciel et maudissant le roi dans les églises [1]. Un armistice fut convenu avec le roi : il fut bientôt rompu. Dacke gouverna suivant son bon plaisir en Småland et en Öland. Les réfugiés suédois, le duc Albrekt de Mecklenbourg, le comte palatin Frédéric, qui anoblit Dacke, et l'empereur Charles V, par son chancelier Granvilla, entrèrent en négociations avec les paysans [2]. Pendant cette révolte, il y eut des momens où Gustave désespérait de sa couronne et de sa vie. Enfin il triompha dans l'été de 1543. Abandonné par tous, Dacke erra dans les forêts du Bleking, et enfin, suivant l'opinion généralement admise (car quelques-uns prétendent qu'il s'enfuit en Allemagne), il fut atteint par ses persécuteurs ; un coup de flèche termina sa vie [1]. Telle fut l'issue de la révolte la plus redoutable que Gustave ait eu à réprimer ; ce fut aussi la dernière. La haute Suède lui était resté fidèle, et les Dalécarliens marchèrent volontairement à son secours.

[1] La plainte, si naturelle dans la bouche de la victime, a toujours passé aux yeux de l'oppresseur pour une malédiction. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Le plein pouvoir donné à Granvilla par l'empereur est daté de Barcelonne, 23 octobre 1542. (Voyez Hvitfeld.)

CHAPITRE X.

GUSTAVE WASA. — PACTE DE SUCCESSION (ARFFÖRENINGEN).

Lorsque le sénat engagea le roi à se choisir une épouse, en 1526, il fut décidé que si Dieu lui donnait des descendans, l'un d'eux, et l'aîné de préférence, lui succéderait, et que les autres auraient des provinces en apanage, ainsi qu'il convient à des fils de roi. En 1531 Gustave épousa Catherine, fille du prince Magnus de Saxe Lauenbourg et belle-sœur de Christian III, roi de Danemark. Le 13 décembre 1533, elle lui donna un fils qui reçut le nom d'Érik. Cette union de courte durée (la reine mourut subitement après deux ans de mariage) fut loin d'être heureuse. Il est probable que tous les torts ne se trouvaient pas du côté du roi, car lorsqu'il eut contracté de nouveaux liens, il jouit au sein de sa famille d'un bonheur sans mélange et d'une paix inaltérable. Sa seconde épouse fut Marguerite Leyonhufvud, fille du sénateur Érik Abrahamsson, seigneur de Loholm, qui avait été décapité dans les sanglantes journées de Stockholm. Elle avait été fiancée à ce même Svante Sture à qui les ennemis de Gustave destinaient la couronne, et ses affections avaient dû se taire devant la volonté du roi [2]. Jean, l'aîné des enfans que le roi eut de Marguerite, fut présenté avec son frère Érik, le 4 janvier 1540, à l'assemblée du sénat et des principaux membres de la noblesse et du clergé réunis à Örebro. Le roi tira son épée, et tous les assistans la touchèrent en prêtant un serment dont il leur dicta la formule ; pour le rendre plus solennel, on y ajouta des cérémonies religieuses. Les deux fils de Gustave furent reconnus en qualité d'héritiers légitimes du trône. Quatre ans plus tard, ce serment fut renouvelé à la diète de Vesterås ; on y détermina

[1] Messénius (*Scondia*, V, p. 963) dit que le véritable Dacke parvint à se sauver en Allemagne, qu'il osa retourner en Suède sous le règne de Jean III et qu'il mourut à Stockholm en 1580.

[2] Svante Sture obtint, en 1538, la main de Marta, sœur de la reine, sur les instances de celle-ci.

le mode d'hérédité de mâle en mâle et par ordre de primogéniture. Érik y reçut des hommages solennels comme prince royal. Le tonnerre qui gronda tout le temps de la cérémonie et un arc-en-ciel magnifique qui parut quelques instans après furent unanimement regardés comme un présage de l'avenir, mais très-diversement interprété : les uns n'y virent qu'un sujet de terreur, les autres y trouvèrent un sujet d'espérance. Dans son discours aux états, le roi exposa encore ses principes relativement à la réforme. Voici en quoi ils consistaient : « Servir Dieu suivant sa loi et l'aimer par-dessus toutes choses; croire en Jésus-Christ comme en notre seul sauveur; étudier et enseigner avec ardeur la parole de Dieu; aimer son prochain comme soi-même et observer le Décalogue, tel était le véritable culte à rendre à Dieu; en cela consistaient les bonnes œuvres : Dieu n'en avait pas ordonné d'autres. Mais la sainte Écriture ne parlait ni de cierges, ni de palmes, ni de messes pour le rachat des âmes, ni du culte des saints. Dieu avait au contraire défendu de telles pratiques. Il nous avait donné le saint sacrement comme gage et signe de la rémission de nos péchés, mais ce n'était pas pour l'encadrer d'or et d'argent et le promener autour des cimetières ou d'autres lieux [1]. » — « Voilà, disait-il, ce que nous voulons vous apprendre et vous enseigner, et nous espérons que Dieu nous aidera à nous conduire selon la justice. Nous sommes étonné que vous soyez si attachés à vos anciens prélats et à vos vieilles coutumes [2]. » Le pacte de succession de Vesterås en date du 13 janvier 1544 fut publié par la noblesse au nom de tous les états [1]; elle se dit l'appui et le bras de la couronne de Suède [2]. A la diète de Strengnäs, les états se déclarèrent prêts à reconnaître et à faire respecter le testament que sa majesté a fait ou fera en faveur de ses enfans. L'arrêté de cette diète fut pris par le clergé [3], quoique d'autres actes prouvent que les états y donnèrent leur assentiment. Nous ferons observer que c'est la première fois après l'établissement de la réforme qu'il est fait mention dans les diètes de cet état, représenté aujourd'hui non-seulement par les évêques, mais aussi par les curés des villes et des campagnes, ce qui prouve qu'il était presque en entier composé de protestans. Après l'adoption du pacte de succession, il fut décidé, afin que sa majesté ne fût pas accablée de tant d'affaires et de soins, que deux sénateurs lui seraient adjoints pour le soulager dans ses fonctions, et qu'ils se relèveraient alternativement de mois en mois.

La tranquillité publique ne fut plus troublée pendant les dix ans qui suivirent la dernière révolte; cela nous laisse le temps d'étudier l'administration intérieure de Gustave. L'œuvre qu'il accomplit avait eu trois phases : *la délivrance, la réforme et l'acte de succession.* De ces trois périodes, la seconde avait dû être la plus difficile, et la troisième avait couronné le tout. Quel homme pendant sa vie eût pu remplir une telle tâche? — On devait voir reparaître encore une fois, mais sous un autre aspect, après la mort de Gustave, les dangers que l'Union avait fait naître. Encore une fois la papauté devait lutter, non sans quelque chance de succès, pour regagner l'influence qu'elle venait de perdre. L'expérience d'une génération ne suffisait pas à la noblesse pour lui faire oublier que le pacte de succession lui avait enlevé une partie de ses priviléges. Pouvait-on espérer que de si grands travaux porteraient leurs fruits et que leurs résultats seraient sanctionnés par la durée d'un seul règne? — Le fondateur du nouvel ordre de choses vit bien que cela n'était pas possible,

[1] Cette profession de foi montre que Gustave était un bien pauvre théologien : écho des hérésiarques de son siècle, il reproduit comme étant une œuvre divine les erreurs de Luther et de Calvin. Tout ce qu'il y a de vrai dans ce discours appartient à l'enseignement de l'Église catholique : ce n'était pas une nouveauté; il n'y avait de nouveau que la négation de quelques vérités antiques. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Cet attachement si raisonnable du peuple pour ses prélats réfute suffisamment les calomnies répandues par les réformateurs contre le clergé. Cet attachement fut cause que Gustave conserva des évêques et des curés; ainsi tout en détruisant le catholicisme, il conserva sa hiérarchie, au moins en apparence. Cette conservation de la forme avec un changement radical n'était qu'un acte d'hypocrisie et qui montrait au grand jour le peu de conviction religieuse de ce prince. (*Note de l'éditeur.*)

[1] Parmi les nobles, on voit figurer aussi un prêtre, Påfvel de Floda (diocèse de Strengnas) et George Norman, qui assistait aux délibérations du sénat en qualité de surintendant.

[2] Voyez Stjernman, *Riksd. och mötens beslut*, t. 1, p. 200.

[3] Le décret de la diète fut promulgué par le clergé des diocèses d'Upsala, de Vesterås et de Strengnas.

et le pressentiment de tempêtes nouvelles pour l'avenir le fit travailler jusqu'à son dernier soupir à l'affermissement de sa race, et cela avec une ardeur qui plus d'une fois lui fit fermer les yeux sur la nature des moyens qu'il mettait en usage.

Tout n'était qu'ébauché : rien de fixe dans la délimitation des frontières, rien de déterminé dans les rapports qui devaient exister entre l'Église et l'État; le décret de la diète de Vesterås (1527), qui les avait établis, était soumis à de continuelles modifications. Les revenus des évêques, des chanoines, des cathédrales et des couvens avaient été laissés par ce décret à la disposition du roi, de sorte qu'il était chargé de fixer ce qu'il croyait nécessaire à leur entretien et d'appliquer le reste aux besoins de l'État. Le retour immédiat de tous ces biens à la couronne ne fut pas une suite de cette mesure : le roi se contenta de s'approprier le numéraire et les rentes constituées par des contrats signés des évêques, des chapitres, des préposés des églises, des clercs et des laïques. Tout cela changea peu à peu et cessa tout à fait après le pacte de succession. Le roi enleva leurs biens aux évêques, et ceux-ci n'eurent pour revenus que les deux tiers des dîmes qui, par la décision de Vesterås, avaient été abandonnées à la couronne. Les terres des chanoines, ainsi que leurs maisons et leurs logemens des villes, eurent le même sort : le gouvernement s'en emparait aussitôt que leurs possesseurs venaient à mourir ou qu'ils étaient nommés à des cures de campagne. Le reste des biens des couvens fut aussi séquestré par le roi à mesure que la vie claustrale s'éloignait des mœurs publiques, de sorte qu'à la fin il ne resta dans les couvens de Vadstena, de Skenninge, de Nådendal et de Skog que de vieilles religieuses entretenues par le roi. Des ordonnances spéciales, rendues en 1545 et dans les deux années suivantes, firent tomber dans le domaine royal les autres biens de l'Église qui n'étaient pas compris dans les catégories susmentionnées[1]; en retour le clergé toucha la dîme de la couronne. Le roi jugea nécessaire de prévenir les interprétations malveillantes en expliquant les motifs de cette mesure dans une lettre du 9 juillet 1547. C'est par ces moyens que Gustave s'est maintenu dans la possession des biens de l'Eglise. Quant aux revenus, l'Église protestante de Suède fut mieux traitée que beaucoup de ses sœurs des autres pays. Le premier archevêque luthérien entretenait à ses frais cinquante étudians à Upsala, et son contemporain Martin Skytte, évêque d'Åbo, en défrayait huit aux universités étrangères[1]. Le bas clergé conserva le tiers de la dîme qu'il avait toujours levée et continua d'être l'objet de la bienveillance du roi, quoiqu'il lui fût hostile. Il serait difficile de citer une réforme religieuse opérée ainsi sans persécutions. Assez de victimes ont été sacrifiées à la politique pendant le règne de Gustave : la religion n'a pas fait couler une goutte de sang. Des prêtres, il est vrai, ont été destitués en assez grand nombre[2]; mais en général le roi se contenta de donner aux vieillards de jeunes vicaires. On le voit souvent régler lui-même entre eux les conditions de leur association et veiller à ce que les paroisses vacantes soient données aux prédicateurs évangéliques.

On ne peut guère reprocher au roi les abus qui se glissèrent dans l'exécution des décrets de Vesterås : ils étaient dans la nature des choses. Combien les décisions écrites n'étaient-elles pas laconiques et défectueuses à cette époque! La tolérance de l'usage où était la noblesse de prendre sa part dans les pillages (*sköflingar*) (c'était l'expression dont on se servait en parlant de la confiscation des biens de l'Église[3]) poussait le roi à continuer ses confiscations pour sauver tout ce qui était possible. Comme nous l'avons déjà remarqué, la noblesse fut autorisée, à Vesterås, à se faire restituer tout ce qui était échu aux couvens et aux églises depuis la réforme (*räfst*) de Charles Knutsson. Il est vrai que la loi défendait à qui que ce fût de s'emparer de ce qui lui appartenait avant d'avoir prouvé son droit devant le ting par le témoignage de douze hommes. Mais

[1] Voyez *Archives du royaume.*

[1] Voyez Rhyzelins, *Chronique des évêques*, p. 344. — On peut regarder les cinquante étudians qu'entretenait Laurentius Petri, sur les ordres du roi, comme autant de champions à opposer aux attaques des chanoines catholiques d'Upsala. (Messénius, *Scondia*, V, p. 55.)

[2] Voyez les *Archives du royaume*. Hallenberg, *De la valeur des monnaies et des marchandises pendant le règne de Gustave Ier*, p. 232.

[3] Le roi se plaint de ce que son employé Nils Westgöte ne lui rend pas compte des pillages qui ont eu lieu dans sa préfecture (1544).

quand on se rend compte des idées qui régnaient en Suède après l'Union sur la loi et sur le droit; quand on sait que les revenus affectés aux places de juges étaient considérés comme des dotations de la couronne, et que ces places, réservées à la noblesse, étaient remplies par des personnes *peu versées dans la loi écrite de Suède* (comme le dit le roi, qui s'en plaint), on conçoit aisément que l'oppression et le bon plaisir ne pouvaient guère trouver de résistance. La loi était même si incomplète que, dans plusieurs cas depuis 1528, le roi fut obligé de décider lui-même la contestation. Dix ans après, cette nouvelle condition était généralement imposée, et l'on fit restituer ce qui fut reconnu avoir été injustement enlevé aux églises et aux couvens. Une autre violation des résolutions prises à Vesterås était devenue non moins nécessaire; on ne pouvait faire droit aux réclamations de la noblesse sur les biens de l'Église. Les couvens cessèrent d'exister; qui pouvait établir l'état de leurs possessions avant ou depuis 1454? La noblesse aurait tout repris, il y aurait eu spoliation totale si le roi n'était intervenu, avec ses propres prétentions il est vrai, mais au moins ces prétentions étaient aussi celles de la couronne. Ces circonstances nécessitèrent après l'acte de succession une nouvelle extension des décrets de Vesterås pour mettre la main sur ce qui restait des biens des églises et du clergé. La couronne donnait en compensation la dîme, dont elle s'était déjà emparée. Le clergé, puissance déchue, n'avait plus la force de se soutenir lui-même; encore moins pouvait-il porter secours aux autres. Les prêtres, et ils le reconnaissaient bien eux-mêmes, avaient été mis dans l'impossibilité de défendre les propriétés qui leur appartenaient; mais au moins cet échange leur offrait-il quelque sûreté. De son côté, la noblesse n'avait pas droit de se plaindre, car la couronne rendait en dotations nouvelles une grande partie dont elle s'était emparée.

Le pouvoir temporel du roi devait se modifier et augmenter en raison de celui qu'il avait pris sur l'Église. Aussi les événemens de Vesterås donnèrent-ils naissance à un nouveau droit public en Suède. Ce droit toutefois n'a point prévalu à cette époque malgré toutes ses prétentions, mais il a laissé assez de traces après lui. C'est alors en effet que se présentent et s'exercent tous les droits de la couronne sur les bois communaux, les lacs, les fleuves, les pêcheries, les mines, que le faux décret de Helge-Ands-Holm prétend remonter à 1280. L'histoire des biens communaux (*allmänning*)[1], expression sous laquelle les anciennes lois comprennent non-seulement les bois, mais aussi les montagnes et les eaux, peut très-bien nous servir à constater et à mesurer le développement de la civilisation. Cette idée d'une possession commune varie en quelque sorte parallèlement à la modification que reçoit la division territoriale, passant de la bourgade au district, du district à la province, de la province au royaume. Ici tout s'opère dans la même proportion; à mesure qu'elle s'étend, cette idée anéantit ou absorbe l'idée subordonnée qui d'abord l'a produite, surtout lorsque la couronne, comme représentant de l'État, porte à la fin ses prétentions sur tout le bien communal. Dans notre moyen âge, nous voyons élever des prétentions semblables par les particuliers, pendant l'état de confusion et d'incertitude qui existait par rapport à la possession de ces sortes de terres, dans ce pays vaste et presque inculte; mais ces prétentions n'ont jamais été accueillies, elles n'ont jamais pu l'être en Suède, où tant de communes sont en possession de cette espèce de propriété. Mais elles ont été reproduites plus d'une fois et plus explicitement par le roi, qui a rétabli l'ordre dans sa patrie et qui affirme *que ces terres qui restent incultes appartiennent à Dieu, au roi et à la couronne*[2]. C'est pour cela que les biens communaux des *districts* sont appelés du temps de Gustave *biens du roi et de la couronne*[3]. L'ancien droit du peuple à ces propriétés, rayé de la disposition nouvelle, est tombé dans l'oubli: les populations ne sont plus considérées que comme usufruitières. Le roi étendit encore plus loin ce principe: il déclara toutes les pêcheries de Stroemling, aux côtes de la Baltique, véritables biens communaux de la couronne[4]. Il pose en fait que *le fleuve appartient au roi*, et il applique

[1] Terre que personne en particulier ne possède.

[2] Voyez plusieurs lettres du roi aux habitans de la Helsingie, de la Gestricie et de l'Angermanie (20 avril 1542), et à ceux du Vermland (17 février 1548). (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Voyez *Svenska jordens befkattning till och med början af sjuttonde seklet. Akad. Afhandling af P. E. Bergfalk.* Upsala, 1832, 1er vol, *sid.* 25.

[4] Lettre du roi du 1er mars 1545.

cette prétention non-seulement aux pêcheries du saumon dans les fleuves du Norrland et du Vermland, mais encore aux ouvrages construits ou à construire dans leurs eaux[1]. Il déclare en même temps, en termes précis, que toutes les montagnes de la Suède à filons métalliques (*malmberg*) sont des propriétés de la couronne[2]; il cite à l'appui de cette prétention et de beaucoup d'autres *la Loi de la Suède* et les priviléges de tous les rois, princes et seigneurs qui l'ont précédé. Quoique ces faits s'accordent peu avec nos idées sur la légalité, ils n'avaient probablement rien d'extraordinaire à une époque de l'Union où l'on avait complètement oublié ce qui était et ce qui n'était pas dans le droit de la couronne.

Ces prétentions exagérées servirent à étendre les ressources de l'industrie. Aussi le roi tira-t-il de ce système la conclusion « que l'exploitation des mines dans les domaines de la couronne, devait être accessible à tous ceux qui voudraient payer une redevance convenue avec l'intendant de ces mêmes mines. » Mais d'un autre côté, en s'en remettant au bon plaisir du roi, on compromettait d'autant plus le droit de propriété des particuliers que la logique de Gustave ne reculait devant aucun moyen. Ce qu'il y a de remarquable, ce sont ses argumens contre l'exemption des taxes du clergé : « Sans être doué d'une intelligence supérieure, écrivait-il à l'évêque Brask, nous pouvons bien comprendre ce que vous ne voulez pas comprendre vous-même, c'est-à-dire que tout ce qui est exempt de taxe y a d'abord été soumis et a été dégrevé depuis; mais ce dégrèvement ne s'est pas fait comme vous le dites, parce que le roi n'avait rien à y prétendre, car ce privilége devait être payé en services rendus à la couronne. Si le roi n'avait rien à réclamer des églises et des couvens, d'où viendrait donc les obligations que les couvens et les églises ont à remplir envers lui, tandis que leurs propriétés sont libres de toute charge? Vous ne pouvez donc pas dire que le roi, n'ayant rien cédé, n'a rien à demander. » Ce n'est encore là qu'une esquisse de cette logique envahissante qu'il déploya plus tard. Toute terre inculte fut regardée comme étant et ayant toujours été la propriété de la couronne. On trouva facilement que tous les hemmans taxés (*skatthemman*, payant un cens ou des rentes à la couronne) avaient été élevés sur un sol de cette nature et ne se distinguaient que par une jouissance indéfinie de ceux que la couronne possédait en propre et dont Gustave avait augmenté considérablement le nombre[1]; c'était une sorte de système d'expropriation universelle qu'il prenait en toute occasion, et il agissait en conséquence de ce système. Il dit aux paysans de l'Upland qui possédaient de semblables propriétés : « Vous croyez quand vous tenez par héritage ou par achat des terres censitaires pouvoir en user comme bon vous semble; nous répondrons que nous laisserons les terres et les maisons qui y sont construites à ceux qui les tiendront en bon état; dans le cas contraire, elles reviendront à nous et à la couronne de Suède[2]. »

Le roi opposa le même raisonnement à *l'opinion perverse* qui se manifestait chez les paysans du Småland qui avaient des skattehemmans; et lorsque ceux qui étaient véritablement propriétaires des terres qu'ils exploitaient se plaignirent que les prévôts du roi venaient visiter leurs habitations, il répondit, le 6 février 1550 : « Nous croyons qu'il nous est permis, comme maître du royaume, de faire surveiller les maisons des paysans qui possèdent des skattehemmans comme il l'est aux nobles de surveiller ceux de leurs terres. » Il écrivait dans une autre occasion[3] : « On peut taxer de négligence les paysans qui laissent croître des arbres au milieu des champs et qui les cultivent ou les engraissent mal. L'intérêt de la couronne ne nous permet pas de voir cela avec indifférence. » Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le roi enleva à plusieurs paysans, à cause de leur négligence, leur droit de propriété.

Il avait la plus haute idée de son pouvoir royal, et quoiqu'il dût son élévation à *Dieu* et au *peuple*, il paraît cependant, à en juger par sa devise et ses paroles, qu'il n'a voulu tirer avantage que du droit divin pendant une certaine époque de sa vie : « Au nom de la sainte Tri-

[1] Voyez les *Archives du royaume* de l'année 1548.
[2] Voyez les *Archives du royaume* de l'année 1551.

[1] Bergfalk, l., c., p. 33.
[2] Voyez les lettres aux députés d'Upland en date du 15 avril 1541.
[3] Voyez les *Archives du royaume* des années 1541 et 1551.

nité, disait-il, lorsque le sénat, en 1540, jura sur son épée nue de lui obéir comme au roi héréditaire, par la force et la grâce du Dieu tout-puissant, il nous est donné ainsi qu'à tous nos descendans, de génération en génération, de régner sur vous; cette épée de justice en est un témoignage : nous vous la présentons pour que vous prêtiez serment sur elle [1]. » Sans attendre le dernier acte de succession de Vesterås, il se qualifiait de *roi héréditaire* [2].

Lorsque le peuple murmurait, conciliant les opinions avec les circonstances, il se montrait de suite prêt à modifier ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans son administration; il priait seulement les mécontens de lui faire connaître les abus, sans révolte et sans troubles, et de lui adresser directement les plaintes qu'ils auraient à faire contre ses employés, puisqu'il ne pouvait visiter tous les sujets de son royaume pour connaître leur position. Nous avons vu avec quelle indépendance les habitans des provinces qui demeurèrent tranquilles pendant les troubles se portèrent médiateurs entre le pouvoir et les révoltés. Le roi eut toujours au surplus l'air de reconnaître la puissance politique du peuple en lui rendant compte des actes de son gouvernement. Il le fit, non-seulement aux diètes, mais en général aux grandes foires, surtout dans la Suède proprement dite, où la démocratie était plus vivace et où le roi assistait en personne aux assemblées du peuple, telles que celles d'Upsala, de Strengnäs et de Vesterås, pour délibérer avec lui; en cas d'empêchement, il s'y faisait représenter par des sénateurs chargés de ses lettres : elles contenaient le rapport des affaires de la guerre (c'étaient les bulletins de ce temps-là), ou la dénonciation des trames des ennemis de la Suède, ou l'état des négociations, ou des explications relatives aux révoltes ou à la nouvelle doctrine (le roi ne voulait cependant pas la reconnaître comme nouvelle). Il avait souvent à répondre au peuple, qui demandait à suivre les anciennes coutumes, ou bien à des plans d'économie, ou bien encore à des observations qui concernaient l'administration; quelquefois même il ne s'agissait que de simples lettres où l'on s'informait de sa santé. Il répondait à tout dans un style dont l'originalité eût suffi pour prouver qu'il lui appartenait quand on n'aurait pas su, par ses propres paroles, que, manquant de secrétaires assez habiles, il écrivait tout lui-même [1]. Il se distinguait par une assiduité et une habileté qui passaient la mesure commune, comme tous les hommes doués par la nature d'une grande activité [2]. Il disait souvent à ses fils : « Réfléchissez bien d'abord, puis exécutez avec vigueur et sans hésitation; ne reculez pas et ne remettez jamais au lendemain : une résolution qui n'est pas exécutée à temps ressemble aux nuages qui ne donnent pas de pluie dans une grande sécheresse. »

Il est cependant vrai de dire que sous le règne de Gustave les choses se sont plusieurs fois montrées sous deux faces différentes en tombant dans les extrêmes de la démagogie et du despotisme, deux excès qui du reste se touchent comme la ruse et la violence. Nous appelons politique démagogique celle qui conduit les masses en les trompant, et l'histoire prouve que partout où le peuple est intervenu dans le gouvernement, cette politique a dû prévaloir comme dans les États purement despotiques. Elle existait depuis longtemps en Suède avec cette intensité démocratique; les Sture n'étaient pas des maîtres inhabiles dans cet art, et l'évêque Hemming Gadd aurait pu le réduire en théorie. Cette politique naissait de leur position : ils avaient à conduire le peuple avec un pouvoir douteux, sans règle et sans limite, et ils combattaient l'Union sans oser la rompre. La carrière de Gustave était plus ouverte et plus large, mais il fut aussi obligé, surtout dans la première moitié de son règne, d'avoir recours aux mêmes moyens. Il était évident pour tous

[1] Lisez le serment dans Tégel.

[2] Voyez Stjernman, *Riksd. och mötens Beslut*, t. 1, p. 163. — *Archives du royaume*, 1541.

[1] On voit souvent écrit en marge, dans les *Archives du royaume* : « *Scripsit regia majestas; dictavit regia majestas.* » Le roi aimait la pureté dans le langage.

[2] « J'ai souvent parlé avec ledit roi Gustave, qui était prince fort et puissant, fort dispos et agile, et d'une peine et labeur incrédible. Quant à son esprit et industrie, ses grandes et mémorables entreprises, sa prudence pour les conduire, aussi sa sage administration et conservation dudit royaume par si longtemps et l'heureux succès de tous ses desseins le recommandent tellement qu'il doit justement avoir surmonté toute envie. » Correspondance de Charles Dantzai, ministre de France à la cour de Danemark. (Voyez *Skand. handl.*, t. 11, page 25.)

qu'on ne pouvait se fier à sa parole, et que le péril passé il ne fallait pas compter sur les promesses qu'il avait faites au moment du danger. Les Dalécarliens, dans leur première révolte, se plaignaient déjà de ne savoir jamais de lui un mot de vérité; les Smålandais, pendant les troubles de Dacke, n'avaient aucune confiance en l'amnistie, et ils avaient bien raison, puisque le roi dans ses lettres ordonnait à ses généraux d'employer la ruse et les belles paroles avec les séditieux, dût-on même leur promettre ce qu'on n'avait pas dessein de tenir, parce que ceux-ci ne tenaient pas ce qu'ils promettaient[1].

Pendant quelques années on vit dans ses desseins et dans ses actes l'impulsion d'une influence étrangère; elle venait surtout de Conrad Peutinger, ou comme il se nommait lui-même de Pyhy, légiste nécrlandais qui arriva en Suède en 1538 et gagna la confiance du roi par son intelligence, son savoir, ses flatteries et sa finesse: le roi fit pleuvoir l'or sur lui et l'éleva à la dignité de *grand chancelier, conseiller du gouvernement de la guerre et des affaires secrètes*[2]. Ce long titre est un échantillon du style qu'il introduisit pour quelque temps dans les actes de l'administration et qu'il a enflé d'expressions étrangères et pompeuses pour tout ce qui touche au pouvoir royal, qu'il appelle haut et parfait. C'était un de ces hommes à projets qui, dès qu'un changement quelconque leur offre quelque chance utile, savent se glisser auprès des princes; un aventurier, comme l'appelle Luther dans ses lettres au roi. Il avait formulé le serment[3] qu'on prononça en 1540 lorsque le royaume fut déclaré héréditaire à Örebro: les grands ne purent jamais le lui pardonner; mais il devint bientôt l'objet de la haine du peuple, qui se plaignait d'avoir reçu avec un chancelier allemand un nouveau roi. Gustave fut obligé de prendre sa défense. La constitution pour la Vestrogothie, de la même année[1], est un modèle des institutions que le chancelier voulait donner au royaume. On voit une administration provinciale composée d'un gouverneur ou sous-chancelier (qui avait également pour fonction de veiller aux affaires de la religion), de quatre conseillers ou assesseurs et d'un secrétaire, sous la surveillance et l'inspection du roi et de son conseil suprême: ils devaient présider au gouvernement, administrer la justice, régler les finances avec l'aide d'un conseiller du trésor, régir les domaines et diriger la police (*politien*). Cette dernière expression, comme beaucoup d'autres, parut alors pour la première fois dans notre langue; elle inspira une grande terreur. Au nombre des chefs d'accusation que les paysans lancèrent contre le chancelier, et dont le roi fut obligé de le laver, était celle-ci: « qu'on ne voulait pas leur laisser faire leur pain et leur bière en paix[2]. » Cette police devait être exercée par un *ridtmestare* (capitaine de cavalerie), en même temps membre du conseil provincial, et un corps de cavaliers (*omridande roothe*)[3] qui devait être disséminé sur les routes pour surveiller les démarches et les actes de chaque individu, arrêter les personnes suspectes, viser les passeports des marchands suédois et étrangers. Il est douteux que cette constitution et le projet d'établissement de la police aient jamais reçu d'exécution. Peu après sa publication éclata la dernière révolte sérieuse, qui eut pour cause principale la perception de l'impôt extraordinaire que le roi avec son conseil (*regements råd*) avait le droit d'établir, aux termes de cette constitution, d'après le nouveau cadastre de 1540[4]. Trois ans après, Conrad de Pyhy tomba dans une disgrâce complète; le roi dit de lui: « Qu'il avait beaucoup fait, mais plus au détriment du royaume qu'à son profit[5]. A son

[1] Voyez *Archives du royaume*, 1542.

[2] *Öferste kansler, Regements, krigs och sekrete Råd.*

[3] Il y avait sous le règne de Gustave deux étrangers dont l'un, Conrad von Pyhy, voulait établir de nouvelles cérémonies et de nouveaux usages, comme à Orebro, et une nouvelle loi, comme la constitution pour la Vestrogothie de 1540; l'autre, Normann, voulait que la noblesse reçût l'investiture de ses terres, comme en Allemagne, d'après les institutions féodales. (Voyez Erik Sparre, *Postulata nobilium*, 1593.)

[1] Stjernman, l. c., t. 1, p. 137.

[2] Voyez les lettres du roi aux districts qui sont dans le voisinage d'Upsala, 1540.

[3] Espèce de gendarmerie telle que celle que nous avons aujourd'hui.

[4] Cette contribution était une des plus illégales et celle qui occasionna les plus grandes plaintes. Les Smålandais furent dispensés de cet impôt; par compensation ils furent contraints de donner quelques milliers de bœufs.

[5] Le roi ne fut pas plus heureux avec le successeur de Pyhy, nommé Christophor Andersson (Röd). Il se retira à Lubeck et mourut en exil. La place de chancelier resta vacante.

retour de la mission qu'il venait de remplir en France au nom du roi, il fut accusé de bigamie et de soustraction de grandes sommes d'argent; il perdit toutes ses places et finit ses jours en prison à Vesterås.

Il est d'autant moins probable que Gustave ait voulu asseoir son autorité dans les provinces sur une administration compliquée (le mode collégial était encore inconnu en Suède), qu'il aimait dans ces sortes de choses les voies les plus courtes avec la faculté de pouvoir décider tout par lui-même. La position immédiate où il se plaçait près de ses prévôts ne laissait qu'une autorité limitée même aux possesseurs des grands fiefs, qui étaient en même temps gouverneurs pour le roi; il borna leur pouvoir sur les paysans de ses terres [1], et ses domaines privés s'étaient grandement multipliés dans toutes les parties du royaume. Comme allié aux premières familles, il pouvait personnellement exercer le droit qu'il avait conféré à la noblesse, d'exiger la restitution des terres que l'Église avait reçues antérieurement, et il en avait donné l'exemple. Plus tard beaucoup de prétentions furent obligées de se taire devant celles du roi, et on l'a vu soutenir sa parenté avec des familles dont les ancêtres n'ont jamais figuré dans la généalogie des Wasa [2]; c'est pourquoi les terres héréditaires *gustaviennes*, qui encore sous Charles IX embrassaient plus de deux mille cinq cents hameaux [3], non compris la part dont jouissait le duc Jean d'Ostrogothie, donnèrent lieu à des procès en restitution cinquante ans après la mort de Gustave. L'accroissement numérique de ces hameaux ne résultait pas uniquement de ces moyens: les actes de ce règne offrent partout la preuve que le roi obtenait des terres de leurs propriétaires en leur promettant des indemnités qui ne leur étaient jamais payées; d'autres fois ces terres lui étaient abandonnées par des personnes à qui elles n'appartenaient pas [4], ou bien il s'en emparait sans aucune formalité et seulement parce qu'elles étaient à sa convenance [5]; souvent même on employa des mesures de rigueur contre ceux qui ne voulaient pas entrer en arrangement [1].

[1] Voyez la lettre d'Upsala du 14 avril 1541.

[2] Voyez Ornhjelm, *État des biens de l'Église* (manuscrit).

[3] Voyez les *Archives du royaume* de 1610.

[4] Voyez Ornhjelm.

[5] Voyez les *Archives du royaume* de l'année 1550.

Le roi était en querelle et en procès avec tous ses parens. Il se considérait comme héritier exclusif de l'argent et du mobilier des églises, des couvens et des fondations religieuses; on n'oubliait pas même dans les inventaires les ustensiles de cuivre et de zinc [2]. Il se substitua aux évêques dans le droit exercé par ceux-ci de succéder aux prêtres, et il ne s'arrêtait que lorsqu'il avait pris la plus forte part [3]. Quand il survenait des vacances, il touchait longtemps les revenus des plus grandes paroisses en payant celui qui remplissait les fonctions pendant ces mêmes vacances: il veillait à la culture de ses champs, à l'exploitation de ses mines; il trafiquait de toutes les productions du sol plus que personne de son royaume, et il amassa ainsi d'immenses trésors. Ses intendans le redoutaient, bien qu'ils fussent aussi peu scrupuleux que leur maître quand il s'agissait de revenus. La montagne de Sala offrait, comme toutes les mines d'alors, un asile ouvert à tous, excepté aux grands criminels; les femmes publiques qui y vivaient du prix de leurs charmes payaient au roi une redevance de deux *öre* par semaine. En revanche, il n'était pas avare de ses propres deniers lorsque le service de l'État exigeait un surcroît de dépenses. La guerre avec Lubeck avait épuisé toutes les ressources; l'incendie du château de Stockholm était encore venu augmenter la détresse: « Nous avons tout perdu dans ce désastre, dit-il; il ne nous reste qu'un habit et un petit vase d'argent pour boire. » En 1537 il commença de nouveau d'amasser de l'argent; il se plaignait que la révolte de Dacke lui eût coûté sept ans d'économies. Au surplus, il répara largement ses pertes, et à sa mort, malgré les dépenses occasionnées par les guerres des dernières années, les mariages des membres de la maison royale et le voyage d'Érik en Angleterre, il laissa quatre grandes caves voûtées, qu'on appela, du nom de l'intendant Eskil, les chambres d'Eskil (*herr Eskils Gemak*), toutes remplies d'argent et des magasins abondamment pourvus de marchandises précieuses. Dans la dernière moitié de son règne, il fit bâtir dans tou-

[1] Voyez les *Archives du royaume*, 1559.

[2] *Ibid.* pour 1548.

[3] Voyez la lettre à son intendant de Stegebourg, en date du 21 mars 1544.

tes les provinces du royaume des hameaux où l'on élevait les bestiaux (*afvelsgårder*). Dans le Norrland on offrit d'ajouter à l'impôt annuel, à condition que le pays serait délivré de ces établissemens qui l'effrayaient tant[1]. C'étaient des terres dont le roi avait pris l'administration et où il entretenait des cavaliers et des fantassins pour le service de l'État; dans plusieurs de ces terres on traitait en grand l'agriculture et l'éducation des bestiaux. La reine Marguerite avait à Gripsholm une vacherie qu'elle surveillait elle-même et si considérable qu'il fallait vingt-deux femmes pour la desservir. Le roi séjourna souvent dans ces hameaux, et les paysans des environs y travaillaient par corvées : les prévôts avaient reçu l'ordre de prendre avec eux à cet égard des arrangemens à l'amiable. Nous avons de Gustave des préceptes d'économie jusque dans les détails les plus insignifians, et les actes de son gouvernement ressemblent souvent au journal d'un grand ménage. Lorsqu'il avança en âge, ses hameaux furent ses lieux de délices : c'était en quelque sorte le faible de sa vieillesse. Il visita la Finlande pendant la guerre de 1556; ce fut dans ce voyage qu'il choisit des terres pour des établissemens du même genre; il y employa des fonds considérables. On découvrit après sa mort que les revenus ne couvraient pas les frais d'entretien. Les belles pêcheries et les emplacemens favorables à des travaux hydrauliques, dans de magnifiques cours d'eau, n'échappèrent pas à son attention. Il fit faire l'inventaire de tous ses meubles et immeubles, et expédia en 1558 dans les différentes provinces des commissaires chargés d'appliquer certaines mesures d'économie suivant toute apparence inexécutables[2]; mais ces mesures mêmes prouvent qu'il regardait le pays comme sa propriété.

On ne voit pas que le roi ait hésité à agir comme il l'a fait ni qu'il ait éprouvé des scrupules sur la violation fréquente des droits des particuliers; il croyait que le mal était racheté par le bien-être général, qu'il ne cesse jamais d'exalter en l'opposant aux temps passés, souvent avec des couleurs qui révèlent le sentiment profond du bonheur d'une vie domestique bien réglée : « Maintenant, écrivait-il aux paysans de l'Upland, les hommes et les bestiaux peuvent se lever de bonne heure; la paix les protége, et l'on peut en toute sécurité se rendre joyeux à son travail. Vos troupeaux couvrent les montagnes, les prairies et les champs; cependant vous êtes si ingrats et si durs de cœur que vous ne regardez pas comme une bénédiction de Dieu une telle paix et un si bon temps. Vous voyez comment les princes et les villes qui nous avoisinent imposent aux habitans jusqu'à deux et trois nouvelles contributions chaque année. Nous qui avons épuisé pour vous presque toute notre fortune, qui n'avons jusqu'à présent presque rien levé sur vous, nous espérions que la reconnaissance vous porterait à nous offrir ce que nous ne demandions pas, d'autant plus que les enfans du tyran Christian vivent encore et nous menacent; mais vous vous inquiétez fort peu de nos embarras, parce que vous comptez maintenir par vous-mêmes les choses en leur état. » Il termine sa lettre en les engageant à payer volontairement la dîme. Il paraît que le peuple ne mettait pas beaucoup d'exactitude à acquitter cette contribution; ce n'était plus l'Église mais la couronne qui la levait. Le roi, voyant ses revenus baisser d'année en année, s'en plaignit et donna ordre de cultiver des houblonnières, de labourer les champs, de dessécher les prairies et de châtrer les cochons. Plusieurs circulaires du roi contiennent ces conseils d'une sage économie : on les expédia à toutes les paroisses; l'autorité de celui qui en était l'auteur en faisait des ordres.

Mais à la fin le peuple embrassa les idées du roi, et longtemps après sa mort on se rappelait encore la dernière moitié de son règne comme le temps le plus heureux de la Suède. Ce ne fut que dans ses derniers jours que le peuple s'éloigna sans retour d'un souverain qui empiétait constamment sur ses droits. Chacun s'était habitué depuis longtemps à se faire sa part de liberté : la nation, sortant des troubles de l'Union, se révoltait plus contre la loi elle-même que contre la violation de la loi, et beaucoup de gens qui avaient combattu avec acharnement le retour des anciens droits de la couronne, presque tombés en désuétude, baissaient la tête sous les ordres du roi. On ne voyait que lui en tout : aussi la position de Gustave vis-à-vis du peuple était-elle tout à fait exceptionnelle.

Gustave I[er] créa les finances en Suède. A

[1] Voyez les *Archives du royaume* de 1556 et 1558.

[2] Jöran Pehrsson, devenu si malheureusement célèbre sous le règne d'Érik XIV, était un de ceux à qui le roi avait confié cette mission.

l'assemblée de Vadstena en 1524, il avait été déjà résolu que le roi aurait le droit d'enregistrer les rentes et les revenus de la couronne et de tenir un relevé des paysans contribuables et des francs tenanciers dans chaque province, afin que sa majesté pût juger d'un coup d'œil de l'état financier du pays. Lorsque les biens du clergé furent séquestrés, le roi fit chercher dans les églises et dans les couvens les registres de leurs revenus, qui servirent probablement de modèles pour ceux de la couronne. Le premier relevé des revenus du trésor date de 1544 et fut fait par le roi lui-même. La répartition des impôts eut lieu dans toutes ou presque toutes les provinces du royaume; elle ne portait pas sur les têtes (*mantal*) : c'était un impôt foncier. Celui qui possédait plus payait plus, tandis que d'après les anciennes coutumes, chaque paysan (*fullsusen bonde*) qui possédait la quantité de terre déterminée par la loi payait toujours une égale portion de l'impôt. On ne peut nier que la culture ne se soit beaucoup améliorée pendant le règne de Gustave I[er]. Quant à la circonstance de l'exportation des céréales, elle ne fut qu'accidentelle; il serait même difficile de prouver que la Suède produisait assez pour faire face à ses propres besoins. Le roi dit qu'il se rappelait qu'en 1550, une exportation de ce genre fut suivie de la disette. Il permit au trésor d'acquitter, si elle était légitime, la créance d'un Hollandais qui avait fourni du blé; il ordonna dans la même année à la bourgeoisie de Stockholm d'acheter des grains à Dantzig pour alimenter le pays. L'année suivante il en fit distribuer de ses propres magasins aux pauvres[1]. Aucun roi de Suède n'a plus encouragé la culture : il se plaisait « à comparer ces conquêtes pacifiques à celles de l'armée des Goths que la faim chassa de la Suède et qui allèrent chercher un autre sol jusque dans les vallées de la Suisse, qu'habitent encore leurs descendans. La Suède, par l'établissement des colonies dans les forêts incultes et les déserts du Norrland, avait acquis de vastes contrées, telles que la Helsingie, le Medelpad, l'Angermanie, la Norbothnie. De tels exemples portèrent à l'imitation; car la Suède avec la Finlande est, grâce à Dieu, si étendue qu'on ne doit pas se plaindre de manquer de champs, de prairies et d'autres terres utiles. » C'est pourquoi le roi combat l'habitude des paysans de s'établir dans les anciens hameaux et bourgades et de s'embarrasser de plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver.

Le règne de Gustave fait aussi époque pour l'exploitation des mines : celles d'argent, à Sala, que le roi déssécha, rapportèrent, d'après les comptes de 1539, 47,994 livres. En 1553 il était peu satisfait des travaux de Stora Kopparberget, dont le produit ne couvrait pas les frais[1]. Il paraît cependant que cet état de choses s'améliora dans les dernières années, car le roi Jean III atteste que l'exploitation de la mine eut lieu de nouveau, même du vivant de son père, aux frais de la couronne. Elle était cependant encore inondée en 1563; mais l'extraction du cuivre était très-considérable en d'autres endroits, comme à Garpenberg, où elle fut, dit-on, conduite avec succès[2]. Les meilleures mines du royaume, celles de Dannemora, avaient été concédées en 1532 à un bourgeois de Stralsund, Joachim Piper et à une compagnie. Gorius Holst, mal famé depuis les troubles de Stockholm, pour lesquels il avait été gracié, y avait aussi son intérêt. Le roi était mécontent de cette compagnie. Elle transportait d'abord le minerai à Stralsund et à Vismar, ce qui lui avait été permis pour faire des essais sur sa richesse[3]; puis elle exporta le fer en barres, et le roi lui en fit la défense en 1545, par la raison que les privilèges ne le permettaient pas : « Ils ont été accordés, dit-il, afin que la compagnie employât les plus habiles mineurs à l'effet de nous indiquer les meilleurs procédés pour la fabrication du fer[4]. » Le roi invita des ouvriers consommés à s'établir dans le royaume. En 1535 il avait déjà donné l'ordre à son agent en Allemagne[5] de recruter quelques mineurs bons et expérimentés : cet ordre fut renouvelé en 1537.

[1] Voyez les ordres expédiés aux intendans et aux prêtres de la Sudermanie (9 juillet 1551) d'aider les paysans avec le blé des magasins du roi.

[1] Le duc Érik, que le roi y envoya en 1554, écrivit aux paysans de la Dalécarlie orientale de prêter leur assistance pour épuiser l'eau qui s'opposait à l'exploitation de la mine.

[2] Lettre du roi au prince Érik en date du 25 octobre 1554. La mine de cuivre d'Atwidaberg fut aussi exploitée par le roi.

[3] Lettre du roi à son agent à Stralsund : c'était Olof Larsson, à ce qu'il paraît. (*Archives du royaume* de 1533.)

[4] A Staffan Sasse. (*Archives du royaume* de 1545.)

[5] Olof Larsson étudia la métallurgie aux frais du roi.

Il eut pour effet d'attirer des fondeurs et des forgerons allemands : le roi les chargea de construire des forges et des fourneaux dans plusieurs parties du royaume[1], et de ces forges, qui appartenaient à Gustave lui-même, la fabrication du fer martelé, qui fut l'objet de l'attention particulière du roi, se répandit dans tout le royaume[2]. Mais pendant les troubles qui suivirent, beaucoup de ces usines furent détruites, et l'*ancien fer d'Osmond*[3] reprit son crédit et le conserva jusqu'en 1604, époque où l'on suivit l'impulsion donnée par Gustave et où l'on adopta les améliorations qu'il avait introduites. Les *scieries hydrauliques* étaient inconnues en Suède ; il fut le premier qui en amena l'usage. Le même Marcus Hammarsmed qui avait construit tant de forges pour le roi bâtit pour son compte plusieurs de ces scieries[4]. Un architecte suédois, qui avait appris son art en Bohême, l'appliqua en Norvége en 1531[5]. Le commerce prit un nouvel essor. Après la guerre de Lubeck, en 1536, il fut libre avec les villes allemandes moyennant un droit de douanes de cinq pour cent sur le prix de toutes les marchandises importées[6]. Les droits sur le sel et le houblon étaient moins élevés. L'exportation des comestibles était prohibée[7]. Cette défense se renouvelait souvent ; quelquefois elle était levée, comme il arriva pour Kalmar en 1546 ; la disette alors se faisait sentir. En 1545 le roi excita les marchands à fréter des bâtimens pour l'Atlantique : il en donna lui-même l'exemple en expédiant deux navires pour la Hollande et Lisbonne[8]. Trois ans plus tard, il défendit le commerce avec Lubeck et provoqua en 1550 entre les bourgeois des villes une convention par laquelle ils promettaient de s'abstenir de ce commerce ; cependant le roi ne s'opposait pas à ce que les vaisseaux des villes anséatiques continuassent à visiter les ports de la Suède : « Après cet engagement, dit Tégel, les bourgeois et les marchands commencèrent à diriger leurs vaisseaux vers la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Niederlande ; ils fréquentèrent moins la Baltique qu'ils n'avaient coutume de le faire. Ils avaient bien plus d'avantage à acheter les marchandises étrangères dans les villes situées sur la mer du Nord que de les recevoir de troisième ou quatrième main à Lubeck ou dans d'autres ports de la Baltique. » En 1542 Gustave avait contracté avec François I[er] une alliance défensive et commerciale qui reçut plus de développement et dont les conditions furent mieux déterminées par le traité de 1559. Le sel qu'on importait de France fut exempté de tout droit. Le traité de commerce de 1526 avec les Pays-Bas fut renouvelé en 1551 ; la même année, il en fut signé un semblable avec l'Angleterre. La paix avec la Russie, confirmée en 1526 et en 1537, procura aux marchands suédois la liberté du commerce avec la Russie et la faculté d'y établir les comptoirs et les établissemens qu'ils avaient autrefois à Nowogorod. Tous les traités faits avec le Danemark contiennent des articles relatifs au commerce, quoique le roi le favorisât moins qu'il ne l'entravait. Il s'informa et fit connaître à la Suède quelles productions avaient le plus d'écoulement en France pour les échanger contre du vin et du sel ; en Angleterre contre du drap, du zinc et du plomb ; dans les Pays-Bas contre des étoffes de soie, des toiles, des épiceries et du sucre ; en Danemark contre du salpêtre et du houblon ; en Allemagne contre des épées, des armures, des ustensiles de cuivre jaune et des merceries[1].

En 1559 le commerce avec l'étranger employait 62 vaisseaux chargés à 3,150 *lasts* suédois. On exportait le fer d'Osmond, le fer en barres, des mâts, des planches, du bois, du beurre, du suif, de l'huile de poisson, de l'huile de chien marin, du saumon, des anguilles, des pelleteries, des chèvres et des chevaux[2]. Le

[1] On établit des forges et des fourneaux à Vånga, en Ostrogothie, à Motala, à Nora, à Fellingsbro, près de Gefle, à Stockholm et dans les montagnes du Vermland.

[2] Il écrivit aux forgerons de Vesterås en 1550 de mieux soigner leur ouvrage, car ce qu'il avait vu à Stockholm était de mauvaise qualité et mal travaillé.

[3] *Le fer d'Osmond* est fait d'après le mode le plus ancien et le plus simple. Il était coupé en petits morceaux, mais adhérent par les extrémités, et exporté dans des tonneaux,

[4] Il paraît qu'il avait l'inspection des mines du roi. (Voyez *Archives du royaume*, 1548, 1554.)

[5] Hvitfeld, *Histoire de Frédéric I[er]*.

[6] Le droit d'exportation fut fixé à 3 pour cent en 1560.

[7] Stjernman, *Com. och econ. förordningar*, t. 1, p. 70.

[8] Voyez la lettre à Botvid Larsson, en date du 14 mars, dans les *Archives du royaume* de 1545.

[1] Stjernman, l. c., t. 1, p. 109.

[2] J. Bergius, *Actes de l'Académie des sciences*, 1758.

cuivre, qui cette année n'est pas porté au nombre des articles d'exportation, le fut plus tard, ainsi que le goudron. Par une ordonnance de 1537, le poisson, les planches, etc., ne pouvaient être introduits et vendus par les Finnois qu'à Stockholm. Le roi fonda Helsingfors en Finlande en 1550; il avait dessein d'en faire le centre du commerce avec la Russie, comme Revel et Riga l'avaient été jusqu'alors[1]. Il invita les Suédois à se livrer à ce commerce, qui avait toujours été exploité par des marchands étrangers. Ce projet n'eut pas plus de suite que la proposition que son ministre fit en 1556 à Élisabeth, reine d'Angleterre, d'empêcher les nouvelles courses entreprises depuis quelques années par ses sujets le long des côtes de la Norvége pour se rendre en Russie (à Arkangel), et de les engager à toucher plutôt en Suède, surtout à la ville célèbre d'Elfsborg, qui est située sur les rivages de la mer du Nord et qui a un bon port[2]. Cette ville, aussi nommée Nylödöse (Nouvelle-Lödöse), était la seule que la Suède eût dans le Catégat : elle avait été fondée par le roi et elle était l'objet tout particulier de ses soins; mais il s'est plaint avec amertume du caractère peu mercantile des Suédois[3]. Il avait ouvert dans l'intérieur du pays des foires où les marchands étrangers avaient la liberté d'établir leurs boutiques[4] : il avait pour principe que les villes devaient avoir le privilége exclusif du commerce, aussi était-il défendu aux nobles (qui souvent n'en tenaient pas compte), aux prêtres, aux intendans et aux paysans, à l'exception de ceux du Norrland[5], où ils pouvaient, suivant les anciennes coutumes, faire le commerce dans chaque paroisse. Dans les villes, chacun devait, autant qu'il était possible, se renfermer dans un seul genre de commerce et se borner à un seul métier; aussi voit-on sous le règne de Gustave les anciens statuts des corps et des métiers remis en vigueur. Son ordonnance de l'an 1557, pour la ville de Stockholm, contient, sur l'ordre et la propreté, des mesures dont les plus grandes villes de l'Europe n'avaient pas même l'idée à cette époque. Aucune profession n'échappait à l'attention du roi : il attira en Suède des architectes, des tailleurs de pierres, des maçons, des menuisiers étrangers, et il plaça auprès d'eux de jeunes paysans pour apprendre leur art; il créa à ses frais un chantier à Westerwik. Un peintre, Anders Målare, qu'il employa à faire des dessins, reçut en récompense une partie des dîmes de Nyköping. Le roi envoya un élève à un autre peintre, Canut Målare. S'il existait dans quelque partie du royaume des ouvriers habiles dans un métier, comme il s'en trouvait pour celui de taillandier dans la Vestrogothie, il cherchait à répandre leurs procédés dans d'autres contrées. Il manda aux paysans de Lerbäck qu'ils eussent à se garder, sous peine de châtiment et de sa disgrâce, d'employer de mauvais fer rouge pour la fabrication de l'acier, ce qui ferait des faux d'une qualité inférieure. Au reste il crut pouvoir faire marcher le commerce avec des prohibitions et des taxes oppressives, qui plus d'une fois excitèrent des révoltes. Ce fut sa défense aux Smålandais et aux Visigoths de vendre leur bétail dans les provinces voisines, appartenant au Danemark, qui fit naître en grande partie les troubles de Dacke. L'histoire ne l'absoudra pas non plus de ses ordonnances si rigoureuses pour maintenir le cours des monnaies pendant qu'il en détériorait la valeur intrinsèque[1].

A la diète de Vesterås, on décida que toutes les grandes routes publiques seraient à la charge des paysans[2]. A cette époque, il n'exis-

[1] Stjernman, l. c., 112.

[2] *Archives du royaume*, 1556.

[3] Voyez Hallenberg, *Appréciation des valeurs et des marchandises pendant le règne de Gustave Ier*, p. 147.

[4] Ces foires étaient celles d'Upsala, de Strengnas, de Vesterås, d'Orebro, de Tingwalla, dans le Vermland, et de Linköping. (Stjernman, l. c., p. 1.)

[5] Le roi se plaint de ce que les habitans du Norrland négligent la culture des champs et se livrent au commerce, qui demande moins de peine. (*Ordonnance commerciale de* 1546.)

[1] Lorsque le gouverneur du château d'Abo envoya une épreuve de monnaie d'argent fin, le roi lui écrivit : « On a prodigué ce qui coûte trop cher; il faut remettre les pièces au creuset. Vous savez bien qu'on a toujours *plus de choux que de lard; quand le lard domine, la soupe est malsaine.* » Le roi appelait cela frapper une monnaie trop grasse. (Hallenberg, l. c., p. 291.)

[2] Il devançait son siècle dans ses projets de canaux et de roulage pour favoriser le commerce intérieur. Le canal de Vaddö, qu'on a achevé sous le règne actuel, a été commencé par Gustave en 1553. Il avait ordonné l'établissement de voitures pour accélérer les communications entre Falun et Vesterås et entre Stegebourg et Vadstena; mais ses ordres n'ont pas été exécutés, et jusqu'ici il n'y a eu que deux ou trois voitures en activité. (Voyez *Archives du royaume*.)

tait point de routes praticables pour les voitures, entre la Suède proprement dite et la Gothie, à travers le Tiweden. Ce fut aussi sous le point de vue militaire que cette ordonnance fut publiée. Car le roi décida qu'à côté de ces grands chemins[1] il y aurait des places d'armes fortifiées[2] où les troupes se rassembleraient à la première apparence du moindre danger. La noblesse et les villes eurent ordre de présenter l'état numérique des hommes qu'elles pouvaient mettre sur pied. En cas d'invasion, un homme sur cinq ou six devait prendre les armes, et au besoin la population tout entière devait se lever en masse pour marcher contre l'ennemi. Le roi faisait le moins possible de ces levées sur les paysans; aussi leur rappelait-il souvent la sécurité qu'ils lui devaient et l'avantage qu'il leur procurait en entretenant des troupes permanentes, tandis que, pendant les temps orageux de l'Union, ils étaient à chaque instant obligés de prendre leur havre-sac sur le dos et de quitter leurs foyers. L'armée soldée et cantonnée chez les paysans se composait de 12,934 fantassins et 1,379 cavaliers indigènes, et de 549 fantassins et 296 cavaliers allemands[3]. D'après un réglement donné par le roi aux troupes stationnées aux frontières de la Russie, en date du 9 octobre 1555, la solde d'un capitaine suédois était de six marcs (10 francs) par mois; celle d'un lieutenant de cinq marcs, et celle d'un soldat de quatre marcs. Un chasseur à cheval, ayant arme à feu, recevait huit marcs, à la charge par lui de se nourrir à ses frais, sans rien exiger des sujets du roi.

[1] Les chemins qui conduisent des frontières danoises en Suède furent énumérés dans le décret de Vadstena en 1559. (Voyez Tégel, p. 356.)

[2] Les principales étaient Elfsborg, Iönköping et Vadstena. Les châteaux de Gripsholm, de Swartsjö, de Vesterås, de Strömsholm, de Vadstena, de Kronoborg, d'Upsala et de Stegebourg ont été en grande partie bâtis par Gustave. Il avait le projet de fortifier Upsala et de construire un château dans la Dalécarlie. Les fortifications du château de Stockholm ont été aussi agrandies sous son règne.

[3] En 1557. (Voyez *Hist. vitt. och. Ant. akademiens handlingar*, t. 3, page 307.) Les cantonnemens des troupes chez les paysans furent une des causes des troubles de Dacke: « J'avais un pressentiment que la distribution des soldats sur les terres des nobles et des prêtres soulèverait de nombreux mécontentemens. » (Voyez les *Archives du royaume* du 1er mars 1541.)

Les cavaliers se plaignirent de l'insuffisance de leur solde. Ce qui frappe surtout, c'est le peu de différence qui se trouve entre la solde de l'officier et celle du soldat. Le premier avait probablement plusieurs moyens d'augmenter ses appointemens. Les défenses du roi nous révèlent l'usage déjà existant des congés illégaux. Les mercenaires étrangers étaient mieux soldés. La noblesse, qui servait à cheval, n'était pas comprise dans cette évaluation des forces militaires. Le service auquel elle était soumise fut mieux déterminé par le roi, qui l'allégea un peu vers la fin de sa vie. Malgré cette concession, la noblesse ne remplit jamais tous ses engagemens envers la couronne. La force navale de la Suède date de Gustave: avant lui on n'avait, suivant ses expressions, que quelques cabotiers qui ne pouvaient être d'aucun secours ni imposer à l'ennemi[1]. Des ouvriers vénitiens, qu'il appela au service de la Suède et qu'il paya largement, construisirent des vaisseaux; et l'habileté que les Finnois et les Norrlandais acquirent dans les constructions navales fut le fruit de la sollicitude de ce prince. Ses vaisseaux étaient presque tous de grande dimension; l'un d'eux portait mille soldats et trois cents marins[2]; le vaisseau *l'Éléphant*, dont on fit usage dans la guerre de Lubeck, était le plus grand qu'on eût encore vu sur la Baltique. Ces navires portaient plus de canons que ceux de nos jours; mais ces canons étaient plus petits que les nôtres. Dans la guerre de Russie, le roi employa quelques petits bâtimens qui servaient à la navigation des côtes et des îles qui avoisinent la Suède, ainsi que des chaloupes canonières de dix ou douze rangs de rames.

Les anciens établissemens d'enseignement étaient liés trop étroitement à l'Église catholique pour ne pas être entraînés dans sa chute. Hvitfeld et Messénius disent, il est vrai, que Gustave restaura en 1540 l'université d'Upsala, qui n'existait plus depuis quelques années, et que deux ans avant son rétablissement, le roi exprimait le regret que les circonstances ne lui eussent pas permis d'accomplir ce vœu. Nous n'avons trouvé dans les actes du gouvernement aucun indice de ce projet, et moins encore de l'exécution qu'il aurait reçue; mais ils contiennent la preuve de la sollicitude du roi pour les

[1] Tégel, t. 2, p. 168.

[2] Olaus Magnus, livre X, c. 3.

écoles, et cependant elles n'avaient nullement produit aucun des fruits qu'il en attendait, à en juger par la lettre fulminante qu'il écrivit aux évêques un an avant sa mort sur le mérite des élèves qui sortaient des écoles (*skolestugorne*) pour entrer au service de l'État[1]. Un savant suédois, qui avait séjourné à l'étranger, trace un tableau assez sombre de l'état des sciences dans sa patrie à cette époque. Il croit que les soins qu'on prend pour amasser de l'or et de l'argent, pour construire des arsenaux, des vaisseaux, fabriquer des armes, élever des fortifications, sont plutôt nuisibles qu'avantageux, parce que dans toute cette masse d'hommes que le roi, dit-il, entretient dans toutes les provinces, non sans des frais énormes et de graves inconvéniens pour ses sujets, il ne s'en trouve pas dix capables de lui donner des conseils utiles à l'État; il ajoute que l'ignorance de la noblesse est aussi profonde que celle du clergé[2]. Les gouverneurs et les préfets ont des secrétaires particuliers pour lire les lettres du roi et y répondre, n'étant pas assez instruits pour le faire eux-mêmes. De nombreux témoignages attestent l'ignorance et la grossièreté des prêtres; ils épousaient souvent leurs cuisinières pour légitimer les enfans qu'ils avaient eus d'elles[3]; c'était ainsi qu'ils comprenaient la réforme : on a vu même avant elle une femme de ménage ou *forsia* recevoir à la mort du prêtre une pension de la paroisse[4]. Les évangéliques ne menaient pas tous non plus une vie très-exemplaire. Jean Kökemestare, d'abord moine, puis luthérien, curé de Stockholm et marié, fut interdit par le roi et incarcéré à cause de ses débauches[1]. Le relâchement de la discipline de l'ancienne Église, avant que la nouvelle eût pu prendre racine, avait produit un effet désastreux sur les mœurs domestiques. Le roi, dont la conduite sous ce rapport était irréprochable, lutte souvent contre la dépravation : sa lettre aux habitans de la préfecture de Kronoberg, en date du 9 avril 1554, prouve jusqu'où elle pouvait aller, surtout quand des circonstances particulières conduisaient au mépris des lois, comme dans les pays frontières. Il signale « comme très-mal famés les habitans des frontières, qui passent comme des vagabonds du Danemark en Suède et réciproquement, méprisent les nœuds légitimes qu'ils ont contractés pour prendre successivement plusieurs concubines et changent ainsi de femme comme de chevaux[2]. » Il recommande à ses agens une surveillance active sur cette espèce d'hommes. Ainsi la sévérité du pouvoir temporel allait croissant; à la fin l'adultère fut puni de mort[3].

La paix, dont le pays avait si longtemps goûté les bienfaits, fut menacée du côté du Danemark et rompue avec la Russie. Le traité d'alliance avec le Danemark, conclu à Brömsebro en 1541 (traité qui par sa rédaction annonce une intimité si étroite pour tout ce qui concerne la défense commune des deux royaumes qu'elle rappelle dans plusieurs circonstances l'ancienne Union), n'était que le résultat de la crainte qu'inspirait encore la famille de Christian II, soutenue par l'empereur Charles V. Quand le traité de Spire, en 1544, eut reconcilié Christian III avec l'empereur et que le danger se fut dissipé de ce côté pour le Danemark, les anciens soupçons se réveillèrent. Antérieurement, Christian III était ainsi que Gustave ennemi de l'empereur et allié de la

[1] Le 16 août 1539. (Celsii, *Monumenta politico-ecclesiastica*, p. 41.) Il paraît que depuis 1533, la science n'avait pas fait beaucoup de progrès en Suède. (Voyez les *Archives du royaume*, année 1533.)

[2] Lettre de Göran Gylte à un seigneur suédois. (Celsius, c. 1, p. 53.) Le roi correspondait même avec lui et le soutenait; il fournissait également aux frais d'entretien de plusieurs jeunes gens dans les universités d'Allemagne. En 1554, il en rappela six, parce qu'il avait besoin de leurs services. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] Si le prêtre était noble d'extraction, il s'ensuivait des procès avec la famille. En 1544, lorsque le curé de la paroisse de Sorunda, dans le diocèse de Strengnas, Erland (Båt), voulut, selon la coutume des prêtres, se marier avec son ancienne *forsia*, ses frères y firent opposition, alléguant qu'il ne pouvait épouser cette pauvre femme, avec laquelle il avait vécu si longtemps, et introduire ainsi dans la noblesse des enfans illégitimes qui viendraient prendre part à leur héritage. Cette affaire s'arrangea par arbitrage. (Hallenberg, *Handlingar till Gustave II*, *Adolfs historia*. Stock. 1784, p. 46.)

[4] Il existe une lettre de Gustave Ier à Bengt Vestgöthe, par laquelle il le charge de pourvoir à ce que la *forsia* de feu Olof, curé de Munktorp, reçût la rente que la paroisse lui avait constituée. (*Archives de* 1525.)

[1] Hallman, *Vie des frères Olaus et Laurentius Petri*, p. 96.

[2] *Archives du royaume*, 1554.

[3] Règlement de la cour du roi Érik XIV pour l'année 1560. — Les *ordinantia* de Jean III pour l'année 1577.

France. Quoique les relations de la Suède avec François Ier, en Allemagne, fussent présentées sous un jour odieux et traitées d'*alliance impie*[1] par le chancelier impérial Gravella dans ses lettres aux Smâlandais révoltés, Gustave, par les soins du roi de Danemark, avait été compris dans le traité de Spire, mais à des conditions qui ne furent pas approuvées en Suède, parce que le droit des filles de Christian II à la couronne demeurait indécis. Ce fut pour cela que Gustave et les états rejetèrent la demande d'une indemnité en argent qu'elles réclamaient pour leurs prétentions. Cette circonstance n'affermit pas le bon accord avec le Danemark. Le traité de Brömsebro, en 1541, n'avait résolu aucune des difficultés qui existaient entre les deux États; et comme l'art. 22 ajourne la solution des questions relatives aux droits de la Suède sur Gottland et à ceux que le Danemark pouvait prétendre contre le roi et la couronne de Suède, il en résulta des explications qui pouvaient aisément faire revivre des vieilles prétentions de l'Union. Aussi lorsque le pacte de succession détruisit toute espérance sous ce dernier rapport, on vit Christian III placer dans les armes du royaume les *trois couronnes de Suède*. Le Danemark, il est vrai, se défendit de vouloir rappeler par cette innovation le souvenir historique de l'ancienne union des trois couronnes; mais Gustave regarda cette affaire d'un tout autre œil, et ce n'était pas sans raison, si l'on considère les guerres qui suivirent[1], quoique pendant sa vie tout se soit borné à des plaintes réciproques. Les dangers de l'Union qu'il avait vaincus dans sa jeunesse se représentaient à son imagination et troublaient la tranquillité de ses vieux jours; il prit même la plume pour les combattre. Tout ce que la Suède a souffert de la part du Danemark est résumé dans ce petit livre, devenu très-rare; il est écrit en vers, sous le titre de *Réponse véridique à quelques fragmens de la Chronique danoise*[2]. Un témoin qu'on ne peut récuser, le secrétaire de Gustave, atteste qu'il est écrit de la main du roi ou dicté par lui[3].

Les dangers dont il recommandait de se défier devaient en effet se faire sentir, mais d'un autre côté, et par celui de ses fils auquel il portait le plus d'affection. En 1554 la guerre de Russie éclata sur les frontières de la Finlande. Gustave affectionnait cette partie de son royaume, et les Lapons encore plus éloignés. Il mit un terme à l'oppression que les paysans commerçans norrlandais et finnois (*birkarlar*) exerçaient sur ces peuplades sauvages et sans défense. Il chercha, au moyen des missionnaires, à répandre les lumières du christianisme parmi les Lapons. Michael Agricola,

[1] Le ministre français Richers, qui était allé à Constantinople pour exciter les Turcs contre l'empereur, se rendit à Kalmar, auprès de Gustave, peu de temps après le traité de Brömsebro, pour contracter une alliance défensive. Gustave avait déjà expédié son secrétaire Trébou en France pour conclure un traité de commerce. Cette alliance de 1542 fut faite, pour Gustave, par son chancelier Von Pyhy, par le beau-frère du roi Sten Ériksson Leyonhufvud, Knut Andersson Lilje et Göran Norman; les plénipotentiaires de la France étaient le chancelier Poyet et l'amiral Chabot. Après le préambule, où il était dit que les rois étaient et devaient se considérer comme frères, le traité stipulait liberté illimitée du commerce pour les sujets des deux royaumes. Les contractans devaient tenir à la disposition l'un de l'autre 25,000 hommes et 20 vaisseaux; tous les frais étaient à la charge de celui qui en ferait usage. Le roi d'Écosse Jacques V devait être compris dans cette alliance; s'il réclamait le secours de la France, le roi de Suède y devait coopérer jusqu'à concurrence de 6,000 hommes, qui seraient transportés en Écosse aux frais de ce dernier pays. (Du Mont, *Corps diplomatique*, t. 4, p. 228.) C'est probablement de ce temps que datent les enrôlemens que Gustave fit faire en Écosse pour la Suède et que ses successeurs continuèrent. En 1556, il négocia pour engager 2,000 Écossais contre les Russes; et l'on trouve dans les *Archives du royaume* de cette année un *codicillus ad duces et capitanos Scotorum de stipendio et disciplina militum, qui sunt in servitio reg. maj. Sueciæ*.

[1] Gustave dit lui-même qu'il faudra de *rudes dents* à celui qui voudra arracher les trois couronnes des armes du Danemark.

[2] *Sanfärdige swar på några stycker uthi den danske kronike.*

[3] Dans ce livre, on a reproduit plusieurs fragmens de la *Chronique rimée* danoise, dont une nouvelle édition parut en Danemark en 1555. Le secrétaire du roi Sven Elofson dit que lorsque cette *Chronique rimée* fut publiée, Gustave en fit paraître une semblable en vers; il la composa lui-même. Dans une lettre à son fils Jean (1558), il parle de cette publication et de la réponse qu'il y a faite; il lui promet de lui en envoyer quelques exemplaires. Pour ce dernier travail, le roi prie l'archevêque Laurentius Petri de lui prêter *Sano Grammaticus*. Le 10 décembre 1558, il l'envoya aussi a son fils Érik en lui recommandant de ne le communiquer à personne, moins aux Danois qu'à tout autre, *parce que ce sont des gens rusés*. On en publia deux éditions la même année; cependant ce livre est rare.

Finnois d'origine, disciple de Luther et de Mélanchton, et nommé par Gustave[1] *ordinarius* à Åbo, introduisit chez ses compatriotes la Bible, des psaumes et des livres d'instruction élémentaire imprimés dans leur langue. Ils étaient encore plongés dans la barbarie et n'étaient soumis à aucune loi. Le roi fut obligé, en 1551, de punir les Tawastiens[2], qui avaient attaqué et brûlé les hameaux des colons suédois dans l'Ostrobothnie, « hameaux agréablement bâtis au milieu des forêts. » On entendit parler de crimes atroces et inouïs[3]; les possesseurs des fiefs et les intendans puisèrent dans leur éloignement de la cour la hardiesse de se livrer à des actes de violence révoltans, comme le prouve la lettre du roi à la famille Fleming, si puissante dans la Finlande[4]. La paix avec la Russie, conclue depuis 1510, avait été ratifiée en 1537; mais on n'avait pas déterminé la délimitation des frontières. Il n'en existait point pour les déserts de la Laponie. Cette indécision occasionna des discussions entre les agens des deux États relativement à la levée des impôts; il s'ensuivit des pillages, des meurtres et des incendies. Dès 1545, Gustave, dans une lettre à François Ier, se plaint d'une invasion des Russes en Finlande[5]. Les Suédois usaient de représailles, quoique le roi n'en eût pas donné l'ordre[6]. La guerre éclata. Le grand maître de la Livonie et le roi de Pologne avaient promis à Gustave de le soutenir contre le czar Ivan Wasilijewitsch II. L'année suivante, le roi s'embarqua avec son armée pour la Finlande. Cette guerre ne consista qu'en dévastations réciproques; ce fut la Finlande qui eut le plus à souffrir. Les Russes assiégèrent Wiborg avec une puissante armée sans pouvoir la prendre, mais ils emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Leurs chroniques racontent qu'un homme fut vendu au prix de 10 kopeks, et une fille pour 15. Cette guerre entraînait des dépenses énormes, des maladies moissonnaient les soldats; outre cela les secours promis par la Livonie et la Pologne n'arrivaient pas. On conclut un armistice, qui fut bientôt suivi de la paix; elle fut signée à Moscou le 2 avril 1557. Des commissaires particuliers devaient régler l'état des frontières sur lesquelles on était en discussion.

Des projets d'occupation de la Livonie devaient bientôt embraser tout le Nord des feux de la guerre : le géant commençait à vouloir s'approcher des mers, afin de respirer un air plus pur, capable de réveiller son corps engourdi. Gustave se tint éloigné des luttes qui s'engagèrent. Ses fils ne partagèrent pas sa prudence; ses prévisions sur ce point furent une des peines de sa vieillesse. Il voyait avec douleur ses vieux amis quitter la terre; il se sentait comme isolé dans le monde. En 1551 il avait perdu sa femme bien-aimée, qui lui avait donné dix enfans, cinq garçons et cinq filles. Au bout d'un an, il forma de nouveaux liens, et il épousa Catherine Stenbock[1], non sans de grandes difficultés de la part du clergé, car elle était nièce de sa seconde épouse, Marguerite, qui mieux que personne avait eu l'art de calmer ou modérer ses emportemens. Il fut aisé de juger ensuite à l'humeur de Gustave combien la mort de Marguerite avait été un fâcheux événement. Quant à ses fils, quatre d'entre eux parvinrent à l'âge mur, et trois montèrent sur le trône de Suède. Mais déjà sous les yeux même de leur père les deux aînés, Érik et Jean, laissaient apercevoir les germes d'une opposition qui devait avoir les plus funestes conséquences. Ils furent d'abord nommés *ducs* sans principautés; mais sous ce titre seul Érik parlait déjà au peuple comme à *ses sujets*[2], car il est quelquefois nommé *roi élu, roi héréditaire*, et Gustave avait dessein, dès 1554, de le faire couronner de son vivant. Jean, à peine âgé de onze ans, fut investi de fiefs dans la Finlande. Dans une lettre du 27 juin 1546, le roi s'exprimait ainsi : « Après que nous aurons fait élire notre fils roi de Suède, des Goths et des Ven-

[1] Il remplaçait l'évêque.
[2] Voyez les *Archives du royaume de* 1551.
[3] Voyez les *Archives du royaume* de 1551.
[4] Les frères Jacques et Érik Fleming. Ils perdirent tous deux les dotations qu'ils avaient reçues du roi. (*Archives du royaume*, 1529, 1540.)
[5] Tégel, t. 2, p. 232.
[6] Voyez l'ordre d'incarcération lancé contre Anders Nilsson, coupable, avec ses compagnons, de pillage et d'assassinat sur le territoire russe. (Tégel, t. 2, p. 308.)

[1] Fille du sénateur et plus tard connétable Gustave Olsson Stenbock, seigneur de Torpa et de Britte Leyonhufvud. Catherine, aussi bien que Marguerite, avait été fiancée à un autre, qui fut forcé de céder ses prétentions au roi. Mais l'amant (Gustave Johansson Roos), comme la première fois, fut fiancé à la sœur de la reine.
[2] « Chers sujets, etc. » Lettre du duc Érik aux bourgeois d'Abo en 1551.

des[1] et que nous l'aurons ainsi pourvu d'un royaume, nous voulons que nos autres enfans aient aussi des dotations princières[2]. » En 1556 toute la Finlande fut comprise dans ce fief. Il était évident, même du vivant de Gustave, que Jean avait le dessein de convertir ce pays en royaume. Ce fils et Marguerite étaient les plus chers à Gustave. Les paroles d'amère tristesse que le roi à son lit de mort adressa au prince Magnus (qui depuis devint imbécile) porteraient à croire qu'il avait été blessé dans cette affection : « *Tu m'es cher, tu ne m'as jamais offensé,* » lui dit-il. Charles était encore enfant. Le roi était mécontent d'Érik; il voyait avec peine la bizarrerie du caractère de la reine et toute la violence du sien revivre dans ce fils à un tel degré que ses excellentes qualités, développées par une éducation soignée, en étaient obscurcies. Pour satisfaire Érik le roi lui donna, en 1557, les châteaux de Kroneberg et de Kalmar avec les préfectures et l'île d'Öland. Le jeune prince, en recevant en son nom les sermens de la noblesse, fit naître des soupçons sérieux, et Tégel dit que de ce moment le roi s'entoura d'une garde allemande. Cependant on ne remarque pas encore d'aigreur dans ses lettres à Érik. Il lui reproche de ne pouvoir terminer ses comptes, d'imposer au peuple des charges trop dures, d'employer des moyens indignes pour se procurer de nouveaux habits[3] ou des armures pour faire jouer des comédies[4]; mais il accueillait avec bienveillance ses opinions; il le consultait même dans les affaires importantes et lui montrait généralement beaucoup de confiance. En 1559, sa fille aînée, Catherine, fut fiancée au comte Edzard II, du Friedland oriental. Les noces, ajournées à quelque temps de là à cause de l'imminence de la guerre[5], furent célébrées avec éclat, et la fiancée reçut une dot royale. Le frère du comte, Jean, et la sœur de Catherine, la jeune, belle et enjouée princesse Cécile[1], accompagnèrent jusqu'à Vadstena les deux nouveaux époux. Ce fut là qu'Érik découvrit des intelligences coupables entre Cécile et Jean. Celui-ci fut surpris dans la chambre à coucher de la princesse, et Érik en informa son père. Le roi répondit : « On s'adresse à moi, et je suis comme un moissonneur après que son blé est coupé. Érik, à sa honte et à celle de sa famille, a par sa conduite livré cette affaire à la publicité. Que puis-je faire à cela ? » Au point où en étaient les choses, le roi déploya une grande sévérité et voulait punir le comte Jean de la peine capitale; il le tint en prison pendant neuf mois, et ne le rendit à la liberté que sur les pressantes sollicitations de sa famille et de princes allemands. Érik, qui avait imprimé une tache ineffaçable sur la réputation de sa sœur, crut la réhabiliter en faisant frapper une médaille à l'effigie de Cécile et de Suzanne pudique. — Il répondit avec emportement aux reproches et aux conseils du roi, lui donnant à entendre qu'il ne devait pas écrire à l'héritier de la couronne comme à un de ses agens. Cette conduite fanfaronne, légère, irréfléchie affecta profondément le vieux roi : « Mon cher Érik, lui écrivait-il, vous nous envoyez des lettres qui nous affligent; mais Dieu seul sait le plaisir que nous avons à les lire. Par l'amour du Christ et par celui que tous les enfans soumis doivent porter à leurs parens, faites en sorte de ne pas attrister les vieux jours de votre père. » Dans une autre lettre, il lui fait

[1] Gustave ajouta à ses titres celui de roi des *Vendes*.

[2] *Archives du royaume*, 1546.

[3] *Ibid.*, 1557.

[4] Il voulait jouer la comédie pendant le carême et se faire prêter les harnois de l'intendant de l'arsenal.

Le roi répondit :

« Si tu veux faire quelque représentation, tu peux passer en revue nos cavaliers. (*Archives du royaume*, 1558.)

[5] « Ma chère Catherine, écrit le roi à son épouse, nous avons reçu des nouvelles qui nous présagent plutôt des guerres et des combats que des noces. Je crois donc qu'il n'est pas nécessaire que vous vous hâtiez de faire les préparatifs du festin. » (*Archives du royaume*, 1559.) A cette époque, le roi ni la reine ne se croyaient au-dessus de ces détails de ménage. Le 27 août 1558, le roi écrit à son fils Magnus : « Ma femme Catherine vous envoie cinq chemises; il faut que vous les ménagiez bien ; ne vous livrez donc pas trop à l'exercice des courses à cheval à Oland. »

[1] Cécile, qui est appelée la plus belle de son sexe, fut promise, en 1564, à Christophe, margrave de Bade, qui, comme tant d'autres princes, était au service de la Suède. — Après la mort de ce seigneur, elle embrassa la religion catholique, reçut des secours de son frère Jean III et mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après une vie dissipée et vagabonde. Les trois autres filles de Gustave étaient Anna, qui épousa en 1562 George-Jean, comte palatin de Veldenz; Sophie, fiancée en 1568 à Magnus, duc de Saxe Lauenbourg, et Élisabeth, mariée en 1581 à Christophe, duc de Mecklenbourg.

des excuses touchantes, croyant l'avoir offensé par ses paroles ou par ses actes : « Cher fils, nous vous prions, comme père, de ne pas nous en vouloir : Dieu a défendu, dans la sainte Écriture, de rougir de son roi et de ses proches, quoiqu'ils soient sujets comme les autres aux faiblesses humaines. » Le secrétaire du roi Sven Elofsson, raconte qu'il a vu des larmes couler de ses yeux lorsqu'il parlait de ce qui était arrivé à Vadstena et de la conduite d'Érik : « Ce n'était point faiblesse chez lui ou relâchement dans ses sentimens, ajoute le narrateur ; mais son cœur était livré à une telle anxiété que les larmes se faisaient jour après ses paroles. » Les choses allèrent une fois si loin qu'il destina à Érik la prison au lieu du trône [1]. On dit que ce furent les prières de Jean qui arrêtèrent l'éclat de sa colère. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux frères, de qui Messénius [2] dit « que depuis leur enfance ils avaient toujours été en dispute, d'abord pour des jouets, puis pour des provinces et enfin pour le royaume, » se sont unis secrètement *contre* leur père dans ses derniers jours, quoiqu'ils eussent probablement chacun leurs projets.

Érik tenait sa cour particulière à Kalmar. On sortait souvent de ses jeux avec les yeux pochés ; il n'était pas rare de voir des bras et des jambes cassés [3] : tout cela le faisait rire. On remarquait parmi ses amis intimes Göran Pehrsson, qui plus tard devait jouer un grand rôle dans son conseil et finir si misérablement : employé d'abord au service de Gustave, il avait été congédié [4] et avait cherché un asile à la cour d'Érik. Au reste le jeune roi s'entourait surtout de Français, dont les principaux étaient Denis Burrey (ou comme il est plus généralement appelé Dionysius Beurreus), son ancien précepteur [5], et Charles de Mornay [1]. Le premier était réformiste ardent : il avait engagé le roi à rechercher la main d'Élisabeth d'Angleterre [2], projet embrassé par Érik avec son impétuosité habituelle. Les conditions qu'on crut devoir exiger d'Érik, en Suède, en cas qu'il devînt roi d'Angleterre [3], montrent comment on fondait des chimères sur les espérances les plus vagues. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Jean dans cette circonstance employa sa médiation entre Érik et son père, et se mit à la tête d'une ambassade qui partit à grands frais pour l'Angleterre [4]. Érik engagea son frère à visiter en personne l'objet de son amour ou plutôt de son ambition, qui lui suggérait les projets les plus romanesques. Tantôt il voulait se déguiser pour faire une surprise à Élisabeth ; tantôt il voulait se présenter à elle avec tous les insignes de la royauté. Le zèle de Jean à servir les intérêts d'Érik cachait une arrière-pensée ; il en attendait d'autres services en retour. L'accord apparent des deux frères avait pour but d'assurer à Jean une partie de la Livonie.

Les Russes venaient de porter le pillage jusqu'à Riga, lorsque Ivan Wasiljewitsch II reçut de ses généraux, dans le mois de février 1559, la nouvelle que la Livonie était livrée aux massacres et à l'incendie. Cette guerre, commencée en 1558, porta le dernier coup à la puissance des *chevaliers de l'Épée*, déjà affaiblie par d'anciennes divisions ; mais on cherchait partout des appuis, auprès des Polonais, de l'empereur, des rois de Danemark et de Suède : ce pays fut pendant le cours d'un siècle l'arène où se débattirent les intérêts les plus opposés. La porte était ouverte aux guerres que la Suède aurait bientôt à soutenir de l'autre côté de la Baltique, et ce n'était pas sans motif que celui qui fut avec justice surnommé *le père de la patrie* [5] hésitait à faire le premier pas dans une carrière qui offrait tant de dangers et d'incertitude. Toutes ses paroles prouvent que

[1] Peder Brahe, dans sa chronique.
[2] *Scondia*, l. V, p. 114. — Messénius, catholique de cœur, traite Gustave-Ier avec beaucoup d'aigreur.
[3] Peder Brahe.
[4] On dit que Gustave l'avait condamné à mort et que cette peine fut commuée en celle de l'exil. (*Fant, de Georgio Petri sala montano.* Upsala, 1807.) Il devait le jour à un curé de Sala et avait fait ses études à Wittenberg.
[5] Il succéda dans cette fonction à Göran Norman, en 1553, et il reçut en dotation la terre de Venhammar, dans l'île d'Eckerö. Il fut fait sénateur et trésorier sous le règne d'Érik.

[1] Il se donnait le titre de baron et seigneur de Varennes. Il arriva en Suède en 1558.
[2] Il fut envoyé, comme représentant d'Érik, à Londres en 1558, avant qu'Élisabeth montât sur le trône ; il entretint le prince dans ses espérances pendant le séjour assez long qu'il fit en Angleterre.
[3] Tégel, t. 2, p. 411, 412.
[4] « Il nous en a coûté beaucoup pour remplir tes vœux et ceux de ton frère, » écrivait le vieux roi à Jean. — Les dépenses s'élevèrent à 200,000 florins.
[5] Sven Elofsson, *Paralipomena*.

dans ses dernières années il entrevoyait l'avenir de la Suède sous le jour le plus sombre. Le moyen dont il fit usage pour ne pas tout laisser au hasard dans lès mains inhabiles d'Érik, et qui consistait à rendre tous ses enfans puissans, offrait lui-même des périls qui n'avaient pas sans doute échappé à sa pénétration. Mais l'horizon politique s'obscurcissait autour de lui : il reçut avis que la famille de Christian voulait tenter encore la fortune pour recouvrer ce que son chef avait perdu. Du côté du Danemark tout prenait un aspect hostile depuis que le jeune roi Frédéric II était monté sur le trône (1559) et que Gustave tenait son armée et sa flotte en état d'agir au premier signal. Ceux qui réclamaient actuellement son secours en faveur de la Livonie étaient les mêmes personnages qui l'avaient lâchement abandonné dans la dernière guerre. Gustave ne vit dans la lutte engagée qu'un seul intérêt dominant : c'était de mettre des bornes à l'accroissement de la puissance danoise. La ville de Revel s'était offerte en 1558 à Christian III [1] ; ce fut pour cette raison sans doute que Gustave promit à la fin de venir au secours du grand maître en acceptant cette ville en garantie, à moins que cette offre ne cachât le dessein d'enlever cette affaire des mains de ses fils, car Jean, qui s'était mis en rapport avec Revel par la promesse de protéger les corsaires de cette ville en les recevant dans les ports de la Finlande [2], négocia aussi avec le grand maître relativement à un emprunt, pour sûreté duquel il offrait l'occupation de quelques places fortes, et il avait contracté cet engagement sans l'assentiment de son père. Le roi, qui remarquait, disait-il, que son fils avait quelque chose de caché, lui fit de sévères remontrances : « Comme vous devez savoir que la Finlande appartient à la Suède et que ces deux pays sont comme les membres d'un même corps, il ne faut rien entreprendre de ce qui intéresse tout le royaume avant que celui qui est à la tête du gouvernement et les états généraux aient été consultés et vous aient permis d'agir : c'est votre devoir, c'est la loi de Suède [1]. » Mais Jean s'adressa à Érik et non à son père. Érik avertit son frère (qui était encore à Londres) qu'il avait donné à son secrétaire et à Claes Christersson Horn l'ordre de traiter avec le grand maître pour la remise des châteaux de Sonnenberg et de Padis contre une somme de 50,000 écus, dont 10,000 seraient fournis par la Finlande : « Et quand le roi notre père apprendra que cette affaire a réussi, ajoutait-il, nous serons maîtres de ces châteaux, et il paiera probablement le reste, ou nous nous le procurerons par d'autres moyens. » Il s'engagea à favoriser le projet suivant la promesse qu'il avait faite, dût-elle attirer sur lui la colère du roi. Érik ordonna même d'armer des vaisseaux dans les ports de la Finlande, ce qui provoqua de la part du roi une lettre où il défend d'obtempérer aux ordres qu'Érik ou ses autres enfans pourront donner à son insu dans des affaires de cette importance. Ainsi l'on voit ces princes ligués contre leur père pour un objet qui doit après sa mort faire naître entre eux une inimitié mortelle.

Au reste Érik éprouvait tant de satisfaction du rapport que son frère lui avait fait de sa mission qu'il résolut d'aller déposer lui-même aux pieds d'Élisabeth l'hommage de son amour, bien que la reine eût écrit au vieux roi en le priant, avec une franchise peu commune, de détourner son fils de faire ce voyage. Érik traita d'abord de plaisanterie ce que lui dit son père ; mais lorsque le roi lui eut fait voir la lettre elle-même, écrite en latin, ajoutant qu'aux termes de cette lettre il fallait regarder la négociation comme rompue, il dit à son père qu'il avait mal compris : « En vérité, cher fils, lui répondit Gustave, nous aurions voulu entendre de vous un autre langage au lieu de vous voir jeter le mépris à la face de votre vieux père. Nous avouons que nous sommes moins versé que vous dans la langue latine ; cependant nous avons à notre service des gens qui l'entendent bien. » Et le roi ajouta : « *Qui amat periculum, peribit in illo*. Il serait à souhaiter que vous songeassiez au salut de

[1] « Nous vous prions, cher fils, de considérer quel désavantage pour nous si les Danois venaient à être nos voisins aussi de ce côté. Voyez s'il n'est pas plus sage de prévenir que d'être prévenu, et s'il ne vaut pas mieux prendre un morceau du chien que d'en être mordu. » (Lettre du roi à Érik en date des 8 et 10 décembre 1558. — Voyez *Archives du royaume*.) Christian III, qui voulait maintenir la paix dans le Nord, refusa les ouvertures qu'on lui fit ; mais son fils Frédéric II ne tarda pas à faire valoir ses prétentions de l'autre côté de la Baltique.

[2] Les voleurs de mer de Revel.

[1] Lettre à Jean du 23 septembre 1558. (Voyez *Archives du royaume*.)

votre famille et à celui des Suédois, qui ne tient qu'à un fil, et que vous ne consultassiez que les devoirs que vous avez contractés envers la Suède en acceptant la couronne, ayant toujours devant les yeux, comme un bon prince, l'honneur que votre patrie vous a fait[1]. »

Les premiers jours d'avril 1560, le roi écrivit à sa fille aînée qu'il éprouvait une grande faiblesse à la tête, mais que la cause de son mal était dans les soucis et les chagrins que lui causaient ses enfans[2]. Le 24 avril, une fièvre violente le saisit à Juleta en Sudermanie; mais se trouvant mieux au bout de quelques jours, il profita de la belle saison pour monter sur ses vaisseaux et courir d'une île à l'autre dans le lac Mälaren. Le 25 mai, il reçut avec joie le prince Jean, qui revenait de Londres : il lui ordonna de se trouver, ainsi qu'Érik, à l'ouverture de la diète à Stockholm, le 16 juin : « Cette diète est convoquée, dit le roi, parce que je me sens faible et trop âgé, et qu'il y a une foule d'affaires graves à décider. » Dans une lettre à Érik, il le prie de ne pas prêter l'oreille à ceux qui le détournent de le venir joindre[3]. Il en écrivit à Jean une seconde, dans laquelle il se plaint de ce qu'Érik entoure son père d'espions[4]. Ces lettres et son testament sont les derniers actes de ce règne mémorable, qu'on trouve consignés dans les *Archives du royaume*. Son secrétaire, Sven Elofsson, et son confesseur nous ont laissé des détails sur le dernier discours du roi aux états, sur sa maladie et sur sa mort.

Les lettres de convocation de la diète font mention des *friborne* et des *frälseman*, des *prêtres*, des *bourgeois* et des *paysans* : ce sont les quatre états. Quant au premier, nous nous bornerons à remarquer que pour obtenir l'exemption des impôts, il fallait que les nobles équipassent un cavalier ou fissent le service à cheval; toutefois l'opinion publique ne laissait pas de reconnaître, antérieurement à cette institution, une noblesse de naissance qui resta en vigueur dans les temps qui suivirent. Le noble de naissance était *friborne*; celui qui gagnait ses titres par l'équipement ou ses services était *frälseman* : il faisait également partie de la noblesse. La naissance n'était pas indispensable, comme le prouvent les paroles de Gustave à Érik lorsque celui-ci rapporta que plusieurs personnes avaient acquis par des alliances des terres exemptes de taxes (*frälsegods*) : « Il faut, répondit le roi, tenir compte de la valeur et de la renommée de chacun, ainsi que le prescrit la loi, car la vertu, l'intelligence et la bravoure constituent la vraie noblesse[1]. » Au reste les *ordinarii* (noms des évêques à cette époque), deux prêtres, deux paysans de chaque district et quatre bourgeois de chaque ville reçurent des lettres de convocation pour la diète. Gustave arriva à Stockholm le 16 juin. Il fit inviter les états à se réunir le 25 du même mois dans la salle du royaume; il s'y rendit accompagné de ses fils, le roi Érik, le duc Jean, le duc Magnus et le duc Charles. Le plus jeune, encore enfant, était aux pieds de son père; les autres, à sa gauche, avaient pris rang suivant leur âge. Le roi salua les états, qui entendirent pour la dernière fois cette bouche si éloquente et si animée que lorsque le roi faisait faire les propositions par ses ministres, les députés s'écriaient qu'ils voulaient l'entendre lui-même. Ils savaient bien, leur dit-il en cette occasion, et ceux qui étaient âgés l'avaient vu de leurs yeux, que la patrie, malheureuse et opprimée, avait jadis subi le joug des rois étrangers, en dernier lieu sous le tyran Christian, que Dieu avait puni et chassé en l'employant lui-même pour l'instrument de ses desseins : « Les maîtres et les domestiques, les grands et le peuple, les vieillards et les jeunes gens conserveront à jamais le souvenir de cette délivrance divine, car qui étais-je et dans quel état pour m'opposer à un puissant monarque dont le sceptre s'étendait sur trois royaumes, qui tenait par sa parenté à Charles-Quint, souverain d'un empire immense, et aux premiers princes de l'Allemagne? Mais c'est Dieu qui a tout fait et qui s'est servi de mon bras pour opérer ces miracles. Dieu a été mon aide et ma consolation pendant les quarante années de travaux et de peines qui ont précipité mes pas vers la tombe. Je suis comme le roi David (les larmes ruisse-

[1] Voyez les lettres à Érik, *Archives du royaume*, 1560, mois de février.

[2] Lettre à Catherine, en date d'Ulfvesund (aujourd'hui Drottningholm), 9 avril 1560.

[3] Il était mécontent de l'entourage d'Érik, mais il n'avait rien contre lui. (Lettre à Érik, Strenguas, 3 juin 1560.)

[4] Le roi, le 4 juin 1560, prie son fils Jean de donner de bons conseils à Érik, que sa nature soupçonneuse porte à faire espionner son père. C'est la dernière lettre du roi dans les *Archives du royaume*.

[1] Le 9 juin 1559.

lèrent des yeux de Gustave), que Dieu tira de la condition de simple berger pour le faire régner sur son peuple ; je ne pouvais aspirer à un tel honneur lorsque j'étais forcé de me cacher au milieu des forêts sauvages ou dans les montagnes désertes pour éviter le fer de mes ennemis. Le ciel nous a comblés, le peuple et moi, de bénédictions en nous faisant connaître la vraie lumière[1] (il les pria de ne pas abandonner les doctrines qu'ils confessaient) et en vous envoyant l'abondance et le bien-être au milieu desquels vous vivez. Je ne crains pas de reconnaître mes fautes ; je vous prie, comme de fidèles sujets, de me les pardonner et de tenir compte de la faiblesse de l'humanité dans l'appréciation des actes de mon administration. Je sais qu'aux yeux de beaucoup d'entre vous je passe pour un roi sévère ; mais un temps viendra où les enfans de la Suède me tireraient de la tombe s'ils le pouvaient. Je n'ai pas besoin de lire dans les astres le présage de ma fin prochaine, j'en ai le pressentiment, et l'état de mes forces me l'annonce en secret ; aussi ai-je profité de celles qui me restent pour faire mon testament, me flattant qu'il est fondé sur la raison et la saine politique. Je réclame des états la sanction de cet acte. » La lecture en ayant été faite et le serment d'approbation et de confirmation ayant été prêté, le roi se leva, remercia les états d'avoir consenti à faire de lui la souche d'une race régnante en confiant le royaume à son fils Érik, et il recommanda l'union à ses enfans ; puis il étendit les mains, bénit son peuple et ses enfans et prit ainsi congé des états.

Le jour suivant, Érik se rendit à la cathédrale (*storkyrkan*) et adressa un discours aux états sur la nécessité où il était d'aller en personne en Angleterre conclure son mariage, dont il prévoyait les plus grands avantages pour la Suède. Il fut soutenu par Jean, qu'il nomma egent pendant son absence. Gustave lui-même fut obligé de céder aux instances réitérées d'Érik quand son fils chéri lui eut donné des informations plus exactes[2]. Le jeune roi se montra si ardent pour ce voyage que la maladie même de son père ne put ralentir ses préparatifs. Le 14 août, jour où Érik prit congé de son père, celui-ci fut saisi d'une fièvre brûlante mêlée de frissons : « La diarrhée vint se joindre à ces symptômes, » dit son confesseur. Il avait pour médecins le docteur Johannes, son barbier, maître Jacques, et son pharmacien, maître Lucas. Le premier commençait un long discours religieux lorsque le roi l'interrompit en le priant d'abréger et de suppléer ses paroles par quelques remèdes « qui pussent soulager un estomac malade ou une tête brûlante[1]. » On l'entendit dire qu'il s'était trop occupé des choses de ce monde, et qu'avec toutes ses richesses il ne pouvait avoir un bon médecin. Il rendit la liberté à ses prevôts emprisonnés pour les dettes qu'ils avaient contractées envers lui. Son humeur était devenue inégale : tantôt il était dur et sévère, au point qu'il inspirait des sentimens de crainte même à ses enfans ; tantôt il était gai et se livrait à des plaisanteries, surtout sur les efforts de ceux qui voulaient prolonger ses jours. Lorsqu'on lui demandait ce qui lui manquait, il répondait : « Le ciel, que vous ne pouvez me donner. » Il ne paraissait pas avoir beaucoup de confiance en son confesseur. Celui-ci l'engageant à confesser ses péchés, le roi entra dans une grande colère : « Est-ce à vous, lui dit-il, que je dois les avouer ? » Il disait à ceux qui l'entouraient qu'il pardonnait à ses ennemis et qu'il les priait d'oublier les injustices dont ils avaient à se plaindre, et il exigea qu'on leur fît connaître ses regrets et ses vœux. Une autre fois, s'adressant à ses fils : « Un homme, leur dit-il, n'est jamais qu'un homme, dans quelque position qu'il se trouve : la pièce jouée, nous sommes tous égaux. » Il les pria de conserver l'accord entre eux et de rester fidèles à la religion protestante. Son épouse ne quitta pas le chevet de son lit. Pendant les trois premières semaines de sa maladie, il parla souvent, et quelquefois avec une force admirable, non-seulement d'affaires d'État, mais aussi de matières religieuses. Il passa les trois autres semaines qui lui restaient à vivre dans un silence absolu et selon toute apparence sans beaucoup souffrir ; on le vit souvent élever les mains

[1] Le lecteur n'oubliera point que c'est un protestant qui parle et qui par *vraie lumière* entend ce que la vraie Église appelle si justement des erreurs déplorables. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Voyez la courte relation manuscrite de la mort de Gustave I[er] par son confesseur.

[1] Le roi ne prenait qu'avec répugnance les médecines qu'on lui présentait. Il paraît qu'il n'avait pas grande confiance aux lumières de ceux qui entouraient sont lit de mort.

comme pour prier. Lorsqu'il eut fini sa confession et reçu le sacrement, son confesseur et son fils Jean le conjurèrent de persévérer. Le roi prit une plume et du papier et écrivit : « Se confesser bien une fois vaut mieux que parler cent fois. » Il ne put continuer. Sten Ériksson arrêta le confesseur au milieu de ses exhortations aux derniers momens de l'agonie : « C'est peine perdue, lui dit-il ; notre seigneur ne vous entend plus. » Le prêtre s'inclina vers l'oreille du moribond et lui dit : « Croyez-vous en Jésus-Christ et entendez-vous ma voix ? Faites-nous un signe. » Au grand étonnement de tous les assistans, le roi répondit d'une voix ferme : « Oui. » Ce fut sa dernière parole, le 29 septembre 1560 à huit heures du matin

Pierre Brahe, neveu de Gustave, trace ainsi son portrait à l'époque où ce roi était encore dans la force de l'âge[1] : « Sa taille était au-dessus de la médiocre. Il avait la tête ronde, les cheveux blonds, la barbe belle, touffue et longue, la bouche bien faite, les lèvres vermeilles, les joues colorées ; on n'eût pas trouvé sur tout son corps une tache de la largeur d'une tête d'épingle. Ses mains étaient délicates, ses bras musculeux, ses pieds mignons ; en un mot ses proportions étaient si bien prises qu'il aurait pu servir de modèle à un peintre. Il aimait à déployer une magnificence royale dans ses vêtemens, et quelle que fût leur forme, ils lui allaient à merveille. Il avait le tempérament bilieux-sanguin. Lorsqu'il n'était pas tourmenté par des peines et des embarras, ou qu'il n'était pas sous l'impression de la colère, il avait de l'agrément et de la gaîté dans le caractère ; quelque nombreuse que fût sa cour, il s'entretenait avec chaque personne des choses qui pouvaient l'intéresser : elle était tenue sur un pied honorable ; le cercle des dames y était toujours nombreux. Une heure après le dîner, tous les seigneurs se réunissaient dans la salle de danse ; la grande maîtresse de la cour arrivait, et les musiciens du roi faisaient résonner leurs instrumens. Tous les deux ou trois jours, le roi montait à cheval avec ses dames et ses seigneurs, et l'on partait pour la chasse ou pour la promenade, et toujours le plaisir faisait trouver le temps trop court. Une fois par semaine, Gustave présidait à un tournoi : la jeune noblesse tenait à s'exercer dans toutes les pratiques de la chevalerie, pour lesquelles elle était passionnée. Le vainqueur recevait pour récompense un anneau d'or ou un collier de perles, et il avait le privilége d'ouvrir la danse. Le roi aimait à entendre la musique et le chant ; il possédait lui-même ces agrémens et était bon juge en cette matière. Le luth était son instrument favori ; il lui donnait tous les instans qu'il passait seul. Il avait été placé fort jeune à la cour et ne s'était pas beaucoup adonné à l'étude, mais la nature l'avait doté d'un jugement exquis. Il était plus avancé dans la connaissance des animaux, des arbres et des plantes que ceux qui en avaient fait une étude spéciale. Il reconnaissait après dix ou vingt ans une personne qu'il avait remarquée une fois ; il jugeait un homme au premier coup d'œil. Sa mémoire était prodigieuse : il lui suffisait d'entendre un morceau une ou deux fois pour le retenir. Les chemins qui conduisaient aux lieux où il n'avait fait que passer lui devenaient aussitôt familiers. Il se rappelait les noms des villages où il avait séjourné dans sa jeunesse et ceux des paysans qui les habitaient. Il était heureux en tout, même au jeu lorsqu'il voulait prendre les dés, ce qui lui arrivait rarement. La guerre, l'agriculture, l'entretien des bestiaux, l'exploitation de ses terres, ses pêcheries, tout lui fut prospère ; ses châteaux, ses terres étaient remplis de richesses. Il était très-pieux et ne négligeait pas ses prières matin et soir. Quoiqu'il aimât la conversation des jolies femmes, sa conduite fut telle cependant qu'elle ne laissa jamais de prise au moindre reproche ni avant ni après son mariage, aux lois duquel il demeura fidèle. En un mot, Dieu l'avait doué d'une grande habileté, d'une grande intelligence et de grandes vertus ; il était digne de porter une couronne, car il excellait en tout : brave à la guerre, juste et éclairé dans ses jugemens, bon et clément dans beaucoup d'occasions. »

Tels sont les traits sous lesquels on le représente dans un âge peu avancé. Avec les années, il devint plus réfléchi, et jamais la vieillesse n'a revêtu de formes plus imposantes ni plus respectables. Nous l'avons peint d'après ses actions et le témoignage de ses contemporains ; nous n'avons rien à ajouter, sinon que s'il eût vécu de notre temps, il aurait excité notre étonnement par ses vertus plus que par ses fautes. Les unes et les autres appartiennent à

[1] En 1532, *Chronique de Brahe.*

une autre génération, mais il a vécu pour plusieurs.

CHAPITRE XI.

ÉRIK ET SES FRÈRES.

A la mort de son pere, Érik se trouvait en paix avec ses voisins ; l'abondance régnait dans le pays ; il héritait d'un riche trésor, et il était l'objet de cette bienveillance populaire qui entoure presque toujours les nouveaux gouvernemens et les jeunes princes. Il était dans sa vingt-septième année et, comme tous les fils de Gustave, d'une taille plus gracieuse qu'élevée. Il excellait dans les exercices du corps, et l'on fondait de grandes espérances sur ses qualités guerrières. Il se montrait bienveillant et aimable dans ses paroles ; on admirait son habitude des affaires, sa sagacité et son éloquence. Il possédait plusieurs langues ; il a même laissé des écrits en suédois et en latin. Il était astrologue, musicien et peintre [1]. Nous pourrions encore recueillir plusieurs traits pour composer une inscription magnifique sur une vie si malheureuse. Si l'on compare ces riches dons de la nature à ses actions, on voit qu'il ne suffit pas des facultés de l'esprit pour constituer l'homme. Les qualités chez ce prince étaient comme la fertilité d'un sol échauffé par un feu souterrain.

Érik s'était éloigné du lit de mort de son père pour se rendre en Angleterre ; mais il avait, dit-on, d'autres pensées qu'il savait cacher à merveille. Il paraît qu'il avait dessein de réunir autour de lui, sous ce prétexte, des forces imposantes. Il partit à petites journées pour Elfsborg, où la flotte attendait son arrivée. Beaucoup de personnes nobles grossirent sa suite. Ayant levé une contribution volontaire, il tira principalement de la Gothie plusieurs milliers de marcs d'argent, assez pour commencer une campagne [1]. Ce fut dans ces conjonctures qu'il reçut la nouvelle de la mort de son père. Il revint dans la capitale et reçut les hommages de ses sujets partout où il passa. Son entrée solennelle à Stockholm eut lieu le 13 novembre 1560, et les funérailles de son père furent célébrées dans la cathédrale d'Upsala, le 21 décembre 1561.

Le vieux roi, par son testament, avait investi ses autres fils de duchés héréditaires, mais placés sous la suzeraineté d'Érik : « Car, dit le grand Gustave Adolphe [2], comme il avait beaucoup souffert pendant son règne de la jalousie des nobles (il est dans la nature de l'homme de se rappeler surtout les peines qu'ils a éprouvées), il voulait assurer si solidement l'avenir de ses enfans et les placer si haut que la jalousie ne pourrait les y atteindre. A cet effet il fit l'aîné, Érik, roi, Jean duc de Finlande, Magnus duc d'Ostrogothie, et Charles duc de Sudermanie. Il les engagea à rester unis, comme doivent l'être des frères. Puisque les ennemis les plus acharnés se rapprochent souvent pour repousser un danger commun, il pensa que des frères s'uniraient encore plus étroitement, et qu'il pouvait les apanager sans danger ; mais le roi se trompait, car si la bonne intelligence existe rarement entre des frères, il est plus rare encore de la voir s'établir entre des hommes également puissans. Ces princes avaient trop de pouvoir pour n'être pas des sujets dangereux. C'est le prince le plus magnanime de la dynastie de Gustave qui a pro-

[1] Præter insignem artium liberalium, et præsertim matheseos, ac linguarum exoticarum cognitionem, in omni disciplinæ militaris fuit genere versatissimus. Ingenio admodum perspicaci, verum suspicaci ; blandus sermone, comis alloquio, statura corporis magis grata quam elata ; equitandi, saltandi peritia tantopere præditus, ut spectantium animos in summam plerumque admirationem raperet. (Messénius, *Scondia*, VI.) Nous avons de lui plusieurs écrits, mais ils sont relatifs à ses propres affaires. Il a cependant composé *Liber astronomicus judiciarius ;* un traité sur l'art de la guerre et l'arrangement des troupes ; il a traduit la chronique de Johannes Magnus avec des additions en vers latins sur chaque roi. On conserve encore des portraits peints de sa main et deux psaumes de la Pénitence insérés dans le livre des psaumes suédois. Des chansons érotiques à Catherine Månsdotter ont été également conservées, et Érik Sparre rapporte que le roi chantait agréablement. Ses études sur l'astrologie, que Beurreus provoqua, surtout alarmèrent son esprit et le rendirent ombrageux et soupçonneux. (Voyez *Chronique du roi Érik*, par Rasmus Ludwikson, dans *Skand. handl.*, t. 2, p. 240.) Le ministre français Dantzai dit de lui : « Je me suis souvent entretenu avec lui de différentes affaires ; je vous assure, sire, qu'il avait un jugement solide : il comprenait facilement ce qu'on lui proposait ; il s'exprimait discertement et avec facilité ; il possédait plusieurs autres grandes qualités ; il est vrai qu'il était fort soupçonneux. »

[1] Peder Brahe, *Chronique de Gustave Ier*.

[2] Dans son histoire, qu'il n'a pas achevée et qui a été imprimée avec la *Chronique rimée de Charles IX*, Stockholm, 1759.

noncé ce jugement, et la postérité la confirmé. S'il est permis d'ajouter foi à une tradition qui s'est conservée, Gustave l'avait prévu et en avait donné l'explication. Un jour, rapporte cette tradition, Érik, appuyant sa tête sur sa main, dit à Göran Pehrsson : « Feu mon père m'a préparé de grandes peines en donnant des duchés à mes frères. » A quoi Göran répondit : « Le feu roi donnait pour *excuse* que votre position serait bien pire si vos frères n'étaient pas plus puissans que les seigneurs [1]. » Ce récit ne contient rien qui ne soit conforme aux opinions bien connues de Gustave ; il confirme ce que son petit-fils nous a raconté. Mais l'excuse a un sens plus profond qu'il ne semble d'abord ; car, si l'on objecte qu'il affaiblissait, en le divisant, le pouvoir qu'il voulait fonder, il faut se rappeler que son héritier était ce même Érik pour lequel il hésita longtemps entre le trône ou la prison, et l'on pourra juger de l'étendue des dangers au milieu desquels il se trouvait placé si ces paroles qu'on attribue à Gustave sont vraies : « Qu'il préférait la discorde entre le roi et ses frères au danger que pourrait courir sa dynastie d'être expulsée et le royaume de tomber sous l'oppression étrangère ; car il savait que les divisions de sa famille ne pourraient le faire chanceler, et que les efforts des grands se briseraient contre la puissance d'un duc tant qu'il en resterait un debout, tandis qu'elle s'écroulerait si les seigneurs parvenaient à faire dominer leur influence. » Ainsi le vieux roi a prédit cinquante ans d'avance les événemens qui devaient frapper son peuple.

Jean, qui avait alors vingt-trois ans, avait été investi de son fief du vivant de son père ; il avait le titre de duc héréditaire de Suède et de duc de Finlande. Magnus prit possession du sien après la mort de Gustave ; il n'avait que dix-neuf ans, et il reçut le titre de prince héréditaire de Suède, duc de Vestanstång, comte de Dal et de Vasbo. Charles, âgé de dix ans seulement, avait eu la Sudermanie, la Néricie et le Vermland à titre de duché, mais il n'en prit possession qu'après le règne d'Érik. La physionomie de Jean, qui avait la taille élevée et bien prise, respirait la bonté et la clémence [2]. Il laissait souvent percer son ambition, mais ses talens ne répondaient pas à l'impatience

[1] Voyez *Skand. handl.*, t. 3, p. 41.

[2] Prince fort humain et débonnaire. (*Correspondance de Dantzai.*)

qu'il avait de régner. Un de ses contemporains dit qu'il voulait se donner par ses gestes et ses paroles l'air d'être magnanime, mais qu'il n'avait point de courage. Érik et Jean étaient remplis des mêmes craintes : ils se persécutèrent par la terreur qu'ils s'inspiraient mutuellement. A l'exception de Charles, qui dès l'âge de quinze ans, sous les murs de Warberg, fit preuve d'une bravoure au-dessus de tout éloge, les fils de Gustave n'avaient pas hérité du courage de leur père. Magnus, d'un caractère irritable, comme tous les membres de la famille [1], devint idiot. Cet état déplorable fut la suite des efforts qu'Érik employa pour lui faire signer l'arrêt de mort de Jean. On disait aussi que cette maladie était héréditaire dans la famille des Wasa. Aussi le ministre français Dantzai ne négligea-t-il rien pour réfuter ce bruit lorsqu'il fut question du mariage de Henri III, roi de France, avec Élisabeth de Suède [2], qui réunissait l'éclat de la beauté aux avantages d'une éducation distinguée. Il dit même qu'Érik ne ressentit point de symptômes de cette maladie, quoique les états aient déclaré à sa destitution qu'il était atteint d'aliénation mentale. Il ajoute qu'il n'a pas eu connaissance que ce malheur ait frappé aucun des frères de Magnus ; que quant au père de Gustave, Érik Johansson, il avouait qu'il était fort simple et n'avait pas un grand jugement, mais qu'il n'avait jamais eu l'esprit troublé [3].

[1] Son père le priait souvent de se corriger de ce vice.

[2] Il la regarde comme une des princesses les plus accomplies d'Europe : « On m'assure de son excellente beauté ; elle est de fort bon esprit, de belle taille, le corps fort beau, et n'ai point entendu qu'elle y ait aucune défiance ni chose qu'on y puisse reprendre. Un chacun loue sa grande modestie, et pour vrai, sire, elle est recommandée et fort estimée pour ses vertus de tous ceux qui l'ont fréquentée. — Elle prend plaisir à l'espinette et en joue mieux que médiocrement ; elle joue aussi du luth ; elle est fort bénigne et charitable. — J'espère que le sieur Pinard vous rendra de brief certain de toutes les autres particularités. » Le dernier fut envoyé en Suède, en 1574, à l'effet de négocier ce mariage, qui fut rompu à cause du mécontentement des catholiques.

[3] « N'était de grand jugement, ainsi d'un fort simple esprit. » Et dans un autre endroit : « J'ai quelquefois ouï dire à des gentilshommes de Danemark, tant en public qu'en particulier, que ledit sieur Érik, père du roi Gustave, était de petite stature et ne l'estimait personne de grand sens, ni esprit ni jugement ; mais

Un langage amical servit d'abord à voiler la mésintelligence qui régnait entre les frères. La première lettre qu'Érik reçut de Jean, écrite le lendemain de la mort de Gustave, renfermait déjà des plaintes sur les dispositions du testament. Tout le monde savait avec quelle sollicitude le feu roi avait amassé des trésors pour ses enfans; cependant son testament ne parlait ni des richesses qu'il laissait en numéraire (*barskatt*) ou en mobilier, ni de ses belles terres et propriétés, qui devaient former leur véritable héritage. Le roi avait toujours laissé toucher au fisc la rente de ces terres.

Jean espérait que tout se terminerait à l'amiable [1]; mais Érik avait encore plus à dire sur le testament, et il s'excusa de recevoir les visites de ses frères. Il avait conçu le projet de borner la puissance des ducs et de fixer les droits du roi vis-à-vis d'eux. Le 15 avril 1561, ce projet, tout écrit de sa main, fut présenté aux états de la diète d'Arboga, qui y donnèrent sans difficulté leur sanction. Le peuple se montra généralement favorable à Érik, et il n'eut pas d'abord à se plaindre des grands. Dans les négociations qu'il ouvrit avec eux, il eut pour lui les principaux et les plus puissans du royaume, tels que Svante Sture, Pierre Brahe, et même Sten Eriksson Leyonhufvud, oncle du duc Jean. Il en résulta que les ducs furent obligés d'en passer par les conditions qu'on leur imposa, malgré leurs réclamations contre les subtilités et les piéges cachés qu'elles contenaient, et qui les tenaient à la discrétion du roi. Ce fut sans doute pour mettre des bornes à l'accroissement de la puissance de ses frères que le roi stipula que si, sans son consentement, les ducs acquéraient des propriétés par achat ou par échange, ils devenaient redevables envers la couronne du double de la valeur de leurs biens héréditaires. Il est possible que le partage de ces biens ait eu lieu, cependant rien ne prouve que cette supposition soit fondée. Tout ce que le roi s'était approprié des biens de l'Église et de la couronne non spécifiés dans le décret (*recess*) de Vesterås, sous prétexte qu'ils avaient jadis appartenus à ses ancêtres, devait être restitué. Ce qui dans cet acte intéressait le plus la noblesse, c'était la clause supplémentaire, qui ordonnait la restitution aux familles nobles de tous leurs biens consignés et réunis aux domaines royaux, à moins qu'il ne fût prouvé qu'ils avaient été la propriété de la famille des Wasa. Le tribunal suprême, établi par Érik, nous offre dans les premières années plusieurs exemples de semblables restitutions, quoique en 1563 Érik ait accusé la noblesse, en compulsant les titres de ses propriétés, de s'être emparée illégalement des terres de l'Église. On trouve qu'en 1566 il fit enregistrer dans les états cadastraux les terres de son père Gustave comme terres héréditaires [1]. Une ordonnance de restitution était un acte de justice. Les besoins et les embarras d'argent dans lesquels Jean se trouva le portèrent à étendre cet avantage aux paysans, qui avaient également souffert. Il le fit en 1582 en laissant à tous ceux qui demeuraient sur des terres héréditaires la faculté de racheter les hemmans sur lesquels ils pourraient prouver qu'ils avaient des droits [2].

Au commencement de son règne, Érik chercha à se concilier la noblesse. A son couronnement, qui fut célébré à Upsala le 29 juin 1561 avec une magnificence inconnue jusque-là en Suède, et après avoir reçu les hommages et le serment de fidélité des ducs, il nomma des *comtes* et des *barons* pour diminuer la distance qui se trouvait entre les premiers et la noblesse, et parce qu'il fallait « des dignités héréditaires dans un royaume héréditaire. » Cette innovation entraîna celle de la création de comtés et de baronnies transmissibles aux fils aînés : c'étaient des fiefs de districts, de paroisses ou des fiefs de domaines auxquels étaient attachés le droit de rendre la justice et celui d'y toucher les revenus de la couronne. Svante Sture, Pierre Brahe et Gustave Johansson Roos furent nommés comtes. Le roi leur mit lui-même la couronne sur la tête et leur dit en les touchant de son épée sur l'épaule gauche : « Combattez vaillamment pour le roi et la patrie. » Neuf seigneurs reçurent la dignité de baron; on remarquait parmi eux Sten Eriksson Leyonhufvud, à qui le roi dit lorsqu'il s'agenouilla : « Levez-vous, baron Sten. »

je n'entendis oncques qu'il eut le cerveau corrompu ni l'esprit troublé. »

[1] Lettre en date du 1er octobre. (Voyez *Archives du royaume*, 1560.)

[2] Lettre à Jean et Magnus en date du 19 mars. (Voyez *Archives du royaume*.)

[1] Voyez la relation d'Ornhjelm relative aux terres de l'Église.

[2] Bördsrätt, « *jus retractus*. »

Et il lui posa une petite couronne sur la tête. On fut frappé de la proclamation des hérauts : « Le roi de Suède, des Goths et des Vendes est *un* ; et quoique plusieurs couronnes brillent à vos yeux, vous devez être tous persuadés qu'il n'y a qu'une couronne royale. » Personne ne doutait que ces paroles ne s'adressassent aux ducs. Ensuite le roi fit chevaliers vingt nobles, à qui il dit en leur donnant l'accolade : « D'abord vous étiez païen, puis vous êtes devenu chrétien ; aujourd'hui vous êtes chevalier. » L'année suivante on restreignit proportionnellement l'obligation imposée à la noblesse d'équiper des cavaliers ; un comte put indiquer trois terres qui en étaient exemptes, un baron deux, et le noble une, celle où il demeurait. Telle fut l'origine des biens privilégiés (*säterier*) de la noblesse. L'ordonnance qui accordait aux nobles la faculté de choisir, outre leur domaine seigneurial, la métairie la plus proche pour y exercer leurs droits devint le fondement des métairies privilégiées (*ladugârdar*).

Rien ne peut être comparé à la confusion qui régnait dans tout ce qu'on appelle formes légales lorsque la Suède sortit de l'Union, et cette confusion dura plus longtemps qu'on ne le croit, même à l'époque où la loi écrite semblerait attester le contraire ; mais des ordonnances seules ne peuvent servir de base à une histoire de Suède. Il n'est peut-être aucun pays où ces formes aient revêtu un caractère plus léger, tandis que le fond est resté dans tous les temps presque invariable par la nature du pays et par les mœurs.

Une grande liberté individuelle est le principe fondamental des lois ; mais si elle s'est montrée suffisante pour éloigner l'oppression, d'un autre côté elle s'est élevée très-lentement au-dessus des premiers élémens de la liberté sociale. Quelque grave perturbation vient-elle menacer les fondemens de cette liberté, comme une autorité tyrannique ou imprudente, ou ce que Gustave nomme une trop grande influence des seigneurs, il se fait alors infailliblement une éruption violente qui détruit le mal le plus imminent. Ne croyez pas qu'il en résulte quelque innovation : l'expérience prouve que l'on en est toujours resté aux anciennes coutumes. — Le règne de Gustave Wasa, absolu sous tant de rapports, fit peu de chose pour développer les formes du droit, à l'exception de la constitution de son chancelier allemand pour la Vestrogothie, et *dont aucun mot cependant ne prit racine dans la terre de Suède*. On voit, il est vrai, que des enquêtes du roi (*konungs räfst*) eurent lieu dans les provinces, mais ce ne fut que lorsque des abus crians eurent rendu ces mesures nécessaires ; elles avaient aussi quelquefois un but politique, car la visite de Gustave dans la Dalécarlie avec des soldats pour punir les séditions fut aussi appelée *räfst*. Érik, le premier, établit un tribunal suprême, qui reçut le nom de *jury du roi* (*konungens nämnd*) et cette dénomination prouve que les idées du *jury* et de *tribunal* étaient déjà corrélatives. Il paraît que les membres étaient au nombre de douze, mais qu'ils n'étaient pas en fonction permanente. Les nobles y étaient en minorité. Cependant, dans les cas graves, on augmentait le nombre des juges, de nobles, d'officiers de l'armée, de bourgeois et même de prêtres. Une des fonctions des membres était de parcourir tous les trois ans à certaines époques les principales villes de province, surtout lorsqu'il s'y tenait de grandes foires, et d'y rendre la justice au nom du roi [1], afin que chacun pût jouir du bienfait de la loi, le roi étant dans l'impossibilité d'entendre et de juger les plaintes de tout le monde. Les gouverneurs étaient chargés d'obtenir des paysans des secours pour l'entretien de ce tribunal, établi en leur faveur. Le roi ne voulait pas qu'ils eussent pour traitement le produit des amendes, parce que cela engendrait de nombreux abus ; d'un autre côté les revenus de l'État n'auraient pas suffi pour payer ces fonctionnaires. Ce tribunal fut une des premières institutions d'Érik ; car quoique le recueil des jugemens rendus qu'on trouve dans les archives ne soit daté que du 11 février 1562, le tribunal était en vigueur un an plus tôt [2]. Il en est fait mention dans le réglement de la cour du roi Érik, en date du 19 novembre 1560. Ces réglemens de cour (*hofartiklar*) se trouvent plus souvent cités que la loi de Suède dans les jugemens. Gustave avait déjà décidé que toutes les affaires des employés du roi, entre eux ou avec d'autres, prêtres, bourgeois ou paysans, devaient être jugées d'après la loi de la cour du roi (*gârds rätt*). Et ce fut sans doute au sujet de semblables ordonnances

[1] Voyez l'instruction du roi du 1er novembre 1562.
[2] Voyez la relation d'Ornhjelm.

que fut adressée à un juge l'instruction suivante, qu'on trouve dans une collection de décrets et d'ordonnances de la cour appartenant à la bibliothèque d'Upsala : « Il faut tantôt suivre les ordonnances, tantôt les mettre à l'écart. Elles sont en partie fondées sur les lois, quoique plus sévères que ces lois même, et en partie elles n'ont d'autre fondement qu'elles-mêmes : on doit donc les employer suivant l'occasion et les circonstances. Plusieurs de leurs dispositions sont peu favorables aux paysans. Un juge éclairé ou un employé du roi doit suivant les cas appliquer ou négliger les ordonnances. »

Les premiers temps du règne d'Érik furent signalés par de bonnes ordonnances. Pour délivrer les paysans des visites, souvent accompagnées de violences, des voyageurs, on ordonna l'établissement de cabarets ou auberges [1] sur tous les grands chemins. On abolit le chômage de certains jours de fête et de quelques cérémonies encore en usage qui rappelaient le culte catholique. Le roi fit publier que son royaume offrait un asile à tous les protestans persécutés. Beaucoup d'étrangers et surtout de Français profitèrent de cette tolérance, sur l'invitation de Dionysius Beurreus. Les calvinistes fondèrent de grandes espérances sur la bienveillance connue du nouveau roi de Suède pour leur doctrine, et à la nouvelle qu'il demandait Élisabeth en mariage, Calvin lui adressa même plusieurs lettres [2].

Mais ses projets de mariage devaient bientôt mettre en évidence l'inconstance du caractère d'Érik. Le 29 juillet 1561, il manda à son nouveau ministre à Londres, Nils Gyllenstjerna, chancelier du royaume, que, sur les flatteuses espérances que la reine lui avait données par Beurreus, il avait résolu de nouveau de se rendre en Angleterre ; il se fit même précéder de brodeurs, tailleurs et autres personnes attachées à sa cour. Bientôt après, la reine reçut en présens, dix-huit chevaux avec plusieurs caisses remplies de lingots d'or et d'argent, et au mois de septembre, la nouvelle qu'il allait se mettre en route pour l'Angleterre jeta toute la cour dans le plus grand embarras. En effet Érik, avec ses deux frères, Magnus et Charles, s'embarqua à Elfsborg, mais la tempête le força de revenir sur ses pas. Il prit alors la résolution de prendre sa route par le Danemark, l'Allemagne et les Niederlandes ; ses ministres reçurent l'ordre de lui procurer des saufs-conduits et des otages pour la sûreté de sa personne, et la noblesse celui de se réunir à Iönköping pour l'accompagner jusqu'aux frontières. A la même époque, il demanda au sénat s'il ne convenait pas, en bonne politique, de faire ailleurs des ouvertures de mariage. Il envoya un confident en Écosse pour voir si la reine Marie était aussi belle qu'on le disait, et il chargea bientôt Pierre Brahe de demander sa main. Il n'en renouvela pas moins ses propositions à Élisabeth ; il donna l'ordre à Gyllenstjerna de gagner le conseil de la reine à force de pensions, et de se défaire du favori de la reine, le duc de Leicester, dût-il lui en coûter 10,000 thalers [1]. Pendant toutes ces négociations, il se décida pour la princesse Renée de Lorraine, petite-fille de Christian II et héritière de ses prétentions sur les royaumes du Nord ; mais il abandonna bientôt ce projet pour demander la main de la princesse Christine de Hesse ; il envoya même au-devant d'elle une ambassade, et une flotte fut équipée ; mais une lettre adressée à la reine d'Angleterre et interceptée pendant la guerre avec le Danemark fit encore évanouir ses espérances de ce côté. Ce message contenait des excuses sur les propositions qu'il avait faites à la princesse de Hesse et l'assurance qu'elles n'étaient pas sérieuses. En 1565 il donna mission à ses envoyés en Allemagne de sonder les probabilités de succès dans la Hesse pendant qu'il exigeait les détails les plus minutieux sur la princesse de Lorraine, demandant si elle était fraîche, agréable, d'une taille avantageuse, si elle n'était pas trop maigre et svelte, si elle avait le teint blanc et naturel. Il ne tenait pas beaucoup à ce qu'elle eût les cheveux très-noirs, pourvu qu'elle eût les qualités que nous venons d'énumérer, des mœurs, des manières distinguées et le caractère gai sans être caustique. Il voyait déjà partout des traîtres et des assassins : si la princesse réunissait les qualités désirables et consentait à venir en Suède, les envoyés devaient veiller avec activité à ce

[1] Voyez les *Archives du royaume.*

[2] Messénius, *Scondia*, V, p. 110.

[1] Lettre à Nils Gyllenstjerna, 28 et 29 mars. (*Archives du royaume*, 1562.) L'année précédente, 12 juin, il chargea Gyllenstjerna de proposer de sa part un combat singulier au comte, soit en Écosse, soit en France.

qu'elle ne fût pas empoisonnée par des gens malintentionnés[1]. En 1566 le consentement et l'anneau furent expédiés en Suède : c'était le malheureux Sture qui en était chargé.

Des sommes immenses furent dépensées pour ces projets de mariage. Un des griefs des ducs était fondé sur ce qu'Érik n'avait rien retranché de son héritage, comme il l'avait promis, pour les sommes qui avaient été employées à la poursuite de son mariage en Angleterre avant la mort de Gustave. Son désir de briller n'avait pas de bornes : il fit faire plus de cent habits, tous plus précieux les uns que les autres, pour son voyage en Angleterre. On est étonné de la quantité d'objets qu'il fit venir d'Anvers et de Londres pour son couronnement : outre de nouveaux attributs de la royauté (*regalier*), on vit arriver tout ce qu'il y avait de splendide en vêtemens, en armes et en ornemens, des caisses pleines de perles, de pierres précieuses et de bijoux, enfin des animaux rares pour exposer à la curiosité publique, comme des lions, des buffles, des chameaux et deux cents lapins, toutes choses inconnues en Suède[2]. Aussi en 1561 le roi sollicita-t-il un emprunt de Jean, parce que le trésor était vide et en attendant qu'on pût frapper de nouvelles monnaies.

Ce fut ainsi qu'Érik, au milieu des guerres et des séditions, usa des richesses que son père lui avait laissées et qu'il traita ses affaires de cœur. Nous venons de tracer les événemens qui préparèrent l'intervention de la Suède dans les affaires de la Livonie et qui excitèrent même pendant la vie de Gustave l'ambition de ses fils, qui n'attendaient qu'une occasion pour la faire éclater. Immédiatement après la mort de Gustave, Jean rappela à son frère la promesse qu'il lui avait faite de lui donner un petit territoire en Livonie : il voulait offrir à la ville de Revel sa protection contre les cruelles dévastations des Russes[3]. Mais Érik, après son avénement au trône, se chargea seul de ce soin, et vers la fin d'avril il envoya Clas Christersson Horn avec des troupes : la ville leur ouvrit ses portes[1]. Au mois de juin, la noblesse d'Esthonie et la ville de Revel se soumirent à la Suède et reçurent par des envoyés, au couronnement d'Érik, la confirmation de leurs priviléges. Depuis ce temps Érik prit le titre de roi de Suède, des Goths, des Vendes et de leurs appartenances, seigneur du pays de Livonie et de Revel : c'était le premier pas de la Suède de l'autre côté de la Baltique et le commencement des guerres qui durèrent cent soixante ans.

Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à éviter pour quelque temps encore l'éclat d'une guerre avec la Russie ; il ne fallait pas moins pour cela que l'intérêt commun que les deux pays avaient contre la Pologne. Depuis que les chevaliers de l'Épée avaient vu leur ordre dissous, leur grand maître, Gotthard Kettler, avait placé toute la Livonie sous la suzeraineté de la Pologne, à l'exception de la Courlande, qu'il s'était réservée pour lui et ses descendans. Jean s'attacha intimement à la Pologne et conseilla à Érik de s'allier avec ce royaume contre la Russie et de lui céder tout ce que la Suède possédait déjà en Livonie[2]. Érik répondit par un ordre à Horn d'attaquer Pernau et Wittensten, dont on se rendit maître ainsi que de beaucoup d'autres endroits. Il avertit Jean que le duc Christophe de Mecklenbourg, coadjuteur de l'archevêque de Riga, qui venait de mourir, avait donné tout son archevêché à la couronne de Suède, mais que les Polonais s'étaient emparés du pays. Le roi consentit cependant au mariage de Jean avec Catarina Jagellonica, sœur de Sigismond II, roi de Pologne ; il félicita le duc de la perspective que cette alliance offrait à la Pologne, quoique l'envoyé polonais à Stockholm[3], ajouta-t-il, eût promis de travailler pour Érik lui-même quand le trône deviendrait vacant. Il se repentit bientôt de son acquiescement et rappela Jean de Dantzig, ce qui n'empêcha pas celui-ci d'aller chercher sa fiancée à Vilna. Les clauses du contrat furent

[1] Instruction des légats en date du 14 juillet. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] Voyez la lettre à Dionysius Beurreus touchant ce qui devait être commandé pour le couronnement, 17 février 1561. — Érik aimait passionnément les animaux.

[3] Lettre du 9 octobre. (Voyez les *Archives du royaume*, 1560.)

[1] Le château, dont la garnison resta fidèle au grand maître, se rendit après un siége de six semaines.

[2] Le 24 février 1562. — La première lettre d'Érik à Jean, qui annonce une rupture, est du 16 juin. Il lui reproche d'embrasser le parti de la Pologne avec tant d'intérêt qu'il lui donnait tort en tout. (Voyez les *Archives du royaume*, 1562.)

[3] Le comte de Teczin. Il demanda pour lui-même la main de la princesse Cécile.

tenues secrètes. Ce qu'on raconte de Jean qu'il avait promis de se montrer à l'avenir prince libre et indépendant est vraisemblable : il est certain qu'il conduisit à son beau-frère une grande quantité de lingots d'argent de son père, qu'il reçut en garantie sept châteaux de la Livonie et que la guerre éclata bientôt entre la Suède et la Pologne. Plusieurs discussions s'étaient déjà élevées entre les deux frères. Dans l'automne de 1571, Jean demanda à toucher la dîme dans toute la Finlande (la partie la plus septentrionale n'appartenait pas à son duché) : il éprouva un refus. Il ne fut pas plus heureux quand il demanda de n'être pas obligé de tenir au complet l'effectif de son armée ; seulement ce second refus fut un peu adouci. Quand il réclama les vaisseaux dont il avait renforcé la flotte d'Érik à Elfsborg, on lui répondit qu'on les lui restituerait quand il rendrait les navires qu'il avait reçus du vivant de son père pour mettre en ordre les affaires de la Livonie. Le roi ajouta qu'on avait trop voulu jusque-là partager avec la couronne, au point qu'il ne lui restait que très-peu de chose [1]. De retour en Finlande avec son épouse, Jean eut à essuyer les reproches de son frère pour s'être allié aux ennemis du royaume. Bientôt après parut l'ordre du roi à la noblesse finnoise de se rendre en Livonie pour servir dans la guerre contre la Pologne ; en même temps une citation fut donnée au prince pour qu'il vînt à Stockholm rendre compte de sa conduite ; mais le duc retint prisonniers les envoyés du roi, excita les Finnois à la défense, reçut leur serment de fidélité et rechercha l'alliance de la Pologne et de la Prusse. Il fut accusé par Érik de provocation à la révolte et condamné à mort par les états, qui avaient été convoqués à cet effet, mais où ne se trouvèrent qu'un fort petit nombre de membres ; la rigueur de cet arrêt était mitigée par un recours en grâce auprès du roi. Retranché au château d'Åbo, qui capitula après deux mois de résistance, Jean, ne recevant aucun appui de l'étranger, fut obligé de se rendre à discrétion (12 août 1563) ; il fut transféré en Suède, où Göran Pehrsson l'accueillit en l'accablant de reproches. Quant à la duchesse, Pehrsson lui offrit, suivant les ordres qu'il avait reçus du roi (Érik était dans ce moment aux frontières du Danemark), un château et un revenu proportionné à son rang si elle voulait se séparer de son époux. Pour toute réponse, elle montra son anneau sur lequel était gravé en latin : « *Rien que la mort*, » et elle suivit son mari dans la prison de Gripsholm. On força le duc à rester sur le pont quand on lui fit traverser le Söderström [1], dont le peuple couvrait les bords : il détourna les yeux des roues et des potences dressées sur les montagnes environnantes et auxquelles il voyait suspendus les cadavres de ses serviteurs. On peut voir encore au château de Gripsholm et dans le même état où elle était la chambre dans laquelle Jean subit une captivité de quatre ans, que partagea presque pendant tout ce temps sa fidèle épouse. Cette pièce, bien éclairée, d'où l'on a une belle vue sur le lac, était élégamment ornée, suivant la coutume de cette époque ; elle pourrait servir aujourd'hui d'habitation à un riche paysan, mais alors elle n'était pas indigne d'un seigneur : au-dessus se trouve l'horrible cachot où fut enfermé le malheureux Èrik. Malgré les conseils de Göran Pehrsson et ses propres sentimens, qui flottaient entre la crainte et le remords, il épargna la vie de son frère, mais il ne songeait pas à le rendre jamais à la liberté : c'est ce que prouve la lettre que Magnus lui écrivit après la condamnation de Jean ; on y remarque ce passage : « Puisque sa majesté nous a fait l'honneur de nous choisir, préférablement à nos frères, pour héritier des pays dont le duc Jean avait été investi par la couronne et le gouvernement de Suède, et que nous tenons sa confirmation par écrit, nous jurons de rester fidèle à sa majesté et à ses descendans et de regarder ses ennemis comme les nôtres [2]. » Érik et Magnus ne prirent aucune autre mesure contre Jean. Érik promit à Magnus, s'il voulait y consentir, de faire approuver l'acte de succession par les états : « Car quoique la conduite de Jean lui ait fait perdre ses droits, lui dit-il, son altesse verra que de graves disputes s'élèveront au sujet de la succession, tant parmi le peuple que dans les états, s'il nous arrive quelques accidens, et il y aura sans

[1] Lettre à Jean du 11 novembre. (*Archives du royaume*, 1561.)

[1] Bras du lac Malaren, sur lequel on a construit un pont-levis qui établit la communication entre la cité et le faubourg du sud (*Södermalm*).

[2] Donné à Iönköping, le 1er octobre. (*Archives du royaume*, 1563.)

doute bien des gens qui verraient avec plaisir le duc Jean à notre place. » On ne connaît pas de quelle nature étaient les propositions du roi, on sait seulement que le duc n'y voulut pas accéder ; aussi cette affaire fut-elle ajournée : le roi néanmoins assura Magnus de sa bienveillance. Ce fut après ces lettres que Magnus devint imbécile. Au reste Jean fut bien traité dans sa prison. La négligence ou la mauvaise volonté dont il pouvait avoir à se plaindre était sévèrement punie, puisque le 27 février 1564, le jury royal condamna le prévôt du château au pain et à l'eau pour un temps illimité parce qu'il avait négligé de prévenir les besoins du duc, de sorte que celui-ci avait été obligé d'avoir recours au pot à l'eau. Érik envoya aussi à son frère des livres de piété, Ovide, Plutarque et même une traduction allemande de Boccace. La princesse avait la liberté de se promener dans le jardin, mais elle devait être accompagnée. Jean une fois incarcéré, Érik s'aperçut qu'il s'était aliéné la puissante famille de la mère de son frère, ainsi que la noblesse, dont le mécontentement, relativement à l'affaire de la succession, n'était pas un secret pour les fils de Gustave. A partir de cet instant, la noblesse ne fut pas appelée une seule fois aux diètes[1] ; Érik ne s'entoura que de favoris de basse extraction, qui depuis son enfance avaient flatté ses passions. Ils partageaient les sentimens haineux de Göran Pehrsson, sans avoir sa capacité. C'est également de cette époque que les soupçons d'Érik jetèrent le trouble dans son âme et le rendirent cruel[2].

On trouve dans les archives de 1562 une lettre où est censurée la conduite du roi. Celui qui faisait une telle découverte ou qui signalait une infidélité chez les fonctionnaires était généreusement récompensé. L'année suivante on promit à quiconque dénoncerait un crime de lèse-majesté la moitié des biens du criminel si l'accusation pouvait être prouvée devant un tribunal. On expédia aux gouverneurs, à la même époque, l'ordre d'entretenir des espions dans toutes les villes et toutes les campagnes. Göran Pehrsson fut mis à la tête de cette police. Le pouvoir de l'accusateur avait déjà reçu une grande extension par l'établissement du jury royal. Les sergens à baguette recevaient un traitement régulier pour poursuivre dans toutes les provinces les coupables de toute condition.

Celsius, dont l'histoire, embrassant une période de plus d'un demi-siècle, est l'ouvrage le plus remarquable sur les règnes d'Érik XIV et de Gustave Ier, quoique les documens relatifs à l'administration de ces deux princes n'y soient traités que bien superficiellement ; Celsius dit qu'Érik, le 10 février 1563, assistait à la séance de son tribunal suprême, et qu'il y exprima son opinion dans une question capitale : il dit que dans des affaires de cette importance, il ne fallait pas juger sur des témoignages écrits lorsque ceux qui les avaient donnés vivaient encore ; il engagea les braves et fidèles membres du jury royal à ne pas agir si légèrement dans les cas où il s'agissait de la vie des hommes. Ce fait est vrai, et les observations que nous allons soumettre à nos lecteurs prouveront que la conclusion qu'on en a tirée relativement à la conduite du roi et du tribunal est fondée : le registre des jugemens du jury royal pour l'année 1562 n'offre qu'une condamnation à mort ; mais celui de 1563 en contient déjà cinquante-sept, dont trente-deux prononcées contre des personnes attachées au duc Jean[1]. Ce tribunal, jusqu'en octobre 1567, époque où se termine le registre, a condamné à la peine capitale deux cent trente-deux personnes[2], soit pour des crimes d'État, soit pour

[1] Pour la diète de 1566, le roi ne fit convoquer que deux prêtres et deux paysans de chaque bailliage.

[2] « Érik aurait pu être mis avec justice au nombre des princes les plus magnanimes s'il n'eût été corrompu par les ministres auxquels il s'abandonnait avec trop de confiance. Il fut élevé dans une crainte perpétuelle et entouré de dédains par les menées de sa belle-mère, qui ne l'aimait pas. Peut-être était-il un peu soupçonneux de son naturel.

» Ce défaut s'accrut dès son enfance par la faute de ceux qui l'entouraient et qui étaient les plus méchans et les plus artificieux de tous les hommes.

» Il connaissait bien leur malignité et il s'en plaignit souvent au chancelier de Suède, au feu sieur de Varcours et à d'autres qui me l'ont dit, et je pourrais là-dessus faire de forts étranges récits. » (Voyez la *Correspondance de Dantzai*.)—Il raconte qu'Érik avait frappé lui-même une personne et que Jean eût été tué sans Mornay : « Ledit sieur de Varennes seul l'empêcha par ses prières et remontrances. » D'après Holberg, Mornay était parent de Dantzai.

[1] « C'était un spectacle digne de pitié que de voir les exécutions perpétuelles qui frappaient les serviteurs du duc dans la ville et dans les faubourgs ; ni moi ni beaucoup d'autres personnes nous ne pouvions en être témoins que les larmes aux yeux. » (Sven Elfsson.)

[2] Outre les officiers qui furent exécutés à Elfsborg,

des fautes que la loi ne punissait pas de mort[1], sauf quelques exceptions, mais qu'on jugea d'après les articles de la cour du roi Érik et suivant son bon plaisir. Le nombre des victimes est grand, quoique toutes n'y soient pas comprises et que les arrêts n'aient pas été tous exécutés; la plupart appartenaient aux basses classes: le roi n'osa pas faire tomber la hache sur les grands seigneurs, tels que Olof Gustafsson Stenbock en 1564, et Nils Sture en 1566; ce ne fut qu'en 1567 qu'il se hasarda à faire couler le sang de la haute noblesse, ce fut aussi ce qui prépara sa chute. Göran Pehrsson, qui est nommé procureur et secrétaire du roi, remplissait le rôle d'accusateur dans le jury royal: on a bien quelques exemples d'acquittement de la part du tribunal malgré la violence des accusations de cet homme, mais ils sont rares. Quand son premier discours avait manqué son effet, il revenait à la charge; la question fut employée; une simple parole, un signe même étaient regardés comme un crime contre l'État. Le 11 février 1566, le palefrenier Érik Pehrsson fut condamné à mort pour avoir peint sur la porte d'une maison du faubourg les armes de la Suède et du roi, les trois couronnes *renversées*, et avoir ainsi outragé la grandeur de sa majesté et celle de son gouvernement. Le 26 novembre 1566, la même peine fut prononcée contre deux gardes de la tente du roi pour avoir mis en certain lieu trois bâtons en forme de croix, un manteau, un gril et quelques autres objets qu'Érik croyait avoir été déposés pour l'ensorceler, quoiqu'ils n'ignorassent pas que le roi avait défendu sous peine de mort de laisser sur les chemins où il se promenait des branches de sapin, des débris de paille ou des copeaux.

La paix avait été renouvelée avec le Danemark en 1562; néanmoins la guerre éclata l'année suivante, et elle hâta les événemens qui devaient fixer le sort de Jean, car le roi croyait que pendant qu'il allait employer ses soldats contre le Danemark, son frère ne resterait pas tranquille et ferait quelque tentative en Finlande ou en Livonie[1]. Des intérêts opposés en Livonie, où un prince danois s'était emparé d'une partie du pays, de vieilles querelles et des inimitiés personnelles furent les principales causes de la guerre. Le roi de Danemark avait placé dans ses armes les trois couronnes; Érik prit celles du Danemark et de la Norvége. Les ambassadeurs suédois envoyés pour conclure le mariage dans la Hesse furent arrêtés à Copenhague. Une escadre armée pour aller chercher la nouvelle reine trouva la flotte danoise dans les eaux de Bornholm; un débat qui s'éleva au sujet du salut entraîna un engagement où l'amiral Jacques Bagge s'empara de trois vaisseaux danois, parmi lesquels se trouvait le vaisseau amiral. Il fut récompensé par un triomphe où l'on vit les prisonniers danois garrottés, la tête rasée, et conduits par le bouffon du roi, Hercule, qui jouait du violon. Sur ces entrefaites fut lancée la déclaration de guerre du Danemark et de Lubeck, à qui Érik avait défendu la navigation sur la Narva, parce qu'il voulait attirer tout le commerce russe sur Revel. La guerre, qui dura sept ans, fut conduite avec beaucoup de gloire pour la flotte suédoise, qui ne s'était jamais présentée si formidable dans la Baltique, d'abord sous le commandement de Jacques Bagge, puis, lorsque ce héros fut fait prisonnier près d'Öland, sous Clas Christersson Horn, qui en 1566 commandait soixante-huit vaisseaux de guerre. Gustave avait voulu faire de la Suède, qui depuis longtemps épuisait ses forces sur le continent, une puissance maritime.

Dans les affaires de la guerre, comme partout, Érik prodiguait les ordres; aucun n'en a donné de plus étendus et de plus périlleux pour celui qui en était chargé[2]; ils portent tous l'empreinte de la plus profonde mélancolie; ainsi nous trouvons dans une de ses premières ordonnances, relative à la guerre du Danemark: « Qu'il fallait rechercher les personnes qui savaient préparer les poisons, mais qu'on devait en même temps s'assurer si leur art était certain et prendre garde que ses propres soldats n'en fussent victimes. » Les Danois ouvri-

pour avoir rendu la citadelle, combien de personnes ont subi le même sort dont les noms n'ont pas été conservés! Les actes ne font pas mention du jugement des Sture et de leurs parens, en 1567.

[1] Parmi eux étaient soixante-dix-sept collecteurs d'impôts. Le 30 janvier 1567, ce tribunal condamna sept prévôts de Salberget à la peine de mort pour avoir négligé de transporter du bois.

[1] Sven Elofsson.

[2] Le 30 janvier 1567, le secrétaire de la chambre, Wolmar Wickman, fut condamné à mort pour avoir dit que sa majesté donnait des instructions que personne ne pouvait remplir.

rent la campagne par le siége d'Elfsborg, qui étant mal défendu ne tarda pas à se rendre. Les Suédois de leur côté firent une invasion en Hollande et mirent le siége devant Halmstad; mais Érik le leva et abandonna son camp à la nouvelle que Frédéric approchait[1]. Ses soldats, regardant cette retraite comme une fuite honteuse, se débandèrent et furent battus par l'ennemi. Dans une lettre justificative au peuple, le roi dit que le régiment qu'il avait formé et instruit lui-même avait vaincu l'ennemi.—Il était fidèle en cela au principe posé dans les ordonnances : « qu'on doit étouffer le bruit des désastres soufferts par les troupes de sa majesté; mais qu'il fallait répandre le plus possible la nouvelle des avantages remportés sur l'ennemi, ainsi que de tout ce qu'on supposait devoir être accueilli avec plaisir, en donnant toutefois à ces récits l'apparence de la vérité. »

A la même époque, le Jemtland et le Herjedal furent occupés par les Suédois. On se prépara aussi à attaquer la Norvége, dont Canut Haraldsson Soop fut d'avance nommé gouverneur, avec ordre, quand les Norvégiens auraient juré fidélité au roi, de prendre des otages parmi les premiers seigneurs et de les envoyer en Suède, de fortifier quelques places dans le pays, d'y établir le culte, de rendre la justice d'après les lois de Suède et de chasser les Danois (*Juterne*) du pays. Mais ce gouverneur étant tombé en disgrâce, l'expédition contre la Norvége supérieure fut confiée à un jeune Français, Claude Collart, un des favoris du roi, lequel s'empara de Trondheim. La population presque tout entière de ce diocèse jura fidélité à Érik, s'il faut en croire une ancienne relation. Mais ses succès enflèrent son orgueil; il fit agréer ses hommages à la femme d'un habitant de la ville, l'enleva et la retint dans le château. Il donnait fréquemment des banquets, accordait aux soldats suédois la permission de retourner dans leur pays et persévéra dans cette conduite imprudente jusqu'à ce que le roi de Danemark eût envoyé une armée qui le fit prisonnier[2]. Pour venger cet affront, Érik envoya en Norvége, pendant l'automne de 1564, Mats Törne, qui ravagea et incendia plusieurs paroisses. L'année suivante, Mauritz Stake ne traita pas mieux le diocèse d'Aggerhus. Une nouvelle expédition fut dirigée contre la Norvége, sur l'assurance donnée par un déserteur que ce pays était disposé à l'obéissance. Érik envoya des proclamations; il en fut même adressé une aux habitans de l'Islande. Une grande partie de la Norvége fut ravagée; les villes de Hammar et d'Opslo furent livrées aux flammes. Quiconque reconnaissait l'autorité suédoise était obligé de se procurer au poids de l'or des lettres de sûreté du général suédois Jean Siggeson. Beaucoup de personnes en firent usage, mais leur fidélité n'était pas de bon aloi. Les siéges de Bohus et d'Elfsborg traînèrent en longueur. Le roi changeait si souvent les généraux qu'à la fin personne n'osait se charger de cette mission, et c'était avec d'autant plus de raison qu'il avait coutume de se plaindre aux soldats de la conduite de leurs chefs.

Mais il manque une page à son histoire pour ceux qui veulent le connaître dans la guerre. Nous allons la chercher dans ses propres paroles au peuple suédois à l'occasion des succès qu'il a obtenus[1]; sa lettre est datée de Kalmar, 15 septembre 1564. Il commence par rappeler les bruits extravagans qui ont couru sur l'attaque des Danois, qu'on disait avoir pratiqué, pour passer les frontières, un chemin si large que quinze hommes pouvaient y marcher de front; qu'il s'était rendu lui-même sur les lieux; qu'il avait trouvé la flotte en proie aux divisions et aux maladies, et l'île d'Öland ravagée par les Danois; que le commandant ayant été changé, Clas Christersson Horn avait été fait amiral et avait livré un combat naval dans lequel trois vaisseaux ennemis avaient été pris et six coulés à fond. Sur ces entrefaites, le roi avait envoyé Åke Bengtsson Ferla avec l'avant-garde pour occuper le Bleking; lui-même se mit en route pour cette destination avec toute son armée. Les paysans de cette province étaient tellement exaspérés qu'ils pendaient aux arbres les traînards suédois, piétons ou cavaliers, tout armés. Érik, par représailles, ordonna de sac-

[1] Le conseil qui se tenait par ses ordres lui fit dire qu'il était dangereux qu'il fût présent, et qu'il fallait se retirer devant l'ennemi, dont les forces supérieures s'avançaient sous le commandement du roi de Danemark.

[2] Voyez les actes du roi Érik par le prêtre de sa cour, le D. Magnus Stigtomtensis. (Manuscrits de Palsmköld.)

[1] Voyez les *Archives du royaume* pour cette année.

cager le pays entre Lyckeby et Rottneby, et d'en passer les habitans au fil de l'épée. Dieu favorisa les armes suédoises : pendant la marche, au milieu des bois, plus de mille ennemis perdirent la vie. Alors les paysans demandèrent grâce, promettant au roi aide et fidélité et lui offrant des otages en garantie. Après la reddition du château de Lyckeby, Charles Holgerson Gers en fut nommé commandant; puis le roi se présenta devant la ville de Rottneby et somma la garnison et la bourgeoisie de capituler. On lui fit une réponse injurieuse par laquelle on l'engageait à se rendre à Halmstad, où il avait fait ses premières preuves de courage. Aussi ne voulut-il pas accepter, plus tard, les conditions auxquelles la garnison voulait lui ouvrir les portes; il exigea qu'elle se rendît à discrétion. Les soldats offrirent de prendre la ville d'assaut, et l'on tira au sort les compagnies de fantassins qui devaient marcher les premiers. Les assaillans furent d'abord repoussés, malgré les encouragemens du roi; enfin Gudmund Olsson avec ses soldats monta sur les remparts et fut suivi des autres : « Alors le carnage fut grand, au point que l'eau de la rivière devint rouge comme du sang. » La consternation et le découragement étaient tels parmi les vaincus qu'ils se laissèrent égorger comme un vil troupeau. Personne n'échappa : plus de deux mille hommes furent passés par les armes, sans compter une foule de femmes et d'enfans massacrés par les Finnois, qui entrèrent les derniers. Ainsi la ville de Rottneby paya pour toutes les machinations et pour l'animosité qu'elle avait manifestée contre la Suède depuis la révolte de Dacke. Jamais pareil butin n'avait été fait sous le règne actuel, malgré tout ce qui fut perdu dans les flammes qui consumèrent les maisons. Après ces exploits, le roi s'avança vers Sölfvitsborg, que l'ennemi brûla lui-même. Mais Charles Mornay porta le fer et la flamme dans les campagnes qui séparaient cette ville des frontières de Suède : « Et nous avons nous-mêmes, dans la retraite, dit le bulletin du roi, envoyé quelques bataillons pour brûler et piller sur nos côtés. » Le roi donna les ordres suivans aux troupes : « Quant aux paysans du Bleking qui ont survécu aux désastres de leur pays, le roi veut qu'on les convoque en assemblée, tant ceux du continent que ceux des îles, depuis les frontières de la Suède jusqu'à Sölfvitsborg, sous prétexte de recevoir leur serment de fidélité. Aussitôt qu'ils seront réunis, hommes, femmes et enfans, au nombre de deux ou trois mille, on les conduira tous, par terre, à Kalmar et de là sur des vaisseaux à Stockholm; mais s'ils ne se rendent pas à la convocation, on livrera alors tout au fer et au feu, car il vaut mieux avoir un désert qu'un pays en révolte [1]. » On ne sait si ces ordres cruels furent exécutés dans toute leur étendue; mais on peut se faire une idée de l'aspect que présentait le Bleking à cette époque par la lettre du roi du 7 décembre, dans laquelle il est dit qu'il n'y avait que quelques paysans dans le pays : les Smålandais sont priés de s'y rendre et d'y prendre des fermes, qu'ils pouvaient s'approprier et garder comme des biens légalement acquis. — La guerre fut conduite à la fois en Livonie et en Suède. On levait un homme sur cinq et quelquefois un sur trois. En 1561, le roi accorda des franchises pour les terres de tous ses soldats lorsqu'ils étaient en campagne; cependant ces priviléges ne purent vaincre la répugnance qu'inspirait la guerre de Livonie. La discipline devint plus sévère : en 1565, vingt nobles, dont quelques-uns appartenaient aux premières familles du royaume, furent condamnés par le jury royal à l'interdiction des droits attachés à leurs terres pour avoir manqué à l'équipement des cavaliers; en 1566, un employé du roi fut condamné à la potence parce qu'il avait enrôlé des femmes pour le service militaire dans la Sudermanie : il disait avoir reçu l'ordre de le faire, parce qu'il manquait d'hommes. Il ne restait presque point d'hommes dans une partie de l'Ostrogothie, en 1568, à la suite des dévastations des ennemis. Aussi lorsque Clas Hvitt, qui avait d'abord exercé les fonctions d'évêque à Linköping, mourut curé de Söderköping, des femmes furent obligées de porter le cercueil au cimetière, tant les hommes étaient rares [2]. La peste vint se joindre à ces malheurs. Le courageux Clas Christersson Horn fut une des victimes de ce fléau. Nous trouvons des plaintes perpétuelles sur le défaut absolu de discipline. Les désertions, les révoltes et les

[1] Ces ordres barbares furent exécutés sous la direction d'un officier nommé Brandmastare, c'est-à-dire *maître du feu*. Il suivait l'armée, et l'on n'osait rien faire sans ses ordres et ceux du colonel.

[2] *Chronique des évêques*, par Rhyzelius, t. 1, p. 127.

actes de violence étaient à l'ordre du jour. On pourvoyait aux besoins des soldats, à leur équipement et à leur armement au moyen de réquisitions dont on frappait le pays[1]. La haine des paysans qui éclata à la fin dans les provinces frontières fut punie, d'après les ordres du roi, par la dévastation de plusieurs districts[2], et les déprédations d'Érik dans le Bleking et la Scanie furent vengées par celles des Danois dans le Småland et la Vestrogothie. La guerre sur terre présentait les mêmes caractères, et elle n'eut aucun résultat important, si ce n'est la prise de Varberg par les Suédois le 15 septembre 1565 et la victoire que remporta le 20 octobre de la même année le célèbre Daniel Rantzou sur les Suédois, qui avaient des forces doubles des siennes, dans les champs de Svarterå, dans le Halland. Jacques Hästko, qui commandait les Suédois, attribua ce désastre, qu'Érik fit célébrer comme une victoire, à la cavalerie allemande et à Nils Sture, commandant de la garde royale (*liffana*), quoique ce même Hästko, dans une autre lettre à Sture, dise : « Je ne manquerai pas de faire connaître, lorsque le loisir me le permettra, les actes de bravoure et d'intrépidité dont j'ai été témoin aujourd'hui. »

Nous sommes arrivés à l'époque de la persécution qui avait longtemps menacé cette maison, la première du royaume après celle du roi. Son chef, le vieux Svante Sture, qui sous le règne précédent avait donné tant de preuves de sa fidélité, avait perdu en 1564 le gouvernement de la Livonie. De ses cinq fils, Charles et Mauritz étaient encore dans l'enfance et devaient survivre aux malheurs de leur famille ; Érik, qui avait servi le duc Jean, fut blessé dans la guerre avec le Danemark ; Sten fut tué dans le glorieux combat soutenu contre la flotte danoise le 7 juillet 1565 ; Nils, l'aîné, d'abord favori du roi, fut plus tard exposé à ses ressentimens. Des chimères astrologiques y contribuèrent : Érik crut lire dans les astres qu'un homme à cheveux blonds devait lui ravir la couronne ; ce signe se rapportait également au duc Jean et à Nils Sture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'arrestation du premier, l'autre devint l'objet des soupçons du roi. Après le combat de Svarterå, le jeune Sture reçut encore un accueil bienveillant et fut envoyé d'abord à Varberg, puis au siége de Bohus ; il était chargé d'un de ces ordres sanguinaires dont Érik était si prodigue. Ses instructions portaient qu'il valait mieux massacrer tous les cavaliers allemands, qui devaient répondre de leur conduite dans la bataille, que de les laisser fuir ; il avait mission en outre de piller et d'incendier les districts de la Vestrogothie qui refuseraient d'obéir et de travailler aux fortifications de Varberg. Tels étaient les vœux du roi. Sture ne les remplit pas ; on mitigea la rigueur de ces ordres par les expressions dont on se servit dans le procès qu'on lui intenta[1]. Il fut accusé de négligence par Göran Pehrsson devant le jury du roi ; *les pauvres gens*, ainsi que les juges s'appellent eux-mêmes, ne crurent pouvoir faire autrement que de le condamner à mort, d'après les articles de la cour, ne lui laissant pour ressource que le recours en grâce auprès du roi, qui pourrait l'accorder. Le roi lui laissa le choix de faire examiner sa conduite ou de se soumettre à une entrée honteuse à Stockholm. On lui fit remise de la peine de mort, mais non de la honte : il fut jeté sur une rosse et conduit, une couronne de paille goudronnée sur la tête, par toutes les rues de Stockholm, tandis qu'on criait : « *Voyez un traître à la patrie!* » Les soldats exprimèrent hautement leur mécontentement, disant qu'il s'était conduit en brave Suédois en face de l'ennemi. Dans un accès de frayeur, le roi lui donna sa grâce, défendit sous peine de mort d'en parler davantage et le fit sortir en hâte du pays en l'envoyant demander la main de la princesse Renate de Lorraine. Nils Sture écrivit à ses parens au sujet du traitement indigne qu'il avait souffert : « J'ai bu à Stockholm un breuvage qui consume mon âme, ma joie et toute ma vie en ce monde. » Il parle de la

[1] En 1563, l'*eau-de-vie* fut comprise dans ces réquisitions. C'est en 1498 qu'il fut fait pour la première fois mention de cette boisson.

[2] Les Smålandais furent punis, d'après ce que le roi a écrit lui-même dans ses notes, parce que dans le danger qu'ils coururent en 1566, ils conclurent des traités de paix ou des armistices avec les districts de Goïnge, voisins de la Scanie.

[1] Le jugement est du 13 juin 1565. Le principal point d'accusation était qu'il n'avait pas, suivant les ordres qu'il avait reçus, massacré les cavaliers allemands, qui avaient dévasté le pays et s'étaient refugiés chez l'ennemi. Göran Pehrsson était l'accusateur public.

réhabilitation de son honneur et termine par ces mots : « J'espère être à même un jour de me défendre par d'autres moyens que par des lettres. »

On entrait dans l'année 1567 : ce fut la plus malheureuse du règne d'Érik, comme il le note lui-même dans son journal [1]. Il est incontestable que le roi croyait alors à une grande conspiration ourdie contre lui par la famille des Sture, appuyée de ses puissantes alliances ; il sentait bien qu'il avait fait à cette famille un outrage qui ne se pouvait pardonner. Il vivait dans des transes continuelles ; il augmenta sa garde et mit des espions dans les maisons [2]. Des bruits de question appliquée dans les ténèbres de la nuit et d'exécutions nocturnes répandirent la terreur parmi le peuple. Le 4 février 1567, le domestique du comte Svante Sture fut condamné à mort par le jury royal : il s'était trouvé portant un fusil sur le passage du roi dans la rue. Quant à l'existence d'une conjuration, les opinions sont bien partagées ; ce qui est certain, c'est que beaucoup de personnes tombèrent victimes de ces soupçons, et « parce qu'ils étaient en grand nombre, dit le grand Gustave-Adolphe, le monde les jugea tous innocens. » Érik, de sa prison, écrivit lui-même à ses frères que les conjurés avaient voulu détrôner la dynastie des Wasa et rendre le royaume électif, d'héréditaire qu'il était. Les mauvaises intentions de la haute noblesse au sujet de la succession se manifestèrent plus tard ; mais si des vœux de changement furent formés, nous ne voyons ni plan arrêté ni moyens employés pour en assurer l'exécution. Nous ne croyons pas à une conjuration dans le sein de la noblesse, justement parce que Jean et Charles en fomentaient une (le parti qui s'éleva contre eux se montra plus tard et sous d'autres formes) ; nous ne croirons pas davantage à une conjuration des Sture, qui à cette époque unissaient à une ambition modérée un caractère irréprochable et sans tache et qui n'avaient aucune des qualités qui mettent aux hommes l'épée à la main pour des entreprises périlleuses, assertion confirmée du reste par tout ce qui nous est parvenu de ces temps. Des expressions de mécontentement, de profonds chagrins, ou des vengeances telles que celle que nous venons de voir tracée dans la lettre de Sture ont été provoqués par l'humiliation dont il avait été abreuvé ; voilà tout ce que révèle l'instruction dirigée contre les conjurés, et les misérables menées auxquelles Göran Pehrsson fut forcé de recourir pour donner à cette accusation quelque apparence de fondement démontrent l'embarras de l'accusateur.

Le commencement de l'année fut signalé par des négociations entre Érik et son frère Charles, qui avait atteint ses dix-huit ans et demandait à être investi de son duché. Le roi lui en proposa l'échange contre une autre province. Cette négociation n'arriva pas à terme. Érik et son favori s'occupaient secrètement à rassembler les preuves de l'existence d'une conjuration qu'on devait annoncer aux états convoqués à Stockholm pour le 1er mai. Il était nécessaire d'y appeler aussi la noblesse, et les seigneurs (les premiers du royaume) dont la vie était en question reçurent de gracieuses invitations de se rendre en personne à Svartsjö, où séjournait le roi. La plupart n'hésitèrent pas à y répondre : Érik Sture d'abord, puis Abraham Gustafsson Stenbock, Sten Axelsson Baner, Ivar Ivarsson seigneur de Strömstad, Sten Eriksson Leyonhufvud, et enfin le vieux Svante Sture, qui reçut le sacrement à Telge lorsqu'il apprit que tous ces nobles ainsi que sa femme, qui s'était hâtée d'aller voir son fils, avaient été jetés en prison. Sur ses entrefaites, le roi avait fait publier au son du tambour que, par suite de conspirations qui venaient d'être découvertes, il avait transporté le siége de la diète à Upsala et

[1] *Infelicissimus annus Erici regis.* Ce journal a eu des destinées bien singulières et est un témoignage irrécusable, sous plus d'un rapport, des malheurs de la maison d'Érik. Il fut mis en gage par son malheureux fils Gustave Eriksson, qui errait en Europe, chez un aubergiste de Vilna.

Grégor Larsson, Suédois au service du roi Sigismond, le racheta en 1603, et il fut sauvé de la destruction par Ake Rålamb, qui le retira le 22 novembre 1673 d'une boutique de Paris où il avait été vendu avec un grand nombre d'actes suédois par le domestique de Jean-Casimir, qui avait accompagné son maître dans cette ville. La bibliothèque d'Upsala possède une copie du journal de 1567 et l'original de celui de 1566, intitulé : *Commentaria historica regis Erici XIV, cum directionibus et profectionibus planetarum pro anno* 1566. Elle est écrite en caractères bien lisibles. La partie qui traite des observations astrologiques fait voir que le roi a souvent lu dans les astres la *jalousie de ses frères*. Il a écrit sur la dernière feuille :

« *Quem non formosæ delectant casta puellæ*
» *Oscula, non homo, sed truncus habetur iners.* »

[2] « 28 juillet. — *Ordinavi exploratores domesticos,* » Jolmiæ. (Voyez le *Journal du roi Érik*, 1566.)

avait ajourné la convocation au 18 mai. Ce fut probablement la cause pour laquelle les seigneurs qu'on avait invités et ceux sur qui pesaient des soupçons s'abstinrent de s'y présenter[1]. Le procès qui s'instruisit à Svartsjö est couvert d'un voile épais; on n'en trouve pas même de documens dans les actes du jury royal, quoique ce fût devant lui que l'affaire fut portée. On ne peut consulter que l'accusation et les charges contenues dans l'arrêt que Göran Pehrsson présenta aux états pour qu'ils le signassent[2]. Les témoignages avaient été produits par Pierre Sastorp, commis d'un marchand allemand. Il attesta qu'à l'époque où Nils Sture partit de Stockholm, Clas Åkesson Tott, Abraham Gustafsson Stenbock, Ivar Ivarsson, et Josua Genewitz, noble allemand auparavant employé par Érik comme enrôleur et qui voyageait maintenant dans la même qualité, s'étaient réunis sur le vaisseau qui devait transporter Sture à sa destination, et que là on était convenu d'arracher au roi la couronne et la vie[3]. Pierre Sastorp avait entendu exprimer le même projet plus tard en Allemagne par Josua Genewitz. Alexandre, maître de chapelle du roi, avait entendu la même chose dans la ville de Ryvold en Allemagne. Paulus Smed jura qu'aussitôt que Nils Sture et Josua Genewitz étaient arrivés à Stralsund, ils avaient commencé à machiner contre le roi et le pays, ce qui était connu de toute l'Allemagne. Hans Wolf et Christopher, attachés au service de Gustafsson et d'Ivar Ivarsson, avaient entendu Hans Ellers, domestique du comte Svante Sture, exprimer sa joie de ce que l'outrage fait au comte Nils Sture serait un jour vengé. Le duc Magnus de Saxe[4] racontait que les seigneurs Sten Ériksson Leyonhufvud, Abraham Gustafsson et Ivar Ivarsson avaient manifesté publiquement en sa présence leur mécontentement du traitement ignoble fait à Nils Sture, traitement qui ne devait pas rester impuni. Comme ce témoin était le seul qui affirmait qu'il avait entendu de la bouche des accusés ce qu'il rapportait, il est probable qu'on crut nécessaire de recueillir d'autres témoignages. Presque tous les récits de ces événemens s'accordent en ceci : qu'on avait contraint Abr. Gustafsson Stenbock à Svartsjö d'écrire à Josua Genewitz une lettre dans laquelle il priait celui-ci de hâter l'enrôlement des soldats, lui promettant de lui envoyer l'argent plus tard. Il ajoutait que quand les chaînes et les harnais seraient achevés, tout ce qu'il devait faire de son côté serait bientôt prêt; il terminait en disant qu'il ne voulait pas en confier davantage à sa plume[1]. Stenbock, quoique menacé de la torture, ne nia pas moins avoir signé cette lettre, jusqu'à ce qu'il eût reçu de Göran Pehrsson la déclaration par écrit que tout cela n'avait été fait que par les ordres du roi. Quand il fut assassiné à Upsala, on trouva cet acte cousu dans ses habits. Cette lettre fut lue par le roi devant les états, mais on n'en parla pas dans le jugement. En revanche, on en cite une autre écrite par Érik Sture, et quoiqu'elle soit sans signature et adressée à un enseigne, il est facile cependant, dit la relation, de voir qu'elle a été envoyée à Nils Sture par le parti des traîtres. Cette lettre existe encore[2]; elle était écrite par Érik Sture et quelques autres jeunes nobles à une demoiselle de même condition qu'ils nomment leur *chère enseigne*, parce qu'aux noces de Sivard Kruse (célébrées au château de Stockholm le 9 novembre) elle avait pris, pour s'amuser, un étendard qu'elle promena autour de la salle. Quant aux paroles que le duc Magnus avait entendues, les accusés alléguèrent que leur vengeance n'était destinée qu'à Göran Pehrsson et non pas au roi. Abraham Stenbock et Ivar Ivarsson étaient déjà condamnés à mort à Svartsjö, mais leur exécution fut ajournée. Le tribunal était prêt à condamner le comte Svante lui-même lorsque le roi ordonna que l'enquête fût continuée à Upsala[3], où tous les prisonniers furent conduits. Le roi s'y rendit lui-même. On le fuyait déjà partout : il se plaignit d'avoir été abandonné de tous ses

[1] Pierre Brahe, le vieux Gustave Olofsson Stenbock (père de la reine douairière), son fils Érik Gustafsson, frère d'Abraham, Ture Bjelke, Clas Fleming et Clas Akesson Tott. (Voyez Messénius.)

[2] Ce jugement est imprimé dans Nettelbladt, *Schwedische Bibliotek*, liv. IV, page 150.

[3] C'était une visite d'adieu que plusieurs nobles, et même le duc Charles, firent à Sture.

[4] Magnus III de Saxe-Lauenbourg, au service de Suède. Il épousa en 1568 la princesse Sophie.

[1] Voyez cette lettre dans Fant, *Examen causæ Sturianæ;* Upsala, 1784, p. 17.

[2] Imprimée, l. c.

[3] « 6 maji, comparuit coram judicio comes Svanto in mea præsentia, et cum omnes judices, ut apparebat, facile cum comdemnassent, mandavi ut caussa peritius audiretur. » (*Ibid.*)

serviteurs dans le trajet de Flötsund à la ville, de sorte qu'il arriva seul à pied sans trouver personne pour le recevoir, si ce n'est l'archevêque Laurentius Petri et le chancelier du royaume Nils Gyllenstjerna. Il devait ouvrir les états le second jour de la Pentecôte, 19 mai; ayant bu la veille outre mesure, il ne put retrouver le discours qu'il avait fait pour la circonstance et fut sensiblement contrarié d'être obligé de parler sans avoir eu le temps de se préparer. Il s'étendit surtout sur la trahison de Nils Sture et de ses complices en invoquant les dispositions des témoins et en donnant lecture des lettres dont nous avons fait mention. Ce discours ne produisit pas un grand effet sur les auditeurs; il paraît même qu'il se manifesta des signes de mécontentement. Quelques-uns, et parmi eux les prêtres surtout, firent entendre des murmures; des voix séditieuses s'élevèrent: on dit même que les seigneurs se défendirent bien. Le tumulte s'accrut au point que le roi fut obligé de lever promptement la séance; il confia à Göran Pehrsson et à Dionysius Beurreus le soin de traiter cette affaire avec les états. Lui-même fut agité des sentimens les plus opposés. Sa terreur augmenta lorsque Nils Sture arriva, le 21 mai, rapportant de Lorraine le consentement de la princesse avec son anneau et son portrait. Le séjour qu'il avait fait, à son retour, à Stralsund, où l'empereur avait ménagé une entrevue pour l'établissement de la paix dans le Nord, était un nouveau sujet de soupçons pour le roi. L'ambassadeur fut jeté en prison. Érik entendit cependant le compte qu'il lui rendit de sa mission et écrivit le 22 mai au comte Svante Sture que, malgré les graves accusations portées contre lui et ses fils par des personnes malintentionnées, ils n'avaient, ni les uns ni les autres, rien à craindre.

C'était le 24 mai au soir. — On raconte qu'à midi, le même jour, le roi avait demandé pardon à Sten Leyonhufvud et à Svante Sture et leur avait promis la liberté. — On vit le roi, après s'être promené avec Petrus Caroli, *ordinarius* de Kalmar, rentrer très-agité au château. On lui avait dit que le duc Jean s'était échappé et avait levé l'étendard de la révolte. Il courut, un poignard nu à la main, à la prison de Nils Sture et le blessa au bras. L'assassinat fut consommé par le traban Pierre Welamsson, neveu de Göran Pehrsson. Cette scène d'horreur était à peine achevée que la prison du malheureux père s'ouvrit. Il vit le roi tomber à ses genoux en criant: « Pour l'amour de Dieu! pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait! — Tout, lui répondit-on; mais si mon fils court ou a couru quelque danger, vous m'en répondrez devant Dieu. — Voyez! reprit le roi, vous ne me le pardonnerez jamais! Eh bien! il faut que vous subissiez le même sort. » Et, furieux, il se précipita sur le chemin de Flötsund, suivi seulement de quelques-uns de ses trabans: il en revint bientôt un portant l'ordre de mettre à mort tous les prisonniers enfermés au château, à l'exception de *monsieur de Sten*. Or il y en avait deux qui portaient ce prénom: Sten Leyonhufvud et Sten Baner. Le sergent à baguette, Pierre Gadd, se rendit du château à la ville pour demander avis à Göran Pehrsson, qu'il trouva à la table de jeu. Celui-ci lui répondit de ne prendre conseil que de lui-même. L'ambiguïté de cet ordre sauva la vie aux deux seigneurs. Les autres, Svante Sture, son second fils Érik, Abraham Stenbock et Ivar Ivarsson, furent tous massacrés. Le château fut fermé pendant plusieurs jours. Les vivres que les parens des prisonniers leur envoyaient furent reçus, comme de coutume, par Pierre Gadd et par ses soldats. Göran Pehrsson, qui avait rédigé un jugement au nom des états, chercha à le faire signer avant que le meurtre fût connu, et — exemple de la justice des grandes assemblées — il en vint à bout. Le jugement des états est du 19 mai 1567, le même jour où le roi, sans lecture préalable, leur communiqua cette affaire. Il fut signé dans l'église le 26 mai, c'est-à-dire deux jours après que les victimes avaient été sacrifiées[1]. Les prêtres y ont ajouté une opinion particulière, disant que, quoique Göran Pehrsson leur ait communiqué l'affaire au nom du roi en les priant de dire ce qu'ils en pensaient, ils ne croient pas que de semblables procès soient compatibles avec leurs fonctions, mais qu'ils laissent au jury royal à prononcer. Si cependant le complot en question a réellement existé,

[1] «Nec Georgius Petri hactenus fuerat otiatus, qui antequam flagitii fama inter ordines emanaret sententiam mortis ni cœsos impetraturus, hacque scelus postea defensurus, illam nomine statuum concinnat quam postridie cœdis, videlicet XXIV maji cogit ordines, sacris in ecclesia operam dantes, non perlectam subsignare.» (Messénius, *Scondia*, VI, p. 45.)

ils ne peuvent que dire que les accusés ont été félons, ont trahi leurs sermens et doivent être traités comme traîtres, à moins que le roi, en faveur de tous ou de quelques-uns, ne daigne faire prévaloir la clémence sur la justice.

Érik s'était réfugié dans l'épaisseur des forêts. Dionysius Beurreus, le premier qui l'atteignit, fut percé d'un coup d'épée par Peder Welamsson, qui suivait encore le roi avec quelques autres trabans. Érik se sépara bientôt de ceux-ci; il erra dans les bois, on ne sait où. Le troisième jour qui suivit l'assassinat, il arriva, habillé en paysan, à un village de la paroisse d'Odensala, où il fut reconnu[1]. A cette nouvelle, plusieurs de ses anciens compagnons se rallièrent autour de lui. Il s'écria qu'il n'était plus roi; qu'il avait, comme Néron, tué son précepteur, et que Nils Sture était régent. Il ne voulut ni manger ni dormir avant que Catherine Månsdotter, qu'il aimait tendrement, l'y eût engagé. Son esprit se calma et il se laissa transporter à Upsala. Quelques jours après, il se rendit à Svartsjö et arriva le 3 juin à Stockholm, où il fit son entrée les mains et les yeux levés vers le ciel.

Ce qui venait d'arriver était un fort accès de démence, qui, après les premiers actes de violence, dura plusieurs mois, quoique avec un caractère moins grave. On dit que pendant ce temps le roi était tout à fait incapable de s'occuper des affaires du gouvernement. Le sénat s'en était chargé, et spécialement Sten Eriksson Leyonhufvud et Pierre Brahe. Érik appelle lui-même ce temps *celui de sa folie :* il commence dès lors à sentir un repentir profond, à proclamer l'innocence des seigneurs assassinés, à distribuer de grandes sommes à leurs parens, à répandre les dons sur les membres des états et à délivrer Göran Pehrsson pour le mettre en jugement.

Une chose doit cependant étonner, c'est que les actes du gouvernement dénotent une activité qui ne fait que s'accroître bien loin de s'affaiblir. Érik aimait beaucoup à écrire, et il ne se livra jamais plus assidûment à cet exercice qu'au temps dont nous parlons. On voit qu'il expédiait plusieurs lettres dans une journée pour différentes branches d'administration; elles sont rédigées avec autant de clarté que celles qui datent des jours où il jouissait de toutes ses facultés. Elles ne pouvaient pas être publiées au nom du roi par le sénat, car il ne résidait pas auprès de lui; la plupart regardent ses affaires particulières, quelques-unes étaient à l'adresse du sénat. Si ces faits contredisent l'opinion publique relativement à l'état de son esprit, ils ne sont pas moins en opposition avec lui-même, car pendant une partie de cet intervalle de temps il se croyait prisonnier. Que si l'on compare tout cela à ses actes antérieurs, si l'on se rappelle que cela tient aux mystères de l'état de démence qui peut se manifester malgré une certaine lucidité d'idées accompagnée même de sagacité, de finesse, si l'on y ajoute une grande dissimulation, des penchans vicieux, dangereux et cruels et la crainte des assassins, ces causes peuvent avoir exercé sur le caractère d'Érik une plus grande influence qu'on ne l'admet généralement. Il peut bien se faire que sa conduite après l'assassinat de Sture ait été l'effet de la crainte autant que celui du repentir. D'après un témoignage sorti de sa cour, « il ne voulait plus se charger du gouvernement, se conduisant comme un homme privé de raison avant de donner satisfaction aux parens des seigneurs égorgés[1] ». Il est à remarquer que son rétablissement n'opéra pas de révolution dans sa manière de penser, mais lui donna seulement la force de se montrer ce qu'il avait toujours été, justifiant ce qu'il venait de faire, niant ce qu'il avait avoué, le même en un mot qu'auparavant.

Une autre observation peut trouver place ici. Nous avons parlé de la conjuration de Sture : si elle eût été préparée en effet par la haute noblesse, jamais plus belle occasion n'eût pu se présenter pour le renversement du pouvoir au milieu de la confusion qui suivit le meurtre d'Upsala pendant qu'Érik était en démence, que Jean était en prison et que Charles se trouvait dépourvu de moyens d'action. Plusieurs des chefs suspects existaient encore, et le lien de la vengeance unissait toutes les grandes familles. Cependant une année se passa sans que personne bougeât. Les mécontens avaient les yeux fixés sur les ducs, et ce fut leur

[1] La première lettre du roi après son meurtre est écrite d'Upsala, le 27 mai, et contient l'ordre de distribuer un demi-tonneau de sel à chaque député de la diète. Il distribua en outre aux principaux membres des états tout l'or et l'argent qu'il avait apporté.

[1] Voyez *Actes du roi Érik*, par D. Magnus Stigtomtensis.

conjuration, après la mise en liberté de Jean, qui prépara la chute d'Érik.

Charles et le duc Magnus de Saxe suivirent le 12 août 1567 le roi à Svartsjö, où il séjourna toute l'année. Ils étaient chargés de traiter avec Jean des conditions de son élargissement. Celui-ci écrivit une lettre au roi pour lui demander une entrevue personnelle. Érik, qui semblait persuadé que Jean était déjà au pouvoir, n'osa la lui refuser; mais sa terreur croissait à mesure que le jour fixé approchait, et lorsque les deux frères se rencontrèrent à Ventholmen, le 8 octobre, Érik se jeta aux pieds de Jean et le salua comme roi.

Son esprit parut agité de nouvelles terreurs. Du 1er au 18 octobre il n'existe aucune lettre du roi; mais les observations consignées dans son journal[1] ne paraissent pas indiquer qu'il se crût prisonnier ou dépendant de son frère, qui avait été rendu à la liberté après avoir signé les conditions auxquelles il l'avait achetée. On remarque une grande indécision dans la rédaction de ces conditions qu'Érik avait dictées lui-même : tantôt il parle en roi, tantôt en prisonnier; il demande entre autres choses la liberté de discuter avec Jean sur des matières religieuses, d'écrire avec vérité sa propre histoire, de faire ériger un arc de triomphe, etc. La condition la plus importante et qui devait mettre un terme à ses projets de mariage et à ceux de son gouvernement était celle par laquelle Jean s'engageait, *au cas où le roi aurait des enfans de Catherine Månsdotter, de ne leur point disputer la couronne.* Érik avait résolu de faire partager son lit et son trône à cette concubine, la plus aimée de toutes, fille d'un sous-officier de la garde. Il y avait déjà un an qu'on s'était aperçu de ce dessein lorsqu'il demanda et obtint le consentement des états pour se choisir une épouse dans le royaume, et cela suivant son bon plaisir et sans égard à la naissance de celle qu'il destinait à cet honneur. Il rentra dans la capitale aux approches de Noël, et le dernier jour de l'année, il présenta son projet de mariage à signer au sénat[1]. A partir de cette époque, il donna à Catherine le titre de reine, quoique son mariage n'eût été consacré par aucune cérémonie; mais ses droits à porter ce titre parurent incontestables à Catherine lorsque, après le voyage du roi à l'armée, le 28 février 1568, elle lui eut donné un fils.

Qu'on juge de la manière dont la guerre fut dirigée dans ces conjonctures. On perdit Pernau en Livonie; au commencement de l'année 1567, les Suédois furent complétement battus par les Polonais; si l'on ne perdit pas tout, on le dut en partie à l'amitié qui à cette époque unissait Érik à la Russie et en partie aux espérances que les habitans fondaient sur l'administration, qui dans les premiers temps jouissait dans le pays de la meilleure renommée[2]. La flotte suédoise n'avait pas de rivale dans la Baltique : la guerre n'en fut que plus mal conduite sur les frontières de la Suède. La confusion qui régnait à l'intérieur enhardit les Danois, conduits par Daniel Rantzou, à tenter un coup de main au cœur même du royaume pendant l'automne de 1567 :

« Alors (c'était dans les premiers jours de novembre), dit le secrétaire Sven Élofsson, arriva la nouvelle que les Danois, ennemis de la Suède et devenus courageux, venaient de tenter ce qu'ils n'avaient pas osé jusqu'ici, c'est-à-dire qu'ils avaient traversé avec leur armée la forêt de Holweden; leur marche avait été si précipitée et tenue tellement secrète qu'on ne la connut que par leur arrivée dans le pays et les dévastations qu'ils commirent dans l'Ostrogothie. Ils campèrent et se fortifièrent dans la ville de Skenninge, où la terre est fertile surtout en céréales. » Pendant que Rantzou ou les bourgeois en fuite incendiaient les villes de l'Ostrogothie et que Pierre Brahe avec Hogenskild Bjelke[3], envoyés à la rencontre de l'ennemi, étaient attaqués à l'improviste dans leur propre camp, des forces considérables se rassemblèrent sur les derrières de l'ennemi, et

[1] Il se livrait souvent à ses observations astronomiques à cette époque; il se contentait de fixer la position des planètes. Nous ne rapporterons que ce qui suit : « Octobre 8 et 9. — Ivi ad Ventholmen et collocutus sum cum meo fratre quam humillime erans, ut veritatem fateretur, si rex esset, quod nullo modo, nisi obscuris ambagibus potui intelligere. Condonavit mihi autem ipse et conjux principissa inimicitias ex corde, manibus me palpantes — polliciti etiam me liberiorem vitam habiturum absque quotidianis vexationibus. » Ils se rencontrèrent le 19 et 22 octobre.

[1] « 31 décembre.—Sigillarunt consiliarii contractum matrimonialem inter me et uxorem meam et pro regina vera et legitima illam habituros sposponderunt, filiosque ex matrimonio proximos veros et legitimos regni Sueciæ se agnituros polliciti sunt. » (*Journal du roi Érik*, 1567.)

[2] Voyez Jannau.

[3] Ils furent faits prisonniers sur le Holweden.

les défilés de la forêt de Holweden furent si bien garnis de troupes, de bois abattus et de retranchemens qu'on espérait que l'ennemi n'échapperait pas : « Mais, continue l'auteur, pendant qu'on vivait de ces espérances, qu'arriva-t-il? Érik reprit courage; il quitta Svartsjö le 8 janvier 1568, « dans l'espoir, disait-il, de trouver l'ennemi. » Dans cette expédition, il laissa échapper l'occasion de tirer parti de sa position par les mauvais conseils de ses courtisans, car, contre l'avis de ceux qui connaissaient la guerre, il ordonna à ses soldats de se rassembler autour de sa personne, disant qu'il avait dessein de livrer bataille à l'ennemi; mais au moment où les troupes quittèrent les positions qu'elles occupaient dans le Holweden, l'ennemi ne tarda pas à repasser les défilés et à regagner ses foyers, non toutefois sans avoir éprouvé des pertes. Érik le poursuivit à la tête de toute son armée : il était accompagné de trois ducs, Jean, Charles et le prince Magnus de Saxe; mais il ne pouvait rien faire que ravager le territoire danois, le Halland et le district de Göinge. Il fit sa retraite aux premiers jours du printemps. » Il était clair que le roi avait plutôt l'œil sur les ducs ses frères que sur l'ennemi. La passion d'Érik pour la représentation et l'éclat de son armée se manifesta jusqu'au dernier moment : il aimait autant les exercices militaires qu'il était mauvais chef. Il montra alors que son génie d'invention n'arrivait pas encore à trouver les uniformes et les drapeaux : on le voit faire confectionner non-seulement des draps rouges, verts et jaunes, mais aussi des plumes d'oies teintes en rouge, et ramasser autant de queues d'écureuils et de renards qu'on en put trouver et plusieurs milliers de cuves de bois de la Finlande; il est dit expressément que ces objets sont destinés à servir de signes de distinction aux différens corps. Il paraît du reste qu'il avait recouvré quelque énergie. Il commanda à Stockholm, pour son usage au camp du Småland, du vin, des épiceries, du bon malvoisie et du muscat naturel, des vins du Rhin et d'autres agréables à boire, du sucre, de la canelle, du gingembre, des confitures, quelques corbeilles de raisins, etc[1]. De retour à Svartsjö, le roi s'occupa de jardinage et de plantations d'arbres[1]. Göran Pehrsson, condamné à mort à l'hôtel de ville de Stockholm, le 19 octobre 1567, mais dont la sentence n'avait pas été exécutée, recouvra son ancienne influence, et Érik perça de son fourgon son secrétaire Mårten Helsing pour un mot lâché contre le favori. Il donna à Göran Pehrsson de pleins pouvoirs pour recouvrer de grandes sommes d'or et d'argent qu'il avait fait distribuer à Upsala pendant sa maladie en récompense des preuves d'attachement qu'il en avait reçues[2]. Son mariage avec Catherine Månsdotter fut célébré avec solennité le 4 juillet. Personne n'avait l'air d'être satisfait; on craignait des malheurs, et les présages en étaient plus certains que ceux qu'on tira de la chute de la couronne des mains du chancelier du royaume; les chevaliers qui venaient d'être nommés ne se soumettaient à la cérémonie de l'accolade qu'avec une sorte de répugnance; ensuite Érik fit publier une proclamation qui contenait le récit de tous les événemens qui s'étaient passés depuis un an[3]. Sous l'impression de la crainte que lui inspirait le soulèvement qui menaçait d'éclater, il déclara qu'il avait tué Nils Sture, jugé par les tribunaux coupable du crime de lèse-majesté : il avait cru dans sa personne sacrifier le nouveau roi ; mais ses agens avaient outre-passé ses ordres en égorgeant innocens et coupables. Lui-même, abandonné de tous, s'était enfui dans les bois; à la fin, il s'était cru déchu et prisonnier; il avait désespéré dans cette circonstance non-seulement de son royaume, mais encore de sa félicité éternelle. Pendant ce temps l'administration du royaume avait été négligée, le pays avait beaucoup souffert; mais maintenant que Dieu lui avait rendu la santé, les forces et l'exercice de l'autorité royale, il ordonnait que toute la Suède adressât au ciel des actions de grâces. Bientôt il signifia à la noblesse qu'elle eût à s'acquitter plus ponctuellement de l'équipement des cavaliers (*rusttjensten*) : « Car vous et vos ancêtres, dit le roi, n'avez pas été faits nobles pour vivre de bons jours et ne rien faire pour la Suède.[4] »

Ses frères le remercièrent de l'invitation qu'ils avaient reçue d'assister à ses noces, mais

[1] Au gouverneur de Stockholm, en date de Nydala, le 16 février 1568. (Voyez les *Archives du royaume* pour 1568.)

[1] Lettre à son jardinier Hans Gårdener en date du 10 avril 1568.

[2] Le 14 avril. (*Archives du royaume*, 1568.)

[3] Le 8 juillet 1568.

[4] Stockholm, le 12 juillet.

ils ne s'y rendirent pas. Jean a dit depuis que s'ils y avaient assisté, il leur en aurait coûté la vie. Cela fit au moins soupçonner qu'Érik, dès 1566, avait promis de livrer l'épouse de Jean au tyran russe Ivan Wasilievicz[1], qui l'avait autrefois demandée en mariage et avait éprouvé un refus honteux. Un homme sut conserver son influence dans ces temps de malheur et dans ceux qui suivirent en servant successivement plusieurs maîtres, ce fut le chancelier du royaume Nils Gyllenstjerna, qui, au mois de février 1567 (et cette circonstance peut faire connaître son caractère), signa à Moscou le traité par lequel Érik s'engageait à livrer sa belle-sœur, et le czar à renoncer à ses prétentions sur l'Estonie et à aider les Suédois contre la Pologne. Après que Jean et son épouse eurent recouvré leur liberté, il fut impossible à Érik de tenir la promesse qu'il avait faite à Ivan. Une ambassade russe arriva à Stockholm pour réclamer l'exécution du traité. Une lettre d'Érik au prince russe en date du 18 avril 1568 prouve que les négociations n'étaient pas encore rompues[2]. Göran Pehrsson nia au milieu des tortures que le roi eût eu ce dessein, mais il avoua qu'Érik avait envoyé des assassins pour tuer Jean et Charles après leur révolte.

La nouvelle de cette insurrection arriva quelques jours après les noces du roi. D'abord on disait que les deux princes s'étaient rendus d'Eskilstuna, on ne savait où. Le roi crut qu'ils avaient quitté le royaume. Bientôt on apprit qu'ils s'étaient emparés de Vadstena et avaient appelé à la révolte les principaux de la noblesse. Dans le premier moment, on n'avait pas sans doute de plan tracé, et ce passage d'une lettre de Jean à ses sœurs : « Nous nous sommes entendus, au sujet des soldats et des cavaliers étrangers et suédois, avec les états de la Vestrogothie, de l'Ostrogothie, du Småland, de la Sudermanie, de la Néricie, du Vermland et d'autres provinces, sur lesquelles nous pouvons compter pour secouer le joug tyrannique du roi Érik et de son favori Göran Pehrsson, » ne se rapporte pas seulement aux suites de la révolte, mais encore aux préparatifs. Suivant une tradition, les deux frères arrêtèrent primitivement leur projet à Knappforssen, paroisse de Bjurkärn, dans le Vermland, sous un chêne qui porte encore le nom de *chêne du roi* (*kongseken*). Cette tradition, si elle est vraie, fixe cet événement à l'automne de 1567, lors du séjour de Jean à Arboga, quelque temps après sa délivrance. A Vadstena, ils choisirent pour signe de ralliement des feuilles de chêne qu'ils attachèrent à leurs chapeaux. La première nouvelle du soulèvement des ducs fit sur le roi une impression si profonde qu'il voulut se donner la mort en s'ouvrant les veines[1]. Il voulait entrer en arrangement avec ses frères, puis appeler le duc Charles en combat singulier, et il finit par se mettre à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles. Il combattit dans les dernières affaires avec un courage désespéré. Après avoir essuyé une défaite à Botkyrka, les ducs prirent une autre route par Vesterås et Upsala pour marcher sur la capitale. La reine douairière et les princesses royales cherchèrent un asile dans leur camp. Ivar Månsson Stjernros, que le roi avait envoyé comme général en Finlande, se déclara pour ses frères. Le 17 septembre, Charles et Jean campèrent en face de Stockholm, dans la plaine de Rörstrand. Lorsque Érik et Göran Pehrsson aperçurent, du haut du château, leurs étendards : « Seigneur, dit le dernier, si vous eussiez suivi mes conseils, en faisant décapiter le duc suivant la teneur du jugement, cette révolte n'aurait pas lieu. » Ce conseiller, objet de la haine générale, fut arrêté par les gens du roi eux-mêmes et livré aux ducs[2]. Il fut mis à la question le 28 septembre, et endura le genre de mort le plus cruel sans proférer une seule plainte. Le jour suivant, les troupes des ducs, qui avaient des intelligences secrètes avec la bourgeoisie et la garnison, entrèrent dans la ville. Érik, qui était alors à l'église, se rendit en hâte au château. Sten Ériksson Leyonhufvud, qui lui voulait couper la retraite, fut tué par un traban du roi. Érik parut bientôt sur les murs du château et se rendit à Charles.

Le procès fut fait à Érik par les états as-

[1] Le 24 avril 1566, Érik nota dans son journal qu'on avait reçu des envoyés suédois en Russie la nouvelle que le grand-duc ne maintiendrait la paix qu'à cette condition. (Voyez Karamsin, livre VIII, page 98, traduction allemande.)

[2] *Archives du royaume* pour cette année.

[1] Manuscrits de Palmsköld. « Il demanda au médecin Guillaume Lemnius quelle veine il fallait ouvrir pour se donner plus promptement la mort. »

[2] *Chronique rimée du roi Charles IX*; Stockholm, 1759, p. 30, etc.

semblés en 1569. Dans sa défense, qu'il présenta lui-même, il s'emporta en reproches contre la noblesse. Jean l'ayant interrompu en lui disant qu'il n'avait pas sa raison : « Elle ne m'a abandonné qu'une fois, répliqua le roi ; ce fut lorsque je vous rendis la liberté. » Sa déchéance fut prononcée par les états et justifiée dans un mémoire volumineux où se trouvaient entassées pêle-mêle les accusations vraies et fausses. Ses enfans furent exclus de sa succession, à cause de leur origine ignoble et illégitime ; lui-même fut condamné à une réclusion perpétuelle, avec jouissance toutefois d'un entretien *princier*. Mais Jean donna un libre cours à sa haine contre son frère, qu'il appelait son ennemi mortel. Il est vrai qu'on épargna encore quelque temps sa vie, comme il le dit, sur les prières de la reine douairière, du prince Charles et de ses sœurs ; mais il subit les tortures de la plus dure captivité, les mauvais traitemens de ses gardiens ou de personnes qui croyaient avoir à se venger de son gouvernement. Le féroce Olof Gustafsson, un des frères de Stenbock[1], après une lutte corps à corps avec le prisonnier royal, lui fracassa le bras d'un coup de feu et le laissa baigné dans son sang : « Dieu sait, dit Érik, dans une lettre à Jean, 1er mars 1569, l'inhumanité qu'on a mise à me faire souffrir la faim, le froid, l'air infect, l'obscurité, les coups de bâton et d'épée. Je ne puis croire que mon frère ait connaissance de ces barbares traitemens. Tâchez de me délivrer de ce misérable état. Je me soumets à l'exil : le monde est assez grand pour que la haine de mes frères s'affaiblisse par l'intervalle qui nous séparera[2]. » Mais il est divers témoignages de ses souffrances qui parlent plus haut encore que ce qu'il a écrit. Ses menaces, son exaspération, ses tentatives d'évasion réitérées furent regardées comme suffisantes pour motiver les cruautés dont il fut l'objet. Dans les momens où il était le plus tranquille, il s'occupait à lire, à faire de la musique, à écrire, quand on le lui permettait. Il écrivait sa défense dans les marges de ses livres avec de la poudre de charbon délayée dans l'eau, au lieu d'encre. Dans les commencemens on le laissait communiquer avec sa femme et ses enfans ; on le priva de cette consolation dans les dernières années.

Une conjuration qui avait pour but de le délivrer fut découverte dans l'été de 1569 : « Vendredi dernier, à huit heures du soir, écrivait Jean à Charles le 21 août, nous avons découvert une grande trahison. Des partisans d'Érik avaient formé le complot d'attaquer le château à l'improviste, aussitôt que nous serions éloignés, de délivrer Érik et de le rétablir sur le trône. Les traîtres ont été arrêtés et ont tout avoué. » Il est fait mention d'un Thomas Jacobsson, qui fut condamné à mort avec plusieurs complices.[1] Les autres conjurés portent des noms inconnus ; ils paraissent avoir fait partie de l'ancienne garde d'Érik, qui n'avait pas été dissoute, parce qu'on avait l'intention de l'employer contre l'ennemi, quoique Charles eût prévenu Jean de se garder d'une telle imprudence. Cette garde était composée de jeunes gens qu'Érik avait coutume de tirer des écoles et d'employer aux affaires de tout genre. Ils ne manquaient pas d'habileté, puisque le duc Charles, bon juge en pareille matière, en avait pris plusieurs à son service. Nils Pedersson (Silfversparre), propriétaire de Holma, dans le Småland, et Jacques Bagge fils du célèbre amiral, soupçonnés d'avoir pris part au complot, furent arrêtés ; mais on leur rendit bientôt leur liberté, et Jacques Bagge ainsi que son frère Jean parvinrent à des fonctions importantes. Peder Lewers, un des amiraux d'Érik, qui avait été aussi compromis dans cette affaire, se sauva en Danemark[2]. Quelques lettres d'Érik aux conjurés (qui ne lui découvrirent jamais leurs noms) font voir qu'on lui faisait espérer du secours du Danemark. Par un billet du 11 juillet 1569, il promettait au roi de ce pays Elfsborg et Varberg s'il pouvait remonter sur son trône avant la Saint-Michel[3]. La crainte qu'inspiraient les partisans qu'il avait en Suède fut cause qu'on le transféra au

[1] Son frère, Arwid Gustafsson, tua le général Ivar Månsson Stjernkors à Abo. Il avait un autre frère qui avait assassiné un orfèvre. (Voyez la lettre du duc Charles du 24 décembre 1556.)

[2] « Nam mundus est satis amplus, ut odia inter fratres distantia locorum et regionum bene possint sedari. »

[1] Lettre de Jean au gouverneur du château de Stockholm, 8 décembre 1569. Il lui recommandait de ne pas ajourner le châtiment des traîtres, surtout de Thomas Jacobsson, qui était le chef et l'auteur de cette trahison.

[2] Voyez Swenska Fatburon, V, p. 5.

[3] Manuscrits de Palmsköld.

château d'Abo, où il resta deux ans. Le roi, redoutant l'invasion des Russes, le fit conduire à Castel-Holmen, dans l'île d'Åland, et dans l'automne suivant au château de Gripsholm, du consentement de Charles, mais à condition que Jean le ferait garder par ses propres serviteurs, car ce château était situé dans le duché du premier. Le 7 janvier 1571, Jean écrivit à Charles qu'il courait des bruits de trahison, les uns relatifs aux divisions qui existaient entre lui et le duc, les autres à la délivrance d'Érik, que la Russie réclamait avec menaces : « Qu'arriverait-il si les ennemis de l'extérieur venaient se joindre à ceux de l'intérieur ? Nous demandons l'avis de votre altesse sur ce qu'il y aurait à faire du roi Érik si ce malheur arrivait ? Quant à nous, nous pensons que tant qu'il sera en vie, le pays ne sera jamais tranquille. » Charles répondit que ces bruits n'étaient pas venus à ses oreilles ; que du reste si quelques paysans venaient à se soulever, leurs tentatives échoueraient pourvu que Gripsholm fût occupé par une garnison sûre et fidèle, qui pût soutenir un siége de quelques mois. — Il est vrai que plusieurs sénateurs devaient surveiller la garnison à qui la garde d'Érik avait été confiée ; mais cette garnison était si mal payée et si mal nourrie qu'à la fin elle se révolta aussi. Cette négligence, non moins que la colère avec laquelle Jean en apprit la nouvelle, peignent ce prince et son règne. Il n'écrivit pas moins de sept lettres dans une journée (le 15 mai) pour recommander une surveillance plus active sur Érik, avec ordre à Érik Gyllenstjerna, Christopher Torstensson et Pehr Ribbing, auxquels furent adjoints Clas Fleming et Henri Matsson, de mettre au moindre danger un terme à la vie d'Érik, suivant leurs instructions.

On ne sait rien sur la manière dont cet attentat devait être consommé ; seulement les gardiens déclarèrent qu'ils ne pouvaient exécuter leurs ordres, parce que le barbier André n'était pas présent. Jean fit donc ordonner à ce dernier de se rendre sur-le-champ à Gripsholm. Cependant on différa le meurtre, soit parce que le danger n'était pas assez imminent, soit par crainte de Charles, tant que le prisonnier serait sur un territoire qui lui appartenait. Cette crainte fut sans doute au nombre des causes qui firent transporter Érik, au mois de juin 1573, du château de Gripsholm à celui de Vesterås[1]. Érik dut quitter encore cette dernière prison, dans l'automne de 1574, pour aller au château d'Örby en Upland.

Nous avons donné la première preuve, renfermée dans les archives, des desseins formés contre la vie d'Érik ; nous trouvons dans d'autres actes des témoignages plus anciens. Lors de la découverte de la première conjuration, les membres du sénat, à l'exception de Jean Axelsson Bjelke, étaient unanimes sur ce point. Le vieil archevêque Laurentius Petri et les évêques Johannes de Vesterås et Nicolaüs de Strengnäs avaient signé le 13 septembre 1565 une adhésion à cette opinion des sénateurs et d'autres fidèles sujets du roi : qu'en cas d'insurrection en faveur d'Érik, ils jugeaient qu'il ne fallait pas épargner sa vie, mais qu'il devait être traité suivant ses actions. Il n'est pas question ici d'une exécution secrète. Il est évident, tant par le secret qui enveloppa la résolution que par les termes dont se sert Jean pour exciter les gardiens d'Érik à l'exécuter, qu'on en avait l'idée, car ce fut à la suite de cette résolution qu'ils reçurent le plein pouvoir dont nous avons fait mention.

Plus tard il est parlé de plusieurs conjurations, mais elles sont enveloppées de ténèbres. Une révolte commença dans le Småland sous prétexte de délivrer Érik[2]. La même année, Charles de Mornay revint en Suède avec trois mille Écossais qu'il avait eu mission d'enrôler ; il avait résolu de faire assassiner Jean pendant qu'on ferait exécuter à quelques-uns de ces mercenaires la danse de l'épée au château de Stockholm. Un Écossais qui le dénonça fut puni de mort pour avoir porté une fausse accusation. Après un désastre qu'essuyèrent ces Écossais en Livonie, cette accusation fut renouvelée plusieurs fois, et Mornay, qui rechercha d'abord et obtint la protection de Charles, fut livré par lui avec cette déclaration, qu'il lui avait offert la couronne. Dans une lettre écrite en latin au roi Jean, Mornay avoue son crime en termes vagues et demande grâce. Il fut condamné à mort et exécuté le 21 août 1574. L'année suivante, Gilbert, accusé de

[1] La défense de Jean, en date du 10 août 1573, de ne laisser entrer personne à Gripsholm sans *sa permission* concernait évidemment le duc Charles. (Voyez *Archives du royaume*.)

[2] Le premier instigateur, Pierre Berg, s'enfuit en Danemark avec la plupart de ses partisans.

complicité, subit le même sort. Peu de temps après qu'Érik eut été transféré à Örbyhus, on découvrit un complot formé par les paysans et tendant à délivrer le malheureux roi[1]; alors la résolution de s'en défaire par le poison, fut prise de nouveau : la décision unanime du sénat est datée du 10 mars 1575. Cette pièce, qui fut tenue secrète, porte « que si l'on ne pouvait contenir Érik dans sa prison, où il se montrait méchant et intraitable, il fallait s'en défaire par quelque moyen efficace, car cela n'était contraire ni à la loi divine ni à la loi humaine; que si on l'avait épargné si longtemps à cause de sa naissance, il était à craindre qu'on n'eût agi contre la volonté de Dieu au lieu d'agir suivant ses préceptes; qu'il était plus convenable et plus dans l'esprit du christianisme qu'un seul souffrît que plusieurs. » Ce document, dont la forme spécieuse contraste si bien avec le fond, fut signé par Pierre Brahe, Ture Bjelke, Nils Gyllenstjerna, Göran Gere, Érik Gustafsson (Stenbock), Hogenskild Bjelke, Érik Gyllenstjerna, Gustave Baner, Laurentius Petri Gothus (le nouvel archevêque), Martin, évêque de Linköping; Jacques de Skara, Nicolaüs de Strengnäs, Érasme de Vesterås, Olaus Petri[2], curé de Stockholm; Sven Benedicti, de Skara; Reinoldus Ragvaldi, pasteur de Strengnäs. Jean Axelsson Bjelke donna son adhésion par écrit. L'exécution fut encore ajournée à deux ans, probablement par suite du refus des gardiens d'Érik; car l'un d'eux, Mauritz Göransson, seigneur de Djula, se fit rappeler l'année suivante l'instruction écrite et les ordres de vive voix qu'il avait reçus[3]. Le meurtre fut enfin exécuté par les propres domestiques du roi Jean. Le contenu de leurs instructions fut développé dans la lettre écrite de la main du roi, le 19 janvier 1577, au chef de sa cour Érik Andersson, seigneur de Bjurum, alors commandant d'Örbyhus : « De l'avis du conseil, y est-il dit, il a été résolu qu'en cas de danger, il fallait donner au roi Érik une dose d'*opium* ou d'*arsenic* assez forte pour qu'il ne pût vivre au delà de quelques heures. » S'il ne voulait pas prendre le breuvage, on devait le placer de force sur une chaise, lui ouvrir les veines aux bras et aux pieds, et laisser couler le sang jusqu'à ce que mort s'ensuive; si enfin sa résistance s'opposait à l'emploi de ce dernier moyen, on devait l'étrangler ou l'étouffer. On lui laissait cependant la liberté de recevoir les consolations de la religion. — Il ne paraît pas qu'il y eût aucun danger; il faut croire que ces ordres furent suivis d'autres prescriptions. Le secrétaire du roi, Jean Henriksson, fut chargé de leur exécution : il apporta un poison préparé par Philippe Kern, valet de chambre et chirurgien du roi Jean[1]. Érik le prit dans une purée de pois et expira le 26 février 1577, à deux heures du matin, dans la quarante-quatrième année de son âge et la neuvième de sa captivité.

C'était en 1574 qu'il avait vu pour la dernière fois sa femme et ses enfans, qu'il aimait tendrement. Le public ne pouvait expliquer l'amour passionné qu'il ressentait pour Catherine Månsdotter autrement que par quelque charme qu'elle lui avait jeté; Catherine accusa même la femme de Göran Pehrsson d'avoir fait courir ce bruit[2]. Cet amour, qui avait élevé une servante à la dignité de reine, ne s'affaiblit pas dans les malheurs et dans la captivité; il a même inspiré à Érik les lettres les plus tendres, quoiqu'il n'ait été souvent récompensé que par

[1] Jean écrivit à Jacques Bagge, le 4 novembre, que quelques traîtres des environs d'Upsala et d'Örby s'étaient réunis pour mettre Érik en liberté. Une autre lettre, en date du 23 novembre, renferme l'ordre à Pierre Larsson, prévôt du château d'Upsala, d'envoyer Charles Marcusson habitant de Saluna et plusieurs de ses complices à Stockholm. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] Il ne faut pas le confondre avec le réformateur du même nom.

[3] Lettre de Jean en date du 27 août. (Voyez *Archives du royaume*, 1576.)

[1] « Cum ferali Johannes secretarius ferculo, quod Philippus Chernius, regis chirurgus, miscuisset, ad OErbiensem missus arcem domini mandato procuravit, ut Ericus christiane moriturus 22 februarii die, qui et dominicus fuit, sacram, impetrata peccatorum absolutione accederet Synaxin. Sequens deinde biduum citra vitæ periculum merito transegit, et postea funestus illuxit dies 25 februarii, quo toxicum ignarus, in pisonum, ut fertur, jusculo prœbitum, absorpsit, inde que miseram efflavit animam. » (Messénius, *Scondia*, VIII, p. 48.) Philippe Kern fut plus tard prévôt du château d'Upsala, où il commit beaucoup d'actes de violence. Dans la chambre où Érik reçut la mort, on lit sur une table de marbre une inscription qui se termine ainsi : « *Propter facinora rege indigna, indigne sublatus est. consulto clandestino senatus et episcoporum Sueciæ.* »

[2] Cela arriva devant le sénat lorsque Göran Pehrsson fut, pour la première fois, condamné à mort au mois d'octobre 1567. D'après Messénius (*Scondia*, VI, p. 46), sa femme fut aussi jugée à cette occasion.

des reproches et de dures paroles. Après la mort du roi, sa veuve réclama la bienveillance de Jean pour elle et pour ses enfans : « Nous avons reçu votre lettre, madame Karin, lui dit-il dans sa réponse du 27 août 1577, par laquelle vous nous suppliez de vous protéger, vous et ceux qui vous appartiennent, et de prendre soin de vos fils, que vous croyez avoir été envoyés hors des frontières du royaume. Nous vous avons dotée de biens et de terres que nous augmenterons encore si votre conduite envers nous, notre reine et nos enfans, est convenable. Quant à vos enfans, nous tâcherons que rien ne leur manque, qu'ils soient dans l'intérieur ou hors du royaume[1]. »

De ces enfans deux vivaient encore, une fille, Sigrid, née, d'après le journal d'Érik[2], à Svartsjö le 15 octobre 1566, et un fils, Gustave, né à Stockholm le 28 février 1568, tous deux avant le mariage ; ce fut pour cette raison qu'ils furent tenus pendant la célébration des noces de leurs parens, dans la cathédrale de Stockholm, par deux sénateurs aux côtés du roi. La fille, par son premier mariage[3], fut la tige de la famille du comte de Tott, que la reine Christine voulut élever à la dignité princière. On lit dans un manuscrit que le fils, qui n'avait pas encore un an, fut mis dans un sac pour être noyé par les ordres de Jean, peu de temps après l'incarcération d'Érik, mais qu'il fut sauvé par Érik Sparre, depuis chancelier du royaume, qui avait aidé à le faire passer à Olmutz. Il y a dans ce récit beaucoup de choses contraires à la vérité. Le jeune Gustave Ériksson était encore à Gripsholm en 1574[4]. Ce ne fut que postérieurement à cette époque et dans sa septième année qu'il put être l'objet d'un projet d'assassinat, devenu plus probable alors qu'au temps où il ne s'agissait encore que d'un enfant à peine entré dans la vie. Il passa quelques années de sa jeunesse à Olmutz et à Prague sous la protection de l'empereur Rodolphe. Messénius, qui ne parle pas de ce projet de s'en défaire, dit qu'il fut envoyé en Prusse, où il fréquenta d'abord l'école des jésuites de Braunsberg et de Thorn, puis celle de Wilna ; qu'il était dans un tel dénûment qu'il gagnait sa nourriture à décrotter les souliers des voyageurs dans les hôtels et à prendre soin de leurs chevaux ; on ajoute qu'à l'entrée de Sigismond à Cracovie (1587), il était vêtu comme un mendiant. Il vit sa sœur Sigrid au service à la cour de la princesse Anne et se découvrit à elle. Sigismond lui offrit un emploi dans l'Église ; il le refusa et se rendit auprès de l'empereur Rodolphe, sous les auspices duquel il se livra avec ardeur à l'étude, surtout à celle de l'alchimie. Des espions suédois l'entouraient ; des expressions de mépris qui lui étaient échappées furent rapportées au roi Jean, qui écrivit à son fils Sigismond : « qu'il était prudent de couper les ailes à cet oiseau ; qu'il fallait s'en emparer et le tenir en lieu de sûreté, d'autant plus que les seigneurs mécontens de la Suède cherchaient à entrer en relations avec lui, ainsi que l'avait avoué un des domestiques de Jean Sparre[1]. Il est certain qu'en 1583 des exilés suédois demandèrent l'assistance du roi de France Henri III pour venger l'assassinat commis sur la personne du roi Érik et restituer le trône à son fils comme héritier légitime et vassal *de la* France. Ce projet[2], conçu probablement par des étrangers jadis au service d'Érik, resta sans résultat ; mais les auteurs se sont fait connaître, ils ont eu à leur disposition de fortes sommes (la preuve en résulte des emprunts qu'ils firent à plusieurs seigneurs français qui en poursuivirent le recouvrement devant les tribunaux) ; ils avaient d'ailleurs l'administration du trésor caché d'Érik, dont Jean voulait arracher le secret à Catherine Månsdotter.

On ne put jamais persuader au fils de servir d'instrument à l'étranger contre une patrie qu'il ne devait plus revoir. De Prague il se rendit dans les Pays-Bas, puis il revint à Cologne. A la nouvelle de la mort d'Alexandre Farnèse, il se rendit à Vienne et voulut prendre du service contre les Turcs, mais l'empereur ne le lui permit pas. Il séjourna quelque temps en Silésie chez un abbé ; il se rap-

[1] *Archives du royaume*, 1577.

[2] Henri et Arnold étaient morts en bas âge. Le roi avait eu trois filles d'une autre concubine, Agda Persdotter, mariée depuis à Joachim Fleming.

[3] Avec Henri Classon Tott. La famille s'éteignit avec son petit-fils Clas Akasson Tott, en 1674.

[4] Lettre d'Érik à Catherine Månsdotter du 11 janvier 1574. (Collections de Palmsköld.)

[1] Messénius, *Scondia*, VII, p. 10.

[2] Remontrance et offre des conjurés et relégués du royaume de Suède au roi Henri III pour avoir justice de l'assassinat commis en la personne d'Érik, roi de Suède. (*Ex codice manus. biblioth. reg.*; Paris, 340, f. 121.) Il en existe une copie dans les actes de Palmsköld, imprimée dans les *Nova acta reg. soc. scient. Upsala*, V, p. 23.

pelait avec la plus profonde reconnaissance les soins qu'il en avait reçus pendant une grave maladie. Il voulut aller visiter sa mère en Finlande; mais à peine s'était-il mis en route qu'il reçut du gouvernement la défense de faire ce voyage; on lui permettait seulement d'avoir une entrevue avec elle à Reval, où il la vit pour la dernière fois, en 1596. A cette époque le roi Sigismond lui donna en Pologne une abbaye dont les revenus le tirèrent de l'état d'indigence où il languissait. Il resta deux ans à Thorn : de là il fut invité à se rendre en Russie, où il fut reçu avec de grands honneurs; mais il refusa le main de la fille du czar Boris Gudonor, qui la lui offrait sous la condition de changer de religion : « Il passait une partie de ses nuits dans les veilles, dit une chronique suédoise, pour étudier les sciences et surtout l'alchimie. Ce travail excessif affaiblit considérablement ses facultés, de sorte que lorsqu'il prenait du vin pour ranimer ses forces, il divulguait tous les secrets de son cœur[1]. » Le czar ne tarda pas à le trouver incapable de répondre à ses vues dans les projets qu'il avait formés : la bienveillance et les égards dont on l'entourait firent place à l'exil et à la captivité. Le prince Gustave Ériksson mourut en 1607 dans la petite ville de Kaschin. Pendant ses campagnes en Russie, Jacques de La Gardie vit son tombeau isolé dans un bois de bouleaux, sur les bords du Kaschenka.

Jetons encore un coup d'œil sur la fin malheureuse d'Érik. Jean écrivit à Charles qu'elle était la suite d'une maladie qui s'était déclarée depuis quelque temps et dont il avait été instruit trop tard. Charles fit clairement entendre qu'il n'ignorait pas tout ce qui s'était passé; il ne cacha pas son indignation sur la manière dont Érik avait été inhumé, et il exigea que les funérailles fussent de nouveau célébrées : « Il était cependant, ce sont les expressions de Charles, roi de Suède, sacré et couronné; s'il a malheureusement commis quelque meurtre dans sa démence, il a fait aussi de grandes choses, et il mérite une place dans la mémoire des hommes[2]. »

Le cercueil d'Érik fut déposé dans un tombeau très-simple, dans la cathédrale de Vesterås[1]; il porte une inscription latine tirée du second chapitre du *Livre des Rois :* « Tu sais bien que le royaume m'appartenait; mais il a été transféré et est échu à mon frère. »

[1] *Petri Petreji muscovitiske Chrönike.* Stockholm, 1615, p. 121.

[2] Lettre à Jean, 1er avril 1577.

CHAPITRE XII.

JEAN ET CHARLES.

Ces deux princes avaient déposé leur frère d'un commun accord; ils reçurent également le serment de fidélité des peuples révoltés[2]. Il est à croire, comme on le rapporte, qu'ils étaient convenus de régner simultanément; cependant Jean, à son arrivée à Stockholm, fut salué roi par le sénat : il écrivit à ses sœurs[3] qu'il était parvenu à régner sur la Suède. Les états se réunirent au commencement de 1569 et confirmèrent le choix qu'avaient fait les sénateurs. Charles ne cacha pas son mécontentement. On regardait comme nécessaire le sacrifice momentané de ses prétentions. Le 24 janvier, le sénat demanda à Charles s'il voulait reconnaître les droits à la couronne de Sigismond, fils de sa majesté. Le duc ne s'y refusa pas. Le même jour, les états reconnurent pour leur roi légitime Jean, à qui ils avaient déjà rendu hommage et prêté serment de fidélité[4].

Ainsi le titre de roi ne fut pas partagé, mais il n'en fut pas de même du pouvoir. Charles, par sa position et par ses qualités (sous ce rapport il était le seul digne héritier de son père), régna véritablement depuis cette époque, d'accord avec Jean ou contre lui, non-seulement dans son duché, mais encore sur une grande partie du royaume : c'est du moins la conviction qui résulte de l'étude approfondie des documens officiels de ce temps. Ses conseils (qu'ils soient spontanés ou non) apparaissent à chaque page; ses différends même avec le roi ne font qu'a-

[1] Le roi Gustave III fit enlever la couronne et le sceptre du tombeau de Jean III, dans la cathédrale d'Upsala, pour en orner le mausolée qu'il fit ériger à Érik dans celle de Vesterås.

[2] Charles, dans sa lettre autographe, en énumérant les places et les villes qui avaient embrassé la révolte, s'exprime ainsi : « Elles ont rendu leurs hommages à votre altesse, à nous et à la couronne de Suède. »

[3] Les princesses Catherine et Cécile, 5 octobre 1568.

[4] *Archives de* 1569. Au mois de février de cette année, Jean prend encore le titre de *roi élu* dans ses lettres à Élisabeth d'Angleterre. Plus tard, il changea ce titre.

jouter à sa puissance, et celui qui suit les progrès de cette influence s'étonnerait moins de voir Charles sur le trône de Suède que de le voir à côté.

Le premier soin du roi fut de s'attacher les familles auxquelles il devait la couronne. L'arrêt contre les seigneurs sacrifiés pendant le règne d'Érik fut rapporté. Sten Ériksson Leyonhufvud avait été la dernière de ses victimes : le roi éleva la veuve et les enfans de ce seigneur, qui était son oncle, à la dignité de comte. Les comtés des maisons de Sture et de Brahe furent agrandis et leurs titres confirmés. Aux familles de Stenbock, d'Oxenstjerna, de Fleming et de Horn, auxquelles Érik avait accordé le titre de baron, il faut ajouter celles de Gyllenstjerna, de Bjelke et de La Gardie. Les fonctions de *riksdrots* furent rétablies et confiées au comte Peder Brahe; on créa vingt-quatre nouveaux sénateurs, tous attachés entre eux et au roi par les liens du sang.

Le sénat, dans l'acte d'allégeance, rapporte la promesse du roi de donner à la noblesse: « les priviléges qu'elle désire et demande depuis longtemps. » En conséquence le 8 juillet 1569, deux jours avant le couronnement de Jean, parut l'ordonnance qui fait époque dans les annales de la noblesse suédoise en ce qu'elle confirme ses anciennes prérogatives et qu'elle contient des concessions nouvelles.

Parmi les anciens priviléges de la noblesse, le plus remarquable est celui qui lui donnait le droit de recevoir des paysans les amendes du roi, c'est-à-dire, suivant les termes de l'Union, d'être maîtres des paysans. Dans l'acte de confirmation, par Gustave, des priviléges du sénat et de la noblesse, en 1526, le premier reçut la permission « de lever sur les paysans la rente et les amendes royales, selon l'usage établi sous les règnes précédens. » Les autres nobles eurent la même faculté; toutefois elle ne fut donnée à quelques-uns d'entre eux qu'avec la restriction que c'était par la volonté du roi et sans y comprendre les amendes, qui aux termes de la loi appartenaient à lui seul. Tel est le contenu des priviléges du roi Gustave 1er. Ce droit, qu'on regardait cependant comme un point capital, n'était pas général; on voit aussi que le roi se réservait le droit de révision. Le montant élevé des anciennes amendes, d'après la valeur du numéraire, en faisait une branche considérable de revenus pour la couronne, surtout dans les affaires capitales. À défaut de numéraire, les terres servaient souvent à satisfaire l'avidité des gens de justice. On sait que Gustave n'était pas scrupuleux sur les moyens d'acquérir: il entrait dans sa politique d'être le plus grand propriétaire foncier de son royaume, et l'on peut regarder comme certain qu'il ne laissa pas échapper de ses mains un seul des revenus essentiels de la couronne. Jean dit même un jour que du temps de son père, la noblesse ne jouissait pas comme dotation des amendes royales, qui formaient un revenu plus élevé que les impôts en argent [1]. Érik favorisa beaucoup la noblesse au commencement de son règne: la faculté de racheter les terres réunies au domaine de la couronne par le bon plaisir de son père, la réduction de moitié de l'équipement des cavaliers, l'institution des comtés et baronnies héréditaires et des *säterier* (terres exemptes de taxes) étaient autant d'avantages réels que la noblesse devait à ce malheureux roi. Les dernières années de son règne firent évanouir la reconnaissance qu'on lui devait; il fut appelé le *roi des paysans* et l'*ennemi des nobles*. Sous sa domination, disait-on, la noblesse avait été si opprimée qu'elle n'avait pu jouir d'aucun de ses priviléges.

En vertu des concessions du roi Jean, les comtes, barons, chevaliers et les sénateurs peuvent lever les amendes sur les paysans, hors les cas de crime de lèse-majesté et de forfait; mais dans ces circonstances même, si la grâce du roi commue la peine capitale en celle d'une amende, celle-ci leur appartient encore. Les autres nobles ont aussi le droit de prendre dans les amendes la part du juge du district; cependant on voit par la défense du roi de l'an 1578 que la noblesse s'attribuait aussi la part du roi et qu'elle s'en emparait même dans les affaires capitales sans son agrément. Il était d'autant plus difficile de remédier à ces abus que les mêmes priviléges assuraient la nomination exclusive des nobles aux tribunaux de district ou aux tribunaux supérieurs. Le roi se réservait quelques juridictions seulement, dans certaines provinces, et toutes les juridictions dans le Norrland, « parce qu'il n'y a pas de nobles dans ces contrées, et qu'il réservait ces places à des roturiers. » Il fut permis

[1] Réponse du roi Jean au sénat. (Voyez l'*Histoire des rois Sigismond et Charles IX* par Werwing, dans les supplémens, t. 2, p. 53.)

aux comtes de nommer des juges de district dans leurs comtés; le tribunal suprême, institué par Érik XIV, fut supprimé. Un noble ne pouvait être jugé que par ses pairs dans toutes les affaires où la vie et l'honneur étaient en question; il ne devait être jeté dans les cachots comme les autres criminels avant d'avoir avoué son crime. La noblesse pouvait trafiquer de toutes les productions de ses terres et dotations. Les paysans étaient dispensés d'entretenir des chevaux de poste pour aucun service, excepté quand il s'agit de courriers chargés des affaires du roi; ils n'étaient plus assujettis aux corvées dans les métairies domaniales (*kongsgårdar*); exemptés de la conscription dans un rayon d'un mille autour des terres des seigneurs, ils ne contribuaient aux impôts que dans la proportion d'un à deux par rapport aux paysans qui demeuraient sur les hemmans taxés (*skatte hemman*)[1]. On allégea encore l'obligation d'équiper des cavaliers; leur entretien n'était obligatoire pour les nobles que pendant quatre mois s'ils faisaient leur service dans le pays, et pendant quatorze jours seulement quand ils franchissaient la frontière. L'ordonnance supplémentaire qui laisse au noble, qui ne peut fournir un cheval et un cavalier, la faculté de vendre ou transporter son bien à ses plus proches parens, et de conserver néanmoins ses armes, est une reconnaissance formelle des nobles sans terres (*obesutne-adelsmän*) en Suède, et de l'hérédité de la noblesse, indépendante de la charge d'équiper des cavaliers[1]. Le roi Jean dit avoir publié ces priviléges en faveur des nobles suédois parce qu'ils avaient consenti sans peine à ce que le royaume restât tel qu'il était, *royaume héréditaire*[2].

Dans la déclaration de fidélité des prêtres, il est dit que le roi leur avait promis des droits et des priviléges qui surpassaient leurs vœux et leur attente; mais on ne voyait pas encore tout ce qui résulterait de cette bienveillance du roi, qui avait coutume de dire : « Lorsque les prêtres se portent bien, nous et nos sujets nous portons bien aussi[3]. »

Les ducs, après leurs révoltes contre Érik, avaient ouvert des négociations avec le Danemark. Les envoyés suédois, GöranÉriksson, Gyllenstjerna et Ture Pedersson Bjelke conclurent un armistice pour six mois et se laissèrent imposer, à Roskild, des conditions de paix très-onéreuses, suivant lesquelles la Suède aurait renoncé à toutes ses prétentions sur les

[1] La terre, en Suède, est divisée en *hemmans*, terme difficile à comprendre pour un étranger et dont souvent les indigènes eux-mêmes ne peuvent saisir le sens. Un *hemman* est une portion de terre, d'une étendue indéterminée, qui comprend des lacs, des bois, des champs et des friches. On veut que cette division du sol remonte à Sten Sture, le premier régent de ce nom; mais il est plus probable qu'elle date de la conquête du pays par les Scythes. Il est rare qu'un *hemman* entier soit la propriété d'une seule famille de paysans, il appartient ordinairement à trois, quatre ou même seize propriétaires. Un morcellement excessif serait funeste au pays; pour y opposer une digue, le roi, par une ordonnance du 17 décembre 1827, a déterminé les conditions de ce démembrement. La fraction la plus petite du sol doit pouvoir nourrir au moins trois personnes, un cheval, deux bœufs, trois ou quatre vaches et cinq à six moutons ou chèvres. L'expérience a prouvé qu'il fallait ainsi de neuf à douze arpens ensemencés. Un grand obstacle au bien-être du peuple suédois a été détruit par le développement qu'a pris l'agriculture, grâce aux soins du gouvernement; développement tel que la Suède produit assez de céréales pour suffire aux besoins de la population et peut même dans les bonnes années livrer à l'exportation le superflu de ses récoltes.

Les hemmans peuvent être considérés sous différens points de vue sous le rapport *de la division territoriale et de ses revenus;* ils sont ou royaux (*krono hemman*) ou francs (*frälse hemman*). Les krono hemmans paient directement ou indirectement des rentes foncières (*jordeboks och mantalsräntor*) à la couronne. On donne le nom de *frälse hemman* à tous les biens qui sont chargés d'une redevance, à quelque individu que ce soit. *Sous le rapport de la propriété*, les hemmans sont ou royaux proprement dits (*purt krono hemman*), ou entièrement francs (*purt frälse hemman*), ou taxés (*skatte hemman*). On appelle *purt krono hemman* les terres dont la couronne a la propriété et perçoit les rentes; *purt frälse*, au contraire, celles dont le fonds et les revenus appartiennent à un individu quelconque, et enfin *skatte hemman* celle qui est la propriété d'une personne tandis qu'une autre en touche la rente. On distingue encore cette dernière en *krono skatte hemman* quand la couronne touche la rente, et *frälse skatte hemman* quand elle appartient à un particulier. Quant *aux prérogatives*, les hemmans sont ou hemmans nobles (*stäerier*, terres seigneuriales), ou métairies nobles ou seigneuriales (*ladugårdar*), ou hemmans ordinaires (*hemmans des paysans*). (Voyez *Botin om svenska hemman.*)

[1] L'hérédité de la noblesse existait déjà *ipso facto* en Suède, car si un noble pauvre était au service d'un sénateur ou d'un chevalier, il était dispensé de l'équipement. C'est ce que dit le comte Brahe dans son livre économique de 1585.

[2] Les mêmes termes sont employés dans la confirmation des comtés.

[3] Sylvester Phrygius, *Oratio de vita reg. Johannis*, III.

provinces danoises et norvégiennes, aurait cédé tout ce qu'elle possédait en Livonie, restitué tous les vaisseaux et payé tous les frais de la guerre. Lorsque le roi Jean, à la diète de 1569, demanda aux états s'ils voulaient consentir à la paix à de telles conditions, les paysans répondirent laconiquement *non*, et ils offrirent au roi de la poudre, des boulets et des piques pour combattre l'ennemi [1].

Warberg tomba entre les mains des Danois. Le duc Charles dévasta la Scanie. On fit de part et d'autre des incursions, les Suédois en Norvége, les Danois en Vestrogothie. Le 1er juin 1570, des négociations de paix s'ouvrirent à Stettin, sous la médiation de l'empereur, du roi de France et de l'électeur de Saxe; elles durèrent six mois, après quoi la paix fut signée. La Suède rachetait Elfsborg pour la somme de 150,000 thalers; elle restituait huit vaisseaux de guerre et renonçait à ses prétentions sur Gottland, sur le Jemtland et sur le Herjedal. Le différend relatif aux trois couronnes dans les armes du Danemark fut ajourné. L'empereur devait racheter les possessions de la Suède en Livonie et en investir le roi de Danemark. La ville de Lubeck fut comprise dans ce traité : elle obtint la libre navigation sur la Narva. Cependant la défense de fournir aux Russes des munitions de guerre donna lieu à de nouvelles discussions. Les 750,000 thalers que Lubeck réclamait de la Suède pour toutes les créances sur ce pays ne furent jamais payés. Tout ce qui avait rapport à la Livonie ne fut pas mieux exécuté.

La guerre dont Jean était menacé du côté de la Russie le contraignit de se soumettre aux dures conditions du traité de Stettin. Quand il monta sur le trône, il se trouvait à Stockholm des envoyés du tzar; ils avaient mission de se faire livrer la princesse Catherine, épouse de Jean, pour l'emmener en Russie. Ce but connu de leur voyage avait attiré sur eux la haine générale, et ils étaient sur le point d'être sacrifiés au ressentiment du peuple lorsque Stockholm ouvrit ses portes aux ducs. Ce fut Charles qui les protégea. Ils ne retournèrent dans leur pays, en 1569, qu'après un séjour de deux ans en Suède. Des embassadeurs suédois partirent en même temps pour la Russie, munis d'un sauf-conduit, ce qui ne les sauva pas d'un traitement barbare : on les jeta dans des cachots où ils subirent une dure captivité. Ils revinrent en 1572, apportant pour réponse que le tzar redemandait la Livonie. La guerre s'était déja engagée dans cette province. Le prince danois Magnus, qui possédait une partie du pays, fut fiancé à la sœur du tzar et proclamé par lui roi de Livonie : des négociations et des armées russes appuyaient ses prétentions. Les Suédois vinrent à bout de préserver leur ville la plus importante, Reval, de toutes les manœuvres de la trahison et de la défendre avec succès contre les armées de la Russie. En 1576, les Suédois n'avaient plus que cette seule place dans le pays, tandis que les Russes inondaient la Finlande, dévastaient la Livonie jusqu'à Riga et y exerçaient des cruautés inouïes sous les yeux du cruel Ivan. La révolte et les discordes des Écossais et des Allemands au service de la Suède (ils s'attaquèrent entre eux, et quinze cents Écossais furent massacrés) favorisèrent d'abord les progrès de l'ennemi; mais la guerre qui éclata de nouveau entre la Russie et les Tartares de Crimée [1], ainsi que les victoires de Pontus de La Gardie, firent changer la face des affaires. Ce seigneur, noble français [2], qui servait d'abord sous le roi Érik et à la destitution duquel il aida beaucoup, fut employé activement par le roi Jean dans la conduite de la guerre et des négociations; il fut nommé baron, fiancé à la fille naturelle du roi Sophie Gyllenhjelm, et en 1580 élevé pour la seconde fois au grade de général en chef contre les Russes. Secondé par Henri Classon Horn et son fils Charles, qui s'était déjà acquis dans la guerre de Livonie une réputation honorable, il regagna tout ce que la Suède avait perdu en Livonie, et porta même ses armes victorieuses jusque sur le territoire de l'ennemi. Narva fut prise d'assaut; l'Ingrie avec ses forteresses, Kexholm et toute la pro-

[1] Pourparlers du roi Jean et du sénat avec les états en 1569. (Voyez le supplément de la *Chronique de Charles IX*.)

[1] La Pologne et les Tartares recherchaient l'alliance de la Suède.

[2] Pontus de La Gardie était originaire de la Gascogne. Il prit du service en Danemark et commanda les lansquenets au siége de Warberg. Fait prisonnier, il entra au service d'Érik XIV, s'établit en Suède et devint le chef d'une famille qui s'est illustrée autant par ses actes que par les grands hommes qu'elle a fournis.

vince du même nom subirent le joug. Il faut dire, à l'honneur de Jean, qu'il défendit à ses généraux d'user de représailles en Russie pour les cruautés exercées en Livonie et en Finlande. Il pria Dieu de lui pardonner, à lui et à son royaume, de ce que Henri Horn, contre ses ordres, en transportant la guerre en Russie, n'avait épargné ni femmes ni enfans[1]. C'est à cette époque que le curé de Reval, Rüssow[2] trace le tableau suivant de sa malheureuse patrie : « De tous les monarques qui ont pris la défense de la Livonie, il n'en est aucun qui y ait mis plus d'ardeur que le roi de Suède. Si les autres princes ou rois avaient pris la même peine, les Moscovites auraient été bien étonnés. » — Barbares eux-mêmes et ayant pour tzar un tyran, les Russes commençaient cependant à développer les qualités qui ont fondé leur empire : « La valeur avec laquelle ils défendent les places fortifiées, dit une chronique suédoise[3] — après avoir raconté comment les Suédois en 1574 étaient montés trois fois en vain à l'assaut pour prendre Wesenberg, — vient de ce qu'on les habitue dès l'enfance à de rudes travaux ainsi qu'à supporter la faim, et qu'il leur faut peu de chose pour subsister, comme de la farine, du sel et de l'eau. Ils savent aussi que s'ils abandonnaient une ville fortifiée, ils seraient honteusement décapités, fussent-ils en proie à la plus affreuse disette, ou dans un pays étranger, entourés d'ennemis auxquels ils ne pourraient pas résister. C'est pour cela qu'ils se défendent jusqu'à la dernière extrémité. Avant d'en être réduits là, ils regardent comme un péché irrémissible la faiblesse de capituler ; aussi aiment-ils mieux mourir en défendant la place que de s'en rendre coupables. » — Quelque motif qu'on puisse avoir, on est puissant quand on ne transige pas avec son devoir. Ce principe est le meilleur gardien des frontières d'un pays ; il est la source de la force et de l'accroissement des empires. Pendant plus d'un siècle, les Suédois ont donné aux Russes des preuves de leur supériorité dans la guerre ; ce fut une des raisons qui portèrent Ivan Wasiljewitz II, sur son lit de mort en 1584, à conseiller à son fils Féodor de demeurer en paix avec notre nation[1]. Ce dernier offrit de renoncer à toutes ses prétentions sur l'Esthonie et Narva. Ce fut aux mêmes conditions que Charles, en qualité de régent, conclut la paix deux ans plus tard. Jean, enflé de son succès, refusa de la ratifier. La guerre de Russie, interrompue par des armistices prolongés, se ralluma en 1590.

La bonne intelligence était rompue avec la Pologne, tant à cause des créances du roi Jean qu'au sujet des possessions suédoises en Livonie. Le danger qui menaçait du côté de la Russie fit négliger pour quelque temps ces différends, et les armes de la Suède et de la Pologne se réunirent en 1578 ; mais à peine les Polonais eurent-ils fait la paix avec les Russes (15 janvier 1582) qu'ils réclamèrent des Suédois la restitution de tout ce qu'ils possédaient en Livonie. La guerre paraissait imminente avec la Pologne lorsqu'en 1586, la mort du roi Étienne Bathor procura au roi Jean, pour son fils Sigismond, ce qu'il avait recherché pour lui-même en 1572, après le décès de son beau-père, la couronne de Pologne. La reine douairière Anne, épouse d'Étienne, et Catherine, épouse de Jean, dernière princesse de la maison des Jagellons, étaient sœurs. La première employa tout son crédit pour déterminer l'élection en faveur de Sigismond, prince royal de Suède, et les partisans de ce prince l'emportèrent sur ses adversaires, qui avaient proclamé l'archiduc Maximilien. Ils durent principalement ce succès à la promesse solennelle de la reine douairière et des sénateurs suédois qui se trouvaient alors en Pologne, Érik Sparre et Érik Brahe : que cette partie de la Livonie dont le roi de Suède était possesseur serait réunie à celle qui appartenait à la république et à la Lithuanie. Ces sénateurs agirent contrairement à leurs instructions et s'excusèrent sur l'ambiguïté des termes qu'on avait employés[2]. Mais les Polo-

[1] Voyez la *Chronique de Jean III*, par Ægidius Girs, p. 70.

[2] Voyez *Chronica der provints lyfflandt*, Rostock, 1578.

[3] Le chroniqueur Ægidius Girs, qui écrivait en 1627, dit : « A l'entrée des Russes au château de Hapfal, les cavaliers étaient si courageux, ou pour mieux dire si insoucians, qu'ils étaient assis et jouaient avec des femmes qu'ils tenaient sur leurs genoux. Les Russes s'étonnèrent de la conduite des Allemands : « Quel » singulier peuple ! se disaient-ils entre eux ; si nous, » Russes, avions défendu si nonchalamment une telle » place forte, nous n'oserions regarder un honnête » homme en face, et notre tzar ne saurait quel genre de » mort nous infliger. C'était là le présage de la chute » prochaine de la puissance des chevaliers en Livonie. »

[1] Voyez Karamsin, IX, p. 176 (traduction allemande).

[2] « Livoniæ partem, quam serenissimus Sueciæ rex nunc possidet, ad reliquum corpus Livoniæ regni Po-

nais les trouvèrent si clairs que le grand chancelier Zamoiski, voyant que les conditions n'étaient pas remplies, demanda que les chargés d'affaires suédois fussent livrés aux Polonais pour être punis comme parjures. Sigismond lui-même, arrivé en Pologne, refusa de confirmer la cession de l'Esthonie. Néanmoins il fut couronné à Cracovie le 27 décembre 1587, après avoir déclaré que la question de la Livonie suédoise serait ajournée jusqu'à ce qu'il eût hérité du trône de Suède par la mort de son père. Les états de Pologne se contentèrent de cette promesse.

Mais il ne suffisait pas à l'ambition de Jean d'avoir réuni deux royaumes ennemis, il voulut encore concilier deux religions opposées. Il est avéré que les divisions de l'Église firent naître plusieurs tentatives de rapprochement : tel fut l'*intérim* de Charles-Quint, qui fut rejeté en Suède en 1549 [1]. Des hommes savans et pieux s'étaient voués à cette tâche; ils adoptèrent tous, au sujet des abus de l'ancienne Église, le principe que l'abus ne condamne pas l'usage, et ils cherchèrent à prouver combien ce que l'on attaquait avait été d'abord dans l'esprit du pur christianisme. Il n'appartient pas à l'historien de juger en théologien; mais se plaçât-il à ce point de vue, il n'a à faire qu'une observation, elle est de son ressort : c'est que l'expérience prouve précisément le contraire de ce qu'ils avançaient, c'est-à-dire que l'abus détruit toujours l'usage. Rien de plus clair en histoire que la preuve qu'elle fournit, qu'elle se compose essentiellement de personnalités. Ce n'est pas une série de dogmes et de vérités, mais de volontés et d'actes non théoriques, mais pratiques. Ce qui résulte le plus évidemment de son étude, c'est que les meilleures choses se sont abolies pour des siècles par un mauvais usage, et qu'ainsi le fait le plus étonnant dans cette destruction du bien, c'est sa reproduction sous des formes nouvelles et inattendues.

Jean pouvait être regardé comme un seigneur savant : il parlait l'allemand, l'anglais, l'italien, le polonais, comprenait le français, n'était pas étranger au grec, et était tellement exercé dans la langue des Romains qu'il faisait sans préparation de longs discours latins aux envoyés étrangers. La théologie était la science de l'époque; sa captivité lui avait laissé le loisir de s'en occuper. Il lisait de préférence les écrits de George Cassander, qui lui semblaient empreints d'une douce tolérance et étaient remplis de détails sur les usages de l'Église primitive. L'auteur croyait qu'on pouvait, sur la tolérance, opérer la conciliation des différends existans [1]; ce fut pour cette raison que les empereurs Ferdinand I[er] et Maximilien II l'employèrent dans leurs tentatives de médiation. Mais on ferait trop d'honneur au roi Jean si l'on croyait qu'il s'attacha au point important de la question. Il aimait autant que tout autre la pompe de l'Église : il inventa de nouvelles cérémonies pour le culte, des armoiries pour les provinces, des ornemens pour ses châteaux, et il agrandit ses titres. Cependant il se croyait lui-même occupé de recherches sérieuses, comme on peut le voir par les expressions singulières de ses instructions du 19 avril 1573 à ses envoyés, lorsque, après la mort de Sigismond II, il rechercha la couronne de Pologne. Après avoir promis liberté et protection aux Polonais en matière religieuse, le roi ajoute : « En revanche, nous nous réservons de professer tel culte qu'il nous plaira, et nous entendons que ce droit passe intact à nos descendans, d'autant plus que nous ne pouvons savoir quelle religion ils choisiront quand ils seront arrivés à l'âge mûr [2]. »

En fait de culte, il est difficile d'innover; aussi Jean revenait-il de plus en plus à l'ancienne Église, surtout par amour pour son épouse, qui n'avait pas hésité à partager les ennuis de sa captivité. Érik, dans les dernières années de son règne, l'avait déjà accusé de *papisme* [3]. Jean avait repoussé avec chaleur cette

loniæ et magni ducatus Lithuaniæ adjungere tenebitur, pro quo, ut serenissimi regis legati sposponderunt, ita serenissima Anna, regina Poloniæ, cavit cavetque omnibus bonis suis. » — Érik Sparre commença par ces mots son discours aux Polonais au sujet de la Livonie: « *Vestra erit Livonia.* »

[1] Voyez Celsii, *Monumenta*, p. 43, où l'on trouve les opinions que l'archevêque Laurentius Petri et plusieurs autres exprimèrent au sujet de l'*intérim* que Charles avait fait publier. Cet écrit est du 30 mars 1549.

[1] Sa *Consultatio de articulis religionis inter catholicos et protestantes controversis* fut réimprimée à Stockholm en 1577 par les ordres du roi; mais son titre n'indique ni le lieu ni la date de l'impression.

[2] *Bazii inventarium Eccles. svio-goth.*, p. 333.

[3] Le secrétaire Sven Elofsson a entendu ces paroles:

accusation ; il appela même la malédiction divine sur lui et sur ses fils, si elle était fondée. « La reine — écrit le cardinal Stanislas Hosius à Catherine Jagellone, Rome, 1572, — est ici élevée aux nues pour les soins qu'elle prend du salut de l'âme de son mari. Il a déjà exprimé le vœux que quelques jésuites pieux et instruits fussent envoyés en Suède. Toute la ville en parle. » Dans une autre lettre, le cardinal reproche à la reine d'avoir communié sous les deux espèces et lui prescrit les réponses qu'elle doit faire aux remontrances de son mari pour l'amener au sein de la seule véritable Église. Elle devait l'engager d'abord *à rendre au clergé son ancienne autorité et à rétablir le sacrifice de la messe* [1]. Si l'on obtenait cet heureux résultat, l'Église était une mère si indulgente qu'elle pourrait même permettre le calice aux laïques. En 1574, on répéta la même chose, en ajoutant qu'il fallait d'abord voir en Suède quelques symptômes de retour au catholicisme, rétablir ensuite le sacrifice de la messe avec ses cérémonies, et qu'on s'entendrait plus tard au sujet du calice [2]. Dans des lettres du cardinal au roi en date du 7 janvier 1576, le premier se réjouit de ce qu'on met en usage les cérémonies comme le meilleur moyen de revenir aux anciennes croyances, et dans une autre du mois d'octobre 1577, il rend grâce à Dieu de la conversion du roi. Deux jésuites de Louvain, Florentius Feyt et Laurentius Norvegus (le dernier connu en Suède sous le nom de *Kloster Lasse*), arrivèrent en Suède en s'annonçant comme prédicateurs protestans. Le cardinal fondait de grandes espérances sur le dernier [3], qui, étant Norvégien et parlant les langues du Nord, pourrait se faire comprendre du peuple : « Faites tous vos efforts, écrit-il à Jean Herbeft, l'aumônier de la reine, pour avoir une église où vous pourrez prêcher. Exaltez la croyance, déprimez les œuvres qui ne sont pas accompagnées de la foi, proclamez que le Christ seul est médiateur, et que le sacrifice de la croix est le seul qui conduit au salut. Vous ferez croire ainsi qu'on n'a jamais prêché autre chose au temps du catholicisme. » Ce même cardinal regardait tous les moyens comme bons contre les hérétiques. Il conseilla, lorsque Henri de Valois fut élu roi de Pologne, d'endormir les protestans de ce pays par des espérances jusqu'au couronnement [1], car quand même le roi leur aurait promis par serment la liberté du culte, il ne serait pas obligé de leur tenir parole [2].

Il est certain qu'à l'avénement de Jean, l'Église de Suède était dans un désordre complet. Dans les articles traités avec le clergé pendant les années 1569 et 1574, on lui reprocha de conférer les ordres à des écoliers ignorans ; de laisser exercer les fonctions sacerdotales par des meurtriers, des ivrognes et des libertins ; de négliger ses devoirs pour se livrer au commerce et à des soins mondains ; de ne penser aux sermons qu'en entrant dans l'église, et de se contenter alors d'ouvrir au hasard un recueil de sermons (*Postilla*) et d'en lire un chapitre, que le sujet ait ou n'ait pas de rapport avec l'évangile du jour ; de se présenter à l'autel avec des vêtemens sales et déchirés, et de donner le sacrement avec des mains malpropres. — Beaucoup d'églises étaient tombées en ruines ou avaient été détruites ; l'argenterie avait disparu, de sorte qu'on fit usage de vases de terre pour l'administration du sacrement, quoique les prêtres, à en croire les plaintes du roi en 1577, eussent chez eux des cuves pleines d'argent. La noblesse et ceux qui possédaient des dotations retenaient non-seulement les deux tiers des dîmes (ce que la noblesse comptait au nombre de ses priviléges), mais même la portion destinée à l'entretien de l'église et du prêtre. En vain le roi se prononça-t-il contre ces abus, en vain employa-t-il de fortes sommes à la construction ou à la réparation des églises, à l'achat de vases et d'ornemens décens. Il avait coutume d'habiller les prêtres dont l'extérieur annonçait la pauvreté et qui se mettaient sur son passage. Ces soins, en s'étendant même au rétablissement de

[1] « Sacerdotium et sacrificium — nihil est ecclesia matre benignius, si tantopere calix iste cordi est. » (*Stanislai Hosii opera*, Colon., 1584, t. 2, p. 338.)

[2] « Ut missæ sacrificium cum suis cæremoniis restitueretur, ac tum demum de calice deliberatio susciperetur. » (L. c., p. 379.)

[3] « Divinitus id factum esse puto quod venit ad vos Norvegius ille, quem esse virum prudentem ac bene doctum, et non vulgari judicio præditum audio. » (L. c., p. 408.)

[1] « Verum ego, quod suspensos regia majestas animos hæreticorum teneat tantisper dum coronata fuerit, non impedio. » (*Carolo, cardinali Lotharingo epistola*, l. c., p. 350.)

[2] « Non teneri majestatem, ut præstet, etiamsi jurejurando confirmasset. » (*Stanislao Rescio secretario suo epist.*, l. c., p. 353.)

plusieurs couvens, excitèrent l'étonnement général. Celui de Vadstena fut surtout l'objet de la bienveillante générosité du roi et de la reine.

Tout cela nous fait voir qu'on avait fait scission avec l'ancien ordre de choses sans en avoir encore fondé un nouveau. On était plongé dans l'ignorance la plus compacte. Gustave I[er] se défendit toujours d'avoir introduit une nouvelle doctrine. Du vivant de Jean, une grande partie du peuple ne s'était pas encore aperçu des innovations dont il était l'auteur ; il croyait toujours être catholique. Le roi fit valoir cette opinion du peuple auprès du pape, qui demandait le rétablissement immédiat de l'usage du latin dans la messe. Jean voulut maintenir les choses dans leur état : « Le contraire disait-il, serait regardé par le peuple comme une innovation dans le culte catholique [1], auquel presque tout le royaume est attaché [2]. »

Le rite publié par Laurentius Petri ne fut suivi par le clergé qu'en 1571. Ce document nous apprend que les suffrages de la paroisse étaient nécessaires pour la réception d'un prêtre. L'évêque examinait celui qui était proposé et l'ordonnait s'il lui reconnaissait les connaissances requises. On voit aussi que des chapelains étaient attachés aux grandes paroisses qui étaient assez riches pour les entretenir. L'évêque, dans l'examen qu'il faisait subir au jeune adepte, devait surtout s'attacher à découvrir si celui-ci possédait bien la sainte Écriture. On déclara dangereuse l'opinion suivant laquelle il devait suffire à un prédicateur de savoir lire le suédois parce que les prières se faisaient dans la langue maternelle ; il devait aussi avoir fait des études de latin, car on ne parlait que cette langue dans les écoles où on l'enseignait. Aucun instituteur n'était tenu de savoir autre chose que le latin et le suédois ; celui qui voulait apprendre le grec et l'hébreu devait se procurer lui-même des maîtres. Il n'est point parlé d'enseignement universitaire ; mais peu de temps après, le roi Jean en posa les fondemens en rétablissant l'université d'Upsala. Les jeunes gens devaient être divisés en trois ou quatre classes, suivant leur capacité ; les plus anciens écoliers étaient tenus d'enseigner les plus jeunes. L'instituteur devait veiller attentivement à ce que l'instruction de ces derniers ne fût pas négligée : « Personne, est-il dit, ne mérite mieux d'être entretenu honorablement qu'un instituteur assidu et consciencieux, car comme son travail est sans relâche dans son école, il est par cela même toujours pénible et fastidieux. » D'après l'ordre des leçons, on voit que l'école s'ouvrait à cinq heures du matin et que les élèves rentraient chez eux à dix pour dîner. Il y avait les mercredis et samedis répétition générale de ce qu'on avait appris les autres jours ; tous les jours on s'exerçait à l'écriture et au plain-chant ou chant d'église. Les évêques veillaient à ce que le peuple étudiât le catéchisme, et nul ne pouvait communier, s'il ne savait par cœur le *Pater noster*, les *dix commandemens de Dieu* et les articles de foi. Il était permis aux prédicateurs de puiser dans certains sermonnaires s'ils en avaient besoin : « Car beaucoup de personnes qui doivent expliquer et enseigner le précepte sont elles-mêmes peu instruites, pas assez peu néanmoins pour qu'elles ne puissent tirer quelque chose de ce recueil et pour qu'elles ne sachent pas lire la sainte Écriture et d'autres livres utiles. » On devait élever des chaires, qui manquaient à plusieurs églises. Les personnes excommuniées à cause de leurs vices pouvaient assister au sermon, mais elles devaient quitter l'église aussitôt qu'il était terminé ; si elles persistaient à rester, on devait interrompre le service. La plus grande punition infligée par l'Église (elle était en usage depuis les premiers temps du christianisme), c'était de condamner le coupable à rester nu devant la porte de l'église. Il y avait dans tout le royaume sept cathédrales ; à chacune d'elles devaient être attachés un évêque, un prévôt, un curé, un instituteur, un pénitencier et un administrateur des biens de l'Église. L'évêque était élu par les premiers membres du clergé et par d'autres personnes instruites, sur la foi du serment ; sa nomination était confirmée par le roi. Le titre d'évêque fut remis en usage sous le règne de Jean, quoique celui d'*ordinarius* se rencontre souvent dans les réglemens de l'Église.

Le vieux Laurentius Petri, premier archevêque de Suède, mourut au mois d'octobre 1573.

[1] Les paysans avaient oublié que leurs ancêtres ne connaissaient d'autre messe que la messe latine.

[2] « Tum ne hæc regna, quæ alioquin putant magna ex parte esse in religione catholica, animadvertent tam cito in religionem catholicam ritus sibi novos introduci. »

Depuis ce moment Jean pris moins de peine à cacher ses desseins. Il remplaça le défunt par son beau-fils Laurentius Petri Gothus, homme d'un caractère faible et léger, nourri de la lecture des pères de l'Église[1], et par conséquent tenant le milieu entre le protestantisme et le catholicisme, vers lequel le roi inclinait. Le nouvel élu signa dix-sept articles qui contenaient l'approbation du rétablissement des couvens, du culte des saints, des prières pour les morts et du retour aux cérémonies de l'ancienne Église. Il fut installé avec pompe en 1575. On se servit pour la première fois dans cette cérémonie de la *chappe*, de la *mitre* et de la *crosse*, que les évêques de Suède ont conservées, malgré l'opposition du clergé, sur les ordres exprès du roi; on ajouta à ces innovations celle de l'onction. En 1576 on vit arriver en Suède les deux jésuites dont nous avons parlé. De leur propre aveu[2], ils ne dirent rien de la croyance dont ils devaient être les apôtres; ils furent reçus à Stockholm comme de bons chrétiens, méritèrent la considération publique par leur savoir, et ils se firent annoncer par les prêtres protestans eux-mêmes comme devant enseigner dans le nouveau collége dont le roi allait doter la capitale[3]. Tous les clercs de Stockholm reçurent ordre d'assister à leurs leçons. Les nouveaux professeurs citèrent dans ces leçons les écrits des réformateurs, mais de manière à faire ressortir de ces écrits eux-mêmes la réfutation des doctrines qu'ils contenaient. Le roi ouvrit des conférences publiques dans lesquelles il prit lui-même la parole et déclama avec feu contre le pape; puis il permit qu'on le réfutât. Ce seul exemple prouve à quels moyens on eut recours dans cette circonstance. Le secrétaire Jean Henriksson, quoique généralement méprisé, jouit pendant longtemps de la confiance du roi; il était chef de sa chancellerie et fut employé par lui dans plusieurs affaires importantes et secrètes. On disait de lui qu'il *était la tête qui avait conduit le bras* dans l'assassinat d'Érik. Il vivait publiquement avec une femme dont il avait tué le mari. Tous deux reçurent de Pater Laurentius leur pardon et la permission de se marier[1]. L'archevêque entra à ce sujet dans une telle colère qu'il écrivit une lettre authographe au jésuite alors recteur du collége royal de Stockholm pour lui défendre d'en exercer les fonctions, comme prêtre indigne. La demande du roi au pape Grégoire XIII, tendant à ce qu'il fût permis aux prêtres, jusqu'à des temps meilleurs, de lire à voix basse dans la messe catholique les prières aux saints et pour les morts[2], ne prouve pas beaucoup de délicatesse. Cependant il ne faut pas oublier cette remarque de l'histoire, que le pape désapprouva l'hypocrisie des jésuites et conseilla au roi d'embrasser ouvertement et de confesser la foi catholique s'il en avait sérieusement l'intention. Quelques années plus tard, le père Laurentius fut cité à Rome pour y rendre compte de sa conduite au général de l'ordre[3].

La messe et le rituel publiés par Olaus Pe-

[1] Il tint même en qualité d'archevêque des cours publics, à Upsala, sur l'étude des pères de l'Église.

[2] Scriptum magistri Florentii Feyt reversi ex Suecia, anno 1577, *de Statu religionis in regno.* (*Ex archivo arcis S. Angeli.*) On en trouve la copie dans les collections de Nordin.

[3] « Insinuat se pater Laurentius in amicitiam Germanorum, hi enim faciles sunt. Pergit pater ad ministros, sermonem mixit variis de rebus. — Ministri, homines illiterati, promptitudinem latini sermonis et elegantiam mirantur, operam omnem promittunt, miseri laqueum, quo suspendantur postea, sibi contexunt. Adeunt regem, commendant virum. Rex gratam sibi esse commendationem significat; gaudet in sinu rem dextre confectam. Hanc opportunitatem nactus rex, patrem Laurentium in theologia professorem cooptavit, statuens, ut quotquot Holmiæ ministri essent (erant plus minus triginta) patris lectionibus interessent. — Verum cum Sueci (ut vulgo fertur) tardi sint, factum est, ut pater Laurentius non nisi julii mense Stockholmiam lectiones suas auspicatur. Porro cum salutis nostræ inimicus omnem animarum fructum semper impedire contendit, excitavit æmulum quemdam patri Laurentio, Abrahamum (Angermannum) scholæ rectorem, is animum auditorum subventit, et alienos à patre fecit. Progreditur tamen pater, quotquot auditores veniant, insinuat se in familiaritam aliquorum, nunc hunc, nunc illum, dante Deo, ad fidem occulte reducit. » (L. c.)

[1] L'acte de dispense, en date du 6 février 1578, ainsi que la lettre de l'archevêque, du 20 mars de la même année, se trouvent dans *Invent. Eccles. sviogoth.*, p. 418. « Sous le règne du roi Jean, dit Érik Sparre (*Postulata nobilium*), on avait confié à Johannes Henriksson tout ce qu'il y avait d'important. Le peuple n'ignorait pas quelle charge c'était pour un homme. Il mourut des suites de son ivrognerie. »

[2] « Ut catholici sacerdotes modo abstineant ab illis orationibus alta voce recitandis, quæ pertinent ad sanctorum invocationem et ad orationes pro defunctis, ea que submissa voce dici possent, ne quis suspicatur præsentem doctrinam Lutheri esse tollendam, hinc enim magnus rumor et bellum posset excitari. »

[3] Messénius, *Scondia*, VIII, pages 50 et 75.

tri avaient été réimprimés plusieurs fois depuis; ils passèrent peu à peu dans l'usage. Cependant on n'avait pas encore défendu de dire la messe en latin; Gustave l'avait même ordonné afin de ne faire aucune innovation là où elle pourrait occasionner quelques troubles avant que le peuple fût assez éclairé pour demander lui-même à entendre l'office dans sa propre langue. Le réglement de l'Église permettait encore l'usage des psaumes et des prières en latin. La liturgie du roi Jean était écrite dans les deux langues; elle avait été composée par le roi lui-même et par son secrétaire Pierre Fechten, d'après le missel catholique approuvé par le concile de Trente, avec quelques modifications et suppressions[1]. Imprimée sous les yeux des jésuites avec des annotations explicatives qui devaient préparer l'acceptation de la messe comme un *sacrifice*, elle fut publiée en 1576 avec une préface de l'archevêque, qui s'en dit l'auteur. Elle ne fut approuvée que par un évêque, Erasmus Nicolai de Vesterås, ancien premier prédicateur du roi. Mais la résistance qu'on prévoyait fut exploitée par le clergé romain, dans le plan duquel elle entrait. La cour déclara hautement qu'il était du devoir des membres du clergé suédois d'imiter l'exemple donné par l'archevêque, qui était leur père spirituel et dont ils n'étaient que les suffragans. Il paraît que Jean avait la pensée de nommer un patriarche suédois revêtu d'une grande autorité. Plus tard le roi décréta que l'archevêque et le chapitre d'Upsala interviendraient comme le clergé du diocèse dans l'élection des évêques. L'acceptation de cette liturgie fut une des conditions imposées aux clercs qui aspiraient aux honneurs. Il en résulta qu'à la diète de 1577, lorsque les prêtres les plus hardis et les plus fougueux de la capitale eurent été éloignés ainsi que les deux professeurs d'Upsala, tout le reste du clergé, excepté les évêques de Linköping et de Strengnäs et un petit nombre d'autres, se soumit à la liturgie. Les trois autres états y accédèrent bientôt sans difficulté. Dès l'automne précédent, le roi avait expédié à Rome Pontus de La Gardie et Pierre Fechten. Ils firent naufrage dans la Baltique, où le dernier périt. Le premier arriva auprès du saint-père et accomplit sa mission. Jean demanda au pape[1] de vouloir bien ordonner des prières dans tout le monde chrétien pour la restauration de la religion catholique dans le Nord, sans cependant nommer la Suède; de permettre que la messe ne fût célébrée qu'en partie en latin; que les laïques pussent aussi toucher le calice dans la cène; que les évêques fussent jugés par le roi dans les affaires capitales et pour crime de lèse-majesté; qu'aucune prétention ne fût élevée, aucune prise de possession opérée sur les biens de l'Église par la couronne et par les particuliers; que le collége établi à Stockholm et dans lequel on enseignait secrètement la religion catholique fût autorisé, et qu'il fût loisible aux professeurs de porter d'autres vêtemens que l'habit religieux; que les rois Gustave et Érik et tous les nobles morts en dehors du sein de l'Église pussent reposer sans être troublés dans leurs tombeaux. Il réclama aussi le mariage des prêtres, ce qui n'empêcherait pas qu'on excitât au célibat et qu'on le favorisât. Il fit observer au saint-père que le roi pouvait sans inconvénient assister aux cérémonies d'un culte hérétique jusqu'à ce que le catholicisme dominât dans tout le royaume. Ce dernier culte était déjà bien préparé par le rétablissement de la pompe des cérémonies, par celui de plusieurs fêtes qu'on avait supprimées, par l'introduction de la confession et des jeûnes, par la fondation des nouveaux couvens, enfin par l'éducation donnée à la jeune noblesse à Rome et à Vienne, etc.

La cour de Rome était bien éloignée de faire de telles concessions; cependant les négociations ne furent pas rompues, et le jésuite Jean Possevin fut envoyé en Suède, sous le titre de légat de l'empereur, pour convaincre le roi de l'excellence des doctrines catholiques. On dit que le roi Jean embrassa cette religion en sa présence, à Vadstena, en 1578[2]. L'évêque de Linköping, pour avoir appelé le pape antechrist, fut dépouillé de ses ornemens épisco-

[1] « Circa hæc tempora (1576) rex, cum prædicto secretario, novam fabricaverat liturgiam. » (Voyez le rapport des jésuites d'où nous avons tiré des citations.)

[1] « Quæ rex Sueciæ cupit à summo domino nostro obtineantur, ut sine perturbatione Sueciæ restituatur religio catholica. » (*Ex codice manusc. chartaceo*, in-folio, *bibliothecæ vaticanæ*, n° 6218, p. 204 *ad* 208.— Voyez la copie dans les collections de Nordin qui se trouvent à la bibliothèque d'Upsala.)

[2] Messénius, VII, 41; XV, 137; III, 60. — On lui avait donné pour pénitence de jeûner chaque mercredi, parce que c'était un mercredi qu'il avait fait tuer son frère.

paux devant l'autel de sa propre cathédrale. Le diocèse, agrandi, fut confié à Petrus Caroli, ordinarius de Kalmar, jadis indigne apologiste des actions d'Érik XIV et accusé par le peuple d'avoir conseillé le meurtre de Sture. On supprima dans les psaumes toutes les expressions qui étaient contre le pape; le cathéchisme de Luther fut banni des écoles; les saints reçurent de nouveaux reliquaires d'argent. Un abrégé de la loi canonique fut composé pour être suivi dans l'Église de Suède [1]. L'archevêché, devenu vacant en 1579, fut destiné à un catholique [2], et le siége resta quatre ans sans être rempli. Les jésuites s'introduisirent dans le royaume sous toutes sortes de déguisemens : le roi avait dessein de les placer dans la nouvelle université, qui venait d'être transférée d'Upsala à Stockholm. Ils devinrent plus hardis dans leurs sermons; les prêtres de la cour de Sigismond eux-mêmes donnèrent l'exemple, au point que le sénat demanda enfin qu'il fût fait défense aux prêtres polonais de mal parler de la religion, et que les jésuites fussent punis, parce que le bruit courait que le peuple et les soldats parlaient de se rendre justice à eux-mêmes dans le cas où l'autorité ne prendrait pas ses mesures. Beaucoup de jeunes Suédois furent envoyés à l'étranger pour faire leurs études dans les établissemens des jésuites, et la reine Catherine Jagellonica donna dans ce but, par testament, dix mille thalers au séminaire de Braunsberg en Prusse. Cette princesse, à la vertu de laquelle ses ennemis mêmes rendent justice, mourut en 1583; le nouvel archevêque, dans son panégyrique, la proclama heureuse d'avoir vécu et d'être morte dans le sein de la seule véritable Église.

L'ardeur de Jean pour le catholicisme se refroidit depuis cet événement; son zèle avait déjà semblé se ralentir auparavant : il paraît que la non réussite des calculs politiques attachés à la conversion contribua beaucoup à ce changement. Entre autres choses, il avait espéré obtenir par la médiation du pape les duchés de Naples, de Bari et de Rossani, sur lesquels son épouse avait des prétentions du côté de sa mère Bona Sforcia [1]. Cette espérance ne fut pas plus remplie que la promesse faite par le pape de travailler pour la Suède dans la paix qui allait être signée entre la Pologne et la Russie. Elle fut en effet conclue sous la médiation de Possevin en 1582; mais elle maintint les prétentions de la Pologne sur les possessions suédoises de Livonie. On vit bientôt Jean chercher d'autres appuis qu'à Rome et poursuivre même les catholiques. Le curé de Stockholm, Laurent Forssius, qui s'était fait catholique, fut pour cela destitué publiquement et d'une manière aussi humiliante que l'avait été jadis l'évêque de Linköping pour avoir par ses paroles manqué de respect au pape. Les jésuites furent bannis du royaume; leur collége de Stockholm fut dissous et les chaires en furent données à leurs adversaires. Des ordonnances royales menacèrent du bannissement ceux qui avaient embrassé la religion catholique; l'église qu'avaient occupée à Stockholm les fidèles de cette communion fut fermée, mais elle leur fut rendue plus tard à la sollicitation de Sigismond, et lorsqu'il devint roi de Pologne, son père le conjura tendrement de ne pas promettre obéissance au pape. Le roi méditait la fusion de l'Église suédoise avec l'Église romaine, mais il s'en tint à son propre système religieux, dont il croyait que sa nouvelle liturgie était l'expression la plus vraie. Cependant l'opposition contre cette liturgie avait grandi. En 1576 le roi s'était déjà plaint qu'un prêtre nommé Maurice, du diocèse de Skara, avait voulu soulever contre lui le sénat et la noblesse; le prêtre, après avoir subi la question, fut décapité avec plusieurs de ses complices. Il parut en 1580 une

[1] L. c., VII, p. 75.

[2] Magnus Laurentius, neveu des deux derniers archevêques catholiques Johannes et Olaus Magni, était destiné à cette dignité dans l'Église suédoise. Plus tard, Andreas Laurentii (Björnram), évêque de Vexio, fut fait archevêque. Le roi le trouva plus souple que son prédécesseur, qui sur la fin de ses jours rompit complètement avec le roi, et mourut de chagrin.

[1] « Cum autem ille (rex) per eas litteras vestræ beatitudini negotia sua Neapolitanam commendet, vix est, quod ego de ea re, quæ justissima est quæque ad modum cordi est vestræ beatitudini, quidquam amplius scribam, cum præsertim non semel ad illustrissimum cardinalem Comensem de tota rescripserim. » (Lettres de Possevin au pape Grégoire XIII, Stockholm, 9 octobre 1579.) On en trouve la copie dans les collections de Nordin, dans la bibliothèque d'Upsala. Pour parvenir à l'élection de Sigismond comme roi de Pologne, on céda les droits de Jean sur le royaume de Naples ainsi que la créance qui lui était due pour la dot de Catherine Jagellonica, et les 125,000 thalers qu'il avait prêtés au roi de Pologne en se mariant. (Voyez la *Chronique du roi Jean III*, par Ægidius Girs.)

ordonnance qui frappait de confiscation les revenus des prêtres qui ne se soumettaient pas à la liturgie : celle-ci fut publiée et prescrite sous les peines les plus graves ; les prêtres qui ne voulurent pas céder furent destitués, emprisonnés ou bannis. Toute opposition à cette œuvre excitait chez le roi les plus violens accès de colère. On dit qu'il se porta même contre un prêtre incarcéré aux excès les plus déplorables ; il le renversa et le foula aux pieds en criant : « Tu marcheras sur des lions et sur des vipères. » Le crime de ce malheureux (c'était maître (*mäster*) Érik Schepperus, recteur à Stockholm), était d'avoir retiré le consentement qu'il avait d'abord donné à la nouvelle liturgie. Une hernie fut la suite du traitement barbare qu'on lui avait fait souffrir. — Tout le pays se ressentait de la persécution, il se remplissait de troubles et de confusion.

Au milieu de tous ces événemens, la désunion entre Jean et Charles faisait de nouveaux progrès. Le premier indice de cette mésintelligence se trouve dans une lettre datée du 16 octobre 1571 et écrite par le roi, qui avait un an auparavant altéré les monnaies : dans ce but, il faisait acheter ou échanger contre les nouvelles pièces les anciennes, qui étaient à un titre plus élevé. Jean prohiba ce commerce, qu'il aurait voulu faire pour son propre compte. Quoique la navigation fut devenue libre par le traité de Stettin, le roi la soumit à une surveillance active, et pour prouver qu'il était maître de la Baltique, il ne permit pas aux vaisseaux de mouiller dans ses eaux s'ils n'étaient munis d'une licence qu'il délivrait lui-même. Charles fit diriger ses vaisseaux, porteurs de papiers écrits et signés de sa main, à Narva ; le roi ordonna de les capturer, et ils ne furent restitués au duc qu'après une correspondance animée. Le partage de leur héritage, qu'Érik, après l'incarcération de Jean, avait ajourné sous prétexte d'attendre la majorité de Charles, était une source bien autrement grave de discorde entre les frères. Nous avons déjà parlé de la légitimité douteuse des *biens patrimoniaux* d'Érik, qui avait permis qu'ils fussent l'objet d'une enquête, permission que la noblesse n'avait pas négligé d'exploiter ; mais il changea bientôt de système et fit des réclamations à la noblesse. On ordonna la continuation des recherches annoncées pendant le règne de Gustave au sujet du droit de la noblesse, de demander la restitution de ces biens. On donnait pour motif que tous les biens dont les familles étaient rentrées en possession contre le texte du *recess* de Vesterås appartenaient à la couronne ; que c'était pour cela qu'Érik lui-même, en 1564, avait fait rayer des tableaux du cadastre ces biens laissés par Gustave, et les avait fait inscrire comme appartenant à la couronne. Mais deux ans plus tard tout cela fut changé, et ces terres furent de nouveau déclarées faire partie de l'héritage des fils du vieux roi. Il paraît que cette nouvelle interprétation ne fut adoptée que pour éblouir et faire passer d'autres prétentions qu'on avait dessein d'élever contre la noblesse[1]. Le conseil en fut donné par Rasmus Ludviksson, procureur de la couronne, dans la question de la réduction pendant les règnes d'Érik et de Gustave. C'était l'homme de son temps le plus versé dans les documens du royaume et les généalogies des familles. Il a bien mérité de son pays en laissant des chroniques sur le gouvernement de ces deux rois ; mais il était sans conscience, recevait des deux mains et se vendait au plus offrant. Sous le règne d'Érik XIV, il fut accusé d'avoir falsifié des documens, et il fut condamné à mort[2] ; cependant la sentence ne fut pas exécutée, et il sut encore se rendre nécessaire : il parvint à amener les deux frères à un partage le 27 juin 1572. Ce fut alors que Jean et Charles s'approprièrent la part du prince Magnus, dont la santé était altérée. Charles était très-mécontent de son lot ; on l'entendit se plaindre que Jean eût retenu quelques milliers d'hemmans, dont cinq cents avaient déjà été donnés à la noblesse. Jean de son côté voulait que tous les hemmans taxés que Charles avait

[1] Les observations que Rasmus Ludviksson fit contre les biens héréditaires que la noblesse avait enlevés à l'Église se fondent surtout sur cette circonstance, que la première avait étendu ses réclamations au delà du terme de 1454, ou plutôt de 1453, époque à laquelle commença la restitution (*räfst*) de Charles Knutsson. (Voyez la relation d'Örnhelm relative aux biens de l'Église). Nous avons indiqué les circonstances qui avaient déterminé Gustave lui-même à dépasser ce terme.

[2] Le 26 décembre 1567, parce qu'il avait falsifié l'inventaire des biens appartenant aux seigneurs danois qui se trouvaient dans le royaume et dont la séquestration avait été ordonnée. Lorsque le roi investissait quelqu'un d'un bien, il lui arrivait souvent d'expédier un acte de dotation de la même terre à une autre personne. (Voyez le *Livre des jugemens du roi Érik*, p. 239.)

achetés des paysans fussent regardés, s'ils étaient dans le duché de ce dernier, comme appartenant à la couronne, et il agit d'après ce principe.

Ainsi on trouve les terres que nous avons mentionnées et sur lesquelles le roi faisait élever des bestiaux (*afvelsgårdar*) [1], où l'on entretenait beaucoup de personnes oisives, affermées aujourd'hui comme *hemmans* royaux, avec droit de propriété héréditaire en faveur du possesseur [2]. En 1582, quelques prévôts et employés ayant annoncé aux paysans, en recevant leurs dons, qu'on leur retirerait les hemmans qu'ils avaient pris à ferme pour les donner à d'autres « s'ils cherchaient plus à forcer la terre à produire qu'à la bien cultiver, » Jean déclara que tous les paysans demeurant sur des hemmans héréditaires ou sur ceux de l'Église et de la couronne pouvaient en acquérir la propriété absolue en payant une rente annuelle. Cette proposition cependant n'eut pas une grande popularité; on trouve au contraire qu'elle excita la défiance des paysans : d'abord, parce qu'il fallait payer comptant; ensuite, parce que les conventions de cette nature avec la couronne n'offraient pas assez de garanties. Les paysans avaient bien jugé. Une fois parvenu au pouvoir, Charles ne suivit, quant aux biens héréditaires, d'autre règle que les cadastres de son père et il s'appropria ainsi tous les biens vendus et même ceux que la noblesse s'était fait adjuger par jugement.

Les droits du roi et ceux des princes devaient produire d'autant plus sûrement des sujets de contestation, que cette matière avait été déjà très-embrouillée du temps de Jean. Il avait publiquement désapprouvé, en 1561, les restrictions apportées la même année au pouvoir des princes, et dans l'énumération des griefs sur lesquels on fondait la déposition d'Érik, les articles d'Arboga avaient été qualifiés de durs et d'insupportables. Dans la confirmation que Charles avait reçue bientôt après pour son duché, il est dit qu'Érik avait imposé à ses frères des conditions contraires au testament de leur père. Ce furent ces réclamations qui firent réintégrer le prince Charles dans tous ses droits. C'était à lui que Jean devait en grande partie la couronne; il était donc difficile au nouveau roi, dans de telles conjonctures, de ne pas permettre une interprétation du testament favorable aux intérêts de son frère : aussi le roi ne refusa-t-il pas de lui faire des concessions particulières. En compensation de l'argent que le père avait laissé, Charles reçut 5,000 marcs d'argent en lingots; son duché s'agrandit des districts de Vassbo et de Valla en Vestrogothie, de plus le roi lui confia en en 1571 l'administration de toutes les possessions suédoises en Livonie. Mais Charles demandait à être indemnisé pour tout le temps qu'il n'avait pas joui des revenus de son duché, et s'il se relâcha de ses prétentions, il n'en fut que plus opiniâtre à demander le gouvernement de la préfecture et le château de Strömsholm, comme Gustave l'avait ordonné de vive voix : d'ailleurs, d'après le testament, cette préfecture appartenait à son duché. Il est vrai que Charles reçut des indemnités en argent, mais il insista pour que ses droits fussent rigoureusement reconnus, et il finit par menacer le roi de les faire valoir par les armes; il alla une fois jusqu'à faire saisir toute la recette du district qui composait le *län* de Strömsholm [1]. La mission qu'on voulait lui confier en Livonie éveilla en lui le soupçon qu'on voulait se décharger sur lui de tout le fardeau de la guerre contre les Russes et le rendre responsable des événemens; aussi ne se pressa-t-il point de s'y rendre. Le roi, dont toutes les négociations révèlent les embarras financiers, lui proposa de lui vendre une partie de ce pays, qu'il fallait préalablement arracher des mains de l'ennemi qui l'occupait [2]. Mais quand la fortune de La Gardie y

[1] Elles sont ainsi nommées parce le roi les cultivait avec des bestiaux élevés sur ces terres même. On voit que les prêtres furent obligés de prendre des veaux pour les élever dans leurs terres. Pour le couronnement du roi Jean, on demanda le relevé de tout le bétail que possédait le clergé de l'Upland. (Voyez les *Archives du royaume* du 12 novembre 1569.)

[2] Voyez les *Archives du royaume*, juin 1576.

[1] Charles avait reçu les districts de Vassbo et de Valla comme une indemnité pour Strömsholm. Des différends relatifs à Tynnelsö, qu'il réclamait en s'appuyant du testament, semblent avoir fait revivre la question de Strömsholm.

[2] Mémoire au roi, envoyé par Sven Elofsson, secrétaire de Charles. (Voyez les *Archives du royaume* du 4 mai 1574.) Le 26 mai 1581, il offrit au duc, comme fiefs de la couronne de Suède, Narva, Lode, Léal, Pernau, Hampal, « si l'on pouvait les conquérir. » Le duc devait y jouir des mêmes droits que dans son duché. Bientôt après, avant la fin de l'année, Charles Henriksson Horn et Pontus de La Gardie s'emparèrent de Lode, de Léal, de Vichel, de Hapsal, de Narva, de Wittensten et de toute l'Ingrie, ainsi que des forte-

eut fait triompher les armes de la Suède, il n'en voulut plus entendre parler. Lorsque Jean rechercha la couronne de Pologne, comme un moyen de faire cesser la contestation relative à la possession de la Livonie, Charles lui proposa de la lui livrer comme fief de la Pologne [1]. Le roi reçut mal cette proposition, et il craignit même pour sa sûreté personnelle, croyant son frère prêt à prendre les armes contre lui. Ainsi la Livonie était une source de querelles entre Charles et Jean, comme elle l'avait été jadis entre Jean et Érik.

Le testament de Gustave était rempli d'obscurité sur la question des droits royaux et surtout pour ce qui concernait ceux des princes. D'un côté, il est bien dit que ceux-ci n'ont pas le droit de se séparer, non plus que leurs fiefs, de la couronne de la Suède, et qu'ils doivent rester fidèles au roi et lui fournir autant de soldats qu'il leur sera possible; ils sont même appelés sujets. Mais d'un autre côté, le roi dit que les duchés doivent leur être livrés avec leurs appartenances et revenus, « tels que nous et la couronne les avons possédés, sans aucune exception; » et il ajoute : « Nos chers fils, non-seulement celui qui monte sur le trône, mais aussi les princes et leurs descendans, ne doivent entreprendre, décider ou résoudre aucune affaire d'où puisse dépendre le salut du royaume, tels que questions de guerre ou de paix, alliances, traités ou autres choses qui intéressent l'État, sans avoir préalablement reçu les conseils et l'assentiment des principaux des états et sans que tout se soit fait d'un accord unanime. » Il est bien difficile de désigner une corégence en termes plus clairs, d'autant plus que chaque frère avait le droit de prendre un parti s'il en prévoyait un plus grand avantage pour le royaume et que le temps manquât pour une délibération en commun. Le vieux roi exhorte, prie ses fidèles sujets et leur ordonne même d'entretenir la concorde parmi eux. Les princes doivent répondre devant les états et tous les habitans de la Suède de leur gestion, et s'il s'élève quelque différend entre eux, ils doivent le faire juger par les principaux Suédois qu'ils auront choisis. En un mot, Gustave Wasa, flottant entre la crainte et l'espoir, et éclairé par les pressentimens de l'avenir, comme cela arrive souvent aux esprits de cette trempe, confia à tous ses fils le soin d'achever son ouvrage, et le temps n'était pas éloigné en effet où le plus capable devait seul en être chargé.

Charles agit toujours comme si cette responsabilité commune créée par le testament existait par elle-même; il envoya à Jean ses lettres dans lesquelles celui-ci le qualifiait de prince héritier de son royaume, en disant que « la Suède n'était pas plus la possession particulière de Jean que celle des autres princes héréditaires. »

La question la plus importante par ses résultats fut celle de savoir « si l'équipement des cavaliers dans le duché devait être aux *frais du* duc ou aux frais du roi. »

Le roi avait considérablement modéré cette charge d'équipement, et presque jamais il ne passait de revues (*vapensyn*). Il offrit à la noblesse d'acheter l'exemption définitive pour de l'argent; mais cette proposition n'eut pas de suites. Il lui reprocha de s'emparer des rentes des hemmans, qui étaient destinés à entretenir les cavaliers de la couronne. On a des exemples de paysans qui, sous son règne, ont acquis les droits des terres seigneuriales; mais en général, il veillait si sévèrement aux priviléges de la noblesse, que des biens apportés en dote aux roturiers par des femmes nobles furent déclarés acquis à la couronne. La position de la noblesse vis-à-vis des princes héréditaires a provoqué en Suède le premier examen des rapports des pouvoirs de l'État entre eux, et l'ouvrage d'Érik Sparre, *Pro rege, lege* et *grege* [1], est le premier écrit

resses qui la couvraient. Jean en avertit Charles et lui demande de nouvelles troupes, mais il n'est plus question de l'offre qu'il lui avait faite.

[1] Lettre expédiée à Jean par Sven Elofsson, secrétaire de Charles. (Voyez les *Archives du duc Charles*, 1574.) Charles ne pensait pas à ses intérêts seulement, comme le prouve une autre proposition à Jean, en 1592, pour mettre un terme aux différends avec la Pologne au sujet de la Livonie, de sorte que Sigismond reçut ce que la Suède y possédait sous la suzeraineté de la Pologne et comme possession héréditaire; cependant un roi de Suède ne pouvait prendre le fief qu'en qualité de duc de Livonie. Ce moyen était plus avantageux que la guerre qu'on craignait avec la Pologne au sujet de cette province. (Voyez les *Archives du royaume* de 1582.)

[1] Tous les actes de succession de Gustave constatent que les droits qu'on appelle *regalier* sont maintenus au roi et à la couronne. On dit que cet écrit a été imprimé; mais d'après ce qui est parvenu à ma connaissance, personne, pas même Warmholtz, ne l'a vu que manuscrit. — Érik Sparre, né en 1550, était fils de

sur la constitution suédoise. La pensée principale : « Qu'est-ce que le droit légal du roi avec le consentement du peuple ? » n'existe encore qu'en germe ; on la voit poindre, cependant, telle que l'a comprise un des plus grands seigneurs de la Suède et en même temps le plus instruit.

L'auteur, qui parcourt toutes les résolutions prises pendant le règne du roi Gustave, au sujet de la succession[1], cherche à prouver que ni celles-ci, ni les titres de fiefs des ducs, ni le testament du roi ne confèrent ni ne peuvent conférer aucun des droits ou aucune des attributions (*regalier*) qui appartiennent à la couronne, parce qu'une telle cession était contraire à la *Loi suédoise*. C'était déjà le gant jeté au roi par la noblesse et ramassé cent ans plus tard par Charles XI ; le combat s'était engagé en quelque sorte dès le règne de Jean, et la lutte avait pris une tournure imprévue. Les principes mis en avant séduisirent d'abord le roi, malgré leur couleur aristocratique. Cet écrit n'était qu'un plaidoyer en faveur de son ordonnance des droits royaux sur le duché, ordonnance publiée à la diète de 1582 ; il la fit confirmer par le sénat et la noblesse, approuvant ainsi la conclusion d'Érik Sparre, que l'acte de succession et le testament à l'avantage des princes, eussent-ils empiété sur les droits, il appartenait à celui qui avait fait la loi de l'expliquer, c'est-à-dire au roi, mais avec le concours du sénat et de la noblesse. Qui devait décider d'ailleurs dans de semblables questions ? Les rois Christian et Charles ne s'étaient-ils pas présentés à Kalmar devant le tribunal du sénat ? — C'était l'exemple qu'on offrait, mais il était dangereux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les attributions de la couronne (*regalier*), en Suède, sont expliquées par le droit fédéral d'Allemagne, ou la *Loi des empereurs*, comme on l'appelle. La noblesse du duché, dans la question de l'équipement des cavaliers, est comparée à la noblesse immédiate de l'empire, qui ne doit porter les armes que pour le chef de l'empire, quoique demeurant en partie sur des terres qui appartiennent à des princes régnans. Ce qui ressort évidemment de cet écrit, c'est que l'auteur a voulu élever les principaux nobles sur la même ligne que les ducs, autant qu'il était possible ; mais le dessein d'Érik était d'abaisser ceux-ci au niveau des nobles lorsqu'il créa en Suède des comtes et des barons avec des fiefs héréditaires.

Il y a un autre livre non moins remarquable, qui peint la noblesse suédoise de cette époque, c'est l'*OEconomia*, ou livre de ménage pour les jeunes nobles[1], composé par le comte Pierre Brahe, ancien drots de Suède ; il s'exprime ainsi sur le but qu'il s'est proposé : « Grand nombre de personnes, chez différens peuples, ont bâti des systèmes divers pour donner aux enfans des seigneurs une éducation solide et savante, qui pût se terminer avant leur âge mûr, afin qu'ils fussent en état de gouverner leur maison et de diriger leurs hemmans ; comme nous n'avons dans notre langue aucun ouvrage de ce genre (ce qui a malheureusement été cause qu'on a négligé l'éducation de beaucoup de jeunes nobles qui, instruits avec soin, auraient pu acquérir une grande autorité dans notre patrie), j'ai entrepris d'en faire un bref et simple, de sorte que ceux qui ont envie de s'instruire sans y employer beaucoup de temps puissent le parcourir promptement et retenir néanmoins ce qu'il renferme d'essentiel. Chacun y ajoutera ses réflexions selon sa capacité ou ses besoins. » L'auteur conduit son élève dans toutes les circonstances de la vie, dans les voyages, à la cour, à la guerre, dans les emplois civils, enfin jusqu'à l'autel et dans son intérieur. Les préceptes moraux qu'il trace sont tirés de la sainte Écriture et des ouvrages des anciens Romains ; il prend ses

Lars Siggesson Sparre, riksmarsk, ami et frère d'armes de Gustave. Il fut sénateur et vice-chancelier en 1582. C'était certainement le plus instruit des nobles de ce temps. Il correspondait avec les savans étrangers, surtout avec Daniel Chytræus, qui a employé pour son *Chronicon saxoniæ* les renseignemens que Sparre lui avait communiqués. Le roi Jacques II d'Écosse nomma Érik Sparre baron, à cause de ses talens et de sa parenté avec la maison royale. Il en avertit le roi Jean dans une lettre en date du 23 juin 1583. Lorsque Jean, en 1590, fit emprisonner Sparre, celui-ci déchira en sa présence son diplôme de baron écossais.

[1] Il parle avec étonnement des premiers actes de succession d'Örebro, en 1540, comme étant faits sans l'assentiment des états. Il les dépeint comme exécutés avec des cérémonies étranges inventées par un enthousiaste plein de légèreté, Conrad de Pyhy.

[1] Imprimé à Wisingsborg (château de l'île de Wisingsö, dans le lac Wettern), en 1687, par les soins de son petit-fils pierre Brahe le cadet, qui était drots lui-même. Les jésuites de Stockholm, dans les lettres qu'ils écrivaient à Rome, disent du vieux comte Peder (Pierre) Brahe : « *Vir ad catholicam religionem valde propensus.* » Il existe des lettres qui lui furent adressées par le cardinal Hosius.

conseils pour l'économie domestique dans des proverbes et des axiomes encore vivans dans la bouche des paysans suédois. Il peint l'ancien seigneur de Suède au milieu de ses domestiques, de ses sujets, de ses champs, de ses prairies, occupé de soins divers, suivant les saisons et les jours, depuis le lundi, lorsqu'il rend lui-même la justice dans sa grande salle d'audience, qu'il examine toutes les affaires portées devant lui et qu'il règle les travaux de la semaine, jusqu'au dimanche, où il entend la messe et le sermon, étudie la sainte Écriture et enseigne à ses serviteurs les préceptes qu'ils doivent pratiquer pour arriver à une conduite irréprochable. Ce livre moral respire une simplicité toute patriarcale. L'auteur était neveu de Gustave Wasa, et il a légué avec respect et admiration le portrait de ce grand homme à la postérité; cependant il n'a pas caché le désir qu'il éprouva de voir revivre le vieux bon temps de l'Union de Kalmar. Suivant lui, ce fut d'abord par la tyrannie de Christian que disparurent ces jours fortunés qui ne sont plus revenus; il plaint la noblesse, qui n'a plus qu'un faible souvenir de sa prospérité passée. Voici ses propres paroles : « Il y a peu de personnes qui se rappellent le temps où les seigneurs, nobles ou prélats, régnaient en rois sur leurs paysans, où chacun équipait des cavaliers suivant son bon plaisir ou sa commodité, où l'on avait le temps de s'armer et de se préparer à la guerre dans le cas même où il fallait franchir les frontières. La couronne indemnisait le cavalier pour les accidens qui pouvaient survenir à lui ou à son cheval. Alors les sénateurs et les grands seigneurs jouissaient de revenus considérables, tant de la part du gouvernement que de celle du pays même; ils avaient la juridiction des juges de district et des sénéchaux. — Depuis soixante ans, dit-il (et il faut remarquer que c'est à partir de la première année du règne de Gustave Ier), nous sommes privés de ces droits, et l'équipement des cavaliers a eu lieu arbitrairement à différentes époques jusqu'à ce que le roi Jean ait restreint cette obligation et donné sa parole royale que tous les Suédois et surtout la noblesse seront satisfaits de son gouvernement. Les priviléges de ce roi ainsi que les anciens droits étaient assurément bien précieux, mais ils ne pouvaient empêcher la chute de la noblesse depuis que le luxe introduit et mis en honneur par le tyran Érik avait rendu le service de la cour plus coûteux. Aujourd'hui, continue-t-il, les pieds et les mains doivent être emprisonnés dans la soie et le velours; la magnificence éclate dans le costume des femmes; les tables sont chargées de vins délicats, de fruits étrangers, de mets recherchés; puis l'étiquette veut qu'on ait des serviteurs habillés à la manière allemande, quoique nos revenus ne répondent pas à ces dépenses, surtout depuis que les domaines des nobles se divisent par le partage entre leurs héritiers. Il est impossible qu'à la longue la noblesse ne perde pas sa puissance. »

Nous laisserons de côté les démêlés peu importans du roi et du duc (celui-ci par exemple ne voulait ni se soumettre pour ses villes à payer le droit de douane exorbitant imposé par le roi, ni acquitter les contributions de son duché sans y avoir préalablement donné son consentement), et nous porterons notre attention sur les graves questions qui furent agitées. De ce nombre était celle du droit de rendre la justice; Charles le réclamait pour son duché dans les affaires civiles et dans celles de l'Église. On voit ici la noblesse intervenir entre les parties. Un comte pouvait nommer le juge de *district* dans son comté : le roi refusa positivement à son frère la nomination de sénéchaux dans son duché. Il est vrai que la législation était entre les mains de la noblesse, qui considérait les places de juges comme sa propriété; elle levait aussi des impôts sur ses vassaux, et ces anciennes coutumes avaient été confirmées en grande partie par les priviléges du roi Jean. Les grands se conduisaient en souverains dans leurs châteaux, et le duc Magnus de Saxe, dans son fief situé en Upland, ne fut pas le seul seigneur qui traita les paysans à peu près comme des serfs et qui brava le roi lui-même. Des hommes tels que le comte Axel Leyonhufvud se permettaient tout vis-à-vis de la couronne, de leurs vassaux et même de ceux qui ne l'étaient pas[1]. Charles pensait autrement que son frère, et le roi fut obligé de lui rappeler que les priviléges de la noblesse étaient aussi en vigueur dans le duché[2]. Mais si l'harmonie était rompue entre

[1] Voyez Fryxell, *Berättelser i svenska historien*, IV dels.

[2] Discours du roi à l'occasion de la réponse du duc Charles sur les articles à lui communiqués par le sénat, août 1586. (Voyez les *Archives du règne de Jean.*) — Charles, le 16 mai 1586, écrivait à Hogenskild Bjelke : « Malgré les priviléges que mon

les deux frères au sujet de la juridiction civile, comment aurait-elle pu subsister lorsqu'il s'agissait de l'Église ; que Jean exigeait avant tout que Charles se soumît aux innovations qu'il avait introduites dans le culte, et que Charles répondait qu'il ne céderait sur rien de ce qui porterait atteinte à la base fondamentale de la religion telle que son père l'avait posée, qu'enfin il n'oublierait jamais que ce dernier l'avait confiée, par son testament, à la garde des rois de Suède ses successeurs ? — Tous les efforts du sénat pour rapprocher les deux frères furent infructueux. Le roi ordonna le rétablissement de la liturgie dans toute l'étendue du royaume ; le duc en proscrivit l'usage dans son duché : il voulait s'en tenir aux réglemens de l'Église de 1571. Il était soutenu par son clergé ; il accueillit et employa les victimes de leur persévérance dans la doctrine de Luther, « parce que nous tenons à la religion qu'ils professent, » écrit-il au roi [1]. L'évêque de Linköping, destitué par Jean, fut nommé par Charles curé de Nyköping. Les théologiens d'Upsala, dont cinq furent persécutés et emprisonnés, obtinrent la protection spéciale du duc, et l'un d'eux, Petrus Jonæ, fut promu par lui à l'évêché de Strengnäs. Tous les membres du clergé de la capitale, qui s'étaient opposés à l'adoption de la liturgie, ne purent se soustraire à la colère du roi qu'en cherchant un asile auprès du duc ; et le plus véhément d'entre eux, Abraham Angermannus, que le roi voulut un jour arracher de vive force des mains de son frère, fut envoyé aux frais de celui-ci en Allemagne, et il y publia ses brochures contre les innovations du roi Jean [2]. Beaucoup de ceux qui avaient donné leur consentement aux changemens introduits dans le culte le retirèrent quand ils crurent découvrir dans la conduite du roi le désir d'implanter la religion catholique en Suède. On fit courir le bruit que l'archevêque Laurentius Petri Gothus et plusieurs autres partisans de la liturgie étaient morts dans le plus grand repentir. On vit des prêtres avec des femmes et des enfans chercher un refuge auprès du prince Charles. En 1587 la guerre civile était sur le point d'éclater ; elle ne fut conjurée que par la déférence de Charles presque sur tous les points lorsqu'il se réconcilia avec le roi à Vadstena : il laissa à la décision du clergé tout ce qui touchait à la religion ; un synode tenu à Strengnäs condamna la liturgie. Le roi, furieux, qualifia dans une lettre les prêtres de *bêtes ignares*, de *suppôts de Satan* et *membres de l'enfer*, qu'il déclara mettre *hors la loi* dans tout le royaume [1].

Le *Livre rouge* (on appela ainsi la liturgie de Jean) a sans doute accéléré le sort d'Érik XIV ; il donnait aux divisions de Jean et de Charles la tournure la plus fâcheuse. On vit dans le dernier le défenseur de la religion, *la colonne de l'édifice* élevé par son père : il l'était en effet, et il agissait en conséquence. La querelle qui divisait les deux frères n'était autre que celle qui divisait le monde : que Jean chancelât, sa cause était perdue, mais non celle de son frère, qui, la lutte une fois engagée, avait un fonds d'indépendance assez fort pour le trône qui devait un jour sauver le protestantisme en Europe [2]. — Nous touchons aux symptômes d'une révolution qui doit se porter au loin dans toutes les directions et qui doit fixer le sort de la Suède ; beaucoup de victimes tomberont de part et d'autre : la mort les choisira surtout parmi ceux qui auront bâti leur édifice sur l'abîme qui va s'ouvrir.

Leur conduite est remarquable en ce que

frère a accordés à la noblesse et que moi-même j'ai confirmés, vous et beaucoup d'autres vous cherchez encore à en créer de nouveaux. Les privilèges de la noblesse ne contiennent pas un mot qui dispense les paysans de contribuer au soulagement des charges de l'État. »

[1] Lettre du prince Charles au roi, pour solliciter la grâce de Petrus Jonæ et celle d'Abraham Angermannus, en date du 4 octobre 1581. (Voyez les *Archives du royaume* relativement au duc Charles.)

[2] Le 2 juin 1587, le duc Charles écrivait à Abraham de partir pour Wittenberg, Leipzig et Helmstadt, à l'effet de recueillir l'avis des théologiens sur la liturgie. Dans une lettre du 13 avril 1581, le duc approuve la conduite sage et chrétienne du clergé du diocèse de Strengnas, qui envoyait des personnes capables en Allemagne pour étudier, puisqu'elles ne pouvaient se procurer une bonne instruction en Suède et que les persécutions leur en rendaient le séjour difficile.

[1] Lettres patentes contre le clergé du duché de Kalmar, 12 février 1588, imprimées dans les supplémens à la *Chronique rimée de Charles IX*, p. 203. On voit dans les articles relatifs à l'Église que le duc décréta à Örebro en 1586 que la partie de la dîme dont on n'avait pas disposé devait être appliquée à l'entretien des étudians, et que les veuves des prêtres devaient jouir des revenus de la paroisse une année après la mort de leurs maris.

[2] Ceci n'a point besoin de note : il n'est que trop vrai que Gustave-Adolphe a rendu d'éminens services au protestantisme. (*Note de l'éditeur.*)

l'histoire nous la représente toujours invariable : sans indépendance, ils cherchent un appui dans l'équilibre factice de forces opposées ; sans conviction qui leur soit propre, ils semblent vouloir construire en recueillant au hasard quelques principes et des conclusions controuvées ; et lorsque cette conduite n'a pour se soutenir aucun appui intérieur, ils remplacent ce qui leur manque par une grande opinion de leur personnalité. Au reste l'incohérence de leurs vues résulte de leur fausse position ; leur politique saute aux yeux : de bons moyens avec un but mauvais, ou un but louable avec de mauvais moyens. — C'est la génération qui mûrit des révolutions et qui s'en étonne.

Quels projets étonnans Jean ne fonda-t-il pas sur le système qu'il avait embrassé ? Et il n'était pas le seul à caresser de chimériques espérances. Son conseil se berçait-il d'illusions moins exagérées quoique dans un autre sens ? Les grands pouvaient-ils oublier qu'on avait une nouvelle Union en Suède ? Et cette couronne de Pologne qu'on avait eue si longtemps en perspective dans la maison de Jean [1], on la saisit enfin. Les seigneurs, qui avaient travaillé à ce résultat, avaient les yeux fixés sur les avantages que leur offrait l'avenir dans l'absence d'un roi séparé de ses sujets par la religion. L'ancienne hiérarchie serrait ses rangs ; les aristocrates étaient à leurs postes pour fonder leur puissance avec ou contre elle. La Pologne n'était-elle pas un royaume électif ? Que ne serait-ce point si la Suède reprenait cette forme ? — Les Polonais appelaient toujours Sigismond roi de Suède par *élection*.

Jean, à la fois inconstant et opiniâtre, faible et violent, laissa prendre trop d'influence à ceux qui l'entouraient. Une année s'était à peine écoulée depuis que Catherine Jagellonica avait quitté la terre, et le roi, pour dissiper ses tristes pensées, comme il le dit lui-même, avait déjà jeté les yeux sur les filles du pays. Son choix à la fin se fixa sur Gunnila Bjelke, âgée de seize ans, fille du sénateur Jean Bjelke. Ses noces furent célébrées avec beaucoup de solennité, au château de Vesterås, le 21 février 1585. La nouvelle épouse exerça une influence toute nouvelle, et les catholiques sentirent qu'ils avaient perdu leur appui : la jeune reine favorisa leurs adversaires [1] pendant que le roi tâchait de marcher entre les deux partis, mais il ne marchait que par saccades. Cette union l'avait brouillé avec toute sa maison. Les enfans de son premier lit, Sigismond et Anne, ne pouvaient voir avec plaisir l'ancienne dame d'honneur de leur mère, aujourd'hui leur belle-mère et leur reine. Les sœurs du roi exprimèrent énergiquement leur mécontentement dans les lettres qu'elles lui écrivirent. Les réponses qu'elles reçurent étaient conçues en termes encore plus violens. Charles, qui s'était opposé à ce mariage, n'assista pas aux noces. Le sénat et les anciennes familles, avec lesquelles Jean se lia pour lors plus étroitement, augmentèrent en crédit.

Ce changement de situation forme l'objet des plaintes amères de Charles « sur de faux amis ; » il se manifeste d'ailleurs par les soupçons toujours croissans entre les deux frères, soupçons qui furent poussés si loin que Jean, dans un voyage en 1585, étant obligé de traverser le duché, le fit avec autant de rapidité que s'il avait craint d'être arrêté[2], et de l'avis du sénat il ne permit pas à son fils de chasser[3], parce que le prince Charles pouvait lui tendre des embûches. Le duc, de son côté, ne voulut pas se rendre sans sauf-conduit à l'entrevue de Vadstena au mois de février 1587. Dans une autre occasion, il avait dit qu'il ne fallait pas s'étonner d'une telle prudence, parce qu'il était accusé d'avoir porté atteinte aux droits de sa majesté (*regalier*), « crime que les frères, comme le prouve l'histoire, n'ont jamais pardonné à leurs frères, ni les pères à leurs enfans.[4] » Cette liaison avec les grands donnait momentanément à Jean assez de force pour qu'il pût dicter la loi à son frère dans cette entrevue, excepté pour ce qui concernait la religion.

Cette influence n'est pas moins sensible dans l'élection du roi de Pologne. Les premières

[1] Comme le roi Jean intriguait par lui-même pour le trône de Pologne, le sénat, dans un mémoire en date du 14 avril 1573, émet l'opinion que tous les efforts devaient avoir pour but de faire tomber l'élection sur sa majesté elle-même. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[1] « Adversarii Gunilam habuere patronam, ut catholici prius Catharinam. (Messénius, VII, p. 73.)

[2] Charles reproche ces soupçons au roi dans une de ses lettres.

[3] Werwing, t. 1, p. 55. Charles avait coutume d'envoyer à Sigismond des chiens de chasse.

[4] Réponse à Jean en date du 10 septembre 1575. (Voyez les *Archives* relatives au duc Charles.)

nouvelles d'un tour favorable[1] furent reçues avec de grands transports à la cour de Jean; une ambassade suédoise fut envoyée en Pologne. On ne consulta pas les états pour cette affaire. Le duc Charles donna la nouvelle assurance qu'on réclamait de lui, d'être dans tous les cas fidèle à Sigismond, prince royal de Suède; il y mit seulement pour condition qu'on ne céderait pas l'Esthonie. Les demandes des Polonais sur cette question, la contre-élection de l'archiduc Maximilien, dont il fallut soumettre les partisans par la force des armes, la crainte de laisser son fils à la merci d'un peuple étranger et turbulent, produisirent une telle impression dans l'esprit de Jean, qu'il répondit à l'envoyé de Pologne, qui venait l'informer du résultat de l'élection, par un refus auquel Sigismond accéda volontiers[2]. Jean se plaignit même plus tard de ce que le sénat avait employé des moines et des prêtres pour vaincre sa résistance. Son irrésolution fut enfin fixée par le retour de Pologne d'Érik Sparre. Celui-ci prit la conduite de cette affaire; il promit l'Esthonie à la Pologne, tout en persuadant aux Suédois qu'on n'avait rien promis. Il était aussi l'auteur des statuts de Kalmar relatifs au gouvernement des deux États[3], et il les présenta aux deux rois pour être signés, ce qui eut lieu le 7 septembre 1587.

C'était une nouvelle Union de Kalmar avec des circonstances différentes, mais non moins favorables aux grands. L'ancienne noblesse élève encore la voix, et son langage est peu prudent: elle rappelle que la noblesse de Suède doit être honorée et respectée, parce que de temps immémorial elle tient le premier rang après les rois et les princes, de qui elle tire en grande partie son origine, comme plusieurs princes sont sortis de son sein. Elle glissait sans doute cette observation comme réponse aux reproches de la maison royale, que Jean s'était mésallié en s'unissant à Gunnila Bjelke[1]. Elle fait

[1] Cette nouvelle fut apportée par un messager de la reine douairière de Pologne.

[2] « Ipsemet princeps Sigismundus à Polonica totus abhorruit profectione, parentique factus aliquoties supplex, illam de precari conatur.» (Messénius, VII, 84.)

[3] *Statuta calmariencia de regimine utriusque regni.* — Je n'ai pas vu l'original en latin. Charles dit que « c'est une constitution dont l'auteur est Érik Sparre.» (Discours au sénat après la mort de Jean. — Voyez Werwing, t. 1, p. 107.) Il ajoute : « Notre frère le roi, qui avait imaginé d'établir une nouvelle monarchie, consentit à tout, afin de procurer à son fils, outre la Suède, le royaume de Pologne. »

[1] Comme on le voit, Jean ne resta pas longtemps veuf sans chercher une nouvelle épouse. Il balança longtemps entre Sigrid, fille aînée du vieux Pierre Brahe; Ebba, fille d'Hogenskild Bjelke, et Gunnila, fille de Jean Bjelke. Il se sentait porté surtout vers la première : sa beauté et la haute considération dont sa famille jouissait auprès des Suédois parlaient pour elle; mais cette alliance trouva de l'opposition dans les frères et les sœurs de Jean. Charles surtout la combattait de toutes ses forces; ils faisait observer « qu'un tel mariage était indigne d'un roi; que les familles nobles, déjà assez puissantes, deviendraient encore plus difficiles à gouverner; qu'on devait éloigner plutôt que rapprocher le point qui les séparait de la dynastie des Wasa.» C'était avec de tels argumens que Charles essayait d'engager son frère à chercher une épouse parmi les princesses étrangères. Ils parvinrent ainsi à empêcher l'union du roi et de Sigrid Brahe. Mais Jean tourna bientôt ses vues sur Gunnila Bjelke, belle jeune fille de seize ans, et ce mariage fut décidé avant que les membres de la famille des Wasa eussent eu le temps d'y mettre des entraves. Il paraît que Gunnila n'enviait pas le haut rang auquel on l'appelait: son cœur était donné et sa main promise à Liljesparre, et elle refusa le roi quand il la demanda (il avait quarante-sept ans). Jean, furieux, lui lança son gant au visage; il se retirait même, quand les parens, éblouis par l'éclat de cette alliance, cherchèrent par toutes sortes de moyens à l'apaiser, et l'on arracha le consentement de Gunnila par des menaces et par des prières.

La famille royale ne cacha pas son dépit. Gunnila Bjelke, comme nous l'avons vu, avait été dame d'honneur (*kammarfröken*) de la feue reine. Sigismond et Anne firent voir qu'ils n'acceptaient qu'avec répugnance l'ancienne servante de leur mère pour la remplacer. Jean donna à ses enfans toute la garde-robe et les parures de leur mère et acheta des effets aussi beaux et de même valeur pour Gunnila. Les sœurs de Jean, en Allemagne, murmuraient; la comtesse Catherine de Friesland disait *que le diable avait usé bien des souliers avant d'avoir pu former un pareil mariage.* Jean répondit avec aigreur, en citant l'exemple de son père, et il leur écrivit que « son bras pourrait les atteindre même à l'étranger si elles ne voulaient pas cesser leurs glapissemens. »

Mais l'opinion du prince Charles avait une autre portée que celle de ses sœurs. Jean lui annonça son mariage cinq semaines d'avance, en le priant d'y assister. Charles lui répondit en termes soumis, mais froids, que l'époque était trop rapprochée pour qu'il pût faire ses préparatifs. La colère de Jean n'eut pas de bornes. La princesse Anne, bien qu'opposée au mariage, écrivit deux fois, dans sa terreur, à sa tante la princesse Marie, épouse de Charles, pour la prier de déterminer son mari à se rendre à la cérémonie pour éviter une guerre civile; mais les prières furent vaines, Charles resta inébranlable. Il députa un de ses nobles pour le remplacer aux noces. Jean, encore plus irrité, chassa l'envoyé de son frère de la ville et

observer que beaucoup de places de la cour ne conviennent pas aux nobles, comme celles de trabans et de domestiques, qui devaient leur être interdites, la demande en fût-elle faite par ceux-là même à qui on les accorde. — L'objet des statuts de Kalmar doit être la défense de la religion et des libertés du royaume « sous un roi catholique qui régnerait en même temps sur la Pologne. » Quant au premier point, la liturgie de Jean doit être considérée comme une ordonnance à laquelle un concile, qui ne tarderait pas à être convoqué en Suède, pourrait apporter des modifications. Sigismond n'avait le droit d'y rien changer ni de se présenter en Suède avec un cortége de plus de dix prêtres catholiques; cependant il était permis aux religieuses de Vadstena d'avoir un prêtre de leur religion, et leur couvent ainsi que tous ceux que Jean avait fondés devaient demeurer intacts. Voici quelles étaient les autres conditions de l'Union : « Une paix stable sera établie entre les deux royaumes; il sera formé alliance offensive et défensive contre la Russie; la loi et la liberté seront assurées aux deux États, et les membres du gouvernement seront pris parmi les indigènes. Après l'avénement de Sigismond au trône de Suède, les affaires seront administrées en son absence comme en sa présence par des seigneurs, au nombre de *sept*, qui seront renouvelés tous les deux ou trois ans. Le duc Charles aura le droit d'en nommer *un*, qui toutefois n'aura aucune préséance, sauf la place que lui assigneront son rang et sa naissance. Les droits du duc restent tels qu'ils ont été fixés par le décret de Vadstena, et le roi lui confirmera ainsi qu'aux comtes et barons, après qu'ils auront prêté serment, leurs fiefs héréditaires. Les hautes dignités du royaume, celles de drots, de marsk, de chancelier et d'amiral, ainsi que les places de préfets (*landshöfding*) ou gouverneurs de provinces, seront données à ceux que le sénat présentera à la nomination du roi. Le trésor, les bijoux et tout le matériel des arsenaux ne peuvent être transportés au delà des frontières, non plus que les revenus de l'État, hors le cas de mariage du roi ou de ses enfans; mais dans ce cas exceptionnel même, tout se fera dans l'esprit de la *Loi du pays*. Aucune nouvelle contribution ne pourra être imposée au peuple en l'absence du roi. L'avis des états suédois est nécessaire dans les questions de guerre, de paix ou d'alliances; aucune ordonnance royale émanée de la Pologne n'y aura d'autorité sans leur consentement. Aucun Suédois ne pourra être jugé qu'en Suède, d'après la *Loi suédoise*, et après que ses pairs auront examiné son affaire. L'appel des jugemens rendus en Livonie doit être porté devant le sénat. Le roi ne pourra rien céder des provinces conquises ou autres dépendantes du royaume; toutes doivent être administrées par des Suédois et selon la *Loi suédoise*. En cas de révolte dans l'un des deux pays, l'autre lui portera secours moyennant indemnité. Sigismond sera couronné par un archevêque suédois non catholique, mais qui professera la religion du pays. Son fils aîné lui succédera par droit d'hérédité en Suède, et en Pologne par élection si elle tombe sur lui; le second fils recevra en fief un duché en Suède, excepté la Finlande ou la Livonie, qu'il ne pourra posséder en totalité; l'entretien du reste de la famille sera à la charge de la Pologne ainsi que celui des princesses, si elles sont nées dans ce royaume. Si le roi Jean a des enfans de son second mariage, Sigismond sera obligé de leur faire les avantages que leur père leur assignera dans son testament.[1] » Tel est en somme le contenu de ces articles; nous ajouterons seulement que le roi s'obligeait de veiller à la pureté de la langue suédoise : « On doit employer cette langue, est-il dit, pour la rédaction des documens qui intéressent les deux pays. » C'est pour cela qu'il est enjoint au roi de défrayer, pour leurs études classiques, quelques jeunes nobles et autres jusqu'à ce qu'ils puissent être élevés aux hauts emplois de la chancellerie ou de l'Église.

Le bruit courut que tout cela avait été signé par Jean, Sigismond et Charles, ainsi que par la principale noblesse du pays; on ne voit cependant que les signatures des deux premiers. Les événemens qui vont éclore nous apprendront si Charles avait connaissance de cette forme de gouvernement. Le 8 février 1588, le sénat écrivit à Sigismond, qui était alors en Pologne, de tenir fidèlement ce qu'il avait promis dans la dernière constitution convenue entre les deux rois.

Tel était le gouvernement des sept seigneurs,

des fêtes, malgré tous les efforts du sénat pour l'apaiser.

[1] Pierre Liljesparre, l'ancien fiancé de Gunnila, fut marié, par l'entremise de celle-ci, avec Anne Posse.

à l'instar de celui des électeurs en Allemagne. Le grand Gustave en parle comme d'une invention de quelques sénateurs « qui, dit-il, voulaient faire du roi un javelot pour percer le duc, afin de pouvoir se débarrasser des deux. » Il ajoute que ce furent ces hommes artificieux qui conseillèrent au roi Jean d'élever son fils de manière à ce qu'il pût régner sur les deux royaumes (c'est-à-dire de le faire catholique, ce qui devait le rendre incapable de gouverner la Suède[1]). La famille des Wasa à cette époque était diminuée et divisée : la maison d'Érik était pour ainsi dire éteinte; Magnus n'avait plus sa raison; Jean n'avait pas d'enfans de sa seconde épouse; Sigismond s'établissait dans un pays étranger. Charles, en 1579, avait recherché la main de Marie, princesse du Palatinat[2] : il a célébré dans sa *Chronique rimée* le tendre souvenir qu'il en avait gardé. Il donna le nom de cette princesse à une de ses nouvelles villes ainsi qu'à un domaine où il avait longtemps séjourné avec elle[3]. Elle avait les vertus de Catherine Jagellonica, et, comme elle, s'interposait entre les deux frères, toujours prêts à en venir aux mains. Mais les six enfans qu'elle donna à Charles moururent tous en bas âge, excepté Catherine, d'où sortit la maison des Deux-Ponts, qui plus tard est montée sur le trône de Suède. Ce fut sous l'impression de semblables réflexions que Charles écrivit a Sigismond en Pologne pour l'engager à se marier[4] : « Ils restaient en si petit nombre! trois seulement du sexe masculin : l'union entre eux était nécessaire. Il existait un parti qui avait introduit la discorde entre les frères et leurs plus proches parens pendant les années qui venaient de s'écouler. » Il ajouta : « Qu'il avait appris qu'une convention, dans laquelle il était intéressé, avait été faite par écrit, qu'elle avait été consentie et signée à l'époque où Sigismond avait quitté la Suède : il s'étonna qu'on la lui eût tenue cachée. »

Ce fut vers ce temps que les opinions de Jean se modifièrent d'une manière remarquable. Au commencement de l'année il écrivait à son fils qu'il était menacé de trahisons; que quelques hommes travaillaient à l'extinction de la famille royale pour s'emparer du gouvernement; que ces gens disaient hautement que leurs ancêtres avaient eu grand tort de consentir à l'hérédité du pouvoir. Les chefs présumés de cette ligue étaient Hogenskild Bjelke, Érik Sparre, Thure Bjelke, Gustave Baner, Clas Akesson Thott et le comte Axel Leyonhufvud, ainsi que quelques autres nobles : « Le duc Charles notre cher frère, ajoutait-il, a sur eux la même opinion. Nous sommes réconciliés avec lui, ce qui déplaît à ces messieurs[1] » On voit d'où viennent ces soupçons. Chez Jean ils étaient plutôt l'effet du chagrin qu'il éprouvait de l'éloignement de Sigismond (il attribuait cet éloignement au sénat) que de la confiance que lui inspirait Charles; car lorsque celui-ci osa demander communication du contenu du testament que le roi avait fait, et qu'il voulut s'emparer des revenus de la préfecture de Strömsholm, Jean l'accabla des reproches les plus violens : « Le roi, lui dit-il, est en position de juger par lui-même de ce qui peut être utile au royaume pendant son règne et après sa mort; il veut s'entendre à ce sujet avec son fils dans l'entrevue qui doit avoir lieu entre eux à Reval, car tous deux ont encore, grâce à Dieu, la plus grande autorité dans le royaume. Nous avons su gouverner nos pays et nos duchés lorsque vous étiez encore au berceau, et vous ne serez notre maître et notre précepteur ni aujourd'hui ni dans l'avenir[2]. » L'humeur du roi devenait avec l'âge

[1] Histoire de Gustave-Adolphe dans ses rapports avec les événemens de Charles IX. Nous l'avons déjà citée. Benoît Bergius, qui l'a publiée, ainsi que la *Chronique de Charles IX*, fait remarquer que : « le récit historique a été copié par le secrétaire Falck, depuis bourgmestre à Wiborg, sur le manuscrit tracé de la propre main du roi Gustave-Adolphe, quelques années avant que le château de Stockholm eût été consumé par les flammes (1697).

[2] Fille de Louis VI, électeur palatin, et de sa première femme Élisabeth, fille de Philippe-le-Magnanime, landgrave de Hesse. Le duc, pendant son voyage demanda en personne la main de cette princesse, en 1578; il renouvela sa demande dans le voyage qu'il fit l'année suivante. Les noces furent célébrées le 11 mai à Heidelberg. Il visita encore l'Allemagne en 1583.

[3] *Marieholm.* — En 1583, Charles fonda Mariestad, qui devint le siége d'un évêché, dont la juridiction s'étendait sur le Vermland et sur les districts de Vadsbo et de Valla.

[4] Lettre à Sigismond envoyée par Mauritz Stensson Leyonhufvud et datée d'Örebro le 9 juillet 1588.

[1] A Sigismond, au sujet de la trahison du sénat. Kalmar, le 30 janvier 1588. (Voyez les *Archives de Jean.*)

[2] Au duc Charles, relativement au gouvernement après la mort du roi et à la séquestration de la rente des districts de Tuhunda et de Snafringe. Svartsjö, 12 juin 1589. (*Archives du roi Jean.*)

de plus en plus insupportable. En 1585, le sénat le fit prier par Sigismond de vouloir bien écouter leurs conseils de sang-froid, de mettre un terme à cette colère à laquelle il s'abandonnait si facilement et de quitter le ton d'emportement qu'il mettait dans ses lettres au duc. Le roi répondit qu'il ne désirait rien tant que de ne pas trouver l'occasion de s'emporter; mais qu'il se sentait d'un naturel fougueux et qu'il ne pouvait souffrir qu'on s'opposât à ses volontés [1].

Nous avons déjà remarqué que le premier essai théorique sur les *attributions de la couronne* (*regalier*), élaboré par les grands et dirigé contre le duc, devait recevoir une application inattendue sous le règne de Jean. Cette question fit du bruit; quelques-uns la regardèrent comme un moyen de gagner les faveurs de la cour, et elle a sans doute inspiré l'idée du décret de Helgeandsholm (de l'île du Saint-Esprit), lequel, suivant certaines indications, avait été conçu par le roi Magnus Ladulås, avec l'assentiment du sénat et des états, en 1282, et était resté inconnu jusqu'au 30 juin 1587, qu'un prévôt d'Ostrogothie, Palne Ériksson Rosenstråle, en révéla l'existence et le communiqua à la chancellerie royale [2]. Suivant une annotation citée par Lagerbring, ce rapport du prévôt a été connu de Göran Pehrsson, qui a soutenu qu'il ne méritait aucune confiance [3]. Une autre annotation écrite de la main d'Érik Sparre attribue son insertion dans les archives à un *grand menteur* [4]. S'il est vrai que ces deux personnages se soient prononcés dans ce sens, nous voyons deux hommes appartenant à des partis opposés, mais juges compétens, arriver simultanément à une conclusion à laquelle nous sommes conduits par l'observation des faits que nous présente l'histoire. Nous citons les remarques faites sur le règne auquel on attribue la résolution [1]. Quelques-uns regardent Rasmus Ludviksson comme l'auteur de cette fable [2]. Si l'on a eu dessein de faire sanctionner par les siècles futurs les nouveaux principes des droits de la couronne qui germèrent en Suède sous Gustave I[er], le but a été atteint malgré l'obscurité qui entoure l'origine du décret, car celui-ci a été souvent cité dans cette direction envahissante de l'autorité royale. Celui qui l'a produit a eu aussi ses motifs : dans un supplément à son récit, il conteste à la noblesse le droit de pêche dans les grands fleuves du royaume et celui d'y établir des moulins, droit qui appartient à la couronne, d'après le décret dont nous venons de faire mention [3]. On prétend que c'est à l'occasion d'un procès de Palne Ériksson, au sujet de la pêche du Bråwiken [4], que cette découverte a été consignée dans l'histoire du royaume [5].

Le roi Jean avait déjà soutenu auparavant les prétentions de son père sur des mines et des forêts. En 1584, il soumit à la décision royale la question de savoir si des particuliers ne peuvent pas exploiter, en payant une redevance à la couronne, les filons métalliques quand ces filons dépassent les besoins du roi. Le *sénat* proposa aussi de leur accorder la jouissance des bois. Le roi déclara qu'il voulait exploiter lui-même tous les filons déjà découverts; quant à ceux qui le seraient à l'avenir, il consentait à les affermer jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de rentrer dans ses droits [6]. En 1575, il les exerça en effet dans l'affaire du *Bitsberg*, « principale montagne de fer depuis les temps les plus anciens, » en défendant aux mineurs d'extraire du minerai des petites mines, qui devaient être abandonnées; il ordonna de travailler dans la grande mine et de supprimer tous les fourneaux non privilégiés. Charles se plaignit, en 1581, de ce que Jean lui avait défendu d'exploiter une

[1] Délibérations du sénat pendant le règne de Jean.

[2] Voyez *Diplomatarium suec*, t. 1, p. 106.

[3] *Dissert. de Decreto comitiali, vulgo Helge Ands holms beslut*, Lond.Goth., 1753. (Voyez son *Histoire de Suède*, t. 2, p. 587.) Cette annotation (qui appartient, si ma mémoire ne me trompe, à Hogenskild Bjelke) contient une méprise, puisqu'elle porte que Palne Ériksson, dont il n'est fait mention qu'au temps du roi Jean, doit avoir montré le décret de Helgeandsholm à Göran Pehrsson. Lagerbring prend sans doute ce Göran Pehrsson pour celui dont le nom fut fameux sous le règne d'Érik XIV.

[4] Lagerbring, l. c. *Diplomat. suec.*, t. 1, p. 607.

[1] Cfr., 1[er] vol., p. 187.

[2] «Palne Ériksson ou Rasmus Ludwiksson,» dit Peringsköld. (Voyez *Diplom.*, l. c.) Peringsköld soutient l'authenticité du décret, mais s'appuie sur une autre lettre qui porte tous les caractères de fausseté.

[3] Voyez *Diplomat.*, l. c.

[4] Golfe de la Baltique qui entre dans l'Ostrogothie. Ce fut sur ses bords qu'eut lieu la bataille célèbre de Bråvalla.

[5] Messénius est le premier historien qui en ait fait mention depuis.

[6] Délibérations du sénat pendant le règne de Jean. (Voyez les *Archives du royaume*.)

mine située près de Nora et qu'il avait achetée de quelques mineurs [1]. Le duc, au contraire, favorisait l'industrie des particuliers de son duché. Il écrivait aux paysans du Vermland, en 1581 : « Dieu a déposé dans le sein de vos montagnes des minerais de toute espèce ; mais on n'en connaît pas encore bien les gisemens. Peut-être aussi nos sujets craignent-ils qu'on leur en refuse la concession ou qu'on augmente leurs impôts. Loin de là : le duc promet à quiconque découvrira des filons la permission de les faire valoir, en payant la dîme[2]. » Il suivit le même principe dans l'économie des forêts ; on peut s'en convaincre en lisant les lettres qu'il écrivait à ceux qui désiraient établir des hemmans dans les déserts du Vermland : il leur permit de les garder en toute propriété, en payant une rente [3]. Quant à la culture de cette province, après le roi, à qui la saga attribue le défrichement des terres, Charles est celui qui a le mieux mérité du pays, et il est le véritable créateur de ces mines. Il attira les Finnois afin qu'ils fondassent des colonies dans le Vermland ; il donna son nom aux contrées de *Karlskoga* (forêts de Charles), jadis sauvages, sur les bords du lac Möckeln, où des étables éparses étaient les seules habitations. *Karlstad*[4], la première ville du Vermland, fut fondée par lui, et les vieillards de cette province, un siècle après sa mort, ne le désignaient encore que sous le nom de *Grand-Charles*. Comme duc, il veilla à l'instruction publique, qu'il devait, comme roi, restaurer suivant les principes protestans. Ce que Jean voulait faire pour l'enseignement et ce qu'il exécuta en partie se rattachait exclusivement à ses plans de réforme et tomba avec eux. Jean fut le premier des rois de Suède qui encouragea les arts ; il avait à sa cour plusieurs artistes étrangers. Il fit beaucoup de constructions ; mais ses sujets trouvaient qu'elles leur revenaient trop cher.

Nous avons peu de choses à dire sur les progrès de l'industrie pendant son règne. Les revenus des mines d'argent baissèrent et ne reprirent un peu de vigueur que vers le commencement du siècle suivant. Le roi se plaignait de ce que la fabrication du cuivre, du fer en barres et du fer d'Osmond était très-défectueuse, d'où il était résulté une dépréciation de ces produits à l'étranger [1]. Ses plaintes furent encore plus fréquentes sur la baisse du numéraire, pendant qu'il altérait lui-même les monnaies d'or et d'argent. Il remit en circulation les *klippingar*, monnaie de détresse, déjà mal famée, qui avait été abolie en 1575 et qu'il rétablit en 1589. On écrasa de prohibitions le commerce des campagnes (*landsköp*) pour favoriser celui des villes : la noblesse en effet s'en saisit ; elle accapara souvent au nom de la couronne les productions du sol, qu'elle faisait transporter par les paysans jusqu'aux côtes, où elle les échangeait contre des cargaisons entières de marchandises étrangères qu'elle vendait ensuite, encore par voie d'échange, dans les campagnes. Des membres du sénat eux-mêmes, des préfets, des gouverneurs, des sénéchaux et d'autres membres de l'administration civile [2] se permirent un pareil trafic. C'était une légère compensation pour les bourgeois que l'établissement de réglemens somptuaires. Il y mit tant de sévérité que, le 27 mai 1589, il imposa l'entretien d'un fantassin à tout bourgeois qui laisserait porter à sa femme des robes de soie et des collets de velours [3].

[1] Voyez les *Archives du royaume*.

[2] Nyköping, 28 juin (*Archives du duc Charles* pour l'année 1581).

[3] Tingvalla, 2 novembre 1582. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[4] Dans l'île de Tingvalla. Elle a deux grandes foires : l'une, pendant l'été, appelée *persmessan* ; l'autre, nommée *fasting*, le second dimanche de carême. Cette ville reçut le double privilége de faire le commerce aux mines du Vermland et de naviguer sur le lac Wettern. Avant la fondation de Karlstad, ce commerce n'était permis qu'au port de Varnum (aujourd'hui *Christinehamn*). En 1589, le duc nomma Andreas Laurentii recteur de l'école de Karlstad et surveillant de celles de Strengnas, de Nyköping et de Mariestad. Il accorda des priviléges vraiment royaux à Philipstad, qui était une ville de mines. Dès 1581, il permit de faire chaque quinzaine, le samedi, auprès de l'église, le commerce des mines de Fernebo. Avant de fonder Karlstad, il avait le projet d'élever une ville dans la paroisse de Bro, dans le Vermland ; il avait même désigné les champs et les prairies qui devaient servir à son emplacement, le 14 janvier 1582. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Il y avait déjà à Finspång une fonderie où l'on fabriquait des piques, des bêches, etc. Pour son voyage de Pologne, Sigismond prit 800 *skiffunds* de cuivre. Une partie des canons danois qui devaient être payés en argent, suivant le traité de Stettin, le furent en fer.

[2] Voyez la défense de 1588 et la réponse du roi, sur les plaintes du sénat, à Reval.

[3] Le roi ne voulait pas défendre aux femmes de

Partout dans le royaume on remarque autant de désordre et de malversation qu'on aperçoit d'ordre, d'activité et d'économie dans l'administration du duché. En 1585, le sénat fut obligé de faire des remontrances au roi : elles portent que la confusion règne dans ses châteaux ; qu'il y a là beaucoup trop de gentilshommes de la chambre, de domestiques, de palefreniers et de trabans qui se traînent avec leurs femmes et leurs enfans à la suite de la cour et sont à grande charge au pays ; que les revenus de l'État sont gaspillés et les comptes embrouillés ; que la Finlande n'est pas encore cadastrée, et qu'on a abandonné les opérations commencées dans le reste du royaume [1] ; que les domestiques du roi, du duc Charles et de la noblesse s'adonnent au commerce, au grand détriment des villes ; que le roi occupe trop d'architectes et à trop grands frais, vu le nombre de belles maisons que possède déjà la couronne ; qu'il s'est glissé de nombreux abus dans la distribution des fiefs, et que beaucoup de personnes indignes en ont été investies. Le sénat demande que les ordonnances publiées par le roi restent en vigueur, et que celui-ci ne révoque pas ce qu'il avait une fois résolu [2]. Jean reçut très-mal ces remontrances ; il démontra suivant son opinion qu'il fallait d'abord assurer les droits de la couronne, parce qu'il était obligé, pour faire face aux frais de la guerre, de reprendre toutes les dotations faites à la noblesse et même au sénat. Les menaces commencèrent à gronder dès 1584 [3] ; elles furent renouvelées en 1586 et en 1588, atteignirent enfin les sénateurs, qui tombèrent en disgrâce dans l'entrevue que Jean eut avec son fils à Reval.

bourgeois de porter leur ancien costume, le collet, le manteau et le chapeau conique, ainsi que les jupes plissées. L'autre mode appartenait aux femmes nobles.

[1] Le 30 mai 1584, on avait ordonné le renouvellement du cadastre, parce que les rentes de la couronne s'étaient affaiblies. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Délibérations du sénat pendant le règne de Jean III. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Voyez les *Archives du royaume* pour ces deux années. — La réponse du duc Charles aux plaintes élevées à Reval par le sénat et la noblesse prouve qu'en 1590, on n'en était pas encore venu à l'exécution: «Les revenus du roi ne suffisent pas, dit-il, parce que les provinces du royaume forment des dotations ; si l'on en a moins donné à ce titre pendant ce règne-ci, on en a donné davantage en possession *perpétuelle* » (Voyez Werwing, t. 2, p. 76 et 78.)

L'impatience de revoir ce fils, l'ennui, les tracas de l'administration des affaires d'État aigrirent de plus en plus l'esprit du roi ; cependant la haine qu'il portait au sénat lui inspirait le désir de se donner plus que jamais l'air de gouverner ; il portait si loin cette vanité qu'il avait la clé du trésor et qu'on ne pouvait expédier un courrier qu'après que Jean lui avait remis lui-même l'argent nécessaire. On se plaignait en même temps de ce que les sommes réservées pour la solde des troupes se fondaient en superbes constructions et en vases précieux. L'administration était abandonnée par le fait aux employés subalternes, à des aventuriers ; et autour du roi se forma le gouvernement des secrétaires, qui devint assez fameux plus tard sous des rois amateurs de despotisme. Göran Pehrsson peut être regardé comme le fondateur de cette société, et son fils Göran Eriksson Tégel, malgré le rang qu'il occupe dans l'histoire de sa patrie, partagea les vices de sa famille. Jean Henriksson, Olof Sverkersson [1] et leurs semblables acquirent, au milieu des discordes sanglantes qui suivirent, une triste influence et une honteuse célébrité.

Dans l'automne de 1588, on commença à parler d'une entrevue qui devait avoir lieu l'été suivant, à Reval, entre Jean et Sigismond. Les deux rois s'expédièrent des messagers confidentiels. Aucun des sénateurs n'était dans le secret, à l'exception de Clas Fleming, qui avait capté la confiance exclusive de Jean. Les autres le traitèrent de faux frère et cherchèrent en vain à savoir des secrétaires de quoi il s'agissait. On disait hautement en Suède et en Pologne que les rois devaient réunir leurs efforts pour la conclusion de la paix avec la Russie. Dès le mois de novembre 1588 et dans le printemps de 1589, Jean publia, sans qu'il fût dit que la communication en eût été faite au sénat et aux états, un décret annonçant au peuple la levée d'une contribution de guerre en nature et d'un impôt en argent à titre d'emprunt ; il ordonnait en même temps aux nobles d'équiper exactement les cavaliers, les enga-

[1] Nommé aussi Olof Perkelsson. (*Perkel* signifie *diable* en finnois, et *olof* (*vänlekdpa*) girouette). — Nous avons déjà parlé de Jean Henriksson.

geant à faire plus que ne leur prescrivait leur devoir, parce que le roi, quoique avancé en âge, était résolu à marcher en personne contre l'ennemi pour obtenir des conditions de paix favorables. Le sénat, assemblé auprès du roi à Upsala, soupçonnait à l'empressement du roi pour cette expédition une autre cause *extraordinaire et importante;* il préparait déjà les remontrances qui furent présentées plus tard à Reval [1]. Pour le moment, on se borna à désapprouver le voyage et les armemens. L'armistice avec la Russie durait encore; une disette de deux années avait rendu plus pressans les besoins du peuple; la peste, qui avait déjà ravagé plusieurs fois le royaume depuis l'avénement du roi [2], moissonnait les populations dans la Livonie et dans la Finlande. Jean répondit avec emportement qu'il regardait toute discussion comme une trahison; qu'il irait en Livonie voir son fils, *le peuple tombât-il sous la mort, comme l'herbe sous la faux pendant l'été.* On hâta l'armement; mais l'impatience du roi ne lui permit pas d'attendre le départ des troupes : la plupart le rencontrèrent comme il revenait. Il se mit en mer à Stockholm, pendant un fort orage, avec sa femme, son enfant nouveau-né [3], les principaux du sénat et les troupes qui étaient déjà réunies. Il fut obligé d'attendre Sigismond à Reval pendant plusieurs semaines.

Le prince étant arrivé, les projets qui avaient éveillé les soupçons du sénat devinrent le sujet de toutes les conversations. On disait que Sigismond accompagnerait Jean en Suède et ne retournerait pas en Pologne. Jean avoua qu'il voulait emmener son fils pour le faire couronner. Il est probable qu'il avait l'intention de lui laisser les rênes du gouvernement et de l'engager ainsi à rester en Suède [4]. Un auteur bien instruit des événemens de ce temps [5] dit que tel était le vœu de Jean. Le sénat de Pologne était déjà en pourparler avec Sigismond relativement à ce bruit [1]. Celui de Suède supposait le projet arrêté par les deux rois, et les moyens extrêmes qu'il employa pour s'y opposer prouvent que le danger qu'il avait à combattre n'était pas tout à fait imaginaire. Les rois furent un mois ensemble. Pendant ce temps, les sénateurs de Pologne se plaignirent de Sigismond [2] auprès de Jean, et ceux de Suède, de Jean auprès de Sigismond : des discordes sanglantes éclatèrent entre les Suédois et les Polonais. Les premiers jours de septembre, on reçut la nouvelle de l'invasion des Tartares en Pologne; en conséquence la noblesse polonaise qui était présente demanda le retour immédiat de Sigismond dans ses États. D'un autre côté, le sénat de Suède se préparait à présenter à Jean les remontrances dont on était convenu; mais le roi refusa audience aux députés, qui furent obligés de les remettre à son fils. Le sénat répéta les remontrances qu'on avait adressées en 1585 au gouvernement de Jean, et peignit avec les couleurs les plus sombres l'état du pays : « Leurs majestés devaient être touchées de la misère de leurs sujets, qui, après vingt-huit ans de guerres, était montée à un tel degré qu'il était impossible de faire face aux besoins de l'État. Outre la dîme, qui pesait sur eux depuis plusieurs années [3], les paysans avaient été obligés d'acquitter la grande contribution en nature, sans compter trois ou quatre contributions supplémentaires chaque année, l'impôt en argent, les corvées, etc. Toutes ces charges accablantes étaient décrétées sans le consentement du peuple ni du sénat, comme la loi le prescrivait, mais par les commis de bureaux et les maîtres d'hôtel du roi. Une quantité d'individus, de chevaux et de bestiaux étaient morts de faim pendant les trois der-

[1] Voyez Érik Sparre, l. c.

[2] Dans les années 1572, 1576, 1578, 1588, 1589 et 1590, des maladies pestilentielles dépeuplèrent la Suède.

[3] Le prince Jean naquit le 18 avril 1589.

[4] Animo habuit constitutum domi forisque pace confecta regni gubernaculum filio tradere et ipsemet vitam Upsaliæ privatam agere : quo decreverat doctissimos undequoque viros ad fonctionem ibi academicam convocari, horumque quotidianus inspector summus cancellarius et director fieri constituerat. (Messénius, VII, p. 77.)

[5] Messénius, VII, p. 5 et 9. — Typotius, dans sa *Relatio. histor. de regno Sueciæ*, imprimée en 1606, et Ægidius Girs, dans sa *Chronique*, parlent d'un projet qui avait pour but de mettre la couronne de Pologne sur la tête de l'archiduc Ernest et de le marier à la princesse Anne, sœur de Sigismond.

[1] Érik Sparre, l. c. — Il le tenait de Sigismond lui-même.

[2] On réclamait de Sigismond l'exécution des articles de l'élection. Sa garde étrangère et l'influence que les étrangers exerçaient sur lui font aussi l'objet des plaintes du sénat polonais. Les discours latins des sénateurs de Pologne à Jean sont rapportés dans Érik Sparre.

[3] Elle avait été établie pour réunir les fonds destinés au Danemark, pour le rachat d'Elfsborg (*Elfsborgs lösen*), suivant le traité conclu à Stettin.

nières années; beaucoup de familles avaient perdu trois et quatre de leurs enfans par les levées qui s'exécutaient annuellement avec une rigueur extrême. On avait promis d'alléger les impôts sans jamais tenir parole. Une cour d'où l'économie, l'ordre et l'obéissance étaient bannis; la construction de grands édifices, de châteaux et d'églises, tout concourait à augmenter la misère du peuple, de sorte que les buissons et les ronces croissaient là où jadis on voyait des champs et des prairies, et que de riches paysans parcouraient les lieux où étaient leurs propriétés, tendant la main comme des mendians. Le tiers des villes étaient désertes; la liturgie avait semé la division dans l'Église; les troupes, abandonnées, sans solde, dans un pays étranger, en proie à la famine et à la misère, étaient dégoûtées de la guerre; la paix était le premier besoin du pays: on ne devait donc pas la fuir quand l'ennemi paraissait la désirer aussi.» Ces observations étaient faites au nom du sénat. Celui-ci, la noblesse et les chefs de l'armée en présentèrent d'autres en commun, après avoir tenu des conférences dans la cathédrale de Reval. Ils avaient appris que le roi Sigismond voulait quitter le trône qu'il occupait en Pologne pour retourner auprès de son père; ce projet était contraire aux lettres des deux rois, à leur honneur et à leurs sermens. On avait bien des exemples de quelques rois qui avaient déposé le sceptre; mais ils l'avaient fait à la face de l'univers. L'histoire ne signalait qu'un seul prince qui eût abandonné aussi honteusement sa couronne et ses États, disait-on, c'était Henri[1]. Il était plus glorieux d'éviter en toute occasion de marcher sur ses traces que de les suivre. Si Sigismond ne remontait pas sur son trône, la Suède pouvait ajouter les Polonais au nombre de ses ennemis: ses forces ne suffiraient pas pour résister à de telles inimitiés; il en résulterait que l'amour des sujets se refroidirait et pourrait même, selon toute probabilité, dégénérer en haines et en révoltes[2]. Au reste, leurs majestés pouvaient compter sur la fidélité des seigneurs, qui étaient prêts à verser leur sang pour défendre les droits de Sigismond au trône de Suède.» Cet acte était revêtu de soixante et une signatures, dont celles de tous les sénateurs présens, excepté celle de Clas Fleming. — Comme il paraissait que ces observations devaient rester sans résultat, on les réitéra auprès de Jean, sans obtenir autre chose que la réponse d'Olof Swerkersson que nous avons déjà mentionnée: «qu'ils devaient obéir ou choisir un autre roi.» Sur ces entrefaites, les chefs de l'armée se rendirent au château; ils déposèrent leurs drapeaux sous les fenêtres des deux rois, s'engageant par serment à ne pas tirer l'épée pour eux si par leur imprudence ils attiraient tant d'ennemis à la Suède. Les Polonais menacèrent de leur côté. Hogenskild Bjelke, à qui le roi avait laissé le commandement de Stockholm, lui écrivit que le duc Charles avait commencé des troubles. Sigismond s'arracha des bras de son père le 30 septembre, et Jean, après avoir envoyé ses fondés de pouvoirs pour négocier avec les Russes, se rendit au rivage au milieu de ses sénateurs, qui lui rendaient de vains hommages après lui avoir adressé de sévères observations; et entouré de ses guerriers, qui demandaient à grands cris la paix et du pain, le roi, morne et silencieux, gagna son vaisseau, gardant au fond de son cœur un profond ressentiment.

A son arrivée, Jean trouva que le duc *s'était* tenu tranquille et que l'avis de Hogenskild Bjelke était faux. Une réconciliation eut lieu entre les deux frères: elle avait été provoquée par des propositions de la part de Jean; on remarquait entre autres celle-ci: «que la noblesse et le sénat ayant manifesté de la prédilection pour les libertés dont jouissaient les Polonais et d'autres peuples, on n'étendrait jamais les priviléges qu'ils possédaient déjà[1].» Charles fut réintégré dans l'entière possession de son duché et fut réellement chargé du gouvernement du royaume. Il y employait ses propres deniers. Une grande partie des droits maternels de sa petite-fille fut ainsi dissipée; il mit ses bijoux en gage et contracta des emprunts auprès de sa sœur la duchesse de Mecklenbourg. Il devait en même temps aviser aux moyens d'empêcher que le roi ne dépensât ce qui était destiné aux frais de la guerre. Jean, qui avoua que Charles faisait plus en trois jours qu'on ne faisait habituellement en trois mois, se livra tout entier à sa haine contre le sénat; il le qualifia dans des actes publics de *mauvais conseil* du royaume

[1] Henri de Valois, roi de Pologne, quitta ce pays en 1573, quatre mois après son élection, pour aller régner en France.

[2] Voyez Werwing, supplément, p. 129.

[1] Au duc Charles, relativement à quelques affaires, en 1589, après le retour du roi de Reval.

(*rikets oråd*). Érik Sparre, Thure et Hogenskild Bjelke, Gustave et Sten Baner, Clas Thott, qui avaient été déjà l'objet de ses soupçons, encoururent les premiers sa disgrâce; il ordonna le séquestre de leurs dotations, et il leur défendit de mettre le pied dans les châteaux royaux. A leur retour de Livonie, cù Gustave Baner resta à la tête des troupes, ils furent mandés à Stockholm pour rendre compte « de la révolte de Reval. » Mais les seigneurs ne voulurent pas convenir qu'ils avaient manqué à leurs devoirs comme sujets, et c'était cet aveu que le roi exigeait d'eux avant de leur accorder la grâce qu'ils demandaient. La seule réponse qu'on put tirer d'eux fut : « qu'il était possible qu'ils se fussent attiré la colère du roi par inadvertance et qu'ils lui en demandaient pardon; » après quoi ils se retirèrent dans leurs terres. Ils avaient serètement fait et signé une protestation contre cette déclaration : ils n'avaient à se reprocher, disaient-ils, aucune action criminelle qui pût les réduire à l'humiliation de demander pardon. Ils s'étaient adressés au duc Charles pour savoir s'ils pouvaient compter sur sa protection, et ce fut probablement pour cela que l'affaire fut portée devant les états convoqués au commencement de l'année 1590.

La diète assura de nouveau la succession à Sigismond, et après lui au duc Jean (qui devait être investi de la Finlande) et à ses descendans. Si ceux-ci mouraient sans enfans mâles, la couronne retournait au duc Charles, et après l'extinction de la ligne masculine aux princesses de la famille royale. Quant aux sénateurs accusés, la noblesse déclara que, fidèle à l'acte de succession, elle les retrancherait de son sein s'ils ne pouvaient donner des preuves évidentes de leur innocence. Les autres états partagèrent cet avis. L'accusation portait nonseulement sur ce qui s'était passé à Reval, mais sur le dessein qu'on leur supposait d'interrompre l'hérédité. Jean, dans un discours très-étendu, dit que le sénat voulait gouverner après sa mort au nom de son frère Magnus, qui n'avait plus sa raison. Mais Charles, dans sa *Chronique rimée*, dit que les sénateurs voulaient laisser à la princesse Anne, sœur de Sigismond, l'apparence du pouvoir suprême. Rien toutefois ne prouve que ces accusations fussent fondées. Une lettre d'Érik Sparre à son beau-père, le vieux comte Pierre Brahe, contient quelques mots relatifs aux statuts de Kalmar, formulés en 1587. On y entrevoit l'espoir du rétablissement de la forme élective en Suède [1], et ses expressions suffisaient pour faire supposer un pareil dessein. Mais comment en faire un objet d'accusation, quand ils étaient sanctionnés et approuvés par Jean lui-même? Charles pouvait s'en plaindre avec plus de raison. En effet, à peine fut-il réconcilié avec le roi, qu'il demanda qu'on lui communiquât « les résolutions écrites en latin et arrêtées à Kalmar avant que Sigismond eût quitté le royaume, lesquelles se trouvaient entre les mains de Hogenskild Bjelke. » Le duc renouvela cette réclamation avec menaces, disant « que les clés de sa majesté lui étaient confiées, » et qu'il userait de son pouvoir si cet acte ne lui était représenté : « Vous dites, écrit-il, que ces statuts contiennent beaucoup de choses utiles, mais cela n'est point prouvé; en admettant même qu'ils renferment quelques dispositions importantes, les affaires qui regardent le salut public ne doivent pas être traitées dans une langue étrangère par trois ou quatre individus isolés; mais elles doivent être délibérées entre nous et les états généraux [2]. » Le duc exigeait également d'Érik Sparre son traité des attributions royales (*regalier*) et des droits princiers [3]. Ce traité avait été lu au roi à Vadstena en 1587. Les conditions auxquelles le roi avait obligé le duc de se soumettre furent mises aussi sur le compte des seigneurs. Leur procès, si l'on peut donner ce nom à une procédure privée de toutes les formes légales, se prolongea plus de deux ans : ou ils passèrent ce temps dans les prisons ou ils en furent constamment menacés; on leur arrachait déclarations sur déclarations, dont le roi n'était jamais satisfait et qui ne paraissent pas avoir été jamais sincères, à en juger par plusieurs protestations secrètes contre les aveux extorqués publiquement, comme celui d'Érik Sparre.

Charles obtint leur grâce : par sa médiation, Jean accorda une sorte de pardon au comte Axel Leyonhufvud, quoique dans le projet de testament du roi, il eût été désigné comme un des sénateurs qu'on regardait comme indignes de toute confiance. La colère du roi contre le sénat se maintenait dans le même état de vio-

[1] Messénius, VII, p. 86.

[2] Lettres à Hogenskild Bjelke, 10 et 12 février 1590.

[3] C'est-à-dire l'écrit *Pro lege, rege et grege*. (Lettre à Érik Sparre, 28 février 1590.)

lence, et elle s'exhalait en termes tels qu'on n'avait jamais entendu rien de semblable en Suède. Aux remontrances qui lui furent présentées à Reval, il répondit qu'il voulait continuer de régner comme il avait fait jusque-là, c'est-à-dire *en roi absolu*. On proposa aux sénateurs nommés en remplacement des anciens conseillers destitués un serment formulé en termes nouveaux [1] « de ne jamais repousser ni désapprouver le parti que le roi juge à propos de prendre. » Il se montrait d'autant plus implacable contre les sénateurs accusés, qu'ils avaient un plus grand nombre d'ennemis. Les prières de leurs femmes, de leurs parens, celles même de Sigismond ne pouvaient le fléchir : « C'était dans l'intérêt de la patrie, écrivait ce prince le 14 août 1590, qu'il avait accepté la couronne de Pologne. Comme il n'avait pas atteint son but, et que dans la guerre de Russie il avait été plutôt nuisible qu'utile à la Suède, il avait résolu de renoncer à sa couronne. Il venait d'apprendre que la disgrâce dont son père avait frappé les sénateurs venait principalement du conseil que ceux-ci lui avaient donné à Reval, de ne pas revenir en Suède. Fussent-ils coupables, sa majesté devait préférer la clémence à la justice et penser combien il serait pénible pour son fils de monter sur un trône entouré de veuves et d'orphelins, la plupart très-proches parens de la maison royale, tous avec le droit de demander justice contre lui-même [2]. » Dans une autre lettre, il demandait comment il devait traiter avec les envoyés de Russie qui étaient venus en Pologne. Jean répondit à la seconde lettre qu'il accorderait la paix au grand duc, « à condition que celui-ci courberait la tête devant lui [3] et renoncerait au titre d'autocrate de toutes les Russies, attendu qu'une partie de cet empire appartenait à la Suède. »

Jean tenait ce langage pendant que la province de Kexholm et l'Ingrie tombaient au pouvoir des Russes, que la Finlande était ravagée et qu'une armée suédoise de vingt mille hommes [1] avait à défendre l'Esthonie contre des forces qui s'élevaient à plus de cent mille combattans. La rupture des négociations entamées à Reval fut suivie de l'attaque des Russes, dans l'hiver de 1590. Le tzar arriva avec toute son armée. Gustave Baner, gouverneur de Livonie, évacua l'Ingrie, ne laissant pas même de renforts dans la ville de Narva, où l'héroïque Charles Henriksson Horn soutint les assauts de toute l'armée russe avec si peu de monde qu'il ne lui restait vers la fin du siége que quatre cents hommes en état de porter les armes. Narva ne fut pas prise. Le traité par lequel Horn éloigna le tzar, en lui cédant Ivanogorod ou la Narva russe et Coporie, d'où les garnisons suédoises sortirent librement, sauva l'Esthonie. Il fut convenu qu'on s'entendrait plus tard pour Kexholm. Ce fut pour cela que Horn et Baner furent rappelés. Le premier, emprisonné par ordre du roi, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir signé les remontrances de Reval, fut déclaré traître à la patrie. En Esthonie, les soldats étaient tellement fatigués de cette longue guerre qu'ils voulurent faire la paix à leurs risques et périls. Sigismond *la signa* pour la Pologne et convint d'un armistice d'une année pour la Suède. Jean se montra fort irrité; il prétendit qu'il n'était pas sous la tutelle de son fils ni de son frère, et il ordonna la continuation de la guerre. De nouvelles levées en Suède, des soulèvemens dans les troupes, qui ne recevaient plus de solde, des destitutions et des promotions de généraux (Charles le fut lui-même pendant quelque temps en Livonie en 1590), des dévastations réciproques, et du côté des Suédois quelques beaux faits d'armes furent les seuls incidens de cette guerre pendant les deux années que vécut encore Jean. Charles Henriksson demanda à rendre compte de sa conduite et à être mis en jugement. Dans sa défense, qu'on ne lui permit pas de présenter par écrit, quoiqu'il alléguât que la prison avait affaibli sa santé et qu'il n'avait pas l'habitude de la parole, il fit éclater de no-

[1] Fryxel, l. c., d'après les actes contenus aux *Archives du royaume*, IV, p. 103, 125.

[2] Werwing, t. 1, p. 95.

[3] *Ibid.* Toucher la terre de son front est un signe de soumission en Orient. Ivan Vasiljewitsch II, prince lâche et cruel, se soumit à cette humiliation, en 1571, devant les envoyés du kan des Tartares de Crimée, qui s'était emparé de Moscou et l'avait brûlée. (Karamsin, VII, p. 149.)

[1] Récit russe (Karamsin, IX, p. 175). Les forces suédoises n'étaient sans doute pas si nombreuses, non plus que celles des Russes. Ceux-ci disent que leur tzar avait trois cent mille hommes. Girs n'en compte que cent mille, ajoutant que le tzar n'en avait amené d'abord que trente mille pour le siége de Jamgorod en Ingrie.

bles et généreux sentimens. Il avoua qu'il avait commis une faute (et il en demanda pardon), c'était d'avoir permis à Gustave Baner de tirer trop de soldats de Narva, qu'il ne secourut pas ensuite : il avait tant de fois battu les Russes avec peu de monde, qu'il ne les croyait pas plus dangereux qu'en 1577, lorsque son père et lui défendirent Reval contre cinquante mille hommes. Les juges le condamnèrent à mort, le 20 février 1591, jour anniversaire de l'attaque de Narva ; toutefois il demeura encore un an en prison : conduit après ce temps au lieu du supplice, il y reçut sa grâce. Pour l'obtenir du roi, toujours implacable, on avait été obligé de recourir au jeune duc Jean, qui seul put l'adoucir par ses instances. Lorsque Charles monta sur le trône, Charles Henriksson fut investi de nouveau du commandement de la Livonie. Il avait pour ainsi dire été élevé dans cette guerre, à côté de son père, qui pouvait se glorifier d'avoir un tel fils et un neveu tel que Clas Christersson Horn [1]. Son fils eut quatre enfans, qui devinrent tous des hommes remarquables : le plus célèbre, qui était aussi le plus jeune, fut Gustave Horn. Il y avait alors plus d'une famille qui portait de tels fruits, ce qui annonçait à la Suède le siècle du grand Gustave-Adolphe.

Le 28 août 1592, Charles s'était engagé dans de nouveaux liens avec Christine de Holstein [2]. Cette union lui attira la disgrâce du roi, dont les anciens soupçons se réveillèrent. Sigismond, avant son départ pour la Pologne, avait proposé à cette princesse de partager son trône ; il lui avait envoyé son portrait et des présens précieux, mais les négociations se rompirent. Cette princesse était d'un caractère sévère. On dit que plus tard, lorsqu'elle fut devenue l'épouse de Charles, elle contribua à faire naître la mésintelligence entre lui et son neveu [3]. Au printemps de la même année, Jean fut atteint d'une maladie de langueur. Sur son lit de mort, il fit grâce aux sénateurs emprisonnés. Il déclara que si Dieu prolongeait ses jours, il ne tourmenterait personne pour des affaires de conscience, car la liturgie avait causé trop de ressentimens et de troubles. Ce fut sa dernière réponse aux remontrances du clergé smålandais. Six mois après sa mort, la liturgie n'était plus observée que dans la chapelle de la reine douairière Gunnila.

Jean III mourut au château de Stockholm, le 17 novembre 1592, à l'âge de cinquante-cinq ans. Sa mort fut tenue cachée pendant quelque temps. On croit que la reine en profita pour se saisir de tout ce qui se trouvait à sa convenance dans la succession. Beaucoup de choses manquèrent ; mais elle présenta les lettres de dotation de Jean qui la dispensaient de rendre aucun compte [1]. Le duc Charles étendit sur le château un deuil égal à sa colère [2]. Il fit envelopper le corps dans de riches étoffes et le fit transporter de la petite chambre où il avait été d'abord placé dans une des salles principales du palais. Il accabla de reproches la reine et les sénateurs Clas Bjelke et Göran Posse, qui avaient reçu le dernier soupir du roi et laissé passer deux jours sans annoncer sa mort au duc, qui n'était qu'à trois lieues de la capitale [3]. Charles ordonna même à la reine de sortir du château ; elle n'en fit rien. L'année suivante, il lui adressa des reproches sur la quantité de domestiques inutiles qu'on y entretenait [4].

[1] L'amiral Clas Christersson Horn, qui, sous le règne d'Érik XIV, faisait dominer la flotte suédoise dans la Baltique, était fils de Christer Horn et frère de Henri Horn.

[2] Fille du duc Adolphe de Holstein-Gottorp et de Christine, fille du margrave Philippe de Hesse.

[3] Werwing. « La tante de Sigismond, la princesse Élisabeth de Meklenbourg, lui avait proposé ce mariage ; plus tard, elle l'en dissuada »

[1] Voyez Stjernman, t. 1, p. 385. — Après la mort du roi, on ne trouva pas le testament qu'il avait manifesté le dessein de faire au sujet du gouvernement.

[2] Regis luctum induxit. (Messénius.)

[3] Le 16 novembre, la veille du jour où le roi expira, Charles écrivit au sénat qu'il avait appris par lettre l'état déplorable de la santé du roi. Il voulut se rendre dans la capitale ; il s'arrêta à Södertelje pour recevoir des nouvelles, apparemment, mais elles se firent attendre deux jours.

[4] Fryxel, dans son ouvrage sur l'histoire de Suède, a tracé le portrait suivant de Jean III : « Le roi réunit dans sa figure la bonté, la beauté et la majesté ; de même que le prince Magnus, celui des fils de Gustave qui avait la plus haute stature, il avait une taille élevée de plus de six pieds ; le visage effilé, bien fait, offrait les traits de sa mère ; il avait les cheveux d'un blond clair, le front haut, le nez aquilin, les yeux bleus et grands ; sur ses sourcils arqués, on voyait pour ainsi dire se balancer tous les signes d'une sombre distraction. Dans les derniers temps, il portait, comme son père, la barbe longue : elle était rouge et lui descendait jusqu'à la ceinture. Il avait le caractère soucieux, aimait la solitude et se livrait à la lecture et à la méditation. Dès ses jeunes années, son

CHAPITRE XIII.

CHARLES CONTRE SIGISMOND.

« Celui qui a prédit (écrit Érik Sparre du lieu où il était renfermé[1]) que ce prince, né dans une prison[2], sous un règne tyrannique, serait un jour souverain de deux royaumes, aurait dû s'attendre à une autre récompense que celle qu'ont reçue ceux qu'on accuse aujourd'hui de lui avoir mis dans les mains la couronne de Pologne. » Sigismond sortit de l'enfance avec cette perspective sous les yeux. Ce fut pour cela qu'on l'éleva dans la foi catholique, quoique Jean, pour donner le change à l'opinion, nommât pour son fils des précepteurs luthériens et qu'il le conduisît lui-même aux exercices publics de ce culte[3]; mais lors-

père était obligé de l'exciter à se distraire. Ces dispositions se développèrent par une longue captivité et par une constante assiduité à l'étude. Il faut joindre à cela l'esprit soupçonneux qu'il avait hérité de son père, ses démêlés avec le duc, la noblesse et le clergé, et une conscience bourrelée de remords excités par le meurtre de son frère. Dans les dernières années, il ne pouvait ni se supporter ni supporter les autres.

» Ainsi que son frère aîné, Jean était savant. Il possédait parfaitement les langues latine, polonaise, allemande, italienne et anglaise; il entendait le grec et le français. Érik s'était adonné à l'étude des mathématiques et Jean à celle de la théologie : tous les systèmes religieux, tous les livres qui s'y rapportaient, lui étaient familiers. Cette érudition l'empêcha malheureusement de s'attacher à aucun; toute sa vie flotta au milieu de croyances diverses. Il était né dans la religion luthérienne : en Angleterre, il prit du goût pour celle des réformés; puis sa première femme le convertit au catholicisme, qu'il professa pour le quitter, après un an, en cherchant à le combiner avec l'Église grecque. Après des tentatives infructueuses, il revint à sa liturgie et, sur son lit de mort, aux doctrines dans lesquelles il avait été élevé. C'était à lui que Gustave écrivait d'une main que l'approche de la mort rendait tremblante ces mots qui sont passés en proverbe : « *Il vaut mieux ne dire qu'un mot et tenir à son opinion que de parler cent fois.* »

»La prédilection dont il était l'objet de la part de son père et le caractère bizarre d'Érik tournèrent de bonne heure l'ambition de Jean vers la possession de la couronne, et on peut croire qu'Érik ne serait pas monté sur le trône si Jean n'eût soutenu ses intérêts auprès de son père. Le dépit qu'il ressentait de ce que la diète d'Arboga avait mis des bornes à son autorité dans son duché avait fini par l'exaspérer au point qu'il avait le dessein de rendre la Finlande indépendante avec le secours de la Pologne; du moins sa conduite permet de le présumer. Par bonheur pour la Suède, ce projet échoua. Mais la démence d'Érik et son gouvernement pervers éveillèrent de nouveau l'ambition de Jean, qui, ne pouvant la maîtriser, porta les derniers coups au trône déjà chancelant de son frère. Les traitemens indignes que Jean fit subir à Érik et à ses partisans, le meurtre d'Érik lui-même, crime pour lequel l'histoire n'a point trouvé de justification, sont des taches ineffaçables imprimées sur le nom de Jean; elles prouvent que Jean était susceptible d'une haine basse autant qu'implacable. Mais ce ne sont pas les seules preuves que l'histoire présente pour fixer l'opinion à son sujet : sa modération, vantée souvent, mérite plutôt le nom de faiblesse; cependant, dans certaines circonstances, il a montré de la magnanimité. Après la déposition d'Érik, plusieurs sénateurs étaient d'avis de proscrire son image, de peur qu'elle ne fit naître des pensées de rébellion. Jean répondit en riant : « Cet Érik qui est suspendu contre les murs ne m'y attachera pas. » Un ministre étranger lui demandait un jour où étaient ses meilleurs citadelles : « Dans les bras de mon peuple, » répondit Jean.

» Jean avait hérité du goût de son père pour la musique : les beaux chants de l'Église catholique contribuèrent surtout à sa conversion. On chantait ou l'on jouait de quelque instrument pendant qu'il prenait ses repas. Il affectionnait surtout l'architecture : le château de Borkholm, le palais de l'archevêque dans l'île d'Arnö, ainsi que les églises de Riddarholm, de Sainte-Claire, et celles de Saint-Jacques et de Sainte-Marie, à Stockholm, furent commencées par lui; il fit réparer les châteaux d'Upsala et de Stockholm.

» Avant son mariage, Jean avait eu de Catherine Hansdotter Natt orh Dag trois enfans qu'il *anoblit plus* tard sous le nom de Gyllenhjelm. Sophie Gyllenhjelm fut mariée à Pontus de La Gardie, Français de qui descendent les La Gardie, qui se sont rendus célèbres en Suède. Dans la suite, Jean n'eut plus de faiblesses du même genre; son tempérament ne l'y portait pas. Un esprit soupçonneux et irrésolu, un mélange singulier de dureté et de faiblesse formaient le fond de son caractère. Il joignait à ces défauts un emportement héréditaire dans la famille des Wasa. Dans les premières années de son règne, Jean se laissa conduire par les conseils de sa femme Catherine et ceux du prudent Pontus de La Gardie; plus tard, il se livra à l'impulsion que lui donnèrent des courtisans vils et avides. — « Entourez-vous d'hommes capables et sans reproche, on croira que vous possédez les qualités qu'on reconnaîtra dans vos conseillers. » Ainsi parlait Gustave à ses fils; telle était aussi la règle de sa conduite, et sa cour donnait au pays l'exemple d'une haute moralité et d'une piété qui attiraient sur le roi le respect de ses sujets. Érik et Jean, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, formaient un grand contraste avec leur père.» (Tome 4.)

[1] Dans sa défense.

[2] Sigismond vint au monde dans le château de Gripsholm pendant la captivité de ses parens, le 20 juin 1566.

[3] Lorsque Arnold Grothusen succéda, comme précepteur de Sigismond, au docteur Nicolas Mylonius, qui était catholique, il osa emmener un jour le prince à la messe des catholiques; Jean tira son épée en disant au pédagogue : « *Educabis filium meum in spem utriusque regni.* » (Werwing.)

que Jean eut plus tard modifié ses opinions, il employa les moyens de persuasion et les menaces pour faire renoncer le jeune Sigismond aux principes de sa mère, et le sénat fit, dans le même sens, des remontrances aux princes royaux. La princesse Anne changea de religion. Sigismond non-seulement resta fidèle à la sienne, mais il se fit encore un point d'honneur de ne pas calculer quelles suites pouvait avoir le zèle qu'elle lui inspirait. Ce qu'on appelle en Suède son gouvernement nous montre seulement l'éruption complète des troubles que le règne précédent avait préparés. Jean avait abjuré tous les principes auxquels la maison des Wasa devait son élévation; son fils expia cette faute par la perte de sa couronne, et Charles, profitant à propos des circonstances critiques où se trouvait le pays, parvint au pouvoir suprême.

Gustave Wasa avait fondé son œuvre sur la réforme. Si Jean avait déjà miné cette base, à quoi ne devait-on pas s'attendre de la part d'un prince tellement circonvenu par les jésuites, que son père, à la fin, le conjura mais en vain de se bien défier de ces pères « qui avaient habituellement un pied dans la chaire et l'autre dans le conseil des rois [1]. » En effet, à Rome, on attendait beaucoup de son zèle. Dès 1587, lors de l'élection du roi en Pologne, le pape Sixte V avait exprimé le vœu que Sigismond extirpât l'hérésie non-seulement en Pologne, mais encore en Suède [2].

Charles avait réellement tenu les rênes du gouvernement pendant les deux dernières années de Jean. Il était tout naturel qu'il restât en possession du pouvoir, puisque Jean ne laissa en mourant aucune disposition à ce sujet. Le 24 novembre 1592, le duc envoya son propre secrétaire à Sigismond pour lui annoncer que son père était mort et qu'il était provisoirement chargé du gouvernement, conjointement avec le sénat, jusqu'à l'arrivée du nouveau souverain. Le duc réclama sa médiation dans les négociations entamées avec la Russie: « Comme les Polonais, ajouta-t-il, saisiront cette occasion pour tenter de s'emparer de la Livonie suédoise, nous avons écrit à ceux qui y commandent de n'accéder à aucune des propositions qui pourraient leur être faites par les Polonais sans notre consentement et celui du sénat. » Il pria Sigismond de vouloir bien recevoir cette communication. Il n'y avait pas moyen de continuer la guerre, car on n'avait trouvé ni or ni argent dans le trésor du roi. Un inventaire fut joint à cette lettre. Le 28 novembre, les sénateurs destitués furent sommés de se présenter devant le duc, qui, après quelques explications, confirma le pardon qu'il leur avait accordé depuis dix-huit mois; ils rentrèrent dans leurs fonctions et recouvrèrent leurs dotations. En général, Charles rendit la liberté à tous ceux qui étaient arrêtés pour cause politique ou à raison de la liturgie [1]. Sur ces entrefaites arriva une lettre de Sigismond, qui confiait au duc le gouvernement jusqu'à ce qu'il pût lui-même visiter son royaume. Charles ajouta une copie de cette lettre à la publication qu'il fit promulguer dans le pays. Jusque-là tout paraissait en parfaite harmonie. Le roi, dans sa lettre, parut bien aise de la réconciliation du gouvernement et des sénateurs; il publia plus tard des lettres patentes [2] qui les déclaraient complètement innocens; mais le duc n'en fut que médiocrement satisfait. Quelques seigneurs prédirent ce qui devait arriver. On écrivit au roi qu'il lui serait difficile de prendre possession de son héritage. Un autre sénateur (on ignore son nom) donna des conseils sur les moyens d'assurer la suc-

[1] Les lecteurs catholiques remarqueront ici que l'auteur parle non pas seulement en protestant zélé, mais encore en écrivain imbu de ce philosophisme moderne qui, s'adressant aux passions plus qu'à la raison, trouve plus commode de se rendre l'écho de toutes les vieilles calomnies débitées par les ennemis du catholicisme que de les discuter et surtout de les prouver. Si Gustave Ier fonda son pouvoir sur la réforme, ce fut parce qu'il ne considéra la religion que comme ressort politique, et qu'en changeant celle de son pays, il comptait détruire l'influence du clergé et intéresser à sa cause tous ceux qui prendraient, ainsi que lui-même, part aux dépouilles de l'Église. Ce fut aussi la politique du grand réformateur Henri VIII d'Angleterre, qui se montra si digne par ses mœurs corrompues et sa perversité d'être le chef révéré d'une religion nouvelle. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Le cardinal Joyeuse, à Rome, au roi de France Henri III. (Voyez Raumer.)

[1] Messénius.

[2] Les lettres patentes du roi pour Hogenskild Bjelke, Gustave Baner, Érik Sparre, Axel Leyonhufvud, Sten Baner, Thure Bjelke, ainsi que pour le comte P. Brahe et Clas Akesson Thott, que la mort avait déjà frappé, furent publiées après le retour de Sigismond en Suède, le 2 novembre 1593.

cession, même dans le cas où il faudrait en venir aux armes. Des troupes, cosaques ou autres, suivant le projet, devaient être dirigées sur la Livonie, et une flotte équipée à Dantzig, où le roi se rendrait. On se conciliait les Polonais en leur cédant l'Esthonie. Le sénat surveillerait pendant ce temps les intérêts du roi en Suède. Les démonstrations des puissances étrangères devaient faire tomber la résistance du duc [1]. Au surplus, les partisans du roi ne se bornèrent pas à de vaines paroles ; le comte Axel Leyonhufvud, immédiatement après la mort de Jean, tenta de s'emparer, au nom de Sigismond, des citadelles d'Elfsborg et de Gullberg. Son coup d'essai fut malheureux, et il se vit dans la nécessité de sortir du royaume. Il accusa le duc en Pologne, et reçut un sauf-conduit de Sigismond, qui lui restitua son comté en Finlande, que le roi Jean avait supprimé. Clas Fleming était gouverneur de Finlande et en même temps commandant en chef des troupes en Livonie : il fit publier en Suède des proclamations où il avertissait les habitans de se tenir en garde contre le duc ; il ajoutait qu'il agissait d'après les ordres du roi. Les desseins du gouverneur furent paralysés par une mission particulière que Sigismond confia à Jean Sparre, frère d'Érik, au commencement de l'année 1593, et qui concernait la Finlande et la Livonie. A partir de cette époque, il y eut un gouvernement séparé dans ces provinces [2].

Le duc, de son côté, fit une convention avec le sénat : ils devaient gouverner — sans porter atteinte à la fidélité qu'ils devaient à Sigismond — sous leur responsabilité solidaire [3]. Cette formule était employée dans toutes les conventions entre le duc et les états : Sigismond avait coutume de l'appeler *le filet de l'oiseleur* (*fogelnätet*) du duc Charles. On vit bientôt que cet engagement pouvait conduire le sénat plus loin qu'il n'aurait voulu. Les ecclésiastiques rassemblés à Stockholm, pour assister à la déposition du conseil royal, réclamèrent du duc l'accomplissement de la promesse faite par le roi, en 1590, de convoquer un synode qui fixerait les points incertains de doctrine religieuse et rétablirait la concorde. Le sénat proposa de se contenter d'adjoindre quelques-uns de ses membres pour en délibérer avec le clergé. Mais le duc demandait la convocation des états généraux : « La religion et la *liberté*, disait-il au sénat, étaient des bienfaits dont la patrie était redevable à son père. Par reconnaissance, la diète avait rendu la couronne héréditaire dans la famille de Gustave, qui, étant un bon roi, avait conservé ces avantages au peuple. Mais à présent ils avaient un roi qui soumettait sa conscience à l'autorité du pape [1] ; il était d'autant plus urgent de fixer de telles conditions que les Suédois étaient dans l'habitude depuis plusieurs siècles de l'exiger de leurs rois. » Il ne s'exprima pas avec moins de franchise [2] en annonçant à Sigismond la convocation des états et du synode à Upsala. Le roi ne pouvait attendre quelque bonheur durant son règne s'il ne confirmait volontairement les libertés religieuses et civiles du royaume ainsi que les résolutions par lesquelles les états pouvaient les affermir. Par là sans doute il se privait de la faculté d'agir contre les lois du royaume et son serment royal ; mais au moins n'exposait-il sa personne à aucune haine, et l'hérédité était assurée à sa famille. C'était ce que le duc lui conseillait, et ses serviteurs fidèles ne pouvaient pas lui tenir un autre langage. Le secrétaire Olof Sverkersson, chargé de ses lettres, partit pour la Pologne [3].

Le synode d'Upsala s'était ouvert le 25

[1] Lettre anonyme en allemand. (Voyez les *Archives du royaume*, 1593-98.) Elle était probablement adressée à la princesse Anne.

[2] « Hæc prima inter regem et ducem fuit discordiæ sementis. » (Messénius.)

[3] Le sénat osa demander un extrait de la *lettre latine* (on appelait ainsi tous les documens écrits de cette époque) faite à Kalmar pour servir de règle au gouvernement. Le 20 juin, le duc répondit que, quoique cette lettre eût été annulée, à cause du secret qui avait entouré son adoption et parce qu'elle n'avait pas été communiquée aux états, on pouvait la reviser et soumettre à la sanction du roi ce qui serait utile au royaume. (Voyez les *Archives du royaume* de 1593.)

[1] Il était plus avantageux sans doute pour le royaume que la conscience du roi fût soumise à l'autorité de Luther ! (*Note de l'éditeur.*)

[2] La *franchise* d'un prince qui aspirait à la couronne et qui pour l'obtenir devait l'usurper ! (*Note de l'éditeur.*)

[3] Il avait su par ses flatteries capter la confiance de Charles, dont il parlait mal auprès de Sigismond. Sa duplicité le fit tomber dans la disgrâce de ce dernier, et ce fut en vain qu'il chercha à reprendre la place qu'il occupait dans l'esprit du duc. Son fils devint porte-verge dans l'église de Clara. (Voyez les collections de Palmsköld.)

février 1593. Des députés clercs et laïques s'y rendirent de toutes les parties du royaume, mais la Finlande n'y envoya que peu de représentans [1]. Le duc avec le sénat, quatre évêques [2], plus de trois cents clercs, et une foule de nobles, de bourgeois et de paysans assistaient aux séances. Nicolaüs Bothniensis, professeur de théologie à Upsala, fut nommé président malgré son jeune âge. Il avait été mis en prison pour avoir combattu la liturgie : ce choix était un hommage rendu à l'université d'Upsala pour la fidélité inébranlable qu'elle avait gardée au protestantisme pendant les disputes soulevées à l'occasion de cette liturgie. Le dessein du synode était de la relever de la décadence où elle était tombée. Quand il fut convenu que la sainte Écriture telle que l'expliquait cette assemblée devait être la seule base et la seule règle de la doctrine évangélique, et qu'on eut parcouru tous les articles de la confession d'Augsbourg, Petrus Jonæ, nouvellement confirmé par Charles comme évêque du duché [3], se leva et demanda à tous ceux qui étaient présens s'ils reconnaissaient cette doctrine, s'ils voulaient l'adopter, et s'ils étaient résolus, en cas que ce fût la volonté de Dieu, de souffrir pour elle. Tous répondirent : « Nous sacrifierons pour elle tout ce que nous possédons dans ce monde, nos biens et notre vie. » Alors le président dit à haute voix : « La Suède est devenue un seul homme, et nous n'avons tous qu'un seul Dieu [4]. » Toutes les innovations introduites sous le règne précédent dans le culte et la doctrine furent abolies. Le catéchisme de Luther fut adopté de nouveau comme base de l'enseignement religieux, et le rituel de Laurentius Petri le fut pour le culte [5]. Les évêques du royaume, qui s'étaient montrés les plus chauds partisans de la liturgie, furent les premiers à l'abjurer, et les prêtres suivirent leur exemple; ils finirent tous par faire amende honorable, et ils prièrent le sénat de leur remettre l'engagement qu'ils avaient contracté par écrit d'accepter la liturgie. Ils avaient gagné leurs bénéfices par cette soumission à la volonté de Jean [1]. Le sénat le leur promit; mais le duc retint les écrits dans sa chancellerie. Plusieurs sénateurs engagèrent les prêtres à ne consentir jamais à rien qui fût contre la parole de Dieu et leur propre conscience. Hogenskild Bjelke, ayant parlé dans le même sens, s'attira le reproche d'avoir lui-même violemment établi la liturgie en Ostrogothie. Les clercs du duché crièrent victoire, et avec eux les états laïques, chez lesquels la liturgie de Jean et les troubles qu'elle avait occasionnés avaient détruit juqu'aux dernières traces le pouvoir du pape en Suède : « Tout, dans le gouvernement de l'Église, disait-on au synode d'Upsala, s'est fait par des voies ténébreuses, par la ruse et la violence, sans examen et sans jugement, contrairement à toute loi, de sorte que ceux qui avaient accepté la liturgie furent nommés évêques sans qu'on eût consulté le clergé. Les réformes que Jean avait tentées ne furent pour lui qu'une source d'embarras. On avait donné aux paroisses des prêtres qui étaient non-seulement ignorans, mais encore libertins, voleurs, parjures, assassins, ivrognes et débauchés : les meilleurs bénéfices étaient toujours réservés à ceux qui signaient la liturgie ; mais les prêtres évangéliques de bonne foi, savans et persévérans, qui l'avaient repoussée, étaient méprisés, haïs et persécutés à outrance. Ainsi il était évident que si la liturgie n'était pas abolie avant l'avénement de Sigismond, la parole de Dieu, dans le pays, serait comme une lumière exposée au souffle de la tempête. » Les vainqueurs usèrent modérément de leur avantage. On promit l'oubli du passé ; personne ne fut persécuté. Un seul curé fut destitué, ce fut celui de Stockholm, Pierre

[1] Messénius dit qu'il n'y avait point de Finnois. Werwing avance le contraire : suivant lui, l'évêque, le doyen du chapitre et le recteur de l'école d'Abo y étaient présens. Les signatures des membres du synode ne furent pas toutes recueillies à Upsala ; l'acte fut envoyé dans les provinces.

[2] Les évêques de Linköping, de Strengnäs, de Vesterås, d'Abo. L'archevêché était vacant : on y pourvut pendant le synode, ainsi qu'aux évêchés de Vexiö, de Skara et de Wiborg.

[3] Il ne reçut sa nomination comme évêque de Strengnas que le 6 janvier 1593. Il fut sacré pendant le synode, quoique son élection datât de 1586. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[4] Voyez la relation du synode, par Nicolai Bothniensis. (*Lönbom historiska Märkv.*, 1er vol.)

[5] Après qu'on eut imposé la liturgie en Suède, on défendit d'enseigner le catéchisme de Luther à la jeunesse. Il fut enjoint aux prêtres de lire les pères de l'Église ; on fit circuler dans le peuple des livres d'orthodoxie, tels que *Eccii Enchiridion*, et *Catechismus Canisii* et *Consultationes Cassandri*.

[1] Et ils voulaient gagner la conservation de ces bénéfices par leur apostasie. (*Note de l'éditeur.*)

Påfvelsson, qui avait osé défendre ouvertement la liturgie et qui s'était montré tellement intolérant dans l'exercice de ses fonctions que le roi Jean, sur la demande de la bourgeoisie, avait été obligé de l'interdire [1]. Le duc s'était abstenu de prendre part aux délibérations; il se contenta de signer le décret et les résolutions [2], tout en laissant voir son mécontentement contre le sénat, qui n'avait pas demandé son avis. Il admit en même temps la suppression du sacrement dans la Cène, celle du sel et des cierges dans la cérémonie du baptême et celle d'autres rites conservés du catholicisme et qu'on ne devait faire disparaître qu'avec ménagement. Quelques divisions intestines signalèrent la fin de ce synode. Les mêmes évêques qui venaient de se rétracter cherchèrent à prouver leur orthodoxie par un zèle outré : non contens de la destruction de l'*erreur des sacremens*, ils demandèrent que les partisans de Zwingle et de Calvin fussent regardés comme hérétiques. Les termes étaient trop clairs pour qu'on ne s'aperçût pas qu'il était question des réformés. Le duc et le clergé de son duché étaient soupçonnés d'en faire partie. Le décret du synode était déjà lu et approuvé : le président, en déposant ses fonctions, refusa d'y rien changer ou ajouter. Ces prélats insistèrent. L'évêque de Strengnäs se proposa comme médiateur; Charles lui donna son consentement en termes singulièrement choisis : « Fourrez dans cette secte tous ceux que vous voudrez, même le diable, car il est aussi mon ennemi. » Dans une lettre confidentielle à l'archevêque et aux professeurs d'Upsala, 15 mai 1594, il s'exprime ainsi : « On nous maudit aujourd'hui comme favorisant les doctrines de Calvin et de Zwingle; mais nous affirmons n'appartenir à personne, si ce n'est au Christ; nous ne sommes ni à Luther, ni à Zwingle, ni à Calvin : nous sommes à la parole de Dieu. » Les décisions du synode d'Upsala, dont l'Église suédoise célèbre tous les cent ans le souvenir [3], furent un coup décisif et rigoureusement porté; elles affermirent la réforme en Suède et par suite en Europe. — De nouveaux rapports qui devaient avoir une grande influence dans la lutte qui se préparait prirent naissance à cette époque. Henri de Navarre écrivit à Charles pour lui proposer une grande ligue protestante [1]. Sigismond venait de se marier à une princesse d'Autriche [2].

La diète polonaise, où s'agitait la question de l'élévation de Sigismond au trône de Suède, fut comme de coutume orageuse. Enfin on reçut le consentement et l'argent nécessaire pour le voyage, en échange de la promesse du roi, disait-on en Suède, de livrer l'Esthonie à la Pologne. Olof Sverkersson fut congédié avec des lettres de Sigismond au duc où il lui exprimait sa reconnaissance pour les peines qu'il s'était données. Charles pouvait être sans inquiétude au sujet de l'Esthonie : le roi voulait conserver les priviléges du royaume et placer ses affections indépendamment de la croyance de ceux qui en étaient l'objet; mais il ne pouvait sanctionner les délibérations du synode d'Upsala prises en son absence [3]. Plusieurs envoyés apportèrent de semblables promesses conçues en termes ambigus. En Suède, on demanda des déclarations plus précises, surtout sur la question religieuse. Pour les obtenir de lui, on lui dépêcha le sénateur Thure Bjelke, chargé de pleins pouvoirs que Charles fit lire dans toutes les provinces, ainsi que la décision du synode d'Upsala en ce qui touchait le peuple suédois. L'envoyé, après avoir été accrédité auprès du roi, devait le prier d'indiquer l'époque de son départ afin que Charles pût lui envoyer la flotte

[1] Défense de la bourgeoisie de Stockholm contre les accusations de Pierre Påfvelsson. (Voyez *Handl. i nord-hist.*)

[2] Le décret fut publié, au nom du duc, du sénat, des évêques, de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie, le 20 mars 1593. A une assemblée provinciale tenue dans son duché, le duc le fit approuver et signer par les paysans.

[3] Dans les premiers temps, chaque dimanche, après le 17 février, on prêchait sur le texte du chapitre 15, v. 2, livre II des *Chroniques*. (Voyez les *Archives du royaume* pour l'année 1595.)

[1] « Ad procurandam in Ecclesia Dei concordiam et retundendos romani antichristi conatus. » Ce fut dans ce but que Henri envoya Ségur aux protestans d'Allemagne et qu'il écrivit de sa main à Jean et au duc Charles. Les lettres sont imprimées dans *Henrici Navarrorum regis Epistolæ de pace ecclesiastica constituenda*, Utrecht, 1679. Ses tentatives de médiation s'étendirent aux puissances catholiques. Il avait alors le projet de visiter les cours de tous les princes d'Allemagne.

[2] A Cracovie, le 21 mai 1592. Il eut pour première épouse Anne, fille du duc Charles, fils de l'empereur Ferdinand I[er] et de Marie de Bavière; sa seconde était sa sœur Constantie.

[3] « Upsaliæ decreta supremo magistratu inconsulto, nec possent, nec deberent rata censeri. » (Messénius, VIII, p. 12.)

qui devait l'amener. Les sénateurs Érik Sparre et Clas Bjelke furent également envoyés en Pologne avec la même mission. Ils rencontrèrent Sigismond, qui se rendait à Dantzig. La plupart des sénateurs paraissaient dévoués au duc. Ils n'étaient pas tous aussi prudens que le vieux chancelier du royaume Nils Gyllenstjerna. On lui demandait son avis sur les instructions à donner à Thure Bjelke. Il répondit avec de grandes circonlocutions : « que les affaires de la Pologne étaient au-dessus de son intelligence. » On disait qu'un légat du pape était arrivé à Varsovie pour exhorter Sigismond à rétablir dans son royaume héréditaire l'ancienne Église, et qu'il lui apportait des secours en argent pour cette entreprise [1] ; qu'un ministre de l'empire travaillait dans le même but ; que le légat du pape suivait le roi pour le couronner en Suède ; que Sigismond, dans son voyage, devait fermer les églises protestantes de Thorn et d'Elbing ; que les alarmes qu'éveillerait cette conduite occasionneraient des révoltes pendant son séjour à Stockholm. Tous ces bruits augmentèrent les craintes que lui inspirait son pays natal. Clas Fleming continuait à braver dans la Finlande l'autorité du duc et du sénat. Il y eut un échange de lettres très-curieuses entre le duc et ce seigneur, dont le caractère, qui avait quelque rapport au sien, le rendit aussi fameux par sa grossièreté que par son intrépidité [2]. Enfin, sans en demander la permission à Charles, il partit pour Dantzig avec la flotte de Finlande, fit embarquer Sigismond avec son épouse, sa sœur et leur suite, et après une traversée difficile les déposa à Stockholm, le 30 septembre 1593. Charles se trouva au pont du château pour recevoir le roi. La rencontre d'Abraham Angermannus, archevêque nouvellement élu, l'adversaire le plus acharné de la liturgie, fut pour le roi aussi désagréable que la présence du légat du pape, Malaspina, parut fâcheuse à l'archevêque [1]. Après une courte entrevue, pendant laquelle le duc ne put retenir l'éclat de sa colère contre Clas Fleming et le comte Axel Leyonhufvud, ce prince se retira dans son duché en laissant au sénat le soin de traiter avec le roi.

On réitéra la demande des assurances qu'on exigeait du roi, mais Sigismond ne voulut pas accepter les résolutions du synode d'Upsala, ni l'élection de l'archevêque; les jésuites et les prêtres de Stockholm prêchèrent les uns contre les autres. Il voulait affecter l'église de l'ancien couvent des Franciscains au culte catholique, et il y fit célébrer par force un enterrement selon le rite de ce culte. Les Polonais et les Suédois se battirent au milieu de l'église, et le sang coula. Il n'avait de Suédois autour de lui que ceux qui avaient embrassé le catholicisme et qui se montraient ardens à le propager. Il s'entretenait de préférence avec le légat du pape et ses compagnons polonais. Le sénat de Suède ne le vit pas souvent, et la députation du clergé suédois ne put être admise auprès de lui [2]. Dans sa réponse au sénat, au mois de janvier 1594, il s'étonna qu'on voulût mettre des conditions à son couronnement. Il fallait faire connaître la différence entre un gouvernement *électif* et un gouvernement *héréditaire*. Il suivait en cela les avis de ses conseillers, les jésuites, « qui inventaient tout ce qu'il y avait de fin et de dangereux, » dit le grand Gustave-Adolphe. Une autre réponse sortie de la bouche du roi venait de la même source : « Comme roi élu, disait-il, sa conscience lui défendait de tolérer aucune religion autre que celle qu'il regardait comme la véritable. » Mais il était né roi héréditaire d'un royaume qui professait une autre croyance,

[1] 30,000 florins, suivant Typotius. A part ce que la Lithuanie avait offert, il en coûta à la Pologne 200,000 florins, d'après les propres paroles de Sigismond à Charles, le 13 mars 1594.

[2] Le duc écrit, en date du 7 avril 1593, que, sans les ordres du roi, du duc et du sénat, personne ne devait entrer au château, fût-ce même Clas Fleming lui-même, ni aller à Narva, quoi que celui-ci pût dire.—Fleming, dans une lettre, s'intitule ainsi : « Clas Fleming, baron et seigneur de Wik, riksmarsk, amiral et général en chef de terre et de mer, aujourd'hui sous le gouvernement de plusieurs maîtres, mais qui n'obéit qu'au roi Sigismond. Si quelqu'un de mes égaux veut m'imposer, je le frappe à la tête. »

[1] Sigismond écrivait au duc Charles : « C'est pour nous quelque chose de pénible de voir M. Abraham, qui avait encouru la disgrâce de notre père, nous recevoir au nom du clergé. » Le duc demanda l'éloignement du légat du pape, ce que les sénateurs qui étaient allés à la rencontre du roi à Dantzig avaient aussi demandé. On répondit qu'il n'était pas envoyé au royaume, mais au roi. On lui devait d'autres remercîmens pour le zèle qu'il avait mis à favoriser le voyage du roi. Il n'avait pas à se mêler du gouvernement, et il s'était toujours comporté avec prudence dans toutes les contestations religieuses, quoique pussent dire les prêtres.

[2] Le roi écrivit à Charles qu'il avait bien raison de recevoir ainsi la députation. La lettre est datée du 22 janvier 1594.

et il la voulait laisser intacte, pourvu qu'on accordât la même liberté à ceux qui partageaient la sienne, c'est-à-dire aux catholiques[1]. On se rendit donc à Upsala, animé de sentimens hostiles. Les états y étaient assemblés en même temps pour célébrer les funérailles du roi Jean et le couronnement de Sigismond. La première cérémonie eut lieu avec beaucoup de solennité; mais le légat du pape fut chassé de la procession, et l'on menaça de mort les jésuites s'ils osaient mettre le pied dans l'église. Le jour suivant, l'intendant de l'église dit avoir vu, ainsi que plusieurs autres personnes, le sarcophage de Jean couvert de sang[2]. Le duc assistait aux funérailles; il était accompagné de trois mille cavaliers et fantassins, qu'il logea sur les terres héréditaires dans les environs d'Upsala : « Je ne me sépare pas de vous, dit-il aux états. Si Sigismond veut être votre roi, il faut qu'il accède à vos demandes. » Il déclara au roi qu'il fallait faire toutes les concessions avant le couronnement. Lorsqu'il fit cette déclaration au château d'Upsala, il était accompagné de la noblesse et du sénat; son discours fut accueilli par les acclamations du peuple qui était au dehors. Les paysans lui offrirent la couronne; mais il leur imposa silence. D'autres parlèrent de mettre le jeune prince Jean sur le trône avec une régence.

La cour perdit le temps à faire des réponses évasives et de vains efforts pour semer la division parmi les états. Le bruit courut qu'on préparait un guet-apens contre le duc. Un Niederlandais qui à cette époque vivait à la cour, catholique lui-même et partisan de Sigismond, raconte qu'on fit une proposition dans ce sens au roi, en lui offrant d'avance l'absolution de ce péché[3]. Le caractère de Sigismond était une garantie de l'horreur que dut lui inspirer une telle ouverture, la prudence ne l'eût-elle pas détourné d'attaquer un rival plus fort que lui par l'affection que lui portaient les états et les soldats dont il pouvait disposer. Cependant Charles redoubla de vigilance et tint ses cavaliers prêts. Les états, prosternés et en prières, s'engagèrent unanimement à défendre les résolutions du synode d'Upsala : « Un catholique ne pouvait remplir aucune fonction; le Suédois qui quittait sa foi pour embrasser le catholicisme ou qui y faisait élever ses enfans perdait sa qualité de Suédois; les catholiques pouvaient séjourner dans le royaume en se tenant tranquilles, mais ils ne pouvaient exercer leur culte que dans la chapelle du roi[1]. » Ce fut là tout ce que la cour put gagner; et lorsque enfin le duc menaça de se retirer et de dissoudre les états s'il ne recevait pas une réponse précise dans les vingt-quatre heures, le roi se soumit à tout ce qu'on demandait. Les états chantèrent le *Te Deum* comme s'ils eussent remporté une grande victoire; aussi l'élection du nouvel évêque fut-elle confirmée, mais le roi ne voulut pas recevoir la couronne des mains de cet homme qu'il détestait. Le même jour que ces concessions furent faites[2], le 19 février 1594, Sigismond et la reine furent couronnés dans la cathédrale d'Upsala par l'évêque Bellinus, de Vesterås. L'archevêque lut les prières. Le roi en prêtant serment, ayant baissé la main, le duc lui fit observer qu'il devait la tenir levée. Lui-même prêta le sien sans s'agenouiller, mais il posa son chapeau aux pieds du roi. — Ses droits, comme duc, furent reconnus sans modification; il reçut même le Dalsland pour garantie de ses créances sur la couronne.

Sigismond n'accordait qu'à contre-cœur la liberté spirituelle et temporelle en Suède, dit le grand Gustave-Adolphe, et comme il n'avait promis qu'à son corps défendant, il lui fallut moins de temps pour changer d'avis qu'il ne lui en fallait pour aller d'Upsala à Stockholm, car il ne fut pas plutôt arrivé dans cette dernière ville qu'il nomma le comte Érik Brahe, catholique, au gouvernement de cette capitale, fonction qui n'existait pas encore. Malaspina, semblable à une épine qui aurait piqué le roi au pied, fut la cause principale que le roi viola sa promesse. On fonda des séminaires; le culte fut interrompu dans les environs de Stockholm : on était obligé de s'armer comme autrefois pour se rendre à l'église. On adressa des plaintes

[1] Baazii, *Invent. Eccl. sviog.*, p. 547.

[2] Messénius.

[3] Jac. Typotius, *Relatio historica de regno Sueciæ.* — Un Italien, Strozzi, avertit le duc de prendre garde à lui. Charles dit avoir reçu lui-même de l'étranger la nouvelle qu'à l'époque du couronnement à Upsala on avait tenté trois fois de l'assassiner, comme on avait fait à Stockholm avant que le roi quittât le royaume. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[1] Voyez le décret des états généraux au sujet de la religion; Upsala, le 16 février 1594.

[2] La déclaration du roi au sujet de la religion qu'on voit dans les *Archives du royaume* diffère de celle qui se trouve imprimée chez Stjernman.

au roi : il ne s'ensuivit aucune répression. Les conseillers du roi trouvaient d'ailleurs leur intérêt *à pêcher en eau trouble*. Il fallait mettre la Suède en combustion pour faire exterminer les hérétiques les uns par les autres. Le roi se rendit en toute hâte en Pologne. En Suède tout devait être embrouillé, plus de lien d'obéissance, afin que la mésintelligence se mît bientôt entre les seigneurs puissans, car chaque province eut son gouverneur; mais comme la dignité de la Suède avait été, avec l'aide de Dieu, respectée jusqu'alors et que ce royaume, bien loin d'avoir été soumis à un autre peuple, était resté intact par la bravoure de ses habitans, il se trouva dans le danger qui le menaçait des hommes qui s'opposèrent à l'exécution des projets du roi. Le sénat, qui était à Stockholm, protesta contre l'intention du monarque, de transporter hors des frontières le siége du gouvernement. Il devait en constituer un qui dirigerait le pays pendant son absence. Il le communiqua au roi Charles (Gustave-Adolphe se sert toujours de cette expression en parlant de son père, qui était alors malade à Nyköping). Le roi lâcha quoiqu'à regret un plein pouvoir par lequel le duc était autorisé à prendre en main, conjointement avec le sénat, l'administration du royaume; mais il ordonna aux gouverneurs des provinces de ne pas obéir : ils firent ce qu'ils voulurent. Le peuple, qui avait coutume, surtout en Suède, d'être gouverné suivant les lois, trouva dur d'être maltraité par ces gouverneurs; et comme les paysans sont toujours disposés à se plaindre, ils accouraient en foule à Stockholm, où on avait eu jusque-là l'habitude de les écouter et de leur rendre justice. Le gouvernement avait essayé d'arracher à Sigismond des pouvoirs plus étendus et des instructions plus détaillées afin d'être à même de servir le roi et le peuple. On fit des promesses tant que le roi séjourna dans sa capitale; mais on en ajourna l'exécution de jour en jour, jusqu'à ce que la flotte du roi fût prête à mettre à la voile jusqu'à Elfsnabben[1], puis on se crut dispensé de les tenir. Ce fut l'origine de tous les désordres qui suivirent. Nous avons vu la manière dont la Suède avait été gouvernée pendant l'Union de Kalmar : d'un côté, de puissans seigneurs de provinces qui tous, sous le nom de sénateurs du royaume, régnèrent au nom d'un roi absent; de l'autre, des paysans turbulens qui s'attachèrent à ceux de ces nobles qui osèrent se séparer des autres pour soutenir au moins au nom du régent l'apparence d'un pouvoir royal en quelque sorte indigène. On n'a jamais su jusqu'à quel point la nouvelle union avec la Pologne ramena les mêmes faits ou fit revivre les anciennes prétentions et les anciens abus, comme si Gustave Wasa n'avait jamais existé; c'est cependant là que se trouve la clé des événemens.

Nous revenons au chancelier du royaume, Érik Sparre, cet intrépide défenseur de ce que la noblesse et le sénat appelaient l'ancienne liberté suédoise. Ce fut à l'arrivée de Sigismond en Suède que lui fut remis cet écrit connu sous le nom de *Postulata nobilium*[1]; il fut signé par les principaux du sénat, après qu'on eut supprimé quelques expressions où la plume de l'auteur se montrait trop hardie. Après des félicitations à Sigismond au sujet de son retour dans sa patrie, « contre la volonté et le dessein de beaucoup de personnes, » et l'appréciation des avantages de l'union avec la Pologne, union que l'auteur paraît regarder comme son œuvre propre, il passe brusquement à la démonstration de cet axiome : que la Suède ayant toujours été un État libre et soumis aux lois, elle ne doit pas cesser de l'être parce qu'elle est devenue royaume héréditaire. Les malheurs et les souffrances qu'elle a eu à subir dans les derniers temps sont tracés avec les plus sombres couleurs. Une monarchie absolue était contraire à la parole de Dieu, à la sagesse des anciens, à la raison et à la *Loi de Suède*. L'exemple d'Érik prouvait qu'un roi héréditaire pouvait être déposé comme un autre à cause de sa tyrannie. *Régner en despote* est une expression qu'on n'avait jamais entendue en Suède; cependant quelques personnes disaient qu'avant le temps de Gustave, il n'y avait ni libertés ni priviléges, et que c'était chose inusitée en Suède de parler d'*états* à qui appartenaient

[1] Elfsnabben ou Hjelmsnabben, port sûr et très-commode, est célèbre dans l'histoire de Suède. Tous les vaisseaux marchands et ceux de Stockholm doivent passer par Elfsnabben, Dalarön et Sandhamn. Ce fut là que le grand Gustave-Adolphe mit à la voile pour ouvrir sa glorieuse campagne en Allemagne.

[1] Il a pour titre : *Riksens råds, Ridderskaps och menige adels oration och underdånige skrifteliga begäran att åtnjuta deras gamla urminnes frihet och privilegier, såsom och andre Rikets Ständer lika måtto.*

ces libertés. Mais n'y avait-il pas des états lorsqu'on accepta la succession héréditaire? Qui avait donné le consentement? — N'y avait-il pas des princes, des chevaliers, des nobles, des évêques, des prêtres et une formidable armée, quoiqu'elle eût été décimée par une guerre longue et sanglante? — N'y avait-il pas des bourgeois, des mineurs et des paysans, qui étaient plus puissans et plus estimés qu'ils ne le sont ailleurs? Quoique certaines personnes disent que le roi Jean voulait juger toutes les affaires spirituelles et temporelles, il vaudrait mieux penser à ce qui doit être que de rappeler ce qui a été. Ce n'étaient cependant pas des droits exorbitans ou injustes qu'on demandait (la noblesse ne les aimait pas et ne les recherchait pas; elle ne demandait que ceux qu'elle avait eus depuis des siècles). Puis vient une comparaison entre les anciens priviléges des sénateurs et ceux de la noblesse, surtout sous l'Union[1].

Conformément à ce que Sparre avait dit, Sigismond promulgua, avant son couronnement, une assurance particulière à la noblesse dont les priviléges étaient considérablement étendus. Toutes les fonctions judiciaires furent réservées à la noblesse, ainsi que tous les hauts emplois de la chancellerie, des régences provinciales et de l'armée; jamais des roturiers ne pouvaient être leurs supérieurs ou leurs égaux. Le royaume devait être gouverné par les conseils du sénat, et personne ne pouvait être admis dans cette assemblée sans le consentement de ses membres. Les sénateurs et les nobles devaient être entretenus honorablement au moyen des terres et des dotations, et avoir le droit de juger leurs sujets[2]. L'équipement des cavaliers se faisait encore moins rigoureusement, et la noblesse pouvait entrer immédiatement en jouissance des droits et priviléges qui en résulteraient. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on combat les droits de la couronne fondés sur la résolution supposée de Helge Andsholm, et que l'ouvrage d'Érik Sparre est évidemment lancé contre cette résolution. Il prouve, par l'ordonnance de 1485, que des montagnes à filons métalliques n'appartiennent pas à la couronne; les avantages que celle-ci peut tirer des mines; les droits des propriétaires sur elles, en ajoutant que, d'après les registres du royaume, qui se sont conservés à Strengnäs, les plus anciens du sénat avaient indiqué en détail comment tout cela s'était fait au temps du roi Christopher. On oppose la *Loi du pays* aux prétentions élevées sur les bois communaux des districts; on désapprouve tout droit exclusif sur des fleuves appartenant à la couronne. Dans les priviléges de la noblesse tout est déclaré illégal. On voit par les lettres de confirmation des comtés et des baronnies ce qu'étaient les comtes et les barons. Les habitans sont priés de reconnaître le possesseur pour leur comte et baron légitime, de lui garder, après le roi, fidélité et obéissance, et de lui rendre en un mot tous les hommages qu'ils doivent à la couronne. — Une quantité de dotations furent distribuées. On se plaignit de la partialité et de l'influence illégale des secrétaires royaux. La noblesse n'était pas contente. Sigismond demanda, le 9 mars 1594, l'opinion de Charles, parce que la noblesse, malgré la déclaration donnée à Upsala, réclamait des priviléges encore plus étendus. Charles, *qui avait* déjà prié le roi de se défier de ces nouvelles réclamations[1], répond qu'il ne peut pas donner de conseils, parce qu'ils seraient mal interprétés[2].

Après le couronnement, le duc se retira dans ses États, et une maladie, peut-être même ses craintes le retinrent à Nyköping pendant le peu de semaines que Sigismond séjourna encore en Suède. Le dessein du roi, de retourner sans retard en Pologne pour remplir une promesse solennelle, avait été déjà annoncé aux états avec la déclaration que le duc et le sénat gouverneraient l'État en l'absence du roi. Le peuple s'imagina que Charles, les grands et le sénat gouvernaient, et les sénateurs partagèrent cette opinion, comme cela se vit bientôt

[1] Suivant Warmholtz, cette pièce a été imprimée à Stockholm en 1594. Nous avons cité d'après le manuscrit.

[2] Érik Sparre cite l'ordonnance du sénat de Telge, en 1380.

[1] Charles écrivait le 5 novembre 1593 : « qu'il avait appris que les nobles demandaient plus de priviléges; que le roi devait leur faire dire pour quels services; si c'étaient d'anciens priviléges, il fallait en constater l'origine et l'existence. »

[2] Réponse à Sigismond, 4 avril 1594. On lit dans cette lettre : « qu'il ne peut rien dire au sujet de la dot de la reine Gunnila. » Cependant il était d'avis qu'on retranchât des prétentions qu'elle élevait et qu'on donnât l'Ostrogothie au jeune duc Jean après la mort de Magnus, laquelle eut lieu le 21 juin 1595.

après, lorsque parut une constitution, le 20 mars 1594. On reconnut dans son étendue et dans sa rédaction la plume d'Érik Sparre. C'est une grande oligarchie, avec des rouages compliqués, partagée entre des fonctionnaires nobles et dominée par le sénat, qui décide des affaires à la majorité des suffrages. On voit que les statuts de Kalmar n'étaient pas oubliés. L'auteur s'appuyait de l'exemple du Danemark, où le sénat avait gouverné sous la minorité de Christian IV. Le roi parut satisfait de cette constitution, et ses agens la publièrent bientôt dans les provinces. Charles la rejeta; elle était contraire, suivant lui, aux lois et aux coutumes de la Suède. En qualité de prince héréditaire par droit de naissance, il avait celui d'être à la tête du gouvernement pendant l'absence du roi, quoiqu'il ne désirât pas cette charge si le roi restait dans le pays. Le sénat, d'après la *Loi de Suède*, délibérait comme conseil, non comme chef. Le Danemark étant un royaume électif, ce qui s'y pratiquait ne pouvait pas être applicable en Suède [1]. Il écrit au sénat : « Pour ce qui regarde le gouvernement, il n'y a pas de règle plus certaine que la *Loi de Suède* et le serment du roi. Celui-ci doit régner, à qui sa majesté voudra confier le gouvernement pendant son absence; alors il n'est pas besoin d'instructions étendues. Tout ne peut pas être prévu ou tellement ordonné que le salut du royaume ne puisse exiger des mesures contraires. Chaque révision de la constitution sera l'objet d'une négociation, non-seulement avec celui à qui est confié le pouvoir suprême, mais aussi avec ceux qui doivent être gouvernés [2]. » Charles demanda de nouveau la convocation des états avant le départ du roi, en communiquant un projet basé sur les principes que nous venons d'indiquer pour les pleins pouvoirs qu'il réclamait de Sigismond et le serment de fidélité qu'il voulait prêter entre ses mains. Dans la suite du roi se trouvait un homme qui conseilla d'accepter toutes les propositions sans restriction, c'était Arnold Grothusen, son ancien précepteur. La Suède avait besoin d'un gouvernement : Charles prendrait sans doute de force ce qu'il valait mieux lui accorder de bonne grâce. Toute la question roulait sur la

[1] Réponse aux envoyés de Sigismond. (Voyez Werwing, t. 1, p. 250.)

[2] Au sénat, relativement à l'administration du pays. (Voyez les *Archives du royaume*, 1594.)

succession et la couronne de Sigismond, qui ne pouvaient être sauvées que par ce moyen. — C'est ce que Charles ne cherchait pas à cacher : « Si votre majesté part, écrit-il au roi [1], sans que vos sujets sachent par qui et de quelle manière ils seront gouvernés, nous redoutons les suites graves qui pourront en résulter, et c'est notre devoir d'en avertir votre majesté [2]. » Cette déclaration si précise, qu'on demandait à Sigismond, était tout à fait opposée à son caractère. Il temporisait par des refus ou des demi-concessions. Dépourvu de force pour imposer sa volonté, il dut céder, et jamais personne ne l'a fait plus mal à propos que lui. C'est pourquoi ses négociations portent l'empreinte d'une grande irritabilité [3]. Le sénat, indécis et divisé, n'avait pas non plus sa confiance, et la religion offrait déjà une source de divisions que Sigismond n'apercevait pas. Personne n'était admis auprès de lui, à moins qu'on ne partageât ses opinions religieuses, et l'on vit à la fois deux légats du pape, un second légat étant venu pour féliciter la reine de son accouchement [4]. Les prêtres de la ville attaquèrent dans leurs sermons ceux de la cour, et réciproquement les catholiques manifestèrent leur mépris pour le culte de Luther. Les bourgeois montèrent la garde pour protéger leurs pasteurs lorsque ceux-ci allaient prêcher. Dans la semaine sainte, le roi et la reine lavèrent les pieds de douze pauvres. Le jour de Pâques, le curé Érik Schepperus déclama contre cette cérémonie, et dit qu'il valait mieux faire l'aumône à ces mendians, qui étaient sur le point de mourir de faim. Il arriva plusieurs seigneurs polonais avec des suites nombreuses et turbulentes pour assister au baptême de l'enfant royal. Le roi augmenta sa garde polonaise, dont les excès avaient déjà excité tant d'indignation. Il répondit avec dédain aux expres-

[1] Le 15 juillet 1594, au départ du roi. (Voyez Werwing, t. 1, p. 256.)

[2] Réponse au roi au sujet de son départ, en date du 4 juillet 1594.

[3] Par exemple, il était question de marier sa sœur, la princesse Anne, au margrave Jean-George de Brandenbourg, et le sénat en avait dit quelques mots. Le roi, entre autres choses, écrivit au sénat : « Quant au mariage de la princesse Anne, nous n'avons autre chose à dire, sinon qu'il ne nous convient pas d'offrir notre sœur.—6 juin 1594. » (Voyez les *Archives du royaume*.)

[4] Elle avait mis au monde une fille qui mourut bientôt après.

sions de mécontentement que lui adressa le sénat : « Avec deux ou trois cents hommes on n'asservit pas un royaume [1]. Les étrangers ne sont pas à charge au pays ; tout ce que j'ai reçu ne s'élève pas à 2,000 thalers [2]. » Le sénat trouva prudent de faire venir dans la capitale une troupe de Dalécarliens et de se rapprocher du duc, surtout lorsqu'on sut que le roi avait mandé une flotte de Dantzig, et qu'on la vit arriver à Stockholm chargée de troupes polonaises. Il était évident que le roi les avait fait venir pour la sûreté de sa personne, et cependant leur arrivée même devait lui faire courir plus de dangers. Ni les ordres ni les punitions ne pouvaient contenir les Polonais ; on en vint aux mains et le sang coula. Les bourgeois s'étaient mis en armes ; ils dépavèrent les rues pour lancer les pierres du haut de leurs maisons. Tout le monde regrettait l'absence du duc. Telle était la disposition des esprits lorsque Sigismond s'embarqua pour retourner en Pologne, le 14 juillet 1594.

Les négociations entre le roi et le duc continuèrent dans l'archipel qui environne les côtes de Suède jusqu'à ce qu'on eut gagné la haute mer. Le dernier obtint enfin le pouvoir de conduire le gouvernement concurremment avec le sénat, mais sans que les limites de leur autorité respective eussent été fixées.—La Suède, livrée à l'anarchie, devait être plus facile à opprimer : telle était l'opinion des conseillers du roi [3]. La dernière réponse de Charles fut qu'il voulait connaître ce que pensaient les états sur le mode de gouvernement à adopter. Cependant il accepta les fonctions de régent, et il fut reconnu en cette qualité par le sénat, qui fit de nouveau la paix avec lui : « Il ne pouvait, disait-il, abandonner tout à la merci des vents et des flots. »

Le sénat se trouvait placé entre deux puissances ; mais il n'était pour l'une et pour l'autre qu'un allié douteux sur lequel elles ne pouvaient compter : aussi devait-il être brisé dans la lutte. Sa position comme puissance n'était qu'une illusion d'Érik Sparre, et cependant c'était sur lui qu'il voulait fonder un gouvernement. On ne lui avait jamais attribué cette importance en Suède, quoiqu'en dise la *Loi du pays*. Ses membres, il est vrai, exerçaient une influence personnelle, quoiqu'ils fussent souvent divisés entre eux. Tel était encore l'état des choses. — La majorité du sénat, qui avait à sa tête les Bjelke et les Baner, fidèle aux traditions de l'Union, gardait rancune au roi à cause de la distribution des fiefs ; l'autre parti avait pour chef Clas Fleming, objet de la haine presque générale depuis le règne de Jean ; aussi son éloignement fut-il demandé. Sigismond au contraire lui avait donné sa confiance, parce qu'il avait rompu avec l'opposition en déclarant qu'il n'obéissait qu'aux ordres du roi. Au milieu de ces partis, Érik Sparre se renfermait dans son adroite ambiguïté ; aussi ne fut-il pas oublié dans le partage du pouvoir que le roi fit avant son départ entre Fleming et ses partisans. Le pouvoir accordé aux gouverneurs de provinces peut à juste raison être regardé comme une part de royauté. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le projet paraît être sorti du sénat ; mais il fut repoussé par le roi pour n'être exécuté qu'en faveur des seigneurs en crédit [1]. Clas Fleming fut maintenu dans ses fonctions de riksmarsk, d'amiral et de gouverneur général de la Finlande. Érik Stenbock, l'un de ses beaux-frères, reçut la Vestrogothie ; Arwid, l'Ostrogothie, et Charles, le Smâlând ; Érik Sparre reçut le Vestmanland et la Dalécarlie ; Érik Brahe, quoique catholique, fut nommé non-seulement commandant du château de Stockholm, mais encore préfet (*höfding*) de l'Upland et du Norrland. Munis de pouvoirs particuliers et secrets, ils étaient indépendans du duc et du conseil. Charles les appelait *rois des provinces* [2], et ils l'étaient presque en effet : « D'autres personnes en Suède et en Finlande, dans le sénat et hors de son sein, écrit-il à Sigismond, ont reçu comme nous des pleins pouvoirs dont jusqu'ici nous ne connaissons pas le contenu. Cependant nous nous sommes

[1] Réponse au sénat, 6 juin 1594.

[2] Au duc Charles, 9 mars 1594. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] « Comites poloni (admonebant) ut in Polonia maturaret, redituros se majoribus cum copiis ; relinqueret Suecos impeditos, sic fore opportuniores injuriis. » Typotius, l. c.)

[1] Le roi croyait que les gouverneurs de provinces auraient été bien moins nécessaires si les sénateurs avaient fait leur devoir, d'autant plus que les forteresses étaient confiées à des hommes sûrs. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] *Histoire véritable des causes de la destitution de Sigismond par les états de Suède* ; Stockholm, 1609.

chargé de la conduite du vaisseau de l'État, afin qu'il ne fût pas sans pilote ; nous vous envoyons le détail de ce que nous avons fait de concert avec les sénateurs[1]. » Il fut bientôt manifeste que ces nouveaux gouverneurs se regardaient comme indépendans. Clas Fleming ayant conduit la flotte en Finlande, la garda et se sépara ostensiblement du gouvernement suédois. Arwid Stenbock refusa d'obéir aux ordres du duc et fut cité cinq fois à comparaître devant lui sans y répondre[2] : ses frères ne montrèrent pas plus de soumission. Le duc reprocha à Érik Brahe de rendre des ordonnances suivant son bon plaisir dans le château de Stockholm. Érik Sparre, qui s'était fait aimer dans la Dalécarlie et qui avait toujours évité de se mettre en opposition avec le duc, leva enfin le masque. La dernière fois qu'il présida le ting dans la Dalécarlie, avant de quitter le royaume, il s'y rendit, au grand étonnement des Dalécarliens, précédé d'un trompette, en voiture dorée avec sa femme et ses enfans ; il s'entourait de gardes comme un roi, et il leva des contributions en nature. Il exaspéra tellement les paysans que deux ans plus tard, à la nouvelle de son arrivée, ils choisirent parmi eux vingt hommes des plus forts et des plus hardis pour l'arrêter, dans la maison du curé de Tuna, comme ennemi déclaré du roi Charles.

En 1594, le 9 décembre (vieux style), à huit heures du matin, Gustave-Adolphe-le-Grand, fils de Charles, naquit au château de Stockholm. D'autres que Tycho Brahe lui prédirent sa grandeur future. Les solennités de l'acte du baptême (le jour de l'an 1595) révélèrent une si bonne intelligence entre le duc et la majorité du sénat, que les soupçons de Sigismond contre ce dernier corps ne firent que s'accroître. Charles célébra la naissance de son fils en rétablissant l'université d'Upsala. Jean III l'avait un peu relevée, mais elle était retombée[3] dans la nullité et n'avait excité quelque intérêt que pendant les derniers temps de la lutte religieuse. Les professeurs d'Upsala furent les adversaires les plus ardens de la liturgie ; aussi éprouvèrent-ils de longues persécutions. Les professeurs des écoles furent généralement les piliers du protestantisme. Les recteurs (*skolemästare*) furent appelés au synode d'Upsala[1] : un *rector scholæ* était secrétaire, le président était un professeur ; et le rétablissement de l'université d'Upsala, comme garantie de la consistance de la réforme, fut une des demandes des états à Sigismond[2]. Charles ne tarda pas à les rappeler, et le roi, malgré sa réponse, où il laissa percer son humeur habituelle[3], fut cependant obligé de promettre de conserver l'académie, suivant les vœux généralement exprimés, et de pourvoir à l'entretien et à la subsistance des professeurs et des étudians. L'exécution de cette résolution fut confiée au duc et au sénat[4] : elle avait été ajournée jusqu'à la promulgation des priviléges de l'université par Charles, le 15 mars 1595 ; c'est de cette époque aussi que date sa surveillance sur toutes les écoles du royaume[5]. Il donna à trois professeurs de théologie et à quatre de philosophie des revenus convenables provenans des dîmes, avec des terres et des maisons en propriété dans la ville ; il fonda une institution où quarante étudians étaient nourris[6].

Un bienfait que le peuple n'apprécia pas moins fut la paix avec la Russie : depuis vingt-six ans, les frontières étaient ravagées par la guerre. On avait déjà signé en 1593 un armistice de deux ans. Il paraît que Sigismond ne mettait pas un grand prix à la paix, puisqu'il chercha à concentrer des troupes sur un seul point, sous le commandement de Clas Fle-

[1] Lettres au roi, Stockholm, 17 septembre 1594.

[2] « Nous avons reçu votre lettre détaillée et impertinente, et quoique sa majesté vous ait fait gouverneur de cette province, nous vous ferons voir que votre puissance n'est pas si grande que vous pensiez vous mettre à nos côtés. » (Voyez la lettre de Charles à Arwid Gustafsson Stenbock, Stockholm, 15 novembre 1594.)

[3] Sur la fin de sa vie, le roi y plaça quelques anciens professeurs.

[1] Ils prenaient une part importante dans les délibérations. Le *rector scholæ* de Nyköping, capitale du duc Martini, tenait la plume. Il devint archevêque après la destitution d'Angermannus et soutint contre Charles des thèses de théologie. Les lettres d'hommage des états roturiers à Sigismond, quand il eut donné l'assurance, sont signées par les évêques, prélats, curés et maîtres d'école.

[2] Voyez les lettres du sénat et des états en date du 6 février 1594. (Baazii, *Invent. Eccl. svio-got.*, p. 550.)

[3] Le roi ne veut pas recevoir la loi au sujet de l'académie. Réponse au duc Charles en date du 1er février 1594. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[4] Assurance du roi Sigismond au sujet de la religion, en date du 16 mars 1594. (Voyez Stjernman.)

[5] Avec le droit d'examen et de nomination des recteurs aux écoles (§§ 8 et 9).

[6] Après la renaissance de l'université, les premiers bacheliers promus à Upsala le furent au mois de février de 1600.

ming. Après de longues négociations, Charles vint à bout de faire conclure la paix éternelle, à Teusin, le 14 mai 1595. Narva, Reval et toute l'Esthonie restaient au pouvoir des Suédois, qui devaient restituer la forteresse de Kexholm et tout le pays du même nom, ce que Clas Fleming retarda tant qu'il put, sous différens prétextes, afin de pouvoir conserver ses troupes rassemblées. Ce ne fut qu'avec peine que le duc empêcha la rupture de la paix nouvelle; mais la guerre civile s'alluma dans la Finlande par les violences auxquelles se livraient les cavaliers de Fleming; et ce ne fut qu'en 1597, après la mort de ce seigneur, qu'on put évacuer Kexholm et que la paix avec la Russie fut ratifiée. Cette conduite de Fleming ne contribua pas peu à la convocation des états, dont Charles avait fait la menace contre la défense formelle de Sigismond. Nous traçons les événemens d'après le récit d'un partisan du sénat. Le duc écrivit au roi pour lui demander de nouvelles instructions au sujet de la régence. Sigismond répondit que le duc et le sénat devaient se contenter de celles qu'ils avaient jusqu'à son retour de Pologne. Cette réponse commença à mettre la désunion entre le prince et le sénat. Charles voulait que les sénateurs se réunissent à lui pour exécuter toutes ses volontés; mais le peu de sénateurs qui étaient présens opposèrent une vive résistance. Alors le duc changea de système, parla d'états généraux et voulut convoquer une diète. Le sénat protesta également contre cette résolution, en s'en référant aux ordres du roi. Mais le duc répondit qu'il n'avait pas besoin de l'avis du roi, et qu'il avait lui-même le pouvoir de convoquer les états. Qu'y avait-il à faire? Les sénateurs avertirent le roi à temps; ils lui écrivirent une lettre collective par laquelle ils le priaient de leur envoyer des troupes et de l'argent pour opposer la force aux violences du duc. Sur ces entrefaites, celui-ci fit rédiger, en son nom et en celui du sénat, la convocation de la diète à Söderköping pour le 30 septembre. Lorsqu'on présenta l'acte à signer aux sénateurs, ils déclarèrent qu'ils ne jugeaient pas une telle convocation nécessaire. Alors le duc, en colère, s'écria : « Il faut que vous signiez les lettres de convocation et que vous vous y rendiez en personne, ou je prendrai d'autres mesures. Rappelez-vous Engelbrekt le Dalécarlien, il n'était que le fils d'un paysan, et cependant il donnait des ordres au sénat. Moi je suis fils de roi et prince héréditaire : vous ferez ma volonté ou je vous ferai déporter, garrottés et prisonniers. » Les sénateurs furent donc obligés de céder : cependant ils fondaient encore beaucoup d'espoir sur la noblesse. Quand les états furent réunis à Söderköping, le prince (20 octobre) se plaignit des fatigues de la régence, déclarant qu'il voulait en être délivré, à moins qu'on ne lui accordât le titre et le pouvoir de régent; il ajouta que le serment du roi devait être observé dans son entier, surtout dans ce qui touchait à la religion, et qu'il fallait que Clas Fleming et tous ceux qui avaient résisté à son autorité fussent châtiés. Après que le décret de Söderköping eut été rédigé, les sénateurs présens furent contraints d'y apposer leur signature et leur sceau. Le duc fit ensuite élever un trône (*tronpall*) sur la place; de là il présida une assemblée délibérative (*bursprâk*). Quoiqu'il parlât à tous les états, il s'adressait plus particulièrement aux paysans [1]. Il termina ainsi son discours : « Comme nous avons reçu des réponses satisfaisantes à tous les points qui vous ont été proposés ainsi qu'à ceux que nous avons ajoutés [2], nous désirons savoir si vous êtes disposés à défendre tout ce qui a été arrêté ici, et si vous vous en reconnaissez solidairement responsables, puisque tout est fondé sur le serment et les promesses du roi, et que d'ailleurs rien n'a été fait que dans l'intérêt du pays et de sa majesté ? » Il répéta sa question une seconde fois. Les paysans répondirent spontanément : « Oui, oui, oui, monseigneur. » La main levée, ils jurèrent d'assister le duc *tous pour un et un pour tous*, formule qu'il a mis en usage et qu'on a employée depuis pour les obligations essentielles. Il s'adressa ensuite aux sénateurs, aux évêques et à la noblesse, qui étaient placés sur les degrés du trône : « Et vous, que dites-vous? Avez-vous entendu le serment de ceux-ci? Voulez-vous vous séparer d'eux? » Les sénateurs, répondant au nom de la noblesse, promirent obéissance au duc dans tout ce qui pouvait être utile à la patrie et au service du roi. Alors le prince, levant la main, dit : « Jurez de m'obéir

[1] Le roi écrit au duc : « qu'il espère que le peuple ne prétendra pas être son tuteur, parce qu'il est arrivé à l'âge où il pourrait gouverner lui-même. (Werwing, t. 1, p. 278.)

[2] Charles ne dissimula pas la liberté qu'il avait prise en dictant les résolutions de la diète, liberté qui excita les murmures de ses adversaires.

dans tout ce que je vous ordonnerai. » La plupart levèrent la main, mais il y en eut beaucoup qui ne le firent pas. Ensuite le prince parla de la dot de la princesse Anne et de l'arriéré de solde des troupes ; il ajouta : « Nous allons régler cela de manière qu'il n'en coûtera pas cher à chacun. » Les paysans alors proposèrent de payer immédiatement la contribution, et remercièrent le duc de ce qu'il ne la faisait pas trop peser sur le peuple[1]. Les lettres du sénat expédiées en Pologne au roi Sigismond restèrent six semaines sans réponse. On entendit plusieurs secrétaires du roi, mal intentionnés contre la Suède, dire : « Laissez le duc et le sénat en venir aux mains, cela leur fera du bien ; ce sont tous des hérétiques. »

Voilà un échantillon des transactions d'une ancienne diète de Suède ; nous puisons ce qui suit à la même source : « Les états proposèrent de suivre à l'avenir une autre marche dans les diètes ; ils demandaient que tous les articles qui devaient être discutés en public fussent d'abord soumis à la délibération des habitans de chaque province, lesquels enverraient ensuite leurs députés à la diète, savoir : l'évêque avec quelques autres membres du clergé, six de la noblesse, six de l'armée, six bourgeois et six paysans avec le sceau de leur district. » On voit par là combien il y avait encore de vague et d'incertitude dans la composition de la représentation nationale ; elle flottait en quelque sorte entre l'ancienne constitution, basée sur l'intervention des provinces, et la nouvelle qui reposait sur les états, et telle qu'elle se forma à la fin du règne du grand Gustave-Adolphe.

Charles fit publier les délibérations de la diète de Söderköping en suédois, en allemand et en latin. On confirma les décrets lancés contre les catholiques du royaume[2]. L'exercice de leur culte fut interdit à Stockholm, à Drottmigholm et à Vadstena, et leurs prêtres furent proscrits. Le couvent de Vadstena, le dernier qui était resté debout en Suède et le plus célèbre, fut entièrement supprimé. Les religieuses, en petit nombre, qui existaient encore trouvèrent un asile à Dantzig, dans le couvent de Sainte-Brigitte, où Sigismond les fit recevoir. Une perquisition générale fut faite dans toutes les églises du royaume pour en faire disparaître jusqu'aux derniers signes du catholicisme[1]. Le nouvel archevêque Abraham Angermannus donna carrière, dans cette circonstance, à son caractère emporté. Les peines disciplinaires de l'Église étaient le fouet et le régime au pain et à l'eau ; on inondait les récalcitrans d'eau froide et glacée. Le désordre de l'Église avait fait revivre les anciennes superstitions. On aurait peine à croire qu'il y avait encore des personnes qui *servaient Odin;* c'était cependant une expression familière à ceux qui l'invoquaient pour en obtenir de l'or et des richesses[2]. Les rapports des évêques contiennent des preuves horribles de l'état sauvage des mœurs à cette époque : des assassins, dit-on, se gorgèrent du sang de leurs ennemis[3]. Ces faits sont attestés par un prêtre qui avait commis plusieurs meurtres et plusieurs crimes, et pour lesquels les tribunaux furent indulgens[4], « parce que, après avoir fait partie des dissidens, il était revenu aux bons principes, » et qu'il ajoutait ainsi l'apostasie à ses autres crimes. Il y en eut plusieurs qui, ayant cherché à faire leur chemin par des délations, finirent misérablement. On vit le curé Érik, dans la paroisse de Badelunda, lequel avait accusé l'ancien évêque Bellinus de Vesterås d'avoir des relations intimes avec les catholiques, et qui l'avait remplacé en 1606,

[1] L'auteur dit que cette contribution fut payée dans trois ans et qu'elle s'élevait à des sommes considérables, qui ne furent employées ni à la dot de la princesse Anne ni à la solde des troupes. Quant à la dernière assertion, il est à croire qu'elle a son fondement dans la haine que l'auteur portait au prince Charles. La première est exacte, puisque la princesse Anne ne se maria pas.

[2] Datés de Nyköping et de Stockholm, les 28 juillet et 1er août 1595.

[1] « Visitationem, quam incepit archiepiscopus in Vestrogothia, perduxit dicto anno (1596) primum per totam Gothiam, cum Smolandia et OElandia, deinde in reliquis diocesibus eamdem continuare perget. » Cette visite fut supprimée l'année suivante sur l'ordre de Charles.

[2] En 1578, Érik d'Österby, paroisse d'Hedemora, se rendit au point d'intersection de deux chemins et pria Odin de lui prêter de l'argent. Alors s'offrirent à lui deux chiens noirs qui vomissaient des flammes que les vents emportaient dans l'air. Il mourut huit jours après et fut enterré *comme un âne* (hors des murs du cimetière). En 1580, Olof de Garphyttan voyageait dans les bruyères de Grådöhaden. Odin lui apparut et l'engagea à ne pas voyager de nuit. L'année 1601 offrit un nouvel exemple d'une personne qui servait Odin. (Voyez le *Diarium* du curé Erici Andrea, manuscrit de la bibliothèque de l'université d'Upsala.)

[3] Relation des visites générales dans la paroisse de Linköping, en 1696. (*Actes de l'histoire de la réforme en Suède*, V, p. 383.)

[4] *Ibid.*, p. 381.

perdre la tête sur l'échafaud pour avoir commis un double adultère dans la ville même où il avait été nommé évêque [1]. Pendant que l'archevêque faisait la visite inquisitoriale des églises de provinces, le curé Érik Schepperus déployait tout son zèle à Stockholm. Ces deux hommes turbulens s'étaient déjà signalés par leurs emportemens dans les querelles soulevées par la liturgie, et ils ne tardèrent pas à laisser percer leur intention de s'immiscer dans les affaires du gouvernement. Charles destitua Schepperus, parce qu'il avait prêché contre la contribution votée par les états à Söderköping pour acquitter la dette nationale, et qu'il avait exaspéré la bourgeoisie de la capitale. L'évêque le prit sous sa protection. Charles lui écrivit : « Nous voulons conserver le droit que notre père se réserva, d'interdire un prêtre quand sa conduite mérite cette punition. Si nous voulions reconnaître une autorité supérieure à nous en matière religieuse [2], nous aimerions autant être le serviteur du pape qu'être celui de l'archevêque et du chapitre d'Upsala [3]. » Le duc n'approuva pas la manière dont l'archevêque opéra les perquisitions dans les églises. Il se comporta comme un ennemi furieux, non comme un archevêque; il jeta l'inquiétude parmi le peuple, qui regarda la disette et la terrible famine qui se suivit et dura trois ans comme une punition du ciel pour la prétendue réforme d'Abraham Angermannus [4].

Le mécontentement des paysans suédois eût pu avoir des suites fâcheuses pour le duc si le peuple n'avait eu confiance en lui. Nous ne pouvons en donner de meilleure preuve que les passages suivans des lettres des Dalécarliens aux habitans des autres provinces; elles sont datées de Tuna, le jour de l'Épiphanie, 1597 : « Nous ne voulons pas avoir plus de rois que la loi ne nous en donne; puisque le roi n'est pas auprès de son peuple et que son fils et son frère sont mineurs, nous ne pouvons reconnaître pour notre régent d'autre prince que le duc Charles [1]. » La défense de Sigismond, d'acquitter les contributions ordonnées par le duc, sa promesse de protéger tous ceux qui résisteraient aux résolutions de la diète de Söderköping, ses lettres et ses messages, ainsi que la résistance, d'abord sourde, puis ouverte du sénat, tout fut inutile. Il n'y avait pas de milieu. Le décret de la diète dont nous venons de faire mention déclarait tous ceux qui s'en séparaient ennemis de la patrie. Il résulta de là, il est vrai, que la plupart des sénateurs et des nobles qui étaient présens adhérèrent à la résolution [2]; mais on verra quelle bonne foi ils apportèrent dans son exécution [3]. Clas Fleming non-seulement résista ouvertement à la résolution de Söderköping, mais il persécuta tous ceux qui y avaient adhéré, et en général tous ceux qui osèrent porter plainte au duc. La Finlande eut à souffrir d'une collision entre les paysans et les cavaliers de Fleming. La *guerre des massues* (*klubbekriget*), ainsi nommée à cause des armes dont se servirent les paysans, fut marquée par des cruautés sans exemple et coûta la vie à onze mille habitans du Tawastland et de l'Ostrobothnie. Charles voulait qu'on employât la force des armes pour soumettre Clas Fleming et ses partisans; il s'opposait à ce que la Livonie et la Finlande

[1] Rhyzelius dit, dans sa *Chronique des évêques*, que ce récit n'est qu'une tradition; cependant il existe chez plusieurs auteurs. La même année (1606), Nicolaüs Petri fut nommé évêque de Vesterås, mais il mourut avant d'entrer en fonctions. Bellinus fut réintégré et mourut dans cette dignité en 1618.

[2] Voilà bien le mot de l'énigme de toutes ces prétendues réformes : « Point d'autorité supérieure à la nôtre ! » (*Note de l'éditeur.*)

[3] Lettre à l'archevêque, touchant Érik Schepperus, en date du 23 août 1596. (Voyez les *Archives du royaume.*) Tous deux reprochèrent au duc de s'être attribué l'honneur du décret du synode d'Upsala. Il écrivait un jour à Abraham Angermannus : « Si nous n'avions pas été là, les affaires auraient pris une autre tournure. » Et il disait vrai.

[4] Un grand nombre de personnes périrent durant cette famine, qui commença en 1596, après des pluies et des inondations continuelles. Sigismond défendit l'exportation du blé des ports de Pologne pour la Suède. Le récit de cette famine, tracé par un ancien journal d'église et rapporté dans les collections de Palmsköld, est affligeant. Plusieurs années après, l'amour du peuple pour les anciens rites se manifesta encore. En 1602, les paysans de Svintuna tombèrent à l'improviste sur leur curé, parce qu'il ne voulait pas faire de sermon le jour de Saint-Laurent. (Voyez les *Archives du royaume*, 1602.)

[1] Voyez Fryxell, IV, p. 24, d'après les *Archives du royaume*.

[2] Adhésion des nobles et des sénateurs absens à la résolution de Söderköping signée à Jönköping le 20 janvier 1596. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Charles ne pouvait pas se plaindre de ne pas trouver de dévouement dans ceux qu'il avait forcés par ses menaces de donner une adhésion que leur conscience repoussait. (*Note de l'éditeur.*)

fussent séparées de la Suède[1]. Le sénat temporisa, négocia et finit par tout rejeter. Posse refusa le commandement de l'armée. Le duc annonça, le 2 novembre 1596, qu'il allait déposer les rênes du gouvernement; mais il déclara que les ayant reçues des états, il voulait les remettre entre leurs mains. A cet effet, il convoqua une nouvelle diète à Arboga pour le mois de février de l'année suivante. Cependant le 13 janvier 1597, les états généraux reçurent de Sigismond une lettre par laquelle il leur annonçait qu'ayant appris que le duc ne voulait plus rester chargé du gouvernement, il le remettrait aux mains du sénat.

Le 25 janvier, Charles écrivit à Sigismond : « Que ses envoyés ne lui avaient pas encore annoncé qu'il lui retirait le gouvernement, et qu'ils tenaient sous silence beaucoup de griefs qu'ils avaient divulgués dans les provinces : de là des discordes et des révoltes. Les parens du roi avaient été élevés par le duc d'une captivité profonde à la hauteur du trône. Il avait soutenu les droits de Sigismond, quoiqu'il eût demandé, en son absence, l'autorité de régent. L'hérédité devait être anéantie par les pleins pouvoirs que le roi avait donnés à ses gouverneurs. On n'ignorait pas que plusieurs avaient dit que rien n'irait bien tant que les descendans de Gustave conserveraient la couronne. C'était par de tels moyens qu'on avait autrefois semé la discorde dans la maison royale et introduit des princes étrangers sur le trône. Le trop grand nombre de régens n'était pas moins au détriment du roi qu'à celui du royaume : ces régens disposent de tout ce qui leur plaît, comme si le pays était livré au pillage. — Les paysans d'ailleurs étaient à craindre : attachés à la famille royale, ils ne voulaient pas entendre parler d'oligarchie; ils visitaient le duc et lui adressaient leurs plaintes depuis son abdication, comme ils faisaient auparavant; de tous les points du royaume, les habitans le suppliaient de ne les point abandonner. L'arrivée du roi pouvait seule remédier à cet état de choses; cependant le duc avait convoqué les états à Arboga[2]. » Dans une autre lettre datée du mois d'octobre, il dit : « Nous voulons exposer à votre majesté la vérité toute nue en l'avertissant que si l'on ne prend pas d'autres mesures en ce qui touche le gouvernement, nous nous abstiendrons de vous obéir, et nous emploierons les moyens qui sont en notre pouvoir pour nous sauver, nous et la patrie[1]. »

[1] Voyez *Hertig Carls punkter om han skall hålla wid styrelsen*. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] *Archives du royaume*, 1597.

Le sénat avait gardé le silence à l'abdication du duc. La première voix qui se fit entendre fut celle de l'académie d'Upsala : « C'est avec une profonde douleur (4 décembre 1596) que les professeurs ont appris l'abdication du duc, et quoiqu'ils fussent plus à même que tous autres d'en calculer les suites, cependant, en qualité de Suédois et occupant une chaire d'enseignement, il était de leur devoir de prier le duc et le sénat de ne point séparer leurs intérêts. »

Nous nous hâtons d'arriver au dénoûment. La diète se réunit au mois de janvier 1597, malgré la défense du roi et l'opposition du sénat[2]. Un seul sénateur se présenta, l'inconstant comte Axel Leyonhufvud, tantôt l'ennemi de Charles, tantôt celui de Sigismond, gagné aujourd'hui au duc par de grandes dotations. Presque toute la noblesse s'abstint de paraître, à l'exception de celle du duché. Les prêtres arrivèrent; mais ceux qui s'étaient déclarés auparavant les plus grands adversaires du roi furent soupçonnés d'avoir secrètement embrassé son parti. L'archevêque Abraham Angermannus fut publiquement accusé par le duc d'avoir travaillé à répandre le décret du roi contre la résolution de Söderköping, qu'il avait signée lui-même. Deux ans après il fut destitué, et il mourut de misère en prison. Schepperus fut aussi jeté dans une dure captivité; mais il obtint plus tard sa liberté et mourut curé d'Enköping. La diète d'Arboga fut troublée par des scènes tumultueuses. Charles parla; les paysans l'approuvèrent par leurs acclamations et dirent qu'ils le défendraient jusqu'à leur dernier soupir. Armés de haches et de massues, ils se levèrent en masse contre les seigneurs[3]. Char-

[1] A Sigismond; Abo, le 4 octobre. (Voyez les *Archives du royaume*, 1597.)

[2] Le duc l'avait convoquée à l'époque de la foire, où beaucoup de paysans se trouvaient rassemblés. Il avait harangué les paysans aux foires d'Enköping et d'Upsala. Les Dalécarliens firent circuler leurs lettres et invitèrent les autres à se joindre à eux.

[3] « Les nobles présens à l'hôtel de ville ont proféré des menaces contre nous; ils ont prétendu qu'on ne devait pas permettre aux paysans de juger les nobles. Nous ne voulons juger personne, mais le décret de Söderköping les jugera. Les états sont responsables, car ils étaient chacun pour tous et tous pour chacun. Les

les fit rédiger et signer le décret de la diète, qui fut répandu depuis et signé dans les districts par les paysans. Les conventions de Söderköping furent confirmées ; quiconque y ferait opposition devait être contraint par les armes comme ennemi du royaume, et le duc, qui reprit la direction des affaires sur la demande de la diète, n'en différa pas l'exécution. La plupart des sénateurs quittèrent le royaume, Érik Sparre le premier. Charles s'empara d'Elfsborg, de Stegeborg et de Kalmar ; puis il traversa la Baltique pour reprendre la Finlande, où Clas Fleming venait de mourir. Åbo, défendue par sa veuve, Ebba Stenbock, tomba avec toute sa flotte entre les mains de Charles. Il emmena prisonniers plusieurs membres des premières familles du pays et Samuel Lafey, venu de Pologne comme messager de Sigismond. Plusieurs habitans d'Upsala et de Stockholm qui avaient pris les armes pour le roi furent décapités. Ainsi le feu de la guerre civile éclata avec énergie, et l'on vit s'accomplir la prédiction faite par Sigismond dans un de ses manifestes : « que les états ne s'apercevraient de quelle manière le duc voulait représenter le roi que quand ils porteraient les armes contre leur roi légitime[1]. » Suivant une des résolutions de la diète d'Arboga, le roi devait être invité à revenir dans son royaume. Avons-nous besoin de dire qu'on n'en fit rien ? Le roi lui-même annonça son dessein de rentrer dans sa patrie ; il manda à sa flotte de le prendre à Dantzig. Il jugeait nécessaire de prendre avec lui des troupes étrangères ; si tout était tranquille en Suède, il se proposait de les renvoyer sans retard. Le duc s'en rapportait toujours aux états. Ceux-ci répondirent par deux nouveaux décrets des diètes d'Upsala et de Vadstena [2], et s'engagèrent à défendre jusqu'à la dernière extrémité les résolutions déjà prises, et à tout souffrir plutôt que de permettre que le duc ou tout autre fussent inquiétés à ce sujet. Ils blâmèrent énergiquement la conduite des sénateurs qui avaient quitté le pays et de ceux qui avaient voulu exciter d'abord une révolte, puis introduire une armée étrangère : ils devaient être traduits devant les tribunaux pour des actes si coupables. La tournure que priren les affaires décida d'avance du sort de ces seigneurs, doués presque tous de grands talens.

Sigismond, ayant attendu en vain la flotte suédoise, s'embarqua à Dantzig sur des vaisseaux marchands qui étaient en embargo ; il était accompagné de cinq mille Polonais et d'une cour brillante. Le 30 juillet 1598, il aborda à Kalmar, qui lui ouvrit ses portes en peu de jours. Il chercha de toutes manières à détruire l'opinion qu'il rentrait en ennemi. Des chargés d'affaires allemands et anglais étaient venus, sur ses pressantes instances, comme médiateurs entre lui et son oncle. Sa présence produisit un grand effet : le bruit avait couru en Suède qu'il était mort. Les Dalécarliens, qui, sous le règne du roi Jean et pendant les troubles de la liturgie, avaient voulu porter le prince Charles sur le trône, prirent encore les armes dans cette circonstance, et ils répondirent aux députés de Sigismond : « qu'ils ne croiraient pas que le roi fût vivant avant de l'avoir vu [1]. » Les sénateurs qui accompagnaient Sigismond firent tous leurs efforts pour tourner les esprits en sa faveur. La Livonie était au pouvoir du roi ; une grande partie de la Finlande tomba aussi entre ses mains après que Arwid Stålarm, gouverneur du roi, eut repris Åbo. Il menaça les côtes de Suède et tenta d'y débarquer trois mille hommes ; mais il fut repoussé par la flotte du duc et par les paysans de l'Upland [2]. Stockholm se déclara pour le roi, ainsi que presque toutes les troupes de la Gothie, où ses partisans les plus ardens étaient d'anciens gouverneurs de Sigismond. Les forces de Charles, comme jadis celles de Gustave Wasa, sortaient principalement de la Suède proprement dite, de la Dalécarlie et du Norrland ; ses troupes réglées venaient de son duché. Un mois se passa en négociations insigni-

paysans ont autant à dire sur la noblesse que celle-ci sur les paysans.»

[1] Werwing, t. 1, p. 370. Nous n'avons cité de la correspondance que ce que nous avons jugé indispensable.

[2] Le 20 février et le 25 juin 1598.

[1] Ihre de tumulto Dalecarlorum. Sigismond se plaint de ce que les paysans racontent que les Polonais avaient envoyé dans le royaume un cordonnier qui lui ressemblait beaucoup. (Werwing, , t. 1, p. 399.)

[2] Les paysans uplandais se rassemblèrent au nombre de plusieurs milliers, et on leur donna pour chefs deux professeurs d'Upsala, Nicolaüs Bothniensis, celui qui avait présidé le concile d'Upsala, et Jacques Ériksson, qui s'adjoignit quelques hommes versés dans le métier des armes. Après avoir fait leur provision, ils marchèrent en hâte contre les Finnois. Leurs porte-manteaux n'étaient presque remplis que de saucissons, ce qui fit appeler cette expédition celle *des saucissons* (*korfkriget*). (Werwing, t. 1, p. 337.)

fiantes. Le roi se rendit à Stegeborg, où le duc se dirigea également avec son armée, le 8 septembre; mais pendant la nuit, il fut tourné par le colonel Weyer, qui commandait les Polonais. Le général des troupes royales, Farensbach, portant sur sa lance la tête d'un ennemi, conjura le roi de profiter de l'avantage qu'on venait de remporter; mais lorsque Sigismond vit couler le sang de ses sujets, il fit cesser le combat et dire au duc qu'il pouvait se retirer. Sa clémence fit une impression profonde, même sur Charles, qui, dans le premier moment, déclara en présence de ses colonels qu'il était disposé à quitter le royaume avec sa femme et ses enfans si la tranquillité et la paix ne pouvaient être acquises qu'à ce prix. Des négociations s'ouvrirent de nouveau et toujours sans résultat. Charles exagéra encore ses prétentions lorsque sa flotte fut arrivée. Le roi se retira à Linköping. Le duc le suivit après avoir pris Stegeborg. Sur l'une et l'autre rive du Stång, près de Linköping, eut lieu, le 25 septembre 1596, la bataille de Stràngebro, où l'armée royale, attaquée par le duc, qui ne souffrit presque aucune perte, essuya un désastre complet. Deux mille hommes, suivant les rapports officiels, couvrirent la terre de leurs cadavres. Sigismond aurait pu sans doute être fait prisonnier si Charles n'eût consenti à un armistice, quoiqu'on eût tiré un coup de fusil sur lui pendant les négociations. A peine le combat était-il terminé que le roi et le duc eurent une entrevue qui eut pour résultat le traité de Linköping (28 septembre), où l'on convint de déposer les armes de part et d'autre, de congédier les soldats étrangers, la garde royale exceptée, de remettre le gouvernement au roi, qui devait régner d'après son serment, et convoquer la diète avant quatre mois; jusque-là, ceux que le duc avait nommés aux emplois devaient y être maintenus. Le duc excepta de l'amnistie générale et de l'oubli du passé cinq sénateurs seulement qui avaient accompagné le roi à son retour de Pologne: c'étaient Gustave et Sten Baner, Érik Sparre, Thure Bjelke et Göran Posse. Il exigea que ces seigneurs lui fussent livrés. Ce fut en vain que le roi employa le comte Érik Brahe et d'autres pour obtenir du duc qu'il renonçât à cette condition : « A vous, monsieur le comte Érik, répondit Charles, je ne porte aucune inimitié, parce que vous êtes de la même religion que le roi et que vous avez agi selon votre conscience; mais il n'en est pas de même des cinq que je réclame, et si le roi ne veut pas les livrer volontairement, il y a dans mon camp assez de braves gens qui se chargeront d'aller arracher les ennemis de la patrie et les traîtres du milieu des soldats qui entourent le roi. » Alors il montra une troupe de paysans armés qui arrivaient pour grossir les rangs de ses guerriers. Les seigneurs furent livrés. On les entendit dire que s'ils eussent été aussi fidèles au duc qu'ils l'avaient été au roi, ils auraient reçu une toute autre récompense. Leur affaire devait être instruite et jugée par des hommes impartiaux, choisis même parmi les étrangers. Le roi et le duc se séparèrent à Linköping. Sigismond s'embarqua à Stegeborg; les vents le poussèrent à Kalmar, où il laissa une garnison polonaise; puis il fit voile, non pour Stockholm, mais pour Dantzig. Il avait été convenu dans le traité de Linköping que les états étaient dispensés de l'obéissance envers celui qui le violerait; ils s'assemblèrent à Iönköping au commencement de 1599 et rompirent les sermens qui les liaient au roi, conditionnellement toutefois, pour le moment. Dans une nouvelle diète, ouverte à Stockholm le 24 juillet, la même rupture fut prononcée avec cette addition : « Que si le roi Sigismond, dans le cours de six mois, n'envoyait pas son fils Vladislaus en Suède pour en occuper le trône et y être instruit dans la religion protestante, lui et sa race perdraient pour jamais leurs droits à la couronne. » Le duc fut nommé prince héréditaire régnant du royaume. Si les Finnois refusaient obéissance, on devait les y contraindre par la force : quiconque s'opposerait à la résolution des états, serait traité comme traître à la patrie.

Ainsi finit le règne de Sigismond; le nom qu'il portait ne reparut plus sur le trône. Il s'était plus fait connaître à la Suède comme zélé catholique que comme roi. Sur le trône de Pologne, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il développa plutôt les qualités d'un homme privé que celles d'un prince. Les longues guerres occasionnées par les prétentions de cette branche de la famille des Wasa, qui succomba à cause de sa religion, conduisirent le peuple suédois dans la voie des conquêtes, carrière riche de gloire, mais aussi féconde en déplorables désastres.

CHAPITRE XIV.

CHARLES IX.

Werwing raconte que Charles, avant la diète de Söderköping, en 1595, avait eu le songe suivant : « Il lui semblait qu'il était à table dans la ville de Reval, et qu'un noble Livonien, Fittinghoff, l'aîné, lui offrit plusieurs plats. Lorsqu'on enleva les couverts, il vit les armes de Suède mêlées à un grand nombre de crânes et d'ossemens. » Le duc se réveilla plein de terreur, et lorsque son chambellan Louis Kauer entra, il lui raconta son rêve. Kauer était un homme intelligent, expérimenté et savant ; il expliqua à son maître le sens de sa vision, que les événemens ont justifié. On cite encore d'autres présages qui se rapportent à cette époque. Par exemple, on vit tomber une pluie de sang avant l'expédition de Charles en Finlande. Les paysans des environs de Linköping virent des armées combattre dans le ciel avant la bataille de Stångebro, et les habitans d'Öland prétendirent avoir aperçu des flottes aux prises dans le détroit de Kalmar. Nous rapportons ces traditions comme des indices, non d'une inquiétude turbulente, mais d'un sentiment vague de terreur qui agitait les âmes. Le royaume de Suède, depuis l'époque de sa formation, n'avait jamais été si profondément ébranlé que dans les secousses qui déracinèrent jusqu'aux derniers restes du catholicisme et renversèrent du trône la maison de Jean.

La fuite de Sigismond jeta dans la consternation ses nombreux partisans. Le comte Érik Brahe écrivit en Pologne qu'on pourrait à peine citer un pareil fait dans les annales du monde. La perte des biens, de l'honneur, de la vie, les potences et les roues étaient la récompense qui attendait les amis de la royauté légitime. Sigismond dit qu'il espérait que le nombre de ses partisans ne ferait que s'accroître, quoique la plupart de ceux qu'il comptait dans le Småland et la Vestrogothie n'eussent pas mérité d'autre sort que celui qu'on leur faisait subir pour leur conduite lâche dans la bataille de Stångebro [1]. Il avait déjà écrit à Charles que tout homme qui n'était pas étranger à ce qui s'était passé ne pouvait s'étonner de son départ. Après avoir été écarté de sa route par les vents contraires et être entré à Kalmar, d'où il avait prévenu le duc, par lettre, qu'il se rendait à Stockholm, il avait reçu de la Pologne des lettres qui lui annonçaient qu'une révolte était sur le point d'y éclater. Là il était plus rapproché des autres puissances pour traiter avec elles et les déterminer à envoyer des légats à la diète convoquée en Suède. Cette diète n'avait pour objet que le procès entre les sénateurs et le duc : leur crime devait être examiné par un tribunal impartial ; mais d'après la loi suédoise, au roi appartenait le droit de leur faire grâce. Le duc devait savoir qu'il ne pouvait rien entreprendre contre eux sans violer la loi, ni commettre aucune hostilité contre les châteaux occupés par des garnisons du roi, comme Stockholm, Kalmar et Elfsborg. Les prérogatives du duc ne s'étendaient pas jusqu'à persécuter les fidèles sujets du roi ou empêcher la publication de ses lettres, ou faire outrage à son nom. S'il agissait autrement, le vernis dont il avait su colorer sa conduite tomberait de lui-même, et le monde le jugerait.

Jean Sparre reçut l'ordre de garder et défendre Kalmar pendant l'hiver : « Il en répondait sur sa tête [1]. » Il lui était défendu d'*entrer en* arrangement avec le prince Charles. Si ce dernier tentait de le séduire en lui promettant la vie d'Érik Sparre et des autres sénateurs, il devrait se rappeler son serment et sa fidélité, sa noblesse et la gloire militaire qui entourait son nom. Il lui était recommandé de traiter les paysans avec beaucoup de modération et de leur faire comprendre que le roi ne voulait pas employer la violence contre le peuple suédois, qu'il était venu comme un roi ami de la paix, et que c'était dans cette disposition qu'il avait quitté le pays pour traiter avec l'empereur et plusieurs autres princes de ce qui pouvait convenir aux deux royaumes [2]. Des lettres à Arwid Stålarm et à Axel Kurk, ses généraux en Finlande, contiennent des plaintes sur les bruits que Charles faisait courir, que Sigismond s'était enfui de son royaume et que la Suède se trouvait sans roi. Pour le prouver, le duc avait fait frapper des monnaies sans nom et sans effigie ; d'un côté on ne lisait que ces mots : « Monnaie du royaume de Suède, » et de l'au-

[1] Au comte Érik, 5 janvier 1599. — Le comte Brahe se réconcilia plus tard avec le duc.

[1] « Wid sin timliga och ewiga walfard. »

[2] Instruction à Jean Sparre avant le départ du roi de Kalmar, le 21 octobre 1598. (Voyez les *Archives du royaume.*)

tre le nom de Jéhovah dans un tourbillon de flammes. Il paraît que ses derniers malheurs avaient troublé l'esprit de Sigismond. Ses lettres et ses ordonnances révèlent une haine et une colère aussi violentes qu'impuissantes contre Charles, qu'il qualifie de parjure et d'homme sans honneur. Quoique la Finlande lui fût soumise, il ordonna qu'on nommât dans toutes les paroisses et toutes les villes de cette province des hommes liés par un serment et chargés de surveiller ceux qu'on soupçonnerait d'avoir des liaisons avec le prince Charles. Celui qui entretenait des intelligences avec le duc courait risque de voir ses propriétés livrées au pillage des soldats. Avare de paroles, il s'excuse d'être forcé d'entrer dans des détails circonstanciés pour des cas extraordinaires, comme lorsqu'il décrit la manière d'appliquer la torture [1].

Il fit faire contre Charles un pamphlet qui fut envoyé à toutes les cours étrangères; Érik Sparre et d'autres en avaient fourni les matériaux [2]. Une expédition navale, commandée par Jean Gyllenstjerna, fut dirigée de Dantzig contre Elfsborg. Le roi avait compté sur un soulèvement qui devait être opéré par ses partisans en Vestrogothie: la révolte n'eut pas lieu, et l'expédition échoua, quoiqu'elle fût favorisée par le roi de Danemark. Les soupçons prirent une telle intensité que Sigismond crut devoir avertir Christian IV de ne pas ajouter foi aux insinuations mensongères du duc Charles, qui l'accusait, lui Sigismond, de s'être lié avec l'Espagne dans des projets contre le Danemark et la Norvége [3].

Pendant que la question se décidait entre Charles et Sigismond dans les champs de l'Ostrogothie, la Suède proprement dite était aussi le théâtre de la guerre civile. On craignait toujours une descente des Finlandais, et le projet du parti du roi était d'opérer la réunion de ceux-ci avec les cavaliers uplandais qui, soutenus par la capitale, devaient soumettre les provinces dévouées aux intérêts de Charles. Des émissaires du roi et des sénateurs parcoururent les provinces. Lorsque le gouverneur Jacques Nœf, Écossais, arriva chargé de cette mission en Dalécarlie, les habitans se révoltèrent et le massacrèrent; cette scène fut accompagnée de tous les actes de cruauté qui sont le cortége ordinaire des fureurs populaires. Les Dalécarliens renouvelèrent l'ancienne confédération avec les Vestmanlandais, les Helsingiens et les Gestriciens. Ils dévastèrent les biens des partisans de Sigismond et en massacrèrent plusieurs avec une barbarie incroyable. Ils étaient déjà en marche pour se joindre au duc lorsque la nouvelle de la bataille et du traité de Linköping les arrêta. Alors même on eut encore de la peine à les retenir. On ne pouvait les convaincre de l'existence du traité; ils voulaient avancer pour exterminer les mauvais conseillers qui cherchaient à faire disparaître, par des guerres intérieures, la race royale du vieux Gustave. On peut regarder ces paroles comme l'expression de l'opinion du peuple sur les seigneurs de cette époque.

Après l'évasion de Sigismond et la rupture du traité de Linköping, qui en fut la suite, une persécution générale enveloppa les partisans du roi sur toute la surface du pays: on prononçait contre eux la prison, l'exil ou la mort; leurs biens étaient confisqués ou livrés au pillage. La cupidité n'épargna pas même l'innocence. La roue de la fortune avait tourné: beaucoup de personnes autrefois riches étaient devenues pauvres, et les pauvres étaient chargés du butin des victimes. Telles sont les suites inévitables des bouleversemens. Après que le gouvernement eut été confié au duc et que l'ordre se fut rétabli, de nouveaux malheurs remplacèrent les premiers, et la vengeance fut d'autant plus active entre les mains d'un seul. L'âme de Charles ne connaissait pas le bonheur d'oublier après une guerre civile: il transformait ses ennemis personnels en ennemis de la patrie. La ville de Kalmar fut prise d'assaut: on vit le duc le premier sur les échelles pour

[1] A Arwid Eriksson et Axel Kurk. Varsovie, le 18 février 1599. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] Au partisan de la guerre des massues (*klubbekriget*), Hans Hansson, de Monikala, dont s'était servi le duc. Il offrit plus tard ses services à Sigismond et finit par être soupçonné des deux côtés. Il fut fait prisonnier par Arwid Stålarm, qui en donna avis à Sigismond. Le roi écrivit à Stålarm et à Kurk sur le châtiment à infliger à ce paysan (Dantzig, 24 novembre 1598): « Le tribunal fera d'abord l'énumération des manœuvres et des actes du traître et prononcera son arrêt. On lui fera ensuite subir la question en versant sur son corps de l'eau-de-vie enflammée. On écrira tous ses aveux. Enfin on le transportera sur la place de l'exécution, qui n'aura lieu que le septième ou huitième jour après le reçu de cette lettre. » Cet arrêt ne fut pas exécuté. Ce ne fut qu'en 1605 que ce partisan reçut la mort par les ordres de Charles.

[3] Au roi de Danemark. Varsovie, 12 août 1599. (Voyez les *Archives du royaume*.)

monter à l'escalade; mais on ne prit le château que par famine. La liberté fut accordée aux Polonais et aux Allemands qui faisaient partie de la garnison, sous la promesse qu'ils ne serviraient pas contre la Suède. Mais les regards de tout le royaume et surtout ceux des seigneurs qui étaient retenus prisonniers se fixèrent sur le sort qu'attendait le commandant de Kalmar, Jean Sparre, frère du chancelier du royaume. Il était le premier des seigneurs qui eût été pris les armes à la main. Le 14 mai, Charles lui fit adresser les questions suivantes, sur lesquelles il avait à répondre : « Où était l'acte signé par les sénateurs félons dans le complot qu'ils avaient ourdi contre le duc? Ces mêmes sénateurs et le roi avaient-ils le dessein de le tenir prisonnier, de le bannir ou de le mettre à mort? Le roi avait-il promis du secours à la ville de Kalmar et aux seigneurs qu'on tenait en prison? Ces mêmes hommes, ainsi que leurs femmes, n'avaient-ils pas un an auparavant sollicité le roi de rentrer à main armée dans son royaume? N'avaient-ils pas voulu s'emparer du gouvernement? N'étaient-ils pas convenus d'imposer des contributions à chaque province et de rendre le royaume de Suède électif, comme celui de Pologne, en promettant au roi le libre exercice de sa religion? » Il lui demanda en outre s'ils n'avaient pas voulu s'attribuer toutes les amendes des paysans, lesquelles appartenaient au roi, et dispenser ces mêmes paysans de répondre au ting du district; s'ils n'avaient pas tenté d'exercer une juridiction illimitée sur leurs terres et de prononcer dans toutes les affaires contentieuses de leurs sujets, même dans les questions de vie et de mort? On leur reprocha enfin d'avoir destiné la régence à la princesse Anne, qui devait épouser Gustave Brahe [1]. Les réponses justificatives des accusés ne sont point parvenues à la postérité. Mais Jean Sparre, deux autres nobles et plusieurs membres des états inférieurs furent condamnés à mort, du consentement des sénateurs présens. Leurs têtes furent placées sur la porte de la ville de Kalmar. « Vengeance, vengeance, vengeance devant le tribunal de Dieu! » écrivait dans son testament le chancelier du royaume, prisonnier lui-même, à la nouvelle du sort qui avait frappé son frère. Le duc ne se montra pas moins impitoyable en Finlande, où il se rendit dans l'été de 1599. Les Finnois furent battus, Wiborg et Åbo furent repris. Vingt-huit personnes, dans ces deux villes, tombèrent sous la hache du bourreau. Parmi elles se trouvait Jean Fleming, jeune homme d'un esprit chevaleresque et fils du marsk Clas Fleming. Lorsque Charles, deux ans auparavant, était allé à Åbo, il y avait trouvé le vieux Kern, qui avait préparé, par ordre de Jean, le poison au moyen duquel on avait mis fin aux jours d'Érik. On dit que Charles le frappa au visage de sa propre main et fit couler son sang par le nez et par la bouche. On arrêta dans les environs d'Åbo Olof Gustafsson Stenbock, qui, trente ans auparavant, étant gardien du roi Érik, lui avait fracassé le bras d'un coup de fusil et qui avait quitté le royaume à la mort de Jean. Il fut attaché à un arbre, d'après les ordres de Charles, mis à *mort* et enterré dans un marais. Catherine Månsdotter fit retirer son corps et le fit inhumer avec les cérémonies de l'Église.

Le procès des sénateurs accusés commença à la diète de Linköping le 3 mars 1600. Séparés de leurs femmes et de leurs enfans, ils avaient gémi pendant plus de dix-huit mois dans les prisons. Les derniers événemens avaient fait comprendre beaucoup d'autres personnes dans l'accusation. Le tribunal était composé de cent cinquante-trois membres : trente-huit sénateurs et nobles de première classe, dont plusieurs étaient parens des accusés [1]; vingt-quatre officiers de cavalerie, tous nobles; vingt officiers d'infanterie, vingt-qua-

[1] *Archives du royaume.*— Charles écrivit aux états assemblés à Linköping, l'année suivante, qu'on devait retirer sa dot à la princesse à cause de ses intrigues avec les sénateurs prisonniers.— Dans les annotations écrites de sa propre main, des collections de Palmsköld, on lit : « Érik Sparre et les autres sont d'avis que le roi doit avoir les peines et le titre, et eux les avantages; ils veulent nommer et déposer des rois à leur volonté. »

[1] Charles, comme roi, donna Bergguara, la terre de Sparre, à son fils naturel, Charles Gyllenhjelm, qui avait le commandement au siége de Kalmar. Il avait en vain demandé la grâce de Sparre et voulut restituer son bien à sa veuve. Celle-ci, Marguerite Brahe, sœur de l'épouse d'Érik Sparre, écrit à Sigismond qu'elle avait été exilée de Suède avec ses enfans. Le roi lui promit de la protéger et de la venger aussitôt qu'il aurait soumis la Suède. Il ajouta aux armoiries de la famille de Sparre *une tour garnie de canons* en souvenir de la valeureuse défense de Kalmar. Les lettres sont datées du 28 août 1599 et du 26 septembre 1600.

tre bourgeois, vingt-trois prévôts et lecteurs des lois (*lagläsare* [1]) et vingt-quatre paysans. Le clergé se récusa; il se borna à dire que la religion évangélique aurait pu sans doute courir des dangers si Sigismond avait eu le dessus [2]. Les débats furent publics et eurent lieu en présence du fondé de pouvoirs du duc Jean-Adolphe de Holstein, beau-frère de Charles [3]. Celui-ci remit aux juges le serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté et se porta lui-même accusateur de huit sénateurs : Gustave et Sten Baner (frères), Hogenskild, Thure et Clas Bjelke (frères), Érik Sparre, Érik Leyonhufvud, Göran Knutsson Posse, seigneur de Hellekis, et de cinq nobles : Charles Stenbock, Arwid Stålarm, Axel Kurk, Christer Horn et Benoît Falk, ex-commandant des troupes de Finlande. L'acte d'accusation fut lu par Érik Göransson Tégel, fils du fameux Göran Pehrsson, auteur de l'histoire de Gustave et d'Érik XIV. Il commença par les charges qui s'élevaient contre les accusés depuis le règne du roi Jean. Leur réconciliation avec le duc fut considérée comme de nul effet, puisque leur conduite criminelle et les résolutions des états de Söderköping avaient continué de mettre en péril le salut, l'honneur et la vie du duc, et avaient enfin amené des soldats étrangers sur le sol de la patrie. Les lettres qu'ils avaient écrites à leurs femmes et à leurs enfans furent produites comme pièces de conviction. Malgré tout, les preuves n'étaient pas suffisantes contre Hogenskild Bjelke, quoique le duc prît le ciel et la terre à témoin « que le vieux renard était la cause de tous les troubles [4].» Son discours emporté contre les accusés fut reçu avec acclamations par les paysans, qui accouraient toujours en grand nombre aux diètes de Charles, qu'ils appelaient *le roi des paysans* (*bondekongen*). Clas Bjelke, Érik Leyonhufvud, Göran Posse et Christer Horn tombèrent aux genoux du duc, se reconnurent coupables et demandèrent leur grâce, qui leur fut accordée. Les autres sénateurs dirent qu'ils ne voyaient dans l'assemblée que des ennemis et non des juges, et ils protestèrent. Le duc n'en tint pas compte. Les employés qui faisaient partie du tribunal, les officiers, les prévôts et les lecteurs des lois furent les premiers à se prononcer contre les accusés [1]. Les états roturiers votèrent la mort, et leur opinion l'emporta sur l'opinion plus modérée de la noblesse. Les états cependant résistèrent sur un point à Charles; ils s'opposèrent à ce que le jugement fût rédigé dans sa chancellerie [2]. Il fut publié le 17 mars, et les états s'obligèrent à le défendre envers et contre tous. Ni les prières des évêques, ni la proche parenté des accusés avec la famille royale, ni les supplications de leurs femmes et de vingt-deux enfans, qui y assistèrent, ne purent attendrir le cœur de Charles : il quitta Linköping en ordonnant que l'arrêt fût exécuté. Le 20 mars 1600, Gustave Baner, Érik Sparre, Sten Baner, Thure Bjelke furent décapités sur la place de cette ville. Leur conduite, dans leurs derniers instans, fit une grande impression. Ils haranguèrent le peuple, protestèrent de leur innocence et marchèrent à la mort, surtout les trois derniers, avec un courage héroïque. Ils furent suivis par Benoît Falk, vieux guerrier de soixante ans; il était catholique. Les autres prisonniers, à l'exception de Hogenskild Bjelke, qui souffrait de la goutte, furent amenés au lieu du supplice : ils furent obligés de voir couler le sang de leurs amis; puis ayant reçu leur grâce, ils furent reconduits en prison. Mais la persécution ne se borna pas à un si petit nombre de victimes. Le courageux Arwid Stålarm, déjà condamné deux fois à mort, fut conduit jusqu'à l'échafaud. On lui attribue ces paroles, qu'il dit à Linköping : « Les feus sénateurs doivent s'étonner de ne me pas voir, ne les ayant pas suivis dans le ciel. » En 1602, les prières de la noblesse finnoise lui firent rendre la liberté. Mais un an après le malheureux assaut de Wittensten, en 1604, il fut encore accusé, jugé, conduit au lieu du supplice et ramené de nouveau dans sa prison, où il finit sa vie. A la même diète de 1605, convoquée au sujet d'une conjuration nouvelle contre le duc [3], Hogenskild Bjelke, vieux et

[1] On appelait ainsi ceux qui exerçaient les fonctions de juges de districts à l'époque où les revenus appartenaient aux nobles.

[2] Voyez la *Chronique rimée de Charles IX*, p. 346.

[3] Il était aussi arrivé un ministre danois, mais il avait été obligé de quitter la ville.

[4] Voyez les manuscrits de Palmsköld. (*Acta ad historiam Caroli IX*, tome 2.)

[1] *Ibid.*

[2] Le refus des états, du 12 mars 1600. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] Voyez la convocation de Charles, 8 mars 1605. Elle parle d'une trahison inouïe de Hogenskild et Clas Bjelke, Christer Classon Horn, etc., qui travaillaient

malade, fut encore traduit devant le tribunal des états. Il fut condamné à mort pour des paroles qui révélaient une haine profonde contre Charles et sa race. Il fut porté sur une chaise à la place de l'exécution. Son fidèle domestique chercha en vain à dérober la tête du vieillard aux outrages : elle fut plantée sur la porte du Sud à Stockholm. Après avoir vu deux de ses frères tomber sous le fer du bourreau et avoir souffert lui-même une étroite captivité, Clas Bjelke, jadis l'homme le plus riche de la Suède, s'exila volontairement avec sa femme, ses enfans et trois de ses neveux [1]. La même destinée fit quitter leur patrie aux comtes Axel Leyonhufvud et à Érik Brahe, qui avait, en qualité de juge, assisté à l'arrêt de mort rendu à Linköping à son frère Gustave Brahe [2], à cinq Stenbock, à quatre Sparre, à six Gyllenstjerna, à sept Posse, à deux Ribbing, à deux Bonde, à deux Fleming, à un Tortenson et à un Horn [3]. D'autres membres des anciennes familles regardèrent la cause de Charles comme celle de la patrie et recherchèrent sa protection. En 1604 tous les biens des émigrés furent déclarés acquis à la couronne si les propriétaires ne se présentaient pas devant le tribunal : « Et comme les enfans, est-il dit dans le décret des états, oublient promptement les fautes de leurs parens si on ne les rappelle journellement à leur souvenir, ceux des seigneurs condamnés sont exclus à jamais des fonctions de sénateurs ou de hautes charges, à moins qu'une grâce spéciale du roi ne lève cette interdiction. Tous les fils de ceux qui à l'avenir tenteront de changer la forme du gouvernement, recevront le châtiment des traîtres, s'ils sont majeurs et s'ils ont connaissance des machinations de leurs parens ; ils conserveront leurs biens en dénonçant le crime qui vient d'être indiqué. » Malheureux souvenirs des discordes civiles qui divisaient le fils et le père ; et armaient le frère contre le frère !

avec les cavaliers d'Upland, dès longtemps attachés à Sigismond, contre la vie du duc. Ces derniers devaient se rendre à l'ennemi après avoir consommé le meurtre.

[1] Ils s'établirent en Allemagne ; il y a encore des Bjelke dans le pays de Weimar.

[2] Fils du drots Pierre Brahe, qui mourut en 1590 dans la disgrâce de Jean. Deux autres de ses fils prirent parti pour le duc.

[3] Voyez *Hertig Carls Slaytarebänk*, libelle le plus injurieux qu'on ait écrit contre Charles. Il fut imprimé en 1617 ; il est très-rare. L'auteur était Göran Nilsson Posse.

A la diète de Linköping (1600), les états roturiers et les officiers offrirent la couronne au duc. La noblesse se contenta de le prier de vouloir continuer la régence. Le décret de la diète exprime deux opinions à cet égard : laisser encore à Sigismond cinq mois de délai pour envoyer son fils en Suède ou prononcer l'exclusion du trône de toute la race de Jean III, c'est-à-dire non-seulement Sigismond et ses descendans, mais aussi son fils puîné Jean, enfant de onze ans, à qui l'on avait donné l'Ostrogothie à titre de duché. On donnait pour prétexte de l'exclusion du dernier sa jeunesse, tandis que le royaume avait besoin d'un régent d'un âge mûr ; on alléguait de plus le désir qu'il aurait de venger son frère. Les états annoncèrent qu'ils avaient amené le duc Charles à la dernière opinion ; mais lui-même déclara qu'il adhérait à la première.

Dans une lettre à la reine Élisabeth d'Angleterre, Charles dit que les états lui avaient offert la couronne et qu'ils persistaient dans leur résolution ; mais qu'il l'avait refusée, parce qu'elle appartenait de droit au duc Jean [1] ; il voulait cependant y réfléchir encore. Charles reçut des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Élisabeth, dont il recherchait l'alliance, en 1599, reconnut la légitimité de sa cause en lui promettant sa médiation dans ses différends avec le Danemark. A la mort de cette princesse, Charles exprima les regrets que lui causait la perte d'une vieille amie ; il portait beaucoup de vénération à sa mémoire. Henri IV demanda pour le prince Henri de Rohan la main de la princesse Catherine, et le refus de Charles au nom de la princesse sa fille ne troubla nullement la bonne harmonie qui régnait entre les deux rois [2].

L'année suivante, Henri fit une demande de canons et de boulets en Suède [3], et offrit à

[1] Ad reginam Angliæ, le 14 mars 1601 ; ad Robertum Cecil et senatori Angliæ. (*Archives du royaume.*)

[2] *Responsum, etc.* Nycopiæ, le 14 mai 1602.—Le duc voulut prendre conseil de ses parens en Allemagne. La princesse, dans une lettre en latin, répondit : « Que tout dépendait de son père. » Elle lui annonce qu'elle lui envoie des peaux de zibeline en retour des présens qu'elle avait reçus de lui. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Andreas de La Fromentie en était chargé. Charles répondit à Henri IV, le 23 novembre 1602, qu'on n'a-

cette puissance sa médiation dans la querelle avec la Pologne. Les états avaient expédié de Linköping au roi un nouvel acte de destitution; il était moins explicite que ne l'eût désiré Charles. Ce prince fit mettre le messager en prison, céda l'Esthonie suédoise à la Pologne et reçut des états polonais, aux diètes de 1600 et de 1601, des promesses de secours.

Charles, persuadé que chaque retard dans la voie où il s'était engagé était un pas en arrière, résolut de chercher la rencontre de l'ennemi en rase campagne. Après avoir averti la diète que toutes les provinces eussent à entretenir un certain nombre de cavaliers et de soldats, il se transporta en Livonie à la tête d'une armée imposante dans l'été de 1600. Il emmena son épouse et le jeune Gustave-Adolphe après les avoir recommandés aux états dans le cas où il trouverait la mort dans les combats. La Livonie était mal défendue; les Polonais y étaient l'objet de la haine générale. Reval avec l'Esthonie se déclarèrent pour Charles. Dans l'espace de six mois, toutes les forteresses que défendaient les Polonais étaient au pouvoir des Suédois, à l'exception de Kockenhusen, de Riga et de Donamunde. Charles, ayant reçu d'Allemagne des renforts sous les ordres de Jean de Nassau, assiégea Riga. Les divisions entre lui et le comte, qui abandonna bientôt le service de la Suède, et le manque d'approvisionnemens pour l'armée le forcèrent à la retraite. Les succès de Charles provoquèrent de grands armemens en Pologne. A l'automne, une armée polonaise, où se trouvait Sigismond lui-même, entra en Livonie. Bientôt il rebroussa chemin, laissant le commandement au grand chancelier Zamoiski: « Notre roi n'est pas un guerrier; il ne peut supporter la peine et la fatigue, » disait le vieux et brave Zamoiski à Charles Carlsson Gyllenhjelm, qui tomba, ainsi que le jeune Jacques de La Gardie, au pouvoir des Polonais à la prise de la forteresse de Volmar. Le premier était fils naturel de Charles. La bravoure qu'il avait déployée dans la défense avait excité l'admiration de l'ennemi; mais elle n'avait pas suffi pour lui valoir l'approbation de son père: « Nous avons reçu ta lettre, Charles Carlsson, lui écrit-il, et quoique nous ne dussions pas nous occuper de ton échange, vu la manière dont tu t'es comporté, nous tâcherons cependant de réparer ce qui est arrivé à ta jeunesse en considération de ce que nous a rapporté ton messager, que tu avais repoussé un ou deux assauts. Fais donc des ouvertures au chancelier pour ta mise en liberté; demande-lui quel est celui des Polonais qui sont en mon pouvoir qu'il demande en échange contre toi, et nous prendrons de suite les arrangemens nécessaires à cet effet[1]. » Mais ce jour de liberté devait luire bien tard. Charles Carlsson demeura en prison douze ans, dont six et demi chargé de chaînes. Les Suédois perdirent presque tous leurs avantages en Livonie pendant que la guerre étendait ses ravages et la misère sur ce malheureux pays: « Si le duc n'avait pas attaqué la Livonie, disaient les prisonniers, jamais la Pologne n'eût sellé un cheval pour marcher contre la Suède[2]. » Ces récriminations ne produisirent qu'une correspondance pleine d'aigreur qui aboutit à une provocation de Zamoiski à Charles. Le duc lui fit répondre qu'il ne se rencontrerait avec lui qu'un bâton à la main. On ne conclut pas même d'armistice, parce que les conditions proposées par les Polonais devaient les rendre maîtres de toute la Livonie.

Charles, ayant traversé la Baltique avec son épouse et son fils, reçut, au commencement de l'année 1602, les promesses de fidélité de la Finlande, « où il trouvait, disait-il, plus de désordre que dans le reste du royaume. » Ce duché, où le gouverneur de Sigismond avait tenu le plus longtemps, portait encore les marques des excès auxquels s'étaient livrés les hommes puissans en l'abscence du roi: les paysans, qui avaient supporté presqu'à eux seuls tout le poids de la guerre, étaient tombés dans la plus profonde misère, tandis que la noblesse s'était emparée des *hemmans taxés* et avait traité les habitans à peu près comme les nobles de Livonie traitaient leurs serfs. Il y avait une grande différence entre les paysans de Suède et ceux de Finlande, répondit-on à Charles dans la délibération où il était question d'imposer à ceux-ci l'obligation de tenir des chevaux prêts pour les voyageurs, parce que les paysans en Suède avaient des chevaux en propriété; mais le paysan finlandais n'avait rien en propre: tout appartenait au maître, qui lui fournissait ce

vait pas donné la mesure. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[1] Voyez les collections de Palmsköld. (*Acta ad historiam Caroli IX*, tome 2.)

[2] Werwing, t. 2, p. 51.

qui était nécessaire pour la culture des terres[1]. En 1600, Charles avait déjà défendu à la noblesse de dispenser les paysans des devoirs commandés par l'État, de prendre plus de dotations que la loi ne permettait ou de trop empiéter sur les droits des paysans habitant les hemmans taxés[2]. Considérant que la noblesse de Finlande ne pouvait avoir plus de droits que celle de Suède, il ordonna que les paysans de la noblesse de Finlande contribuassent à tous les impôts, à tous les secours ou conscriptions en proportion de moitié de ce qu'acquittaient les paysans taxés, qu'ils payassent la rente au juge du district et au sénéchal ainsi que la dîme. Cette dîme n'avait eu pour règle en Finlande que le bon plaisir : une ordonnance détermina qu'en Finlande, comme en Suède, les deux tiers en seraient prélevés au bénéfice de la couronne ; on mit des bornes aux exactions commises par les prévôts dans la levée des contributions[3]. Il suivit à son retour un un chemin qu'aucun roi de Suède n'avait pris avant lui : il côtoya le golfe Bothnique et fixa sur ses rives l'emplacement de villes nouvelles.

Charles, roi effectif sans en avoir le titre, était seul depuis la fuite de Sigismond. Si un gouvernement pouvait, comme on dit, être fondé *de facto*, aucun n'avait mieux été préparé à l'avance. L'histoire prouve cependant que les rapports du droit sont plus importans pour les États que pour les particuliers : il est rare qu'une rupture entre États ne laisse pas des traces profondes. La déchéance de Sigismond avait été prononcée ; mais combien Charles n'hésita-t-il pas à ceindre cette couronne abandonnée qu'on lui offrit tant de fois ! On a appelé ses scrupules de l'hypocrisie, et si le respect pour le jugement du monde mérite ce nom, nous ne nions pas qu'il a reculé. Mais celui-là juge bien superficiellement qui passe sur le combat qu'il doit avoir soutenu au fond de son âme. Personne n'a eu d'idées plus élevées sur la sainteté du pouvoir royal légitime : c'est ce qu'attestent ses propres observations sur l'histoire de Suède. L'idée dominante est que les Suédois ont souvent été cause des malheurs de leurs rois et ont ouvert par contre-coup pour eux-mêmes une source abondante de calamités[1]. Il leur reproche leur versatilité, le peu de fond qu'on doit faire sur eux, leur jalousie, leur défaut de courage et de vertus civiques : « Leur manière, dit-il, est de tomber tous sur un seul, de sorte que si quelqu'un est victime du malheur et de l'injustice, il ne se trouve personne qui ose ou qui veuille lui venir en aide ; tous se cachent en ne cherchant qu'à se nuire les uns aux autres. » On ne devait pas avoir foi en celui qui jeta la terreur dans le sénat en qualifiant Engelbrekt d'*aventurier rebelle*. Ce fut cependant ce qui arriva. Charles avait dit à Élisabeth, reine d'Angleterre, à laquelle il avait voué un culte d'admiration : « Celui qui touche au sceptre d'un roi saisit un brandon enflammé qui doit le perdre ; il n'y a pour lui aucune grâce à espérer[2]. » C'est à ce sujet qu'il prononça les paroles suivantes au commencement de ses querelles avec Jean, trente ans auparavant : « On m'accuse d'avoir violé la majesté et les droits du roi, crime que les frères n'ont jamais pardonné à leurs frères, comme le prouve l'histoire, ni les pères à leurs enfans. » Malgré de tels principes, le sort le poussa à se soulever contre ses deux frères et contre son neveu. Il n'était pas question seulement dans cette lutte de savoir à qui appartiendrait la couronne de Suède, mais si elle pouvait rester dans la maison de Gustave sans être brisée. La solidarité que Gustave avait établie entre ses fils pour l'achèvement de son œuvre fut la religion politique de Charles. Il a combattu toute sa vie contre sa propre maison, il est vrai, mais aussi dans son intérêt propre pour la couronne de Suède, et il a été tourmenté lui-même durant cette lutte par des sentimens contraires. Écartant d'une main Sigismond et tous les dangers dont celui-ci menaçait la patrie, de l'autre il étouffa sans pitié dans le sang le plus noble les factions qui osèrent s'agiter autour du trône de Gustave Wasa. On ne voit pas qu'il ait jamais douté de son bon droit ou qu'il ait éprouvé un mouvement de repentir de ce qui lui a mérité les reproches de la postérité. D'un autre côté, on le voit agité de doutes, ce qui est con-

[1] Werwing, t. 2, p. 67.
[2] Ordonnance contre l'oppression des paysans, datée de Linköping, le 28 février 1600.
[3] Résolution prise à Björneborg le 9 février 1602. — Charles poursuivit plus tard les vexations de ces prévôts finlandais. A cette époque, ces places étaient vendues, à en juger par la défense qu'il en fit. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] L. c., t. 2, p. 208, 209.
[2] Élisabeth à Beaumont, ministre de France, au sujet de la conspiration de Biron contre Henri IV.

forme à sa foi politique. Comme fils de Gustave et en vertu de sa position, il ne pouvait méconnaître le prix d'un pouvoir donné par la voix du peuple. Ce fut sur cette même voix que sa famille fonda son droit de succession. Charles fit valoir contre Sigismond, qui en changeant de religion avait en quelque sorte renoncé au testament de son aïeul, la décision des états. Mais un jeune enfant, qui de ses faibles bras le tenait séparé du trône, paraît lui avoir causé plus d'embarras. Le duc Jean, frère de Sigismond, avait des droits incontestables suivant l'acte de succession; il était sans nul doute le plus proche héritier de la couronne. La vie de cet enfant ne fut pas seulement respectée par cette main qui trop souvent se trempa dans le sang, mais encore Charles remplit envers lui tous les devoirs d'un bon parent. Il lui parut d'ailleurs fort douteux que l'abdication du jeune prince à l'âge de quinze ans fût valable, car il finit dans son testament par reconnaître la légitimité de Jean, « à moins que les États ne persistassent dans leurs résolutions. » Ainsi la Suède à la mort de Charles se trouva sans roi; Gustave-Adolphe ne le devint que par suite d'une nouvelle élection.

Dans une telle situation, Charles ne fit point un seul pas sans les États; mais cette perpétuelle présence des États était importune. Il tourmenta constamment le pays en convoquant des diètes pour faire répéter ce qui avait été déjà dit plusieurs fois. Autour de lui s'accumulaient les dangers venus du dehors, tandis que déjà le royaume était agité par tant de troubles intérieurs : l'issue de la guerre avec Sigismond devint de plus en plus douteuse; d'anciennes querelles qui devaient conduire à de nouvelles guerres se rallumèrent avec le Danemark et la Russie. Charles affronta tous les dangers avec une activité et un courage presque sans bornes, mais avec un emportement toujours croissant; le coup sous lequel il succomba était parti de son âme.

A son retour de Livonie, il convoqua les états à Stockholm, dans l'été de 1602, et leur fit des communications sur les relations extérieures : « Les Suédois, dit-il, ont trois voisins, les Danois, les Polonais et les Russes ; ils peuvent vivre en paix avec les Danois s'ils veulent leur accorder le droit de porter dans leur écusson les trois couronnes, qui sont les armes de Suède, et des anciennes possessions suédoises en Laponie. Leur accordera-t-on une liberté illimitée du commerce dans tous les districts de mines du royaume, comme s'ils étaient Suédois, ou fera-t-on mention des torts que les Danois ont occasionnés aux Suédois depuis la paix de Stettin? Pour ce qui est des Polonais, nous pouvons signer immédiatement avec eux une paix de huit ans si nous voulons leur restituer Pernau et Dorpt, et ajourner la décision de l'affaire principale. Réfléchissez à ce que la Suède pourrait gagner à un tel arrangement. Nous pouvons aussi vivre en bonne intelligence avec la Russie si nous consentons à lui céder Narva et Reval, et plus tard Wiborg. A ces conditions, on aura la paix aussi longtemps qu'on voudra [1]. » Le duc fut accueilli par un mécontentement général. L'opinion que la guerre de Livonie n'était pas nécessaire, depuis longtemps accréditée, était entretenue par les soldats et les cavaliers qui revenaient du théâtre de la guerre. Des émissaires secrets répandirent les manifestes de Sigismond. Les pluies continuelles de l'été précédent et le froid qui leur succéda anéantirent les récoltes. L'année 1604 fut aussi très-dure; des malheureux tombèrent d'inanition dans les rues de Stockholm pendant que les états y étaient rassemblés [2]. La peste se manifesta dans la Finlande :

[1] Voyez le mémorial de Charles aux états, datée de Stockholm, le 13 juin 1602. Charles écrit au grand-duc Boris Godunov (Abo, 17 décembre 1601) que comme le grand-duc parle toujours des affaires de la Livonie, il est clair qu'il n'a pas compris la lettre latine de Charles : « Nous pourrions en conclure que vous n'avez pas auprès de vous un interprète habile pour vous traduire cette missive; c'est pourquoi nous vous écrivons en suédois, quoique nous connaissions d'autres langues. La paix éternelle n'est pas conclue entre le roi Sigismond et Fodar Ivanowitz, mais entre la Russie et la Suède. Les villes que notre frère Jean conquit en Livonie n'ont pas été prises à Jean Wasiliewitz, mais celui-ci les avait enlevées sans motif à l'empereur romain. Si au lieu de faire la paix avec les Polonais vous les eussiez attaqués sur un autre point que nous, comme nous en étions convenus avec vos envoyés à Stockholm, nous aurions reçu chacun une nouvelle robe, et vous n'auriez eu besoin de rien réclamer ni de nous ni de personne. Les derniers légats que nous vous avons envoyés ont été retenus comme prisonniers, et il ne leur a pas été permis de jeter les yeux sur la rue. » (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] « Le duc a su que plusieurs personnes sont mortes de faim dans la maison des pauvres à Upsala et que de nouvelles victimes y sont tous les jours dévorées par le même fléau. Il faut que le clergé veille

Charles essaya de combattre la disette par des distributions de blé de ses propres magasins; mais il avait de nouveaux sacrifices à demander au peuple, et il reçut assez froidement l'offre qu'on lui fit de la couronne, n'ayant pas les moyens de la soutenir honorablement, d'autant plus que l'*assurance* qu'on exigeait de lui contenait certaines réticences qui décelaient de la méfiance : « Il faut que vous en élisiez un autre, écrivait-il aux états, le 16 juin 1602, qui puisse mieux remplir ses fonctions. Vous pouvez prendre le roi de Pologne, qui a un parti puissant dans le royaume, ou son fils qu'on a déjà demandé, ou le duc Jean. Quant à moi et à mes descendans, j'espère que Dieu ne m'abandonnera pas. » Le décret de la diète fut rendu selon ses vœux, et de nouvelles contributions furent levées pour la continuation de la guerre. Charles de son côté, par condescendance pour les états, composa son sénat d'après leur choix, car il n'y eut presque plus de membres de l'ancien. Douze seigneurs, dont cinq étaient les plus anciens, devaient être investis des hautes fonctions de l'État, telles que celles de *drots*, de *marsk*, d'amiral, de chancelier et de grands trésorier. Depuis cette époque, le sénat resta auprès de la personne du roi, tandis qu'auparavant les membres vivaient dispersés dans les provinces. Charles voulut aussi appeler six Livoniens dans son conseil. Ce projet rencontra de la résistance et fut abandonné [1]. Les nouveaux sénateurs jurèrent de rester fidèles au duc, à son épouse et à tous ses descendans mâles. Ils devaient veiller à l'entier accomplissement des engagemens du prince envers ses administrés et réciproquement. Les dernières obligations étaient tirées de l'ancien serment des sénateurs. Ce règne montra jusqu'à l'évidence combien cette nouvelle formule pouvait offrir d'interprétations différentes à la puissance des sénateurs [1].

Une des principales causes du mécontentement résultait de la position de Charles vis-à-vis du clergé, qui commençait à lui être hostile et qui se maintint dans les mêmes dispositions tant que le duc vécut. Ceux qui avaient achevé l'œuvre de la réforme en Suède ne le regardaient pas comme luthérien orthodoxe. Nous avons fait mention des soupçons qui furent adressés à Charles lui-même au concile d'Upsala ; à la diète de Linköping, en 1600, il proposa un bréviaire qui fut rejeté par le clergé. Charles ne se crut pas empêché par ce refus d'introduire un nouveau réglement d'Église dans sa propre cour. Il paraît qu'il emprunta beaucoup aux doctrines de Calvin, et l'archevêque Olaus Martini écrivit contre ses erreurs, au nombre desquelles on compte cette opinion : « Que les hérétiques doivent recevoir une sépulture chrétienne. » En 1601, Charles fit publier, sans cependant y mettre son nom, un psautier [2]. Il a lui-même composé et laissé en manuscrit plusieurs chants suédois et allemands, ainsi que des prières ; celle qu'il a faite pour les personnes régnantes lui fait le plus grand honneur. En 1604, il fit imprimer un catéchisme [3] écrit en 1593. L'introduction de celui de Heidelberg, qui était dans l'esprit de la réforme, souleva de vives contestations qui se renouvelèrent lorsqu'il voulut publier une meilleure traduction de la Bible. Il a pris lui-même sa défense et a échangé avec son archevêque des questions de controverse, et dans cette lutte le duc ne fut vaincu ni en sagesse ni en esprit. Charles, dans ses écrits, revient souvent à ce principe, que la sainte Écriture doit être la seule règle de la doctrine. Il ne voulait pas que celle-ci s'attachât à la confession d'Augsbourg. La résolution du conseil d'Upsala devait être encore moins une nouvelle loi pour l'Église : « Nous ne pouvons et nous ne devons pas permettre, écrit-il au sénat, relativement aux clercs, que le concile d'Upsala soit un nouveau symbole, parce qu'on

attentivement aux revenus des pauvres et que la rente qui sert à leur entretien soit bien employée. » (Lettre au clergé, Stockholm, 10 juin 1602.) — Une disette affreuse et des tempêtes ont ravagé la Suède pendant plusieurs années. La disette de ces deux années s'étendit même en Russie. La pluie tomba pendant dix semaines consécutives au printemps de 1601. Le 15 août, toute la récolte fut gelée. Dans deux ans et quatre mois, le nombre des cadavres enterrés à Moscou se monta à cent vingt-sept mille. (Voyez Karamsin.)

[1] « Comme les états ne veulent pas avoir de seigneurs livoniens dans le sénat, ils en seront exclus. » Les Danois, les Russes et les Polonais ne refuseraient pas de les accepter. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Serment du sénat du 23 août 1602.

[2] *Catechismus heller rätt christelig kännedom om wåre christelige troos nödtarfligeste artiklar, hufvudpunhter orh stycker om den heliga Skrifts rätta grund orh foïstand, sammandragen foï de enfaldige Christne*. Stockholm, 1604.

[3] Ces récits sont imprimés en 1604.

n'y a traité de rien autre chose que de la confession d'Augsbourg, qu'elle-même est fondée sur les écrits des prophètes et des apôtres. Nous ne voulons pas nous brouiller avec nos frères en croyance de l'Allemagne. » On dit que les voyages de Charles et son premier mariage dans la maison du palatinat l'ont entraîné vers la religion réformée. Il disait que les sacrements n'étaient pas des signes certains de la grâce, ne donnant pas la rémission des péchés; aussi ne regardait-il pas l'eucharistie comme nécessaire pour obtenir la grâce de Dieu à l'instant de la mort : il prétendait que l'opinion contraire avait fait le désespoir de beaucoup de personnes qui n'avaient pu y participer. Il voulait aussi que le pardon des péchés fût ainsi formulé par les prêtres : « En vertu du pouvoir que le Christ a donné à son Église, et à la suite de ta confession, je t'annonce au nom de Dieu, *qui seul pardonne les péchés*, le pardon des tiens et ta grâce [1]. » Charles enfin voulait appliquer à la doctrine divine l'emploi de la raison et de la philosophie [2].

Celui qui connaît Charles ne peut douter que le livre ne soit de sa main. De tous les fils de Gustave, il était celui qui avait les connaissances les plus étendues; il surpassait en intelligence presque tous ses compatriotes. Nous ne voulons cependant pas refuser à l'archevêque de cette époque la justice qui lui est due : il osa lutter par conviction contre son roi, et ce roi était Charles IX! Olaus Martini jouissait d'une haute considération et était infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs : à moins d'empêchement, il prêchait tous les dimanches dans la cathédrale d'Upsala, et il commentait la Bible pour la jeunesse de l'université [3]. Charles employa une grande partie de sa vie à fondre ensemble les doctrines de Calvin et de Luther [3] sans cependant adopter toutes les opinions du premier. C'est pour cela qu'il engagea des controverses publiques, entre autres, en 1602, avec le prédicateur de la cour, Micronius, et en 1608 avec un savant Écossais, Jean Forbes : il les avait fait venir tous deux dans son royaume. Le clergé entendit de dures vérités. L'archevêque était du nombre des négociateurs qui, après la diète de 1602, avaient traité pour la contribution de guerre qui fut accordée; mais dans la paroisse de Vesterås, il avait reçu un accueil « très-peu respectueux. » Charles lui écrivit : « La cause en est au clergé et à d'autres mauvais sujets qui courent le pays : les prêtres ont refusé, dans cette guerre qui est faite cependant dans l'intérêt de la religion, de prier pour le succès de nos armes et de nous aider de leur secours; il est du devoir de l'archevêque de leur ordonner de faire connaître au peuple que nous vivons en des temps difficiles. S'ils ne font pas de prières pour les soldats qui combattent pour la patrie, ils seront destitués et ne recevront aucun traitement du trésor. » Un an plus tard, il dit dans une autre lettre : « Comme nous voyons que vous n'avez d'autre but que celui d'amasser au nom de la religion de quoi bien vivre, nous ne nous inquiéterons plus à ce sujet. Nous allons nous réconcilier avec le roi de Pologne et nous reposer dans la même tranquillité; puis, si vous le jugez à propos, vous pourrez vous-même marcher contre l'ennemi à la tête de votre clergé. »

« Nous sommes peu redevable au clergé, écrivit-il au sénat en 1604; la plupart de ses membres ont déjà trahi la confession d'Augsbourg. Ne vous fiez pas à la constance des prêtres, car là où il y a du danger, ils jettent leur manteau sur leurs épaules et retournent à leurs anciennes superstitions. » La même année, il fit publier une explication de toute sa conduite en ce qui touchait la religion depuis les temps de la liturgie, et il donne à entendre qu'il avait été obligé de produire une défense contre les accusations de l'archevêque, ce qui pouvait faire juger de l'injustice qu'on lui avait faite.

L'université d'Upsala, qui dans les questions de religion se ralliait au parti de l'archevêque, partagea sa disgrâce, et des réponses pleines d'aigreur suivirent plus d'une demande des professeurs. Lorsqu'on présentait au duc quelque supplique pour le bien des écoles et de l'académie, il répondait que des ordres avaient été donnés; qu'il restait à savoir si ces messieurs étaient capables de les exécuter. A milieu d'une telle disgrâce, plusieurs

[1] Le langage et les prétentions de Charles ne doivent point surprendre : les plus fougueux hérétiques ont toujours voulu expliquer par la raison humaine ce que Dieu a placé au-dessus de la raison humaine. Au reste il paraît que Charles avait du penchant pour le calvinisme, et de tout temps les luthériens et les calvinistes se sont accusés mutuellement d'erreur et d'hérésie. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Bazius, *Invent. Eccl. svio-goth.*, p. 615.

[3] Voyez les collections de Palmsköld.

professeurs reprirent une grande confiance. Charles, en 1605, envoya Johan Göransson, Rosenhane et Jean Skytte, alors précepteur du jeune Gustave-Adolphe, pour connaître leur opinion sur quelques projets de réconciliation avec le roi de Pologne, « parce qu'il est d'usage dans tous les pays de prendre conseil des universités dans les questions graves. « Ces projets, qui étaient inconciliables avec les intérêts de la Suède, furent rejetés par les professeurs; mais l'issue de cette négociation fut peu agréable pour eux, car on leur demanda comment ils entendaient, en s'opposant à la paix, contribuer à la continuation de la guerre. La noblesse, les villes et les paysans s'étaient soumis à fournir un homme sur dix, de seize à soixante ans. Si l'université était disposée à soutenir ainsi la guerre, elle n'avait qu'à le dire aux émissaires du roi.

Malgré toutes ces querelles, Charles s'est conduit avec une prudence admirable, si l'on tient compte de la fougue de son âme et de l'intolérance de cette époque. S'il discuta avec son archevêque, il ne persécuta pas; il ne punit le clergé que par ses paroles. Quelques prêtres qui allaient trop loin dans leurs sermons furent destitués; mais il défendit les droits du clergé, qui lui doit la fixation légale de ses revenus en Suède et en Finlande. Il ne veillait pas moins aux intérêts des institutions d'enseignement : il plaça à Upsala Jean Messénius et Jean Rudbeck, deux savans du premier ordre qui imprimèrent aux études un nouvel essor, quoique leur inimitié réciproque ait occasionné beaucoup de troubles. L'université conserva plutôt en réalité qu'en apparence ses priviléges. Il agrandit l'hospice qu'il avait lui-même fondé de manière à y recevoir cent étudians [1], et l'université eut le droit d'élire pour son chancelier un personnage politique [2]. Il céda dans les affaires principales, et reconnut la confession d'Augsbourg et le décret du concile d'Upsala dans son assurance royale du 27 mars 1607. Sur les instances réitérées des états, il avait accepté la couronne en 1604 [3]; elle avait été offerte au duc Jean, qui l'avait refusée. Gustave-Adolphe fut reconnu prince royale, et son frère cadet prince héréditaire du royaume. » S'ils ne laissaient point d'enfans mâles, non plus que le duc Jean, la couronne tomberait à la fille aînée du roi. Ce fut l'acte de *succession de Norköping* par lequel le droit de succession dans la maison de Gustave Wasa fut transporté à Charles et à sa postérité. Cependant Charles n'était pas tranquille, et il ne le devait être jamais. Une foule de circonstances, telles que le retard du sénat à formuler l'acte définitif de la déposition de Sigismond [2], la trahison de 1605, la tentative d'assassinat de Petrus Petrosa, catholique admis secrètement au service de Charles [3], tout cela fit naître une sorte d'impatience, d'irritation et des pensées sinistres. La même année où il prit le titre de roi, il proposa au sénat d'abandonner le gouvernement et de laisser une entière liberté de conscience même aux catholiques, dans le duché qu'il voulait conserver, dans la Livonie et dans tout le reste du royaume [4]. En 1606, les états étant rassemblés, on voit d'après son journal qu'il déposa son pouvoir en exprimant le vœu qu'il fût confié à Jean [5]. En 1607, son couronnement fut célébré avec magnificence à Upsala, et en 1608 il annonça le dessein de faire, suivant l'ancienne coutume, sa tournée dans le royaume (*eriksgata*), et de la faire à cheval, selon l'expression de la loi [6]. Les nouvelles des succès des Polonais en Livonie et en Russie interrompirent ce voyage avant qu'il fût achevé.

La guerre nécessitait l'augmentation des

[1] Voyez les *Archives du royaume.*

[2] En 1604, l'université demanda Gustave-Adolphe pour chancelier, mais le roi répondit qu'il était trop jeune. En 1608, le roi proposa trois seigneurs pour cet emploi honorable. Abraham Brahe fut le premier chancelier de cette académie.

[3] Il prenait le titre de roi élu et prince héréditaire de Suède, de Gothie et des Vendes.

[1] Né à Reval, le 22 avril 1601. Il fut nommé duc de Sudermanie, de Néricie et du Vermland le 12 juin 1610.

[2] Il fut publié au nom du sénat le 17 juin 1605.

[3] Il était né en Suède, mais il avait été élevé hors du royaume. Le roi le chargea de plusieurs missions.

[4] Au sénat avec des propositions de paix à la Pologne. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[5] « Le 22 mars 1606, je renonçai à régner et en confiai le soin à mon neveu le duc Jean.—Avril, 1609. — Les procès relatifs aux papistes et à leurs trahisons continuèrent tous les jours. Il y eut échange de lettres entre moi, le duc Jean et les états : ils me prièrent instamment de reprendre les rênes du gouvernement; mais j'aime mieux ne m'en pas mêler que d'avoir affaire à des gens si inconstans. » (Voyez le *Calendarium de Charles IX* de 1604 à 1606.)

[6] Proclamation à toutes les provinces au sujet de la tournée du royaume; elle est datée de Nykôping, 17 mai 1608. (Voyez les *Archives du royaume.*)

impôts, et le royaume avait besoin des ressources que l'abondance des récoltes depuis 1604 avait permis de ménager[1]. A la diète de Norrköping, les états se chargèrent de lever et d'entretenir 9,000 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, pendant trois années, outre l'armée dont les frais pourraient être couverts par les revenus ordinaires de l'État. On voit dans les *Archives du royaume* que l'ordre fut donné d'établir une landwehr pour le service de l'intérieur, « parce que nous sommes avec l'armée en présence de l'ennemi », dit le roi. Les paysans qui formaient cette milice devaient jouir d'une diminution dans les impôts et être dispensés de fournir des chevaux aux voyageurs et le logement aux soldats; on devait leur faire remise des peines, « qui étaient plus pénibles pour les paysans que toutes les contributions », au dire du décret de Norrköping. Ce fut pour cela que l'ordonnance d'Érik XIV, au sujet de l'établissement des auberges sur les grands chemins (*gästgifvaregårdar*), fut renouvelée. Nous avons déjà fait remarquer que depuis le règne de Gustave Ier, il y avait une espèce de cavalerie disséminée dans toutes les provinces (*indelta*); elle était entretenue sur les terres de la couronne. Charles régla cette institution; il congédia les cavaliers invalides et détermina l'effectif de chaque compagnie[3], son équipement et sa solde en temps de paix et en temps de guerre. Chaque cavalier devait avoir un bon cheval, une cuirasse à l'épreuve de la balle, deux carabines et deux mousquets, un bon sabre, une selle et une bride[4]. Cette cavalerie de la couronne est la meilleure preuve de l'insuffisance de l'équipement des nobles (*adeliga rusttjensten*). Il est vrai que Charles stipula avec la noblesse en 1604 que, concourant aux mêmes charges que les autres états, elle serait exempte de cet impôt pour trois ans[5]. Le roi offrit de le supprimer intégralement si les paysans des nobles consentaient à payer les mêmes contributions que les autres. Mais c'était toucher à la base des privilèges des nobles : on rejeta également la proposition du roi tendant à accorder des titres de noblesse à tous les roturiers qui voudraient servir à cheval ou à pied, et faire voir ainsi « que le nom des Goths n'était pas complètement effacé de leur cœur[1]. » Jamais il ne confirma les privilèges des nobles à leur entière satisfaction. Parmi les points en discussion était l'article du décret d'Upsala, qui portait qu'aucune dotation de biens royaux n'était valable si elle n'était confirmée à l'avénement au trône de chaque nouveau roi. Charles répondit aux observations de la noblesse contre cette loi que celui à qui elle ne plaisait pas n'avait qu'à considérer la manière dont il avait acquis ses dotations; personne n'était obligé de les accepter[2]. Plusieurs exemples prouvent que la noblesse se croyait au-dessus de la loi et du droit[3]. Nous allons achever de tracer les autres traits du gouvernement de Charles.

A la diète de Stockholm (1566), Érik XIV avait proposé et les états avaient adopté le projet d'imprimer la *Loi de Suède*, en retranchant néanmoins l'article qui avait rapport à l'élection du roi. Ce décret ne reçut pas son exécution. Cependant il résulta de grands inconvéniens, des variations qui existaient dans les copies; c'est pourquoi Charles proposa au sénat, en 1593, de défendre à qui que ce fût de copier la loi sans le consentement du sénat et sans qu'elle eût été revue par lui, et en 1595 d'introduire des améliorations dans cette même loi[4]. La résolution en fut prise par les états généraux de 1602, qui nommèrent en 1604, avec l'assentiment du roi, quelques membres de la noblesse pour atteindre le but proposé. Le projet de loi fut élaboré; mais il paraît que le roi ne fut pas satisfait de l'esprit qui y dominait, à cause de l'autorité qu'il attribuait au sénat. En effet il est dit « que le roi doit se rendre à ce que le sénat trouve bon et utile pour lui et le royaume. » Aidé de quelques collaborateurs, il avait formulé un autre projet de loi qui ne plaisait pas aux nobles; on murmura contre plusieurs articles, surtout contre le suivant : « Le noble qui ne donnera pas une éducation assez élevée à son fils pour que celui-

[1] Il paraît que cette fertilité fut générale en Europe.

[2] Ce projet, selon toute apparence, n'eut pas de suite.

[3] Elles comptaient cent vingt-cinq hommes chacune.

[4] Voyez Werwing, t. 2, p. 94.

[5] Norrköping, 22 mars 1604.

[1] En 1606. (Werwing, t. 2, p. 135.)

[2] Voyez les *Archives du royaume*.

[3] Voyez les *Archives du royaume* pour 1604.

[4] Aux sénateurs, en date du 14 janvier 1593. (Voyez les *Archives du royaume*.)

ci puisse se livrer aux sciences, à l'administration publique ou à l'état militaire, perdra son diplôme de noblesse. » Ce projet, que le roi fit lire à la diète de 1609, fut rejeté, et l'autre ne fut pas accepté[1]. Ce ne fut qu'en 1734 que le code fut revisé[2]. Cent vingt-cinq ans s'écoulèrent avant la réalisation des projets de Charles IX, et cette période embrasse, du commencement à la fin, la carrière des conquêtes de la Suède[3].

Un grand désordre régnait dans la législation; les vengeances personnelles étaient encore en usage. Il nous est parvenu deux lettres de Gustave dans lesquelles il demande grâce, vu les circonstances atténuantes, aux parens des victimes pour des assassins. Les discordes civiles n'étaient pas faites pour abolir ces barbares coutumes. Les fonctions judiciaires, comme nous l'avons vu, étaient exercées par la noblesse[4]. L'établissement d'un tribunal suprême avait mal réussi à Érik XIV. Le droit du roi de prononcer les jugemens était inusité ou ne fut pas exercé selon les prescriptions de la loi. On se plaignit à la diète de 1600, de ce que le ting où devait juger le roi n'avait pas eu lieu. C'est à Charles que le royaume doit le premier *code de procédure* (*rättegångsordning*[5]). Il est dit dans l'introduction que, quoique la loi écrite de Suède indique la marche des procès et que cette marche soit aussi fixée par un réglement fait d'accord avec le sénat en 1593 et sanctionné par Sigismond, réglement portant qu'aucun procès ne pourra être soumis au jugement du roi avant d'avoir été instruit et jugé par les juges de districts et les sénéchaux, cette disposition n'avait pas été toujours observée; loin de là, le roi avait été constamment obsédé de plaintes qui n'avaient jamais été portées devant les tribunaux inférieurs. La cause principale de cette infraction venait de ce que les sénéchaux et les juges de district ne présidaient pas eux-mêmes aux tings, mais qu'ils se faisaient remplacer par des suppléans qui ne savaient ni lire ni écrire, ni appliquer la loi; d'où il résultait que nombre de jugemens injustes étaient l'ouvrage de la partialité et de la corruption. De grands crimes, pour lesquels Dieu fait tomber les fléaux sur le pays et sur le peuple, demeuraient impunis; il faut ajouter à cela le désordre et la confusion qui dérivent des achats illégaux de terres et d'hypothèques qu'on prend en secret dans les auberges. Pour remédier à ces abus, Charles IX ordonna à tous les sénéchaux et à tous les juges de présider eux-mêmes les tings aux époques de l'année où ils doivent se tenir. Les affaires soumises à la décision du roi devaient être examinées à la foire de *distings*[1], à Upsala, où les sénateurs, les sénéchaux et les juges de district se rassemblaient pour former le jury du roi et publier sa sentence. Les juges qui auront vidé le procès en première instance ne prendront aucune part au jugement en dernier ressort. Il était en outre ordonné de former des recueils de tous les jugemens rendus l'année précédente et de les mettre en dépôt. Tous les achats, partages, rachats de propriétés doivent être déclarés « aux secrétaires du royaume » pour être inscrits au journal du royaume (*riksenständkebok*). L'ordonnance du 4 décembre 1602 détermine la réunion annuelle de ces assemblées qui jugaient au nom du roi (*rättarting*), savoir : à Upsala, à l'époque dont nous venons de faire mention, et à la foire de Linköping[2]. Dans une lettre au sénat (29 juin 1604), le roi ordonna que six juges de district vinssent à la cour pour y juger les affaires portées en appel devant le roi : ils devaient être remplacés par d'autres quelque temps après[3]. Les malheurs des temps ne permirent pas à ces tentatives de porter leurs fruits : elles préparèrent au moins l'établissement de la cour de justice supérieure par Gustave-Adolphe.

L'ordonnance du roi de 1606 relative aux prévôts, aux sergens de district (*länsmän*[4]) régularisa le personnel *inférieur* du gouvernement des provinces, devenu municipal en Suède depuis des siècles, comme Gustave-Adolphe et Charles XI[e], par la création des préfets (*landshöfdingar*), en réglèrent le personnel *supérieur*. Le prévôt (*fogde*) doit nommer un

[1] Voyez *Witterhets, Hist. och antiq. Acad. handlingar.*

[2] Avant que ces projets de loi fussent présentés aux états, Charles IX avait commencé à faire imprimer les anciennes lois.

[3] Voyez les *Archives du royaume.*

[4] *Ibid.*

[5] Datée d'Upsala, 25 février 1598.

[1] Une des plus grandes foires de Suède.

[2] Cette foire est appelée *Pehrsmässan.*

[3] Voyez les *Archives du royaume.*

[4] *Ibid.*

[5] Lettre en date du 20 mai 1609.

sergent de village (*länsman*) pour chaque paroisse et un dans chaque district. Le sergent de paroisse reçoit dans la maison du curé toute la rente de la paroisse et la remet entre les mains du sergent de district, au lieu où se tient le ting, avec une attestation du curé portant la somme qu'il a reçue. Ce dernier la remet au prévôt, qui dès cet instant en est responsable [1]. Le clergé ne se mêla probablement de ces affaires que postérieurement à la réforme. On s'est plaint chez nous de la position temporelle des prêtres, position qui les rend, sous tant de rapports, intermédiaires entre le gouvernement et le peuple : on peut exagérer l'importance de ces rapports; mais c'est à eux que cet état doit en partie sa valeur politique en Suède.

Charles avait l'œil à tout et faisait tout par lui-même; il travailla à améliorer toutes les branches de l'industrie. Une dispute entre les bourgeois du royaume, laquelle fut portée devant lui comme régent, l'engagea à composer lui-même sur l'état des villes un mémoire [2] où il les divisa en deux classes : celles qui pouvaient trafiquer avec l'étranger (*stapelstäder*), et celles qui n'avaient pas le droit de trafiquer avec l'étranger (*uppstäder*). Il part du principe que dans les villes où il y a entrepôt de marchandises étrangères et libre commerce, là est la plus grande concurrence et le plus grand profit; mais ces avantages doivent surtout être réservés aux villes qui, par leur position ou d'autres circonstances, méritent d'être encouragées. Stockholm était destinée à devenir un entrepôt pour la Baltique après la décadence de Wisby. Les priviléges de cette ville, qui était le siége du gouvernement, furent considérablement étendus par Charles lorsqu'il fut roi. Cependant le besoin d'avoir un entrepôt de ce genre pour la mer du Nord ne lui échappa point, et il fonda Gothenbourg, la seconde ville du royaume; elle fut peuplée par des colonies hollandaises qu'on avait engagées à venir dans le pays en leur promettant le libre exercice de leur culte et l'exemption pendant vingt ans de tous droits de douane et d'impôts. Il avait en général pour principe qu'à l'exception des boissons étrangères, pour lesquelles on payait des droits de douane, il fallait laisser toute liberté aux importations, « afin que les sujets pussent faire plus de bénéfices et avoir à plus bas prix les marchandises étrangères [1] ». En revanche, il frappa de prohibitions celles d'exportations; mais ces prohibitions furent levées en 1606 [2]. Pour soutenir la valeur du numéraire, on prélevait une certaine somme en argent sur toutes les marchandises exportées ou importées; mais les Suédois n'en payaient que la moitié [3]. Cependant comme ce droit excita des plaintes, on le réduisit encore, et il fut loisible de l'acquitter en monnaie suédoise, d'après un tarif déterminé. En 1605 le roi permit à chaque suédois de faire frapper monnaie; de sorte que quiconque apportait à l'hôtel des monnaies *quatre thalers*, ou neuf demi-onces d'argent, recevait 4 demi-thalers de monnaie suédoise [4]. L'année précédente il avait été arrêté qu'une demi-once d'argent correspondait à 16 *öres*, et un thaler à 36 *öres* [5]. Quant aux poids et aux mesures, on détermina qu'ils seraient, pour toutes les villes commerçantes de Suède, les mêmes que pour Stockholm; mais que ceux des villes qui ne faisaient pas de commerce extérieur (*uppstäder*) devaient avoir 20 livres de plus et ceux des mines 40. Le croc à peser, le tonneau et le demi-tonneau devaient être faits d'après le modèle de ceux d'Örebro, et l'aune devait être semblable à celle de Ryholm [6].

Si Gustave est le père de l'exploitation des mines, Charles IX marcha sur ses traces. Nous avons déjà dit les soins qu'il y donna dans son duché; il peut être regardé comme le créateur des districts des mines du Vermland. Il étendit ses soins à toutes les provinces du royaume. Les revenus de la mine d'argent de Sala furent triplés; le Kopparberg fut l'objet de sa sollicitude. Ce ne fut qu'après son règne que la fabrication du fer en barres devint générale dans le pays. A la diète de Norrköping, en 1604, on prit la résolution de mettre en barres, avant de l'exporter hors du royaume, tout le fer d'*Os-*

[1] Voyez l'ordonnance (mandat) du 4 août 1607.
[2] Voyez Stjernman, *Comm. et écon.*, *Förordn.*, t. 1, p. 433.

[1] L. c., p. 497.
[2] *Ibid.*, p. 499.
[3] Ordonnance des lettres de change et de douane, 1611.
[4] Ordonnance du 7 juin 1607.
[5] Décret de la diète de Norköping, 1604.
[6] Ordonnance du 7 mai 1605. Ryholm est une terre seigneuriale de la paroisse de Beateberg en Vestrogothie.

mond; on engagea donc la bourgeoisie des villes à construire des fourneaux, afin que les avantages que les étrangers tiraient de ces établissemens restassent aux Suédois [1]. A cette époque on fabriquait du fer à Arboga, à Nyköping, à Eskilstuna et dans d'autres endroits; on y confectionnait des armes, des piques, des fourches, des pistolets, des fusils, des sabres, des épées [2]; des clous étaient déjà expédiés pour l'étranger. Les exploitations d'alun et de soufre dans la Néricie étaient en pleine activité [3]. On fondait des boulets et des canons : on reçut de l'étranger des demandes de ces articles [4]. Charles fit établir des fabriques de laiton [5].

Le nouveau cadastre appartient aux grands travaux commencés par le père et terminé par le fils. Charles IX l'étendit aux provinces septentrionales [6]. Au moyen de cartes spéciales, on devait dresser une carte générale de tout le royaume. Ce travail, qui fut confié à André Bureus, ne parut qu'après la mort du roi. On arpenta le pays jusqu'à la Laponie. Charles avait voué aux populations sauvages de ces contrées un intérêt tout particulier; il leur fit bâtir des églises, nomma des prévôts pour leur rendre la justice et régla leurs impôts. On est étonné de cette activité dans toutes les directions chez un régent occupé sans cesse à combattre les ennemis extérieurs et intérieurs.

La guerre continua en Livonie. En 1605, Charles se rendit pour la seconde fois dans ces provinces lointaines; mais entraîné par son âme fougueuse contre un ennemi bien inférieur en forces, il perdit, le 17 septembre, la bataille de Kerkholm, où il aurait laissé sa vie sans le dévouement d'un noble livonien, Henri Wrede, qui lui sacrifia la sienne [7]. Une révolte en Pologne empêcha Sigismond de profiter de cette victoire. Les négociations furent interrompues par un malentendu [1] et ajoutèrent à l'acharnement qu'on nourrissait de part et d'autre. La guerre continuée par les Suédois avec une ardeur toujours nouvelle, troublée souvent par des revers, fut signalée par des traits de bravoure les plus chevaleresques qui annonçaient aux Suédois des jours de gloire immortelle. Nils Stjernsköld, assiégé en 1609 par les Polonais sous la conduite de Chodkewitz, fut sommé de se rendre et menacé de voir sacrifier sa femme et ses enfans pour punir sa longue résistance : « Dieu m'est témoin, répondit-il, que je leur sacrifierais volontiers ma vie : mais ils m'appartiennent et je peux en disposer; le roi m'a confié la citadelle pour la défendre à l'extrémité, et je ferai mon devoir [2]. »

C'est à cette époque que le faux Démétrius de Russie monta sur le trône de Pologne et perdit en peu de temps la couronne et la vie. Wasily Schuisky rechercha l'alliance des Suédois contre les Polonais et les partisans de Démétrius. Charles, l'œil ouvert sur tout ce qui pouvait contrarier les projets de Sigismond, la lui promit. Un corps auxiliaire devait partir de la Livonie en 1607; mais il ne se mit en marche qu'en 1609 : le jeune Jacques de La Gardie fut investi du commandement. On signa à Wiborg un traité d'alliance contre la Pologne; le nouveau tzar promettait de céder à la Suède, Kexholm avec son gouvernement. A la tête de quatre mille hommes au plus, de La Gardie et Evert Horn marchèrent sur Moskou, battirent les Polonais et vinrent au secours du tzar assiégé dans sa propre capitale. Cependant Sigismond, avec une armée polonaise avait lui-même envahi la Russie et assiégé Smolensk. De La Gardie s'avança à la rencontre des Polonais. Sa troupe, composée en grande partie de mercenaires étrangers, s'était plusieurs fois mutinée : ne recevant pas la solde que les Russes leur avaient promise, ils se soulevèrent en présence de l'ennemi; ils désertèrent, et après avoir pillé les bagages de leur général, ils voulurent l'obliger à capituler. De La Gardie et Horn, n'ayant plus que quatre cents cavaliers, firent une retraite admirable à travers le pays ennemi et exposés à la haine des habitans des

[1] *Ibid.*

[2] Charles, étant à Abo, commanda, par une lettre du 13 décembre 1601, huit mille piques et dix mille fourches. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Voyez les *Archives du royaume*, 23 octobre 1603.

[4] *Ibid.*, 3 janvier 1604.

[5] *Ibid.*, 26 décembre 1606.

[6] *Ibid.*, 9 août 1604.

[7] Le roi, dans sa lettre au sénat, le 24 septembre 1605, dit : « Si Henri Wrede ne se fût trouvé là, nous tombions vivant ou mort aux mains de l'ennemi. » Le 1er août 1606, le roi dota la veuve de plusieurs terres en Finlande.

[1] Voyez Werwing, t. 2, p. 185.

[2] Chodkewitz apprécia cette bravoure : il rendit aux prisonniers leur liberté. Dunemunde tomba en son pouvoir après un siége de plus d'une année.

frontières de Suède. La Russie servit de théâtre aux divisions intestines et à l'ambition des étrangers. Schuisky fut déposé, un nouveau Démétrius assassiné et le fils de Sigismond élu tzar pour être plus tard abandonné. Pendant ces troubles, de La Gardie, en 1611, prit d'assaut Kexholm et Novogorod, et fit un traité par lequel les Russes prenaient un prince suédois pour grand-duc. Charles IX était à son lit de mort quand il reçut cette nouvelle.

A la diète de l'année 1609, le roi demanda de nouvelles contributions pour la guerre. Les états roturiers y consentirent; les nobles offrirent la dixième partie de leurs revenus avec certaines restrictions que le roi ne voulut pas accepter, et le décret de la diète fut adopté par les prêtres, les bourgeois et les paysans, sans l'intervention de la noblesse. Irrité par ces circonstances et par le refus des nobles d'accepter son nouveau projet de loi, le roi parla avec tant de chaleur à la noblesse que les premiers symptômes d'apoplexie se manifestèrent. Depuis ce jour, il ne parlait qu'avec une extrême difficulté. Les forces de son âme se consumant elles-mêmes ne tardèrent pas à s'éteindre. Les secrétaires de la chancellerie, personnages de basse extraction, mais qui avaient fait leur chemin, étendirent leur influence en nourrissant la colère du vieux roi, déjà fatigué de la vie. Ils excitèrent ainsi de nombreux mécontentemens. Cependant l'activité du roi ne cessa qu'avec sa vie.

Le danger devenait plus imminent. Des différends s'élevèrent avec le Danemark; ils avaient pour cause principale l'ancienne querelle des trois couronnes et les plaintes des Danois, la défense du roi concernant le commerce de Riga et les contributions levées sur les Lapons, que le roi de Danemark prétendait appartenir à la Norvége. Ces points avaient été discutés par des plénipotentiaires des deux royaumes dans des entrevues ménagées à cet effet; mais rien n'y fut décidé, et à la fin Charles fit faire à son fils Gustave-Adolphe un voyage en Danemark pour prévenir la guerre. Mais Christian IV la voulait. Charles pensait qu'il y était poussé par les mécontens suédois et surtout par les proscrits. Ceux-ci insinuaient que le roi étant faible et malade, et ses fils mineurs, c'était une bonne occasion pour tenter quelque entreprise [1]. Des manifestes provoquant à la révolte circulèrent dans le pays. Les états furent convoqués de nouveau à Örebro pour le mois de novembre 1610. Le jeune Gustave-Adolphe y parla pour la première fois, parce que le vieux roi ne pouvait faire connaître son opinion que par des signes ou des paroles interrompues. Chacun redoutait une nouvelle guerre et souhaitait qu'on la prévînt en faisant des concessions au Danemark; mais Charles ne voulait rien entendre et repoussait avec indignation les propositions pacifiques des états [1]. Ils finirent par accorder tout ce qu'il demandait, le tranquillisèrent par de nouvelles protestations de soumission et s'imposèrent des contributions plus fortes que jamais. Au mois d'avril 1611, on reçut la déclaration de guerre du Danemark, et malgré les propositions de paix réitérées de Charles, Christian partit de la Scanie à la tête de seize mille hommes et marcha contre Kalmar. La ville fut prise après avoir repoussé deux assauts. La citadelle tint bon. Lorsque l'armée suédoise, sous les ordres du roi, de Gustave-Adolphe et du duc Jean, arriva, il y eut plusieurs engagemens où l'on se battit de part et d'autre avec une égale ardeur. Le 16 août, Christer Some livra le château. Ce soldat, qui s'était distingué dans les campagnes de Livonie autant par son courage que par ses manières grossières, avait été maltraité quelque temps auparavant par Charles, irrité [2]; il passa à l'ennemi. Charles, indigné de cette trahison, proposa un duel à Christian, « d'après les coutumes des anciens Goths; s'il refusait, il ne le tiendrait pas pour roi et guerrier loyal. » La réponse de Christian ne fut digne ni de son rang ni d'un homme d'honneur : il s'emporta en invectives [3]. Les attaques multipliées des Danois contre le camp suédois de Ryssby furent repoussées. On y voyait des envoyés hollandais et anglais. Des négociations importantes avaient occupé le roi pendant les dernières années qui venaient de s'écouler. En 1608, il avait envoyé des députés en Niederlande. Cette république était sur le point de se réconcilier avec l'Espagne; les envoyés étaient chargés d'insinuer que l'affaire intéressait tous les princes et toutes les puissances, qui devaient s'opposer aux *superstitions des papistes* et à l'ambition espa-

[1] Lettres du roi en date du 10 août 1610.

[1] Voyez *Stockholms Magasin*, t. 2, p. 694.

[2] Voyez Werwing, t. 2, p. 243.

[3] Voyez la lettre de Charles datée du 12 août 1611, et la réponse de Christian du 14 août de la même année.

gnole, et en outre de faire demander par les états généraux de Hollande la médiation de l'Espagne dans la guerre contre la Pologne. Si la paix était conclue, le roi désirait y être compris; car la guerre contre la Suède et la Pologne avait pour cause la religion, non moins que celle entre la Hollande et l'Espagne. Si la guerre continuait avec l'Espagne, Charles consentait à fournir aux états un secours de mille hommes, tant à pied qu'à cheval, en échange de la faculté d'exporter du sel de Niederlande [1]. En 1610, Gustave Ériksson Stenbock et Jean Skytte furent envoyés en Angleterre, chargés de rechercher la médiation de cette puissance dans la guerre de Pologne et de faire connaître l'intention du roi, de s'allier avec l'Angleterre, la Niederlande et la France [2]. C'était dans le même but qu'on avait député vers Henri IV [3] lorsqu'on apprit qu'il était tombé sous le poignard de Ravaillac [4]. Les plénipotentiaires d'Angleterre et de Hollande firent de vains efforts pour faire cesser les hostilités entre les deux rois protestans du Nord. Charles quitta son camp pour tenir une nouvelle diète; il tomba malade en route et mourut à Nyköping, le 13 octobre 1611, à l'âge de soixante ans.

« L'historien doit être l'interprète de la vérité, » dit-il dans sa *Chronique rimée;* aussi ai-je cherché, autant que mes moyens me l'ont permis, à peindre avec impartialité le plus jeune et le plus grand des fils de Gustave Ier. Héritier de plusieurs qualités de son père, s'il resta quelquefois au-dessous de lui, peut-être lui fut-il supérieur en d'autres occasions. Ajoutons seulement un trait de caractère qu'on a pu reconnaître en lui d'une manière saillante jusqu'au moment même où s'ouvrait sa tombe; il pourra servire à expliquer sa sanglante carrière. C'est une disposition innée à voir toujours au delà du but et à en poursuivre un second après avoir atteint le premier. Ce fut au prix de peines et de dangers sans nombre qu'il gagna la couronne. D'autres se seraient arrêtés à ce point. Un seul trône n'était pas assez grand pour lui, et il eût pu le laisser plus affermi qu'il ne fit. Il transporta de suite hors des frontières, au fond de la Livonie, de la Pologne et de la Russie, la guerre, qui avec l'indolence et l'irrésolution de Sigismond se serait bornée, pour longtemps du moins, à un combat de manifestes et de paroles; et celle qui éclata avec le Danemark ne l'empêcha pas de passer en revue pour ainsi dire les membres d'une ligue prochaine contre la papauté et la maison d'Habsbourg, en ordonnant à ses enfans, par son testament, d'entretenir des liens d'amitié avec les princes protestans de l'Allemagne [1]. L'âme de Charles était donc, plus qu'aucune de celles de ses contemporains, travaillée par l'avenir brûlant qui se manifesta dans la guerre de trente ans, et ces paroles qu'il avait coutume de dire en posant la main sur la tête du jeune Gustave-Adolphe : « *Ille faciet* (il doit le faire), » étaient prophétiques. Ce sont ces hommes remplis d'avenir qui de gré ou de force entraînent les peuples après eux. Excepté son père, aucun roi avant lui n'avait exercé une influence si profonde sur les Suédois. Cette puissance personnelle domina pendant plus de cent ans sur le trône de Suède. La nation, si lente à émouvoir par elle-même, si ce n'est pour sa défense immédiate, a suivi avec empressement et admiration, soit à contre-cœur, soit avec amour, mais par un entraînement impérieux, les Gustave et les Charles à la gloire et même jusqu'aux bords de l'abîme. Il n'y a ici ni éloge ni blâme : c'est la vérité. En écrivant l'histoire du peuple suédois, je sens mieux que tout autre que j'écris celle de ses rois.

[1] Voyez les *Archives du royaume* pour 1608.

[2] Voyez les *Archives du royaume* pour 1608.

[3] *Ibid.*

[4] « Il a été assassiné à l'instigation et par les intrigues des jésuites, » écrit Charles à ses ministres le 4 juin 1610. (Voyez les *Archives du royaume* *.)

* Il était permis à Charles d'ignorer les particularités de l'histoire de France. (*Note de l'éditeur.*)

CHAPITRE XV.

GUSTAVE II ADOLPHE. — SON ÉDUCATION. SON AVÈNEMENT AU TRÔNE. — SITUATION INTÉRIEURE.

« Gustave-le-Grand, second de ce nom et baptisé sous celui de Gustave-Adolphe, dit un récit contemporain [2], naquit au château de Stockholm, le 9 décembre 1594. Il eut pour père Charles, alors prince héréditaire de

[1] Voyez Stjernman, t. 1, p. 611.

[2] Voyez *Kritiska och historiska handlingar af Ekholm*. Stockholm, 1760. — *Handl. till. Skandinaviens historia*, t. 2, p. 91.

Suède, duc de Sudermanie, de Néricie et du Vermland, et plus tard roi de Suède, de son nom le neuvième. Sa mère était Christine [1], fille d'Adolphe, duc de Schleswig-Holstein, et petite-fille de Frédéric Ier, roi de Danemark, et descendant par sa mère de Christine, fille de Philippe-le-Généreux, margrave de Hesse. Son enfance s'écoula au milieu de la guerre civile entretenue par le duc Charles et les états généraux d'un côté, et le roi Sigismond et ses partisans de l'autre. Il suivit son père et sa mère en Livonie en 1600; il les accompagna sur la fin de l'automne, à leur retour de Reval, en Finlande. Le duc approchait du port lorsque le froid se fit tout à coup sentir et la mer fut couverte de glaces, de sorte qu'elle lui servit de pont, le matin, pour gagner la terre. De la Finlande il passa en Suède.

» Jean Skytte fut nommé précepteur du jeune prince, et Othon de Mörner son gouverneur. Ce dernier était maréchal de cour de Charles IX : né de parens nobles dans le Brandenbourg, il avait acquis de grandes connaissances et des manières distinguées dans les nombreux pays où il avait voyagé. Jean Skytte, après avoir employé neuf ans à parcourir les États étrangers, était devenu secrétaire de la chancellerie et avait assisté en cette qualité au traité passé avec le Danemark au sujet des frontières. Gustave reçut toutes les instructions nécessaires à un prince destiné à régner. Skytte le dirigea dans l'étude du latin, de l'histoire et des lois de son pays. Comme Charles était éclairé, brave et sévère, et que Christine avait, outre sa beauté, l'âme fière et courageuse, l'éducation du prince fut exempte de mollesse; il fut habitué au travail, et il avait toujours devant les yeux les vertus de ses parens.

» Lorsqu'il eut augmenté en âge, surtout lorsqu'il eut passé sa dixième année, son père lui permit, à mesure qu'il faisait des progrès, d'assister aux conseils publics; on l'habituait aussi à être présent aux audiences des ministres étrangers. Son esprit se forma ainsi de bonne heure aux affaires sérieuses. Cette époque était remarquable par les guerres et les troubles qui éclataient de toutes parts; des officiers de toutes les nations, allemands, français, anglais, écossais, niederlandais et quelques italiens et espagnols visitèrent la cour de Charles : ils allaient en Suède tenter la fortune qu'ils ne pouvaient trouver dans les Niederlandes à cause de l'armistice qui y avait été conclu pour douze ans. Ils visitèrent souvent le jeune prince, suivant les vœux et les ordres du roi. Leurs entretiens sur les guerres entreprises par d'autres peuples, sur les batailles, les siéges et la discipline militaire, tant sur terre que sur mer, furent pour lui les sources d'une solide instruction. Ils surent tellement développer son penchant pour l'art de la guerre qu'il passait des journées entières à leur faire des questions sur les événemens qui y avaient rapport. Ainsi, à peine sorti de l'enfance, il avait déjà acquis de grandes connaissances en cette matière; ce qui l'intéressait surtout, c'était la manière dont il pourrait faire la guerre dans l'intérêt de la Suède : il avait adopté le système du prince Maurice d'Orange comme le plus propre à le former. La conversation de ces guerriers expérimentés et les discussions qu'il engageait avec eux, les récits des hauts faits d'armes dont ils avaient été témoins ou acteurs, chacun dans son pays, faisaient naître dans le jeune prince le désir de surpasser les héros dont on lui traçait les portraits.

» Il acquit aussi dans sa jeunesse une connaissance approfondie de plusieurs langues étrangères : il parlait le latin [1], l'allemand, le

[1] Il existait entre la reine Christine et son époux tous les rapports qui pouvaient la lui rendre chère. Elle était d'une taille élevée et d'une constitution robuste; son front était haut, ses yeux bleus, grands et perçans, son nez aquilin. Sa physionomie imposante était empreinte d'un caractère de dureté; son humeur absolue maintenait dans sa maison un ordre et une discipline sévères. Elle égalait si elle ne surpassait son mari en économie. L'histoire ne fait pas mention qu'elle ait intercédé pour les malheureuses victimes des guerres civiles; on dit au contraire qu'elle stimulait l'humeur ambitieuse de Charles IX, et qu'elle le poussa aux actes de cruauté qui ont obscurci ses grandes qualités. Aussi l'appelait-on *le prédicateur holsteinois maudit de la nuit; la nouvelle Ève, qui avait entraîné son mari à mordre dans la pomme du royaume*. Elle vécut d'abord heureuse avec Charles. Sa constitution vigoureuse lui permit de le suivre dans ses voyages et ses expéditions. Cependant il n'était guère possible que l'accord régnât toujours entre ces deux caractères; leur dureté et leur impétuosité rendaient non moins dangereuse qu'inévitable la collision à laquelle ils étaient sans cesse exposés et qui à la fin se manifesta par des éclats scandaleux. Le roi la désignait souvent par cette expression remplie de mépris : *la femme danoise* (*jutekonan*). Jamais leur ancienne intimité ne fut parfaitement rétablie. (Voyez Fryxell, tome 5, p. 48.)

[1] On voit dans *Handlingar till Skandinaviens his-*

niederlandais, le français et l'italien aussi purement que sa langue maternelle; il possédait aussi, mais imparfaitement, le russe et le polonais.

» Lorsqu'il eut seize ans révolus, son père le fit grand-duc de Finlande et duc d'Esthonie et de Vestmanland. Il reçut en apanage la ville de Vesterås et une partie du Vestmanland : Jean Skytte en fut nommé préfet (*landshöfding*). »

Ce récit est d'Axel Oxenstjerna, qui mérite bien d'être cité en première ligne lorsqu'il s'agit de son royal ami.

Charles IX, comme père, était rempli de tendresse et de sollicitude : « Vous devez d'abord craindre Dieu, dit-il dans l'instruction écrite de sa propre main et adressée à son fils Gustave-Adolphe; ensuite honorez votre père et votre mère; soyez bienveillant envers vos frères et sœurs; aimez les fidèles serviteurs de votre père, récompensez-les suivant leur mérite. Soyez compatissant envers vos sujets; punissez le mal; attachez-vous les hommes bons et modestes; croyez le bien, mais appliquez-vous à connaître les personnes qui vous entourent. Veillez au maintien des lois, sans avoir égard à aucune considération personnelle. Ne violez les droits de personne, quand ces droits ne sont pas en opposition avec les lois. N'aliénez pas vos domaines avant d'être sûr que ceux que vous voudrez en investir n'oublieront pas de quelles mains ils les ont reçus[1]. » Le roi écrivit à son second fils Charles-Philippe des lettres qui prouvent qu'il aimait son fils sans le gâter[2]. La reine, orgueilleuse et sévère, montra plus tard une grande partialité pour son fils cadet, dont elle défendit le droit ducal avec une ardeur qui aurait pu compromettre la tranquillité du royaume si Gustave-Adolphe n'avait pas été aussi bon fils que grand roi[1]. Elle exigeait chaque jour de ses dames une certaine quantité de filasse et de tissu[2]; et malgré toutes les réclamations qu'elle excita de la part du Danemark, elle porta tant qu'elle vécut le titre qui indiquait sa domination sur « les Lapons du Norrland, » prétention qui avait été une source de guerres et que pour cette cause Gustave-Adolphe supprima[3].

Après avoir constaté les dons que ce prince avait reçus de la nature et ses progrès extraordinaires, nos regards doivent se porter sur son application précoce aux affaires publiques. Cette disposition dépendait en partie des mœurs du temps; mais Charles avait aussi plusieurs raisons pour la faire naître. Sur un trône encore chancelant, il lui importait que la nation commençât de bonne heure à connaître l'héritier de la couronne, et l'on peut dire que Gustave-Adolphe grandit sous les yeux du peuple. Le choix de ses précepteurs fut laissé aux états[4]. Dès l'âge de dix ans il assistait aux délibérations du sénat, et il en avait à peine quatorze qu'il accompagna sa mère lors du voyage qu'elle fit dans les provinces du Midi et qu'il reçut de son père l'exhortation suivante : « Recevez avec bienveillance ceux qui recherchent votre appui, de crainte qu'ils ne vous quittent désespérés. Si vous recevez des plaintes de vos sujets, vous devez les soutenir chacun dans son droit autant qu'il est en votre pouvoir. Faites en sorte que vos gouverneurs et vos prévôts suivent cet exemple, et Dieu viendra en aide à vos efforts[5]. » Aussi voit-on que bientôt les affaires essentielles sont décidées par Gustave-Adolphe, soit dans son propre duché, soit dans d'autres parties du royaume, au nom du roi. Souvent il emploie son influence pour concilier des différends ou obtenir des grâces, toujours suivant les conseils de sa mère. Dans toutes ses actions perce son humeur guerrière. Il avait à peine quinze ans quand il osa demander, en 1610, le commandement des troupes dans la guerre de Russie : « L'expédition ayant été confiée à d'au-

toria, t. 8, p. 38, que le roi savait bien le grec. Nous y lisons : « Le roi disait de Xénophon (qu'il lisait mieux dans le texte), qu'il ne reconnaissait d'autre historien que lui pour la guerre. » On ajoute que quelques années après son avénement au trône, Gustave eut encore recours à l'expérience de Jean Skytte. Il faisait chaque jour une lecture de plusieurs heures; il trouvait surtout du charme dans les écrits de Grotius et en particulier dans son ouvrage *De jure belli et pacis*.

[1] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[2] Lettre au duc Charles-Philippe, 7 octobre 1611. Il lui annonce dans cette lettre qu'il lui envoie Mathias Soop pour surveiller son éducation et lui enseigner le français. Charles-Philippe, né le 23 avril 1601, avait alors dix ans.

[1] Il la priait de ne pas lui retirer son cœur maternel. (Lettre à la reine, Svartsjö, le 3 mars 1618.)

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[3] Voyez Hallenberg, *Gustaf Adolfs historia*, t. 4, p. 814.

[4] Il est dit, au sujet de la nomination de Skytte : « *Auctoritate ordinum regni.* »

[5] Lettre de Charles IX à Gustave-Adolphe, 12 juillet 1608.

tres mains[1], dit Oxenstjerna, il fut éloigné, à son grand regret, du théâtre de la guerre et contraint de demeurer à la cour de son père jusqu'à ce qu'il eût seize ans accomplis.» En 1611, lorsque Christian IV, roi de Danemark, eut rompu la paix et déclaré la guerre, le prince, suivant les anciennes coutumes, fut déclaré par son père à la diète, le 24 avril, digne de porter l'épée, qu'il reçut avec solennité le jour suivant. Bientôt après il fit rassembler des troupes en Vestrogothie (elles se composaient surtout de mercenaires étrangers qui y avaient hiverné) pour se trouver au passage de son père à Iönköping, ce qui eut lieu. Il s'avança vers Kalmar, qui était assiégée, pour la secourir. Ce fut dans cette expédition que le jeune prince, alors duc, gagna ses éperons, en qualité de soldat, sous les yeux de son père. Il fut ensuite de toutes les affaires et de toutes les marches, qu'il dirigea le plus souvent[2]. Christianople[3] détruite, Öland reprise par Gustave-Adolphe, et les événemens les plus importans de cette guerre, prouvent que cette dernière assertion est vraie. Kalmar, quoique manquant de moyens de défense[4], aurait probablement tenu sans la trahison de Christer Some; car, dit un historien de cette époque qu'on ne peut accuser de partialité pour les Suédois, « ils ne défendaient pas leurs soldats par des remparts, mais leurs remparts par des soldats courageux[5]. »

La nomination de Gustave, par le vieux roi, comme grand-duc de Finlande et duc d'Esthonie, n'est pas un fait sans importance. Le sénat avait déclaré, dans les statuts de Kalmar, que ces provinces ne pourraient être érigées en duchés pour un prince suédois, probablement parce qu'elles avaient plus d'une fois, pendant les divisions des membres de la maison royale, couru le danger d'être séparées du royaume. Ce fut précisément ce qui engagea Charles à placer Gustave comme à des avant-postes contre la Russie et la Pologne. En effet, en lui cédant le Vestmanland et en donnant à son fils puîné son ancien duché de Sudermanie, la Néricie et le Vermland, il fondait la puissance de sa maison également dans le cœur du pays. Cela se fit en vue de l'avenir, car malgré le pacte de succession convenu à Norköping, cette question était encore indécise, surtout par les scrupules de Charles, généralement très-résolu. Ce qui caractérise ce roi, c'est qu'il fut le seul en Suède qui ne voulut jamais méconnaître les justes droits de son neveu, le duc Jean, à la couronne, et c'est une victoire d'une noble politique d'avoir rendu ces prétentions sans danger en les reconnaissant. Jean fut traité comme son propre fils. Lorsque Charles, en 1605, traversa la mer pour se rendre en Livonie, il lui confia la régence. Jean, quoique plus âgé de cinq ans que Gustave-Adolphe, eut le même précepteur et reçut la même instruction que lui. Ce fut pendant les leçons qu'il recevait en commun avec ses cousins que le duc se prit d'amour pour la princesse Marie-Élisabeth, sœur de Gustave-Adolphe. Le roi favorisa cette passion, qui aboutit à une alliance. Charles, dans son testament, ne craignit pas de laisser aux états la faculté de choisir entre Jean et Gustave celui qu'ils voulaient porter au trône[1].

[1] Jacques de La Gardie, qui fut appelé au commandement à la place de Gustave-Adolphe, prit la qualité de son lieutenant. (Voyez Hallenberg, t. 1, p. 47.

[2] *Histoire de la jeunesse de Gustave-Adolphe*, par Axel Oxenstjerna.

[3] Voyez Jahn, *Historie om Kalmar krigen*, Kiobenhavn, 1820, p. 127.

[4] Il parait, par la réponse de Charles IX à Christian IV, que la justification de Christer Some, tirée de ce qu'il avait manqué de poudre, était fondée : « S'il manquait de poudre, écrivit le roi, il pouvait se défendre avec des pierres. » La trahison de cet officier n'en est pas moins prouvée par la sommation de se rendre qu'il fit au commandant de Borkholm et par la pension qu'il recevait de la Suède.

[5] Peleus, *Histoire de la dernière guerre de Suède*. Les siéges, combats, rencontres et batailles des Suédois et des Danois y sont amplement détaillés. (Paris, 1622.) L'auteur a suivi les récits des soldats français qui avaient été au service de la Suède.

[1] Le duc Jean, fils du roi Jean et de Gunnila Bjelke, comme nous l'avons vu précédemment, était un prince savant et loyal, brave dans la guerre, tranquille et pieux dans la paix. Il n'avait ni la capacité ni l'envie de porter la couronne, et il la céda avec empressement à Gustave-Adolphe. Il était fortifié dans ses opinions par ses favoris, surtout par Göran Gyllenstjerna. D'autre part, on fit des tentatives pour faire de lui un instrument de troubles. Sigismond lui adressa une lettre cachée dans le manche d'un couteau; mais Jean l'envoya sans retard à Gustave-Adolphe. Ce monarque traita le prince avec toutes sortes d'égards; il l'appelait *la colonne de l'État* (*rikets pelare*) et lui confia souvent des affaires de haute importance. Mais son duché fut négligé, et la riche Ostrogothie s'appauvrit par la suite ainsi que son duc : à sa mort, il laissa des dettes considérables; mais il avait demandé par son testament que les revenus de cette province fussent

Aussi Gustave-Adolphe ne prit-il pas le titre de roi immédiatement après la mort de son père; il y eut un interrègne de deux mois. La reine douairière et le duc Jean, qui, avec six sénateurs, composaient la régence, convoquèrent une diète à Nyköping. Les états déclarèrent qu'ils ne voulaient rien changer aux résolutions prises précédemment. Le duc Jean céda ses prétentions moyennant quelques accessions de territoire [1], et il renonça, ainsi que la reine, à ses droits à la régence, quoique le pacte de succession de Norköping et le testament du feu roi les autorisassent à administrer le royaume jusqu'à ce que l'héritier du trône eût accompli sa dix-huitième année, et à prendre part aux délibérations jusqu'à ce qu'il eût atteint sa vingt-quatrième : « Le 10 décembre 1611, écrit Axel Oxenstjerna, s'ouvrit la diète de Nyköping. La première proposition se fit au nom de la reine, du duc Jean et des sénateurs. Le 17, la reine et le duc déposèrent par mon organe la tutelle et la régence, qu'ils conférèrent au nom des états à Gustave-Adolphe. Le 26, ce prince reçut en présence des états les rênes du gouvernement. Gustave-Adolphe prit le titre de son père : *roi élu et prince héréditaire de Suède, des Goths et des Vendes.* » Il était dans le premier mois de sa dix-huitième année. Son chancelier, dont nous venons de citer les paroles, était âgé de vingt-huit ans.

Jamais prince n'a pris la conduite d'un royaume dans une situation plus critique. Depuis la mort de Gustave Ier, la Suède n'avait pas eu un instant de paix. Si l'on jette un coup d'œil sur l'état du pays pendant les cinquante dernières années, que de troubles, que de dissensions! — Des guerres de frère à frère; des insurrections; des discordes sanglantes au sujet de la religion et de la couronne; deux rois détrônés! — Charles laissa à son fils un trône souillé de sang et en butte aux coups de tous ses voisins. Et si l'on porte ses regards en avant, des guerres, des guerres non interrompues pendant un long avenir! — Nous sommes arrivés à une époque où Gustave-Adolphe donna du poids aux armes suédoises dans la balance du monde et où nous donnerons aussi une plus grande attention à la marche de la guerre; mais il semble d'abord nécessaire de nous arrêter sur l'administration intérieure, qui généralement attire moins les regards et ne se fait connaître que par quelques traits saillans. Ce sera donc par ceux-ci que nous commencerons le tableau du règne de Gustave-Adolphe. C'est une avant-scène éclairée par les flammes de la guerre. Cette gloire, qui peut soutenir l'investigation la plus sévère, doit avoir d'autres prétentions aux hommages de la postérité que l'éclat des victoires.

Examinons ce qui a rapport à la constitution. La plus importante modification qu'elle eût subie était l'établissement de l'*hérédité de la couronne.* La lutte qu'elle avait produite était à peine terminée; les circonstances au milieu desquelles elle avait eu lieu prouvent combien le mot de liberté en politique est un indice peu certain des véritables intérêts des peuples. Qui doute que ces intérêts, en Suède, aient été représentés sous l'Union par la révolte des paysans et par le pouvoir illégal des régens?

attribués pendant quelque temps à ses créanciers afin que ceux-ci n'eussent pas à se plaindre de lui après sa mort. Son état habituellement maladif, peut-être aussi son malheureux mariage contribuèrent à la ruine de l'administration. Charles IX et Christine son épouse, remplis de pénétration tous deux, avaient prévu le danger de l'union du duc Jean avec une princesse étrangère dont l'ambition eût pu allumer la sienne; ils préférèrent le marier à leur propre fille, la princesse Marie-Élisabeth, dont la santé était chancelante. Il paraît qu'ils ne ressentaient point d'amour l'un pour l'autre; mais ils étaient tous deux jeunes : Marie avait quinze ans et Jean vingt et un; ils avaient l'habitude d'une obéissance aveugle aux volontés de Charles et de son épouse. Ils furent fiancés au commencement de l'année, malgré les lois alors en vigueur qui s'opposaient à leur mariage. Mais Charles ne prit conseil ni des états ni du clergé, et la régence après sa mort suivit la même politique. Cependant, lorsqu'à la diète de 1612 il s'agit de doter la princesse, les prêtres protestèrent, Christine se fâcha, et le mariage fut célébré le 29 novembre 1612 avec toutes les solennités usitées en pareil cas.

Cette union fut malheureuse. Le duc n'avait pas de santé, la duchesse encore moins, son esprit paraissait même quelquefois troublé. Ils manquaient mutuellement d'amour et de confiance. Point d'enfans qui pussent servir de lien entre eux, point d'affaires importantes qui rompissent la monotonie de leur existence. Sans distractions, malades, fatigués l'un de l'autre et de la vie, ils promenaient leur tristesse tantôt au château de Bråborg, tantôt à celui de Kungsbro ou à celui de Vadstena. La joie fuyait des lieux où ils séjournaient et ils n'y trouvaient que l'ennui. Heureusement cette position fut de courte durée; le duc mourut au mois de mars 1618, et son épouse le suivit cinq mois après. (Voyez Fryxell, t. 6.)

[1] Quatre districts furent ajoutés à ses principautés d'Ostrogothie et du Dalsland.

Tandis que tout ce qu'on désignait sous le nom de liberté légale était exploité sous les rois de l'Union par les grands au profit de leur pouvoir, Gustave Wasa rendit la révolte légale; mais ensuite l'ayant étouffée, il se mit à dos le parti qui avait travaillé si longtemps à son avancement sous le manteau de la loi. Ainsi la fondation du pouvoir royal en Suède fut comme partout ailleurs, dans les premiers temps de l'histoire moderne, l'œuvre d'un arbitrage puissant. Et qui peut nier cependant que l'unité et l'indépendance de la patrie, qui furent ainsi fortifiées, aient été la cause de la liberté? La meilleure preuve, c'est que la principale garantie légale pour le nouvel ordre de choses, l'hérédité de la couronne, fut pendant le cours d'un demi-siècle la cause secrète de l'hostilité des grands, tandis qu'ils ne mettaient en avant que le droit et la liberté des Suédois. Lorsque Charles eut consolidé l'œuvre de son père, les Suédois avaient, ce semble, assez éprouvé les dangers des extrêmes pour n'être pas revenus à un juste milieu, et l'assurance de Gustave-Adolphe à son couronnement peut être regardée comme une constitution nouvelle destinée à enchaîner le pouvoir dans des limites légales. Mais comment fut-elle achevée? à la hâte, au milieu des guerres et des misères, quoique avec un surcroît de gloire. Les circonstances étaient trop favorables pour que la liberté ne devînt pas la proie des plus puissans aux dépens de l'autorité royale et du peuple.

L'assurance que Gustave-Adolphe donna comme roi est fondée sur le serment inséré dans l'ancienne loi; mais elle contient plusieurs dispositions restrictives qui en resserrent les limites. L'arbitrage, qui sous le règne précédent avait fait le malheur de beaucoup de personnes, occasionna une confirmation expresse du principe sanctionné par la loi, que nul ne pouvait être arrêté ou jugé sur une simple dénonciation sans connaître son accusateur et sans que celui-ci parût au tribunal avec lui. Le roi devait respecter tous les états, surtout la noblesse et les hauts fonctionnaires, et ne pouvait en destituer aucun sans le traduire immédiatement devant les tribunaux suivant les formes légales. Les dispositions de la *Loi du pays* portant qu'une loi nouvelle ne pourrait être promulguée, de nouveaux impôts levés ni la guerre entreprise hors des frontières sans le consentement du peuple furent assurées de nouveau. On ajouta seulement qu'il fallait le consentement du duc Jean, des états et du sénat. Sans eux, on ne pouvait ni faire la guerre, ni conclure la paix, des armistices ou des alliances. Le sénat fut réintégré dans ses fonctions de médiateur entre le roi et le peuple, et les états demandèrent de n'être pas convoqués si souvent. Comme la couronne avait des besoins pressans, le droit des états de déterminer les impôts courait ainsi des dangers, d'autant plus qu'il est vaguement question dans le serment du roi des contributions, qu'on ne devait pas lever à l'insu du sénat et sans le consentement de ceux qui y étaient intéressés: « Ainsi s'accrut le pouvoir du sénat vis-à-vis du roi et du peuple. » Et pour preuve, c'est que la disposition de l'ancien serment du roi relative à la défense de faire aucune dotation ou d'aliéner les domaines de la couronne fut supprimée dans l'assurance du jeune Gustave Adolphe.

Charles IX n'avait pas confirmé les priviléges de la noblesse; il en avait seulement le projet, qu'il communiqua au sénat après son couronnement[1]. Il dit qu'il ne pouvait prendre aucune détermination avant que la noblesse lui eût soumis ses observations; c'est pourquoi le roi ordonna que des députés fussent envoyés de toutes les provinces à Stockholm, le 10 juin 1608, pour donner leur avis sur les priviléges. Il est à croire que l'entrevue a eu lieu, car dans la réponse au mémoire de la noblesse, il est dit que les priviléges qui ont été offerts doivent être acceptés avec d'autant plus d'empressement et de reconnaissance qu'ils sont plus avantageux que ceux du roi Jean. Comme la noblesse n'en était pas contente, le roi renouvela sa promesse de confirmer les priviléges accordés par son frère; mais cette promesse ne fut pas remplie. Les priviléges que Charles avait l'intention de céder à la noblesse, quoique moins étendus que ceux de Sigismond, offrent cependant, comparés à ceux du roi Jean, de plus grands avantages et de nouveaux droits, tels par exemple que celui de nommer le *marsk* parmi trois seigneurs proposés par le roi. On voit aussi qu'on n'espérait pas fonder avec les priviléges de la noblesse un nouveau mode du gouvernement du royaume par la division du

[1] Örebro, le 22 février 1608. (Voyez les manuscrits de Palmsköld, t. 152, p. 727.)

sénat d'après les différentes branches d'administration. Outre les cinq grandes charges de l'État (*riks ämbeten*), celles de *drots*, de *marsk*, d'amiral, de chancelier et de grand trésorier, qui tenaient aux attributions de la couronne, le nombre des sénateurs était fixé à vingt (la noblesse trouvait ce nombre trop restreint). Quatre de ces derniers (dont un était chancelier d'Upsala) devaient veiller aux intérêts de cette université et à ceux de toutes les écoles du royaume; deux étaient rapporteurs des causes capitales auprès du roi, et quatre conseillers de la chambre. Toute la cavalerie était sous la direction d'un grand écuyer, et l'artillerie et les arsenaux sous celle d'un inspecteur (*tygmästare*). Cependant les officiers ainsi que les conseillers de la chambre pouvaient être pris parmi les membres distingués de la noblesse sans appartenir au sénat. Les avantages offerts à la noblesse paraissaient sans doute très-peu certains quand on réfléchissait à la conduite du roi, qui après avoir proposé de supprimer totalement l'équipement des cavaliers, à condition que les terres seigneuriales seraient soumises aux mêmes impôts que les autres terres, avait dessein de remettre cette question de l'équipement sur le tapis. Tout cela prouve qu'on ne peut pas appeler Charles l'ennemi de la noblesse, mais qu'il voulait seulement que ses droits et ses devoirs fussent corrélatifs.

Il est vrai qu'il admit plus rigoureusement que tout autre le principe conforme aux idées de son temps : que les nobles devaient être préférés aux roturiers pour le service du roi et de la couronne. Chaque noble, chevalier ou écuyer, devait se présenter armé de pied en cap et à cheval aux revues annuelles, et être toujours prêt à suivre le roi à ses propres frais jusqu'aux frontières ou au delà pour quatorze jours. Telles étaient la coutume et la *Loi de Suède* [1], qui obligeaient tous les nobles sans exception. Car ce qu'il y a de remarquable, c'est que, comme l'impôt était égal pour tous les paysans sans égard à la valeur de leurs propriétés territoriales, l'ancienne loi n'établissait aucune distinction entre les nobles, quel que fût l'état de leur fortune : on jugeait seulement que celui qui voulait obtenir l'exemption (*frälse*) par l'équipement avait assez de bien pour entretenir un cheval. Sans doute la différence de fortune aurait dû en introduire dans l'équipement à une époque où la puissance d'un seigneur se mesurait sur le nombre de personnes avec lesquelles il parcourait le pays; cette puissance s'était montrée trop souvent redoutable pour être ignorée. Il paraît qu'on laissa au sentiment d'honneur des seigneurs d'apprécier le nombre de cavaliers qu'ils devaient conduire à une revue (*vapensyn*) pour servir la couronne; nous ne connaissons du moins rien de précis à cet égard. Tel était, d'après la lettre du roi, l'équipement de la noblesse sur ses propres terres. Il paraît que le droit de la couronne n'a pas été mieux observé dans les dotations. Un témoin véridique atteste que l'équipement en général et les dotations avant Gustave Ier étaient abandonnés à la libre disposition de chacun [1].

Gustave Wasa fut le premier qui fit disparaître l'injustice de l'exemption ou de l'inégale répartition des impôts. L'impôt foncier fut déterminé d'*après le nombre d'arpens*, et l'équipement des cavaliers d'*après une certaine rente* non-seulement des terres qu'on avait héritées mais ausi des dotations [2]. Il paraît que la noblesse ne lui a jamais pardonné cette innovation [3]. Il est vrai qu'elle ne s'y soumit pas volontiers, et les plaintes du roi sur les lenteurs qu'éprouvait l'équipement des cavaliers continuèrent pendant tout son règne. Il fut obligé d'aviser à d'autres moyens, et sa manière d'agrandir le pouvoir royal démontre qu'il monta sur le trône avec les idées d'un noble suédois. Ce fut dans ce but qu'il s'attacha à devenir le plus grand propriétaire foncier de la Suède et qu'il fit valoir dans toutes les parties du royaume ce grand nombre de métairies où l'on élevait des bestiaux (*afvelsgårdar*) et où il entretenait des soldats comme la noblesse entretenait des cavaliers sur ses terres. On rapporte même que pendant son règne, Sten Eriksson Leyonhufvud avait huit à dix nobles à sa cour et voyageait avec une suite de cent chevaux, et que ses égaux, tels que Svante Sture, Pierre Brahe, Gustave Johansson Roos et Gustave Olofson Stenbock, ne se présentaient jamais à

[1] Voyez *Konunga Balken*, c. 2.

[1] Voyez ci-dessus.

[2] Le réglement de l'équipement des cavaliers eut lieu à Vesterås en 1525 et fut renouvelé plusieurs fois sous le règne du roi.

[3] Plaintes du comte Brahe. (Voyez ci-dessus.)

une assemblée de nobles (*herredag*) sans former un corps de six à sept cents chevaux. Nous avons puisé ces renseignemens dans un livre[1] qui date du temps où Charles XI anéantit la puissance de ces familles. Mais le changement dont on se plaignit, et qui n'était que celui de l'ancienne noblesse des rois en une noblesse royale[2], s'effectua sous Gustave Wasa, lors de l'établissement de l'hérédité. Cette transition se manifesta de plusieurs manières. L'extension de l'exemption simple de l'impôt fit de la noblesse royale une noblesse de parchemin; la haute noblesse n'était déjà plus autre chose: c'était ce que voulait Érik XIV en créant des comtes et des barons. Les anciennes grandes familles s'étaient habituées à regarder ces dignités avec indifférence et à les négliger pour ne parler que de l'ancienne égalité des nobles[3]. Les rois les prirent au mot. Ils tinrent à ce que les nobles suédois jouissent de ces droits, parce que chacun d'eux étant né pour servir la couronne ne pouvait s'abstenir de ce que Gustave-Adolphe appelait *coucher derrière le poêle*[4]. C'est à cause de cela qu'on trouve dans les diplômes de noblesse de cette époque que celui qui avait été élevé à l'état de noble s'engageait par écrit à se charger de tous les services que le roi lui ordonnerait. Ces principes généraux devenaient d'une application d'autant plus nécessaire que l'équipement des cavaliers répondait moins à son but (les plaintes sur son inexécution ne tarissaient pas). On les fit valoir surtout pour le service militaire, et là ils reçurent une application plus étendue. Le roi Jean III déclara en 1573 que tout noble âgé de plus de dix-sept ans et qui ne pourrait satisfaire à l'obligation de l'équipement devait, pour conserver les armes de la noblesse, servir en recevant une *solde*, car il devait rester au service de la couronne[5]. Charles IX exigea que tous les jeunes nobles devenus majeurs, sans en excepter ceux dont il avait banni ou fait décapiter les parens, se rendissent aux revues et le suivissent à la guerre[1]. C'est à cette époque qu'il est question de *volontaires nobles*, de *braves nobles* (*adelbussar*)[2] servant comme simples soldats, même à pied, et recevant la solde. Charles étendit le droit d'exemption des hemmans taxés à ceux qui voulurent s'équiper et servir comme fantassins (*sköldknektar*)[3]. L'équipement exigé pour les biens et revenus concédés par la couronne fut imposé aussi aux employés, qui, nobles ou non, furent tous ainsi récompensés : Charles voulut comprendre les prévôts eux-mêmes dans cette mesure[4]. C'était un reste de la barbarie de ces temps, où tout le service de la couronne consistait dans le métier des armes et où toutes les connaissances étaient concentrées dans le clergé. Après la réforme, l'horizon s'étendit également sous ce point de vue; et lorsque Charles demanda que la *Loi de Suède* prononçât la perte de ses titres contre tout noble qui ne se rendrait pas utile au service de l'État en se vouant aux exercices militaires ou aux études, il fit bien sentir ce qu'il attendait de la noblesse du royaume.

Nous avons mis de l'importance à développer l'idée que Gustave-Adolphe se faisait de la noblesse de Suède; il y comprit tous les fonctionnaires civils et militaires, et presque tout ce qui s'était voué au service de l'État. Aussi la noblesse regardait-elle comme un droit son admission à toutes les fonctions publiques[5]. Toutes les capacités furent admises dans la noblesse et augmentèrent toujours son autorité. Elle opposa, mais quelquefois sans succès, cette circonstance aux paysans quand ils murmuraient de son accroissement[6]. A la même

[1] Ce livre est intitulé : *Hvad förmån de gamla slägter fordom haft for det gemena frälset aller adeln.*

[2] Magnus Ladulås avait déjà émis ce principe.

[3] Lorsque Christine offrit à Axel Oxenstjerna la dignité de prince, il dit au sénat, en 1640, « que les nobles suédois ont *æqualitatem privilegiorum* et sont *jure proprio æquales*. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[4] *Ligga på soporne.*

[5] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 153.

[1] « Vous manderez aux fils de Gustave Baner et aux fils majeurs d'autres nobles, qui peuvent nous servir ainsi que l'État, de se rendre ici. » (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 156; t. 3, p. 7, note *a*.

[3] Du temps de Charles IX, tous les soldats qui montrèrent du courage furent regardés comme nobles. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[4] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 160.

[5] « C'est notre *souverain droit* qui dérive de notre *capacité à remplir les charges publiques*, mais ce droit est onéreux, » dit Oxenstjerna dans le sénat. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[6] Lorsqu'Axel Oxenstjerna, dans une diète, répondit aux plaintes des paysans sur l'accroissement de la noblesse : « Mais ce sont vos propres fils qui sont devenus nobles, » un paysan lui répliqua : « Vous nous faites peu de joie d'augmenter ainsi le nombre des païens. »

époque, la noblesse était militaire, car chaque noble était au moins simple soldat, sinon plus, et il naissait tel. Charles avait accru l'influence de l'état militaire en appelant les principaux officiers aux diètes [1], usage qui se conserva longtemps. Axel Oxenstjerna en fait la remarque comme d'un trait caractéristique et qui est particulier à la Suède [2]. Les députés de l'armée, quoique n'ayant aucune voix, furent un renfort pour la noblesse aux diètes, où tous les autres nobles devenus majeurs étaient obligés d'assister [3]. Ajoutez à cela des guerres de longue durée et conduites avec succès, et vous aurez une *monarchie militaire* complète. Telle était devenue la Suède, et ce fut sous ce point de vue que la considérèrent ses plus grands hommes d'État [4]. L'esprit militaire pénétra partout, et les diplomates et les savans suédois, personnages qui ne manient que la plume, parlent avec peu d'estime des princes qui n'ont pas été belliqueux, des vieux seigneurs qui ne connaissent pas la guerre et n'ont mené qu'une vie efféminée, qui n'ont jamais été soldats, et au lieu d'avoir des officiers dans leur conseil, n'ont que quelques économistes (*œconomicos*) ou littérateurs (*litteratos*) : « C'est le *commune malum*, » écrit Adler Salvius au sujet des États allemands [5]. Sous l'empire de telles idées et d'un jeune héros, on ne doit pas s'étonner des prétentions qui, étant presque d'accord avec la réalité, se dessinèrent plus clairement après la mort du grand homme, prétentions qui se résumaient dans cette proposition : que la noblesse était état du royaume, que le noble était immédiat, et que le paysan (sous lui) n'était que sujet médiat du royaume [6]. De là, sous l'administration des régences, la réclamation formelle de la noblesse tendant à ce que les autres états ne puissent l'emporter sur elle par la majorité des voix [1].

Aucun plan n'était nécessaire pour le développement de cette influence de l'aristocratie ; les grands de cette époque en avaient cependant formé un. Parmi eux, Axel Oxenstjerna était le plus éclairé et en même temps le plus généreux. Les tendances de la noblesse lui révélaient les anciennes idées suédoises quant aux limites du pouvoir royal ; il ne cachait point ses opinions [2], et cependant il était l'ami de Gustave-Adolphe ! C'est ainsi que les grandes âmes se comprennent.

L'histoire de Suède nous a transmis les débats enfantés par la divergence d'opinions politiques des partis d'Oxenstjerna et de Skytte. La lutte s'engagea entre l'aristocratie et la démocratie, à la tête desquelles se trouvaient d'un côté le chancelier du royaume, de l'autre le précepteur de Gustave-Adolphe, depuis sénateur, Jean Skytte [3]. On attribue à Gustave des paroles remarquables à ce sujet [4]. Ces paroles sont en rapport avec les opinions et les personnages de cette époque. Jean Skytte, en 1613, se plaint d'avoir été arraché à sa tranquillité et

[1] Depuis la diète de Söderköping, en 1595.

[2] « La Suède, *ex necessitate temporum*, a fait de l'état militaire un état représentant à la diète, ce qui n'existe pas ailleurs. » (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[3] Parmi les demandes de la noblesse, à l'avénement au trône de Gustave-Adolphe, était celle qui avait pour objet la communication des propositions qu'on voulait faire à la diète afin qu'on pût en délibérer avec ceux qui n'y assisteraient pas. (Voyez Adlersparre, *Historiska Samlingar*, t. 3, p. 383.)

[4] « La Suède ne peut pas être longtemps sans guerre; c'est ce que prouve *situs regni et loci*. » (Axel Oxenstjerna au sénat, l. c., p. 386.)

[5] « Ils décident selon le droit civil, quand le droit des armes est seul nécessaire. » C'était Adler Salvius, ancien secrétaire de Gustave-Adolphe, qui tenait ce langage.

[6] « Nous sommes tous *subditi regni*, les paysans *médiats* et nous autres *immédiats*. » (Le riksdrots comte Brahe au sénat.) « Il faut bien apprécier les priviléges de la noblesse ici, parce qu'ils sont plus grands qu'en Allemagne, où les nobles ne sont que les esclaves des princes. » (Axel Oxenstjerna au sénat, 1636.)

[1] Voyez Adlersparre, t. 3. p. 362.

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld et le *Voyage de Whitelocke en Suède*.

[3] On lit dans un pamphlet que Skytte était fils naturel de Charles IX, à qui il ressemblait de figure et de taille.

[4] Jean Skytte avait des opinions politiques tout à fait contraires à celles d'Axel Oxenstjerna : il voulait anéantir complétement l'ancienne noblesse que Charles IX avait domptée. Gustave-Adolphe ne la croyait plus dangereuse; il craignait davantage les idées libérales des partisans de Skytte. Il disait un jour à Sten Bjelke : « Ils ont la pensée de gouverner sans roi; mais vous autres, vous en voulez un pour la forme. La noblesse est un état intermédiaire ; les riches le sont également : ils peuvent contre-balancer le parti de Skytte et l'empêcher d'*égratigner le roi au milieu de ses caresses de chat*. Vous êtes trop hautains pour vous conduire ainsi ; on doit seulement prendre garde que vous ne preniez les rênes à l'ombre du pouvoir royal. L'aristocratie est dure ; mais la démocratie est sanguinaire, comme dit le chancelier, quand elle devient puissante. Il n'y a aucune gloire à attendre de leurs querelles et de leurs disputes perpétuelles : c'est ce que prouve l'histoire de tous les temps. Malheur au roi qui se laisse entraîner par elles ! » (Voyez *Skandinaviska handl.*, 8e vol.)

éloigné de son souverain par des missions : cela s'était fait du consentement du roi; il avait même été question de lui retirer son service. Il prie Axel Oxenstjerna de combattre ces manœuvres [1]. Plus tard de fortes discussions eurent lieu, dit-on, entre ces messieurs [2]. Skytte, quoique toujours employé à de hautes et importantes fonctions, était cependant plutôt un homme à théories qu'un praticien. Il ne paraît pas avoir eu l'activité infatigable du chancelier, quoique ce fût le moyen le plus certain de gagner la faveur de Gustave-Adolphe : il reçut même, en qualité de gouverneur général de la Livonie, des reproches assez sévères [3]. Le chancelier entrait tous les jours plus avant dans la confiance de son maître. Il se forma entre eux une amitié qui ne s'est jamais exprimée plus noblement[4] entre un roi et un sujet ; mais le roi, malgré l'éloignement qu'il manifestait par ses paroles pour la démocratie [5], tint ses principes politiques à couvert de l'influence de son ministre, et son opinion sur les priviléges de la noblesse peut en fournir la preuve.

Il y a moins de différence qu'on ne croirait entre les priviléges offerts à la noblesse par Charles et ceux que décréta Gustave-Adolphe à son avénement au trône, quoique les derniers fussent réellement plus avantageux ; la fixation même de l'équipement d'un bon cheval et d'un cavalier pour une rente de 400 marcs [6] ne différait pas des priviléges donnés par le roi Jean, que Charles avait promis de confirmer. Le plus grand changement fut opéré par des considérations personnelles : les dispositions bienveillantes du jeune roi envers les anciennes familles persécutées par son père, dispositions qui firent oublier en partie la dureté de Charles et qui séchèrent beaucoup de larmes; la reconnaissance de l'hérédité accordée unanimement; sa justice, qui repoussa l'arme terrible des confiscations illégales dont son aïeul et son père avaient fait si souvent usage; sa libéralité, les espérances qu'on fonda sur lui, son âge qui avait besoin de conseils et la déférence avec laquelle il les accueillait, tout cela produisit une réconciliation complète. L'avénement de Gustave-Adolphe, après les longues guerres civiles qui avaient eu lieu, en fut le gage; il fut célébré à la hâte, sans conditions, au milieu des plus grands périls. La diète importante qui vota l'hérédité, la constitution, les impôts et qui répondit aux plaintes des états ne dura que trois semaines[1], et Gustave-Adolphe partit pour ouvrir la campagne le jour même où il confirma les priviléges de la noblesse.

Une courte expérience avait suffi pour changer son opinion sur les nobles. Il éprouvait un mécontentement profond de la négligence qu'ils mettaient à équiper des cavaliers et des usurpations de priviléges qu'ils se permettaient ; c'est pourquoi, en janvier 1613, après que la guerre du Danemark fut terminée, il fit publier une ordonnance interprétative de ces priviléges, et il en confia l'exécution à Jean Skytte [2] : « Par faveur, dit-il, et en reconnaissance de ce que la noblesse de Suède, d'accord avec les habitans, avait élevé sa famille au trône et l'avait appelé lui-même par élection à la dignité suprême, il lui avait donné des priviléges qu'aucun monarque n'avait accordés avant lui. Néanmoins il avait appris qu'un parti, loin d'être reconnaissant de tels bienfaits, en avait abusé pendant la guerre de Danemark. Les nobles devaient cependant se rappeler qu'il lui était loisible de retirer son ordonnance et d'en interpréter le sens afin que chacun n'agît pas suivant son bon plaisir. C'est donc ainsi que doivent être compris ces priviléges. Quoiqu'il soit dit que la couronne ne peut se saisir des biens exempts que dans le cas où la noblesse qui les possède porterait les armes contre son roi, cependant il existe une loi de Suède qui porte que ces terres seront

[1] Voyez *Litteræ Joh. Skytte ad Ax. Oxenstjerna*, Gripsholm, le 26 juillet 1613. (Manuscrits de Palmsköld.)

[2] Un jour que Skytte arriva très-tard au sénat, Oxenstjerna lui dit : « Vous étiez sans doute occupé à lire votre *Machiavel*.—Vous le connaissez de nature, » répondit l'autre.

[3] Voyez les lettres de Gustave-Adolphe à Skytte; elles sont datées de Stettin, le 1er mars 1631. Une autre lettre est datée d'Usedom le 28 juin de la même année. (*Archives du royaume.*)

[4] Voyez la lettre du 30 décembre 1630.

[5] « Car on ne trouve en lui (le peuple) aucun *consilium, non discrimen, non diligentia.* » Lettre de Gustave-Adolphe à son beau-père l'électeur de Brandenbourg, le 25 janvier 1620. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[6] Correspondant à 266 thalers d'argent.

[1] La diète de Nyköping, depuis le 10 décembre 1611 jusqu'au 1er janvier 1612. Les priviléges de la noblesse sont datés du 10 janvier 1612. Le même jour, le roi partit pour l'armée.

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

soumises à l'impôt quand leurs propriétaires ne rempliront pas le service qu'ils doivent à l'État.» Aussi ces nobles qui, dans la guerre de Danemark, n'ont pas équipé des cavaliers et ne se sont pas présentés eux-mêmes, tandis que le roi était en pleine campagne contre les ennemis [1], doivent perdre leurs priviléges, à moins qu'ils ne donnent des excuses valables ou qu'ils ne reçoivent leur grâce du roi. On rappelle aux nobles que ce ne sont pas seulement les terres héréditaires, mais encore les dotations qui sont assujetties à l'équipement. On regarde comme un abus le droit que s'arrogent ces mêmes nobles d'exempter les paysans au delà d'un rayon de deux lieues de leurs terres et même sur des biens dotés. On leur reproche de ne pas tenir des chevaux pour les voyageurs, etc.; d'établir autant de biens qu'il leur platt, en réclamant pour ceux-ci les mêmes priviléges que pour ceux qu'elle habite, et de diminuer ainsi le nombre des imposés; de s'adonner à l'industrie des bourgeois, d'ouvrir des cabarets et d'autres lieux nuisibles aux mœurs, pendant que les maisons des nobles des villes ont été exemptes de contributions municipales; d'abuser des droits d'exemption de douanes en faisant le commerce dans la campagne et en trafiquant avec l'étranger pour leur propre compte ou pour celui des autres. Au sujet des biens nobles confisqués au profit de la couronne et que certaines familles cherchent à recouvrer, il est certain qu'une telle grâce dépend exclusivement du roi: « Car si les rois étaient obligés de donner toujours des propriétés à la couronne sans qu'elles pussent jamais leur revenir, il en résulterait qu'ils se verraient dans la nécessité de les reprendre de force, ce qui est spécifié dans l'article 5 du serment du roi. » C'était cet article qui avait été omis dans l'assurance du roi Gustave-Adolphe; il le fit insérer dans son serment lors de son couronnement en 1617. Il connaissait bien son droit, comme le prouve la résolution prise à la seconde diète en 1612, que toutes les dotations faites pour un temps indéterminé devaient être révoquées jusqu'à ce qu'on eût examiné sur quels motifs elles étaient fondées, « parce que le revenu du royaume avait été distribué presque tout entier en dotations [2]. »

[1] Voyez Hallenberg, t. 2, p. 447.

[2] Voyez Widekind, ainsi qu'Hallenberg, t. 2, p. 745.

Cette résolution ne fut pas exécutée, et c'était chose naturelle, parce que ces dotations, quoique très-préjudiciables pour le pouvoir et pour les sujets, acquittaient les traitemens de tous les officiers de l'État depuis les temps les plus reculés. Pour remédier au mal, il eût fallu un nouveau réglement pour les appointemens des employés: les guerres permanentes s'y opposèrent, et le mauvais état des finances n'en laissait pas les moyens. On voit le roi dans la dure nécessité de rendre d'une main ce qu'il a pris de l'autre. De grands talens et de brillantes preuves de courage réclamaient des récompenses qu'il pouvait refuser moins que tout autre. Les conquêtes faites durant les guerres de Russie et de Pologne fournirent de nouvelles ressources à sa libéralité. Cette déclaration du roi relative aux priviléges de la noblesse ne fut pas publiée; mais on voit par les observations qu'il fit à ce sujet avant son couronnement qu'il ne l'avait pas oubliée. Quelques passages qui y avaient rapport furent modifiés par le sénat avant que le roi, qui biffa lui-même sa signature et fit briser le sceau apposé aux priviléges de 1611, en eût publié de nouveaux [1]. Ceux-ci différaient peu des anciens, mais ils portaient pour condition qu'ils ne seraient valables que jusqu'à ce que le roi en eût décidé autrement. De tous les griefs énumérés par le roi contre la noblesse à la diète de 1617, nous nous contenterons de rappeler le troisième : « Qu'on ne sait plus quels sont les véritables nobles, ou ceux qui en prennent le nom et portent les écussons et les armes, ou ceux qui, à certaines conditions, peuvent affranchir leurs terres de l'impôt. » Ce sujet de mécontentement fut la principale cause de l'établissement de la maison des nobles suédois (*riddarhuset*) en 1625. Le roi approuva la demande de la noblesse à cet égard pour la récompenser de la promptitude avec laquelle elle avait accepté aux états la proposition qu'il lui avait faite de tenir sur pied une armée permanente. L'équipement des cavaliers cessa ainsi d'être le fondement de l'exemption des biens de la noblesse [2]; les anciennes disputes sur ce point n'eurent plus la même signification. La noblesse, comme héréditaire, était séparée par

[1] Voyez les actes de Palmsköld.

[2] Ce fut cette prépondérance qui provoqua les discussions sous lesquelles fut étouffée pendant le règne de Charles X l'influence de la haute noblesse.

une ligne bien tranchée des autres états, quoique l'accès en fût facile à tous les talens : c'était une institution presque exclusivement guerrière; aussi la permanence de l'armée en Suède et celle de la maison des nobles étaient-elles du même temps. Quelle que soit l'opinion qu'on adopte au sujet de l'origine de la prépondérance de l'aristocratie, on voit qu'elle était le résultat d'une préférence accordée aux grandes familles sur la noblesse simple, préférence dont elles surent tirer parti; cela prouve d'un autre côté que ce roi belliqueux, dans une société pour ainsi dire militaire, n'aspira pas au pouvoir absolu. On ne sait rien de positif sur ce que signifiaient ces grandes dignités qu'il accumula autour de lui et sur ce qu'il voulait faire de la noblesse de Suède; on ne sait pas mieux ce qu'il voulait faire un jour de la Suède elle-même. On aperçoit partout des traces profondes, mais on ne voit pas le but; on trouve les matériaux épars d'un travail que la mort a interrompu : il est certain qu'il veillait à son œuvre. La noblesse, quand elle éleva des prétentions, prit l'habitude de les appuyer sur le règne de ce grand roi, qui cependant avait d'autres vues. Les aristocrates de cette époque ne sont pas des témoins irrécusables. Ceux qui l'entouraient n'étaient pas toujours du même avis; les meilleurs font entendre que c'était un prince valeureux, mais d'un caractère tel que pour écraser les uns et étendre son pouvoir, il portait la main sur les priviléges des autres [1]. La seule injustice dure et préméditée dont on puisse l'accuser eut lieu envers un jeune noble assez fier pour refuser de servir à la cour comme gentilhomme, fonction qu'il croyait au-dessous de sa dignité [2].

Nous ne rapporterons que ce qu'il y a d'essentiel dans les priviléges accordés par Gustave-Adolphe aux sénateurs et à la noblesse pour établir à Stockholm une maison de nobles. Toute la noblesse ancienne et moderne, en Suède et en Finlande, devait être inscrite, partagée en familles (*delas efter*) et divisée en trois ordres ou classes : la première comprenait ceux qui étaient devenus grands seigneurs par leur nomination aux dignités de comte et de baron, d'après l'ancienneté de leur nomination; la seconde embrassait ceux qui pouvaient prouver que leurs ancêtres avaient été membres du sénat, leur place sur les bancs devait être déterminée par le sort; la troisième se composait de tous ceux qui, comme nobles et exempts, équipaient des cavaliers. Ils devaient siéger à la maison, les anciennes familles au rang qui leur serait assigné par le sort, les autres suivant la date de leur diplôme. « Chaque famille, était-il dit encore, aura son sceau marqué de ses armes et de son nom; il sera employé à signer les décrets des diètes et les actes publics. Les sénateurs ont la première place sur les bancs de la maison des chevaliers, mais sans voix délibérative; chaque famille en aura une fournie par celui qu'elle élit comme chef de famille (*caput familiæ*). Tous les autres nobles devenus majeurs et qui n'ont point d'empêchement légal sont obligés d'assister aux délibérations de la diète et de rester sur le parquet en observant un silence absolu. Celui qui occupe la première place dans chaque classe réunit les bulletins dans une urne; il les lit hautement et les remet au maréchal de la diète (*landmarskalken*). La majorité des voix de chaque classe constitue le vote de la classe, « de sorte que la maison des nobles a trois voix. » Le maréchal de la diète a le droit de convoquer la noblesse, de communiquer les propositions du roi, de diriger les discussions et de faire rédiger par le secrétaire le résumé des délibérations; il est nommé par le roi. » Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on attribua à cette dignité un pouvoir très-étendu, car il est dit : « L'exécution de ce qui aura été résolu par la noblesse et qui aura reçu notre assentiment sera remise au maréchal de la diète; nul n'aura le droit de s'opposer aux mesures qu'il pourra prendre. Nos gouverneurs de provinces devront concourir, dans leurs contrées respectives, à l'accomplissement des décisions de la diète. » La prépondérance des anciennes familles perce dans le vote par classes, et celle de la noblesse sur les autres états se révèle par la demande formelle qu'elle

[1] Le vieux soldat Jacques de La Gardie disait : « Qu'il était dans la nature de feu Gustave-Adolphe d'étendre volontiers ses droits aux dépens des priviléges des autres. » (Voyez les actes de Palmsköld.)

[2] Pendant un dîner, en Allemagne, ce jeune homme, en présence de plusieurs personnes, refusa d'obéir au roi, qui lui commandait de servir à table. Le roi ordonna au sénat, dans une lettre, de destituer le père, qui était président de la cour supérieure d'Abo, pour n'avoir pas mieux élevé son fils. Ce jeune noble, Érik Rålamb, mourut en 1635, à Paris, dans la maison de Hugo Grote, emportant les regrets de ce dernier et ceux d'Axel Oxenstjerna. (Voyez Adlersparre, *Historiska Samlingar*, t. 1, p. 151.)

adressa de siéger en corps aux diètes [1]. Il était aussi dans les attributions du maréchal de la diète, assisté de deux nobles de chaque classe, de remettre au chancelier du royaume le décret de la diète.

On continua de convoquer aux diètes les officiers supérieurs de l'armée. Les décrets furent publiés au nom du sénat et des états de Suède, des comtes, des barons, des évêques, de la noblesse, des prêtres, des officiers de l'armée, des bourgeois et des paysans [2]. Mais quoique les officiers de l'armée ne soient point nommés dans le réglement de la maison des nobles (*riddarhusordningen*), ils n'en appartiennent pas moins à la noblesse. L'orateur de la noblesse ne parle pas seulement au nom de son état, mais aussi au nom des députés de l'armée. Dans les délibérations prises avant le couronnement du roi, ces derniers font concuremment avec la noblesse des observations sur l'*assurance* qu'on doit demander au roi; et le serment des nobles fut prêté par « toute la noblesse de Suède et par les officiers et les soldats (*krigsbefäl och menige krigsfolk*) [3]. »

Malgré ce grand développement de l'influence de la noblesse, le roi conserva vis-à-vis de tous les états la puissance qui convient à un chef, et il eut toujours la prépondérance dans les délibérations et dans les décrets. Cela ressort plus évidemment de la discussion du réglement des diètes, qui fut proposé en 1617, neuf ans plus tôt que le réglement de la maison des nobles, afin de parer aux désordres qui s'étaient introduits dans les diètes, où beaucoup de personnes se rendaient sans en avoir le droit. Lorsque la diète était convoquée et que les états étaient assemblés dans la salle du royaume, le roi se plaçait sur son trône, ayant à sa droite le prince Charles-Philippe, les cinq grands fonctionnaires de l'État; puis sur les bancs, les comtes, les barons, la noblesse et les députés de l'armée; et à sa gauche, le duc Jean, le sénat, les évêques et le clergé; plus bas, au milieu de la salle, on voyait les bourgeois et les paysans. Les députés de la diète seuls pouvaient être présens, outre la jeune noblesse qui était auprès de la porte. Quand le roi avait salué l'assemblée, chaque prince héréditaire, par lui-même ou par son chargé d'affaires, puis un membre de la noblesse au nom de son ordre et des députés de l'armée, enfin l'archevêque pour tous les états roturiers, devaient faire au roi de très-humbles félicitations. Le roi communiquait ensuite aux états les propositions sur lesquelles ils étaient appelés à délibérer et rentrait dans sa chambre. Les états, après s'être réunis dans la salle du royaume, se séparaient pour se retirer chacun de son côté afin de délibérer par ordre et de recueillir les votes par écrit. Si les opérations ne pouvaient se terminer en une séance, elles se continuaient pendant deux, trois ou un plus grand nombre de jours. Les états avaient la faculté de se réunir tous pour délibérer. Afin de conserver le secret des délibérations, on nommait des secrétaires assermentés pour les paysans. Il n'était pas permis d'avoir chez soi les propositions du roi, qui peuvent seules fournir matière à des délibérations : chaque ordre devait les examiner dans sa salle respective. Quand les réponses étaient prêtes, les ordres se rassemblaient et reprenaient leurs places. Le roi revenait pour connaître le résultat, qui était annoncé par les députés de chaque ordre et développé par eux. Le roi était-il satisfait des réponses, tout était dit; sinon il répliquait verbalement ou par écrit selon l'importance de l'affaire. Si les états n'étaient pas d'accord, la question était débattue en présence du roi, qui essayait de les mettre d'accord, ou bien le roi prenait le parti qui lui paraissait le plus utile au bien du royaume [1]. Ce réglement, que les états jugèrent convenable et propre à favoriser la marche rapide des affaires, fut accepté sans opposition.

Ces formes simples étaient les premières qui eussent été adoptées pour une diète suédoise représentée par états, et elles diffèrent peu de ces diètes anciennes où le roi parlait au peuple armé et où le décret était voté par acclamations. La représentation par états n'était pas pleinement développée. Ces avantages n'appartenaient qu'à la noblesse, qui empié-

[1] Axel Oxenstjerna la regarde comme une preuve de grande prudence. La présence de tous les nobles peut empêcher beaucoup de mal, et cela prouve qu'ils jouissent d'une grande considération et d'une grande liberté dans le royaume. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Tant que vécurent la reine douairière et les princes héréditaires, leurs noms figurèrent les premiers dans les décrets de la diète.

[3] Voyez la formule du serment dans Stjernman, *Riksdagars och mötens beslut*, t. 1, p. 728.

[1] Voyez Stjernman, t. 1, p. 706.

tait sur les autres ordres. Beaucoup étaient encore indécis. La présence de tous les nobles (qui n'étaient pas empêchés par l'âge, les maladies ou le service du roi) était légale, mais impossible. Le clergé était représenté par l'évêque du diocèse, assisté d'un membre du chapitre et d'un prêtre de chaque district; la bourgeoisie par le bourgmestre, un des membres de la magistrature et un bourgeois; les paysans, par un ou deux de chaque district. La fréquence et la courte durée des diètes, la difficulté des routes, la guerre et d'autres obstacles empêchaient beaucoup de députés de se présenter, surtout des contrées lointaines. Personne ne représenta la Finlande à la diète d'Örebro en 1614; c'est pourquoi le roi fit convoquer à Borgo les états de ce grand duché et confirmer par eux les résolutions prises par la diète de Suède. On recueillit les signatures des députés absens dans leurs districts respectifs [1]. En 1616, pendant la guerre de Russie, le roi tint à Helsingfors une assemblée des états finnois qui dura une semaine; ils consentirent à une contribution égale à celle qu'ils avaient acquittée en 1613. Les Finnois exhortèrent les Suédois à se tenir prêts pour la défense de la patrie; ils comptaient d'autant plus sur eux qu'ils avaient le plus souffert de la guerre. Les Smålandais furent les premiers à répondre à cette invitation : ils étaient rassemblés à Kalmar; ils remercièrent les Finlandais de leur zèle, et promirent de partager la charge de cette contribution. Le roi la leva sur tout le royaume en s'excusant sur la nécessité des circonstances [2].

Nous voyons ici les états provinciaux décidant en quelque sorte pour tout le royaume, et les faits que nous avons rapportés nous montrent qu'on se chargeait des subventions (*bewillning*) sans que la quotité en fût déterminée. La contribution dont nous venons de parler était celle des *marches militaires* (*landtågshjelpen*) pour l'entretien des soldats. A la diète de 1612, les paysans promirent de venir au secours de la couronne par un impôt de ce genre « d'après leur fortune et leur condition. » Les commissaires du roi devaient traiter avec eux à ce sujet dans chaque province [3]. Telle était la coutume pour les contributions qui se

[1] Voyez Stjernman, t. 1. p. 693.
[2] Voyez Widekind, p. 339 et 341.
[3] Voyez Stjernman, t. 1, p. 678.

payaient en nature. Cependant l'opinion commençait à se prononcer pour la nécessité de voter dans les diètes générales les subsides qui devaient être fournis en argent [1]; mais des besoins impérieux amenèrent des infractions à cette règle. En 1613, à la suite de la paix avec le Danemark, le rachat d'Elfsborg (*Elfsborgs lösen*) devant s'effectuer en argent, le roi, pour ne pas multiplier les diètes, nomma un comité des états composé de deux nobles de chaque province, des évêques, d'un prêtre par chapitre, du bourgmestre et du magistrat de Stockholm au nom des villes de Suède [2]; ils devaient délibérer avec les sénateurs sur cette grave question. Cette contribution, la plus lourde que le peuple suédois ait jamais portée, ne fut pas autrement établie [3]. Le silence des deux diètes qui suivirent fut interprété dans le sens d'un consentement du pays; ainsi on paya en six ans un million de thalers, à une époque où il fallait une tonne de seigle pour se procurer un thaler [4], pendant que le royaume était dans la plus grande détresse et le plus grand embarras. Le roi et le sénat envoyèrent leur propre argenterie à la monnaie, et la noblesse fut privée de toute exemption pour ses paysans.

Le réglement des diètes n'apporta pas de remède à de telles monstruosités : il ne parlait pas de la manière de consentir les impôts, et dans cette question si importante, la loi et la coutume restaient muettes ou se trouvaient en contradiction. Nous avons déjà remarqué que plusieurs contributions avaient perdu leur caractère de subvention pour devenir permanentes [5]. Acquittées en denrées de mille natures différentes, suivant les localités (différence qui existe encore aujourd'hui), leur ensemble forma le *revenu annuel* dont il est fait mention dans les registres du règne de Gustave Ier. De nouvelles branches furent entées sur l'ancien tronc. Ainsi à l'époque où la *Loi du pays* fut publiée, des plaintes circulèrent publiquement sur des cas que cette loi n'avait pas prévus ou que les

[1] Voyez Widekind, p. 240.
[2] Voyez Hallenberg, t. 2, p. 665.
[3] Voyez Stjernman, t. 1, p. 689.
[4] On préleva pendant quatre ans les contributions destinées au rachat de la citadelle d'Elfsborg. Le dernier paiement aux Danois se fit le 10 janvier 1619. (Voyez Stjernman, t. 1, p. 684, et Hallenberg, t. 2, p. 671.)
[5] Voyez ci-dessus.

lois provinciales justifient. Pendant l'Union, où sous tant de rapports la violence remplace le droit, il paraît que des plaintes de ce genre ont été souvent provoquées par les vexations des prévôts étrangers au sujet des subsides et des corvées (*byggnadshjelp och dagswerken*) pour les châteaux, du *logement* des soldats, des *contributions* pour leur entretien sous différentes dénominations, et de la *nourriture* des chevaux pour le compte du roi et de ses agens[1]. Les prévôts de Charles Knutsson ne valaient pas mieux que les étrangers. Les Stures apportèrent quelque adoucissement à la condition des paysans: cela est vrai surtout pour l'administration de Sten Sture l'aîné; mais la guerre étendit ses ravages depuis ses derniers jours jusqu'à la dissolution de l'Union sans interruption, et les grands, pendant le désordre général, paraissent avoir pris soin, comme possesseurs des fiefs de la couronne, de perpétuer les plaintes. Ainsi l'ancien droit du peuple de fixer les impôts était devenu de plus en plus l'objet du bon plaisir des gouvernans. Cette position éprouva peu de changemens sous les premiers rois de la famille des Wasa par la raison surtout que, d'après la *Loi du pays*, la subvention (*bewillning*) n'était pas exclusivement du ressort de la diète[2] et qu'on balança longtemps entre l'établissement des états provinciaux et des états généraux. Le pouvoir royal, par l'accroissement qu'il avait reçu, crut pouvoir agir aussi en maître; ainsi nous voyons Gustave Ier lever différens impôts avec le consentement supposé des sénateurs. Ses fils ne furent pas plus scrupuleux que lui. Le règne désordonné de Jean III eut peu de diètes, mais des guerres continuelles, et se fit remarquer par la levée d'impôts écrasans établis selon le bon plaisir, quoique ceux que les états avaient accordés fussent plus élevés qu'ils ne l'avaient jamais été, et que par exemple à la déposition d'Érik XIV chaque cinquième denier fût prélevé sur les meubles et immeubles, et en 1573 chaque dixième denier sur les meubles[3]. On voit des contributions arbitraires levées presque chaque année sous le nom de *subsides des marches militaires* ou sous d'autres noms correspondans[4]. Les diètes continuelles de Charles IX changèrent en partie l'état des choses. Celle de 1602 accorda le montant d'un impôt payable en marchandises[1]. Ce fait ne servit cependant pas de règle. Les états dans le décret de la même diète disent: « Nous avons laissé au prince Charles la faculté de régler ce qui se rapporte au transport des voyageurs, à leur nourriture et à leur logement (charges très-onéreuses), aux petites contributions que les sujets ont coutume de payer, ainsi qu'au défrichement des champs et des prairies. Nous promettons de payer les sommes qu'il aura fixées, de concert avec le sénat, pour le bien du royaume et de ses sujets; la loi peut même le prescrire comme un devoir. » Si le sens de ces derniers mots est que ces obligations doivent être légalement ordonnées, on voit cependant que les états laissèrent le sénat maître de les déterminer. La *législation financière*, qui appartient encore au roi seul, laissait donc autrefois une grande latitude dans le *droit d'imposer des contributions*.

On disait sur la tombe de Gustave-Adolphe: « Il arriva au trône les mains vides; mais il ne prit rien de force à ses sujets. Il faisait part au peuple dans les diètes des besoins du royaume et lui indiquait les moyens d'y pourvoir[2]. » Si l'on compare ce temps à ceux qui l'ont précédé, on trouve ce jugement conforme à la vérité, et ce roi peut revendiquer comme son plus beau titre à la gloire d'avoir été à la fois le plus grand guerrier qui fût monté sur le trône de Suède et le roi le moins violent de sa race. Ceux qui parlent tant des impôts onéreux dont il frappa les terres devraient se rappeler au moins que dans beaucoup de cas, il remplaça par la légalité l'absence de toute loi, et que l'arbitraire, qui était auparavant le moyen habituel, ne fut plus qu'une exception sous son règne. Les temps étaient difficiles et la loi obscure, comme nous l'avons vu; de là les variations dans leur application, même après la promulgation du *réglement de la diète*. Les comités, qui plus tard ont fourni la partie la plus importante de l'histoire des diètes, commencent par ce qu'il y avait de plus grave, soit en prenant eux-mêmes des décisions, comme diètes spéciales, soit en s'attribuant les droits des

[1] Voyez ci-dessus l'excuse de la reine Marguerite.
[2] *Ibid.*
[3] Voyez les manuscrits de Palmsköld.
[4] Voyez les *Archives* du collége de la chambre.

[1] Voyez Stjernman, t. 1, p. 541.
[2] Voyez l'oraison funèbre de Gustave-Adolphe par Jean Botvide.

états. Car tantôt les états généraux sont convoqués, tantôt on se contente de réunir les principaux membres des états lorsque les circonstances demandent des résolutions rapides. Cependant les diètes se succédèrent, car Gustave-Adolphe, comme son père, consulta toujours les états généraux dans les affaires du gouvernement même pour ce qui regardait la politique extérieure [1].

En 1617, les états généraux étaient convoqués à Örebro et à Stockholm. Ils consentirent, pour la guerre de Pologne, la subvention des marches des soldats dont nous avons parlé et dont le montant fut déterminé. En 1620, quelques députés de la noblesse de chaque province, les évêques et quelques députés des villes, s'assemblèrent à Stockholm pour délibérer avec les sénateurs et les gouverneurs des provinces au sujet des différends avec le Danemark. Ce fut ce comité qui vota l'impôt du bétail (*boskapspenningarne*), prélevé sur les chevaux, les bêtes à corne, etc. Cette contribution était établie proportionnellement à la fortune (*förmögenhets-afgift*). Les paysans qui demeuraient sur les hemmans de la couronne ou hemmans taxés payaient le double de la contribution des paysans propriétaires de terres exemptes. Le clergé et les villes, pour éviter toute discussion, payèrent en bloc. En 1621, les états généraux, convoqués de nouveau, maintinrent la subvention des marches militaires. On établit à la diète de 1622 les impôts appelés la *petite douane* (*lilla tullen*) et l'*accise;* la contribution du bétail fut maintenue, mais le roi céda la moitié de la subvention pour la réparation des châteaux. A la diète de 1624, l'impôt du bétail fut doublé pour deux ans, et en 1625 les états s'imposèrent le *droit de mouture* (*quarntullen*) pour l'entretien d'une armée permanente. Deux diètes furent tenues en 1627, l'une au mois de février, l'autre au mois de décembre. La contribution du bétail fut renouvelée dans la première, la seconde changea le droit de mouture en impôt personnel appelé *capitation* (*mantals-pengar*). Il fut en même temps formé, d'après le désir du roi, un *comité secret* composé de membres de tous les états; il représentait la diète et devait donner son avis sur la guerre de religion en Allemagne. Le rapport du comité, daté du 28 janvier, fut approuvé, en 1629, par les états généraux assemblés. Ce fut la dernière réunion des états sous le règne de Gustave-Adolphe. Les années 1630, 1631 et 1632, il n'y eut que des comités formés de nobles, de prêtres, de députés de l'armée et de bourgeois, quoiqu'on ait donné à ces assemblées le nom de diètes. Le roi consulta la première pour savoir si ses sujets n'aimeraient pas mieux payer des contributions que de fournir un contingent pour l'armée [1]. On répondit que cette proposition regardant surtout les paysans, et ceux-ci n'étant pas représentés dans le comité, on croyait qu'il était plus convenable que sa majesté envoyât des commissaires dans chaque province pour en traiter avec eux. Les lettres du roi au peuple sont datées de la flotte sur laquelle il était embarqué pour se transporter en Allemagne [2]. Au commencement de l'année suivante, le sénat lui donna avis que ni le subside de conscription qu'il avait demandé ni même celui du bétail ne pouvaient être levés à cause des mauvaises récoltes, quoique le dernier eût été accordé pour deux ans à la diète de 1629. Le roi, étant alors engagé dans de grands embarras, supprima ces deux contributions : « Nous aimons mieux, écrivit-il, nous priver de ce secours que de donner occasion à des plaintes et d'enrichir des prévôts durs et avares, aux dépens du pauvre peuple, en nous payant, nous et l'armée, avec de mauvaises paroles [3]. »

Le roi n'usa pas dans les élections des députés de toute l'influence que le gouvernement se permit après lui. On voit les évêques nommer les députés du clergé [4], et les bourgmestres des villes appelés de même sans élection. On remarque que le roi évite la présence des paysans et qu'il préfère pendant son absence convoquer le comité des états; cependant les paysans, pendant les diètes de son règne,

[1] Gustave-Adolphe consultait les états sur ce qu'il fallait faire (*nam quod populus vult, Deus vult*), mais il ne leur disait rien de ses moyens d'exécution. Il communiquait ses projets à quelques sénateurs, *sub fide silentii*. (Axel Oxenstjerna au sénat, en 1630. —Voyez les collections de Palmsköld.)

[1] Le roi avait assez de soldats suédois pour défendre les frontières et plus de mercenaires qu'il ne lui en fallait lorsqu'il était en campagne.

[2] Elfsnabben, le 9 juin 1630. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Lettre de Neubrandenbourg, 3 février 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[4] Voyez Hallenberg, t. 5, p. 135.

avaient leur franc parler : c'est ce que prouvent les mesures prises par le conseil de régence, sous Christine [1].

Nous avons fait mention de toutes les diètes convoquées sous le règne de Gustave-Adolphe, après la promulgation du réglement des diètes, et en même temps de tous les impôts qui ont été maintenus après lui ; ce ne fut qu'à la suite des guerres qu'ils devinrent permanens. Il fit tous ses efforts, secondé par les états, pour établir dans leur répartition le principe de l'égalité pour tous les rangs suivant leur fortune. Dans le décret de la diète touchant l'introduction du petit droit de douane, les états dirent : « Nous nous soumettons à tous les impôts sans exception ; mais si nous les trouvons trop onéreux, nous prierons votre majesté de ne les pas maintenir [2]. » Les états, après avoir accordé le droit de mouture à la diète de 1625, ajoutèrent : « Toutes les contributions et les subsides que nous donnons à la couronne, ne seront pas suffisans, parce que la noblesse et ses paysans en sont exempts ; c'est pourquoi nous avons cru qu'il serait mieux de mettre sur tout le blé transporté au moulin un droit qui sera payé également par le paysan et le noble. » La noblesse s'en chargea principalement à cause de l'amour qu'elle portait à la patrie et au roi. Aucun autre avant lui n'avait reçu d'aussi grands sacrifices de la noblesse. Le plus pénible restait à accomplir, lorsque la diète de 1627 décréta l'abolition de tous priviléges relatifs à la conscription [3]. Il fut résolu, à la même diète, que dans les villes, le dixième des hommes serait enrôlé pour la marine. Cette loi n'était que temporaire, mais elle fut exécutée jusqu'à la mort de Gustave-Adolphe. Ce fut également à cette diète que les nobles consentirent à ce que leurs paysans payassent l'impôt du bétail. C'est à ces traits honorables qu'on doit juger de l'esprit qui animait alors les états de Suède.

Cependant des murmures se firent entendre sur l'énormité des impôts, et ce ne fut pas sans exciter des troubles qu'on en établit de nouveaux. On se plaignait, en 1620, des mécontentemens occasionnés par les subsides acquittés à la couronne, parce que le pauvre payait une aussi forte somme que le riche, que la pauvreté s'était, ainsi étendue, et que les hemmans étaient devenus déserts [1]. Les impôts sur le bétail et les champs devaient donc être à l'avenir proportionnés à la fortune de chacun ; mais le curé et le sergent de campagne étant obligés de prendre note des bestiaux et de la semence de chaque paysan, il en résulta de graves inconvéniens. Ce *droit de douanes du pays* et l'*accise* mirent des entraves au commerce intérieur : toutes les villes furent entourées de *barrières* et dotées de *portes* et de *bureaux de douanes ;* on établit des *surveillans* (*uppsyningsmän*) et des *gardes-ponts* (*brokikare*) ; les foires de l'intérieur du pays même ne furent pas dispensées de cette surveillance. Les villageois ne pouvaient plus se livrer, sans acquitter des droits, aux travaux domestiques les plus indispensables, comme de faire du pain, de la bière, ou d'abattre leurs bestiaux. Ces prohibitions firent naître d'abord un profond mécontentement. Le roi se plaignait que des hommes turbulens eussent attaqué les employés de la douane jusque dans la capitale ; les auteurs de pareils crimes furent menacés de la peine de mort [2]. Un meunier fut décapité à Upsala pour avoir excité les paysans à la foire d'Elfcarleby au refus des droits de douane, comme n'ayant pas été votés par les états. Les paysans, à la foire de Hofva en Vestrogothie, avaient chassé les employés de la douane et détruit ou brûlé leurs bureaux. Deux des instigateurs furent condamnés à la peine capitale. Les Vermlandais qui, à la foire de Bro (depuis Christinehamn), avaient commis les mêmes excès n'obtinrent leur grâce qu'en prétextant que le soulèvement n'avait eu lieu que par l'ignorance de la loi [3]. Le droit de mouture, qui fut établi plus tard, n'était pas moins vexatoire, d'autant plus que, pour faciliter la surveillance, tous les petits moulins et les moulins à bras à l'usage des pauvres furent supprimés. Cette mesure parut dure et même inexécutable : elle occasionna de grands mécontentemens [4]. Ce fut à ce sujet que le roi écrivit

[1] Voyez les manuscrits de Nordin.
[2] La noblesse fut exempte du droit de mouture.
[3] Les nobles ainsi que leurs domestiques étaient exemptés de la conscription.

[1] Voyez le décret de la diète.
[2] Publication relative à la sûreté dont doivent jouir les employés de la douane. Stockholm, 26 novembre 1623.
[3] Voyez les *Archives du royaume* de 1635.
[4] Comme dans les districts d'Oppunda en Sudermanie. (Voyez les *Archives du royaume* de 1627.)

du fond de l'Allemagne [1] : « Nous croyons que c'est un impôt assez fort pour le peuple que le travail excessif auquel il se livre. » Nous avons déjà dit que cet impôt fût réuni à l'impôt personnel ou remplacé par lui. On abolit, contre le vœu du roi, une autre contribution personnelle qui, sous la même dénomination, avait été payée pendant le règne de Charles IX par les états roturiers pour l'entretien de l'armée [2].

Mais les charges les plus accablantes pour le peuple, dans le cours de ces guerres sans fin, ce furent les conscriptions : « Nous avons suivi, dit Axel Oxenstjerna, différens systèmes dans le temps de Gustave-Adolphe. On faisait souvent des levées de tous les jeunes gens en masse. Sous Érik XIV et Jean III, tous les habitans de cabanes (*torpare*), et s'il y a plus d'un paysan sur un hemman, tous les autres étaient enrôlés pour le service militaire. D'autres fois la conscription était basée sur l'étendue d'une famille (*mantalet*) ou d'une ferme (*gårdtalet*) [3]. » Pour donner une idée de la manière d'agir sous le règne de Gustave-Adolphe, nous résumerons la substance des ordres du roi, de 1627, aux commissaires de la conscription [4] après l'abolition de toutes les exemptions. Les paysans devaient être convoqués par districts. Un jury était formé de douze paysans, les mêmes qui siégeaient au ting du district. Les paysans étaient distribués en tribus (*rote*) de dix chacune. La levée d'hommes ne devait pas se faire par hemmans, mais par *famille* (*mantalet*) [5]. Quiconque, de dix-huit à trente ans, avait un corps sain, capable de supporter les fatigues de la guerre, et un courage éprouvé, était conscrit [6]. On devait avoir égard à l'importance des hemmans, de manière à ce que la conscription ne les affaiblît pas trop. Les présens répondaient pour les absens. Tous les vagabonds, étant en dehors de la conscription, étaient forcément soldats; cependant les engagemens des grands criminels n'étaient pas reçus [1]. Le recrutement des marins se faisait de même dans les villes. Le désagrément pour les prêtres, d'avoir à s'occuper de ces arrangemens, fut compensé par l'influence de leur parole dans un gouvernement qui leur laissait la latitude de ne consulter que le bien public. Gustave-Adolphe les regardait comme une sorte de tribun du peuple, et il traita leur ordre avec beaucoup de ménagement [2]. Le juge et le prévôt, assistant aux conscriptions, devaient veiller à ce qu'aucune injustice ne se commît au préjudice de l'État ou des particuliers. La présence du jury donnait à cette institution rigoureuse une teinte démocratique. Le jury prononçait sur la validité des opérations; tout ce qui se faisait en son absence était illégal [3]. Il outre-passa souvent ses devoirs. En 1614, les Dalécarliens voulurent procéder eux-mêmes à leur conscription sans le secours des employés. Le roi, dans cette circonstance, ne manifesta aucun méeontentement pour ne pas réveiller dans cette province [4] les troubles qu'y avaient déjà soulevés l'excès des taxes dont les Dalécarliens accusaient la noblesse [5], et le châtiment infligé à leurs soldats qui s'étaient enfuis dans leurs foyers. Une révolte plus sérieuse éclata en 1624 aux frontières du Bleking, dans le Småland; elle commença par les soldats contre leur colonel, Patrik Ruthwen, Écossais. Le chef de cette sédition était étranger, comme jadis dans celle de Dacke, avec laquelle le roi la comparait. Elle fut réprimée dans son origine par la punition des meneurs. Une partie des paysans révoltés furent exportés en Ingrie avec leurs femmes et leurs enfans; les autres ayant promis de se tenir tranquilles, le roi ordonna qu'on cessât les poursuites contre eux. Les mêmes moyens furent employés en 1627 pour comprimer une insurrection, à la tête de laquelle était un tailleur, dans la paroisse d'Orsa en Dalécarlie. Les chefs furent condamnés au

[1] Lettre au sénat datée de Werben, 5 août 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Voyez Stjernman, t. 1, p. 622.

[3] Axel Oxenstjerna au sénat, en 1641. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[4] Le 12 février 1627. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[5] Voyez Hallenberg, t. 4, p. 546.

[6] Gustave et Charles IX avaient la prétention de juger leurs soldats à la première vue. Gustave-Adolphe possédait à un plus haut degré qu'eux cette perspicacité.

[1] Voyez *Södermanlands regementes historia*, 2 st., sid. 43.

[2] Discours du comte Jacques de La Gardie au sénat en 1645. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[3] Voyez Hallenberg, t. 2, p. 715.

[4] *Ibid.*, t. 3, p. 331.

[5] Tersérus, curé de Leksand, qui jouissait d'une grande autorité dans la Dalécarlie, défendit la noblesse dans un écrit que les habitans de cette province n'approuvèrent cependant pas.

dernier supplice. Quatre furent envoyés en Ingrie, espèce de Sibérie pour les Suédois de ce temps; les autres reçurent leur grâce, et le roi défendit à personne de reprocher aux Dalécarliens la faute de ceux qui avaient suscité la rébellion [1]. L'année suivante, les districts de Kind et de Regwäg refusèrent d'acquitter la subvention des familles (*mantalspensar*). Le roi écrivit de Prusse, où il était alors, « que ce refus était le résultat des mesures violentes des employés; que les paysans étant bons et toujours disposés à l'obéissance, ces messieurs ne devaient plus les battre s'ils ne voulaient s'exposer à être punis eux-mêmes; que cependant, si la révolte faisait des progrès, on pourrait avoir recours à la force armée, mais en la tirant d'une autre province. » Les paysans rentrèrent dans la soumission quand le roi leur eut écrit qu'il faisait la guerre pour la défense de la religion [2].

Axel Oxenstjerna nous a transmis le tableau suivant des conscriptions : « Lorsque Gustave-Adolphe faisait ses campagnes de Prusse, on accorda la conscription d'après les feux. La couronne, dans la première année, leva quinze mille conscrits, et dans les suivantes douze mille; mais plus tard elle n'en reçut plus que six à sept mille. » Il ajoute « que la conscription par famille était d'ancien usage, et que ce fut en vain que le roi chercha à persuader au peuple de l'établir d'après l'importance de chaque hemman, de sorte qu'un soldat fût fourni par un certain nombre de paysans.[3] » On signalait des abus de plus d'une espèce : nous n'en citerons qu'un, parce qu'il a probablement déterminé l'inégalité des impôts qui excita tant de plaintes au sujet des hemmans taxés. Des propriétaires de fragmens de hemmans se déclarèrent souvent propriétaires de hemmans entiers, parce qu'on avait pour principe dans l'enrôlement de prendre plutôt un soldat dans une petite que dans une grande propriété [4]. Le dessein formé par Gustave-Adolphe de faire réunir plusieurs hemmans pour fournir un soldat fut complètement exécuté par Charles XI au moyen des *contrats avec les paysans pour l'enrôlement des soldats* (*knektekontrahter*). Les hemmans, par une convention libre, enrôlaient et entretenaient des soldats sans diminution des revenus de la couronne; mais si l'on considère le *travail de répartition* de Suède comme une obligation (attachée au sol et en rapport avec les provinces) de lever et d'entretenir les troupes, Gustave-Adolphe a conçu l'idée dont Charles X a fait l'application : c'était un système propre à la Suède et nouveau en Europe, au dire d'Axel Oxenstjerna, qui mit les soldats à la charge des provinces [1]. D'autres nations ont cherché, mais en vain, à imiter cette institution [2]. Charles IX, qui avait mis de l'ordre aux *boställen* (demeures) et à la paie des cavaliers [3], donna au soldat un huitième de hemmans, qui fut exempt des impôts extraordinaires. Gustave-Adolphe appliqua cette rétribution à tous les régimens en général, mais avec quelques modifications [4]. Certaines provinces commencèrent, sous son règne, à faire des contrats au sujet de l'enrôlement pour se débarrasser de la conscription. La Dalécarlie occidentale demanda en 1629 le maintien de son contrat du 14 février 1623. En 1630, la Dalécarlie orientale fit la même réclamation. Le roi y consentit en faisant observer que la solde et l'entretien des troupes seraient entièrement aux frais des habitans [5]. Mais, en général, les conscriptions qu'on redoutait tant ne s'arrêtèrent qu'au règne de Charles XI, quoique les nouvelles institutions introduites pendant les longues guerres de Charles XII fussent bien à charge à la patrie. Nous ne pouvons nous faire une idée de ce qu'a souffert la Suède durant ce temps et le siècle de combats qui l'a suivi.

Les revenus du royaume ne paraissaient pas en rapport avec les grandes entreprises qu'on avait entamées. Le budget de 1620 [6] contient l'état des recettes de la couronne en numéraire et en marchandises; elles s'élèvent à 1,280,650 thalers suédois (2,276,714 thalers de banque de Suède de nos jours). Elles montèrent plus haut sous ce règne non-seulement par la création de nouvelles taxes, mais aussi par le re-

[1] Voyez les *Archives du royaume*.
[2] Lettre au sénat datée du 24 juillet 1628. (Voyez les *Archives du royaume*.)
[3] Axel Oxenstjerna au sénat, en 1642. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)
[4] Voyez *Frosteri krigslagfarenhet*.

[1] *Indelningswerket*. (Manuscrits de Palmsköld.)
[2] *Ibid.*
[3] Voyez Hallenberg, t. 4, p. 730.
[4] Voyez les *Archives du royaume* de 1627.
[5] Voyez *Södermanlands regements historia*.
[6] Voyez Hallenberg, t. 4, supplément n° 3.

tour à la couronne, du duché [1] laissé vacant par la mort de Charles-Philippe [2] et d'autres apanages de personnes décédées dans la famille royale. Il faut cependant observer que le gouvernement fut entraîné dans des dépenses extraordinaires par la peste [3] et les disettes qui ravagèrent le pays après 1620. Ce qui prouve l'insuffisance des revenus, ce sont les moyens *extraordinaires* auxquels le gouvernement fut obligé d'avoir recours, surtout pour se procurer l'argent nécessaire pour la guerre, lequel manquait totalement pendant que les revenus de l'État consistaient en marchandises, ou en productions du sol, ou en services personnels. Ces moyens extraordinaires étaient :

1° Les *emprunts* [1]. Gustave Ier avait liquidé la dette nationale. Érik XIV en contracta une nouvelle qui s'accrut sous ses successeurs. Gustave-Adolphe déplorait cet état de choses au commencement de son règne. La reine douairière, à laquelle il confiait, en 1615, ses contrariétés, le consola en lui disant qu'il était impossible de faire la guerre et de payer d'anciennes dettes ; elle lui conseilla de ne point reconnaître celles qui seraient antérieures à 1598, époque à laquelle Charles IX avait fait publier que tous les créanciers eussent à faire connaître leurs titres sous peine de prescription [2]. La dette de Hollande se payait en rentes de six un quart pour cent. Pour les emprunts contractés dans l'intérieur du royaume, la rente était de dix pour cent, et la couronne était encore obligée de fournir des garanties [3]. Pour un emprunt de 200,000 thalers de Suède, on donna à la reine douairière, en 1624, les revenus de la Néricie pour garantie de la rente ; elle reçut douze pour cent pour un prêt de 50,000 thalers qu'elle effectua en cuivre au lieu d'en fournir le montant en argent [4]. Quant aux capitaux

[1] Ce duché était formé des provinces de la Sudermanie, de la Néricie et du Vermland.

[2] Le duché de Charles-Philippe fut le dernier que posséda un prince de Suède ; il retourna, par la mort de Charles, en 1622, à la couronne.

La reine Christine, ayant accompagné Charles IX dans sa campagne de Livonie, mit au monde le prince Charles-Philippe au château de Reval, en 1601. Sa mère eut toujours de la prédilection pour lui, parce qu'elle l'avait eu le dernier. J. Skytte et J. Chesnecopherus prirent grand soin de son éducation. Il parlait peu, mais il approfondissait les choses ; il était religieux, brave et actif, mais il avait dans le caractère une hauteur qui se peignait dans tous ses traits. On redoutait une rivalité funeste entre les deux frères, que la nature avait comblés de ses dons ; cependant l'histoire n'en fait pas mention, malgré l'irritation que causa dans l'aîné la préférence de la mère pour son cadet. Quand Gustave-Adolphe partit pour la guerre de Livonie, Charles-Philippe désira l'accompagner. Il écrivit à ce sujet à Axel Oxenstjerna pour lui demander sa recommandation en lui peignant le désir qu'il avait de servir sa patrie et d'acquérir l'expérience de la guerre. Beaucoup de personnes croient qu'il n'avait pas oublié la couronne de Russie, qui souriait à sa jeunesse, et qu'il voulait en conséquence se présenter et se faire connaître dans cette contrée. On accéda à sa demande, et le jeune prince se distingua dans plusieurs occasions. Mais bientôt il tomba malade au siége de Riga. Gustave-Adolphe voulait attendre sa convalescence ; mais le prince, qui savait quelles importantes affaires l'attendaient, lui persuada que sa maladie n'était pas dangereuse, et le roi partit. Peu de jours après, Charles-Philippe rendit le dernier soupir, le 25 janvier 1622 : « Il est bien probable, disait Axel Oxenstjerna, que s'il eût vécu, nous eussions été témoins d'une guerre sanglante, un peu plus tôt ou un peu plus tard, entre les deux frères. » Le prince était épris de l'amour le plus passionné pour Élisabeth Ribbing, fille du grand trésorier Sewed Ribbing ; il avait même contracté avec elle un mariage secret. Après la mort de son époux, elle accoucha d'une fille, nommée Élisabeth Gyllenhjelm, à qui la reine prodigua tous les soins et fit donner l'éducation qui convenait à sa petite-fille. Elle devint grande maîtresse de Marie-Éléonore, épouse de Gustave-Adolphe, et plus tard de Hedwig Éléonore, épouse de Charles X Gustave ; elle était douée de qualités éminentes. (Voyez Fryxell, t. 6.)

[3] La peste se manifesta pendant les années 1620, 1621 et 1622 dans le sud du royaume et dans la Finlande. En 1621, plus de vingt mille personnes tombèrent victimes de ce fléau à Stockholm. Elle éclata de nouveau dans les années 1625, 1629 et 1630. La cour abandonna la ville. Les récoltes manquèrent dans les années 1621, 1623 et 1630.

[1] Voyez Hallenberg, t. 3, p. 385.

[2] *Ibid.*, t. 4, p. 875.

[3] *Ibid.*, t. 5, p. 201.

[4] La reine Christine avait une prédilection marquée pour le prince Charles-Philippe ; néanmoins elle ne cessa pas, durant le règne de Gustave-Adolphe, de se mêler de tout, tantôt par ses conseils, tantôt en donnant des secours d'argent. Mais elle ne pouvait résister à son penchant pour l'avarice. Son économie la mettait à même de prêter au roi l'argent dont il avait souvent besoin, mais toujours avec des garanties et à six et même douze pour cent d'intérêt. Après la mort du duc Jean et de Marie-Élisabeth, elle accapara tout ce qu'elle put de leur héritage, et il fut impossible de l'empêcher de trafiquer avec l'étranger et d'acquérir ainsi de fortes sommes.

La première froideur qu'elle ressentit pour son fils vint de l'amour de celui-ci pour Ebba Brahe. Malgré cela, Gustave-Adolphe conserva pour sa mère le respect et la soumission d'un bon fils. Après la mort du prince Charles-Philippe, elle ne put modérer sa douleur ; elle perdit sa gaîté et se retira du monde. Elle

employés dans les compagnies de commerce et celles des mines de cuivre, le gouvernement s'engagea en 1628 à payer vingt pour cent si la couronne les gardait pendant quatre ans [1].

2° La *vente* et l'*engagement* des propriétés de la couronne ou de ses revenus. Les ventes furent faites à la noblesse qui voulait posséder des terres exemptes [2]. Ce furent surtout les bourgeois et les riches marchands qui se rendirent engagistes des domaines de la couronne. Ce fut ainsi que Finspång et ses appartenances furent engagés [3] en Ostrogothie.

3° Les *monopoles*. En 1624, adoptant le projet d'un Niederlandais, le gouvernement donna des priviléges à une compagnie générale pour faire le commerce avec l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et le détroit de Magellan. A cet effet, le roi traita avec les états et écrivit séparément aux évêques, parce qu'il était question de travailler à la conversion des idolâtres. L'entreprise ne fut pas sans résultat [4], quoique la supposition exprimée dans les priviléges, que la compagnie pourrait également procurer à l'État des moyens de défense, eût excité chez plusieurs de ceux qui étaient intéressés une espèce de crainte qui, après quelques pertes, éclata en plaintes [5]. Sur ces entrefaites, les villes s'étant chargées, à la diète de 1629, d'équiper un certain nombre de navires pour la défense du royaume et dans l'intérêt du commerce, on fonda une *compagnie maritime* [6] qui se réunit en 1630 à la compagnie générale du commerce. En 1628 le *commerce du sel*, et en 1621 *celui du blé* furent réservés à la couronne; mais peu de temps après, ces deux branches de commerce furent rendues libres, moyennant un droit élevé [1].

Ces moyens de pis-aller peuvent être regardés comme les mesures les plus onéreuses de ce règne. On multiplia ce que les Suédois ne pouvaient souffrir, les agens intermédiaires dans leurs rapports avec l'administration. Tous ceux qui avaient de l'influence par leur fortune s'élevèrent, comme prêteurs de fonds, comme possesseurs de fiefs, comme fermiers ou chefs d'entreprises lucratives, à une telle puissance que le gouvernement ne dépendait pas moins d'eux que les sujets : de là l'impuissance d'une administration vigoureuse sous tant d'autres rapports. Elle supplia ou engagea souvent là où il fallait commander, et l'on cesse de s'étonner que les menaces réitérées ne produisirent aucun effet, lorsqu'on voit que celui à qui elles s'adressaient était un puissant propriétaire ou un homme riche sur lequel la couronne jetait les yeux pour l'engager dans la compagnie de cuivre [2]; mais au fond la justice avait son compte, puisque les guerres duraient assez longtemps pour que personne ne pût éviter leur fardeau.

D'un autre côté aucune administration n'a mis en jeu de plus grandes forces. Le règne de Gustave-Adolphe fait époque en Suède sous tous les rapports : il n'a pas moins marqué dans *l'industrie* que dans *l'administration*, dans la *législation* et dans *l'éducation de la jeunesse*. Il ne nous reste qu'à l'examiner sous ces différens points de vue. Nous commencerons par citer le jugement d'un étranger sur le pays et sur le peuple à cette époque : « Ce royaume, dit Guillaume Usselinx [3], jouit de beaucoup d'avantages que n'ont pas d'autres pays, grâce à ses ports, ses bois, son cuivre, son fer, son acier, son goudron, et à la fonte des canons et

passa les dernières années de sa vie au château de Nyköping avec sa sœur, la princesse Anne, et sa petite-fille Élisabeth Gyllenhjelm, dont les jeux enfantins firent la seule distraction de la vieille reine. Elle mourut en 1626 et fut enterrée dans la cathédrale de Strengnas entre son époux, Charles IX, et son fils, le prince Charles-Philippe. Gustave-Adolphe hérita de ses épargnes et de ses trésors. (Voyez Fryxell, t. 6, p. 37)

[1] Voyez les *Archives du royaume* et Stjernman.

[2] Voyez Hallenberg, t. 5, p. 134.

[3] A Guillaume de Besche de Liége et Louis de Geer. (Voyez les *Archives du royaume* pour 1627.)

[4] Cette compagnie donna naissance à l'établissement d'une colonie, la Nouvelle-Suède, en Amérique. Le lieutenant-colonel Jean Printz en fut le premier gouverneur, en 1642. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[5] Voyez les collections de Nordin.

[6] Voyez *Granbergs Götheborgs historia*, tome 1, p. 26.

[1] Le commerce du sel fut déclaré libre en 1629. (Voyez Stjernman, *Commerce förordning*, tome 1, p. 985.) Celui du blé le fut en 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] On peut prendre une idée dans Hallenberg, *Histoire de Gustave-Adolphe*, du caractère impétueux et sauvage du comte Sten Leyonhufvud et de Joachim Berndes, fameux dans la préfecture de Wiborg par ses excès. Le dernier possédait beaucoup d'actions dans cette compagnie.

[3] Originaire d'Anvers. Il arriva muni de recommandations du prince Maurice d'Orange.

des boulets. Le peuple est endurci à la fatigue et supporte également le froid et la chaleur; il a l'intelligence facile et est rempli de bravoure; il ne lui manque rien qu'une plus grande expérience de la mer, car il a le courage et le génie nécessaires. Comme il sait bien manier la hache, il pourra, par la pratique, devenir habile dans la construction des vaisseaux; il obéit à son souverain et se livre rarement à la mutinerie et à la révolte, qui sont dans les habitudes des autres nations. Il y a peu de manufactures de toiles, de draps et de cotonnades dans le pays, parce qu'il ne produit pas les matières premières nécessaires à la fabrication et que la consommation est presque nulle. Les Suédois ont la conception vive; leurs mains s'exercent à chaque métier : ils sont charpentiers, menuisiers, forgerons, boulangers, brasseurs, tisserands, teinturiers, tailleurs, etc.; à cet égard, ils l'emportent sur toutes les autres nations de l'Europe, car ailleurs personne n'oserait exercer un métier sans l'avoir appris. Les femmes et les filles sont très-laborieuses; le tissage et la couture font leur occupation habituelle, ce qui prouve qu'elles sont raisonnables. Il est vrai que les Suédois ne peuvent ainsi parvenir à la perfection qu'on atteint dans d'autres pays, où les ouvriers font un long apprentissage et où les enfans apprennent le métier de leurs parens de génération en génération. Il est évident que s'ils s'exerçaient depuis l'enfance au même travail, ils parviendraient à faire quelque chose d'achevé. Il y en a, ajoute l'auteur, qui reprochent à cette nation son intempérance pour la boisson et sa gloutonnerie, son penchant à l'oisiveté et sa répugnance pour les travaux de longue haleine. »

Les heureuses dispositions naturelles des Suédois, dont cet étranger esquisse les traits, s'étaient principalement tournées vers la guerre; il en résulta une surexcitation qui ne fut pas favorable à l'industrie. On a dit que l'infanterie suédoise, en 1624, montait à quarante mille hommes [1]; ce nombre est peut-être exagéré. Axel Oxenstjerna dit que le roi ne demandait d'abord qu'une milice permanente de vingt-cinq mille hommes [2]; il est certain du moins que l'effectif était variable suivant le résultat des conscriptions. A cette époque la cavalerie suédoise ne comptait que trois mille hommes, sans y comprendre cependant l'équipement de la noblesse [1]; ce qui en était cause, c'est qu'on manquait de bons chevaux, ce dont on se plaignait beaucoup [2] : aussi cherchait-on surtout à enrôler des cavaliers étrangers. Mais la variabilité du contingent de l'armée est un fait moins important que celui de son armement, de son équipement et de son approvisionnement par le pays. Il n'était pas encore question d'uniformes : la seule ordonnance que je connaisse de Gustave-Adolphe sur ce point est celle qu'il fit publier en 1621. Il y est dit : « Que les militaires doivent se procurer de bons habits, tels qu'ils conviennent à un soldat qui tient plutôt à la qualité qu'à la forme. » Dans la guerre de Pologne on traitait encore les soldats suédois de *paysans peu redoutables* à cause de leurs mauvais habillemens. Les pelisses, qui les garantissaient du froid, furent fournies jusqu'à 1632 par un impôt particulier nommé *impôt des pelisses* (*pelse gärd*). Le Suédois vêtu en paysan et l'officier suédois sans décoration ont fait les campagnes les plus glorieuses [3]. Les fabriques de drap pour le besoin de l'armée (les premières de Suède) furent établies à Iönköping, à Nyköping, à Kalmar, à Arboga et à Kungsör [4]. Des draps furent commandés pour l'usage des étrangers au service de la Suède. L'habillement du soldat indigène et, qui plus est, ses armes étaient en grande partie des productions

[1] Voyez Hallenberg, t. 5, p. 119.

[2] Axel Oxenstjerna au conseil de 1647. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.). — Cependant, d'après la déclaration de Charles IX lui-même à la diète de 1610, l'armée comptait alors quarante mille soldats, y compris les mercenaires étrangers. Les paysans consentirent à une levée de vingt-cinq mille fantassins dans la Suède seulement. (Voyez Hallenberg.)

[1] Hallenberg, t. 5, p. 114.

[2] La Suède avait autrefois une belle race de chevaux, mais elle s'était abâtardie pendant le règne de Charles IX. (Axel Oxenstjerna au sénat, en 1646, l. c.)

[3] L'*accolade* était en usage à cette époque. On portait sur la poitrine le portrait de Gustave-Adolphe en argent ou en tout autre métal; mais ce n'était qu'une preuve qu'on avait assisté à ses batailles, et non une décoration décernée par le gouvernement. (Voyez *Herzog Georg von Braunschweig et Lüneburg, Beyträge zur Geschichte des dreyssigjährigen kriegs nach Original Quellen des königl. Archivs zu Hannover von fr. Graf von der Decken*, t. 2, p. 180. Hannover, 1834.)

[4] La fabrique la plus ancienne est celle d'Upsala; sa création remonte à 1612.

de l'industrie des paysans suédois; ils se livraient à cette époque à la fabrication des armes. Des fusils, qu'il était si difficile de se procurer dans les armées étrangères, étaient confectionnés dans les campagnes de presque toutes les provinces par les fondeurs de canons (*rörsmeder*) : c'étaient des paysans qui habitaient les hemmans taxés; ils en acquittaient la rente par leur travail; le surplus leur était payé en argent ou en marchandises par la couronne, qui leur fournissait les matières premières. Ils étaient surbordonnés à des contre-maîtres, suivant un réglement émané du roi [1]. L'art de fabriquer des armes était probablement sorti des ateliers de la couronne, d'où il s'était répandu au dehors [2]. On ne se bornait pas à la fabrication de ces armes : les cuirasses et les piques se confectionnaient à la campagne, et la trempe de ces dernières devaient les rendre capables de percer les cuirasses, sinon l'ouvrier n'était pas payé. Une fonderie de canons fut établie à Stockholm; la capitale et Finspång en faisaient du calibre d'une livre de balles juqu'à quarante-huit. On fabriqua de la poudre à Nacka et à Vällinge; la quantité produite ne pouvait cependant suffire aux besoins. Il y avait dans tout le royaume vingt-six salpêtrières.

L'exploitation des mines, par les ressources qu'elle offrait, était dans le rapport le plus intime avec cette industrie guerrière. Le besoin se réunit à l'espérance pour répandre la connaissance des avantages qu'on en devait retirer. L'idée brillante que les autres pays se formèrent des richesses minéralogiques de la Suède y firent converger une masse de capitaux étrangers [3]. Le roi s'appliqua à favoriser cette impulsion; il appela dans le royaume des mineurs étrangers [4], fonda de nouveaux établissemens, publia de nouveaux réglemens pour les districts de mines [5], et il les visita dans l'intervalle de ses campagnes. Depuis que Louis de Geer avait acquis Finspång, auquel il ajouta, sous le règne de Christine, les mines de Danemora, où il entretenait des forgerons wallons, une nouvelle ère avait commencé pour l'exploitation des mines [1]. Plusieurs étrangers mirent leurs capitaux dans cette industrie, et la compagnie du cuivre a le mérite d'avoir introduit l'épuration de ce métal. Les premières expériences eurent lieu à Säther. Les mines eurent une administration supérieure. Il est dit dans un mémoire de cette administration à la reine Christine que le roi Gustave-Adolphe, qui ne surpassait pas seulement tous les princes de son siècle dans la science militaire, mais qui n'avait pas son égal en fait d'administration, avait bien senti que les mines n'étaient pas exploitées comme elles le devaient être, car les métaux étaient exportés en espèces grossières, achetés à vil prix par les villes allemandes, qui les épuraient et les renvoyaient en les vendant très-cher, de sorte que les rois de Suède avaient été obligés de faire acheter hors du pays toutes les munitions dont ils avaient eu besoin. Le roi jugea à propos, dans l'intérêt de la Suède, de faire épurer le cuivre dans des fourneaux qu'il avait fait construire à cet effet; puis la guerre ayant absorbé les loisirs de sa majesté, elle avait donné l'intendance des mines au colonel Siegroth et avait appelé aux fonctions de juges aux mêmes mines George Griesbach et Jost. Frank. Lors de l'ouverture de la campagne d'Allemagne, le roi avait ordonné au sénat de former un collége de mines chargé de surveiller cette branche importante de l'industrie nationale [2]. L'activité qui fut déployée dans l'exploitation eut sur le commerce une grande influence. La concession de nouveaux priviléges et la fondation de dix-sept villes pendant ce règne si rempli de guerres [3] prouvent la sollicitude dont leur industrie était l'objet, peut-être au détriment des campagnes. Au nombre de ces cités naissantes était Gothenbourg, qui, dé-

[1] Voyez Hallenberg, t. 5, p. 127. — En 1623, Louis de Geer fut chargé d'une commande de fusils pour l'étranger. (Hallenberg, t. 5, p. 112.)

[2] Les premiers furent formés à Arboga et à Finspång, où l'on faisait des pistolets, des fusils, des cuirasses, etc.

[3] Jean Skytte dit que la Suède a l'Inde dans ses mines si elle sait bien les exploiter. (Voyez les manuscrits de Nordin.)

[4] On remarque parmi ces étrangers les deux frères Geyer, qui se fixèrent en Suède vers 1620.

[5] Réglemens pour les mines de cuivre de Kopparberget (1625) et de Garpenberg (1624); plusieurs ordonnances touchant les mines d'argent de Sala (1620-1630).

[1] Voyez supplément de Hallenberg, t. 2.

[2] Cette société fut d'abord appelée *Bergsamt*, puis *Bergs Collegium*.

[3] Ce sont Gotheborg, Hernösand, Söderhamn, Umeå, Luleå, Piteå, Torneå, Norrtelje, Sala, Alingsås, Borås, Fahlun, Sater; en Finlande, Gamla et Ny Carleby; sur les frontières de la Russie, Nystad et Kexholm.

truit avec Nylödöse pendant la guerre avec le Danemark et réédifié par Gustave-Adolphe, reçut dans ses murs la bourgeoisie des deux villes. On invita des Écossais, des Hollandais et des Néerlandais à venir s'y établir, et Gustave-Adolphe visita son œuvre en 1624 et prit plusieurs mesures propres à lui imprimer un mouvement plus actif. L'ordonnance de 1619 relative à l'administration des villes régla tout ce qui appartenait à leur organisation intérieure, et le réglement du commerce de 1614 établit leur division en villes qui commerçaient avec l'extérieur (*stapelstäder*) et villes qui trafiquaient à l'intérieur (*uppstäder*). Ce réglement fut une source de plaintes continuelles qui portaient en partie sur les anciens abus, en partie sur ce qu'on mettait trop d'entraves à la liberté du commerce. Les anciennes villes se plaignirent de la fondation des nouvelles : celles du Norrland surtout, élevées sur d'anciens champs de foire et habitées par des pêcheurs, où le commerce était exclusivement exploité par les bourgeois de Stockholm et ceux des autres villes, étaient l'objet de leurs attaques. Les villes qui avaient reçu le privilége de trafiquer à l'extérieur étaient peu satisfaites à cette époque où Stockholm ne possédait pas un seul vaisseau propre au commerce avec l'étranger. La couronne abandonna à la ville deux vaisseaux pour cette destination. La capitale, qui avait son principal commerce dans l'intérieur du pays avec les districts des mines, cria plus haut que les autres; et lorsque, pour apaiser sa bourgeoisie, on borna le commerce de la Finlande à cette ville, les autres ne furent pas moins mécontentes. La reine douairière, les princes, la noblesse réclamèrent des priviléges chacun pour soi [1]. La prohibition du commerce dans les campagnes, ainsi que la tentative de borner les métiers aux villes, rencontrèrent des obstacles dans la nature du pays. Le gouvernement reprocha aux négocians leur peu d'industrie, leur dépendance de l'étranger [2]. Il paraît que les commerçans étaient peu disposés à échanger cette dépendance contre celle du gouvernement. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce siècle affermit les principes du système prohibitif en Suède. Une des principales causes était le besoin du gouvernement de s'emparer lui-même du commerce, et nous en avons déjà observé les résultats. Mais ce système a puissamment contribué au développement de l'industrie indigène. On élargit et l'on déblaya les routes, qui, dit le roi, « dans la plupart des provinces sont si étroites et si embarrassées de pierres, qu'on ne devrait les appeler que des sentiers. » Le canal de Hjelmaren, commencé par Charles IX, fut achevé par Gustave-Adolphe [1]. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, on ne concevait que de gigantesques projets, précurseurs d'un avenir qui ne devait s'accomplir que beaucoup plus tard [2].

[1] Voyez Hallenberg.

[2] Si les bourgeois de Suède ne peuvent pas amasser de fortune, c'est qu'ils vivent trop bien.

Ce ne fut que sous ce règne qu'on connut l'autorité des hauts fonctionnaires. Autrefois la lutte n'était engagée qu'entre la puissance des grands et le bon plaisir des rois, et dans ce conflit la première représenta la légalité en Suède pendant le moyen âge. L'ancien ordre ou plutôt l'ancien désordre n'était qu'une oligarchie formée par les propriétaires de fiefs. L'idée qu'on se faisait du haut fonctionnaire commença de se perdre; mais ce fut d'abord par des moyens violens et illégaux : ces moyens étaient, autour du roi, ce que nous avons appelé le *gouvernement des secrétaires* (*sekreterar-regemente*), dans les provinces le *règne des prévôts* (*fogde-regeringen*). Les craintes et les soupçons inspirés par le sénat et les gouverneurs avaient fait confier les places à des personnes de basse extraction, particulièrement dépendantes des rois, ce qui excita de nombreuses réclamations : c'était cependant un mal nécessaire. Ainsi gouvernèrent les premiers rois de la famille des Wasa. Charles IX brisa l'ancienne puissance des gouverneurs, « ces rois de leur province, » comme il les appelait lui-même, et ce ne fut qu'après lui que Gustave-Adolphe osa entourer son trône de grandes autorités légales. La crise qui tourmentait le royaume demandait des mains fermes pour tenir les rênes de l'État. On remarque plus d'unité dans le centre d'action, une répartition mieux entendue du travail dans l'administration, autant que le permettait la prépondé-

[1] Voyez les *Archives du royaume* de 1629.

[2] Oxenstjerna, dans un mémoire daté de Francfort-le-Mein, 1er octobre 1633, a développé les avantages de la réunion des grands lacs au moyen de canaux. Il existe en manuscrit à la bibliothèque d'Upsala.

rance du système militaire, car l'activité imprimée à cette branche de gouvernement entraîna tout à sa suite. Ce qu'Axel Oxenstjerna développa depuis dans la constitution de 1634, une hiérarchie complète de fonctionnaires avec un pouvoir qui affaiblissait dans plus d'un sens les anciens droits politiques du peuple, les cinq hautes fonctions de l'État à la tête d'un nombre égal de branches d'administration, avec l'aide des sénateurs et de certains conseils ou colléges mis alors en rapport avec les gouvernemens provinciaux, tout cela appartient au règne de Gustave-Adolphe et reçut de son temps son application en très-grande partie. Le sénat reprit une influence légale [1] que le roi savait limiter. La création du collége de la guerre (*krigs-Collegium*) donna à cette administration une nouvelle direction [2]. La chancellerie, qu'Oxenstjerna appelle *anima regni*, fut organisée par ce chancelier du royaume [3], qui fonda aussi les archives [4]. La recette fut soumise à un contrôle plus sévère [5]. Les prévôts, qui jusque-là étaient placés immédiatement sous les ordres du gouvernement, furent subordonnés aux préfets et aux gouverneurs; cependant ces derniers inspiraient encore des craintes, ce qu'on peut voir par la brièveté du temps de leur administration, par les comptes rendus qu'on réclamait d'eux perpétuellement, et par le pouvoir qu'on était enclin à donner au secrétaire et au camérier de la préfecture (*lands sekreteraren och lands kamereraren* [6]). Chaque année, au mois de mai, le préfet devait faire rendre au prévôt ses comptes en présence du camérier, qui, avant la Saint-Jean, devait présenter les siens et verser sa recette au trésor (*räkningekammare*) de Stockholm. Depuis 1623, on avait établi une balance générale des recettes et dépenses du royaume (*rikshufvudboken*). Les procès dans les affaires du trésor étaient d'abord décidés par la cour supérieure; ils le furent, après 1624, par les conseillers de la chambre.

Pendant un demi-siècle et plus, on avait reconnu la nécessité d'un tribunal suprême. La tentative d'Érik XIV d'établir un jury royal ne lui survécut pas et lui fut ensuite imputée à crime par la noblesse. Les anciens *rättarting* étaient tombés en désuétude dans les provinces. Charles IX voulut les rétablir sous forme de tribunal supérieur pour tout le royaume; il exerça son droit de justice par des juges appelés des provinces à la cour. Ainsi se prépara la cour supérieure, qui fut l'œuvre de Gustave-Adolphe. Dans le réglement des procès de l'année 1614, sur lequel le roi demanda l'avis des États à la diète d'Örebro, on résolut que le roi ne pouvant prendre personnellement connaissance de toutes les contestations, il serait créé à Stockholm une cour supérieure composée de quatorze membres, savoir : le drots du royaume comme président, quatre sénateurs, un vice-président pris dans la noblesse, quatre assesseurs également nobles et quatre jurisconsultes savans. Le nouveau tribunal, aussi appelé parlement dans le discours d'ouverture du chancelier du royaume, fut installé solennellement au château de Stockholm le 19 mai 1614. C'était la cour supérieure de Svéa (*Svea hofrätt*). La Finlande eut la sienne à Åbo en 1623, et la constitution de 1634 en ajouta une pour la Gothie. « L'utilité de ces tribunaux est attestée par tous les habitans du royaume, nobles ou paysans, riches ou pauvres, » disait-on après la mort de Gustave-Adolphe [1]; cependant leur organisation rencontra d'abord de nombreuses oppositions : elles se manifestèrent surtout au nom de la reine douairière; mais on voit percer partout la crainte des grands de perdre de leur puissance. Au nombre des traditions du moyen âge en Suède était celle qui attribuait à la noblesse la possession de la judicature, et quoique la *Loi du pays* reconnût

[1] Le roi Gustave-Adolphe ne fit rien sans consulter le sénat : *ideo amatus venerabilis*; il le fut plutôt parce qu'on ne lui attribuait pas exclusivement des malheurs auxquels la nécessité avait la plus grande part. (Oxenstjerna au sénat, en 1642. —Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Voyez l'instruction de 1630. Le collége d'amirauté (*Amiralitets collegium*), à partir de 1619.

[3] Le réglement de la chancellerie est de 1620. André Beurreus était antiquaire du royaume. Son instruction est du 20 mai 1629.

[4] Autrefois les chanceliers du royaume avaient les actes chez eux; Charles IX se les fit remettre et les plaça au château de Nyköping. En 1613, le premier chef des archives était Jean Messénius. Elles reçurent une organisation plus complète sous le règne de Christine.

[5] Le réglement touchant la perception des rentes de la couronne est du 24 juillet 1624.

[6] La première instruction aux préfets est du 8 janvier 1635.

[1] Voyez les éloges sur Gustave-Adolphe.

« que, dans son royaume, le roi avait sur les juges le pouvoir suprême de Dieu, » ce pouvoir n'était pas garanti dans l'exécution, comme on le voit par le droit inscrit dans les priviléges de la noblesse, de posséder des fonctions judiciaires. Les revenus qu'on en tirait furent regardés comme une sorte de dotation, de façon qu'ils furent même quelquefois attribués à des femmes. Dans les observations sur la *procédure*, de Gustave-Adolphe, on regardait comme peu prudent de confier à un seul tribunal le pouvoir des anciens *räfst* ou *rättare ting*; mais ceux-ci n'existaient plus depuis longtemps, et l'une des causes qui les firent abolir fut sans doute la trop grande influence que les grands exerçaient sur les tings de province. De là ces envahissemens, en apparence irréguliers, de Gustave Wasa et de ses deux fils dans la marche de la justice. C'était un moindre mal substitué à un plus grand, une simple tentative de faire prévaloir le pouvoir royal jusqu'à ce que Gustave-Adolphe pût l'affermir légalement[1]. D'après les premiers statuts, la cour supérieure devait prononcer l'arrêt royal; il y eut même des cas où elle condamna à des amendes ceux qui osèrent se plaindre au roi[2]. Cette coutume se modifia et il fut permis aux parties intéressées de réclamer la révision du roi; mais toutes les affaires capitales ou de crime de lèse-majesté devaient être instruites par la cour supérieure *ad referendum* et soumises à la décision du roi.

Nous avons eu occasion de parcourir plusieurs de ces causes portées en référé au roi; elles nous offrent des choses remarquables. Le roi faisait punir de mort celui qui avait commis un meurtre avec préméditation, et si le plaignant avait reçu une amende en dédommagement, il était tenu de la restituer. Dans des cas moins graves il faisait grâce, à moins que le plaignant ne persistât à demander la mort de l'accusé : quant aux amendes, ils pouvaient se mettre d'accord. Pour ce qui concerne l'adultère, le roi déclara qu'on devait lui appliquer la peine prononcée par la bible suivant la coutume usitée dans le royaume, mais qu'il appartenait au roi, et en son absence au tribunal royal, de faire grâce[1]. La cour suprême a quelquefois ordonné l'application de la question. Dans un cas de meurtre où il s'élevait des doutes, le roi ordonna que l'accusé fût d'abord exhorté par les prêtres à avouer son crime et qu'on l'épouvantât ensuite par la crainte de la torture, qu'on ne devait cependant pas employer. On condamna aussi à des travaux forcés sur les galères. Le roi fit grâce à quatre voleurs des districts de mines; mais ils devaient être exilés en Livonie pour servir la noblesse en qualité de serfs[2]. L'amour du roi pour la justice se formule souvent en langage *de sultan.* Dans un protocole de la cour de Svéa, en date du 5 novembre, on lit : « Qu'elle ne devait pas prononcer dans l'intérêt des parties, mais suivre strictement la justice; que si quelque juge prononçait une sentence dictée par l'intention de plaire au roi, sa majesté le traiterait de sorte que personne ne serait tenté de l'imiter, c'est-à-dire qu'elle le ferait écorcher, qu'elle pendrait sa peau à la porte du tribunal et clouerait ses oreilles à un poteau[3]. » Malgré les innovations qu'il avait faites, le roi ne laissait pas de conserver une grande influence sur l'administration de la justice, car les paysans ne pouvaient se défaire de la coutume de s'adresser directement au roi, qui souvent prononçait suivant sa première inspiration ou décidait que l'affaire serait examinée, ou faisait entendre des conseils, des exhortations, des menaces. Celui qui redoutait quelque acte de violence recevait du roi une lettre de protection. Un créancier était-il éconduit par son débiteur, le roi, par une lettre, engageait ce dernier à rembourser, etc., et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le nouveau tribunal n'hésitait pas à donner des lettres ou des conseils semblables. Le procureur de la cour supérieure fut appelé *riksfiskal*[4].

[1] Tant qu'il exista des duchés, c'est-à-dire jusqu'à 1622, il y eut aussi des cours supérieures; elles n'étaient cependant que temporaires. On appelait du jugement de ces cours à la cour supérieure royale, de sorte que les habitans des duchés avaient un tribunal de plus. Il en était de même dans les comtés et les baronnies : on appelait du comte ou du baron à la cour royale.

[2] Voyez Hallenberg, t. 3, p. 271.

[1] Des soldats qui avaient abandonné leurs femmes pour vivre avec d'autres furent condamnés à mort par le roi.

[2] Voyez les manuscrits de Palmskold.

[3] Voyez les manuscrits de Nordin.

[4] Il était accusateur public. Dans des siècles antérieurs, ce fonctionnaire était appelé *huissier à verge* (*riks profoss*). C'était le chancelier de justice de nos jours (procureur général).

La cour supérieure établit l'usage de présenter par écrit l'accusation et la défense. On chercha cependant à faire revivre l'ancienne coutume qui rendait l'administration de la justice indépendante des avocats. Axel Oxenstjerna disait encore qu'il fallait supprimer les procureurs « parce qu'ils corrompaient la justice. » Une loi explicite était donc un besoin pressant de l'époque. L'ancienne *Loi du pays* avait été imprimée par les ordres de Charles IX ; Gustave-Adolphe fit publier aussi la *Loi des villes* en 1618 [1]. Les guerres, qui rendirent souvent son absence nécessaire, interrompirent plus d'une fois la surveillance qu'il exerçait sur la justice. Le sénat devint de fait tribunal suprême, comme il l'avait été avant l'installation de la cour supérieure. Nous avons lieu de nous étonner, au surplus, quand nous voyons le petit nombre de procès de ces temps si agités de troubles, si exposés à la force brutale. L'ordonnance portant que les tribunaux de première instance étaient tenus d'envoyer leurs registres d'inscriptions de jugemens à la nouvelle cour occasionna beaucoup d'embarras lorsqu'il arriva que pendant le cours de toute une année il n'y eut pas de procès. Ce fait jette une grande lumière sur l'état des mœurs et nous indique l'existence d'un principe vital en Suède, lequel soutint le pays au milieu de tant d'efforts, de malheurs et de troubles. Cette force était dans les mœurs, et sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, le règne de Gustave forme réellement une époque transitoire entre le moyen âge de Suède et les temps modernes. L'ancienne vengeance du sang disparaît devant la loi; mais tous les liens de famille sont encore dans leur fraîcheur naturelle, et privés de leur extravagante violence, ils ne produisent que des effets bienfaisans. Personne n'est seul; chacun a une maison, une famille, un secours sur lequel il s'appuie. On a beaucoup souffert; mais le malheur partagé était plus léger : la Suède se montrait *comme un seul homme*. Ainsi à la mort du roi, la situation du pays n'était pas telle qu'on aurait dû le craindre après tant d'années de guerres. D'Ogier, qui, de compagnie avec l'ambassadeur français le comte d'Avaux, visita la Suède dans l'hiver de 1634, dit dans son journal qu'il ne se souvient pas d'avoir vu dans son voyage des personnes nues ou avec des habits déchirés. Des jeunes gens et des paysans entouraient gaîment les traîneaux, et quoiqu'il voyageât sans payer les frais, les paysans n'en donnaient pas leurs chevaux de moins bonne grâce, sans doute parce qu'ils n'étaient pas surchargés d'impôts. Dans un voyage pour le Kopparberget, il vit en Dalécarlie les paysans réunis devant une église ; saisi d'étonnement, il laisse échapper ces paroles : « Ce peuple n'est pas affamé et ne porte pas de vêtemens déchirés comme chez nous [1]. » Ce peuple était cependant formé d'hommes qui étaient souvent obligés de mêler de l'écorce avec de la farine pour faire leur pain, et ils ne se trouvaient pas malheureux. Le pressentiment d'une grande gloire, d'un grand avenir animait le courage de tous.

Rien ne révèle dans Gustave cette confiance en l'avenir comme ses institutions immortelles pour l'instruction publique. Nous allons traiter cette matière dans ses rapports avec l'Église. L'autorité des évêques s'était accrue ; ils voulaient nommer à toutes les paroisses, même à celles où le roi exerçait ce droit. Ils furent accusés d'ordonner pour de l'argent plus de prêtres qu'il n'en fallait [2]. Suivant une décision de Charles IX, lorsque l'évêque voulait placer un curé dans une paroisse vacante, il fallait que les paroissiens consentissent d'abord à recevoir celui qui leur était proposé comme confesseur et curé, et cette épreuve devait encore être confirmée par la sanction du roi. Personne ne pouvait recevoir les ordres sans s'être muni du consentement du roi et avoir été prévenu qu'on avait besoin de lui. Lorsque Gustave-Adolphe monta sur le trône, les évêques avaient obtenu le retrait de

[1] La plus ancienne *Loi des villes* de Suède était celle de Bjarköa-Ratten. Magnus Ériksson en fit publier une plus explicite ; elle portait le même titre, comme on peut le voir par une lettre du roi Albrekt imprimée chez Björner : *De Stockholmiæ antiquæ situ nomine et legibus*. Elle est adressée aux habitans d'Ulfsby en Finlande : *Ut jure civili, dicto Byarkölagh, seu libro legum per carissimum in Christo avunculum nostrum, Dominum magnum, Dei gratia, Sueciæ et Norvegiæ regem, pro utilitate civitatum et villarum forensium in regno nostro Sueciæ nuper edito — uterentur. — Dat. apud castrum Aboense, A. D. MCCCLXV feria sexta post fest. beatæ Agathæ virginis.*

[1] « *Plebs illa rusticana neque lacera neque jejuna est, ut apud nos. An ergo est elementiore et beatiore situ Sueciæ, quam nostra Gallia.* » (Ogeri, *Éphémérides*, Paris, 1656, p. 156, 195.)

[2] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 199.)

cette ordonnance; à son couronnement, le roi promit en termes généraux de défendre les *droits de l'Église*, et lorsque la noblesse et les députés de l'armée lui en demandèrent l'explication, il répondit que son devoir et la discipline du clergé (*kysko-ordningen*) l'obligeaient à soutenir les églises et les écoles, pour la gloire de Dieu et l'utilité de la communauté. Voyant tout en grand, il voulait aussi ramener à l'unité les institutions de l'Église; mais il rencontra des obstacles lorsqu'il s'agit de déterminer les rapports ou plutôt la ligne de démarcation qui devait exister entre elle et le gouvernement temporel, rapports qui n'avaient pas encore été fixés. Ce qu'il y a de plus instructif, ce sont les actes touchant le *consistoire général* qu'il avait proposé [1]. Suivant la première instruction de 1623, ce consistoire devait être formé de six ecclésiastiques et d'un nombre égal de laïques. Les premiers étaient l'archevêque, les évêques de Strengnäs et de Vesterås, le prédicateur de la cour du roi, le premier professeur de théologie d'Upsala et le primat de Stockholm; les derniers étaient le drots du royaume, deux sénateurs et trois membres de la cour supérieure. Ce consistoire devait se rassembler une fois par an, à jour fixe, dans la capitale. Le drots et l'archevêque avaient la présidence en alternant par semaine. Il devait juger toutes les plaintes portées contre les chapitres et autres ecclésiastiques, sur l'appel interjeté devant le roi, lorsque les parties demandaient à être entendues. Le même consistoire devait reviser le réglement de l'Église, et lorsque ce réglement aurait reçu l'approbation du roi, veiller à son observation et en même temps avoir l'inspection de tous les clercs du royaume, des académies et des écoles, des hôpitaux et des établissemens d'enfans. Parmi les changemens à opérer était celui du mode de nomination des curés; il s'élevait souvent des disputes entre les évêques et les paroisses à ce sujet. Les paroisses se plaignaient de ce qu'on leur imposait contre leur volonté des prêtres. Les deux parties cherchaient fréquemment à obtenir, chacune de son côté, par de faux exposés, des lettres du roi [2]. Pour arrêter cet abus, le plaignant devait citer son adversaire devant le consistoire, qui devait connaître de l'affaire. On ordonna de faire l'inventaire de tous les *beneffices*, qui sont appelés *royaux*, et sur lesquels le roi a un *speciale jus patronatus*. Le consistoire général devait désigner tous les ans quelques-uns de ses membres pour visiter les écoles et procéder avec les évêques du diocèse à un *examen public;* il devait aussi maintenir l'orthodoxie et avoir droit d'inspection et de censure sur les imprimeurs et les libraires. Le clergé communiqua ses observations à la diète de 1624 au sujet de cette proposition du roi. Il dit dans cette pièce, « qu'il voit avec plaisir la formation d'un pareil consistoire; qu'il désirerait seulement que ce dernier restât un *consistoire ecclésiastique*, afin que le jugement de l'Église fût conforme à celui du pouvoir temporel. » L'état de la question était de savoir à qui Dieu avait remis le gouvernement de son Église. Quoique ce fût le devoir de tous et surtout du gouvernement d'y veiller, Dieu avait confié cette charge en particulier aux prêtres, qui, lorsque quelque inquiétude s'était manifestée dans la cité de Dieu, y avaient mis ordre par des conciles et des synodes, suivant la nature des questions; et quoique quelques assemblées de ce genre eussent été convoquées par des empereurs et des rois, ces souverains avaient cependant laissé la décision des affaires aux évêques et aux prêtres, et s'étaient contentés d'exécuter ce que ceux-ci avaient résolu. Celui qui connaît le concile d'Upsala en 1593, où la majorité des évêques et des prêtres n'avaient à s'occuper que des moyens de faire oublier leur versatilité, pendant que la minorité des maîtres d'écoles et les états temporels avec le duc Charles affermirent l'œuvre de la réforme, celui-là, disons-nous, ne doit pas s'attendre à voir citer cette entrevue parmi les exemples du droit exclusif des prêtres dans la communauté.

Le roi, qui se dit le *defensor ecclesiæ* et chargé comme tel de veiller à la communauté de Dieu, présenta deux nouveaux projets pour la même affaire à la diète de 1625. Suivant le premier, le consistoire général ne devait être composé que de prêtres et de quelques individus nommés par le roi, lesquels assisteraient aux délibérations sans y participer par leur vote; dans le second, il n'est pas question de ces personnes : seulement sa majesté se réserve de désigner quelques théologiens savans pour

[1] Voyez les manuscrits de Nordin.

[2] Comme la noblesse possédait beaucoup de *jus patronatus*, cela engendra souvent des disputes avec les évêques.

s'aider de leurs conseils. Ce nouveau collège devait compter trois prédicateurs du roi, un *professeur de théologie* d'Upsala et le *primat de Stockholm*, parce que les évêques ne pouvaient s'absenter de leur diocèse. Mais les évêques étaient aussi peu disposés à se soumettre à l'autorité des prêtres, leurs inférieurs, que ceux-ci l'étaient généralement à reconnaître les laïques pour juges. Ce projet échoua donc, au grand déplaisir du roi[1]; mais il devint une affaire de parti entre le clergé et la noblesse lorsque, plus tard, il fut remis sur le tapis, pendant la minorité de Christine.

La discorde régnait toujours entre les professeurs de l'université d'Upsala, surtout entre Messénius et Jean Rudbeck et leurs partisans parmi les étudians, même pendant les premières années du règne du roi; elle fit naître des scènes si scandaleuses que le roi écrivit aux professeurs en leur reprochant de négliger les études pour donner carrière à leur ambition personnelle, à leurs haines privées et à leurs jalousies. Messénius et Rudbeck, tous deux également habiles et savans, furent éloignés[2]; mais on leur confia des fonctions honorables et importantes[3]. Le roi répandit ses libéralités sur l'université. En 1620, il consulta les évêques sur le meilleur moyen à employer pour propager les lumières dans le royaume. L'académie et les écoles étaient mal organisées; il en sortait peu de jeunes gens capables pour l'Église et les emplois publics. Les employés de la magistrature dans les villes étaient si ignorans qu'ils ne savaient pas signer leur nom. La grande pauvreté des étudians était pour eux un obstacle presque insurmontable, et les vacances trop longues retardaient les études. Les professeurs étaient des prêtres : ainsi l'instruction religieuse était assez bonne; mais ne comprenant rien au gouvernement ni à la vie publique, ils ne pouvaient enseigner aux autres ce qu'ils ignoraient. Les circonstances étaient donc pressantes, et la cour manquait plutôt d'hommes habiles, et l'armée, d'officiers capables que d'argent. Les évêques devaient donner leur avis sur le nombre d'écoles et de gymnases qu'il était urgent d'établir, sur les sciences qui devaient y être enseignées et sur le moyen d'avoir de bons professeurs. Comme les hommes savans étaient rares, c'était aux évêques à décider s'il fallait en faire venir de l'étranger. Enfin le roi demandait leur opinion sur les hôpitaux, d'autant plus que la maladie dangereuse qu'on appelait lèpre commençait à étendre ses ravages sur les côtes de la mer, surtout en Finlande. Ce que la couronne donnait aux hôpitaux était volé, et les malades ne recevaient aucuns soins.

La réponse des évêques accusait peu de connaissances; mais le roi mit lui-même la main à l'œuvre, et c'est à sa munificence que l'université d'Upsala doit son existence. Par une dotation du 31 août 1625, Gustave-Adolphe donna trois cent cinquante hemmans de la famille de Gustave Wasa à l'académie, déclarant que, comme ils lui appartenaient, ils les donnait à l'université en propriété perpétuelle et absolue. Outre cette dotation, le roi affecta à l'université la dîme de plusieurs paroisses du Vestmanland et de la Helsingie; il donna en supplément d'appointemens des prébendes aux professeurs de théologie et un hemman à chacun des autres professeurs. Trois mille deux cent cinquante *dalers* furent annuellement destinés à loger des étudians et deux mille cinq cent *dalers* à fonder des bourses. Le roi fit don de son imprimerie particulière à l'université, et sa bibliothèque servit de noyau à celle de cette corporation. Il fit construire la maison de l'université, agrandie plus tard par Charles XI, et qui est encore appelée *Académia Gustaviana.* Gustave-Adolphe fut aussi le fondateur des gymnases, car quoiqu'il y eût depuis longtemps des établissemens de ce genre, dont les maîtres, appelés lecteurs, étaient entretenus avec les dîmes de l'Église, le roi les convertit en institutions avec plusieurs professeurs et des revenus plus considérables. Le premier gymnase de Suède fut fondé à Vesterås en 1620, et agrandi en 1623 et en 1627; le second fut créé à Strengnäs en 1626; le troisième à Linköping en 1628, et la même année on en établit un à Åbo dans la Finlande : elle en avait un à Wiborg depuis 1618.

Ce fut au milieu des embarras de la guerre que ce grand roi s'occupa de la fondation des établissemens d'instruction publique en Suède.

[1] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[2] Hallenberg, t. 2, p. 766.

[3] Messénius fut nommé historiographe du royaume, et Rudbeck devint évêque de Vesterås. Le premier était soupçonné d'être catholique de cœur et en relation avec Sigismond, roi de Pologne : il termina ses jours en prison.

Cette circonstance confirme l'observation qui a été faite, qu'il ne prenait les armes que pour les progrès de la civilisation : c'était donc ce noble intérêt qui le faisait agir là où d'autres auraient fait la guerre pour la guerre elle-même; et dans quel temps! Il n'y a pas d'espérance plus noble et plus élevée que celle que Gustave-Adolphe a déposée pour l'avenir de la Suède dans ce qu'il a fondé. Il n'a pas moins fait pour la politique que pour les sciences; car si la Suède a vu tant de fois depuis, des hommes sortis des chaumières s'élever aux plus hautes fonctions de l'État, c'est encore à Gustave-Adolphe qu'elle le doit.

L'exemple du roi donna l'impulsion aux grands. Deux ans avant que Gustave eût doté l'université de ses biens héréditaires, le sénateur Jean Skytte, qui fut le premier chancelier de l'université d'Upsala (dont les privilèges furent confirmés en 1626), avait fondé une nouvelle chaire d'économie politique et d'éloquence qui a conservé son nom. L'amiral du royaume Charles Carlsson Gyllenhjelm fonda des écoles ou des bourses pour les étudians. A la maison des nobles, on avait joint un *collegium illustre* pour les jeunes gens de famille; il fut fermé dans la peste de 1629. Malgré les maladies contagieuses qui ravageaient le pays, on manquait de médecins : il ne paraît pas qu'on en ait ressenti le besoin. Mönnickhof, officier étranger au service de Suède et qui fut tué au siége d'Augdow, en 1614, avait coutume de dire que la Suède avait trois choses précieuses, un roi, une religion et un médecin, ce qui était un signe de santé [1].

CHAPITRE XVI.

GUERRES AVEC LE DANEMARK, LA RUSSIE ET LA POLOGNE.

Il est difficile à une génération nouvelle de se figurer l'état de la Suède lorsqu'elle était exclue d'Öresund et de presque toute la mer du Nord, et que le Bleking, la Scanie, le Halland et le Bohuslän ne lui appartenaient pas encore. Cette époque comprend des siècles entiers de ténèbres, de faiblesse et de barbarie, pendant lesquels les Suédois, d'abord sans communication avec le reste de l'Europe, dirigèrent ensuite leurs conquêtes vers l'est. Leurs forces s'étant accrues, ces limites, après Gustave Wasa, leur parurent trop étroites. Gustave-Adolphe les franchit, et si l'on a égard aux circonstances, on voit que ce fut un coup presque désespéré. Le héros qui finit par dicter des lois à l'Europe commença par se défendre corps à corps contre un puissant ennemi au centre du pays; il fut obligé de recouvrer les clés de son royaume par la prise de Kalmar et d'Elfsborg, et, pour sauver sa couronne, de conclure une paix désavantageuse, comme il le disait lui-même [1].

L'avantage qu'a la Suède de n'avoir jamais été soumise par les armées étrangères a donné lieu à une formule qui se reproduit constamment dans l'éloquence suédoise moderne. Nos ancêtres qui ont combattu pour la liberté n'auraient pas employé une telle métaphore : « Tant que le Danemark) comme ils avaient coutume de le dire eux-mêmes) pouvait *mordre à son gré la Suède au talon*, celle-ci resta faible. » Plus tard on s'étonna de n'avoir pas commencé par se débarrasser de l'ennemi le plus proche; on a même reproché à Gustave-Adolphe et aux grands hommes qui l'entouraient d'avoir laissé de côté la Scanie, le Halland et le Bleking pour porter leurs conquêtes au delà de la Baltique : sagesse heureuse, qui, placée en dehors des événemens, les juge et les dirige à son gré.

Gustave-Adolphe fit la paix avec le Danemark, non comme il *voulut*, mais comme il *put*. Il obéit moins à sa volonté qu'à la nécessité en combattant la Russie et la Pologne; et lorsque plus tard il traversa la Baltique pour descendre en Allemagne, il s'agissait de sauver sa couronne et le protestantisme, dont l'existence était mise en *péril*; mais croirait-on qu'il eût oublié ce que son temps avait plus que nous des motifs pour se rappeler. On ne sait ou l'on ne se souvient pas qu'il fut plus d'une fois question en Suède d'un changement de système de la guerre d'Allemagne contre le Danemark; que Gustave-Adolphe en avait conçu le dessein, qu'Oxenstjerna l'exécuta, et que ce que Charles-Gustave entreprit et mena à fin n'était que la suite du plan qu'il avait hérité de ces deux grands hommes. A-t-on oublié ce que c'est que de *tourner* son en-

[1] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[1] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

nemi? Ne sait-on pas que ce fut du côté de l'Allemagne, dans le Jutland et à Seland, que l'on conquit la Scanie, le Halland et le Bleking? Nous n'avons jamais fait de conquêtes autrement aux dépens du Danemark. Ainsi la Suède s'arrondissait pour prendre ses limites naturelles, après avoir jeté ses avant-postes au delà de la Baltique, en occupant les côtes de l'Allemagne; c'est ce que la politique du siècle de Gustave-Adolphe appelait *élever un bastion* pour la couronne de Suède [1].

Tout le Småland montagneux était jadis un pays limitrophe entre la Suède et le Danemark, et, comme les provinces frontières de cette époque, exposé à toutes sortes de brigandages : des assassins, des infracteurs de la paix, des contrebandiers passaient journellement d'un royaume dans l'autre. La défense sans cesse renouvelée de l'exportation des marchandises était continuellement violée. Les provinces contiguës étaient toujours en querelle pendant la paix et se réconciliaient lorsque la guerre éclatait. Les paroisses frontières formaient souvent entre elles une union qu'elles appelaient la *paix des paysans* (*bondefred*). Les Smålandais et les Dalécarliens étaient renommés comme les plus turbulens des Suédois [2]. Le soulèvement redoutable de Dacke, sous le règne de Gustave Wasa dans le Småland, avait poussé des racines des deux côtés de la frontière, et Gustave-Adolphe craignait de le voir se reproduire. La guerre qu'on nomma *guerre des chenapans* (*snapphane-kriget*) avait pris naissance dans ces contrées. Les mœurs sauvages et l'insolence hostile des habitans de la Scanie et du Bleking, qui se perpétuèrent longtemps après la réunion de ces pays à la Suède, avaient leur origine dans cette position. Kalmar était alors au pouvoir du Danemark et le Småland était ouvert à l'ennemi. D'un autre côté, le Halland danois et le Bohuslän norvégien enveloppaient presque entièrement à l'est la Vestrogothie suédoise. Cette province, si richement dotée par la nature, était séparée du reste du royaume, au nord par les possessions du duc Charles-Philippe, à l'est par celles du duc Jean, qui étaient l'un et l'autre pour la Vestrogothie des voisins déplaisans, car la reine douairière, gouvernant pour son fils cadet, pensait trop à ses propres intérêts, et l'administration du duc Jean offrait l'exemple d'une mauvaise économie. La Vestrogothie ne touchait à la mer que par l'embouchure du fleuve de Götha : là Charles IX avait fondé Gothenbourg « *clou planté dans les yeux du Danois* [1] », selon l'expression des Suédois à cette époque. La cité naissante fut entièrement détruite par les Danois pendant la guerre, et tous les efforts de Christian IV, lorsque Kalmar fut tombée en son pouvoir, tendirent à s'emparer des citadelles d'Elfsborg et de Gullberg, qui défendaient l'embouchure du fleuve de Götha du côté de la Suède.

Le jeune Gustave-Adolphe se hâta de clore sa première diète pour ouvrir la campagne, après avoir cependant offert la paix et renoncé au titre de roi des Lapons, qui était une des causes de la guerre. Le héraut porteur des propositions de paix fut repoussé à la frontière par les Danois. Plus tard, dans une négociation ouverte au sujet de l'échange des prisonniers, Gustave-Adolphe ne reçut que le titre de duc. Au milieu de l'hiver de 1612, les Danois commencèrent leurs opérations; ils firent une sortie de Kalmar au mois de janvier, dévastèrent une grande partie du Småland, et incendièrent la ville de Vexiö et le château de Kronoberg. Iönköping fut menacée. Christian lui-même, de la citadelle norvégienne de Bohus, sur le fleuve de Götha, tenta pendant la nuit d'enlever, par un coup de main, le fort de Gullberg : il donna cinq fois l'assaut, et cinq fois il fut repoussé vaillamment par le gouverneur Mårten Krakow, qui, blessé, confia la défense de la place à sa femme, Emmerentia Pauli [2], non moins courageuse que lui. Le roi se retira avec beaucoup de perte. Les Danois s'étant emparés de Nylödöse, passèrent tous les hommes au fil de l'épée; alors toute la Vestrogothie fut dévastée : l'ancienne Lödöse, Skara et plus de trois mille maisons de paysans furent livrées aux flammes [3]. Dans le même temps, une partie de l'armée

[1] « La Poméranie et les côtes sont comme un bastion pour la Suède. Leur possession nous met à couvert du côté de l'empire. Ce fut pour cela principalement que Gustave-Adolphe entama la guerre. Le respect que témoigne la Pologne lui est inspiré par la Poméranie. » (Axel Oxenstjerna au sénat en 1644.— Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] « Les Smålandais et les Dalécarliens sont des peuples pétulans. » Paroles du drots Pierre Brahe au sénat en 1645. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[1] « *Juten en nagel i ögat.* »

[2] Les femmes des soldats prirent part à la défense du château.

[3] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 303.

suédoise sous les ordres du duc Jean et du maréchal Krus était occupée à ravager le Halland. Dix-huit paroisses furent victimes de la fureur des soldats, et le roi de Danemark éprouva un grand échec en battant en retraite, non loin de Falkenberg [1]. Il courut le danger d'être pris; mais il fut sauvé par la générosité de Christian Barnekou, qui lui sacrifia sa vie. Encore aujourd'hui, les paysans nomment les taches répandues sur une grande pierre érigée à l'endroit où il succomba, *le sang de Christian Barnekou*. Gustave-Adolphe, avec une autre partie des forces suédoises, avait quitté les fortifications de Ryssby, près de Kalmar, et s'était dirigé vers la Scanie pour attirer l'attention de l'ennemi sur ses propres provinces. En faisant sa retraite, Gustave-Adolphe, qui avait envoyé une grande partie de ses troupes en avant, fut attaqué à l'improviste, non loin de la frontière occidentale du district Westra Göinge, par les Danois, qui revenaient d'une expédition dans le Småland. Le combat se livra sur les glaces du lac de Widsjö dans la soirée du 11 février. Il périt beaucoup de monde par le fer ou dans les eaux. Le roi tomba sous la glace avec son cheval; mais il fut sauvé par le jeune Pierre Baner et par un cavalier courageux du régiment d'Upland, nommé Thomas Larsson, qui reçut en récompense le hemman d'Igelstad, dans la paroisse de Romfertuna, que ses descendans possèdent encore aujourd'hui. Le bruit courut en Suède et au delà des frontières que Gustave-Adolphe avait succombé. Cette guerre eut des chances diverses et fut signalée par des actes réciproques de cruauté, car des deux côtés l'acharnement était égal. Les champs du Småland restèrent sans culture; on ne trouvait plus de chevaux, à peine pouvait-on s'en procurer pour les courriers chargés des dépêches les plus importantes du roi. Une levée en masse pour la défense du pays fut effectuée dans tout le Småland et dans une partie de la Vestrogothie. On fit des préparatifs pour la campagne qui devait s'ouvrir dans l'été, le Danemark avec toutes ses forces, la Suède avec une partie seulement, car elle avait à combattre la Russie et la Pologne. Les Danois parurent les premiers sur le théâtre de la guerre. Leurs troupes, la plupart mercenaires, quittèrent leurs quartiers d'hiver au mois d'avril, et après avoir été passées en revue à Helsingborg, elles furent divisées en deux corps: le plus nombreux, sous les ordres de Christian lui-même, devait envahir la Vestrogothie, tandis que l'autre, sous le maréchal Gerdt Rantzou, tenterait d'occuper le Småland, l'Öland et l'Ostrogothie. Une partie de la flotte danoise, si bien équipée « que l'Océan, dit le Français Peleus, l'aurait admirée s'il avait eu des yeux, » fit voile pour Kalmar pendant que l'autre partie bloquait la citadelle d'Elfsborg, dont Christian en personne entreprit le siége, les premiers jours de mai, avant que Sternsköld, qui avait reçu des ordres de Gustave-Adolphe, eût pu renforcer la garnison, qui n'était que de quatre à cinq cents hommes commandés par Stråle. Cette importante citadelle capitula le 24 mai, après un siége de dix-neuf jours. Quarante canons, beaucoup de munitions et six vaisseaux de guerre tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Le 1er juin, Gullberg, dont la garnison se composait presque exclusivement d'étrangers, se rendit sans résistance. Les ennemis y trouvèrent quatre-vingts canons, cinq cents fusils et des provisions pour une armée entière. A la même époque, les soldats écossais et irlandais pillèrent et chassèrent de leurs maisons les habitans de Lidköping, qu'ils devaient défendre, et à l'approche de l'ennemi ils prirent la fuite: car le roi Christian avançait dans la Vestrogothie à la tête de trente-deux compagnies à pied et de onze à cheval. Gustave-Adolphe ne pouvait mettre en campagne que onze compagnies à pied et huit à cheval [1]; aussi évita-t-il le combat jusqu'à ce que, appuyé des forces de l'Ostrogothie, conduites par le duc Jean, il pût l'offrir à son tour [2]. Christian, dont les troupes avaient beaucoup souffert de la faim et des maladies, se retira à Gullberg, et laissa par là à Gustave-Adolphe la faculté de se porter sur Rantzou. Celui-ci de son côté avait commencé les hostilités en s'emparant du fort de Ryssby, qu'il détruisit, et de

[1] A près de trois milles de Falkenberg, dans une vallée presque entourée de montagnes. Le traducteur l'a vue.

[1] Les compagnies n'étaient pas égales en nombre. Peleus évalue leur effectif à six ou sept cents hommes. D'après ce calcul, les forces réunies du Danemark étaient de vingt-cinq mille hommes et celles de la Suède de onze mille. Jahn (*Histoire de la guerre de Kalmar*) porte à 22,500 hommes les forces de Christian contre la Suède; elles montaient même à quarante mille, en y comprenant l'armée de Rantzou.

[2] Voyez Hallenberg, t. 2, p. 240.

l'île d'Öland. Pendant l'hiver, les Danois avaient déjà fait de vaines tentatives pour occuper cette île. La citadelle de Borgholm se rendit : tout fut mis à feu et à sang dans l'île. Les prêtres furent envoyés prisonniers en Danemark, parce qu'ils avaient excité le peuple à la défense. Rantzou, de retour d'Öland, suivit la côte; mais après avoir passé la rivière d'Em, il se dirigea vers l'intérieur et chassa d'Högsby les derniers débris des troupes suédoises qui avaient occupé le fort de Ryssby. De là il marcha sur Wimmerby, que les habitans avaient abandonnée. Il se mit en marche de nouveau pour les rives de la Baltique, brûla la ville de Westerwik et porta la dévastation jusqu'à Söderköping, qui subit le même sort. Alors le désordre qui se mit dans son armée, le manque de vivres et la mutinerie des soldats allemands l'obligèrent de se retirer en toute hâte. Gustave, quoique n'étant pas arrivé à temps pour lui couper la retraite à Kalmar, lui causa cependant de grands dommages. Ce fut pendant cette marche fatigante [1] qu'il apprit que Christian se portait de nouveau sur Iönköping. Cette ville était la position la plus importante du sud de la Suède, depuis qu'Elfsborg et Kalmar étaient au pouvoir des Danois : « C'était la clé du pays inférieur; » aussi travaillait-on sans relâche à la fortifier. Gustave craignait que les deux corps ennemis ne fissent leur jonction dans cet endroit; il paraît que c'était en effet le plan de la campagne. Combien le jeune roi ne surpassait-il pas ses généraux dans l'art de la guerre! Les deux commandans du château de Iönköping, Jöran Månsson Stjerna et Sten Claesson Bölja, lui proposèrent de miner la citadelle et de se retirer avec les troupes qu'elle renfermait. En général, il fut mal servi dans cette guerre, et au commencement du siècle de Gustave-Adolphe, si fécond en grands guerriers, on voit qu'il manquait de chefs expérimentés [2]. Huit nobles seulement accompagnèrent le roi à Iönköping. Le secrétaire du duc Jean écrivait : « Dieu nous vienne en aide, car personne ici ne veut obéir, ce qui fait que les affaires vont mal [3]. »

Dans ce danger pressant, le dernier qui menaça la Suède du côté du Danemark, ce fut Gustave-Adolphe en personne, aidé par les paysans suédois, qui sauva le pays. Ceux-ci (à l'exception de quelques paroisses de la Vestrogothie et du Dalsland qui se soumirent à l'ennemi) montrèrent le plus grand zèle pour la défense de la patrie. Ils aimaient mieux brûler leurs maisons que de les abandonner au pillage des troupes danoises. Ils se retiraient dans les forêts, dont ils abattaient les arbres; quand l'occasion se présentait, ils tombaient sur les bandes ennnemies, qui parcouraient isolément la campagne, dans l'espoir du pillage, et leur faisaient éprouver des pertes continuelles. Ils puisaient une nouvelle ardeur dans la présence du roi. La petite guerre anéantit les grands projets de Christian. Un autre obstacle entravait ces projets : les mercenaires étrangers avaient plus d'influence sur les chefs que ceux-ci n'en avaient sur leurs soldats. Rantzou avait rétrogradé à la première nouvelle de la retraite de Christian. Celui-ci quitta les environs de Iönköping lorsqu'il apprit le mouvement de son général, et revint par le plus court chemin dans le Halland, sur ses propres États.

Les événemens des frontières de la Norvège et la dernière tentative du roi de Danemark contre Stockholm ne sont que des circonstances accessoires dans cette guerre. Dès les premières hostilités, Gustave-Adolphe avait invité les Norvégiens à se réunir aux Suédois. Ils répondirent par une invasion dans le Dalsland et le Vermland. Douze cents Niederlandais et Écossais avaient été enrôlés pour le compte de la Suède; la majeure partie fut amenée d'Écosse par Mönnichhofen, officier d'origine niederlandaise. Ils tentèrent de débarquer à Trondheim; mais ayant été repoussés, ils descendirent à Störedalen, où ils ne trouvèrent point de résistance. Ils traversèrent la Norvège et firent des excursions dans le Jemtland et le Herjedal, deux provinces que les Suédois avaient occupées pendant la guerre; ensuite ces bandes prirent leurs quartiers à Stockholm et dans les villes maritimes. Une autre partie de ces mercenaires, commandés par le colonel Sinclair, débarqua à Romsdalen en Norvège; mais ils furent tous massacrés en route par les paysans norvégiens, dans un défilé, près du Guldbrandsdalen. La flotte suédoise commandée par l'amiral Göran Gyllenstjerna, n'avait rien fait de toute

[1] Le roi tomba malade à Iönköping.

[2] *Ibid.*, t. 2, p. 441.

[3] *Ibid.*, t. 2, p. 445. — Défaut de caractère national en Suède, suivant Axel Oxenstjerna, qui disait dans le sénat en 1636 : « *Ordinant, reordinant et tamen, sine ordine vivunt.* » (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

la campagne, au grand mécontentement du roi. Lorsque Christian, à son retour à Copenhague, s'embarqua sur sa flotte, forte de trente-six vaisseaux, et fit voile pour les îles de Stockholm, après avoir pris à bord à Kalmar les soldats de Rantzou, la flotte suédoise se retira sous le canon de Waxholm. La nouvelle s'en répandit dans tout le pays. Les Dalécarliens se levèrent en masse pour sauver la capitale. Gustave partit de Iönköping, marcha jour et nuit, arriva le 10 septembre à trois heures du matin, se mit à la tête de ses soldats, et, sans perdre une minute, se rendit à la tête des troupes de Mönnichhofen à Waxholm. Il espérait détruire dans ces passages étroits la flotte danoise, qui était retenue par des vents contraires; mais le même jour les vents avaient changé, et les Danois mirent à la voile avant l'arrivée du roi et de ses soldats.

Les parties belligérantes avaient besoin de la paix. Christian, qui était le plus fort en apparence, avait épuisé sinon les forces du Danemark, au moins les siennes; son pouvoir était très-limité. La noblesse danoise n'était pas disposée à continuer la guerre, parce que le roi, « dans son orgueil, pouvait détruire les libertés publiques. » Ce sont les expressions du sénat suédois à Gustave-Adolphe [1]. Une entrevue pour l'échange des prisonniers amena des négociations par l'entremise des Anglais. Axel Oxenstjerna et trois autres sénateurs étaient les plénipotentiaires de la Suède. Le 19 janvier 1613, après deux mois de négociations, la paix fut conclue avec le Danemark, dans la bourgade de Knäred, sur la rivière de Laga, dans le Halland. La Suède renonça à ses prétentions sur la citadelle de Sonnenborg, dans l'île d'Ösel, et à sa domination sur les Lapons des côtes, depuis Titisfjord jusqu'à Waranger en Norvége, et restitua le Jemtland et le Herjedal, dont elle s'était emparée pendant la guerre. Le Danemark lui rendit Kalmar et l'île d'Öland, et six ans après, la citadelle d'Elfsborg, contre une somme d'un million de thalers. En cas de non paiement, elle devenait la propriété perpétuelle du Danemark, ainsi que sept districts et les villes de Nylödöse, de Gemmal-Lödöse, et de Gothenbourg. C'était la seconde fois depuis quarante ans que la Suède rachetait des Danois Elfsborg, la seule ville qu'ils possédassent sur la mer du Nord; mais par le dernier traité, elle leur coûtait six fois plus cher que la première fois [1]. La possession de cette place était une question vitale pour la Suède; aussi le peuple, malgré la gravité des circonstances, s'imposa pour le rachat de cette citadelle la plus forte subvention qu'il eût jamais payée. Une des conditions de la paix était le libre passage par le Sund et le libre commerce entre les sujets des deux royaumes.

La Hollande avait aussi offert sa médiation; mais Christian la refusa, parce qu'il avait à se plaindre de cette république: elle ne voulait pas reconnaître la domination danoise dans le Sund, avait fait des remontrances contre les droits de douane et s'était rapprochée de la Suède. Les négociations entamées à ce sujet pendant la guerre se terminèrent en 1614 par une alliance de quinze années. La Suède accédait à l'alliance défensive conclue entre Lubeck et la Hollande pour protéger le commerce, avec réserve de la domination sur la Baltique. Ce fut depuis un des principes de sa politique.

Nous remarquerons qu'il est stipulé dans ce traité que les états généraux et la Suède s'enverraient mutuellement des ministres : cette coutume date de cette époque. L'année suivante, on vit arriver en Suède une ambassade niederlandaise. Les envoyés, dans le récit qu'ils font de l'audience du roi, disent qu'il se tenait debout, la tête découverte, vêtu en satin noir brodé, un manteau noir sur les épaules (il portait le deuil de son oncle le duc de Holstein). Un baldaquin était au-dessus de sa tête; les attributs de la royauté étaient posés sur une table de marbre dont les pieds étaient garnis d'argent. Le roi était svelte et bien fait; son visage ovale était blanc, ses cheveux blonds, sa barbe pointue et naissante : « Il montre, disaient-ils, du courage contre ses ennemis; mais il n'est pas vindicatif. Il unit la sagesse à la bonté du cœur; il est actif, éloquent et aimable envers tout le monde. On peut attendre de grandes choses de lui [2]. » La Hollande lui offrit, par ses envoyés, sa médiation pour terminer la guerre avec la Russie.

Les troubles et les dissensions relatifs à la succession, et qui précédèrent l'élévation de la maison de Romanow, conduisirent la Russie à

[1] Hallenberg, t. 2, p. 485.

[1] Dans la paix de Stettin, en 1570, Elfsborg fut rachetée au prix de 150,000 thalers.

[2] *Journal der Legatie ghedan* 1615 *ende* 1616. Gravenhagen, 1619, p. 123.

deux doigts de sa perte. Il fut un temps (c'était quand les Suédois possédaient Narva et Novogorod, et les Polonais Smolensk et Moscou) où un tzar déposé fut traîné à la suite de Sigismond, à l'entrée triomphale du vainqueur dans Varsovie [1], où un ambassadeur russe vint à Stockholm demander un prince suédois pour grand-duc : ce fut à la mort de Charles IX. Novogorod avait demandé à Jacques de La Gardie, Gustave-Adolphe ou Charles-Philippe pour souverain. A la nouvelle que le premier avait succédé à son père, les voix se reportèrent sur le second, et une grande partie de la Russie approuva ce choix en haine des Polonais. Gustave-Adolphe ne mit pas beaucoup d'empressement à procurer cette dignité à son frère; on voit qu'il recherchait l'occasion, après avoir conclu la paix avec le Danemark, de tirer parti pour la Suède de la vacance du trône de Russie. Le départ du jeune prince fut donc retardé, tant pour cela qu'à cause des craintes qui agitaient la reine douairière ; et lorsque enfin le jeune Charles-Philippe arriva à Wiborg, les premiers jours de juillet 1613, les Russes avaient déjà choisi pour tzar Michaël Romanow, âgé de seize ans. Après la déposition de quatre faux Démétrius, le trône était un poste si dangereux que Michaël voulut s'enfuir et que sa mère éclata en sanglots quand elle apprit son élection. Novogorod ne tint que par peur au choix d'un prince suédois ; on ne pouvait donc faire aucun fond sur cette manifestation.

A cette époque, on remarqua quelque refroidissement entre Gustave-Adolphe et le héros de la guerre de Russie, Jacques de La Gardie, qui, sans recevoir de secours de la Suède, excerçait presque un pouvoir suprême sur les pays conquis et était sur le point de donner un maître à la Russie, lorsqu'il vit s'évanouir ses espérances. La réserve avec laquelle Widekendi parle de ces divisions prouve qu'il s'agissait de la personne du roi. Il paraît que son mécontentement venait de ce que La Gardie, sans le consulter, avait fait porter sur Philippe une élection où il avait d'abord été question de lui-même. Si ce refroidissement eut lieu, il ne fut que momentané. Le roi, dans ses lettres à La Gardie, reconnaît avec sa franchise habituelle que la première opinion qu'il s'était faite de cette négociation importante n'avait de fondement que dans son ignorance et la précipitation de sa résolution. Il l'engage à consulter surtout l'intérêt de la Suède et les avantages qu'elle en peut tirer. Il ne compte pas beaucoup sur l'élection de Charles-Philippe et se défie des Russes : « Ils ont une haine enracinée contre toutes les nations étrangères et un orgueil grossier. » — « Aussitôt que nos troupes y seront rassemblées, dit-il dans une lettre aux plénipotentiaires, nous ne voulons plus être joués par eux comme nous l'avons été jusqu'ici ; mais il faut savoir si nous aurons la paix ou la guerre. » De La Gardie reçut l'ordre, si l'ennemi avait des forces supérieures, de quitter Novogorod et de chercher à se réunir au roi; mais auparavant il devait détruire la ville et le château : « Nous attachons plus d'importance à vous et à nos bons soldats qu'à la grande Novogorod, ajoute le roi [1]. » Il avait résolu, malgré les représentations réitérées de la reine douairière et du sénat, de marcher lui-même à la tête de ses troupes contre les Russes. Il se rendit de la Finlande à Narva, qu'il quitta pour assiéger Augdow. Cette citadelle, après deux assauts, capitula le 10 septembre 1614. Dix jours après ce fait d'armes, il écrivit à sa bien-aimée Ebba Brahe : « Je remercie Dieu surtout de m'avoir accordé *en votre faveur* de vaincre l'ennemi [2]. » Ebba Brahe, fille du comte Magnus Brahe, drots du royaume, fut l'objet de l'amour de Gustave-Adolphe dans sa jeunesse. Ce qui nous reste de leur correspondance [3] prouve incontestablement que le roi avait destiné Ebba à partager son trône [4].

[1] Wassily Schuiisky avec ses deux frères.

[1] Voyez Hallenberg, t. 3, p. 50, 183.

[2] L. c., t. 3, p. 258. — Au bas de ces lettres, il entrelaçait les initiales de son nom et celles d'Ebba Brahe.

[3] A la bibliothèque de Skokloster, appartenant au comte M. Brahe, aide de camp général du roi Charles-Jean.

[4] Le drots comte Magnus Brahe avait épousé Brita Leyonhufvud, amie intime de la reine Christine. La comtesse en mourant avait prié la reine de tenir lieu de mère à sa jeune fille Ebba. La reine remplit le dernier vœu de son amie. Ebba fut emmenée à la cour, où elle ne tarda pas à se distinguer par sa beauté et les qualités de son esprit ; elle gagna l'estime et l'affection de tous ; elle fixa sur elle les regards des nobles. Le duc Jean lui-même eut quelque temps le projet de l'épouser. La reine s'y opposa et le maria, comme nous l'avons vu, à la princesse Marie-Élisabeth. Grâce à l'amitié mutuelle de leurs mères, Ebba et

Gustave-Adolphe aimait la musique, le chant et jouait du luth [1]. La reine douairière, dans son humeur austère, s'interposait entre les deux amans. Elle fixa d'abord un ajournement de quelques années, et ses prévisions se vérifièrent : elle avait dit que la fidélité dans un amour sans espoir n'était pas une des qualités du jeune héros. Elle maria ensuite Ebba Brahe à Jacques de La Gardie [2].

Ce rival en gloire et en amour de Gustave-Adolphe se maintint victorieusement à Novogorod jusqu'à ce que des ordres réitérés l'eussent rappelé en Suède. Ewert Horn le remplaça dans cette ville, dont les habitans, durement traités par les soldats suédois, se montrèrent plus obstinés qu'auparavant. Ils déclarèrent à ce général qu'ils mourraient plutôt que de manquer de fidélité à l'empire russe. Gustave-Adolphe revint en Suède avec le dessein de recommencer la campagne suivante par le siége de Pleskov, si les Russes ne voulaient pas consentir à une paix avantageuse pour la Suède. Les négociations ouvertes dans ce but le retinrent tout le printemps de 1615; mais le 8 juillet il était de retour à Narva. Il y laissa de La Gardie, qui fut plus tard son représentant au congrès où l'on traita de la paix sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Gustave-Adolphe se présenta devant Pleskov avec le maréchal Horn [3], qui fut tué à la première sor-

Gustave-Adolphe avaient, dès leur enfance, été souvent ensemble, et une sorte d'intimité s'était établie entre eux. Il semble qu'elle aurait dû s'affaiblir par les voyages, les guerres et les distractions de Gustave et surtout par le temps; il n'en fut pas ainsi. Après la mort de sa mère, Ebba, arrivée à la cour, voyait journellement le jeune roi; il avait dix-sept ans, elle en avait quinze. Tous deux étaient les plus beaux et les plus distingués de la cour. Ils s'admiraient réciproquement et en silence; leur affection allait croissant et se transforma à la fin en un amour d'autant plus ardent qu'il avait pris racine dans des âmes portés à la mélancolie. Ce fut vers 1612 que Gustave trouva et saisit l'occasion de lui faire connaître sa passion et de recevoir la certitude qu'elle n'y était pas indifférente. Cette liaison ne pouvait pas plus échapper aux yeux de la cour qu'à ceux de la reine-mère, qui résolut de faire tout ce qu'il serait possible pour empêcher le mariage. Elle laissa entrevoir son mécontentement, tâcha d'éloigner les deux amans l'un de l'autre et de dissiper l'amour de son fils par des occupations sérieuses et par les plaisirs. Tout fut inutile. Son amour puisa une nouvelle énergie dans les difficultés qu'on lui opposa. Il épancha son cœur dans les lettres les plus touchantes. Sa sœur Catherine, mère de Charles X, avait sa confiance. Il finit par demander formellement la main d'Ebba à son père, le comte Magnus. Sans cesse exposée à l'humeur peu aimable de la reine, elle écrivit à son amant de renoncer à tout projet d'union; mais Gustave-Adolphe conjura Ebba de lui rester fidèle, promettant de son côté de ne l'abandonner jamais.

La reine, voyant qu'elle ne pouvait rien gagner sur Ebba, changea de conduite et commença à lui donner des preuves de son ancien attachement. Lorsqu'on mettait en avant la question de mariage, elle répondait d'une manière évasive, espérant tout du temps. Enfin le jeune roi céda aux conseils d'Axel Oxenstjerna : il déclara qu'il attendrait l'époque fixée par sa mère pour prendre une épouse, mais qu'il n'en aurait pas d'autre qu'Ebba. Alors la reine reprit sa dureté envers cette jeune fille. Gustave, profondément affligé, lui fit quitter la cour et l'envoya auprès de la dernière épouse de Gustave I[er], la reine Christine Stenbock. Mais le temps et l'absence modifièrent peu à peu les opinions du roi. La reine et Axel Oxenstjerna parvinrent à lui faire comprendre la nécessité d'abandonner, par des raisons de haute politique, ces idées de mariage. Gustave sentit bien qu'en y renonçant, il faisait le sacrifice du bonheur de sa vie tout entière; mais il s'agissait des intérêts de la patrie, et il se soumit. Jamais il ne voulut entendre parler d'une autre union.

Ebba supporta sans se plaindre le changement de son amant : elle aussi exprima la résolution de ne se marier jamais; mais le hasard vint mettre un terme à cette affaire compliquée. Un riche négociant hollandais, Cabileau, s'était établi à Gothenbourg. Il avait une fille, Marguerite, qui n'était pas moins remarquable par ses charmes que par ses excellentes qualités; elle attira les regards du roi, car elle pouvait rivaliser avec Ebba en beauté, sinon en vertus. Cabileau, pour des causes inconnues, se rendit en Livonie avec sa fille en 1615. Gustave-Adolphe était alors occupé à faire le siége de Pleskov. Ce fut pendant ces travaux qu'il s'établit entre eux des relations intimes, à la suite desquelles Marguerite donna le jour au comte Gustave de Wasaborg.

La reine, redoutant une recrudescence de l'amour de son fils, saisit cette occasion pour représenter à Ebba le peu de confiance qu'elle devait avoir en son fils. Ces observations, son amour-propre blessé, qui lui défendait de rivaliser *avec la légère*, firent renoncer Ebba à ses rêves de grandeur et de bonheur pour l'avenir.

[1] Non solum musicam valde amplexus est, sed ipse illi operam dedit, dum nempe fidibus testudinis, reginæ quasi et principis omnium instrumentorum optime cecinit. Petri Joh. Ungii Encomium musicæ habitum Upsaliæ in Aud. Gust., le 21 mai 1638.

[2] Jacques de La Gardie, revenu de ses campagnes de Russie, revêtu du prestige de la gloire, de la beauté et de la force de l'âge, vit Ebba Brahe chez la reine Catherine, demanda sa main et l'obtint. Ainsi finit l'amour de Gustave-Adolphe pour Ebba Brahe, qui est restée, comme tout ce qui regarde ce grand roi, dans la mémoire du peuple suédois. (Voyez Fryxell, t. 6, p. 40.)

[3] La dignité de *felt-marskalk* correspondait à cette

tie des Russes. Après Jacques de La Gardie, c'était le plus grand capitaine de la Suède. Sage, brave, instruit, il fut vivement regretté de Gustave-Adolphe. Le siége fut plusieurs fois interrompu. A peine le ministre anglais John Merich fut-il arrivé qu'il menaça de rompre toutes les négociations si le siége continuait. Comme les Russes faisaient traîner en longueur les pourparlers, en discutant sur les objets les plus frivoles comme sur les choses les plus importantes, les travaux du siége furent repris, puis abandonnés sur les remontrances pressantes des négociateurs particuliers du roi. Cependant la ville était entourée de cinq camps fortifiés, et les travaux des assiégeans approchaient de plus en plus des murs : deux tours étaient détruites ; mais ayant été repoussé dans un assaut et les maladies commençant à se mettre dans son armée, Gustave-Adolphe leva le siége, qui avait duré deux mois. Sur la fin d'octobre il quitta la Livonie et se transporta en Finlande, où il passa l'hiver. Il présida la diète des états finnois et suivit les négociations russes. Les Suédois avaient d'abord demandé Novogorod ; ils réduisirent leurs prétentions à l'Ingrie et à la préfecture de Kexholm. Les Russes n'y voulurent pas consentir. Les négociations furent discontinuées au mois de février 1616, époque où les ministres hollandais quittèrent ces contrées ; les ministres anglais les reprirent au mois d'octobre de la même année. Gustave-Adolphe ne voulut rien rabattre des dernières conditions : « Les citadelles de Kexholm, de Nöteborg, de Jama, de Koporie et d'Ivanogorod, écrit-il à sa mère et au sénat[1], sont comme une clé pour la Finlande et la Livonie, et ferment la Baltique et la Russie. Si l'on restituait Nöteborg ou Ivanogorod, ou ces deux places ensemble, et si la Russie commençait à soupçonner sa puissance, les avantages qu'offrent la mer, les fleuves, les lacs, avantages qu'elle n'a pas su apprécier jusqu'ici, elle pourrait non-seulement attaquer la Finlande de tous côtés et mieux l'été que l'hiver, mais encore, grâce à ses immenses ressources et à l'étendue de son territoire, couvrir la Baltique de ses flottes, « de façon que la Suède serait dans un danger continuel. » Le roi avait vu les rives de la Neva et jugé de la nécessité d'avoir des frontières assurées contre ce voisin. C'est le plus grand ennemi de la Russie qui s'exprime sur cet empire, comme s'il avait eu des pressentimens sur les projets de Pierre-le-Grand. Cent ans plus tard, Charles XII les vit réaliser sans *les apprécier*.

époque à celle de lieutenant général de nos jours. (Voyez Hallenberg, t. 3, p. 401.)

[1] Cette lettre est datée d'Åbo, 26 avril 1616.

Gustave-Adolphe resta inébranlable. Quatre mois de négociations ne changèrent rien à ses résolutions. Le 27 février 1617, on signa le traité de paix de Stolbowa[1]. La Russie céda à la Suède le gouvernement de Kexholm et les quatre forteresses d'Ivanogorod, de Iamburg, de Koporie et de Nöteborg avec leurs appartenances[2]. Le tzar devait donner au roi de Suède le titre de roi d'Ingrie et de Carélie, confirmer la renonciation à toutes ses prétentions sur la Livonie et payer 20,000 roubles. De son côté, la Suède restitua Novogorod et toutes les autres possessions ; cependant elle conservait Augdow et sa préfecture (Län) jusqu'à ce que le traité eût été ratifié par le tzar, et les limites définitivement réglées. Jacques de La Gardie eut l'honneur de signer le traité, qui mit fin à une guerre de dix ans avec la Russie. « Ce n'était pas, dit Gustave-Adolphe, après la paix, dans son discours à la diète[3], un des moindres bienfaits de la Providence envers la Suède que d'avoir contraint les Russes, vis-à-vis desquels nous avons été si longtemps dans un état incertain et périlleux, à céder les repaires d'où ils sortaient toujours pour nous inquiéter. C'étaient des voisins dangereux dont les États s'étendaient depuis la Baltique jusqu'à la mer glaciale, et de la mer Caspienne presque jusqu'à la mer Noire. Les grands lacs Ladoga et Peipus, la rivière de la Narva, des marécages de trente milles de largeur nous séparent d'eux. La Russie est pareillement séparée de la Baltique, et j'espère, ajouta le roi, qu'il sera difficile au Russe *de sauter ce ruisseau.* » La terre où brille aujourd'hui Saint-Pétersbourg devint suédoise. Sur les frontières on éleva une pierre avec les trois couronnes de Suède et cette inscription

[1] Village qui n'existe plus. Il était situé entre Tischwina et Ladoga.

[2] Kexholm, fondée par les Suédois, à l'embouchure du Woxen, dans le lac Ladoga ; Ivanogorod, jadis appelée Narva russe, vis-à-vis de la Narva suédoise ; Koporie, Iamburg, villes de l'Ingrie ; Nöteborg, aujourd'hui Schlusselburg, à l'embouchure de la Neva, dans le lac Ladoga.

[3] A la diète de Stockholm en 1617. (Voyez l'*Histoire de Gustave-Adolphe* par Widekind.)

en latin : « Ici Gustave-Adolphe, roi de Suède, posa les frontières de son royaume. Dieu veuille qu'elles restent toujours ainsi[1] ! »

Il ne cessa jamais d'avoir l'œil fixé sur la Russie. Pendant le cours de ses victoires en Allemagne, il se fit exposer l'état du pays, et il existe encore trois rapports qui lui furent faits sur cet objet par les fils du sénateur Jean Skytte : « Le grand-duc régnant, disaient-ils, n'est pas belliqueux. Son père, le patriarche, exerce réellement le pouvoir suprême. La haute noblesse, les *knes*, ont été réduits à un petit nombre de familles par la cruauté du grand-duc. Les *bojares*, qui composent la basse noblesse, sont au contraire très-nombreux ; nul d'entre eux ne peut parvenir à de hautes fonctions avant d'avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie, et ils appartiennent tous, corps et biens, au grand-duc. Toute cette noblesse est belliqueuse ; mais elle est dévorée de jalousie contre les soldats étrangers que le prince prend à son service et fait vivre dans l'abondance. Deux causes principales contribuent à la faiblesse de la Russie : l'une est la dépravation du clergé (dans chaque accusation criminelle figure au moins un pope comme complice), ce qui prouve que l'éducation est extrêmement négligée ; l'ivresse et l'inceste sont des vices dont on s'enorgueillit. La seconde cause provient de l'emploi des mercenaires étrangers, car quoique les Moscovites haïssent les étrangers, ils ne peuvent rien faire sans eux. Ils n'emploient jamais contre l'ennemi que la *perfidie* ou des forces supérieures. Le soldat russe ne reçoit pas de solde, c'est pour cela qu'il se livre au pillage ; il se comporte toujours bien dans la défense des places fortes. Dans les ambassades et les expéditions guerrières, les nobles fournissent à leurs frais à toutes les dépenses, mais ils cherchent à se dédommager par d'autres moyens, car il n'y a pas de loi qui règle la levée des impôts, et les gouverneurs malversent autant qu'ils le peuvent, ou ils accordent des remises en recevant l'argent. L'état du bas peuple est misérable pour quatre causes : la servitude, la multiplicité des races, les impôts et les fêtes qui sont chômées outre mesure. Les lois n'offrent aucune garantie. Les paysans, qui travaillent cinq jours par semaine pour leurs maîtres, n'ont pour eux que le sixième. Les revenus du grand-duc viennent de plusieurs sources : 1° La *monnaie*, bonne autrefois en Russie, mais détériorée aujourd'hui ; le grand-duc gagne un tiers sur elle. 2° Les *céréales*, dont le grand-duc détermine la valeur. 3° Les *boissons*, car à l'exception de l'eau, aucune boisson, celle qu'on nomme *kwass* surtout, ne peut être débitée que dans les cabarets du grand-duc ; les bains, que les Russes aiment avec passion, ne sont même permis aux roturiers que dans des établissemens qui appartiennent à la couronne (on paie environ deux sous par bain). 4° Les *peaux de zibelines*, monopole du grand duc ; elles se vendent à un prix si élevé, qu'on les peut avoir à meilleur compte en Livonie et en Allemagne. 5° Le *commerce*, que le grand-duc fait faire par ses propres marchands, au grand détriment d'une société anglaise établie en Russie : il prend les marchandises de première qualité ; il envoie ce qu'il ne peut vendre à quelque riche négociant, qui s'estime fort heureux d'en être quitte pour de l'argent. La servitude chez les Moscovites, n'est pas une honte, mais un honneur. Ils s'enorgueillissent d'être les esclaves du grand-duc, et sa volonté fait loi ; il commanderait à un homme de tuer son père ou sa mère, il serait obéi. Pour maintenir les choses dans l'état où elles sont, il est défendu aux Russes de quitter l'empire, parce qu'on craint, s'ils venaient à voir des princes ou des peuples étrangers, que la civilisation de ces derniers ne leur rendît l'esclavage trop pénible. Ils disent qu'ils aiment les Suédois par-dessus les autres ; mais, à dire vrai, ils les craignent davantage, parce qu'ils croient qu'on ne peut leur comparer personne dans l'art de la guerre, surtout depuis qu'ils ont appris les succès de sa majesté en Allemagne contre les catholiques, qu'ils détestent[1]. »

Après la paix avec la Russie, la renommée de Gustave-Adolphe commença à prendre l'essor. Le sénateur Jean Skytte, qui partit en mission pour le Danemark, Lubeck, la Nieder-

[1] « *Hunc regni posuit fines Gustavus-Adolphus, rex Sueonum fausto numine duret opus.* Limitis positi anno 1617. » — L'état des frontières ne fut définitivement réglé qu'en 1621. On discuta beaucoup. Un jour les Russes tournèrent le dos aux Suédois en assurant que deux hommes saints, morts depuis deux cents ans, étaient ressuscités et avaient promis au nom de Dieu que la Russie étendrait ses frontières jusqu'à Abo si la guerre se rallumait avec la Suède. (Voyez Hallenberg, t. 4, p. 788.)

[1] *Relationes moscovitæ Johannis, Benedicti et Jacobi Skytte.* (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

lande et l'Angleterre, afin d'y contre-balancer les intrigues de Sigismond, écrivit qu'il estimait sa patrie très-heureuse d'avoir un roi dont on entendait partout faire l'éloge [1].

Restait à terminer la guerre de Pologne : elle avait déployé tous ses ravages dans la Livonie, où les principales citadelles, telles que Reval, Narva, Wittensten, étaient occupées par les Suédois; mais les Polonais possédaient Riga, Dunamunde et Kockenhusen. Un armistice avait été signé, à la mort de Charles IX, jusqu'au mois de juin 1612; il fut prorogé jusqu'au 1er octobre 1613, puis pour quatre mois encore, et enfin pour deux ans, jusqu'au 20 janvier 1616. Les délais n'étaient pas encore expirés quand les Polonais recommencèrent à intriguer activement en Suède. Ils avaient combiné des plans d'une haute portée que nous ne pouvons passer sous silence, car ils influèrent puissamment sur les temps qui suivirent. Sigismond était uni à la maison de Habsbourg par les liens de la religion et de la parenté; Ferdinand, plus tard second du nom, et Philippe III, roi d'Espagne, étaient ses beaux-frères : il expédia auprès du dernier un proscrit suédois qui vint à bout de faire déclarer de bonne prise tous les vaisseaux suédois entrés dans les ports d'Espagne ainsi que leurs cargaisons [2]. Un historien néerlandais fait mention d'un plan secret qui fut découvert par une correspondance des jésuites [3] : on devait exciter le Danemark à déclarer la guerre à la Suède et en même temps déterminer l'Espagne à conclure un armistice avec les Hollandais, à s'emparer d'Öresund pour leur en défendre l'accès, et à faire tous ses efforts pour rétablir Sigismond sur le trône. Charles IX parle de ce plan dans une note écrite de sa propre main [4]. Les Hollandais envoyèrent en effet à Christian IV une ambassade, mais elle arriva trop tard pour empêcher la guerre d'éclater; en outre le roi ne la reçut pas avec de grandes marques d'estime [1]. Malgré les armistices avec la Pologne, on entrevoyait peu de probabilités en faveur de la paix, parce que Sigismond se réservait toujours son droit à la couronne de Suède. L'élection, par un parti, de son fils Uladislaus comme tzar de la Russie, lui avait aussi donné quelque velléité de former des prétentions à cet empire. Il protesta contre les concessions que la Russie avait faites à la Suède dans la paix de Stolbova. Il lui vint alors dans l'idée d'attaquer ce royaume. Un Autrichien, le comte d'Althan, avait promis d'enrôler une armée en Allemagne, et les Espagnols d'armer une flotte à Dunkerque; les états de Pologne devaient aussi fournir des secours. Des enrôlemens et des armemens eurent lieu dans la Prusse polonaise; on engagea les villes anséatiques à s'abstenir de toutes relations avec la Suède, « parce que Dieu, disait-on, ouvrira bientôt au roi légitime le chemin de son royaume. » Sigismond envoya des ambassadeurs à Christian avec promesse de lui céder la citadelle d'Elfsborg. L'Espagne proposa à ce roi une alliance défensive contre les Hollandais et une offensive contre la Suède. On excita à la révolte contre Gustave-Adolphe et l'on répandit des pamphlets contre son père [2]. Dans la même diète où Gustave-Adolphe communiqua aux états les conditions glorieuses de la paix avec la Russie, il leur fit part de la déclaration de guerre de la Pologne. Il est vrai que du côté des ennemis, les faits ne répondirent pas à la hauteur des projets, « car Sigismond, dit un historien polonais, entreprenait tout en temps inopportun et d'une manière imparfaite [3]. » Cependant on travaillait à des

[1] *Litteræ Johannis Skytte ad Axelium Oxenstjerna.* Londini, 8 déc. 1617. (Voyez les manuscrits de Palmsköld).

[2] L. c.

[3] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 97.

[4] «Le roi d'Espagne avait l'intention de commencer ses conquêtes dans le Nord par celle du Sund; il espérait pouvoir la conserver si Sigismond parvenait à monter sur le trône de Suède.» (Voyez les manuscrits de Palmskold.)

[1] « *Non agitur de religione, sed de regione,* » répondit-il aux envoyés.

[2] Voyez Hallenberg. — Jöran Nilsson publia son pamphlet infâme : *Hertig Carls Slagtarbänk.*

Ce fut en 1615, lorsque les mécontens commencèrent à s'agiter, que l'historien Jean Messénius fut accusé d'avoir entretenu des correspondances avec la Pologne. Il ne fut pas convaincu, mais il resta en prison jusqu'à sa mort, en 1634.

[3] *Piasecki Chronica ad an.* 1616.—« Verum omnia intempestive, et præpostere et magis ad præmonendum hostem fiebant. Nihilque de istis cum consiliariis Polonis conferebat, sed cum Suecis et Germanis tantum, qui pauci, illique rerum et præsentis belli ducendi inexpertes in ejus aula erant. » —De ce nombre étaient François Ternagel, réfugié allemand, que Sigismond avait fait chancelier du royaume de Suède, et Gabriel Pose, exilé suédois (probablement George Posse).

préparatifs de défense en Suède et en Esthonie. Stjernsköld, envoyé dans la Niederlande pour enrôler les soldats et en Danemark pour demander le passage de deux mille hommes par le Sund, arriva en Livonie au commencement du mois de juillet 1617. Le duc de Courlande, chassé par les Polonais, livra Dunamunde aux Suédois. Pernau et Salis furent conquis avec l'aide du général du duc, Wolmar de Farensbach, qui passa depuis à l'ennemi et se réunit au général Lithuanien Radziwil[1]. Celui-ci vint au secours de Riga; les Suédois s'étaient déjà emparés d'un bastion qui fut repris par les Polonais. Pendant l'hiver de 1618, ceux-ci envahirent la Livonie suédoise et l'Esthonie, y promenant le pillage et l'incendie; puis ils se retirèrent. Gustave-Adolphe ne consentit pas à la proposition de Stjernsköld, de prendre sa revanche par une invasion semblable dans les possessions polonaises. Loin d'imiter l'exemple de l'ennemi en dévastant les provinces innocentes, il devait pendant sa marche à travers le pays ennemi traiter les habitans comme s'ils étaient suédois; mais quand l'occasion se présenterait il attaquerait les forteresses : « Nous ne voulons pas, continua le roi dans sa lettre, guerroyer contre le paysan, que nous aimerions mieux protéger que ruiner. » Avec de tels sentimens et malgré la réponse habituelle de Sigismond à de nouvelles propositions de paix sous la médiation du Danemark, Gustave-Adolphe consentit, sur les demandes de la population de l'Esthonie à négocier un nouvel armistice, « afin que personne n'ignore qu'il ne cherche pas la guerre, si la paix est possible, et que la pauvre Livonie ne serve plus de champ de bataille. » Le nouvel armistice, en vertu duquel les Suédois gardaient ce qu'ils possédaient, fut conclu pour deux ans à partir du 1er octobre 1618 jusqu'à pareil jour de 1620, avec engagement des parties d'en signifier la rupture trois mois d'avance. La Pologne ne sanctionna pas ce traité. Gustave-Adolphe annonça la rupture à l'expiration du délai, en exprimant le désir que la paix fût maintenue et en donnant à ses plénipotentiaires l'ordre d'en traiter. Il voulait céder Per-

[1] Wolmar de Farensbach, noble livonien, était déjà tombé entre les mains des Suédois en 1601. Il avait séjourné dans ce pays pendant plusieurs années. Rendu à la liberté par échange, il prit du service auprès du duc Guillaume Kettler de Courlande, et lorsque celui-ci se brouilla avec la noblesse de Livonie et avec la Pologne, Farensbach accepta la proposition qui lui fut faite d'entrer au service de la Suède. C'était un seigneur singulier, rempli de contradictions dans sa conduite. Son extrême bravoure et son habileté le rendaient redoutable dans la guerre, surtout dans les attaques à l'improviste. Dans les négociations, il était rusé, actif et hardi; mais son caractère était un composé d'emportement, de versatilité, de fausseté et d'avarice : il recevait souvent de l'argent des deux partis et les trahissait tous deux. Gustave-Adolphe et ses amis se défiaient de lui avec raison; mais ils espéraient en le surveillant de près tirer un bon parti de ses qualités. Nils Stjernsköld lui fut adjoint. D'abord tout alla bien. Dunamunde, Pernau, Grobin furent prises, et ces succès furent dus surtout à l'habileté de Farensbach; mais la liberté de piller qu'il donnait à ses soldats fut la première cause des différends qui éclatèrent entre lui et les chefs suédois; ils crurent aussi découvrir dans les actes de Farensbach des desseins secrets et des intelligences avec la Pologne. Lui, de son côté, s'irrita de cette défiance. Les jésuites profitèrent de cette occasion pour le gagner aux intérêts de la république. Ce fut à cette époque qu'arriva de Suède un vaisseau qui apportait de l'argent à Stjernsköld. Comme il était absent, Farensbach demanda au capitaine du vaisseau les sommes dont il était porteur. Celui-ci refusa. Farensbach donna à ses soldats l'ordre de piller le navire : une partie de l'équipage périt, l'argent fut volé, et Farensbach, à la tête des siens, se rendit au camp des Polonais. Ce fait eut lieu en 1617. La fidélité de Farensbach ne fut pas de longue durée. Quelques années après, il rentra au service de Gustave-Adolphe, qui lui remit de l'argent pour aller enrôler trois mille hommes en Hollande. Il perdit l'argent au jeu, et se rendit auprès de l'empereur, qui le reçut d'autant mieux qu'il était un des meilleurs officiers du génie de ce temps-là. Il n'en entretint pas moins une correspondance active avec les Suédois en les assurant de sa bienveillance. En 1632, il accompagna Tilly à Bamberg, où il fit souffrir de grands dommages à un corps d'armée suédois commandé par Gustave Horn. Gustave-Adolphe en éprouva du ressentiment contre le traître; mais Farensbach s'excusa sur la nécessité de montrer du zèle pour capter la confiance de l'empereur. Il offrit aux Suédois de leur livrer Ingolstad. En effet, il avait gagné le général; mais au moment convenu, l'exécution en fut ajournée. Farensbach avait été nommé commandant de Ratisbonne, lorsque l'empereur eut connaissance de ses intrigues. Il fut jeté en prison et condamné à mort. Sa femme et ses enfans volèrent à Vienne pour le sauver; mais avant que la grâce fût arrivée, il périt misérablement. Amené au lieu du supplice, il employa la force et la ruse pour se sauver et tua quatre soldats; mais enfin, accablé par le nombre, il fut percé de coups d'épées par les soldats exaspérés et son corps fut mis en pièces. Dans ce moment arriva la grâce de l'empereur : il était trop tard. Farensbach était un des plus vaillans et des plus habiles officiers de l'époque où il vécut; mais il avait tous les vices des chefs de ces bandes guerrières dont nous avons vu la France inondée pendant le moyen âge. (*Note du traducteur.*)

nau et laisser les frontières telles qu'elles étaient en 1600. Si l'on ne pouvait s'accorder sur les conditions de la paix, il était prêt à signer un armistice de dix ans et à permettre à Sigismond de porter le titre de roi de Suède, à condition que ce titre n'emporterait aucun droit à la couronne. Les Polonais consentaient à traiter, mais seulement au nom du sénat. Leurs envoyés n'avaient que des pouvoirs limités. Le roi leur avait déclaré qu'il y avait certaines stipulations qu'il ne pourrait ratifier [1]. Ce fut alors que Gustave-Adolphe fit notifier par le sénat à celui de Pologne, qu'il se voyait forcé de continuer la guerre. La Pologne était dans ce moment attaquée par les ennemis de la chrétienté, par les Turcs. Au mois de juillet 1621, il rassembla l'armée et la flotte pour se transporter à Riga.

La flotte fut quelque temps retenue par des vents contraires ; dans l'intervalle, Gustave-Adolphe publia du port d'Elfsnabben son code militaire (*krigsartiklar*). Le plus ancien est de Gustave Ier, en 1545. D'autres furent promulgués par Érik XIV et par Jean III. Il paraît qu'ils furent tous faits à l'occasion des mercenaires étrangers au service de la Suède. Ce n'étaient d'abord que des Allemands. Sous le règne d'Érik XIV arrivèrent quelques milliers d'Écossais ; on avait déjà traité de leur engagement au temps de Gustave Ier. Le roi Jean prit une compagnie de cavaliers anglais à sa solde, et Charles IX des guerriers niederlandais et un régiment de cavaliers français ; le roi ordonna de les traiter avec beaucoup de ménagement : « Les Français, écrivait-il, sont de braves gens, quoique d'un caractère singulier ; il faut se conduire envers eux avec modération, leur donner de bons conseils et ne pas les frapper [2]. » Il est certain que les armées permanentes ont leur origine dans l'habitude qu'on avait d'employer des troupes mercenaires. Avant que ces troupes devinssent nationales, le soldat se vendait à celui qui le payait le mieux : c'était comme une république particulière de flibustiers disséminés sur toute l'Europe et parmi les membres de laquelle les *lansquenets allemands* furent longtemps les plus célèbres. Les conditions auxquelles une société de soldats, c'est-à-dire un *régiment* avec son *colonel*, se livrait au service d'un prince, étaient renfermées dans un écrit sur lequel on prêtait serment et qui s'appelait *Lettre des articles convenus* (*artikel bref*) [1]. Le soldat hors du service était assez indépendant de son officier. Les colonels n'étaient liés au prince ou à celui qui les avait nommés au commandement [2], que par une obéissance conditionnelle. Cette position des mercenaires est assez attestée par l'histoire des guerres de Suède à cette époque, histoire qui nous a montré tant de fois la mutinerie des soldats étrangers, les combats sanglans qu'ils se livraient entre eux [3] lorsqu'ils étaient de nations différentes et les actes de violence auxquels ils se portaient contre les sujets suédois. Il paraît que les lois d'Érik n'apportèrent pas grand remède à ce mal, qui avait donné justement lieu à beaucoup de plaintes par la disposition qui attribuait, en cas de violence exercées par des mercenaires contre des Suédois, l'instruction de l'affaire et le droit de rendre justice à celui ou à ceux qui avaient été maltraités, ou d'exiger des indemnités pour les dommages soufferts [4]. Le conseil de guerre des soldats se composait, suivant ces lois, d'un jury de douze à vingt-quatre « braves et bons guerriers, » mais il n'y entrait pas d'officiers. Si ceux-ci étaient mis en jugement, le jury était mi-parti de soldats et d'officiers. Ce fut Érik XIV qui introduisit en Suède la division des troupes en régimens [5]. Cette institution tomba en désuétude, comme tout ce qui avait rapport à l'ar-

[1] « Dafs Euer Liebden bey unferen Freunden künnen ablehnen die falschen Reden, so gehen werden von den itzigen unferen actionen. E. L. mügen derweilen wissen, der Stillestand war verflossen und gewisse Capita, darauf ein Stillestand mochte verlangert werden, nach Pohlen gefchicht, in Hofnung dass die Billigkeit und der eignen pericul den Hochmuth (das *vitium* der nation) sollte corrigieren. *Sed naturam expellas furca, tamen usque recurret.* Darauf ift erfolget die schone plenipotentz. » Lettre de Gustave-Adolphe à son beau-frère, le 29 août 1621. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Voyez Witterhets, *Hist. antiq. Acad. handl.*, t. 3, p. 313.

[1] Voyez *George von Freundsberg oder das deutsche Kriegs-handwerk zur Zeit der Reformation von Barthold*. Hamb., 1833.

[2] Le nom suédois était *fält-öfverste*, colonel de guerre.

[3] Les Écossais et les Allemands en vinrent aux mains dans la campagne de Livonie, pendant le règne de Jean III.

[4] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 525.

[5] Le régiment comptait d'abord six mille hommes divisés en douze compagnies (*fänika*).

mée, sous le règne de Jean III, mais elle fut remise en vigueur par Charles IX, et elle se maintint jusqu'au temps de Gustave-Adolphe, lorsque ce prince forma une armée permanente.

Le code militaire de Gustave-Adolphe est écrit de sa propre main : « Le roi, y est-il dit, comme représentant de Dieu sur la terre, est le juge suprême en temps de paix et de guerre. » L'armée devait avoir un *conseil de guerre supérieur* et *un inférieur* (*öfveroch underrätt*) lorsqu'elle était en marche ou en campagne. Le conseil de guerre pour l'infanterie était nommé *regements rätt* (conseil de régiment); le conseil pour la cavalerie *Ryttare rätt* (conseil de cavalerie). Le premier était présidé par le colonel ou le lieutenant-colonel assisté de deux capitaines, deux lieutenans, deux sous-lieutenans (*fändrik*) et six sous-officiers; le second était présidé par le colonel ou le capitaine (*rytt-mästare*) de cavalerie de la compagnie du roi (*liffana*). Les assesseurs étaient choisis dans toutes les compagnies de cavalerie : c'étaient trois capitaines, trois lieutenans, trois cornets et trois sous-officiers. Le *conseil de guerre supérieur* (*öfverrätt*) était présidé par le *riksmarsk*, ou en son absence par le maréchal (*fältmarskalken*). Les assesseurs étaient le maréchal, le général d'artillerie, le *fält-wacht-mästaren* [1], le général de cavalerie, le quartier-maître général, les inspecteurs (*mönsterherrarne*), et enfin tous les colonels, et en leur absence les lieutenans-colonels. Au conseil de guerre supérieur appartenaient tous les crimes de haute trahison et les affaires civiles en appel de conseil de guerre inférieur ainsi que tous les grands crimes. Dans les cas de crimes capitaux, il n'y avait pas d'appel; cependant le jugement était soumis à l'approbation du riksmarsk ou à celle du roi s'il était présent. Dans les affaires criminelles qui emportaient la peine de mort, celle de la perte d'un membre ou de l'honneur, on formait le cercle des soldats en rase campagne; si l'affaire était civile, le procès avait lieu sous la tente. — Les peines étaient la décapitation et la perte de la main avec plus ou moins de déshonneur. Le supplice le plus déshonorant était celui de la corde. On devait décimer par ce moyen la compagnie de fantassins ou de cavaliers qui auraient lâché pied dans le combat tandis qu'ils pouvaient encore employer l'arme blanche. Les autres devaient marcher sans étendards, coucher hors du camp et le nettoyer jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré leur honneur par de nouvelles preuves de courage. Les peines du chevalet, de la prison, des fers au pain et à l'eau, des verges, de la destitution et de la dégradation, de l'expulsion ignominieuse hors du camp étaient appliquées aux soldats. Les coups de bâton n'étaient pas permis [1]. Les prostituées n'étaient pas reçues dans le camp [2]; mais un soldat pouvait avoir sa femme avec lui. Les prêtres devaient faire le service divin chaque dimanche et prêcher une fois dans la semaine s'il y avait lieu. Les prières se faisaient soir et matin. La loi était lue aux régimens une fois par mois; elle le fut pour la première fois par le chancelier du royaume, dans le camp formé par neuf régimens à pied et dix compagnies de cavaliers, en tout vingt mille hommes rangés en bataille dans la plaine.

Toute la maison royale y assistait : c'était le 24 juillet 1621. La flotte comptait 148 vaisseaux et 10 yachts; elle fut dispersée par des tempêtes. Le vaisseau que montaient Gustave-Adolphe et Charles-Philippe arriva à Pernau, d'où le roi et le duc se dirigèrent par terre sur Riga : c'était le rendez-vous des vaisseaux. Le 5 août, l'amiral du royaume, Charles Carlsson Gyllenhjelm, entra sans obstacles dans la Duna, pendant que les habitans de Riga brûlaient leurs faubourgs. Gustave-Adolphe fortifia le camp suédois sur un monticule de sable, à l'est de Riga, et divisa son armée en quatre corps. Le premier camp était commandé par le roi et par le duc, qui avaient sous leurs ordres Mansfeld et Gustave Horn. Le second camp, à droite, était commandé par Jacques de La Gardie, qui avait amené par terre des renforts de la Finlande. A gauche, sur la terre seigneuriale de Hintz, était le troisième camp, sous Herman Wrangel, nommé feld-maréchal (grade qui correspondait alors à celui de lieu-

[1] Répondant à major-général. La charge de major n'existait pas encore dans les régimens; elle était remplacée par celle de *öfverste waktmästare*.

[1] Le comte de Decken, dans son *Histoire du duc George Braunswig et Luneburg* (Hanovre, 1834), dit de ces lois (t. 2, p. 113) : « Si on les compare à d'autres du même temps, elles se distinguaient par un sentiment d'humanité qui contraste fortement avec le code pénal de Charles V. »

[2] Dans chaque régiment de lansquenets allemands, il y avait toujours une foule de prostituées; elles étaient placées sous la surveillance d'un officier appelé *hurenweibel*.

tenant général). Le quatrième camp avait à sa tête le colonel écossais Seaton et était le plus près de la ville, à côté d'un moulin à vent. Au delà de la Duna et sur les flots du fleuve, en face de la citadelle de Dunamunde, Herman Fleming éleva des fortifications. Les amiraux Gyllenhjelm et Clas Fleming interceptèrent toute communication du côté de la mer.

Ayant en vain tenté la voie des négociations, le roi commença, le 13 août, le siége de Riga. Les fortifications des flots de la Duna furent achevées sous le feu de l'ennemi. Les Suédois tirèrent de tous leurs retranchemens sur la ville : on y envoyait plus de mille boulets par heure. Les trois tours, la porte nommée *Sandporten*, les parapets, de vingt pieds d'épaisseur, furent tellement endommagés qu'ils ne protégeaient plus les assiégés. Le 29 août, le roi commença à faire remplir les fossés de fascines. Le même jour il écrivit à son beau-frère, l'électeur de Brandenbourg, que la ville opposait une vive résistance, mais qu'il était déjà parvenu aux fossés et qu'il espérait un succès complet : « Tel est *status belli ;* ce serait trop, sous le tonnerre des canons, de vous dire *status reipublicæ*[1]. » Riga fut défendue par les bourgeois, qui n'étaient soutenus que par 300 soldats. Sigismond leur avait promis des secours de Dantzig, mais il n'en vint pas. Le général lithuanien Radziwil fit aussi dire à la ville qu'elle pouvait compter sur son assistance. Pendant le siége, dans les derniers jours d'août, il se montra sur l'autre rive de la Duna avec des cavaliers Polonais; mais il se retira après avoir fait de vains efforts pour traverser le fleuve. Le 2 septembre, Gustave-Adolphe somma la ville de se rendre; elle était alors abandonnée à ses propres forces. Comme le trompette envoyé en parlementaire avait été retenu dans la ville pendant les délibérations du magistrat et des envoyés polonais, le roi regarda ce fait comme une manifestation formelle de la continuation des hostilités. Il fit tirer de nouveau sur les fortifications et tenta plusieurs fois l'assaut; mais il fut repoussé ou par les balles des assiégés ou par l'explosion des mines. L'attaque continua pendant deux jours et deux nuits des camps suédois et de la flotte stationnée dans la Duna. La citadelle de la porte Saint-Jacques, les fortifications du Sandport (le port au Sable) et celles de la nouvelle porte étaient détruites. Pendant la nuit, les fossés furent remplis, un pont fut jeté, sur lequel les soldats pouvaient passer pour aller à l'assaut; mais le pont fut criblé de boulets et brûlé : beaucoup de guerriers suédois furent tués. Trois jours après, le trompette fut renvoyé dans le camp, rapportant des reproches sur ce qu'on avait recommencé l'attaque pendant la délibération des magistrats. La ville ne pouvait violer la foi promise et jurée au roi de Pologne; elle laissait à la volonté de Dieu de décider de son sort. On travailla aux mines avec tant d'ardeur de part et d'autre, que les défenseurs de la ville et les Suédois se rencontrèrent face à face et en vinrent aux mains pendant que les attaques et les sorties continuaient alternativement au-dessus de leurs têtes. Le 11 septembre, les Suédois avaient miné les fortifications en trois endroits où il y avait déjà de grandes brèches. On commença par détourner le cours d'eau qui alimentait les fossés, deux ponts furent construits, et le roi résolut de livrer un assaut général le jour suivant. Nous avons encore les ordres écrits de sa main. Il devait commencer dans la soirée du 12. On avait tiré à boulets rouges toute la journée; mais avant de commencer l'attaque, on fit une nouvelle sommation à la ville. Le magistrat demanda deux jours de sursis, espérant que le secours qu'il attendait des Polonais arriverait pendant ce temps-là. Le roi n'accorda que vingt-quatre heures; alors le magistrat consentit à traiter des conditions de la reddition de la ville. Le 16 septembre, Gustave-Adolphe y fit son entrée solennelle avec toute son armée. L'humanité avec laquelle la ville fut traitée fait l'éloge des vainqueurs et des vaincus. Le siége avait duré six semaines. Le roi courut plusieurs fois de grands dangers en encourageant les soldats dans les tranchées, où on le vit la bêche à la main. Lorsqu'il choisit l'emplacement de ses camps sur l'éminence de sable, un boulet passa sur la place même qu'il avait occupée, immédiatement après qu'il se fut retiré. Plusieurs personnes furent tuées à ses côtés pendant le siége, et le sang d'un noble livonien, Stackelberg, jaillit sur ses habits. Une autre fois un boulet traversa sa tente au-

[1] Gustave-Adolphe avait fait la connaissance de la princesse Marie-Éléonore de Brandenbourg au mois d'avril 1820; il obtint le consentement de sa mère et de l'électeur, et le mariage se fit à Stockholm, le 28 novembre.

dessus de sa tête[1]. — Après la prise de Riga, Gustave-Adolphe se rendit dans la Courlande: un de ses ducs avait embrassé les intérêts de la Suède, un autre était resté fidèle à la Pologne. Mitau fut pris. Plusieurs forteresses tombèrent aux mains du roi avant la fin de l'automne: il ne restait que Dorpt et Kockenhusen. Le prince Charles était tombé malade devant Riga. Le 15 novembre, il écrivit à sa sœur Catherine, qu'il était devenu presque aveugle; mais que son frère charmait ses ennuis par sa conversation[2]. Cette lettre était pleine de plaisanteries. Cependant son malaise augmenta. Gustave-Adolphe, en revenant en Suède, fut obligé de le laisser à Narva. Là Charles-Philippe termina ses jours, le 22 janvier 1622, à l'âge de vingt et un ans. C'était un jeune homme discret, hardi et brave, qui brûlait du désir de se distinguer et avait employé la médiation d'Axel Oxenstjerna pour obtenir de prendre part à la guerre. Gustave-Adolphe fut profondément affecté de la mort de son frère; il en traça lui-même le portrait suivant: « Il supportait avec courage tout ce que la vie avait de pénible et de difficile. Par amour pour son pays, il ne voulut pas rentrer dans ses foyers pendant la dernière campagne contre les Polonais, afin de donner l'exemple à la jeune noblesse de Suède. Il avait pour toi, patrie, des sentimens généreux, et il s'estimait heureux de mourir pour toi! O Suède! quelle perte tu as faite! Ta famille royale ne compte plus qu'un homme, et il y a peu d'années elle avait encore trois jeunes princes[3]. » Charles-Philippe est le dernier qui, fils de roi, ait possédé un duché. On a admis en principe depuis, de ne jamais donner de tels fiefs, et Christine appelle cette résolution le secret de la maison royale (*arcanum domus regiæ*).

Gustave-Adolphe, qui était revenu par la Finlande dans sa capitale, au milieu du mois de janvier 1622, était en Livonie au commencement de juin. Il envahit la Courlande pour porter secours à Mitau ou reprendre cette ville, si elle était au pouvoir de l'ennemi. Une fièvre pestilentielle qui attaqua ses soldats et dont il fut deux fois atteint lui-même paralysa son expédition. Dans une entrevue qu'il eut avec le prince de Radziwil, le roi offrit encore la paix, et termina son discours, qu'il prononça en latin, par ces mots: « Faites en sorte que cette main donnée soit le signe de l'accord de nos opinions, afin que je puisse conduire un jour ces troupes que vous voyez contre vos ennemis, les Turcs[1]. » Il signa un armistice d'un an avec la Pologne; il prit toutes les mesures pour la défense de Riga, régla le gouvernement de Livonie et revint en Suède au mois d'août. Cet armistice avec la Pologne fut prolongé d'un an et ensuite de deux; mais on avait si peu de confiance dans sa durée, parce que Sigismond ne l'avait pas ratifié, que lorsque Gustave-Adolphe, dans l'été de 1623, dirigea une expédition sur Dantzig, on craignait une attaque contre la Suède; c'est pourquoi le roi bloqua le port de cette ville et ne voulut se retirer qu'à condition que la ville n'entreprendrait rien contre la Suède pendant l'armistice. L'année 1624 est la seule où le roi ait pu donner tous ses soins à l'administration intérieure; l'année suivante la guerre recommença.

La troisième campagne de Gustave-Adolphe contre la Pologne se termina par la conquête de la Livonie, et la possession de la Courlande assura celle de Riga. Suivant le premier plan, l'amiral du royaume Gyllenhjelm devait tenter la fortune contre Windau et d'autres places sur les côtes de la Courlande, afin de donner le change aux Polonais et aux Lithuaniens et de renverser leurs projets. Le blocus des ports de Windau et de Liebau pouvait faire refluer sur Riga tout le commerce de la Livonie et une partie de celui de la Pologne et de la Russie, et tourner ainsi à l'avantage de la Suède. L'occupation des ports de la Baltique était l'objet de la politique constante de Gustave-Adolphe: les ports de la Livonie étaient déjà dans ses mains; ceux de la Courlande, de la Prusse orientale et de l'Allemagne furent successivement soumis. Gustave Horn fut envoyé en Finlande avec mission de conduire deux régimens de soldats

[1] Voyez Hallenberg, t. 4, p. 946, 965.
[2] Manuscrits de Palmsköld.
[3] *Ibid.*

[1] « *Da operam, ut sicut nunc manibus jungimur, ita et animis conjugamur, ut aliquando istum peditatum et copias meas, quas cernitis, pro vestra salute contra Turcam afferre queam.* » — Colloq. inter Ser. Su. reg. et duc. Ratzivilium, mense septemb. 1622. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.) — On se rappelle ces paroles lorsqu'on voit, après la mort de Sigismond, Gustave-Adolphe rechercher la couronne de Pologne.

finnois et douze compagnies de cavaliers à Narva, de s'y renforcer des garnisons de l'Ingrie et de l'Esthonie, et d'attaquer, de concert avec La Gardie, la ville et la forteresse de Dorpt en Livonie. Ce mouvement ayant obligé l'ennemi de diviser ses forces pour défendre la Courlande et Dorpt, Gustave-Adolphe résolut d'assiéger sans délai, avec les fantassins et les cavaliers étrangers et Suédois, Kockenhusen et d'autres places fortes situées sur les bords de la Duna, et de se rendre maître du cours du fleuve autant qu'il était possible. Le 17 juin 1625, le roi s'embarqua avec six régimens d'infanterie et huit compagnies de cavalerie sur une flotte de soixante-seize vaisseaux à Sandhamn, et il opéra son débarquement à Riga le 2 juillet. L'amiral du royaume, au lieu de prendre le commandement de la flotte, resta dans la place pour y diriger les opérations pendant que le gouverneur général de La Gardie était occupé au siége de Dorpt. Des approvisionnemens remontèrent la Duna sur de petites embarcations; le roi côtoya le fleuve et avança vers Kockenhusen, déjà bloquée par Baner et qui capitula le 15 juillet. Ensuite le roi traversa le fleuve, et le 18 il prit Seelbourg, dans la Courlande; il s'était réservé l'attaque de cette province. De là il marcha sur Mitau : la forteresse de Birze en Lithuanie et celle de Bauske en Courlande se trouvaient sur la route. Après la prise de Birze, dont le siége ne dura que quelques jours, le 26 août, la Livonie, où les Polonais ne pouvaient pénétrer qu'avec peine, et la Lithuanie s'offraient comme d'elles-mêmes aux attaques de la Suède; la Lithuanie surtout était sans défense. Bauske fut prise d'assaut le 17 septembre, et Mitau ouvrit ses portes par capitulation. A la fin du mois, le roi retourna à Riga et y établit une flottille de petits navires qui devaient y être entretenus pour la défense de la ville. Cependant le 16 août, Dorpt avait été enlevée par de La Gardie et Horn. Les Polonais proposèrent d'ouvrir de nouvelles négociations. Gustave-Adolphe envoya le chancelier du royaume, qui l'avait accompagné, pour traiter avec les plénipotentiaires polonais; mais il rejeta l'armistice. Vers l'automne les Polonais formèrent deux camps; l'un sous les ordres de Sapieha et de Gosiewski, l'autre sous Radziwil. Ils s'approchèrent des bords de la Duna. Le roi se porta d'abord sur Kockenhusen dans le dessein de passer le fleuve[1]; puis il se rendit à Berson, parce que le manque de vivres et les maladies occasionnées par l'insalubrité de sa première position le forcèrent à la quitter : « Dans ce trajet, dit-il dans une lettre, j'ai vu plus de misère que dans tous les pays où j'ai fait la guerre. Martin Mårtensson[2] nous a mal servi. » On distribua aux soldats des rations d'eau-de-vie et d'aulx pour les préserver des maladies; on leur donna des pelisses, des bas doublés et des bottes russes imperméables à l'eau pour les garantir du froid. La maladie altéra même la suite du roi : « Je suis à la fois *secrétaire* et *camérier*, écrivait-il à Oxenstjerna; si j'étais *calefactor* je serais *omnia tria*. Le chancelier du royaume devait prendre soin des malades là où il était, mais il veillait à ce que les soldats ne se fissent point passer pour malades sans l'être. »

Les négociations ayant été rompues, Gustave-Adolphe résolut, au milieu de l'hiver, comme il le dit, « *de donner des jambes à l'ennemi*, » qui s'était cantonné près de Wallhof en Courlande sous les ordres de Sapieha, avant que celui-ci pût opérer sa jonction avec Radziwil, qui se trouvait un peu éloigné dans les environs de Bauske. Le 5 janvier 1626, le roi passa la Duna à la tête de ses cavaliers et de mille fantassins. Chemin faisant, on rencontra dans la nuit du 6 au 7 un corps d'ennemis qui fut repoussé. Le 7 au matin, le roi attaqua l'ennemi, qui s'était rangé en bataille dans la plaine en avant de ses retranchemens après qu'on eut mis le feu au village. Une charge de cavalerie décida la victoire. L'ennemi laissa cinq à six cents morts sur le champ de bataille : cent cinquante soldats, plusieurs officiers, et parmi eux Gosiewski furent faits prisonniers; le bagage et les canons furent le prix du vainqueur[3]. Radziwil, qui s'avançait, se retira à cette nouvelle. La Livonie n'avait plus rien à craindre du côté des Polonais. Avant son départ le roi prit plusieurs mesures relatives à l'administration et à la défense du pays ainsi qu'à l'entretien des soldats. On peut citer à ce sujet l'établissement d'une *colonie militaire* de six

[1] Le roi eut un cheval tué sous lui en allant reconnaître l'ennemi.

[2] Le commissaire de la guerre.

[3] Gustave-Adolphe dans une lettre exprime l'espoir que cette défaite empêchera les Polonais de faire des incursions au delà de la Duna. (Voyez les *Archives du royaume*, 1626.)

cents hommes dans les environs de Dorpt. On donna aux soldats des terres; les paysans devaient les aider à les cultiver, et ils étaient dispensés pour cela des corvées pour la couronne. Le roi se rendit à Reval, à la rencontre de son épouse, puis il revint en Suède pour rendre à sa mère les derniers devoirs. La reine douairière était morte le 8 décembre 1625. Elle avait été mère sévère et régente absolue. Gustave-Adolphe conserva toujours pour sa mémoire la plus grande vénération et exécuta toutes ses dispositions; il fit terminer des bâtimens qu'elle avait commencés, parce qu'elle les avait entrepris, comme il le disait, pour n'être pas oubliée.

Après la bataille de Wallhof, il y eut quelque interruption dans les opérations de la guerre, et l'on conclut un armistice de six semaines, qui après le départ du roi fut prolongé jusqu'au 21 mai. Gustave-Adolphe ordonna à de La Gardie de ne consentir qu'à des armistices de courte durée sans cependant refuser de négocier. Il devait avant tout se rendre maître de la Duna et veiller sur les places fortes qu'on avait conquises en Courlande et « qui étaient les remparts de la Livonie. » Pour la partie du pays que le duc possédait encore et qui n'offrait aucun avantage pour la Suède, on pouvait lui accorder la neutralité sous certaines conditions. Le roi avait résolu de transporter le théâtre de la guerre des bords de la Duna à ceux de la Vistule : c'était attaquer la Pologne au cœur et se rapprocher de l'Allemagne. Ici commence la partie de la guerre de Pologne qu'on nomme aussi guerre de *Prusse*.

Le plan de Gustave présentait des difficultés politiques. Le roi avait besoin d'un port dans la Prusse orientale, et l'électeur de Brandenbourg, son propre beau-frère, était investi de ce duché sous la suzeraineté de la Pologne. Gustave-Adolphe ne se laissa pas arrêter par ces considérations. Après avoir renforcé l'armée de Suédois et d'étrangers, il s'embarqua, le 15 juin, avec une flotte de cent cinquante vaisseaux et treize régimens d'infanterie et neuf compagnies de cavalerie. Le 26, il jeta l'ancre à Pillau et s'empara de cette ville presque sans éprouver de résistance, car la garnison du fort, composée de trois cents hommes, l'évacua, parce qu'elle ne pouvait empêcher le débarquement. Quatre vaisseaux de guerre furent laissés devant Pillau. L'amiral du royaume, avec six bâtimens, qui furent renforcés de plusieurs autres, fut envoyé à la rade de Dantzig pour s'emparer de la recette de la douane. Gustave-Adolphe dirigea en personne l'attaque contre les possessions polonaises et se rendit par mer de Pillau à Braunsberg, où il fit prendre terre à son armée à un demi-mille de la ville. Malgré le feu des ennemis, les Suédois avancèrent vers les remparts, enfoncèrent les postes de la ville et poursuivirent la garnison polonaise, qui dans sa fuite mit le feu aux faubourgs. Braunsberg capitula le 30 juin, Frauenbourg le 1er juillet, Elbing le 6 juillet; Marienburg, qui était bien fortifiée, le 8. Plusieurs villes de moindre importance furent emportées de même. Après la prise de Dirschau, le 12 juillet, le roi y jeta un pont et poursuivit le cours de ses conquêtes par Mevé, Stargard, Putzick, Zarnowitz, jusqu'aux frontières de la Poméranie. C'est avec raison que le chapelain de la cour de Gustave-Adolphe dit, en parlant de cette expédition, que le roi prit des villes « avec autant de promptitude que s'il eût traversé à cheval le pays [1]. » La plupart des habitans étaient partisans du protestantisme, et les persécutions qu'ils prétendaient avoir souffertes de la part de Sigismond pour cause de religion les rendirent favorables au roi de Suède. Les biens des jésuites, du clergé et de la noblesse, ainsi que tous ceux qui appartenaient à la couronne de Pologne, furent séquestrés; ceux qui se soumirent volontairement aux Suédois furent seuls exemptés du pillage. Chaque matin on devait envoyer du camp trois cents hommes commandés par un colonel et cent cinquante cavaliers sous les ordres d'un capitaine. Ceux-ci devaient ramasser le butin et le transporter au camp où il était partagé par le *wachtmäster* général. La part était faite d'abord à la cuisine du roi, puis aux généraux et aux officiers, et enfin aux soldats. Quiconque dans une semblable expédition était convaincu d'avoir détourné quelque chose à son profit était pendu impitoyablement; le même châtiment était réservé à celui qui pillait dans un village occupé par des troupes suédoises ou qui avait une sauvegarde. Personne ne pouvait, sous peine de mort, prendre logement avant d'en avoir reçu permission du quartier-maître [2]. Königsberg fut regardée comme ville

[1] Jean Botvidi.

[2] Cette ordonnance était du 30 juin 1626.

neutre [1]; mais Dantzig refusa cet avantage et se mit en hostilité ouverte contre la Suède. Cependant le roi fortifia son camp de Dirschau. Son armée était bien affaiblie par tant de garnisons; elle fut renforcée à la fin d'août par l'arrivée du chancelier du royaume, qui amena de nouvelles troupes de la Finlande. Celles que commandait le comte de Thurn et qu'on attendait de la Livonie tardèrent encore au grand mécontentement du roi; elles arrivèrent enfin et rendirent l'armée assez forte pour pouvoir marcher à la rencontre de celle de Sigismond, qui s'était réunie dans les environs de Graudentz et avait assiégé Mevé: « Les Polonais furent arrêtés pendant quatorze jours devant cette misérable bicoque et à la fin forcés à la retraite, » dit Gustave-Adolphe. Axel Oxenstjerna fut nommé envoyé du roi, commandant des troupes en Prusse, et gouverneur général des villes et districts que la Suède y possédait. Sur la fin d'octobre, Gustave-Adolphe s'embarqua à Pillau, qu'il avait fait fortifier, et le 5 novembre il était à Stockholm. Le 8 décembre, à huit heures du soir, son épouse accoucha d'une fille qui fut nommée Christine [1]. « J'étais alors seul auprès du roi dans sa chambre, dit Pierre Brahe le jeune, dans son journal, et il avait alors la fièvre tierce (*tertiana*), qu'il avait gagnée en Prusse pendant l'automne. Le roi fit des armes avec avec moi pendant plusieurs jours de suite et travailla tellement que la fièvre partit. »

Dans la Livonie, l'été et l'automne s'étaient passés en négociations, tantôt avec la Pologne, tantôt avec la Lithuanie en particulier. Ces négociations furent interrompues par des opérations militaires sans importance. Le roi n'était pas satisfait de l'inaction de La Gardie, surtout depuis qu'il avait reçu les dépêches qui annonçaient l'invasion de la Livonie par les Polonais. Jacques de La Gardie passait avec raison pour un brave qui se faisait toujours remarquer au premier rang; mais d'un autre côté il aimait ses commodités et s'abandonnait volontiers à la paresse : il se passait souvent bien des semaines sans qu'il écrivît une lettre [2]. Son projet de prolonger l'armistice en cédant quelques citadelles en Courlande n'obtint pas l'approbation du roi, qui lui écrivait le 11 janvier 1627 : « Nous sommes étonné de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis le 16 octobre. Si vous tenez à ne pas encourir notre disgrâce, il faut que vous défen-

[1] Le roi, après ce qui était arrivé en Prusse, prononça des paroles remarquables, dans l'entretien qu'il eut avec les députés de ce pays relativement à cette neutralité, à l'occupation de Pillau et à sa conduite dans les rapports compliqués du duché de Prusse avec la Pologne et le Brandenbourg. Il était avéré, disait-il, que les Prussiens étaient sujets héréditaires du roi de Pologne et par conséquent ses ennemis. Il avait cependant déclaré tout d'abord qu'il n'était pas venu pour nuire aux intérêts de son beau-frère ou pour traiter le pays en pays ennemi : « Si j'ai pris Pillau, ajouta-t-il, c'était *jure naturali, civili, et omni jure*; car le roi de Pologne, mon ennemi, aurait pu se transporter en Suède sur une flotte. Le port de Dantzig est moins à craindre pour moi, car il n'a que dix pieds de profondeur, tandis que je regarde Pillau, avec ses quatorze pieds de fond, comme bon pour les vaisseaux de guerre; c'est pour cela que je l'ai pris et que je veux le fortifier. Il est vrai que ce n'est qu'une bicoque, d'où il faut que je poursuive ma marche. Il vous sera difficile de vous justifier au sujet de ce port auprès de la couronne de Pologne, et vous n'avez rien à attendre de ce côté que de l'inimitié. Il serait mieux de ne pas mêler mon beau-frère à cette affaire : il faut que vous ne dépendiez que de vous-mêmes, car vous avez vous-mêmes traité avec le roi et le gouvernement de Pologne et vous y avez impliqué le père de mon beau-frère. Ces traités doivent vous mettre dans la dépendance pour l'avenir. Il est donc prudent de lier vos intérêts aux miens, car nous sommes de la même religion. Je vous jure devant Dieu que je ne veux que votre bien et votre bonheur; si j'avais été guidé par de mauvais conseils ou par de mauvaises intentions contre vous, je n'aurais pas laissé Königsberg sur mes derrières. » Le roi dit de ses soldats : « Ceux qui sont avec moi ne sont que de pauvres paysans suédois, mal habillés et d'une physionomie peu imposante; mais ils combattent en braves guerriers, et j'epère qu'avant peu ils seront mieux équipés. Chacun d'eux marche en avant et vaut bien les *habits rouges* (c'est ainsi qu'on appelait les Polonais) et les cosaques. Je devais me rendre directement à Königsberg, mais j'ai voulu épargner mon beau-frère et son pays. Je vois bien que vous voulez tenir un juste milieu, mais vous courrez des risques. Je vous dit : *Vinco aut vincor, vos maculabimini*. Il faut que vous marchiez avec moi ou avec les Polonais. Je professe votre croyance; j'ai une Brandenbourgeoise pour femme. Je veux combattre pour vous et fortifier votre ville J'amène de bons ingénieurs, et je connais aussi l'art des fortifications. Je me défendrai contre toute la Pologne et contre le diable, s'il le faut. » (Voyez les manuscrits de Hallenberg.)

[1] Outre la première princesse, mort-née en 1621, la reine avait eu, le 16 octobre 1623, une fille nommée Christine qui mourut le 21 septembre 1624.

[2] Cette négligence n'était pas rare à cette époque chez les employés, et le roi en fit des reproches à plusieurs gouverneurs généraux. (Voyez les *Archives du royaume*, 1627.)

diez Bauske et Birzen, qui ont plus d'importance que vous ne pensez [1]. » La Gardie répondit à ces reproches par une victoire remportée sur les Polonais à Wenden [2].

Les mois d'hiver furent consacrés aux soins de l'administration intérieure et aux préparatifs de la seconde campagne contre la Prusse. Le gouvernement fut remis entre les mains du sénat pendant l'absence du roi : il devait se réunir deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, de huit à onze heures, et s'assembler extraordinairement chaque fois que les circonstances l'exigeraient; il avait aussi à rédiger et à inscrire le résultat des délibérations [3]. Le roi donna le commandement des troupes qui restaient en Suède à son beau-frère le comte palatin Jean-Casimir. Une extrême prudence était recommandée dans la perception des nouveaux impôts, surtout de celui de mouture, de peur d'occasionner des troubles pendant l'absence du roi, et si l'on en remarquait quelques symptômes, il valait mieux céder et attendre une meilleure occasion. L'avarice, « dont quelques officiers faisaient preuve en accordant des congés illégaux, méritait une punition : c'était aux procureurs royaux à les accuser devant la cour supérieure [4]. » On fit des enrôlemens à la fois en Allemagne et en Écosse. Gustave Horn fut envoyé pour renforcer les troupes de la Livonie avec les soldats de la Finlande. Il est fait mention d'archers [5] (*bågeskyttar*), ce qui prouve qu'on n'en avait pas supprimé l'emploi dans l'armée suédoise, quoiqu'on eût remarqué pendant toute la guerre avec le Danemark que le soldat suédois était presque partout armé du mousquet et que la cavalerie elle-même avait remplacé la lance par l'arme à feu.

Le roi écrivit à son beau-frère au sujet de son passage en Prusse, en 1627 [6] : « Nous avons appareillé par un assez bon vent, le 4 mai, et nous voici arrivés heureusement aujourd'hui 8 à Pillau. Nous y avons trouvé les affaires en bon état; nous débarquons immédiatement nos soldats pour offrir la bataille à l'ennemi, qui a neuf mille hommes sous les armes et est cantonné dans quelques villes de la Pomerelle, suivant sa coutume : cependant il a avancé sur le Dantziger-Werder. Le comte palatin devait accélérer l'arrivée de la cavalerie et des recrues suédoises. L'électeur a réuni des troupes à un ou deux milles de Pillau : il redemande cette ville; nous verrons ce qu'il veut faire. » Bientôt après le roi écrivit au sénat [1] : « La demande de l'électeur, que Pillau lui soit restituée, a été écartée par négociation. Il est obligé de nous ménager s'il ne veut que la Pologne lui enlève son fief. » Et dans une autre lettre : « Nous avons traité avec notre beau-frère l'électeur, et nous sommes parvenus à obtenir de lui un armistice jusqu'à la Saint-Michel. Depuis lors, nous avons fait de nouveaux travaux aux fortifications de Pillau, et nous y avons mis une garnison de trois régimens; nous nous sommes portés avec le reste sur Höft [2]. L'ennemi a pris position en face, à Dantziger-Werder, pour ne pas perdre toute communication avec son artillerie. Comme il était en force, nous avons décidé de l'attaquer le 25 mai. Nous avions pris nos dispositions de manière à ce que l'affaire fût engagée par le comte de Thurn et Jean Baner; les halebardiers devaient donner ensuite. Les soldats furent partagés sur les bateaux, et tout aurait certainement réussi à souhait, si chacun eût fait son devoir et suivi nos ordres; mais une barque seule, commandée par Axel Duval, aborda à la rive opposée. Une partie négligea de se diriger, à l'aide de rames, vers le point indiqué; les autres donnèrent sur des bancs de sable; quelques-unes se rendirent où nous n'eussions pas voulu, de sorte que le désordre se mit dans notre plan. Alors nous nous sommes jeté dans une petite nacelle pour faire exécuter nos dispositions; et comme dans de telles circonstances le combat devient souvent très-chaud, j'ai été blessé d'une balle au ventre. Cependant nous devons remercier Dieu de ce que cet accident n'a pas eu de suites fâcheuses; nous espérons être rétabli dans

[1] Voyez les *Archives du royaume*, 1627.
[2] *Ibid.*
[3] Instruction pour le sénat pendant l'absence du roi. (Voyez les *Archives du royaume*, 1626.)
[4] Voyez la lettre du roi à Nils Stjernsköld, commandant de Pillau, 9 juillet 1627.
[5] A Nils Bjelke, au sujet des troupes de Finlande, 26 avril 1627. (Voyez les *Archives du royaume*.)
[6] Pillau, 10 mai 1627. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Le 15 mai.
[2] Haupt ou Höft est un fort, près de Dantzig, que les Suédois avaient pris l'année précédente. Avant l'arrivée du roi à Pillau, les Polonais avaient cherché à le reprendre, mais ils furent repoussés par le maréchal Herman Wrangel.

quelques jours et pouvoir nous remettre à la tête des affaires. Dans cette situation, nous avons été obligés de faire retirer nos troupes, qui n'avaient pas souffert de grandes pertes. Le comte de Thurn a été blessé, ainsi que le capitaine Axel Duval. Comme nous sommes assuré que l'exagération s'emparera de cette nouvelle, nous avons voulu vous communiquer tous ces détails pour vous prémunir contre les versions qui seraient contraires à la vérité. » Cette lettre fut écrite le jour même de l'événement [1]; elle contenait en même temps la nouvelle de l'arrivée de l'envoyé niederlandais à Elbing « sans doute pour négocier la paix entre nous et la Pologne, écrit le roi, et pour réclamer la liberté du commerce avec Dantzig ainsi que celle de la navigation sur la Vistule. » La blessure du roi se guérit. Il rassembla ses troupes à Dirschau dans l'intention d'attaquer Koniecpolski, dont le camp n'était qu'à un demi-mille de là. Alors arriva la nouvelle que le général Potocki avait assiégé Braunsberg, et cette ville serait tombée en son pouvoir par l'effet des intelligences qu'il y avait formées si le roi ne fût venu à son secours; il poursuivit l'ennemi, l'espace de cinq milles, jusqu'à Wormditt. Cependant Mevé se rendit à Koniecpolski. Le roi vengea cette perte par l'attaque des retranchemens de l'ennemi en face de Höft; ils furent emportés le 4 juillet: « Nous vous avons annoncé, écrivit le roi au sénat, la victoire qui nous a rendus maîtres, presque sans effusion de sang, des forts élevés par les Dantzigois. Ayant appris la défection de l'électeur et son dessein de faire passer à l'ennemi des secours considérables, nous avons laissé le chancelier à Höft, et nous sommes entrés le 12 dans la principauté pour déjouer ce projet. Nous avons rencontré le corps auxiliaire à Morungen; il était fort de dix-huit cents hommes de pied et de quatre compagnies de cavaliers avec cinq canons. Nous avons enveloppé l'ennemi, qui s'est rendu par capitulation et est entré avec plaisir à notre service; nous en avons renvoyé une partie par considération pour l'électeur. Nous avons eu beaucoup de peine, ajouta le roi, à nourrir nos soldats avec ce que nous avons trouvé ici; nous sommes étonné de n'avoir reçu de Suède que quelques milliers de thalers, qui ne suffisent pas à nos besoins. Nous avons eu le dessus avec l'ennemi, d'abord dans une petite escarmouche, le dernier jour de juillet, entre Dirschau et le camp ennemi; nous avons battu deux compagnies de hussards [1] et quatre compagnies de cosaques avec un petit détachement de nos cavaliers; puis le 7 août, lorsque nous déployâmes toute notre cavalerie et l'ennemi la sienne, la moitié de la nôtre (car dix-neuf compagnies ne prirent aucune part à l'action) repoussa l'ennemi, de sorte qu'il fut obligé de chercher sa sûreté dans son camp, où le général Koniecpolski se sauva sans chapeau et à pied. Le jour suivant, nous nous sommes présentés en ordre de bataille devant le camp ennemi et nous avons fait jouer notre artillerie. Nos adversaires paraissaient vouloir prendre la fuite, mais Dieu ne l'a pas permis, car dès le commencement de l'affaire, dans un défilé d'où nous voulions débusquer les mousquetaires ennemis, nous avons été nous-même blessé par une balle à l'épaule droite, près du cou. Cet accident a arrêté nos desseins, et la victoire n'a pas été complète; cependant nous remercions Dieu d'avoir empêché que nous fussions trop grièvement blessé pour reprendre le commandement de nos troupes. Il paraît que les victoires de l'empereur donnent du courage à nos ennemis [2]. » Cette dernière supposition est confirmée par Axel Oxenstjerna : « L'ennemi a déjà reçu, écrit-il au sénat, des renforts de l'empereur, qui a envoyé le duc de Holstein avec son régiment au secours du roi de Pologne. Il n'est pas probable que la paix se fasse, malgré les efforts des envoyés niederlandais. Tout est encore indécis avec l'électeur de Brandenbourg; cependant j'espère que les difficultés s'arrangeront. Le roi est si bien rétabli qu'il peut monter à cheval. Les commissaires polonais prétendent toujours que la Suède doit être restituée à leur roi à et ses descendans : nous n'entendons pas cela. Le roi Sigismond et le prince Vladislaus sont arrivés au camp polonais [3]. Pendant le séjour du roi à Dirschau, séjour qui s'est prolongé jusqu'au

[1] Berwald, 25 mai 1627. (Voyez les *Archives du royaume.*) Dans la barque du roi, personne ne fut blessé que lui; il tenait le gouvernail en main.

[1] Les hussards, dans la langue de ce temps, étaient appelés *sperreuter.*

[2] Au comte palatin. Dirschau, 14 août 1627. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Lettres du chancelier du royaume à Gabriel Oxenstjerna et au sénat en date des 15 et 18 août 1627. (Voyez les *Archives du royaume.*)

26 septembre, un envoyé anglais lui a offert la décoration de l'ordre de la Jarretière. Le 10 octobre, il s'est emparé de Wormditt[1]. Guttstad est tombé aussi au pouvoir des Suédois. » Le roi partit pour la Suède et laissa le commandement au chancelier du royaume, qui fut obligé de se charger de cette fonction plus fatigante par les embarras d'argent que par les travaux de la guerre[2]. Stjernsköld, nommé commandant de la flotte, après l'amiral général Gyllenhjelm, fut attaqué le 10 novembre par dix vaisseaux polonais et de Dantzig au moment où il allait ramener les siens dans les ports de Suède. Un de ses capitaines aima mieux faire sauter son vaisseau que de se rendre, et Stjernsköld allait l'imiter lorsqu'il fut tué; son corps resta au pouvoir de l'ennemi. Du côté de la Livonie, il y avait eu une sorte d'armistice avec ou sans convention : on en observa une semblable en Prusse pendant l'hiver.

Cette suspension d'armes se fit remarquer, comme de coutume, par une activité non moins grande que pendant la campagne. Celle de Gustave-Adophe s'exerce d'une manière étonnante et sans interruption sur toutes sortes d'objets[3]; elle serait encore plus dessinée dans son individualité si nous n'avions pas traité isolément les affaires intérieures. Nous n'ajouterons qu'une observation, qui frappe surtout lorsqu'on parcourt les documens historiques de ce temps. Le roi est à un tel degré le point central et la force vitale de ce gouvernement, que partout où il n'est pas les affaires languissent et là surtout où il ne peut pas au moins laisser le chancelier à sa place. On ne devait pas croire à de si grands efforts à une époque où le sénat paraissait n'avoir rien à faire : les registres du sénat mentionnent qu'il n'avait souvent rien à lire que la *Gazette de Hollande*[4]. Cet engourdissement passe-t-il les bornes, une lettre fulminante du roi tire bientôt les dormeurs de leur sommeil.

[1] Ce fut à cette occasion qu'on fit le premier essai des canons de *cuir*, inventés par Wurmbrandt, baron allemand au service de Gustave.

[2] Lettre du roi au chancelier, en date du 31 mars 1628. Par lettre du 10 juillet de la même année, le roi appela Louis de Geer en Prusse pour l'aider dans les affaires de change.

[3] Elle s'étendait jusqu'à ses sujets russes. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[4] Voyez Hallenberg, t. 5, p. 365.)

Les négociations continuaient avec la Pologne; l'électeur offrit sa médiation : « Nous ne pouvons y consentir, dit le roi au chancelier, quoiqu'il puisse mériter cet honneur *in ceremonialibus*. Il fait tout son possible pour que la Pologne lui fasse avoir toute la Prusse en donnant Dantzig pour nos *sumptus belli;* mais les orgueilleux Polonais n'accepteront pas cette condition[1]. » La position devenait de plus en plus critique. Sigismond ne voulait faire la paix qu'à condition qu'on reconnaîtrait ses droits à la couronne de Suède. Pour un armistice de plus longue durée, ses négociateurs demandaient la restitution de tout ce que la Suède avait conquis : « Pour la Prusse et la Livonie, les Polonais abandonneraient temporairement leurs prétentions, mais ce ne serait que pour les reprendre si l'occasion s'en présentait, dit le roi. Quant aux titres, le roi de Pologne peut prendre tous ceux qu'il lui plaît, excepté celui de roi de Suède. S'il y avait quelques moyens de ne parler ni de lui ni de moi, ce serait mieux. » Gustave-Adolphe défendit de conclure l'armistice sans y insérer la condition que les conquêtes ne seraient conservées que jusqu'à la paix définitive, surtout les ports de la Prusse, « parce que les catholiques ont déjà tant de ports dans la Baltique qu'il n'est pas prudent de leur en laisser occuper de nouveaux. Abandonnez les négociations ouvertes jusqu'à ce qu'on puisse voir quelle tournure prendront les affaires des impériaux[2]; affirmez que nous ne vous avons pas encore envoyé d'instructions. Il faut que nous nous rendions à Riga, où tout est un peu embrouillé; mais nous espérons en avoir fini avant la Pentecôte avec la Livonie, pour venir plus tard avec toutes nos forces en Prusse ou retourner chez nous *défendre les frontières de notre royaume*[3]. » Le bruit de l'arrivée d'une flotte espagnole se renouvela : « Nous ne pouvons savoir s'il s'agit de la prise d'Öresund; nous ordonnons que tous les vaisseaux soient prêts dans nos ports,» écrivit-il plus tard au sénat[4]. La résolution du roi d'aller en personne en Livonie avait pour cause de nouveaux mécontentemens contre La Gardie : « Vous savez bien, monsieur le chance-

[1] Au chancelier, le 6 février 1628. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] Au même, 18 novembre 1627 et 31 mars 1628.

[3] *Ibid.*

[4] 10 juin 1628. (Voyez les *Archives du royaume*.)

lier, lui dit le roi dans une lettre, que le comte Jacques est lent dans ses conseils et dans ses actions, et trop doux dans son commandement. C'est Gustave Horn qui a presque tout fait : c'est donc à lui que nous avons confié le commandement, et nous avons ordonné que Jacques de La Gardie allât résider à Riga comme gouverneur de la ville et du pays[1]. » On apprit que Gustave Horn avait eu l'avantage sur les Polonais commandés par Gosievski, lequel, après avoir passé la Duna, avait envahi la Livonie. Alors le roi changea de résolution : il se rendit en Prusse, et arriva le 15 mars 1628 à Pillau. La prise de Neuenburg (qui fut reprise) et celle de Strasburg furent les principaux faits d'armes de cette campagne, qui fut plus difficile que toutes les précédentes, parce que l'ennemi ne s'engagea dans aucun combat sérieux ; ses principales forces étaient réunies à Graudentz, située sur une île de la rivière d'Ossa et partout entourée de marais, ce qui fit que le roi abandonna la pensée d'en faire le siége. Il écrivit au chancelier[2] : « L'ennemi emploie une nouvelle tactique : il chasse toute la population et le bétail des endroits que nous nous proposons d'occuper ; mais il évite la bataille comme on évite le feu. » Les relations de la retraite présentent un tableau affligeant : « Des officiers qui ont trente ans de service, dit Adler Salvius[3], ne se souviennent pas d'avoir vu l'armée dans un état si déplorable. Nous avons déjà perdu plus de 5,000 hommes depuis que nous avons quitté les environs d'Ossa, et nos Suédois désertent en foule. Les étrangers sont si mécontens qu'on ne doit guère s'attendre de leur part qu'à des mutineries : nous n'avons pas d'argent pour les payer. Le roi n'a rien pu faire en Prusse, dans la crainte de ce qui pouvait arriver du côté de l'Allemagne. Tout est misère dans le pays : pas de bons quartiers, quatre maisons par régiment. Les chemins sont si mauvais qu'on ne peut faire faire qu'un demi-mille par jour à l'artillerie. L'ennemi nous poursuit et coupe nos communications. » Enfin l'armée put prendre ses quartiers d'hiver, et le roi retourna en Suède à la fin d'octobre, après avoir confié de nouveau le gouvernement de la Prusse à Axel Oxenstjerna, qui, aidé du maréchal Herman Wrangel, repoussa les attaques de l'ennemi pendant l'hiver. La grande guerre d'Allemagne commençait à attirer l'attention générale et celle de Gustave-Adolphe principalement. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que pendant ses dernières campagnes en Prusse, il s'occupait des événemens de ce pays. Dans celle qu'il venait de terminer, il avait pris la défense de Stralsund ; dans celle qu'il allait ouvrir, il avait une armée impériale à combattre en Prusse. Peu de jours après son arrivée, à la fin de mai 1629, il écrivit d'Elbing au sénat[1] : « Nous avons trouvé ici contre nous Arnheim avec une armée de 8,000 fantassins et 2,000 chevaux, en tout seize compagnies : elle compte faire des merveilles quand elle sera réunie à l'armée polonaise. Nous ne pouvons donc penser à quitter de sitôt ces contrées. Nous avons fait faire de nouvelles propositions aux états à cause des changemens de situation ; il faut qu'ils ne se séparent pas avant quelques semaines. Il paraît que l'ennemi avait quelques desseins sur Kœnigsberg ; nous ne savons pas encore si notre beau-frère est de connivence avec lui[2]. Nous avons ordonné qu'on envoyât plus de troupes de la Suède à la défense de Kœnigsberg. Trois régimens écossais nouvellement enrôlés resteront en Suède pour être formés à notre discipline. L'amiral du royaume Gyllenhjelm et le vice-amiral Clas Fleming iront, avec neuf de nos plus grands vaisseaux et seize que les villes nous ont promis, stationner à Dalehamn ; Jean Baner, avec six vaisseaux de guerre, ira protéger la liberté du passage à Stralsund, et Erik Ryning avec trois petits navires défendra Kalmar. » Il dit, dans une autre lettre au chancelier[3], « que les impériaux n'avaient pas d'argent et n'en auraient point avant l'arrivée du roi ; que s'il les attaquait, ceux-ci se rangeraient peut-être en partie de son côté. » Koniecpolski avait concentré ses forces sur Graudentz, et sa jonction avec Arnheim eut lieu le 15 juin sans que Gustave pût l'empêcher. Le roi avait fait avancer ses troupes jusqu'à Marienwerder ; mais il se retira sous les canons de Maremburg, qui était bien fortifiée, pour y attendre des renforts de la Suède. Il envoya les bagages par Stum ;

[1] Instruction à Gustave Horn pour la Livonie, 20 avril. — Lettre à Axel Oxenstjerna, 21 avril 1628. (Voyez les *Archives du royaume*.)
[2] 13 octobre 1628.
[3] 10 septembre 1628.

[1] 26 mai 1629. (Voyez les *Archives du royaume*.)
[2] L'électeur renouvela plus tard la neutralité.
[3] Liessov, 2 juin.

il marcha lui-même pour les couvrir sur la droite, dans la direction du fleuve Liebke, jusqu'au village de Honingsfeldt. Là on commença d'apercevoir l'ennemi, qui avec ses forces réunies cherchait à couper le chemin au roi. Il y eut une escarmouche à l'arrière-garde; le roi en profita pour faire filer le reste de ses troupes. Il parle lui-même de cette affaire en ces termes : « En voulant soutenir une patrouille que nous avions envoyée à Risenborg et que l'ennemi essaya de prendre, les nôtres, surtout le comte du Rhin [1], contre nos ordres précis, s'étaient engagés avec l'ennemi, qui avait eu le temps de tomber sur eux avec toutes ses forces, et quoique les nôtres prissent courage et voulussent résister, ils furent si vigoureusement chargés qu'ils furent dispersés, malgré leur bravoure, et prirent la fuite, laissant à l'ennemi dix canons de cuir destinés à protéger l'arrière-garde. Nous envoyâmes plusieurs fois chercher d'autres troupes; elles ne purent arriver à temps : pendant l'escarmouche intempestive du comte du Rhin, elles s'étaient éloignées, et nous étions nous-mêmes trop occupé à l'arrière-garde à rallier nos soldats dispersés. Mais Hans Wrangel étant survenu avec son escadron et celui d'Ekoltz, et le régiment de Baudissin étant accouru à notre secours, non-seulement nous avons sauvé nos troupes engagées, mais nous avons même repoussé l'ennemi jusqu'à Honingsfeldt. Nous ralliâmes notre cavalerie (car l'infanterie s'était déjà portée sur Marienbourg), et l'ennemi, voyant que nous lui étions supérieurs en nombre, chercha à réunir son infanterie et sa cavalerie pour nous attaquer avec toutes ses forces; néanmoins nous nous retirâmes en bon ordre. Deux fois il tenta de nous entamer, d'abord dans un village, puis dans un défilé; mais il a été bravement reçu et repoussé avec perte. Nous arrivâmes ainsi sans encombre à Marienbourg. Nous avons eu 200 hommes tués. La perte de l'ennemi n'est pas moins grande; et si nous n'avions pas perdu nos canons et cinq étendards dans le premier engagement, il serait douteux qui a le plus souffert, de l'ennemi ou de nous. » Tel est le récit du roi sur l'affaire où les Polonais prétendent avoir remporté à Stum une si grande victoire. Gustave ne parle pas du danger qu'il a couru; mais Axel Oxenstjerna en a fait mention : « En 1629, le 17 juin [1], on en vint aux prises avec les Polonais à Stum; le combat était acharné. Un soldat ennemi s'attacha au baudrier de Gustave, qui le lui laissa entre les mains et échappa ainsi au danger après avoir perdu ce baudrier et son chapeau. Un autre Polonais le prit dans ses bras et voulut l'emporter; mais Érik Soop accourut à son aide et le sauva en tuant le Polonais [2]. » Gustave-Adolphe fortifia son camp sous les murs de Marienbourg; ses soldats y souffrirent d'une maladie contagieuse. L'ennemi suivait les mouvemens de Gustave-Adolphe; mais il n'osait rien entreprendre d'essentiel depuis l'arrivée des renforts amenés de Suède par Jacques de La Gardie [3], quoiqu'il y eût journellement des engagemens partiels entre les deux camps fortifiés. Sigismond assistait avec ses deux fils aînés à ces escarmouches : « Il n'a pas apporté d'argent, dit Gustave-Adolphe, mais seulement la promesse de payer au mois d'août la solde pour trois mois; elle s'élève, pour les impériaux seulement, à trois tonneaux d'or [4], somme qu'il paraît assez difficile de se procurer. Jusqu'ici les impériaux n'ont rien fait, et comme ils sont entrés dans le pays contre la volonté des états et sur l'invitation du roi et de son parti, la haine contre eux ne fait que s'accroître. Arnheim est encore avec trois régimens devant Montau [5]. Au moment où nous voulions nous rendre en Suède, le ministre du roi de France, le baron Charnacé, est arrivé dans notre camp, offrant sa médiation pour un traité avec l'ennemi. Nous avons consenti à ce que des négociations s'ouvrissent, relativement à un armistice, aux conditions proposées l'hiver passé par le chancelier, et nous avons choisi pour négociateurs ce dernier, le feld-maréchal [6] et Jean Baner, qui eurent, le 30 juillet, avec les Polonais une entrevue où l'on décida que non-seulement Sigis-

[1] Le comte du Rhin, Othon Louis, un des colonels du roi.

[1] Voyez Adlersparre, *Historiska samlingar*, t. 3, p. 105.

[2] Manuscrits de Palmsköld.

[3] Il avait avec lui des Suédois et des soldats étrangers, entre autres mille Anglais ou Écossais sous les ordres de Spens.

[4] Manière de compter en Suède. Le tonneau d'or vaut 100,000 thalers.

[5] Fort que les Suédois possédaient sur la Vistule.

[6] Jacques de La Gardie.

mond, mais aussi la république de Pologne devaient nous donner le titre de roi de Suède[1].» Les négociations se continuèrent tout le mois d'août sous la médiation de la France, et depuis le commencement de septembre sous la médiation de l'Angleterre. Elles furent plusieurs fois sur le point d'être rompues (elles le furent effectivement un fois), non-seulement à cause des prétentions opposées des Suédois et des Polonais, mais aussi par celles des médiateurs[2]. Gustave n'en attendit pas l'issue pour retourner en Suède. Le 16 septembre 1629, l'armistice avec la Pologne fut signé pour six ans, en plein air, à Altmark, non loin de Stum. Strasburg, Dirschau, Wormditt, Mehlsack, Frauenburg furent livrés à la Pologne; Mittau le fut au duc de Courlande. L'électeur de Brandenbourg devait occuper Marienbourg, Stum et Danziger-Haupt pendant l'armistice. Gustave-Adolphe conserva Elbing, Braunsberg, Pillau et Memel. La liberté de conscience fut accordée aux protestans et aux catholiques, et le commerce fut déclaré libre pour les sujets des deux couronnes.

CHAPITRE XVII.

GUERRE D'ALLEMAGNE.

Gustave-Adolphe avait trente-quatre ans, il était par conséquent parvenu au plus grand développement de ses facultés. Il n'y avait pas alors en Europe de nom qui brillât d'un plus vif éclat: « Ce roi de Suède, dit Richelieu[3], est un nouveau soleil qui vient de se lever, jeune, mais d'une vaste renommée. Les princes maltraités ou bannis de l'Allemagne ont dans leur malheur tourné leurs regards vers lui comme le marin vers l'étoile polaire. » L'histoire a consigné les négociations entre les princes d'Allemagne et Gustave-Adolphe, depuis 1614. Il reçut alors à Narva, du Landgrave Moritz, de Hesse-Cassel, un envoyé chargé de le prier de se tenir prêt à tout événement. Une ligue fut formée entre plusieurs électeurs et États d'Allemagne contre les catholiques pour la défense du libre exercice du culte; l'Angleterre, les Niederlandes, la Suisse en faisaient partie. On voulait appeler ostensiblement le roi de Suède à cette alliance; on lui en fit bientôt l'invitation par un envoyé de Heilbronn, où les protestans venaient d'avoir une réunion. La lettre, datée du 25 février 1614, était signée de Frédéric V, électeur du Palatinat; de Jean II, comte palatin de Deux-Ponts; de Jean-Frédéric, duc de Wurtemberg; de George-Frédéric, margrave de Bade; de Christian, prince d'Anhalt, et de Joachim-Ernest, margrave de Brandenbourg. La réponse de Gustave-Adolphe prouva sa bonne volonté; mais elle démontra clairement les obstacles qui s'opposeraient à leurs vœux et aux siens tant que durerait la guerre de Pologne et de Russie. Dans une ordonnance du 6 mai 1615, où il prescrit certains jours de prière à ses peuples, il les engage à prier le ciel pour leurs frères de même croyance en Allemagne[1].

Ce qui manquait surtout, c'était la concorde. L'électeur de Saxe avait tenté, mais en vain, d'entrer dans la ligue catholique[2] plutôt que de reconnaître le Palatinat réformé comme chef de l'union protestante; et lorsque le malheureux Frédéric V du Palatinat perdit aussi vite qu'il l'avait gagnée la couronne de Bohême, que lui avaient offerte les rebelles, on vit Jean-George de Saxe, laissant aux théologiens le soin de discuter sur le point de savoir si les luthériens se rapprochaient plus des catholiques que des réformés, aider l'empereur à supprimer la liberté religieuse en Bohême[3] en recevant la Lauface pour prix de son apostasie. La guerre de trente ans venait de commencer.

Les dévastations opérées en Allemagne par les armes réunies de l'empereur, de l'Espagne et de la ligue, les malheurs de la maison palatine et la dissolution de l'union évangélique firent naturellement tourner vers les souverains du Nord toutes les espérances des princes et

[1] Voyez la lettre de Gustave-Adolphe au comte palatin Jean-Casimir en date du 10 août. (*Archives du royaume.*)

[2] Il s'éleva des contestations entre les ministres français et anglais au sujet de la préséance, et ni l'un ni l'autre ne voulait céder : « Réglez vos affaires sans les consulter, et laissez-les s'arranger entre eux, » écrivit Gustave à Axel Oxenstjerna le 8 septembre.

[3] *Mémoires de Richelieu.* Paris, 1823.

[1] Voyez Hallenberg, t. 1, p. 246.

[2] Voyez Raumer, *Geschichte Europas seit dem funfzehnten Jahrhundert*, t. 3, p. 354.

[3] Voyez Hallenberg, t. 4, p. 801; Raumer, l. c, t. 3, p. 391. — Gustave-Adolphe envoya des munitions à l'électeur du Palatinat. Mårten Pauli, dans ses instructions du 26 août 1620, avait ordre d'envoyer huit canons et quatre mille boulets en Bohême. (Voyez les *Archives du royaume.*)

des peuples protestans de l'Allemagne, d'autant plus que sur les deux princes les plus puissans, l'un, l'électeur de Saxe, embrassait les intérêts de l'empereur, et l'autre, celui de Brandenbourg, gouverné par des conseillers catholiques (comme on le lui reprocha en Suède), montrait fort peu de zèle pour la cause commune [1].

L'Angleterre, la Hollande et la France cherchèrent à déterminer le Danemark et la Suède à attaquer la maison d'Autriche et la ligue catholique. Gustave-Adolphe informa lui-même Christian IV des conditions qu'on lui avait proposées, lorsqu'on l'avait sollicité de se mettre à la tête de la guerre des protestans, conditions sous lesquelles il ne pouvait se charger de l'entreprise : c'était une alliance étroite entre toutes les puissances intéressées, la direction de la guerre remise entre ses mains, une armée de trente-six régimens d'infanterie et de huit mille hommes de cavalerie, dont un quart devait être enrôlé par lui, un quart par l'Angleterre et le reste par les États d'Allemagne; l'assurance d'un subside mensuel pour la solde des troupes; la cession de deux ports, dont l'un dans la Baltique et l'autre dans la mer du Nord. Il avait conçu ce projet avant d'être informé qu'on songeait à un autre chef : « L'affaire, dit-il, a changé de face depuis que le roi de Danemark s'est chargé de l'exécution. » Mais comme on croyait que la guerre se ferait mieux par deux armées que par une [2], Gustave ne refusait pas de prendre le commandement de l'une d'elles, pourvu que les secours d'argent fussent également partagés. Il ne demandait d'abord que dix régimens d'infanterie et cinq mille cavaliers, et voulait se procurer à ses propres dépens de l'artillerie et des munitions. Il ne se réserva que la liberté de faire des enrôlemens dans les États des puissances liguées et la promesse qu'aucune paix ne serait faite avec l'empereur et les catholiques sans son consentement. Il demanda en outre que ses intérêts ne fussent pas oubliés, quoiqu'il ne prétendît pas que ses alliés se mêlassent de sa guerre particulière avec la Pologne : « Les catholiques, ajouta le roi, doivent être attaqués dans leurs repaires. Quatre chemins y conduisent : le premier, le long du Weser par la Westphalie, dans la Hesse; le second, en suivant l'Elbe par la Saxe, en Bohême; le troisième, en côtoyant l'Oder par les marches de Brandenbourg; le quatrième, par la Cassube et la Pologne vers la Silésie. » Gustave-Adolphe regardait le premier comme favorable aux opérations du roi de Danemark; le second convenait également, si la Saxe y donnait son consentement. Il désapprouva le troisième, parce qu'il devait transporter la guerre dans les États de son beau-frère l'électeur de Brandenbourg et y entraîner les Polonais. Quant au quatrième, il le considérait comme le meilleur pour lui, parce qu'il conduisait dans le pays de l'ennemi, et que les opérations serviraient à couvrir le Brandenbourg et la Poméranie contre les Polonais, obligés de s'occuper de leur propre défense [1]. Ces conditions furent trouvées « un peu humiliantes [2], » mais elles hâtèrent la décision de Christian IV [3].

Cette grande lutte qui devait agiter le Nord, considérée politiquement, nous fait voir la destruction du système des États intérieurs de l'Allemagne. La religion en fut tantôt la cause, tantôt le prétexte. Après la guerre de trente ans, il fut si bien rétabli qu'on pouvait le regarder, du moins quant aux apparences, comme fai-

[1] La cour de Brandenbourg, dans sa correspondance avec celle de Suède, mettant le titre d'électeur avant celui de Gustave-Adolphe et l'appelant *altesse royale* au lieu de *majesté*, le sénat écrivit au ministre de l'électeur : « Ware die abnehmende reputation mit Worten und grossen Nahmen zu reparieren, als wurde fich ihre Konig. maj. wenig difficultiren und wollten gange Papiere damit erfüllen. Unfere meinung ist zwar gut und dirigert zur Erhaltung der Freundschaft, guter correspondeus und Uffwachs des allgemeinen Ewangelisehen wefens, weilen wir aber merken und ppüren das Euer hoff guthentheils wird mit papistischen consiliariis erfullt, haben wir leichlich zu muthmassen, was unfre wohlmeinung fruchten werde. Schreiben in Nahmen der Reichs rathe an dei geheime Brandenburgische rathe. — Gripsholm, d. 8 aug. et 10 dec. 1623. » (Hallenberg, t. 5, p. 101.)

[2] D'après les paroles de Gustave-Adolphe, c'était le projet de Maurice d'Orange. Chaque armée devait être forte de vingt-cinq mille combattans. Le roi de Suède devait attaquer les possessions héréditaires de l'empereur, et le roi de Danemark chasser les armées des catholiques et rétablir le Palatinat. (Voyez Hallenberg, t. 5, p. 338.)

[1] Voyez Hallenberg, t. 5, p. 330.

[2] « C'est ainsi que s'est exprimé le roi d'Angleterre, » écrit Gustave-Adolphe à Christian IV. (Voyez Hallenberg, t. 5, p. 331.)

[3] Gustave-Adolphe employa dans ces négociations Adler Salvius. Il dit, dans une lettre à Libjehök, que ce fut surtout la jalousie de Christian contre Gustave-Adolphe qui fit qu'il marcha seul contre la puissance de Ferdinand II.

sant partie du *système d'équilibre européen*. Durant l'intervalle qui s'écoula entre les deux époques, on vit se succéder plusieurs plans tels que chaque revirement politique en fait naître. Plus ils sont audacieux, plus la commotion met de temps à se calmer. Combien le pouvoir royal et la constitution de l'empire n'étaient-ils pas tombés dans l'opinion pour qu'un prince aussi faible que Frédéric V osât aspirer à la couronne de Bohême! — Cette hardiesse fut pour la ligue catholique le signal d'une explosion qui n'avait été retardée que par l'absence d'un chef; elle en trouva un plus tard dans Ferdinand II. La maison palatine perdit tout : sa dignité électorale fut confisquée au profit de la ligue catholique, et les possessions et les titres furent la récompense du zèle de Maximilien de Bavière. Une persécution générale frappa les protestans en Bohême, dans le Palatinat et en Autriche : plusieurs milliers de ces malheureux erraient sans asile et sans patrie; ils se rangèrent sous les étendards des *aventuriers belliqueux*, qui depuis Ernest de Mansfeld et le jeune Christian de Brunswik (le guerrier le plus téméraire et le plus sauvage de cette époque, et cependant évêque protestant!) se signalent de plus en plus dans cette guerre, et au milieu d'une misère constante donnent naissance à cette soldatesque sans patrie ni religion, avec laquelle on se voyait forcé de traiter de la paix, comme avec une puissance reconnue. Cette situation apparaît plus en grand avec Albrekt de Waldstein, nommé généralement Wallenstein, noble bohémien qui, lorsque l'empereur voulant se rendre indépendant de la ligue, désirait avoir une armée à lui et n'en avait pas les moyens, jeta les yeux sur l'Allemagne en disant : « Je ne puis vous procurer une petite armée, mais bien une grande de cinquante mille hommes qui pourra s'entretenir elle-même. » Christian IV, déjà vaincu, le 27 août 1626, à Luther, par les troupes de la ligue catholique commandées par Tilly, trouva dans Wallenstein un nouvel ennemi [1] qui le chassa non-seulement de l'Allemagne, mais encore du Holstein et du Jutland, et le contraignit à signer la paix à Lubeck, le 6 juin 1629. Ses provinces lui furent restituées, mais il fut obligé d'abandonner ses alliés. Wallenstein occupa pour son propre compte le Mecklenbourg, d'où les ducs avaient été chassés, et il en fut investi comme d'un fief héréditaire. Il assiégea Stralsund et reçut, par adjonction à ses autres titres, celui de *général de l'Océan et de la Baltique* [1]. La lettre de Gustave-Adolphe au roi de Danemark nous fait voir quels magnifiques projets il avait formés, tout en veillant à à ses intérêts particuliers : « Il nous a été facile, y est-il dit, de deviner que la ligue catholique a des desseins sur la Baltique; elle cherchera à les réaliser par des moyens directs ou indirects, tantôt par la conquête de la Hollande, tantôt par celle de la Suède, et enfin par celle du Danemark. On n'emploie pas seulement la force, mais encore les intrigues et les trames secrètes. Nous apprenons qu'on vous a offert le commandement de la flotte qui veut fonder un *imperium romanum*, et qu'on paiera tous les frais de la guerre si vous voulez céder le Sund. On nous a proposé ces jours-ci de réunir nos armées aux ennemis de votre majesté. On voulait nous procurer la paix avec le roi de Pologne et la république, ainsi que la propriété perpétuelle de la Livonie et de la Prusse; en même temps, on nous proposait le trône de Danemark comme un fief de l'empereur, et beaucoup d'autres choses dans l'espoir d'empêcher notre alliance. Nous en avons bien prévu les conséquences, connaissant la puissance, la concorde, l'intelligence et la constance de nos adversaires, et la lenteur, l'imprudence et l'inconstance de ceux qui se sont intéressés à nous. Aussi les forces de ceux-ci auraient-elles été supérieures à celles de nos ennemis si elles eussent été unies; mais divisées, elles sont devenues si faibles qu'aucun d'eux n'a pu se

[1] La première apparition de Wallenstein est caractéristique : « Die Annaherung der Wallensteinischen armée kündigt sich auf eine seltsame weise an. Zigeuner Banden, zu 10 bis 15 Man stark, ein jeder Zigeuner mit zwey langen Feuerrhören versehen, Weiber zu pferde mit sich führend, ein par pistolen und settel habend, liessen sich in vielen gegenden als vortrab blicken. Diese partayen zogen auf ungebahnten wegen, legten sich in Büschen und Gehölzer in Versteck, kundschifteten alles aus, raubten und plaunderten, wo sich keinen widerstan fanden und beruhmten sich in Wallensteins Besoldung zu stehen. » (Voyez Von der Decken, *Herzog Georg. von Braunschw. and Lüneburg*, t. 1, p. 155.)

[1] A la diète de Spire, en 1567, l'empereur Maximilien II avait déjà proposé la création d'une charge d'amiral de l'empire et la nomination d'un amiral par les cercles de Bourgogne, de Westphalie et de Saxe. (Voyez *Neubur Belagerung Stralsunds*, t. 1, p. 36.)

défendre et qu'ils ont été vaincus et soumis l'un après l'autre. Nous avons rappelé en vain à nos amis qu'il fallait oublier un peu ses intérêts privés pour prendre des résolutions conformes à l'intérêt public; mais nos bonnes intentions ont été mal jugées, de sorte que, forcé de laisser tout de côté, nous ne devons plus penser à poursuivre notre guerre contre la Pologne et occuper ainsi ses forces pour l'empêcher de se réunir aux autres catholiques. Les embarras de votre majesté nous touchent beaucoup; nous aurions désiré connaître plus tôt votre intention de vous joindre à nous pour défendre la Baltique. Nous avons voulu vous écrire immédiatement après notre retour, afin qu'on pût prendre pendant l'hiver tous les arrangemens nécessaires à la défense des deux États et de la Baltique. » Le roi écrivit cette lettre, de Kalmar sur le Sund, le 21 octobre 1627, aussitôt après son retour de la seconde campagne de Prusse [1]. Son attention était fixée sur les villes maritimes de l'Allemagne et surtout sur celle de Stralsund. Il ne voulut à aucun prix permettre à l'empereur d'occuper des villes de la Baltique. On ne l'a vu abandonner ce plan qu'un moment; mais il s'y rattache bientôt avec une nouvelle ardeur. Dans le cours de l'été de 1627, il avait envoyé Pierre Baner dans le nord de l'Allemagne avec des instructions qui sont des chefs-d'œuvre par la connaissance parfaite du caractère des princes et des rapports politiques de ce pays [2]. L'objet de cette mission était d'obtenir que Wismar et Rostock fussent occupés non par une garnison danoise ou impériale mais suédoise, selon la demande qu'en avaient faite les ducs de Mecklenbourg dans leurs embarras, « quoique ces ducs, dit le roi, fussent au fond du cœur partisans de l'empereur et jaloux l'un de l'autre, ainsi que le duc de Holstein et l'archevêque de Brême. » Aussi recommanda-t-il à Baner une grande prudence dans ses paroles. Le régiment qui devait occuper Wismar avait déjà reçu l'ordre de se mettre en marche au moment où la conquête du Mecklenbourg par Wallenstein anéantit ce plan. Ce fut à cette époque que Gustave-Adolphe renonça pour un moment à prendre part aux affaires d'Allemagne. Baner

[1] Voyez les *Archives du royaume* pour 1627.

[2] A Pierre Baner, le 15 août 1627. (Voyez les *Archives du royaume.*)

fut rappelé, parce que « les catholiques avaient pris le dessus. » Duval fut renvoyé en Suède avec son régiment, « parce que les affaires d'Allemagne étaient bien changées et qu'on n'avait pas envie de s'en mêler, » écrivit le roi [1]. Gustave changea bientôt d'opinion, et dès le commencement de novembre de la même année, il dit dans une lettre au chancelier du royaume, au sujet des pertes que venaient d'essuyer les Danois : « Il est vrai que nos ennemis non-seulement ont occupé le Holstein et le Jutland, mais aussi que les Danois sont tombés dans la désunion et le désespoir. Nous pouvons difficilement éviter d'être entraînés dans cette guerre, parce que le danger s'approche chaque jour [2]. »

Les ducs de Mecklenbourg, parens de Gustave-Adolphe, avaient été chassés; ils cherchèrent un appui en Suède, où leurs fils se retirèrent [3]. Gustave ouvrit l'entrée de son royaume à toutes les personnes persécutées de la religion de Luther [4]. Le duc Bogislaus XIV de Poméranie était le dernier de sa race; on disait alors que l'empereur voulait s'emparer de ce duché et le conserver malgré l'opposition de Brandenbourg [5]. Wallenstein parut vouloir réunir cette conquête au Mecklenbourg [6]. Il fit occuper la Poméranie et le Rügen, et donna l'ordre d'armer une flotte : « On annonce qu'il y a vingt-huit ports en Poméranie, écrivit-il à son lieutenant Arnheim; ils doivent tous être occupés et fortifiés. Faites vos efforts pour que nous soyons forts au printemps, car ce qui reste à faire doit être exécuté sur mer.

[1] Au comte palatin Jean-Casimir, en Suède. Dirschau, le 17 septembre 1627. (Voyez les *Archives.*)

[2] Lettre au chancelier relativement aux affaires du Danemark. Stockholm, 6 novembre 1627. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] « Nous avons l'intention, vu le triste état des ducs de Mecklenbourg, de pourvoir à l'entretien de leurs fils, les jeunes princes, qui sont en Suède. » Lettre de Gustave-Adolphe au sénat datée de Dirschau, le 1er juillet 1628. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[4] Son ordonnance est datée du 11 novembre 1627.

[5] Voyez Chemnitz von Schwedischen Kriege, t. 1, p. 7 : « Dass man damals von einer Pretension, so der Hersog von Bayern auf Pommern haben sollte, allerhand gefahrliche Discurse gefuhret, woraus man vermuthet habe, es mögte auf des letzten fursten Todesfall dem Churfursten zu Brandenburg die succession streitig gemacht werden, und die schwere Einquertierungzu einer kunftigen Julichen sequestration angesehen seyn. »

[6] « Er wird, — écrit Wallenstein au sujet du duc de Poméranie, —ob Gott will, nicht einen Krieg mit uns

Le roi d'Espagne envoie 200,000 couronnes [1] pour l'entretien de 25 vaisseaux de guerre. L'empereur réclame ce secours avec instance. J'espère que nous visiterons leurs îles, car je ne crains nullement les Suédois [2]. » Un mépris affecté et une véritable crainte de Gustave-Adolphe font le fond des lettres de Wallenstein. Cette crainte est à la fin le sentiment qui y domine; il se révèle par les projets les plus désespérés : pendant qu'il continue les négociations entamées avec Gustave-Adolphe, il ne cesse de presser Arnheim d'incendier la flotte suédoise. Il n'est pas certain que la grande récompense de 35,000 thalers, qu'il promit en secret comme le prix d'une trame couverte d'un voile épais et ourdie en Suède, n'ait pas eu pour objet la vie du roi ou un attentat sur sa personne; il le regardait comme son ennemi le plus dangereux, et il croyait lire dans les astres la fortune de Gustave-Adolphe II [3].

Stralsund était la clé de la Baltique; aussi dit-on que Wallenstein avait juré de s'emparer de cette citadelle, *fût-elle attachée au ciel par des chaînes*. Stralsund, occupée par l'empereur, aurait été comme une digue élevée au milieu de la carrière ouverte à l'imagination de Gustave-Adolphe : ce fut pour Stralsund qu'il se jeta dans les dangers de la guerre d'Allemagne. Dès 1625, il donna à la ville l'assurance que si elle tombait dans l'embarras, il était disposé à lui porter secours [4]. A l'approche du danger, il renouvela cette assurance [5]; mais il était d'abord indécis sur la manière de l'exécuter : « Nous avons envoyé le comte de Salm en Danemark, écrit-il au chancelier du royaume le 29 mars 1628, pour démontrer au roi de quelle importance il est pour les deux couronnes que Stralsund ne soit pas occupée par les impériaux. Nous ne pouvons nous charger seul de cette défense, quoique nous l'eussions bien désiré. Mais les moyens du roi de Danemark sont très-bornés, et la chose est très-essentielle; c'est ce que nous avons pris en considération. Nous pouvons ainsi occuper les armées de Wallenstein, de sorte qu'il ne puisse se mêler des affaires de Prusse. Cette opération aura aussi pour avantage de transporter loin de nous le théâtre de la guerre, et notre pays sera sûr de n'en pas souffrir. De Stralsund nous pouvons soutenir le Danemark et y avoir une station pour notre flotte en cas que quelque danger nous menace du côté de la mer du Nord, où l'on apprend que l'ennemi fait des armemens : il s'est emparé de plus de 30 vaisseaux marchands, qui seront armés et qu'on doit s'attendre à voir arriver dans l'automne. Nous pouvons aussi mettre ce temps à profit, pendant que les villes libres sont encore incertaines dans leurs résolutions et avant que le désespoir ne les jette dans les bras de l'empereur. Cependant nous ne nous dissimulons pas qu'il faut une grande armée, dont l'entretien exigera de grandes sommes d'argent, parce que la guerre a tout absorbé dans ce pays et que nous manquons de moyens. Il n'est pas sage de se confier aux autres États; car s'ils résistent à l'empereur, c'est précisément pour ne lui rien payer. Il est douteux aussi que les villes aiment à voir un étranger venir à leur secours, d'autant plus que personne n'a demandé le nôtre. C'est pour toutes ces raisons que nous sommes résolus à attendre un peu. » Cependant le roi ne perdit pas un seul instant de vue les affaires de l'Allemagne; et lorsque Stralsund, assiégée, demanda de la poudre à Dantzig et éprouva un refus déterminé par la défense du roi de Pologne, le roi ne perdit pas l'occasion d'être agréable à la ville en lui envoyant un *laste* [1] de poudre, accompagné d'une lettre amicale au bourgmestre et au magistrat [2]. Son envoyé, George Borkhart, qui avait mission d'offrir le secours de la Suède [3], revint avec les députés de la ville de Stralsund, qui furent reçus en audience par le roi dans le camp de la Vistule, le 31 mai 1630. Il rendit compte au sénat de cette entrevue en ces termes : « Les envoyés de Stralsund nous ont communiqué leurs plaintes sur le traitement que la ville a éprouvé cet hiver de la part des impériaux, qui avaient

anfangen. Ich wollte, dass ihm die Lust ankame, so stande Pommern Meklenbourg gewaltig glatt an. » (*Förster*, *Wallenstein*, Potsdam, 1834, p. 128.)

[1] Espèce de monnaie d'Espagne de cette époque.

[2] Voyez *Wallenstein Briefe von Forster*. Berlin, 1828, t. 1, p. 155, 168, 267.

[3] Voyez *Wallenstein von Forster*, p. 106, 107.

[4] Voyez Hallenberg, t. 5, p. 339.

[5] Voyez les *Archives du royaume*.

[1] Dix-huit tonneaux.

[2] Ce secours arriva le 17 mai. Le 31 du même mois on reçut un nouvel envoi de cent tonneaux de poudre, six canons et cent bœufs. (Voyez Neubur, p. 13.)

[3] L'instruction est datée du 8 mai 1628. Borkhart n'avait que la permission de la lire sans en prendre copie, afin de ne pas compromettre le roi.

cherché, par ruse et par menace, à s'emparer de la ville et du port pour être à même d'inquiéter toute la Baltique avec leur flotte, imposer aux États voisins, faire dominer la prépondérance des catholiques et remplacer les anciennes alliances par de nouvelles. On est allé déjà si loin, que le colonel Arnheim, devenu, dit-on, maréchal, a assiégé la ville sans déclaration de guerre et malgré l'intervention du duc de Poméranie et des villes de Hambourg et de Lubeck, et proposé des conditions pires que la mort. Dans cet imminent danger, Stralsund a eu recours à nous, et nous ne savions quel parti prendre, voyant d'un côté le danger de l'occupation, par les catholiques, d'un port aussi important et la guerre certaine qui devait occasionner la conquête de Stralsund, et d'un autre côté la guerre de Pologne et les difficultés qui nous occupent ici. Enfin nous avons choisi *minima de malis*. Nous ne souffrirons pas que Stralsund appartienne aux impériaux, si nous pouvons nous y opposer, car ainsi le Danemark et le Sund seraient perdus, et le danger serait toujours à nos portes quand même on parviendrait à l'éviter pendant quelque temps. Comment notre flotte pourrait-elle défendre toutes les côtes de la Suède, de la Finlande et de la Livonie? L'empereur, l'année dernière, a déjà excité le roi de Pologne contre nous [1], empêché la conclusion de la paix et cherché par tous les moyens à s'établir ici. C'est pour cela que nous avons envoyé à Stralsund un secours de 600 hommes de pied et des approvisionnemens sous la conduite du colonel Fritz Rosladin. Ayant appris qu'ils manquaient de chefs expérimentés et de bons officiers, nous avons envoyé le vice-amiral Clas Fleming pour traiter avec la ville et le magistrat [2]. » Le 25 juin 1628 une alliance fut signée entre la ville et la Suède; elle est remarquable par les expressions employées dans le troisième article: « La ville de Stralsund restera toujours au roi et à la couronne de Suède. » Cette rédaction, employée à dessein par la Suède, fut plus tard interprétée par la ville dans le sens qu'il n'était question de sa fidélité qu'à titre d'alliée [3]. Les bourgeois de Stralsund envoyèrent leurs femmes et leurs enfans en Suède [1] et se défendirent vaillamment. La ville était comprise dans la ligue de Hanse, dont la puissance jadis si grande et aujourd'hui presque éteinte était appelée pour la dernière fois à intervenir dans ces affaires. Gustave-Adolphe, aux regards duquel rien n'échappait, tenta de ranimer la ligue pour se présenter en Allemagne comme protecteur des villes anséatiques [2]. Il avait déjà résolu, si le danger l'exigeait, de venir du fond de la Prusse au secours de la ville [3]. Le Danemark y ayant envoyé des troupes, Gustave fut dispensé d'y faire marcher les siennes [4]. Il chargea le chancelier du royaume de confirmer l'alliance nouvellement faite et fit partir des renforts commandés par les colonels Lesle et Nils Brahe: ceux-ci restèrent encore après l'évacuation du pays par l'ennemi et l'arrivée de Gustave-Adolphe en Allemagne.

On peut admettre que ce fut en 1628 que Gustave-Adolphe se décida à prendre part à la guerre d'Allemagne. Dès le mois de décembre 1627, il avait demandé aux états rassemblés à Stockholm de nommer un comité composé des quatre états pour traiter avec lui de quelques affaires importantes et secrètes. Le 12 janvier 1628, le comité s'exprimait ainsi dans son rapport: « Comme votre majesté nous a informé du danger que couraient les protestans en Allemagne et des envahissemens de l'empereur et de la ligue catholique, qui ont asservi successivement les princes et les villes et se sont emparés des provinces que baigne la Baltique, et de la position fâcheuse du Danemark, notre voisin, de sorte que si Dieu n'arrête l'ambition de l'ennemi, nous devons nous attendre aux chances périlleuses d'une guerre interminable et ruineuse, nous permettons, au nom de nos commettans et du pays, de sacrifier tout pour sa défense et pour votre service. » Le roi, mieux que personne, jugea des dangers de la guerre et de l'incertitude de ses résultats. Il écrivait à Axel Oxenstjerna le

[1] En envoyant quatre mille hommes de troupes auxiliaires, sous les ordres du duc de Holstein, au roi Sigismond.

[2] Lettres datées de Marienbourg, le 12 juin 1628. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] Voyez les *Archives du royaume*.

[1] Trois cents de ces femmes périrent en retournant dans leurs foyers.

[2] Voyez les *Archives du royaume*. Lettre de Salvius citée ci-dessus.

[3] Lettres du roi au sénat, 30 juin 1628. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[4] Voyez les lettres de Gustave-Adolphe au roi de Danemark en date du 9 août 1628. (*Archives du royaume*.)

1er avril 1628 : « Les choses en sont au point que les guerres qui se font en Europe se compliquent et sont presque toutes devenues générales [1]. » Il se sentit appelé à jouer un rôle dans cette grande lutte, mais il n'était pas encore fixé sur les moyens. Deux circonstances partageaient son attention : l'une, la guerre avec la Pologne; l'autre, les rapports moins rassurans avec le Danemark.

Avant que le danger l'appelât, il avait le dessein d'attaquer par le flanc, en venant de la Pologne, la ligue et l'empereur : « La Pologne est bien située pour une telle attaque, dit-il dans la lettre que nous venons de rapporter; c'est un pays vaste, fertile et partout ouvert, trop faible pour nous résister, trop hostile quoiqu'il nous offre la paix. Il est attaché au pape et reçoit de lui son impulsion; il est éloigné : par conséquent les impériaux disperseraient difficilement les forces qu'on pourrait y concentrer. » Il n'hésite pas sur les moyens : « Ce pays est couvert de villes et de villages qui sont presque sans défense; on y pourrait donc réunir une armée *à la manière de Wallenstein* pour lui résister; il faut y réfléchir tôt ou tard. » Ce sont des paroles qui, comme des éclairs, paraissent jeter du jour sur l'avenir; elles sont remarquables pour ce temps et pour cette guerre. Le danger de Stralsund réclamait une plus grande attention, et dès ce moment il ne fût question entre le roi et Oxenstjerna que de savoir si l'on se tiendrait sur la *défensive* en Allemagne et si l'on prendrait l'*offensive* en Prusse et réciproquement. Le chancelier adoptait la première opinion; le roi penchait pour la seconde, et les motifs sur lesquels il l'appuyait sont dignes d'être remarqués : « Vous êtes d'avis, écrivait-il le 5 mars 1629, qu'il faut continuer la guerre offensive en Prusse, et nous défendre seulement contre Wallenstein en mettant une garnison à Stralsund, en lui opposant notre flotte et en faisant détruire ses vaisseaux dans les ports. Je ne partage point cette opinion; car, comme je le vois par vos lettres, il n'y pas assez de vivres en Prusse pour les troupes : si l'on y portait une armée, elle aurait à combattre au milieu de la disette un ennemi redoutable. Mais pour faire une guerre offensive en Prusse, ma présence est nécessaire, et les circonstances ne me permettent pas de m'enfoncer dans ce pays, et de m'éloigner de la Baltique et de ma flotte. Nous ne ferons donc qu'une guerre défensive l'année prochaine dans ces contrées, et j'espère m'en procurer les moyens, surtout si la douane de Pillau est bien payée [1]. Vous croyez qu'il vaut mieux faire la guerre défensive en Allemagne, et comme nos ancêtres ont détruit la puissance de la Russie en Livonie par la prise de Reval, vous supposez que nous devons abattre celle de l'empereur par la ville de Stralsund. Il est vrai que cette comparaison est assez juste; mais les circonstances ne sont pas les mêmes, car les Russes n'avaient pas une barque et pas un marin pour nous nuire sur mer, tandis que cet ennemi qui est devant nous a toute espèce de ressources pour équiper une flotte : les préparatifs sont terminés; il ne lui manque que des gens qui connaissent la mer, de sorte que nous ne savons si nous sommes en avance ou en retard sur lui. Quel avantage retirerions-nous de l'occupation de Stralsund si l'ennemi était maître sur mer? Il est aussi impossible de détruire ses vaisseaux dans les ports, car, suivant ce que me mande le roi de Danemark, il les a tellement fortifiés qu'on ne peut l'y attaquer. Si l'on n'essaie pas de lui enlever ses ports par des forces de terre, je ne vois pas de moyen de défendre longtemps le royaume. Il ne faut point transporter en Suède le siége de la guerre, car nous ne sommes jamais plus faibles que dans notre pays. Vous connaissez l'étendue de nos côtes et le nombre de ports que nous avons à défendre. Je suis d'accord avec vous qu'il n'est guère possible de faire la guerre en Allemagne; cependant si nous avons l'avantage, je ne crois pas que nous soyons si pauvres que nous ne puissions trouver quelque ressource. *Spens*, d'ailleurs, me fait espérer qu'on pourrait tirer quelque chose de l'Angleterre. *Camerarius* nous annonce que les états généraux demandent le renouvellement de notre alliance. Les villes anséatiques sont indécises : le secours nous viendra de là si nous réussissons; c'est ce qui m'a déterminé à tout tenter pour former une armée [2]; et quoique vous m'objectiez sa

[1] *Skandinav, handl.*, t. 1, p. 151.

[1] En 1629, la douane de Prégel produisit 500,000 thalers. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] « Nous ne pouvons emmener une forte armée, parce qu'il faut garder beaucoup d'infanterie en Suède pour observer le Danemark; il faut donc employer surtout des étrangers. Nous pensons cependant mettre

faiblesse et la force des deux armées de l'ennemi, il faut que vous considériez qu'il a un vaste pays à occuper et beaucoup de villes à garder, ce qui exige un grand nombre de soldats. Il ne faut pas perdre de vue que la puissance de l'ennemi consiste plus *in famâ* que dans la réalité, et que la perte d'une seule bataille rendrait sa position très-critique. A cela, il faut ajouter que l'armée de Tilly est très-éloignée, et que le sort peut se décider en Poméranie avant qu'il puisse venir en aide à Wallenstein. Mais Dieu seul sait ce que nous pouvons ou ne pouvons pas faire : c'est lui qui donne la volonté pour bien commencer, la force pour poursuivre et les succès qui couronnent les efforts, si l'entreprise a pour objet la gloire de son saint nom et le salut de notre âme. Il vous est plus facile, *disputando*, de faire ressortir les difficultés et les peines, qu'il ne l'est pour moi de démontrer la probabilité de la réussite; aussi aimerais-je mieux prouver par des faits qu'avec la plume ce que j'espère pouvoir exécuter [1]. »

On voit que le pressentiment de la victoire est la conclusion des paroles du roi [2]. Aussi Axel Oxenstjerna, qui ne changea jamais de manière de voir au sujet de la guerre, appelle-t-il la résolution de Gustave *une destinée*, *une impulsion divine, une inspiration du génie*, inspiration pourtant qui l'avait empêché de se rendre le maître et l'arbitre du Nord [3]. Ce qui suit peut faire juger si Gustave-Adolphe regardait ce but comme étranger à la carrière dans laquelle il entrait.

L'armistice avec la Pologne le débarrassa d'un ennemi; mais en même temps la paix du Danemark et de l'empereur rendait incertains ses rapports avec Christian IV. Au mois d'avril 1628 la Suède et le Danemark avaient fait une alliance par laquelle Gustave-Adolphe s'engagea à renforcer la flotte danoise dans la guerre de cette puissance avec l'empereur. Les vaisseaux suédois furent employés à la défense de Stralsund; les dépenses étaient à la charge des deux couronnes, mais la défense fut abandonnée aux Suédois seuls [1]. La paix particulière du Danemark à Lubeck troubla la bonne intelligence, quoiqu'on conservât l'apparence de l'intimité. On reprocha longtemps après au Danemark de n'avoir pas reçu au congrès les ministres de Suède, quoique les impériaux fussent cause de cette exclusion et qu'il parût que le roi s'attendait à cette mesure, mais qu'il la voyait avec plaisir [2]. D'un autre côté, Christian IV ne put dissimuler ses sentimens lorsqu'il vit Gustave-Adolphe s'armer pour une cause qu'il avait été lui-même forcé d'abandonner. Dans une entrevue qu'eurent ces deux rois [3], pendant le cours des négocia-

en campagne quinze mille hommes de pied et neuf mille chevaux.» (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[1] Au chancelier du royaume, Iönköping, 3 mars 1629. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.) Cependant la correspondance entre le roi et son ministre continua à rouler sur la guerre d'Allemagne. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] Le roi exprima cette espérance ou pour mieux dire cette confiance dans le succès de son expédition dans une lettre au chancelier datée du 26 décembre 1628 : « Nous vous faisons passer le projet qui vous démontrera la possibilité de l'exécution; et quoique nos moyens ne paraissent pas pouvoir nous conduire au delà de quatre mois, si nous commençons, Dieu et le temps nous conseilleront la manière de terminer. »

[3] « Je priai le feu roi de ne pas se rendre avec son armée en Allemagne. Si votre majesté avait suivi mon conseil, elle eût été *arbiter totius septentrionis*. » (Axel Oxenstjerna au sénat.) Il appelle la résolution du roi *fatum, dispositio divina, impetus ingenii.*

[1] Le 25 mai (vieux style) 1628 arriva le colonel danois Holk avec six cents hommes. Il était envoyé par le roi de Danemark au secours de Stralsund. Le 20 juin, huit vaisseaux suédois amenèrent le colonel Rosladin et des munitions. Le 9 juillet, on vit paraître l'avant-garde de la flotte danoise : elle portait mille soldats pour renforcer la garnison; mais lorsque le colonel écossais Lesle, au service de Suède, amena des troupes fraîches, le 17 et le 18 juillet, le roi de Danemark fit embarquer ses troupes : il tenta une descente sur les côtes de Pommern; mais, battu à Wolgaft par Wallenstein, il fut forcé de se rembarquer. Le roi avait commandé à Lesle de ne pas garder plus de trois cents Danois dans la place et de faire prêter serment de fidélité au roi de Suède aux officiers faisant le service de Stralsund. Lesle, qui plus tard devint feld-maréchal, ne savait pas lire. (Voyez les lettres à Lesle et à Brahe dans les *Archives du royaume.*)

[2] Voyez les instructions des envoyés en Allemagne datées du 26 janvier 1629. (*Archives du royaume.*)

[3] Le 20 février 1629, le roi écrivait à son ministre : « Le roi de Danemark m'a fait dire deux années de suite qu'une entrevue serait bien utile aux intérêts des deux pays. Pour ne pas l'offenser par la persistance de mes refus, j'annonçai que je serais à la rencontre du roi le 20 février. Nous nous vîmes dans la maison du curé d'Ulfsback (dans le Småland, vers les frontières de la Scanie). Je fis les honneurs de la maison, et le roi de Danemark était mon hôte. Nous avons mangé peu et bu d'autant plus de mauvais vin. Il ne me fit aucune proposition, sinon de renforcer sa flotte de deux ou trois vaisseaux, *ad augendam famam*. Je

tions à Lubeck, il répondit à Gustave-Adolphe, qui lui demandait des conseils sur la manière d'entreprendre la guerre en Allemagne par cette question : « Qu'avez-vous à faire avec l'empereur ? pourquoi voulez-vous vous mêler des affaires de l'Allemagne ? » Quelques mois encore avant son départ, Gustave craignait une rupture avec ce prince. Son coup d'œil d'aigle lui avait bien permis de voir qu'il laissait un ennemi derrière lui : « Nous ne savons pas encore par où nous commencerons, écrit-il au chancelier, parce que le roi de Danemark fait secrètement enrôler des soldats, fortifie Ruden[1] et négocie avec les états de Poméranie l'achat de l'île de Rügen[2]. » Le général suédois qui commandait les troupes à Stralsund reçut l'ordre d'occuper sans retard cette île et de chasser les impériaux, ce qui fut exécuté. Le roi offrit sa médiation dans les différends du Danemark avec la ville de Hambourg[3]. Gustave-Adolphe venait de débarquer en Allemagne, lorsqu'on lui rapporta que la flotte danoise se préparait à entrer dans la Baltique. Les ordres précis et multipliés qu'il donna dans cette circonstance font voir avec quelle minutieuse attention il suivait les mouvemens de son voisin[4]. Dans la proposition faite au comité des états de Suède en 1631, il entrevoit une rupture avec le Danemark, et les ordres qu'il donne dans l'automne font supposer qu'il la regardait comme très-prochaine[1].

Les états réunis en diète générale approuvèrent l'opinion du comité sur la guerre d'Allemagne ; ils émirent le vœu que le roi fît la guerre « aussi loin que possible des frontières du royaume et en fît peser tout le poids sur le pays des ennemis. » Après cette résolution des états prise le 29 juin 1629, en l'absence du roi, on peut regarder comme décidée la part que la Suède voulait prendre dans la guerre d'Allemagne. Cependant Gustave-Adolphe tenait beaucoup à convaincre son sénat, et les courtes annotations relatives à ses délibérations du 27 octobre et du 3 novembre 1629 : « Doit-on prendre l'offensive ou la défensive dans la guerre[2], » sont les actes les plus remarquables de l'histoire de Gustave-Adolphe. Axel Oxenstjerna était en Prusse. Nous connaissons son opinion ; elle ne manquait pas de partisans : Jean Skytte, adversaire politique du chancelier, l'appuyait dans le sénat. Dans les annotations dont nous venons de parler, on a développé au nom du roi les raisons *pour* ou *contre* en forme syllogistique dialoguée et exprimées plutôt en latin qu'en suédois : elles contiennent des idées lumineuses sur les intérêts de la Suède, de l'Allemagne, de l'Europe et de la chrétienté ; elles témoignent du génie de celui qui les a tracées ainsi que des espérances du conquérant. On voit Gustave-Adolphe en présence d'un grand avenir — les temps les plus rapprochés dessinés clairement, les plus éloignés enveloppés de ténèbres — et entraîné peut-être vers un but très-incertain, — avec

proposai quatre points : 1° que nous fussions d'accord au congrès de paix de Lubeck, 2° et dans les négociations en général ; 3° une alliance entre les deux royaumes, et 4° comme il parlait de manque d'argent, je lui demandai la manière de faire la guerre en Allemagne. » — Ce fut à cette question que Gustave reçut la réponse que nous venons de rapporter. — « Lorsque je vis qu'il évitait toute discussion, je me tus. » (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[1] Ruden est une petite île entre Gripswald, sur les côtes de la Poméranie, et l'île de Rügen.

[2] Stockholm, 17 mars 1630 : « Il est avéré que le roi de Danemark veut donner une somme d'argent pour Rügen. » Salvius, dans une lettre au résident Fagrœus, 8 avril 1630. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Voyez la lettre du roi au chancelier du royaume en date du 2 juin 1630. (*Archives du royaume.*)

[4] « Fagrœus me donne avis des armemens qu'on fait en Danemark. J'ai écrit au sénat d'observer si la flotte danoise entre en mer. Dans ce cas, il faudrait rassembler celle de Suède à Stockholm et embarquer trois régimens. Skeppsholm doit être fortifié, en sorte que la flotte puisse se défendre ; mais il faut éviter le combat. Mathias Soop doit défendre Kalmar avec deux régimens ; l'Öland sera fournie de troupes, et les garnisons d'Elfsborg, de Wiborg et d'Abo seront renforcées. De La Gardie, avec le reste des troupes suédoises, envahira la Scanie et poussera jusqu'au Sund pour attendre mon arrivée et du secours. »

[1] Gustave-Adolphe à Salvius, Höchst, 26 novembre 1631 : « Il faut que vous protestiez si le roi de Danemark persiste à vouloir faire son fils général du cercle de la Basse-Saxe. Il faut aussi qu'il ait à cesser ses enrôlemens, qui nous paraissent suspects. S'il continue, nous ferons occuper le Holstein par Tott. » Dans une lettre d'Axel Oxenstjerna au roi, du 8 janvier 1631, ce grand homme d'État s'exprime ainsi : « Je vois bien que si votre majesté continue la guerre en Allemagne, il s'ensuivra tôt ou tard infailliblement une rupture avec le Danemark. Dans cette supposition, il faut nous arranger de manière à pouvoir diriger toutes nos forces de terre et de mer contre notre voisin, nous transporter sur les îles danoises et surtout attaquer sa tête, qui est le Sund et Copenhague. En même temps nous envahirons la Scanie. »

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

un pressentiment de la victoire et de la mort, — sans témérité, mais avec un dessein arrêté si fortement qu'on voit percer à travers ses paroles une joie et une confiance intérieures que ne peut pas même troubler la possibilité d'une issue malheureuse. Sur l'observation de Skytte, qu'il mettait sa monarchie en jeu dans les batailles, il répondit : « Toutes les monarchies sont allées d'une génération à l'autre; ce qui constitue une monarchie, ce ne sont pas les hommes, ce sont les lois [1]. » Il prévoyait combien la guerre serait pénible [2]. Le 3 novembre, lorsque le sénat adopta l'avis du roi, Gustave-Adolphe termina par ces mots : « Je vous exhorte à persévérer dans cette grande œuvre, dont vous et vos enfans vous verrez l'heureuse issue, telle que Dieu, je l'espère, l'accordera à nos prières. Je ne vois plus pour moi de tranquillité dans ce monde avant d'entrer dans la félicité éternelle! »

Sa confiance dans la victoire se révèle encore dans deux autres circonstances. Le Danemark, après sa paix, avait en même temps que le Brandenbourg offert sa médiation entre le roi et l'empereur, et Dantzig avait été désignée comme le siége d'un congrès [3]. Un envoyé impérial chargé de pleins pouvoirs s'y trouva, mais il refusa le titre de roi à Gustave-Adolphe. Les ministres suédois tardèrent à arriver. Gustave-Adolphe chargea Oxenstjerna de communiquer ses prétentions par écrit [4]. L'opinion particulière du roi se trouva exprimée par le comité des états suédois dans son avis sur ce congrès : « Comme les intentions de notre adversaire ne sont pas claires et que l'issue en est incertaine, nous estimons qu'il vaut mieux que le roi se présente immédiatement avec son armée et fasse le traité le casque en tête et l'épée à la main [1]. » La publicité donnée aux conditions auxquelles le roi voulait déposer les armes montre quelle importance il attachait aux offres qui lui étaient faites; et comme ces conditions, après que la guerre eut imposé à l'Allemagne le joug impérial, n'emportaient pas moins que le rétablissement de l'Allemagne protestante à l'état où elle était avant la guerre, le commissaire impérial Baron Dohna avait quelque raison de s'écrier : « Le roi de Suède pourrait-il demander davantage s'il était vainqueur au milieu de l'Allemagne? » Ce fut avec de telles prétentions que se présenta le défenseur du protestantisme, dont l'empereur, à ce qu'on rapporte, dit avec mépris : « Nous avons un petit ennemi de plus [2]. » D'un autre côté, quoique l'alliance de la France fût pour lui d'une haute importance, il entreprit cependant la guerre sans son concours, non-seulement pour être, mais aussi pour se montrer indépendant dans cette grande entreprise.

Richelieu ne demandait pas mieux que de l'engager dans cette guerre. Ce fut dans ce but que Charnacé visita deux fois la Suède, en dernier lieu au mois de mars 1630, où il vit le roi à Vesterås. Il devait, suivant ses instructions, persuader au roi de Suède de rechercher l'alliance de la France. Il n'épargna pas les flatteries, persuadé que si elles avaient quelque influence, les difficultés de l'entreprise devaient en tout cas provoquer ce qui était prescrit dans son instruction : « Gustave-Adolphe, disait-il, était attendu en Allemagne comme un messie; le peuple donnerait son cœur pour nourrir ses soldats; tous les avantages et la gloire de la guerre devaient lui rester. Le roi de France ne voulait que voir son ami admiré de l'Europe et du monde entier, et l'aider à devenir *empereur d'Orient*, si tel était le but de son ambition [3]. » On voit quel genre de flatterie on

[1] « *Contra offensivum Dom. Skyttius. Ratio a nostra monarchia.* » L'empereur est fort; les Danois et tous les autres ont échoué contre lui. « *Esset contra Deum et conscientiam tentare subversionem monarchiæ.* » *Respondet rex* : « *Omnes monarchias transivisse de una familia in aliam. Non consistit in personis, sed in legeibus, monarchia.* » Skytte demandait : « *Si rex erit victor, non se adjungent Germani, sin victus se subtrahent.* » Gustave répondait : « *Si rex victor, illi præda erunt.* »

[2] Il écrivait de sa flotte à Axel Oxenstjerna, le 2 juin 1630 : « La guerre durera longtemps et finira plutôt *mora* et *tædio* qu'*impetu*. » (Voyez les *Archives du royaume*.) Cette prévision de la cessation de la guerre par l'épuisement des parties belligérantes fut accomplie.

[3] Voyez les *Archives du royaume* de 1630.

[4] Conditions pour traiter avec les impériaux. Stockholm, le 14 mai 1630. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Le décret de la diète de Stockholm, le 14 mai 1630.

[2] « *Wir haben wieder ein klein Feindlen bekommen.* » Ludolph Schaubühne des XVII secul., livre XXX, page 565.

[3] « S'il voulait penser à l'empire d'Orient, ce qui ne lui serait pas difficile, ayant avec sa vertu et sa répu-

croyait pouvoir influer sur le héros. Gustave-Adolphe n'était pas homme à se laisser gagner par de belles paroles[1]. Il répondit qu'il avait de bien autres nouvelles des dispositions des princes allemands : « L'électeur de Saxe lui avait fait dire que s'il se transportait en Allemagne avec son armée, lui électeur se réunirait à l'empereur. Il avait refusé de recevoir la lettre écrite aux électeurs[2]. Il tenait de bonne source, ajouta-t-il en riant, que les premiers qui devaient prendre les armes contre lui, c'étaient l'électeur de Bavière et la ligue catholique, dont le roi de France devait se déclarer protecteur, et c'était sans doute en cette qualité qu'il prétendait entrer en alliance avec la Suède. » Gustave fit connaître au surplus ses conditions; mais lorsqu'il rencontra des difficultés, il n'attendit pas la réponse de la France, mais il se décida, comme le dit Richelieu, sans être assuré de l'amitié de cette puissance[3].

Cependant on continuait les armemens avec toute l'activité qui distinguait le roi; on employa même la rigueur quand cela fut nécessaire. Les villes du royaume, qui, à la diète de 1629, s'étaient chargées d'armer seize bons navires avant la fin de l'année, n'avaient pas rempli leur promesse au terme fixé. Leurs députés furent traduits devant le sénat par le procureur de la cour supérieure Anders Bergius, qui soutint l'accusation. Ils demandèrent grâce au roi en promettant que les vaisseaux seraient au mois de mai dans le port de Stockholm. La division de la flotte destinée à transporter l'armée en Allemagne se réunit dans le port d'Elfsnabben, dans les *skæres* de la Sudermanie. Elle forma une escadre de 28 vaisseaux de guerre grands et petits, de plusieurs bâtimens de transport pour la cavalerie et de quelques bateaux plats destinés au débarquement et à la navigation des fleuves : ils étaient armés chacun de trois canons et pouvaient contenir cent hommes. On ne peut évaluer exactement l'effectif des forces que le roi fit passer en Allemagne; il ne voulut pas le faire connaître dans les négociations entamées avec la France, probablement pour ne pas découvrir le petit nombre de ses troupes. On peut aussi regarder comme une mesure de sûreté la défense publiée au printemps de 1630 de sortir sans passeport des frontières du royaume[1]. On croit que son armée se composait d'environ quatre-vingt-douze compagnies d'infanterie et de seize compagnies de cavalerie, à peu près 15,000 combattans, qu'il amena en Allemagne. La cavalerie, s'élevant à 3,000 hommes, n'était formée que de Suédois; mais les étrangers et surtout des Allemands composaient la moitié de l'infanterie; il y avait un régiment d'Écossais. Le roi avait en outre fait venir de forts approvisionnemens et une artillerie parfaitement organisée[2]. Torstenson était le colonel de cette arme lors de l'arrivée du roi sur le territoire allemand; sa bravoure l'en fit plus tard nommer chef. On se pourvut de pelles, de bêches, de palissades pour se fortifier en cas de besoin[3].

Le gouvernement en Suède fut confié au sénat et particulièrement à dix sénateurs qui devaient toujours rester dans la capitale, à moins que des circonstances urgentes ne ré-

tation un tel ami que le roi (de France). » (*Mémoires de Richelieu.*)

[1] Il repartit à son ordinaire fort judicieusement et avec très-grande discrétion. (*Ibid.*)

[2] Il se passa une année avant que le roi reçût une réponse à sa lettre du mois d'avril 1629.

[3] Tandis que dura ce pourparler avec Charnacé, le roi de Suède se résolvait à la guerre sans être assuré de l'alliance du roi de France.

[1] Voyez les *Archives du royaume* de 1630.

[2] Die konigliche artillerie war von grossen und kleinen stücken — infonderheit hatte der könig eine treffliche schone art sehr vieler kleinen regiments stuchen, damit er so geschwind zuchiessen wusste, dass er wohl acht mahl feuerte, ehe ein abgerrihseter musquetier sechs mahe, zum schuss fertig werden konnte. (Khenvenhuller, *Annal. Ferdinand XI*, 1270.) — Ainsi les canons du roi tiraient plus vite que les mousquets de l'ennemi.

[3] L'armée que le roi amena en Allemagne comptait, suivant Chemnitz (t. 1, p. 49), huit compagnies smålandaises à cheval sous le commandement du comte Pierre Brahe; huit compagnies visigothes à cheval sous Érik Soop; deux compagnies d'infanterie commandées par Lignofski et Heusler; quatre régimens suédois, de huit compagnies chacun, sous le comte Nils Brahe, George Johansson, Lars Kagg et Charles Härd; trois escadrons sous les ordres du comte Joachim Brahe, Axel Lilje et Axel Duval (escadron, dans le langage de ce temps, signifie une division de l'armée à pied et à cheval; on employait la même expression lorsqu'il s'agissait de la flotte); les régimens des colonels Diedrich Falkenberg et Clas Diedrichs, de six compagnies chacun; deux compagnies du régiment du colonel Hall; le général-major Kniphausen commandait douze compagnies, et le colonel Mitchefal huit; enfin huit compagnies écossaises sous le colonel Mac-Key. Les comtes Nils, Joachim et Pierre Brahe étaient frères. Joachim mourut à Stettin le 18 septembre.

clamassent leur présence dans les provinces. Les affaires contentieuses en appel devant le roi devaient être jugées par le sénat, d'après les lois de Suède[1]. Cette administration ne répondit pas, quant à l'activité, aux vœux du roi : il l'avait prévu en quelque sorte, et c'était pour cela qu'il avait confié la direction de tout ce qui avait rapport à l'armée à son beau-frère Jean-Casimir[2], prince actif et entreprenant. L'année suivante, le roi lui donna ausi la gestion des finances.

Le 19 mai, le roi appela au château, pour la dernière fois, les états, qui étaient à Stockholm. Il leur présenta sa fille (elle était âgée de six ans) comme héritière du royaume, la confia à leur fidélité, la serra dans ses bras et leur fit des adieux touchans. Nous extrayons de son discours quelques phrases qui arrachèrent des larmes à tous les assistans : « Comme beaucoup de personnes s'imaginent que nous entreprenons cette guerre sans cause légitime, je prends Dieu à témoin que je ne la fais ni par plaisir ni par ambition, mais que je suis appelé depuis plusieurs années à secourir tous les Allemands de notre communion, opprimés depuis longtemps, contre les violences des catholiques. Nous avons l'espoir d'y parvenir ; mais comme il arrive qu'à force de porter la cruche à l'eau elle se brise, je crains que telle ne soit aussi notre destinée. Moi qui ai exposé ma vie au milieu de tant de dangers et qui ai versé mon sang pour la patrie, sans avoir été, grâce à Dieu, blessé à mort, je dois à la fin faire le sacrifice de ma personne ; c'est pourquoi je veux, avant de partir, vous faire mes adieux, espérant que je vous reverrai dans un meilleur monde. » Ensuite il s'adressa à chaque état en particulier et finit en récitant le psaume 90 du *Roi David*.

Le 30 mai, le roi s'embarqua au port d'Elfsnabben. Sa flotte était partagée en quatre divisions (*squadroner*). Le roi commandait la première ; il avait sous lui le général d'infanterie Jean Baner ; la seconde était conduite par l'amiral du royaume Charles Carlsson Gyllenhjelm ; le major Bubbe était à la tête de la troisième, et Érik Ryning dirigeait la quatrième. Si la flotte était dispersée par la tempête, elle devait se rallier d'abord au promontoire septentrional d'Öland, puis sous l'île Bornholm. Mais la route était tracée d'Elfsnabben aux côtes de la Poméranie appelées depuis Suédoises [1] et à l'île de Gripswald. Une foule d'affaires d'administration absorbèrent les derniers momens du roi, et suffiraient pour prouver son énergie et son action directe dans les affaires les plus minces comme les plus sérieuses. Nous trouvons des instructions pour le gouvernement et pour le sénat ; des communications importantes à Axel Oxenstjerna en Prusse[2] ; des lettres aux gouverneurs, aux évêques et au peuple de chaque province, au sujet de la conscription ; la confirmation des dotations à l'université d'Upsala ; des lettres relatives à des procès, à des exemptions de terres de sergens de villages (*fjerdingsmän*) ; des brevets de gratifications aux vieux soldats ou à leurs veuves, à qui le roi porta toujours un grand intérêt : tout cela expédié par le roi et daté du bord de son vaisseau. Un vent de sud-ouest très-tenace l'empêchait de sortir du port, et les vaisseaux qui étaient déjà en mer furent obligés d'y rentrer. Le trajet, qui dura cinq semaines, fut très-pénible et si lent qu'on fut obligé de relâcher dans les ports pour y prendre des vivres [3]. Le jour de la Saint-Jean 1630 [4], le roi jeta l'ancre sous la petite île de Ruden, non loin de l'embouchure la plus occidentale de l'Oder, pendant un violent orage. La côte fut éclairée par des feux nombreux pendant les ténèbres du soir : c'étaient des signaux de l'ennemi, qui s'était retiré dans son camp à Anclam. Ce fut le roi qui en apporta la nouvelle à ses soldats. Il s'était jeté dans une barque pour reconnaître l'ennemi ; à son retour il commanda le débarquement : il s'effectua dans les bateaux plats sur l'île d'Use-

[1] Instruction au sénat pendant l'absence du roi. (Voyez les *Archives du royaume*.) Les dix sénateurs étaient le drots comte Magnus Brahe, le marsk comte Jacques de La Gardie, l'amiral baron Charles Carlsson Gyllenhjelm, le baron Gabriel Oxenstjerna Bengtsson, Clas Horn, le baron Gabriel Oxenstjerna Gustafsson (frère du chancelier), Pierre Baner, Jean Sparre, Clas Fleming, Herman Wrangel.

[2] Voyez les *Archives du royaume*.—Cette confiance du roi dans le comte palatin son beau-frère ne le rendit pas agréable au sénat.

[1] Aujourd'hui *Vor-Pommern*.

[2] Le roi craignait que les impériaux ne fissent une diversion en Prusse ; il pria le chancelier de ne pas s'affaiblir par des envois de troupes.

[3] Voyez les *Archives du royaume*.

[4] Gustave-Adolphe débarqua en Allemagne précisément cent ans après la publication de la confession d'Augsbourg.

dom, et non sur l'île de Ruden[1]. Il mit pied à terre le premier, et à mesure que le débarquement s'opérait, une partie des soldats travaillait à faire des retranchemens, pendant que l'autre se rangeait en bataille, prête à combattre[2]. Onze régimens descendirent ainsi pendant la nuit; les autres suivirent; l'artillerie, les bagages et la cavalerie débarquèrent les derniers. On se servit des fortifications qui étaient restées depuis l'attaque des Danois. En peu de temps l'armée fut renfermée dans un camp retranché défendu par des canons. Le roi harangua ses soldats : « C'était autant à cause d'eux que pour leurs coreligionnaires en Allemagne qu'il avait entrepris la guerre; ils devaient y recueillir une gloire impérissable. Ils n'avaient rien à craindre de l'ennemi, c'était le même qu'ils avaient déjà vaincu en Prusse. Leur bravoure avait imposé en Pologne un armistice de six ans : s'ils continuaient à se battre aussi vaillamment, il espérait obtenir une paix honorable pour leur patrie et des garanties de sécurité pour les protestans allemands. Vieux soldats, ce n'était pas de la veille qu'ils connaissaient la guerre, puisqu'ils avaient partagé avec lui toutes les chances de la fortune. Ils ne devaient pas perdre courage, s'ils ressentaient quelques besoins; il allait les conduire contre un ennemi qui s'était enrichi aux dépens de ce malheureux pays : ce n'était que chez l'ennemi qu'ils trouveraient l'argent, l'abondance et tout ce qu'ils pourraient souhaiter[3]. » Lesle avait reçu à Stralsund des renforts de Suède : au mois d'avril il occupa l'île de Rügen et en chassa les impériaux. Il réunit ses forces à celles du roi, qui fit évacuer aux soldats catholiques les îles Usedom et Wollin. Wolgast s'était rendue après un siége de six jours[4]; les villes de Wollin et de Kamin avaient aussi capitulé. Le roi était maître des embouchures de l'Oder; mais la véritable clé de ce fleuve était Stettin : c'était en même temps la seule ville de Poméranie qui n'eût pas de garnison impériale. En deux heures de navigation le roi traversa le Frisch-Haff. Le vieux Bogislas de Poméranie, qui avait déjà tenté de s'opposer, par une ambassade, à l'expédition de Gustave-Adolphe, le trouva, comme par enchantement, rangé en ordre de bataille devant les portes de sa capitale[1].

Il s'ensuivit une courte négociation dans laquelle le plus fort dicta des lois. Les Suédois entrèrent dans la ville; le duc conduisit le roi dans sa voiture. Bientôt on vit les hôtes du Nord, suivant l'impulsion de leur chef, en plein travail pour améliorer les fortifications; et dans le traité que le duc fut obligé de signer, le roi se réserva la possession de la Poméranie après la mort du duc, qui n'avait pas d'enfans, jusqu'à l'acquittement des frais de la guerre. Quinze jours s'étaient écoulés depuis la descente du roi. Stettin ouvrit ses portes le 10 juillet : c'était, après Stralsund, la position la plus importante de l'Allemagne.

Dans ces conjonctures, Torquato Conti, lieutenant de l'empereur en Poméranie, fit peu de résistance, quoique ses forces fussent supérieures à celles du roi; il semblait être là moins pour empêcher l'entrée des Suédois en Poméranie que pour s'opposer à leurs progrès ultérieurs. Il rassembla ses troupes à Anclam, sur le Peene, et à Gartz, près de l'Oder, pendant que, suivant les ordres de l'empereur, il coupait à l'ennemi, par l'occupation de Landsberg sur le Warta, le chemin de la Silésie et des pays héréditaires de son maître. Il avait tenté en vain de surprendre Stettin avant que cette ville fût occupée par Gustave-Adolphe. Les cruautés commises par cet Italien dans le pays avaient attaché à son nom une plus grande horreur que n'en inspiraient au peuple les généraux de Wallenstein eux-mêmes; et ce sentiment n'était plus accompagné de la crainte depuis que l'empereur, à la diète de Ratisbonne, avait été obligé de sacrifier à l'Allemagne, unie au moins dans ses griefs, l'homme qui l'avait subjuguée. Dans le même temps que Gustave-Adolphe débarquait, Wallenstein perdait son commandement : c'était briser un lien qui contenait cent mille hommes, dont un grand nombre passèrent dans les rangs suédois. Le roi avait choisi l'époque la plus heureuse pour lui. L'arc trop tendu s'était rompu dans les mains de Wallenstein; il en résulta un état d'atonie et de dissolution, un contre-poids à la puissance de l'empereur et l'apparition de ces *juste-milieu* qui signalent si

[1] « Nous sommes heureusement arrivés et nous avons débarqué nos troupes sans résistance dans l'île d'Usedom. » (Voyez la lettre du roi, 29 juin 1630.)

[2] Voyez *The Swedish intelligencer*, Londres, 1634, t. 1, p. 34.

[3] Voyez Chemnitz.

[4] La garnison entra au service de Suède.

[1] Voyez les *Archives du royaume*.

souvent la transition d'un extrême à un autre et sont obligés de flotter sans cesse entre des institutions telles que celles de l'Allemagne, où l'on peut, derrière des formes fugitives, se montrer ennemi déclaré ou chancelant du pouvoir légitime. Nous voyons la Bavière et la Saxe, chacune de son côté, dirigeant ces partis avec les mots sonores de liberté et de constitution de l'empire pour les mêmes intérêts qui étaient plus ouvertement avoués par de belliqueux aventuriers. Nous ne savons pas jusqu'à quel point Gustave-Adolphe peut avoir porté atteinte au système constitutionnel de cette époque et à l'empire, ainsi que le prétendent quelques patriotes allemands. Qu'on nous montre un seul outrage, un acte de mépris ou d'hostilité contre les institutions de ce pays que les princes allemands eux-mêmes n'aient pas commis, tout en se plaignant de l'ambition des étrangers! L'État était un édifice surchargé, tombant en ruines au milieu desquelles se débattait la religion, devenue l'affaire de l'Europe et de l'humanité tout entière : de là, la nécessité d'une influence étrangère; de là aussi, dans une société en dissolution, le droit naturel de la force individuelle du héros. Telle était la carrière que s'était tracée Gustave-Adolphe, « se fiant à Dieu et à son épée victorieuse [1]. »

La prise de Stettin fut suivie de celle de Damm et de Stargard; cette dernière ville fut livrée par la bourgeoisie, qui reçut les Suédois comme des libérateurs. La discipline sévère de ceux-ci n'excita pas moins d'admiration que les vertus personnelles de leur roi [2]. C'était un contraste frappant avec la licence des impériaux, qui, surtout après l'alliance conclue entre Gustave-Adolphe et le duc de Poméranie, redoublèrent de mauvais traitemens envers les malheureux habitans. C'était l'armée de Wallenstein : la main de fer du chef n'était plus là pour comprimer le monstre qui se vautrait maintenant par plaisir dans le vice et le crime. Deux officiers d'origine italienne, qui naguère avaient servi Wallenstein et venaient de se ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, furent surpris dans le camp, tramant un complot contre sa personnne. Il reçut avis de plusieurs tentatives semblables d'assassinat imputées aux jésuites. Il écrivit en Suède qu'il fallait sévir contre les envoyés de ces pères, qui avaient trouvé moyen de s'introduire dans le royaume [1]. Tilly, général de la ligue et de la Bavière, devenu aussi celui de l'empereur, était encore éloigné, mais il approchait de la basse Allemagne. Il trouva Magdebourg sur son chemin. L'administrateur proscrit de ce diocèse, le margrave Christian-Guillaume de Brandenbourg, qui avait déjà visité Gustave-Adolphe en Suède [2], se jeta, à la nouvelle de son débarquement dans Magdebourg, où les bourgeois prirent les armes et se déclarèrent ouvertement pour le roi, qui, malgré qu'il eût conseillé plus de prudence, promit du secours et envoya de l'argent pour lever des recrues avec un officier suédois pour les commander. L'administrateur de Magdebourg n'était pas le seul prince allemand qui eût franchement embrassé la cause de Gustave-Adolphe : les fils les plus jeunes des maisons princières protestantes d'Allemagne se déclarèrent sans hésiter pour le roi, tandis que les aînés restaient attachés aux intérêts de l'empereur; ainsi firent le duc François-Charles de Saxe-Lauenbourg et plus tard son frère François-Albert, et le duc George de Brunswig-Lunebourg, qui, après avoir tenté la fortune au service du Danemark et de l'empereur, offrait alors son épée à Gustave-Adolphe [3]. Parmi les familles régnantes, la maison de Hesse-Cassel, après celle de Poméranie, fut la première et dans la suite la plus fidèle alliée de la Suède. Les ducs bannis du Mecklenbourg eux-mêmes, parens du roi, qui avait donné à leur famille un asile en Suède, cherchèrent d'abord leur sécurité plutôt dans la grâce de l'empereur que dans l'alliance avec le roi, quoique la réintégration de ces ducs dans leurs possessions fût l'objet particulier de

[1] « *Cum Deo et victricibus armis.* » C'était la devise du roi.

[2] « Quant à la personne de ce roi, on ne voyait en ses actions qu'une sévérité inexorable envers les moindres excès des siens, une douceur extraordinaire envers les peuples et une justice exacte en toutes occasions. » (*Mémoires de Richelieu*, t. 6, p. 419.)

[1] Il avait reçu de la Hollande cette dernière nouvelle. (Lettres au sénat datées de Stettin, 31 juillet 1630. — Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Il était frère cadet du beau-père du roi, le feu électeur Jean-Sigismond de Brandenbourg.

[3] Ses premières offres furent faites peu de temps après que Gustave-Adolphe eut mis le pied sur le sol de l'Allemagne. De Stettin, Gustave-Adolphe, le 15 juillet 1630, envoya à Salvius la lettre qu'il venait de recevoir du duc. Il prie Salvius d'engager le duc à faire vider le pays de Brunswig aux impériaux, qui ne sont pas très-forts. (Voyez les *Archives du royaume.*)

ses soins. Il lui était nécessaire de s'assurer des rives de la Baltique avant d'entrer en Allemagne. Toutes ses démarches furent marquées par la plus grande prudence : on dit qu'il attachait plus de prix à cette qualité, en appréciant les événemens de la guerre, qu'à la bravoure, souvent téméraire; malgré cela son premier plan de campagne était si hardi qu'il étonnait quiconque connaissait les embarras pécuniaires contre lesquels il avait à lutter [1].

[1] Pour faire la guerre en Allemagne on avait donné en Suède : 1° 429,145 *dalers* de Suède (chaque *daler* équivaut à environ deux tiers de *daler* d'argent), des rentes et d'autres revenus; 2° un emprunt de 202,781 dalers d'argent fait par Weitwitzer pour le compte du roi; 3° 1,711 *skiffunds* de cuivre, qui devaient être transportés et vendus par Salvius à Hambourg; 4° 12,400 tonneaux de blé, qu'on devait livrer en paiement des domaines vendus; 5° 3,646 *lastes* de blé, en grande partie de Livonie, par Jean Skytte : l'argent qui en proviendrait devait être expédié en Allemagne avant la fin de l'année. Il écrivit de Stettin au sénat, en date du 31 juillet : « Vous savez que depuis que nous avons quitté le royaume, nous n'avons rien reçu de nos réquisitions. Nous ne pouvons lever ici des contributions d'aucun genre, parce que le duc de Poméranie reste en possession de ses États comme avant notre arrivée. Faites de votre mieux pour que nous puissions recevoir des secours d'argent, car l'armée se grossit journellement. » Et de Stettin, en date du 3 septembre : « Malgré nos ordres, nous n'avons jusqu'ici presque rien reçu de Suède. Nos dépenses sont excessives, car seulement pour solder l'infanterie, il nous faut 30,000 thalers tous les dix jours. » (Voyez les *Archives du royaume*.) On ne saurait dire ce qu'Oxenstjerna fit pour le roi dans ces graves circonstances. Cette activité infatigable, qui ne trouva jamais rien d'impossible, affermissait l'amitié qui unissait ces deux hommes d'un caractère si différent. La lettre remarquable de Gustave-Adolphe à son chancelier datée de Gollnow, le 4 décembre 1630, appartient à cette époque : « J'ai reçu vos conseils pour la campagne prochaine, lui écrivait le roi; ils me démontrent votre fidélité envers moi et la patrie. Celui qui survivra verra la prospérité de nos affaires, et la postérité célébrera vos éloges. Agissez bien, et ne vous lassez pas de travailler pour mon service ou plutôt pour celui du royaume. J'espère que Dieu nous aidera à passer l'hiver et que vos soins nous rendront l'été moins pénible. L'ennemi est faible en infanterie et en cavalerie; mais il a de grands avantages par ses quartiers, car toute l'Allemagne lui est soumise. Je concentre mes troupes sur l'Oder dans le dessein de l'attaquer; et quoique notre cause soit bonne et juste, l'issue n'en est pas moins incertaine à cause de nos péchés. Incertaine est aussi la vie de l'homme; aussi je vous prie, si tout ne marche pas à notre gré, de ne pas perdre courage. Je vous recommande mon souvenir et le salut des miens; conduisez-vous envers eux comme je voudrais, dans un cas semblable, me conduire envers les vôtres. Ces personnes, si quelque chose m'arrive, sont dignes de votre pitié à beaucoup d'égards. Elles sont femmes : l'une, mon épouse, faible et hors d'état de prendre une résolution; l'autre, tendre enfant; malheureuses si elles ont à diriger quelque chose, et exposées à beaucoup de dangers si d'autres ont de l'influence sur elles.

Gustave Horn lui avait amené de grands renforts de la Finlande et de la Livonie. Dans ses lettres au chancelier, qui commandait en Prusse, il réclamait sans cesse l'envoi des troupes qu'il attendait de ces contrées, ce qui ne pouvait cependant s'effectuer que vers l'automne. Il laissa Horn à Stettin pour surveiller Conti, qui avait rassemblé ses troupes à Gartz et à Greiffenhagen, et qui, de cette position, entreprit pendant l'absence du roi, contre le camp suédois, une attaque qui lui réussit mal. Le roi se rendit en personne vers les côtes (où Wolgast, reprise par l'ennemi, lui fut enlevée de nouveau) pour attaquer par mer Rostock et Wismar et faire une invasion dans le Mecklenbourg [1]; mais la flotte fut repoussée par les vents contraires [2]. Le roi, en venant de Stralsund, s'empara du passage étroit de Damgarten et de Ribnitz et entra dans le Mecklenbourg; mais il abandonna ses desseins sur ce pays, où l'ennemi s'était renforcé, où les anciens princes ne pouvaient ou n'osaient rien entreprendre, où enfin le duc François-Charles de Saxe-Lauenbourg, qui avait pris les armes, avait été battu et fait prisonnier par Pappenheim. Le retard qu'éprouva l'arrivée des troupes parties de Prusse avait fait perdre au roi l'espérance de parvenir à amener les impériaux à une bataille; il se vit donc réduit, pour tout l'hiver, aux ressources de la Poméranie dévastée [3]. Ce fut alors qu'il écrivit à Axel Oxenstjerna et au sénat : « Il paraît que l'empereur est disposé à traiter avec nous, mais sans autre condition que celle de nous retirer et de laisser les choses en l'état où elles étaient avant la campagne. Notre avis est qu'aucune réconciliation ne peut être acceptée à moins qu'une paix générale et relative à la religion ne soit signée pour toute l'Allemagne et que nos voisins ne soient réintégrés dans leurs possessions, de sorte que nous puissions vivre en sûreté

[1] Lettre du roi au chancelier, Wolgast, le 8 septembre 1630. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] Chemnitz, t. 1, p. 91.

[3] Lettre du roi au chancelier datée de Stralsund, le 31 octobre 1630. (Voyez les *Archives du royaume*.)

parce que leur indépendance sera assurée. Pour y parvenir, nous n'avons pas d'autre moyen que d'attaquer l'empereur dans ses États ainsi que le clergé catholique, qui tient à lui; car si nous pouvons entrer dans ses pays héréditaires, nous emparer de ses ressources et lui enlever les contributions qu'il tire des protestans, en sorte que tout le fardeau de la guerre retombe sur les clercs catholiques, alors nous pourrons dicter les conditions d'une paix glorieuse pour nous et nos frères. Nous songeons à mettre sur pied l'année prochaine plusieurs armées : avec l'une je maintiendrai ce côté de la Baltique, tandis que Gustave Horn et Teufel, avec deux armées, assureront notre domination sur l'Oder, d'un côté en tenant le Brandenbourg en échec, de l'autre en pénétrant en Silésie. En même temps une quatrième armée occupera Magdebourg, où l'administrateur a déjà trois mille hommes et quelques centaines de chevaux, ce qui, nous l'espérons, pourra nous rendre maîtres de l'Elbe, et en joignant ces forces à celles que nous avons, nous donnerons au Brandenbourg et à la Saxe l'occasion d'agir avec nous. L'archevêque de Brême, les villes de Brunswig et d'Hildesheim, qui sont portées pour nous et correspondent secrètement avec Salvius, doivent fournir le cinquième corps d'armée : celui-ci gardera le Weser. Vous verrez, par les calculs suivans, ce qu'il nous faut pour exécuter ce plan : nous voulons nous réserver pour les frais de la guerre le droit de grande douane (*stora tullen*), la licence du sel, 8,000 skiffunds de cuivre et 100,000 thalers des fermes et de la contribution du bétail. Tous les autres revenus seront affectés aux dépenses du gouvernement de la Suède. » Dans sa lettre à Oxenstjerna, le roi ajoute : « La plus grande difficulté est de savoir comment ces armées seront mises sur pied et entretenues. Cependant si nous trouvons ce nombre de soldats et que chaque armée réunisse les forces mentionnées au projet, nous sommes d'avis de laisser à chaque commandant de ces corps le soin de se procurer ses moyens de subsister sur les lieux où il devra agir [1]. »

Le blocus de Colberg et les opérations qui s'y rattachaient [1] furent les événemens de l'automne [2]. L'hiver arriva très-rigoureux; mais au grand étonnement de l'ennemi, on ne lui laissa point de relâche : les soldats de Gustave-Adolphe étaient habitués à faire des campagnes dans cette saison. Nous avons dit que les impériaux avaient réuni leurs forces auprès de Gartz et de Greiffenhagen, des deux côtés de l'Oder. Le soir du jour de Noël, Greiffenhagen fut pris d'assaut. Gustave-Adolphe commandait en personne; la garnison, qui comptait deux mille cinq cents hommes, se défendit vaillamment et périt presque toute. Une terreur panique saisit le maréchal des impériaux Schaumburg, qui avait remplacé Conti dans le commandement; il quitta Gartz pendant la nuit, fit sauter son magasin à poudre, jeta ses canons à l'eau et s'échappa par Kustrin, dont les portes s'ouvrirent pour les impériaux et se fermèrent devant les Suédois qui les poursuivaient. Schaumburg voulait attendre Tilly avec les débris de son armée à Francfort-sur-l'Oder [3]. Ainsi finit l'année 1630.

La France, qui avait tiré parti de tous les avantages de l'apparition de Gustave-Adolphe en Allemagne pour finir avantageusement la guerre en Italie contre l'Espagne et l'Autriche [4], renouvela l'offre de son alliance, et depuis le commencement témoin des succès du roi, elle rouvrit les négociations à ce sujet [5]. Après quelques difficultés relatives au cérémonial,

[1] Lettre au sénat relativement à la guerre, Ribnitz, 8 octobre 1630. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] La citadelle, avec une garnison de deux mille combattans, se rendit le 2 mars 1631.

[2] On voit par deux ordres du roi, à son résident Fagrœus en Danemark, qu'il avait l'intention de se rendre en Suède. Il voulait faire le trajet par terre au moyen d'un sauf-conduit; mais il changea d'opinion. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] Schaumburg, dans une lettre à Tilly, attribue à la démoralisation des anciennes troupes de Wallenstein tous les malheurs des impériaux.

[4] Richelieu disait au sujet des négociateurs français à la paix de Chierasco : « Il y rencontrera plus de facilité qu'il n'eût fait par l'avantage que recevrait les affaires du roi de la descente du roi de Suède en Allemagne, car il formera contre eux un si grand orage de guerre que toute la maison d'Autriche en sera ébranlée, et leur empire réduit à telle extrémité qu'ils le tiendront eux-mêmes pour perdu. » (*Mémoires de Richelieu*, t. 6, p. 395.)

[5] « Le ministre français vient de nous quitter; il nous a offert 120,000 thalers par an tant que son maître serait occupé à la guerre d'Italie et ensuite 400,000 thalers. Nous avons besoin d'argent; mais nous avons besoin aussi de votre avis. » (Lettre du roi au chance-

où Gustave-Adolphe posa et fit valoir le principe de l'égalité de tous les rois, le traité de subsides fut conclu avec la France à Beerwald, le 13 janvier 1631, pour six ans, à dater de la première proposition faite à Vesterås, le 5 mars 1630. Le roi devait toucher pour l'année qui venait de s'écouler 120,000 thalers et 40,000 thalers par chaque année suivante. Il s'obligea de son côté à mettre en campagne au moins trente mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie, à laisser aux catholiques le libre exercice de leur culte dans les contrées soumises à ses armes, et à la ligue la neutralité si ses membres la demandaient et la gardaient. Le roi s'était avancé dans le Brandenbourg en suivant l'Oder; il se dirigea d'abord sur Landsberg, et lorsque Tilly accourut au secours de cette place, il changea le siége en blocus et ajourna cette fois l'attaque contre Francfort, où Tilly campait avec trente-quatre mille hommes. Il laissa Horn dans les environs de Landsberg pour observer Tilly, se retira à Stettin, et fit au milieu des neiges et des glaces [1] une invasion dans le Mecklenbourg et la Poméranie, où Neu-Brandenbourg, Loitz, Malchin et Demmin, avec les magasins des impériaux, furent bientôt en son pouvoir : « Je servirai avec grand plaisir un tel général, dit l'Écossais Monro, alors au service de Gustave, et je retrouverai difficilement un homme semblable, qui avait coutume d'être le premier et le dernier là où il y avait du danger; qui gagnait l'amour de ses officiers par la part qu'il prenait à leurs peines et à leurs fatigues; qui savait si bien tracer des règles de conduite à ses guerriers suivant les temps et les circonstances; qui veillait à leur santé, à leur honneur, était toujours prêt à les aider; qui devinait les projets et connaissait les ressources de ses ennemis, leurs plans, leurs forces, leur discipline, ainsi que la nature et la position des places qu'ils occupaient [1]. Jamais il n'hésitait à exécuter ce qu'il avait ordonné. Il n'aimait pas les officiers qui manquaient d'intelligence, et il n'en quittait jamais un sans être persuadé que ses ordres étaient compris. Il ne connaissait pas de difficultés. Il fit arrêter un officier qui, pendant qu'on réparait les fortifications de Stettin, alléguait que la terre était gelée. Dans les affaires qui ont rapport aux besoins de la guerre, il n'admettait pas d'excuses. »

Après la prise de Colberg, il ne restait en Poméranie que Gripswald. Cette citadelle ne capitula qu'après la mort de son brave commandant, au mois de juin. Tilly, excité à la vengeance par la conduite de la plupart des commandans, envahit le Mecklenbourg, après le départ du roi, et s'empara de Neu-Brandenbourg. Sa manière de faire la guerre se révèle par l'exploit qu'il y fit en passant au fil de l'épée deux mille Suédois à qui l'ordre de se retirer [2] n'était pas encore parvenu : cent cinquante de ces braves guerriers aimèrent mieux se faire massacrer dans la bicoque de Feldberg que de se rendre. Après ces faits d'armes, Tilly retourna au siége de Magdebourg. Le roi se porta sur Francfort-sur-l'Oder avec dix-huit mille hommes et deux cents canons qui furent transportés sur ce fleuve. Le 2 avril, il commença le feu contre la ville : elle était défendue par six mille hommes; le jour suivant, elle fut prise d'assaut [3]. Le lieutenant André Auer, qui était

lier, Stettin, 23 juillet 1630. — Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] « We brake up from Stettin, taking our march towards New-Brandenbourg, the earth clad over with a greath storm of snow, being hard frost. We carried along great canon of batterie, and a number of small canon, being well provided with all hings belonging to artillery : our litle army consisting then of 8,000 horse and foot, haarin left the rest of the army ander command of the feldmarshal Horn before Landsberg in the mark. » (Monro, *Expedition with the worthy scots regiment, called Mac-Keys regiment.* Londres, 1637, t. 2, p. 14.)

[1] L. c., t. 2, p. 16. — Le manque de bonnes cartes et la grande importance que le roi attachait à la connaissance du terrain firent qu'il allait le reconnaître en personne et qu'il s'exposait de très-près au danger, parce qu'il avait la vue courte. Au siége de Demmin, il était allé en reconnaissance et tenait une lunette à la main lorsqu'il enfonça jusqu'à mi-jambe dans un marais par suite de la rupture de la glace. Le capitaine Dumaine, Écossais, l'officier le plus proche de lui, se préparait à venir à son aide; Gustave lui fit signe de rester tranquille pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, qui n'en dirigea pas moins son feu sur lui. Le roi se releva au milieu d'une grêle de projectiles et alla se sécher au feu du bivouac de l'officier, qui lui reprocha d'avoir ainsi exposé sa vie précieuse. Le roi écouta l'Écossais avec bonté et convint de son imprudence : « Mais, ajouta-t-il, il est dans ma nature de ne croire bien fait que ce que je fais moi-même; il faut aussi que je voie tout par mes yeux. »

[2] Khevenhüller dit : « Weil sie sich ein muthig resolvirt eher zu sterben als sich erzeben. »

[3] Lorsque les Suédois s'approchèrent de la ville, les

monté le premier aux échelles, reçut 1,000 thalers et fut nommé capitaine au régiment de la garde royale (*lif regementel*). Le roi, poursuivant l'ennemi, se dirigea vers Lansberg, qu'il prit le 16 avril[1], et voulut occuper Kustrin et Spandau pour être à même de secourir Magdebourg.

Cette demande était de nature à rendre nécessaire sa visite à Berlin à la tête de son armée : « Je ne puis blâmer l'électeur mon beau-frère, disait le roi à cette occasion, de s'attrister, car je demande des choses délicates et dangereuses; mais ce n'est pas pour moi que je les demande, c'est pour le salut de l'électeur lui-même, de son pays et de la chrétienté. Mon chemin va à Magdebourg[2]. » On n'osait refuser ce qu'il demandait; mais pour arrêter Tilly on réclama aussi l'assistance de la Saxe. La conservation de Magdebourg, si importante pour la cause protestante et qui avait résisté à toutes les forces de Wallenstein, n'était pour personne aussi précieuse que pour l'électeur de Brandebourg : cette ville impériale avec son évêché devait être dans le nord de l'Allemagne la première grande victime de l'édit impérial de restitution, qui réintégra l'église catholique dans toutes les possessions qu'elle avait perdues dans l'espace de soixante-dix ans, depuis la paix de religion à Augsbourg, et c'était contre cet édit que les princes protestans, assemblés à Leipsig, avaient déclaré vouloir prendre les armes. Celui qui devait perdre le plus par la prise de Magdebourg, c'était le fils de l'électeur[1], outre que Tilly par cette conquête se rendait très-redoutable à tout l'électorat. Néanmoins c'était en vain que Gustave-Adolphe demandait le secours de la Saxe; on lui refusa même le passage de l'Elbe. Bientôt le bruit se répandit dans toute l'Allemagne que Magdebourg avait été pillée et réduite en cendres par les soldats de Tilly. Le commandant Falkenberg fut tué dès le commencement de l'assaut : « Magdebourg, dit Salvius[2], est tombée le

impériaux crièrent : « Amateurs de strömling (espèce de harengs de la Baltique), la faim vous a fait manger tous vos canons de cuir! » (*Swed. intellig.*, t. 1, p. 89.) Le roi, dans une lettre au chancelier, raconte ainsi la prise de Francfort : « Comme nous ignorions complètement où Tilly voulait diriger sa marche en quittant Neu-Brandenbourg, nous nous rendîmes à Schwedt pour avoir des nouvelles. Là nous apprîmes qu'il allait assiéger Magdebourg. Alors nous nous portâmes sur Francfort pour être plus près du congrès de Leipzig et offrir la bataille à Tilly. Nous envoyâmes le maréchal Horn pour assiéger Gripswald et, s'il était possible, faire une diversion dans le Mecklenbourg. Nous arrivâmes à Francfort le 2 avril; l'ennemi mit le feu aux faubourgs. Le 3, nous fîmes placer quelques batteries et commandâmes l'attaque des portes par quelques troupes protégées par le feu de nos canons. Nous n'avions jamais pensé à prendre la ville. Mais les nôtres ne se contentèrent pas de chasser l'ennemi de tous ses ouvrages avancés, ils le poursuivirent jusque sous les murs, et quelques-uns, pourvus d'échelles, entrèrent dans la ville et s'y battirent jusqu'à ce qu'ils eussent fait sauter les portes. On chassa l'ennemi; plusieurs de ses officiers furent faits prisonniers, d'autres furent tués; ceux qui parvinrent à se sauver se retirèrent de l'autre côté de l'Oder, dans la Silésie. Toutes leurs munitions et vingt étendards sont tombés entre nos mains. Tilly accourait au secours de Francfort; mais arrivé à Alt-Brandenbourg, il apprit que nous étions maîtres de la ville. Nous jetons des ponts sur la Warta, et nous nous proposons d'assiéger Landsberg avec *fureur*. » (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Le commandant fut tué. La garnison, d'après le calcul des Suédois, était de cinq mille hommes; lorsqu'elle quitta la forteresse, elle était suivie d'un immense bagage et de deux mille cinq cents prostituées.

[2] Voyez Khevenhüller, t. 11, p. 1786.

[1] Le chapitre avait nommé le prince Auguste de Saxe, second fils de l'électeur Jean-George, à l'archevêché de Magdebourg. L'empereur, en vertu de l'édit de restitution, déclara l'élection non valable et fit nommer un de ses propres fils, Léopold-Guillaume.

[2] Magdebourg, située dans le cercle de la basse Saxe et aujourd'hui l'une des forteresses les plus formidables de la Prusse, fut fondée, suivant la tradition, en l'honneur de Vénus par le général romain Drusus. Des récits historiques fixent sa fondation au temps de Henri-l'Oiseleur et d'Othon-le-Grand. Sa position et ses fortifications la rendirent longtemps imprenable : de là son nom de *Magdebourg*, c'est-à dire la *ville*, le *bourg vierge*, en latin *Parthenopolis*. Le commerce et l'industrie rendirent cette ville puissante et riche; elle comptait dans ses murs quatre-vingt-dix mille habitans; elle était le chef-lieu d'un petit archevêché où la doctrine de Luther prévalut de bonne heure, en sorte que le régent de la ville prit le titre d'administrateur au lieu de celui d'archevêque. Christian-Guillaume, oncle de Marie-Éléonore, épouse du grand Gustave, possédait cette dignité lorsque la guerre de trente ans arriva. C'était un prince emporté et irréfléchi. En se déclarant pour le roi de Danemark dans la guerre contre l'empereur, il fut entraîné dans ses malheurs et chassé de ses États. Le chapitre nomma pour son successeur le prince Auguste, second fils de l'électeur de Saxe; mais cette élection fut désapprouvée par Ferdinand II et par le pape. L'archiduc Léopold-Guillaume, fils du premier, fut investi de l'épiscopat. Le premier effet qui en résulta fut que Ferdinand chercha à exterminer la religion

10 mai au pouvoir des impériaux ; cette ville florissante est en cendres : il ne reste que la cathédrale, trois ou quatre maisons qui l'entouraient et quelques huttes de pêcheurs sur la rive de l'Elbe. Falkenberg a défendu d'abord avec beaucoup de valeur les ouvrages avancés, et l'ennemi pour les prendre a été obligé de livrer plusieurs assauts et a perdu un grand nombre de soldats ; il n'en comptait que 2,000 sous ses ordres, et les impériaux 2,400. Je tiens d'un cavalier qui a assisté au siége qu'on avait proposé à Falkenberg de se rendre avec les honneurs de la guerre ; mais qu'il refusa ainsi que son armée, parce qu'on y mettait pour condition qu'ils embrasseraient le catholicisme. Les impériaux avaient gagné trois cents bourgeois de Magdebourg. La plupart de ces derniers se sauvèrent dans la cathédrale ; deux jours après ils reçurent leur grâce. Ceux qui s'étaient sauvés dans les autres églises périrent tous. On maltraita surtout les prêtres ; on les tua d'abord au milieu de leurs livres, puis on y mit le feu. Les femmes mariées et leurs filles furent attachées à la queue des chevaux, traînées dans le camp et livrées à la brutalité des soldats. L'église Saint-Jean était remplie de femmes : on dit qu'elle fut incendiée après que les portes en eurent été fermées. Les Croates et les Wallons se distinguèrent surtout par leur cruauté : ils jetaient les enfans dans les flammes. Quelques malveillans reprochent à notre roi de n'être pas venu au secours de la ville, comme il l'avait promis ; d'autres rejettent la faute de ces malheur sur l'électeur de Brandenbourg. Mais presque tous s'accordent à dire que l'électeur de Saxe en est la principale cause : non-seulement il avait refusé de se réunir au roi de Suède et de rien entreprendre en faveur des assiégés, mais encore il arrêta les munitions que la ville avait achetées. Quoi qu'il en soit, le roi était en marche pour porter du secours aux assiégés lorsqu'il apprit qu'il n'était plus temps. »

L'intervalle qui s'écoula depuis la destruction de Magdebourg jusqu'à la victoire de Leipzig, c'est-à-dire tout l'été de 1631, fut sans aucun doute l'époque du plus grand embarras que Gustave-Adolphe ait éprouvé en Allemagne. Accusé de ce qui était arrivé, il jugea nécessaire de se justifier dans un mani-

protestante et que les habitans furent en butte aux vexations des soldats de Wallenstein. Le peuple exaspéré n'attendait qu'un signal pour lever l'étendard de la révolte et secouer les fers qui pesaient sur lui.

Christian-Guillaume trouva un asile auprès de Gustave-Adolphe, et il revint avec lui en Allemagne. Il arriva à Magdebourg à la faveur d'un déguisement : il harangua le peuple à l'hôtel de ville ; on prit les armes et l'on chassa les faibles troupes qui occupaient le pays. Ce que ce prince avait fait était prématuré : Gustave-Adolphe était encore trop éloigné pour pouvoir efficacement secourir la ville en cas d'attaque ; il y envoya un brave officier, Diedrich Falkenberg, qui fut nommé commandant d'une garnison de deux mille trois cents hommes, faibles moyens pour défendre des ouvrages aussi étendus que ceux de Magdebourg. Dès l'automne de 1630, les troupes de Pappenheim se présentèrent devant la ville. Les bourgeois furent bientôt repoussés dans leurs murs, et toutes les bandes de Tilly s'approchèrent pendant l'hiver. Ces troupes signalaient leur passage par l'incendie des villes et des bourgades et par des vexations de toute espèce. Mais le siége de Magdebourg ne commença pas avant le mois de mars 1631, parce que le général des catholiques avait été appelé au secours de Demmin et de Francfort. L'ennemi tâcha de gagner par des intrigues secrètes ce qu'il ne pouvait obtenir à force ouverte. Il connaissait la faiblesse de la garnison et les divisions qui anéantissaient les meilleurs plans de défense de Falkenberg. Le 14 avril, on ouvrit les tranchées et l'on commença à tirer sur la ville ; mais tous les efforts échouèrent contre la bravoure de ceux qui la défendaient. Des bruits vagues circulèrent dans le camp et dans la ville que Gustave-Adolphe était en marche pour venir délivrer Magdebourg. Tilly résolut alors de tenter l'assaut, et le 10 mai, à sept heures du matin, le courageux Pappenheim, à la tête des Wallons, commença l'attaque. Tout réussit : les bourgeois, assoupis par la fatigue, furent réveillés par les cris des impériaux qui étaient déjà dans la ville. Falkenberg fut tué, et avant midi la ville était prise et abandonnée au pillage des soldats. Leur brutalité et le désespoir des habitans donnèrent lieu aux scènes d'horreur qui se reproduisent toujours dans de semblables occasions. L'incendie ajouta bientôt ses ravages à ceux du pillage, et à dix heures du soir la ville n'existait plus. Le 13 mai, Tilly fit son entrée solennelle dans la place. Il était silencieux et sombre. Le tableau de désolation qui s'offrit à ses yeux souleva dans son âme de tristes pensées et des réflexions amères sur la fragilité de toute grandeur et de toute puissance. Il répéta ces mots de Virgile sur la destruction de Troie :

Venit summa dies et ineluctabile fatum
.... fuit Ilium et ingens
Gloria Parthenopes......

Il annonça ses succès à l'empereur en ces termes : « Depuis le sac de Troie et celui de Jérusalem, jamais l'histoire n'a vu un pareil jour. » Mais ces désastres, loin de favoriser la cause des catholiques, irritèrent les protestans ; ils se laissèrent aller à la vengeance, et les scènes de Magdebourg ébranlèrent les espérances du vieux Tilly, lorsque, pour la première fois, il se trouva en présence de Gustave-Adolphe sur les champs de Leipzig. (*Note du traducteur.*)

feste qu'il publia. La conduite de la Saxe et du Brandenbourg était telle qu'il ne savait s'il devait les regarder comme amis ou comme ennemis : « Nous voyons, écrit-il, que les princes évangéliques ne nous sont attachés que parce qu'ils veulent se maintenir par notre aide auprès de l'empereur et nous chasser ensuite de l'Allemagne avec ingratitude [1]. » L'électeur de Brandenbourg redemandait à Gustave-Adolphe les forteresses qu'il avait évacuées lorsqu'il s'était avancé au secours de Magdebourg. Le roi ordonna de lui livrer même Spandau ; mais le jour suivant il était devant Berlin et il dirigea ses canons contre la ville : ce fut alors que Brandenbourg signa l'alliance avec la Suède. Le roi occupa Spandau ; mais il retourna lui-même en Poméranie, et après la prise de Gripswald, il employa ses forces à réintégrer les ducs de Mecklenbourg dans leurs possessions, pendant qu'il avait l'œil fixé, avec sa principale armée, sur le Brandenbourg, la Saxe et Tilly [2]. L'armée suédoise s'était affaiblie en se divisant, et il n'était pas certain qu'il pût la renforcer par l'enrôlement : « La nation allemande, écrivait le roi [3], est devenue si inconstante que les soldats prennent aujourd'hui un maître pour en changer demain. Il est difficile de remplacer tous ceux qui désertent, d'autant plus que depuis longtemps nous n'en avons pas les moyens. » Presque toutes les lettres du roi révèlent un grand besoin d'argent. Dans le mois de février, il adressa de sévères reproches au sénat pour lui avoir envoyé des argumens au lieu d'argent et pour n'avoir pas voulu se rappeler que la subvention du bétail était accordée au roi encore pour un an : « Cependant, ajouta le roi, notre amour pour le pays et pour nos sujets est si grand que nous aimons mieux nous priver de cette assistance que de donner occasion à des personnes malintentionnées de calomnier nos intentions et à des prévôts injustes de s'enrichir aux dépens du pauvre peuple. Ils nous paient par des paroles et des remontrances ; mais il faut d'autres moyens pour conduire une guerre à bonne fin [4]. » Mais ces moyens ne répondaient pas aux besoins. L'habileté d'Oxenstjerna elle-même ne put retirer du monopole du blé ce qu'on en attendait, et il fut supprimé : « Nous vous avons souvent fait connaître notre position, écrivit le roi au chancelier [1]. Nous avons fait notre possible au milieu de la plus grande pauvreté, des peines et du désordre. Tous nos serviteurs semblent nous avoir abandonnés, et nous avons été obligés de conduire la guerre *ex rapto* à grand tort et dommage pour nos voisins, ce que nous sommes encore forcés de faire. Nous n'avons rien pour satisfaire les soldats que ce que nous arrachons par des pillages et des brigandages. Nous avions fondé sur vous nos espérances ; mais elles s'évanouissent encore, et nous nous voyons obligés de nous mettre dans un camp retranché quand l'ennemi avance. » C'était au milieu du mois de juillet ; le roi venait de prendre la position la plus avantageuse dans le célèbre camp de Werben, là où l'Elbe et le Hawel réunissent leurs eaux [2]. Dans une autre lettre il décrit de nouveau ses embarras et les attaques de Tilly contre le camp : « Quoique vous nous eussiez promis, mon chancelier, de nous envoyer certaines sommes, cependant nous n'avons touché que 100,000 thalers. » Et par une autre lettre du 11 juillet : « Vous nous mandez, contre notre attente, qu'il n'y a rien à toucher. Depuis seize semaines l'armée n'a pas reçu un sou. Elle savait que nous attendions de l'argent de vous ; soldats et officiers y comptaient. Du biscuit, que nous avions pris dans les villes, faisait notre unique nourriture ; cette ressource nous manque aussi. Nous n'avons pu maintenir aucune discipline parmi les cavaliers ; ils n'ont vécu que de pillage. Tout est ruiné ; ils ne trouvent plus à prendre ni eux ni les fantassins dans les villes ni dans les campagnes. Si nous eussions reçu ce que vous deviez donner, nous aurions eu l'espoir de défendre l'Elbe, l'Oder et d'être maîtres dans la Baltique, si nous n'avions pu faire davantage cette année. Quant à présent, nous ne devons songer

[1] Au sénat, Jéricho, 2 juillet 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Voyez les *Archives du royaume.*

[3] Au sénat, Jéricho, 2 juillet 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[4] Au sénat, Neu-Brandenbourg, 3 février 1631.

[1] Werben, le 18 juillet 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Le camp, dont il reste encore des traces, était situé sur la rive gauche de l'Elbe. Monro dit de Gustave-Adolphe : « When he was the weakest, he digged most in the ground — and thishe di, not only to secure his soldiers from the enemy, but also to keep them from idlenesee. » (T. 2, p. 41.)

qu'à la retraite. Il y a quatorze jours, nous avons fait une excursion avec notre cavalerie et nous avons complètement battu trois régimens de l'ennemi à Wolmerstedt. Depuis que nous nous sommes retirés à Stendal, Tilly a rejoint Pappenheim et est revenu sur nous; il y a eu quelques escarmouches. Il nous a suivi lentement pendant notre retraite, et il est cantonné à un petit quart de lieue d'ici; il est retourné sur ses pas, et nous l'avons inquiété autant que possible. » C'est avec cette modération que le roi s'exprime sur les tentatives de Tilly contre le camp de Werben; elles lui ont cependant coûté 6,000 hommes: il n'en avait que 12,000 et Tilly 26,000 [1]. La peste ravagea les camps des deux armées. 6,000 Écossais et Anglais avaient été enrôlés par le marquis Hamilton pour le roi, qui voulait les employer sur les bords du Weser; ils débarquèrent en Poméranie, où Hamilton menait un train de prince: il reçut l'ordre de remonter l'Oder et de garder Francfort. Avant la fin de l'été, son corps était réduit à 1,500 hommes; bientôt même il ne lui en resta que 500 [2]. La peste commençait aussi à sévir à Werben; mais il faut regarder comme une faveur du ciel qu'elle cessa pendant les fortes chaleurs de l'été. L'année précédente elle avait aussi visité la Suède [3]. Le roi reçut des renforts de Suède, et son épouse les accompagna en Allemagne [4]. On employa une partie des troupes à la conquête du Mecklenbourg; 4,000 hommes, avec de l'artillerie, se joignirent aux troupes que Horn amena de l'Oder au roi, qui, à la mi-août, quitta son camp de Werben. Il s'approcha de la Saxe. Quand il arriva au pont jeté sur l'Elbe, à Wittenberg, son armée se composait de 13,000 hommes d'infanterie et 8,850 de cavalerie [1].

Tilly, réuni à l'armée qui venait d'Italie, menaça la Saxe avec quarante mille hommes; deux cents villages en flammes indiquèrent aux paysans la route qu'il avait suivie dans la malheureuse Saxe. Leipzig capitula presque sans résistance. L'électeur, tourmenté par la crainte se jeta dans les bras de Gustave: « Non-seulement Wittenberg, lui fit dire Jean-George, mais tout le pays sera ouvert aux Suédois. » La jonction des deux armées, saxonne et suédoise, eut lieu le 5 septembre à Duben; deux jours après, la victoire de Leipzig mit un terme aux succès de Tilly et à la prépondérance de l'empereur en Allemagne.

La bataille a été décrite avec des détails assez circonstanciés. Les améliorations introduites par Gustave-Adolphe dans l'art de la guerre, surtout la célérité des mouvemens des troupes, révélèrent le génie qui les avait créées. Nous ne dirons de cette bataille que ce qu'en dit le roi lui-même: « Le 7 de ce mois, écrivait-il à sa sœur en Suède, nous avons livré une grande bataille à Tilly et aux impériaux. Dieu a combattu avec nous et pour nous; nous sommes restés maîtres du champ de bataille et avons mis l'ennemi complètement en déroute. Plusieurs milliers de ses hommes tués, ses canons de tout calibre, soixante-six drapeaux, vingt-deux étendards sont entre nos mains. L'ennemi a été tellement abîmé, que nous pourrons nous rendre où nous voudrons [2]. » Sa lettre à Axel Oxenstjerna est plus circonstanciée: « Le 4 au matin, nous partîmes pour Duben et nous y plaçâmes notre camp en attendant l'électeur de Saxe. Il arriva le 5 avec son armée, forte d'environ vingt mille hommes bien équipés et ayant l'air de braves gens; il forma de ses troupes plusieurs divisions, nous annonçant qu'il voulait nous faire les honneurs. Accompagné de plusieurs officiers, nous nous rendîmes à sa rencontre et le trouvâmes avec notre beau-frère l'électeur de Brandenbourg. Après avoir inspecté l'armée saxonne, nous nous portâmes sur notre infanterie, qui était

[1] Voyez *Swedish intelligencer*, Monro.

[2] « Dass so ansenliche Truppen, ohne einige nahmhafte Verrichtung, den folgenden herbst fast ganz zergangen und gleischsam verschwünden. Dessen Ursache vornehmlih der dam ahl uberall grassirenden infection, dann auch der Ungevohnheit des Landes, der Luft, und des hartes soldatischen tractaments in Teuthsland zu geschrieben wird. » (Chemnitz, t. 1, page 193.)

[3] En 1630, la peste dépeupla Nyköping; elle régnait en même temps à Waxholm, de sorte que le sénat et la cour quittèrent Stockholm et se retirèrent à Upsala. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[4] Le 21 janvier 1631, le roi écrivait à sa sœur: « Je veux faire venir mon épouse au printemps; mais je désirerais que ma fille restât en Suède. Je vous prie de me rendre le service de prendre l'enfant chez vous et de veiller sur les personnes dont vous la ferez entourer. (L. c.)

[1] Voyez Chemnitz.

[2] A la comtesse palatine, Halle, le 4 septembre 1631. (Voyez les *Archives du royaume*.)

rangée en bataille [1]. Après avoir ainsi passé en revue les deux armées, nous emmenâmes les princes avec nous dans nos quartiers. Là nous avons délibéré, surtout avec l'électeur de Saxe, sur la question de savoir s'il fallait fatiguer l'ennemi par des attaques partielles ou livrer bataille. Nous avons poussé plusieurs argumens *à priori;* l'électeur a répondu *à posteriori*, croyant que l'ennemi ne pouvait être chassé de son pays que par un combat. A la fin, nous sommes restés d'accord qu'il fallait marcher sur Leipzig. Nous avions déjà reçu la nouvelle que la ville et le château s'étaient rendus à l'ennemi ; les Croates, sous nos yeux, se portaient sur Duben. Le 6, à l'aube du jour, nous passâmes par cette ville ; l'armée traversa ses défilés par *files* et nous arrivâmes assez tard à une chaumière (*torp*) appelée Wolche, à un mille et demi de Leipzig ; nous y passâmes la nuit. Le 7, à la pointe du jour, je fis sonner la marche par les trompettes. Depuis cette chaumière jusqu'à Leipzig, nous ne rencontrâmes point de bois, mais de grandes et fertiles plaines qui laissaient à l'armée la facilité de s'avancer vers la ville en ordre de bataille. Nous ne marchâmes pas plus d'une heure et demie avant d'apercevoir l'avant-garde de l'ennemi et son artillerie, placée sur les hauteurs et protégeant toutes ses forces [2]. Il était favorisé par le vent et par le soleil (la sécheresse avait produit beaucoup de poussière). Nous essayâmes de lui faire perdre cet avantage, mais nous n'y pûmes réussir, parce qu'il nous fallait traverser ce passage difficile en présence de l'ennemi. Nous changeâmes pour cette raison notre ordre de bataille : les Suédois, sous mes ordres, étaient à droite ; les Saxons, commandés par l'électeur, à gauche, et nous avançâmes contre l'ennemi dans l'ordre dont nous vous envoyons le plan. Lorsque nous fûmes en présence, l'ennemi commença par faire jouer son artillerie, d'abord seulement trois pièces, puis toutes à la fois, de façon que nous essuyâmes deux décharges avant que nos pièces fussent en état de riposter ; mais nous ne tardâmes pas à lui envoyer trois boulets pour un. L'artillerie ne s'arrêta pas tant que dura le combat, et elle causa assez de ravages de part et d'autre. La cavalerie et l'artillerie saxonnes tinrent d'abord ferme, mais elles lachèrent pied après la mort des canonniers. L'infanterie saxonne se comporta lâchement, elle quitta le combat par compagnies, disant que nous étions battus et que tout était perdu, ce qui jeta la terreur parmi ceux qui gardaient nos bagages. Ces derniers voyant les Saxons en pleine déroute s'enfuirent et gagnèrent Duben, vers le soir, dans un tel état de confusion que plusieurs voitures d'officiers et celles de l'électeur furent pillées par les fuyards. L'électeur, qui était à l'arrière-garde, prit la fuite avec une partie de sa garde et ne s'arrêta qu'à Eulenbourg. Nos soldats allemands et suédois, ceux du moins qui prirent part à l'affaire (car dans l'infanterie il n'y eut que trois brigades qui eurent cet honneur), se conduisirent vaillamment : c'était à qui obtiendrait de se jeter dans la mêlée. Au commencement l'ennemi était inébranlable comme un rocher ; le combat était si acharné, qu'il fut longtemps incertain à qui appartenait la victoire [1]. A la fin l'ennemi commençant à s'ébranler, nous le poussâmes si vigoureusement qu'il nous abandonna non-seulement l'artillerie saxonne, mais encore la sienne propre. Nous restâmes ainsi maîtres du terrain. Les ténèbres couvraient la terre, et nous nous battions depuis deux heures après midi. Une grande partie de notre cavalerie poursuivit

[1] Monro, l. c., t. 2, p. 62, dit que, comme l'armée suédoise fut obligée de coucher dans des champs fraîchement labourés, les soldats étaient couverts de poussière et noirs comme des garçons de cuisine. C'était un sujet de plaisanterie pour les Saxons.

[2] Khevenhüller dit que l'armée saxonne comptait trente-deux régimens.

[1] « Les régimens de Balderon, de Dietrichstein, de Gois, de Blanquart et de Chesuis, qui se rallièrent, gagnèrent la bordure du bois avantageux, et tournèrent teste pour reparer l'honneur de leurs compagnons. En effet, c'est où la victoire fut disputée opiniastrement, les Suédois ayant à faire à ces vieilles bandes de Tilly, qui n'avoient pas accoustumé de lascher le pied. On y vit nombre de vieux soldats combattre de genoux, les jambes rompues et ne quitter leur poste qu'avec la vie. La cavallerie et l'infanterie du roi firent un devoir incroyable, résolues de vaincre et de mourir, chargeant l'ennemi, après quelques salves, à coups d'epée. Ce qui servit principalement à mettre l'ennemi en désordre fut la dextérité du roi, qui, poussant vers l'artillerie de Tilly, passa sur le ventre aux troupes qui en avoient la garde et leur fit abandonner tout leur attirail. Le canon ennemi étant entre les mains du roi, il en perça les bataillons de Tilly et les couvrit de feu ; on n'y vit voler en l'air que bras et jambes, partout que de sang et de cadavres. » (Voyez *Soldat suédois*, Rouen, 1634, p. 72.)

l'ennemi pendant que nous nous reposions nous-mêmes sur le champ de bataille[1]. »

Gustave-Adolphe, après la bataille de Leipzig, fit attaquer les pays héréditaires de l'empereur par l'électeur de Saxe, et il marcha lui-même contre la ligue. Cette tactique a été critiquée par des militaires et des hommes d'État, surtout par Axel Oxenstjerna, qui le salua de ces paroles, lorsqu'il le vit pour la première fois à Francfort-sur-le-Mein : « Je voudrais vous féliciter à Vienne de la victoire que vous venez de remporter, » et qui, dix-huit ans après la mort de Gustave, disait de ce roi dans le sénat que si, après la bataille de Leipzig, il eût pénétré dans les États héréditaires de l'empereur au lieu de se diriger sur le Rhin, et qu'il eût laissé les États allemands s'arranger entre eux, l'empereur se serait trouvé dans l'impossibilité de continuer la guerre[2]. » Il est certain que l'électeur de Saxe, pendant que le roi s'éloignait en combattant l'empereur, avait espéré former un *troisième parti* dans l'empire et accomplir lui-même l'expédition de Franconie[3]. C'était là probablement la cause pour laquelle le roi s'opposait à ce projet, dont il ne dit autre chose, sinon qu'il ne croyait pas la Saxe assez forte pour garder ses derrières[4]. Il suspectait la politique tortueuse de l'électeur, et l'on dirait qu'il a voulu, par l'expédition des Saxons en Bohême, se brouiller sans retour avec l'empereur. Un historien moderne, qui a pu compulser les archives de la Saxe, attribue aux ducs Guillaume et Bernhard de Saxe-Weimar une influence majeure sur la résolution de Gustave-Adolphe[1]. On devait l'avoir flatté de grands projets dans son intérêt personnel ; ce qu'il y a de plus important, c'est qu'à l'entrevue qui eut lieu à Francfort-sur-le-Mein, les États protestans, réunis en assemblée publique, demandèrent son secours[2]. Le roi dit qu'il avait trois raisons pour marcher vers le Rhin : il ne voulait pas perdre de vue Tilly[3] ; il voulait employer à l'entretien de son armée et à l'accomplissement de ses desseins les ressources des diocèses catholiques[4] ; enfin il voulait donner, par cette marche, aux protestans du nord de l'Allemagne l'occasion de se reposer[5]. Il nous semble qu'il faut considérer sa marche non-seulement sous le point de vue militaire, mais encore et plutôt sous celui d'une haute politique. Quant aux suites présumables d'une marche sur Vienne (cette ville, avant et depuis, a vu des ennemis à ses portes sans que l'Autriche soit tombée), nous répéterons ces mots que nous avons entendus : « La postérité doutera avec raison qu'une lutte aussi compliquée et aussi longue que celle-ci eût

[1] Le roi ajoute : « Tilly arriva la même nuit à Halle avec le duc Rudolph de Saxe-Lauenbourg, Pappenheim, le comte de Furstenberg et le colonel Cronberger. Les chirurgiens racontent que Tilly a reçu trois balles. L'autre jour, il s'est rendu à neuf heures de Halle à Aschersleben ; il était très-affaibli par ses blessures. On ne peut savoir le nombre des ennemis qui couvrent le champ de bataille, mais on suppose qu'il y en a quelques milliers. Parmi les officiers supérieurs que Tilly a perdus, on nomme Schönberg, général d'artillerie, et Erwitt, major-général, qui ont été tués. Le duc de Holstein, blessé et fait prisonnier, est mort à Leuenbourg, le 9, des suites de ses blessures. Nous avons fait assez de prisonniers pour compléter nos régimens et même en organiser de nouveaux. Nous avons perdu en officiers supérieurs les colonels Teuffel, Kallenbach et Hall, les lieutenans-colonels Aderskas et Damitz, et un capitaine de cavalerie, Lange Fritz. On disait aussi que Courville était mort, mais il a été fait prisonnier. » Khevenhüller compte neuf mille morts, dont sept mille trois cents impériaux, deux mille Saxons et sept cents Suédois.

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[3] Chemnitz, t. 1, p. 216.

[4] Le roi se défiait beaucoup du maréchal Arnheim, général de Saxe, de qui Oxenstjerna dit qu'il avait travaillé toute sa vie à établir un troisième parti en Allemagne. Le roi l'estimait peu comme général : « Besser in speculation als in action. » (Voyez Chemnitz.) Il demanda plus tard qu'il fût éloigné du service de la Saxe.

[1] Voyez Röse, *Herzog Bernhard von Sachfen Weimar*, t. 1, p. 156.

[2] Une entrevue eut lieu à cette époque, à Francfort-sur-le-Mein, entre plusieurs États protestans et catholiques ; ces derniers s'éloignèrent après la bataille, les autres restèrent : « Ils écrivirent à l'empereur pour le supplier de retirer ses troupes, qui vivaient à discrétion chez eux. L'empereur refusant de les délivrer de ces hôtes incommodes, ils prièrent le roi de Suède de le faire, et se déclarèrent naturellement pour celui qui devenait le défenseur de leurs biens et de leur liberté. C'était donc pour appuyer cette déclaration que le roi prit la résolution d'entrer en Franconie.» (Voyez Francheville, *Observations à la traduction de Gualdo pricrato*, p. 97.)

[3] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[4] Voyez la lettre au chancelier du royaume, Halle, le 17 septembre 1631.

[5] « Der König wollte zuvörderst in Thüringen gehen und daselbft einen rechten stat formiren, folgends nach Franken seine march nehmen, denen protestirenden in Oberlande luft zu machen. » Chemnitz, t. 1, p. 216.

pu être décidée d'un seul coup, dans un seul moment, à moins que les Suédois se fussent contentés d'une part du butin en laissant la question religieuse indécise. Mais les résultats justifièrent Gustave-Adolphe, et ce fut son propre ministre qui devait en faire l'expérience. Après la mort du héros, auprès de qui Axel Oxenstjerna chercha-t-il et trouva-t-il assistance? Qui pouvait former une *ligue protestante*, et ainsi éviter le danger commun dans le moment le plus important? Étaient-ce les protestans du nord ou du midi de l'Allemagne qui firent l'*alliance de Heilbronn?* Était-ce de l'irrésolution du Brandenbourg, de la duplicité et de l'incertitude de la Saxe, les deux plus puissans de nos alliés de même croyance, qu'on reçut ce secours? Non, c'étaient des plus *faibles*, mais nous ajouterons des plus enthousiastes de nos coreligionnaires, comme ils le sont encore aujourd'hui et plus disposés à recevoir toutes les impressions; ils se livraient à l'espérance d'un meilleur avenir. Les secours se trouvaient encore chez les petits princes, chez la noblesse indépendante de l'empire, dans les populations des villes libres, qui, dans ces contrées, plus mêlées avec les catholiques, avaient été les plus opprimées et s'étaient le plus réjouies de l'arrivée de leur sauveur. Dans leur allégresse, après la bataille de Leipzig, elles firent du passage de Gustave-Adolphe dans ces pays une sorte de marche triomphale : ce fut leur reconnaissance qui noua l'alliance sur *son corps sanglant*, et c'est ce qui ne serait *jamais* arrivé si les bannières de la Suède ne s'étaient déployées au milieu d'eux [1]. »

Le premier plan de campagne du roi, après la victoire remportée aux champs de Leipzig, était défensif, ce qui prouve qu'il n'avait pas le dessein de poursuivre les avantages aussi rapidement qu'il le fit. Le même jour qu'il leva son camp de Halle, il écrivit au chancelier du royaume : « Nous désirions votre présence ici, après la victoire que nous avons gagnée, pour délibérer avec vous sur les moyens à employer pour rendre aux protestans la jouissance de leurs droits. Venez pour quelque temps, et ne mettez point de retard, puisque vous n'envoyez pas d'argent. Charles Baner doit être vice-gouverneur dans la Prusse. Voici le plan de campagne (*status belli*) que nous nous sommes tracé. Nous nous rendrons en personne en Thuringe pour prendre possession de ce qui reste encore là, et nous ferons en sorte d'y *prendre nos quartiers d'hiver*. De là, au milieu de la Hesse, de la Saxe et du Meissein, nous nous proposons d'attaquer quelques évêchés en Franconie et d'y lever des contributions, nous renforçant tellement que nous puissions *au printemps* être en mesure de combattre l'ennemi, d'autant plus que la Saxe est avec nous. L'électeur s'est chargé de la défense de l'Oder; c'est pour cela que nous avons ordonné à Jean Baner, à Francfort, de faire sortir nos garnisons aussitôt que les troupes de l'électeur seront arrivées. Baner, après avoir laissé à Landsberg des troupes suffisantes, marchera avec le reste sur Kalbe, entre les fleuves de la Saale et du Mulde, et y formera un camp pour garder l'Elbe et essayer de s'emparer de Magdebourg. Nous avons donné ordre à Salvius d'enrôler quelques troupes qui étaient cantonnées dans les environs de Hambourg : réunies à celles des ducs de Mecklenbourg, elles s'élèveront à 15,000 combattans, de sorte que ces deux corps, l'un stationnant près de Magdebourg sous Baner, l'autre près de l'embouchure de l'Elbe, doivent dominer le cours de ce fleuve. Nous avons pensé aux garnisons que nous possédons en Poméranie pour nous assurer du Mecklenbourg; mais nous avons besoin pour les remplacer de soldats de la Prusse, car nous ne pouvons laisser cette province entièrement dégarnie de troupes [1]. » Mais le roi ne s'arrêta pas au but qu'il s'était d'abord proposé. Les ailes de la victoire le portaient rapidement en avant. Les habitans d'Erfurt redoutaient un siége; Gustave enleva cette place par un coup de main, traversa le Thuringerwald (forêt de Thuringe) pendant la nuit, à la lueur des flambeaux, et se présenta dans la haute Allemagne. Kœnigshofen, regardée comme une place forte, capitula; Wurzbourg, jusqu'alors réputée imprenable, fut emportée d'assaut. Il s'empara de Hanau par surprise. Francfort-sur-le-Mein lui ouvrit ses portes. Le roi traversa la ville et marcha contre Höchst, qui capitula. Ce fut de là qu'il écrivit à Baner : « Nous es-

[1] Voyez *Tal wid jubelfesten till den store Gustaf Adolfs minne du* 6 *novembre* 1832. Ups., p. 42.

[1] Lettre au chancelier du royaume, Halle, le 17 septembre 1631. (Voyez les *Archives du royaume*.)

pérons que nos succès nous permettront de nous concentrer entre les grands fleuves du Rhin et du Mein, d'interdire à l'ennemi le cercle de Westphalie et toutes les autres contrées en-deçà du Rhin; ayez soin seulement d'assurer les positions derrière nous [1]. » L'expédition par la Franconie ne fut qu'une suite de triomphes. Le roi établit de grands magasins. Après la prise de Wurzbourg, il n'y avait pas un soldat qui n'eût un nouvel habit [2]. On avait une vache pour un thaler dans le camp, et un mouton ne coûtait que quelques sous [3]. Les hôtes du Nord étaient venus dans le pays de l'abondance : « Le roi, écrivait Salvius, occupe toute la Franconie, et les états lui ont prêté serment comme au duc de ce pays. Nos garçons de la Finlande, habitués au vin de ces contrées, se hâteront moins de regagner leur âpre patrie. Dans les guerres de la Livonie, ils étaient réduits à l'eau et au mauvais biscuit; aujourd'hui ils boivent du bon vin, plein leurs casques [4]. » Monro, cet Écossais grave, réfléchi, parle avec transport de la marche le long des belles rives du Mein [5].

Des succès aussi éclatans, avec des moyens bornés, étaient accompagnés de grands dangers. Tilly, après ses désastres, avait pris le chemin de la Hesse; il se joignit à Fugger, à Altringer et aux troupes du duc de Lorraine. Avec ces forces imposantes, il menaça l'arrière-garde du roi et marcha au secours de Wurtzbourg, mais il arriva trop tard. Le roi, après avoir envoyé Horn contre Bamberg, n'avait, en allant de Wurzbourg à Hanau, que sept mille cinq cents hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie [6]. On ne vit jamais Gustave-Adolphe aussi agité qu'au moment de l'approche de Tilly [7]. Pour la première fois on le vit hésiter, révoquer des ordres qu'il avait donnés. Il écrivit alors à Baner : « L'ennemi s'est tellement renforcé dans ces contrées, que nous n'osons accepter la bataille. — Il s'étend vers Schweinfurt, paraît vouloir nous séparer de Thuringerwald et couper les communications entre vous et la Saxe. Prenez garde! correspondez avec le duc Guillaume de Weimar, qui est à Erfurt, et envoyez-lui des secours s'il n'est pas assez fort pour soutenir un siége. Tâchez, s'il est possible, de vous emparer de Magdebourg; et pour pouvoir garder vos positions sur le Havel et l'Elbe, distribuez plusieurs pouvoirs d'enrôlement et fixez les places que doivent occuper les recrues. Amis ou ennemis, prenez tout, pourvu que vous ayez des soldats [1]. Si l'ennemi vous attaque, ce qui n'est pas probable dans cette saison avancée, cherchez à vous soutenir aux bords de la Saale et de l'Elbe. Si vous êtes trop faible, retirez-vous sur Werben, et campez dans une bonne position entre le Hawel et l'Elbe; faites construire des têtes de ponts et défendez-les jusqu'à ce qu'il vous soit arrivé du secours. Correspondez sans relâche avec Tott (dans le Mecklenbourg); ne vous laissez pas entraîner par quelque mouvement de jalousie qui vous empêcherait de nous bien servir [2], et n'ayez, en agissant, d'autre vue que celle du bien public. Corrigez-vous de la négligence que vous mettez à nous donner de vos nouvelles, et envoyez-nous un sous-officier une ou deux fois par semaine [3]. » Lorsque l'ennemi parut près de Wurzbourg, le roi tailla en pièces trois de ses régimens de cavalerie [4]. Tilly passa et se dirigea vers Nuremberg, regrettant, les larmes aux yeux, dit-on, que l'électeur lui eût défendu de risquer une bataille [5]. Ce ne furent pas les seules difficultés que le roi eut à surmonter dans cette expédition si glorieuse. Quoique le butin fût considérable, le manque d'argent empêcha toujours de payer

[1] Lettre à Jean Baner, Höchst, 19 novembre 1631. (*Ibid.*)
[2] Francheville (*Gualdo*), p. 102.
[3] Voyez Khevenhüller, t. 1, p. 1884.
[4] Salvius à Pierre Baner, Hambourg, le 20 novembre 1631. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)
[5] « The plessent marche alongst the pleasent and fruit full river of the Maine, that runnes through faire Franconia. » (Monro, t. 2, p. 88.)
[6] Voyez *Swedish intelligencer*. « L'infanterie comprenait 5 brigades de 1,500 hommes chacune, mais elles n'étaient pas au complet. Chaque brigade était distinguée par les couleurs de l'étendard du colonel. »
[7] Voyez Monro, t. 2, p. 86.

[1] Lettre du roi à Baner, Oppenheim, 8 décembre 1631.
[2] Une lettre semblable fut expédiée au maréchal Ake Tott, guerrier plus qu'intrépide, mais d'un caractère emporté. Il était petit-fils d'Érik XIV.
[3] A Jean Baner, Wurzbourg, 8 novembre 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[4] Proposition aux états, le 4 février 1634. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[5] « Weil sonst Keine Reserve mehr vor Handen gewesen. » (Khevenhüller, t. 1, p. 1884.) « Er ware besser zu cunctiren, als sich mit ruiniren zu lassen, » écrivit Maximilian de Bavière à l'empereur.

régulièrement la solde des troupes[1]. Le roi fut obligé d'altérer les monnaies[2], et il employa des moyens violens pour maintenir la valeur de celles de cuivre en Suède[3]. Le danger de Nuremberg (la ville s'était déclarée en faveur de la Suède) lui avait fait prendre la résolution de retourner en Franconie[4]. Mais Tilly leva le siége, et le roi poursuivit le cours de ses victoires sur les bords du Rhin; il en vint aux mains avec les Espagnols et inspira des craintes à la France:

« Nous en sommes venus tout à coup aux mains avec les Espagnols, écrivit-il au sénat. Lorsque nous envoyâmes récemment le colonel de notre garde à cheval, le duc Bernhard de Saxe-Weimar, auprès du général espagnol de Silva, commandant de Mayence, celui-ci déclara qu'il avait ordre de défendre l'archevêque de Mayence contre nous. En sortant de Francfort, nous nous sommes rendus dans le Palatinat, où nous nous sommes emparés de Germersheim. Les Espagnols ont jeté un pont qu'ils ont fortifié du côté de Darsmstadt; nous ne pouvions le laisser derrière nous sans violer les règles de la guerre. Nous leur avons fait dire que la tête de pont nous gênait, et comme, au lieu de l'évacuer, ils ont tiré sur nous, quoique cette position ne fût pas tenable, nous avons résolu de passer le Rhin à Oppenheim, pour couper la retraite à ceux qui défendaient le pont. A peine étions-nous parvenus de l'autre côté du fleuve, avec quelques centaines d'hommes, que don Philippe de Silva nous a chargés avec sa cavalerie; mais il a été repoussé, et sa garnison a capitulé le 7 décembre. Le 8, nous sommes entrés sans résistance dans la ville d'Oppenheim; mais nous avons été obligés de donner l'assaut au château. Devons-nous regarder cela comme une rupture? ou devons-nous tenter une réconciliation avec l'Espagne dans l'intérêt de notre commerce et pour avoir les mains libres avec la France, dont le roi s'approche avec des forces imposantes et est déjà arrivé à Metz[1] pour mettre obstacle à notre paix avec l'empereur? D'un autre côté, l'Espagne n'abandonnera pas volontairement ce qu'elle possède dans le Palatinat, et nous ne pouvons espérer une paix durable tant que l'électeur ne sera pas réintégré dans ses États. L'Angleterre et la Hollande seraient prêtes à nous assister contre l'Espagne. En tout cas, nos côtes de l'ouest doivent être assurées par les fortifications de Gothenbourg[2]. » Cette lettre est datée de Mayence, dont le roi s'était rendu maître et qu'il avait fortifiée pendant que ses armes s'étendaient avec une rapidité et un bonheur étonnans sur les deux rives du Rhin.

La présence de Gustave-Adolphe à Mayence au commencement de 1632 présente un spectacle brillant, qui promet plus qu'il ne tient. Son épouse était auprès de lui. Le chancelier du royaume lui avait amené des renforts de Prusse; il était entouré de princes et de ministres étrangers, et il comptait dans son état-major plus de princes qu'Oxenstjerna n'aurait

[1] « Elle était acquittée en partie par des billets à six mois de terme. » (Monro, t. 2, p. 86.)

[2] « Nous avons traité avec un certain Zwirner, qui avec ses compagnons devait nous frapper des monnaies de détresse. » On lui confia même le soin de fabriquer celles de Suède; le roi pria le comte palatin de le surveiller. (Querfurth, 18 septembre 1631.—Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] « Il faut pousser l'affaire de sorte qu'il n'y ait plus en Suède d'autre monnaie que des pièces d'argent et de cuivre. » Le roi était très-mécontent d'Érik Persson, son agent en Hollande, à qui il avait confié le réglement des subsides avec ce pays et le commerce de cuivre. Il le remplaça par Henri Falkenberg, « qui était moins habile à faire de faux comptes et à tromper dans le calcul des revenus. » Le roi céda 1,500 skiffunds de cuivre, destinés à la guerre, pour soutenir l'exploitation des mines de cuivre du Kopparberg, et il réclama l'envoi des conscrits, outre six régimens, 1,000 cavaliers suédois et 500 finnois; mais il demanda que ces troupes ne lui fussent pas envoyées dépourvues de tout, comme on l'avait fait jusqu'ici. (Lettre au comte palatin Jean-Casimir, le 1er novembre 1631.—Voyez les *Archives du royaume.*)

[4] « Le vieux diable avec tous ses disciples, le duc de Lorraine, Pappenheim, Furstenberg, Gallas et Ossa, assiégent aujourd'hui Nuremberg. Je vais demain au secours de cette ville. L'ennemi est fort; mais Dieu ne nous a pas retiré tous nos moyens : nous pouvons compter dix-sept mille fantassins et neuf mille cavaliers. » (Lettre du roi au comte palatin datée de Höchst, le 29 novembre 1631.) Bientôt arrivèrent d'autres nouvelles. Le même jour, le roi écrivit à Horn : « L'ennemi a quitté Nuremberg, se partageant en trois corps : l'un occupe les environs de cette ville, l'autre se rend en Bohême; le troisième se dirige vers la Bavière. Nous sommes ainsi résolu à poursuivre nos desseins sur les bords du Rhin. » (Voyez les *Archives du royaume.*)

[1] A cause des troubles. (Voyez *les Mémoires de Richelieu.*) « Le roi l'avait averti de cette expédition dans le pays des prêtres. »

[2] Lettre au sénat datée de Mayence, le 31 décembre 1631. (Voyez les *Archives du royaume.*)

voulu; car ayant eu ensuite à défendre le Rhin, il se plaignit que ces princes ne lui voulaient pas obéir. Les armes furent déposées pendant quatorze jours, intervalle suffisant pour démontrer l'inopportunité d'un traité de neutralité avec la ligue, proposé par la France. La ligue catholique était dissoute; ses membres, ou se jetèrent dans les bras de la France, comme le fit Trèves, pour son malheur, ou se virent obligés de se lier plus étroitement à l'empereur, comme la Bavière, ou avaient été dépossédés par Gustave-Adolphe, qui était, sur les bords du Rhin, le chef reconnu de l'Allemagne protestante. Il l'était bien de fait, quoiqu'il n'en prît pas ouvertement les allures; seulement quelques traits plus ou moins distincts paraissent l'indiquer. Les hommages que le roi recevait pour lui et la couronne de Suède, au milieu de ses conquêtes, étaient bornés par certaines conditions; par exemple on entendait qu'ils ne seraient rendus que pendant la durée de la guerre, ou, en commun, pour la Suède et ses alliés. Mais parfois ces conditions se trouvent oubliées, comme dans le cas de la conquête des diocèses catholiques, aux habitans desquels le roi assurait la liberté de conscience et la garantie des propriétés. Ensuite il excita une grande sensation en acceptant sans restriction les hommages d'Augsbourg. Les obligations réciproques contractées par lui et les États protestans, quoique n'engageant pas également tous les contractans, leur imposaient néanmoins la nécessité d'agir en commun dans la guerre, donnaient au roi la direction absolue et le reconnaissaient en termes plus ou moins explicites en qualité de protecteur. Gustave-Adolphe était en réalité et nominativement le protecteur d'une ligue allemande protestante. L'avenir seul pouvait faire connaître ce qui en devait résulter, et à en croire un écrivain catholique contemporain, le roi lui-même s'en était expliqué clairement: « Pendant le séjour du roi à Mayence, dit Khevenhüller, on publia quelques *postulata* que le roi de Suède avait faits à l'électeur de Bavière et à quelques États catholiques pour établir la paix en Allemagne. Voici quelles étaient les conditions principales : l'empereur révoquera l'édit de restitution [1]; les deux religions, catholique et protestante, jouiront, dans les villes et dans les campagnes de l'empire, du libre exercice de leur culte; la Bohême, la Moravie, la Silésie rentreront dans leurs anciens privilèges; les exilés seront rappelés et l'électeur Frédéric réintégré dans la dignité électorale que la Bavière lui a enlevée; le libre exercice de la religion protestante sera rendu à la ville d'Augsbourg; tous les jésuites seront bannis de l'empire comme perturbateurs du repos public; les dignités ecclésiastiques seront accessibles aux membres des deux religions, et le roi de Suède sera élu *roi des Romains*, parce qu'il a sauvé l'empire de sa ruine [1]. »

Nous attachons plus de poids aux paroles que Gustave-Adolphe adressa, à la même époque, aux députés de Nuremberg : « Il ne demandait à ses amis que de la reconnaissance; ce qu'il avait pris sur l'ennemi, il pensait le garder. La ligue protestante devait se séparer de celle des catholiques et élire un chef, surtout pour la conduite de la guerre. Il ne pouvait se contenter de la solde de quelques mois, comme un soldat enrôlé. Il pouvait demander une cession de territoire *ex jure gentium*, suivant le précepte de Grotius, quoiqu'il en possédât assez; il ne pouvait abandonner la Poméranie à cause de la *mer*, et s'il restituait quelque chose, il réclamerait les *jura superioritatis* dont l'empereur avait joui; l'ancienne constitution de l'empire ne valait rien. » Les habitans de Nuremberg assuraient qu'ils ne connaissaient personne (aucun *subjectum*) qui fût plus digne d'être élu chef que sa majesté elle-même [2]. Il avait en même temps demandé l'avis du sénat de Suède sur les bases à adopter pour la paix. Le sénat proposa les conditions suivantes : la liberté de conscience; l'abolition de l'inquisition et la réintégration des évangéliques dans leurs droits et possessions; l'indemnité des frais de la guerre à rembourser à la Suède et des garanties jusqu'à son entier acquittement; l'alliance entre les protestans et le roi de Suède, qui devait avoir le commandement suprême (*directorium belli*) dans toutes leurs guerres contre l'empereur ou d'autres ennemis; la cession à la Suède de la Poméranie et de Wismar; la remise de la Silésie, de la Saxe, de la Lausace et du Landgraviat de Hesse au Branden-

[1] Voyez Richelieu, *Mémoires*, t. 7, p. 45.

[1] Khevenhüller, t. 12, p. 86.

[2] Breyer, *Beyträge zur Geschichte des 30 jährigen Kriegs*. Munchen, 1812, p. 207.

bourg, et une indemnité acquittée par l'Autriche aux ducs de Weimar[1].

Les distances et les vicissitudes de la guerre opposèrent de nombreux obstacles aux communications avec la Suède; des mois entiers s'écoulaient sans qu'on reçût la moindre nouvelle de ce pays : il en résultait des désordres et des fautes. Le 30 août 1631, le roi avait envoyé de Wittenberg l'ordre de convoquer le comité des états, avec lequel on devait négocier au sujet de la continuation de la contribution du bétail. Il avait promis (Wurzbourg, 30 octobre) d'envoyer ses pleins pouvoirs pour la convocation de la diète : ils n'arrivèrent pas; mais le sénat dit les avoir reçus et convoqua la diète pour le 1er février 1632. Cependant, après beaucoup de retard, il arriva une lettre du secrétaire Grubbe : elle contenait la défense formelle du roi de convoquer aucune diète et l'ordre aux gouverneurs de négocier, chacun dans sa province, avec le peuple relativement à la contribution du bétail; mais à l'arrivée de cette lettre le comité des états était déjà assemblé, suivant l'avis du sénat[2], et les députés avaient reçu communication des grandes actions et des succès de S. M. Les états dirent qu'ayant appris que la guerre et ses événemens avaient entraîné le roi loin des frontières du royaume, ils le remerciaient des fatigues et des peines qu'il s'était données pour le salut des protestans et qu'ils promettaient de payer l'impôt encore pendant deux ans. Plus tard le sénat demanda les conseils du chancelier du royaume sur les affaires importantes pour lesquelles il avait sollicité l'avis du roi. Beaucoup d'employés de S. M. étaient morts, des provinces se trouvaient sans gouverneurs; le sénat demandait la permission de nommer aux places vacantes et de juger dans les affaires criminelles importantes : il craignait une collision avec le Danemark et se plaignait de ce que la défense de frapper d'autre monnaie de cuivre que des creutses (*kreutzer*) avait fait disparaître du royaume presque toutes les petites monnaies[3].

[1] Voyez le mémoire du sénat relatif aux conditions de la paix. Il est daté du 26 mars 1632. (*Archives du royaume.*)

[2] Lettre du sénat au roi relativement à la diète Stockholm, le 4 février 1632.

[3] Lettre du sénat au chancelier datée de Stockholm, le 5 mai 1632.

Pendant que le duc Bernhard de Saxe-Weimar, le comte palatin Christian de Birkenfeld et le *rhingraf* Othon Louis portaient aux bords du Rhin la gloire des armes du roi, Horn transporta la guerre de la Franconie aux rives du Necker; Tott acheva la conquête du Mecklenbourg par la prise de Rostock, de Wismar et de Dömitz, et Baner s'empara de Magdebourg, abandonné à son sort par Pappenheim. Mais d'épais nuages s'amoncelaient déjà sur un ciel naguère si brillant : c'étaient en grande partie des principautés de second et de troisième ordre qui avaient reconnu Gustave-Adolphe comme protecteur. Les plus puissans, le Brandenbourg et la Saxe, alliés involontaires, plutôt de nom qu'en réalité, se tinrent éloignés et délibérèrent entre eux. Il est vrai que l'armée saxonne s'était avancée jusqu'à Prague sans trouver de résistance. L'électeur s'y reposait, à son désavantage et à celui de son armée[1]. Il eut à Torgau une entrevue avec l'électeur de Brandenbourg au sujet du rétablissement de la paix. On ne put s'accorder sur les moyens. Cependant la Saxe électorale exprima le vœu qu'on exigeât de l'empereur qu'il se démît de la dignité impériale, dans le cas où il refuserait d'accepter les conditions modérées qu'on lui proposait[2], opinion qu'on peut citer chez Jean-George de Saxe comme un signe de la température politique du moment. Au reste le même électeur déclara que son honneur et sa dignité ne lui permettaient pas de mettre ses troupes sous les ordres des Suédois; mais il pria le roi de prendre pour le compte de la Saxe les contributions que les protestans lui avaient promises, comme à leur chef, dans le congrès de Leipzig (*Leipziger convent*[3]). L'Autriche, « dont le meilleur allié est le temps, » comme disait Bernhard

[1] « Sintemahl die Chursachsischen an deme, was Jhnen Gott und das Glüch bey Ausgang des Jahres bescheeret, sich contentirten, liessen sich keine Sorge weiter anfechten, ruheten in den winter quartieren und machten gut Geschirr. » (Chemnitz, t. 1. p. 249.) Ils opprimèrent tellement les habitans de Prague, que dans peu de temps deux mille maisons devinrent désertes. L'intempérance fit éclater dans l'armée une grave maladie.

[2] Chemnitz, l. c.

[3] Chemnitz, t. 1, p. 287.— Le roi répondit : « Es fiele den Standen fast unmöglich, neben der Last, so sie jtz tragen musten, noch mehr contribution über sich zu nehmen. Es wurde der Churfurst aus christlicher condolentz jhnen nicht anmuthen, dass sie mit doppelten Ruthen solten geschlagen werden. »

de Saxe à Gustave-Adolphe, à Mayence, avait eu le temps de réunir ses dernières ressources au prix des plus grands sacrifices. Le sort de la monarchie fut encore une fois remis aux mains d'un homme redoutable que Ferdinand, peu de mois auparavant, avait sacrifié aux plaintes de toute l'Allemagne, Wallenstein, et celui-ci, après avoir obtenu les conditions les plus exagérées, créa pour la maison d'Autriche une nouvelle armée.

Le roi retourna en Franconie pour soutenir Horn contre Tilly ; il rappela Baner et le duc Guillaume de Weimar pour qu'ils se réunissent à lui [1] ; il acheva la conquête de la Franconie, s'assura de Nuremberg, passa le Danube et le Lech, battit Tilly, qui périt dans cette rencontre, rendit à Augsbourg la liberté de religion et y fit une entrée solennelle.

Au sujet du hardi passage du Lech, opéré contre l'avis des généraux suédois [2], le sénat dit aux états : « Tilly et le prince de Bavière campaient près de la ville de Rain, sur le Lech ; ils étaient protégés par la hauteur des rives et par une forêt contiguë. Pendant une forte canonnade, sa majesté fit construire un pont en présence de l'ennemi et ordonna à quelques compagnies finlandaises de le traverser, ce qu'elles firent, après quoi elles construisirent de l'autre côté un petit retranchement malgré la résistance qu'elles éprouvèrent. Elles furent bientôt suivies par d'autres compagnies de cavaliers qui escarmouchèrent avec l'ennemi jusqu'à ce que le roi avec toute l'armée fût sur l'autre rive. Il attaqua immédiatement Tilly, qui s'était retranché derrière un bois : celui-ci fut poursuivi jusqu'à la ville, qu'il abandonna pour aller se réfugier sous les canons d'Ingolstadt. Tilly fut blessé à mort ; Altringer le fut grièvement : 3,000 morts environ couvrirent le champ de bataille. Le roi s'empara de plusieurs villes et se rendit à Augsbourg, le 8 avril, avec une grande partie de son armée. L'ennemi capitula le 10. La ville conclut avec le roi une alliance dont l'original se trouve encore aux Archives [3]. » Le rétablissement de la confession d'Augsbourg dans la ville qui avait été son berceau fut, de tous les triomphes de Gustave-Adolphe, celui dont il paraît avoir été le plus flatté ; il fit une grande impression sur l'opinion publique. Le malheureux Frédéric, du Palatinat, fit à côté du roi son entrée dans la capitale de son ennemi Maximilien de Bavière ; ce fut la seule consolation réservée à ce prince infortuné. Voici la relation du séjour de Gustave-Adolphe à Munich, tracée par la plume d'un historien bavarois : « Rien ne peut être comparé à la discipline sévère où il tenait le peu de troupes qui avaient permission d'entrer dans la ville ; l'armée campait hors des murs. On ne peut se faire une idée de l'affabilité ouverte et gaie de ce prince et de la condescendance familière qu'il mettait dans sa conversation avec les habitans : il assistait avec respect au culte des églises catholiques ; il se conduisait partout comme s'il eût été chez lui, au milieu de son peuple ; il écoutait volontiers les réponses tantôt fines, tantôt un peu fortes, quelquefois ironiques, et prenait plaisir à marcher à pied dans la foule, entouré du peuple et des enfans, auxquels il jetait habituellement de l'argent. »

La ville fut cependant obligée de payer

[1] Le prince, qui commandait en Thuringe, refusa de secourir Horn. (Voyez Rôse, t. 1, p. 161.)

[2] Voyez *Intelligencer*, t. 2. p. 147. Horn s'opposait à l'invasion du roi en Bavière. (Francheville, p. 130.)

[3] Proposition aux États avec le récit de la guerre (7 novembre 1632). Le prédicateur du roi, le docteur Jacques Fabricius, prêcha le 14 avril à l'ouverture du culte évangélique dans l'église Sainte-Anne, à Augsbourg : « Es ist nicht billig noch christlich, die falsch glaubigen Leute nur allein um ihres falschen Glaubens und Lehre willen zu würgen, zu todten und auszurotten. Gleeih wie die Jesuitischen Mordhummeln und Blutigel davon schreiben. Denn einer von ihren fürnehmsten Radelsfuhrern mit Nahmen Becanus (tract. de Fide, spe et charit., c. 15. Quœst. 4, 5 et 6) lehret. *Quod propter solam hæresin hæretici reges et alii principes privandi sunt bonis, imperiis, dominiis — Et quod omnes alii hæretici puniendi sunt pœnâ capitis.* — Sehet das sind des Jesuiten Becani seine Worte, damit er sich selbstals ennen durstigen Bluthund der beschuldigten, aber noch nicht uberwiesenen Ketzer, angiebt. Und dessen zur mehrern Beweis, nehmet er auch die Bullam des Papstlichen Bannes, so alle Jahr, auf den grünen Donnerstag in Rom ird renovirt. — dadurch alle vermeinte Ketzer vom Leben zum Tode vertheilt werden. Ja es surricht der pemeldte Becanus (Quœst. 8). *Hæretici resipiscentes, tametsi recipiantur de ecclesia, non tamen permittantur vivere.* — Mit diesem blutdurstigen Fürgeben halten wir in geringsten nicht, weil es ganz unchristlich ist die Leute um der blofen Ketzerei zu todten. Denn werden rechten glauben nicht wils unbezwungen, beypflichten, der mag es lassen, und den darf man nicht durch gewaltsame Mittel dazu zwingen. Sintemahl Gott *spontaneum cultum* erfordert, und ein jeglicher wird selbf dem herren daur Rechenschaft geben mussen, wie oder waser geglaubt hat. »

300,000 thalers, qu'on exigea avec beaucoup de rigueur. En Bavière, où l'on n'avait presque pas éprouvé les malheurs de la guerre, il n'y eut qu'Ingolstadt, dont le siége faillit coûter la vie au roi [1], et les habitans de la campagne qui firent résistance. Toute la Souabe protestante embrassa le parti de Gustave-Adolphe. Bernhard de Saxe-Weimar porta les armes de la Suède jusqu'aux bords du lac de Constance et au pied des montagnes du Tyrol. On négocia une alliance avec les Suisses; ils permirent des enrôlemens pour le compte du roi : « L'Italie commença de trembler, dit Richelieu, pendant que Vienne exprimait hautement ses craintes. » Les paysans rebelles, dans l'Autriche supérieure, avaient déjà demandé du secours aux Suédois.

Ce fut alors que se montra Wallenstein. Il chassa de la Bohême les Saxons, endormis dans des négociations, et, réuni à l'électeur de Bavière, il se présenta bientôt à Eger. Gustave-Adolphe avait tenté vainement de s'opposer à cette jonction par une marche rapide; il lui fallut penser à protéger Nuremberg menacé. Il n'avait que dix-huit mille combattans [2] à opposer à soixante mille; mais Nuremberg avait trente mille hommes en état de prendre les armes, et il enferma la ville dans un camp retranché, garni de trois cents pièces de canon. Un récit de ce temps dit que Wallenstein vint à Nuremberg avec l'éclair et le tonnerre et qu'il mit le haut Palatinat en flammes [3]; il fortifia aussi son camp. Sur une hauteur appelée l'*ancienne montagne*, Wallenstein s'empara d'un vieux château abandonné appelé l'ancien fort (*alte Veste*); il le fortifia par des palissades et des bastions, ouvrit des tranchées qu'il défendit avec des arbres abattus; les batteries étaient garanties par un grand nombre de tonneaux remplis de sable et de pierres [4]. Là, les plus grands capitaines de l'époque restèrent en présence, l'arme au bras, depuis le mois de juillet. Le monde attendait les événemens : « Mon armée est neuve, disait Wallenstein; si elle perd une bataille, l'Allemagne et l'Italie sont en danger. Je veux apprendre au roi de Suède une nouvelle manière de faire la guerre [1]. » L'armée de Gustave-Adolphe, portée à quarante-six mille hommes par les renforts que lui avaient amenés Oxenstjerna, Baner, les ducs de Weimar et d'autres, attaqua en vain le camp de Wallenstein; le combat dura dix heures [2].

[1] Il eut son cheval tué sous lui, et se releva en disant : « La pomme n'est pas encore mûre. » C'était le 20 avril, le jour de la mort de Tilly. Le roi n'entra à Munich que le 7 mai.

[2] « In all 18,448 men, as I have seen it written out of the army. » (*Swedish intelligencer*, t. 2, p. 240.)

[3] « Like Jupiter in the poët — all in thunder and light — all in fire and tempest, he shakes and destroies the prince Palatines dominions and the poor protestant towns before him. » (*Swedish intelligencer*, t.2, p. 238.)

[4] *Newe Kriegs cronica* — gedrucht 1632. Cité par Sckub. Kriegs Ereignisse um Nurnberg cin Jahre 1632. Nurnberg 1824.

[1] *Swed. intellig.*, t. 3, p. 13 et 17.

[2] Avant que les renforts fussent arrivés, les maladies et les privations de toute espèce avaient déjà affaibli les deux armées. Le camp de Wallenstein surtout était tourmenté par des mouches et par la vermine : la peste se déclara avec violence. Le camp suédois n'était pas en meilleur état : les chevaux y mouraient par milliers, et à tous les autres besoins il faut ajouter celui de l'eau. Cependant Wallenstein resta inébranlable dans sa position. Les maladies qui moissonnaient son armée l'inquiétaient peu : son ennemi se détruisait de la même manière. Mais Gustave Adolphe n'eut pas le courage d'exposer son armée et les bourgeois de Nuremberg aux souffrances réunies de la famine et de la peste : devenu égal, sinon supérieur en forces par les secours qu'il avait reçus, il résolut de mettre fin à ce genre de guerre. Dès le cinquième jour il sortit de son camp et rangea ses soldats aux bords du Regnitz, vis-à-vis d'Asbach et d'Altenberg. Il dirigea le feu de son artillerie sur ces hauteurs, mais sans pouvoir attirer Wallenstein hors de ses retranchemens. Celui-ci, protégé par la rivière, par des précipices et par ses ouvrages fortifiés, se contenta de faire harceler les Suédois par ses chasseurs. Gustave-Adolphe résolut alors d'attaquer le camp. Cette entreprise paraissait téméraire et pour ainsi dire impossible. Les généraux le blâmaient, les soldats en désespéraient; mais il ne fallait pas songer à changer la résolution du roi. La nuit du 23 au 24 août, il passa le Furth avec toute son armée et marcha droit à l'ennemi. Bernhard de Saxe-Weimar commandait la cavalerie, Nils Brahe l'infanterie, et Torstenson soutenait avec une nombreuse artillerie l'attaque, qui eut lieu avant le jour. La brigade blanche, conduite par le colonel Burth, avait déjà escaladé les remparts, lorsque les colonels Caraffa et Colloredo, et peu après Gallas et Altringer arrivèrent avec des renforts considérables. Les Suédois furent repoussés. Aux premiers coups de canon, Wallenstein sauta de son lit et monta à cheval : « Le vieux château (*alte Veste*) est pris, crièrent les soldats. — Ce n'est pas vrai, répondit-il; Dieu lui-même ne me l'arracherait pas. » Et en même temps il se jeta dans la mêlée. Mais il trouva les Suédois en pleine retraite. Gustave-Adolphe donna l'ordre de remonter à l'assaut. Les Suédois firent tous leurs efforts; mais

La disette et les maladies avaient fait plus de ravages que les combats journaliers ; on évalue à 29,000 le nombre des morts à Nuremberg pendant le séjour des Suédois. Le roi laissa Oxenstjerna et Kniphausen pour défendre la ville, et en sortit le 8 septembre, avec son armée réduite de moitié, sans être inquiété par Wallenstein, qui, peu de jours après, incendia son camp et effectua sa retraite.

Dans le camp de Nuremberg, où Gustave-Adolphe avait sous ses ordres la plus grande armée qu'il eût jamais commandée dans le cours de ses campagnes, les liens de la discipline se relâchèrent plus qu'ils n'avaient fait dans le camp de Werben. On peut le voir par la violence des ordres du jour du roi aux officiers rassemblés : « Vous, princes, seigneurs et nobles, qui aidez à la ruine de votre patrie, mon cœur se soulève, mes entrailles s'émeuvent, lorsque je vois qu'on regarde *le soldat suédois* comme plus brigand que l'ennemi. Mais ce ne sont pas les *Suédois*, ce sont les *Allemands* qui se portent à ces excès. Si j'avais su que vous, Allemands, vous portiez si peu d'amour à votre pays, je n'aurais pas fait équiper un seul cheval pour vous aider, encore moins aurais-je hasardé ma vie et ma couronne pour vous [1]. » Baner fut blessé à Nuremberg ; Torstenson avait été fait prisonnier à l'attaque du camp de Wallenstein. Un boulet de canon emporta la semelle de la botte du roi, et un officier fut tué à son côté ; le duc de Weimar y perdit son cheval.

Le roi et le duc de Friedland, après avoir levé leur camp de Nuremberg, séparèrent leurs armées. Gustave laissa Bernhard de Saxe en Franconie, à la garde du Rhin ; lui-même passa le Danube et le Lech et entra en Bavière où l'ennemi, grossi des troupes arrivées d'Italie, eut quelques succès. Wallenstein envoya un corps de Bavarois pour étouffer la révolte des paysans en Autriche ; Gallas eut mission d'aller soutenir Holk, qui, avec ses brigands, avait envahi le Meissen, et le duc de Friedland s'approchait lui-même de la Thuringe [1]. Une chose certaine, c'est qu'il était du plus grand intérêt pour Gustave-Adolphe de conserver ses conquêtes au sud de l'Allemagne, où Horn, maître de Strasbourg, dominait sur le haut du Rhin. Le roi posa effectivement les fondemens de la ligue entre les protestans des quatre hauts cercles, alliance qui fut conclue après sa mort à Heilbronn [2]. Mais il est certain aussi que son mouvement vers le midi, lorsqu'il quitta Nuremberg, avait pour but d'attirer l'ennemi de ce côté, et que c'était pour sauver la Saxe qu'il voulait faire de la Bavière un nouveau théâtre de la guerre [3]. Ce plan réussit mal : l'électeur de Bavière se sépara de Wallenstein pour défendre son pays, mais ce dernier ne fit pas un pas pour aider Maximilien. Des récits contemporains présentent avec autant de détail que de vraisemblance son projet. Il fallait du temps

des obstacles se montraient insurmontables. Toutefois le combat continua. Les Bavarois, qui s'étaient laissés emporter à la poursuite des Suédois, furent assaillis. Caraffa fut tué, et Chièsa, l'un des héros des Wallons le soir de la bataille de Leipzig, fut emporté du lieu du combat mortellement blessé. Altringer se trouva tout à coup entouré de Suédois ; mais sa présence d'esprit le sauva. Wallenstein perdit un cheval, ainsi que Bernhard de Saxe. Torstenson fut fait prisonnier. Érik Hand, avec une grande partie de la brigade suédoise, y trouva la mort. Cronberg, un des plus vaillans officiers des impériaux, et Fugger périrent aussi. Les Suédois gardèrent le champ de bataille, et Wallenstein resta dans son camp. Les Suédois avaient perdu deux mille hommes, et les impériaux un peu moins. Gustave-Adolphe était mécontent de lui-même et du combat : « C'était trop, disait-il, pour une bagatelle, et trop peu pour une action sérieuse. »

[1] Voyez *Swed. intelligencer*.

[1] *Swed. intelligencer*, t. 3, p. 82 ; Khevenhüller, t. 12, p. 175, et Francheville, p. 203). — Gualdo lui-même, officier au service de Wallenstein, dit des Croates de Holk, en Saxe : « Ils avaient imaginé un nouveau genre de torture pour tirer jusqu'au dernier sou des malheureux Saxons : ils dépouillaient hommes et femmes, sans distinction, et dans cet état ils les faisaient déchirer par des chiens affamés qu'ils traînaient avec eux pour cet infâme usage. » (Francheville, p. 192.) — « Their villang was so great, that, after abusing the women, in satisfying their filthy lusts, they did burn them and their families. » (Monro, t. 2, p. 157.)

[2] « Es stand zwar der König mit dem mehrern Theil evangelischer Stande in particulier-alliancen : dieselbige aber vermochten nicht den Stein zu heben, sondern es befond sich, dass allen unheil vollig zu begegnen eine einmuthige General Verfassung hochnöthig ware. Den Grundstein dazu gleichsam zu legen, resolvirte der Konig, einen convent der vier Ober, als des schwabischen, Frankischen und beyder Rheinische Creisse nach Ulm zusammen zutagen. » (Chemnitz, t. 1, p. 435.)

[3] On lit dans le *Theatrum Europœum* : « Durch Einnehmung der vesten œrter des Baier Landes, des Feindes Macht nach sich zu ziehen, des Donaustrom sich zu versichern und so fort sedem belli in die Oestreichische lande zu transferiren. » (T. 2, p. 746.)

pour le faire exécuter : Gustave-Adolphe le précipita, mais aux dépens de sa vie.

Ces deux grands antagonistes de nos jours, le roi de Suède et le duc de Friedland, dit le récit, étaient devenus les personnages les plus remarquables du monde chrétien, et il n'y eut personne, quelque bas placé qu'il fût, qui ne ressentît l'influence des entreprises, de l'activité et des succès du roi de Suède. Les armes suédoises étaient encore victorieuses ; Horn avait le dessus dans le pays de Trèves et dans l'Alsace, et il était devenu un objet de crainte pour Ossa et Montecuculi. Arnheim, avec les Saxons, et Duwal, que le roi avait envoyé à leur secours, avaient presque triomphé de toute résistance dans la Silésie. Il y avait peu de chose à faire en Bavière jusqu'à ce que Montecuculi y fût entré avec ses troupes. Le duc Jules de Wurtemberg et sir Patrik Ruthwen étaient encore maîtres de la Souabe. Les garnisons suédoises de la Poméranie et du Mecklenbourg ne trouvaient aucun ennemi à combattre. Les Espagnols et les Lorrains avaient été chassés de l'Allemage. De tous les généraux de l'empereur, Pappenheim était le seul qui dévastât la basse Saxe; la cour de Vienne lui avait ordonné de faire sa jonction avec Wallenstein. Telle était la position des armées suédoises, lorsque le roi et Wallenstein levèrent leur camp à Nuremberg. Le 12 septembre, un mercredi, Wallenstein passa le Rednitz avec son armée; les soldats mirent le feu à leurs tentes, et tout le pays paraissait en flammes : c'était ainsi que ce général marquait son passage. Pendant que les impériaux défilaient, les troupes suédoises qui étaient à Nuremberg se tenaient sous les armes et escarmouchèrent avec l'arrière-garde. Le manque de chevaux obligea l'ennemi d'abandonner de grands approvisionnemens dont les habitans de Nuremberg ne tardèrent pas à s'emparer. A peu de distance de cette ville, l'armée impériale, comme nous venons de le dire, se partagea. Les ducs de Friedland et de Bavière continuèrent leur marche, ayant à leur gauche la rivière de Rednitz; les dragons formaient l'avant-garde, les Croates fermaient la marche[1]. Après la division des impériaux et les pertes qu'ils avaient essuyées devant Nuremberg, toutes leurs forces ne s'élevaient qu'à dix ou quinze mille fantassins et neuf à dix mille cavaliers, du moins d'après les nouvelles qu'on avait apportées au roi. On voit que Wallenstein resta dix ou quatorze jours à Forckheim; ce fut là qu'il reçut le premier avis que le roi de Suède s'avançait avec la moitié de ses forces vers la Bavière, après avoir laissé le reste au duc Bernhard de Saxe pour couvrir les bords du Rhin. A cette nouvelle, l'électeur de Bavière retourna dans ses États. Il demanda que Altringer avec son régiment et Colloredo le suivissent, le dernier pour organiser sa landwehr. Wallenstein y consentit; il accompagna Maximilien jusqu'à Bamberg. Quoique ennemis, ils se séparèrent avec des témoignages de bonne intelligence; cependant on remarqua que Wallenstein montra plus de hauteur que le vieux électeur. Le séjour de Wallenstein à Bamberg le fit soupçonner de vouloir attaquer Schweinfurth, dont le colonel Charles Hård était commandant. Celui-ci se renforça, et le duc Bernhard de Weimar se hâta de venir à son secours[1]. Mais contre toute attente Wallenstein se tourna vers

[1] « Ces dragons ou mousquetaires à cheval étaient tous gens choisis. — Leur fonction était de soutenir la cavalerie, et quand occasion se présentait, ils mettaient pied à terre et faisaient feu sur l'ennemi. — Ils servaient d'escorte aux convois, formaient une embuscade à la hâte, etc. Ces dragons étaient armés de mousquets ordinaires dont la mèche était tournée sur un petit bois qu'ils fichaient à la têtière de leurs chevaux. Leur épée était courte, et à l'arçon de leur selle pendait une petite hache qui servait à couper le bois. Ces troupes sont de nouvelle création. D'autres prétendent que celui qui forma les premiers dragons fut le comte Ernest de Mansfeld, mis au ban de l'empire : obligé de vivre comme un homme qui n'a ni feu ni lieu, errant de côté et d'autre avec sa petite armée, il avait, dit-on, son infanterie à cheval pour courir plus vite. » (Gualdo, traduit par Francheville.) « Les Croates étaient les hussards de nos temps : les Croates faisaient merveille dans la petite guerre. Waldstein s'en servait à toute heure pour alarmer le camp du roi et harasser sa cavalerie. Gustave ne trouva qu'un moyen de s'en débarrasser, ce fut de renforcer les gardes avancées et d'y envoyer de bons piquets de cavalerie entremêlés de dragons et de mousquetaires. Ceux-ci avaient ordre de se tenir cachés et d'attendre les Croates jusqu'à la portée de leurs mousquets, qui, tirant plus loin que les carabines, perçaient ces coureurs, légèrement vêtus sans qu'ils puissent se défendre ; en même temps la cavalerie qui s'était ouverte pour donner passage au feu de la mousqueterie devait les envelopper. » (L. c., p. 163.)

[1] Le roi avait confié au duc Bernhard la défense de Schweinfurth et des défilés du Thuringerwald : « Da wir wegen Schweinfurt und der Passe besorgt sind, so bitten wir Euer Liebde ein wachsames Auge darauf zu richten, » écrit le roi au duc Bernhard. (Voyez Röse, t. 1, p. 172.)

Baireuth, Culmbourg et Cobourg, et prit la première et la dernière de ces villes; mais il fut repoussé dans une attaque contre le château de Cobourg par Dubatell[1], officier suédois qui y commandait. Le duc Bernhard s'était porté, dans le même temps, de Schweinfurth à Kœnigshofen; il se rendit à Hildburshausen, sur la lisière du Thuringerwald. Wallenstein avait dessein de pénétrer par là dans la Thuringe, où il devait rencontrer Pappenheim. De cette manière tous les défilés de Thuringerwald se trouvaient fermés au roi. Wallenstein et Pappenheim devaient reprendre Erfurt après s'être emparés de la Thuringe, se répandre dans le pays des ducs de Weimar et prendre leurs quartiers d'hiver dans la Saxe, pour pouvoir l'année suivante attaquer de bonne heure la Silésie. Wallenstein, une fois maître de l'Elbe, aurait coupé la retraite au roi de Suède, serait rentré dans le Mecklenbourg, et aurait poussé de nouveau ses dévastations aux bords de la Baltique. La première partie de ce projet, l'occupation de la Thuringe, rencontra un obstacle dans la valeureuse défense des défilés par Bernhard, quoiqu'il n'eût pas assez de troupes pour hasarder une bataille. Il rendit ainsi au roi un service éminent. Pappenheim n'osa pas non plus tenter sa jonction avec le général en chef des impériaux avant d'être assuré que celui-ci avait envahi le Meissen par le Voigtland. Car Wallenstein mettait tout à feu et à sang[2] en suivant les traces de Holk et de Gallas, afin d'exécuter son plan sur cette route[3]. Il semblait, dit le récit, que la guerre n'était pas conduite par des ennemis, mais par des furies. L'électeur de Saxe, dans sa détresse, réclama pour la seconde fois l'appui du roi de Suède.

Montecuculi s'était retiré en Bavière, jusqu'à Ratisbonne. Gustave-Adolphe était sur le point de le poursuivre et d'envahir l'Autriche; il commença déjà à envoyer de Neubourg des approvisionnemens sur le Danube et se prépara à assiéger Ingolstadt, supposant que la garnison, affaiblie par la peste, ne pourrait lui résister longtemps, lorsqu'un courrier expédié par Oxenstjerna arriva le 8 octobre, apportant la nouvelle, que Wallenstein s'était mis en marche le 5 pour la Saxe. Le roi prit de suite son parti. Il chargea le comte palatin Christian de Birkenfeld, avec les Suisses nouvellement enrôlés et d'autres troupes, de veiller à la défense de la Bavière; il donna ordre à trois brigades d'infanterie d'accompagner la reine à Schweinfurth et à Thuringerwald. Lui-même, à la tête de la cavalerie, prit sa route par le territoire de Nuremberg, qu'il purgea des ennemis : il s'y réunit à Kniphausen, qui reçut l'ordre de prendre la même direction pendant que le roi, avec trois cents cavaliers smålandais seulement, sous Frédéric Stenbock, se hâta de quitter Nuremberg pour atteindre le duc Bernhard, ce qui eut lieu à Schleusingen, le 21 octobre. Ils se suivirent à travers le Thuringerwald jusqu'à Arnstadt, où le roi s'arrêta six jours pour attendre ses troupes, qui arrivèrent le 27 octobre[1]. L'entrevue avec Bernhard fut froide. Le duc aurait désiré acquérir seul la gloire d'avoir sauvé la Saxe; mais lié par les ordres exprès du roi, il se montra mécontent de son arrivée. Sur le champ de bataille de Lutzen, Bernhard oublia cet injuste mécontentement[2]. A Arnstadt, Gustave-Adolphe prit congé d'Oxenstjerna, qui l'avait accompagné depuis Nuremberg et qui retourna à Francfort-sur-le-Mein

[1] Ce nom s'écrit aussi *Taupadell* ou *Tupadel*.

[2] « Darauf ist der Jammer in Sachsen allererst recht angegangen. » (*Theatrum Europæum*, t. 2, p. 273.) — Voyez ce que Gualdo dit de la conduite de Holk, en Saxe, et ce que le *Theatrum Europæum* dit de Gallas. Wallenstein lui écrit : « Bitt, der Herr halte scharfe justice und sehe, dass das geringste den Bauern und Landleute nicht genommen wird, etc. » M. Förster blâme les anciens historiens qui ont parlé de la manière barbare dont Wallenstein faisait la guerre, de l'avoir accusé de la faire *avec mauvaise foi et sans conscience.* — Mais ses propres soldats l'appelaient *le tyran*. Si l'on ne fait pas de distinction entre ce que Wallenstein ordonnait et ce qu'il ne *pouvait* peut-être pas empêcher, toujours est-il qu'il faut considérer qu'il s'agit ici d'un homme qui avait pour principe inébranlable *de ne jamais se compromettre par écrit*. Aussi M. Förster, malgré tout le mérite de son histoire de Wallenstein, a fait la faute de le juger toujours trop *à la lettre*.

[3] *The Swedish intelligencer*, t. 3, p. 76 et 91.

[1] *Swedish intelligencer*, t. 3, p. 64 et 71.

[2] Le courageux Bernhard, trop emporté, était excusable d'éprouver ce mécontentement et d'écrire *à* son frère Guillaume : « Es hat fast das Ansehen, als ob sich etwa eine Eifersucht ereignen, und der Kœnig die Verrichtung dieses Werkes mir nicht anvertrauen, oder mich nicht fahig genug dazu halten wolle. » Mais qu'un historien tel que Röse insinue que Gustave-Adolphe agissait par jalousie, c'est ce qui n'est pas pardonnable, même à l'historien du duc Bernhard. Voici ses paroles : « Es beschliesst die Ausführung des Unternehmens fur sich, um den Ruhm allein einzuarndten, und den Kurfursten von Sachsen sich, nicht aber den Helden Weimar zu verbinden. »

pour se rendre ensuite comme ministre plénipotentiaire du roi dans la haute Allemagne. L'armée se dirigea sur Erfurt : le roi la passa en revue dans une belle plaine non loin de la ville. Elle reçut une nouvelle organisation. Plusieurs régimens furent refondus ; ceux des Écossais et des Anglais, étant trop faibles, furent dissous. On comptait douze mille hommes d'infanterie et six mille cinq cents de cavalerie. Ce furent toutes les forces avec lesquelles le roi livra la bataille de Lutzen [1]. A Erfurt, où il arriva le 28 octobre, il visita d'abord le gouverneur, le duc Guillaume de Weimar, qui était malade. La reine se trouva à sa rencontre sur la place de la ville. Il soupa avec elle et le comte Ernest de Saxe-Weimar; ensuite il passa la nuit entière dans sa chambre à lire des lettres, donner des ordres et expédier des courriers. Il se leva de bonne heure, fit de tendres adieux à son épouse (c'étaient les derniers!), exhorta les bourgeois d'Erfurt à la fidélité envers elle, s'il lui arrivait quelque chose, monta à cheval et partit avec son armée [2].

Sur ces entrefaites, Wallenstein avait pris Leipzig; il avait fait ensuite un mouvement vers Torgau, puis il s'était rallié à Pappenheim, près de Mersebourg, le même jour que le roi arriva à Erfurt : « Les Suédois avaient pour ainsi dire *volé* et fait des marches incroyables, » dit un officier de Wallenstein [3]; c'est pour cela que l'arrivée du roi surprit l'ennemi. Pappenheim avait conseillé à Wallenstein de se porter avec toute ses forces sur Erfurt, lorsqu'on apprit que le roi était en pleine marche de ce côté. Wallenstein se rendit en hâte à Weissenfels et envoya occuper les défilés de Saale, près de Naumbourg, où il n'avait qu'un faible avant-poste. Il était trop tard; Naumbourg était déjà au pouvoir du roi, qui passa la Saale le 30 octobre. Les habitans s'agenouillaient à son passage et élevaient leurs mains vers lui comme vers leur sauveur : « Je crains que le Dieu tout-puissant ne me punisse de ce que le peuple m'honore comme un Dieu. » Les armées étaient si rapprochées que les avant-postes en venaient tous les jours aux mains; mais aucun des chefs ne paraissait disposé à tenter la bataille. Gustave-Adolphe avait fait faire les premiers travaux d'un camp fortifié près de Naumbourg. Wallenstein se retrancha de son côté. La difficulté des défilés entre Weissenfels et Naumbourg l'empêcha d'attaquer de front cette dernière ville; il consulta ses généraux, qui n'étaient pas d'avis qu'on en vînt à un engagement général. Le roi avait déjà pris une position avantageuse et fortement retranchée; la saison était fort avancée. L'ennemi menaçait d'avoir l'avantage aux bords du Rhin; Pappenheim reçut du général la permission de s'y transporter : chemin faisant, il devait chasser les Suédois du château de Moritzbourg, près de Halle. On regardait comme peu vraisemblable que l'armée suédoise, inférieure en nombre, osât attaquer les impériaux. Wallenstein traça le plan des quartiers d'hiver et se retira vers Lutzen. Un officier espagnol de son armée raconte que cette manœuvre était conforme à un projet secret. Wallenstein avait dessein de marcher de Lutzen à Mersebourg pour être plus près de Pappenheim, à l'attaque que le dernier devait faire sur Halle; il avait déjà envoyé les colonels Contreras et Suys à Altenbourg et à Zwickau : il espérait que le roi, profitant de cette circonstances, pousserait avec son armée jusqu'à Dresde; alors lui, Wallenstein, pourrait tomber avec toutes ses forces réunies sur le derrière de l'ennemi [1]. Il avait donné ordre à Gallas de s'approcher de la Bohême; celui-ci n'arriva pas assez tôt pour assister à la bataille de Lutzen [2].

Les derniers jours de Gustave-Adolphe ont de l'importance à nos yeux; aussi les tracerons-nous avec les plus grands détails. Le roi arriva le jeudi 1er novembre (vieux style) à Naumbourg; il y resta jusqu'au lundi, passant la nuit dans la ville et le jour dans le camp; mais il fut obligé, à cause du froid, de faire loger l'infanterie dans la ville. Le dimanche, un paysan saxon lui apporta une lettre du général impérial comte Colloredo et adressée au colonel de son régiment cantonné à Querfurt. Ce paysan rapporta que Wallenstein s'était rendu à Lutzen et que Pappenheim marchait sur Halle. On tint un conseil de guerre

[1] « And this was the kings whole strenght (and after the largest rechonig too) in the day of the great battel of Lützen. » (*Swed. intellig.*, t. 3, p. 69.)

[2] Suivant une relation citée par Philippe (*Der Tod Gustaf Adolphs*. Leipz. 1832), la reine le suivit jusqu'à Naumbourg, et prit congé de lui le 5 novembre.

[3] Gualdo, dans Francheville, p. 205.

[1] *Swed. intellig.*, t. 3, p. 113; Khevenhüller, t. 2, p. 197.

[2] Förster, *Wallensteins Briefe*, t. 2, p. 278.

avec le duc Bernhard et le général Kniphausen : ce dernier fut d'avis, et son opinion prévalut, qu'il fallait éviter la bataille. Le roi, en quittant Naumbourg, était dans l'intention d'aller à la rencontre des troupes de l'électeur de Saxe et du duc George de Lunebourg ; il comptait se réunir à ces deux princes. Le duc George, cantonné dans la basse Saxe, avait reçu promptement des ordres à cet égard ; ce prince, qui avait fait assurer au roi « qu'il ne connaissait pas de gloire plus grande que celle de répandre son sang pour le roi et le salut public [1], » suivit ses projets particuliers et ne parut pas plus que l'électeur à la bataille de Lutzen [2].

Ce fut le 5 novembre, à quatre heures du matin, que le roi quitta Naumbourg avec son armée. A moitié chemin de Pegau, à dix heures du matin, on reçut la confirmation de la nouvelle du départ de Pappenheim et de ses troupes, et l'on apprit que celles de Wallenstein campaient dans des villages de Lutzen sans songer à une attaque. Le roi disait : « A présent je crois vraiment que Dieu m'a livré les ennemis. » Et il résolut d'attaquer Wallenstein. Il fit occuper Weissenfels, abandonné par les impériaux. Le comte Rudolphe Colloredo, envoyé à la recherche des derniers cent hommes qui s'étaient attardés, vit du haut du château de Weissenfels l'armée suédoise qui s'avançait du côté de Lutzen ; il fut le premier qui en avertit Wallenstein. Celui-ci expédia de suite à Pappenheim l'ordre de revenir sur ses pas, parce que l'ennemi en pleine marche était déjà parvenu aux défilés. Cette lettre teinte du sang de Pappenheim est déposée aux archives de Vienne [1]; il la portait sur lui lorsqu'il reçut le coup de la mort. Ce passage difficile était celui de Rippach, village situé sur un ruisseau du même nom qui coule au milieu de prairies profondes, entre des hauteurs d'où sortent les plaines immenses de Leipzig et de Lutzen. Le roi, après avoir culbuté les Croates d'Isolani dans ces défilés, descendit dans la plaine, que la nuit couvrait déjà, et rentra dans sa voiture avec Kniphausen et Bernhard de Weimar ; l'armée bivaqua pendant la nuit. Le trouble régnait dans le camp ennemi ; trois coups de canon rassemblèrent tous les régimens. Des ordres furent envoyés dans toutes les directions pour faire rentrer le plus vite possible les absens dans le camp ; les régimens furent placés en ordre de bataille à mesure qu'ils arrivèrent. Des dragons et des pionniers passèrent la nuit à creuser plus profondément les fossés qui bordaient la chaussée qui conduit de Lutzen à Leipzig ; ils pouvaient aussi servir à couvrir les mousquetaires. — Wallenstein s'était placé au nord de cette chaussée, qui protégeait le front de son armée. Son aile droite s'appuyait sur la ville de Lutzen et sur les moulins qui la précèdent ; l'intervalle était occupé par des mousquetaires. L'aile gauche s'étendait au loin dans les champs (Pappenheim devait se réunir à ce corps), à peu de distance des *Flossgraben*, canal qui joint la Saale à l'Elster et qui traverse la plaine dans la direction du sud-ouest. Quatre fortes brigades d'infanterie, composées chacune de plusieurs bataillons, occupaient le centre de l'armée impériale : Wallenstein s'y trouvait en personne. D'immenses carrés de dix hommes de profondeur, avec de plus petits aux angles, avaient l'air de citadelles accompagnées de leurs ouvrages avancés ; devant eux, sur

[1] « Ih. Königl. Majst. — werden sicherlich und gewiss dahin halten, dass Seine Furstliche Gnaden begierig sey Ihr Blut für J. Maj. und das gemeine Wesen zu verspritzen, gestalt Sie den keine grösere Ehr in dieser Welt begehren, als solches in offerirenden Occasionen an den Tag zu geben und réaliter sowohl als corporaliter zu demonstriren. » (Voyez von Decken, *Herzog Georg. von Braunsch. und Lüneburg*, t. 2.) — Le duc, au lieu d'aller à la rencontre du roi, se réunit aux Saxons et fut à Torgau. On dit que son corps était de huit mille hommes ; mais les principales forces de la Saxe étaient sous les ordres d'Arnheim, en Silésie.

[2] Gustave-Adolphe se plaignit, la nuit qui précéda la bataille, du peu de fidélité du duc George de Lunebourg. La dernière lettre du roi à l'électeur de Saxe est datée de Naumbourg, le 4 novembre. Il le prie de marcher immédiatement sur Eulenbourg, et il lui donne rendez-vous a Grimma. (*Swed. intellig.*). Le duc Bernhard cite cette lettre dans son *Memorandum* du 11 novembre à l'électeur, dans lequel il demande la réunion des troupes saxonnes à l'armée qui venait de remporter la victoire. Il s'exprima en ces termes : « Weil Gott Ihro furst. Gnaden in diesem beygestanden und der Feind, allso in Schrecken sich retirirt, als befinden Ihre furst. Gnaden hochnöthigst (auch Ihro Königl. Majst. selben Meinunge nach, im massen das letzte abgegangne Schreiben) Ihro Churf. Durchl. zu Sachsen möchten sich darin rosolviren, darumb den Ihro furst. Gnaden, als ecnir in Diensten von Ihro Königl. Majst. zu Schweden, wollen gebeten haben, dass Ire Churf. Durchl. ihren Leuten die ordre ertheilen möchten sich mit der Konigl. Armée zu conjugiren, zu dem Behuf den hro furst. Gnaden Herzog Bernhard d. qauf Pejà (Pegau) und den 10 auf Grimma marchiren wollten. »

[1] Förster, *Wallensteins Briefe*, t. 2, p. 273.

la chaussée, ils avaient une batterie de sept canons, batterie qui devait devenir l'objet d'une lutte si sanglante; le reste de l'artillerie dominait le front de la hauteur des moulins et dans une direction oblique. Sur la gauche des masses d'infanterie dont nous venons de parler, on voyait en colonnes serrées les cuirassiers de Piccolomini, contre lesquels se brisèrent les efforts des Suédois dans le choc où le roi perdit la vie; à droite s'allongeaient également de profondes colonnes de cavalerie, puis d'infanterie; et à l'extrémité des ailes, encore des Croates. Pour arriver en face de l'ennemi, les Suédois avaient été obligés de franchir le fossé, et leur aile droite s'étendit un peu en avant dans le premier ordre de bataille.

Il y a différentes versions sur les forces de Wallenstein. Des prisonniers suédois qu'il avait fait interroger par Pappenheim à Weissenfels, ont entendu parler de 50,000 hommes [1]; les prisonniers pouvaient s'assurer par eux-mêmes de l'exagération de ce chiffre. Au reste, ce qui peut donner une idée de ce qu'était une armée de Wallenstein, c'est qu'elle ne traînait pas à sa suite moins de 10,000 femmes de soldats du train et d'enfans. Dans les bulletins qu'il adresse à l'empereur après la bataille, Wallenstein n'évalue ses forces qu'à 12,000 hommes, assertion peu vraisemblable, mais que les catholiques ont acceptée comme vraie. Gustave-Adolphe estima que son ennemi pouvait avoir 30,000 hommes environ, à en juger à la première vue et sur l'étendue de son front de bataille [2]. Au reste, suivant les recherches d'un auteur moderne qui a décrit cette bataille, on peut présumer que les forces de Wallenstein s'élevaient à 20,000 combattans, même après que Pappenheim en eut emmené 10,000 [3].

Une partie de l'aile droite des Suédois ne put passer le fossé qu'à la première attaque. Leur ordre de bataille était le même qu'à Leipzig : toute l'armée sur deux lignes; l'infanterie sur six, la cavalerie sur trois ou quatre hommes de profondeur; l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes, de telle sorte cependant que celle-ci était partout entrecoupée de pelotons de cinquante à cent mousquetaires. Le roi commandait l'aile droite : elle se composait de six régimens de cavalerie, finnois, visigoths,

[1] *Swed. intell.*, t. 3, p. 119.
[2] Ibid., p. 133.
[3] Vincke, *Die Schlacht bey Lutzen*, Berlin 1832.

sudermaniens, upplandais, smâlandais, en première et la cavalerie allemande en seconde ligne. Le centre comptait huit brigades d'infanterie, dont trois en première ligne: près du roi étaient celles des Suédois, le régiment jaune, et le régiment bleu du colonel Winkel. Le comte Nils Brahe commandait la première ligne d'infanterie, le général Kniphausen la seconde. L'aile gauche, sous le duc Bernhard, était formée de six régimens de cavalerie, allemands, courlandais et livoniens. Derrière l'infanterie on plaça une réserve de deux régimens, l'un à pied commandé par l'Écossais Henderson, l'autre à cheval sous le colonel OEhm, du Palatinat [1]. Devant chaque brigade étaient rangées cinq pièces de gros calibre, quarante plus légères étaient réparties devant chaque peloton de mousquetaires placés parmi la cavalerie; il y avait en tout soixante pièces d'artillerie. Une partie du bagage était restée à Naumbourg; le reste avait été amené au village de Meuchen, de l'autre côté du fossé.

Le mardi 6 novembre 1632, la plaine de Lutzen était couverte d'un brouillard épais qui ne commença de se dissiper que vers le milieu du jour. L'armée suédoise se mit en prière et chanta le psaume de Luther : « Notre Dieu est pour nous un château fort, » après quoi le roi entonna un autre chant religieux [2]. Depuis la blessure qu'il avait reçue à Dirschau, la cuirasse le gênait; il estimait peu du reste celle du moyen âge, à cause de sa pesanteur, et il la supprima presque entièrement dans son armée. « Dieu est ma cuirasse, » dit-il lorsqu'on lui apporta la sienne. Il monta à cheval sans avoir mangé. Vêtu d'une veste de buffle et de son pardessus habituel, il parcourut les rangs et adressa les paroles suivantes à ses guerriers [3] : « Chers compatriotes, voici le jour où vous devez montrer au monde ce que vous avez appris dans tant de combats. Le voilà cet ennemi; il n'est pas retranché comme à Nuremberg sur une haute montagne, mais il se présente en rase campagne. Vous savez qu'il a évité les plaines et qu'il n'a accepté une bataille rangée qu'à contre-cœur et parce qu'il n'a pu fuir davantage. Préparez-vous, montrez-vous comme de braves soldats que vous êtes; tenez ferme et combattez vaillamment pour votre

[1] *Swed. intellig.*, t. 3, p. 129.
[2] Chemnitz, t. 1, p. 464.

religion, votre patrie, votre roi. Je vous récompenserai tous, et vous aurez raison de me remercier. Mais si vous vous conduisez lâchement, pas un de vous ne repassera la Baltique et ne reverra sa patrie. Dieu vous conserve tous! » Il parla ainsi aux Allemands : « Mes braves frères et camarades, je vous conjure par tout ce qu'il y a de sacré et dans l'intérêt de notre gloire de faire aujourd'hui votre devoir comme vous l'avez toujours fait, depuis que vous êtes avec moi et surtout, il y a plus d'un an, presque aux mêmes lieux : alors vous avez battu le vieux Tilly et son armée; j'espère que l'ennemi qui est devant vous n'échappera pas au même sort. Attaquez avec courage. Vous allez combattre non-seulement sous mes yeux, par mes ordres, mais encore à mes côtés; je marcherai à votre tête et je vous donnerai l'exemple en exposant ma vie. Suivez-moi. Dieu, je l'espère, vous donnera une victoire dont le souvenir vivra dans la postérité. Autrement c'en serait fait de votre religion, de votre liberté et de votre salut dans ce monde et dans l'autre. »

Wallenstein ne fit point de harangue [1], il se contenta de donner le mot d'ordre; il était le même qu'à Leipzig. Les Suédois avaient : *Dieu avec nous*, et les impériaux : *Jésus*, *Marie*. Bernhard de Weimar et les autres généraux reçurent du roi ses derniers ordres. Après son allocution aux soldats, accueillie par les deux nations au bruit des armes et avec des transports d'allégresse, le roi s'écria en regardant le ciel : « Commençons, au nom de Dieu. Jésus, Jésus, Jésus, fais-nous combattre aujourd'hui pour la gloire de ton saint nom. » Il agita son épée au-dessus de sa tête et cria : « *En avant!* [2] » Le vent apportait de Lutzen des brandons enflammés, les impériaux y avaient mis le feu. Le roi avait alors auprès de lui le duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg, son maréchal de cour Kreilsheim, son chambellan Truchsess, son page Leubelfing, plusieurs officiers des régimens dissous à Erfurt, qui remplissaient les fonctions d'aides de camp, et deux palefreniers.

Vers les dix heures le brouillard se dissipa pour quelques instans [1] et le soleil parut dans tout son éclat. La canonnade commença avec quelque avantage du côté des impériaux; les Suédois marchèrent droit aux batteries de l'ennemi. Quelques boulets vinrent tomber aux pieds du roi, qui changea de cheval pendant que les soldats avançaient [2]. En approchant de la chaussée, on fut reçu par une vive fusillade, partie des fossés et des remparts, derrière lesquels étaient postés les mousquetaires. Quelques-uns disent que l'infanterie n'avançant pas assez vite au gré du roi, il lui adressa des reproches et saisit une pique avec l'intention de se mettre à la tête des assaillans; mais il en fut empêché par les cris et les prières des soldats; il monta ensuite à cheval et prit le commandement de la cavalerie [3]. L'attaque se fit avec une telle impétuosité que les trois brigades du centre de l'infanterie suédoise sous les ordres du comte Nils Brahe traversèrent la chaussée, emportèrent la batterie ennemie du côté opposé et culbutèrent deux immenses carrés. Au moment où ils allaient assaillir le troisième, les impériaux, renforcés de leur réserve et de leur cavalerie, vinrent leur opposer des forces supérieures. Les canons furent repris et les Suédois repoussés de l'autre côté de la chaussée. Une partie de la cavalerie suédoise qui s'était d'abord arrêtée aux fossés, les avait franchis ensuite, et le roi était un des premiers. Il ôta son chapeau et remercia Dieu en apprenant que la batterie avait été emportée. En face étaient les Croates et les cuirassiers impériaux, ceux-ci garnis des pieds à la tête de sombres armures. Le roi, les désignant de la main, disait au colonel finnois Stålhandske : « Attaquez ces braves noirs, ils nous feront du mal [4]. » Dans ce moment on lui annonce que l'infanterie plie. Il se met à la tête de la cavalerie smålandaise [5] pour voler à son secours; mais son ardeur l'entraîne loin de ses soldats, et le brouillard se répandant de nouveau, il tombe au milieu des cuiras-

[1] Waldstein, par sa seule présence et la sévérité de son silence, semblait faire entendre à ses soldats qu'ainsi qu'il avait accoutumé de faire, il les récompenserait ou châtierait. (*Mém. de Richelieu*, t. 7, p. 258.)

[2] « Thes said, he drew out his sword, which warving over his head, he advanced forward, the formost of all his Army. » (*Swed. intellig.*, t. 3, p. 127.)

[1] *Mémoires de Richelieu*, t. 7, p. 258; Förster, *Wallenstein Briefe*, t. 2, p. 336.

[2] *Richelieu*, l. c.

[3] Harte, *History of the Life of Gust.-Ad.*, t. 2, p. 366; Gualdo (Francheville), p. 218.

[4] « Thus much did Stalhandske himself oftentimes, and at table, relate unto divers gentlemen of our nation. (*Swed. intellig.*, t. 3, p. 134.)

[5] Le colonel Frédéric Stenbock étant blessé au pied, le roi prit le commandement du régiment. (Voyez la relation du trompette Jöns Månsson, l. c.)

siers. Son cheval est blessé au cou d'une balle de pistolet; lui-même en reçoit une qui lui fracasse le bras gauche. Il prie le duc de Saxe-Lauenbourg de l'emmener hors de la mêlée. Au même moment un nouveau coup le frappe au dos; il tombe de cheval, et son pied se trouvant engagé dans l'étrier, il est traîné ainsi à quelque distance. Le chambellan Truchsess vit tirer ce coup par un officier impérial [1] qui fut immédiatement tué lui-même par Luchau, écuyer du duc de Saxe-Lauenbourg [2]. Un de ses palefreniers était tué, l'autre blessé [3]. De toute sa suite il ne restait auprès de lui que son page allemand, Leubelfing. Ce jeune homme, âgé de dix-huit ans, et qui mourut quelques jours après la bataille, a donné dans ses derniers momens des détails qu'on a écrits et qui sont arrivés jusqu'à nous. Ils portent que le roi étant tombé de cheval, le jeune homme avait mis pied à terre et avait offert le sien au monarque; que le roi lui tendait les mains, mais

[1] *Richelieu*, t. 7, p. 260.—Khevenhüller dit que le roi reçut ce coup à la tête : « Die relation, so der kajserlichen Majestat dieses Todeshalber *in hoc passu* überschicht worden, meldet : wie der König seinen fliehenden Völkern habe zu hülfe Kommen wollen, habe ein Kajserlicher Korporal einen Musketier beg hand genomonen, mit vermelden, weil er geschen, dass jederman vor dem Könige weiche und ihm platz gemacht : « Auf diesen schiesse : denn dieser ist was virnehmes. » Darauf er angeschlagen, losgebrennt und dem Könige der Arm durchschossen, darauf ein kajserlicher squadron Reiter angesetzt darunter einer in einir blanchen Rustung, so der oberst lieutenant von florentinischen regiment von Falkenberg soll gewesen seyn, den König durch den Kopf geschossen, dass er vom pferde auf der Erde gefallen und ausgezogen worden. » (Khevenhüller, t. 2, p. 192.)

[2] *Swed. intellig.*, t. 3, p. 137.— « Falkenberg, lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie impériale, poussant à toute bride droit au roi, sans que personne crût qu'il fût des ennemis, lui tira de dix pas un coup de pistolet qui lui donna au milieu du dos et qui le fit tomber à terre. A l'instant l'écuyer du duc François, courant après le cavalier, lui donna un coup d'épée. » (*Richelieu*, t. 7, p. 260.) Une lettre particulière du duc François de Lauenbourg à Wallenstein, quelques semaines après la bataille (Förster, t. 2, p. 257), constate que cet écuyer du duc, qui n'aurait pu venger la mort du roi si son propre maître eût été l'assassin, se nommait Luchau, comme il est appelé dans *Swedish intellig.* Le duc renvoie à Wallenstein un domestique qui avait été pris et demande à la place le père de son écuyer Luchau, prisonnier chez les impériaux; il lui fait pour cela des offres de service. Ainsi n'eût pas écrit celui qui aurait pu se faire un mérite de la mort de Gustave-Adolphe.

[3] Voyez la relation du trompette Jöns Månsson.

que le page était trop faible pour l'enlever de terre; que des cuirassiers ennemis étaient accourus et avaient demandé le nom du blessé; que le page n'avait pas voulu le révéler, mais que le roi l'avait dit lui-même et avait reçu aussitôt sur la tête le coup qui lui donna la mort [1]. Le récit du duc Bernhard de Weimar est parfaitement conforme à celui-ci [2]. Il ajoute que ces cuirassiers avaient percé le roi de plusieurs coups d'épée et l'avaient entièrement dépouillé. Adler Salvius cite la lettre écrite au sénat par Grubbe, secrétaire du roi. Il y est dit : « Le roi s'étant mis à la tête du régiment de Stenbock, qui s'était trouvé au milieu des ennemis pendant l'épaisseur du brouillard, fut d'abord blessé au bras gauche, de sorte que l'os perçait la manche de l'habit; qu'ensuite il avait reçu un coup entre les épaules et qu'il avait alors voulu se sauver, mais qu'il n'avait plus la force de se soutenir; que son cheval l'avait traîné au milieu des ennemis; que l'un d'eux s'était approché de lui en lui demandant son nom, à quoi il avait répondu : « Roi de Suède ! » Que ce soldat essaya de l'entraîner; mais que la cavalerie suédoise était arrivée dans ce moment, et qu'en voyant le cheval du roi sans cavalier et couvert de sang, elle avait fait une

[1] Le récit est écrit par le père du jeune homme, le baron de Leubelfing, colonel au service de la ville de Nuremberg. Il fut imprimé dans le journal de Murr, à Nuremberg, en 1776, t. 4, p. 65. Le jeune Auguste de Leubelfing mourut à Naumbourg, où l'on voit encore son tombeau dans l'église de saint Wentzel.

[2] Leubelfing est appelé Lasbelfin dans les *Mémoires de Richelieu*, t. 7, p. 260. « Le roi étant à terre, Lasbelfin, qui était un de ses gentilshommes, sortant de la mêlée avec les ennemis et trouvant ledit roi à terre, le pria de monter sur son cheval et se sauver, voyant les ennemis venir à lui; mais il ne pouvait plus parler; et il arriva trois cavaliers impériaux qui demandèrent à Lasbelfin le nom du blessé. Il ne le voulait nommer, et leur dit qu'il y avait à penser que c'était quelque officier. Fâchés de sa réponse, ils lui donnèrent deux coups d'épée et de pistolet, prirent son cheval et le laissèrent pour mort, comme on l'a su depuis de lui-même, qui mourut cinq jours après. Ensuite l'un d'eux donna au roi un coup de pistolet dans la tempe, qui l'acheva, et encore quelques coups d'épée, et puis le dépouillèrent, ne lui laissant que sa chemise. » — Gualdo dit : « D'un premier coup de pistolet, Gustave fut blessé au bras, et d'une autre balle qu'il reçut dans le dos au-dessous de l'épaule droite, il fut renversé de son cheval et tomba mort. Telle fut la fin de ce grand roi. On ne peut rien dire sur cette mort; on ne saurait même pas ces circonstances si on ne les tenait d'un jeune page qui servait le monarque. » (Francheville, p. 220.)

attaque désespérée; que le cavalier ennemi avait alors tiré à la tête du roi et s'était sauvé[1].

Au commencement, l'aile droite des impériaux dépassait l'aile gauche des Suédois; c'est pourquoi le roi avait donné l'ordre à trois escadrons de la seconde ligne de passer à la première. Néanmoins Isolani, avec ses Croates, la tourna et attaqua les bagages en même temps que l'infanterie était repoussée de l'autre côté de la chaussé. Cette attaque, qui occasionna du désordre dans l'arrière-garde et la mit presque en déroute[2], fut cependant repoussée. Ce fut dans ce moment que le roi fut tué. Truchsess et Kreilsheim communiquèrent cette nouvelle affligeante au duc Bernhard de Saxe-Weimar, et celui-ci au major-général Kniphausen. Au dire du duc de Weimar, Kniphausen répondit que ses troupes étaient en bon ordre et qu'on pourrait faire une belle retraite. Cette réponse est en rapport avec son caractère : c'était un officier du plus grand mérite, prudent, à toute épreuve, brave, mais souvent malheureux et par conséquent se défiant de la fortune[3]. Bernhard lui fit répondre qu'il n'était pas question de retraite, mais de vengeance, de victoire ou de mort. La prudente fermeté du général Kniphausen et le brillant courage déployé par le duc Bernhard méritaient le prix du triomphe.

De l'aile gauche, qu'il laissa à Nils Brahe, le duc courut à l'aile droite et prit le commandement en chef[4]. Le cheval errant de Gustave-Adolphe fut pour ainsi dire le premier guide pour l'armée. Le bruit que le roi était blessé et prisonnier parcourut les rangs. Les soldats se précipitèrent sur l'ennemi avec un tel acharnement que non-seulement la batterie fut reprise, mais toute la cavalerie impériale culbutée. Le désordre fut terrible dans les bagages[5] : plusieurs caissons d'artillerie sautèrent; une grande partie des cavaliers prirent la fuite, et un grand nombre de femmes s'emparèrent des chevaux du train pour les suivre. Des prisonniers suédois qui se trouvaient dans le camp ennemi entendirent les fuyards crier : « Nous connaissons le roi de Suède (sa mort ne leur était pas encore connue), c'est à la fin de la journée qu'il est le plus à craindre. » En même temps l'aile gauche de l'armée suédoise, qui n'avait pas résisté sans peine à la nombreuse artillerie placée aux moulins, chassa également l'ennemi de ce point et tourna contre lui ses propres canons. Ce fut alors que Pappenheim arriva sur le champ de bataille[1]. Sa première question fut : « Où commande le roi? » Courageux, mais cruel et zélé défenseur de sa religion, il était de tous les ennemis de Gustave, celui que ce roi estimait le plus. Il se précipita au milieu de l'aile droite des Suédois, brûlant du désir de combattre son adversaire en personne. Il fut frappé de plusieurs balles et mourut de ses blessures (on dit qu'il fut tué par le colonel Stålhandske, qui venait d'arracher des mains de l'ennemi le corps nu et sanglant du roi); mais son arrivée avait fait reprendre le combat avec un nouvel acharnement. La cavalerie et l'infanterie de Wallenstein s'étaient ralliées, et Bernhard de Saxe fut surpris du nombre de troupes fraîches qu'il avait à combattre[2]. Cependant l'attaque la plus impétueuse des Autrichiens fut soutenue avec vigueur par les Suédois, et jamais, lit-on dans un récit contemporain, une attaque ne fut mieux soutenue par des soldats qui avaient déjà combattu si longtemps. Les deux brigades d'infanterie suédoise qui étaient au centre, sous les ordres du comte Nils Brahe et du colonel Winkel, furent surtout abîmées : les impériaux formés en bataillons de deux à trois mille hommes, se jetèrent sur eux

[1] La lettre est imprimée dans la bibliothèque suédoise, par Giorwell, 1760, et datée de Hambourg, le 25 novembre 1632.

[2] Voyez Röse, t. 1, p. 367, note 54.

[3] Il avait coutume de dire qu'une once de bonheur vaut mieux qu'une livre d'intelligence. Il était chef de l'état-major du roi. Il paraît que ce grade avait été créé par ce grand monarque.

[4] D'après ses propres paroles (*Richelieu*, t. 7, p. 261), le duc se mit à la tête du régiment de Stenbock, et il tua le lieutenant-colonel, qui ne voulait pas obéir.

[5] Sur le plan de Wallenstein, tracé de sa main (communiqué par Förster), le bagage est désigné par ces mots : *canallys*, *bagage* (canailles, bagage).

[1] Voyez la lettre du résident Hellenius. Stralsund, 20 novembre 1632.

[2] « Bien étonné d'où lui venait tant de nouvelles troupes sur les bras. » (*Richelieu*, l. c.)—« The count of Pappenheim with his Horse and dragooners arrived; whom some will needs have, to have been in person at the beginning at the Battel. — He being shot — the Waldsteiners, whom Pappenheims coming hed set on, fell to it closely. Piccolomini advanced, and Tersica, with their cavallery, and the foot regiments seconded them with the utmost resolution. And now hegan the sorest, the longest and the obstinatest conflict, thet had heen since the king was killed. » (*Swed. intellig.*, t. 3, p. 143.)

et reprirent encore une fois la batterie voisine de la chaussée. Le comte Nils Brahe fut blessé au-dessus du genou et mourut quelques jours après [1]. Le colonel Winkel fut blessé à la main et au bras; son lieutenant-colonel, Caspar Wolf, fut tué. L'étendard royal et plusieurs autres furent pris; mais l'ennemi fut forcé de reconnaître que les trois brigades suédoises, fleur de l'armée et presque en entier composées de vieux soldats qui avaient suivi le roi dans toutes les campagnes, n'avaient pas cédé un pouce de terrain et qu'elles couvrirent de leurs cadavres la place où elles avaient combattu [2]. Le carnage fut si grand que cinq hommes sur six furent tués[3]. La troisième brigade suédoise, commandée par le colonel Charles Hård, qui était plus près de la cavalerie, souffrit moins; cependant il ne restait que quatre cents hommes de ce corps après la bataille. Pendant toute cette sanglante mêlée, le général Kniphausen tint ses brigades en seconde ligne et en réserve hors de la bataille, « ce qui ne contribua pas peu au gain de la journée, parce que les troupes de la première ligne trouvèrent un point d'appui dans une grande masse qui n'avait point encore été entamée. Le duc Bernhard ne fut pas médiocrement satisfait, lorsque le brouillard fut dissipé, de voir en si bon ordre les troupes de Kniphausen, qu'il croyait en déroute, suivant ses propres expresssions. » Car un peu avant la nuit, le brouillard se dissipa et l'on vit clair, quoique pendant une demi-heure seulement, ce qui laissa au duc la possibilité de juger sa position et d'exciter l'armée à une nouvelle attaque. On vit et l'on entendit des soldats fatigués s'exciter l'un l'autre : « Camarades, en venons-nous encore une fois aux mains ?» puis s'embrasser et jurer de vaincre ou de mourir [4]. Ce fut cette dernière attaque qui décida la victoire de Lutzen, compromise aussi par l'infanterie de Pappenheim, qui arriva à la nuit et fut entraînée dans la déroute générale des impériaux. Le combat avait duré neuf heures. Les vainqueurs passèrent la nuit sur le champ de bataille, où Gustave-Adolphe avait péri avec dix mille hommes.

[1] Le 21 novembre, à Naumbourg. Journal (*Tänkebåk*) du comte Pierre Brahe.

[2] « Dass man die hernach eben allso tot, in der Ordnung, bey ihren waffen liegen, wie man solche ein wenig zu vor mit grosser Braveda und tapferkeit lebendig stehen sehen. » (Khevenhüller, t. 12, p. 194.)

[3] *Swed. intellig.*, t. 3, p. 145.

[4] L. c., p. 148.

Nous ne pouvons passer sous silence deux relations de cette bataille qui se trouvent dans les archives de Saxe [1]. L'une est une lettre écrite, le soir du 6 novembre, à l'électeur de Saxe, par le comte Brandenstein, commandant suédois à Naumbourg. Elle rapporte que le combat dura toute la journée avec acharnement; que le roi avait succombé à des blessures reçues à la tête, aux bras et au corps, mais que la bravoure du général d'infanterie duc Bernhard, du major-général des armées royales Kniphausen, du prince d'Anhalt, des officiers et des soldats avait obligé l'ennemi à quitter le champ de bataille avec une perte de beaucoup de monde et celle de ses canons, à l'exception de trois. La seconde est plus circonstanciée; elle est adressée à l'électeur et datée du 11 novembre. Elle est écrite par deux officiers qui faisaient partie de la division du duc Bernhard [2]. Ils commencent par l'escarmouche de Rippach. Au village de Posern, il existe un défilé étroit, aboutissant d'un côté à un pont, et de l'autre à une hauteur assez considérable, où se montra la cavalerie impériale que le roi en débusqua. Le soir du 5, il descendit dans la plaine. L'ennemi était encore dispersé dans les villages, et les canons du roi avaient déjà tiré avant qu'on eût fait des signaux dans le quartier général de Wallenstein. La nuit arriva et l'armée suédoise se tint en ordre de bataille : on vit des feux de camp dans les villages. Le lendemain 6, au crépuscule, le roi continua de marcher contre l'ennemi. Des prisonniers rapportèrent que Pappenheim se dirigeait sur Halle avec huit régimens. Quand le roi approcha de Lutzen, l'ennemi, du haut des remparts, le reçut à coups de mousquet. Près de la ville se tenaient quatre corps de cavalerie; près des moulins, on voyait de la cavalerie et de l'infanterie, et l'on pouvait facilement distinguer des régimens en marche. Le roi se porta, sans changer l'ordre, à droite de la ville sur des fossés (*floss graben*); et comme les deux armées étaient en face, on en vint immédiatement aux mains. Les Suédois ne mirent d'abord en jeu que deux canons; l'ennemi répondit avec sa batterie placée aux moulins et avec les autres qui étaient du côté de Scheiditz. Le

[1] Publiés par Adam-Fr. Glaffey, *de Gladio, Gust.-Adolphi*. Leipzig, 1749.

[2] Ce récit est signé par Jean-George Vitzthum von Echstedt et Erich Volkmar Verleptsch.

feu continua ainsi des deux côtés pendant environ une heure, jusqu'au moment où l'aile droite du roi fut si avancée qu'elle tournait presque le dos à Ranstadt. Le combat se prolongea à pied et à cheval, sous une vive fusillade. L'aile droite de l'ennemi, qui avait d'abord cédé beaucoup de terrain, s'arrêta aux moulins, où elle opposa de la résistance; mais les Suédois, étant entrés dans les retranchemens de l'ennemi, tournèrent contre lui ses canons. C'était le moment où Pappenheim revenait; le combat recommença avec une nouvelle ardeur de part et d'autre jusqu'à la nuit. L'armée du roi resta en possession du champ de bataille, de l'artillerie de l'ennemi et d'une partie de ses munitions. Le roi lui-même, qui a trop exposé sa vie et a attaqué huit compagnies de cuirassiers avec trois faibles détachemens, a été atteint au bras et au cœur, et il est mort immédiatement de ses blessures.

On trouva le corps inanimé du roi, dépouillé de tout, meurtri, couvert de sang et de blessures, et le visage tourné vers la terre. Ce furent les Finnois qui le découvrirent. Un fourgon le transporta, à la suite de l'armée suédoise, à Meuchen. Une relation écrite de cette journée a été conservée jusqu'en 1826, époque où elle fut consumée par un incendie, chez les descendans du maître d'école de Meuchen à cette époque. On y lisait[1] que dans la nuit du 6 au 7 novembre 1632, le corps du roi avait été transporté du champ de bataille à l'église, où l'accompagnaient plusieurs cavaliers et officiers qui entrèrent à cheval dans l'église, jusqu'à l'autel, devant lequel le corps fut déposé. Les blessures qu'il avait reçues le rendaient méconnaissable; on jugea qu'il était urgent de ne pas tarder davantage à l'ouvrir, et une partie des entrailles furent enterrées dans l'église[2]. Pendant la nuit, le maître d'école faisait un sermon, et un officier prononça une oraison funèbre. De l'église, le corps fut transféré dans la maison de l'instituteur, et de celle-ci, qu'on trouva trop petite, dans celle du voisin, où il fut mis sur une table, qu'on y voit encore, pendant que le maître d'école, qui était aussi menuisier, fit la simple bière dans laquelle on le déposa pour l'emmener le jour suivant. Un palefrenier, qui avait été blessé à côté du roi, était aussi arrivé à Meuchen et y resta jusqu'à son rétablissement. Treize paysans roulèrent une grande pierre à l'endroit où était tombé le roi : c'est la pierre qu'on nomme *Schwedenstein* (pierre du Suédois); mais le véritable lieu où le roi rendit le dernier soupir doit être à quarante pas de là, sur la lisière d'un champ où était planté un acacia[1]. Le palefrenier se nommait Jacques Érïksson. Le corps du roi, contre le vœu qu'il avait exprimé pendant sa vie, fut embaumé à Weissenfels par l'apothicaire Casparus, qui y compta neuf blessures[2]. Son épouse inconsolable conserva dans une boîte d'or son cœur, qui était plus volumineux que de coutume; pendant longtemps elle ne voulut se séparer ni de ce triste souvenir ni du corps, en sorte que le clergé suédois fut obligé de lui faire de fortes et sévères remontrances[3]. Gustave-Adolphe n'avait apporté à Lutzen qu'une petite cassette renfermant les lettres de Marie-Éléonore[4]. Le corps du roi fut conduit de Weissenfels à Wittenberg, où il séjourna une nuit dans l'église du château. Quatre cents cavaliers smâlandais, seuls débris de ce vaillant régiment à la tête duquel le roi fut tué, formèrent son escorte. Les personnes qui voyaient le corps étaient étonnées que le visage fût si bien conservé[5]. De Wittenberg, le convoi se rendit à Wolgast. L'année suivante, le cercueil fut pris à bord par la flotte suédoise, commandée par Gyllenhjelm, et déposé à Nyköping, où il resta jusqu'à l'inhumation solennelle à Stockholm, le 21 janvier 1634. Les restes de ce grand roi furent alors enfermés dans le tombeau qu'il s'était choisi dans l'église de Riddarholm.

La nouvelle de la mort du roi ne parvint au sénat qu'un mois plus tard : « D'abord, dit le comte Pierre Brahe, on annonça que la bataille était gagnée. Le jour suivant, qui était le 8 décembre 1632, à huit heures et demie du matin, on m'envoya chercher à la cour supérieure (*hofrätten*), que je présidais, pour des-

[1] Voyez *Der tod Gustav-Adolphs von Philippi*. Leipzig, 1832, p. 79.

[2] La place indiquée par les armes de Suède fut examinée en 1832; on découvrit sous la pierre, dans le mur, une urne de chêne à moitié pourrie.

[1] Suivant les renseignemens que l'auteur a recueillis sur les lieux.

[2] Voyez la lettre de Salvius que nous avons citée.

[3] Voyez Adlersparre, *Historiska samlingar*, t. 3, p. 49.

[4] L. c., p. 354.

[5] Voyez Glaffey, *de Gladio Gust.-Adolphi*.

cendre à la petite chambre des comptes (*lilla räntekammaren*). En entrant, je vis tous les sénateurs plongés dans une morne tristesse. Les uns versaient des larmes, d'autres se tordaient les mains. Le comte palatin sanglottait sur la porte où je le rencontrai. Je me sentis aussi frappé sans savoir le sujet de cette douleur; mais je vis bientôt ce qui était arrivé. Suédois et étrangers étaient en proie à la douleur et au trouble, redoutant l'issue et croyant que tout était perdu. Ce que nous étions de sénateurs présens, nous prîmes, avant de nous séparer, la ferme résolution de vivre et de mourir pour la gloire et la défense du royaume, de veiller aux affaires de l'intérieur, mais de continuer la guerre contre l'empereur et ses partisans, suivant les desseins du feu roi, jusqu'à une paix honorable. » On ne lit pas sans émotion le rapport de la guerre fait par le sénat aux états, le 7 novembre, un jour après que Gustave avait succombé. Il s'arrête au moment où le roi leva son camp et se termine par ces mots : « Nous ne savons encore où sa majesté a porté ses armes. »

Ceux qui avaient placé leur espérance dans Gustave-Adolphe perdaient trop pour que leur douleur ne devînt pas soupçonneuse et ne cherchât pas quelque objet d'accusation. Il y avait longtemps qu'on avait exprimé la crainte que Gustave ne succombât sous une main perfide; le bruit d'une pareille catastrophe se répandit plus d'une fois; plusieurs tentatives dans ce but avaient échoué. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'une gazette, probablement publiée à Leipzig peu de jours après la bataille [1], se servit de ces bruits mêmes pour nier la mort du roi : « On s'est battu toute la journée, jusqu'à neuf heures du soir, y est-il dit. Wallenstein ne s'est sauvé que par la vitesse de son cheval arabe; il est arrivé blessé à Leipzig, à minuit [2]. Quelques-uns disent que sa majesté a été blessée au bras gauche au commencement de la mêlée, et comme les ennemis ont fait courir, à Leipzig, le bruit de sa mort, on croit que les jésuites on payé un traître dans sa propre armée pour l'assassiner secrètement au commencement du combat. Mais on se souvient que les catholiques ont prétendu l'année dernière, après la bataille de Leipzig, que le roi avait péri, ce qui était faux, car sa majesté non-seulement a bivaqué après la grande victoire qu'il a remportée, mais le jour suivant il a passé ses troupes en revue. » Tel est le récit du journaliste. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la nouvelle de la mort fut plus tôt connue à Weissenfels qu'à Leipzig. Elle fut apportée à Weissenfels par le duc François-Albert de Lauenbourg, qui s'y arrêta en fuyant du champ de bataille, où il retourna quand il apprit la nouvelle de la victoire : « Cette conduite, dit un auteur contemporain, le déconsidéra dans l'armée et le fit accuser plus que de lâcheté, car les soldats le regardaient comme un traître. Ceux qui l'ont mieux connu ont cherché à donner une autre couleur à ce scandale. Toujours est-il qu'il séjourna à Vienne jusqu'après le mois de janvier, qu'il entra ensuite au service des impériaux et ne resta auprès du roi que quinze jours ou trois semaines. Craignant que tout ne fût perdu après la mort du roi, il quitta le combat afin de pouvoir dire qu'il n'y avait pas pris part dans le cas où les impériaux auraient le dessus. A peine lui eut-on dit que les Suédois étaient vainqueurs qu'il retourna au camp dès quatre heures du matin et se montra aussi brave que tous les autres. Un fait incontestable, c'est qu'il fut le premier qui annonça la mort du roi, et qu'elle fut, par lui, plus tôt connue à Weissenfels que dans l'armée même. Le duc, qui après la bataille reçut un accueil peu flatteur et ne trouva point d'emploi dans l'armée, se rendit au bout de quelques jours auprès de son parent l'électeur de Saxe, qui l'envoya en Silésie, où il devint feld-maréchal [1] sous le lieutenant général Arnheim [2]. » Nous avons prononcé un nom sur lequel planent les

[1] *Gustavus Victor Augustissimus* : « Das ist : Eilfertige und doch wahrhaftiger Bericht was massen der unüberwindlichster Grossmachtichster könig und herr, Gustavus-Adolphus, König der Schweden, Gothen, Vandalen etc durch göttlichen Hülfe, Beystand und Gnade die Waldsteinische und Pappenheimische Armaden bey Lützen, 2 meilen von Leipzig, abermahlig, d. 6 (16) novemb. anno 1632 gentzlich auff das Haupt geschlagen. » (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Se Durchlaut wurde von einer Musketen Kugel in die linke Hüfte getroffen, blieb aber durch gottes hülfe fur seinen und der Kajsers Dienst, sowohl von diesem Schusse, der in die haut nicht eindrang, als von tausend andern kanonen und Musketenkugeln verwahrt. (Voyez Förster, *Wallensteins Briefe*, tome 2, p. 302.)

[1] Le grade de feld-maréchal correspondait à cette époque à celui de lieutenant général.

[2] *Swedish intelligencer*, t. 3, p. 137.

plus noirs soupçons et auquel se rattachent aussi les circonstances qui les ont fait naître. Si nous ajoutons qu'on ne peut présenter aucune preuve qui puisse confirmer l'accusation que le duc François-Albrekt de Saxe-Lauenbourg a assassiné Gustave au milieu du feu des ennemis, lui qui épargnait si peu sa propre vie, tandis que la marche du combat et l'autorité des témoignages dépouillent cette assertion de toute vraisemblance, il n'en est pas moins vrai que ce soupçon se transforma en certitude chez les soldats de l'armée suédoise et qu'il prit racine, avec le temps, dans l'esprit du peuple. On peut citer ce fait comme un exemple de la force qu'acquiert une opinion par le temps, enregistrée dans l'histoire d'abord comme une conjecture, puis admise comme certitude. Les premiers récits ne disent rien; mais au mois de décembre 1632, Adler Salvius écrit : « On raconte qu'un certain prince, non-seulement avec l'approbation de l'électeur de Saxe, mais encore avec celle de l'empereur et d'autres hommes éminens, a tué le roi; et aujourd'hui nous entendons dire ici, à Hambourg, que les mêmes trames s'ourdissent contre notre chancelier héroïque et incomparable. Conseillez-lui, priez-le et persuadez-lui de se tenir sur ses gardes en mangeant et en buvant, en visite et en société [1]. » Chemnitz, qui écrivait l'histoire sous les yeux d'Axel Oxenstjerna, raconte que le roi fut tué par les chevaliers allemands, et il ajoute : « Quant à ce qu'on raconte généralement que le roi a succombé non sous le fer de l'ennemi, mais sous celui d'un prince des nôtres, il faut laisser cela à juger à Dieu [2]. » Puffendorf, historien suédois, qui écrivait cinquante ans après l'événement et dans un temps où l'on ne heurtait pas impunément les préjugés nationaux, déclare l'accusé coupable. Outre quelques circonstances qui n'ont pas été vérifiées, les argumens ne sont que des probabilités générales : « Comme il n'y a pas de doute que les impériaux ont cru que l'affaire des Suédois dépendait uniquement de la bravoure de Gustave-Adolphe, ils rêvaient à tous les moyens de se défaire de ce prince; et qui était mieux fait pour atteindre ce but que le duc de Saxe-Lauenbourg, etc [1] ? » On voit quel poids Puffendorf attribuait à son opinion par la lettre où il se plaint de ce que son assertion sur le duc François a indisposé contre lui le duc régnant de Saxe-Lauenbourg : « Ce n'est cependant pas mon opinion *personnelle* que j'ai exprimée, mais *celle de la nation suédoise*, et il était nécessaire de l'appuyer de quelques argumens, afin que le prince ne parût pas accusé injustement par tout un peuple [2]. » Il est vrai que ce duc était emporté et d'un caractère mobile, n'avait point d'opinion arrêtée, et qu'à la fin il changea de religion. Il était maréchal impérial, lorsqu'il fut fait prisonnier à Schweidnitz, en 1642, par Torstenson, et il eut beaucoup de peine à échapper à la rage des soldats suédois [3]. Mais tout ce que nous venons de dire ne prouve point qu'il ait été assassin. Nous avons remarqué que Gustave-Adolphe reçut le coup de feu dans le dos, pendant que le prince François-Albrekt cherchait à soutenir le roi déjà blessé sur son

[1] Salvius à Grubbe. Hambourg, le 10 décembre 1632. (Arckenholtz, *Mémoires de Christine*, tome 1, page 11.)

[2] Chemnitz, t. 1, p. 460.

[1] Puffendorf, *Commentarii de reb. suet.*, traduction allemande, t. 4, p. 112. — Puffendorf argumente des paroles d'Albrekt de Saxe-Lauenbourg qu'avec sa ceinture verte (couleur qu'il disait être celle des impériaux), il était sûr des boulets des impériaux; mais on sait que les officiers de Wallenstein portaient des ceintures rouges; mais Rühs (*Geschichte Swed.*, t. 4, p. 274) dit que la couleur verte était celle des Suédois; il ajoute que le duc a fait voir les habits ensanglantés du roi, et qu'ainsi il ne l'a pas seulement assassiné, mais dépouillé, ce qui est aussi invraisemblable que la supposition qu'une pierre précieuse de la chaîne d'or que le roi portait au cou ayant disparu, c'était encore le duc qui l'avait volée. La chaîne fut prise par un simple cavalier des impériaux. (Voyez l'*Histoire de Gustave-Adolphe* faite sur les manuscrits de M. Arckenholtz, par M. M***, p. 593, ouvrage dans lequel de bons matériaux ont été mal employés.)

[2] « Cum tamen non meam, sed communem Suecicæ nationis sententiam expresserim, quam aliquot rationibus adstruere placuit ne is princeps injuria istius facinoris insimulatus fuisse videretur. » — La lettre est adressée au sénateur de Wurtenberg, Pregitzer, le 29 juillet 1687, et se trouve dans Arckenholtz extraite de la bibliothèque suédoise de Nettelbladt. Pour l'acquit de sa conscience d'historien, Puffendorf ajoute cependant deux autres circonstances qu'il a tirées de la *Chronique polonaise* de Piasecki : l'une, que le duc fut le premier qui avertit Wallenstein de la mort du roi; l'autre, que c'était le même duc à qui Gustave-Adolphe avait donné un soufflet dont il voulait tirer vengeance. Mais ce fut contre son frère et non contre lui que Gustave-Adolphe se laissa aller à cet emportement. (Voyez Warmholtz, *Biblioth. svio-goth.*, t. 6, p. 10.)

[3] Le duc mourut des suites de ses blessures.

cheval. Le duc, qui épanche dans ses lettres son indignation sur les bruits dont il est l'objet, a laissé un journal où on lit ce qui suit : « Le 16 novembre (nouveau style), nous en sommes venus aux mains et sommes restés maîtres du champ de bataille ; sa majesté a été tuée dans mes bras. Je partis pour Weissenfels pendant la nuit [1]. »

Gustave-Adolphe fut enlevé dans sa trente-huitième année. A aucune époque la mort d'un homme n'a causé une impression plus profonde et plus générale. Son nom, partout où il était parvenu, avait résonné à l'oreille des opprimés comme donnant l'espoir d'affranchissement. Le Grec lui-même, gémissant sous le despotisme musulman, le chrétien priant et pleurant sur le saint sépulcre, pensant l'un à sa liberté [2], l'autre à la délivrance de la terre sainte, plaçaient en lui leurs espérances et leurs vœux [3]. Que ne devait-il pas être pour les protestans ! On peut s'en faire une idée, — mais non, on ne le peut plus aujourd'hui. Les sentimens du peuple, qui se pressait en versant des larmes de joie dans les temples protestans pour y retrouver sa foi et son culte rétablis par Gustave-Adolphe ; ceux qui animaient les Saxons quand ils offraient leurs actions de grâces au héros qui les avait sauvés pour la seconde fois, sont étrangers à notre époque et ne peuvent être que difficilement compris. Alors on connaissait toute l'étendue du danger et ce que valait un libérateur. Nous parlons du *peuple*, dont Gustave-Adolphe était l'homme par son opinion [4] et par ses brillantes qualités. L'influence de cette opinion et de ces qualités était très-étendue et renversait facilement les barrières que lui opposèrent la haine et les préjugés ; car il est peut-être le seul homme sur la gloire duquel les récits même de ses ennemis jettent un nouvel éclat, tant était grande la puissance de ses vertus. Axel Oxenstjerna n'est pas le seul qui ait dit de lui « que c'était un roi religieux dans toutes ses actions, même jusque dans sa mort [1] : c'était un saint dans l'opinion des théologiens luthériens ; mais si, pour l'être, il tenait trop de César et d'Alexandre, ses héros de prédilection, on doit reconnaître d'un autre côté qu'il valait mieux que ses prêtres et qu'il était supérieur à son temps par sa tolérance religieuse.

A quelque hauteur qu'il soit parvenu, quelque extraordinaire qu'il ait été, il n'est point sorti des bornes de l'humanité. Que de projets et de desseins morts avec lui ! Mais tout doit être ajouté à la somme immense des espérances anéanties. Il y a dans toute la vie de Gustave-Adolphe quelque pensée élevée qui se sent mieux qu'elle ne peut s'exprimer ; c'est le *fruit* de ce coup d'œil illimité que tous les conquérans jettent sur l'univers. Comme tous ses semblables, jamais il ne s'étonna de la fortune, quelque grande qu'elle fût. Cette confiance profonde en lui-même se révèle dans toutes ses actions. Rien n'endurcit comme le bonheur [2]. La modestie et la clémence de Gustave-Adolphe ne donnent-elles pas la mesure de sa valeur comme homme ? Il sentait sa carrière comme tracée par une main divine. Il était bien loin de se regarder comme indispensable, car il plaçait son but bien au-dessus de sa propre personne ; aussi n'était-il jamais avare de son sang : « Dieu vit encore, » répondit-il à Oxenstjerna, qui lui représentait qu'il exposait trop sa vie. On ne vit jamais de courage plus gai. — Quel était cependant son but ? Sans aucun doute il voulait instituer une grande monarchie dont les points d'appui eussent été, en Allemagne, le jeune Frédéric Guillaume et Bernhard de Weimar. Le premier devait épouser sa fille, le second sa nièce. Probablement un empire protestant n'était pas étranger à ses vues ; cependant il n'avait encore aucune résolution arrêtée à cet égard. Ses regards embrassaient un vaste horizon. Il aimait à tenir dans sa main les ressorts des possibilités. C'est ainsi qu'on le voit accueillir le projet de se faire élire roi de Pologne par les dissidens [3], et qu'on le

[1] Voyez *Historisches Magazin von Meiners und Spittler*, 7e vol., 2e livr.

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[3] Cyrilli patriarchæ Constantinopolitani litteræ ad Axelium Oxenstjerna (manu senili et tremula). (Voyez les collections de Nordin.)

[4] « In Germania— plurimi, præfertim rustici, si non palam, saltem secrete, Calvini aut Lutheri hœresin sectantur, » dit un auteur catholique de cette époque qui combattait dans les rangs ennemis. (Voyez *Petri Baptistæ Burgi Genuensis de bello suecico Commentarii*, l. 3, c. 2.)

[1] Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Le seul que je connaisse qui ait pu se dire *heureux* fut Sylla, plutôt sensible que dur. (Voyez Plutarque.) Il devenait cruel par sa confiance en son bonheur.

[3] Les dissidens, confians dans les succès de Gustave-

trouve en relation avec le prince de Transylvanie, avec les Tartares de la Crimée et avec la Russie, dans le dessein de porter des coups mortels à la puissance autrichienne en Pologne comme en Allemagne.

Ces grandes vues n'étaient cependant pas les seules qui s'évanouirent avec sa vie aux champs de Lutzen. Même en mourant il demeura vainqueur. Le frein qu'il mit à l'intolérance religieuse est son plus beau titre à l'immortalité; c'est pour cela que l'humanité le compte au nombre de *ses héros*[1].

Adolphe, demandèrent l'égalité des droits religieux et politiques. (Piasechi, *Chronica*, p. 528. — Voyez les lettres du roi au chancelier en date du 6 janvier et du 13 février 1631; la dernière est datée de la ville de Demmin, sur le Pruth.

[1] Avant de terminer le chapitre de Gustave-Adolphe, nous croyons que c'est le lieu de dire quelques mots de son épouse. L'amour extrême et la profonde vénération que Marie-Éléonore avait pour Gustave-Adolphe retint tant qu'il vécut les élans de son caractère bizarre; elle ne voulait ni n'osait leur donner un libre cours, et son âme n'avait de place que pour un seul sentiment, l'amour qu'elle lui avait voué. En succombant, il la laissa seule, chancelante et faible, incapable de prendre conseil d'elle-même et moins encore de prendre conseil des autres. Sa douleur sans bornes augmenta encore ses singularités et en hâta l'explosion. Alors germaient les tristes destinées qui accablèrent plus tard l'épouse du grand Gustave-Adolphe. A peine la funèbre cérémonie de l'inhumation fut-elle terminée que ses folles idées, qui portaient sur les exhortations et les prières des prêtres, reprirent leur cours : elle voulait visiter son époux dans son sarcophage, ce qui lui fut refusé; mais son deuil rejetait toute consolation. Elle avait d'abord fixé son séjour à Nyköping. A son retour d'Allemagne, elle fit tendre entièrement son appartement de drap noir et condamner les fenêtres, de sorte que la chambre qu'elle habitait n'était éclairée que par des bougies; elle portait toujours des vêtemens de deuil. Ses larmes ne tarissaient pas, et elle éclatait souvent en sanglots. Son état inspirait la pitié. Ce ne fut qu'après bien des années que cette douleur profonde se modéra et prit une direction plus raisonnable.—L'inimitié qui éclata entre elle et le sénat eut plusieurs causes. D'abord, pendant la minorité, elle voulut prendre part aux affaires; le sénat et les états s'y opposèrent, conformément à la volonté du feu roi. Elle s'entoura d'Allemands et manifesta la répugnance la plus prononcée pour les Suédois et même pour la Suède : « *Il y faisait trop froid; il y avait tant de montagnes!* » Ces plaintes, réitérées imprudemment, lui attirèrent, sinon la haine, du moins le mépris des Suédois. Les grands se rappelaient les paroles du roi : « Moi aussi j'ai mon *malum domesticum* qui me chagrine et m'empêche d'être fier de tant de succès. » Une question encore plus grave était l'éducation de la jeune reine. Tant que Gustave-Adolphe vécut, Marie-Éléonore avait témoigné peu d'affection à sa fille. Le roi avait confié la princesse à sa sœur Catherine, non sans exciter les murmures de son épouse, qui n'aimait pas sa belle-sœur. Mais ces rapports changèrent à la mort de Gustave-Adolphe; elle reporta alors toute son affection sur l'enfant dont les traits rappelaient ceux de son père. La petite princesse s'ennuyait d'être enfermée dans la chambre noire de sa mère, qui était toujours en larmes. Trois ans se passèrent ainsi; mais lorsque Axel Oxenstjerna revint en Suède, en 1636, Christine fut enlevée des bras de sa mère et remise à la princesse Catherine. A ces contestations, il faut ajouter son défaut d'économie et ses dépenses, où elle ne gardait aucune mesure. Son mécontentement allait croissant, et elle parlait toujours de partir pour l'Allemagne afin d'y voir ses parens. Le sénat l'en dissuada; mais elle entama des négociations secrètes avec le roi de Danemark, Christian IV, dans le but d'obtenir son aide pour sortir du royaume. L'exécution de ce projet fut fixée au mois de juin 1640. A la faveur d'un déguisement, elle quitta le château de Gripsholm, s'embarqua à Trosa sur un yacht qui fit voile pour l'île de Gottland, d'où deux vaisseaux de guerre danois qui l'attendaient la transportèrent dans l'île de Falster. Oxenstjerna se fâcha : elle perdit son apanage, et son nom fut proscrit des prières publiques. Elle ne fut pas contente de son séjour en Danemark, et le roi Christian ne fut pas fâché de la résolution qu'elle prit, en 1643, de se rendre dans le Brandenbourg. La Suède lui constitua à la fin une rente annuelle de 30,000 thalers. L'électeur de Saxe lui assigna la Prusse pour séjour; elle y vécut plusieurs années dans un grand isolement et dans la tristesse, parce qu'il ne lui fut pas permis de gérer ses revenus. Il lui vint à l'idée de retourner en Suède; elle ouvrit des négociations avec sa fille, et elle rentra dans ce pays à la majorité de Christine. Elle y vécut plusieurs années; mais Christine la traita avec froideur. La mère n'était pas contente de la conduite de sa fille; elle eut le chagrin de la voir descendre du trône de son père. La nouvelle qu'elle s'était faite catholique fut un coup au-dessus des forces de la reine douairière : elle mourut peu de temps après. (Voyez Fryxell, t. 6.)

CHAPITRE XVIII.

MINORITÉ DE CHRISTINE. — TUTELLE.

La mort du roi ne fut pas plutôt connue en Suède, que le sénat convoqua les états en diète générale à Stockholm, pour le 6 février 1633, et envoya immédiatement le comte Pierre Brahe en Allemagne pour offrir ses respects à la reine douairière et prendre les conseils du chancelier du royaume « relativement à toutes les affaires, et notamment sur la manière de faire la guerre d'Allemagne[1]. » Dans ses lettres au chancelier, le sénat dit qu'il a appris que le

[1] Journal (*tänkebok*) du comte Pierre Brahe.

feu roi n'avait laissé aucune constitution achevée, ce qui eût été très-désirable; il lui demande communication de celle que le chancelier annonce avoir préparée, afin d'avoir au moins une règle de conduite [1].

La première lettre du chancelier au sénat, après la mort de Gustave-Adolphe, est datée de Francfort-sur-le-Mein, le 14 novembre 1632 : « Je sais que la nouvelle du fatal événement vous est parvenue avant que ma lettre ait pu vous en instruire; je laisse à d'autres ou à un temps plus convenable de vous en faire une relation complète, que je n'ai pu recueillir moi-même. Mais ici, en Allemagne, je plains ma patrie, la reine et le peuple, et je regrette les jours qu'il me faut passer après celui dont je déplore la perte. Il n'y a pas au monde un tel roi; les siècles passés n'en offrent pas un semblable, et bien des années s'écouleront avant qu'il en naisse un pareil. La tristesse de mon cœur, le souvenir et le regret de celui que nous venons de perdre m'oppressent tellement que je ne sais ce que j'écris. On peut se plaindre des infortunes qu'on subit, mais il n'est pas possible de les changer. Ce que Dieu nous envoie, nous devons le supporter, demander son assistance et tâcher d'éviter de nouveaux malheurs par des conseils opportuns et beaucoup de courage et de résolution [2]. » Le 5 décembre suivant, le chancelier écrivit que le roi avait l'intention, absent ou présent, vivant ou mort, de faire gouverner le royaume par cinq grands *colléges* (*collegia*). Il pensait que ces colléges seraient en harmonie avec un roi sage et qu'ils empêcheraient l'État de succomber dans les temps d'orage, si le trône était occupé par un prince dépourvu de prudence. Le roi voulait confier le gouvernement aux présidens (*capita*) de ces colléges pendant la minorité : avant de mourir, il avait donné ordre à son chancelier de faire une constitution. Celui-ci avait eu peu de temps; il regardait aussi cette commission comme très-délicate, vu le grand nombre d'intérêts que cette constitution devait régler. Néanmoins il l'avait achevée pendant son séjour en Prusse; il l'avait soumise au jugement du roi, qui l'avait trouvée bonne; on en avait fait une copie où devait être apposée la signature du roi, mais les grandes occupations de la guerre l'avaient toujours fait ajourner [1].

[1] Lettre au chancelier en date du 7 janvier 1633. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] Extrait de la lettre du chancelier du royaume à tous les sénateurs, p. 95. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

Postérieurement, le roi et son chancelier avaient eu deux conférences sur l'avenir de la Suède, la première fois à Francfort-sur-le-Mein. Oxenstjerna en parle ainsi dans une lettre au sénat, datée de Berlin [2], le 4 février 1633 : « Sa majesté, étant à Francfort, proposa aux envoyés de l'électeur de Brandenbourg un mariage entre sa fille et le fils de celui-ci, en m'ordonnant de m'entendre avec eux, ce que j'ai fait suivant les instructions réitérées que sa majesté me fit parvenir pendant son expédition en Bavière. Sa majesté ne voulait pas céder la Poméranie, mais elle trouva en même temps que cette province ne pouvait pas être gardée sans blesser les intérêts et exciter le mécontentement du Brandenbourg : on devait donc concilier ces intérêts par une alliance, et la Suède et le Brandenbourg, ainsi unis, auraient formé un empire qui n'aurait eu rien à redouter d'aucun côté.

Le roi consentait à donner sa fille à l'électeur aux conditions suivantes : « 1° Si sa majesté avait de son épouse un fils, ce fils hériterait de la couronne de Suède, de la Livonie, et de tout ce que sa majesté aurait conquis ou pourrait conquérir en Allemagne, et l'on formerait une étroite alliance entre les deux États. Si le roi mourait sans enfans mâles, le jeune électeur avec la reine aurait la couronne de Suède. L'alliance serait conclue à condition que le roi de Suède serait aussi électeur de Brandenbourg *et vice versa*. En l'absence du roi de Suède, chacun des deux États devait être gouverné suivant sa constitution particulière, de sorte que, sans être lésés ni l'un ni l'autre, ils seraient réunis par des liens forts et indissolubles. 2° Afin que l'électeur professât la religion luthérienne et s'accoutumât aux mœurs et à la langue du royaume, il serait élevé en Suède. » On discuta de part et d'autre; mais les travaux importans de la guerre empêchèrent de rien décider; seulement les envoyés du Brandenbourg communiquèrent le projet à l'électeur, qui se montra depuis plus intéressé à nos succès. La seconde conférence eut lieu au camp de Nuremberg, suivant les rapports que le chance-

[1] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[2] Cölln sur Sprée. (Manuscrits de Palmsköld.)

lier adressait au sénat, qui l'avait prié de lui communiquer toutes les conversations qu'il aurait avec le roi, « afin que, si la mort frappait le chancelier, les projets du roi ne restassent pas inconnus aux sénateurs [1]. » Cependant nous ne connaissons rien d'intéressant à ce sujet, sinon que le secrétaire Grubbe, de retour de l'Allemagne, questionné par le sénat, répondit que le chancelier avait quelque chose par écrit de ce qui avait été arrêté entre lui et le roi au camp de Nuremberg. Tout cela a probablement rapport à l'exclusion de la reine douairière du gouvernement. Il existe encore deux lettres relatives à cet objet, écrites par le roi à son chancelier pendant son séjour dans cette ville [2]. Christine, qui dit de sa mère : « qu'elle possédait toutes les vertus et tous les vices de son sexe, » a sans doute en vue ces lettres, lorsqu'elle dit, en parlant des dernières communications de son père à Oxenstjerna : « Il rappelait au chancelier les ordres qu'il lui avait donnés pour le cas où la mort le frapperait; il le priait de me donner une éducation conforme au rang que j'étais destinée à occuper. Il lui ordonna de servir la reine, de l'honorer et de la consoler, mais de ne jamais permettre à cette princesse de se mêler des affaires publiques ni de mon éducation [3]. »

L'esquisse de la constitution de 1634, écrite de la propre main d'Axel Oxenstjerna, se trouve sous le titre : *Ordonnance relative à l'État et au gouvernement du royaume* [4], à la bibliothèque d'Upsala. Ce projet, si explicite dans certains points, et dans d'autres ne différant pas essentiellement de celui que les états avaient accepté, est sans date et proposé au nom de Gustave-Adolphe; son contenu paraît indiquer qu'il a été composé quelques années avant la mort du roi, probablement pendant ses campagnes en Prusse. Nous sommes persuadés, comme la fille de Gustave-Adolphe [5], qu'il avait approuvé le projet du chancelier, quoiqu'il ne le regardât que comme une esquisse. Il est fort douteux qu'il ait plus formellement exprimé son opinion dans ce cas que dans d'autres, qui ont marqué sa vaste carrière. Quant au dessein qu'il avait de régler et de formuler la constitution du pays, il ressort de ses propres paroles au moment où il allait s'embarquer pour l'Allemagne : « Une monarchie ne repose pas sur les personnes, mais sur les lois; » il se révèle également par l'esprit entier de son gouvernement, qui fait époque. La solution ne pouvait être remise en de meilleures mains que les siennes pour réconcilier la noblesse avec l'hérédité de la couronne. Il opposa à la noblesse les employés dont le pouvoir émanait du sien. Si l'influence de ces employés remplaça pour ainsi dire celle de la noblesse, cela tenait à la circonstance de l'établissement d'une *régence* qui y contribua par ses grandes qualités plus encore que par ses fautes.

Le sénat gouverna au nom de la jeune reine jusqu'à l'assemblée des états : « Les sénateurs, est-il dit dans leurs lettres au chancelier, ont commencé et continueront à gouverner jusqu'à ce que les états se soient prononcés sur la forme de gouvernement à adopter. Cependant on veille à la garde des frontières; la flotte est armée; les hauts fonctionnaires sont invités à la fidélité. Quant aux impôts, il est à craindre que les plaintes qu'ils ont provoquées, même du vivant du feu roi, ne se renouvellent surtout par rapport au droit de mouture et à ceux imposés sur le sel et le blé sans le consentement des états; mais comme il résulterait de grands inconvéniens de leur subite abolition, le sénat se montre disposé à les maintenir au moins jusqu'aux funérailles du roi. Il était possible cependant qu'une réduction immédiate fût nécessaire pour éviter un soulèvement [1]. L'étranger avait intrigué activement; on a découvert que les fils de Sigismond avaient offert aux paysans, surtout dans le Småland et en Finlande, d'accepter la confession d'Augsbourg et de se rendre en Suède; que le feu roi

[1] Lettres du sénat au chancelier, 7 janvier 1633. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Lettres du 21 juillet et du 1er août 1632. (Arckenholtz, *Mémoires de Christine*, t. 3, p. 34.)

[3] La *Vie de la reine Christine* par elle-même, l. c., t. 3, p. 35.

[4] *Förordning om riksens stat och regering.*

[5] Il ordonna tout selon les instructions du feu roi, y ajoutant du sien ce qu'il jugea à propos sur les réglemens de plusieurs autres affaires fort importantes du gouvernement et des finances durant la minorité. (L. c., p. 36.)

[1] Au chancelier, le 14 janvier 1633. (Voyez les *Archives du royaume.*) A la diète de 1633 on abolit l'augmentation faite à l'impôt de la *petite douane* et à la subvention des moulins. Cette augmentation avait eu lieu par suite de la dépréciation des pièces de cuivre.

avait le désir de les avoir pour héritiers, puisqu'il n'en laissait point du sexe masculin [1]. On rapporte qu'un paysan a dit : « Quelle est cette Christine? nous ne la connaissons pas et nous ne l'avons jamais vue. » Lorsque la reine, alors âgée de six ans, fut présentée aux états et que ceux-ci l'eurent bien considérée, le même paysan s'écria : « C'est elle; c'est bien le nez, le front et les yeux de notre Gustave-Adolphe; elle doit être notre reine [2]! »

Dans la résolution de 1633, les états disent que Dieu ayant trouvé bon de les séparer de *leur tête, du roi et du père de la patrie*, sans laisser à celui-ci de descendans mâles qui pussent hériter de son trône, ils se sont rappelé ce qui avait été convenu, en 1604, à Norköping, lorsque l'hérédité de la couronne fut reconnue de nouveau, et surtout ce qui avait été résolu à Stockholm le 4 décembre 1627 : que dans le cas où Gustave-Adolphe ne laisserait pas de prince, ils regarderaient sa fille comme leur reine. Par ces raisons les états proclamaient reine de Suède la princesse Christine, fille de Gustave-Adolphe-le-Grand. Ils avaient espéré que le feu roi aurait pourvu au gouvernement pendant la minorité; mais comme cela n'avait pas eu lieu et qu'ils avaient appris que le roi avait communiqué au sénat une constitution, ils arrêtaient, jusqu'à ce qu'elle fût acceptée, que les cinq grands fonctionnaires de l'État, le drots, le marsk, l'amiral, le chancelier et le trésorier seraient les tuteurs de la reine et suivraient cette forme de gouvernement, dont nous venons de faire mention, pour le salut de la patrie. Deux des grandes dignités devinrent vacantes à cette époque. Le drots, comte Magnus Brahe, mourut le 13 mars 1633 du chagrin, dit-on, que lui causa la mort de son roi. Celui-ci n'avait nommé personne à l'emploi de trésorier du royaume. Sur la fin, il l'avait confié à son beau-frère, le comte palatin Jean-Casimir, qui y avait déployé une grande habileté. A la prière du sénat, il en remplit les fonctions jusqu'à la réunion des états. La jeune reine fut élevée sous les yeux de son épouse; mais il ne reçut aucune place dans la tutelle. On y a vu la violation de la volonté de Gustave-Adolphe [3], sans motif suffisant, ce nous semble. Le comte palatin n'était pas Suédois; il était réformé. Sa maison manifestait déjà des prétentions pour le cas où le trône deviendrait vacant [1]. C'étaient des circonstances bien graves pour le temps : « Sa majesté la reine douairière, le comte et la comtesse palatine étaient en opposition ouverte avec les sénateurs au sujet de la forme du gouvernement et d'autres prétentions, dit le comte Pierre Brahe [2]; mais le sénat poursuivait sa route sans se laisser arrêter par les obstacles. »

Le 17 janvier 1634, le conseil de tutelle fut complété. Les emplois de drots et de trésorier avaient été remplis par le choix des sénateurs. Deux Oxenstjerna furent appelés à ces dignités. Gabriel Gustafsson (frère du chancelier du royaume) fut nommé drots, et Gabriel Bengtsson Oxenstjerna trésorier de l'État. Tous deux avaient été proposés par le chancelier [3]. Le 5 avril 1633, les tuteurs avaient déjà prêté serment; il fut donné par le comte Pierre Brahe comme faisant les fonctions de drots, et par Clas Fleming pour le trésorier, et en l'absence du chancelier par Pierre Baner. Les tuteurs s'engagèrent en cette qualité à observer les lois du pays, et notamment à protéger les *cinq grands colléges* (collegia), *la cour supérieure*, *la chambre de la guerre*, *l'amirauté*, *la chancellerie* et *la chambre des comptes*, surtout comme ils avaient été établis par le feu roi [4].

Pour la rédaction définitive de la constitu-

[1] Puffendorf.

[2] *Mémoires de Christine*, t. 1, p. 23.

[3] Le comte palatin rappelait un testament qu'il croyait avoir été fait en Prusse et où il devait être question de lui. (Voyez Adlersparre, *Historiska samlingar*, t. 3, p. 354.

[1] Fleming, arrivant de chez le comte palatin dans le sénat, raconta que l'ayant trouvé de mauvaise humeur et lui en ayant demandé la cause, le comte lui avait répondu qu'il ne pouvait laisser ses enfans dans l'incertitude où ils étaient. Fleming fit observer à son altesse qu'elle avait obtenu ce qu'elle avait demandé, la confirmation de ses possessions en Suède. Mais il paraissait que le comte palatin s'était attendu à ce que le sénat l'aurait recommandé aux états. (Voyez Adlersparre, t. 3, p. 347.) Le sénat porta les soupçons si loin, qu'il ne voulut pas permettre au comte palatin de rendre compte aux états de son administration. Le sénat n'avait sans doute pas beaucoup de penchant pour la maison du comte palatin, à en juger par les lettres et les actes de cette époque.

[2] Voyez le journal du comte.

[3] Par lettre en date du 2 octobre 1633, le sénat avait demandé son opinion et envoyé, en avril, Gabriel Gustafsson Oxenstjerna et Mathias Soop, pour en délibérer avec lui, ainsi que sur plusieurs articles de la constitution.

[4] Le serment des tuteurs, 5 avril 1633. (Voyez les *Archives du royaume*.)

tion, le sénat avait envoyé en Allemagne deux de ses membres chargés de s'entendre avec le chancelier du royaume. Ce fut à la suite de cette délibération que furent introduits les changemens dans la constitution qui fut publiée. L'un d'eux est plus important dans son esprit que dans sa forme. L'ébauche de la constitution du chancelier commence ainsi : « La Suède est un royaume héréditaire, non un royaume électif. » Le sénat demanda si cette rédaction ne présentait pas d'équivoque, et s'il était admis que l'hérédité dût s'étendre au *mari futur* et aux enfans de la reine. Il paraît que l'ancien penchant pour la forme élective n'était pas détruit : ces expressions furent supprimées ; on évita d'énoncer le principe général, on se contenta de rapporter les actes d'hérédité de 1544 et de 1604, en même temps que le décret de 1627, où avait été reconnu le droit de Christine à la couronne. Elle prit le titre de *reine élue* du royaume. On avait sans doute en vue, par cette conduite, d'anéantir plus sûrement les prétentions de la branche des Wasa, qui s'était réfugiée en Pologne. Le retour de ces prétentions, après la mort de Gustave-Adolphe [1], occasionna l'envoi d'une lettre remarquable du sénat suédois à l'électeur de Brandenbourg, qui avait offert sa médiation dans les négociations de paix avec la Pologne : « Votre altesse sait que la Suède (tels sont les termes qu'on prête à Christine) a eu depuis les temps les plus reculés un pouvoir électif; mais les mérites de mon aïeul l'ont rendu héréditaire dans sa famille, non d'une manière absolue, mais à certaines conditions réglées entre le roi et les états. En observant ces conditions, le roi oblige ses sujets à l'obéissance ; en les violant ou en les négligeant, il rompt les liens qui les attachent à lui. S'il y a désaccord, Dieu seul en est juge; on n'en reconnaît pas d'autre avec les états généraux [2]. La constitution, revue et améliorée par le chancelier du royaume, fut acceptée par les états le 29 juillet 1634 [1]. C'est un réglement pour l'administration de toutes les affaires publiques, s'étendant sur l'exercice du pouvoir royal et sur les droits des états, mais les présumant seulement sans les indiquer. Il y est dit, au sujet du gouvernement établi : « Sans préjudice de son droit (celui du roi) [2], » et au sujet des états : « Leurs assemblées, réunions et résolutions doivent être considérées comme des diètes légales contre lesquelles aucun sujet du royaume ne peut faire opposition [3]. » Cependant il y en avait déjà qui regardaient la constitution qu'on venait d'introduire en Suède comme une innovation dangereuse pour le pouvoir royal [4]. Les affaires se traitèrent au nom du roi, et en son absence par le sénat et les cinq hauts fonctionnaires, le drots, le marsk, l'amiral, le chancelier et le trésorier, à la tête de cinq départemens, ou, comme ils sont nommés en Suède, de *collegia*, la cour supérieure, la chambre de la guerre, l'amirauté, la chancellerie et la chambre des comptes ou des finances. Il y a quatre cours supérieures : la principale à Stockholm, ayant le drots du royaume comme président et quatre sénateurs pour assesseurs, six de la noblesse et six autres hommes habiles et

[1] Uladislaus fit publier et imprimer un manifeste en suédois ; il est daté de Thorn, le 30 juin 1635, « la quatrième année de notre règne en Suède, et la troisième en Pologne. » Il s'intitule roi de Suède légitime et héréditaire. La mort de Gustave-Adolphe avait été une punition du ciel. Il déplore les contributions écrasantes sous lesquelles la Suède est courbée ; il promet la paix avec la Pologne et l'empire, et la protection pour la religion protestante. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Novit dilectio vestra regnum Sueciæ ab antiquo electivum fuisse, datum vero id meritis proavi nostri, ut suæ familiæ hæreditarium transcriberetur; non absolute, sed certis pactis inter regem et ordines, quibus a rege servatis, subditi obsequio tenentur, solvuntur violatis et neglectis ; et cum de ea re controversia inciderit, Deum solum judicem, nec, præter comitia regni, nullius alterius forum esse. Electori Brandenburgensi d. 28, martii 1635. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Dans une lettre du 10 mai 1634, le sénat pria le chancelier du royaume de renvoyer la constitution corrigée par lui. Le 5 juillet elle fut communiquée à un comité des états, puis à tous, avec quelques modifications. Le secrétaire Grubbe fut envoyé en Allemagne pour les faire connaître au chancelier, ainsi que les observations faites par chaque état. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[2] § 6. De la constitution de 1634, chez Stjerman, t. 2, p. 887.

[3] § 45. La composition de la diète est la même.

[4] Collegiis 5 eorumque capitibus summa non tantum rerum agendarum cura, verum et potestas conceditur. Unde verentur quidem fieri posse, ut, prout ingenia illorum, qui officiis summis præsunt, ad virtutem aut ambitionem prona fuerint, ita quoque rempublicam cum illis florere aut periclitari posse, atque ita rex ipse, quem curis vacuum sub hoc prætexta cupiunt, potentia quoque solutus, Venetorum instar ducis, ociosus agat. (Voyez *Mém. de Christine*, t. 3, p. 137.)

intelligens; les autres cours supérieures étaient à Iönköping, à Åbo et à Dorpt, composées chacune d'un sénateur pour président et de douze membres. On y trouve aussi la formation d'un tribunal du royaume (*riksrätt*), en conservant l'ancien principe que la diète était la cour suprême du royaume : « Si quelque haut fonctionnaire, dans une cause capitale comme dans le crime de lèse-majesté, est accusé et ne peut être jugé que par les états réunis, ces cours supérieures du royaume, le sénat et les préfets qui sont présens, ainsi que les bourgmestres de Stockholm, d'Upsala et de Gothenbourg, de Norköping, d'Åbo et de Wiborg, doivent remplacer les états et juger l'affaire. » Le second département (collége), celui de la guerre, est présidé par le marsk avec l'aide de deux assesseurs, de deux sénateurs qui ont été ou sont en activité de service, et de quatre officiers; ainsi que du feld-maréchal, du chef d'artillerie *rikstygmästaren* et du wachtmäster général [1]. Le troisième est l'amirauté, présidé par l'amiral du royaume, et qui a pour assesseurs deux sénateurs (préférablement ceux qui ont servi sur la flotte); quatre vice-amiraux ou capitaines de vaisseaux les plus habiles et les plus expérimentés, et parmi eux l'amiral de Holm [2]. Aucun de ces colléges ne peut disposer des revenus publics, qui sont du ressort de la chambre des comptes, où sont réglées les dépenses et les recettes. Le quatrième collége est celui de la chancellerie, sous la présidence du chancelier du royaume, avec quatre assesseurs et sénateurs, un chancelier de la cour [3] et deux secrétaires d'État qu'on doit choisir de préférence parmi les nobles. Le cinquième et dernier collége était celui de la trésorerie : c'était la chambre des revenus; elle se compose de deux assesseurs du sénat, de trois nobles et des deux plus anciens camériers [4]. Ces cinq colléges (on ne cite les instructions que de celui de la cour supérieure de Stockholm) doivent toujours siéger dans la capitale, à moins que le roi, pour cause de peste ou d'autres malheurs, ne change de résidence [1]. L'administration est divisée en préfectures au nombre de vingt-trois, outre la ville de Stockholm, qui sera administrée par un gouverneur général (*öfverståthållaren*) [2]. Dans les provinces frontières on peut nommer des gouverneurs généraux; ils doivent toujours être pris, ainsi que le gouverneur général de Stockholm, parmi les sénateurs. Il y aura quatorze sénéchaussées (*lagsagor*) [3] qui formeront la *seconde instance* dans les causes civiles et jugeront toutes les affaires qui leur viendront par appel du *ting* de district. La cour de ville (*rådhusrätten*) sera toujours présidée par un prévôt nommé par le roi, et ces cours seront indépendantes du préfet et des commandans de châteaux forts. Personne ne peut être préfet dans la circonscription où il est sénéchal. Il n'est permis à aucun préfet d'être commandant d'une forteresse ou des châteaux de la couronne, à moins que le roi n'en investisse spécialement les préfets des frontières. Un préfet, un commandant ne peuvent exercer leurs fonctions au delà de trois ans, à moins que le roi n'en ordonne autrement; après l'expiration de ce délai, ils doivent se présenter le 1er juin dans la capitale pour rendre compte de leur administration devant les cinq colléges du royaume. S'il s'en trouve qui aient manqué à leur devoir, ils seront traduits devant la cour supérieure; l'accusation sera soutenue par le procureur royal et il leur sera appliqué la peine jugée convenable par les tribunaux. Il y aura vingt-huit colonels et autant de régimens, tant à cheval qu'à pied, dont l'effectif sera proportionné à l'étendue de la province où ils seront stationnés; huit seront à cheval (y compris l'équipement des cavaliers) et vingt à pied [4]. Aucun préfet ne pourra commander la force

[1] Ce grade répond à celui d'aide de camp général.

[2] Holm, petite île. L'amiral était commandant de Skeppsholmen, à Stockholm.

[3] La dignité de chancelier de la cour ne se trouve pas dans le premier plan du chancelier.

[4] Le réglement de ces colléges n'était pas encore fait.

[1] Dans le plan de constitution fait par le chancelier, tout haut fonctionnaire est obligé d'avoir une maison à Stockholm.

[2] Nommé *burggraf* dans le projet pour l'exécution de la justice; il doit être assisté d'un capitaine de la ville et de soldats, dont douze l'accompagneront partout, habillés de *bleu et de jaune* (§ 24). C'est la première fois qu'on voit la couleur suédoise dans les uniformes.

[3] Treize dans le projet.

[4] Le projet ne parle que de régimens, huit à cheval et neuf à pied. Cette grande différence sur ce point prouve que l'idée du chancelier est bien antérieure à l'époque où fut présentée la constitution et avant que l'armée eût reçu du développement par les deux dernières campagnes de Gustave-Adolphe.

armée, à moins que ce ne soit pour le maintien des lois et de la paix générale du pays, encore devra-t-il être pourvu d'une autorisation royale. Aucun officier ne touchera aux deniers publics, sous peine de mort : les principaux fonctionnaires au service du roi et de l'État en seront chargés; chacun d'eux sera obligé de rendre compte au roi ou au collége dont il dépend de ce qu'il aura fait pour justifier la confiance qu'on aura mise en lui : les sénéchaux, les juges de districts et généralement tous les juges, devant la cour supérieure; le chef d'artillerie, les colonels, les commandans, devant la chambre de guerre; tous ceux qui commandent des vaisseaux de l'État et appartiennent à l'armée de mer, devant l'amirauté; les envoyés et les agens, devant la chancellerie; et tous ceux qui sont en rapport avec la recette de l'État, devant la chambre des rentes. Le grand maréchal de la cour, l'écuyer, le chef des haras, le grand-veneur et le directeur en chef des forêts de la couronne, tous les maréchaux, préfets et colonels devront se présenter à Stockholm le jour des Rois pour rendre compte de leur gestion. Celui qui peut justifier d'un empêchement légal doit envoyer à sa place son commis, ou tout autre, chargé de ses pouvoirs. Les sénéchaux, les préfets, les colonels de la Finlande, de l'Ingrie, de la Livonie et de la Prusse sont exemptés de ce voyage; mais ils doivent envoyer tous les ans, le 1er septembre, leurs fondés de pouvoirs à Stockholm [1]. Les cinq colléges du royaume sont chargés d'examiner chaque année, depuis le jour des Rois jusqu'à la Chandeleur, les actes de ces fonctionnaires. Depuis la Chandeleur jusqu'au carême, ces colléges feront leur rapport au roi, s'il est présent ou s'il veut s'en occuper, et en son absence aux cinq hauts fonctionnaires de l'État : chacun d'eux, dans ce qui le concerne, s'élèvera pour faire son rapport à ses collègues; pendant ce temps, sa place sera remplie par le grand-gouverneur de la capitale. S'il y a trop de causes importantes pour que l'examen s'en puisse faire rapidement, on fera choix des assesseurs discrets et bien instruits des colléges pour former un comité et tout expédier, afin que les affaires d'une année ne soient pas ajournées à l'année suivante. S'il se trouvait un criminel dans les cinq colléges, il serait déféré au jugement des cinq hauts fonctionnaires : ceux-ci peuvent réprimander le coupable ou lui infliger une peine infamante. L'affaire doit être soumise à la sanction du roi, s'il est présent; mais si tout un collége est coupable, le roi a la faculté de lui adresser lui-même une réprimande ou de le faire juger par le sénat. Toutes ces instructions, ces assemblées et ces procès doivent avoir lieu dans une salle du château de Stockholm; l'un des secrétaires d'État fera les fonctions d'accusateur public, l'autre rédigera tout ce qui aura été discuté. Lorsque les hauts fonctionnaires du royaume seront réunis, on constatera l'état du pays; on délibérera et on décidera sur les affaires qui n'exigeront pas la présence des états. Mais si l'on a besoin de l'avis de la diète et qu'on ne veuille cependant pas la convoquer, on appellera deux nobles de chaque province, les évêques, les surintendans de Suède et de Finlande, et un député de chacune des villes de Stockholm, d'Upsala, de Gothenbourg, de Norköping, d'Åbo et de Wiborg. Pendant la maladie, l'absence ou la minorité du roi, on ne pourra promulguer aucune loi, accorder aucun privilége ou titre de noblesse, aliéner les domaines ou les droits de la couronne : tout cela doit être ajourné, ainsi que les nominations, jusqu'à la sanction du roi. Cependant les résolutions prises par une diète pendant cet intervalle ne pourront être changées que par une autre.

Les faits encore plus que les principes rendirent dans l'avenir odieuse au peuple suédois la constitution de 1634. Elle ne fut pas exécutée dans toutes ses parties. Pour le temps où elle fut enfantée, c'était un chef-d'œuvre de la sagesse de l'homme d'état [1], dont notre siècle a peut-être encore quelque chose à apprendre.

On doit d'autant plus admirer Axel Oxenstjerna, qu'il avait plus d'obstacles à vaincre : on n'a pas d'exemple plus glorieux de ce que

[1] Les présidens des cours supérieures de la Gothie, de la Finlande et de la Livonie devaient se présenter à Stockholm chaque année, le 1er juin, ou au plus tard à la Saint-Jean.

[1] Au nombre des principes qui dictèrent cette constitution, on remarque celui que le chancelier exprima au sénat le 15 juillet 1636, « qu'il croyait très-convenable d'établir des *censeurs*, comme à Rome. » (Voyez Adlersparre, *Historiska samlingar*, t. 4, p. 98.) Les rapports furent d'abord présentés exactement. On peut voir, par une lettre d'Axel Oxenstjerna qu'on examinait scrupuleusement la conduite des cinq colléges.

peuvent accomplir un grand esprit et une activité bien réglée; et cet homme était lent, et il avait besoin de dormir la nuit entière[1]. Tandis qu'il portait à lui seul tout le fardeau de la guerre d'Allemagne, son regard embrassait tout le cercle de l'administration intérieure de la Suède. Dans ses conseils[2], on apprend à connaître le grand homme d'État, le patriote sincère et le citoyen plus libéral qu'on ne croit. Nous voulons surtout fixer l'attention sur le mémoire qu'il chargea les sénateurs envoyés de Stockholm en Allemagne de remettre au sénat pour l'éclairer sur l'état des choses; il est daté de Francfort-sur-le-Mein, le 8 octobre 1633[3]; il renferme les traits principaux d'un système complet de défense pour la Suède et fournit de grands enseignemens sur plusieurs sujets : « Lorsque je considère les véritables causes de la violation de nos priviléges, si souvent consommée par nos rois au détriment de nos serviteurs et des paysans, violation qui est même arrivée à la confiscation de nos biens, je ne vois pas que l'avarice des rois leur ait tracé cette conduite, mais bien l'extrême pauvreté de l'État et l'absence d'autres moyens pour le défendre et soutenir son honneur en face des nations étrangères. Ainsi il me semble que tous les soins du sénat et du clergé doivent tendre à procurer des ressources à l'État, afin qu'il puisse faire face aux affaires et empêcher le retour de semblables malheurs. Je crains bien que, si nous oublions d'apporter remède à cet état de choses, notre réputation étendue, acquise par les grandes actions et le sang du feu roi et la bravoure de notre nation, ne disparaisse bientôt avec les fruits de si pénibles travaux, que les provinces conquises ne soient aliénées, que nos biens et nos priviléges ne nous soient enlevés, et que la nation, ce qu'à Dieu ne plaise! ne tombe sous le joug étranger. Je sais bien qu'on me rend généralement justice; mais lorsqu'on en vient à indiquer un remède et qu'on sent le besoin réel ou présumé de tirer des conséquences des faits, on ne peut s'empêcher de craindre que le peuple ne conçoive des soupçons, en oubliant, pour un petit inconvénient ou une conséquence imaginaire, le salut de la patrie et par suite le sien propre et la conservation des priviléges dont on jouit. Et ce qu'il y a surtout de fâcheux, c'est que ceux qui rejettent tous les conseils salutaires, opposant des difficultés et des objections, paraissent seuls sages. Cependant si les affaires restent telles qu'elles sont et qu'on demande à ces gens comment elles doivent être traitées, ils en savent moins que nous et les autres. » Puis : « Il faut que les membres de la noblesse se persuadent bien que ce sont les rois qui ont doté nos ancêtres, nos pères et nous-mêmes de biens et de terres, non-seulement dans les provinces conquises, mais dans le royaume; que ces propriétés, vendues, échangées ou divisées par des héritiers, ne peuvent être reprises par la couronne sans une grande confusion et sans une grande perturbation dans les fortunes. Mais ces dotations ont diminué les revenus de l'État : ce déficit doit être couvert par d'autres moyens. Mais il faut aussi penser comment la patrie peut être fortifiée contre les attaques et la jalousie de ses ennemis, qui sont plus nombreux et plus puissans que jamais. Ces motifs m'ont porté à conseiller à la noblesse de céder à la couronne son droit de douane ou du moins de le suspendre pour quelque temps,

[1] Le jugement de la reine Christine sur le chancelier mérite d'être cité; il coule d'une plume qui n'est pas partiale pour lui : « Ce grand homme avait beaucoup d'acquis, ayant bien étudié dans sa jeunesse. Il lisait encore au milieu de ses grandes occupations. Il avait une grande capacité et connaissance des affaires et des intérêts du monde; il connaissait le fort et le faible de tous les États de notre Europe. Il avait une sagesse, une prudence consommées, une capacité vaste, un cœur grand. Il était infatigable; il avait une assiduité et une application incomparable aux affaires : il en faisait son plaisir et son unique occupation, et quand il prenait les relâches, ses propres divertissemens étaient des affaires. Il était sobre autant qu'on peut l'être dans un pays et un siècle où cette vertu était inconnue. Il était dormeur, et disait que nulle affaire ne l'avait jamais empêché de dormir, sinon deux fois dans sa vie, la première était la mort du feu roi, l'autre la perte de la bataille de Nordlingen. Il m'a dit souvent que quand il allait se coucher, il se dépouillait avec ses habits de tous ses soins, et les laissait reposer jusqu'au lendemain. Au reste il était ambitieux, mais fidèle, incorruptible, un peu trop lent et phlegmatique. » (*Mém. de Christine*, t. 3, p. 46.) Il avait fait une prière qu'il répétait tous les jours.

[2] Les lettres du chancelier du royaume arrivaient si précipitamment qu'on ne pouvait y répondre. En général, le conseil de tutelle menait lestement les affaires. Le 12 octobre, les tuteurs demandèrent pardon de n'avoir pu répondre, parce qu'ils avaient été obligés d'assister à l'enterrement de deux personnes qui avaient bien mérité de l'État. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] Le canevas, écrit de sa propre main, se trouve dans les collections de Cronstedt, à la bibliothèque d'Upsala.

et à aider ainsi la couronne pour tous les avantages qu'elle nous a accordés [1], puisqu'il faut se concerter sur une contribution que doit payer la noblesse, que réclament les besoins de l'État et qui est imposée partout [2]. » Le chancelier se plaint de la pauvreté et du peu d'industrie des villes, ce qui résulte en partie de leur administration intérieure, en partie des charges qui pèsent sur elles, telles surtout que l'obligation de transporter les voyageurs, de loger les soldats [3], etc., charges qui produisent une telle servitude que pas un brave homme ne veut être bourgeois, et que c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'état de marasme des villes, devenues presque désertes. Au sujet du réglement de commerce établi par Gustave-Adolphe, le chancelier dit que « quoiqu'il fût fondé sur des motifs bons à l'époque où il fut mis en vigueur, il est évident que le commerce a baissé, car il aime la liberté. La prospérité des villes n'est pas attachée à une ou deux personnes qui ont de la fortune et règlent le prix des choses : elle dépend de l'abondance de la population et de la concurrence; c'est pour cela que les corporations des *métiers* (*skrå*), ainsi que les lois sévères qui s'y rattachent, doivent être supprimées. Ce qu'il y aurait de plus utile à Stockholm serait d'y établir une foire libre pour les étrangers et les indigènes à une époque fixe de l'année. On voit ce que les villes étrangères, et chez nous Gothenbourg, y ont gagné. Quand même quelques marchands crieraient contre cette liberté, quand même les moyens d'existence des bourgeois en paraîtraient affaiblis, il n'en est pas moins vrai que celui qui jugera sans passion et qui préférera le bien-être général à la richesse de quelques particuliers reconnaîtra que nos productions seront plus recherchées. Le monopole du sel devrait être aboli, parce que les sujets en souffrent beaucoup et qu'il arrête la prospérité des pêcheries. La grande douane de la mer qui est entre les mains des fermiers devrait leur être enlevée et toutes les fermes abolies le plus tôt possible [1]. Au lieu de la monnaie de cuivre que le feu roi avait résolu de laisser tomber d'elle-même, il serait utile d'introduire une bonne monnaie, mais un peu au-dessous de sa valeur [2]. Il n'y aura rien à espérer du commerce du cuivre tant qu'il se fera au nom et pour le compte de la couronne. Ce qu'il y aurait de mieux à faire pour elle, ce serait de chercher son intérêt dans une douane bien calculée et d'abandonner le commerce aux sujets [3]. La Suède tirerait d'immenses avantages de la mise en communication des lacs navigables, entre eux et avec la Baltique, par des canaux et des écluses, de sorte qu'on pût venir du lac Hjelmaren jusqu'à Stockholm [4], du lac Wettern à Norköping, du lac Wenern à Gothenbourg, et du lac Siljan à la montagne de Cuivre (*Kopparberget*). Ces communications favoriseraient l'accroissement de la population des villes et des campagnes, utiliseraient les forêts et les contrées désertes de notre pays et multiplieraient les revenus de la couronne par les progrès du commerce et de

[1] Le sénat, faisant droit aux plaintes de la noblesse, à la diète de 1633, lui concéda le privilége d'exporter sans droit les productions de ses terres. A la diète de 1634, la noblesse renonça à ce privilége, mais seulement pour deux ans.

[2] Gustave-Adolphe avait fait de fréquentes et belles dotations aux familles nobles. Jean Skytte lui fit observer qu'il serait prudent de ne pas trop aliéner les revenus de l'État. Le roi répondit qu'il agissait ainsi pour que ces familles fussent d'autant plus attachées à sa dynastie : « car, disait-il, si un autre monte sur le trône, elle ne tardera pas à révoquer ces dotations et à en enrichir la couronne. »

[3] Le chancelier se plaint de ce que ceux qui arrivent avec cheval et voiture à Stockholm sont obligés de transporter des voyageurs.

[1] Des plaintes contre les fermiers de la couronne furent portées par tous les états roturiers à la diète de 1633. Sur la demande du comte Jacques de La Gardie, on manda au sénat plusieurs membres du clergé, appartenant à la diète, pour être réprimandés : ils avaient dit que de semblables institutions attireraient la vengeance de Dieu.

[2] Gustave-Adolphe avait fait frapper des *creutzer* de cuivre qui furent envoyés à l'agent de Suède, Érik Larsson, résident en Hollande ; mais ces monnaies ne trouvant pas d'écoulement, il voulait les renvoyer.

[3] Dans un mémoire du 30 avril 1630, qu'Oxenstjerna présenta au roi, suivant les ordres qu'il en avait reçus, il traite en homme d'État consommé toutes les questions relatives aux institutions et aux établissemens commerciaux de la Suède. Il regarde toutes les compagnies qui exploitent le commerce intérieur comme très-préjudiciables et comme des monopoles; il conseille en conséquence d'abolir celle du cuivre et de rendre aussi libre que possible le commerce de ce métal. Il fut en effet abandonné à l'industrie particulière en 1634.

[4] On travaillait encore à l'achèvement du canal de Hjelmaren. On accorda une diminution des contributions aux districts d'Åkerbo, de Glanshammar et de Vester-Rékarne, parce qu'ils travaillaient au canal de Hjelmaren.

l'industrie. » Pour encourager la navigation, il conseillait d'accorder des avantages aux cargaisons exportées par des vaisseaux suédois. —Ces grandes pensées, lancées dans un monde agité par les troubles, s'y perdirent, parce que personne ne pouvait apporter une feuille de l'olivier de la paix. Elles furent presque sans fruit pour leur auteur; mais elles sont aussi peu étrangères à sa gloire qu'à l'intérêt de la patrie et de l'humanité.

La guerre réclamait des soins d'autant plus pressans que la disette de 1633 avait surtout frappé les provinces septentrionales du royaume [1], et que les conscriptions, quoique toujours accordées par les états, inspiraient néanmoins une terreur telle, qu'on a des exemples de gens qui se sont mutilés volontairement pour s'y soustraire, et que dans les provinces frontières les jeunes gens s'expatriaient [2] : « Nous sommes dans une situation malheureuse, écrit le chancelier du fond de l'Allemagne; mais si nous cédons aux difficultés, nous sommes perdus. Si au contraire nous résistons avec courage, il y a à espérer que nous sortirons glorieusement de nos embarras [3]. Pour ne pas nous brouiller avec nos voisins, il faut éviter de chicaner sur des affaires de peu d'importance. Cependant nous ne devons montrer ni découragement, ni crainte, ni irrésolution; nous ne devons pas laisser compromettre l'honneur national : en tout il faut que le courage et la raison dominent comme si le pays n'avait rien perdu par la mort du roi, afin de maintenir le principe que les rois sont soumis à la mort comme les autres hommes, mais que les nations sont immortelles [4]. »

Dès le commencement de l'année, le chancelier avait fait sur l'état des affaires en Allemagne un rapport dont nous allons extraire quelques passages : « Après avoir quitté Erfurt pour me rendre à Dresde, j'expédiai le secrétaire Grubbe avec des lettres pour vous, relativement aux affaires qui revenaient à ma mémoire et sur lesquelles je voulais aussi fixer votre attention : je vous faisais connaître ce qui m'avait obligé de me rendre à l'armée et en Saxe. En arrivant à Altenbourg, je trouvai dans les environs de cette ville, où elle avait pris ses quartiers d'hiver, l'armée que le feu roi avait commandée en personne et qui est aujourd'hui sous les ordres du duc Bernhard de Saxe et du major général Kniphausen. Le même jour, celui-ci s'empara du château de Leipzig, qu'il avait rendu à l'électeur. Chemnitz avait été prise quelques jours auparavant; Freyburg et Frauenstein avaient été évacués par l'ennemi, et il ne restait dans tout le Meissen que Zwickau à conquérir. C'est pourquoi je décidai que nos troupes se rassembleraient pour attaquer Zwickau et essayer de l'enlever, et purger ainsi complètement le pays de la présence de l'ennemi. Je suis parti pour Dresde, où je suis arrivé le 15 décembre; j'ai été traité comme ambassadeur de la couronne de Suède et comme si le feu roi eût encore vécu. J'ai fait observer à l'électeur qu'il y avait trois routes à suivre et qu'il fallait qu'il optât pour l'une ou pour l'autre. La première consistait à former un congrès de tous les électeurs et États protestans de l'Allemagne, qui s'allieraient avec la Suède pour continuer la guerre et à en laisser la direction à cette dernière puissance, parce que c'était la Suède qui avait fait cette guerre avec succès, qu'elle possédait déjà presque tous les principaux évêchés de l'empire et plusieurs autres pays, et que son roi avait scellé de son sang son amour pour la liberté politique et religieuse de l'Allemagne. La seconde était de rester en deux camps, tels qu'ils sont formés aujourd'hui, la couronne de Suède et ses alliés, et l'électeur de Saxe pour lui-même; mais en convenant que les mesures seraient prises en commun et que l'un ne pourrait faire la paix sans l'autre. Enfin la troisième consistait en ce que, si les États protestans d'Allemagne se croyaient assez forts pour n'avoir pas besoin de l'assistance de la Suède, ou que le sénat et les états de ce royaume ne voulussent pas prendre plus longtemps part à la guerre, il fallait que la Suède reçût une indemnité pour les sacrifices qu'elle avait faits : cette demande paraissait équitable. Ensuite les États évangéliques s'arrangeraient comme ils l'entendraient. Je ne voyais point d'autres moyens qui fussent pra-

[1] Cette disette fut suivie de mauvaises récoltes pendant plusieurs années.

[2] Voyez les *Archives du royaume*, 6 juin 1633.

[3] « Je vois que le chien qui fait bonn econtenance s'en tire mieux que celui qui se sauve la queue basse. » (Lettre au sénat en date du 18 mai 1633). L'image n'est pas noble, mais la pensée est juste.

[4] « Regum personas non minus quam cæterorum hominum esse mortales, rempublicam immortalem esse debere. » —Au sénat le 12 février 1633. (Voyez les actes de Palmsköld.)

ticables. Si l'on n'adoptait aucun de ces partis et qu'on rejetât la direction proposée, les affaires iraient à leur ruine. Je leur fis voir les dangers qui les menaçaient du côté de l'Espagne, de la France, des Pays-Bas, de la Pologne, ainsi que les haines et les jalousies qui les travaillaient chez eux; il écoutèrent tout cela avec patience. J'aurais eu plaisir à engager une discussion avec eux sur tous ces points; mais je n'en pus obtenir d'autre réponse que celle-ci : « L'électeur, croyant de son devoir de ne rien entreprendre avant de s'être concerté avec celui de Brandenbourg, veut ajourner la décision jusqu'à l'arrivée de ce prince. » Je retournai donc à l'armée avec cette réponse. Je devais vous tracer le tableau de la cour de Dresde pour vous faire connaître ce que je pense de la situation actuelle de cet électorat; mais le temps me manque. Je vous dirai cependant qu'il n'y a ni résolution ni fermeté, et que je crains qu'il n'y ait là des personnes secrètes attachées à l'empereur. Ils ne savent pas se conduire dans ces temps difficiles : habitués à bien vivre, ils se bercent de trompeuses espérances et croient ainsi éviter les malheurs qui les menacent. Ils ne se font pas faute de longs discours et de *dubitandi rationes;* ils n'oublient pas non plus le cérémonial : mais je n'y ai jamais rien vu de solide, et lorsqu'on veut terminer quelque chose, on est censé vouloir *en imposer*. Je n'ai pu les faire expliquer sur les propositions que je leur ai faites; mais les liaisons que j'ai contractées m'ont fait découvrir que la première de ces propositions, laquelle a pour objet de laisser la direction des affaires à la couronne de Suède, ne leur plaisait pas. La dernière ne leur est pas plus agréable, ne sachant comment nous satisfaire ou, comme j'aime mieux le croire, n'ayant pas envie de le faire. Je pense qu'ils inclinent pour le second parti. Je fais évacuer le Meissen en rendant à l'électeur tout son pays; je divise l'armée en deux corps : l'un marche vers la Franconie, sous les ordres du prince de Saxe-Weimar; l'autre, commandé par Kniphausen, se rend sur les bords du Weser. Je fais approcher nos troupes des rivages de la Baltique [1]. »

Le 13 janvier 1633, le chancelier du royaume fut nommé par le sénat représentant de la couronne de Suède dans l'empire et auprès de toutes les armées [1]. L'opinion qu'on avait de la cour de Dresde se confirma, et l'on fit, comme le grand Gustave-Adolphe, l'expérience de son ingratitude. Les plus puissantes maisons protestantes, celles de Saxe et de Brandenbourg, s'étaient toujours tenues dans l'ombre et ne s'étaient pas dévouées à la grande cause pour laquelle on combattait. La disposition visible du Brandenbourg pour une alliance avec la Suède, par suite du projet de mariage qu'on avait fait, se refroidit bientôt. La situation vis-à-vis de ces deux États et du Danemark, qui suivait la même politique sous l'apparence d'une médiation de paix, devait finir par devenir hostile [2]. Les États de la basse Saxe voulaient rester neutres dans ce grand débat. La guerre se continuait en Westphalie. Ainsi toutes les forces du protestantisme étaient paralysées dans le nord de l'Allemagne. Il est triste de voir que tout ce qu'il y a de grand, tout ce qui a été entrepris pour la liberté en Allemagne a été fait par d'autres que par ceux qui étaient le plus intéressés dans l'affaire. Ce reproche n'atteint cependant pas tous les États; il faut en excepter l'héroïque Hesse, alors représentée par le valeureux Guillaume V, et après sa mort par son épouse, cette *Amélie-Élisabeth* dont le nom n'est prononcé qu'avec respect par quiconque a étudié l'histoire de cette guerre. Malgré la résistance de la Saxe, les princes et les villes protestantes de l'Allemagne conclurent, le 9 avril 1633, au congrès de Heilbronn [3],

[1] Datée de Leipzig, le 3 janvier 1633. (Voyez Adlersparre, t. 5.)

[1] Cum plena potestate et commissione absolutissima. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Ces trois puissances projetèrent un mariage avec Christine. Nous avons déjà parlé du Brandenbourg. Le roi Christian IV rechercha la main de cette reine pour son troisième fils, le prince Ulrich. Richelieu nous apprend que la Saxe avait les mêmes intentions. (*Mémoires*, t. 7, p. 282.) Le ministre de France, Feuquières, reçut des instructions à ce sujet. Quant au mariage de la fille de Suède avec le fils aîné de Saxe, le roi suivrait en cela le cours des choses et *témoignerait* l'approuver si la Saxe le désirait, lequel, étant déjà allié avec le roi de Danemark, pouvait par ce moyen apaiser les différends qui pourraient naître entre ces deux royaumes.

[3] Le duc de Saxe, qui est le plus glorieux des Allemands, eût voulu être chef de toute la confédération et avoir la direction des affaires. Il prévoyait bien que le grand crédit et la réputation d'Oxenstjerna et la considération du feu roi son maître l'emporteraient sur lui, ivrogne, brutal, haï et méprisé de ses sujets et des

sous la direction d'Oxenstjerna, entre eux et la Suède, une alliance que Gustave avait déjà préparée[1]. Sur la fin de la vie du roi et après son passage sur le Lech, la froideur se mit dans les rapports avec Louis XIII, qui disait au ministre de Venise : « Il est temps de mettre des bornes aux succès du Goth. » Le ministre de France au congrès contribua à resserrer les nœuds des deux États; mais il s'attacha en même temps à mettre des bornes au pouvoir conféré à Oxenstjerna comme légat de Suède[2].

Des actes de justice, de faveur ou de nécessité signalèrent son entrée en fonctions : le Palatinat fut restitué aux héritiers du malheureux Frédéric[3]; il n'y eut que Manheim qui conserva la garnison suédoise. Le représentant suédois fut comblé de félicitations. Bernhard de Saxe-Weimar mit à profit les circonstances; il réclama et obtint du chancelier obstiné l'acte de dotation du duché de Franconie[4]. C'est au sujet de l'expédition de cet acte, qu'Oxenstjerna dit : « Ce sera un souvenir éternel à consigner dans les *Archives de Suède* qu'une telle demande adressée par un prince allemand à un noble suédois et qu'une telle condescendance d'un noble suédois envers un Allemand. La demande de l'un me paraît aussi extraordinaire que la concession de l'autre[5]. »

étrangers, et cela l'excitait par jalousie à l'empêcher. Ces brigues furent si fortes que le chancelier se trouva obligé de prier le sieur de Feuquières de ne pas se contenter des offices qu'il lui avait rendus envers les particuliers de l'assemblée dans les conférences, mais d'y demander audience publique pour parler à tous ensemble. (*Mémoires de Richelieu*, t. 7, p. 337.)

[1] Ils choisirent pour lieu de consulter la maison d'Oxenstjerna, qui, voyant se glisser entre eux de la dispute au sujet de la préséance, fit ôter tous les siéges et traita debout les affaires. (*Mémoires de Christine*, t. 3, p. 84.)

[2] Ledit Oxenstjerna voulait avoir les coudées franches en la direction des affaires d'Allemagne, ce qui était d'un grand préjudice à la religion catholique. (*Ibid.* — Lettres et négociations du marquis de Feuquières.) — « Es war gut befunden ihm ein *consilium formatum* von wohl qualificirten personen und genugsamer Instruction beyzuordnen, doch dass denselben jederzeit in Kriegs sachen die endlose resolution verbliebe. (Chemnitz, t. 2, p. 49.)

[3] Chemnitz, t. 2, p. 139.

[4] Voyez, t. 2, p. 159 : « Das Königs. Schwed. Schenkungs Brief uber das Herzogthum Franken und die beyden Bischoffsthumer Wurzburg et Bamberg. » Chez Röse, *Herzog Bernhard von Weimar*, t. 1, Urkunde, p. 25.

[5] Maneat, inquit in perpetuam rei memoriam in archivo nostro, germanum principem a Sueco nobili id petiisse, et Suecum nobilem, in Germania, germano principi id contulisse, quod tam illum petere quam me donare, æque absonum et absurdum reor. (Archenholtz, *Mémoires de Christine*, t. 1, p. 28. — Röse, *Herzog Bernhard der Grosse von Weimar*, t. 1, p. 222.)

Il n'y avait presque pas un État, pas un officier ou un employé, dit Chemnitz, qui ne demandât une abbaye, un couvent ou une seigneurie. Les prétentions étaient graduées sur le rang qu'occupaient les solliciteurs; tous invoquaient les promesses du feu roi, et le chancelier fut obligé de laisser aller les choses, s'il ne voulait pas tout gâter, surtout depuis que la dangereuse confédération des officiers, à l'armée du Danube, était venue ajouter aux obstacles qu'on avait à vaincre : car il lui semblait nécessaire d'entretenir le courage, non-seulement des soldats, mais aussi des princes et des États, et il ne lui restait pour réussir d'autre moyen que la libéralité. Ainsi presque toutes les provinces conquises sur l'ennemi dans le fond de l'Allemagne furent perdues; on ne conserva que l'archevêché et l'électorat de Mayence, encore étaient-ils demandés. Il n'était pas étonnant qu'on laissât quelques avantages à celui qui donnait tant. Richelieu donne des éloges à son négociateur Feuquières[1] pour avoir contrecarré avec tant d'habileté le plan d'Oxenstjerna, qui visait, au congrès de Heilbronn, à l'électorat de Mayence, qu'il regardait comme récompense due à ses services. Gustave-Adolphe était lui-même l'auteur du projet, qui avait pour objet de faire de son chancelier celui de l'empire. Il n'y a pas de doute que cette affaire n'ait été mise en question. Le drots du royaume, Gabriel Oxenstjerna, communiqua au sénat, le 15 avril 1534, que son frère le chancelier l'avait prié de consulter l'opinion de ce corps sur l'offre qu'on venait de lui faire, et en date du 4 août, la régence écrit au chancelier[2] : « Nous serions flattés que les États d'Allemagne vous récompensassent de toutes les peines que vous vous êtes données pour eux. Et comme nous présumons que vous resterez toujours au service de la patrie, nous ne doutons pas que nos

[1] Le sieur Feuquières découvrait qu'il faisait une brigue secrète pour disposer les princes, états et députés de ladite assemblée de Heilbronn à déposer en sa faveur de l'électorat de Mayence, ce qu'il détourna adroitement. (*Mémoires de Richelieu*.)

[2] Lettre de la régence au chancelier, le 4 août 1634. (Voyez les *Archives du royaume*.)

états et la reine n'y accèdent avec plaisir. » Mais celui qui offrit l'influence de la France pour procurer au fils d'Oxenstjerna la main de Christine et la couronne de Suède peut moins que tout autre attaquer le désintéressement d'Oxenstjerna [1]. Cette offre fut faite par Richelieu au chancelier; mais ses avances furent vaines, et ce dernier se laissa si peu entraîner aux intérêts de la France que les envoyés de cette puissance se plaignirent de plus en plus de son orgueil croissant et de son refroidissement [2].

Il est hors de doute que cet homme d'État était hautain. Ce fut à cette époque qu'il écrivit à Åke Tott, qui souhaitait obtenir quelque récompense du duc de Mecklenbourg : « Il serait au-dessous de moi d'appuyer vos sollicitations, et il serait contraire à l'honneur de la Suède que dans le poste où m'a placé mon gouvernement j'allasse intercéder pour un des nôtres, comme si la Suède n'était pas à même de récompenser ses généraux. Si j'étais à votre place et que le duc ne me fît pas les premières avances, je regarderais mon état comme si haut placé en Suède que je ne voudrais solliciter aucune faveur ni auprès de lui ni auprès d'aucun autre prince [3]. » Longtemps après, le ministre français employa le projet de mariage entre Christine et le fils d'Oxenstjerna comme un moyen de le noircir dans l'esprit de la reine. Oxenstjerna dans une lettre à son fils Érik, en date du 29 juin 1627, parle de ce projet comme d'un rêve qui n'est digne que de pitié, et il le prie de se marier pour faire taire tous ces bruits [4].

Nous allons maintenant suivre les événemens de la guerre : « Le feu roi, dit Chemnitz, avait laissé deux armées dans la haute Allemagne : l'une en Alsace, sous les ordres du maréchal Gustave Horn; l'autre en Bavière, sous ceux de Jean Baner, et, pendant qu'il se guérissait des blessures qu'il avait reçues au combat de Nuremberg, sous le comte palatin Christian de Birkenfeld. Le général Baudissin commandait une autre armée sur les bords du bas Rhin. Quant au roi, il avait résolu d'entrer dans la basse Saxe et d'envoyer le duc Bernhard de Weimar avec un corps moins considérable en Franconie. Le chancelier suivit ce plan sans y rien changer. L'armée principale, qui avait ses quartiers en Saxe, fut divisée en deux corps. Le duc George de Lunebourg et le maréchal Kniphausen reçurent l'ordre de se rendre avec les corps les plus nombreux, de douze à quatorze mille hommes, aux bords du Weser et dans la Westphalie, encore occupée par les ennemis. Le duc Bernhard de Saxe, avec le reste de l'armée, devait traverser la forêt de Thuringe pour gagner le Mein et se mettre en communication avec l'armée du Danube. Pour renforcer celle-ci, les états de Souabe, qui ne se croyaient pas assez forts, avaient appelé Horn. Le comte palatin de Birkenfeld fut investi du commandement sur le bas Rhin après la retraite de Baudissin. Le commandement en Silésie, qu'on avait négligé jusque-là, fut confié au vieux comte Thurn : il devait renouer avec les protestans et faire tout son possible pour conserver l'amitié des généraux de Saxe et de Brandenbourg [1].

Les différens corps de ces armées, dont la moindre partie était suédoise, furent heureux dans leurs opérations. On ne tarda pas cependant à remarquer l'absence du bras qui jusque-là les avait conduits à la victoire. Les colonels de l'armée du Danube, composée de toutes les forces de Horn et de Bernhard de Saxe, se réunirent au mois d'avril 1633 et décla-

[1] Richelieu donna à Feuquières les instructions suivantes : « Quant au chancelier Oxenstjerna, il fallait qu'il eût soin principalement d'acquérir sa confiance et son amitié, et l'assurer que le roi voulait embrasser ses intérêts de toute son affection, et qu'il appuierait le mariage de son fils avec l'héritière de Suède, lui promettant qu'en ce cas le roi l'assisterait d'argent pour soutenir la guerre contre ceux qui voudraient troubler son dit fils quand il serait roi. » (*Mémoires de Richelieu*, t. 7, p. 285.)

[2] Les expressions de Feuquières se ressentent de sa haine contre Oxenstjerna : « Nous ne nous trouvons pas peu embarrassés, M. de La Grange et moi, de la sorte dont nous avons à nous conduire à l'égard du dit chancelier, auquel la fierté et l'orgueil brutal fait perdre le jugement. » (Lettres et négociations de M. de Feuquières, t. 1, p. 277.)

[3] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[4] Dans un mémoire sur les événemens qui ont suivi la mort du grand Gustave, mémoire retouché par Christine elle-même, cette princesse rend à Oxenstjerna la justice de déclarer qu'il rejeta ce projet sans balancer : « M. de Feuquières, pour attirer Oxenstjerna dans le parti de la France, promettait son assistance s'il avait envie d'accroître sa fortune privée, même qu'il lui fournirait des troupes et de l'argent s'il voulait marier la reine avec son fils; mais Oxenstjerna refusa modestement ces offres. » (*Mémoires de Christine*, t. 3, p. 78.)

[1] Chemnitz, t. 2, p. 35.

rèrent que par suite des engagemens qu'ils avaient contractés envers le feu roi, celui-ci leur avait promis de leur payer leur solde à chaque semestre et de les récompenser par des dotations de terres dans les pays qu'il avait conquis ou qu'il allait conquérir; qu'ils l'avaient suivi l'été comme l'hiver sans interruption, tantôt pour livrer des batailles, tantôt pour prendre des villes d'assaut; qu'après sa mort et sous la conduite du duc Bernhard de Saxe, ils avaient chassé les impériaux de la Saxe et de presque toute la Franconie; qu'ils ne s'étaient pas montrés moins infatigables sous le commandement de Horn, de l'autre côté du Rhin; mais que depuis la mort de Gustave-Adolphe, qui était comme leur tête et dont la perte devait ébranler même un corps de fer, ils n'avaient pas entendu parler du chancelier et n'avaient reçu ni solde ni remerciments; qu'ils voulaient savoir à qui ils devaient obéir; que loin de s'occuper d'eux au congrès (convent) de Heilbronn, on ne songeait qu'à satisfaire la couronne de Suède; que par toutes ces raisons ils avaient résolu de ne plus marcher contre l'ennemi, mais de se maintenir avec leurs soldats dans les pays conquis et de les retenir comme gage de leur solde. Les mécontens voulurent entraîner dans leur détermination les autres armées, dans les cercles de Westphalie, du Rhin et de Saxe[1]. Ils avaient rédigé leurs plaintes et demandé une réponse formelle dans quatre semaines. Horn, qui leur avait parlé avec sévérité, se rendit auprès de son beau-père le chancelier pour se concerter avec lui sur les mesures qu'il y avait à prendre. Bernhard de Saxe, qui resta dans le camp, dit que les réclamations étaient justes, mais les paroles trop dures[2]. Christine l'accusa d'avoir été l'instigateur secret de ces mutineries[3]. Quoi qu'il en soit, il est certain que le duc avait bien choisi le moment pour demander la Franconie comme prix de ses services au chancelier, qui était irrité de sa conduite. On fut obligé d'apaiser les autres par les dotations dans le pays conquis; elles s'élevaient en tout à une valeur de 4,900,000 thalers[4]. La distribution en fut faite par le duc Bernhard[1] suivant ce qui était convenu avec Axel Oxenstjerna à Francfort. Les domaines que reçurent les officiers les firent regarder comme membres du congrès de Heilbronn; toute l'armée était obligée d'obéir à cette ligue et à la couronne de Suède.

L'éclat que Gustave-Adolphe avait répandu sur les armes suédoises continua à briller encore quelque temps après que la révolte eut été apaisée. Cet éclat devait bientôt se dissiper. Comme nous venons de le voir, il y avait rupture entre l'état-major princier du feu roi et les généraux suédois. Oxenstjerna le redoutait depuis longtemps, car quoique les colonels seuls eussent paru, il était évident qu'il se cachait derrière eux des intérêts plus haut placés. Parmi les princes qui avaient pris du service dans les armées de Gustave-Adolphe, Bernhard de Weimar se regardait comme le plus proche héritier de la gloire du roi dont il avait vengé la mort. Lorsqu'à Weissenfels, après la bataille de Lutzen, il présenta le corps inanimé du héros à l'armée en la conjurant de marcher sur le chemin de la victoire, toute l'armée répondit qu'elle le voulait suivre jusqu'au bout du monde[2]. Il demanda le commandement en chef; mais il rencontra de l'opposition, non moins de la part de son frère aîné le prince Guillaume, nommé par le roi son lieutenant, que de celle d'Oxenstjerna, qui se servit des divisions des deux frères pour mettre un frein à leur ambition. Le chancelier d'ailleurs voulait diriger les affaires de la guerre par le maréchal Horn, vainqueur à Leipzig avec Gustave-Adolphe. Il ne pouvait résulter que des malheurs de la communauté du commandement exercé par Weimar et Horn.

Il n'existait pas non plus un très-grand accord entre le duc George de Lunebourg et Kniphausen; cependant ils se réunirent. Le duc, suivant le plan de campagne que lui avait

[1] Chemnitz, t. 2, p. 700.

[2] Rōse, t 1, p. 261.

[3] Cette cabale fut formée par le duc même. (*Mém. de Christine*, t. 3, p. 72.)

[4] Voyez Puffendorf, t. 5, § 40; Rōse, t. 1, Urkunde, p. 36.

[1] Rōse, t. 1, p. 237.

[2] Il fit amener le corps du roi au-devant de l'armée, qu'il harangua, disant entre autres choses qu'il ne voulait pas céler davantage le malheur qui était arrivé de la mort d'un si grand prince, et les conjurait tous, par la gloire qu'ils avaient acquise en le suivant, de lui aider à en prendre vengeance et à faire voir à toute la terre qu'il commandait à des soldats qui l'ont rendu invincible et, après la mort même, la terreur de ses ennemis. Toute l'armée répondit en criant qu'ils le suivraient partout où il voudrait et jusqu'au bout du monde. (*Mémoires de Richelieu*, t. 8, p. 268.)

tracé Oxenstjerna, chassa les impériaux de la Westphalie, passa le Weser et assiégea Hameln. Le Landgrave Guillaume V de Hesse-Cassel, au secours duquel avait été envoyé le major-général Kagg, s'empara de la partie méridionale de Westphalie et assiégea Paderborn. Le général des impériaux, Gronsfeld, rassembla son armée dans les environs de Hameln pour secourir cette ville et appela le comte Mérode à son aide. Le duc George demanda et reçut du secours du Landgrave de Hesse avec les généraux Kagg et Melander. Le 28 juin 1633, les forces impériales réunies furent complètement battues près du village de Hessich-Oldendorf, non loin de la rive gauche du Weser. Selon son habitude, Kniphausen avait opiné contre la bataille, et il en décida le succès, ce qui n'était pas rare chez lui, en dirigeant un attaque bien exécutée de la cavalerie suédoise [1]. Dans ce combat tous les officiers et les soldats portaient sur leur poitrine l'effigie de Gustave-Adolphe. Son fils légitime, Gustave Gustafsson combattit à côté de Kniphausen [2]. La prise de Hameln fut le seul fruit de la victoire. Le duc George écrivit à Oxenstjerna qu'il avait reçu le serment de la ville; il fit valoir d'anciennes créances et des prétentions sur des villes et des terres que Gustave-Adolphe lui avait promises. Le chancelier lui répondit en lui faisant de nouvelles promesses, et lorsque le duc manifesta le dessein de s'agrandir de plus en plus, il lui retira peu à peu le commandement des troupes suédoises. Kniphausen, d'après les ordres du chancelier, marcha vers le nord de la Westphalie; Kagg fut envoyé à l'armée du Danube; et lorsque le duc George se fit élire général du cercle de la basse Saxe, le chancelier conseilla aux états saxons de lui opposer Baner, qui était sur les bords de l'Elbe. C'était partout le même spectacle, qui devait avoir son dénouement à la bataille de Nördlingen.

Sur les bords du Danube et du Rhin, les succès couronnèrent encore les armées suédoises. La prise de Heidelberg (le 24 mai 1633) avait achevé la conquête de tout le bas Palatinat par le comte palatin Christian de Birkenfeld. La victoire qu'il remporta le 1er août à Pfaffenhofen, avec l'infanterie suédoise, chassa les Lorrains de l'Alsace. Lorsque la révolte de l'armée du Danube eut été apaisée, Horn s'était porté avec une partie de ses troupes vers la haute Souabe pour empêcher la jonction des Espagnols qui venaient d'Italie avec les troupes d'Altringer. Le duc Bernhard fut aussi appelé en Souabe par la marche d'Altringer, qui se réunit à Feria. Les généraux, étant partagés d'opinion sur l'opportunité de livrer bataille, se séparèrent, Horn pour reprendre ses avantages dans ces contrées, Weimar pour tenter de nouveau la fortune sur les bords du Danube, où, renforcé par Kagg, il grossit ses triomphes par la prise de Ratisbonne. Le 15 novembre 1633, le duc prit possession en son nom de cette clé des États autrichiens et de la Bavière [1]. Au commencement de l'année 1634, il était sur le point d'envahir les États héréditaires de l'empereur, et il demanda l'assistance de Horn. Celui-ci ne voulut pas quitter la Souabe, menacée par les forces réunies de Feria et d'Altringer. Le chancelier approuva l'opinion de son gendre et donna au duc le commandement des troupes qui avaient jusque-là obéi au comte palatin de Birkenfeld. Celui-ci prit si peu de soin de cacher son mécontentement, qu'il paraissait chercher le moyen de rompre ouvertement. Sous prétexte que ses troupes ne trouvaient pas leur subsistance en Franconie, quoique ses magasins fussent pleins, il se jeta presque en ennemi sur les quartiers de Horn dans la Souabe [2]. Ils se rencontrèrent

[1] Voyez von der Decken, *Herzog Georg von Luneburg*, t. 2, cap. 32. — Le comte Mérode, par ses différends avec Gronsfeld, fut cause de la perte de la bataille. En 1620, il était colonel au service de Wallenstein; son régiment se distinguait par sa licence : de là le mot *marauder*, encore usité.

[2] On trouva chez un page du général Gronsfeld un portefeuille renfermant plusieurs papiers écrits en français. Dans tout le quartier général du duc George, il n'y avait personne qui fût à même de les traduire que le jeune Gustave Gustafsson, tant la langue française était peu connue alors. (Voyez von der Decken, t. 2, p. 180.)

[1] Röse, t. 1, p. 259.

[2] « Statt die saumseligen Frankischen Stande zur Darreichung der Lebensmittel zu zwingen, wozu er Befehl hatte, und seine eigne Vorrathe in Wurzburg zu offnen, beschlos er, zum grossen Schrechen des Reichs canslers, seine verhungerten Regimenter in den bis jetz verschonten dem Hornschen Heere zur Unterhalt angewiesenen Bezirke Schwabens sich erholen zu lassen — und warf sich mit Ungestüm, gleichsam feindlicher weise, auf Horns quartiere—so dass es zweifelhaft blied, ob die gesuchte Verbindung mit dem Feldmar-

à Ulm ; des paroles acerbes furent échangées. Le fameux colonel Mitzlaff, le chef de la révolte, qui venait d'être étouffée, porta encore la parole haute et trouva dans le duc un protecteur. Bernhard exposa ses prétentions au commandement en chef devant l'assemblée de la ligue à Francfort. Il paraît que ses plans ne furent pas goûtés. Les états de Souabe se plaignirent d'avoir été traités par lui en ennemis, et le colonel Mitzlaff reçut son congé malgré la protection du duc. Sur ces entrefaites, le fils de l'empereur s'avançait à la tête de vingt-cinq mille hommes, d'un côté, et Altringer de l'autre, contre Ratisbonne, pendant que Bernhard, flottant entre sa jalousie contre l'autorité du chancelier et le désir de sauver cette place importante, ne prit que des résolutions violentes et indécises : on le vit tantôt secourir avec empressement la ville, dont il renforça en effet la garnison; tantôt, n'obéissant qu'à ses petites passions, rejeter l'offre de Horn, de se réunir à lui dans ce but ; tantôt enfin, lorsque le danger était imminent, demander avec instance cette réunion qui s'effectua enfin le 3 juillet. Horn et le duc vinrent à Augsbourg avec vingt-quatre mille hommes. Ils en sortirent pour faire une invasion en Bavière; ils prirent Landshut, et revinrent avec une armée décimée par les maladies après avoir perdu Ratisbonne.

La force de la ligue de Heilbronn était en Souabe. L'ennemi, qui marchait contre ce cercle, passa le Danube, s'empara de Donauwerth, vengea par des cruautés inouïes les dévastations de Bernhard et de Horn en Bavière [1] et assiégea Nördlingen. Pour secourir cette ville, la réunion de Horn et de Bernhard de Saxe, qui s'étaient séparés, devenait nécessaire. Le chancelier hâta l'arrivée des secours de Franconie et des bords du Rhin. L'ennemi reçut un renfort de nouvelles troupes conduites par le cardinal infant d'Espagne. Le duc Bernhard voulait livrer bataille : « Nous avons laissé prendre Ratisbonne, disait-il; les bords du Danube sont inondés d'ennemis, le Rhin et le Mein sont menacés, et si nous ne soutenons pas Nördlingen, c'en est fait de notre gloire. » Les assiégés, par des signaux et par des messages, firent connaître la grave position de la ville. Horn disait qu'il fallait attendre les renforts pour pouvoir attaquer l'ennemi, qui était trop supérieur en nombre. Les troupes qu'on attendait de Franconie arrivèrent enfin sous les ordres du feld-maréchal Kagg. Les forces des Suédois montaient à dix-huit mille hommes; celles des impériaux à trente mille [1]. Horn insista encore pour qu'on attendît l'arrivée du comte du Rhin, Othon, qui avait quitté le siége de Brissach, dont il avait été occupé jusque-là, et s'avançait avec cinq mille hommes. Cet avis prévalut dans le conseil, quoique les officiers de Bernhard se moquassent de la timidité de Horn. Cette résolution prise, l'armée devait se rapprocher de Nördlingen, sur la route d'Ulm, s'emparer d'une hauteur et s'y établir jusqu'à l'arrivée du comte du Rhin : il ne pouvait pas tarder plus de deux jours. L'impétuosité de Bernhard dans l'exécution de ce mouvement fit d'une simple escarmouche une bataille sérieuse, qui commença dans la soirée du 26, se prolongea toute la nuit et se termina le 27 août 1634 par la déroute complète de toute l'armée suédoise et la fuite du duc Bernhard. Horn fut fait prisonnier [2]. Bern-

schall erschwert oder die direction des Reichscanzlers verhasst gemacht werden sollte. » (Röse, t. 1, p. 277.)

[1] Voilà un tableau sur les Croates d'Isolani : « Gar viel Weibspersonen sind zu tod geschandet, Mans und Weibspersonen, ohne einigen gehabten respect kalt oder heisse Wasser, Eisig, Mist und Kothlachen eingeschüttet, theils mit Ketten und Sticken and den köpfen bis auf den tod gerüttelt, etlichen Daumenschrauben angelegt, andere bey den Gemachten aufgehangt und darin mit Nadeln, bis das Blut hernach gelaufet, gestochen, Ihnen auf den schecisbecnin mit sagen hin und urder gesaget, mit scheitern die Füsse bis auf die Beine gerieben, die fussolen zerquetscht und so lange zerschlagen, bis sie von den Fussen abgefallen, die arme auf den Rucken gebunder, und sie allso hinter sich aufgehenht, sehr viel splitternackend in der stadt hin und hergefechrt, mit Beilen und Hammern dermassen zerprügelt, zerfetzet und verwundet, dass sie von Blut nicht anders als waren sie schwartzroth gefarbet, anzuschen gewesen : in summa, man ist so grausam und erschrechlich mit jedermann, hohes und niedriges Standes, umgesprungen, dass mannichlich, grössen Martern zu entgehen nur um das Todschiessen gebeten. » (Chemnitz, t. 2, p. 521) — Röse, t. 2, p. 9, dit des Suédois : « Die Schweden und ihre Bundesgenossen verfahren mit Raub, Morden, Sengen, Brennen, Knebeln, Forchiren und andern Tyranneien, wie von Heiden und Türken nie gehört worden ist. »

[1] Voyez Laboureur, *Histoire du maréchal de Guébriant*, p. 67.

[2] Lisez le récit de cette bataille dans Röze (*Herzog Bernhard, von Weimar*, t. 1, p. 297), et le rapport où Horn s'exprime sans aigreur, dans Chemnitz, t. 2, p. 521. Horn resta huit ans prisonnier.

hard de Weimar, à qui la ligue de Heilbronn avait confié le commandement, disant que c'était à celui qui avait fait verser la voiture à la relever [1], trouva ces fonctions trop étroites pour son ambition, et rechercha l'appui de la France; mais le temps était passé où l'on fondait de nouveaux royaumes avec l'épée : le sort de Wallenstein l'avait déjà prouvé.

Ce guerrier, après la bataille de Lutzen, avait rallié ses forces derrière les montagnes de Bohême, autour desquelles elles paraissaient flotter comme un orage près d'éclater; cependant il ne partait de ces sombres nuages que des paroles de paix. Wallenstein, étant entré en Silésie, profita de la médiation offerte par le Danemark, et acceptée par l'empereur, pour faire aux parties belligérantes les propositions les plus contradictoires. Ainsi il voulait faire signer une alliance à la Saxe et au Brandenbourg pour chasser les Suédois de l'Allemagne [2]; il proposait en même temps de contraindre l'empereur à la paix par une alliance entre la Suède et les électorats, et entre la France et la Suède. Le premier effet de ces négociations fut d'exciter une méfiance générale envers l'auteur de ces propositions; et cette méfiance s'entretint à la cour impériale, quoique l'intimité apparente entre Wallenstein et les ennemis, après deux armistices, eût été interrompue par une activité couronnée des plus brillans résultats. Arnheim et les Saxons s'étaient séparés des Suédois en Silésie; ceux-ci, à la fin du second armistice, se trouvèrent tout à coup enveloppés, le 21 septembre 1633, à Steinau sur l'Oder, par l'armée de Wallenstein, qui en fit prisonniers cinq mille, avec Duwal et le comte de Thurn, et menaça Dresde et Berlin. Rappelé par les succès du duc Bernhard aux bords du Danube, il entra en Franconie; mais il arriva trop tard pour sauver Ratisbonne et retourna en Bohême. Ce furent les derniers exploits de Wallenstein : déclaré hors la loi par l'empereur, il fut assassiné à Éger, avec ses adhérens, le 14 février (vieux style) 1634. Il est bien avéré qu'il était alors sur le point de se réunir à Bernhard et aux

[1] Chemnitz, t. 2, p. 237.

[2] Lorsqu'il s'ouvrit au duc François de Saxe-Lauenbourg, celui ci dit que « cette conduite n'était pas loyale. » (Voyez Förster, *Wallenstein*, t. 1, p. 214.)

Suédois [1]. Les ténèbres qui enveloppent les actes de ce caractère énigmatique n'ont pas même été dissipées par la publication de sa correspondance. Le lecteur attentif y découvre, sous les termes les plus mesurés, les rapports les plus hostiles entre l'empereur et son général [2].

Le défenseur le plus ardent de Wallenstein lui-même est obligé de s'en tenir à l'absurde question de savoir si ce guerrier avait volontairement trahi l'empereur, ou s'il avait été entraîné par les circonstances. La cour impériale, pour justifier le meurtre dont il fut victime, l'a accusé de trahison volontaire. De grands hommes d'État contemporains, tels qu'Oxenstjerna, et plus encore Richelieu, l'ont jugé moins sévèrement. Richelieu lui avait même promis de l'aider à acquérir la couronne de Bohême [3]. Pour nous, rien ne saurait justifier des actes si contraires au devoir; s'ils sont expli-

[1] Il expédia treize courriers au duc Bernhard pour hâter la jonction des troupes. (Voyez *Richelieu*, t. 8, p. 99.) Il voulait traiter en personne avec Oxenstjerna : « Denn er ware gantzlich bedacht, wann er beym Markgrefven gewesen, vollends zum H. Reichcanzler seinen weg zu nehmen, und mit ihm wie auch mit den franzosicsen Ambassadeur sich mundlich zu besprecken. » (Chemnitz, t. 3, p. 329.)

[2] Voyez Förster, *Wallensteins Briefe*, t. 3, p. 137, 274, 276, 286.

[3] « Wir nicht ohne Ursache zweifeln : ob er von Anfang der vorhabenen Tractaten es mit der Conspiration wieder den Keyser in rechten Ernst gemeinet — oder ob nicht der gantze Handel die Evangelische zu betriegen ; — angeschen gewesen? Woruber er, weil der Schertz so grob worden und er gar zu extravagante, wunderbarliche manieren in seinen Reden und actionen gebranchet, beym kejser in verdacht gerathen, welcher von seinen Missgönnern und Wiederwartigen dergestallt fomentirt worden und zugenommen, dass er endlich die consilia, so er anfangs wieder die Evangelische listiglich, und betrieglicher weisse zum schein gefuhret, hiedurh glaichsam genöthiget und gezwungen, in Ernst, wie wohl gahr zu spat, ergreifen mussen. Dem sey nur wie ihm wolle, so hat der Ausgang bewiesen, dass der Sterr Reichslanzler von Ihen und seinen Beginnen recht judicirt. Es worde ihm anmoglics fallen solch verhaben in werk zu setzen, und hatte er mehs auf sich genommen, als er præstiren konnen. Sintevsal die keiserlichen officiere, da er seine letrt habende intention und abfall recht entdecht, die pflicht, womit die den kajser verwandt mehr, als den respect so sie auf ihm getragen, bey sich gelten lassen, und sich grosten Theils seinen cutschlagen. Also, dass auch seine eigenen creaturen, denen er am meisten vertrant, an Ihm zum mordern worden seind. » (Chemnitz, t. 2, p. 338.—Voyez *Mémoires de Richelieu*, t. 8, p. 100.)

cables, ils ne peuvent l'être que par la position de Wallenstein : elle était si glissante, qu'on se sent prêt à pardonner à une grande ambition quand, dans une carrière si hasardeuse, elle ne prend conseil que des astres. Quelques mots suffiront pour tracer cette position. Dès la première destitution de Wallenstein à Ratisbonne, en 1630, ses amis osèrent faire entrevoir le danger d'une telle mesure, « parce que dans son ressentiment, disaient-ils, il pourrait se réunir aux ennemis de l'empereur et entraîner ses troupes, qui obéissaient plutôt à un signe de lui qu'aux ordres des autres. » Wallenstein se soumit sans murmurer à son sort, disant que ce qui était arrivé était écrit dans les astres; mais les conditions qu'il imposait à l'empereur pour reprendre le commandement le plus absolu, prouvent à quelle hauteur il aspirait : il demandait entre autres choses un pays héréditaire impérial pour récompense, et la souveraineté de tous les pays qu'il pourrait conquérir. Celui qui peut mettre de telles conditions à ses services doit aussi pouvoir se mettre en position de les faire observer. Wallenstein, pendant son premier commandement, avait reçu et perdu le Mecklenbourg, dont il conserva le titre. Sa qualité de prince de l'empire affermit son indépendance comme général en chef. D'où partirent dans de telles conjonctures les soupçons et les craintes qui occasionnèrent une rupture violente? c'est ce qu'il est et ce qu'il sera impossible de décider, bien que cette rupture parût inévitable.

Avant de nous occuper des suites de la bataille de Nördlingen, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'état ultérieur du parti protestant en Allemagne à cette époque. Le comte Pierre Brahe avait été envoyé de Suède pour aider le chancelier dans ses pénibles travaux; il visita le congrès de Heilbronn : « Les députés des états, écrit-il dans son journal, menaient grande et joyeuse vie; ils étaient sans cesse en festins, s'occupant peu du bien public, jaloux de la fortune de la Suède, et lui enviant la direction des affaires. L'électeur de Saxe soufflait la discorde et renversait ce qu'on avait élevé à grand'peine; celui de Brandenbourg n'avait d'yeux que pour la Poméranie. Les calvinistes avaient en vue le roi d'Angleterre. Le duc Bernhard ne songeait qu'à sa propre grandeur et à dominer seul; il ne voulait dépendre de personne. Les ducs de Brunswig et Lunebourg jalousaient le margrave de Hesse-Cassel. Chacun travaillait à ses intérêts particuliers. L'argent de la France corrompait les grands et le peuple; la noblesse et les états se disputaient les places. Nulle confiance; des princes, des comtes et des seigneurs étaient comme des enfans, suivant de point en point ce que leur disaient leurs jurisconsultes, qui dans toutes les assemblées étaient derrière les siéges de leurs maîtres, parlant et répondant pour eux comme si ceux-ci eussent été des idiots [1]. Chacun voulait vivre pour soi, et agir en prince et en général. Ils tournèrent leurs armes contre celui qu'ils appelaient leur empereur et maître. Ils montraient beaucoup de respect pour le chancelier comme représentant de la Suède et directeur de la ligue protestante; ils me firent à moi-même beaucoup d'honnêtetés. Mais c'était précisément lorsque le chancelier avait pour eux les meilleures intentions qu'ils les interprétèrent mal; et en vérité il n'y avait ni raisons ni conseils à leur donner. On disputait, le temps se perdait, lorsque fut livrée la malheureuse bataille de Nördlingen. »

Ce désastre détermina subitement la formation d'un troisième parti dans l'empire, comme un fluide au degré de congélation se transforme en glace à la première secousse. La Saxe fit la paix pour son compte à Prague; elle stipula sans autorisation au nom de ses frères de même religion. Cette paix n'offrit aucune garantie et fit ajourner les questions vitales; mais elle valut la Lausace à l'électeur. Celui pour le salut duquel Gustave-Adolphe avait péri parla dans cette négociation des exploits immortels du héros comme « de troubles qui s'étaient élevés en 1630 et dont il fallait effacer les traces [2]. » Les Suédois devaient se contenter de se retirer de l'Allemagne; et tel était le découragement général que presque tous les États protestans [3] adhérèrent à cette paix, qui fut blamée généralement et qui prolongea la guerre en-

[1] « Quantum degeneraverint a pristina virtute! » s'écrie l'auteur.

[2] « Die Restitution betreffend, so sollte den Kayser und dessen adherenten — alles dasjenige, wessen sie, seit der im Jahr 1630 entstandenen Unruhe, und des Königs in Schweden Ankunft aufs Reichs-Boden entsetzet, restituirt werden. » (Chemnitz, t. 2, p. 602.) La paix fut conclue à Prague, le 20 mai 1635.

[3] Tous les alliés de la Suède, excepté Hesse-Cassel.

core pendant treize ans : c'est la dernière et la plus triste époque de cette grande lutte. Ce qui était arrivé, ce que Gustave-Adolphe avait prédit, et ce qu'il regardait comme un bonheur de ne pas voir [1], était si humiliant que le gouvernement suédois et Oxenstjerna auraient recherché la paix, s'il eût été possible de l'obtenir sans déshonneur : nous verrons qu'on ne voulait la donner qu'à cette condition.

La première nouvelle du désastre de Nördlingen fut reçue sans découragement en Suède : « Nous ne doutons pas, écrit la régence au chancelier, de votre courage habituel, et nous espérons que notre cause n'est pas encore désespérée, quoiqu'elle ait eu déjà des chances malheureuses [2]. » Les événemens qui survinrent avec rapidité parurent anéantir ces espérances, et le penchant à la paix que le gouvernement avait eu depuis la mort du roi acquit de nouvelles forces par de nouveaux dangers. L'armistice avec la Pologne touchait à sa fin, et l'on craignait que le Danemark ne voulût en même temps rompre la paix [3]. On chercha à éloigner le danger de ce côté en donnant le diocèse de Brême au second fils de Christian IV, le duc Frédéric, nommé déjà coadjuteur de feu l'archevêque [4]. On entama avec la Pologne des négociations conduites par le comte Brahe ; mais on négocia sous les armes. Vladislas paraissait vouloir la guerre. Au mois de juillet 1635, Jacques de La Gardie débarqua en Prusse avec vingt mille hommes : « Mais, écrit la régence au chancelier [5], si le traité n'est pas renouvelé, il nous sera difficile de faire la guerre, parce que la misère est si grande dans toutes les provinces, par suite de la disette qui nous accable depuis quelques années, que les paysans n'ont pu payer leurs contributions ni cette année ni la précédente. La couronne a aussi perdu beaucoup de revenus par les éboulemens qui ont eu lieu dans les mines de cuivre. Tout cela nous a jetés dans un tel embarras que nous ne savons comment faire face à toutes les dépenses de l'État, encore moins comment nous procurer l'argent nécessaire à la continuation de la guerre. Il y en a peu dans le royaume ; le crédit est tellement affaibli, que ce n'a pas été sans peine que nous avons pu toucher sur les domaines l'argent nécessaire pour l'expédition de Prusse. Nous ne pouvons recevoir d'avances sur les douanes. Königsberg et Dantzig se sont déclarés propriétés de la Pologne, de sorte que nous ne pouvons tirer de lettres de change sur ces villes. Les paysans des préfectures de Wiborg et d'Ingrie se réfugient par milliers en Russie, à cause de la conscription et des temps difficiles que nous éprouvons depuis quatre ans ; c'est pour cela que nous avons grand besoin de la paix : nous désirons l'avoir avec la Pologne et avec l'Allemagne. » Au milieu de ces circonstances, la conduite des États allemands fit une impression profonde : « Vous savez, écrit la régence à Sten Bjelke [1], que nous aurons assez à faire pour soutenir notre guerre avec la Pologne, et que nous n'avons à attendre de l'Allemagne que du mal et de l'ingratitude. Vous pouvez donc juger du souci que tout cela nous donne. Nous prévoyons aussi qu'il faudra à la fin céder la Poméranie au Brandenbourg. » Il arriva cependant, et ce résultat fut dû principalement à la médiation de la France [2], que l'armistice fut renouvelé pour vingt-six ans avec la Pologne, à Stumsdorf, le 2 septembre 1635, mais, contrairement à l'avis du chancelier, en sacrifiant les conquêtes de Gustave-Adolphe en Prusse [3]. Cependant le mécontentement occasionné par la guerre d'Allemagne ne s'affaiblissait pas. Après l'armistice avec la Pologne [4], la régence écrivait au chancelier : « Il ne faut pas juger, d'après ce que nous avons dit de la paix, qu'il nous reste assez de moyens pour continuer la guerre en Allemagne, quand la tranquillité sera assurée du côté de la Pologne. Nous tenons tellement à la paix, que l'espoir de l'obtenir nous fait oublier de ménager l'argent nécessaire pour faire la guerre. Lorsque presque tous les nerfs sont brisés par

[1] « Gustave-Adolphe souhaitait de ne plus être au monde le jour où il y aurait rupture avec ses alliés : il la prévoyait. » (Axel Oxenstjerna au sénat en 1644. — Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Au chancelier, en date du 2 octobre 1634. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] La régence au chancelier, 12 juin 1634. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[4] Voyez les *Archives du royaume.*

[5] Le 18 juillet 1635. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[1] En date du 8 avril 1635. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Il y avait aussi des commissaires anglais, hollandais et brandebourgeois.

[3] Voyez les *Archives du royaume.*

[4] Le 12 octobre 1636. (Voyez les *Archives du royaume.*)

la guerre, quelle force fera mouvoir le corps? Il faut réfléchir à cela et en faire la base de notre conduite. »

Oxenstjerna se trouva dans la position la plus difficile. On l'accusa en Suède de s'opposer à la paix [1]. En même temps, Richelieu lui reprochait de n'avoir pas le courage de continuer la guerre [2], quoique la vérité l'obligeât à dire que le chancelier avait fait tout ce qu'un homme de cœur et d'intelligence pouvait faire [3].

L'influence de la France croissait à mesure que celle de Suède baissait, et l'on avait à faire avec Richelieu, au plus grand calculateur des probabilités qui ait jamais existé [4]. C'est cette sagacité extraordinaire, jointe à une constance à toute épreuve, qui a fait sa grandeur : « Richelieu, dit Oxenstjerna de son rival politique plusieurs années après sa mort, était dans les conseils un homme remarquable, non-seulement par son esprit, mais par sa conduite et par son courage. C'est pour cela qu'il a dirigé les affaires de son pays si longtemps et avec une constance si persévérante, tandis qu'on voit généralement les Français prendre feu, tantôt pour la guerre, tantôt pour la paix, sans presque jamais tenir à leurs résolutions.—Ce fut un bonheur, dit l'homme d'État de Suède, qu'il mourut avant le roi, qui justifiait tous ses actes [5]. » L'indépendance de la France menacée à l'intérieur par les intrigues des Espagnols et des Autrichiens avait provoqué l'opposition de Richelieu contre la prépondérance de la maison de Habsbourg. Des mesures défensives il passa aux offensives, et il avait déjà jeté ses regards sur le Rhin, comme devant devenir plus tard la frontière de la France. Il disait à son roi que la guerre devait être entretenue en Allemagne et en Hollande, à quelque prix que ce fût et aussi longtemps que possible, mais seulement en employant l'argent et sans que la France s'en mêlât ouvertement. On devait cependant, pour prix de ces secours, chercher à avoir des places fortes sur le Rhin. Que s'il en résultait une guerre, les avantages étaient grands et les dangers presque nuls. Le roi devait reculer ses frontières jusqu'au Rhin, seulement en recevant ce que les autres avaient pris la peine de conquérir, et en en prenant possession, à titre de garantie, se rendre maître de la paix et de la guerre. Il avait pied à Strasbourg, en Franche-Comté, dans le Luxembourg, pouvait imposer à la Lorraine et empêcher les ennemis de se mêler des affaires intérieures de la France. On ne devait pas faire crouler la Suède, mais empêcher sa prépondérance en Allemagne. Peut-être le temps, par quelque événement, éloignerait-il tout danger à cet égard, comme il avait délivré la chrétienté de grands malheurs en enlevant le roi de Suède [1]. Cet événement, qu'on avait supposé, venait d'avoir lieu par le premier désastre des Suédois en Allemagne. Une armée française, qui s'était déjà emparée des villes principales de la Lorraine, était aux bords du Rhin pour épier l'occasion. La ligue de Heilbronn, presque au désespoir et dont les principaux membres s'étaient laissés gagner par l'argent de la France, se jeta définitivement dans les bras de cette puissance. Il n'y avait pas sur le haut Rhin de places fortes qu'elle ne fût disposée à céder, et la France avait en outre l'Alsace en garantie. Bernhard de Weimar, dans ce mouvement général de la ligue, entra avec les débris de son armée au service de la France [2], et dans les articles secrets qui accompagnèrent la convention, le duc prit de la France l'assurance de recevoir l'Alsace pour lui-même ou une indemnité à la paix, dernière tentative d'une malheureuse ambition! Bernhard mourut après la prise de Breisach, et la France conserva l'Alsace. Oxenstjerna rechercha une entrevue avec Richelieu. Dans son voyage de la haute Allemagne, au printemps de 1635, il visita la France; il rencontra le cardinal à Compiègne et régla avec lui les conditions du renouvellement de l'alliance [3]; ces conditions devaient être soumises

[1] Voyez la lettre de la régence au chancelier, 15 novembre 1635. (*Archives du royaume.*)

[2] Voyez les *Mémoires de Richelieu*, t. 8, p. 359; t. 9, p. 5.

[3] « Le chancelier faisait tout ce qu'un homme de courage et de conduite était capable de faire. » (L. c. t. 8, p. 174.

[4] Les instructions admirables à tant d'égards dont se composent ses mémoires.

[5] Oxenstjerna au sénat, t. 1, p. 650.

[1] *Mémoires de Richelieu*, t. 7, p. 271, 274.

[2] La convention entre le duc Bernhard et Richelieu fut conclue à Saint-Germain-en-Laye, le 17 octobre 1635, et fut tenue d'abord très-secrète.

[3] Le chancelier arriva le 20 avril 1635 à Compiègne, où était sa majesté, qui le fit recevoir et défrayer avec magnificence. Il passa un nouveau traité avec elle, puis en partit quatre jours après pour aller à Paris, où ayant séjourné jusqu'au 3 mai, il alla à Dieppe,

à la sanction du gouvernement suédois. Richelieu reprocha à Oxenstjerna que son gouvernement avait retardé la ratification du traité [1], car le gouvernement laissa tout le soin de cette affaire au chancelier [2], et renvoya avec cette réponse le chargé d'affaires de France, qui cherchait à se faire des partisans à Stockholm et tenait un langage très-inconvenant. Le chancelier ne voulait que gagner du temps : la paix de Prague avait beaucoup changé la face des affaires. La Suède objecta avec raison que l'alliance était dissoute de fait quand les alliés pour le secours desquels elle avait été formée s'étaient désunis. Aussi le chancelier conseilla-t-il à Hesse-Cassel de tenter une réconciliation avec l'empereur [3]. En Suède, on était décidé à faire la paix, sans autre avantage que le paiement de l'arriéré de solde de l'armée et l'évacuation d'une ville sur les bords de la Baltique jusqu'à ce que cette liquidation eût été effectuée; et en proposant ces conditions, on avait plutôt consulté l'honneur que l'intérêt, puisque les armées étaient composées en grande partie d'Allemands [4]. Le gouvernement écrivait au chancelier, au sujet de la paix, le 28 janvier 1636 : « Nous nous en tenons à notre dernier ultimatum : qu'on donne satisfaction à nos troupes avec une ville maritime comme garantie. Il vaut mieux éviter les frais immenses qu'entraînerait la guerre que de pêcher à l'hameçon d'or et perdre dix millions pour en gagner un [5]. » Les états de Suède, assemblés dans l'automne de 1635, avaient exprimé l'opinion que la Suède ne pouvait se soumettre à la paix de Prague. Le traité devait se faire entre l'empereur et la Suède; celle-ci ne pouvait se contenter de l'assurance de la Saxe. L'électeur lui-même n'était qu'un sujet de l'empire, et il s'était si mal comporté dans la guerre, qu'on ne pouvait se fier à lui. Les instructions du chancelier lui prescrivaient de négocier avec l'empereur et de ne le faire avec l'électeur de Saxe que dans le cas seulement où celui-ci serait muni de pleins pouvoirs de l'empereur, de l'Espagne et de la ligue; la France, si elle le désirait, devait être comprise dans la paix de Hesse. Tout démontre qu'Oxenstjerna lui-même voulait sincèrement la paix. Il suivit aussi fidèlement ses instructions que si elles eussent été l'expression de sa propre volonté; mais ses projets vis-à-vis de l'empereur furent laissés sans réponse. Partout sur son chemin, il rencontrait la Saxe, qui demandait que la Suède se soumît sans condition à la paix de Prague. Si les Suédois licenciaient leurs troupes, évacuaient toutes les places et les pays conquis, et qu'ils quittassent l'Allemagne, l'électeur emploierait alors sa médiation pour procurer à la Suède, dans l'espace de quatre à cinq ans, une indemnité d'un million de florins. Ce point ne regardait en aucune façon l'électeur, parce que Gustave-Adolphe avait déclaré qu'il ne demandait rien pour son assistance. Les Suédois devaient en croire la parole de l'électeur, que rien d'hostile ne serait entrepris contre eux ni de la part de l'empire ni de celle de l'empereur [1]. A cette époque, ses troupes s'approchèrent des quartiers de l'armée suédoise et cherchèrent à soulever les officiers suédois : « Ce fut alors qu'il parut plus glorieux et plus honorable, dit Chemnitz, de se défendre par les armes que de se faire congédier en se mettant aux genoux de l'empereur pour avoir la paix. Si l'on était vaincu par les armes, on se trouverait dans le cas des plus grands empires et des plus grands rois. Mais la dernière condition était humiliante et ne pouvait se justifier ni auprès des contemporains ni auprès de la postérité, d'autant plus qu'on ne pouvait se procurer une paix sûre ni en goûter les fruits. » Le chancelier inclinait déjà à se désister de toute prétention à une satisfaction s'il eût pu se séparer avec honneur et gloire de cette grande guerre : il était délivré du fardeau de payer les soldats étrangers; mais il ne pouvait pas même admettre cette condition à cause des Saxons [2].

d'où il passa en Hollande, et de là en la basse Saxe. (*Mémoires de Richelieu*, t. 8, p. 344.)

[1] Louis XIII écrivit lui-même au marsk, comte Jacques de La Gardie.

[2] Le résident français était Avencour.

[3] Il avait donné ce conseil au Landgrave. (*Mémoires de Richelieu*, t. 7, p. 352.

[4] « Der gottselige König hatte zu Ausfuhrung dieses Krieges, nicht allein die Schwedische, seine eigne und andere fremde, sondern vornehmlich und vor anderen, die Teutsche nation gebrauchet, allso dass bey itziger Zeit der vornehmste und grosseste Theil so officier als Soldaten, in Teutscher Nation bestunden. » (Chemnitz, t. 2, p. 743.)

[5] Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Déclaration de la Saxe. (Chemnitz, t. 2, p. 768.) .

[2] Toutes ces choses offensèrent tellement les Suédois,

Ainsi on voit l'œuvre de Gustave-Adolphe menacer ruine de toutes parts. Deux grands ministres, agissant de concert pour contrebalancer la prépondérance de la maison d'Autriche, quoique d'opinions différentes sur d'autres points, avaient cherché en vain à la continuer : le succès ne pouvait être prévu par les calculs politiques, fût-il même favorisé par l'habileté d'Oxenstjerna et les trésors de Richelieu ; l'épée n'y devait pas moins concourir que la plume. Nous allons voir rétablir les premières bases, immédiatement après que les divisions et les défections des généraux suédois paralysèrent de nouveau les opérations militaires. Ce fut *Jean Baner* qui arracha des mains des princes allemands le bâton de commandement de Gustave-Adolphe.

La France à cette époque n'était pas fertile en grands capitaines. L'esprit de révolte de la noblesse, alimenté par les discordes de la famille royale et par les intrigues des étrangers, avait gagné l'armée. Le soldat français détestait la guerre d'Allemagne. On était obligé de se fier aux étrangers pour le service à cheval. Richelieu lui-même s'en plaint [1]. Gustave-Adolphe avait formé une école de guerriers, la première d'Europe : « Ils sont tous bons généraux, disait-il à Charnacé après son débarquement en Allemagne, en désignant de la main sept à huit officiers suédois qui l'entouraient. » Les Suédois, disait-il dans une autre circonstance, ne manqueraient pas de chefs après sa mort ; il se repentirait d'avoir été leur roi s'il savait qu'ils ne continuassent pas l'ouvrage qu'il avait commencé. Après la bataille de Leipzig, l'état-major du vainqueur fut rempli de princes allemands. Il fondait sur eux de grands projets politiques ; cependant des paroles remarquables sorties de sa bouche peu avant sa mort prouvent qu'il prévoyait leur défection. On rapporte que le roi, la veille de la bataille de Lutzen, dans une lettre au chancelier écrite de sa main, indique Baner comme le plus capable de lui succéder dans le commandement en chef, s'il lui arrivait quelque malheur [1]. Baner, étant encore souffrant des blessures qu'il avait reçues à Nuremberg, fut si frappé de la mort de son roi qu'il voulait tout abandonner ; il ne fût retenu que par les remontrances d'Oxenstjerna, et n'accepta le commandement que sur les bords de l'Elbe, avec la tâche difficile d'agir en connivence avec les Saxons. Il était entré avec eux en Bohême et se trouvait devant Prague, lorsque la catastrophe de Nördlingen le força de se retirer avec ses troupes, qui formaient la dernière armée des Suédois en Allemagne. Oxenstjerna, à son retour de France, trouva Baner sur les bords de la Saale ; les soldats cantonnaient dans les environs de Magdebourg.

Là le chancelier se trouva prisonnier de sa propre armée. Ce fut alors que Baner l'arracha des mains des colonels mécontens, qui négociaient avec la Saxe, et avec autant d'éloquence que de ruse et de courage arrêta l'explosion d'un soulèvement militaire. Le chancelier fut transféré, sous escorte et pendant la nuit, de Magdebourg aux bords de la Baltique. Les régimens qui n'inspiraient pas de confiance furent logés dans des quartiers à part. Baner s'entoura de ceux qui étaient restés fidèles à leur drapeau ; ils ne comptaient pas plus de six mille hommes, et les Saxons s'élevaient à trente mille. L'électeur à leur tête commença bientôt les hostilités [2] ; mais ce fut en vain qu'il tenta de couper les communications entre Baner et l'Elbe. Baner fit le trajet en vainqueur. Le lieutenant général Ruthven battit les Saxons à Dömitz [3]. Baner reçut un renfort de deux mille cavaliers et de six régimens d'infanterie amenés de Prusse par Torstenson. La Saxe fut alors près d'être envahie. L'électeur, qui avait menacé la Poméranie, fut rappelé par le danger de son malheureux pays, redevenu le champ clos d'une guerre de vengeance entre les Suédois irrités et les protestans, que l'électeur avait sacrifiés avec un acharnement et une

qu'ils résolurent de se défendre et de se laisser plutôt arracher par force les armes à la main, que de rendre lâchement ce qu'ils avaient acquis avec tant de gloire et tant de sang, qu'ils avaient généreusement répandu. (*Mémoires de Richelieu*, t. 9, p. 3.)

[1] Voyez *Richelieu*, t. 8, p. 255, 256.— « Les Impériaux regardèrent la captivité de Horn comme plus importante que le gain de la bataille de Nördlingen. » (T. 8, p. 177.)

[1] Voyez *Mémoires de Richelieu*, t. 8, p. 349 ; Chemnitz, t. 2, p. 775 ; Laboureur, *Histoire du maréchal de Guébriant*, p. 71.

[2] *Mémoires de Richelieu*, t. 8, p. 349.—Suivant Laboureur, *Histoire du maréchal de Guébriant*, p. 71, l'armée de Baner ne comptait que 2 à 3 mille Suédois et Livoniens.

[3] Le 22 octobre 1635. C'était le général Baudissin, jadis au service de la Suède, qui commandait les Saxons.

cruauté extrêmes. La Saxe était en flammes [1]. Ces derniers consumèrent aussi les ressources de l'armée de Baner, et lorsque l'électeur se réunit aux impériaux, commandés par Hatzfeld, le général suédois fut obligé de se retirer à Werben, retraite qui entraîna la perte de Magdebourg [2]. Baner s'en dédommagea par la victoire la plus complète sur les armées impériales et saxonnes, à Wittstock, le 24 septembre 1636 [3]. La Saxe s'offrait de nouveau aux armes suédoises. La bataille de Wittstock effaça le désastre de Nördlingen.

Baner s'empara d'Erfurt et de Torgau et assiégea Leipzig; mais il fut obligé de lever le siége, parce que toutes les armées impériales s'avançaient pour l'écraser. Toutefois depuis février jusqu'à juin 1637, quatre mois entiers, il se maintint dans son camp retranché de Torgau, malgré les continuelles attaques d'un ennemi qui lui était bien supérieur en forces. Il fit courir le bruit qu'il voulait aller au secours d'Erfurt; mais le 19 juin, il passa l'Elbe et trois jours après l'Oder. Il avait dessein de traverser le Warta, à Landsberg, lorsque, au lieu d'y trouver les troupes du maréchal Herman, qu'il attendait, il se vit tout à coup enveloppé par l'armée ennemie. Gallas, qui l'avait tenu serré sur les bords de l'Elbe, apprit son départ douze heures après qu'il eut levé son camp, et il le devança en passant l'Oder à Kustrin; sous les murs de Landsberg, il se réunit au général Maracini, également envoyé dans ces contrées. Dans cette situation critique, Baner parvint encore à éviter l'ennemi, qui, trompé par un mouvement simulé, fit diligence pour lui fermer le passage par la Pologne, pendant que Baner se portait rapidement sur l'Oder et faisait sa jonction avec Wrangel à Schwedt [4] : « Cette retraite, dit Richelieu, dans laquelle Baner n'avait que quatorze mille hommes à opposer à soixante mille, et qu'il sauva avec son artillerie et ses bagages, à l'exception de quelques malades et quelques traîneurs, peut être comparée aux plus célèbres qui aient été enregistrées dans l'histoire [1]. »

Les Suédois étaient de nouveau repoussés de la Baltique, et dans l'automne de 1637, on leur disputait la Poméranie, leur dernière possession en Allemagne. Baner conserva tout le *Hinter-Pommern*, tandis que tout le *Vor-Pommern*, à l'exception de Stralsund, de Gripswald et d'Anklam, tombait entre les mains de l'ennemi. Mais l'année suivante fournit de riches compensations à ces pertes. Gallas, en 1638, conduisit une armée, que ses extravagances avaient affaiblie, de la Poméranie, qui était complètement ruinée, sur le Hawel et l'Elbe; puis il rétablit ses quartiers dans la Silésie et dans la Bohême, pendant que Baner, qui avait reçu des troupes fraîches de la Suède [2] et passé en revue à Stettin, au mois de juin, son armée montant à trente mille hommes, marchait sur ses traces. Nous le voyons de nouveau en Saxe, en 1639, mettre en déroute une armée saxonne et impériale (à Chemnitz, le 4 avril), envahir la Bohême; faire prisonniers Montecuculi et Hofkirchen à Brandeis, le 19 mai, et le jour suivant se trouver aux portes de Prague. Son armée comptait beaucoup de réfugiés bohémiens. Quel changement dans leur patrie! Depuis vingt ans, pas un prêtre, pas une église protestante; un peuple jadis altier, aujourd'hui abattu jusqu'à perdre l'espoir! Les Suédois et les impériaux rivalisaient en excès de pillage. Les renforts arrivaient de tous côtés. Piccolomini vint de l'extrémité des Pays-Bas. Derrière Baner, du côté de la Saxe et du Brandenbourg, on commença à concevoir des craintes. Dans

[1] Baner s'exprime ainsi dans le manifeste qu'il publia contre ces cruautés : « Dass kein Wunder ware, wenn sich auch die Erde eröffnet und durch Gottes gerechte Verhagnifs solche ehrvergessenen Frevelsthater verschlingen thate. » (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[2] Lettres de la régence à Baner, en date du 9 septembre 1636. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] Voyez les manuscrits de Palmsköld et les *Archives du royaume*.

[4] Le vieux Herman Wrangel, qui n'était pas d'accord avec Baner, fut rappelé. Son fils, le célèbre Charles-Gustave Wrangel, resta à l'armée.

[1] *Mémoires*, t. 9, p. 386. — « Cette action fut assez plaisamment représentée, selon le génie de ce temps-là, dans une gravure où l'on voyait les généraux allemands fort occupés à lier le haut d'un sac, dans lequel l'armée suédoise était enfermée, tandis que Banier avec son épée lui ouvrait un passage par un des coins. » Bougeant, *Histoire des guerres et négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*, p. 289.

[2] « Gallas zog etliche elende Reliquien von der Armee hinter sich her. — Die Brandenburgischen und Sachsischen waren sehr dünne geworden. Hingegen die Schwedischen Soldaten hatten wohl geringe Kleider, aber stattliche Courage, waren alles junge, auserlesene Leute. » (Puffendorf, t. 11, p. 486.) Gallas quitta le commandement, qui échut à Maracini et au saxon Hofkirchen.

la basse Saxe, le Lunebourg, naguère hostile, demanda une neutralité bien suspecte [1]. L'événement le plus grave fut la mort du duc Bernard de Saxe-Weimar, le 8 juillet 1639. Baner, qui avait compté rencontrer ce brave général sur les bords du Danube et se réunir à lui, fut obligé de songer lui-même à la retraite ; il ne l'effectua pas sans perdre beaucoup de monde.

Au mois de mai 1640, nous voyons pour la première fois une armée française réunie, à Erfurt, à une armée suédoise. Les troupes françaises comptaient dans leurs rangs d'anciens frères d'armes de Weimar que la France était parvenue à gagner [2]; ils étaient commandés par le duc de Longueville et par Guébriant. Baner se réunit aussi à des troupes de la Hesse et de Lunebourg [3]. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir des inconvéniens du partage du commandement. Piccolomini ne se laissa pas entraîner hors de son camp fortifié de Saalfeld ; les alliés se dispersèrent, et l'année s'écoula ainsi sans résultats. Mais au mois de décembre, au milieu de la neige et du froid, tandis que l'ennemi reposait avec sécurité dans ses quartiers d'hiver, Baner, réuni à Guébriant, leva son camp ; il traversa la Thuringe, la Franconie et le haut Palatinat, et il se présenta tout à coup, au mois de janvier 1641, devant Ratisbonne, où le nouvel empereur Ferdinand III [4] présidait une diète des électeurs et des députés de l'empire. La cavalerie de Baner avait déjà passé le Danube sur la glace, déjà il avait commencé à bombarder la ville, lorsque le dégel vint tout à coup fondre les glaces du fleuve. L'ennemi se renforça, le plan échoua, et le général suédois se trouva dans une situation plus critique que jamais. Il n'y avait à cette époque que les troupes suédoises qui fussent habituées à faire des campagnes d'hiver. Les troupes de Weimar se retirèrent ; Guébriant s'éloigna aussi, et Baner fut sur le point d'être enveloppé par les ennemis auprès de Cham. Le général bavarois Mercy, envoyé en avant avec une nombreuse cavalerie, attaqua le colonel suédois Érik Slange. Celui-ci se jeta avec trois régimens de cavalerie dans la petite ville de Neubourg, qu'il défendit vaillamment pendant quatre jours, après quoi il déposa les armes. Mais pendant cet intervalle, Baner gagna du temps pour se sauver : une avance d'une demi-heure, à travers les défilés étroits de Pressnitz, dans les forêts de la Bohême, l'empêcha d'être coupé par Piccolomini. Les impériaux le poursuivirent pendant onze jours sans relâche. Baner arriva à Zwickau, où Guébriant se joignit à lui de nouveau ; puis, toujours harcelé, il gagna Halle, Mersebourg et Halberstadt. Baner dans cette retraite était presque mourant ; il se faisait à la fin porter sur un brancard : il expira à Halberstadt, en 1641, dans sa quarante-cinquième année. Au combat qui fut livré à Wolfenbuttel, l'armée avait amené le cercueil qui renfermait les restes de son général et avait juré de vaincre [1]. Baner s'est peint lui-même dans ses campagnes : le vin et les femmes étaient les faibles du héros [2].

Nous ne pouvons nous empêcher de faire une observation. Si l'on considère l'issue de ces entreprises, dirigées du nord de l'Allemagne contre l'Autriche, entreprises plus d'une fois renouvelées après la mort de Baner, on hésite à se joindre à la foule pour blâmer Gustave-Adolphe de n'avoir pas voulu, après la bataille de Leipzig, attaquer les États héréditaires de l'empereur avant d'avoir affermi ses flancs, qui n'étaient pas couverts ; mais on voit en même temps qu'une coopération vigoureuse de la

[1] Aucune maison princière n'a travaillé dans ce but avec plus d'opiniâtreté que celle du Lunebourg. Il est naturel que la partie pense à elle quand le tout est dissous; cependant on ne peut nier la vérité de ce que disait Baner au chancelier de Lunebourg, Drebber, après la victoire de Chemnitz : « Durch dergleichen miserable Considerationen sey Deutschland in seinen jetzigen Nothstand gekommen : die Neutralitetsgeschichten taugten nichts. » (Von der Decken, l. c., t. 3, p. 184.— « Les projets du duc de Lunebourg, écrit Oxenstjerna à Baner, en date du 9 janvier 1639, me sont bien connus et me servent à gagner du temps et à prendre parti pour le plus fort. »

[2] Oxenstjerna écrivit à Baner qu'il devait faire valoir les droits de la Suède sur l'armée de Weimar, parce qu'elle avait été primitivement enrôlée pour le compte de cette puissance.

[3] Voyez la lettre d'Oxenstjerna à Salvius, en date du 1er mars 1639.

[4] Ferdinand II mourut le 15 février 1637.

[1] *Histoire du maréchal de Guébriant* p. 348.

[2] On supposa d'abord qu'il avait été empoisonné. Salvius écrit de Hambourg à Jean Oxenstjerna, le 27 décembre 1641 : « Nescio an sit venenum. Nam statim post pocula primos eosque atrocissimos sensit dolores. Accedunt jam interdum deliria et in spectrorum erroribus ac somniis ipse quidem se fatigat. Vereor, ne punitis aliis, Deus tandem nos ipse punire decrevit, ob enormia scelera et probra plus quam barbara, quæ hoc bello impune committuntur. »

France était la seule condition qui pouvait assurer le succès d'une telle attaque. Cette coopération ne fut jamais très-active. Les intérêts de la France avaient dans cette guerre un point de contact avec ceux de la Suède, mais il n'existait aucun lien intérieur entre ces deux puissances : ce fut là ce qui fit ajourner si longtemps en Suède la ratification de l'alliance avec la France [1]. Oxenstjerna pressait la France de déclarer ouvertement la guerre à l'empereur, comme elle avait fait pour l'Espagne en 1635 [2]. La déclaration de guerre de la France à l'empereur n'eut lieu qu'en 1638. Ce fut à cette époque, le 6 mars, que fut conclue pour cinq ans la nouvelle alliance avec la France; elle fut ensuite renouvelée. A cette occasion, Oxenstjerna écrivit à Salvius, le 24 juillet 1640 : « Il est stipulé dans l'alliance, qu'on doit faire invasion par l'Allemagne dans les États héréditaires, nous par la Saxe, et la France, des bords du Rhin par la haute Allemagne. La France n'a jamais rempli cette condition, et nous avons toujours eu à lutter seuls contre toutes les forces de l'empire [3]. »

Le chancelier du royaume était rentré dans sa patrie depuis l'été de 1636, et il ne retourna jamais en Allemagne, quoiqu'il en eût eu le dessein. On donna à Baner carte blanche pour la guerre et même pour le gouvernement de la Poméranie, après la mort de l'envoyé Sten Bjelke [4] : « On ne peut tracer que des instructions générales, écrit le chancelier à Baner; nos affaires intérieures dépendent de nos succès ou de nos revers en Allemagne [5]. » Mais, après le départ du chancelier, on vit les *conseillers de la guerre* attachés aux armées. Le premier, que je sache, fut adjoint au général Kniphausen, en Westphalie, en 1635 [6]. On décida, en 1637, qu'il en serait également envoyé un à l'armée de Baner [7], et le secrétaire Lars Grubbe s'y rendit effectivement en cette qualité, en 1641, mais avec l'ordre de s'accommoder autant que possible avec le maréchal [1]. Ces *conseillers de guerre*, ou *d'assistance* (comme ils sont aussi nommés), avaient l'inspection des affaires politiques, administratives et financières; ils correspondaient avec le gouvernement de Suède et n'étaient pas sans influence dans les affaires militaires.

La présence du chancelier en Suède ne fait pas moins époque, par son active énergie, que l'exercice du commandement de Baner en Allemagne.

Oxenstjerna fut empêché de faire de nouvelles propositions au comité par des divisions qui partageaient le sénat à son arrivée. Le langage qu'il tint dans cette assemblée est remarquable : « Il était d'avis, pour sa part, de ne rien communiquer aux états avant que le sénat eût adopté ce qui était raisonnable et praticable; car il était inutile et dangereux de prendre conseil de ceux qui ne connaissent rien aux affaires. Il fallait d'abord prendre une résolution, puis demander l'assentiment des états, comme avait toujours fait le feu roi [2]. — Nous avons décidé bien des affaires que vous regardez comme nécessaires pour la continuation de la guerre, répondit Jacques de La Gardie; si elle doit se prolonger, il faut absolument lever des soldats. Nous avons agité la question de savoir s'il ne serait pas urgent de convoquer les états. » Le chancelier : « Nous avons fait cent levées sans la convocation des états, et nous croyons que c'est agir très-sagement que d'envoyer des commissaires qui s'entendent avec le peuple et s'occupent en même temps de la conscription. » Le chancelier employa un nouveau moyen politique, dans l'espèce de diète ou assemblée des fonctionnaires, que prescrivait la constitution en vertu de laquelle on pouvait y délibérer et prendre une décision sur les affaires qui ne réclamaient pas une diète générale. Au mois d'octobre 1636, tous les membres du sénat et des colléges, ainsi que plusieurs nobles, furent convoqués à Stockholm. Les délibérations roulèrent principalement sur la nécessité d'une nouvelle conscription; elle fut décrétée et exécutée sans qu'on eût assemblé les états. Le chancelier ne voulait pas aggraver la charge des impôts : « La continua-

[1] Voyez les *Archives du royaume*.
[2] Bougeant.
[3] Voyez les *Archives du royaume*.
[4] Lettre d'Axel Oxenstjerna à Baner, 10 mars 1638. (*Archives du royaume*.)
[5] Lettre à Baner en date du 10 juin 1639. (*Archives du royaume*.)
[6] Axel Oxenstjerna à Baner, Stralsund, le 9 novembre 1635. (*Archives du royaume*.)
[7] Oxenstjerna à Baner, le 4 juin 1637. (*Ibid.*

[1] Instruction de Grubbe, le 29 avril 1641. (*Ibid.*)
[2] Délibération du sénat, 15 juillet 1636. (Voyez Adlersparre, *Samlingar*, t. 4, p. 98.) — « Quod multi faciunt, multi negligunt, » était un proverbe familier au chancelier.

tion de la guerre, dit-il, exige la réforme de quelques abus, parce que le peuple est hors d'état de la soutenir plus longtemps [1]. » Toutes ses propositions frappèrent sur la noblesse. Il voulait limiter le droit de celle-ci d'acquérir trop de terres seigneuriales (*sätes-gårdar*), parce qu'elle y en joignait d'autres pour lesquelles elle prétendait aux mêmes priviléges. Il réclama l'exercice de la dîme de la couronne, qui, depuis la réforme, avait été d'un grand secours pour l'État, mais à laquelle un grand nombre de nobles s'étaient soustraits, ce qui faisait qu'elle ne produisait rien ou presque rien [2]; l'abolition pour quatre ans encore de l'exemption des droits de douane dont jouissait la noblesse; une nouvelle inspection de l'équipement des cavaliers dans tout le royaume et l'abolition de plusieurs abus dans l'armée. Il est vrai que toutes ces mesures ne pouvaient pas recevoir leur application. Dans les délibérations du sénat, le chancelier combattit ceux qui défendaient l'extension des terres seigneuriales : « C'est ce que vous appelez la liberté de ne rien donner à la couronne [3]. » Plusieurs sénateurs ne siégèrent pas à cette session, et, suivant toute probabilité, l'influence du chancelier détermina l'adoption de la résolution suivante : « Lorsque le gouvernement convoque les sénateurs dans des occasions importantes, ils doivent se rendre à leur poste, à moins d'obstacles légaux. Les absens doivent se soumettre aux décisions des membres présens, et ils sont tous responsables, excepté lorsqu'ils peuvent prouver que ces décisions sont contraires à la *Loi de Suède*. Aucune autre excuse n'est admise, et celui qui, par crainte ou par d'autres raisons, s'abstient de paraître aux sessions n'est pas digne d'être sénateur [4]. » C'est dans le préambule de cette résolution qu'on parle des sénateurs du royaume « comme représentant les états. »

Le chancelier écrit à Baner : « On a été obligé de recourir à de nouvelles levées de troupes. Il eût été convenable d'adopter cette mesure de concert avec les états ; mais comme il y avait peu de temps qu'on avait convoqué une assemblée générale et que le comité des états s'était réuni pendant l'été, nous n'avons pas voulu les appeler de nouveau. C'est pour cela que nous avons jugé bon de décider l'affaire dans le sénat et de communiquer la résolution aux nobles qui étaient présens et aux colléges pour la recommander ensuite aux soins des préfets et des évêques. Quant à l'argent, nous n'avons pas cru à propos de demander un surcroît d'impôts aux états. Il faut chercher à introduire l'ordre et l'économie dans les revenus de la couronne. On doit supprimer les dépenses qui ne sont pas nécessaires, redresser les abus qui se sont introduits dans les dîmes de la couronne et des terres seigneuriales, et augmenter les produits des mines, des douanes et du commerce. On a élu des députés pour examiner les comptes des revenus et des dépenses ; l'année prochaine, nous porterons notre investigation dans la recette des provinces : c'est aux trésoriers et aux conseillers de la chambre qu'on a remis ce travail. Le collége de la guerre doit, à la revue, casser les officiers incapables ; les mines doivent être aussi l'objet d'un sévère examen [1]. En un mot, les réformes porteront sur toutes les branches de l'administration. »

La division de l'armée, fondée par Gustave-Adolphe, fut comparée au texte de la constitution de 1634 et ne fut pas réglée exactement suivant son esprit : « Le gouvernement et le sénat, est-il dit dans une lettre datée du 23 mars 1637, ont examiné, l'automne dernier, le budget de l'État et celui de l'armée. Il y avait dans le dernier quelque confusion résultant des grandes guerres, de sorte que le contingent de l'armée est plus élevé que ne le veut la constitution et que ne le permet le budget. Il y a une fois plus d'officiers qu'il ne faut, parce que les Allemands sont restés au service, et cependant on a fait de nouvelles promotions pour la guerre de Pologne [2]. Ces doubles emplois sont ainsi autant de charges pour l'État. La cavalerie actuelle de Suède se compose de quatre régimens complets, ceux de la Vestrogothie, de l'Upland, du Småland et de l'Ostrogothie; il y a en Finlande trois régimens de cavalerie aussi au complet. Les régimens d'infanterie

[1] Voyez les propositions faites le 30 octobre 1636. (*Archives du royaume.*)
[2] Voyez Stjernman.
[3] Voyez les collections de Palmsköld.
[4] Voyez les *Archives du royaume.*

[1] A Jean Baner, 3 décembre 1636. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[2] Il est question de l'expédition faite en Prusse et commandée par Jacques de La Gardie avant le renouvellement de l'armistice avec la Pologne.

sont au nombre de vingt-trois, dont quinze sont à la charge de la Suède et huit à celle de la Finlande. En Allemagne les troupes doivent être soumises à cette division, et si quelques officiers meurent, il faut laisser leur place vacante jusqu'à la réalisation de ce système [1]. On avait déjà pris, peu d'années auparavant, quelques mesures préparatoires. Le 27 avril 1636, le gouvernement écrivait qu'il espérait être bientôt débarrassé de la classe onéreuse des officiers surnuméraires : « Nous avons dessein de les disséminer dans les régimens des provinces, et de faire le cadastre de tous les hemmans qui devaient être affectés à l'entretien des officiers et des soldats [2]. » Il y avait encore de grands abus à réformer : « Il nous semble, dit le gouvernement en 1640, qu'une partie de nos officiers de cavalerie, surtout les colonels, se sont fait une loi de lever sur leurs cavaliers une certaine contribution en argent, en bétail ou en denrées, comme si cela leur était dû. Les colonels des régimens d'infanterie emploient aussi leurs soldats à transporter du bois, à faire des corvées; ils leur imposent encore d'autres charges. On doit proscrire sévèrement ces abus [3]. » — « Les canons, les armes de toute espèce, la poudre, les boulets, tout le matériel de la guerre, en un mot, se font en Suède, on en fait même des envois à l'étranger, écrivait Oxenstjerna à Baner, et la grande flotte est dépourvue de tout ce qui est nécessaire pour entrer en campagne [4]. »

Le gouvernement introduisit plusieurs améliorations importantes dans l'administration intérieure. Le bureau des mines (*bergamt*) reçut la forme collégiale : son instruction est de 1637 [5]. On publia des ordonnances relatives au commerce. Le premier réglement des postes fut publié [6], ainsi qu'un nouveau tarif de douanes [7]. L'ordonnance touchant l'établissement des auberges sur les grands chemins fut renouvelée. Tout ce que fit le comte Pierre Brahe depuis 1637 jusqu'à 1640, et ensuite de 1648 à 1654 en qualité de gouverneur général de la Finlande, où sa mémoire est encore chère aux populations, mériterait un chapitre spécial, si un pareil développement ne sortait des bornes que nous nous sommes prescrites.

Mais ni les ressources du royaume ni l'argent de la France ne suffisaient pour entretenir des armées en Allemagne, et Oxenstjerna fut obligé de démontrer à Baner la dure nécessité de tirer de la guerre elle-même des ressources pour la faire : « Cette guerre étant au-dessus de nos forces, nous ne voyons pas comment nous pourrions introduire la réforme dans l'armée aussi promptement qu'il le faudrait. Vous penserez sans doute comme nous, que plus les masses que nous pourrons lancer sur le territoire ennemi seront fortes et imposantes, plus elles y trouveront facilement des moyens de subsistance. Nous ne savons pas même comment nous nous arrangerons chez nous; cependant nous ferons ce que nous permet notre budget [1]. » Après une nouvelle levée faite à la diète générale de 1638, le gouvernement écrivit au maréchal : « Nous supposons que les soldats que nous avons envoyés pour compléter les régimens sont encore trop jeunes et que les officiers ne sont pas les meilleurs : la multiplicité des levées a fait qu'il ne reste plus d'hommes d'un âge mûr [2]. » Malgré ces levées si souvent renouvelées, malgré les impositions et d'autres malheurs [3], il ne s'éleva aucun murmure de mécontentement contre les diètes, qui étaient cependant convoquées avant 1642, lorsque les paysans se plaignirent que le gouvernement vendait trop de domaines de la couronne. Le chancelier adressa à cette occasion des paroles sévères aux paysans dans le sénat; en revanche, pendant que le chancelier prononçait un discours dans la salle de la diète, les paysans mirent à la porte un faux frère qui, sans être membre de leur

[1] Instruction de Grubbe. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[2] Le gouvernement au chancelier, 27 avril 1636. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[3] Lettres à tous les colonels d'infanterie et de cavalerie, 21 avril 1640. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[4] 3 avril 1641.
[5] Voyez les *Archives du royaume*, 8 février 1637.
[6] Du 20 février 1646.
[7] Le tarif des douanes fut d'abord tenu secret, ce qui causa un grand dommage au commerce au delà de la Baltique, du côté de la Livonie. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[1] A Jean Baner, le 10 mars 1638. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[2] Au même, le 4 juin 1639. — On recruta des soldats en Écosse et en Angleterre; ils arrivèrent au printemps et dans l'été de 1637. (Voyez les *Archives du royaume.*)
[3] En 1639 et 1640, la peste fit invasion à Stockholm et dans ses environs.

état, s'était glissé parmi eux, disant qu'ils divaguaient inutilement et qu'ils pouvaient bien payer ce que le gouvernement demandait. Le lustre et l'éclat que les victoires de Torstenson avaient jetés sur les armes suédoises retournèrent l'attention générale des plaies intérieures de l'État.

Ce frère d'armes de Baner, son égal en génie, l'emportait sur lui en énergie : faisant dominer sa grande âme sur un corps miné par la goutte et les restes d'une dure captivité, le plus grand capitaine après le roi s'était vu contraint par ses infirmités à solliciter sa retraite, et il l'avait obtenue au printemps de 1641 [1]. Alors le gouvernement lui offrit le commandement en chef en Allemagne, et il refusa. A ses objections, le chancelier répondit : qu'il n'élevait aucun doute sur la capacité du guerrier si sa santé ne s'opposait pas à ce qu'il se chargeât du fardeau du commandement. Il n'avait pas oublié que le feu roi avait dit, peu de jours avant que le général fût fait prisonnier à Nuremberg, qu'il ne craindrait pas de lui confier la conduite d'une armée. Depuis ce temps le général avait fait plusieurs campagnes, il avait les habitudes de cette guerre et jouissait de la confiance de l'armée [2]. Quelque temps auparavant, le gouvernement avait écrit au général de l'artillerie Jean Liljehök, gouverneur de Hinter-Pommern : « Dès que nous aurons nommé un général en chef, il faudra que vous restiez chez lui pour être auprès de sa personne ce que Torstenson était auprès de Baner à cause de votre intelligence, de votre bravoure et de vos autres qualités [3]. » On voit, par la correspondance de Gustave Wrangel, qu'il se considérait comme frustré par cette nomination : il n'avait cependant alors que vingt-huit ans [4]. Liljehök périt à la fleur de son âge, à Leipzig, comme Nils Brahe [5] mourut en combattant aux champs de Lutzen ; il y avait aussi en lui les germes d'un grand capitaine. Quelle école de héros Gustave-Adolphe n'avait-il pas formée !

La mort de Baner jeta une grande inquiétude dans l'armée; personne plus que lui ne l'avait dominée depuis Gustave-Adolphe. Le maréchal Torstenson était encore absent, et il n'y avait personne dont l'autorité pût être comparée à la sienne. Les trois majors-généraux Adam Pfuel, Charles-Gustave Wrangel et Arwid Wittenberg reçurent le commandement, et, réunis à Guébriant, ils battirent encore l'ennemi à Wolffenbuttel; mais les conditions que les colonels posèrent pour prix de leur obéissance prouvèrent qu'elle ne devait pas être de longue durée. Ils envoyèrent en Suède deux plénipotentiaires chargés de présenter leurs plaintes au gouvernement. Vingt-trois colonels s'engagèrent par leur signature à ne reconnaître aucun général en chef avant qu'on eût fait droit à ces plaintes. Jadis ils avaient demandé à prendre part aux délibérations où s'agitaient des questions relatives aux militaires; ils revendiquaient aujourd'hui ce droit, même pour les questions politiques. Ils appuyaient la demande de l'abandon de quelques places fortes, demandes faites par la maison de Brunswig-Luneboug, qui après la mort du duc George suivit la même politique vacillante, et semblait alors opposée à l'empereur, pendant qu'elle négociait une alliance avec la Suède. Des agens luneboureois et danois fomentaient le mécontentement, qui s'augmentait par une misère profonde. Des fantassins et des cavaliers vendirent leur équipement pour avoir des vivres, et s'écrièrent, à l'occasion de l'arrivée de Grubbe, qu'on leur envoyait des conseillers de guerre, dont ils n'avaient pas besoin, mais qu'on ne leur envoyait ni argent ni général en chef. On entendit des officiers dire hautement qu'ils ne voulaient pas obéir à un général suédois [1] ; ils parlèrent de paix et entrèrent en intelligence secrète avec l'ennemi : « Nous sommes certains, est-il dit dans l'instruction du gouvernement à Torstenson, que ceux que nous regardons comme nos amis propagent dans

[1] « Vous demandez un congé pour cause de maladie ; mais Baner est malade aussi, et il n'y a personne après lui pour soutenir la gloire de nos armes. » (Voyez la lettre du gouvernement à Torstenson, le 7 juillet 1640.) « Mais, écrit le chancelier, en date du 8 mai 1641, nous avons été obligés de donner à Torstenson la permission de rentrer dans ses foyers à cause de ses infirmités. »

[2] Voyez Adlersparre, *Samlingar*, t. 2, p. 218.

[3] A Jean Liljehök, le 24 mai 1641.

[4] Voyez la correspondance entre Herman Wrangel et son fils. Les lettres sont datées du 10 et 17 août 1641.

[5] « Den auch König Gustave bey Nurnberg vor capable geschatzt hatte die armee zu regieren. » (Puffendorf, t. 13, p. 29.)

[1] Charles-Gustave Wrangel à son père, an der Leine, 13 septembre 1641.

l'armée des sentimens bien dangereux. Si le maréchal ne pouvait gagner la confiance des troupes, il devait tâcher de se rendre maître des ports de la Baltique, tirer de l'armée tout ce qu'il y avait de brave et de loyal, Suédois ou Livoniens, se réunir à l'armée de Stålhandske et se mettre en état de défense dans une place sur l'Elbe ou sur l'Oder. Il devait avoir l'œil ouvert sur le Danemark, qui s'occupait aussi d'entraîner l'armée [1].

On n'en vint pas à ces extrémités, parce que Salvius pourvut aux premiers besoins en avançant de l'argent sur celui qu'on devait recevoir de la France, et que les colonels apportèrent en revenant de Stockholm de nouvelles promesses. Cependant après un été passé dans les discordes et les privations de tout genre, l'armée était bien affaiblie à l'arrivée de Torstenson, laquelle avait été retardée jusqu'à l'automne [2]. Il amenait de Suède des secours d'hommes et d'argent [3]; mais ils n'étaient pas suffisans pour subvenir à tous les besoins de l'armée. Les rapports se compliquaient avec les ducs de Lunebourg à cause des intelligences secrètes qu'ils avaient avec les troupes. Les jalousies et le mécontentement divisaient les officiers; le plus âgé, le major-général Adam Pfuel, donna sa démission parce que Liljehök l'avait devancé. Wrangel boudait aussi et s'absenta pendant quelque temps [4]. La fracture d'un membre avait mis Wittenberg hors d'état de servir pour le moment; Guébriant, avec les troupes françaises, se sépara des Suédois pour se rendre sur les bords du Rhin; Torstenson lui-même, après son arrivée à l'armée, devint si malade que le bruit de sa mort se répandit et que lorsque l'armée, au commencement de l'année 1642, se mit en marche pour occuper les passages de l'Elbe, il était perclus de tous ses membres et fut transporté sur un brancard [1].

A Saltswedel, il assembla un conseil de guerre pour juger le colonel Seckendorf, qui, convaincu d'avoir entretenu des intelligences avec l'ennemi, fut condamné à mort [2]. Après que l'ennemi, ayant renoncé à son projet contre le Mecklenbourg, se fut retiré en Saxe, où les Bavarois se séparèrent des impériaux, Torstenson, assuré de ce côté par l'armistice avec le jeune électeur de Brandenbourg, résolut de marcher sur la Silésie, où se trouvait le duc François-Albert de Lauenbourg, alors maréchal de l'empereur avec des forces supérieures à celles de Stålhandske. Pendant que Torstenson faisait diriger des approvisionnemens sur la route de Westphalie, il prit un chemin opposé et passa l'Elbe à Werben, les 26 et 27 mars; il traversa la Lausace et se réunit à Stålhandske, à Sorau. Cette jonction porta ses forces à vingt mille hommes. Le 24 avril, il emporta d'assaut Gross-Glogau et d'autres places fortes voisines, et menaça Schweidnitz; il devança le duc de Lauenbourg, qui volait à la défense de cette place, le battit complètement et le fit lui-même prisonnier [3]. Le

[1] Instruction du maréchal Torstenson, 31 août 1641.

[2] Il arriva le 15 novembre 1641 à l'armée, campée autour de Winsen, près d'Aller en Westphalie.

[3] Outre les cavaliers finnois, il amenait vingt-six compagnies d'infanterie.

[4] « Ich merke aus Allem, dass man mir hier wenig gewogen, sehe auch, dass wie eifrig und treu ich meine Dienste thue, dennoch gethan wird alls wusste man es nicht, und giebt die tagliche Erfahrung, dass die Affection zu einem und andern merklich antecellirt. Von meinem Advencement zu General der Infanterie ist von keinem Menschen etwas gedacht worden, fondern Mortaigne (wie wohl ich bey Lebzeiten des sel. Hrn Felds-marschalls Baners und auch nachmahls zu commandieren gewurdigt wurde); mir noch als ein General bey der infanterie zugeordnet ist. » (Voyez la correspondance de Charles-Gustave Wrangel et de son père dans la bibliothèque de Skokloster.) — Wrangel fut envoyé en Suède, au printemps, pour y chercher de nouveaux renforts. Malgré l'amitié que Baner lui portait, nous trouvons deux lettres dans lesquelles Baner lui reprochait amèrement quelques fautes commises dans le feu de la jeunesse. Ce fut alors que Wrangel chercha l'intercession de Torstenson, et celui-ci lui promit de l'excuser auprès du maréchal.

[1] Souvent les lettres de Torstenson étaient signées par les secrétaires, parce que la douleur l'empêchait de tenir la plume.

[2] Charles-Gustave Wrangel écrit de lui, à son père, que c'était un des chefs des meneurs dans le camp de Wolffenbuttel.

[3] « Als er an seinen Wunden starb, wurden Arnheims Anschlage zu nichte. » (Puffendorf, tome 14, § 15.) — Le feld-maréchal Arnheim, qui avait servi la Suède, était un des caractères les plus rusés de son temps, homme de politique et de cabinet plutôt que d'épée. Il avait quitté le service de l'empereur pour celui de la Saxe; mais après la paix de Prague, il s'était retiré dans son château de Boitzenbourg, dans l'Ukermark, qui appartient encore à ses descendans, qui comptent au nombre des plus riches propriétaires de Prusse: il y fut fait prisonnier, le 7 mars 1637, par un détachement de Suédois, qui l'emmena en Suède. Cet acte de violence avait été ordonné par Oxenstjerna,

résultat de cette victoire fut la reddition de Schweidnitz, le 24 mai. Torstenson poursuivit les impériaux dans la Moravie, épouvanta et dispersa les députés rassemblés à Olmutz, s'empara de cette ville le 5 juillet et envoya le colonel Helmut Wrangel porter ses armes aux portes de Vienne. Il fallut alors penser à la retraite. Après avoir laissé une forte garnison à Olmutz, il reprit le chemin de la Silésie, où Liljehök s'était emparé de Neisse, et se réunit au reste de l'armée à Kosel, qui fut prise d'assaut ainsi qu'Oppeln. Il mit le siége devant Brieg et le poussa avec tant de vigueur qu'il espéra s'en rendre maître en peu de jours [1]. Mais un formidable corps d'impériaux arriva au secours de cette forteresse. Torstenson fut obligé de lever le siége; il renforça la garnison d'Oppeln et de Schweidnitz, et envoya Königsmark en Saxe pour y faire face aux événemens. Il se retira à Glogau, derrière l'Oder; mais il passa ce fleuve plus haut, à Crossen, et posa son camp au confluent de l'Oder et de la Neisse en attendant les renforts que Charles Wrangel amenait de Suède et qui approchaient. La jonction avec l'avant-garde du corps de Wrangel, comptant quatre mille fantassins, eut lieu le 26 août [1]. Torstenson fit lever le siége de Glogau aux impériaux. Il essaya vainement de couper à l'armée impériale le chemin de la Bohême; mais il s'empara de Zittau, le 29 septembre, en présence de l'ennemi, et assiégea Leipzig pour le contraindre à accepter la bataille qu'il lui offrait. Là sur les mêmes champs qu'avait illustrés Gustave-Adolphe, Torstenson remporta, le 23 octobre, une victoire complète sur l'archiduc Léopold et Piccolomini, et finit la glorieuse campagne de 1642 par la prise de Leipzig [2].

Le chancelier [3] écrivit au chambellan Ga-

qui voulait qu'on le prît mort ou vivant. La haine qu'on lui portait était l'effet de ses trames et de ses intrigues contre la Suède. C'est le seul fait immoral qu'on puisse reprocher à la mémoire d'Oxenstjerna; il était dans l'esprit de son rival Richelieu, sur lequel il l'emportait tant par la moralité de ses principes. Arnheim, après avoir été enfermé à Örebro fut conduit à Stockholm. Il s'échappa de sa prison et retourna en Allemagne, où il proposa de mettre une armée en campagne contre la Suède. Nommé généralissime des troupes de Silésie, il y mourut le 18 avril 1641. Le duc de Saxe-Lauenbourg, qui était sous ses ordres, reçut le commandement en chef.

[1] Torstenson s'exprime ainsi dans une lettre adressée à C.-G. Wrangel sur ses opérations : « Nach dem Pingst vorgewesenen Rencontre bey Schweidnitz ist der Feind mit seinen übrigen Völkern aus seinem Lager bey Breslau aufgebrochen und nach Brieg gegangen. Ich habe meinen March nach Neisse gerichtet, und d. 25 mai daselbst angelangt, in der Meinung so wohl weiter an dem Feinde, als an der stadt Neisse mein Heil zu versuchen, zu welchem Ende ich d. 27 mit der meisten Cavalerie 1,600 zu Füss und entlichen leichten Geschütz von der Neisse weggegangen, daselbst aber den Herrn General Liljehök mit der Infanterie und dem groben Geschütz, solchem Ort wurklich zu attaquieren gelassen, und allso mit den bey mir gehabten Volkern gegen Olmutz gezogen. Als nun von dem Feinde ein mehreres, nicht als ein Regiment zu Füss so d. 29 bey Sternberg von dem Obrist Helm Wrangel ruinirt worden, angetroffen und sich befunden, dass der Feind, auf die linke hand nach Weisskirch, Meseritz und dem Wallacheyschen-gebirge sich gewendt, und alida nicht füglich attaquirt werden konnte, habe ich meinen march recta nach Olmutz, folgenden Tages solche mit Ernst anzugreiffen resolvirt. Der commendant Miniati, als General commissarius des Markgrafthum Mahrens, so mit 800 neugewerbnen Teutsche und Polnische Knechte darin gelegen, hat sich, zunachst der Burgerschaft, tapfer gewahret, gleichwol aber nach viertägiger Belagerung zu accordiren gezwungen worden, welcher dann d. 6 dieses mit der Garnison abgezogen. Selbiges Tages hat sich auch Pronitz und Littau auf discretion, eingleichen d. 8 die Mahrische Neustadt, so ein ziemlich vester Ort, an dem General major Königsmark mit accord gegeben. Nach dem ich nun Kunschaft bekommen, dass Neisse d. 5 dieses, mit accord ubergegangen, bin ich, um mich bey der damalligen Beschaffenheit des Feindes, mich der übrigen importante Orte in Schlesien zu bemeistren, d. 7 von Olmutz aufgebrochen, mich wider zuruchgezogen und mit der ubrigen gros der armee bey Cosel conjungirt, welche Stadt folgenden Tags nach geschossener Bresche mit sturm, und das Schloss auf Gnad und Ungnade ubergangen. Bin darauf d. 12 aufgebrochen und bey Oppeln angelangt. Der Commendant, Obrist lieutenant des graf Gallischen regiments, hat, als die bresche geschossen, die Stadt verlassen und sich auf Schloss retirirt, welcher er auch, weil es ein sehr fester Ort, bis in den vierten Tage gehalten, hat sich aber endlich d. 17 dieses auf Gnad und ungnad ergeben mussen.—Bin nun gestern davon aufgebrochen, und heute allhier bey der Stadt Brieg, worin 1500 m. zu fuss und 2 Obristen sich befinden, und werde mein Bestes thun. — Herzog Frans Albert sind d. 31 mai wegen empfangener Beyde schüsse zu Schweidnitz Todes verfahren, und an deren Stelle ist nun widerkommen Piccolomini, der nun mehr die gesammte kaiserliche Armee, so annoch bey Brunn in Mahren steht als Feld-marschall commandirt. » (Torstenson à Charles-Gustave Wrangel.) La lettre est datée du camp près de Brieg, le 17 juin 1642.

[1] « Si nous ne recevons promptement du secours, Glogau est perdu. » (Lettre de Torstenson à Wrangel, du camp de Neisse, le 21 août 1641.)

[2] Voyez Puffendorf, t. 14, § 26.

[3] Le 1er janvier 1643. (Voyez les *Archives du royaume*.)

briel Oxenstjerna, qui fut envoyé auprès de Torstenson : « Il me semble que le maréchal a reçu assez d'eau pour faire marcher le moulin. Il fallait profiter de la victoire pour s'emparer de la haute et de la basse Saxe et se rendre maître de l'Elbe [1]. En Westphalie, nous tenons le Weser et les principales places; cependant l'administration est en désordre: il faut un gouverneur, un bon secrétaire et un commissaire [2]. Du côté du Brandenbourg, il ne manque que la ratification du traité d'armistice; en Silésie et aux bords de l'Oder, il faut tâcher de se garantir par l'armée de Stålhandske. Il me semble que le maréchal doit poursuivre l'ennemi dans les montagnes de Bohême, la Moravie et l'Autriche, porter le théâtre de la guerre vers le Danube et s'assurer les communications avec l'Elbe et la Baltique, au moyen d'un corps de troupes légères. Nous allons écrire au roi de France et à Hesse-Cassel d'occuper les troupes de Hatzfeld sur les rives du Rhin. Une autre diversion dans les États héréditaires de l'empereur pourrait s'opérer plus efficacement par le prince Rakoczi de Transylvanie [3]. » Dans une autre lettre à ce même Oxenstjerna, on lit : « Que tous les papiers appartenant à la chancellerie de l'archiduc Léopold, pris à Leipzig, et d'où l'on pourrait tirer des éclaircissemens sur les desseins de l'ennemi, devaient être envoyés. Il croyait devoir rappeler aussi au maréchal que si l'on s'emparait de quelques villes catholiques où se trouveraient de belles bibliothèques, comme il était arrivé à Neisse et à Olmutz, les livres devaient en être envoyés en Suède pour compléter les bibliothèques des gymnases et des académies [4]. »

Après la prise de Leipzig, Torstenson avait eu une entrevue avec le maréchal Guébriant, qui, réuni aux Hessois, avait fait la campagne du Rhin commencée en 1642, après la victoire de Kempen. On dit que ces deux

[1] Fatta Elben.

[2] Dans les *Archives du royaume*, on voit des plaintes fréquentes contre l'administration suédoise en Westphalie et en Silésie.

[3] Torstenson avait déjà envoyé en Transylvanie deux colonels chargés d'entrer en négociation avec Rakoczi.

[4] Le chancelier du royaume tenait à ce point. Lorsque Gustave Horn envahit la Scanie, en 1644, il donna l'ordre d'envoyer à Stockholm les *bibliotheca publica* et les manuscrits qui s'y trouveraient. (Voyez les *Archives du royaume*.)

généraux arrêtèrent le plan de la campagne suivante. Les Suédois et les Français s'accusèrent réciproquement du défaut d'ensemble dans son exécution [1]. Ce qu'il y a de certain, c'est que Guébriant marcha sur le Rhin, et que Torstenson, au contraire, se dirigea à travers la Bohême sur le cœur de l'Autriche, sans cependant pouvoir amener Gallas, qui avait été réintégré dans le commandement, à une bataille décisive [2]. Nous ne nous arrêterons pas aux événemens de la campagne de 1643 contre l'Autriche. Torstenson poursuivit ses succès jusqu'à Olmutz et Brunn, et menaça par un de ses partisans la personne de l'empereur jusque dans sa capitale. Königsmark, si habile dans la petite guerre, occupa l'ennemi sur l'Elbe et sur le Weser, et enfin repoussa en Poméranie l'attaque que firent les impériaux, qui avaient violé le territoire de la Pologne et qui opérèrent leur retraite par le même chemin. Cette campagne fut interrompue par un événement imprévu. Après que Torstenson, du fond de la Bohême, eut établi ses communications avec ses garnisons en Silésie, il reçut au château d'Eulenbourg, le 23 septembre, l'envoyé de Suède, Jacques Törnsköld, qui l'avait longtemps attendu à Oppeln. Celui-ci lui apportait des dépêches du gouvernement suédois, portant que la guerre était déclarée au Danemark et que Torstenson devait se porter sur le Holstein.

Il est superflu de rappeler les griefs allégués par la Suède pour justifier cette guerre, griefs que le Danemark repoussait avec amertume. Le Danemark était un voisin peu sûr, et il devenait naturellement un ennemi redoutable au premier désastre des Suédois en Allemagne. Gustave-Adolphe et Oxenstjerna avaient prévu que la guerre d'Allemagne en enfanterait tôt ou tard une autre avec le Danemark. Notre situation de ce côté était devenue embarrassante, surtout depuis que le roi de Danemark, dans l'été de 1640, avait favorisé la fuite de la reine douairière de Suède. On résolut d'employer la prépondérance des armées suédoises pour trancher la difficulté avec l'épée.

[1] *Histoire du maréchal de Guébriant*, chap. 10; Puffendorf, t. 14, § 39.

[2] « Darüber freuten sich die Schweden, denn sie wussten seine mode, dass er die Armee allemal, ruinirte. » (Puffendorf, t. 15, § 34.) — L'archiduc, mécontent, quitta l'armée, et Piccolomini entra au service de l'Espagne.

Le chancelier écrivit à Torstenson, sous la date du 25 mai[1] : « Il faut que nous vous fassions connaître notre position et les desseins perfides de nos voisins, lesquels commencent à percer assez pour nous obliger à changer les nôtres. Nous avons longtemps remarqué que le Danemark, dans la guerre que nous avons entretenue en Allemagne, avait toujours l'œil fixé sur les événemens, espérant que si nos avantages se changeaient en désastres, la porte de notre pays lui serait ouverte pour nous traiter suivant son bon plaisir. Aujourd'hui que vous et Jean Baner, par vos victoires, vous avez brisé les forces de nos ennemis et réduit l'empereur à se tenir sur la défensive, celui-ci cherche un appui en Pologne en faisant valoir des prétextes qui conviennent peu à la grandeur de la maison d'Autriche; il cherche aussi à exciter le Danemark à la guerre, ce qui est d'autant plus à craindre que cette puissance n'attend qu'une occasion pour rompre avec nous. La Pologne et le Danemark ne cachent pas leurs mauvaises intentions; le dernier surtout, qui sous le masque de médiateur s'est mêlé des négociations de la paix : maintenant qu'on est d'accord sur les préliminaires et que le médiateur devrait travailler à la conclusion, il fait des préparatifs sur terre et sur mer, et assemble ses troupes soi-disant pour imposer à Hambourg, mais en effet pour nous intimider ou pour opérer une intervention armée. On dit que l'évêque de Brême et le duc d'Oldenbourg doivent réunir leurs forces aux siennes, ainsi que Brunswig-Lunebourg. Cologne et plusieurs États catholiques entrent dans cette intrigue pour former dans l'empire un troisième parti qu'on nous annonçait depuis longtemps. Ce qu'il y a de positif, c'est que ces armemens danois ont pour but de contrarier le succès de nos armes et d'arrêter nos conquêtes en Allemagne; puis on nous attaquerait, sinon cette année, au moins la prochaine. C'est le Danemark qui machine contre nous en Pologne, par l'entremise de Baudissin et d'autres, pour arriver à une forte alliance, peut-être à une forte diversion. Baudissin a été envoyé de Pologne en Danemark; il était chargé non-seulement des pleins pouvoirs du roi, mais encore de ceux des sénateurs. On négocie avec la Russie le mariage du comte Waldemar, fils du roi de Danemark et de la fille du tzar pour nous faire un ennemi de plus; on nous montre déjà des dispositions moins amicales et l'on refuse de changer notre résident. Il faut ajouter à cela, de la part du Danemark, d'autres actes que nous ne pouvons tolérer sans blesser les intérêts de la Suède. Le Danemark entrave la navigation du Sund; il a confisqué six ou sept navires suédois. Contrairement à nos conventions et à nos priviléges, il prélève des droits sur le vin et autres boissons qui passent le Sund pour le compte de la Suède[1], et cela sans même nous prévenir; il a mis en croisière devant l'île de Ruden un vaisseau qui assujettit les nôtres à des droits de douane et nos bâtimens marchands à une visite préjudiciable et déshonorante, et il est si tenace dans cette résolution qu'aucune observation ne l'en a pu détourner. Nous trouvons le Danemark aussi hostile que l'Autriche envers nous; son voisinage et le secret de ses manœuvres le rendent d'autant plus redoutable. Nous avons donc résolu de faire au roi de Danemark nos dernières observations; mais comme nous n'attendons de lui aucune réponse favorable, nous pensons qu'il vaut mieux, pendant que nos armes sont victorieuses, les porter dans ses États : à cet effet nous sommes obligés de retenir nos recrues. Vous nous ferez plaisir, si vous voulez relever l'état numérique de nos forces en Allemagne, en remplissant le cadre ci-joint. Vous nous renverrez autant de vieux militaires que vous pourrez, puisque vous cherchez moins à battre l'ennemi qu'à conserver l'armée, pour pouvoir vers l'automne vous porter du côté de la Baltique et prendre vos quartiers d'hiver dans le Holstein et le Jutland. Tout cela doit être tenu secret, et nous nous préparerons chacun de notre côté à cette expédition. Ayant l'air de choisir vos cantonnemens dans le Brunswig-Lunebourg et Lauenbourg, vous pourriez diriger votre marche par Meissen et Halberstadt pour le pays de Brunswig, et contraindre le duc et l'évêque de Brême à séparer leurs troupes de celles du Danemark. Pendant votre

[1] Voyez les *Archives du royaume* de 1643.

[1] Zum Vorwande nahmen die Danen dieses, weil die Schweden wider dem Vergleich handelten, in dem Sie auswartigen Nationen ihre Passe darlehnten und allso den Danischen Zoll hintergingen. Ludwig de Geer hatte reiche Conforten in Holland, die unter seinen Nahme frey durchgingen. (Puffendorf, t. 15 p. 78.)

marche ou un peu avant, il vous faudra envoyer un général à la tête d'un corps vers la Poméranie et le Mecklenbourg pour attendre votre arrivée, veiller à la défense des forteresses et occuper les passages sur l'Elbe. Puis vous pourrez faire avancer votre armée dans le Holstein, entre Hambourg et Lubeck, en vous emparant de toutes les places qui se trouvent sur votre route et poussant jusqu'au fond du Jutland et même au delà du détroit de Medelfart en Fionie, aussi loin que les forces de l'armée vous le permettront. Quiconque vous résistera, vous devez le regarder comme ennemi. Vous dissiperez tout rassemblement de troupes danoises ou allemandes. Si l'on demande sur quels ordres vous agissez ainsi, vous direz que le besoin vous force à chercher des cantonnemens pour vos soldats. Si le duc de Gottorp veut rester neutre, il faudra épargner son pays. Disposez les garnisons sur la Baltique, en Poméranie et dans le Mecklenbourg, de manière à avoir deux mille bons soldats et quelques centaines de cavaliers : vous les placerez sous le commandement d'Érik Hansson, à qui vous donnerez l'ordre de rallier tous les vaisseaux qui sont en Poméranie. Pendant que vous pénétrerez dans le Holstein, il devra se transporter à Séland et dans les îles, attaquant et voyant s'il est possible d'emporter Copenhague ou Kroneborg. Une pareille attaque jettera la consternation dans le conseil du roi de Danemark. Nous saurons bien vous donner la main de ce côté. Nous croyons tout cela praticable : 1° parce que l'armée du roi de Danemark est plus forte sur le papier que sur le terrain; 2° parce qu'au mois de mai il a marché contre Hambourg, et que s'il entre en arrangemens, ou il dispersera son armée ou il la fera camper; alors elle ne tardera pas à être affaiblie par les maladies, et ce ne sera pas de sitôt qu'il pourra relever la tête. Nous espérons, par la promptitude de nos mouvemens, l'écraser ou le mettre dans un tel embarras, qu'il aura plus à penser à lui-même qu'à nous. Je ne prévois que deux obstacles qui puissent empêcher ou retarder l'exécution : comment pourrez-vous déguiser assez vos opérations pour que l'ennemi ne se mette pas à votre poursuite, et comment mettre à l'abri les garnisons d'Olmutz, de Schweidnitz et d'autres endroits ? Ce qui nous donne aussi à réfléchir, c'est la question de savoir si ces opérations ne seraient pas désavantageuses pour notre guerre d'Allemagne. Sondez Gallas, sous prétexte de l'échange des prisonniers, pour vous assurer si maintenant que les négociations de paix sont en train, il ne serait pas possible de conclure un armistice pour trois semaines, par exemple jusqu'à ce que vous puissiez connaître l'opinion du ministre français. Si nous n'avons pas d'armistice, nous vous laissons à aviser au moyens de retirer les garnisons et d'arranger vos marches. L'ennemi ne vous suivra pas bien loin de Leipzig, parce que cette ville est en votre pouvoir et que tous les environs sont ruinés. » Telle était la situation du nord de l'Allemagne en 1643.

Nous venons de voir quelles étaient les instructions de Torstenson pour la guerre de Danemark; elles restèrent des mois en route. On a souvent occasion de s'étonner de la lenteur des communications à cette époque. Le maréchal fit immédiatement ses préparatifs pour s'y conformer, et les moyens répondaient pleinement à la hardiesse du plan. Il avança dans la Silésie, proposa un armistice et parvint à endormir Gallas, qui communiqua la proposition à la cour de Vienne. Il se contenta de suivre l'armée suédoise de côté, en couvrant la Bohême. De Glogau, où l'armée passa l'Oder le 26 novembre, Torstenson écrivit en Suède « qu'il pensait arriver dans le Holstein en quatre ou cinq semaines. » Il jeta un pont sur l'Elbe, comme s'il eût voulu passer le fleuve en cet endroit. Il fit courir le bruit qu'il avait dessein de traverser le haut Palatinat après avoir pris quelque repos dans le Meissen, d'envahir la Bavière et d'y prendre ses quartiers d'hiver. Cette nouvelle jeta une grande inquiétude dans le pays. Peu de temps après, on le vit jeter un nouveau pont sur l'Elbe, à Tangermunde, mais au lieu de traverser le fleuve, il s'avança vers Havelberg. Là il ne pouvait plus couvrir son dessein d'aucun prétexte. Il convoqua les officiers le 6 décembre pour leur donner ses ordres, et leur annonça de bons quartiers. L'armée continua joyeusement sa marche et inonda bientôt le Holstein et le Jutland [1].

[1] Le 26 décembre 1643, la régence reçut la nouvelle de l'invasion de Torstenson dans le Holstein. Elle lui écrivit en date du 7 janvier 1644 : « Depuis le retour de Törnsköld, qui nous a apporté votre réponse à notre lettre du 25 mai, nous n'en avons reçu qu'une de vous; elle est datée de Havelberg, le 6 décembre. Mais nous avons, par la voie du Danemark, des nouvelles

Nous empruntons à un écrit d'un ministre suédois [1] quelques détails sur l'état du Danemark à cette époque ; il est de 1649, un an après que Christian IV eut terminé son long règne. L'auteur, Magnus Dureel, après avoir présenté son séjour de huit années, en qualité de résident suédois, comme une garantie de l'exactitude et de la vérité de son récit, ajoute « que cette nation a naturellement l'habitude de tenir secret tout ce qui la concerne, de sorte que ce n'est que par un séjour prolongé et une attention soutenue qu'on peut tout comprendre et approfondir. » Nous ne pouvons en donner que les traits principaux. Comme le pouvoir des rois de Danemark est borné, qu'ils ne peuvent disposer des *jura majestatis* sans le consentement du sénat, que la noblesse peut l'emporter sur le roi et sur les autres états, et que le peuple, loin d'avoir rien à dire dans les affaires de l'État, n'a pas même la perspective de l'admission de ses enfans aux charges publiques ou aux dignités, il s'ensuit que la forme du gouvernement danois est aristocratique ou oligarchique. Les fondemens de cette constitution furent posés dans le temps de Frédéric Ier, qui fut déclaré roi par la noblesse contre la volonté des bourgeois et des paysans, qui étaient du parti de Christian-le-Tyran. Il accorda à la noblesse des priviléges qui furent confirmés par Frédéric II, et étendus par Christian IV et son fils Frédéric III. Ces priviléges sont redoutables et pour le pouvoir royal et pour le peuple, et il serait difficile aujourd'hui de les affaiblir ; les cinquante ans du règne de Christian IV en fournissent la preuve. Il est dit que le Danemark est et doit être un royaume électif, comme il l'a été de temps immémorial, et que la Norvége est une province inséparable de la couronne danoise. Les hauts fonctionnaires de l'État sont au nombre de cinq ; les sénateurs ont en appointemens les principales provinces ou les châteaux qui font la force du pays. Les anciens ont trouvé bon de constituer, pour ainsi dire, une vice-royauté pour soutenir l'autorité de la noblesse ; ce sont les fonctions d'un *major domus* du royaume (*rikshofmästare*) : il dispose de la recette du royaume, est chef de la maison du roi et de la flotte comme un lieutenant général du roi. Il a été d'usage qu'aussitôt qu'il y avait de l'argent dans le trésor, ce fonctionnaire en faisait emploi, de peur que le roi ne s'en servît pour favoriser ses propres desseins ; aussi le roi de Danemark a-t-il été obligé d'augmenter les droits du passage d'Öresund, droits dont il pouvait disposer, et il a voulu en établir un semblable sur l'Elbe, auprès de Gluckstad, pour augmenter ses revenus. Il y a un *riksmarsk* (connétable), un chef d'artillerie et des arsenaux (*rikstygmästare*), et un général du génie ; mais les fonctions des autres officiers qui sont nécessaires dans une armée bien organisée n'existent pas en Danemark. Quand la guerre éclate, on y appelle des nobles danois ou des officiers étrangers ; mais comme les rouages de l'État sont très-compliqués, le plus grand intérêt de chacun est de songer aux siens. Dans la guerre, les terres de la noblesse danoise sont toujours ruinées, quelle que soit l'issue de la guerre. Christian IV encourut le blâme de la noblesse pour avoir entrepris la guerre sans son assentiment, surtout contre l'empereur, et on lui attribua les revers qui se firent sentir. Il y avait longtemps qu'il était roi ; cette considération et son courage imposaient aux sénateurs, qui tous étaient ses serviteurs dévoués : aussi sa volonté prévalut-elle souvent. Mais pour prévenir un trop grand accroissement de l'influence du pouvoir royal, la dernière assurance (*handfästning*) de Frédéric III prescrivit que le roi ne pourrait pas élever qui bon lui semblerait à la dignité de sénateur ; mais que le sénat, conjointement avec la noblesse de la province du sénateur décédé, présenterait six nobles au roi, qui en choisirait un. Comme la noblesse règne et que c'est elle qui court le plus de risques en cas de guerre et qui profite le plus des avantages de la paix, le Danemark est plus porté à la paix qu'à la guerre ; c'est pour cela que la noblesse s'oppose à l'organisation d'une armée. Néanmoins les craintes qu'inspire la puissance de la Suède et la position menaçante que lui ont acquise ses conquêtes ont déterminé la noblesse à entretenir une espèce de milice ; car pour former une armée permanente, elle n'en a pas les moyens, et l'intérêt de son parti s'y oppose, car la noblesse craindrait que le roi ne gagnât l'armée et ne s'appuyât sur elle et sur le peuple, qui est mécontent et qui aime

qui nous annoncent que vous êtes entré dans le Holstein au milieu de décembre. » (Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Voyez *Relation om konungariket Dannemark af Magnus Dureel*. (Les manuscrits de Skokloster.)

son monarque. Ajoutez à cela que le Danemark n'a pas ressenti le besoin d'avoir des troupes à lui, car le chemin de l'Allemagne, où il a toujours trouvé à en enrôler, lui a été ouvert constamment. La noblesse est inexpérimentée dans la guerre, et peu de personnes ont servi à l'étranger. Survient-il une guerre, il y a toujours des divisions pour savoir à qui appartiendra le commandement.

La milice, dans chaque province, doit s'exercer sur les places des églises. L'île de Séland fournit 2,000 hommes, celle de Fionie 1,000, la Scanie et le Bleking 2,000, le Jutland 4,000, les petites îles 1,000, la Norvége 5,400 divisés en trois régimens, la noblesse 4,000; en tout 19,400 combattans. La cavalerie, levée par provinces, s'élève à 7,000 hommes, y compris l'équipement des cavaliers nobles; les prévôts et le clergé en arment 2,000. La grande flotte compte vingt-quatre vaisseaux de haut bord et seize galiotes. La Norvége et le Danemark possèdent cent six vaisseaux marchands. Il y a de bons marins.

Les sources des revenus du Danemark sont: 1° Le droit de péage du Sund; il varie de temps en temps: avant la dernière guerre avec la Suède, il s'élevait à cinq ou six cent mille thalers; après la paix de Brömsebro, il baissa de soixante et dix à quatre-vingt mille thalers. 2° Le droit de douane intérieure, dont les produits seraient considérables si la noblesse et le clergé n'en étaient exempts et si la noblesse n'en exemptait pas les bourgeois avec lesquels elle a des affaires: rien de plus commun que de voir un noble, logé chez un bourgeois, payer son logement en billets de douane. 3° Les impôts et contributions des villes. 4° Les châteaux, les villes et la douane en Norvége. 5° Les châteaux en Danemark. 6° L'impôt du roi (*kungs-skatten*) et autres impositions extraordinaires qu'on ne lève pas chaque année. Terme moyen, les revenus ne dépassent pas 500,000 thalers, tandis que les dépenses s'élèvent annuellement à 919,665 thalers.

La Norvége a des vallées très-fertiles en céréales et en pâturages; ses montagnes sont couvertes de chênes, de sapins, de bouleaux et même de hêtres. Les Hollandais y chargent annuellement une centaine de vaisseaux de mâts, de bois de chauffage, de goudron, de planches. Ce pays possède en outre quelques mines et en exploiterait davantage si l'intérêt des particuliers ne s'y opposait. La noblesse de Danemark, qui voit avec envie les revenus que le roi peut en tirer, et les propriétaires des mines en exploitation, qui craignent que de nouvelles forges ne portent un coup funeste aux anciennes, ont arrêté le développement d'une industrie à laquelle invitait la nature du sol. Les mœurs et le caractère des habitans sont les mêmes que ceux des Suédois. Ils ne se louent pas du gouvernement du Danemark: comme les gouvernemens des provinces et les emplois publics sont presque exclusivement remplis par les Danois et que le roi visite rarement ces contrées lointaines, le peuple y est souvent victime de l'injustice. La noblesse de Norvége est pour ainsi dire éteinte, et s'il en reste quelques familles, elles sont peu estimées en Danemark, excepté quelques-unes qui se sont fait naturaliser dans ce dernier pays. Mais le peuple norvégien est plein de vigueur et de courage. Les Norvégiens naissent marins et guerriers; aussi les Hollandais cherchent-ils à les attirer à leur service: il n'y a pas de navire hollandais qui n'ait à bord des matelots norvégiens. La Norvége est administrée par un gouverneur général qui est un sénateur danois et qui réside à Christiania. Annibal Sehested se fit nommer vice-roi et reçut son fief sans payer une obole à la couronne; il en tirait un revenu de 30,000 thalers. Pendant son administration, il fonda en Norvége des institutions à l'instar de celles de Suède, des colléges, surtout pour la flotte et l'armée, la chancellerie, le trésor et l'administration des mines; mais comme ces innovations éloignaient le gouvernement de Norvége de celui de Danemark, tout fut aboli après la mort de Christian IV, et on fit le procès à Sehested. Ce grand seigneur vivait sur un pied plus brillant que le reste de la noblesse danoise; ce fut la principale cause de sa chute. Il avait épousé une fille de Christian IV, ce qui lui attira la jalousie et les soupçons de la noblesse. Il était dans la politique de ce parti de ruiner totalement Sehested, comme les autres gendres du roi, qui s'étaient partagé l'administration du royaume entre eux pendant la vie de ce monarque: Corfitz Ulfeld, comme majordome du royaume, celle de Danemark proprement dit, et Pentz et Annibal Sehested, comme gouverneurs généraux ou vice-rois, le premier en Holstein, le second en Norvége[1].

[1] Les épouses de ces seigneurs étaient filles de Christian IV et de Christine Munk.

La Scanie et le Bleking sont les deux provinces les plus riches du royaume de Danemark; elles sont renommées pour leur fertilité. Les céréales de toute espèce, le bétail, le poisson y sont en abondance; on y voit des forêts magnifiques, de beaux pâturages, de petits lacs pittoresques et de larges rivières. Les habitans, surtout ceux des frontières, ont beaucoup de rapport avec ceux du Småland par leur langage et leur esprit guerrier, et comme ils portent tout le poids de la guerre, lorsqu'elle s'engage avec la Suède, ils ne souhaitent que d'être soumis à celle-ci. Ils sont estimés en Danemark à cause de leur bravoure, parce qu'ils sont nés soldats; ils manient mieux les armes et supportent plus facilement les fatigues de la guerre que le peuple de Séland, de la Fionie et du Jutland. Le peuple de Séland, quant à l'esprit, diffère beaucoup de celui de la Norvége, de la Scanie et du Bleking : il aime à vivre commodément et dans l'aisance, n'est pas porté à la guerre et, comme tous les habitans des possessions danoises, est mécontent de son gouvernement et surtout de la noblesse, qui a trop empiété sur les droits des autres classes. Les habitans des îles ressemblent à ceux de Séland. Le Jutland est, après la Norvége, la province la plus importante du Danemark : il abonde en céréales, en bétail, en poissons, en bois et en pâturages ; la population est industrieuse et habituée au travail. Les autres provinces sont remplies d'employés venus de Copenhague, tant dans les villes que dans les campagnes. Le peuple, ici comme partout, est mécontent de la noblesse, parce qu'il est exposé aux invasions de l'ennemi et qu'il n'y a pas de forteresses pour arrêter sa marche. Dans le Holstein, qui est un fief de l'empire, ainsi que dans le Schleswig, le Ditmarchen et le Stormarn, le pouvoir est exercé alternativement par le roi de Danemark et le duc de Gottorp, chacun pendant une année. Le roi a fait construire la citadelle de Gluckstad pour imposer aux Hambourgeois, et rendu leur ville indépendante du Holstein. Le peuple est brave, mais il n'aime pas beaucoup les Danois. Une grande mésintelligence règne entre la noblesse du Holstein et celle du Danemark, parce que la première, quoiqu'ayant plus de priviléges que celle-ci, ne peut cependant arriver aux emplois éminens du royaume.

La fidélité de la noblesse danoise est attachée au maintien de ses priviléges; elle ne possède pas de grandes richesses, à l'exception de quelques familles, telles que celles de Christian Skeel, de François Lycke, de Tage Tott et de Barnewitz, dont chacun peut tirer de ses terres un revenu annuel de 18,000 à 20,000 thalers : cela résulte de ce qu'elle entretient dans ses terres beaucoup de domestiques inutiles; elle déteste la guerre et regarde comme une honte de se livrer au commerce ou à l'industrie. Les fiefs de la couronne dont dispose le roi sont donnés aux principaux chefs de la noblesse. Il y a peu d'officiers qui soient soldés. Le clergé s'accorde mieux que les autres états avec la noblesse, parce qu'il est bien doté et qu'il vit dans l'aisance; seulement les prêtres se plaignent de ne pouvoir prêter leur argent qu'à la noblesse, parce que les bourgeois sont pauvres : c'est pour ces derniers un motif de mécontentement extrême, car partout ils trouvent des nobles sur leur chemin et ils ne peuvent donner aucun développement au commerce et à l'industrie. L'état florissant de la capitale ne résulte pas des opérations commerciales, mais des revenus que produit la douane d'Öresund. Le bien-être de Copenhague suit les mouvemens de hausse ou de baisse qu'éprouve cette douane. Les paysans ne sont pas considérés en Danemark; ne connaissant pas de meilleur sort, ils vivent tranquilles. Ils sont dans les fers de la noblesse, à qui la loi accorde de grands droits sur eux ; en compensation, elle peut les sauver de beaucoup d'impôts. Un moyen employé par la noblesse pour conserver sa puissance et l'estime du peuple, c'est de nommer à beaucoup de petits emplois, tant dans les villes que dans les campagnes : ce sont généralement leurs serviteurs qui en sont pourvus et qui conservent un extrême attachement pour leurs anciens maîtres. Les trois états aiment le roi, et ils espèrent que lui seul pourra les défendre contre les envahissemens toujours croissans de la noblesse.

Ces considérations expliquent suffisamment la cause de la malheureuse issue des deux guerres avec la Suède, celle qu'Oxenstjerna venait de commencer et l'autre entreprise par Charles-Gustave peu de temps après; on y découvre aussi les symptômes de la révolution (*eversio status*) qui devait bientôt faire du Danemark un gouvernement absolu, d'oligarchique qu'il était.

Nous tracerons succinctement les événemens de la guerre : « Nous avons appris, écrit le chancelier du royaume à Torstenson, que vous avez battu à Colding la cavalerie danoise ; que vous avez occupé le fort de Middelfart, où vous avez fait déposer les armes à plusieurs milliers de combattans ; que vous vous êtes emparé de tout le Jutland jusqu'à Skagen; que le Holstein, le Ditmarchen, le Stormarn, le Schleswig, à l'exception de Gluckstad et de Krempe, sont en votre pouvoir, et que vous avez le projet de tenter la fortune dans la Fionie. Nous avons fait entrer le maréchal Gustave Horn et le général Laurent Kagge dans la Scanie avec une armée tirée de toutes les provinces, composée de toutes les armes et aussi forte qu'il nous a été possible de le faire. Le 17 février, il a pris possession de Helsingbourg; puis il s'est rendu à Landscrone et à Malmö [1], attendant l'occasion de pouvoir s'emparer de quelque place forte sur les bords du Sund, de façon à y être, pour ainsi dire, les maîtres, jusqu'à ce que notre flotte puisse prendre la mer et attaquer les îles. Nous voulons vous communiquer promptement nos projets relativement à la guerre. Notre but principal c'est de mettre toutes nos forces en mouvement pour tenir en respect ce voisin et l'attaquer par terre et par mer dans les premiers jours du printemps. Tâchez d'occuper la Fionie et assurez-vous la possession des ports des Belt. Au mois de mai, toute notre flotte sera en mer et dirigera tous ses efforts contre Seeland. Si ce plan réussit, il est probable que notre guerre avec le Danemark sera de courte durée. Notre plus grand obstacle est dans la flotte danoise, car elle compte beaucoup de vaisseaux et de bons marins, surtout de la Norvége. La compagnie d'Islande a beaucoup de vaisseaux, mais ils appartiennent aux villes du royaume et on ne peut les armer pour la défense des ports. Nous espérons cependant que notre flotte aura autant de voiles que celle de l'ennemi, d'autant plus que nous n'avons rien négligé pour appliquer toutes nos ressources à l'expédition sur mer ; en outre, au temps de Noël, nous avons envoyé Louis Geer en Hollande pour nous procurer vingt ou trente vaisseaux bien armés. Capturez tous les vaisseaux de guerre ou marchands que vous pourrez. Mettez-vous en communication avec Louis de Geer ; ralliez vos vaisseaux aux siens, puis à la grande flotte. Prenez garde que celle des Danois ne nous sépare de celle de Geer. Rappelez-vous que ce sont des bâtimens marchands, qui ne peuvent soutenir l'attaque des vaisseaux de guerre, qui ont des canons de gros calibre. Quoique nous prévoyions plusieurs obstacles, nous espérons néanmoins pouvoir les écarter : le plus à craindre, c'est l'empereur notre ennemi. Il y a deux partis à prendre : attaquer l'empereur, en laissant un corps d'occupation dans le Holstein et dans le Jutland, ou diriger ses forces surtout contre le Danemark et se tenir sur la défensive vis-à-vis de l'empereur. Il y a des raisons pour et contre ; mais voyons plus loin. Une guerre conduite avec peu d'énergie donnerait au Danemark du temps, et à nos ennemis le moyen de le secourir ; c'est pour cela que je crois qu'il vaut mieux suivre les mouvemens de l'empereur avec attention et attacher la plus grande importance à écraser le Danemark. En Allemagne il faut défendre les côtes et les places fortes de la Baltique : il ne paraît pas probable que l'Empereur conduise ses troupes vers la mer et laisse derrière lui les forteresses que nous possédons en Moravie et en Silésie, d'autant plus que le pays qui avoisine la mer est presque désert, et qu'il est à peu près impossible qu'une armée le traverse avant qu'on ait fait les récoltes. S'il approche, il faut le recevoir de votre mieux; mais n'oubliez pas que le coup doit être porté en Danemark. La guerre, nous l'espérons, sera de courte durée, puisque les Danois ont déjà cherché à entamer des négociations. Puis vous pourrez marcher à la rencontre des impériaux [1]. »

Tout ne réussit pas comme on l'avait espéré. Louis de Geer parvint à armer en son propre nom (car les Hollandais ne voulaient pas prendre un parti ostensiblement) trente vaisseaux [2], qui

[1] Landscrone fut prise ; mais Malmö, défendue par Christian IV lui-même, résista aux attaques de Horn.

[1] Lettre à Torstenson, le 14 mars 1644. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] Louis de Geer écrivit, le 20 (30) mars 1644, à l'évêque Johannes Matthiæ, précepteur de la jeune reine : « J'espère que dans quinze jours mon équipage sera prêt. Je suis le marchand converti en homme de guerre. Le marquis Spinola est mort ; il faut qu'un autre le relève, » ajouta-t-il en plaisantant. Louis de Geer prêta au sénat suédois 50,000 thalers, qui furent payés au moyen de domaines dans le Halland, que la

quittèrent le port au mois de mai ; mais Christian qui de son côté avait commencé les hostilités par l'attaque de Gothenbourg, alla à leur rencontre dans les parages du Jutland. La flottille fut contrainte de retourner en Hollande, et la révolte des marins menaça d'anéantir tous les beaux projets qu'on avait faits. Mais une preuve de l'intérêt que les négocians hollandais portaient à cette entreprise, c'est que Geer et son amiral, Martin Thysen [1], parvinrent à armer une nouvelle flotte, qui mit à la voile pour Gothenbourg. Au mois de juin, la flotte suédoise, forte de quarante vaisseaux, était entrée en mer : elle était commandée par le sénateur et amiral Clas Fleming, qui, le 29 juin, s'empara de l'île de Femern. Christian, malgré ses soixante et dix ans, ne tarda pas de venir l'y rejoindre : il fut blessé près du mât de son vaisseau, lorsque, le 6 juillet, les deux flottes engagèrent le combat ; douze personnes furent tuées autour de lui. C'était avec raison que Gustave-Adolphe plaçait ce roi dans son estime au-dessus de tous les autres rois contemporains ; mais la politique ne lui permettait pas d'être son ami [2]. On s'attribua la victoire de part et d'autre : elle eût été décidée en faveur des Suédois si l'amiral Åke Ulfsparre eût fait son devoir. L'amiral Clas Fleming, étant retourné à Christianspris, fut frappé, le 26 juillet, par un boulet parti d'une batterie danoise [3] et laissa en mourant le commandement de la flotte au général d'infanterie, Charles-Gustave Wrangel, qui devait recueillir sur mer une nouvelle moisson de gloire. Contre l'attente d'Oxenstjerna, la cour impériale avait résolu de faire suivre Torstenson par Gallas, sans avoir égard aux forteresses occupées par les Suédois ni à l'invasion de Rakoczi en Transylvanie. L'attaque contre les îles danoises était devenue inexécutable : « Gallas approche avec toutes ses forces, écrit Torstenson malade à Wrangel, qu'il voulait charger de cette expédition. Ne faites pas ce dont nous étions convenus [1]. » — « Je voudrais que le diable emportât Gallas, répondit Wrangel d'après son caractère emporté ; il me fait manquer une belle affaire : je suis le plus malheureux des hommes ! » Gallas, renforcé des troupes danoises, entra dans le Holstein et s'empara de Kiel ; mais il tenait à passer cette campagne dans des camps fortifiés et à éviter la bataille [2]. Torstenson, qui laissa le commandement au colonel Helmuth Wrangel, dans le Jutland et le Holstein, passa devant Gallas, avec une armée qui s'était rajeunie dans ces riches contrées, et lui offrit en vain la bataille ; mais il l'entraîna à sa poursuite en Allemagne et détruisit à la fin toute son armée [3]. La régence confirma Charles-Gustave Wrangel dans le commandement de la flotte. Il retourna d'abord à Stockholm ; ensuite il se remit en mer pour aller à la rencontre de Geer, qui avait déjà passé le Sund : il le trouva à Kalmar. Les deux flottes réunies, fortes de quarante-deux vaisseaux, rencontrèrent celle des Danois, qui n'en comptait que dix-sept, entre les îles Laland et Femern, et remportèrent sur elle une victoire si complète que dix vaisseaux furent pris, deux brûlés et trois poussés à la côte : deux seulement se sauvèrent.

La campagne suivante, sur mer, n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la prise de l'île de Bornholm [4]. Cependant Wrangel était soutenu par l'amiral Ryning, et une flottille armée par la Hollande stationnait aussi dans le Sund ; c'est pour cela que les commissaires hollandais, qui étaient présens à la conclusion de la paix à Brömsebro, déposèrent leur qua-

Suède conquit dans cette guerre Le 21 janvier 1645, Geer reçut une traite de 300,000 thalers sur la douane ; il avait employé cette somme au service de l'État : elle devait être payée en trois ans.

[1] Anobli en Suède sous le nom d'Ankarhjelm.

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[3] Clas Fleming était un homme d'un courage à toute épreuve. — Torstenson prit d'assaut la redoute danoise dont les canons avaient tué Fleming ; quinze cents hommes qui la défendaient furent passés au fil de l'épée.

[1] Lettre de Torstenson à C. G. Wrangel.

[2] Voyez Slange, *Konung Christian den IV historie*, p. 1252.

[3] « Vous vous êtes bien comporté. Nous prisons tellement vos exploits que nous vous accorderions volontiers la permission de rentrer en Suède, à cause de vos infirmités et de votre maladie ; mais votre bonheur à la guerre, votre autorité sur les soldats étrangers sont si grands et les circonstances si difficiles que nous sommes forcé de vous prier d'avoir un peu de patience. » (La régence à Torstenson, le 26 février 1644. — Voyez les *Archives du royaume*.)

[4] « La saison a été contraire aux opérations de la flotte ; il faut ajourner jusqu'à meilleure occasion le projet contre les îles. Je conseille de tenir les flottes réunies, parce que la paix n'est pas éloignée. » (Oxenstjerna à C. G. Wrangel, Söderåker, 1 et 16 août 1645.)

lité de médiateurs pour se ranger du côté de la Suède [1]. La paix se fit sous la médiation de la France [2]; elle ne fut conclue qu'après dix-huit mois de négociations, pendant lesquelles le chancelier du royaume, qui a écrit de sa propre main presque tous les actes, eut à combattre non-seulement les négociations, mais aussi un parti pour la paix, lequel s'était formé au sein du sénat. C'est au sujet de ce parti que la jeune reine, alors âgée de dix-neuf ans, disait à son ministre avec autant d'amabilité que de franchise : « La principale cause qui m'a engagée à vous tracer une échelle de conditions auxquelles vous pourriez conclure la paix, c'est que j'ai remarqué que presque tout le sénat était d'un avis opposé au vôtre et au mien. Je ne veux accuser personne; mais je crois que le temps justifiera mes paroles. Je vais puiser des renseignemens dans le comité des états. Vous pouvez penser combien il m'est désagréable de précipiter des choses que quelques-uns trouveraient plus prudent d'ajourner; et ces derniers, en cas de malheur, ne manqueraient pas de dire qu'ils n'en sont point cause, quoiqu'il eût été de leur devoir de défendre des résolutions prises avec leur assentiment. Alors mon innocence inexpérimentée serait en butte à la calomnie; on dirait que je ne suis pas capable d'entendre de sages conseils. Car je prévois que tel sera mon sort, que si mes actes révèlent l'intelligence et l'énergie, d'autres s'en feront honneur, tandis qu'on fera retomber sur moi les fautes que d'autres auront commises [1]. »

[1] « J'ai reçu avis que les envoyés hollandais, ayant dépassé les frontières, s'étaient réunis aux plénipotentiaires suédois et avaient déclaré aux commissaires danois qu'ils demandaient satisfaction des sujets de plainte que les Hollandais avaient à reprocher relativement à la douane du Sund et de Norvége, et que les Hollandais faisaient cause commune avec la Suède. » (Le maréchal Horn à C.-G. Wrangel, Fjelkinge, 20 mai 1645.) — « Il y a du nouveau : les Hollandais sont résolus à veiller à leurs intérêts commerciaux contre le Danemark, et ils préparent une flotte de cinquante vaisseaux, montés par huit mille marins et deux mille soldats. » (Le résident Harald Appelbom à C.-G. Wrangel, Amsterdam, 29 mars 1645.) — Lettre de l'amiral hollandais, Cornelisson de Witte, à Wrangel, sans date. Il lui annonce qu'il est arrivé dans le Sund avec quarante-neuf vaisseaux de guerre et trois cents navires marchands; qu'il a jeté l'ancre dans le Sund et dans le Belt, et qu'il est en présence de la flotte danoise.

[2] Par l'ambassadeur de La Thuillerie, Salvius écrit : « Je remarque que les Français sont très-mécontens de notre invasion dans le Holstein. »

La paix avec le Danemark fut signée à Brömsebro, sur les frontières du Bleking et du Småland, le 13 août 1645. Il fut accordé à la Suède, sur le Sund et le Belt [2], une franchise entière, qui fut étendue aux vaisseaux de la Finlande, de la Livonie, de la Poméranie et de Wismar. Le Danemark céda à la Suède les provinces du Jutland et du Herjedal, ainsi que les îles de Gottland et d'Ösel et le Halland pour trente ans. Cette dernière province ne devait pas être restituée sans équivalent. Brême, que Königsmark avait enlevée au fils de Christian lorsque Torstenson l'avait laissé dans la basse Allemagne, resta au pouvoir des Suédois.

Le chancelier, de retour du congrès de Brömsebro, fut nommé par la reine comte de Södermöre [3], récompense qui tirait un nouveau prix de la manière flatteuse avec laquelle elle fut offerte : « Il a été, dit la reine au sénat, un grand ministre attaché à un grand roi. Lorsque Dieu a appelé mon père à lui, j'étais encore enfant : le chancelier a veillé sur ma jeunesse; il est devenu pour moi comme un second père. Lui et ses collègues ont fidèlement servi la patrie; aussi ai-je trouvé à ma majorité toutes les affaires en bon ordre. Malgré l'immense autorité dont jouit le chancelier, il n'a jamais oublié vis-à-vis de moi les devoirs d'un sujet. A tous les services qu'il avait rendus à la patrie, il a ajouté celui d'avoir terminé la guerre avec le Danemark, résultat que j'attribue surtout à sa puissante intelligence, à son habileté et à ses qualités éminentes [4].

Ce fut sans doute l'époque la plus glorieuse d'Axel Oxenstjerna; ce fut aussi la seule où il eut à se louer de la reconnaissance de la fille de Gustave-Adolphe.

[1] Voyez Arkenholtz, *Mémoires de Christine*, t. 2, p. 65.

[2] Les Suédois ne trouvaient pas d'expressions pour énoncer cette franchise. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Le 19 novembre 1645. On évalua à 15,000 thalers les revenus annuels de cette seigneurie.

[4] Voyez Arkenholtz, l. c., p. 70.

CHAPITRE XIX.

CHRISTINE. — SON RÈGNE ET SON ABDICATION.

Dix ans s'écoulèrent depuis le jour où Christine prit les rênes du gouvernement jusqu'à celui où elle les remit entre les mains des états généraux. Dès le mois de mai 1642, elle avait commencé à assister aux délibérations du sénat. Elle entra en majorité, le jour anniversaire de sa dix-huitième année, le 6 décembre 1644, et ç'a été seulement pour ne pas rompre le fil de notre récit que nous l'avons prolongé jusqu'à la paix de Brömsebro, un an plus tard.

Les états, convoqués pour le 8 octobre 1644, se trouvèrent à la rencontre de la reine, à Stockholm. Les tuteurs lui rendirent compte de leur administration. Ce rapport, fait par le chancelier du royaume, rappelle les circonstances difficiles au milieu desquelles ils s'étaient chargés du gouvernement avec le consentement et la volonté des états. Ils étaient entrés en fonctions après la mort d'un héros moissonné à la fleur de l'âge et qui avait porté sa patrie à un si haut point de gloire qu'il leur avait été difficile de l'y maintenir. Ils avaient eu à surmonter beaucoup d'obstacles, tant à l'étranger qu'en Suède, non-seulement par le nombre de personnes qui devaient être à la tête du gouvernement, mais aussi par la nature humaine, qui est portée à la contradiction. Cependant ils s'étaient mis à l'œuvre, confians qu'ils étaient dans le secours de Dieu, la concorde des états, l'obéissance des sujets et les vertus croissantes de la jeune reine. Ils avaient l'intention de suivre les conseils et les projets qu'ils savaient être ceux du feu roi. Ils espéraient que si la force des choses ou le malheur du temps leur avaient fait faire quelque chose qui aurait pu être mieux ou autrement exécuté, on devait les juger d'après la pureté de leurs intentions, et non suivant l'opinion de leurs ennemis et de leurs calomniateurs. Les mesures d'administration intérieure qu'ils soumettaient à la décision de la reine étaient : 1° Plusieurs réglemens qu'ils avaient été obligés de faire, et plusieurs ordonnances qu'ils avaient publiées et pour lesquels ils demandaient la sanction de la reine. 2° La division de quelques préfectures qui étaient trop étendues ; l'institution de la cour suprême à Iönköping et la création de l'université d'Abo [1] et de plusieurs gymnases ; la fondation de nouvelles villes [2] et la restauration des anciennes ; la concession de priviléges à plusieurs forges et fabriques de cuivre jaune. 3° L'acquisition, par échange, de quelques terres seigneuriales, acquisition qu'ils s'étaient vus dans la nécessité de faire au profit de la couronne pour la fondation ou l'agrandissement des villes, ou pour favoriser le développement de l'exploitation des mines. 4° L'engagement (*förpantning*) de plusieurs domaines de la couronne [3], nécessité par les grandes dépenses du royaume, que les recettes ne pouvaient couvrir et auxquelles on ne voulait pas faire face en excédant le peuple, de crainte de troubles qui avaient été plusieurs fois sur le point d'éclater. Ils savaient que cette mesure était mal interprétée ; mais ces engagemens étaient nécessaires pour sauver l'État et la patrie. Gustave-Adolphe lui-même en avait donné l'exemple ; on avait agi de même dans d'autres Etats lorsqu'on s'était trouvé dans de grands embarras. Les propriétés sont mieux cultivées par les particuliers que par les fermiers de la couronne ; elle peut rentrer en possession de ces terres, et quoique le temps de la prescription [4] soit trop court, cependant tout dépend de la ratification de la reine, qui peut l'étendre à plusieurs années. 5° Quoique la constitution défende d'anoblir quelqu'un pendant la minorité du roi ou de donner des domaines en dotations, les tuteurs n'ont pu, à la longue, observer ce paragraphe de la loi avec cette grande guerre qui était au-dessus des forces du pays et avec un trésor épuisé. Le feu roi d'ailleurs avant sa mort avait constitué à plusieurs personnes des

[1] En 1640.

[2] Ce furent Fahlun, Sather, Linde, Nora, Askersund, Christinehamn, Amal, Wenersborg et Helsingfors.

[3] On avait déjà commencé à vendre des domaines pour l'expédition qu'on fit en Prusse en 1635 : c'était le seul moyen pratiqué à cette époque, car on n'osait augmenter les impositions, les secours de la France ne suffisaient pas et le crédit était abattu. Le gouvernement devait encore les capitaux de l'ancienne compagnie de cuivre. Gustave-Adolphe s'était engagé à payer jusqu'à vingt pour cent, quoique les créanciers plus tard, « poussés par une humble dévotion, » eussent réduit cet intérêt à dix pour cent. Les domaines ne furent vendus qu'à des nobles. Les paysans, étant tombés ainsi sous la férule de la noblesse, au lieu d'être soumis à la couronne, devinrent très à plaindre par cet arrangement qui provoqua de nombreux murmures.

[4] Une année après la majorité de la reine.

dotations dont il ne restait plus que les actes à signer. Comme un gouvernement ne peut subsister sans infliger des peines ou décerner des récompenses, on n'avait pu se dispenser de faire droit aux prétentions de personnes qui avaient bien mérité du pays : dans cette vue, on avait donné des domaines à quelques-uns, délivré des titres de noblesse à d'autres, et les tuteurs pensaient avoir bien fait ; cependant toutes ces nominations et ces dotations dépendaient de la sanction ultérieure d'une autorité supérieure, celle de la reine.

Cette princesse approuva tout. Sa décharge aux cinq hauts fonctionnaires est du 7 décembre 1644, le même jour qu'elle donna son assurance aux états. Leur administration est l'objet des plus grands éloges dans le décret de la diète. Cette assurance de Christine contient sur la constitution de 1634 le passage suivant : « Elle nous a été d'un grand secours pendant notre minorité ; mais comme nous ne sommes pas encore sortis d'embarras et que nous n'avons pas eu le temps de l'examiner, nous ne la sanctionnerons qu'à notre couronnement, afin que nous puissions l'étudier à loisir ; alors elle pourra devenir, avec le consentement des états, la loi générale qui réglera désormais le pays. Cependant nous voulons la faire respecter et la respecter jusqu'à cette époque. » Une brochure qui a été publiée [1] prouve que cette constitution a été en effet présentée aux états pour être examinée par eux [2]. Les modifications importantes qu'on voulait lui faire subir paraissent avoir déterminé l'ajournement. Elles portaient sur l'extension des droits des états et semblaient en grande partie dirigées contre le chancelier du royaume : « Pour empêcher un particulier ou une famille de s'emparer d'une trop grande autorité ou un état d'arriver à une trop grande prépondérance, les hauts fonctionnaires ne peuvent être nommés que sur la proposition des états ; ils présentent trois personnes au roi, qui en choisit une. Ces places ne peuvent être remplies par deux frères ou par plusieurs membres de la même famille. L'élection des sénateurs ne se fait pas autrement : une partie d'entre eux entourent la personne du roi ; les autres, comme dans les anciens temps, sont gouverneurs des provinces, car les paysans sont trop éloignés de la capitale pour y porter toujours leurs plaintes. Les juges ne peuvent pas remplir les fonctions d'exécuteurs *et vice versa*, car dans ce cas, la force l'emporterait sur la loi. Pour que la chambre des nobles jouisse de toute sa liberté, et éviter qu'à l'avenir, comme il est arrivé jusqu'ici, des personnes haut placées, qu'on ne veut pas nommer, puissent adresser des reproches insolens à ceux qui n'ont pas voté au gré de messeigneurs, le maréchal de la diète est également nommé sur la proposition de la chambre, qui présente trois nobles. Pour régler les affaires du clergé, il serait utile de mettre à exécution l'idée de Gustave, d'établir un *consistorium politico-ecclesiasticum*, toutefois avec un président et des assesseurs choisis librement par les états. De crainte que les comptes qui doivent être présentés par les colléges et les fonctionnaires, suivant le paragraphe 30 de la constitution, ne soient négligés pour d'autres affaires, des patriotes dévoués et intelligens seront nommés par les états pour en prendre connaissance et les transmettre à la diète, afin qu'elle sache comment sont employés les deniers que le peuple paie à la couronne. Les états prient la reine de vouloir faire des réductions dans toutes les dépenses, parce qu'après l'aliénation de tant de domaines à la couronne, les sujets sont dans l'impossibilité de payer des impôts plus élevés. Il est à craindre que la misère, qui ronge le peuple et lui fait pousser des plaintes énergiquement articulées, n'enfante des discordes civiles et qu'un état ne se lève contre un autre. Il faut donc un gouvernement fort. La diète doit prier sa majesté de se choisir un époux ; en cas de refus, il est nécessaire d'élire parmi les plus proches parens de la reine un héritier du trône pour assurer l'avenir. » Cette dernière observation était faite dans l'intérêt du cousin de la reine, le comte palatin Charles-Gustave. Ce document, officiel ou non, renferme contre le système dominant une opposition visible qui devait éclater plus tard.

C'était une hauteur dangereuse que celle à laquelle la Suède était parvenue ; Christine elle-même, flottant entre les extrêmes en fournit la preuve. Il est difficile de concilier les contradictions de ce caractère : laissons-le se peindre

[1] Elle est intitulée : *Mesta delen af ständernas och goda patrioters betänkande om regerings formen.*

[2] Voyez *Bidrag till svenska kyrkans och Riksdagarnes historia ur preste ståndets arkiv.* (Stockh, 1835., sid. 106.)

lui-même. Christine, privée de son père à l'âge de six ans, avait grandi loin des yeux de sa mère. Après la mort de Gustave-Adolphe, elle fut séparée de bonne heure de Marie-Éléonore, qui à la faiblesse et à la beauté unissait un caractère bizarre et la tristesse d'un deuil exagéré ; puis elle fut abandonnée aux soins de sa tante la princesse Catherine, épouse du comte palatin Jean-Casimir. Elle resta sous la surveillance de cette princesse tant que celle-ci vécut[1]. La confiance que Gustave-Adolphe avait en sa sœur, le profond respect avec lequel Charles-Gustave parle de sa mère[2] prouvent que Catherine était douée d'éminentes qualités. Il paraît cependant que l'éducation de la reine, dans ses premières années, n'avait pas été des meilleures, à en juger par les propres expressions de Christine, qui ne la présente pas sous un jour favorable : « Ceux qui croient que l'enfance est le temps où la vérité approche les princes, se trompent étrangement ; on les craint et on les flatte, même quand ils sont encore au berceau. Tous ceux qui sont destinés à porter la pourpre royale sont élevés dans l'oisiveté et dans l'ignorance, et ils deviennent efféminés, dit-elle[3]. » La maison du palatin, négligée par les grands, chercha un appui dans l'affection de la jeune reine et dans sa main la garantie de l'avenir du jeune Charles-Gustave. Le prince invoque plus tard la promesse qu'elle lui avait faite dans son enfance. Les rapports qui s'étaient établis entre eux étaient de nature à déterminer une grande condescendance de la part des parens du prince pour les volontés de Christine, dont l'éducation leur était confiée. La défiance qu'on avait inspirée à Christine dès son enfance contre ses tuteurs se révèle d'une manière étonnante dans ses lettres[4] ; cependant parvenue à un âge plus avancé, elle témoigne une grande estime à « ces vieillards couverts de gloire, » pour nous servir de ses propres expressions. En 1635, les états tracèrent le plan suivant lequel ils désiraient voir diriger l'éducation de leur jeune reine[5]. Ils jugèrent nécessaire de lui donner pour précepteurs et pour gouvernantes des personnes qui comprissent la manière de former l'esprit et le cœur d'une femme destinée à régner, personnes qui fussent assez dévouées à ce devoir sacré pour qu'elles s'y livrassent tout entières, et sachant néanmoins conserver une telle autorité que l'enfant leur voue du respect et de l'amitié. Au sujet des études de sa majesté, elles doivent avoir pour objet principal la science de bien gouverner. Comme ce mérite vient de Dieu, on doit l'élever dans le respect de l'Être suprême, dans la lecture de l'Écriture sainte, et lui enseigner l'histoire et les langues étrangères. — Christine rapporte que Gustave-Adolphe avait ordonné de lui donner une éducation mâle. Il avait lui-même choisi pour précepteur de la princesse royale Johannes Matthiæ, d'abord professeur au *collegium illustre*, à Stockholm, puis prédicateur du roi, homme savant, de mœurs douces et aimables, bienfaisant, et si tolérant sur les questions religieuses qui divisaient les hommes à cette époque, que dans un âge avancé et après qu'il eut perdu ses protecteurs, Christine et Charles-Gustave, le clergé fanatique provoqua et détermina sa destitution comme évêque de Strengnäs[1]. Il fut un de ceux à qui Christine accorda une estime invariable. Ses progrès étaient étonnans. A l'âge de dix-huit ans, elle lisait Polybe et Thucydide dans leur langue ; elle écrivait et parlait le latin, l'allemand et le français. Elle fit preuve d'une grande intelligence dans le sénat et dans l'administration, et elle exerçait sur tout ce qui l'entourait une influence marquée, quoiqu'elle semblât plutôt oublier sa dignité que la faire sentir : « Il en est des dignités, disait-elle, comme des odeurs ; ceux qui les portent y sont presque insensibles[2]. »

Le ministre français à la cour de Suède, Chanut, homme instruit et distingué, qui fut quelque temps dans les bonnes grâces de la reine, nous en a tracé l'intéressant portrait au moment où elle était à l'apogée de sa gloire. Nous allons en donner les traits principaux[3]

[1] Elle mourut en 1639.

[2] Dans ses lettres à son père, le cœur du jeune prince s'y découvre sous les traits les plus aimables.

[3] *Vie de Christine*, par elle-même. (Arkenholtz, t. 3, p. 49.)

[4] Voyez la lettre qu'elle écrivit à l'âge de quinze ans au comte palatin Jean-Casimir. (Arkenholtz, t. 1, p. 35.)

[5] Voyez Stjernman, *Riksdagars och mötens beslut*, t. 2, p. 926.

[1] Parmi les ouvrages qu'il a publiés et qui honorent encore l'église de Suède, on remarque *Idea boni ordinis in ecclesia Christi*. Il se démit de ses fonctions d'évêque en 1664 pour éviter la destitution.

[2] « Les grandeurs sont comme les parfums ; ceux qui les portent ne les sentent quasi pas. » (Ouvrage de loisir de Christine. — Arkenholtz, t. 2.)

[3] *Mémoires* de ce qui s'est passé en Suède depuis

en y ajoutant les observations faites par Christine elle-même dans les dernières années de sa vie : « Au premier abord, dit le ministre, elle n'excite pas l'admiration qu'on ressent pour elle lorsqu'on la connaît plus intimement. On ne pourrait, dans un seul tableau, donner une idée de son visage ; l'expression en change avec tant de mobilité suivant les mouvemens de son esprit, qu'on ne les reconnaît plus d'un moment à l'autre. Elle paraît presque toujours pensive ; mais quelque changement que son âme subisse, elle conserve toujours quelque chose d'agréable et d'inspiré. Si elle désapprouve ce qu'on dit, ses yeux se couvrent momentanément d'une sorte de nuage qui inspire la crainte. Sa voix est douce comme celle d'une jeune fille ; quelquefois cependant elle prend un degré de force supérieure à celle de son sexe. Sa taille est au-dessous de la moyenne, ce qu'on remarquerait moins si elle faisait usage de souliers de femme ; mais pour la promenade et pour monter à cheval, elle prend la chaussure des hommes. Si l'on peut juger de l'intérieur par les apparences, elle a un profond sentiment religieux et une véritable affection pour le christianisme ; cependant elle paraît s'intéresser moins aux querelles de religion qu'aux doctrines des juifs, des païens et aux objections des philosophes contre la doctrine du Christ. Elle regarde comme rêveries tout ce qui n'est pas conforme à l'Évangile et ne prend parti dans aucune des querelles entre le protestantisme et le catholicisme [1]. Au reste elle n'est pas minutieusement scrupuleuse, et ne demande pas une dévotion outrée [2]. Son âme s'ouvre avec passion aux grandes vertus, et elle aime la gloire par-dessus tout. Elle parle de la vertu en philosophe stoïcien ; elle est forte sur cette matière et discute avec ses confidentes sur le véritable prix qu'on doit attacher aux dignités [3] : alors c'est un plaisir de la voir poser sa couronne à ses pieds [4] et proclamer que la vertu est le seul bien auquel les hommes doivent s'attacher sans s'enorgueillir de leur position [1]. Cependant, dans ces entretiens, elle n'oublie pas longtemps qu'elle est reine [2]. Elle a une faculté admirable pour tout saisir et une mémoire qui la sert si fidèlement qu'on peut dire qu'elle en abuse. Elle aime à s'entourer d'hommes savans, qui s'entretiennent avec elle, pendant ses heures de loisir, de tout ce qu'il y a de remarquable dans le domaine des sciences [3]. Cet esprit qui brûle du désir de s'instruire veut avoir des notions de tout ; il ne se passe pas de jours qu'elle ne lise quelques pages de Tacite, qu'elle appelle ses échecs [4]. Elle trouve un plaisir infini à entendre traiter des questions ardues par des savans ; elle n'émet jamais d'opinion avant que les autres aient exprimé leur sentiment, et elle le fait nettement et en peu de mots. Sa mémoire se révèle dans le maniement des affaires publiques, mais nullement dans ses entretiens scientifiques. Dans le conseil, ses ministres ont peine à découvrir de quel côté elle penche. Elle sait garder un secret, et comme elle ne se laisse pas entraîner par une élocution facile, elle paraît un peu soupçonneuse et difficile à convaincre [5]. Son influence est grande dans le sénat [6] ; les sénateurs eux-mêmes s'étonnent du pouvoir qu'elle exerce sur eux lorsqu'ils sont assemblés [7]. Il y en a qui attribuent à sa qualité de femme cette soumission des ministres à ses volontés [8] ; mais, à dire vrai, son autorité repose sur ses qualités personnelles : la nature ne lui a refusé aucune de celles dont un jeune chevalier se glorifierait. Elle est infatigable dans les plaisirs de la campagne : je l'ai vue chasser à cheval pendant dix heures ; personne ne tue aussi bien un lièvre ou ne manie mieux un cheval. Sa table est très-simple et n'est pas

l'année 1645 jusqu'en l'année 1655, tirés des dépêches de M. Chanut, ambassadeur pour le roi de Suède, par Linage de Vanciennes. (Paris, 1675, t. 1, p. 240.) — Christine a fait de sa propre main des annotations sur un exemplaire de cet ouvrage que nous possédons.

[1] Elle ne fut jamais luthérienne. (Observation de Christine.)

[2] Elle ne fut jamais atteinte de cette maladie. (Christine.)

[3] Elle ne les a jamais beaucoup prisées. (*Ibid.*)

[4] C'était vraiment son opinion. (*Ibid.*)

[1] Elle se faisait une gloire de mettre sous ses pieds ce que les autres rois mettent sur leur tête. (*Ibid.*)

[2] Elle ne l'oublia jamais. (*Ibid.*)

[3] Cela est exact. (*Ibid.*)

[4] Cela n'est pas vrai ; elle n'a jamais eu de prédilection pour cet auteur. (*Ibid.*)

[5] Elle ne s'est jamais repenti d'avoir eu ce défaut. (*Ibid.*)

[6] Folie ! Comme il est ridicule et mal instruit ! (*Ibid.*)

[7] Le contraire devait plutôt exciter l'étonnement. (*Ibid.*)

[8] La qualité de femme ne commande pas l'obéissance. (*Ibid.*)

surchargée de friandises. Elle parle rarement aux femmes de la cour; lorsqu'elles assistent à une réception publique, elle les quitte après les premiers complimens et se rend auprès des hommes. Elle est bonne pour ses domestiques et libérale au delà de ses ressources. Elle est portée à la raillerie; il vaudrait mieux qu'elle s'en abstînt [1]. Elle est avare de son temps et ne dort que cinq heures [2]; dans l'été elle se livre au sommeil pendant une heure après le dîner [3]. Elle donne fort peu de soin à sa toilette; dans un quart d'heure elle est habillée, et, si l'on en excepte les grandes fêtes, un peigne et un cordon font tout l'ornement de sa tête. Ses cheveux, flottant négligemment, donnent un certain charme à son visage, qu'elle expose aux rayons du soleil, à la pluie et aux vents. Personne ne l'a vue avec un bonnet, et lorsqu'elle monte à cheval, elle a la tête couverte d'un chapeau garni de plumes. Sans doute elle pousse trop loin ce laisser-aller [4]; mais à ses yeux rien n'a de prix que l'amour de la vertu et de la gloire, et c'est par un mérite personnel et hors de ligne ainsi que par des conquêtes qu'elle veut immortaliser son nom. Elle veut devoir plus à elle-même qu'à la bravoure de ses sujets. » Voilà la lumière du tableau; l'ombre ne tardera pas à paraître.

[1] Il a raison. Sa légèreté lui a fait beaucoup d'ennemis. (*Ibid.*)

[2] Trois heures. (*Ibid.*)

[3] C'est faux. (*Ibid.*)

[4] « Elle ne se peigne qu'une fois par semaine, dit Pater Manerschild, le confesseur de Pimentelli, dans une lettre datée de Stockholm, 10 décembre 1653, — et je l'ai vue avec une chemise tachée d'encre. » (Voyez les manuscrits de Palmsköld.) Mademoiselle de Montpensier fait le portrait suivant de Christine lors de la première visite qu'elle fit à Paris, en 1656 : « J'avais tant ouï parler de la manière bizarre de son habillement, que je mourais de peur de rire lorsque je la verrais. Comme on cria gare et que l'on me fit place, je l'aperçus; elle me surprit, et ce ne fut pas d'une manière à me faire rire. Elle avait une jupe grise avec des dentelles d'or et d'argent; un juste-au-corps de camelot, couleur de feu, avec des dentelles de même que la jupe; au col un mouchoir de point de Gênes percé avec un ruban de couleur de feu; une perruque blonde, et derrière un rond comme les femmes en portent, et un chapeau avec des plumes noires qu'elle tenait. Elle est blanche, a les yeux bleus, la bouche assez agréable quoique grande, les dents belles, le nez grand et aquilin; elle est fort petite, son juste-au-corps cache sa mauvaise taille. A tout prendre, elle me parut un joli petit garçon. — Après le ballet, nous allâmes à la comédie. Là elle me surprit : pour louer les endroits qui lui plaisaient, elle jurait Dieu, se couchait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté et d'autre et faisait des postures peu décentes. Elle parla sur beaucoup de matières, et ce qu'elle dit, elle le disait agréablement. Il lui prenait des rêveries profondes, elle poussait de grands soupirs, puis tout d'un coup elle revenait comme une personne qui se réveille en sursaut. Elle est tout à fait extraordinaire. » (Arkenholtz, t. 1, p. 531.)

Les dernières victoires de Torstenson jetèrent de l'éclat sur le commencement du règne de Christine. Après avoir dispersé et détruit l'armée impériale, commandée par Gallas, qui avait été envoyé pour l'envelopper [1], il envahit la Bohême, au commencement de 1645, laissant Königsmark en Westphalie et chargeant le major-général Axel Lilje [2], alors gouverneur de Leipzig, de négocier avec l'électeur de Saxe un armistice qui fut signé dans le cours de l'année. Il avait résolu, disait-il, « d'attaquer l'empereur dans le cœur de ses États et de le contraindre à la paix. » Et la régence approuva son projet, « parce que les raisons en étaient bonnes et le but grand [3]. » L'empereur Ferdinand III s'était rendu à Prague; il y avait rassemblé une nouvelle armée à laquelle il réunit des renforts tirés du Rhin, de la Bavière et même de la Hongrie. Le 24 février, Torstenson livra la bataille de Jankou ou Jankowitz à cette armée commandée par le maréchal de l'empire Hatzfeld. Nous allons donner un extrait de son récit : « Après avoir levé le camp de Caaden, écrivait-il à Axel Lilje le 27 février [4], je vous ai écrit de Pressnitz, deux milles de Pellnitz; mais j'apprends que l'ennemi s'est emparé des dépêches. J'ai continué ma marche sans m'arrêter jusqu'à

[1] Le 23 novembre 1644, il rassembla toute la cavalerie à Iuterbock. Le général Enkefort et plusieurs colonels furent faits prisonniers. Gallas s'enferma dans Magdebourg, et pendant que Torstenson poussait ses armes contre la Bohême, Königsmark se montra devant cette ville. Le 23 décembre 1644, Gallas essaya de se sauver par Wittenberg avec les débris de son armée; mais Königsmark l'attaqua et lui fit 1,000 prisonniers. Gallas ne put ramener en Bohême que 2,000 hommes. (Puffendorf, 16, § 16.)

[2] Homme hautain et emporté. Il était vice-gouverneur d'une partie de la Poméranie lorsque Torstenson le nomma gouverneur de Leipzig; mais il quitta ce dernier poste et revint en Poméranie. La régence de Stockholm lui envoya l'ordre de retourner de suite à Leipzig. Il possédait du reste les qualités d'un bon officier.

[3] Lettre à Torstenson datée du 6 mars 1645. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[4] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

Glattau et de là à Oreschewitz, où était l'ennemi. J'y suis arrivé heureusement le 16. L'armée ennemie venait de passer la rivière nommée Ottawa; je ne pouvais donc rien entreprendre contre elle. J'avançai sur une rive, tandis que l'ennemi suivait la même direction sur l'autre jusqu'à Strackonitz. Nous étions si près que nous nous sommes envoyés quelques boulets. Nous avons perdu peu de monde. Comme l'ennemi me disputait le passage, je poussai vers le fleuve de Mulda, et je trouvai, à un demi-mille au-dessous de Zurikau, un gué que je passai le 20 en me rapprochant de Woditz et de Jankou. Ici l'ennemi, laissant ses bagages derrière lui, se jeta à ma poursuite, me joignit le 23, à trois milles de Tabor, occupa avant mon arrivée toutes les montagnes qu'il trouva à son avantage et se mit dans une telle position que Jankou se trouvait entre les deux armées et sans utilité pour aucune. Il est très-difficile, à cause des montagnes, de livrer une bataille rangée; mais comme l'ennemi nous suivait pendant notre marche et que les bivacs pouvaient causer notre ruine dans cette saison froide et rigoureuse, je me décidai, après une mûre délibération avec les généraux, à attaquer l'ennemi. A cet effet le 24 je fis faire à l'armée un mouvement à gauche, dans la direction d'une montagne où l'ennemi avait posé des sentinelles et derrière laquelle il s'était posté dans un bois. Nous l'en débusquâmes après un combat opiniâtre; il laissa sur le champ de bataille trois pièces de canon, et le maréchal Götz fut tué. Il battit en retraite d'une montagne à l'autre jusqu'à l'endroit où il avait campé la veille; là il se forma en nouvel ordre de bataille. Je le poursuivis en aussi bon ordre que le permettaient l'inégalité du sol, les montagnes et les bois. Là commença un combat acharné et sanglant dont l'issue fut longtemps douteuse. L'ennemi avait deux ou trois mille cavaliers de plus que nous; notre infanterie était égale à la sienne. Cependant les nôtres combattirent sans relâche depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Alors la victoire, grâce à Dieu, se déclara pour nous. Nous ne perdîmes pas un général. Le major-général Goldstein, qui commença l'attaque, fut blessé à la main droite; les colonels Reusch et Sehested ainsi que d'autres officiers furent également blessés. On ne peut évaluer exactement le nombre des morts, car ils couvrent les champs sur une étendue de deux milles. — Suivant les rapports de Torstenson, six généraux impériaux, parmi lesquels le général en chef Hatzfeld, grand nombre d'officiers et 4,000 soldats furent faits prisonniers. Soixante-dix-sept drapeaux ou étendards et vingt-six canons furent le prix de cette glorieuse journée. Parmi les officiers supérieurs, les impériaux ont perdu le maréchal Götz et le jeune Piccolomini. Le lieutenant général comte Brouay mourut de ses blessures quelques jours après. Le prince suédois Charles-Gustave courut de grands dangers; son chapeau, son habit et jusqu'à sa chemise furent percés de coups. L'épouse de Torstenson [1] fut pendant quelques instans au pouvoir des impériaux, qui, avec trois escadrons, attaquèrent les bagages des Suédois. Suivant le récit de l'ennemi [2], ce ne fut qu'entre trois et quatre heures que le combat s'engagea sérieusement : « Jamais, disent les impériaux, nous n'avions été aussi acharnés. Tout était passé au fil de l'épée. D'abord nous avions l'avantage; mais nos deux ailes ayant été rompues, le maréchal Hatzfeld fut cerné et obligé de se rendre. Toutes nos munitions et nos bagages tombèrent entre les mains de l'ennemi. » On attribua la victoire à l'habileté et à la supériorité de l'artillerie de Torstenson, qui manœuvrait « selon l'ancienne coutume suédoise. » L'empereur quitta Prague [3] en fugitif; il accourut, par Ratisbonne, à la défense de la capitale de l'empire.

C'était la troisième fois que Torstenson pénétrait dans le centre des États héréditaires, et la victoire de Jankowitz lui ouvrait le chemin de Vienne [4]. Il s'emparait de Znaim, de Krems et de Korneubourg, que ses avant-postes touchaient déjà; le pont du Danube et le fort qui le défendait tombèrent, le 30 mars, en son pouvoir. Cependant cette tentative eut le même résultat que toutes les autres par défaut de coopération : on y avait compté dans cette circons-

[1] Beate de La Gardie, mariée, après la mort de Torstenson, au comte Pierre Brahe.

[2] Voyez la correspondance de Charles-Gustave Wrangel.

[3] Son bagage fut pris par le major-général Douglas.

[4] Olmutz, assiégée par les impériaux, fut délivrée. Glogau et Olmutz étaient les seules forteresses occupées encore par les Suédois au retour de Torstenson, du Holstein.

tance. Le prince de Transylvanie, Rakoczi, avait promis à la Suède et à la France de venir par la Hongrie joindre Torstenson avec une armée, et les Français, qui faisaient généralement la guerre dans leur intérêt sur les bords du Rhin, entrèrent en Bavière au mois d'avril 1645. Mais Turenne fut battu à Mergenheim par Mercy, qui périt le 24 juillet, dans la bataille livrée à Condé et à Turenne, à Allersheim, où les deux partis s'attribuèrent la victoire. Les soldats de Rakoczi, réunis aux troupes suédoises, sous les ordres de Douglas et de Charles-Gustave, s'emparèrent de Tyrnau en Hongrie : ils étaient indisciplinés, et loin de renforcer l'armée suédoise, ils lui étaient plutôt à charge ; d'ailleurs le prince ne tarda pas à se réconcilier avec l'empereur. De nouvelles forces furent organisées pour défendre les États héréditaires ; on leva en Autriche un homme sur cinq, et en Bohême et en Moravie un sur dix. Torstenson, qui, pour avoir un pied en Moravie, avait commencé le siége de Brünn, fut contraint, quand les troupes de Rakoczi eurent répandu la peste et que l'usage immodéré des fruits et des raisins eut produit d'autres maladies parmi ses soldats, de lever le siége au bout de quatre mois et de battre en retraite. Sa cavalerie, forte de huit mille hommes, manquait de chevaux ; son infanterie était réduite à deux mille cinq cents hommes ; lui-même était malade et se faisait porter sur un brancard. Ce fut ainsi qu'il traversa la Bohême. Il se sépara de Charles-Gustave, qui retourna en Suède et à qui il prédit une couronne [1] ; puis il se réunit à Königsmark, qui était venu à sa rencontre en Silésie, et termina ses exploits par la prise de Leutmeritz en Bohême. Là, la goutte dont il était atteint se porta à la tête et à la poitrine, et force lui fut de déposer le commandement, quoique Wrangel, qu'il avait depuis longtemps demandé pour successeur [2] et qui était alors en chemin avec des renforts de Suède, ne fût pas arrivé. Ils se rencontrèrent en Saxe après que Torstenson eut quitté l'armée. Tant qu'il resta en Allemagne, Wrangel n'entreprit rien d'important sans son conseil.

La victoire de Torstenson, sous un rapport, eut une grande influence sur la guerre d'Allemagne : elle introduisit plus de sincérité dans les négociations relatives à la paix [1]. Sept années s'étaient passées en délibérations avant qu'on tombât d'accord, vers la fin de 1641, sur les préliminaires du congrès, d'après lesquels, pour éviter des disputes de préséance et de cérémonial, la Suède devait négocier à Osnabrük et la France à Munster ; il s'écoula encore près de quatre ans avant que le congrès se réunit, et ce ne fut qu'on 1645, après les succès de Torstenson, qu'on abandonna les formalités pour ne s'occuper que de la réalité. Et comme le gouvernement suédois, dès l'année suivante, formula l'ultimatum de ses prétentions et qu'il le soutint fermement depuis, il ne paraît pas avoir mérité le reproche qu'on lui a fait d'avoir contribué le plus à prolonger la guerre. Les plénipotentiaires étaient Jean Oxenstjerna, fils aîné du chancelier, et Adler Salvius.

Le 10 novembre 1645, le chancelier, au nom du gouvernement, écrivit aux commissaires de Suède : « Il y a quatre questions importantes à résoudre. Demanderons-nous le rétablissement des états ? Que recevrons-nous pour les frais de la guerre ? Tous les États doivent-ils être admis au congrès de la paix ? Peut-on permettre la neutralité de la Bavière ? On voit que l'empereur cherche à enlever au congrès de la paix toutes les affaires qui regardent la constitution pour les faire discuter à la diète. L'oppression et l'esclavage des États en seraient la suite ; et si nous nous laissons entraîner à déposer les armes à de telles conditions, nous aurons la tête prise dans le filet. Tâchez de faire converger les vues de la France et celles des États, et déclarez que, quoique nous demandions avec beaucoup de raison une indemnité de la part des États et de l'empereur, nous attachons cependant un grand prix à l'indépendance et à la liberté des États. Si toute restitution se bornait à ce qui a été stipulé dans la paix de Prague ou dans l'armistice de Ratisbonne de 1641,

[1] Puffendorf, 17, § 24.

[2] « Nous approuvons, écrivait la régence à Torstenson le 26 octobre 1644, votre intention de familiariser peu à peu Charles-Gustave Wrangel avec le commandement, parce qu'il est Suédois et qu'il possède les qualités qui lui feront porter avec succès, nous l'espérons, le fardeau de la guerre si Dieu lui accorde la santé et que le fer épargne sa vie. » (Voyez les *Archives ud royaume.*)

[1] « Je vois que la victoire a porté ses fruits pour les négociations de la paix et que l'ennemi commence à parler avec moins de hauteur et d'arrogance. » (Lettre du chancelier à son fils en date du 25 avril 1645.—Voyez *Correspondance d'Axel Oxenstjerna*, t. 1, p. 168.)

nous ne nous regarderions pas comme très-bien garantis. Poussez cette affaire avec modération; et à mesure que vous verrez que les États désapprouvent la résolution de l'empereur, sachez les stimuler, et si vous voyez qu'ils lâchent un peu la main, effrayez-les par les suites que vous leur ferez envisager. Assurez-vous le concours de la France. Dites aux Français que s'ils ne nous prêtent pas leur appui dans cette affaire, nous serons d'autant plus difficiles dans la question de notre propre satisfaction. Faites que les choses soient remises en l'état où elles étaient avant la guerre; si cela ne se peut, demandez-nous de nouvelles instructions [1]. Sachez surtout que nous n'abandonnerons pas ce projet, qui doit faire réussir celui de notre indemnité. Il faut cependant, dans cette dernière question, agir avec beaucoup de prudence. Tenez-vous-en d'abord aux *generalia* de nos droits, pour lesquels nous avons été obligés, après la paix de Prague, de continuer la guerre. Si l'on en vient aux particularités, au sujet de notre indemnité, laissez d'abord faire les offres; mais s'ils réitèrent celles d'argent qu'ils ont déjà proposées, vous direz que nous ne pouvons les accepter, tant à cause de la valeur que des termes des échéances et de la garantie que nous réclamons. Nous voulons avoir une compensation réelle, assez forte pour se défendre elle-même et assez bien située pour être utile à la Suède: nommez la Poméranie, le diocèse de Camin, Wismar, Brême, plusieurs diocèses de la basse Saxe et de la Westphalie ainsi que de la Silésie; c'était précisément ce que la Suède possédait à cette époque. Si vous arrivez à traiter, vous pourrez faire rentrer dans vos prétentions les diocèses de Magdebourg, d'Halberstadt, de Minden et d'Osnabruck; mais tenez ferme pour la Poméranie, Camin, Wismar, Brême et Verden. Au sujet de l'admission ou de l'exclusion des États dans le traité entre nous et l'empereur, il faut s'arranger de manière qu'aucun État ne soit exclu, s'il est notre allié. Échangez vos mémoires directement avec les impériaux sans l'intermédiaire des États. Nous avons remarqué que le duc de Longueville a parlé d'un armistice avec la Bavière et que la France avait longtemps cherché à négocier avec cet État. On peut dire qu'un pareil traité serait avantageux, s'il faisait perdre un tel allié à l'empereur. Il est à craindre cependant que la Bavière ne cherche qu'à gagner du temps, car elle est étroitement liée avec l'Autriche et elle attend les événemens. Écartez cette neutralité par toutes les raisons que vous pourrez imaginer sans blesser personne. Si la France objecte notre propre armistice avec les électorals de Saxe et de Brandebourg, il faut répondre que ces deux électeurs ont été nos alliés dans cette guerre, mais qu'ils se sont séparés de nous et qu'on cherche à les faire rentrer dans nos intérêts. Si malgré tout, la neutralité de la Bavière est reconnue, il faudra permettre ce que nous ne pouvons empêcher, mais en déclarant que nous n'aurons jamais foi dans la sincérité d'une alliance avec la France. Quant à notre indemnité, notre dernier mot est que la Poméranie est de la plus haute importance pour la sûreté de la Suède [2]. »

Le chancelier ne voulut pas abandonner la Poméranie, et il exprima aux plénipotentiaires son mécontentement de ce qu'ils n'avaient pas rejeté le projet proposé par la France, et en vertu duquel la Suède, en même temps qu'elle recevrait le *Vor-Pommern* (la Poméranie suédoise), accepterait de l'argent pour Stettin [3]. Le 19 septembre 1646, on manda aux plénipotentiaires de céder de leurs prétentions sur la Poméranie antérieure (*Hinter-Pommern*), mais de veiller au moins à ce que la Suède dominât l'embouchure de l'Oder. Le 19 décembre de la même année, ils reçurent les derniers ordres de la régence, qui leur enjoignait de demander le *Vor-Pommern* (la Poméranie suédoise), les îles de Rügen, Wollin, Stettin, Damm, Golnau, Tiefenau avec leurs districts : « Il ne faut pas céder un pied de terre, ajoutait-elle, encore moins un village [3], » tant l'influence du chancelier du royaume se fit sentir sur les négociations de la paix. L'année suivante, la disgrâce dans laquelle il tomba auprès de la jeune reine fut complète.

Les désastres des dernières années de la guerre comblèrent la mesure des malheurs de l'Allemagne. Ce n'étaient pas les pays que la Suède devait avoir en indemnité qui étaient

[1] Voyez les *Archives du royaume.*

[1] Aux commissaires d'Osnabruk, 10 novembre 1645. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] A Jean Oxenstjerna, le 2 janvier 1646. (Voyez les *Archives du royaume.*)

[3] Voyez les *Archives du royaume.*

déserts et dévastés [1]; la correspondance du maréchal Wrangel avec les princes, les villes et les communautés de l'Allemagne prouvent que cet empire était parvenu au dernier degré de l'affaiblissement [2]. La neutralité de la Saxe et du Brandenbourg laissait le nord de l'Allemagne sans défense; la guerre étendait ses calamités de plus en plus vers le sud, mais partout le pays était en butte aux vexations et au pillage des soldats amis ou ennemis, et le peuple dans son désespoir se réfugiait souvent en foule dans le camp de ses oppresseurs. Le 31 mai 1648, le général Gronsfeld écrivait à l'électeur Maximilien de Bavière, qui avait fait publier des ordres du jour sévères contre les pillages et le brigandage: « Il y a dans les deux armées (celle de l'empereur et celle de la Bavière) au moins cent quatre-vingt mille hommes, femmes et enfans, auxquels il faut procurer la subsistance ainsi qu'aux soldats. On distribue tous les jours des vivres pour quarante mille hommes; le général ne comprend pas comment pourraient vivre les cent quarante mille autres, s'il ne leur était pas permis d'avoir recours au pillage pour pourvoir à leur subsistance: il n'y a pas un endroit où les soldats, même avec de l'argent, puissent se procurer quelque chose. Il ne fait pas cette observation pour favoriser les excès, mais seulement pour avertir l'électeur qu'ils ne sont pas l'effet d'une mauvaise discipline, mais de la disette [1]. »

[1] « Comme le pays est désert et ne donne pas de revenus, faites vos efforts pour que nous touchions des droits de douane à l'embouchure des fleuves. » (Voyez les *Archives du royaume.*)

[2] On peut citer beaucoup de traits de cruauté commis malgré l'armistice en Saxe. Cependant les Suédois ne se montraient pas les plus inhumains; il paraît que les Allemands, au service de la Suède, l'emportaient en barbarie sur leurs compatriotes. La torture qu'on appelle *la boisson suédoise* avait reçu ce nom de ce que ce furent les soldats de Bernhard qui l'appliquèrent les premiers: « Bernhards soldaten gossen den Leuten so lange kalt Wasser in den Hals, bis es, wenn man Ihnen mit dem Fusse auf dem Bauch trat, oben wider herauskam, und nannten dies den schwedischen Trank. » (Voyez Raumer, *Geschichte Europas seit dem Ende des funfzehnten Jahrhunderts*, t. 3, p. 602.) Bernhard de Saxe, qui fermait à dessein les yeux sur les excès de ses soldats, lisait chaque jour un chapitre de la Bible: tel était souvent le caractère des principes religieux. Voici un trait qu'on trouve dans la correspondance de Charles-Gustave Wrangel, si remplie des suppliques des malheureux habitans; il caractérise le grand Gustave-Adolphe. Cette supplique est du magistrat de la ville d'Alstest, en Saxe, sous la date du 2 mars 1646; elle rapporte l'événement suivant: « En 1631, après la victoire de Leipzig, le roi avait traversé cette ville en marchant sur Erfurt. Il y déjeunait, lorsqu'on apprit que quelques soldats s'étaient rendus à Alstest et la pillaient. Le roi ordonna au général Horn de commander un officier avec un détachement pour arrêter les pillards et les fusiller. Horn confia cette mission au capitaine de cavalerie Verhauber, qui, ayant mal compris ses ordres, fit arrêter et fusiller dix-huit bourgeois et le magistrat. Lorsque le roi en fut informé, il se tordit les mains et prit Dieu à témoin qu'il était innocent de leur mort. L'officier ne put échapper à sa colère que par la fuite. Le roi donna à la ville une sauvegarde spéciale; elle fut renouvelée par Oxenstjerna et les généraux qui commandèrent après Gustave-Adolphe, mais Wrangel la lui refusa.

Au commencement de 1646, l'armée suédoise comptait quinze mille cavaliers et huit mille fantassins, presque tous vétérans, outre les garnisons des places fortes que la Suède possédait en Autriche, en Moravie, en Silésie, dans la Westphalie, dans la haute et la basse Saxe, et le corps séparé que commandait Königsmark. Lorsque Wrangel reçut le commandement, l'artillerie se composait de soixante et dix canons [2]. Son premier soin fut de s'assurer des défilés des montagnes de Bohême par lesquels on communique avec la Saxe [3], où il se retira au mois de février pour éviter les forces réunies des Bavarois et des impériaux, qui lui étaient supérieures. Le plan de campagne de 1646 fut tracé par Torstenson. Son but était de conserver l'armée intacte et d'éviter une bataille jusqu'à ce qu'on pût se réunir aux Français; puis on devait essayer de chasser l'ennemi au delà du Danube. La jonction avec les Français, qui avaient promis d'être au mois de mai à Mayence, fut regardée comme nécessaire afin que leur concours fût efficace; car ils avaient pour habitude de rester tranquilles pendant l'hiver, et de laisser ainsi aux impériaux et aux Bavarois le moyen d'attaquer simultanément les Suédois, de sorte que ceux-ci perdaient presque toujours ce qu'ils avaient gagné pendant l'été [4]. Tandis que Wrangel et

[1] Voyez Westenrieder, *Geschichte des dreyzig jährigen Kriegs*, t. 3, p. 217.

[2] Puffendorf, chap. 18, § 1.

[3] L'armistice avec la Saxe fut renouvelé; mais des querelles perpétuelles au sujet des quartiers des Suédois occasionnèrent de grands désordres. Torstenson lui-même écrivit à ce sujet à Wrangel, 5 mars 1646.

[4] Torstenson (lettre à Amélie-Élisabeth de Hesse-Cassel, Leipzig, le 12 avril 1646). Il attend ses conseils,

Turenne se dirigeaient sur la haute Allemagne et la Bavière, le général Wittenberg [1], ayant reçu trois mille fantassins et neuf cents cavaliers de troupes fraîches arrivées de la Suède, devait s'avancer sur la Silésie, prendre pied dans le haut du pays en s'emparant de Troppau, et de là faire une diversion, ou dans la Bohême ou dans la Moravie, vers les frontières de l'Autriche [2].

Le 28 avril 1646, Wrangel fut promu au grade de feld-maréchal, aux appointemens de 17,000 thalers. Christine lui annonça sa nomination par une lettre de sa main. Il en reçut aussi une de Louis XIV; elle était accompagnée d'une épée pour lui, et du portrait du roi et de celui de la reine pour son épouse [3]. Cependant l'ennemi se réjouissait, croyant que les canons de Torstenson étaient devenus muets, et il regardait le départ de ce général comme le présage de la victoire. Le plan dont nous venons de faire mention ne fut exécuté qu'en partie. Wrangel se porta sur le Weser par la Thuringe, afin de se joindre aux Hessois et de délivrer le pays situé entre le Weser et l'Elbe de la présence de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des Français. Il occupa Höxter et Paderborn, et résolut d'attendre Turenne dans la Hesse. Mais celui-ci, malgré sa promesse de faire la plus grande diligence, ne passa le Rhin qu'au mois de juillet [4]; et il tardait toujours, probablement lié par les ordres secrets, quoique les ministres français, au congrès de Münster, donnassent des assurances que démentait la lenteur de Turenne; de sorte que la jonction avec Wrangel, devenue très-difficile par l'invasion des impériaux et des Bavarois dans le Hesse-Cassel, ne put s'effectuer qu'au mois d'août, à Giessen. Les armées réunies, après avoir, près de Nidda, offert la bataille à l'ennemi, qui se retira sur la Lahn, s'assurèrent de Hanau, s'emparèrent d'Achaffenbourg et se portèrent, Wrangel le long du Jaxte et Turenne sur le Necker, pour se rejoindre sur le Danube. Le premier passa ce fleuve à Donauwerth, le dernier à Lauingen [1]. Ils se réunirent près du Lech et assiégèrent Augsbourg [2]. Ils restèrent dix-neuf jours devant cette ville; elle fut secourue par les impériaux et les Bavarois, qui traversèrent la Franconie à marches forcées pour défendre la Bavière [3]. Malgré cela, les alliés envahirent ce pays et Wrangel tenta d'approcher de Munich. Turenne s'y opposa sous prétexte que les Français avaient besoin de quartiers d'hiver : il les prit en Souabe et les Suédois dans les environs du lac de Constance. Les vicissitudes de la guerre les avaient encore conduits vers l'extrémité de l'Allemagne. Cependant Wittenberg, qui ne reçut de renforts de la Suède qu'au mois d'août, s'était porté de la Silésie en Bohême, où Montecuculi, qui était déjà en marche pour défendre la Bavière, reçut l'ordre de faire halte. Wittenberg remporta de grands avantages sur la cavalerie à Horschitz, le 21 septembre, et écrivit le 24 à Wrangel qu'il espérait que les renforts que l'ennemi attendait de la Bohême ne l'inquiéteraient pas beaucoup. Il mit de nouvelles troupes dans les plus fortes places qu'occupaient les Suédois en Moravie, mais la saison le força à la fin de retourner en Silésie.

L'hiver se passa en négociations relatives à la neutralité de la Bavière; elle fut enfin signée

même dans les affaires de la guerre. C'est un plaisir de lire les lettres de cette courageuse princesse. On en trouve un grand nombre dans la correspondance de Charles-Gustave Wrangel.

[1] Nommé chef de l'artillerie (général *fält-tygmästare*) après Wrangel.

[2] Torstenson revint dans l'automne de 1646. Le 4 février 1646, il fut nommé à la fois baron et comte, et reçut le district de Lyhundra, en Upland, avec douze paroisses et la forge d'Ortala, à titre de comté héréditaire. Le 31 mai 1648, il fut nommé gouverneur général de Vestrogothie, du Dalsland, du Vermland et du Halland.

[3] La lettre est datée de Fontainebleau, le 31 août 1646. On peut voir dans Puffendorf, chap. 18, § 15, combien l'ennemi était satisfait d'avoir perdu un adversaire tel que Torstenson.

[4] « *Je vous supplie d'être assuré que je ferai toutes les choses nécessaires pour la jonction, pourvu que je le puisse faire avec quelque sûreté.* » (Turenne à Wrangel.) Les mots suivans sont soulignés par Turenne : « Je passerai sans faute le Rhin, le lundi 2 juillet, etc. »

[1] « Je passe aujourd'hui le Danube et marcherai entre Augsbourg et Rain. J'espère avoir bientôt l'honneur de voir votre excellence. » (Lettre de Turenne à Wrangel, au camp de Lauingen, 14 septembre 1646.)

[2] Voyez *Kurze Relation über den betrübten Zustand der ewangelischen Burgerschaft in der heiligen Reichsstadt Augsburg von anno 1628 bis 1648.*

[3] « Es ist nicht ohne, dass der Feind gegen den hiesigen Landen den Vorsprung erhalten. Wir verhoffen aber es werde die kaiserliche und mit conjugirte Reichs armada ehesten wider zur Hand kommen und die gehorsamen Fursten und Standen des Reichs von des Feindes gewalt defendirt werden. »

à Ulm par l'influence de la France [1]. Sur ces entrefaites, Turenne repassa le Rhin et Wrangel retourna en Franconie. Les soldats de Weimar, les débris de l'armée du duc Bernhard, jusqu'ici au service de la France, étaient tourmentés d'un mécontentement secret : ils haïssaient les Français et n'avaient jamais oublié les liens qui les avaient unis à la Suède. Lorsque Turenne voulut les ramener de l'autre côté du Rhin, ils se révoltèrent, destituèrent leurs officiers, se portèrent sur la Franconie, repoussèrent les troupes qui avaient été envoyées pour les poursuivre et furent sur le point de se joindre aux Suédois. Ils furent redemandés par Turenne [2]; mais Wrangel, qui hésita longtemps à les recevoir, fut obligé de souffrir leur jonction avec Königsmark en Westphalie, de crainte qu'ils n'exécutassent leur menace de se réunir à l'ennemi. Le général était le partisan le plus redoutable des Suédois, comme Jean de Werth l'était des impériaux.

Le 7 avril 1647, le gouvernement envoya au feld-maréchal Wrangel une instruction contenant un aperçu de toute la guerre ; on y reconnaît la main du chancelier : « Gustave-Adolphe, en se présentant sur le sol de l'Allemagne, dirigeait tous ses projets contre l'empereur et les États héréditaires pour conjurer l'influence de la maison d'Autriche et le danger qui en pouvait résulter ; mais après la bataille de Leipzig, lorsque l'ennemi se retira dans l'intérieur de l'Allemagne avec toutes ses forces, le roi le poursuivit et s'empara de Mayence et des bords du Rhin, ce qui excita de nombreuses jalousies contre la Suède. Après la mort du roi, on chercha toujours à porter la guerre sur le territoire de l'ennemi, et l'on opéra en Silésie et sur le Danube jusqu'à ce que la malheureuse bataille de Nördlingen fut venue détruire tous les projets des Suédois. Ensuite, malgré la peine qu'on eut à relever les affaires, on chercha plus d'une fois à transporter la guerre au cœur des États de l'empereur, ce qui réussit si heureusement au maréchal Torstenson que l'ennemi, qui voulait d'abord donner l'impulsion au congrès, se vit réduit à songer sérieusement à la paix. Nous nous livrons à ces réflexions surtout pour que vous sachiez que sa majesté est toujours dans l'intention d'agir contre l'empereur et son principal allié, le prince de Bavière, en éloignant toutefois, autant qu'il sera possible, la guerre des États d'Allemagne afin de laisser dormir la jalousie des alliés puissans, jalousie que le feu roi s'attira en se fixant sur le Rhin. Il faudra ensuite porter son attention sur le cercle de la basse Saxe et sur la Baltique. Si l'on entrepend une invasion en Bohême, on a devant soi la Moravie et l'Autriche, à côté la Silésie, et derrière le Meissen. On est bien éloigné de la mer ; mais nous possédons de fortes garnisons en Silésie, et dans les places qui bordent l'Oder, à Glogau et à Öls ; en Moravie, à Olmutz, à Iglau et à Neustadt ; dans le Meissen, à Leipzig ; dans la Thuringe, à Erfurt, outre les villes fortes que nous occupons sur le Weser, sur l'Elbe et dans le Mark-Brandenbourg. Il est donc peu probable que l'ennemi puisse se mettre entre l'armée et ces places et s'approcher de la mer. Vous devez surtout vous attacher à empêcher qu'aucun corps ennemi ne vous coupe de ce côté, à moins que vous n'en ayez un disponible pour l'observer. Dans ce but, il faut veiller attentivement au maintien des deux petites armées que Torstenson avait rassemblées, l'une, sous Wittenberg, en Silésie ; l'autre, sous Königsmark, en Westphalie [1]. » On était tellement mécontent des

[1] Le gouvernement écrit à Wrangel, le 26 mars 1647 : « Nous avons compris les conditions de l'armistice, et nous voyons qu'il y a peu de sincérité du côté de l'ennemi. Mais comme le prince de Bavière est vieux et a des enfans mineurs, qu'il connaît la politique de la maison d'Autriche et craint la tutelle de cette puissance et qu'il cherche peut-être notre amitié pour la conclusion de la paix, afin que nous ne fassions aucune objection à la possession du Palatinat, vous pouvez signer l'armistice ; mais il faut qu'il désarme. Si le frère de l'électeur de Bavière veut y être compris, ce serait d'autant mieux. » (Voyez les *Archives du royaume*.) En effet, il adhéra à l'armistice.

[2] « Je supplie très-humblement votre excellence de vouloir donner ordre à ses troupes que l'on traite comme ennemis huit régimens allemands de cavalerie qui s'en vont vers la Franconie sans leurs officiers. Je ne doute point que votre excellence donne très-expressément cet ordre-là. » Turenne à Wrangel, Heilbronn, le 30 juillet 1647.

[1] « Nous avons parlé de faire la guerre seuls en Allemagne, mais dans l'intérêt de la France, pourvu qu'elle voulût seulement doubler les subsides. Tâchez de savoir si cette puissance y est disposée, ou si elle veut seulement continuer la guerre avec plus de vigueur et d'accord ; sondez les dispositions de ses négociateurs afin de découvrir si elle veut faire une alliance plus étroite, car il est bien à craindre que de nouvelles ligues ne se forment un jour contre nous. » (Lettre

Français qu'on ne voulut pas se réunir à eux. Ce mécontentement s'accrut encore lorsque Wrangel ayant envahi la Bohême et pris Éger, la subite rupture de l'armistice par les Bavarois et leur jonction avec les impériaux le contraignirent de faire retraite sur le Meissen et sur la Westphalie, où il eût été probablement battu si le nouveau général en chef des impériaux Melander [1], jadis au service de la Hesse, ne se fût tourné par vengeance contre les Hessois : « Jamais, depuis la mort de Gustave-Adolphe, dit Puffendorf, les armées suédoises n'avaient couru un plus grand danger. » Mais des personnes intelligentes, lorsque Melander se dirigea contre la Hesse, prédirent qu'il n'y ferait rien, car jusque-là aucune armée n'était entrée dans ce pays sans y avoir trouvé sa ruine à cause des nombreuses places fortes qui défendent ces contrées, de la difficulté des chemins, de la hauteur des montagnes et de la bravoure des paysans, qui aiment beaucoup leurs princes et manient bien les armes à feu [2]. Cependant l'ennemi reprit courage. Les négociations n'avançaient pas à Osnabrück et à Münster, et la dernière année de la guerre s'ouvrit avec des espérances bien contraires à la paix [3].

Ce que la campagne de 1648 offre de plus remarquable, c'est que la France ne se sépara pas de la Suède au sujet de la Bavière, quoique l'électeur rompît l'armistice dans l'espoir de pouvoir le faire observer avec les Français. Turenne, au contraire, reçut l'ordre de soutenir Wrangel avec toutes ses forces. Après quelques pourparlers et quelques difficultés, nous voyons les deux généraux réunis dans la Franconie, au commencement d'avril, pendant que les impériaux et les Bavarois, qui avaient espéré chasser les Suédois des bords du Weser, affaiblis par les privations et les excès, repassèrent à la hâte le Danube pour courir au secours de la Bavière. Une guerre de brigandage semblable à celle de Baner en Saxe, guerre qui embrasa toute la Bavière, désola ce malheureux pays. Elle ne présente au reste aucun événement remarquable, aucune victoire qui soit digne de ce nom; car l'affaire de Susmarshausen près d'Augsbourg, dans laquelle fut tué le général Melander et où Königsmark enveloppa et tailla en pièces une partie de l'armée ennemie, était plutôt un sanglant combat qu'une bataille décisive. Cependant les alliés s'avancèrent jusqu'à l'Inn, et Königsmark, qui s'était joint aux soldats de Weimar et se séparait d'autant plus volontiers de Wrangel, qu'il ne pouvait s'accorder avec lui [1], se porta sur la Bohême. Le 31 juillet, il s'empara à l'improviste d'une partie de Prague, nommée *la petite ville*, où il fit un immense butin. Ce fut le dernier exploit de cette guerre. Wrangel et Turenne furent obligés de passer le Lech; et quoique Charles-Gustave, nommé généralissime, eût amené des renforts de Suède et eût dirigé, conjointement avec Königsmark et Wittenberg, tous ses efforts contre Prague, la ville proprement dite fut cependant sauvée par le courage de ses habitans. La dernière campagne était une double tentative contre les États héréditaires de l'Autriche du côté de la Bohême et de la Bavière; ce fut elle qui hâta la conclusion de la paix de Westphalie : elle fut signée le 14 (24) octobre 1648, à Osnabrück et à Münster. La Suède reçut la Poméranie (plus tard appelée suédoise), l'île de Rügen, une partie de la Poméranie antérieure jusqu'à l'Oder, y compris Stettin et Gartz, l'île de Wollin et les trois embouchures de l'Oder, ce fleuve de l'autre côté de Damm et Golnau, Wismar avec les bailliages de Poel et de Neukloster, Brême et Verden; tout cela comme fiefs de l'empire [2].

à Charles-Gustave Wrangel, le 10 septembre 1647. — Voyez les *Archives du royaume*.)

[1] Il changea de nom et prit celui de *Holzappel*.

[2] Axel Oxenstjerna à son fils Jean, Stockholm, le 10 octobre 1647.

[3] Louis XIV et la reine régente, dans leurs lettres à Christine, 29 décembre 1647, annoncent qu'on va faire tout ce qui sera possible pour la Suède. On y lit, au sujet du dessein de la Bavière de séparer la France et la Suède : « Nous n'estions capable de donner dans ce piége. M. de Turenne a envoyé un trompette au duc de Bavière de la part du roi, dans les termes les plus doux qu'il a pu choisir; mais enfin il lui mande positivement que nos armées et nos garnisons agiront contre les siennes tant qu'il aura les Suédois pour ennemis. Cependant il a mis toutes ses troupes en action. » (Extrait d'une lettre de M. le vicomte de Cournal au colonel Saint-André, Mayence, 25 décembre 1647.)

[1] Les autres officiers étaient aussi mécontens de Wrangel : « Als welcher noch ziemlich jung, hochmuthig, eigensinnig, und allerdings nicht freygebig ware. » (Puffendorf, ch. 20, p. 60.) — C'est pourquoi la nomination du prince Charles-Gustave comme généralissime fut très-agréable aux armées.

[2] Voyez les *Archives du royaume*.

Les armées avaient eu leurs plénipotentiaires particuliers au congrès ; leur solde fut la dernière chose qui fut décidée : elle fut évaluée à cinq millions de thalers[1] ; dix-huit tonneaux d'or[2] devaient être payés immédiatement, douze autres devaient l'être en billets[3] ; les deux derniers millions devaient être garantis sur hypothèque. Chaque cavalier reçut du premier paiement quarante thalers, chaque soldat douze[4] ; les indigènes touchèrent trois mois de solde et les officiers des sommes plus ou moins fortes[5]. On promit de payer une somme égale, un ou deux ans après la dissolution de l'armée, aussitôt que les deux millions seraient entrés dans le trésor. Il ne paraît pas que cette promesse ait été remplie, car sur ces deux millions, on retrancha les sommes dues sous le nom de *dette allemande* (*Tyska skuld-registret*)[6], puis on fit des remises[7] et l'on donna pour instruction aux commissaires suédois « de ne pas pousser les choses trop loin, d'autant plus que l'état des affaires en France pouvait faire prendre encore une fois les armes à l'empereur[8] ; au contraire, nous prions votre altesse, par tout ce qu'il y a de plus sacré, écrivait la reine à Charles-Gustave, de ne vous pas laisser influencer par les raisons et les obstacles qu'on a fait valoir, mais de mettre un terme aux lenteurs de cette négociation[1]. » La conclusion de la paix fut décidée, et le traité d'exécution (*executions recessen*) signé à Nuremberg, en 1650. La paix de Westphalie fixa pour longtemps l'état politique de l'Europe. Nous savons que la violence naît de la violence ; mais peut-on demander encore, en considérant les désastres de cette longue guerre, si elle était faite dans l'intérêt de la religion ? Nous répondrons avec Oxenstjerna : « Non[2], » et nous rappellerons ce proverbe oriental : « Ce dont les princes s'emparent, ils le détruisent ; ce dont Dieu s'empare, il le vivifie[3]. »

La paix, qu'on désire tant, est souvent, ainsi que la guerre, quand elle arrive, un instant d'embarras ; c'est comme un changement subit dans la manière de vivre : les forces dirigées d'abord à l'extérieur refluent sur le corps. Ajoutons à cela que les hommes sont soumis à la nécessité, qui est souvent très-sensible dans la guerre ; qu'ils savent rarement mettre un frein à leurs passions, lorsqu'on leur laisse un libre cours, et que la paix, non moins que la guerre, met à l'épreuve les ressorts d'un gouvernement. La grande guerre, dans laquelle la Suède prit la part la plus glorieuse, entraîna dans ce royaume tant de difficultés intérieures que Christine en abandonna la solution à d'autres mains. La cause n'en était pas seulement dans la position générale du pays, mais aussi dans la sienne propre.

Ces difficultés dont nous avons parlé résultaient en partie de la guerre, dont on disait,

[1] Voyez la lettre de Jean Oxenstjerna à Charles-Gustave Wrangel, 13 octobre 1648.

[2] 1,800,000 thalers.

[3] 1,200,000 thalers.

[4] La reine à Charles-Gustave, 22 novembre 1648 : « Plus votre altesse pourra réduire ces sommes que nous devons payer aux soldats, mieux cela vaudra. Cependant il faut s'y prendre de manière à ne pas perdre notre crédit auprès des troupes. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[5] La distribution de ces sommes pour les officiers supérieurs fut déterminée par le collége de la guerre le 16 avril 1649. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[6] C'étaient des dettes contractées pour l'armée ; elles s'élevaient, depuis le règne de Gustave-Adolphe, à 590,084 thalers. (Voyez les *Archives du royaume*, 1649.)

[7] On écrivit à Charles-Gustave, le 3 janvier 1649, que l'épouse du landgraf de Hesse devait être dispensée de payer son contingent en argent. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[8] Aux plénipotentiaires de Suède à Osnabrück, le 10 février 1649. La reine ordonna à Charles-Gustave de tâcher d'empêcher Turenne, qui était du parti du parlement, d'amener son armée à Paris. Le lieutenant général Erlach écrivit à Wrangel, en date du 2 mai 1649 : « Comme le maréchal de Turenne n'avait ni justice ni fondement, je me suis opposé avec tant de succès que M. le maréchal n'a plus qu'une poignée de gens auprès de lui. » Lorsque Condé fut arrêté par ordre de la cour, en 1650, Turenne pria Wrangel d'employer son intervention pour obtenir l'élargissement du prince : « Je ne doute pas, écrit-il, qu'elle n'ait appris l'arrêt de M. le prince. J'espère que votre excellence sera touchée de son malheur et qu'elle me voudra adresser les officiers qui voudraient servir une cause si juste. » Wrangel, ayant donné un refus, reçut une lettre de Louis XIV, datée de Dijon, le 27 mars 1650 : « Ayant sceu comme vous avez rebutté les semances du maréchal Turenne, qui désirait être assisté des troupes contre mon service, je vous écris cette lettre par l'avis de la reine régente, madame ma mère, pour vous témoigner avec quelle satisfaction j'ay ressenti l'effect de vos bonnes dispositions.

[1] A Charles-Gustave, 19 et 26 janvier 1650.

[2] Voyez les manuscrits de Palmsköld.

[3] *Wer ist der wahre Konig? Gott allein.*
Wo Konige ein Land einnahmen,
Verwusten sie's, so weit sie kamen,
Gott heilt ein Hertz, so weit er es nimmt ein.
Friedr. Rückert.
Sprüche der Überlieferung aus Morgenlande.

non sans raison, « qu'elle était disproportionnée aux forces du pays. » Une répartition supportable des impôts est dans ce cas un fait impossible; mais supportable ou non, la justice veut qu'elle soit basée sur l'égalité, et dans les circonstances les plus graves, on n'a de salut à attendre que de la justice la plus sévère. On peut tourner cette nécessité par de faux-fuyans, mais on en est puni. Le remède qu'employa la régence, de modérer les impôts en vendant les domaines de la couronne, lorsque les subsides étrangers ne suffisaient pas, était à la fois un soulagement et une injustice, moins par lui-même (car l'opinion du chancelier du royaume que les terres sont mieux cultivées par les particuliers que par la couronne est très-sensée) que par les conditions attachées à la rente et par l'extension qu'on donnait à la dénomination des domaines. Quant à la première circonstance, nous remarquerons que les terres ne pouvaient être vendues qu'aux nobles [1]; pour la seconde, il est à observer que la vente ne se bornait pas aux domaines, mais s'étendait aussi à la rente des paysans sur les hemmans taxés, qui tombaient ainsi entre les mains des nobles et devenaient médiats, d'immédiats qu'ils étaient. Il est vrai qu'il était spécifié qu'on ne vendait pas la rente des hemmans taxés; mais la nouvelle position que le noble acquérait lui donnait trop d'occasions de borner et d'anéantir l'ancien droit du franc tenancier en tant que propriétaire de terre. Les nobles n'épargnèrent ni menaces ni séductions pour faire accepter leur domination aux paysans des hemmans taxés, comme le prouvent les plaintes réitérées de ces derniers aux diètes au sujet de ces hemmans. Certaines personnes disaient aussi que l'obligation de payer l'impôt était basée sur le principe que toute terre appartenait à la couronne, que par conséquent l'abandon de la rente à la noblesse emportait celui de la terre. Cette assertion fut renouvelée si ouvertement qu'elle provoqua une réfutation expresse [2]. L'état des paysans, en Suède, y était considéré comme un état libre.

[1] On alla si loin que, quoiqu'un grand nombre de terres fussent données en remboursement d'anciennes créances, le gouvernement, comme il résulte de ses lettres au collége de la chambre en date du 14 juillet 1642, défendit qu'aucun roturier fût remboursé de cette manière, à moins que la créance n'eût été passée à un noble.

[2] Dans le sénat, en 1650. (Voyez les manuscrits de Palmsköld.)

[3] *Ibid.*

Nous ne saurions dire si le chancelier était opposé à cette liberté des paysans. Plusieurs de ses paroles prononcées dans le sénat, où il n'était pas l'aristocrate le plus ultra, démontrent le contraire : « Les paysans suédois forment un état libre et ont leur vote dans la diète, » dit-il; mais lorsqu'il ajoute : « qu'il n'y a qu'un contrat entre eux et leurs maîtres (*husbonde*), » cette opinion implique que le noble peut être ce maître, malgré la liberté individuelle des paysans, et cette induction ressort de l'examen des résultats du système suivi par le chancelier dans l'administration intérieure. L'opinion de ce grand homme d'État paraît en effet différer peu de celle du drots, comte Pierre Brahe, qui s'exprimait ainsi à cette occasion : « Nous sommes tous sujets du royaume (*subditi regni*), les paysans comme *médiats* et nous comme *immédiats*, » distinction qui convenait si peu à Charles X Gustave, lorsqu'il la trouva dans un ouvrage de Gyllenstolpe [1], qu'il jeta le livre contre la muraille quoiqu'il lui eût été dédié [2]. Les nobles marchaient à grands pas vers la possession de toute la terre, tandis que le chancelier se figurait l'état des paysans avec le maintien du droit de représentation comme un état de fermiers indépendans; de là sa prédilection pour les *contributions indirectes* et son opinion inébranlable que la noblesse ne devait pas en être exempte, mais qu'elle devait au contraire venir au secours de l'État par des subventions particulières. Et nous nous rappelons ses paroles à ce sujet : « Tous les malheurs de la Suède viennent de ce que les rois ont demandé ce dont l'État avait besoin et que les nobles n'y ont voulu contribuer en rien [3]. » C'était le seul moyen de combiner la charge des contributions avec l'exemption des terres des nobles.

Christine sanctionna sans restriction toutes les ventes faites pendant sa minorité des biens de la couronne et des terres taxées; en outre elle leur accorda dès ce moment les priviléges des terres nobles [4]. Les mêmes moyens que les tuteurs avaient employés avec beaucoup de mé-

[1] *Politique de Gyllenstolpe.*

[2] *Skandinav. handlingar*, t. 9, p. 115.

[3] Dans le sénat, en 1642. (Voyez les manuscrits Palmsköld.)

[4] Voyez les *Archives du royaume*.

nagement furent mis en usage sans mesure par la reine jeune et libérale. Les registres du royaume ne sont remplis que de titres de vente, de dotations, de diplômes de noblesse et de libéralités de toute sorte. Elle avait de grands mérites à récompenser, souvent d'anciennes injustices à réparer [1], et l'intérêt qu'elle portait aux anciens militaires blessés [2] est digne d'éloges.

Malheureusement la faveur eut beaucoup de part dans la distribution des récompenses. On s'étonna de voir la reine accabler de ses bienfaits le noble le plus brillant et le plus beau de sa cour, Magnus-Gabriel de La Gardie, qui reçut en dotations diverses et en peu d'années, dit-on, des terres dont les revenus étaient évalués à 80,000 thalers [3]. Nous venons de nommer celui dont l'influence éclipsa bientôt celle du chancelier. Une des premières causes des contestations qui s'élevèrent entre le vieux ministre et la jeune reine fut la volonté que manifesta celle-ci d'appeler de La Gardie au sénat [4] dès l'instant où elle lui accorda les premières marques de faveur. Il paraît que ce fut pour vaincre cette résistance qu'elle nomma en 1646 son favori à l'ambassade brillante et dispendieuse de France [1]. Les frais de cette mission s'élevèrent à 100,000 thalers [2]. De La Gardie, dont le grand-père était Français [3], fit partager à la reine son intérêt pour la France et accéléra ainsi la disgrâce complète du chancelier. On l'accusa de traîner en longueur la conclusion de la paix et d'être hostile à la France [4]. Le 10 avril 1647, la reine écrivit à ses plénipotentiaires au congrès : « Messieurs, je n'ajouterai qu'un mot : faites tout votre possible pour nous procurer promptement une paix honorable ; ce résultat me paraît d'autant plus facile à obtenir qu'on est d'accord sur ce que doit avoir la couronne de Suède ; il n'y a plus qu'à prendre le consentement des soldats et faire taire les plaintes des états allemands. Travaillez dans ce sens jusqu'à l'arrivée d'Erskine [5], qui vous instruira de mes intentions. Vous serez responsables devant Dieu, les états et moi des retards que vous mettrez à vous y conformer. Ne vous laissez pas entraîner, croyez-moi, par les sophismes de quelques ambitieux, si vous tenez à éviter ma disgrâce. Et si vous suivez une autre ligne que celle que je vous trace, vous verrez que ni les liens du sang ni aucune considération de famille ne m'empêcheront de vous faire sentir l'effet de mon mécontentement. » La lettre était adressée à Benoît Oxenstjerna, fils du chancelier du royaume. La reine écrivit en même temps

[1] Ainsi les enfans d'Érik Sparre, ancien chancelier du royaume et décapité pendant les dissensions sous le règne de Charles IX, reçurent la moitié de la valeur de la terre de Bergquara, donnée à l'amiral du royaume Gyllenhjelm. (Voyez les *Archives du royaume*, 10 avril 1645.)

[2] Ses dotations à la maison des invalides de Vadstena (*Krigsmanshus*), 12 octobre 1646. (Voyez les *Archives du royaume*.)

[3] Voyez Arkenholtz, *Mémoires de Christine*. — « Magnus-Gabriel de La Gardie commença sa carrière en 1644, à l'âge de vingt-deux ans, comme colonel des gardes aux appointemens de 1,500 thalers. En 1645, il fut envoyé en ambassade en France, reçut en dotation Magnushof, en Ösel, et fut promu au grade de colonel des gardes du corps (*lifregementet*); en 1647, il fut nommé membre du sénat et du collége de la guerre ; le 17 avril 1648, lieutenant général en Allemagne, avec 10,000 thalers d'appointemens ; le 20 avril, il lui fut constitué en dotation 25 hemmans dans la province d'Upland ; le 16 avril 1649, il toucha une somme de 22,500 thalers sur l'indemnité que la Suède payait à l'armée ; le 11 mai, il reçut sa nomination de gouverneur général de la Livonie et un billet de 7,000 thalers sur les douanes de Brême ; le 24 décembre, le bailliage de Wollin en Poméranie ; en 1651, il fut nommé *riksmarsk*, etc. »

[4] Voyez le récit d'un ministre étranger, probablement de Montecuculi.

[1] Voyez la correspondance de Charles-Gustave Wrangel.

[2] « Au sujet des 100,000 thalers que le comte a pris à Paris, c'est par mes ordres qu'il les a touchés. Je vous prie d'empêcher qu'il soit calomnié pour cela, car il est innocent. » (Lettre de Christine à Salvius, Osnabruck, le 13 février 1647. — Arkenholtz, t. 1, p. 93.) Christine, dans une lettre, permet qu'on prenne de l'argent sur son crédit afin que l'armée de Wrangel n'en manque pas. A la mort de Salvius, en 1652, la reine lui devait 146,000 thalers ; elle en emprunta encore à sa veuve 50,000, qui ne furent jamais remboursés.

[3] « Son aïeul était Français. Il était bien fait, il avait la mine haute et ressemblait à un favori. Il parlait de sa reine en des termes si passionnés et si respectueux qu'il était facile de le soupçonner de quelque tendresse plus grande que celle qu'il lui portait par la qualité de sujet. Quoi qu'il en soit, cet homme parut assez digne de la fortune, mais plus propre à plaire qu'à gouverner. » (*Mémoires de Mme Motteville*, Arkenholtz, t. 1, p. 89.)

[4] Chanut dit : « Il eût été à souhaiter pour le succès des affaires de la France que ce chancelier fût parti pour l'autre monde. » (Arkenholtz, t. 1, p. 117.)

[5] Plus tard aussi ministre au congrès de la paix.

à son collègue Adler Salvius : « Je ne croirai jamais vous récompenser assez de votre fidélité. Je vais prendre vis-à-vis du parti opposé une contenance telle qu'on verra que ce n'est pas le chancelier seul qui gouverne les affaires. *Sapienti sat.* La lettre ci-jointe vous concerne tous deux ; mais vous la remettrez au comte Benoît, et quoique je vous attaque l'un et l'autre, c'est cependant contre lui seul que tout est dirigé. Faites en sorte que d'Avaux[1] soit instruit de son contenu, afin que les Français ne prennent pas mauvaise opinion de moi et qu'ils sachent au contraire de quel côté sont les torts. — Soyez assuré que je vous en tiendrai compte, et quand Dieu permettra que vous reveniez en Suède avec le traité de paix, vos services seront récompensés par la dignité de sénateur. Je vous recommande les intérêts du comte Magnus de La Gardie comme les miens propres. Je vous prie de me faire connaître les grimaces et les contorsions que fera le comte Benoît Oxenstjerna en lisant cette lettre[2]. »

L'orgueilleux comte Benoît Oxenstjerna répondit qu'il était prêt à rendre compte de sa conduite à la reine aussitôt qu'elle le désirerait. Il ajouta que des raisons particulières et ses affaires lui faisaient désirer depuis longtemps d'être délivré du poids des négociations[3]; qu'il savait bien qu'un homme comme lui n'était pas nécessaire au service de la reine, mais que celui qui lui avait inspiré une telle lettre lui en rendrait raison un jour s'il parvenait à le découvrir. Quelques semaines après, il put donner à la reine la preuve que ce n'était pas sa faute si les négociations étaient retardées, mais bien celle des ministres français eux-mêmes, qui en écartaient la conclusion[4]. Il disait vrai. — Alors Salvius reçut l'ordre de régler sa conduite sur les vues des plénipotentiaires français : « Vous faites bien d'appuyer les Français dans leurs demandes, lui écrivit Christine, le 6 juillet 1647; saisissez cette occasion de leur prouver combien je suis disposée en leur faveur[1]. »

Ce qui s'était passé fournit l'occasion d'une réconciliation entre la reine et le chancelier par l'entremise de Torstenson. La reine déclara qu'aucune intention malveillante n'avait dicté la lettre qu'elle avait écrite à son fils, et il s'ensuivit une réconciliation, du moins apparente[2] ; aussi la cour de France flattait-elle le vieux chancelier[3]. Mais pendant quelque temps il cessa de paraître à la cour : « Je suis depuis cinq semaines avec ma femme sur mes terres pour veiller à mes intérêts, écrivait-il de Tidön à son fils; car je me suis trop occupé, comme tu sais, des affaires publiques et j'ai oublié les miennes. » Il se plaint de l'état de sa santé[4]. L'âge et les infirmités commençaient à épuiser ses forces : « Ta mère, ajoutait-il dans la même lettre à son fils, ta mère reste au lit; la vieillesse joue aussi avec moi[5]. » Cependant il reprit ses fonctions : un homme de son mérite ne pouvait guère rester sans influence. Après la disgrâce de La Gardie, vers la fin de 1653, on voit presque toutes les affaires du gouvernement passer entre les mains du vieux chancelier ou par celles de son fils Érik. S'il ne conserva pas toute l'importance qu'il avait eue, ce n'est pas aux caprices d'une jeune fille couronnée qu'il faut l'attribuer, mais au changement qui s'était opéré dans les sentimens du

[1] Le comte d'Avaux était plénipotentiaire de la France au congrès, ainsi que Servius; ils ne s'accordaient pas mieux ensemble qu'Oxenstjerna avec Salvius. Ce fut à cause de cette mésintelligence entre les négociateurs français que le duc de Longueville fut nommé troisième plénipotentiaire.

[2] Arkenholtz, t. 1, p. 110.

[3] C'était la vérité. Il avait perdu son épouse, Anne-Marguerite Sture, en 1647, et le partage de la succession réclamait son retour en Suède.

[4] La lettre du vieil Oxenstjerna à son fils ne dément pas sa haute réputation : « Je vois, lui dit-il entre autres choses, que ce sont les Français qui rejettent sur nous la lenteur des négociations, qui aujourd'hui les retardent. Mais ce qui me chagrine, c'est qu'on se comporte chez nous comme des enfans, et que nos affaires s'en ressentent. Ce n'était pas ainsi de mon temps. (*Sed hæc dies aliam vitam, alios mores postulat.*) Cependant un jour viendra où l'on verra qui a mieux agi, qui a mieux conseillé. Ne parlez pas en mécontent; servez bien la reine et l'État. »

[1] Arkenholtz, t. 1, p. 79.

[2] Dans une lettre du 29 mai 1647, Oxenstjerna annonce à son fils qu'il avait eu une entrevue avec la reine au sujet de la lettre qu'elle avait écrite. Il dit qu'elle s'excuse sur ce que ce n'était qu'un avertissement; « mais, ajoute-t-il, les termes en sont trop clairs. Je n'hésiterai pas à prendre une résolution s'il est nécessaire.

[3] Mazarin lui écrivit une lettre remplie de complimens. Elle fut remise par Chanut.

[4] Dans une lettre à son fils Érik, jeune homme doué de qualités brillantes, il le prie de se marier afin de ne plus être soupçonné d'aspirer à la main de la reine.

[5] Axel Oxenstjerna avait épousé Anna Båt.

peuple à son égard. La véritable activité d'un homme d'État part du point central du pays en s'étendant à tous ceux de la circonférence [1]. Sa force n'est pas dans les faveurs et dans les personnes, mais dans la justice générale, dans la sécurité et l'ordre pour lesquels il vit et qu'il est appelé à garantir. La guerre européenne, à laquelle la Suède avait pris une part si honorable, avait profondément ébranlé l'équilibre intérieur de l'État. Le rétablir sur de nouveaux fondemens neût peut-être pas été au-dessus du génie créateur de Gustave-Adolphe s'il n'eût pas succombé au milieu de sa brillante carrière. Ce qui fut exécuté après sa mort, malgré l'héroïsme qui le caractérise, n'était pourtant qu'une ébauche. Vouloir fonder la paix sur les circonstances que la guerre avait enfantées était sans doute une faute, et nous ne pouvons en justifier Oxenstjerna; c'est pour cela que sa vie politique se termine avec la guerre : c'est un nouvel ordre de choses en dehors duquel il est rejeté. Il faut chercher dans cette circonstance, plutôt que dans l'altération de sa santé, le secret de l'affaiblissement de son influence. L'avenir de la Suède fut fixé sans lui et malgré lui; Christine en fut le principal instrument. Malgré tous les justes reproches qu'on a faits à la reine et qu'elle méritait, on ne peut lui refuser du génie et du courage, et on ne lui a pas assez rendu justice pour la constance avec laquelle elle vint à bout, malgré la résistance des grands, de faire adopter sa résolution de déposer un sceptre qui devenait trop lourd pour elle.

Dès son avénement au trône, en 1648, se manifestèrent les symptômes de ce qui devait arriver : « Les paysans sont opiniâtres, dit un historien, dans leur idée que les domaines doivent être restitués avant que sa majesté prenne les rênes du gouvernement, ainsi que beaucoup d'autres choses qui regardent les intérêts de la noblesse. Il paraît que les paysans ont pour conseillers de bons patriotes. Ils ont aussi demandé à lire la constitution pour en connaître l'esprit, et le gouvernement a été obligé de le permettre. On ajoute que le clergé est d'accord avec eux, mais qu'il est travaillé lui-même par des divisions, parce que les curés commencent à résister aux évêques. » Dans les observations contre la constitution présentées à cette diète dont nous avons fait mention, il est dit que les états menacent de se mettre en hostilité les uns contre les autres. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces observations, dirigées contre les grandes familles, sont l'œuvre d'une partie de la noblesse et du clergé. C'est le premier symptôme d'une scission entre la haute et la basse noblesse, scission qui plus tard, dans la solution des questions alors soulevées, devait avoir de si graves résultats. Tout était dans son premier développement, et ce fut le clergé qui, à la têtes des états roturiers, prit la conduite de la nouvelle opposition : elle s'attaquait surtout aux priviléges des nobles, lesquels n'en furent pas moins confirmés et même étendus par la reine. En revanche, la noblesse renonça à l'exemption de douanes [1]. Nombre de ces priviléges étaient depuis longtemps hostiles au clergé, comme le droit de la noblesse de nommer les curés. Chaque noble, dans la paroisse qu'il habitait, avait le droit de choisir un curé [2]. S'il y en avait plusieurs et s'ils n'étaient pas d'accord avec la paroisse dans le choix du pasteur, l'évêque intervenait pour concilier les opinions; il avait aussi le droit d'annuler le choix si celui qui en était l'objet n'avait pas les qualités requises. Cependant une disposition du même privilége défend la nominatiom d'aucun clerc sans le consentement des nobles. Les terres seigneuriales de la noblesse étaient exemptes d'impôts; mais elle étendit cette exemption au delà de la lettre de son privilége. Dans de telles circonstances, il ne faut pas s'étonner de la résistance que rencontra le projet d'un *consistoire du royaume* (*consistorium regni*) qui devait être composé de clercs et de laïques. Le clergé ne vit dans cette proposition qu'un nouveau champ ouvert à l'influence des grands sur l'Église, quoique Charles IX, qui en est l'auteur, paraisse n'avoir eu en vue que l'extension des droits des laïques dans les affaires de l'Église [3].

[1] Voici de belles paroles du chancelier, dans le sénat, le 20 juillet 1626 : « Un gouvernement qui, au lieu de travailler dans l'intérêt du peuple entier, favorise celui d'une classe, finira par succomber. »

[1] Les nobles, en raison de leur renonciation à l'exemption des douanes, furent dispensés, pour leurs paysans, de toutes corvées envers la couronne.

[2] § 33 des priviléges accordés à la noblesse par Gustave-Adolphe et confirmés par Christine.

[3] Voyez *Bilang tin Suenska kyrkans och Riksda-*

Le clergé ne trouva d'autres moyens de se garantir de la puissance de la noblesse que de faire valoir ses propres priviléges. L'évêque de Vesterås, Jean Rudbeck, homme actif et influent, commença cette lutte dès le règne de Gustave-Adolphe. La publication de son livre sur les anciens priviléges des savans et du clergé fit croire qu'il voulait le rétablissement de l'ancienne hiérarchie de l'Église. L'auteur, qui avait attaqué la régence et la noblesse, fut même accusé devant le gouvernement de la régence, et son ouvrage fut prohibé [1]. La mitre destinée à Rudbeck fut donnée à un autre; mais il ne manqua pas d'imitateurs. Johannes Matthiæ, qui fut plus tard exposé à la persécution de la part de son propre état, présenta à la diète de 1644 un projet de priviléges du clergé que la reine sanctionna en 1647 et qu'elle confirma plus explicitement encore à son couronnement [2]. Les priviléges et les revenus du clergé furent ainsi garantis contre toute atteinte. Quant au droit des nobles de nommer les curés, il paraît que ce privilége était plutôt dans les mots que dans le fait. Les assurances gracieuses de la cour aux huit membres du clergé [3] devaient les séparer bientôt du bas clergé, que nous ne tarderons pas à voir sur la même scène.

Les deux diètes de 1649 et de 1650, qui suivirent la paix, nous rapprochent de la péripétie. La reine fut obligée, pour ces deux années, de demander la levée des citoyens nécessaires pour remplir les vides que les congés des soldats étrangers avaient laissés dans l'armée et par conséquent le maintien des contributions dont le peuple s'était chargé pendant la guerre. Les états consentirent à sa demande [4], « parce que, est-il dit dans le décret de la diète de 1649, une paix nouvellement faite après une guerre de longue durée, selon les expressions de sa majesté, ressemble à un grand feu nouvellement éteint : il reste beaucoup de brandons qui jettent encore de la fumée et peuvent fournir bientôt un nouvel aliment aux flammes. » La reine n'avait rien perdu dans l'opinion publique : on l'aimait à cause de son père, de sa jeunesse, de ses grandes qualités; on ne lui attribuait pas les souffrances du pays. Mais les esprits étaient dans une grande fermentation; ce qui le prouve, c'est l'apparition, dans un temps où l'on écrivait si peu, de cette foule d'écrits anonymes dont les copies parcouraient le pays d'un bout à l'autre et dont le contenu peut fournir de grands éclaircissemens pour l'histoire de cette époque. C'étaient des espèces de manifestes écrits au nom du peuple dans la Suède moyenne et terminés par une invitation à tous les citoyens, surtout aux prêtres, de les soumettre à la réflexion de tous [1]. On y montre l'avenir des paysans destinés à devenir serfs, au lieu de former un état libre dans le royaume : « On abuse de la clémence de la reine, qui n'a que le titre attaché à la couronne sans avoir le pouvoir qu'elle confère. On a fait un grand abus des dotations; ce n'est pas toujours le mérite qui en est investi : elles sont distribuées par faveur et pour de l'argent. Les impôts se sont accrus au point que le peuple n'en peut plus supporter le fardeau; il y en a, comme les contributions des feux (*mantals-pengar*), qui sont iniques, parce que le pauvre et le riche sont également imposés. Les plaintes du peuple ne se font point entendre aux diètes; on lui donne des secrétaires de mauvaise foi, qui n'écrivent pas ce qu'on leur dit, et il ne reçoit pour réponse que de vaines paroles auxquelles on ne donne jamais suite. Les décrets des anciennes diètes permettent aux paysans d'élire ceux qui doivent porter leurs plaintes au pied du trône. » Dans la seconde de ces brochures est un dialogue entre quatre membres des différens états de la diète [2]. La noblesse cherche à prouver aux autres états que l'influence qu'elle a acquise sert à l'utilité et à l'honneur du royaume; que ses adversaires cachent leurs projets sous prétexte que la noblesse veut changer la constitution du pays en un gouver-

gärnes historia, ur presteståndets arkiv. Stockholm 1835, p. 130.

[1] Ce livre, devenu très-rare, a pour titre : *Privilegia quædam doctorum, magistrorum*, etc. (Voyez *Swenska acad. handl.*, t. 15.)

[2] « A la diète de 1647, le clergé demanda que la *formula concordiæ* fût aussi regardée en Suède comme un livre symbolique. » (Oxenstjerna.)

[3] Le § 12 des priviléges leur ouvre un chemin à la noblesse.

[4] La levée n'eut pas lieu par feux, mais d'après l'importance du hemman. Il était loisible de payer en argent.

[1] Cette brochure commence ainsi : « *Au nom du peuple d'Upland, de Sudermanie, de Vestmanland*, etc. »

[2] L'auteur est Schering-Rosenhane.

nement aristocratique ou en un royaume électif : « La noblesse avait donné trop de preuves de fidélité envers le roi et la patrie pour qu'on puisse admettre une telle supposition. Il est bien connu aussi qu'elle n'aime pas à être gouvernée par ses égaux ; mais d'après la direction qu'avaient prise les opinions des états roturiers, on devait nécessairement aboutir au gouvernement démocratique, dont l'Angleterre offrait les malheureux résultats. Les attaques contre la couronne amenaient ces tempêtes ; car on l'attaque en attaquant les priviléges qui en émanent et qui sont indispensables à la stabilité des institutions monarchiques. Les affaires qu'on traite à la diète ne doivent être présentées que par le gouvernement, et la solution définitive dépend de lui. Il n'a rien à décider sur les votes des états, puisqu'ils ne sont appelés à la diète que pour conférer entre eux ; autrement ils pourraient déposer le roi et priver la noblesse de ses priviléges et de ses honneurs. Le pays est cultivé surtout par la noblesse ; les revenus de la couronne sont quinze fois plus forts que lorsqu'elle administrait elle-même ses domaines. L'accroissement de la noblesse vient des états roturiers. Combien de gens de basse extraction ne sont-ils pas parvenus à de hautes fonctions ! Mais appeler tout à coup aux honneurs des épiciers et des paysans, c'est ce qui est contraire à tout bon système de gouvernement. Les prêtres cherchent à ressaisir leur ancien pouvoir, les bourgeois à en fonder un nouveau. Un noble sur vingt seulement exerce le droit de nommer les curés. Les paysans sont entraînés ; car quoique la noblesse, par des dotations ou des acquisitions, soit entrée en possession d'une grande partie des domaines de la couronne, elle n'a cependant jamais voulu que les paysans fussent exclus des diètes. »

Les priviléges du clergé furent une pierre d'achoppement à la diète de 1649. La noblesse demanda le maintien de son droit à la nomination des curés ; ce qui surtout la mécontentait, c'était que les évêques étaient chargés de veiller à ce que les nobles n'eussent pas trop de chapelains (*huspredikanter*) dans leurs châteaux. Une ordonnance de la reine enjoignit aux nobles de se rendre assidûment aux églises, à moins qu'ils n'eussent un motif légitime de s'en abstenir. Les priviléges des prêtres, qui ouvraient à leurs fils la carrière des emplois publics, s'ils possédaient les connaissances requises, provoquèrent les réclamations de la noblesse, qui voulait se réserver à elle seule l'accès des places de la chancellerie royale. La reine, lorsqu'elle nomma Adler Salvius sénateur, répondit ainsi, en 1648, aux objections qu'on éleva contre cette nomination : « Quand on apprécie les bons conseils et qu'on veut en avoir, il ne faut pas regarder à l'ancienneté de la noblesse de celui qui les donne ; au reste les emplois ne sont pas des terres héréditaires [1]. »

La rupture éclata ouvertement à la diète suivante. Les prêtres, les bourgeois et les paysans présentèrent à la reine, avant son couronnement, le 3 octobre 1650, la fameuse protestation dans laquelle ils demandaient la restitution à l'État des domaines de la couronne [2], après avoir prouvé les pertes qui étaient résultées pour la Suède et ses habitans de l'aliénation de ces terres ; ils représentèrent en outre que les priviléges de la noblesse étaient si exagérés qu'il n'était plus possible aux autres habitans de supporter les contributions qui retombaient en entier sur eux.

Le chancelier du royaume, qui essaya de réfuter au nom de la noblesse cette protestation des trois états, argumentant de ce qu'ils avaient attaqué la majesté royale et tirant de ce fait la conséquence qu'ils avaient mérité d'être punis, se trouva dans un grand embarras lorsque la reine prit l'affaire dans un autre sens et qu'il fut démontré qu'elle n'avait eu lieu qu'avec son adhésion : « Aujourd'hui ou jamais, » dit-elle à Terserus [3]. Cet homme hardi et entreprenant, alors professeur de théologie à Upsala, avait été choisi comme président par le bas clergé après que les évêques, s'étant ralliés à la noblesse, avaient fait scission avec lui. Ce schisme entre les évêques et les curés dura six semaines. Les premiers s'assem-

[1] (*Ibid*).

[2] Voyez Lönbom, *Handlingar till Carl d. XI historia*, chap. 9, p. 70.

[3] « Huic trium ordinum intentioni, ut maxime salutari, magnopere favit regina, eos quam severissime monens, ut in hoc proposito constanter permanerent, identidem illud ingeminans: *aut nunc, aut numquam.* » (Ortus et vitæ cursus Johannis Terseri Dalecarli. — Voyez les collections de Nordin.) — Cet homme emporté fut accusé de calvinisme, comme Johannes Matthiæ, et fut destitué en 1664. Charles XI le nomma, en 1671, à l'évêché de Linköping.

blèrent dans la chambre du clergé; les derniers choisirent un autre local. L'inquiétude agitait profondément tous les esprits; les paysans et les bourgeois prirent une attitude menaçante : la guerre civile paraissait imminente. Les nobles les plus riches mirent en sûreté leurs mobiliers précieux et se ménagèrent des moyens de fuir [1]. Le chancelier resta ferme et inébranlable : « Il était assis dans sa chambre, dit un récit traditionnel, et ne savait pas, chaque fois que la porte s'ouvrait, si ce n'était pas un assassin qui entrait[2]. » A la fin le clergé se porta comme médiateur quand les évêques furent revenus à lui; mais ce rapprochement eut lieu sous la condition que les évêques adhéreraient à la protestation contre la dotation des domaines. Deux projets de rédaction pour cet acte avaient été élaborés, l'un par Terserus, l'autre par le secrétaire du magistrat de Stockholm, Nils Skunk. La reine les avait approuvés tous deux; ils furent réunis en un seul [3] qui lui fut présenté par les états roturiers. Elle le reçut avec une bienveillance marquée; mais elle évita d'exprimer son opinion sur cette grave affaire. Elle était donc déjà soulevée cette question qui, dans un avenir peu éloigné, devait opérer une si grande révolution dans la position de la noblesse. Christine ne pouvait qu'en abandonner la solution à d'autres. La diète de 1650, qui avait duré quatre mois, était la plus longue que les annales de la Suède eussent consignées jusqu'à cette époque.

[1] « Res ad bellum intestinum spectabant, ad quod non rustici tantum, sed et cives valde erant propensi. E nobilitate ditissimi quique, collectis pretiosissimis thesauris, fugam in tutiora meditabantur. » (Terserus, l. c.) — Un bruit semblable arriva de France l'année suivante : « Depuis quinze jours il a couru un bruit à Paris, ce qui me mettait fort en peine. On disait qu'il y avait guerre civile en Suède sur le sujet du couronnement et du mariage de la reine. » (Duquesne, autrefois officier de la marine suédoise, à C.-G. Wrangel, Paris, le 5 mars 1649.— Voyez la *Correspondance de C.-G. Wrangel.*)

[2] Érik Benzelius, d'après Nils Bjelke. — Mais ce qu'on ajoute est peu probable, que Magnus-Gabriel de La Gardie s'était chargé, d'après les ordres de la reine, d'écarter le chancelier du royaume à cause de sa résistance à l'élection de Charles-Gustave comme héritier du trône, mais qu'il manqua de courage ainsi que le comte Gustafsson.

[3] « Ex ambobus unum composuimus. » (Terserus) — Nils Skunk dit, dans son auto-biographie, qu'il était l'auteur de cet écrit. (*Gazette d'Upsala*, année 1777, p. 36.) Il fut présenté à la reine par l'archevêque Jean Lenœus et par le bourgmestre de Stockholm,

L'avenir de la patrie était avec raison l'objet de craintes sérieuses. Christine n'était pas mariée et l'hérédité de la couronne n'était pas assurée; plusieurs princes recherchèrent son alliance et sa main : l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandenbourg avait repris dans ce but, en 1642, les négociations qui avaient été entamées au temps de Gustave-Adolphe. La régence donna une réponse évasive, et les envoyés ne trouvèrent pas l'occasion de présenter eux-mêmes à la jeune reine la commission qu'ils avaient reçue de leur maître : elle avait entrepris une tournée dans les provinces, suivant toute probabilité pour ne pas recevoir cette ambassade. Le choix du peuple se prononça en faveur du cousin de la reine, le prince palatin Charles-Gustave : il était né en Suède, où il avait fait ses études. Les grands avaient toujours cherché à abaisser cette maison princière; et Christine, qui dans son enfance avait promis sa main à son parent, ne semble pas avoir eu d'inclination pour sa personne, ou elle éprouvait quelque répugnance pour le mariage. Cependant elle avait pris sa résolution au sujet de la succession, et cette résolution était plus importante qu'elle ne paraissait d'abord; car elle ne comprenait pas seulement l'offre, mais elle renfermait encore le sacrifice d'une couronne. Charles-Gustave nous a transmis le récit de la demande qu'il fit de la main de la reine; nous lui empruntons les détails suivans : « Dans la soirée du 15 juin 1648, en présence du comte Magnus de La Gardie et de l'évêque Johannes Matthiæ, il se passa ce qui suit entre moi et la reine. Comme j'avais fait observer que j'espérais une réponse catégorique de sa majesté à la proposition de mariage que je lui avais présentée, elle me fit appeler et me dit, après quelques momens de silence profond, qu'elle voulait, en présence de ces messieurs et à la face de Dieu, dire ce qu'elle pensait de moi. Que ce n'était pas par flatterie ni vaines paroles, mais l'expression d'une résolution irrévocablement arrêtée; que quant au mariage elle ne me donnait ni ne m'enlevait l'espérance, mais que bien certainement elle n'épouserait personne que moi, si elle se déterminait pour le mariage; que si au contraire elle ne m'épousait pas, elle emploierait tous les moyens en son

[1] Il était court et replet; c'est pour cela que la reine l'appelait le petit bourgmestre. (Voyez *Skand. handl.*, t. 3, p. 128.)

pouvoir pour me faire reconnaître comme héritier de la couronne; elle ne pouvait rien faire de plus pour me satisfaire. Je gardai un silence absolu; le saisissement m'empêchait de parler. Sa majesté répéta ce qu'elle venait de dire, ajoutant qu'elle ne s'était laissé influencer par aucune considération qui eût rapport à elle ou à moi, mais qu'elle n'avait consulté que la sûreté et l'intérêt de l'État. Sa déclaration n'avait point d'autre but que de me le persuader. En conséquence elle voulait me confier le commandement dans la guerre et assurer ainsi mon avenir et celui de la patrie. La conversation devenait extrêmement animée. Je jurai que je n'aspirais qu'à sa main, et que si elle me refusait, je préférais l'indigence à l'honneur qu'elle m'offrait, et que jamais je ne reverrais la Suède. Sa majesté parut très-mécontente de ma réponse, qu'elle qualifiait de fanfaronnade et de tirade de roman : « Dieu, dit-elle, ne vous a pas créé pour végéter dans les petits domaines de votre père en Allemagne, mais il vous ménage une plus haute destinée. » Elle connaissait trop mon ambition pour croire que je me contenterais d'une pareille obscurité. Je répliquai que c'était mon opinion sérieuse : je rappelai à sa majesté la promesse qu'elle m'avait faite aux noces du comte Magnus de La Gardie [1], le 2 mai 1647, de céder, sinon par affection pour moi, du moins pour satisfaire au vœu du peuple; si j'avais su qu'elle retirât les promesses qu'elle m'avait faites dans notre enfance, je ne serais jamais rentré en Suède [2]. Elle répondit que les promesses de sa jeunesse étaient le fruit de son inexpérience et ne pouvaient la lier aujourd'hui; qu'elle n'avait pas droit alors de disposer d'une ferme, à plus forte raison de sa personne et d'une couronne; mais ce qu'elle promettait aujourd'hui, elle saurait le tenir.—Je n'avais jamais eu en vue, dis-je, que le mariage. Je ne voulais pas survivre à sa majesté pour tomber *entre les mains de ces messieurs* [3]; je ne pourrais jamais m'accorder avec eux, et il me répugnerait de souiller mes mains de leur sang : j'aimerais mieux, dans ce cas, n'avoir pas l'espoir de la couronne. — Sa majesté m'assura qu'elle arrangerait l'affaire de telle sorte que je n'aurais pas besoin de verser leur sang; elle espérait au contraire empêcher par mon moyen toute espèce de trouble [1]. »

[1] Marié à la princesse Marie-Euphrosine, sœur du prince Charles-Gustave. Christine avait ménagé cette alliance.

[2] Charles-Gustave, en 1645, s'était rendu en Allemagne, où il servit dans l'armée de Torstenson. Il rentra en Suède en 1648 pour prendre le commandement de l'armée suédoise en qualité de généralissime; c'est à cette occasion qu'eut lieu la conversation que nous venons de rapporter.

[3] Les aristocrates.

Plus d'une fois les états avaient prié Christine de se choisir un époux, et les états roturiers avaient exprimé le vœu que sa majesté donnât sa main au prince Charles-Gustave. A la diète de 1649, le 23 février, une députation des états lui présenta une nouvelle proposition où elle était engagée à se décider. Le jour suivant, Christine vint surprendre le sénat par la proposition qu'elle lui fit de choisir le prince comme héritier de la couronne. Il y avait trois ans qu'elle méditait ce projet, parce qu'elle ne pouvait se résoudre au mariage. De grands dangers pour le royaume étaient attachés à la négligence à fixer l'hérédité. Charles-Gustave n'avait pas de droit à la couronne; mais il était de sang royal et son plus proche parent. Né en Suède et professant la même religion que les Suédois, il connaissait leurs mœurs, leurs lois et leur langue; il était aimé de tout le monde par son affabilité et ses qualités éminentes; il avait donné des preuves de son grand courage en combattant les ennemis de la patrie : aucun intérêt étranger ne l'empêcherait de se dévouer tout entier à elle. Le sénat pour toute réponse garda un silence profond. Enfin la presque totalité des membres s'opposa à ce projet; on objecta qu'il était très-dangereux de fixer ce point du vivant de la reine, surtout lorsque son successeur n'était pas son époux. L'hérédité indécise était un grand mal, mais celle qui pouvait être une source de contestations en était un plus grand encore. On avait fait en Suède une expérience assez sanglante des guerres civiles soulevées par les prétentions des membres de la famille royale. Le souvenir d'Érik et de ses frères, de Charles et de Sigismond était encore vivant; Gustave-Adolphe et Charles-Philippe eux-mêmes avaient jeté dans les esprits un ferment d'agitation dont on ne pouvait calculer les suites quand Dieu appela à lui l'un des des deux princes. Si le comte palatin était dé-

[1] Adlersparre, *Historiska samlingar*, t. 2, p. 219.

claré héritier du trône sans espoir d'obtenir la main de la reine, il fallait qu'il épousât une autre princesse ou qu'il restât célibataire. Dans le premier cas, en supposant que la reine vînt à se marier, il pourrait se trouver deux familles qui se disputeraient la couronne; dans le second cas, l'hérédité était encore remise au hasard, et le comte palatin, s'il mourait avant la reine, se verrait contraint par sa position d'assurer la couronne à sa famille, peut-être à son frère. On souhaitait toute sorte de bonheur à Charles-Gustave, mais avant tout la main de la reine. On finissait en la priant de tenir la parole qu'elle avait autrefois donnée au prince. Christine répondit qu'elle avait promis seulement de n'en épouser jamais d'autre que lui. Elle avait résolu, pour assurer la tranquillité du royaume, de faire élire son successeur, et personne ne devait s'étonner que son choix tombât sur un prince que les états avaient jugé digne d'être son époux. On pouvait éviter le retour des anciens troubles en ne lui donnant pas de duché. On s'anima des deux côtés, et il était d'autant moins facile d'arriver à un résultat par des argumentations, que chacun pressentait que derrière la résolution apparente de la reine, il y avait autre chose qui devait servir à l'expliquer sans qu'elle eût besoin de le dire : elle voulait imposer et elle réussit. Cette jeune femme voulait essayer son influence sur des hommes d'État et des guerriers blanchis sous le poids des affaires et des armes, devant lesquels l'Europe avait tremblé, et elle les réduisait au silence par les accusations les plus hardies : « Elle voyait bien, disait-elle, que le sénat voulait rétablir le royaume électif et le pouvoir de l'aristocratie en Suède. Les plans du drots et du chancelier, les espérances des familles d'Oxenstjerna et de Brahe n'étaient plus des secrets. » On lui objectait les troubles qui naîtraient de la rivalité des princes héréditaires. Valait-il mieux que la couronne fût une pomme de discorde entre leurs enfans? « Proclamez de suite Charles-Gustave comme héritier de la couronne, ajouta-t-elle; car si je meurs auparavant, j'affirmerais bien qu'il ne montera jamais sur le trône. »

Torstenson ayant fait observer que le prince ne se marierait probablement pas s'il n'obtenait la main de la reine, celle-ci répondit : « Il n'y a pas de danger; l'amour ne brûle pas pour un seul objet, et la couronne est une jolie fille [1]. »

Quelques jours plus tard, le 28 février, la reine fit la même proposition aux députés des trois états roturiers. Elle répondit aux instances pressantes qu'ils lui faisaient de se marier : « Vous n'en saurez rien avant d'avoir pris un parti sur la question de la succession. » Le maréchal de la diète voulut connaître la décision du sénat. Celui-ci ne pouvait avoir d'autre opinion que celle qu'il avait exprimée jusqu'alors. La reine n'en fit pas moins exécuter sa volonté. Le 10 mars 1649, les états et le sénat déclarèrent que, convaincus par les raisons de sa majesté, ils choisissaient pour héritier du trône le comte palatin Charles-Gustave dans le cas où la reine mourrait sans postérité [2]. Ce ne fut que le jour suivant qu'Axel Oxenstjerna, qui s'était abstenu de prendre une part ouverte aux délibérations, se décida, non sans faire de grandes difficultés, à signer le décret. La reine le lui avait fait remettre par le chancelier de la cour, Tungel, qui nous en a laissé le récit [3]. Il dit, entre autres choses : « Si mon tombeau s'ouvrait à l'instant même et qu'il dépendît de moi de mourir ou de signer cet acte, je choisirais la mort. » Le vieil homme d'État soupçonnait et avec raison que si Christine choisissait son successeur au trône, c'est qu'elle avait envie d'en descendre. Il ne tardera pas d'être évident pour tous que tel était le but. La reine, à la diète de 1650, affermit son œuvre par une déclaration des états sur l'hérédité de la couronne, acquise à la postérité de Charles-Gustave. Le 20 octobre, elle célébra son couronnement avec une pompe jusqu'alors inconnue en Suède; un an après, elle annonça sa résolution de déposer la couronne. L'histoire atteste qu'elle avait pris cette résolution dès 1648 [4].

[1] Voyez Puffendorf et Arkenholtz.

[2] Stjernman, *Riksdagars och mötens beslut*, t. 2, p. 1105.

[3] Dans Adlersparre, l. c.

[4] Lettre du ministre français Chanut à la reine, en réponse à la notification de son abdication (La Haye, 2 mars 1654) : « Mon seul partage dans le grand dessein de votre majesté, puisqu'elle veut bien que l'on sache qu'elle a eu la bonté de me le communiquer, est de témoigner partout où je serai que la première et plus forte considération qui a porté votre majesté à former cette pensée a été le bien de ses sujets et la sûreté de son État en prévenant les confusions et les partialités

Nous avons dit que l'abdication de Christine avait été déterminée en partie par des considérations politiques, en partie par des motifs personnels : nous avons développé les premières ; nous ne nous étendrons sur les dernières, qui ont rapport à sa vie privée, qu'autant que nous le permettent les bornes de cet ouvrage. Nous commencerons par quelques courtes considérations sur la civilisation de ce siècle et son influence sur la Suède. L'Écriture sainte et l'ancienne Rome furent les deux sources principales d'où jaillit cette civilisation et qui acquirent pour ainsi dire une nouvelle fraîcheur après la chute de la hiérarchie romaine, qui les cachait l'une et l'autre. De ces élémens hétérogènes se formèrent dans les esprits les plus élevés un ensemble intéressant, une tendance puissante, à la fois politique et religieuse, dont les représentans les plus distingués étaient dans le monde savant Grotius, et dans le monde politique Gustave-Adolphe. Ce fut la passion de ce roi pour les écrits de Grotius qui le porta à offrir un asile à ce savant, persécuté et banni de sa patrie. Oxenstjerna s'acquitta à cet égard du devoir que la mort avait empêché Gustave-Adolphe de remplir [1]. Le chancelier appartenait à la même école politico-religieuse : il aimait à lire la Bible [2] ainsi que les anciens auteurs romains. Ses écrits politiques portent l'empreinte de ces lectures ; on la remarque également dans plusieurs membres du gouvernement et du sénat, par exemple chez le drots du royaume Pierre Brahe le cadet, comme nous l'avions déjà observé dans son aïeul [3]. Au reste, on a si souvent préconisé dans ces derniers temps les savans des siècles passés pour leur savoir profond, qu'il faudrait admettre que cette civilisation était presque générale. Nous ne voyons pas ainsi les choses. La connaissance de la langue latine tenait au système d'instruction suivi à cette époque, parce que cette langue jusque-là était celle qu'avait adoptée la diplomatie européenne. Ce fut pour cela que le gouvernement, par une décision royale, décréta qu'il serait répondu en latin à quiconque lui adresserait un écrit dans cette langue, et en suédois à tous ceux qui en emploieraient une autre. Un plus vaste savoir, comme celui de Jean Skytte ou celui d'Axel Oxenstjerna, rentrait dans les exceptions. Mais nous avons remarqué que ce qui imprime à cette époque un cachet de grandeur, c'est que chacun recherchait la gloire en favorisant les progrès des lumières : une tendance commune vers un but élevé, vers les trésors les plus nobles de l'humanité honore le protecteur et le protégé. Pour rehausser l'homme, il faut qu'il sente quelque chose au-dessus de lui. Ainsi chaque orgueil à son humiliation, et c'est en le reconnaissant qu'il acquiert quelque noblesse. L'enseignement dans les écoles sorties du siècle de Gustave-Adolphe et de Christine était fondé sur la théologie et le latin. C'est alors que commencent à briller les premiers noms qui en Suède se sont distingués dans les lettres ou dans les sciences : Stjernhjelm, à la fois philosophe, géomètre, linguiste et poëte ; Stjernhök, le père de la jurisprudence suédoise. Parmi les savans étrangers appelés en Suède, Loccenius et Scheffer acquirent une grande illustration.

Ce tableau a aussi ses ombres. On remarque dans presque toutes les directions une influence étrangère : c'était une conséquence de la situation politique. Mais comme l'extension rapide de la force politique était privée du secours d'une consistance suffisante à l'intérieur, les élémens de la civilisation étrangère ne jetèrent pas d'assez profondes racines ; ce ne fut que plus tard que la Suède eut un fond indépendant propre à la culture de la science et de l'art, et qu'elle dirigea son attention non plus sur l'étranger, mais sur elle-même. L'étranger apportait plutôt la confusion que le progrès, et cette confusion n'est pas moins apparente dans les mœurs et les opinions que dans la situation politique ; elle est plus évidente encore dans la langue, mélange barbare de latin, d'allemand et de français, avec des expressions

difficiles à éviter après les décès des princes souverains, qui sont considérés comme les derniers de la maison royale. C'est le motif qu'il plut à votre majesté de me découvrir *il y a six ans*. » (Arkenholtz, l. c., p. 399.)

[1] Grotius s'était d'abord réfugié en France ; il fut envoyé plus tard à Paris, en qualité d'ambassadeur, par Gustave-Adolphe, qui le conserva dans ce poste malgré le mécontentement jaloux qu'en éprouvait Richelieu. Christine le rappela à son avénement au trône. Il mourut en revenant en Suède, en 1645. Il disait qu'il se trouvait plus honoré de l'amitié d'Oxenstjerna que de l'ambassade qu'on lui avait confiée : « Oxenstjernæ amicitia me speciosiorem quam ipsa legatione censeo. »

[2] On trouve dans la bibliothèque d'Upsala des proverbes et des observations écrits par lui.

[3] Voyez ci-dessus.

comme celles qu'on pourrait signaler dans les documens dont nous avons cité des extraits. Christine, dont l'esprit était porté vers la nouveauté, appela les savans de toutes les parties de l'Europe : ils arrivèrent en foule, chargés de trésors de philologie et d'antiquités, sciences alors à la mode; ils étalèrent leur savoir, élaborant des dédicaces ou des panégyriques où toutes les ressources de la langue des Romains se convertissaient en un encens enivrant qu'on faisait respirer à la reine; ils présentèrent leurs livres et reçurent leur récompense et leur congé. Nous ne savons pas ce que leur nom a de commun avec l'histoire de Suède; comme exception, nous en nommerons un bien supérieur aux autres : c'est le fondateur de la philosophie moderne, le grand Descartes. Son ami Chanut l'avait fait inviter, en 1649, à se rendre à la cour de Suède, où la reine le reçut chaque jour pendant deux mois, à cinq heures du matin, dans sa bibliothèque. Descartes mourut à Stockholm le 1er février 1650. On ne saurait dire quelle influence la profondeur de sa philosophie exerça sur l'esprit de Christine, quoiqu'on ait prétendu que ce fut dans ces conversations qu'elle puisa son goût pour le catholicisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce ne fut pas du sein des tourbillons et du doute philosophique, mais de celui de la légèreté et de l'athéisme, que Christine se jeta dans le giron de l'Église romaine[1]. L'époque de l'indifférence chez la reine, préparée par quelques philologues, fut signalée par l'exclusion des savans et par le crédit du médecin Bourdelot[2]. Celui-ci ayant réussi, il le croyait du moins, à sauver Christine d'une grave maladie[3], lui conseillait de prendre plus de distraction; mais il lui inspira en même temps son mépris pour la religion. Il jouit pendant quelque temps si exclusivement de la faveur de cette princesse que toutes les grâces qu'elle accordait étaient distribuées par lui et que l'étoile brillante de La Gardie elle-même commença à pâlir[1]. Une vie indépendante sous un beau ciel, tel était le rêve de Christine quand elle crut son rôle politique fini; et dès 1652, les voyageurs suédois en Italie ouïrent dire qu'on l'y attendait[2].

Nous avons dit que la première proposition de la reine relativement à son abdication eut lieu le 25 octobre 1651. Elle résista fermement aux propositions du sénat; mais lorsque le vieux chancelier, à la tête d'un comité des états, qui étaient alors assemblés, la conjura de renoncer à son projet, elle céda. Il paraît qu'elle en avait ajourné l'exécution pour être à même d'observer encore pendant quelque temps la marche des événemens. Sa volonté, quant à la transmission de la couronne à Charles-Gustave, avait vaincu toutes les résistances; mais elle ne paraît pas avoir assez observé la nature de ses alliés : elle voulait que son abdication, faite dans une entière liberté, fût entourée d'un éclat réel. Le bruit se répandit qu'on s'opposerait à cette pompeuse manifestation et qu'un parti était déjà tout formé pour l'y contraindre si elle tardait. Les découvertes et les investigations incomplètes provoquées par l'imprudent écrit du jeune Messénius, au mois d'octobre 1651, firent élever des soupçons sur les auteurs des intrigues des diètes de 1649 et 1650, et surtout sur le sénateur Benoît Skytte, celui de tous les sénateurs qui avait fait le plus

[1] N'en déplaise à l'auteur, il y a là absurdité. Que par légèreté on change de religion, cela se conçoit; mais que l'athéisme conduise au catholicisme, c'est impossible. L'athée s'arrangerait plutôt du protestantisme, qui est bien plus commode pour les passions. (*Note de l'éditeur.*)

[2] « Rumor est aulam suecicam viris doctis non amplius patere et sperni illic litterarum studia idque culpa Nebulonius cujusdam (Bourdelotii) qui Sereniss. reginæ animum a seriis studiis ad ludicra et inania traduxerit. (Valesius à Heinsius, 1650. — Voyez Arkenholtz, l. c., t. 1, p. 238.)

[3] La reine, après avoir quitté la Suède, s'exprime ainsi dans une lettre à Bourdelot : « N'ayant pas oublié que c'est à vous après Dieu que je dois la vie, à vous qui m'avez guérie en Suède » (Arkenholtz, chap. 4, p. 23). — Le régime que Bourdelot avait prescrit à Christine, et qui se trouve consigné dans cet auteur, prouve qu'il ne manquait pas de connaissances dans son art.

[1] Vossius écrivait à Heinsius, le 1er janvier 1653 : « Bourdelotius ne ipso quidem Jove sese minorem existimabat. Solus omnia istic terrarum potest. Mensam habet instructiorem, quam habet ipse comes Magnus, vel alius quispiam Magnatum in hoc regno. Is vero comes longe minori est in gratia. Bonus iste vir (Bourdelotius) non tam clanculum, quin facile omnes animadvertant, docet et profitetur istic atheismum. » (Arkenholtz, l. c., p. 270.) — Montecucúli, dans la relation de son séjour à la cour de Suède, en 1654, dit que Christine ne faisait pas mystère de son incrédulité : elle lui avait fait entendre qu'elle ne croyait pas à l'immortalité de l'âme.

[2] Voyez la biographie d'Édouard Ehrensten, dans *Anekdoter om Namnkunniga Swenska män*. 5 *styck.*, p. 30.

ouvertement scission avec ses collègues et qui s'était éloigné dans l'attente d'une révolution [1]. D'après les premiers rapports qui lui furent faits, Christine s'attendait à une sédition, et son courage lui conseilla d'attendre qu'elle éclatât pour faire arrêter les conjurés [2]. Elle changea d'opinion, et il paraît même qu'elle ne voulut pas tout savoir. L'écrit dont nous venons de parler, et dont l'auteur fut découvert de suite, était un pamphlet dirigé contre la reine, contre l'ancienne régence et contre le favori Magnus de La Gardie : on y engageait le prince héréditaire à prendre les rênes du gouvernement. Dans ce cas il pouvait, puisqu'il était, même sans élection, le plus proche héritier de la couronne, compter sur la jeune noblesse et sur le concours des états roturiers. Charles-Gustave, qui était en Öland, envoya immédiatement l'écrit diffamatoire à la reine; il était, autant par prudence que par reconnaissance, loin d'approuver ces intrigues. Les deux Messénius, père et fils, furent décapités; ainsi s'éteignit cette famille malheureuse, qui avait produit des hommes éminens : le grand-père était mort après vingt ans de captivité. Terserus; le bourgmestre de Stockholm, Nils Nilsson; le secrétaire du magistrat, Skunk, et Benoît Skytte furent accusés de participation au complot et acquittés; mais le bourgmestre fut obligé de fournir caution. La reine ordonna la destruction du dossier. Elle eut le courage de convoquer les états, en 1652, sans dire un mot de son abdication; et comme les différends avec la Pologne, le Danemark et l'empire rendaient la position périlleuse, elle obtint encore trois conscriptions pour remplir les cadres de l'armée et équiper la flotte; on lui accorda aussi une augmentation d'impôts, et la noblesse se chargea d'une conscription particulière [1].

Christine, par sa conduite pendant le reste de son règne, parut ne vouloir pas laisser de regrets. La dissipation allait croissant : les dotations se multipliaient à l'infini. On commença à employer en tête des actes de dotation des biens la formule : « En cas qu'ils ne soient pas encore donnés, ou en cas qu'ils appartiennent encore à nous et à la couronne. » On ajouta à d'anciennes dotations ce qu'on appelait des *améliorations* sous différentes dénominations plus ou moins étranges [2]. Les secrétaires de la chancellerie en disposaient. Le 13 avril 1651, un secrétaire fut décapité sur la place de Norrmalm pour avoir vendu quarante-deux fausses lettres de dotation et d'exemption. Il n'y avait déjà plus depuis longtemps de comtés et de baronnies pour le grand nombre de nominations qui avaient lieu [3]. Christine, pendant son règne, a augmenté la chambre des nobles de huit comtes, vingt-quatre barons et quatre cent vingt-huit nobles de nouvelle création. On comptait au nombre de ces derniers le tailleur de la cour, John Holm, qui prit l'orgueilleux nom de *Leyonkrona* [4]; il fut nommé en même temps intendant de la cour. C'était un homme riche, mais il fut obligé de quitter son emploi

[1] Il avait hérité des opinions démocratiques de Jean Skytte. Dans un entretien avec Charles-Gustave, il s'étendit en éloges sur les républiques de la Grèce. Le roi lui répondit : « Ces républiques se détruisirent par les dissensions; elles ne furent jamais tranquilles et jamais heureuses. Les brouillons qui voulaient dominer en profitèrent. Les Lacédémoniens avaient une espèce de rois que je regarde comme les bouffons des démagogues. » (Voyez *Skand. handl.*, t. 9, p. 138.)

[2] Le complot de Messénius était plus sérieux qu'on ne le voulait croire. La reine en apprit la nouvelle au moment où elle allait se mettre au lit. Bientôt après, le grand gouverneur Herman Fleming vint pour la lui annoncer; mais il avait été devancé par un traître du parti de Messénius. La reine regardant tranquillement Fleming : « Tout ce que vous dites, monsieur Herman, est bien vu; mais que pensez-vous du prince héréditaire? Car j'en sais peut-être plus que vous. Je suis informée qu'ils lui ont communiqué leurs infâmes projets. Vous qui êtes lié avec lui, qu'en pensez-vous? » M. Herman répondit : « C'est possible, mais ce dont je suis certain, c'est que S. A. R. le prince héréditaire ne mord pas à l'hameçon. » La reine alors reprit : « Pour prendre tous les conjurés, il faut les laisser faire et monter sur le théâtre avant de baisser le rideau, afin de pouvoir les arrêter tous. Il est vrai que la lutte peut être vive; mais avec mes soldats, je n'en crains pas l'issue. » Le baron Fleming eut toutes les peines du monde à faire abandonner à la reine ce moyen extrême. Il lui assura qu'elle saurait tout, et que le complot serait étouffé sans bruit. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la lettre où le prince raconte les projets de Messénius mit autant de temps à parvenir à la reine qu'il en fallut à un exprès envoyé en Öland pour en rapporter la réponse. (Voyez *Skand. handl.*, t. 9, p. 107.)

[1] L'ancien impôt du bétail.

[2] *Conditional förbättring* et *provisional conditions förbättring*, termes qui n'ont aucun sens. (Voyez les *Archives du royaume*, p. 1653.)

[3] Voyez *Handlingar till Skandin. historien*, t. 20, p. 314.

[4] *Couronne de lion.* Ce fut par suite de cette sottise que Charles XI défendit de prendre le nom de *Couronne* ou d'introduire une couronne dans ses armes sans la permission du roi.

lorsque le baron Clas Baner refusa de servir avec lui : « C'est de cette époque, dit un récit du temps [1], que date la décadence des bonnes et anciennes mœurs. » La jeunesse commença à vouloir prendre le pas sur la vieillesse. La religion fut traitée avec une indifférence et une légèreté jusqu'alors inconnues. Quelques-uns crurent faire preuve d'esprit en ridiculisant la piété, et s'ils mettaient le pied dans le temple, ce n'était que pour la forme. Sur la fin, la reine elle-même en vint à ce point : « L'orgueil était le trait dominant du caractère de la jeune reine; les plaisirs du vin et de la débauche étaient des coutumes qu'avait laissées la guerre de trente ans et qui étaient venues de l'Allemagne. Il s'y mêla une galanterie chevaleresque qui donna une teinte de noble gaîté à la vie. Les dames étaient les divinités du jour. » L'envoyé de Cromwel, Whitelocke, qui conclut au nom du protecteur, en 1654, une alliance avec la Suède, vit avec horreur, pendant le séjour de la cour à Upsala, de jeunes seigneurs se livrer au désordre un dimanche et finir par boire, à genoux sur la place publique, à la santé de la reine [2]. Tout le temps se passait en fêtes et en ballets, dans lesquels la reine dansait elle-même, en courses (*ringränningar*) [3]. Il s'écoulait des mois sans que la reine assemblât le conseil; elle disait qu'elle croyait voir le diable quand les secrétaires d'État lui apportaient des papiers à signer. La cour était remplie de danseurs, de chanteurs et de comédiens [4]. Des jésuites prirent ce déguisement pour s'insinuer auprès de la reine et travaillèrent à sa conversion. Celui qui en vint à bout était un nouveau favori, don Antonio Pimentelli, homme doué de qualités éminemment aimables, qui arriva en Suède, comme ambassadeur d'Espagne, en 1652. Il vivait dans l'intimité la plus étroite avec la reine, habitait le château et passait avec elle une partie des nuits jusqu'à trois et quatre heures du matin. Cette nouvelle faveur fut partagée par le comte de Tott, beau jeune homme, récemment revenu de ses voyages et qui fut fait sénateur par la reine à l'âge de vingt-trois ans [1]. Elle le voulait faire duc, parce qu'il descendait par sa mère du roi Erik XIV. Cette nomination n'eut pas lieu, à cause qu'Oxenstjerna et Brahe, à qui la reine offrait la même dignité, la refusèrent. La jalousie excita les plaintes de La Gardie; il dénonça le comte de Tott, l'écuyer de la cour baron de Steinberg [2] et le baron Schlippenbach comme ayant dit que la reine l'accusait d'infidélité et de malversation. Tous trois déclarèrent en sa présence ses allégations calomnieuses sans qu'il osât leur en demander raison. Christine ne put jamais lui pardonner, et toute sa vie elle ne parla de lui qu'avec mépris. La prodigalité produisit ses effets accoutumés : deux fois la cuisine de la reine avait été fermée par défaut d'argent. Ce n'était pas la peine, dans un tel état de choses, de renouveler les ordonnances relatives à la balance des recettes et des dépenses, ni de faire faire au vieux chancelier, en 1653, le travail pénible d'un aperçu sur l'administration financière du royaume. Le mécontentement du pays était parvenu à un point dangereux : « Ne venez pas ici, écrivait la mère de La Gardie à son fils, de son comté en Vestrogothie, le 7 mars 1653; sur toute la route, les paysans sont en sédition, et à Blixberg, celui qui travaille à la corvée et se distingue par sa grande barbe rouge a dit que le peuple n'attendait qu'une occasion pour massacrer tous les nobles [3]. » Charles-Gustave, qu'on avait complètement oublié, mais qui avait l'œil ouvert sur les événemens, écrivit qu'il n'osait aller visiter son père parce que le peuple se rassemblait partout sur les chemins et accourait dès qu'il se montrait pour lui demander son appui dans ces temps difficiles [4].

[1] *Handlingar till Skand. historien*, t. 9, p. 100.

[2] Voyez Whitelockes Dagbok, relativement à son ambassade.

[3] « Nous sommes tellement absorbés par les ballets et les courses, qu'il nous est impossible de nous occuper de quelque chose de sérieux. » (Voyez *Skand. handlingar*, t. 20, p. 322.) — L'ordre d'Amarant fut créé, en 1653, pour quinze personnes des deux sexes, avec la devise : « *Dolce nella memoria.* » Pimentelli fut le premier chevalier de cet ordre. On a cru voir dans le nom de l'ordre une allusion à celui du lieu de sa naissance, Amarante, en Portugal.

[4] « Nous attendons une vingtaine d'Italiens qui nous arrivent par le Danemark, la plupart comédiens, danseurs et musiciens. » (Voyez *Skand. handl.*, t. 20.)

[1] Le sénat comptait quarante-six membres.

[2] Steinberg avait gagné les bonnes grâces de la reine en lui sauvant la vie, lorsqu'en visitant la flotte, le 14 mai, elle tomba à la mer avec l'amiral Fleming. D'autres disent qu'elle fut sauvée par l'amiral Wachtmeister.

[3] Voyez *Skand. handl.*, t. 16, p. 372.

[4] « Ayant quelque scrupule de traverser, par le temps qui court, le pays pour y être accablé de questions et

Le 11 février 1654, la reine convoqua le sénat à Upsala et lui communiqua sa résolution, irrévocablement arrêtée, de disposer de sa couronne pour la mettre sur la tête du prince héréditaire. On lui fit les objections habituelles. Le chancelier du royaume lui dit à la fin : « Si cela doit arriver, le plus tôt sera le mieux. » Les états furent aussi convoqués à Upsala pour le 21 mai. Christine employa l'intervalle qui s'écoula jusqu'à cette époque pour convenir avec Charles-Gustave, par l'intermédiaire de Herman Fleming et de Stjernhök, de l'apanage qui lui serait accordé pour l'avenir. Les états lui donnèrent les îles de Gottland, d'Öland et d'Ösel, la ville et le château de Norköping, Wolgast, avec plusieurs possessions en Poméranie, Poel et Neukloster, près de Wismar, donnant un revenu de 240,000 thalers. On ne tint pas compte des dotations dont était grevé cet apanage, ce qui donna lieu à des explications très-chaudes entre le sénat et la reine. Dans ses terres, elle avait droit de nommer des gouverneurs, des préfets et d'autres employés, ainsi que des curés dans les paroisses où leur nomination appartenait à la couronne; mais ces derniers devaient être Suédois et de la communion protestante. Elle et ses employés jugeaient en première et en seconde instance : quant à elle-même, elle ne devait compte à personne de ses actions. Le riksdrots, comte Pierre Brahe, rapporte ainsi les circonstances de l'abdication[1] : « Le 6 juin, au matin, la reine fit sa renonciation. C'était un acte bien déplorable. La reine sortit de sa chambre, la couronne sur la tête, le globe et le sceptre dans la main, vêtue du manteau du couronnement sur une robe de soie blanche. Elle fit un discours auquel Schering-Rosenhane répondit en termes appropriés à la circonstance. Puis la reine déposa l'un après l'autre les attributs de la royauté, descendit du trône, s'adressa au prince héréditaire, qui devait être couronné immédiatement roi de Suède, lui recommandant les intérêts du pays, glissant un mot d'éloge pour chaque état et en particulier pour ses tuteurs; elle lui donna des conseils d'un ton touchant et solennel. Sa majesté avait fini : elle parlait bien et avec facilité; plusieurs fois son émotion avait été sur le point de se trahir par des larmes. Des hommes et des femmes ne purent retenir les leurs lorsqu'elle dit que sa famille et son règne allaient s'éteindre avant que Dieu y eût mis un terme. Elle était belle comme un ange. Le roi répondit avec dignité et reconnaissance. Elle voulait qu'il montât de suite les degrés du trône, mais il s'y refusa. On quitta la salle; Christine voulut suivre le roi dans sa chambre : il n'y consentit pas et l'accompagna. A deux heures après midi, Charles-Gustave fut couronné. Il était à cheval ainsi que les sénateurs qui l'accompagnaient[1]. Le jour suivant, Christine quitta Upsala et ne s'arrêta que quelques jours à Stockholm, où elle se confessa publiquement. Douze vaisseaux de guerre avaient été équipés et l'attendaient à Kalmar pour la transporter en Allemagne; mais elle prit la route d'Halmstad et passa le Sund. Quatre Suédois seulement la suivirent : elle avait congédié les autres. Parvenue à un petit ruisseau qui servait alors de frontière entre le Danemark et la Norvége, elle descendit de voiture et sauta sur la rive opposée en disant : « Enfin je suis libre et hors des frontières de la Suède, où j'espère bien ne jamais rentrer[2]. »

Christine disparut ainsi comme un météore de l'horizon politique de la Suède. Axel Oxenstjerna descendit bientôt après dans la tombe[3] en soupirant : « C'est cependant la fille du grand Gustave! » Ce qu'on apprit d'elle plus tard, sa conversion d'abord secrète, puis publique à la foi catholique[4], acheva de la rendre tout à fait étrangère à son ancienne patrie. Elle la visita cependant en 1660 et en 1667; elle renouvela ses prétentions et son abdication, comme en 1668 elle se présenta à l'élection pour la couronne de Pologne. Il serait aussi impossible que futile d'expliquer les motifs de la conduite de Christine. Les savans de l'Europe continuèrent seuls à se reconnaître volontairement ses sujets. Les écrits qu'elle nous a laissés consis-

de propositions du menu peuple, qui me cherche partout.» (Charles-Gustave à son père, le 14 mars 1652.) Le vieux comte palatin Jean-Casimir mourut au château de Stegeborg, le 8 juin 1652.

[1] Journal du comte Pierre Brahe, p. 92.

[1] La reine avait fait emballer les tapis et les meubles, de sorte qu'on fut obligé d'emprunter tout ce qui était nécessaire pour le couronnement de Charles-Gustave.

[2] Voyez Arkenholtz, t. 1, p. 420.

[3] Le 28 août 1654.

[4] L'abjuration eut lieu à Bruxelles, le 24 décembre 1654, et la conversion à la foi catholique, à Inspruck, le 3 novembre 1655.

tent en grande partie en pensées et en maximes : ils prouvent que dans un âge avancé, elle conserva une âme ardente et impétueuse, qui cherchait en tout ce qu'il y avait de plus élevé et de plus épineux, et qui cependant finit par se soumettre à sa destinée. Elle a payé de sa renommée le mépris qu'elle montra pour les vertus de son sexe[1]; elle valait cependant mieux que sa renommée.

[1] Frédéric de Raumer, dans son *Histoire de l'Europe*, depuis la fin du quinzième siècle, a prouvé, par le peu de lignes qu'il a consacrées à Christine, qu'il aime le scandale, et il l'a trop prodigué dans son récit pour que nous essayions de le réfuter.

HISTOIRE DE SUÈDE

DEPUIS 1654 JUSQU'A 1809.

CHAPITRE Ier.

ÉDUCATION DE CHARLES X GUSTAVE, SON MARIAGE. — DIFFÉRENDS AVEC BRÊME. — GUERRE DE POLOGNE; ALLIANCE AVEC LE GRAND ÉLECTEUR. — L'AUTRICHE SE DÉCLARE POUR LA POLOGNE.

Charles X Gustave, comme nous l'avons vu, était fils de Jean-Casimir, comte palatin de Kleeburg, et de Catherine, fille de Charles IX et sœur de Gustave-Adolphe. Son père vivait en Suède, éloigné de ses possessions, pour être à l'abri de la guerre de trente ans, qui commençait alors à étendre ses ravages sur les fertiles contrées de l'empire et à atteindre la liberté de conscience des protestans. Il jouissait de toute la confiance de son beau-frère, qui lui remit d'abord la direction des finances du royaume et ensuite celle de la guerre. La princesse Catherine était douée de brillantes qualités et entourée de l'affection du peuple. Leur fils naquit le 24 novembre 1622, au château de Nyköping. Le grand Gustave avait le pressentiment des destinées futures du jeune prince. Un jour qu'il le tenait entre ses bras, il dit à sa sœur : « Cet enfant montera un jour sur mon trône. » Il passa ses premières années avec ses parens à Skenäs ou à Stegeborg et termina ses études sous les plus habiles maîtres à Upsala, dans la maison et sous la surveillance de l'archevêque Lenœus. En 1638 il fit un voyage en France par le Danemark et la Hollande, et il rentra dans sa patrie en 1642. La guerre de trente ans était encore loin d'être terminée. Les armes de la Suède avaient reçu un coup funeste par la mort du célèbre Baner; mais Torstenson, qui le remplaça, le surpassa bientôt par ses victoires et par la rapidité avec laquelle il porta la guerre au cœur de l'Allemagne, aux extrémités de la péninsule Cimbrique et de là sur les bords du Danube. Charles-Gustave l'accompagnait : ce fut sous ce grand maître qu'il fit ses premières armes ; il assista à la bataille de Jankou, où il eut ses habits percés de balles. A son retour en Suède, la reine l'envoya comme généralissime en Allemagne; mais la paix qui survint ne lui permit pas de donner l'essor à son ambition guerrière : il resta cependant deux ans dans l'empire pour régler les intérêts de l'armée, composée en partie d'étrangers et qui devait être licenciée.

Il aspirait à la couronne de Gustave-Adolphe en épousant sa fille : elle lui avait promis sa main dans les jours de leur enfance; mais elle oublia cet engagement, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de lui ouvrir le chemin du trône en le faisant nommer prince héréditaire. Les grands de Suède et le sénat en particulier, y compris Oxenstjerna, n'aimaient pas la maison de Deux-Ponts : soit dans des vues d'ambition, soit par amour pour les souvenirs de Gustave-Adolphe, ils eussent voulu que Christine perpétuât sa race en se mariant. Charles-Gustave, à son retour, vit cette malveillance s'accroître à mesure qu'il paraissait approcher du but de ses espérances; d'un autre côté, il craignait d'être enveloppé dans le mécontentement qu'excitaient les extravagances du règne de Christine ou d'éveiller les soupçons de cette princesse : il se retira donc, loin de la cour, loin de toute intrigue, dans une île de la Baltique, se livrant à l'agriculture, à l'étude et à l'intimité de quelques amis, parmi lesquels nous remarquons surtout le général Wirz, qui devait prendre une place si honorable dans les guerres qui suivirent. Ce fut au château de Borgholm, dont l'île d'Öland a conservé de si belles ruines, à quatre lieues du continent suédois, qu'il passa de son propre aveu les plus heureuses années de sa vie. Ce fut là que Christine l'envoya chercher pour lui donner non sa main, mais sa couronne. Il la reçut avec l'effusion de reconnaissance qui était dans la nature de sa grande âme et dont il lui donna des preuves, même avant qu'elle quittât son royaume. Elle avait élevé son écuyer Steinberg à la dignité de comte. La haute noblesse re-

fusa de reconnaître cette distinction que Steinberg n'avait méritée par aucun service signalé et qu'il ne devait qu'à la faveur. Charles-Gustave fit dire à la noblesse, qui était sur le point de prêter entre ses mains le serment de fidélité, qu'il ne le recevrait qu'après qu'elle aurait rempli le dernier vœu de celle qui venait de descendre du trône. Cet acte révélait dans le jeune roi la fermeté qu'il devait déployer à un si haut degré dans le cours orageux de son règne. La noblesse ne tarda pas à céder.

Le royaume dont Charles-Gustave prenait le gouvernement avait imprimé le respect aux puissances étrangères par les victoires qu'il avait remportées pendant la guerre de trente ans et la crainte que ses guerriers inspiraient encore; mais il était aussi l'objet de leur haine et de leur jalousie. A l'intérieur, le trésor était épuisé et les châteaux royaux tellement démeublés que Charles-Gustave fut obligé d'emprunter ce qui était nécessaire à son couronnement et à ses noces. Il est vrai que les accessions de territoires dues à la paix de Westphalie avaient accru les revenus; mais la prodigalité et le faste de Christine avaient tout absorbé, et les domaines aliénés en dotation avaient privé la couronne des moyens légaux de pourvoir aux besoins de l'État, sans imposer au peuple de nouvelles contributions. Ce qu'il y avait de plus fâcheux était l'esprit de discorde qui commençait à fermenter dans les états et à s'agiter d'un bout du royaume à l'autre. Ce furent ces dissensions, que Christine avait pour ainsi dire soulevées elle-même, qui la portèrent peut-être à précipiter son abdication. Nous avons vu comment l'opposition s'était formée contre l'administration d'Axel Oxenstjerna; dans son principe elle s'élevait moins du sein des états roturiers que du corps de la noblesse, qui s'était ralliée autour de la maison palatine. La plupart des nobles, jaloux de la puissance des anciens sénateurs et des membres de la régence, excitaient les états roturiers contre ces derniers pour leur imposer; mais les hommes de l'opposition roturière ne voulurent entrer dans la lutte que par les brèches que la noblesse ouvrit dans ses propres rangs. Dans tous les temps, l'ambition de cette caste a fait naître dans son sein des divisions qui ont causé la ruine de sa puissance. Il est vrai que nous n'en voyons pas les suites pendant le règne de Christine ni même pendant celui de Charles-Gustave; mais trente ans suffirent pour les faire éclore. — Ainsi Charles-Gustave fut ceint d'un diadème dont la faiblesse se cachait sous l'éclat qui l'entourait.

Charles-Gustave employa les premiers temps de son règne à faire sa tournée dans les provinces du royaume, à chercher une épouse qui assurât l'hérédité du pouvoir dans sa famille et resserrât les liens qui l'unissaient à la nation; il donna cette dernière commission à Laurent von der Linde. Son choix se fixa sur Hedwig-Éléonore, fille du duc de Holstein-Gottorp. Les noces furent célébrées à Stockholm, le 24 octobre 1654, avec une telle simplicité que Christine ne put s'empêcher de se moquer de la pauvreté d'une cour où elle avait brillé avec tant d'éclat. Hedwig était belle, mais elle ne se distinguait point par les qualités de l'esprit; encore celles qu'elle avait reçues de la nature n'avaient-elles pas même été développées par une éducation soignée.

Les affaires de la ville de Brême réclamèrent d'abord l'attention sérieuse du roi, car elles pouvaient amener une rupture avec l'empire. Depuis qu'elle avait été cédée à la Suède par la paix de Westphalie, elle n'avait pas cessé d'être un sujet de contestations, qui vers la fin du règne de Christine prirent un caractère grave. Les Suédois demandèrent que la ville prêtât serment de fidélité. Son sénat, jadis libre, aujourd'hui impérial, le refusa avec modération et dignité; il s'appuyait sur ses libertés : « Quoique cédée à la Suède, la ville appartenait encore à l'empire, et elle devait conserver tous ses priviléges, même sous la domination suédoise. » Cette question intéressait toute l'Allemagne. D'abord les princes et les États de l'empire se montraient jaloux qu'un État étranger possédât tant de terres, tant de cités florissantes dans leur pays; puis il leur importait que la liberté des villes situées aux embouchures des principaux fleuves de l'Allemagne ne fût pas trop comprimée par une influence étrangère. L'empereur et plusieurs États intervinrent par leur médiation et cherchèrent à lui donner plus de poids en l'appuyant de celle de la Hollande et du protecteur d'Angleterre, dont ils réclamèrent l'assistance; mais les Suédois, habitués à tout décider par le sort des armes, n'avaient confiance qu'en elles. Königsmark, le plus fameux partisan de la guerre de trente ans, comman-

dait les troupes suédoises dans ces contrées; il occupa le plat pays, s'empara de Végesack, port de Brême, et de Burg, citadelle assez forte, et établit des forts partout, de sorte qu'il dominait le Weser, l'entrée de la mer et le commerce, qu'il gênait de toutes manières pour amener à composition les bourgeois de la ville, qui vivaient de leur industrie et de leur trafic. Mais l'amour de la liberté, soutenu par toutes les menées des ennemis de la Suède, triompha dans la ville menacée. On voulut opposer la force à la force, au risque de succomber avec gloire, plutôt que d'accepter le joug; on reprit les places perdues pendant que l'empereur portait les plaintes les plus énergiques à la cour de Suède. Il paraît que Königsmark avait des ordres secrets de Christine, car on éprouva une grande sensation en Suède lorsque les événemens y furent connus et que les déclarations de l'empereur furent communiquées au sénat. Axel Oxenstjerna déclara hautement que tout lui était inconnu [1]. Tel était l'état des choses en Allemagne à l'instant où Charles-Gustave monta sur le trône. Occupé d'autres projets, il souhaitait que cette affaire ne s'envenimât pas davantage et ne rallumât pas des contestations qui l'obligeraient à diviser ses forces; d'un autre côté, il ne voulait pas avoir l'air de céder à une petite ville qui avait fait éprouver un échec à ses armes : Königsmark reprit Burg; sur tous les points s'avançaient de la Suède des forces imposantes commandées par des capitaines tels que Charles-Gustave Wrangel et Königsmark. Mais, tout en paraissant ne compter que sur ses armes, il envoya Schering-Rosenhane en Allemagne. Le diplomate était chargé de traiter avec la ville; mais pour pallier le but réel de son voyage, le roi lui confia d'autres missions. Brême, abandonnée à la fin par ceux en qui elle avait mis sa confiance, craignant surtout que le secours que lui avaient promis les Hollandais ne se fît trop attendre, perdit courage à mesure que le danger de la guerre devenait plus imminent : elle saisit l'occasion de négocier, et à la fin elle signa à Stade un traité par lequel la question principale fut ajournée; mais la ville s'engagea à rendre hommage à Charles-Gustave comme elle avait fait envers

[1] Voyez *Index liberæ imper. civitatis Bremensis*, in-4°, Brême, 1654.

le dernier archiduc, en 1637, sans cependant céder de ses prétentions et de ses droits [1]. Elle promit de ne prêter la main à aucune entreprise contre la Suède; il était convenu au contraire qu'on s'aiderait réciproquement. La nomination du bailli [2] appartenait au roi, qui restituait les biens et les terres que la ville avait dans le duché. Charles-Gustave se montra très-mécontent de ce traité, et surtout de Königsmark, à qui il reprocha d'avoir été trop complaisant, ce qui n'était cependant point dans son caractère. Il est à présumer que ce mécontentement était plus apparent que réel. Ainsi fut résolue cette grave question, qu'on regardait comme une étincelle qui pouvait allumer une guerre générale.

Les mesures peu politiques que Christine avait prises dans les derniers jours de son règne, probablement pour plaire à l'Espagne, lui avaient attiré des embarras avec le ministre du Portugal. Charles-Gustave, par la médiation de l'ambassadeur français, empêcha l'envoyé de cette puissance de quitter Stockholm, en promettant que les relations amicales entre les deux couronnes ne seraient pas rompues, du moins de son côté. Mais il rechercha principalement l'amitié de l'Angleterre et celle de l'homme que la révolution avait porté à la tête des affaires de ce royaume. De son côté, celui-ci, qui connaissait par son ambassadeur Whitelocke le caractère entreprenant du nouveau roi de Suède, ne tarda pas à nouer des relations avec lui, quoique ce prince menaçât de soumettre tout le Nord [3]. A la même époque, le comte Schlippenbach fut envoyé en Allemagne pour dissiper tous les soupçons que les affaires de Brême avaient pu faire naître.

Charles-Gustave prit donc, comme nous l'avons vu, les rênes du gouvernement sous de mauvais auspices; mais au milieu des embarras intérieurs et extérieurs, sa conduite fut celle d'un grand homme. Gustave-Adolphe avait laissé plusieurs problèmes sans solution, tant au dedans qu'au dehors : Charles-Gustave se sentit appelé à les résoudre. Dans cette intention rien ne lui parut plus à propos que de donner à la Suède ses frontières natu-

[1] Deux camériers prêtèrent le serment de fidélité au roi, au nom du magistrat et de la bourgeoisie, le 6 décembre 1654.

[2] *Stadt voigt.*

[3] Hume, t. 10, p. 264.

relles. Pour cette grande entreprise, il comptait moins sur les ressources de son génie que sur la bravoure de son peuple, que la pensée d'une nouvelle guerre ne paraissait pas effrayer. On mit sur le compte de la paix tous les embarras intérieurs : on craignait de voir s'éteindre l'esprit belliqueux de la nation et la discipline sévère à laquelle les soldats étaient habitués. Accoutumés à vaincre et à vivre aux dépens des vaincus, soldats, officiers et généraux appelaient la guerre de tous leurs vœux. De nombreux enrôlemens se firent en Allemagne, tandis qu'on concentrait des troupes en Livonie et qu'on approvisionnait les forteresses. Là commandait Gustave Horn, qui avait su faire ses préparatifs avec tant de prudence qu'il n'avait pas même éveillé l'attention des Russes. Arwid Wittenberg, qui avait blanchi sous les armes, fut envoyé en Poméranie avec mission de prendre le commandement. Pour faire face à toutes ces dépenses, on eut recours aux emprunts ; mais une vigoureuse impulsion partie de l'intérieur fixa bientôt les conditions extérieures. Tous ces armemens inspirèrent des craintes à l'étranger ; on était étonné qu'ils pussent se faire sans le secours de la France. En Suède on n'était pas d'accord sur le point où il fallait d'abord se jeter. Devait-on attaquer le Danemark ? Une guerre contre la Russie n'était pas dans l'opinion de l'armée, car il y avait de ce côté plus d'obstacles à vaincre que de gloire et de profit à recueillir ; on jugea plus sage d'observer les mouvemens de la Russie que de l'attaquer. Une guerre contre le Danemark n'était pas pour le moment dans la pensée du roi ; il penchait plus encore pour une invasion en Pologne, dont le souverain avait eu l'imprudence de protester, par son ministre Canaziles, contre l'avénement au trône de Charles-Gustave. D'ailleurs les discordes qui déchiraient cette malheureuse contrée promettaient une conquête facile. Attaquée déjà par les cosaques et par les Russes, comment était-il possible qu'elle pût résister à un nouvel ennemi, le plus redoutable de ce temps par ses grands capitaines et par ses victoires ? Lorsque le roi communiqua sa résolution au sénat, elle rencontra moins d'opposition qu'on n'eût dû s'y attendre. Le sénat espérait par là détourner l'attention publique du besoin des grandes réformes et surtout de la revendication des terres à la couronne, ce qui, dans la position critique où se trouvait l'État, menaçait prochainement la noblesse.

Lorsque la nouvelle de ces armemens et de leur destination parvint en Pologne, on résolut de tout faire pour conjurer l'orage. On envoya en Suède une ambassade à la tête de laquelle était Morstein ; mais les pleins pouvoirs n'ayant pas été trouvés parfaitement en règle, on envoya une seconde députation formée du comte Leczinski et d'Alexandre Naruschevitz. Mais elle ne fut pas plus heureuse que la première. Ces deux seigneurs trouvèrent le roi près de s'embarquer, et ils ne purent obtenir de lui qu'un délai de cinq jours, qu'ils lui firent demander par le ministre français. Les envoyés ne pouvaient plus avoir de doutes sur les desseins de Gustave. Le comte Leczinski dit que la situation de la Pologne n'était pas si désespérée qu'elle fût réduite à accepter toutes les conditions de l'agresseur. Le seul point sur lequel on tomba d'accord fut la reprise des négociations à Stettin. Le corps que Wittenberg avait rassemblé sous les murs de cette ville s'élevait à dix-sept mille hommes, soutenus d'une artillerie composée de vingt canons de gros calibre et de soixante de calibre inférieur ; il avait ordre, si l'occasion se présentait, de passer même sans la permission de l'électeur sur les possessions de Poméranie pour entrer en Pologne ; mais il ne devait rien entreprendre avant l'arrivée du roi. Le 16 juillet 1655, Wittenberg leva son camp ; après six jours de marche, il arriva sur les frontières de la république. Il avait été approvisionné, en payant, par les paysans du Brandenbourg, et avait maintenu une discipline qui lui valut des éloges, même de la part de ses ennemis. Le roi de Pologne ne s'était pas attendu à une attaque aussi brusque ; il expédia des courriers à toutes les cours et jusqu'à celles du sultan et du khan de la Crimée pour implorer leur secours. A peine les armes suédoises avaient-elles brillé sur les frontières, que les mécontens se montrèrent. Le passage des défilés de Notez, qui étaient capables d'une forte résistance, fut en quelque sorte livré par Opalinski et Grundsinski, vayvodes de Kalisch et Posen, pour se venger de leur roi, dont ils croyaient avoir à se plaindre. Un Polonais, Radzejowski, que le sort avait banni de sa patrie et qui portait une haine implacable à Jean-Casimir, était l'instrument dont se servaient les

Suédois pour se faire des amis et des partisans. L'avenir prouva cependant que ce traître agissait moins dans l'intérêt de Charles-Gustave que dans le sien propre : ce roi le fit arrêter l'année suivante pour avoir intrigué contre lui. Conduit en Suède, Radzejowski expia au château de Vesterås, dans une captivité qui dura jusqu'à la fin de la guerre, la faute qu'il avait commise. Opalinski et Grundsinski, tout en jurant fidélité au roi, recommandaient les palatinats de Posen et de Kalisch à la protection du vainqueur. Toutes les places fortes furent occupées par les troupes suédoises, et tous les domaines et revenus de la couronne furent mis à la disposition du roi. On promit aux habitans la liberté du culte, la jouissance de leurs anciennes lois et l'exemption absolue pour la noblesse de toutes contributions. Toute l'armée polonaise, rassemblée dans la grande Pologne, et qui comptait vingt mille combattans, se dispersa ou déposa les armes [1] ; quelques soldats entrèrent même au service de la Suède. Les principales villes ouvrirent presque sans résistance leurs portes aux Suédois. La terreur était si grande à Varsovie que la reine se sauva à Cracovie avec les trésors de l'État, de sorte que si Wittenberg avait marché sur la capitale, il s'en serait emparé sans coup férir. Peut-être craignait-il de s'avancer trop dans le pays, ou ne voulut-il pas dérober à son maître la gloire de cette conquête.

Charles-Gustave avait hâté autant qu'il l'avait pu son départ de Stockholm, qu'il ne devait plus revoir. Il remit l'administration intérieure au sénat, et tout ce qui avait rapport à celle de la guerre au vieux Gustave Horn, qui avait été rappelé de la Livonie, dont la défense avait été confiée à sa grande expérience. Aucun ministre étranger ne le suivit; il redoutait leur présence ou leurs intrigues, et il les retint à Stockholm, sous prétexte que son absence ne durerait que trois mois. Ce fut le 9 juillet qu'il s'embarqua, suivi de neuf régimens d'élite. La flotte jeta l'ancre le 15 juillet à Wolgast, d'où il ne tarda pas à se rendre à son armée, où sa présence eut pour effet de faire reconnaître son autorité par un grand nombre de nobles. Il donna ses premiers soins au rétablissement de la discipline, qui s'était beaucoup relâchée; mais il n'y put réussir malgré les punitions les plus sévères. Toute l'armée suédoise se réunit à Kolo pour passer la Warta. Jean-Casimir se trouvait dans le plus grand embarras, pressé de tous côtés, ne trouvant ni force ni conseil en luimême et ne se fiant pas à d'autres. Il expédia un nouvel envoyé auprès de Charles-Gustave : c'était Christophe Przyemski, vieux et brave guerrier qui avait servi Gustave-Adolphe. Avec l'éloquente franchise d'un soldat, il tenta de déterminer le roi à la paix ; mais toutes ses propositions furent repoussées, et Jean-Casimir ne vit d'autre moyen de salut que de se réfugier à Cracovie. Son ennemi entra sans résistance à Varsovie, le 30 août. Plus de cent canons et un butin immense furent le prix des marches rapides et fatigantes des Suédois. Les bourgeois furent désarmés et chargés de fortes contributions. La capitale ne retint pas longtemps Charles-Gustave; il ne voulait pas laisser à ses ennemis le temps de revenir de la terreur qui les avait frappés. Il réunit ses forces à celles de Wittenberg, qui poursuivit les débris de l'armée polonaise sur le chemin de Cracovie, où il arriva presque en même temps que celle-ci. Cette ancienne capitale de la Pologne, mal fortifiée, encombrée de fuyards et de soldats, ne pouvait résister longtemps après que les Polonais eurent été battus presque sur tous les points en rase campagne. Le camp et les bagages de l'armée ennemie tombèrent aux mains des Suédois ; et Jean-Casimir, ne voyant aucune sûreté pour lui non plus que pour son épouse, abandonna son royaume et se retira dans la principauté d'Oppeln en Silésie : elle avait été engagée par l'empereur Ferdinand au roi Vladislaus, en 1645, pour une somme d'argent que celui-ci avait prêtée. Les généraux qui commandaient à Cracovie, n'osant s'y défendre, ouvrirent des négociations qui amenèrent la reddition de la place. L'histoire de cette ville était en quelque sorte la plus noble page de celle de Pologne : imposante par son antiquité et parce que les rois y étaient couronnés et y avaient leurs tombeaux, elle semblait devoir entraîner le reste du pays dans sa propre destinée. Les succès de Charles-Gustave épouvantaient d'autant plus les vaincus qu'ils étaient plus rapides; mais aussi cette fortune arma les puissances dont elle réveilla les craintes. Les Polonais ne trouvèrent pas d'autre ressource que de se soumettre. Les soldats qui gardaient les frontières et qui, en

[1] Puffendorf l'évalue à 15,000 hommes.

1562, avaient reçu de Sigismond le quart des revenus de la couronne, ce qui leur fit donner le nom de *quartianes*, conclurent avec le roi une convention en vertu de laquelle ils se mettaient à son service et recevaient la confirmation de leurs priviléges. Lorsque le roi les passa en revue, ils formaient un corps de 5,385 hommes. Les troupes de Potocki et de Landskorouski, fortes de 11,000 hommes, qui avaient jusqu'alors combattu les cosaques, suivirent cet exemple. Les palatinats de Kiow et de la Russie rouge déposèrent aussi les armes et se jetèrent dans les bras de Charles-Gustave en lui prêtant le serment de fidélité. Les provinces rivalisèrent d'ardeur à déposer leurs hommages aux pieds de leur nouveau maître, qui chercha à attirer principalement les grands dans ses intérêts en répandant sur eux ses largesses aux dépens de leur patrie. En même temps que Wittenberg était entré dans la grande Pologne, un autre corps d'armée envahissait la Lithuanie du côté de la Livonie : c'étaient les troupes que Gustave Horn avait rassemblées; elles étaient commandées par Gustave-Adolphe Lewenhaupt, guerrier qui s'était formé à la fin de la guerre de trente ans, jusqu'à l'arrivée de Magnus de La Gardie, beau-frère du roi, qui, en qualité de son lieutenant, devait avoir la direction de la guerre. Par son activité et la rapidité de ses mouvemens, il s'était emparé le 1er juillet de Dunaburg, point d'une grande importance pour les opérations dans ces contrées. En entrant en Lithuanie, une collision avec les Russes devenait inévitable, car leurs armes ravageaient cette partie de la république, où elles dominaient. Ces peuples, suivant leur coutume, s'étaient conduits en véritables barbares. Les habitans étaient au désespoir, et les Suédois, quoique venant en ennemis, furent regardés par eux comme des sauveurs. Les princes Radziwil, d'une famille puissante par ses possessions dans le grand-duché, furent les premiers à saluer les Suédois comme leurs libérateurs et à traiter avec eux; ils reconnurent la souveraineté de la Suède, et les citadelles de Birseh, de Bauske et de Polangen furent occupées par ses troupes. De La Gardie, suivant ses instructions, devait tenter tous les moyens pour porter la population à la soumission; il devait, si la noblesse refusait d'embrasser le parti du roi, essayer de soulever les paysans contre leurs maîtres. En même temps on chargea les juifs commerçans, dont le pays était inondé et qui étaient en rapports journaliers avec les nobles, de les amener à une négociation; mais les Suédois avaient à peine fait leur apparition que les dispositions changèrent, et malgré tous ces efforts et la reconnaissance de la suzeraineté de la Suède par les États ainsi que la probabilité d'une nouvelle attaque de la part des Russes, l'agitation était à son comble, parce que le patriotisme faisait taire dans les Polonais la crainte des dangers de tous genres dont ils étaient environnés. Un grand nombre de nobles refusèrent d'entrer en relation avec les nouveaux conquérans; et les généraux suédois firent bientôt la triste expérience qu'il était plus difficile de conserver la Pologne que de la conquérir. La religion était aussi une pierre d'achoppement : le clergé voyait le catholicisme en danger si un roi protestant montait sur l'ancien trône des Piast; il excitait le peuple à périr les armes à la main plutôt que d'abandonner la religion de ses pères à la merci du vainqueur. Il faut ajouter que les forces que les Suédois avaient amenées étaient trop faibles pour occuper un si vaste pays. On ne tarda pas à en être convaincu, car sur les derrières de l'armée se formèrent des bandes qui coupèrent les communications et mirent bientôt les troupes suédoises en péril. On sentait la nécessité d'envoyer des renforts sur tous les points pour faire rentrer les insurgés dans l'obéissance. La guerre prit une autre physionomie : les attaques partielles remplaçaient les combats décisifs et les batailles rangées; il en résulta un plus grand acharnement. De part et d'autre on commit des actes de cruauté dont l'humanité doit rougir [1]. Si les Suédois se trouvaient isolés, ils étaient taillés en pièces : ainsi périt le landgrave de Hesse (*Eschwegen*) au service de la Suède; il devait se rendre de Posen au camp du roi.

Le séjour de Charles-Gustave à Cracovie fut de courte durée. Après avoir réglé les affaires les plus importantes, il se rendit à Varsovie, et de là, au bout de quelques jours, sur les bords de la Baltique, en Prusse. Il est à croire que son ambition visait à la possession de cette province lorsqu'il entreprit la guerre contre Jean-Casimir; mais la rapidité de ses succès lui fit négliger la prudence, et la facilité avec laquelle

[1] Voyez les *Mémoires de Terlon*.

il avait triomphé lui inspira l'idée de mettre la couronne de Pologne sur sa tête. Cependant le caractère que commençait à prendre la guerre devait annoncer à Charles-Gustave que cette couronne sur son front serait bien chancelante. Il travailla à l'affermir. Mais pour conserver ses communications avec la Suède, il fallait être maître de la Prusse, et la conquête de ce pays dépendait de celle de Dantzig, ville puissante par son commerce et sa position : elle dominait l'embouchure de la Vistule et elle avait résisté à tous les efforts de Gustave-Adolphe ; elle faisait tout le commerce de la Pologne. Quand ils virent la flotte suédoise devant son port et une armée dans la campagne, ses habitans coururent aux armes et appelèrent les Hollandais à leur secours. Ce ne fut pas seulement l'attitude que prit cette ville qui exigea la présence du roi sur les bords de la Baltique, ce fut encore celle de l'électeur de Brandenbourg, de ce grand électeur qui devint plus tard le véritable fondateur de la grandeur prussienne. Le voisinage du roi de Suède l'inquiétait ; il voyait clairement que ce monarque cherchait à arrondir ses États, et qu'il avait à cœur la possession de la Prusse pour dominer sur la Baltique. De son côté, Charles-Gustave avait bien jugé son rival de gloire ; il écrivait à un de ses ministres : « *C'est un jeune aigle à qui il faut couper les ailes pour modérer son vol.* » Charles-Gustave, avant la guerre, avait déjà offert à l'électeur Frédéric-Guillaume un traité d'alliance que celui-ci ne refusa pas d'abord, parce qu'il espérait se débarrasser de la suzeraineté de la Pologne qu'elle exerçait comme possesseur de la Prusse. Pour prix de cette alliance, il demandait l'évêché d'Ermland et quelques districts dans la Lithuanie ; mais en même temps qu'il traitait à ce sujet avec Charles-Gustave, il conclut une autre alliance avec la Hollande (27 juillet) pour s'opposer à tous les projets qui auraient pour but de rompre l'équilibre du Nord. La Hollande envoya des secours en hommes et en matériel. Lorsque la nouvelle des succès inattendus de Charles-Gustave arriva à La Haye, la république se hâta de mettre le traité à exécution, au grand mécontentement du roi[1]. Il vit bientôt que l'électeur, encore trop faible pour l'attaquer immédiatement, n'attendait que l'issue de la campagne pour se déclarer, et qu'il se déciderait pour celui qui lui offrirait les plus grands avantages. Ainsi il n'était pas étonnant que les soupçons de part et d'autre allassent toujours croissant. Frédéric-Guillaume hésita ; la Hollande se plaignit de son irrésolution[1] : mais plus près du danger, il le mesurait mieux que les marchands hollandais, qui ne donnaient que leur or. Il était à Königsberg, à l'extrémité orientale de la Prusse ; ses forces étaient imposantes, et à en croire les récits du temps, il avait autour de lui vingt-huit mille soldats et des officiers tels qu'un Dörflinger, un Schwerin, etc[2]. Il négocia avec les États de la Prusse polonaise pour une alliance qui fut à la fin conclue, le 11 novembre. Les deux parties contractantes s'engagèrent à ne faire aucune paix que simultanément ; les États mirent quatre mille hommes à la disposition et sous les ordres de l'électeur : ils entretenaient celles de ses troupes qui étaient dans leur pays. Une des conditions était aussi de prier le roi de Suède de retirer son armée, et en cas de refus d'opposer les armes à la violence. Le roi de Pologne approuva cette conduite des États de la Prusse polonaise ; il flatta Frédéric-Guillaume de la promesse de le délivrer du vasselage où il était vis-à-vis de la république. Mais l'activité du grand électeur ne s'arrêta pas là ; il intervint comme médiateur entre le tzar et Jean-Casimir. Il voulait amener le premier à une alliance avec lui et à la paix avec le dernier. Le roi de Suède suivait avec une grande attention toutes les démarches de son adversaire : aucune ne lui échappa. Pendant que sa flotte bloquait Dantzig, après avoir débarqué les renforts qu'elle avait amenés de Suède, il rassembla toutes ses forces pour marcher contre le grand électeur. Il fit sa jonction avec La Gardie ; celui-ci avait sept mille quartianes. Tout céda sur son passage. Strasbourg se rendit à la première sommation ; Thorn reçut garnison suédoise, le 24 novembre, et Elbing, qui penchait pour la Suède depuis Gustave-Adolphe, ne tarda pas de suivre cet exemple. Dantzig seule tenait ferme. La partie de la Prusse appartenant au Brandenbourg ne fut pas épargnée cette fois. Ayant une foi complète dans sa fortune et dans ses forces, Charles-Gustave ne crut pas devoir ménager un prince qui travaillait si ouvertement contre

[1] Voyez *Lettres de Jean de Witt*, p. 333, 336.

[1] Puffendorf, *Historia Frederici Wilhelmi*, p. 210.

[2] Voyez *Theatrum europæum*, t. 7, p. 806.

ses intérêts. La position du grand électeur commençait à empirer. Toute l'armée suédoise approchait : aguerrie et confiante en ses chefs et en son roi, elle était supérieure par le nombre et l'expérience. L'électeur, qui s'était reposé jusqu'ici sur ses propres forces, qui n'avait pu se figurer que Charles-Gustave se portât en si peu de temps du pied des Karpaths jusqu'au Passarge, ne vit bientôt de moyen de salut que dans les négociations : il envoya message sur message pour fléchir le caractère altier de Charles-Gustave; mais les envoyés furent reçus avec un orgueil insultant. Charles répondit que ce ne serait qu'à Königsberg qu'il consentirait à traiter avec Frédéric-Guillaume. Charles-Gustave voulait que Frédéric-Guillaume reçût la Prusse comme un fief de la Suède, ainsi qu'il la tenait de la Pologne; mais c'était précisément ce qui répugnait à la fierté de l'électeur. Le roi approchait, et l'électeur était sur le point d'être enfermé dans Königsberg et de manquer de vivres. Les avant-postes en étaient déjà aux mains, et Frédéric n'avait guère qu'à céder au plus fort. Le 7 janvier 1656, le traité fut signé. Le roi devait évacuer la Prusse brandenbourgeoise en vingt-quatre jours; l'électeur promettait de son côté d'évacuer immédiatement la Prusse polonaise avec toutes ses troupes. L'électeur recevrait à l'avenir de la Suède l'investiture qu'il recevait de la Pologne. Toutes les fois que le roi de Suède aurait la guerre à cause des acquisitions qu'il ferait dans la Pologne, l'électeur s'obligeait de lui fournir mille fantassins et cinq cents cavaliers entretenus à ses frais. Les revenus des douanes étaient partagés entre la Suède et le Brandenbourg. Après la conclusion de ce traité, l'électeur visita le roi, qui était à Bartenstein; ils y restèrent ensemble cinq jours sans que ces deux princes, travaillant chacun à fonder la puissance de ses États, se rapprochassent. Ce traité avec le Brandenbourg enleva tout espoir aux Polonais de ce côté. Charles-Gustave songeait déjà à se faire couronner roi de Pologne[1], fortune à laquelle il ne s'attendait pas en entrant en campagne. Mais ces brillans succès, en excitant la jalousie des autres cours, ne firent qu'augmenter l'ardeur de tous les catholiques pour arracher la Pologne aux mains d'un prince protestant. De jour en jour, l'oppression qui résultait de la guerre, la levée des contributions et l'orgueil des vainqueurs faisaient croître la haine des Polonais. La discipline ne suffisait pas pour contenir des guerriers dont la plupart étaient mercenaires et qui s'étaient rangés sous les étendards de la Suède dans l'espoir de faire fortune. Les chefs eux-mêmes ne laissèrent pas échapper l'occasion de s'enrichir, et en cela ils suivaient l'exemple du roi, qui entretenait la guerre par la guerre et qui tirait des vaincus tous les moyens d'exécuter ses plans. Le séjour du roi dans la Prusse avec toutes ses forces avait donné aux Polonais le temps de se reconnaître, de se lier plus étroitement et de préparer une insurrection générale. Jean-Casimir appela même les Tatares de Crimée au secours de son trône ébranlé. Mais les menaces de l'Autriche furent plus puissantes que ces hordes. Les sénateurs polonais, qui étaient restés fidèles à l'infortuné Jean, tentèrent par tous les moyens d'obtenir du secours de Ferdinand III : on lui promit en retour la couronne de Pologne pour lui et ses descendans. Jamais la maison de Habsbourg ne fut indifférente à l'accroissement de la puissance de ses membres; mais il n'était pas dans le caractère de Ferdinand d'entrer de suite et ouvertement dans la lice : malgré tous les efforts des Polonais, il retarda l'éclat d'une rupture.

Les insurgés, dans une conférence tenue à Tyskovicz, le 29 décembre, déclarèrent le roi de Suède ennemi de la république, parce qu'il avait violé ses promesses, et ils abandonnèrent son parti, résolus de le combattre partout et jurant de ne déposer les armes qu'après l'avoir vaincu. Stanislaus Polocki, Christophe Teskievicz, et Stanilaus Landskovinski étaient les chefs de la confédération. Leur manifeste appelait tous les Polonais aux armes, et le roi Jean-Casimir se présenta en personne pour ranimer leur courage. Varsovie étant au pouvoir des Suédois, on établit le siége du gouvernement à Lemberg. Pendant que ces événemens se passaient en Pologne et faisaient présager aux Suédois une lutte longue et acharnée, le roi poursuivait le cours de ses succès dans la Prusse polonaise; les villes lui ouvraient leurs portes l'une après l'autre : Stum, Marienbourg, Slockau avaient reçu des garnisons suédoises, et toute la Prusse fut soumise, à l'exception de Dantzig. Charles, appréciant le prix du temps et jugeant que la tempête était sur le point d'é-

[1] Voyez Puffendorf, p. 108, 133.

clater en Pologne, résolut d'étouffer l'insurrection dans son principe. On était au milieu de l'hiver, qui était rude; les chemins étaient mauvais et les vivres rares; mais rien ne put l'arrêter. Il rassembla ses troupes à Thorn, pour pénétrer dans l'intérieur du pays et surtout pour écraser Czarnecki, qui lui avait déjà fait essuyer plusieurs pertes. Ce Polonais était un dangereux partisan : il tombait à l'improviste sur les corps détachés des Suédois, et lorsqu'il se sentait le plus faible, il savait toujours éviter l'ennemi, de sorte que jusque-là on n'avait pu l'atteindre. Le 7 février, le roi passa la Vistule sur la glace. Czarnecki était à Colombo avec douze mille hommes; il fut attaqué, et après un combat très-court, pendant lequel la terre fut jonchée de cadavres, il chercha son salut dans la fuite. Mais cette victoire affaiblit Gustave, loin de lui donner plus de force; car elle l'entraîna trop avant dans la Pologne, et les Polonais qu'il comptait encore dans les rangs de son armée saisissaient toutes les occasions de les quitter. Ainsi après cette grande victoire remportée sur Czarnecki, le roi se vit abandonné de Koniecpolski, de Wiesnowicki et de Sobieski. Il poussa jusqu'à Lublin. Son général Douglas tâcha de surprendre Zamoisk; mais la constance du comte Zamoiski, qui y commandait, l'obligea de renoncer à un siége que la saison rendait impossible. Le dessein de Charles-Gustave était de prendre ses quartiers d'hiver dans les environs de Jaroslav, où l'abondance régnait encore; mais partout où les Suédois paraissaient, le peuple s'ameutait, et chaque détachement envoyé pour chercher des fourrages avait à combattre des rassemblemens. Les soldats que la fatigue ou la maladie retardaient étaient impitoyablement massacrés; le camp du roi lui-même n'était pas à l'abri des attaques de l'infatigable Czarnecki. L'armée suédoise s'affaiblissait par des pertes journalières, tandis qu'elle voyait celle de ses ennemis s'accroître de moment en moment. Dans ces fâcheuses conjonctures, le roi résolut d'effectuer sa retraite (12 mars); mais il rencontra des difficultés inouïes, surtout par le mauvais état des chemins. Il se vit dans la nécessité de brûler une partie de ses bagages, enveloppés par l'ennemi, qui évitait tout engagement sérieux. L'armée était sur le point de perdre courage; elle n'était soutenue que par la présence du roi et la part qu'il prenait à tous les dangers et à toutes les fatigues. Les quartianes, qui avaient d'abord combattu à côté des Suédois, avaient peu à peu déserté leurs rangs, et lorsque le mouvement de retraite commença, ils avaient presque tous abandonné les drapeaux du roi. Cette légèreté ou plutôt cette trahison ranima l'acharnement des Suédois, et la guerre prit une allure qui fit prévoir qu'elle ne se terminerait que par l'anéantissement de l'un des partis.

Charles-Gustave, à son entrée en Pologne, se voyant reçu à bras ouverts par la noblesse mécontente, avait mis une trop grande confiance dans ses promesses et ses sermens. Mais sa conduite dans le malheur répara la faute qu'il avait commise. Parmi les grands Polonais qu'il avait particulièrement honorés de son amitié était le prince Sapieha, qui sut jusqu'au dernier moment se maintenir dans les bonnes grâces du roi : pour prix de tant de confiance, ce Polonais souple et rusé ne songeait qu'à perdre Charles-Gustave par de perfides conseils. Le 19 mars, il quitta subitement le camp avec les siens. Ce fut alors que Charles-Gustave vit qu'il ne devait se fier qu'à lui-même. Il jugea la position d'autant plus périlleuse, que Sapieha connaissait tous ses projets et toutes ses ressources. Mais plus le danger devenait imminent, plus le génie de ce conquérant s'élevait à la hauteur des circonstances. Il ne cacha pas à ses officiers les dangers qui les entouraient : tous furent convaincus qu'ils n'avaient de salut à attendre que de leur épée; ils se préparèrent en conséquence à recevoir l'ennemi. Un des traits saillans du caractère de la nation polonaise, c'est de se laisser entraîner aux illusions et aux espérances exagérées; aussi avant d'avoir vaincu l'armée suédoise, les Polonais avaient-ils publié sa perte et la mort du roi. Il est vrai que la position de celui-ci était telle que les plus courageux commençaient à désespérer. L'armée était enfermée entre la Vistule et un de ses bras appelé le San; mais au moment où les Polonais la croyaient perdue, le roi força le passage précisément au point de jonction de ces fleuves, s'empara du camp des Lithuaniens (25 mars), où il fit un grand butin, et après des combats sans nombre, des fatigues inouïes, qui ne peuvent être appréciées que par ceux qui ont fait une campagne d'hiver en Pologne, il arriva le 5 avril à Varsovie. Cette retraite miraculeuse anéantit tous les projets de

ses ennemis et révéla le véritable génie guerrier du roi, génie qui se manifestait moins dans des calculs préparés avant les événemens que dans l'heureuse témérité qui le faisait triompher des situations les plus désespérées.

Charles-Gustave, en entreprenant cette guerre, avait eu en vue la possession de la Prusse et des ports qui garnissaient la Baltique de ce côté. Les succès merveilleux qui avaient couronné ses premières entreprises avaient exalté son ambition jusqu'à lui inspirer, comme nous l'avons dit, l'idée de déposer Jean-Casimir et de s'emparer de sa couronne. Il voyait maintenant que bien loin que ses rêves pussent se réaliser, la guerre au contraire menaçait de traîner en longueur et pouvait causer un embrasement général. Son armée, diminuée par la campagne de l'hiver, avait besoin de renforts; l'état des choses en Prusse et surtout les nouvelles négociations avec l'électeur de Brandenbourg réclamaient aussi sa présence dans ces contrées. Il laissa le commandement des troupes à son frère le duc Adolphe-Jean et partit pour la Prusse. Le conseil de Frédéric-Guillaume était partagé en deux opinions contraires : l'une voulait quon rompît avec la Suède, l'autre qu'on tirât avantage de sa position pour former une alliance avec elle. Charles-Gustave chercha par tous les moyens à engager ce prince à faire une invasion dans la Podlachie; il lui offrait pour prix de son intervention la couronne de la grande Pologne [1]. La conduite de Frédéric-Guillaume lui avait attiré la haine de l'empereur et des Polonais et la méfiance fondée des Russes et des Hollandais. Le grand électeur vit bien que si les Polonais pouvaient sortir vainqueurs de la lutte, leur vengeance retomberait sur lui; le parti le plus prudent pour lui était donc de s'attacher franchement à la Suède, d'autant plus que cette puissance lui offrait des avantages qu'il n'aurait pu espérer dans aucune autre circonstance. Charles-Gustave n'hésita pas à satisfaire à toutes ses prétentions; il déclara nettement que l'alliance de la Suède et du Brandenbourg était une condition de leur existence, et que la destinée de l'électeur suivrait nécessairement la sienne; il proposait un partage qui s'est effectué un siècle plus tard pour le malheur de l'Europe : il voulait en donner une partie à la Russie, une autre au prince de Transylvanie et une troisième à l'électeur. Ce traité entre la Suède et le Brandenbourg fut conclu à Marienbourg, le 15 juin. La direction de la guerre fut laissée au roi. L'électeur devait fournir un contingent de 4,000 hommes, moitié cavalerie et moitié infanterie; il promit par un article séparé de soutenir les Suédois avec toutes ses forces et de ne pas rappeler ses troupes de l'armée royale avant la fin de l'année. On lui céda les palatinats de Posen, de Kalisch, de Leuchitz et de Sinradz.

Pendant que ces importantes négociations se traitaient en Prusse, les Suédois étaient réduits à leurs propres forces en Pologne. Il est vrai que le duc Adolphe-Jean battit les Polonais commandés par Czarnecki, à Gnesne (27 avril), et arrêta pour un temps leurs excursions; mais il ne put rien faire d'essentiel, ni même sauver Varsovie, qui avait été assiégée après la retraite de l'armée. Wittenberg commandait en personne dans cette ville, et quoique la place fût mal fortifiée et manquât de moulins, la garnison se défendit vaillamment. Toutes les forces polonaises se trouvèrent, comme à un rendez-vous, sous les murs de la capitale; le roi de Pologne y était. Wittenberg fut forcé de capituler (2 juin) après avoir repoussé plusieurs assauts. On laissa aux Suédois la liberté de se retirer, mais on exigea des mercenaires la promesse de ne pas servir pendant un mois contre la Pologne. Ces conditions ne furent pas observées : à peine put-on sauver la vie du maréchal Wittenberg, dont la noblesse polonaise demandait la tête. Il fut emmené à Zamoisk, en violation de la capitulation, sous prétexte de protéger ses jours, qui étaient menacés. Charles-Gustave brûlait d'impatience de rencontrer toutes les forces de son ennemi pour les écraser d'un seul coup. Dès que la Vistule et le Bug, dont les eaux avaient débordé, furent rentrés dans leur lit, il jeta des ponts sur ces fleuves. L'électeur arriva avec son armée le 14 juillet. On tint un conseil de guerre, à la suite duquel on résolut de passer le Bug à Nowadwor et la Vistule à Sacroczin pour livrer une bataille sous les murs de Varsovie. Les Polonais, renforcés de l'armée lithuanienne et des Tatares de Crimée, comptaient 40 à 50 mille hommes. Les Suédois et les Brandenbourgeois n'en avaient que 18,000 [2];

[1] Lettre de Charles-Gustave à Érik Oxenstjerna en date du 12 février 1656.

[2] 28,000, suivant les auteurs polonais.

mais ils étaient, principalement les Suédois, bien aguerris et habitués aux combats et aux dangers. Les deux peuples combattirent sous les yeux de leurs princes, qui les animaient par leur exemple. L'aile droite était commandée par le roi, qui avait sous ses ordres son frère, Robert Douglas, Henri Horn, le comte palatin, Philippe de Sulzbach et le margrave de Bade; l'aile gauche était formée de Brandenbourgeois et commandée par Wrangel, sous les ordres de l'électeur. Le comte Frédéric de Waldeck était à la tête de la cavalerie et était soutenu par les colonels Tott, Böttiger et Camberg. Une partie de l'infanterie de l'électeur était placée au centre, qui avait pour chef le général d'artillerie Sparre. L'aile droite se mit d'abord en mouvement; elle avait à sa droite la Vistule, et à sa gauche un bois qui la séparait du camp ennemi; le terrain qu'on avait à parcourir était très-étroit. Les Polonais s'étaient rangés en bataille devant leur camp; mais ils furent bientôt refoulés dans leurs retranchemens par l'avant-garde de Wrangel; celui-ci, s'étant trop avancé, était sur le point d'être coupé par l'ennemi posté derrière le bois, lorsque le roi, qui le craignait, envoya Douglas à son secours. Douglas arriva à temps pour empêcher l'ennemi de tomber sur le flanc de Wrangel. L'obscurité mit fin au combat. Le roi prit position en face du camp ennemi, de sorte que l'aile droite s'étendait jusqu'à la Vistule et la gauche s'appuyait sur le bois. Le jour commençait à peine à poindre (15 juillet) que les deux princes envoyèrent reconnaître la position de l'ennemi et la nature du terrain. Ils jugèrent l'attaque de front presque impossible; il leur parut nécessaire d'occuper une colline près du bois. L'électeur exécuta cette manœuvre, non sans difficulté, de sorte que le bois le protégeait par derrière. Le roi conserva sa position. L'infanterie était entre le bois et le fleuve; elle était soutenue par la cavalerie. Pendant que l'armée alliée opérait ces mouvemens, les Polonais et les Tatares avancèrent pour prendre l'électeur en flanc et attaquer les Suédois par derrière, du côté du bois, mais ils furent repoussés vigoureusement par Charles-Gustave, qui avait conservé sa position et qui avait envoyé des renforts à l'électeur. Le roi avait le dessein de replier son aile droite derrière la gauche, sur la plaine; mais l'ennemi paraissait vouloir engager une attaque générale, et il fut obligé de suivre ce mouvement. Vers midi, les Polonais et une nuée de Tatares se jetèrent sur les Brandenbourgeois, tandis que l'armée polonaise attaquait l'aile commandée par le roi. Ils furent également malheureux dans ces deux tentatives. Ce moment d'avantage fut employé par le roi pour développer son ordre de bataille et repousser une nouvelle attaque. Les Tartares qui avaient voulu le prendre par derrière furent repoussés dans les marais, où il en périt un grand nombre. Déjà les Suédois et les Brandenbourgeois s'avançaient pour enlever le camp, déjà l'attaque était livrée, lorsque la nuit vint mettre au combat un terme auquel on ne paraissait disposé ni d'un côté ni de l'autre. Les troupes restèrent sous les armes jusqu'au jour, qu'elles attendirent avec impatience pour savoir à qui restait le prix de tant d'efforts. L'électeur s'empara de l'artillerie de l'ennemi, dont l'aile gauche se sauva en passant le pont de bateaux qui établissait la communication entre les deux rives de la Vistule, abandonnant au vainqueur tout le matériel du camp. Le malheureux Jean-Casimir fit dans cette journée tout ce que son devoir lui imposait pour ranimer le courage de ses soldats : il ramena par ses prières et son exemple les Polonais dans la mêlée; mais la fermeté de leurs adversaires affaiblit cet impétueux effort, qui fit bientôt place à une déroute générale. Ce combat de trois jours, sous un soleil brûlant, avait harassé les alliés, ce qui ne leur permit pas de poursuivre leurs avantages; ils ne purent même entrer que le jour suivant dans la capitale. Telle fut la bataille des trois jours de Varsovie, si célèbre dans les annales de Pologne.

Cette victoire et la prise de la capitale réhabilitèrent la gloire militaire des Suédois sans rien décider néanmoins de l'issue de la guerre. Il est vrai que les Polonais avaient laissé plusieurs milliers des leurs sur le champ de bataille et qu'ils avaient perdu les cinquante pièces qui composaient toute leur artillerie; mais ils pouvaient facilement rallier leurs troupes en déroute, et la défaite qu'ils venaient d'essuyer ne leur avait rien fait perdre de leur ardeur. Jean-Casimir s'était retiré à Zamoisk. Charles-Gustave le voulait poursuivre, mais l'électeur ne fut pas de cet avis : il avait acquis assez de gloire et ne voulait pas s'éloigner

davantage de la Prusse ; en conséquence il se retira. Cette séparation fit perdre tout le fruit qu'on pouvait retirer de la victoire. Le roi se vit forcé de suivre l'exemple de son allié : après avoir démoli toutes les fortifications de Varsovie, il concentra sur la Narew toutes ses troupes répandues depuis Thorn jusqu'à Pultusk ; il garda Lovicz sur la gauche, et Cracovie fut défendue vaillamment par le brave général Wirz. Depuis ce moment Charles-Gustave renonça à ses projets de conquête dans l'intérieur de la Pologne et dirigea tous ses efforts vers la conservation de la Prusse polonaise, qui avait été le premier but de la guerre. La possession de Dantzig était nécessaire pour consolider cette conquête, et l'électeur avait promis son assistance au roi pour atteindre ce but ; mais à l'instant décisif il s'éleva des difficultés qui contraignirent Charles-Gustave à mettre le blocus devant la ville au lieu d'un siége régulier. Il devint de plus en plus évident que l'électeur n'avait rien autre chose à cœur que ses propres intérêts, et que loin de vouloir servir ceux de son allié, il ne cherchait qu'à l'affaiblir et à gagner du temps. Il trouva une nouvelle occasion d'exagérer encore ses prétentions dans la position de Charles-Gustave, devenue plus critique par l'invasion des Russes en Livonie. Des négociations s'ouvrirent entre les deux princes. Le traité de Labian[1], qui fonda la grandeur de la maison de Hohenzollern, en fut la suite. L'ancienne alliance de Marienbourg fut renouvelée, mais la Suède renonça à son droit de suzeraineté sur la Prusse brandenbourgeoise. Les deux parties contractantes s'engagèrent à ne signer aucun traité de paix l'une sans l'autre. Les revenus des douanes des ports de la Prusse ducale, qui devaient être partagés entre la Suède et le Brandenbourg, furent cédés à celui-ci moyennant la somme de 12,000 thalers que l'électeur devait payer. Ces avantages ne stimulèrent cependant pas l'activité de Frédéric-Guillaume : il excita au contraire dans le cœur de Charles-Gustave de violens soupçons que l'électeur négociait secrètement avec ses ennemis.

Le danger de Dantzig appelait les forces de Jean-Casimir sur les bords de la Baltique. Débarrassé de la présence des Suédois dans l'intérieur de ses États, rien ne l'empêchait de se porter au secours de cette ville ; elle avait plus d'importance que tout le reste de la Prusse pour la Pologne, qui exportait par là toutes les productions de son sol. La ville, de son côté, ne pouvait qu'être extrêmement attachée aux Polonais, à qui elle était liée par les plus intimes relations et par un commerce auquel elle devait ses richesses et son état florissant. En attendant le secours de Jean-Casimir, elle s'était armée et avait levé des soldats ; elle avait réclamé l'assistance de la Hollande, avec laquelle elle faisait un grand commerce. Des menaces et des armemens, on en était venu aux faits. Une flotte suédoise avait bloqué le port de Dantzig en 1655 ; mais en 1656, des vaisseaux hollandais, commandés par les célèbres amiraux Opdam et Tromp, étaient venus dans ces parages pour protéger le commerce de la ville. Charles-Gustave, comme nous venons de le dire, trop faible pour en faire le siége, l'était trop aussi pour empêcher Jean-Casimir d'y faire son entrée solennelle et son armée de camper dans les environs[1]. Les deux armées n'étaient séparées que par la Vistule, et Charles espérait en venir aux mains avec les Polonais dès qu'il pourrait passer le fleuve, que la saison avait fait déborder. Le passage s'effectua à Mewe, dans la nuit du 27 décembre ; mais à peine les Suédois avaient-ils franchi la barrière qui les séparait de l'ennemi, que Czarnecki se retira en toute hâte dans la Poméranie antérieure (*Hinter-Pommern*), et de là dans la grande Pologne. Il menaça le territoire de Brandenbourg pour se venger sur l'électeur ; mais Charles-Gustave, qui suivait ses mouvemens, le prévint. Cependant la position du roi devenait plus alarmante : il était attaqué par la Russie et indirectement par l'empereur, le Danemark prenait un air menaçant, et il ne pouvait tirer aucun argent de la Suède. La

[1] 6 novembre 1656.

[1] Dantzig, par sa fidélité, avait attiré sur elle toute la colère du roi de Suède : il fit rompre les digues du Dantziger-Werder et produisit ainsi de grandes inondations, auxquelles les habitans ne pouvaient remédier, parce que les canons de Weichselhaupt, occupé par les Suédois, empêchaient leurs travaux. Les tentatives que fit Charles pour obstruer le fleuve ou changer son cours furent encore plus nuisibles aux intérêts de la ville; on fit couler à fond dix vaisseaux remplis de sable et de pierres. Mais la nature brave l'art et les efforts des hommes : les flots entraînèrent tous ces obstacles et continuèrent de rouler dans leur lit jusqu'à la mer.

France était la seule puissance dont il pût attendre quelque appui; mais la France, voyant ses affaires un peu embrouillées, s'abstint de toute démarche pour ne pas laisser croire aux ennemis de Charles-Gustave qu'il avait un besoin pressant de la paix. Celle-ci était d'autant plus difficile à fixer, que l'Autriche travaillait à l'écarter et que Charles-Gustave, apprenant les mouvemens du prince Rakotzi et le mécontentement de quelques grands contre Jean-Casimir, tâchait de son côté de traîner les négociations en longueur.

George II Rakotzi, prince de Transylvanie, dominait sur un riche et fertile pays; sa politique adroite avait donné une tournure avantageuse à ses relations avec la Porte-Ottomane. La considération dont il jouissait en Europe était telle, que son amitié fut recherchée par plusieurs princes. Il avait un grand défaut, c'était une ambition démesurée, qui ternissait toutes ses qualités. Lorsqu'il félicita Charles-Gustave de son avénement au trône, disant que *la Pologne n'avait rien à espérer de lui*, il prouva qu'il connaissait déjà les projets hostiles du roi contre cet État et qu'il les approuvait. Charles-Gustave le comprit; il envoya au prince un émissaire[1] pour lui faire part de ses desseins sur la Pologne et en même temps étudier l'état de la Transylvanie. Ainsi on avait déjà entamé des communications amicales avant que les Suédois eussent pénétré au cœur de la république. Dans l'enivrement de ses premiers triomphes, Charles-Gustave avait négligé l'alliance de Rakotzi; mais lorsqu'il vit la guerre se prolonger au delà de ses prévisions, il lui envoya Sternbach et Welling, chargés d'offrir à l'ambition du prince la Podolie et quelques districts de la Gallicie pour prix d'une alliance avec leur maître. Ils étaient autorisés à promettre à son fils plusieurs territoires, et à son premier ministre des récompenses assez considérables[2]; mais ces offres parurent peu attrayantes à une ambition qui ne visait pas à moins qu'à la couronne. Charles-Gustave n'aurait pas hésité à favoriser ce plan[3] s'il n'eût été contraire aux intérêts de la Suède et du Brandenbourg. Les négociateurs suédois lui offrirent, outre l'Ukraine tout entière, les deux rives de la Vistule, depuis le palatinat de Sanotz jusqu'à la Podlachie, avec le titre de roi. Mais ses exigences croissaient à proportion des concessions qu'on lui faisait; les envoyés suédois ne se montraient pas non plus difficiles à tout accorder, parce que la possession des provinces sur lesquelles il insistait dépendait encore du sort des armes[1]. Enfin il voulait que les Suédois lui cédassent aussi la ville de Cracovie. Charles-Gustave ordonna à ses envoyés d'accéder à tout, pourvu que l'alliance se conclût. — Le prince avait d'abord hésité à se déclarer: les chances de la guerre, le bruit que Riga était assiégé par les Russes et que les affaires des Suédois n'étaient généralement pas en bon état lui donnaient à penser; mais son ambition l'emporta sur toutes les considérations. Les prières de sa mère et celles de son épouse, les représentations de ses ministres, les menaces de l'Autriche, rien ne put le dissuader de prendre part à une guerre qui était au-dessus des forces de la Transylvanie: le traité fut signé avec la Suède. Avant même que la ratification du roi fût arrivée, le prince se mit en campagne avec 20,000 hommes, auxquels devaient se réunir 15,000 Cosaques et 6,000 Valaques. Rempli de confiance dans ses forces, il commença ses opérations sans suivre les sages conseils du roi; il négligea de se concerter avec le sultan, dont il était vassal, et il laissa voir assez clairement qu'il ne voulait employer le roi de Suède que comme un instrument propre à l'exécution de ses projets particuliers. Dans son manifeste, il déclara que les états lui avaient offert la couronne; qu'il venait avec son armée pour mettre fin à l'état de dissolution dans lequel se trouvait le royaume et y rétablir la paix. Cependant son armée était moins faite pour la guerre que pour la représentation. Lorsqu'elle se mit en marche, elle croyait qu'une couronne attendait son chef et que des fêtes et des manifestations d'allégresse la dédommageraient des fatigues de la route[2]; transportée par ses rêves, elle franchit les montagnes qui séparent la Transylvanie de la Pologne. Les premières villes se rendirent sans résistance; mais Jaroslav et Lemberg refusèrent d'ouvrir leurs portes, et là les illusions commencèrent à se dissiper. Cependant

[1] Gotthard-Welling.

[2] Jean Kemeny. On lui promit des terres en Pologne et une pension sur les salines de Cracovie.

[3] Août 1656.

[1] « *Quæ principi concedebantur talia erant, ut a Suecis teneri non possent.* (Puffendorf, p. 203.)

[2] Voyez *Mémoires de Terlon*, t. 1, p. 23.

la confiance du prince était encore si grande, qu'il ne songea pas à prévenir de son arrivée Charles-Gustave, qui était rempli d'inquiétude sur son compte et qui le pria de se tenir sur ses gardes. Rakotzi ne couvrit pas sa marche; il laissait tout sans défense derrière lui, même les défilés des montagnes, de sorte qu'on pouvait facilement lui couper toute retraite. A cette imprudence, il faut ajouter de graves altercations qui éclatèrent dès le commencement de la marche entre les troupes de Transylvanie et les Cosaques. Charles-Gustave, à la nouvelle de son approche, prit toutes ses mesures pour marcher à sa rencontre. Il laissa son frère, le prince Adolphe-Jean, en Prusse, comme gouverneur de ce pays; il avança à la tête de 7,000 hommes, l'élite de son armée, y compris 3,000 Brandenbourgeois, pour se réunir au prince. Petricov fut pris. Rakotzi était entré dans Cracovie, et suivi du général Wirz, il alla trouver le roi au château de Crzistopora, où les deux armées firent leur jonction. Mais le roi s'aperçut bientôt que ses nouveaux alliés, loin de lui être utiles, ne feraient que l'embarrasser: un lièvre ou une autre bête venait-elle à paraître dans les immenses plaines où campaient les deux armées, aussitôt les Transylvaniens de rompre leurs rangs et de courir par compagnies à la poursuite de l'animal, ce qui excita un grand scandale chez les soldats suédois, habitués à une discipline sévère. Charles-Gustave désirait que ses alliés se chargeassent au moins de garder Cracovie, parce qu'il n'avait pas trop de toutes ses troupes. Mais ceux-là, déjà harassés par les premières fatigues, se souvinrent des bons vins et du bon pain de leur patrie, qu'ils auraient voulu n'avoir jamais quitté. L'insouciance, l'ignorance et l'inexpérience s'opposaient à l'ensemble des opérations: ils eurent besoin de trois jours pour passer la Vistule, et l'attaque projetée contre l'armée polonaise ne put avoir lieu. L'armée de Rakotzi, forte en nombre, composée d'hommes d'une taille élevée et imposante, avait si peu de confiance en elle-même qu'elle n'osait s'éloigner des Suédois. Les Polonais, en évitant tout combat, avaient l'espoir d'épuiser leurs ennemis par la fatigue. Sapieha et Polocki, poursuivis par le roi, et Czarnecki par le comte de Waldeck, ne purent être atteints. Les Polonais fuyaient avec plus de rapidité que les Suédois n'en mettaient à les poursuivre. Ces marches produisirent cependant plusieurs avantages. Brzesc, la place la plus importante de la Lithuanie, vit tout à coup les Suédois et les Transylvaniens sous ses murs. La terreur s'empara de la garnison, qui mit bas les armes et livra aux Suédois d'immenses magasins de subsistances et de munitions [1]. La ville fut donnée aux Transylvaniens. Ce fut là que Gustave reçut la première nouvelle de l'attaque des Danois contre Brême, ce qui rendit pire sa position et l'obligea de penser à la défense de ses propres États et à opérer sa retraite. Il ne tarda pas à en avertir le prince de Transylvanie. Le nouvel empereur Léopold, qui avait succédé à Ferdinand III, s'était lié avec la Pologne en lui promettant un secours de dix-sept mille hommes, à condition qu'il occuperait les villes de Cracovie, de Posen et de Thorn. L'électeur de Brandenbourg avait pris part avec le roi de Danemark dans cet arrangement contre la Suède. Rakotzi, qui avait rêvé une couronne, se vit subitement tombé dans un abîme d'où il ne pouvait sortir. Triste exemple que celui d'un prince qui, aveuglé par son ambition, s'était jeté dans une entreprise dont il n'avait pas mesuré l'étendue et qui manquait, pour la mener à fin, d'intelligence et de moyens. La nouvelle que Charles-Gustave allait le quitter, le frappa comme un coup de foudre. Voyant son embarras, le roi lui proposa d'attaquer de concert les Lithuaniens et les Polonais, qui étaient réunis, pendant qu'il enverrait Charles-Gustave Wrangel contre le roi de Danemark. Ce projet parut trop aventureux au prince; il préféra les négociations aux dangers du combat. Charles-Gustave se sépara donc de Rakotzi et se rendit à Thorn [2]. L'armée suédoise livra tout aux flam-

[1] Terlon, t. 1, p. 48.

[2] Rakotzi, voyant les Suédois faire les préparatifs de leur retraite, les accusait, les larmes aux yeux, de perfidie. Charles-Gustave avait cependant fait pour lui tout ce qui était possible. Un prince ne doit s'en prendre qu'à lui si, sur la foi d'un allié, il se jette dans une entreprise au-dessus de ses forces. Les Suédois cherchaient à lui donner plus de constance; mais il avait adopté un plan malheureux. En restant sur la rive gauche de la Vistule, il se ménageait une retraite; mais son irrésolution attestait son peu d'énergie. Il suivit les Cosaques, qui l'entraînèrent dans la Volhynie, quoiqu'il fût averti que les Polonais, commandés par Lubomerski, s'avançaient pour envahir la Transylvanie. Le désordre s'était introduit dans son armée. Les Transylvaniens, les Hongrois, les Valaques quittèrent par masses leurs drapeaux et cherchèrent à rega-

mes sur son passage. On voulait faire de ce pays un désert et garantir ainsi les frontières de la Prusse. De grandes cruautés furent commises : les circonstances avaient détruit la discipline. Le roi prit en haine un pays qui avait trompé ses espérances : des femmes honnêtes, des filles de nobles furent enlevées ; des couvens et des églises furent pillés, et les religieuses livrées à la brutalité des soldats [1]. Cette marche se fit avec une rapidité extrême, parce que le roi craignait d'être coupé par les Autrichiens et les Danois.

L'Autriche, la Pologne et le Danemark s'étaient engagés à ne pas déposer les armes avant que les Suédois fussent chassés de l'Allemagne et rejetés au delà de la Baltique. Le concours de l'électeur de Brandenbourg était nécessaire pour l'exécution de ce plan ; mais l'électeur chercha à gagner du temps, ne voulant se déclarer que lorsqu'il jugerait le moment opportun. Sous prétexte que son alliance avec la Suède ne l'engageait que pour la défense de la Prusse, il rappela les troupes qu'il avait dans l'armée suédoise. Mais à toutes les bassesses de cet ennemi masqué, Charles-Gustave opposa une loyauté dont l'histoire lui a tenu compte : il le laissa libre d'entrer en négociations même avec ses ennemis, pour éloigner de ses États les désastres de la guerre, s'il le jugeait convenable à ses intérêts et sans compromettre son honneur. Les efforts de la France pour le retenir dans son alliance avec la Suède échouèrent moins par inhabileté de la part des négociateurs suédois que parce que l'électeur n'avait d'autre mobile que son intérêt particulier [1] et que ses ministres étaient gagnés par l'or de l'Autriche. La possibilité en perspective d'arrondir ses possessions par la Poméranie suédoise leva tous les obstacles qui pouvaient empêcher l'électeur de rompre avec la Suède, et le 19 septembre fut signée à Welau la convention qui annulait le traité d'alliance de Frédéric-Guillaume avec Gustave. On fit courir le bruit que ce n'était qu'un *armistice* [2].

Le roi confia à son frère Adolphe-Jean les affaires de la Prusse et le chargea de faire au roi de Pologne des propositions de paix dans lesquelles n'étaient compris ni l'Autriche ni le Danemark. Mais la ligue formidable qui venait de se former contre la Suède rendit les Polonais arrogans, et quoiqu'ils ne vissent qu'avec peine les Autrichiens dans leur pays, ils ne voulurent pas entendre parler de paix particulière. Jean-Casimir regardait comme une honte d'abandonner le Danemark, qui venait de s'armer contre la Suède dans l'intérêt de la Pologne. Les négociations furent rompues et tout fut remis à la décision des armes. L'électeur, en se séparant de la Suède, se lia avec le Danemark pour conjurer la vengeance de Charles-Gustave, à laquelle il s'attendait avec raison. Cette négociation fut conduite avec le plus grand secret. Ces deux puissances tombèrent d'accord de ne pas mettre bas les armes qu'on n'eût fait droit à leurs prétentions. L'électeur, en particulier, prit l'engagement d'attaquer le plus tôt possible la Poméranie.

Les Autrichiens commencèrent les hostilités contre la Suède par la prise de Cracovie. La garnison, composée en majorité de Transylvaniens, fut transférée en Hongrie ; mais le général Wirz, dont la bravoure excita l'admiration de ses ennemis eux-mêmes, se jeta dans le château avec 3,000 Suédois. On lui accorda la retraite avec les honneurs de la guerre ; mais craignant qu'on ne lui réservât le sort que Wittenberg avait subi à Varsovie, il n'ouvrit les portes qu'après que le roi de Pologne, les grands qui l'accompagnaient et le général Hatz-

gner leurs foyers. Tous les généraux polonais réunis l'atteignirent à Mindzyboe sur le Bug. Le prince, encore supérieur en nombre, voulait livrer bataille ; mais, dans ce moment décisif, les Cosaques l'abandonnèrent traîtreusement ; les Moldaves et les Transylvains suivirent cet exemple, et Rakotzi n'eut d'autre ressource que la voie des négociations. Mais ses offres furent repoussées par l'impétueux Czarnecki avec cette insolence que les barbares emploient contre le plus faible, et il fut obligé d'en passer par les conditions du vainqueur. Il devait faire amende honorable au roi de Pologne, restituer Cracovie et Brzesc, ainsi que tout ce qu'il avait pris dans la république, donner aux généraux polonais 200,000 florins et à l'armée un million. Entouré de ses grands, il retourna en toute hâte, et par les chemins les plus courts, dans sa principauté ; mais son armée fut attaquée par les Tartares 11,000 hommes furent traînés en esclavage ; 8,000 à peine revirent le sol de la patrie. Telle fut l'issue d'une entreprise qui, mieux conduite, eût pu amener les plus heureux résultats et qui fut une source de malheurs pour Rakotzi, et à la fin lui coûta la vie.

[1] Voyez *Mémoires de Terlon*.

[1] Voyez *Mémoires de Terlon*.

[2] L'électeur promit de mettre une armée de 6,000 hommes à la disposition de Jean-Casimir.

feld, commandant les troupes autrichiennes, eurent donné leur parole que les conditions seraient religieusement observées. Escorté par les Autrichiens, il quitta Cracovie, emmenant tous ses bagages et treize canons [1]. Sa bonne tenue et la conduite loyale des troupes allemandes paralysèrent les desseins perfides de Czarnecki, et il arriva sans pertes à Stettin. Mais l'occupation de Cracovie par les Autrichiens devint bientôt un sujet de discorde entre eux et les Polonais, qui, tout enorgueillis du désastre de Rakotzi et de la retraite des Suédois, se croyaient déjà hors de danger; aussi Montecuculi, à la tête de 6,000 hommes que la cour de Vienne envoya en Prusse, reçut-il l'ordre de ne s'engager dans aucun siége et de tenir toujours ses troupes réunies : ce fut pour cela que, prenant pour prétexte la rigueur de la saison, il refusa de mettre le siége devant Thorn, malgré les instances des Polonais.

CHAPITRE II.

GUERRE DE RUSSIE. — PREMIÈRE GUERRE AVEC LE DANEMARK; GUERRE EN ALLEMAGNE. — AFFAIRES DE COURLANDE. — PAIX DE ROSKILD; SECONDE GUERRE AVEC LE DANEMARK. — GUERRE EN POLOGNE; NÉGOCIATIONS. — MORT DU ROI. — ÉTAT DE LA SUÈDE A L'INTÉRIEUR.

La Suède n'avait rien négligé pour conserver la paix qui existait entre elle et la Russie depuis 1617. Le nouveau roi, en notifiant au tzar Alexis son avénement au trône, lui avait exprimé le désir de vivre en bonne intelligence avec lui; cependant, comme les frontières de la Livonie étaient souvent inquiétées par les troupes légères des deux États belligérans, le roi avait ordonné la formation d'un corps destiné à faire respecter le territoire de son royaume. Quand la guerre avec la Pologne éclata, le roi fit connaître au tzar les causes qui l'obligeaient à prendre les armes et à traverser la Baltique; il envoya même une ambassade à Moskou pour déjouer les intrigues de l'Autriche. Les succès qui avaient couronné les armes de la Russie contre les Polonais les rendirent aussi impérieux qu'ils avaient été jadis souples et humbles : ils se croyaient déjà en état d'enlever aux Suédois les provinces baignées par la Baltique. Bientôt on apprit que les Russes, au mépris des traités existans, en usaient envers les marchands suédois avec plus de dureté et de barbarie qu'ils n'auraient pu le faire en temps de guerre, et qu'ils s'occupaient plus que jamais des préparatifs hostiles. L'accueil fait à l'ambassade suédoise à Moskou prouva que le tzar avait quelques projets contre son voisin; les propositions relatives à un partage de la Pologne furent rejetées. Charles-Gustave ordonna au comte Magnus de La Gardie, qui commandait dans ces contrées, de ne pas irriter les Russes, mais d'étendre aussi loin qu'il lui serait possible les frontières de la Suède. Les Russes, de leur côté, cherchèrent à empêcher l'alliance de ce royaume avec le Brandenbourg. Toutefois rien ne faisait présager dans les premiers mois de 1656 que la bonne intelligence entre le tzar et Charles-Gustave pourrait être troublée. Celui-ci chercha toujours à la maintenir aux dépens de la Pologne; mais lorsque sa fortune commença de décliner, le tzar ne fit plus mystère de ses projets. Chacun de son côté mettait en avant ses griefs. Ces contestations aboutirent à une déclaration de guerre de la part de la Russie. La situation des Russes n'était pas brillante. Alexis n'avait aucune expérience de la guerre; il n'avait ni vieilles troupes ni argent; le mécontentement fermentait parmi le peuple, et les officiers étrangers, redoutant la colère de ces barbares, n'osaient employer la sévérité pour le maintien de la discipline. La position des Suédois sur les bords de la Duna n'offrait pas de grandes chances de succès. De La Gardie, qui y commandait, figurait mieux dans les salons que sur les champs de bataille; aucune action d'éclat ne lui donnait le droit de prétendre à la confiance des soldats. L'élite des troupes livoniennes était en Prusse; la défense de la Livonie était confiée à des hommes de nouvelle levée. Là aussi on manquait d'argent; les forteresses n'étaient pas en état de soutenir un siége en règle, en sorte que les habitans attendaient dans une cruelle anxiété l'invasion des Russes. Dans ces conjonctures difficiles, une révolte qui éclata contre les troupes suédoises en Lithuanie mit le comble aux dangers qui les entouraient. Elles étaient disséminées dans des cantonnemens épars au milieu de ces vastes contrées : attaquées ino-

[1] Le 31 août.

pinément, elles furent presque entièrement détruites. Le mal était moins grand au fond pour la perte des hommes que par le fâcheux effet produit sur l'opinion. De La Gardie rallia les débris de ses troupes et marcha contre les rebelles, qui furent défaits ; ceux qui ne tombèrent pas sous le fer des Suédois se sauvèrent sur le territoire de la Russie, où l'on n'osa les poursuivre. La haine qu'on éprouvait en Livonie pour tout ce qui portait le nom de Suédois était poussée si loin que la tentative qu'ils firent pour affranchir les paysans n'eut aucun effet. De La Gardie fut contraint par les Russes d'abandonner la Lithuanie pour défendre la Livonie. On les laissait dévaster la campagne, parce qu'on se trouvait dans l'impossibilité de leur offrir la bataille. Ils dirigèrent leurs premières attaques contre la Carélie, l'Esthonie et l'Ingrie. Les Russes, n'épargnant personne, répandaient la terreur partout où ils paraissaient. Enfin un corps suédois se forma, et les habitans, dans leur désespoir, se joignirent à lui. Lewenhaupt, en Finlande, et Gustave Horn, en Ingrie, firent des démonstrations si énergiques que les Russes détruisirent les fortifications qu'ils avaient élevées et se retirèrent dans leurs foyers. Mais la guerre ne fit que changer de théâtre : elle fut transportée dans les plaines fertiles de la Livonie. Le tzar avait rassemblé dans les environs de Smolensk une armée qui comptait, au dire des Russes, 100,000 combattans. La place de Dunabourg, dont les fortifications n'étaient pas encore achevées, fut emportée malgré la bravoure des assiégés ; mais des milliers de Russes avaient succombé. Cependant les ennemis étaient en si grand nombre que les soldats suédois furent saisis d'une terreur que tous les efforts des officiers ne purent dissiper. Les 20 et 21 août, l'armée russe parut devant Riga. De La Gardie commandait cette place ; il était secondé par le major général Helmfeld, officier expérimenté. La garnison, y compris les bourgeois, s'élevait à cinq mille hommes ; on ne manquait pas d'approvisionnemens, mais d'argent. Les faubourgs furent brûlés et la place fut attaquée vigoureusement. Le courage des assiégés fut ranimé par l'arrivée du régiment de Königsmark et par la nouvelle que Douglas approchait à la tête de 5,000 cavaliers. Les sorties que firent les Suédois furent toujours heureuses. Le tzar, irrité de la longue résistance qu'on lui opposait et effrayé par de sinistres présages (l'image de saint Nicolas avait été brisée par un boulet de canon), leva le siége, le 5 octobre, après avoir perdu 14,000 hommes, et suivant les Polonais 40,000.

Les Russes se dédommagèrent de cet échec par la prise de Dorpat, qu'ils tenaient assiégé depuis longtemps. Ce fut de ce point central que sortirent les détachemens qui dévastèrent impitoyablement la Livonie. Les cruautés dont ils se souillèrent pendant cette campagne sont tellement révoltantes qu'on peut croire à peine qu'elles ont été commises par des chrétiens[1]. Un rapprochement s'opéra entre la Pologne et la Russie par la médiation de l'Autriche. On conclut d'abord un armistice en vertu duquel la Russie conservait tout ce qu'elle avait conquis. Charles-Gustave fit de vains efforts pour se débarrasser de cet ennemi par des négociations : elles ne conduisirent à aucun résultat. Cependant la peste qui décima l'armée suédoise n'épargna pas celle du tzar, en sorte que l'entreprise qu'il avait dessein de conduire lui-même échoua, quoiqu'un autre corps venu de Weskor se fût avancé jusque sous les murs de Narva. Le tzar, qui avait espéré pousser les affaires en Livonie comme en Pologne, se voyant trompé dans son attente, désira la cessation des hostilités, surtout depuis la conclusion de la première paix entre la Suède et le Danemark. Enfin le 1er décembre 1658 on signa, à Wallisaari, un armistice de trois ans.

Charles-Gustave, en entreprenant la guerre avec la Pologne, avait l'espoir que le Danemark resterait tranquille spectateur des événemens ; ses relations avec cette puissance étaient des plus amicales. Le roi Frédéric III, outre qu'il n'avait pas le caractère belliqueux, dépendait du sénat et de la noblesse, qui dans leur intérêt devaient s'opposer de tout leur pouvoir à une guerre qui ne pouvait qu'accroître l'autorité du roi. Le Danemark manquait de soldats aguerris et de capitaines ; le peuple, engourdi par une longue paix, était sans ambition et abhorrait la guerre. Mais si les Danois n'avaient pas la force de nuire à leurs voisins, ils n'en avaient pas moins la volonté, car ils étaient, comme toujours, jaloux des Suédois, et tout moyen leur paraissait bon s'il avait pour résultat de multiplier les embarras dans

[1] Voyez *Theatrum europæum*, t. 7, p. 982.

lesquels se trouvaient ces derniers. Les premiers armemens de la Suède avaient inspiré de grandes craintes aux Danois, et ils virent avec plaisir ses armées s'enfoncer dans le centre de la Pologne. Charles-Gustave leur avait demandé de fermer la Baltique, et ils parurent d'abord se prêter à ce dessein, lorsque le bruit courut qu'une flotte hollandaise devait entrer dans le Sund et qu'on armait dans ses ports. Gustave fit des remontrances à La Haye; mais il y a tout lieu de croire que le ministre danois poussait à l'envoi de cette flotte : elle se présenta en effet au mois de juillet 1655. Le roi de Suède n'avait jamais cessé de suspecter la bonne foi des Danois; il avait dans son résident Durell un homme parfaitement instruit et qui lui mandait exactement tout ce qui se faisait en Danemark.

Après la grande victoire de Varsovie, Charles-Gustave avait déjà renvoyé en Suède une partie de sa cavalerie, afin que son royaume ne fût pas dépourvu de défense en cas d'attaque [1]. Les Hollandais, craignant la prépondérance de la Suède dans la Baltique, firent agir tous les ressorts pour exciter le Danemark à la guerre : leur ministre, Conrad de Beuningen, un des ennemis les plus implacables de la Suède à cette époque, se trouvait toujours là où il était question d'exciter à la guerre contre elle; il outre-passait même ses instructions. On avait d'autant moins de confiance dans les assurances de paix des Danois qu'on savait parfaitement, qu'ils se déclareraient aussitôt que les affaires de la Pologne prendraient une mauvaise tournure. De faux bruits furent pour eux un motif de rompre plus tôt qu'ils n'avaient résolu. Une flotte hollandaise qui parut dans les premiers jours de juin 1656 fut reçue avec de vives acclamations. Charles-Gustave hésita d'abord sur le parti qu'il avait à prendre. Devait-il porter les premiers coups à son ennemi? devait-il l'attendre? Il se détermina à se tenir prêt à tout événement, et il laissa aux Danois tout l'odieux de la rupture. Au mois de février 1657, Frédéric convoqua une diète à Odense en Fionie pour décider la question de paix ou de guerre. La majorité était pour la paix : on n'avait aucun motif de rompre avec la Suède; mais un parti, à la tête duquel était le grand maître de la cour, Gersdorf, voulait la guerre pour agrandir le pouvoir royal [1]. On allégua toutes sortes de prétextes, on traça les tableaux les plus brillans d'un succès qu'on annonçait comme certain. Le mécontentement fermentait dans le duché de Brême et dans le Halland, et ce ne fut que sur de vagues soupçons qu'on résolut d'entreprendre une guerre qui devait entraîner le Danemark au bord de l'abîme. On déploya dans les arsenaux et dans le port de Copenhague une activité inaccoutumée. Charles-Gustave, pour conserver la paix, avait ordonné à son résident de céder sur tous les points, sans compromettre toutefois la dignité nationale; mais plus il faisait pour apaiser les haines ou dissiper les préventions, plus les Danois se montraient intraitables : ils avaient oublié leurs derniers désastres et se croyaient assurés d'un triomphe qui en effacerait la tache. Les Danois commencèrent les hostilités dans le Sund en s'emparant de trois vaisseaux suédois chargés de sel. Sur ces entrefaites, le ministre de Suède quitta Copenhague; alors parut le manifeste du roi de Danemark. Si la Suède ne pouvait donner de motifs plausibles de celle qu'elle faisait à la Pologne, le Danemark n'en avait pas davantage à alléguer contre la Suède; un de ses principaux griefs roulait sur la protection qu'on avait accordée au malheureux Corfitz Ulfeld. Les premières opérations des Danois prouvèrent qu'ils n'étaient que des apprentis dans l'art de la guerre : au lieu de porter leurs forces au cœur de la Suède ou d'arrêter la marche de Gustave en prenant position dans la Poméranie, ils firent une invasion dans le pays de Brême pour s'opposer aux enrôlemens qu'y faisaient les Suédois et s'emparer de ces contrées, qu'ils trouvaient à leur convenance. Pour gagner la confiance des habitans, ils observèrent une discipline sévère, ils abolirent tous les impôts, promirent l'exemption de toute espèce de contributions et offrirent de grands avantages à la ville de Brême. D'un autre côté ils marchèrent contre Wismar, et Frédéric s'embarqua sur sa flotte pour attaquer son adversaire par mer, parce qu'il croyait que ce dernier cherchait à repasser la Baltique; mais arrivé à la rade de Dantzig, il apprit que Charles-Gustave s'approchait de Holstein à marches forcées [2].

[1] Voyez Puffendorf, p. 162.

[1] *Vita Frederici Wilhelmi*, p. 282.

[2] Voyez *Theatrum europæum*.

A peine eut-on reçu en Pologne la nouvelle de l'ouverture des hostilités par le Danemark, que le roi de Suède résolut de rejeter sur ce pays tout le poids de la guerre. Jamais peut-être un roi ne s'est trouvé dans une situation plus désespérée. Entouré d'ennemis, abandonné de ses alliés, il ne conservait aucune espérance de secours. En vain négocia-t-il avec Cromwel pour des subsides; Cromwel tenait trop à l'argent pour le sacrifier par simple obligeance : il ne demandait pas moins que la possession de Brême pour quelques centaines de mille livres sterling. La France seule avança 200,000 thalers; mais cette somme n'était pas suffisante pour faire face à tous les besoins : les fatigues avaient épuisé l'armée, qui manquait de tout. Cependant, au milieu de ces circonstances, le roi ne perdit pas courage. Avant de quitter la Prusse, où il laissa son frère, il exhorta les siens à la constance et leur promit de revenir bientôt. Il avait juré la perte du Danemark, et destiné le trône de ce pays à son beau-père le duc de Holstein-Gottorp, car il craignait que les autres puissances ne lui permissent pas de soumettre ce royaume à la Suède; mais il avait résolu de renfermer dans ses frontières la Norvége, la Scanie, le Bleking et le Halland. Il offrit aux Hambourgeois contre des secours en argent la citadelle de Gluckstad, qui gênait leur commerce. Ses soldats, quoique mal vêtus, annonçaient par leur attitude tout ce qu'on pouvait attendre d'eux; ils quittèrent avec joie la Pologne pour se rendre dans de plus riches contrées. Les Danois n'avaient pris aucune des fortes positions que leur offrait le nord de l'Allemagne, et dès le 23 juillet l'armée de Charles-Gustave entrait dans le Holstein avant même que Frédéric fût de retour de son excursion. L'amiral Charles-Gustave Wrangel reprit bientôt le pays de Brême et dispersa les troupes danoises, qui entrèrent presque toutes au service de la Suède. Chaque désastre de l'ennemi accroissait ainsi les forces de Charles-Gustave. Le feld-maréchal Bilde, qui avait le commandement, se retira vers le Jutland et se jeta dans Fredericsodde, forteresse nouvellement bâtie, bien approvisionnée et munie d'une forte garnison. Gustave résolut d'en faire le siége; mais pour cacher son dessein, il se rendit d'abord de l'armée à Wismar et de là en Poméranie. La flotte suédoise avait quitté les ports : elle comptait vingt-six vaisseaux de guerre et vingt vaisseaux marchands armés; elle était commandée par l'amiral Bjelkenstjerna. Comme les Danois évitaient le combat, elle entra dans le port de Wismar, où elle débarqua les troupes qu'elle avait à bord. Les attroupemens des paysans dans le Jutland furent dispersés par la cavalerie de Wrangel. Pendant que tout se préparait ainsi pour une guerre acharnée, il emporta d'assaut Fredericsodde, le boulevard du Danemark : sept régimens et des provisions de toute espèce tombèrent aux mains du vainqueur. Le feld-maréchal Bilde, blessé et fait prisonnier, mourut quelques jours après cette journée funeste au Danemark. Ainsi un des plus beaux faits d'armes couronna la fin de la campagne de 1657. Les Suédois, pour se reposer de tant de fatigues, prirent leurs quartiers d'hiver dans le Jutland; mais l'incessante activité du roi ne laissa pas jouir ses troupes d'un long repos. Son salut dépendait du prompt dénoûment de cette guerre, avant que la masse de ses ennemis vînt l'assaillir; son projet était de se transporter sur les îles danoises, et là de contraindre son ennemi à la paix. Wrangel ralliait tous ses navires dans les ports qui garnissent les côtes orientales du Holstein et du Jutland. Dans ce moment la nature vint en aide au roi de Suède : on entrait dans l'hiver de 1658, l'un des plus rudes que l'on connaisse. Le roi conçut l'idée de profiter du pont de glace que la rigueur de la saison offrait à son audace à travers la mer. Il se rendit de Wismar en Holstein pour se concerter avec ses généraux. On remarquait à sa suite ce célèbre Danois Corfitz Ulfeld, que d'infâmes intrigues avaient chassé de sa patrie et qui, dès le règne de Christine, avait offert ses services à la Suède : cet homme remarquable, jadis un des plus fermes appuis de Christian IV, dont il avait épousé la fille, guida Charles X Gustave par ses conseils. Connaissant à fond la position de son pays, personne mieux que lui ne pouvait indiquer où l'attaque était facile. A son arrivée dans le Holstein, le roi tint un conseil de guerre ; on y résolut d'envahir la Fionie. L'armée réunie entre Colding et Hadersleben, le long de la côte, n'attendait que le signal. Le 30 janvier elle traversa le Petit-Belt, qui, quoique étroit, gèle rarement à cause du courant des eaux et où l'on n'avait jamais vu passer un homme, moins

encore une armée. Le point de réunion était la petite île de Brandsö. A la tête de l'aile droite étaient le margrave de Bade et Clas Tott, mais l'amiral Wrangel la commandait en chef; Fabien Berends dirigeait la gauche sous les ordres du roi. La marche se fit avec une grande prudence : les cavaliers conduisaient leurs chevaux par la bride; les canons suivaient à grande distance; enfin l'on passa le courant. Tous les bagages restèrent à Schleswig. De l'autre côté étaient les Danois, commandés, pendant la maladie de Gydenlow, par un colonel Jöns, autrefois au service de la Suède. Ils avaient pris une position avantageuse : une de leurs ailes s'appuyait sur la mer, l'autre sur un bois. Le roi, dévoré d'impatience, n'attendit par l'arrivée de son infanterie; il résolut de combattre avec sa cavalerie seule et tourna l'ennemi. Le combat ne fut pas long: sur 5,000 Danois, un très-petit nombre parvint à se sauver dans les îles, où ils répandirent partout la terreur et la consternation. Le roi trouva à Odense, capitale de la Fionie, soixante canons, et y fit prisonniers cinq sénateurs danois. L'île de Langeland tomba au pouvoir de Berends; celle de Laaland fut prise par le duc de Weimar et par le colonel Ascheberg. Nyborg, place forte sur la côte de Fionie, à deux milles de Sprogö, petite île au milieu du Grand-Belt, en face de Corsör, tomba aussi au pouvoir des Suédois; Charles-Gustave y rassembla ses généraux et leur proposa de poursuivre leur marche. Il est vrai que le froid n'avait pas encore diminué et que son intensité pouvait faire supposer que la glace était solide; le pain et le vin gelaient même dans le traîneau du roi[1]. Il avait fait sonder la glace par un des meilleurs officiers de l'armée, Dalberg, qui était maréchal de camp lorsqu'il termina sa carrière au service de sa patrie. Celui-ci lui avait assuré qu'on pouvait traverser sans danger avec une armée de 300,000 hommes. Le roi était encore à Odense, en train de souper, lorsqu'il reçut cette importante nouvelle. Sa résolution était prise, et ces mots : « Mon frère Frédéric, nous allons maintenant nous entretenir en bon suédois, » prouvent qu'elle était inébranlable. A neuf heures du soir il était dans son traîneau pour se rendre à Nyborg, où il arriva à quatre heures du matin. Les généraux, immédiatement convoqués, furent frappés de terreur par le projet du roi. Wrangel, le plus téméraire dans les entreprises les plus hasardeuses, prit la parole. Il représenta au roi que c'était la dernière armée qui restât au pays; que le passage était tellement périlleux que les plus braves reculeraient moins à cause du danger qu'il présentait qu'à cause de la responsabilité qui pèserait sur eux en cas de malheur. Cette entreprise paraissait insensée même à Ulfeld, dont la vengeance cependant avait des ailes : il prouva que dans l'espace de quatre siècles il n'y avait pas d'exemple qu'un seul homme eût effectué le passage que le roi voulait tenter avec toute une armée et une pesante artillerie. Le roi parut ébranlé pour un moment; mais après avoir pesé toutes les circonstances, même les plus légères, il s'affermit dans sa première résolution. Le chevalier Meadow était chargé des intérêts de l'Angleterre à la cour de Copenhague; il avait dépêché au roi une lettre, pour offrir sa médiation, par un paysan qui avait traversé la glace. Aussitôt qu'il eut répondu à la lettre, il se rendit le soir même, accompagné de toute sa cavalerie[1], de Nyborg à Svendborg; il envoya quelques détachemens pour s'assurer de la force de la glace : ceux-ci allèrent en droite ligne à l'île de Seeland et revinrent avec quelques paysans qu'ils avaient pris pour attester la vérité du fait. Le roi donna l'ordre de se mettre en marche. Dans beaucoup d'endroits il y avait un pied d'eau sur la glace : personne n'était sûr que le premier pas ne le ferait pas tomber dans l'abîme; mais, chose inouïe, sans éprouver ni retard ni accident, le Grand-Belt fut franchi sur une longueur de douze milles, et dès le 12 février les drapeaux suédois flottèrent sur le château de Wordingbourg, dans l'île de Seeland. Une consternation générale frappa tous les esprits; on se réfugia en foule à Copenhague, qui n'était pas préparée à une résistance sérieuse. La paix parut le seul moyen de salut. Charles-Gustave avançait, et déjà son quartier général était à Kiöge, sur le Sund, à quatre milles de Copenhague. Une neige extrêmement abondante était tombée à l'abaissement de la température, ce qui empêcha Gustave de commencer de suite les travaux du siége. S'il ob-

[1] Voyez les *Mémoires de Terlon.*

[1] Le 5 janvier.

tenait *cette belle fiancée, qui méritait bien le sacrifice d'une danse sanglante*, comme il avait coutume de dire, il recevrait pour dot la Norvége et le Danemark, c'est-à-dire la couronne du Nord[1]. Cependant Copenhague ne pouvait tenir longtemps.

Les malheurs qui frappaient coup sur coup le Danemark avaient éteint l'ardeur belliqueuse, même chez les plus ardens partisans de la guerre; ils désiraient la paix à tout prix; l'Angleterre et la France la voulaient aussi, mais pour faire marcher le grand guerrier dans leurs intérêts contre la puissance de Habsbourg. Charles-Gustave n'était pas éloigné de la paix; mais il rejeta la proposition d'un congrès : il voulait une paix séparée, et il nomma pour ses plénipotentiaires Sten Bjelke et Corfitz Ulfeld. Frédéric, dans son infortune, était disposé à tout sacrifier. Gerstorf et Scheele furent autorisés à entamer des négociations et à demander un armistice; mais le roi déclara que les négociations n'arrêteraient par la marche de son armée, et il donna, en présence même de ces envoyés, l'ordre de la poursuivre. Des troupes suédoises commandées par Stenbock avaient aussi envahi la Scanie et pris position entre les villes de Landskrona et d'Helsingborg, sur les bords du Sund. — Un de ses généraux, Clas Tott, offrait au roi, s'il voulait lui confier 4,000 cavaliers, de prendre la capitale par un coup de main; mais il paraît que le roi ne connaissait pas l'état de stupeur où était plongée cette ville ou qu'il préférait la paix à sa conquête, car il refusa. Les négociations s'ouvrirent à Tollstrop, village à deux milles de Copenhague; elles furent continuées à Roskild, où le traité fut signé le 26 février. La Suède reçut le Halland, le Bleking, la Scanie, le Bohus, le Trondheim en Norvége et l'île de Bornholm. Le Danemark entretint 2,000 cavaliers au service de la Suède et restitua à Corfitz Ulfeld et à son épouse, la malheureuse et célèbre comtesse Éléonore Monk, tous leurs domaines séquestrés. Trois jours après la signature du traité de paix, Frédéric III invita son heureux adversaire à une entrevue dans son château de Fredericksborg. La belle reine Sophie-Amélie y déploya toute la finesse de son esprit; mais lorsqu'au milieu des fumées du vin, elle proposa à Charles-Gustave de donner Trondheim au jeune prince Christian, il répondit fièrement que le roi de Suède actuel n'était par Magnus Smek (Caresseur[1]). Gustave, pendant les deux jours qu'il resta dans ce château, y puisa tant d'éclaircissemens qu'il lui prit envie de recommencer la guerre[2]. Ceux qui l'accompagnaient crurent remarquer que les Danois eux-mêmes n'attendaient qu'une occasion pour rompre la paix que l'épée leur avait dictée. Le roi entra dans son royaume entouré d'une auréole de gloire et apportant une paix plus avantageuse qu'aucuns de ses prédécesseurs n'avaient pu obtenir. Maintenant le royaume avait des proportions convenables et qui assuraient sa tranquillité pour l'avenir.

Pendant que le roi opérait son glorieux passage sur les glaces, l'Autriche et le Brandenbourg firent une alliance offensive contre la Suède. L'Autriche devait mettre en campagne 6,000 hommes et le Brandenbourg 3,000, moitié cavalerie, moitié infanterie; mais pendant qu'on négociait, l'épée de Charles-Gustave avait déjà tout décidé et anéanti tous ces projets. Comme il avait échoué dans toutes ses tentatives pour gagner l'électeur, il prit la résolution de diriger toutes ses forces sur le Brandenbourg et de l'attaquer ainsi au cœur de ses États. Déjà Wrangel avait rassemblé toutes les troupes à Oldeslohe, sous prétexte de les conduire en Poméranie, mais en effet pour pénétrer dans le pays de Magdebourg et dans l'Altenmarkt. Ce plan, approuvé par les états[3] de Suède, à Gothenbourg, recevait un commencement d'exécution lorsque de nouveaux événemens survinrent. Le Brandenbourg était en danger de succomber au choc des événemens, et ce fut le hasard, plus que la bravoure ou la sagesse humaine, qui le sauva.

Il restait beaucoup de questions à résoudre dans le traité de Roskild. Coyet et Sten Bjelke furent envoyés à Copenhague pour aplanir les difficultés. Ils étaient chargés de proposer une union étroite entre la Suède et le Danemark pour assurer la liberté de la Baltique, et surtout d'essayer de gagner Conrad Van Beuningen, ministre de Hollande à Copenhague. Les

[1] Voyez Stanley, *The History of the late warry in Denmark*, Lond., 1670, p. 7.

[1] Ce fut ce roi qui donna au Danemark les provinces du Halland, de la Scanie et du Bleking.

[2] Voyez Terlon, t. 1, p. 111.

[3] Voyez Terlon, p. 118.

premières plaintes élevées par les paysans danois avaient pour objet l'oppression exercée par les troupes suédoises dans l'île de Seeland, dans le Jutland et dans le Holstein : leur conduite, disaient-ils, était injuste, car elles demandaient, même après la paix, à être entretenues par le pays et à toucher des contributions. Il est difficile de démêler la vérité dans le labyrinthe des versions différentes. Beaucoup de gens prétendent que le roi, en se rendant chez son beau-père dans le Holstein, se repentait de n'avoir pas tiré un meilleur parti des avantages que la fortune lui avait donnés sur le Danemark, et qu'il chercha l'occasion de rompre la paix pour écraser complètement ce pays [1]. La vérité est que le roi favorisa beaucoup son beau-père le duc Frédéric III de Holstein-Gattorp, et que celui-ci était en hostilité ouverte avec le Danemark. A la suite de la paix de Roskild, ce royaume perdit sa suzeraineté sur le Holstein ; mais d'autres disputes s'élevèrent sur des choses de peu d'importance, il est vrai, mais suffisantes pour retenir encore les troupes suédoises dans les provinces du Danemark. Chaque minute doit être précieuse quand il s'agit de rétablir l'ordre dans un État troublé; mais ce royaume oublia cette règle de politique et s'abandonna trop aux conseils de Van Beuningen. Une autre circonstance contribua à augmenter les embarras. Un ancien membre de la société suédoise pour les établissemens sur la côte de Guinée avait attaqué une colonie suédoise et s'en était rendu maître : il arriva chargé de butin à Gluckstad après la paix. Les Suédois demandèrent son arrestation et la saisie de son vaisseau; mais il se sauva à Emden avec une grande partie de sa cargaison. Ils réclamèrent alors une indemnité du Danemark. Le refus que Charles éprouva fit une grande impression sur son esprit; il résolut de tenter encore une fois la fortune contre les Danois. Il avait fait une visite à son beau-père, dans le Holstein, et se trouvait à Kiel, port sur la Baltique, lorsque le ministre danois Owe Juel y arriva. Ayant appris que le roi attendait toute sa flotte, ce fidèle serviteur quitta immédiatement la ville et se rendit en hâte auprès de Frédéric pour l'avertir du danger qui le menaçait. Les Danois, craignant une nouvelle rupture, étaient disposés à accorder toutes les réparations qu'on exigerait d'eux; mais il était trop tard. Charles-Gustave prit prétexte de la non exécution de certains articles pour envahir le territoire de son ennemi, acte qu'il considéra comme une continuation de la guerre à laquelle la paix de Roskild avait mis fin. L'armée suédoise campa dans les environs de Kiel. On fit courir le bruit d'un débarquement qui serait tenté vers la Prusse pour porter secours à Thorn, qui était assiégé. Le roi fit appeler le ministre Terlon de Copenhague pour s'entretenir avec lui des affaires de la Pologne; mais c'était en réalité pour le soustraire aux dangers d'un siége. Wrangel avait reçu l'ordre de veiller si bien sur Seeland que le roi de Danemark ne pût s'échapper ni en Norvége ni à Lubeck; tout d'ailleurs avait été préparé pour que les Hollandais ne pussent amener du secours qu'après le coup porté. Il est probable que cette entreprise aurait pleinement réussi si l'on eût suivi le premier plan du roi, qui consistait à mettre à la voile pour Copenhague, à en forcer l'entrée et à y jeter une garnison; mais ce projet parut trop hasardeux à ces guerriers qui jusque-là s'étaient jetés tête baissée dans les entreprises les plus téméraires. Le roi débarqua à Corsör avec neuf ou dix mille hommes et laissa aux habitans de Copenhague le temps de se remettre de leur première terreur. A Ringsted, petite ville à sept milles danois de cette capitale, Gustave rencontra une ambassade de Frédéric III ; elle lui exprima l'étonnement que causait à son maître cette attaque imprévue. Le roi chercha à justifier cette invasion par les difficultés que les Danois faisaient d'exécuter les conditions de la paix et par les trames secrètes qu'ils ourdissaient contre la Suède. Il essaya de corrompre les envoyés Hök et Scheele; il leur fit dire qu'il devait leur être indifférent que leur roi s'appelât Frédéric ou Charles, expression légère dans tous les cas, mais bien plus légère encore dans la bouche d'un roi. Il est à plaindre dans l'instant du danger, le monarque qui n'a pas l'affection de son peuple : celui-ci devient méprisable lorsqu'il change de maître comme un troupeau change de berger. Les Danois répondirent comme de braves gens : « Nous allons mourir avec notre roi : loin de nous la honte de l'abandonner dans le malheur! » Un découragement général s'empara des âmes à Copen-

[1] Voyez Terlon, p. 118.

hague; les paysans qui y arrivèrent en masse exagérèrent le nombre des ennemis. Frédéric rejeta le conseil de prendre la fuite, résolu qu'il était à s'ensevelir sous les débris de son trône; et il prouva par sa conduite que les ressources d'un roi sont immenses quand il ne s'abandonne pas lui-même. Gersdorf, un des auteurs de la première guerre, exhorta les bourgeois à défendre leurs maisons; on fit les promesses les plus flatteuses à cette classe de citoyens, aux étudians et aux paysans. Tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à supporter tous les maux plutôt que le joug de l'étranger. Van Beuningen promit du secours : il monta un vaisseau et partit pour la Hollande afin d'en hâter l'expédition. Néanmoins tout aurait été probablement perdu si Gustave, au lieu de faire un siége régulier, avait tenté l'assaut; car tous les points n'étaient pas garnis, et les remparts presque en ruines n'étaient défendus que par un fossé sec. Charles divisa aussi ses forces pour prendre Kronoborg : cette conquête était importante; mais elle ne valait pas celle de la capitale. Kronoborg, après une courte défense, se rendit à Charles-Gustave Wrangel; en revanche le siége de Copenhague n'avançait pas. Les travaux étaient difficiles sur un terrain marécageux; cependant on parvint à détourner l'eau qui alimentait la ville. La pluie, qui tomba en abondance, y suppléa. Les bourgeois supportèrent toutes les fatigues et toutes les privations d'autant plus volontiers qu'ils ne faisaient que suivre l'exemple du roi. Ils firent plusieurs sorties heureuses, dans l'une desquelles Gustave, le comte palatin et Wrangel n'échappèrent au danger d'être faits prisonniers que par la bravoure du colonel Leyonhjelm. Charles-Gustave, qui avait entrepris cette expédition dans la persuasion qu'elle ne pouvait manquer de réussir, vit toutes ses illusions se dissiper. Frédéric montra une grandeur d'âme, une constance qui étonnèrent d'autant plus qu'on ne soupçonnait pas ces qualités en lui. Charles-Gustave n'avait rien épargné pour empêcher la Hollande de se déclarer en faveur du Danemark : il renouvela à cette puissance les assurances de son amitié et les promesses les plus solennelles d'accorder aux vaisseaux hollandais la liberté de passage dans le Sund ainsi que d'autres faveurs dans ses vastes possessions pour entraîner l'avarice de ces marchands; il fit distribuer des présens à La Haye par son envoyé pour une valeur de 20,000 thalers et mettre en liberté des vaisseaux hollandais arrêtés dans le Sund, évalués à quatre millions, tout cela pour éviter un conflit avec cette république. Mais la fidélité d'un Danois anéantit toutes ses espérances de ce côté, ce fut Christophe Gabel, secrétaire intime du cabinet du roi. Envoyé à Kiel, auprès du roi de Suède, il fut congédié avec les promesses les plus formelles d'une paix durable. Ses affaires l'ayant conduit à Hambourg, il y apprit la rupture. Sans attendre ni ordres ni instructions, il partit de suite pour la Hollande[1]. De concert avec le ministre danois, il pressa l'armement; il obtint un emprunt de trois millions de florins, et deux mille hommes s'embarquèrent pour aller renforcer la garnison de la capitale. Aucune puissance ne prit parti pour la Suède : il paraît même que la France et l'Angleterre virent avec plaisir la Hollande entrer en lice pour mettre des bornes à l'ambition de Charles-Gustave. Une des plus belles flottes qui eussent jusque-là quitté les côtes de la Hollande appareilla le 7 octobre : elle comptait trente-cinq voiles; elle était commandée par tout ce que la marine avait de plus illustre, Opdam, Pinter Flores et Witte Wittens. Quatorze jours après, elle était dans le Sund, et fut forcée par les vents contraires de jeter l'ancre à quelque distance de Kronoborg. L'arrivée de cette flotte consterna le roi de Suède. Un conseil de guerre fut de suite assemblé. L'amiral Wrangel proposa de profiter de l'avantage du vent pour aller à la rencontre de l'ennemi et lui livrer bataille. Si cette opinion eût prévalu, il est à croire que les Hollandais auraient été obligés de regagner la pleine mer, ou tout au moins que le secours qu'ils apportaient aurait été retardé. Le roi se repentit, mais trop tard, de n'avoir pas suivi ce conseil. Copenhague était au comble de la détresse; l'espérance de secours soutenait seule son courage. — Le 9 novembre la flotte hollandaise passa le Sund. La flotte suédoise, forte de quarante vaisseaux, soutenue par les batteries de Helsingborg et de Kronoborg, attendait l'attaque. Les Suédois voulurent conserver sur mer la supériorité et la gloire qu'ils avaient acquises sur terre par le gain de tant de batailles. Le roi, sa sœur, la

[1] Voyez Terlon, p. 184.

reine et toute la cour furent témoins à Kronoborg d'un des combats les plus terribles qui se soient livrés dans ces eaux. Le vent, qui favorisait l'ennemi, ne permit pas aux Suédois de suivre ses manœuvres. Wrangel, dont le pavillon flottait sur le vaisseau *Victoria*, fut le premier qui fut assailli et entouré de plusieurs navires ennemis; son gouvernail fut abattu, et il fut contraint de se retirer sous les canons de Kronoborg. Bjelkenstjerna et Witten s'attaquèrent encore avec plus de rage. Le vaisseau du dernier fut tellement maltraité qu'il ne put plus longtemps tenir la mer. L'amiral hollandais fut tué; peu de temps après les amiraux Gersson (Hollandais au service de Suède) et Bjelkenstjerna furent mis hors de combat: les autres vaisseaux étaient aux prises avec un acharnement incroyable. Le vaisseau amiral hollandais était sur le point de couler bas; séparé du reste de la flotte, il aurait été pris et la victoire serait peut-être restée aux Suédois si un autre Wrangel, commandant huit vaisseaux de guerre et qui était sous l'île de Hven, eût fait son devoir et se fût hâté de prendre part à cette glorieuse affaire. L'issue était incertaine; on avait également souffert des deux côtés. Les Hollandais avaient perdu leurs deux amiraux et plusieurs officiers supérieurs; mais les Suédois déployèrent sans succès le plus grand courage: ils ne purent empêcher le secours, qui arrivait aux Danois, de pénétrer à Copenhague. Les Hollandais entrèrent dans ce port, tandis que les Suédois se rendaient à Landskrona en Scanie, vis-à-vis de Copenhague, pour se ravitailler. Les Danois et les Hollandais cherchèrent à incendier la flotte suédoise et à l'empêcher de sortir en coulant bas quelques vaisseaux devant le port. Dans cette circonstance la bravoure de Charles-Gustave lui fit courir un danger imminent. Il sortait du port de Landskrona pour observer la flotte ennemie; un épais brouillard s'étendit sur la mer. Le roi et ses compagnons entendirent parler sans apercevoir aucun vaisseau. Le brouillard s'étant dissipé tout à coup, ils s'aperçurent qu'ils étaient tout près des Hollandais. Ils eurent le bonheur de rentrer au port sans avoir été atteints par les innombrables boulets qu'on dirigea contre leur navire. Gustave fut obligé de changer en blocus le siége de Copenhague; il se mit dans un camp retranché et coupa toutes les communications de la capitale avec la campagne. Tous les points importans de Fionie et de Seeland furent fortifiés pour empêcher les ennemis d'y faire des descentes. Le roi ne savait s'il devait rompre avec les Hollandais ou prendre la voie des négociations. Ceux-ci voulaient établir un certain équilibre dans le Nord et poser le traité de Brömsebro comme base de la paix dans ces contrées; mais l'Angleterre et la France demandèrent l'exécution de celui de Roskild, à l'exception de l'article qui excluait les flottes étrangères de la Baltique. Les remontrances énergiques de l'Angleterre empêchèrent la Hollande d'envoyer d'autres secours au Danemark. Charles essaya de semer la discorde entre ces deux puissances; mais la mort d'Olivier Cromwel, qui eut lieu précisément à l'époque où il se glissait de l'aigreur dans les rapports diplomatiques, empêcha peut-être une fâcheuse explosion. Cependant son fils Richard (on croit que ce fut à l'instigation de la France) résolut d'envoyer une flotte commandée par l'amiral Montagu; mais il avait pour instruction de n'assister les Suédois que dans le cas où le Danemark refuserait d'accepter la médiation de l'Angleterre pour la paix. Charles-Gustave vit qu'en de telles circonstances, il ne devait compter que sur lui-même et qu'il devenait nécessaire de frapper un grand coup pour écarter tous les embarras qui paraissaient devoir l'écraser; c'est pourquoi il se décida à livrer l'assaut à Copenhague dans la nuit du 11 au 12 février. Les Suédois, revêtus de chemises blanches sur leurs cuirasses, et coiffés de chapeaux de la même couleur pour n'être point aperçus dans la neige qui couvrait la terre, se mirent en marche au cri de: « *Dieu avec nous!* » Ils se dirigèrent du côté de l'ouest, où la glace facilitait l'attaque [1]. Conduits par Delwig et Fersen, ils vinrent à bout, malgré le feu des remparts, d'attacher les échelles. Il en monta plusieurs qui, n'étant pas soutenus, furent victimes de leur courage. Après des efforts inouïs, Charles fut obligé de commander la retraite. Les chefs les plus braves avaient perdu la vie, et plus de 2,000 morts couvraient la terre. Les Danois, protégés par leurs remparts, n'avaient souffert presque aucune perte. Charles-Gustave fit dans cette circonstance la triste expérience qu'un moment perdu ne peut se réparer. En

[1] Voyez *Histoire de Suède*, par Ruhs, t. 5, p. 112

compensation, il s'empara de presque toutes les îles danoises, et la flotte ennemie, qui était sortie de Copenhague et avait été enfermée dans le golfe de Flensburg, ne fut sauvée que par l'arrivée de la flotte hollandaise, commandée par Opdam. Le danger dans lequel le Danemark était tombé de nouveau et la présence des Hollandais dans la Baltique déterminèrent le grand électeur à agir; il proposa à Montecuculi de réunir leurs forces. Il paraît que la France favorisa cette démarche par jalousie contre les projets ambitieux du roi de Suède. Les alliés marchèrent sur le Holstein: le roi y avait laissé le comte de Waldeck et le comte palatin de Sulzbach, à la tête de 8,000 cavaliers avec ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et dans le cas où ils seraient obligés de plier devant les forces supérieures des assaillans, de se retirer dans la citadelle de Fredericsodde, où ils trouveraient tout en abondance. Le roi de Suède espérait que les alliés, quoique plus forts que les Suédois, seraient bientôt dans la nécessité de se retirer faute de vivres. Les Polonais, qui avaient pris le château de Kolding, pillèrent le pays d'une manière si révoltante que l'électeur pria Jean-Casimir de les faire rappeler[1]. Les alliés prirent leurs quartiers d'hiver dans le Jutland, et les Suédois gardèrent Fredericsodde. Pour y être plus en sûreté, ils avaient ravagé tous les environs à plusieurs milles de distance; mais comme ce lieu était insalubre, des maladies contagieuses qui survinrent emportèrent les soldats par grandes masses, ce qui détermina Wrangel à abandonner la ville. Il mina les fortifications et se retira en Fionie avec ses troupes. L'électeur voulait attaquer cette île, mais les Hollandais lui refusèrent leurs concours. Il se hasarda alors à tenter une descente à ses risques et périls et réunit dans ce but tous les navires qu'il put trouver dans les ports du Holstein et du Jutland; mais cette expédition échoua avant d'avoir reçu un commencement d'exécution.

Ce ne fut pas seulement dans les îles danoises et sur la péninsule Cimbrique que la guerre se faisait sentir; elle éclata aussi à l'extrémité de la Norvége. Les habitans de la province de Trondheim, cédée à la Suède par la paix de Roskild, se révoltèrent. Leur mécontentement avait été provoqué par une levée de soldats qu'on avait formés en régiment et transportés en Prusse, loin de leurs foyers et de leurs montagnes. Rien d'aussi insupportable pour l'homme libre que le joug militaire, et la jeunesse norvégienne, habituée à la mer, ne pouvait se plaire sous le harnais. En outre, le gouvernement suédois avait commis l'imprudence de frapper d'un impôt onéreux la pêche de Stockfisch, qui est une des branches les plus essentielles de l'industrie de ces contrées. Le roi envoya des troupes, stationnées dans le Jutland, au secours de la garnison de Trondheim; mais elles furent arrêtées par les paysans dans les défilés des hautes montagnes qui séparent les deux pays. Le commandant suédois, assiégé dans la citadelle par les habitans, avait été forcé de capituler, et au milieu des embarras où la Suède était alors engagée, on ne pouvait songer à reprendre cette possession. Les mêmes causes de mécontentement qui avaient fait naître la révolte de Trondheim armèrent la population de l'île de Bornholm, dans la Baltique. De tout temps jaloux de leurs priviléges et jouissant, sous la domination danoise, d'une liberté assez étendue, ces insulaires crurent qu'on y attentait en enrôlant leurs fils et leurs parens comme soldats. Ils s'insurgèrent pour recouvrer leurs droits, bravant la flotte suédoise qui sillonnait les eaux de la Baltique. On se défit du gouverneur; le château de Hammerfest fut assiégé, et la garnison, frappée d'une terreur panique, mit bas les armes devant une troupe mal organisée de paysans et de bourgeois.

La flotte anglaise arriva dans le même temps: elle s'étendait depuis l'entrée du Sund jusqu'aux côtes élevées de l'île de Hven. Son aspect ranima l'espérance dans le cœur des Suédois et découragea leurs ennemis; mais toute incertitude s'évanouit quand on connut les instructions dont l'amiral anglais était chargé. Non-seulement la flotte anglaise ne devait pas servir d'instrument à l'ambition de Charles-Gustave, mais encore elle venait pour s'opposer à ses prétentions. L'Angleterre voulait l'exécution de la paix de Roskild, ni plus ni moins. Les négociations continuèrent à Londres. Là Charles-Gustave avait proposé de partager le Danemark comme il avait fait autrefois pour la Pologne; mais cette proposition fut rejetée. Pendant ces lenteurs éclata la

[1] Voyez Puffendorf, *Vita Fred. Wilh.*, p. 357.

révolution qui brisa le pouvoir de Richard Cromwel et détourna pour quelque temps l'attention des Anglais des affaires extérieures. Le parlement ne se crut pas lié par les promesses du protecteur. La Hollande gagna plus d'influence dans les affaires du Nord; elle conseilla au roi d'accepter les conditions de la paix de Roskild, excepté dans ce qui touchait les îles de Hven et de Bornholm et la province de Trondheim, qui devaient rester au Danemark. Mazarin signifia au roi d'adhérer à ces conditions, à moins qu'il ne voulût avoir aussi la France contre lui.

L'Angleterre, la France et la Hollande déterminèrent les conditions sans consulter les parties belligérantes. Cette manière despotique d'agir excita naturellement un grand mécontentement. Le roi de Danemark déclara qu'il se ferait plutôt ensevelir sous les ruines de son royaume que de souscrire à une telle paix. Sur ces entrefaites, les Hollandais envoyèrent une flotte nouvelle, sous les ordres du célèbre Ruyter, qui stationna entre les îles de Lessö et d'Anhalt. A la même époque arriva aussi une ambassade hollandaise, composée de Slingeland et de Pierre Hubert, qui avaient toujours paru portés pour les intérêts du roi de Suède; aussi furent-ils bien reçus par lui. Mais Frédéric était plus que jamais opposé à ces projets pacifiques. Une ambassade anglaise à la tête de laquelle était Algernon Sidney, ce martyr remarquable des opinions républicaines, joignit ses efforts à ceux des envoyés hollandais. On signa le premier traité de La Haye [1], où il fut arrêté que la paix serait rétablie dans le Nord, et que celui des rois qui ne l'accepterait pas y serait contraint par la force des armes. Quelques modifications furent introduites dans le traité de Roskild: ainsi la province de Trondheim fut rendue au Danemark. Les Hollandais y étaient intéressés, parce qu'ils faisaient un grand commerce avec ces contrées, d'où ils tiraient beaucoup de matelots pour leur marine, et dont les revenus, presque en totalité, se trouvaient engagés à leurs négociants. Rien ne révolta l'esprit hautain du roi de Suède comme les menaces qu'on employa pour lui imposer. Il reçut avec honneur les ministres de France et d'Angleterre, sans rejeter tout à fait leurs propositions; mais celles que présentèrent les Hollandais ne furent pas acceptées. Il ne voulait dépendre que de lui-même, et disait aux plénipotentiaires étrangers, lorsqu'ils lui présentèrent en commun le projet d'une nouvelle réconciliation: « Comptant sur la force de vos flottes, vous élaborez des projets, mais je les couperai avec mon épée. » Cependant Frédéric, plus politique que Charles-Gustave, consentit à adhérer à la paix aux conditions posées par les puissances, dans la persuasion que son ennemi ne l'accepterait pas. Charles, voyant que ses efforts pour gagner le parlement étaient vains, se détermina à traiter, et les négociations avec le Danemark commencèrent le 25 août; mais elles furent presque aussitôt rompues. La flotte anglaise quitta le Sund et les Hollandais y restèrent maîtres. Malgré les conférences diplomatiques, on ne déposa pas les armes. Les Danois furent repoussés dans des tentatives qu'ils firent sur Ystad en Scanie et sur Kiöge dans l'île de Seeland; la descente des alliés dans la Fionie fut plus heureuse. Charles-Gustave n'avait pas plutôt eu vent de leur dessein, qu'il s'était rendu en toute hâte en Seeland: il voulait surtout sauver l'armée qui se trouvait dans cette île et qui comptait 1,000 fantassins et 4,000 cavaliers: c'étaient des troupes d'élite; elles avaient à leur tête le comte palatin de Sulzbach. Il avait l'ordre de mettre une forte garnison à Nyborg et de se retirer en Seeland; mais les vaisseaux hollandais qui couvraient le Grand-Belt s'y opposèrent. Les Suédois, attaqués le 14 novembre près de Nyborg par des forces supérieures, furent battus; 2,000 restèrent sur le champ de bataille et 3,000 furent faits prisonniers. Les chefs Sulzbach et Stenbock se sauvèrent sur une petite nacelle et revinrent sans armée. Charles-Gustave tâcha de se consoler en pensant à la bravoure déployée par ses troupes et à l'inconstance de la fortune.

La reprise de la Fionie remonta le moral des Danois: ils voulurent porter la guerre dans l'île de Seeland; mais l'amiral Ruyter, qui avait seul déterminé la victoire en leur faveur, refusa sa coopération. Le roi expédia à ses ministres l'ordre d'accepter le traité de Roskild; il envoya Coyet, diplomate consommé, en Hollande, et Björnklo en France; lui-même se rendit en Suède pour assister à la diète qu'il avait convoquée à Gothenbourg.

[1] 14 juillet.

Les possessions suédoises en Allemagne ne furent pas à l'abri du fléau de la guerre. Stettin, assiégé par les impériaux, fut vaillamment défendu par Wirz, qui, après avoir reçu des renforts de Charles-Gustave Wrangel, contraignit les assaillans à la retraite. La Poméranie fut envahie par les Brandenbourgeois, qui, repoussés devant Gripswald, s'emparèrent de Demmin, place forte sur le Peene. Ces irruptions dans les possessions suédoises en Allemagne étaient autant de violations de la paix de Westphalie. Charles-Gustave en appela à la garantie de la France, et Mazarin déclara à l'électeur que son roi ne souffrirait pas la plus légère infraction à cette paix. Tel était l'état des affaires de la Suède en Allemagne et en Danemark sur la fin de l'année 1659.

La Courlande était gouvernée depuis 1642 par le duc Jacques, prince qui aurait honoré le trône par ses belles qualités. Il avait épousé la sœur du grand électeur. Tous ses vœux tendaient à rendre ses sujets heureux et à s'affranchir de la dépendance de la Pologne. Jusqu'à la guerre avec ce dernier pays, les Suédois avaient fidèlement observé les traités en vigueur; mais à cette époque, Charles-Gustave voulut que ce prince reconnût la suzeraineté de la Suède. Le duc refusa et prêta néanmoins 50,000 thalers à Charles-Gustave. Cependant celui-ci suspectait la politique du duc : il le croyait en rapport avec le tzar et l'accusait d'avoir excité les Russes à lui faire la guerre; mais il désirait d'autant plus vivement gagner le duc à ses intérêts que sa position était désespérée en Pologne. De La Gardie lui fit les offres les plus brillantes; mais il était plus qu'évident que Charles-Gustave était un maître plus exigeant que le roi de Pologne, et que la domination de la Suède coûterait cher à un pays aussi faible que la Courlande. Lorsque l'électeur eut rompu avec la Suède et qu'il eut même fait cause commune avec ses ennemis, Charles-Gustave ne crut avoir aucune raison d'épargner le duc Jacques. Douglas, général suédois, entra dans ses États, s'empara par surprise de la résidence du duc, le fit prisonnier ainsi que son épouse et les envoya d'abord à Riga, puis à Ivanogorod; mais loin que cette sévérité de Charles-Gustave améliorât sa position, l'occupation de la Courlande fut pour les armes suédoises une source de malheurs. Les nobles courlandais, exaspérés, les combattirent partout et se joignirent aux Lithuaniens.

En Pologne, Thorn, la dernière place forte qu'occupaient les Suédois, se rendit par capitulation après un long siége et une glorieuse résistance. Benoît Oxenstjerna y commandait; il avait arrêté pendant plusieurs mois toutes les forces de la Pologne et des impériaux (40,000 hommes), et lorsqu'il sortit de la place, il ne lui restait que 300 hommes, tant il avait perdu de monde pendant le siége. Le prince Adolphe-Jean commandait en Prusse; mais comme on le laissa sans secours, il quitta de dépit son commandement et se rendit en Poméranie. Dans cet état de choses, le roi désirait faire la paix avec la Pologne, qui paraissait n'en être pas éloignée non plus. Le roi avoit choisi pour commissaires *ad hoc* Gyllenklo, Schlippenbach et de La Gardie : ils se rendirent à Dantzig et de là au couvent d'Oliva, dans le voisinage de cette ville, et les négociations commencèrent.

Nous avons dit que Charles-Gustave avait convoqué les états à Gothenbourg : c'était pour les exciter à redoubler d'efforts, car ce n'était qu'en mettant sur pied des forces imposantes qu'on pouvait obtenir une paix honorable. Les débats étaient presque terminés, les états avaient accordé de nouveaux secours en hommes et en argent, lorsque le roi, qui s'était exposé pendant la guerre aux plus grands dangers et aux plus grandes fatigues, et dont l'âme d'ailleurs était combattue par des sentimens opposés, la crainte, l'espérance, les chagrins et la joie, fut atteint tout à coup d'une maladie dont les symptômes ne présentèrent d'abord rien d'alarmant; elle paraissait même perdre de sa force, lorsqu'elle prit, par l'ignorance du médecin, un caractère grave. La fièvre, en redoublant d'intensité, enleva toutes les forces au malade, qui sentit que sa fin approchait. Il fit mander les grands de son royaume : ils parurent devant lui, accablés sous le poids de la douleur. Charles leur adressa des paroles de consolation et les pria de pourvoir au salut de la patrie en lui procurant la paix. Rempli de sentimens chrétiens, il se prépara à la mort, qu'il n'avait jamais redoutée, et mourut, comme il avait vécu, en grand roi. Dans ses derniers instans, il se fit lire son testament, s'occupa de quelques affaires importantes, récompensa quelques serviteurs fidèles, puis il parut tranquille, et il

expira dans les bras du maréchal Oxenstjerna et du comte Nicolas Brahe en prononçant ces mots : « Que Dieu me soit miséricordieux! » Il avait ordonné par son testament que l'éducation de son fils et la tutelle fussent confiées à la reine et aux grands dignitaires de l'État. Son épouse devait présider le sénat, où elle aurait deux voix. Il avait élevé son frère Adolphe-Jean à la dignité de *riksmarsk* et au grade de généralissime des armées. Pierre Brahe était nommé drots, Charles-Gustave Wrangel général en chef, Magnus-Gabriel de La Gardie chancelier du royaume, et Henri Fleming trésorier. Le sénat devait être consulté pour toutes les affaires d'un intérêt général. Au cas où la reine viendrait à mourir ou à contracter de nouveaux liens, la présidence avec deux voix écherrait au prince Adolphe, à qui le roi avait signifié la défense de quitter les frontières du royaume. Mais le frère du roi n'était pas aimé : sa conduite insolente envers ses créanciers, qu'il battait au lieu de les payer, lui avait aliéné tous les cœurs. La violence de son caractère détermina ses propres enfans à abandonner sa maison sans vouloir y rentrer. Une haine implacable s'était élevée entre lui et son beau-frère. Il avait si peu d'ordre, qu'à sa mort il ne laissa pas de quoi payer les frais de son enterrement. Ces considérations engagèrent donc les états, peu de jours après la mort du roi, à déclarer le testament nul, par la raison que le roi, en le faisant, n'avait pas l'usage de ses facultés, et le duc fut exclu de la tutelle.

Le sénat, par ses conseils, avait contribué à déterminer le roi à entreprendre la guerre de Pologne, car c'était le seul moyen d'empêcher l'entière restitution à la couronne des dotations faites par les gouvernemens précédens. Sans cette mesure, il était pourtant impossible de rétablir l'ordre dans les finances. De concert avec les états, le roi avait commencé à la mettre à exécution; mais les guerres qui remplirent sa courte carrière l'empêchèrent de résoudre cette question importante pour la tranquillité future de la Suède. Les moyens employés dans une affaire d'un intérêt aussi grave n'étaient guère qu'une formalité, ce qui convenait parfaitement aux intérêts de la noblesse.

Charles mourut au même âge que le grand Gustave. La mort en le frappant anéantit le vaste projet de la formation d'un empire dans le Nord. Les Suédois le représentent comme un des plus grands hommes qui aient porté la couronne : une bravoure à toute épreuve, le coup-d'œil d'un aigle, une résolution inébranlable, une connaissance profonde des hommes et des choses, telles étaient les qualités qui le distinguaient. Il avait appris l'art de la guerre sous Torstenson; il lui ressembla pour la rapidité des opérations. Il connaissait le prix du moment, et peut-être sa perte fut-elle une des plus grandes que la Suède ait faites : lui seul avait pu réunir en faisceau les branches trop divergeantes du pouvoir; lui seul avait pu donner de la vigueur à l'administration intérieure. Une restitution des dotations se serait opérée avec plus de justice sous son règne et n'aurait pas éveillé les haines qu'elle produisit sous Charles XI ni préparé les malheurs qui éclatèrent sous Charles XII.

CHAPITRE III.

CHARLES XI. — RÉGENCE. — NÉGOCIATIONS ET PAIX AVEC LE DANEMARK, LE BRANDENBOURG ET LA POLOGNE. — ÉDUCATION DU ROI.

Charles XI était né au château de Stockholm, le 24 novembre 1655, et n'avait guère plus de quatre ans lorsqu'il perdit son père. Les états confièrent aux soins de la reine douairière et du sénat la direction de la guerre et des négociations. Le vœu général était pour la paix, mais une paix honorable : on accorda les impôts nécessaires et la levée des soldats. Nous avons nommé les plénipotentiaires de la Suède chargés de traiter à Oliva [1]; la Pologne y était représentée par Jean de Leszno, le comte Lubomirski, le chancelier du royaume Nicolaus Prazmovski, Christian Pac, Morstein, Rey et Gninsky; l'empereur par le comte Collowrath et le baron Lisola, et le Brandenbourg par Howerbech, Somnitz et Ostaw; le chancelier Felkersam y était pour le duc de Courlande; la France était médiatrice, et son ministre, Lombres, y déploya une grande habileté pour concilier tant d'intérêts opposés. Après des négociations qui durèrent quatre mois, la paix [2] fut signée, le 3 mai. Le roi de Pologne renonça

[1] Benoît Oxenstjerna assista aussi à ce congrès en qualité de ministre.

[2] La reine de Pologne avait puissamment contribué à porter son époux à faire la paix à tout prix.

à toutes ses prétentions sur la Suède, l'Esthonie et Ösel, et les frontières de Suède furent reconnues jusqu'aux bords de la Duna. Le duc de Courlande devait être rétabli dans son duché. La Suède restitua Marienbourg, Stumm et Elbing. Les conditions avec l'Autriche et le Brandenbourg étaient telles, que la guerre ne leur avait produit aucun avantage, sinon que les obligations contractées par l'électeur dans les traités de Königsberg, de Marienbourg et de Labiau furent annulées. Les négociations avec le Danemark ne furent pas interrompues. Le ministre français n'eut pas plutôt appris la mort du roi qu'il engagea les autres ministres, médiateurs comme lui, à redoubler d'efforts. La paix avec le Danemark fut conclue le 6 juin sur les bases de celles de Roskild. Trondheim et Bornholm restèrent au pouvoir des Danois. Les négociations avec la Russie se firent à Kardis, sur les frontières de l'Esthonie et de la Livonie : elles traînèrent beaucoup en longueur; mais elles amenèrent à la fin une paix solide [1], assise sur celle de Stolbova.

La guerre se trouvait ainsi éteinte; mais il restait encore à régler des questions non moins graves. Les fonctions de la nouvelle régence devaient durer longtemps, et cette régence était faible. Magnus-Gabriel de La Gardie occupait la place qu'Axel Oxenstjerna avait remplie avec tant d'honneur. Les divisions qui existaient dans la noblesse devinrent plus profondes; déjà se dessinaient les partis qui préparaient sourdement le despotisme. La reine manquait de qualités éminentes : elle n'avait point de volonté à elle et ne savait pas faire prévaloir son autorité. Le drots Pierre Brahe, consommé dans les affaires, était déjà chargé d'années : religieux, intelligent, ennemi des innovations, il avait un grand esprit d'ordre et d'économie. Le marsk Lars Kagg, vieillard qui avait blanchi sous les armes, était tellement ignorant qu'il savait à peine écrire son nom. L'amiral Charles-Gustave Wrangel, un des plus grands capitaines de son temps, probe, d'une grande résolution, ferme, plus propre aux combats qu'aux intrigues de cabinet, était riche et libéral; mais ses dépenses ne dépassaient pas ses revenus. Magnus de La Gardie connaissait mieux l'art de représenter et de se concilier les cœurs; mais il manquait de profondeur, d'intelligence et de force de caractère, qualités indispensables pour régner : il donnait dans une libéralité extravagante. Gustave Bonde parlait peu, mais il était profondément versé dans les affaires de finance.

La diète se réunit au mois de septembre. Fleming, qui avait été aussi nommé dignitaire par le testament du roi, fut exclu par la noblesse, parce qu'il avait opéré le commencement de restitution des domaines qui eut lieu en 1655 et qu'on avait trouvé dans la cassette du roi le projet d'une semblable restitution des dotations faites au profit de la couronne. Gustave Bonde fut nommé, à sa place, trésorier du royaume. Le nombre des sénateurs fut porté à quarante. On ajouta un sixième collége, celui des mines et du commerce, à ceux qui existaient déjà.

L'éducation du jeune roi fut tout à fait négligée; mais Charles XI est un exemple de cette vérité, que des dispositions naturelles extraordinaires, une éducation distinguée, des connaissances variées ne sont pas nécessaires pour occuper la place la plus élevée; mais que le sentiment de sa propre dignité, une valeur éprouvée, un jugement droit, un bon cœur font souvent les meilleurs rois pour le peuple. Il paraît que ce fut à dessein que les tuteurs le laissèrent user ses premières années dans une complète ignorance : de cette manière on pensait qu'il resterait toujours sous leur dépendance et ne leur ferait rendre jamais un compte sévère de leur administration. Il est présumable du moins que telle était la pensée des plus puissans tuteurs, comme de La Gardie. Cette négligence doit être attribuée aussi en partie à la reine, qui aimait son enfant outre mesure et était satisfaite pourvu qu'il se portât bien : « Ses frères, disait-elle, n'avaient rien appris et n'en étaient pas moins de bons princes. » Il avait pour gouverneur Christian Horn, homme sans capacité, et pour précepteur Figrelius, savant professeur d'Upsala, anobli sous le nom de Gripenhjelm : il se plaignait de ce que le jeune prince aimait mieux les exercices du corps que l'étude. Charles était entouré de jeunes gens qui pliaient toutes leurs volontés à la sienne, probablement pour la dominer un jour. Ils lui inspiraient de la haine contre le sénat; ils lui persuadèrent que les fonds publics étaient mal administrés et que les membres de la régenee n'étaient pas désintéressés.

[1] Le 2 juillet 1661.

A l'âge de vingt ans, lorsqu'il se rendit à l'armée de Scanie, il ne savait encore ni lire ni écrire. Les suppliques qu'on lui adressait le mettaient dans un embarras terrible; il pâlissait et rougissait tour à tour : « J'ai appris à la guerre, disait-il souvent, ce que les autres y oublient généralement, à lire et à écrire. »

On vit bientôt que la grande âme d'Axel Oxenstjerna manquait à la régence, ce sage ministre qui savait concilier les espérances et les prétentions de tous les partis. La discorde se mit entre les grands, les tuteurs, le sénat et la noblesse, qui en recueillirent plus tard les fruits les plus amers. Quoique le royaume eût besoin d'une longue paix pour se remettre de tant de sacrifices, la guerre avait beaucoup de partisans; ils la croyaient utile pour écarter leurs adversaires, se rendre eux-mêmes indispensables et faire leur fortune. Dans de telles circonstances, les questions d'alliance sont des questions vitales, et ce fut avec ce caractère qu'elles se présentèrent dans les partis qui divisaient la régence et le sénat. La France d'un côté et l'Autriche avec des puissances maritimes de l'autre cherchèrent à les gagner à force d'argent, car la Suède était déjà regardée comme à vendre en Europe. Des revirements subits de systèmes s'opéraient sur un signe des chefs de partis, attentifs à la marche des événemens. On entendait un langage démocratique; on démontrait que la Suède devait retirer des sommes énormes de l'étranger, sans avoir besoin de tirer l'épée. Une alliance avait été signée le 24 septembre 1661, à Fontainebleau, pour dix ans. La Suède, dans un article secret, s'engageait à envoyer 10,000 hommes en Pologne, en échange d'une somme de 480,000 thalers. On était sur le point d'entreprendre cette imprudente expédition, lorsque le comte Oxenstjerna l'empêcha par sa vigoureuse opposition. On songeait aussi à déclarer la guerre à la Russie; ce projet fut également abandonné à cause de la résistance qu'il rencontra. De La Gardie était partisan avoué des Français; mais il se formait dans le sénat un parti tout contraire[1]. L'insolence du ministre français, qui avait dit que la Suède devait danser comme un canton suisse lorsque la France battait les tambours, avait suscité beaucoup d'ennemis à cette puissance. Ce parti fut cause que la Suède accéda aux mesures prises par l'Angleterre, la Hollande et l'empire pour mettre des bornes à l'ambition de Louis XIV. La paix signée à Aix-la-Chapelle fut le résultat de cette accession. Le ministre de France à Stockholm, à cette époque, était Pomponne; aussitôt que la Suède se fut déclarée, il quitta la capitale. Louis XIV était très-mécontent; mais il parvint bientôt, par ses intrigues et par son argent, à reprendre son ancienne influence en Suède. Le tableau de ces temps est triste. On pouvait tout avoir à Stockholm pour de l'argent : les finances étaient épuisées. La reine douairière ne put échapper aux soupçons d'avoir accepté l'argent des Hollandais. Les forteresses qui couvraient les frontières étaient mal entretenues; tout était en désordre, et l'armée éprouvait un dénûment auquel on n'aurait pas dû s'attendre après tant de guerres glorieuses. Les ministres accrédités auprès des cours étrangères n'étaient pas payés; les paysans étaient maltraités et trompés par les prévôts, comme le prouvent les plaintes qu'ils firent entendre plus tard. Le roi commençait à montrer et à développer son caractère : son penchant pour la chasse, pour les chevaux et en général pour tous les exercices du corps se fortifiait avec les années. Au nombre de ses favoris, on remarque les frères Gyllenstjerna et Hans Wachtmeister, qui jouèrent plus tard un rôle si important; ils n'épargnèrent rien pour rendre de La Gardie odieux à leur maître. Celui-ci avait d'abord conçu une haute idée de la capacité de cet homme d'État; mais de La Gardie ne tarda pas à la détruire lui-même par son imprudence. A la diète (décembre 1672), Charles XI prit les rênes du gouvernement : il était alors âgé de dix-sept ans. La régence présenta un compte que le jeune roi accepta malgré les conseils de ses favoris. Plusieurs hommes nouveaux se présentèrent sur la scène et acquirent la confiance du roi. Nous nous contenterons, quant à présent, de nommer Lindsköld, fils d'un bourgmestre d'une petite ville d'Ostrogothie, homme de capacité à qui le roi confia d'importantes missions qu'il remplit toujours avec distinction.

Charles monta sur le trône à l'époque où Louis XIV avait mûri ses projets ambitieux. Ce monarque n'avait rien épargné pour gagner la cour de Suède. Il avait contre lui un fort

[1] Les sénateurs Sten Bjelke, Canut Kurk, Clas Rålamb, Björnklo.

parti, dans lequel on distinguait Björnklo, à qui se joignirent Benoît Oxenstjerna, les Gyllenstjerna et plusieurs autres seigneurs; mais tous les conseils de la sagesse et de la prudence durent se taire devant la puissance de l'or. De La Gardie appuya les efforts des ministres français avec tant d'ardeur et de succès, qu'une alliance défensive fut conclue avec la France au mois d'avril 1672. La Suède, dans le cas où quelque État d'Allemagne agirait contre le roi de France, s'engagea à envoyer des troupes en Poméranie et à Brême. La France payait annuellement à la Suède 480,000 thalers, et en cas de guerre 600,000. Cette alliance eut des suites funestes, en entraînant la guerre avec le Danemark et avec l'Allemagne. Il est vrai que la Suède fit quelques tentatives pour la prévenir; mais ses avances paraissaient toujours suspectes, parce qu'on la regardait comme liée par l'argent de la France. Convaincue de l'inutilité de ses démarches, elle se détermina à l'exécution du traité. Le roi, par suite de l'éducation qu'il avait reçue, avait grande envie d'essayer ses forces dans une guerre : l'expérience ne lui avait pas encore fait sentir le prix de la paix. Plusieurs grands d'ailleurs poussèrent le prince, dans l'espoir qu'il trouverait la mort dans les combats.

Mais on manquait de tout pour faire la guerre: on se trouvait hors d'état d'équiper une flotte; les soldats n'étaient pas exercés; la Suède ne pouvait être prête à temps pour favoriser les projets de la France. Cependant Charles-Gustave Wrangel fut nommé général en chef en Allemagne. Mais ce grand capitaine n'était plus ce qu'il avait été : brisé par les fatigues et retenu dans son lit, il refusa une mission dont le poids pouvait l'accabler; toutefois le roi l'obligea de s'en charger, lui donnant pour le seconder le général Helmfelt, guerrier distingué, mais qui, favori de La Gardie, était d'un parti opposé au sien. Ce dernier quitta l'armée avant qu'elle entrât en campagne, et il fut remplacé par Mardefelt, qu'on soupçonnait d'être en relations intimes avec le Brandenbourg. Quoique les troupes fussent rassemblées, on avait peur de rompre. La France promit d'augmenter les subsides; mais elle avertit qu'elle les retirerait si les Suédois se tenaient l'arme au bras pendant qu'on se battait aux bords du Rhin. Alors Wrangel reçut l'ordre d'agir; il entra dans les Marches, sous prétexte de rétablir la paix entre l'électeur et la France et s'annonçant comme ami. Wrangel avait promis de maintenir une discipline sévère; mais les habitans n'ayant rien voulu donner, les soldats commencèrent à se livrer à des excès plus violens que ceux qu'on reprochait à la guerre de trente ans : les récoltes furent détruites, les bestiaux tués et les villes dépeuplées; la plupart des habitans se réfugièrent en Pologne. L'électeur se plaignit amèrement d'une telle conduite. L'Angleterre, le Danemark, la Hollande commençaient à s'armer; l'empire se déclara aussi pour l'électeur. Celui-ci se battait contre la France, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'invasion des Suédois dans ses États. Il se retira immédiatement en Franconie avec ses troupes pour les faire reposer et voler ensuite à la défense de son territoire. Il arriva si inopinément, qu'il trouva les Suédois dispersés le long du Hawel. Il n'avait guère que de la cavalerie avec lui, tant sa marche avait été rapide. Les Suédois furent surpris à Ratenau et obligés d'accepter le combat à Fehrbellin[1], dans une position désavantageuse. Leur général n'était pas présent; la division régnait parmi les chefs, et le frère de Wrangel, qui prit le commandement, n'était pas en état de le remplacer : ils furent défaits et eurent 1,500 hommes tués plutôt en fuyant qu'en combattant. Cet échec fut une grande tache imprimée à la gloire de la Suède et devint pour ses ennemis le signal de l'attaque.

Les états s'assemblèrent à Upsala dans le mois d'août. Ils manifestèrent un grand mécontentement, non-seulement au sujet de la guerre et des désastres qui en étaient la suite, mais encore à cause de l'état dans lequel la régence avait remis le royaume au jeune roi à la suite d'une paix de quatorze ans, qui n'avait été interrompue que par l'armement destiné contre la ville de Brême[2] en 1666. Ils demandèrent que les comptes de la régence fussent vérifiés par un comité nommé à cet effet et dont les paysans seraient exclus. Le roi y consentit, non sans faire quelque difficulté. Cette première démarche n'annonçait pas seulement

[1] Le 18 juin 1675.

[2] Cet armement, qui compromit l'autorité de la Suède dans ses possessions allemandes, coûta à l'État plus de deux millions. Wrangel, qui avait même bombardé la ville de Brême, fut contraint de se retirer devant les menaces de l'empire.

la chute de Magnus de La Gardie; elle était encore le prélude des attaques qui devaient bientôt miner la puissance et la fortune de la noblesse. — Le jeune Charles fut couronné à Upsala, au mois d'octobre.

Pendant que ces discussions troublaient la Suède, l'Allemagne faisait les préparatifs d'une guerre formidable dans l'intention manifeste de chasser les Suédois de son territoire. La Suède fut déclarée ennemie de l'empire. Le Danemark et Lunebourg levèrent l'étendard de la guerre; l'évêque de Münster lui-même osa tirer l'épée : réuni aux troupes brandenbourgeoises, il s'empara de la ville de Stade (15 août 1676). Le grand électeur dirigea toutes ses forces contre la Poméranie après la victoire qu'il venait de remporter à Fehrbellin; Christian V, de Danemark, se joignit à lui, après avoir signé à Dobberan (le 25 septembre 1675) un traité par lequel ils se partageaient d'avance leurs futures conquêtes [1]. Ils entrèrent en Poméranie et menacèrent Stralsund; mais ils furent bientôt obligés d'opérer leur retraite. Christian marcha sur Wismar, dont il s'empara malgré une résistance vigoureuse [2].

Lorsqu'on apprit le désastre que Wrangel avait essuyé dans le Brandenbourg, on arma la flotte, chargée de 10,000 hommes, pour renforcer l'armée dans ces contrées; mais, soit qu'elle eût été retenue par les vents contraires ou qu'elle eût éprouvé des retards par l'inhabileté des amiraux, elle n'arriva pas à sa destination. Des maladies éclatèrent dans les équipages et les moissonnèrent. Le grand amiral, Stenbock, fut appelé plus tard à rendre compte de sa conduite dans cette circonstance; il perdit sa place et fut condamné à payer les frais de l'expédition. Ces malheurs contribuèrent à la supériorité des ennemis de la Suède en Allemagne, et malgré toute l'habileté de Königsmark, qui avait remplacé Wrangel dans le commandement, il ne fut pas possible de tenir tête aux forces des alliés. L'électeur s'empara des petites forteresses dont la Poméranie était alors hérissée; il assiégea Stettin, qui, après un long siége, ouvrit enfin ses portes [3]. Les Danois occupèrent toute l'île de Rügen; ils en furent

[1] Une alliance formelle remplaça ce traité le 23 décembre 1676.

[2] Le 13 décembre 1675.

[3] Le 14 décembre 1677.

bientôt chassés par Königsmark, mais ils la reprirent concurremment avec les Brandenbourgeois. Königsmark, obligé de se jeter dans la forteresse de Stralsund, y fut assiégé, et une partie de la ville brûlée par le bombardement. Elle capitula le 15 octobre, et les Suédois en sortirent avec les honneurs de la guerre. Toute la Poméranie était donc perdue, et des braves guerriers qui avaient défendu ces possessions, bien peu seulement devaient revoir leur patrie; presque tous périrent dans la Baltique, près de Bornholm, avec l'artillerie, les archives et le butin recueilli dans tant de campagnes : 600 survécurent à ces désastres et rentrèrent en Suède. Une invasion en Prusse, tentée par Henri Horn, à la tête de 16,000 hommes, du côté de la Livonie, ne fut pas plus heureuse. Cette armée fut battue et presque détruite en entier : 2,500 à peine revirent leurs foyers.

Cependant l'orage le plus menaçant grondait du côté du Danemark; un grand mécontentement fermentait dans les provinces nouvellement acquises, et la régence n'avait su se concilier ni la confiance de la noblesse ni celle des paysans. La Scanie surtout était un foyer d'irritation, et l'on n'y attendait que l'arrivée d'une armée danoise pour prouver qu'un attachement cimenté par une réunion de quatre siècles ne se brise point d'un simple traité. La Suède avait tout fait pour prévenir une rupture. Le roi était fiancé à la sœur de Christian V, Ulrique-Éléonore : on y envoya plusieurs ambassades. Christian fit sa déclaration de guerre le 2 septembre 1675; la flotte danoise, réunie aux vaisseaux de guerre hollandais, parut dans la Baltique. Le gouverneur de Norvége, Gyldenlöw, pénétra en Suède pendant que l'amiral N. Juel s'emparait de Gottland [1], battait complètement la flotte suédoise en vue de l'île d'Öland [2], et que l'armée danoise, forte de 16,000 hommes, opérait une descente en Scanie. Helsingborg et Landskrona se rendirent, et les paysans, se formant en guérillas sous le nom de *snapphanar* [3], unirent leurs efforts à ceux des Danois pour se soustraire à la domination suédoise. Christian envoya un

[1] Le 29 avril 1676.

[2] Le 1er juin.

[3] De là est venu probablement en France le mot de *chenapan*, qui en style vulgaire signifie *brigand, bandit*, etc.

de ses généraux, Duncam, pour prendre Halmstad, capitale du Halland, pendant qu'il mettait lui-même le siége devant Christianstad.

Charles XI ne pouvait se mesurer en rase campagne avec les forces supérieures des Danois avant d'avoir reçu les renforts qui accouraient de tous les coins du royaume; cependant, secondé par d'habiles généraux, parmi lesquels nous citerons préférablement Ascheberg et Dalberg, il résolut de mettre à profit les fautes de ses ennemis. A peine eut-il été informé de l'expédition de Duncam, qu'il marcha à sa rencontre à travers les montagnes qui, séparant le Småland de la Scanie, étendent leurs ramifications jusqu'à la mer et, semblables à une muraille, forment, sous le nom de *Hallandsås*, la frontière de la Scanie et du Halland. La marche du roi fut si rapide et si secrète que les Danois ne la soupçonnèrent pas avant de l'avoir vu s'avancer contre eux en bon ordre. La bataille se livra le 17 août, près de Halmstad, presque sur la rive du Catégat. De tous les Danois, il ne se sauva pas trente hommes; ils furent tués ou faits prisonniers avec leurs chefs. La joie qu'occasionna cette victoire fut tempérée par la nouvelle que Christianstad avait été pris d'assaut par les Danois. Toutefois cette bataille avait empêché la jonction de l'armée norvégienne et de celle des Danois qui était en Scanie; elle eut aussi pour effet de ranimer le courage abattu des Suédois.

Charles, après sa victoire, se retira dans le Småland; mais il n'eut pas plutôt reçu des renforts qu'il entra en Scanie. Les deux armées campèrent en face l'une de l'autre; une rivière seulement les séparait. Comme les paysans n'étaient pas portés pour les Suédois, la disette se fit sentir de plus en plus dans le camp de ces derniers. Dans ces circonstances, le roi, suivant le conseil de Jean Gyllenstjerna, aima mieux livrer bataille que battre en retraite. Le plan de Charles XI était très-vicieux : heureusement pour lui, ses adversaires commirent encore de plus grandes fautes. Une action meurtrière[1] s'engagea dans les plaines de Lund, petite ville remarquable aujourd'hui par son université. Le roi commandait en personne; il avait sous ses ordres Ascheberg et Helmfelt. La mêlée fut sanglante : 10,000 hommes y perdirent la vie. Les Danois se retirèrent pendant la nuit, abandonnant à leurs ennemis leur camp et leur artillerie. Mais cette victoire ne rendit pas les Suédois maîtres de la Scanie. Les Danois se rallièrent bientôt sous le canon de Landskrona et assiégèrent Malmö. Cette place fut défendue avec bravoure par Fabien Fersen. Christian, après avoir livré un assaut, dans lequel il perdit près de 4,000 hommes, chercha de nouveau un asile à Landskrona (1677).

Sur mer, les Danois réussissaient beaucoup mieux. Leur flotte était commandée par Juel, un de leurs marins les plus remarquables : à la hauteur de Rostock, il défit la division de Gothenberg, dirigée par l'amiral Sjöblad, qu'il fit prisonnier. Henri Horn fut encore plus malheureux : ayant sous ses ordres la grande flotte, il perdit vingt-deux vaisseaux dans le combat naval livré dans le golfe de Kiöge. Les Hollandais, commandés par Tromp, s'étant réunis à Juel, les Suédois éprouvèrent encore des pertes considérables qui ne leur permirent plus de tenir la mer. La campagne de 1678, en Scanie, n'offre de remarquable que le combat de Landskrona (14 juillet), dont le succès fut douteux, bien que les Suédois s'attribuassent l'honneur de cette journée, parce qu'ils étaient restés maîtres du terrain après avoir pris plusieurs canons. Sur les frontières de la Norvége, Gyldenlöw s'empara de Marstrand. Magnus de La Gardie se laissa surprendre non loin d'Uddevalla, et perdit les bagages et son artillerie. Ce désastre lui enleva le reste de faveur qu'il conservait encore auprès du roi.

Au milieu des embarras de la guerre, Charles XI convoqua les états à Halmstad. La session de la diète dura depuis le 3 jusqu'au 20 février; elle fut très-orageuse, quoique les députés ne fussent pas en grand nombre. Toutes les attaques tombèrent sur le comte de La Gardie, à qui on attribuait tous les malheurs : il était l'auteur de l'alliance française, de la décadence et de l'anéantissement des finances. On ne pouvait sortir du mauvais pas où l'on était engagé : tous les appointemens étaient arriérés; personne n'avait de ressources contre les plus pressans besoins. Le Halland et la Scanie, devenus le théâtre de la guerre, eurent beaucoup à souffrir. Cependant, quelque lourds que fussent les impôts qui pesaient sur le peuple, la diète vota de nouvelles levées d'hommes et de nouvelles contributions; du reste, elle se

[1] Le 14 décembre 1676.

prononça avec énergie pour une meilleure administration financière. Pendant que les états étaient assemblés, les Suédois poussaient avec vigueur le siége de Christianstad, qui se rendit le 4 août. La guerre, qui durait depuis trois ans, avait épuisé le Danemark et la Suède sans avantages bien positifs pour aucun de ces deux États. Mais les alliés s'étant dispersés à la suite des négociations de Nimègue et ayant conclu des traités de paix séparés, Christian se vit dans l'impossibilité de continuer la guerre avec ses seules forces. Ne pouvant conserver la Scanie, il voulut qu'elle fût un désert avant d'être à son ennemi : il incendia Lund et engagea les habitans de cette ville à venir s'établir dans l'île riante et fertile de Seeland, où il serait pourvu à leurs besoins.

Les négociations de Nimègue, sans avoir produit les résultats qu'on en attendait, donnèrent au moins l'occasion de traiter séparément. Ainsi la Suède et la Hollande se réconcilièrent en 1678, et par l'influence et la bonne foi de la France, l'empereur, par la paix conclue le 5 février 1679, déclara que la Suède devait être réintégrée dans ses possessions d'Allemagne. Le grand électeur fit tous ses efforts pour en empêcher l'exécution; mais la présence d'une armée française dans le pays de Clèves lui fit signer la paix avec la Suède, à Saint-Germain-en-Laye[1], et il ne garda de toutes ses conquêtes qu'un petit territoire de l'autre côté de l'Oder. Ainsi isolé de tous ses alliés, le Danemark était trop faible pour résister à la Suède : plutôt que de se soumettre aux propositions de la France, il traita directement avec son ennemi sous la médiation de la Saxe. Les négociations s'ouvrirent à Lund, le 19 juin, et se terminèrent le 26 septembre. On restitua de part et d'autre ce qu'on avait conquis. La Suède sortait donc plus honorablement qu'elle ne devait s'y attendre d'une guerre commencée avec imprudence et conduite sans calcul. On doit cet hommage à la mémoire de Louis XIV, que ce fut à sa haute politique que la Suède dut cette heureuse issue, sans laquelle elle aurait perdu, du moins en Allemagne, le fruit des victoires du grand Gustave-Adolphe et de ses habiles capitaines.

Jeune, sans expérience, dépourvu des connaissances que les jeunes gens possèdent généralement à cet âge, Charles XI avait fait preuve dans cette guerre d'un courage incontestable et d'une haute intelligence. Il avait supporté toutes les fatigues de la guerre, et il s'était pour ainsi dire formé à régner au milieu du carnage : il avait vu les maux de la guerre dans toute leur horreur et la misère de toute une génération. Il paraît que ces souvenirs ne s'effacèrent pas de sa mémoire, car ce fut à partir de cette époque qu'il renonça entièrement à tout projet de conquête.

La paix était conclue, il est vrai, mais les embarras se compliquaient à l'intérieur. La guerre avait coûté cinquante millions; on y avait perdu quarante vaisseaux de guerre et plus de 100,000 hommes. Les provinces que la Suède recouvra étaient appauvries, la Scanie n'était plus qu'un désert; les chenapans continuèrent encore leurs déprédations plusieurs années après la guerre, malgré les peines sévères qui les menaçaient. Mais Charles se mit à l'œuvre pour guérir les maux causés par la guerre et améliorer l'administration. En effet, quelques années lui suffirent pour rendre à son royaume la force et le bien-être à l'intérieur et l'estime de l'étranger.

La guerre terminée, sa première pensée fut de se marier pour fixer l'hérédité dans sa maison. Nous avons déjà vu qu'il était fiancé à Ulrique-Éléonore, princesse danoise, mais que la guerre avait retardé la célébration des noces. Ses favoris voulurent le contrarier dans son choix; mais il tint ferme, et le mariage se consomma. L'histoire n'a qu'une opinion sur le caractère d'Ulrique-Éléonore. Ses excellentes qualités, sa bonté jointe à un esprit pénétrant, eurent bientôt fait taire les préventions haineuses que lui avaient attirées, de la part des Suédois, son origine danoise. Pendant la guerre, elle avait secouru les soldats suédois que le sort des armes avait plongés dans la captivité; aussi le bruit de ses vertus s'était-il répandu dans les provinces les plus reculées du royaume avant que son mariage l'eût conduite en Suède. Cependant elle ne fut pas heureuse. Charles XI était d'un naturel froid, et il préférait, au dire du ministre français Courtin, l'entretien d'un guerrier à la société des plus belles femmes de la capitale; son cœur paraissait fermé aux sentimens tendres : il ne dînait jamais avec sa femme, qui consacrait tout son temps à l'éducation de ses enfans, à la lecture

[1] Le 29 juin.

ou a des pratiques de charité. La mère du roi n'était pas étrangère à cette indifférence de son fils ; elle détestait la cour danoise et tout ce qui en sortait, et son esprit était trop borné pour qu'elle pût calculer les suites malheureuses d'une si étrange conduite.

Les états furent convoqués de nouveau au mois de juillet 1680 ; tous les yeux étaient fixés sur eux, car une tempête menaçait le sénat et la noblesse. Le projet d'un examen de la conduite des anciens sénateurs était déjà arrêté, surtout par un des favoris du roi, Jean Gyllenstjerna. Comme il fut pour ainsi dire le créateur des mesures adoptées par son maître, mesures qui ont rendu ce règne si remarquable, nous allons tracer son portrait. Jean Gyllenstjerna était le type de l'ancien caractère sauvage des Suédois ; il en tirait vanité. Sa taille était colossale, sa force herculéenne, sa figure et ses manières également repoussantes, son âme rusée et vindicative. Comme il avait du reste de la vigueur, de la capacité, de l'intégrité, il offrait un amalgame de qualités opposées. Ennemi des abstractions, son esprit positif était cependant imbu de préjugés, tant sur les personnes que sur les causes premières. Fier de sa noblesse, plus qu'aucun autre de son temps, il professait le plus grand mépris pour les grands. Un nouveau système politique applicable aux affaires extérieures de la Suède avait germé dans sa tête ; mais ce système se trouve plus souvent cité que développé : il était basé sur la nécessité de faire de tout le nord Scandinave un tout politique, et par conséquent de conclure une alliance avec le Danemark, jusqu'à ce que la Suède trouvât l'occasion de s'emparer de la Norvége, suivant l'opinion de Charles X Gustave ; de rendre la Suède puissance maritime plutôt que continentale, et pour cela de choisir Carlscrone pour station de la grande flotte ; d'affranchir la Suède de tout subside, en créant une flotte imposante et permanente. Mais Gyllenstjerna ne put voir la réalisation de ses projets ; il mourut le 12 juillet 1680, empoisonné, suivant certains bruits.

Le roi avait pris tous ses arrangemens pour écarter de la diète les nobles les plus puissans. La Gardie n'osa s'y présenter. Königsmark, puissant par sa fortune et par sa réputation de grand capitaine, fut retenu en Poméranie par une mission du gouvernement. Les favoris du roi, Hans et Axel Wachtmeister, dominèrent ainsi d'autant plus facilement la noblesse, que le grand-maréchal de la diète Clas Feming travaillait, comme l'avait fait son père, à la restitution des dotations à la couronne. Les états roturiers étaient dévoués au roi. Le roi proposa quelques questions à résoudre, par exemple : « Jusqu'à quel point un roi majeur doit obéir à la constitution ; à quel degré le sénat doit-il participer à son gouvernement ; comment le sénat est-il intermédiaire entre le prince et les états ? »

Dès le 9 décembre, les états déclarèrent que le roi n'était pas lié par la constitution, et qu'ainsi le pouvoir royal devenait une dictature que l'on confiait pour le moment au roi. L'essence même de cette dictature s'opposait à ce qu'elle fût perpétuelle, et comme elle sortait des limites du droit, elle devait d'autant plus se renfermer dans celles de l'équité. Ce fut dans cette circonstance que Charles XI commit une grande faute, car lui qui établissait des règles pour tout, en Suède, n'en voulut point reconnaître pour son autorité. — Tout fut décidé suivant les vues de la cour. La réduction ou restitution des domaines fut résolue, ainsi que l'équipement de la flotte, pour laquelle on accorda beaucoup de contributions. Une commission composée de trente-six membres fut nommée pour examiner l'administration de la régence. Le 15 mai 1682, cette commission publia son arrêt, suivant lequel les membres de la régence étaient déclarés responsables de tous les actes de leur administration et étaient condamnés à une indemnité envers la couronne. Cet arrêt fut sanctionné par la diète suivante (1682) : on consomma de cette manière ce qui n'avait été qu'ébauché en 1680. A cette diète, les paysans, secrètement excités, se plaignirent avec aigreur de la noblesse, parce qu'elle ne voulait pas consentir à l'établissement d'une armée permanente ; ils y ajoutèrent qu'ils étaient prêts à se soumettre entièrement à la volonté du roi. Les trois états roturiers s'étaient coalisés ; ils demandèrent énergiquement la restitution des domaines à la couronne (réduction), et le roi leur en fit ses remerciemens. Les sénateurs furent accusés pour toutes les expressions qui, dans les actes du gouvernement, étaient contraires au pouvoir absolu et surtout pour avoir cassé le testament de Charles X Gustave. Ehrensten, qui avait écrit les dernières dispo-

sitions de ce grand roi, assura que le prince les avait signées en pleine raison et que le sénat les avait acceptées avant sa mort. Le roi se plaignit, les larmes aux yeux, des termes sévères qu'on avait employés en parlant de son père. Tous ceux qui avaient pris part à l'annulation du testament furent déclarés, par une disposition particulière, criminels et parjures. Charles XI s'avançait ainsi pas à pas vers son but, et le décret de la diète répondit à ses vœux : il fut décidé que les femmes elles-mêmes, à défaut d'héritiers mâles, monteraient sur le trône. Le roi avait obtenu ce qu'il avait tant désiré, un pouvoir presque absolu, qu'il chercha à affermir de plus en plus; cependant il ne lui fut publiquement offert que quatre ans avant sa mort (1693), lorsque les états déclarèrent qu'il n'était responsable de ses actes que devant Dieu. Les professeurs des universités reçurent l'ordre d'enseigner aux étudians la doctrine du pouvoir absolu; le roi ne s'entoura que de personnes de basse extraction et qui s'étaient élevées par leurs talens [1]; les cinq grandes dignités du royaume restèrent vacantes. Le sénat se réunit rarement; le roi confia à chacun des membres des commissions particulières : ils furent nommés conseillers royaux; les membres des états reçurent la même qualification. Que les prétentions du sénat fussent abaissées, ce n'était que justice; mais que le roi le privât de toute influence, c'était la faute la plus grave de son gouvernement. Nous pensons avec les anciens que le salut des États repose sur les conseils des meilleurs citoyens [2]. Le sénat, quoi qu'on puisse dire de ses prétentions exagérées, avait une institution nationale, fondée sur la loi et sur la constitution suédoise. Charles XI en la supprimant, plutôt encore en fait que par l'expression, a été plus loin qu'il ne pensait lui-même et que ne le prévoyaient ses conseillers, partisans du despotisme : le règne de son fils en est une preuve. Qui avait le droit d'élever la voix au nom du pays quand les états s'en furent dépouillés pour humilier le sénat? — Charles XII trouva la nation silencieuse; mais une haine implacable bouillonnait sous cette apparence tranquille.

Nous avons vu que les finances étaient dans l'état le plus déplorable : la dette s'élevait à la fin de la guerre jusqu'à 100 tonneaux d'or, et la couronne avait perdu tout crédit. Une réforme radicale pouvait seule prévenir la ruine totale de l'État; pour l'opérer il n'y avait que deux moyens : le premier était l'augmentation des revenus par la restitution des domaines constitués en dotations [1] et le remboursement des sommes dérobées à la couronne; le second consistait à rétablir un ordre sévère dans l'administration des deniers de l'État. La restitution, mesure aussi légitime que nécessaire, fut le fait le plus décisif du règne de Charles XI; elle était demandée d'une commune voix par le peuple et par le roi, et cette voix est plus puissante que celle des intérêts particuliers. Adoptée à la diète de 1655, elle n'avait pu être mise à exécution par suite des manœuvres de la noblesse : une commission, espèce de chambre ardente composée de douze membres, fut chargée de la faire exécuter. On demanda la restitution des hemmans, d'après leur nature et leur situation, sans égard pour la manière dont la couronne les avait aliénés [2]. On peut encore reprocher à Charles XI d'avoir fait exécuter cette importante réforme comme une affaire de parti. Il la reçut de l'opposition noble contre la régence et le sénat, et il la laissa aux mains d'un autre parti, celui de la cour, formé des hommes nouveaux qui élevèrent leur propre fortune sur la ruine de celle de leurs adversaires. C'étaient les aristocrates futurs, aujourd'hui ultra-royalistes, qui avaient juré fidélité au drapeau du despotisme, moyen le plus sûr de se faire valoir pour des mérites roturiers. L'influence du *pouvoir absolu* sur les restitutions des biens de l'État ajouta aux souffrances que ces restitutions ne pouvaient manquer d'occasionner, car on admit en principe que le pouvoir ne connaissait point de bornes : c'était un grand vice dans une affaire qui laissait déjà tant de place à l'arbitraire. Charles X,

[1] Nous nous contenterons de citer Ehrensten, Gyldenstolpe, Lindsköld, Gyllenborg, Piper, Dalberg, etc.

[2] « *Certe in optimorum consiliis posita est civitatum salus.* » (Cicero, *de Republica*, lib. 1, cap. 31.)

[1] Ce que les Suédois appellent *réduction* (restitution), les Français l'ont nommé révolution de 1680, et ils n'ont pas tort, parce que cet événement bouleversa toutes les fortunes.

[2] Les grandes mines, telles que Fahlun, Sala, Danemora, etc. C'était la seconde restitution qui avait lieu en Suède; Gustave I[er] avait fait la première en prenant à l'Église tout ce qu'elle avait reçu depuis des siècles. Ces mêmes propriétés, qui étaient tombées entre les mains de la noblesse sous forme de dotations, furent restituées pour la seconde fois.

dans son premier projet de réduction, avait évité cet écueil. Charles XI fit de la réduction, dans son application, un instrument de persécution. — Les plus riches familles se trouvèrent tout à coup appauvries.

La réduction se fit dans les provinces conquises, mais surtout dans l'Esthonie et la Livonie, avec une rigueur qui révolta la noblesse. Hastfer en était gouverneur : c'était un homme dur et intéressé; il avait commencé à s'attirer l'animadversion des populations en prêtant la main à l'abolition de l'ancienne constitution du pays. Là, comme en Suède, la noblesse tomba dans une grande pauvreté. On envoya des députés en Suède; parmi eux se trouvait Jean-Reinhold Patkull, qui termina si misérablement sa carrière sous le règne de Charles XII. Il avait le cœur noble et courageux; mais il était mal vu du gouverneur, parce qu'il avait informé le roi que les places étaient mal pourvues. Ni les prières ni les plaintes touchantes ne purent adoucir le sort rigoureux qui avait frappé les familles nobles de ces provinces; les députés épuisèrent tous les moyens. Enfin pénétrés de la conscience de la justice de leur cause, ils tinrent un langage qui en était digne. Patkull surtout se distingua dans cette circonstance. Ils furent arrêtés et condamnés à mort; Patkull s'échappa et combattit constamment depuis contre Charles XI et son fils.

La réduction avait fourni à la couronne les moyens d'organiser l'armée. Cette organisation coûta moins au peuple en Suède que dans les autres pays, et le système suivi par Charles XI a poussé de si profondes racines qu'il a bravé l'effort du temps. Nous avons vu que l'armée se levait par conscription ou par enrôlement; les diètes déterminèrent le mode de cette conscription : on prenait généralement un paysan sur dix dans les hemmans taxés, et un sur vingt seulement dans les hemmans exempts. L'équipement des cavaliers était à la charge de la noblesse. Plusieurs régimens, il est vrai, portèrent le nom des provinces d'où ils étaient tirés et où certains hemmans et certaines rentes étaient assignés à leur entretien; mais il n'existait pas de réglement fixe à cet égard : tout était livré à l'arbitraire, et les abus par conséquent étaient nombreux. Charles XI fit faire aux paysans des contrats par lesquels ils s'engagèrent à tenir sur pied un certain nombre de soldats, à condition que leurs fils seraient exemptés de la conscription. Deux hemmans devaient fournir un soldat, qui recevait des appointemens, des habits et une cabane avec un lambeau de terre et un petit jardin : il ne pouvait rien demander aux paysans pour le temps qu'il était en campagne; s'il périssait à la guerre, il devait être immédiatement remplacé par un autre. Les hemmans qui entretenaient des cavaliers étaient appelés *rusthåll* (terre équipant un cavalier), et ceux qui fournissaient des fantassins *rotar* (terres tenues de mettre sur pied un fantassin). Les hemmans voisins, groupés par 125, formaient une compagnie. Les officiers et les sous-officiers avaient leurs *boställen* (demeures) dans les cantons où séjournaient leurs compagnies; la couronne forma ces *boställen* des hemmans, dans lesquels elle était rentrée pour la *réduction*. Les préfectures de Kalmar et du Bleking fournissaient des marins au lieu de soldats. Cette organisation de l'armée est propre à la Suède et n'existe que dans ce pays; elle a pour but de faire des soldats, en temps de paix des citoyens laborieux. Cette manière d'équiper et d'armer les soldats est aussi la moins coûteuse : on lui donne, en Suède le nom de *indelningswerket* (travail de répartition). Le roi compléta cette institution en fondant à Vadstena un refuge pour les vieux soldats; des revenus considérables furent affectés à cet établissement [1].

Dans le nouveau système adopté par Charles XI pour affermir la puissance de la Suède entrait aussi le dessein d'équiper une grande flotte. Mais on s'aperçut, pendant les guerres avec le Danemark, que le port de Stockholm n'offrait pas tous les avantages qu'on pouvait désirer pour que des vaisseaux agissent librement : d'abord les glaces ne se rompent que très-tard dans ces parages resserrés; puis il fallait plusieurs vents pour prendre la mer, ce qui retardait la marche des navires, tandis que la flotte du Danemark se montrait toujours un mois plus tôt dans la Baltique. On fonda donc Carlscrone, dans l'île de Trossö, sur les côtes du Bleking. L'amiral Hans Wachtmeister présida aux travaux d'établissement de la flotte. Les vaisseaux pouvaient facilement sortir du port, et ils se trouvaient dans le voisinage du Danemark, dont la marine à cette époque était

[1] En 1673, l'armée suédoise comptait 16,000 cavaliers et 38,000 fantassins.

la plus forte de la Baltique, non-seulement par le nombre de ses bâtimens, mais aussi par le talent des officiers qui les commandaient. On établit dans la ville nouvelle des chantiers, des foyers pour les ancres et des magasins de toute espèce; on lança annuellement à la mer six ou sept vaisseaux, et à la mort du roi, la flotte était plus nombreuse et les équipages mieux exercés qu'ils ne l'avaient jamais été.

L'attention du roi ne se porta pas seulement sur les moyens de défense du pays, mais encore elle embrassa toutes les branches d'administration qui pouvaient contribuer à la propriété du royaume : il favorisa le commerce et l'industrie. Les mines prirent un nouvel essor par les nouveaux procédés qu'y introduisit Grill. Le célèbre Christophe Pohlhem fit adopter de notables améliorations dans l'exploitation de celles de Falun. Celles de Sala produisaient annuellement 4,000 livres d'argent; mais les mines de cuivre du Kopparberg ou de Falun étaient les plus productives : on en tirait 10,000 *skiffunds* (skeppund). Les mines de fer furent divisées en sept districts; chacun d'eux eut ses juges. Celles de Danemora produisaient 40,000 *skiffunds* en barres. On ouvrit l'alunière d'Andrarum en Scanie, et l'on découvrit des houillères à Höganäs, près de Helsingborg.

Le comptoir d'État fut créé en 1680; il fut chargé de l'administration de toutes les affaires financières du royaume. Le roi veillait lui-même à ce que les dépenses ne dépassassent pas les recettes. Dès le temps de sa minorité, la banque avait reçu l'organisation qu'elle a toujours conservée depuis.

L'université de Lund, en Scanie, avait été fondée en 1666 pour empêcher la jeunesse des provinces nouvellement acquises de se rendre à Copenhague. Elle est aujourd'hui la seconde du royaume ; mais elle a toujours été moins favorisée que celle d'Upsala, quoiqu'elle n'ait jamais manqué de professeurs éclairés [1]. La guerre avec le Danemark faillit ruiner cette université dès sa naissance. Plusieurs professeurs la quittèrent; d'autres, qui s'étaient montrés partisans de l'ennemi, furent obligés de se réfugier en Danemark. Cependant à la paix les cours furent repris. Le *collegium medicum* (1688) le bureau de géodésie (1683), l'Académie des antiquités (*Antiquitets akademien*) datent du même règne. Quoique les facultés de Charles XI n'eussent pas été développées par l'éducation, il n'en estimait pas moins les lettres et les arts. L'histoire de la guerre de trente ans, celle de Charles-Gustave, par Puffendorf, ainsi que la *Suecia antiqua et hodierna* de Dalberg furent imprimées aux frais du gouvernement. Parmi les savans de cette époque, Urbain Hjärne et les deux Rudbeck père et fils se distinguèrent, le premier dans la médecine, et les deux autres dans la botanique et dans les sciences naturelles; G. Stjernhielm se fit un nom par ses poésies, Örnhjelm, Hadorph et Verelius s'appliquèrent avec succès à l'archéologie. Les beaux-arts fleurirent sous la protection de la reine douairière. La peinture put s'enorgueillir des Lembke et des Klöcher (celui-ci fut anobli sous le nom d'Ehrenstrâle), et l'architecture d'un Nicodème Tessin.

La politique de la Suède se modifia après la paix de Lund et celle de Fontainebleau. Le roi se retira de l'alliance avec la France, alliance que les Suédois regardaient comme cause de leur désastre, et il en conclut une avec la Hollande, l'empereur et l'Espagne (1683). Louis XIV, mécontent, envoya une flotte dans le Sund; mais elle ne fit rien, et lorsque la France attaqua de nouveau la Hollande, la Suède envoya 6,000 hommes au secours de la dernière puissance. Benoît Oxenstjerna était premier ministre, c'était lui qui dirigeait les affaires étrangères; il s'acquit une grande réputation comme homme d'État : jamais la Suède n'avait été aussi considérée au dehors, aussi forte au dedans. Les puissances, dans leurs différends, recherchaient sa médiation pour y mettre un terme : Charles XI prit le rôle de modérateur à la paix de Ryswik.

Quoique la Suède eût acquis de l'influence au dehors par l'acquisition des provinces d'outre-mer, le caractère suédois conserva son empreinte primitive. Les grands n'avaient point perdu toute la rudesse des mœurs antiques ; mais ils montraient plus d'aménité, plus de raffinement dans leur manière de vivre. Charles XI préférait les courses de bagues (*ring-*

[1] Les professeurs les plus remarquables de l'université de Lund depuis sa fondation ont été : *Puffendorf, Nehrman, Stobæus, Sven Lagerbring, Rosenblad, Retzius, Nordberg, Florman, Jean Lundblad, E. Fries, E.-Z. Munk de Rosenschöld, Nilsson, Tegnér* et *Agardt*; les deux derniers étant nommés évêques ont laissé un vide que personne n'a pu remplacer.

ränning) à tous les autres amusemens. Les jeux de paume avaient une maison royale; ils y étaient démontrés par des professeurs. C'est dans les ordonnances de 1665 qu'il s'agit pour la première fois de comédiens, de danseurs et de jongleurs. Les jouissances de la table occupaient toujours le premier rang dans les goûts de la nation: le jour de l'enterrement de Charles-Gustave, le dîner dura depuis neuf heures jusqu'à deux. On manquait encore dans la conversation de cette politesse exquise qui répand un si grand charme sur les rapports de société. Jean Gyllenstjerna, dont nous avons esquissé le portrait, avait tellement les femmes en aversion, qu'invité un jour par Christian V durant son ambassade, il quitta la table parce que le service n'était fait que par des femmes. Un noble, le baron G. Skytte, qui exerçait la piraterie, prit un vaisseau hollandais et massacra tout l'équipage pour que l'auteur du crime restât inconnu: toutefois cet acte de barbarie ne demeura pas impuni, car Skytte et ses complices furent arrêtés et fusillés.

Des préjugés sans nombre et une superstition insensée aveuglaient tous les esprits. Il y a dans la nature des contrées septentrionales quelque chose de sombre, de silencieux, de mélancolique qui ne se concilie que trop avec les idées d'apparitions surnaturelles et d'intervention des esprits. Cette croyance se répandit comme une épidémie dans le siècle de Charles XI; les hommes les plus considérés et les plus instruits en furent imbus. Jamais, durant les temps d'ignorance et de barbarie, il n'avait été porté plus d'accusations de sorcellerie et d'enchantemens. En 1668, vingt-trois personnes furent condamnées pour ce fait dans la Dalécarlie seulement, et plusieurs eurent la tête tranchée; dans l'Angermanie, soixante et onze personnes subirent aussi la peine capitale. Un professeur du gymnase d'Hernösund s'imagina même avoir été dans l'enfer (*blåkulla*). Cette manie régnait à Stockholm en 1675. Souvent les personnes les plus estimables étaient accusées de pratiques de sorcellerie, et le moindre résultat de ces imputations était de perdre dans l'opinion ceux qui en devenaient l'objet; les prisons étaient pleines des victimes de cette folie. Une commission spéciale fut établie en 1676, et beaucoup de personnes jusque-là respectables succombèrent à une sorte d'aliénation déterminée par les poursuites judiciaires. A la fin il s'introduisit tant de confusion dans les témoignages, que les juges les moins exercés finirent par ouvrir les yeux. Il était trop tard malheureusement pour réparer tout le mal qui s'était fait; du moins les enquêtes cessèrent.

Malgré l'absolutisme de ce règne, la Suède reprit ses forces; une nouvelle ère de bonheur commençait à luire pour elle: les plaies de la guerre étaient cicatrisées, et le peuple recueillait les fruits des grandes actions de ses rois. Ce fut à cette époque que Charles XI, après six mois d'une cruelle maladie, fut enlevé à ses sujets, le 9 avril 1697, à la fleur de son âge, tandis qu'il s'occupait tout entier de leur bonheur.

Ce prince était d'une taille moyenne. Sa santé fut robuste pendant sa jeunesse. Une chute de cheval l'avait rendu boiteux. Il avait les épaules larges, le nez bien fait, le menton pointu, le teint coloré, le front élevé, les mains fortes et les pieds petits; il avait les cheveux bruns, et il y tenait tellement que malgré l'usage où l'on était alors de porter des perruques, il ne s'y soumit que lorsque sa chevelure commença de grisonner; il avait les yeux bleus, le regard doux et séduisant. Il était habile dans les exercices du corps, excepté dans la danse. Adroit cavalier, il supportait sans fatigue les plus longues routes; il faisait souvent jusqu'à trente et quarante lieues, à cheval, dans un jour: c'était toujours de cette manière qu'il visitait les provinces, accompagné d'une suite peu nombreuse, examinant la situation de ses sujets et la conduite de ses employés. Il fut le premier et le dernier roi qui se soit rendu à Torneå le jour de la Saint-Jean pour jouir du spectacle du soleil, qui ce jour-là reste vingt-quatre heures sur l'horizon. Il s'exprimait avec peu de facilité, mais sa mémoire était excellente. Il aimait la paix, et il fit tout pour la conserver. Il était naturellement économe, et cette qualité se développa surtout durant ses guerres avec le Danemark, lorsque le royaume était sur le bord du précipice. A sa mort, la dette nationale était éteinte; 1,049,000 thalers garnissaient les caisses du trésor public pour les affaires courantes, et le trésor secret renfermait soixante tonneaux d'or (environ 6,000,000 de thalers). Les prodiges nés de l'ordre, de la fermeté, de l'économie de ce prince méritent l'admiration de la postérité; ce fut un bel exemple pour ses successeurs. Les principes en matière

de finance doivent être très-simples; l'économie d'un État ne diffère pas de celle d'un particulier. L'ordre introduit dans l'administration des deniers publics ramena la confiance, et malgré la rigueur de quelques mesures, le crédit ne s'affaiblit que momentanément. Charles XI portait toujours une longue épée; il défendit à ses officiers d'en porter de courtes, suivant l'usage français. Il n'aimait pas les liqueurs fortes; mais lorsqu'il assistait à un banquet, il n'était pas le dernier à vider son verre. Dans sa conversation, il était expansif et détestait la ruse. Dans ses voyages en Dalécarlie, il assista aux fêtes populaires et dansa plus d'une fois avec les simples paysannes. Souvent il embrassait ceux qui le venaient voir, leur serrait la main ou les frappait sur l'épaule; malgré tout cela, il n'était pas facile de pénétrer dans le fond de sa pensée. Son tempérament était irascible: il lui arrivait souvent de tirer l'épée contre ses amis les plus intimes; mais une fois sa colère passée, il ne les aimait pas moins qu'auparavant. Un jour qu'il s'était pris de querelle avec le sénateur Liewen, il ouvrit brusquement la porte et commanda aux trabans de faire feu sur le *chien*. Les trabans tombèrent aux genoux du roi, qui se promenait dans la chambre et qui se tourna vers Liewen en lui disant: « Pardonnez-moi, mon ami; » puis il lui fit toutes sortes d'excuses en présence des gardes. Il était pieux et lisait chaque jour quelque fragment des saintes Écritures; il faisait assidûment ses prières à genoux. Il dormait peu et se levait régulièrement à quatre heures du matin; il donnait audience à tous ceux qui réclamaient cette faveur. Quatre de ses fils moururent en bas âge.

CHAPITRE IV.

CHARLES XII. — SA NAISSANCE, SON ÉDUCATION. — AVÈNEMENT AU TRÔNE. — GUERRE AVEC LE DANEMARK. — PAIX DE TRAVENDAL. — GUERRE AVEC LA POLOGNE. — GUERRE AVEC LA RUSSIE. — BATAILLE DE NARVA.

Charles XII naquit le 17 juin 1682. Ses premières années furent guidées par sa mère, qui chercha surtout à lui inspirer des sentimens religieux. Il eut pour gouverneur le comte Lindsköld, ami du roi, et après la mort de celui-ci, Polus, et pour précepteur le professeur André Norkopensis, anobli sous le nom de Nordenhjelm. Charles XI avait déjà fait un testament en 1682, à la suite d'une fracture au pied; il y traçait la manière dont le royaume devait être gouverné dans le cas où il viendrait à mourir: la régence se composerait de la reine, avec deux voix, et de cinq sénateurs [1]. La mort de la reine fit changer ces dispositions. Le roi, qui veillait si activement aux intérêts de l'État, ne donna pas moins de soins à l'éducation de son fils. Entre autres instructions que reçut son précepteur, il lui était enjoint de nourrir son élève des préceptes de la religion chrétienne et de l'Écriture sainte, et de lui faire faire assidûment ses prières. Le jeune prince fut instruit de tout ce qui concernait le pays sur lequel il était destiné à régner un jour. Il apprit les langues vivantes; mais quoiqu'il pût s'exprimer facilement en français, il ne voulut jamais faire usage de cet idiome: il avait sans doute hérité de l'aversion que son père avait pour lui: « S'il me vient des ministres français, disait-il, il faut qu'ils apprennent le suédois, car je trouve ma langue aussi belle que le roi de France peut trouver la sienne. » Il s'exprimait avec facilité en latin et l'employait souvent dans ses conférences avec les envoyés étrangers. Il était passionné pour les mathématiques, et il y fit des progrès: il manquait, suivant lui, quelque chose à quiconque n'avait pas approfondi cette science. Il excellait dans tous les exercices du corps; il avait à peine douze ans qu'il tua un ours d'un seul coup. La chasse la plus dangereuse de ces animaux, celle où on

[1] Le comte Benoît Oxenstjerna, Christophe Gyllenstjerna, Fabian Wrede, Nils Gyllenstolpe, Laurent Wallenstdet.

les prend vivans, était pour lui un amusement qu'il préférait à tout. Quand il montait à cheval, il était rare qu'il ne commît pas quelque grave imprudence; aussi sa témérité lui causa-t-elle plusieurs accidens. Dès son enfance, il montra une opiniâtreté qui résistait à tous les efforts tentés pour la dompter. Dès l'âge de sept ans, il exprima des opinions auxquelles il resta fidèle toute sa vie : « Il faut être doux comme un mouton avec ses amis, se montrer actif, courageux, être comme un lion contre ses ennemis. »

Lorsque Charles XI termina sa carrière, son fils n'avait que quinze ans. Les états, qui n'avaient pas oublié les malheurs dont la minorité du feu roi avait été l'origine, redoutaient une régence plus encore que l'inexpérience du jeune prince; c'est pourquoi Charles XII fut déclaré majeur avant l'âge prescrit dans le testament de son père.

Les premiers momens de son règne révélèrent à ses sujets la nature de ce caractère qui devait à la fin le précipiter dans un abîme de malheurs, sa prédilection quelquefois aveugle pour des favoris et cette volonté de fer que rien ne pouvait ébranler. Tous les efforts de la France pour acquérir de l'influence en Suède pendant le règne de Charles XI avaient échoué; à peine eut-il fermé les yeux qu'elle renouvela ses tentatives dans le même but. Benoît Oxenstjerna, qui était à la tête des affaires étrangères, s'éleva avec chaleur dans le sénat contre cette alliance; mais le jeune roi répondit sèchement : « Est-ce que je n'ai pas exprimé la volonté de m'unir étroitement avec cette puissance? » Le ministre essaya d'éclairer l'esprit de son maître; mais celui-ci lui imposa silence. — C'était déjà un pas dangereux fait par les états de confier un pouvoir absolu à l'inexpérience d'un prince d'une constance inébranlable, il est vrai, mais d'un esprit prévenu. Charles parcourut sa carrière d'une manière glorieuse comme homme et comme roi, quoiqu'il ait commis des fautes graves comme homme d'État et comme capitaine. Des guerres meurtrières ensanglantèrent son règne, et il les conduisit en véritable chevalier, sans consulter le bien de ses États. Il croyait sa cause juste, et il plaçait ses intérêts au-dessus de toutes les exigences de la politique; il comptait d'ailleurs sur le secours immédiat de Dieu, et en effet il put croire, pendant la première moitié de sa glorieuse carrière, que ce secours ne lui avait point manqué. Mais quelles que soient les charges qui pèsent sur sa vie publique, toujours est-il qu'il a constamment agi en héros et pensé en roi. Sa nature le poussait invinciblement vers tout ce qui paraissait grand et magnanime; son âme s'enflammait, et il enchaînait à son sort son peuple et ses soldats, habitués de bonne heure aux souffrances et à la fatigue.

L'Europe, à l'occident, était en armes depuis 1688 : l'ambition de Louis XIV et l'inhumanité déployée par Louvois avaient fait naître les germes d'une guerre nouvelle. Charles XI avait fait de vains efforts pour l'étouffer; mais à la fin, les parties belligérantes, épuisées de fatigues, acceptèrent la médiation qu'il leur offrait. Les négociations s'ouvrirent à Ryswik. Il n'eut pas la satisfaction de voir la conclusion de la paix; cependant sa mort n'apporta aucun changement dans l'objet des conférences. La politique française voulait surtout diviser les alliés, et elle réussit. Avant l'arrivée de l'ambassadeur suédois, les puissances maritimes s'étaient déjà séparées et avaient traité isolément avec la France. L'empereur et l'empire furent obligés de suivre l'impulsion, de sorte que la médiation de la Suède ne fut guère que pour la forme; elle n'eut aucune influence sur les conditions du traité, quoiqu'on ait reproché à un des plénipotentiaires suédois d'avoir vendu Strasbourg. Les Deux-Ponts, principauté d'Allemagne, d'où sortait la maison régnante de Suède, furent restitués, mais dans un état de dévastation déplorable. Par le nouveau traité d'alliance [1] que la France conclut avec la Suède par l'entremise de son ambassadeur d'Avaux, qui avait gagné le favori de Charles XII (Piper), traité qui devait durer dix ans, chaque État se garantissait réciproquement ses possessions. Quelques semaines auparavant, la Suède s'était également alliée [2] avec la Hollande et l'Angleterre pour le maintien de la paix. Ces deux traités avec des puissances dont les intérêts étaient tout opposés n'apportaient en réalité aucun avantage à la Suède : on ne pouvait jamais compter sur l'appui de Louis XIV, à cause des grands projets dont il était occupé pour son propre compte; la Hollande ne voyait que ses avantages particuliers,

[1] Le 9 juillet 1698.
[2] Le 14 mai 1698.

et les regards de l'Angleterre se tournaient vers l'occident plus que vers le nord.

Mais avant d'entrer dans le récit des événemens qui vont suivre, jetons un coup d'œil sur les États voisins de la Suède et sur les princes contemporains de Charles XII. Les principes de Frédéric Ier, successeur du grand électeur, ne faisaient craindre de sa part aucune entreprise hostile contre le royaume. Il avait ajouté à la puissance et à la grandeur de sa maison en prenant le titre de roi, titre confirmé par les puissances continentales. La guerre répugnait à sa politique pacifique, et le ministre brandenbourgeois lui-même parut embrasser les intérêts de la Suède[1]. Les trônes du Nord avaient changé de maîtres presque en même temps. Un nouvel esprit se manifestait. On voit surgir en tous lieux la passion de la gloire et l'ambition des agrandissemens. Pierre Ier, débarrassé des intrigues de sa sœur et de la séditieuse arrogance des Strelits, avait résolu d'introduire en Russie la civilisation européenne; mais pour mettre ses sujets en contact avec ceux des autres États européens et pour faciliter les relations commerciales de son pays avec ces derniers, il fallait qu'il étendît ses possessions jusqu'à la mer; il lui fallait un port dans la mer Noire et un dans la Baltique. Mais pour produire ces améliorations dont il cherchait à doter la Russie, il voulut tout voir, tout examiner par lui-même : tel fut le but des voyages qu'il entreprit. Ce fut alors qu'il passa par Riga, où commandait le vieux maréchal Dalberg. Quoiqu'il se fût présenté incognito, il s'irrita de n'y avoir pas été reçu convenablement, et ce fut par la suite un prétexte de guerre. Mais Charles, qui tenait à conserver ses rapports d'amitié avec la Russie, envoya à l'empereur, en 1699, une ambassade, qui, entre autres présens, lui offrit trois cents canons de fer. La réception fut aussi amicale que de coutume; le tzar se montra bienveillant envers les Suédois, jusqu'à ce qu'un malheureux accident eut menacé d'amener une rupture. Le maréchal de l'ambassade suédoise, Rank, et le président de Brandenbourg, Cizelski, en vinrent aux mains dans un repas, et le dernier fut blessé. Le tzar exigea que le coupable lui fût livré, et le maréchal, jeté dans une prison, y trouva la mort. Il aurait fallu dans cette circonstance déployer de la fermeté, et les envoyés suédois par leur excessive prudence compromirent la dignité de leur nation et le caractère sacré dont ils étaient revêtus. Cependant, le 18 novembre, le tzar confirma les anciens traités et fit au roi de Suède des protestations d'amitié sincère pour l'avenir; mais on ne reconnut que trop tôt la futilité de ces assurances amicales et le peu d'effet qu'avait produit sur l'âme de Pierre une ambassade dispendieuse. — Frédéric-Auguste de Saxe, après la mort de Jean Sobieski, l'avait emporté sur tous ses rivaux, et il s'était fait élire roi de Pologne. La Suède était mécontente de cette élection; elle eût préféré voir cette couronne sur la tête du prince de Conti ou sur celle d'un rejeton des anciennes races royales. Les *pacta conventa* obligèrent le roi de Pologne à faire restituer les provinces perdues dans les guerres précédentes; mais cette restitution, qui ne s'entendait que des contrées dont les Turcs s'étaient emparés, Frédéric-Auguste l'appliqua aux possessions suédoises de la Livonie. Ce prince n'avait aucune qualité saillante; il était toujours dirigé par une influence étrangère, quoique brûlant du désir d'être regardé comme un grand prince. La paix de Carlowitz avait assuré l'exécution des *pacta conventa;* mais pour prévenir des troubles intérieurs, occuper les Polonais et les séduire, il n'y avait pas de meilleur moyen que de faire une guerre honorable et avantageuse. Cette pensée de rendre à son royaume les frontières qu'il avait eues à une époque la plus brillante flattait l'orgueil du roi; il lui parut facile d'arracher la Livonie des mains d'un jeune homme en profitant de l'exaspération des esprits justement irrités par les mesures prises pour la restitution des biens nobiliaires à la couronne. Frédéric-Auguste fut donc le véritable auteur de la guerre du Nord, qui devait le ravager pendant dix-huit ans. Patkull, animé par la haine qu'il avait juré à Charles XI et à sa dynastie, l'affermissait dans ses idées. Ce fut Frédéric qui appela aux armes le roi de Danemark et le tzar. Les premières manifestations de Pierre ne furent guère que l'effet d'un accès de colère et d'un mouvement irréfléchi sans portée et sans but; mais elles ne tardèrent pas à devenir menaçantes. Cependant l'idée d'une guerre contre la Suède déplaisait aux Polonais, qui n'y voyaient qu'un plan conçu dans le but d'attenter à leurs priviléges; mais suivant le

[1] Voyez *Patkulls Berichte*, t. 2, p. 240.

projet de Patkull, on devait y entraîner la république sans qu'elle s'en doutât; il espérait surprendre Riga, dont on avait négligé les fortifications, quoique cette place fût commandée par un des plus vaillans capitaines de la Suède[1] et appeler aux armes la noblesse de Livonie. Le ministre de Charles XII à Varsovie était le lieutenant général Wellingh. Il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, pendant que le sénateur polonais François Goletzki se rendait à Stockholm à l'effet de complimenter le roi et d'arranger les différends qui pouvaient exister entre les deux nations; mais pendant ces manifestations extérieures Patkull et le général Carlowitz étaient arrivés à Moskou. Leur séjour dans cette capitale fut tenu si secret que l'ambassade suédoise n'en fut pas avertie, et le traité fut signé le 21 novembre. La guerre contre la Suède était décidée; mais le tzar ne voulait pas commencer les hostilités avant d'avoir terminé ses différends avec les Turcs. Il devait envahir l'Ingrie et la Carélie pendant que le roi de Pologne se jetterait sur la Livonie. Le Danemark ne pouvait oublier ses anciens malheurs; il portait une haine implacable à son voisin, et la chute de la Suède était l'objet constant de sa politique[1]. Les liens qui unissaient la maison régnante de Suède et le duc de Holstein s'étaient encore resserrés par le mariage du duc Frédéric avec Hedwig-Sophie, celle des sœurs de Charles XII que ce monarque aimait le plus. Le duc se rendit en Suède, où il fut nommé généralissime. Se fiant sur l'appui de son beau-frère, il se mit à construire des forts sur les frontières du Holstein et des États danois. Il en résulta que les troupes danoises entrèrent dans le duché et détruisirent les forts, et que les Suédois se portèrent sur le même point. Avant l'alliance de la Pologne et de la Russie, Christian V avait déjà conclu, le 24 mars 1698, avec Auguste un traité secret par lequel ce roi s'engageait à fournir au dernier un secours de 8,000 hommes; plus tard, le ministre danois, Paul Heins, adhéra au nom de son maître aux conventions que venaient de signer Patkull et Carlowitz. Mais Christian V mourut au milieu de ces intrigues hostiles, et eut pour successeur Frédéric IV, en qui la jeunesse excitait l'ardeur de se distinguer par de brillans exploits. Il se lia étroitement avec le tzar et le roi de Pologne, de sorte que le traité entre ces monarques se changea bientôt en une alliance offensive et défensive dont le but était d'ouvrir la Baltique à la Russie et de reprendre sur la Suède les provinces que ses précédentes victoires lui avaient procurées. La Suède, sans cependant regarder la guerre comme aussi imminente, renouvela avec l'Angleterre et la Hollande le traité de La Haye, le 23 janvier 1700, pour dix-huit ans. L'intégrité des territoires était garantie, et il était stipulé dans un article secret que pour ce qui regardait le Holstein, on s'en tiendrait à l'observation de la convention d'Altona.

[1] Voyez Patkull, t. 2, p. 240.

Tandis qu'on ne pensait à rien moins qu'à la guerre en Suède, et que le jeune roi se livrait avec toute la fougue de son âge à la chasse de l'ours et à des amusemens qui n'annonçaient nullement un conquérant et un grand guerrier, tout au dehors faisait présager une conflagration qui devait finir par anéantir la puissance de la Suède dans le Nord et mettre le sceptre de la Baltique dans des mains barbares et plus à craindre pour l'Europe. Ce fut le Danemark qui se présenta le premier dans l'arène. Frédéric se plaignit à toutes les cours de l'Europe de l'appui que le duc de Holstein trouvait auprès de Charles XII. Les Danois envahirent le Holstein, levant partout des contributions et prenant des forts; puis ils mirent le siége devant Tönningen. Cette brusque attaque était une violation des droits de l'empire; mais on s'embarrassait peu au fond de justice ou d'injustice : on ne cherchait qu'à compromettre la Suède. A la même époque, les armemens de Frédéric-Auguste commencèrent à éveiller les soupçons du vieux Dalberg lui-même à Riga. La tentative du prince sur cette place échoua, parce que le général saxon manquait de cette résolution qui décide souvent du sort de la guerre. Ce qu'il y avait de plus évident, c'était que rien ne pouvait justifier les hostilités.

Le sénat suédois assemblé reçut des frontières des nouvelles alarmantes; l'approche du danger le jeta dans la consternation. Un roi jeune, tout entier à ses amusemens, n'était pas fait pour rassurer ces sages conseillers de la couronne. Au milieu de la stupeur générale, le roi prit la parole : « Dieu me guidera, dit-il; je vais finir avec l'un de mes ennemis, puis avec l'autre. Jamais je n'entreprendrai une guerre injuste; jamais je ne ferai la paix avant d'avoir

réduit mes ennemis à demander merci. » A partir de ce moment le jeune prince changea de conduite et se voua exclusivement aux soins que réclamait la position critique du pays et la sienne. Le premier coup devait être porté au Danemark ; c'était encore l'ennemi qu'on redoutait le plus. Des troupes suédoises allèrent se réunir à celles de la Hollande et du Hanovre pour courir au secours de Tönningen, qui était près de se rendre. Une flotte hollandaise, commandée par l'amiral allemand, et une flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Rocke, quittèrent les ports de la Hollande et de l'Angleterre et se dirigèrent vers le Sund. La flotte suédoise, forte de trente-huit vaisseaux, fit sa jonction avec les deux autres, et leurs voiles couvraient pour ainsi dire tout le détroit. Charles XII, après avoir visité les frontières de la Norvége, s'embarqua avec 12,000 hommes rassemblés en Scanie pour faire une descente en Seeland et contraindre Frédéric IV à la paix jusque sous les canons de sa capitale. Le débarquement s'opéra sans difficulté ; le roi s'était jeté lui-même à l'eau pour conduire les siens au rivage ennemi : il investit aussitôt Copenhague, et il se préparait à en faire le siége lorsque la nouvelle de la paix de Travendal vint mettre fin aux hostilités. Le Holstein fut évacué par les Danois ; les flottes alliées se retirèrent, et dans les premiers jours de septembre, il ne restait pas un seul soldat suédois dans l'île de Seeland. Charles, satisfait d'avoir fait triompher une cause juste, ne songea pas à ses propres intérêts.

Les fléaux de la guerre venaient de se dissiper avant d'avoir éclaté sur les fertiles plaines de Seeland ; il n'en fut pas de même sur les bords de la Duna. Auguste avait pris lui-même le commandement de son armée : elle était formée en grande partie de Saxons, car la république ne voulait pas la guerre avec la Suède. Le prince avait sous ses ordres Patkull, qui, par sa naissance et les liaisons qu'il entretenait en Livonie, devait attirer après lui toute la noblesse de ce pays. Il passa la Duna et marcha sur Riga, qu'il bombarda pendant plusieurs jours ; mais à peine eut-il appris la descente de Charles XII en Seeland et la fin des hostilités qu'il leva subitement le siége. La crainte était le mobile de cette résolution instantanée. Depuis la paix du Danemark, il ne se fiait plus aux seules forces de la Russie ; il chercha la médiation de la France et de l'Angleterre, sans cependant rendre les places dont il s'était emparé. Mais Charles ne voulut pas déposer les armes ; il répondit à la cour de Versailles qu'il n'avait pas foi aux paroles du roi de Pologne et qu'il ne voulait pas se voir joué encore une fois. L'expérience prouva qu'il avait bien jugé son adversaire, car à peine Pierre Ier eut-il envahi l'Ingrie et conduit ses troupes devant Narva, qu'Auguste assiégea Kockenhusen, dont il s'empara après un siége de trois jours. Après cet exploit il quitta l'armée et se rendit à Varsovie.

Tout en faisant ses préparatifs de guerre, Pierre Ier protestait de ses dispositions pacifiques : au moment même où il s'avançait contre Narva à la tête de 100,000 hommes, son ministre Chilkow se rendait en Seeland, au camp de Charles, et lui parlait de son maître comme de son plus fidèle ami. Mais la marche des événemens était plus prompte que celle des troupes. Charles XII avait déjà terminé sa première campagne et sa première guerre ; une partie de ses soldats rentra en Scanie au commencement de septembre, et ce ne fut que le 19 du même mois que l'avant-garde de l'armée russe se présenta devant Narva. L'artillerie venait de Pleskov, et la direction du siége fut confiée au général Allart, officier du génie au service de la Saxe. A la première nouvelle que Charles en reçut, il fit embarquer les régimens qui venaient de Seeland ; il arriva lui-même à la rade de Pernau le 17 octobre. Charles brûlait du désir de sauver Narva. La défense de cette place se trouvait confiée à un descendant de la famille Horn, qui avait déjà fourni tant de grands guerriers à la Suède. Le roi n'avait que 5,000 fantassins, 3,000 cavaliers et 37 canons ; il fut sourd à toutes les représentations qu'on lui fit sur la supériorité des forces de l'ennemi et sur la nécessité d'attendre des secours : « Dieu soutiendra la justice de notre cause, » fut sa seule réponse. Le 28 novembre, Charles s'empara des défilés de Pihäjocki, qu'occupait Schermetof, un des meilleurs généraux russes, et deux jours après, le bruit du canon annonçait à la garnison de Narva que l'armée suédoise avançait. Pierre Ier, cédant à une sorte de pressentiment, avait quitté le camp la veille de la bataille et abandonné son armée à son sort dans le moment le plus décisif ; il laissa le commandement au duc

de Croy, qui avait servi avec distinction dans les armées de l'empereur. Des masses imposantes et une artillerie formidable garnissaient son camp, également fort par la nature et par l'art. Néanmoins, Charles résolut d'aller chercher l'ennemi derrière ses retranchemens : son ardeur belliqueuse remplissait ses guerriers de confiance et d'enthousiasme. Le général Welling commandait l'aile droite, et le général Renskiöld l'aile gauche : là était Charles, car il espérait que l'engagement serait plus vif sur ce point et qu'il pourrait y rencontrer Pierre. Le signal de l'attaque fut donné à deux heures après midi. Le vent chassait la neige au visage des Russes, qui en étaient aveuglés, et en un instant l'aile gauche des Suédois eut franchi les fossés. Une terreur panique saisit les Russes; la confusion se mit dans leurs rangs, et ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Un pont jeté sur le fleuve de Narava se rompit : un grand nombre trouvèrent la mort dans les flots; les autres se retranchèrent derrière des barricades élevées avec des chariots et s'y défendirent jusqu'à ce que les ténèbres couvrissent la terre. Charles était encore hors du retranchement avec ses cavaliers : ne pouvant résister à la fougue qui le poussait dans la mêlée, il voulut franchir un fossé qui le retenait ; mais il tomba dans la boue avec son cheval, et ce fut à grande peine qu'il parvint à s'en tirer. Il revint avec une seule botte et sans épée auprès de ses troupes. L'autre aile, qui pressait également l'ennemi, pénétra dans le retranchement, et à la brune, le roi occupait une position qui le mettait à l'abri de toute surprise : il s'était emparé d'une colline qui commandait tout le camp ennemi. L'aile droite des Russes était coupée ; ils demandèrent à se rendre, et l'on eut beaucoup de peine à empêcher les Suédois de continuer le carnage. La nuit suivante, le général Weide, autre chef russe, capitula aussi. 18,000 ennemis avaient trouvé la mort dans le combat ; tous leurs généraux furent faits prisonniers. Les bagages, les canons et un grand nombre de drapeaux furent le prix de cette victoire, qui peut être comparée aux plus beaux faits d'armes des temps anciens et modernes : une petite armée de 8,000 hommes en avait vaincu 80,000, commandés par des officiers habiles et défendus par des retranchemens et une puissante artillerie. Le nombre des prisonniers était si grand, que Charles, ne sachant qu'en faire, leur permit de retourner dans leurs foyers après les avoir désarmés. Le soir, les forces des vainqueurs étaient épuisées ; les soldats et les chevaux n'avaient presque rien mangé depuis plusieurs jours, et il n'y avait plus ni poudre ni plomb. Mais cette victoire, dont le bruit retentit dans toute l'Europe, fut un triomphe funeste pour les armes suédoises, car il apprit à Charles XII à mépriser son ennemi, et quel ennemi ! le plus redoutable pour la Suède. Combien étaient plus nobles cette fermeté de Pierre Ier fondant Pétersbourg pendant que le monarque suédois poursuivait ses victoires en Pologne, et cette sagesse qui convertissait pour lui en leçons profitables toutes les opérations de son rival.

Les avantages résultant de cette étonnante victoire furent presque nuls pour la Suède, qui avait assez de gloire militaire ; car les prisonniers russes rentrés dans leurs foyers reprirent les armes, et Charles XII était trop faible pour poursuivre l'ennemi sur son propre territoire. Les Suédois établirent leurs quartiers d'hiver en Livonie, pendant que Pierre était à Moscou, ranimant le courage abattu des siens et ordonnant la fonte des cloches pour en faire des canons et remplacer ainsi ceux qu'il avait perdus.

CHAPITRE V.

PASSAGE DE LA DUNA. — BATAILLE DE CLISSOW. — DIÈTES DE SENDOMIR ET DE LUBLIN. — BATAILLE DE PULTUSK. — PRISE DE THORN. — DIÈTE DE VARSOVIE. — DESTITUTION D'AUGUSTE. — ÉLECTION DE STANISLAS LECZINSKI. — INVASION EN SAXE. — PAIX D'ALTRANSTADT. — PATKULL. — ADAM LEWENHAUPT. — BATAILLE DE LESNA. MAZEPPA. — CAMPAGNE D'HIVER DE 1708 ET 1709. — BATAILLE DE PULTAVA. — RETRAITE DE L'ARMÉE. — FUITE DE CHARLES XII EN TURQUIE. — CAPITULATION DE L'ARMÉE SUÉDOISE. — GUERRE AVEC LA SAXE ET LE DANEMARK. — MAGNUS STENBOCK. — BATAILLE D'HELSINGBORG. — BATAILLE DE GADEBUSCH. — CAPITULATION DE TÖNNINGEN. — GUERRE AVEC LE HANOVRE. — RETOUR DE CHARLES XII. — PERTE DES POSSESSIONS ALLEMANDES. — GÖRTZ. — NÉGO-

CIATIONS. — ÉTAT FINANCIER DE LA SUÈDE. — CAMPAGNE DE NORVÉGE. — MORT ET CARACTÈRE DE CHARLES XII.

Toutes les pensées de Charles XII se dirigèrent alors vers la Pologne. Auguste avait craint pour ses États héréditaires lorsqu'il déclara à la diète de Ratisbonne que les hostilités ne concernaient pas l'empire, et qu'il demanda en même temps l'assistance des états. C'était une demande injuste, car il n'avait attaqué la Suède qu'avec les troupes saxonnes. L'orage grondait en Pologne : tous les mécontens jetèrent les yeux sur le roi de Suède ; tous les palatinats pressèrent Auguste de renvoyer les troupes étrangères et de terminer la guerre. Il n'avait plus d'espoir que dans le tzar, avec lequel il eut, à Birsen (février 1701), une entrevue où les deux souverains échangèrent de nouvelles assurances de bonne intelligence. Cependant le danger devenait pressant, et ce n'étaient pas des négociations, c'étaient des soldats qu'il fallait; aussi Auguste reçut-il de Pierre, à la suite de cette entrevue, de l'argent et des troupes. Le duc de Repnin, à la tête de dix-neuf régimens d'infanterie russe, se réunit aux Saxons, sous le commandement du maréchal Steinau. Les Suédois, de leur côté, se mirent en mouvement aussitôt que leurs renforts furent arrivés et se dirigèrent vers la Duna. Les Saxons s'étendirent le long de l'autre rive, faisant mine de vouloir défendre le passage du fleuve. La Courlande fut occupée par les Suédois, qui trouvèrent dans la capitale de ce pays des moyens abondans de subsistance. Ils n'éprouvèrent de difficultés que pour le passage de la Duna; il s'effectua cependant, sous la conduite du vieux Dalberg, le 20 juin 1701, et les Saxons, repoussés sur tous les points, abandonnèrent leur artillerie et leur camp aux vainqueurs. Bientôt toute la Livonie, à l'exception de Dunamunde, fut délivrée des ennemis, qui se retirèrent en Lithuanie et dans la Prusse polonaise. La république protesta de nouveau à Charles XII qu'elle n'était pour rien dans la guerre et le pria de ne pas violer son territoire. Charles répondit que le seul moyen d'arrêter la marche de son armée victorieuse c'était de déposer Auguste, qui menaçait de détruire les priviléges et les libertés du pays. Il n'entendait aucun autre accommodement; ni les conseils de ses amis ni l'expérience du passé ne purent le persuader : l'exemple de son aïeul Charles X Gustave, qui, malgré ses brillans faits d'armes, avait vu sa fortune échouer en Pologne, les avertissemens salutaires contenus dans une lettre touchante écrite, à son lit de mort, par le vieux Benoît Oxenstjerna, ce sage ministre du règne précédent, rien ne put triompher de l'inébranlable résolution du roi. Les grands de Pologne, toujours en querelle entre eux, eurent à peine appris son arrivée sur les frontières, que ceux qui étaient mécontens d'Auguste accoururent pour implorer son appui. Les Sapieha, descendans de celui qui avait trahi Charle-Gustave, reçurent du roi l'assurance de son appui. Alors Auguste vit tout le danger qu'il avait attiré sur sa tête. Son esprit troublé ne lui laissait point de ressource pour conjurer l'orage ; il s'adressa à tous les rois, implorant leur secours ou leur médiation : prince voluptueux et jugeant les autres d'après ses propres penchans, il espérait gagner son jeune ennemi par l'entremise d'une des plus belles femmes de sa cour. Aurore Königsmark fut reçue dans le camp suédois avec les égards dûs à son sexe ; mais elle ne put obtenir audience de Charles. Auguste, voyant échouer toutes ses tentatives de réconciliation, fut obligé de nouveau de recourir aux armes, qui seules pouvaient sauver sa couronne. La république envoya aussi des plénipotentiaires au vainqueur pour demander la paix ; mais on ne leur laissa pour alternative que la guerre ou le choix d'un autre roi : c'était là le prélude de cette guerre de Pologne qui devait ensanglanter pendant huit ans ce malheureux pays. Charles XII avança et prit Varsovie. Auguste se retira à Cracovie avec ceux qui voulurent suivre sa mauvaise fortune; là, il attendit les renforts qui lui arrivaient de la Saxe par tous les chemins de la Silésie, déterminé à ne pas succomber au moins sans gloire. Charles de son côté n'attendait que les troupes que lui amenaient Magnus Stenbock et Mörner pour poursuivre ses succès : elles arrivèrent, et les deux armées se trouvèrent en présence entre l'ancienne capitale de la Pologne et la nouvelle; elles se rencontrèrent le 20 juillet 1702. Les Suédois ne comptaient que 12,000 combattans rangés sur deux lignes ; les Saxons avaient choisi une forte position, protégée de tous côtés par des collines et des marais. Charles commandait en personne ; Auguste

avait sous ses ordres Fleming, Schulenburg Steinau et Beust. Charles attaqua les hauteurs, défendues par une formidable artillerie, et sans s'inquiéter des mouvemens des Saxons, il se mit à l'aile gauche, qui donnait la première. Les Polonais, rompus par l'impétuosité du premier choc, prirent la fuite, ce qui décida presque, dès ce premier moment, du sort de la bataille. Le beau-frère de Charles, le duc de Holstein, fut tué par un boulet de canon. La cavalerie saxonne, commandée par Fleming, fit plus de résistance; cependant malgré sa supériorité numérique, elle fut obligée de céder. L'infanterie fut mise en désordre par le major général Posse. Le maréchal Steinau, à la tête de l'aile gauche, avait essayé de tourner les Suédois, et ce mouvement fut exécuté, mais il échoua par la présence d'esprit et la bravoure de ces derniers. Les Saxons furent aussi entraînés dans la déroute, qui devint générale, et ceux qui échappèrent par la fuite trouvèrent la mort dans les marais. Le combat avait duré cinq heures. Les Suédois s'emparèrent du camp ennemi, où ils trouvèrent des provisions en abondance et où ils firent un riche butin. Charles, poursuivant sa victoire, était dès le 10 août aux portes de Cracovie. Là, il reçut de la Poméranie un renfort de 12,000 hommes de troupes fraîches. Le séjour des Suédois était à charge au pays : ils observaient une discipline sévère; mais ils exigeaient impitoyablement des vivres et des contributions. Les villes et les bourgades qui s'y refusèrent furent livrées aux flammes ; on maltraitait surtout celles qui appartenaient au roi Auguste. Le plan de Charles était de faire la guerre aux frais de la Pologne ; il voulait réduire les habitans au point de *pouvoir les rouler entre ses doigts*. Il ordonna à ses généraux de se conduire *à la manière des impériaux*, et il était rempli de joie quand il parvenait à extorquer de fortes sommes. Le mécontentement, la haine des partis et la peur firent que beaucoup de personnes se soumirent. Mais un état violent ne peut être de longue durée : les hommes qui n'obéissent qu'à la contrainte saisissent avec empressement la première occasion de rompre leurs liens, et le caractère polonais était alors, comme il est encore aujourd'hui, si variable, qu'au moindre souffle des vents contraires, leurs opinions changeaient et qu'ils ne se faisaient pas scrupule de rompre la foi jurée. Dans une diète orageuse tenue par Auguste à Sendomir, la république lui avait promis de le soutenir si Charles rejetait les propositions d'une paix honorable. Tous les partisans de la Suède furent déclarés traîtres à la patrie. Une autre diète se réunit sous la protection des armes suédoises en opposition à celle de Sendomir. Auguste offrit à Charles de déclarer la guerre à la Russie, et une indemnité de 6 millions pour les frais de la guerre; mais ni ces offres ni les prières de sa sœur la duchesse de Holstein, qu'il aimait tant, ni les sages conseils de son ministre Piper ne furent capables d'ébranler sa résolution. Charles, exigeant la déposition de son ennemi, était satisfait que la république n'acceptât pas les conditions qu'il dictait, parce qu'alors il pouvait faire à sa guise et guerroyer ainsi pendant plusieurs années en satisfaisant son goût pour les aventures et les dangers que lui offraient les combats, les forêts et les marais de la Pologne. Une nouvelle diète fut convoquée à Lublin par Auguste, au mois de janvier 1703. Il espérait n'y voir que ses plus zélés partisans; mais son désappointement fut grand quand il aperçut le cardinal primat du royaume, qui passait pour un des partisans de la Suède. Auguste parla du tzar et des Russes comme de ses meilleurs auxiliaires contre son implacable adversaire; mais la présence de ces étrangers était tellement contraire au vœu de la nation, que cette insinuation fut vivement combattue. De tout temps les Russes et les Polonais, quoique sortis d'une même souche, ont été antipathiques. Cependant toutes les résolutions qu'on prit n'éloignèrent pas Charles, qui était dans le cœur du pays. Les Saxons, commandés par le maréchal Steinau, furent battus encore une fois à Pultusk. Cette victoire ouvrit la route de Thorn. Cette ville, forte par sa position, fut prise après un siége de près de deux mois, et ce succès consolida la prépondérance des Suédois, du moins dans ces contrées. Renskjöld, l'un des plus célèbres généraux de Charles XII, s'empara en même temps de Posen, qui était d'une grande importance comme place d'armes. Avant de faire prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver dans la Prusse polonaise et dans l'Ermeland, Charles s'empara d'Elbing, place forte et bon port sur la Baltique; lui-même séjourna à Heilsberg, en vue de lever des contributions sur le pays et de faire de nouveaux enrôlemens pour l'ouverture de la campagne de 1704.

Le cardinal primat avait invité tous les palatinats à une diète qui devait s'ouvrir à Varsovie le 20 juin 1704, parce que Charles avait déclaré qu'il voulait traiter de la paix sous la médiation de la république. L'assemblée était nombreuse; les négociations qu'Auguste avait entamées avec le roi de Suède furent présentées comme des preuves évidentes que ce roi voulait attenter aux libertés de la Pologne; des plaintes multipliées contre le gouvernement saxon se firent entendre, et les choses prirent bientôt une tournure qui prouva que le rétablissement de la paix n'était que le prétexte, et la destitution le véritable motif de la convocation. Les confédérés déclarèrent qu'Auguste ne pouvait plus être toléré comme roi de Pologne, et ils lui signifièrent qu'ils ne voulaient plus lui obéir. Le trône fut déclaré vacant. Auguste, abandonné de tous, à l'exception des Russes, qui commençaient à craindre d'être seuls à combattre le lion, se jeta à corps perdu dans les bras de son allié, qui lui fournit les moyens de mettre sur pied une nouvelle armée.

Auguste craignait surtout de trouver des rivaux dangereux dans les fils de Jean Sobieski, ce grand roi dont les exploits brillans avaient entouré le trône de Pologne de ses dernières gloires. Pour se débarrasser de cette crainte, il les surprit, non loin de Breslau, sur le territoire de l'empereur et les emmena prisonniers à Leipzig. Cet acte de violence souleva tous les esprits contre Auguste. Non-seulement on porta plainte à l'empereur, mais l'Europe entière regarda cette conduite comme une perfidie. Le nombre des ennemis du roi s'accroissait considérablement dans les hautes familles. Lubomirski, homme puissant, se déclara pour la confédération de Varsovie, et Dantzig y donna son adhésion. Cette confédération dépêcha le comte Stanislas Leczinski, waivode de Posen, auprès de Charles pour lui demander sa protection. Cet homme avait un esprit profond et une grande expérience des hommes; il fit impression sur le roi et gagna son amitié. Le jeune prince Alexandre Sobieski était assez sage pour ne pas aspirer à la couronne. L'argent gagna beaucoup de voix au prince de Conti; mais Charles, qui dominait toutes les décisions, ne voulait point d'un Français, quoiqu'il évitât soigneusement de laisser percer sa répugnance: il voulait que le trône de Pologne fût occupé par un Polonais. Dans cette grave question, le vainqueur ne prit conseil que de lui-même, et son choix tomba sur Stanislas. Le cardinal primat chercha à retarder l'élection; mais elle se consomma le 13 juillet, sous l'influence des armes suédoises. La confédération de Sendomir se déclara contre cette élection. Le pape désapprouva la déposition d'Auguste et appela à Rome le cardinal primat. Celui-ci, sur son refus de s'y présenter, fut immédiatement privé de toutes ses dignités ecclésiastiques (juillet 1705); mais la confédération prit le prélat sous sa protection en refusant de se soumettre à la volonté de Rome.

La Pologne offrait à cette époque un tableau déchirant. Auguste avait confisqué tous les biens de ses adversaires; des bandes appartenant aux deux partis parcouraient la campagne, assouvissant leur vengeance dans le sang de leurs adversaires et dans le pillage de leurs propriétés. Charles était impitoyable pour ceux qui s'opposaient à ses desseins. Les paysans abandonnèrent leurs maisons et se réfugièrent dans l'épaisseur des forêts, de sorte que les Suédois ne se procuraient des vivres que par les juifs, qu'attirait l'appât du gain. Auguste avait reçu des renforts des Russes; on devait donc s'attendre au combat décisif après lequel Charles soupirait. Il se rendit en Gallicie et emporta Lemberg d'assaut. Mais cette excursion, qui n'avait aucun but politique ni stratégique, lui coûta cher. Il avait laissé à Varsovie, auprès de Stanislas, un petit corps suédois commandé par un brave guerrier, Arvid Horn, qui devint sous le règne suivant un des plus éminens chefs de parti. Auguste saisit ce moment de l'absence de Charles pour porter un coup vigoureux à son rival Stanislas. Avançant à marches forcées, il fut sur le point de surprendre ce dernier dans sa capitale; Horn, trop faible, fut obligé de se rendre. Ce coup de main détruisit la confédération de Varsovie: les partisans d'Auguste reprirent courage; Lubomirski embrassa même de nouveau son parti. Charles, après être resté quelque temps dans la Pologne orientale, revint sur ses pas pour reprendre Varsovie. Tout cédait sur son passage: les Saxons abandonnèrent sans la défendre la rive gauche de la Vistule, et les Suédois passèrent ce fleuve sans obstacle; mais malgré la diligence que Charles mit à les poursuivre, il ne put les atteindre, et Schulenburg, qui les commandait, se sauva par la Silésie en

traversant l'Oder. Ainsi se termina la campagne de 1704. L'armée suédoise prit ses quartiers d'hiver dans la grande Pologne. Il devenait de plus en plus évident qu'on voulait pénétrer en Saxe. Auguste lui-même paraissait abattu; il avait fait la triste expérience de l'inconstance de la fortune et de la nation à la tête de laquelle il était placé, car à peine s'était-il éloigné que la puissante maison de Potocki se jeta dans la confédération de Varsovie et que les palatinats de Sendomir et de Cracovie reconnurent Stanislas. Une nouvelle diète avait été convoquée dans la capitale : on déclara hautement qu'elle devait achever l'œuvre commencée par la première. Charles avait laissé à Varsovie le général Nieroth. Les Saxons voulurent encore une fois tenter le sort des armes et surtout imposer aux nobles, qui étaient convoqués; mais cette tentative échoua complétement, et leur général, Patkull, fut même fait prisonnier.

Il manquait encore un acte solennel à l'élection de Stanislas, c'était celui de son couronnement : il eut lieu à Varsovie, le 24 septembre. Charles avait voulu y assister en personne. La paix fut alors signée avec la Suède, le 28 novembre, sans que le vainqueur prît un pouce de terre de la république; loin de là, il offrit à la Pologne de continuer la guerre contre le tzar jusqu'à ce qu'elle eût recouvré les provinces qu'elle avait perdues dans les guerres précédentes.

Mais avant de poursuivre le récit des événemens qui préparèrent la paix d'Altranstadt, jetons un coup d'œil sur ce qui se passait dans les possessions suédoises sur la Baltique. Un seul coup avait abattu, à Narva, les forces réunies de Pierre Ier, et ce désastre avait fait naître en lui le désir de terminer par des négociations la guerre qu'il venait d'entamer : tout en continuant ses préparatifs de guerre, il sollicitait la médiation de la Hollande. Mais Charles n'était pas moins animé du désir de la vengeance contre le tzar que contre le roi de Pologne. La bataille de Narva avait enflé son orgueil; il se contenta de laisser de faibles corps pour couvrir les frontières de la Livonie, de l'Esthonie et de l'Ingrie, tandis qu'il s'enfonçait en Pologne avec son armée. Le défaut d'officiers supérieurs habiles dans ces contrées ne permettait pas aux Suédois de diriger avec avantage les opérations de la défense. Le dernier exploit de Dalberg avait été le passage de la Duna. Charles-Adam-Lewenhaupt avait à lutter contre des jalousies rivales et n'était pas encore connu. Il faut ajouter à cela une mesure prise par le gouvernement suédois, et qui mécontenta les populations de ces contrées et facilita les opérations des Russes, c'était la prohibition des exportations de blé. Le numéraire devint plus rare, et les ennemis, lorsqu'ils parurent, trouvèrent des approvisionnemens considérables. Les Russes choisissaient de préférence l'hiver pour faire leurs incursions. Le pays, coupé par de nombreuses rivières, offrait pendant l'été plus d'avantage pour la défense; mais lorsque le froid avait jeté des ponts naturels sur les lacs, les rivières et les marais, on pouvait entrer facilement de tous les côtés. Les Suédois, faibles en nombre, furent battus partiellement; les forteresses et les villes tombaient l'une après l'autre au pouvoir du tzar. Dorpt et Nöteborg furent pour lui des conquêtes importantes. Cette dernière place surtout, située à l'embouchure de la Neva, dans le lac Ladoga, était la clé de l'Ingrie et de la Finlande. Les Russes poussèrent jusqu'aux portes de Narva, et Pierre avait une telle confiance dans l'avenir qu'il fonda Pétersbourg au milieu des incertitudes de la guerre. Il agissait lentement, mais sûrement. Après la prise de Dorpt, après l'anéantissement de la flotte suédoise sur le lac de Peipus, après la prise de Narva, qu'il emporta d'assaut, le tzar fonda encore Cronstadt, dans l'île de Retusari. Lewenhaupt seul, à la tête d'un petit corps, l'inquiétait : non-seulement il occupait Riga, mais il était aussi maître de la Courlande et de la Duna. Ayant assuré ses derrières par la prise des places que nous venons de nommer, Pierre résolut d'attaquer ce général, qui était alors sur les frontières de la Lithuanie. Il s'annonça, dans une proclamation, comme venant au secours des Polonais contre les Suédois, et il invita les premiers à rompre avec ceux-ci. S'il réussissait à écraser ce corps, tout le pays depuis le golfe de la Finlande jusqu'à la Courlande était à lui, et Charles était privé de ses ressources. Mais la victoire que Lewenhaupt remporta à Gemauerthof, le 26 juillet 1705, sur 20,000 Russes, commandés par le prince Scheremetof, fit évanouir ce projet. Toutefois le général suédois, trop faible pour poursuivre ses avantages, se vit obligé de se retirer sous le canon de Riga.

Les Russes concentrèrent des forces imposantes à Grodno, sous les ordres du maréchal Ogilvi ; ils avaient pour but de soutenir Auguste en Pologne. Cette circonstance réveilla Charles, et il accourut dans l'hiver le plus rigoureux. Les deux armées s'observèrent pendant quelque temps ; puis Ogilvi se retira brusquement sur la Volhynie pour gagner le Dniéper. Il avait perdu à Grodno, par les maladies et par la disette, près de la moitié de son armée. Charles le poursuivit ; mais il fut arrêté dans sa marche par les marais de la Polésie. Il se reporta alors sur la Volhynie, où il trouva de nombreux approvisionnemens ; mais l'ennemi avait disparu. Après avoir fait reposer son armée dans ces riches contrées, il se rapprocha de la Vistule et fit sa jonction avec Renskköld[1], à Striekourie. Ce général avait décidé le sort de la campagne par une victoire éclatante pendant que son roi observait les Russes. Auguste était en marche pour se réunir à l'armée saxonne, que commandait le célèbre Schulenburg. Renskköld, pour empêcher cette jonction, résolut de livrer bataille. L'engagement eut lieu en effet à Frauenstadt, le 14 février. Les Suédois n'avaient que huit ou neuf mille hommes. Les forces des ennemis étaient bien supérieures ; cependant la victoire que Renskköld gagna fut tellement complète, que tous ceux qui échappèrent au glaive furent faits prisonniers. Le camp et l'artillerie furent le prix du succès. Auguste, après cette défaite, n'eut d'autre ressource que de se jeter dans Cracovie, qu'il fortifia pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Comme les campagnes de Charles XII avaient manqué jusqu'alors de suite et de plan, il n'avait rien fait qui pût être utile à ses États ; loin de là, les ressentimens qu'il s'attira de la part de ses ennemis entraînèrent la dévastation de ses provinces et la prise de ses places. Une certaine gloire entoura son nom ; mais si l'on entre plus avant dans l'examen de ses faits d'armes, il semble avoir plutôt couru les aventures, comme les chevaliers d'un autre temps, qu'agi en capitaine prévoyant et en roi chargé du sort d'une nation entière. Il avait donné à Stanislas la couronne de Pologne ; les Saxons avaient évacué le territoire de la république, à l'exception de quelques places fortes ; mais Auguste était encore roi légitime aux yeux de toute l'Europe. Il fallait donc obtenir de lui qu'il renonçât au trône. Pour atteindre ce but, une invasion en Saxe devenait nécessaire. Elle ne pouvait se faire que sur le territoire de l'empereur ; mais Charles XII courait, en l'entreprenant, le danger de s'attirer la guerre avec tout l'empire. Ce fut en vain que Piper, son ministre, lui fit envisager ces résultats, qu'il lui mit sous les yeux la Livonie, l'Esthonie et l'Ingrie en flammes : Charles le voulait. Il laissa Mardefelt[1] en Pologne avec une petite armée qui paraissait suffisante, avec l'aide des partisans de Stanislas, pour se défendre contre ceux d'Auguste. Lui-même, à la tête de 20,000 fantassins et de 15,000 cavaliers, les premiers guerriers du monde, au dire même de ses ennemis, traversa en hâte la Silésie et l'Oder, à Steinau, et passa l'Elbe le 16 septembre. Cette marche avait d'abord inspiré à la Hollande et à l'Angleterre la crainte que le roi ne vînt se joindre aux Français ; mais cette inquiétude se dissipa à mesure que son caractère se développa. Les Saxons se retiraient sur tous les points. Le gouvernement de Dresde ordonna même à la population de se soumettre ; Charles prit ses quartiers à Altranstadt et fit cantonner son armée dans les plaines de Leipzig. Le danger qui menaçait Auguste, au cœur de ses États héréditaires, le força de recourir à la voie des négociations. Elles furent conduite secrètement. La seule condition imposée à Auguste fut d'abdiquer le pouvoir. La paix fut signée le 25 septembre. Auguste renonça au trône et ne se réserva que le droit de porter le titre de rois a vie durant. On l'obligea de mettre en liberté les princes de Sobieski et de livrer les Russes qui étaient en Saxe ainsi que ce malheureux Patkull qui, en qualité de ministre du tzar, résidait à sa cour. Charles et son armée devaient rester en Saxe jusqu'à l'entière exécution de ce traité.

Mais pendant son séjour dans cet électorat, Charles eut des preuves non équivoques que la conduite d'Auguste était très-suspecte. Il ne

[1] Le 17 août 1706.

[1] Mardefelt était instruit de la marche des négociations aussi bien par Auguste que par son roi. Il avait pris position à Kalisch ; mais s'il eût suivi les conseils de la prudence, il se serait retiré à Posen. Auguste s'était réuni à toutes les forces russes sous Menzikof. Le premier voulait éviter le combat ; celui-ci le demandait avec instance. Mardefelt fut cerné, attaqué et fait prisonnier après une défense désespérée.

crut pas possible de se fier à lui, et résolut de le mettre hors d'état de lui nuire en levant d'énormes contributions dans le pays et en réglant lui-même le mode de perception ; il recruta en même temps de nouvelles troupes. Sa réputation d'héroïsme, le succès de ses armes et la solde élevée qu'il offrait attirèrent sous ses drapeaux une foule de jeunes gens de tous les cercles de l'Allemagne. De tous les ennemis de Charles et de la Suède, Patkull était certainement le plus dangereux. S'il était venu à bout de ses projets et qu'il eût trouvé un appui plus solide la guerre aurait pris une autre tournure. Mais malgré tous les obstacles qu'il rencontra sur sa route, il fit preuve d'un grand talent dans l'organisation de l'armée russe. Toutefois la hauteur de son caractère et sa franchise, qui n'épargnait personne, lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Son intégrité et le besoin qu'on avait de lui empêchèrent seuls sa disgrâce. Il avait vu la bassesse et l'incapacité des ministres saxons, et il les avait dénoncés à leur maître : de là la haine implacable que lui portait la cour d'Auguste. Pendant que celui-ci était à Grodno, où il agissait de concert avec les Russes contre Charles, Patkull fut arrêté, la nuit du 19 au 20 décembre 1705, et emmené à Sonnenstein. On donna pour prétexte qu'il négociait, suivant les ordres du tzar, pour mettre les régimens russes qui étaient en Saxe aux gages de l'Autriche. Le prince de Galitzin, ministre de Russie, et celui d'Autriche, le comte Stratmann, firent les plus énergiques protestations ; mais le cabinet de Saxe avoua que regardant Patkull comme le plus grand obstacle à la conclusion d'une paix qu'il voulait à tout prix, il avait espéré obtenir de meilleures conditions en le livrant à la vengeance des Suédois. Imhof et Pfingsten, qui négociaient pour la paix, étaient des ennemis acharnés de Patkull, et l'on dit que ce furent eux-mêmes qui proposèrent à Charles de le livrer. Pendant qu'on traitait, on le fit transférer à Königstein. Il fallait être aussi dépourvu de caractère et de sentimens nobles que l'était Auguste pour ne pas mettre Patkull en liberté, à la première nouvelle des négociations, au lieu de le laisser traiter indignement par ses ministres contre tout droit des gens. Le tzar se plaignit auprès de toutes les cours ; mais que pouvait-on obtenir, par médiation, d'un prince tel que Charles XII ? Le malheureux Patkull fut remis le 8 avril 1707 au général suédois Meyerfeld. Les Suédois l'emmenèrent à leur suite, et le 10 octobre il fut exécuté à Casimir d'une façon cruelle. Le défaut de magnanimité dans cette circonstance est une tache sur l'histoire de Charles ; mais une tache ineffaçable est celle que cette affaire imprima sur Auguste et ses ministres.

Stanislas fut reconnu par toutes les puissances, excepté par la Hollande. Le duc de Marlborough s'était rendu lui-même au camp suédois, en Saxe, pour gagner le comte de Piper et empêcher la Suède de se mêler des affaires des alliés contre la France. Le moment était décisif : il ne dépendait que du roi de mettre un terme à la guerre et de passer dans l'opinion publique, qui ne se fonde que sur de grands exploits ou d'éminentes qualités, pour l'arbitre du Nord et de l'Europe entière ; mais il perdit par une opiniâtreté impardonnable tout le fruit qu'il aurait pu recueillir de sa bravoure et des faveurs de la fortune. C'est à ce malheureux défaut que la Suède dut sa décadence et le tzar la hauteur où il parvint et où la postérité l'admire. Deux favoris, Piper et Renskœld, circonvenaient le roi comme de mauvais génies. Charles paraissait également attaché à l'un et à l'autre ; cependant un abîme de haine et de jalousie séparait ces deux hommes. Ce que Piper voulait ou désirait était rejeté par Renskœld, qui se rendait ainsi cher et indispensable au roi ; car les conseils de Piper étaient ceux d'un sage et grand ministre, tandis que ceux de Renskœld ne tendaient qu'à développer chez son maître, à un plus haut degré, la hardiesse et la témérité. Ce dernier ne s'occupait jamais des difficultés d'une entreprise ; il n'en jugeait que par l'événement. L'armée se divisa également en deux partis, qui se rattachèrent l'un à Piper, l'autre à Renskœld, car les guerriers les plus intrépides voyaient avec douleur les plus chers intérêts de la patrie sacrifiés à des courses aventureuses.

Pendant que le roi dictait à Auguste des lois en Saxe, les Russes se rendaient maîtres de la Pologne. Ils traitèrent les partisans de Charles et de Stanislas avec la cruauté des barbares. Cependant l'approche de l'armée suédoise ne leur permit pas de prolonger leur séjour. Leur rage redoubla, et ils pillèrent les palais des grands pour orner Moskou et les autres grandes villes de l'empire. Pierre fit tous ses efforts

pour entretenir la discorde intérieure, qui a toujours caractérisé la nation polonaise depuis l'instant où elle pris rang parmi les États jusqu'à celui où elle en a été effacée. Son but était de la mettre hors d'état de soutenir efficacement la Suède dans la lutte à mort qui allait s'engager entre lui et Charles. La France, qui voulait la fin de la guerre dans le Nord, employa, sur la demande du tzar, sa médiation à l'effet de conclure la paix et de pouvoir disposer des forces de la Suède. Mais Charles songeait moins que jamais à suspendre les hostilités. Lorsqu'il quitta la Saxe, au mois d'août 1707, son armée comptait 8,450 cavaliers, 19,200 fantassins et 16,000 dragons, en tout 44,000 combattans animés des dispositions les plus guerrières. Ce fut le 20 septembre qu'ils entrèrent sur le territoire de la Pologne. Partout les Russes se retiraient devant eux. De grandes difficultés s'opposaient à ce qu'on pût rendre décisive la guerre avec la Russie. Le seul moyen d'y parvenir aurait été de laisser à Stanislas le temps de former une armée, d'entrer en Livonie, d'en chasser les Russes, de reprendre les places fortes dont ils s'étaient emparés et d'avancer sur Moskou par Pleskov. Il paraît que tel était le projet de Charles XII. Gyllenkrok, officier du génie d'un rare mérite, avait l'ordre de se procurer des cartes et des plans de Pleskov. Dans les premiers jours de 1708, les Suédois passèrent la Vistule sur la glace et envahirent la Masure. Les paysans, qui s'étaient attroupés dans les forêts, ne purent arrêter leur marche. Le roi poursuivit sans relâche l'ennemi jusqu'à Smorgonie, sur la Vilia, sans cependant l'atteindre. L'armée prit la direction de Minsk. Les Russes, en battant en retraite, rendaient les chemins impraticables, brûlaient ou pillaient tout ce qui pouvait être à l'usage de ceux qui les poursuivaient. On ne manqua cependant pas de vivres, car les soldats découvrirent des approvisionnemens enfouis dans la terre. Après avoir séjourné cinq semaines à Smorgonie, Charles se rendit à Radochkowitsch, où il resta trois mois. L'armée était campée sur les rives de la Bérésina ; la faiblesse de la population dans ces contrées forçait l'armée à s'étendre, au point qu'il fallut huit jours pour la rassembler. Les Russes occupaient les bords de la Duna, depuis Polotzk jusqu'à Witepsk, et ceux du Dniéper jusqu'à Mohilew. Le 17 mai (1708), le roi commença ses opérations et passa, avec tous ses régimens, la Bérésina, qui de nos jours a acquis une si triste célébrité dans la retraite des Français. Après une marche pénible, il arriva à Holofzin. Là, les Russes paraissaient l'attendre dans un camp retranché ; mais ils ne surent tirer profit ni de la supériorité de leurs forces, ni de leur artillerie, ni des autres avantages que leur offrait la nature marécageuse du terrain : ils furent comme frappés de terreur lorsque Charles et ses soldats les attaquèrent (14 juin), et ils lâchèrent pied honteusement. Le roi marcha sur Mohilew, et pour la première fois les drapeaux suédois flottèrent sur les bords du Dniéper. Les plus courageux de l'armée suédoise eux-mêmes, voyant que ce fleuve n'était pas encore le terme de leur marche, s'abandonnèrent à de sinistres pressentimens : la disette commençait déjà à se faire sentir ; mais Charles poursuivit sa route à travers les plus grandes difficultés et arriva aux frontières de l'ancienne Russie, à une journée de marche seulement de Smolensk. Le roi avait conçu le projet de faire crouler un vaste empire, et il n'avait aucun plan arrêté. Il avait cependant à faire à un prince qui calculait tout. Il se laissa entraîner par son ardeur pour les aventures téméraires et les exploits hasardeux. Le profond mépris qu'il portait aux Russes le remplissait de l'espoir de terminer la guerre avec eux en peu de temps. Malheureusement il ne manquait pas de flatteurs qui l'entretenaient dans cette espérance. Le général Sparre convoitait le gouvernement de Moskou ; il disait qu'une prophétie l'avait promis, il y avait nombre d'années, à l'un des membres de sa famille. Charles lui-même croyait qu'il fallait tout tenter pendant que la fortune lui souriait[1]. Cependant tous ceux qui lui étaient sincèrement attachés et qui osaient exprimer leur avis tâchaient de le détourner de marcher sur Moskou. L'armée qui l'entourait était la fleur des forces du royaume, et il ne fallait pas la conduire à une destruction presque inévitable : car Moskou était la ville sacrée de l'empire, et les Russes, retranchés sur tous les points, dévastant tout et coupant la retraite à Charles, devaient finir par détruire son armée. Dans de telles conjonctures, Charles demanda conseil à

[1] « Il faut tout oser tant que la fortune ne nous abandonne pas, » disait Charles à Gyllenkrok.

Gyllenkrok et lui avoua qu'il n'avait aucun plan. Ce général lui conseilla de se retirer sur la Duna pour se mettre en communication avec ses provinces; mais le roi se décida à entrer dans la Severie : l'alliance qu'il venait de conclure avec Mazeppa fut la cause de cette résolution. Ce hetman des Cosaques, digne successeur de Chmielnizki, vit bientôt que les projets de Pierre ne tendaient pas à moins qu'à l'anéantissement des priviléges de son peuple, et que leur seule garantie était l'affaiblissement de la puissance de l'empire russe. Rien n'était au-dessus de son courage, et il voulait que le peuple lui dût la liberté. Tandis qu'il gagnait à force d'or les favoris de Pierre, il offrait (en 1707) son amitié à Stanislas et lui annonçait sa rupture avec la Russie [1].

Lewenhaupt, qui commandait les corps rassemblés sur les bords de la Duna, avait reçu l'ordre de se joindre à la grande armée campée sur les rives de la Bérésina. La marche ne pouvait s'opérer que lentement à cause des immenses convois de vivres et de munitions qui accompagnaient les troupes.

Pierre et ses généraux, prévoyant que la guerre se prolongerait si cette division arrivait à sa destination, résolurent de l'anéantir. L'empereur se jeta avec toute son armée entre Charles et le corps de Lewenhaupt, et le roi, au lieu d'attendre son général ou d'aller à sa rencontre, fut poussé par la fatalité à s'avancer vers la Severie. En vain Piper et Gyllenkrok lui firent les observations les plus concluantes : Renskӧld, ce mauvais génie de Charles XII et l'ennemi de Lewenhaupt, paraissait vouloir amener un désastre et fit prévaloir son avis, qui était de ne pas attendre. Ainsi Charles, sous prétexte que l'armée manquerait de vivres, décampa, oubliant que Lewenhaupt traînait à sa suite trois mille voitures chargées d'approvisionnemens. Celui-ci, qui n'avait que onze mille hommes, abandonné à ses propres forces, fut bientôt enveloppé par l'armée russe, commandée par Pierre lui-même et qui comptait 60,000 combattans. Il avait passé heureusement le Dniéper et était parvenu à Lesna, à deux milles de Propoisk. Ses dépêches, adressées au roi, furent saisies par l'ennemi, et l'armée de Charles, au lieu d'aller à sa rencontre, s'éloigna à marches forcées. Lewenhaupt fut attaqué le 28 septembre. Après des efforts inouïs, il resta maître du champ de bataille; mais pour sauver son armée, il fut forcé de sacrifier son bagage : il brûla toutes les voitures et donna les chevaux aux fantassins. Ce brave général parvint en Severie avec son corps d'armée, traversa un pays inconnu, luttant contre les fatigues et les privations, et enfin se réunit aux troupes du roi, le 10 octobre. De ses onze mille hommes, il n'en ramenait que six mille; quinze cents s'étaient détachés du corps et retirés aux bords de la Duna. Cette retraite, semblable à celle de Xénophon, a immortalisé le nom de Lewenhaupt; mais le succès doit être attribué en grande partie à l'inhabileté des Russes. Pour récompense, le héros reçut un froid accueil de Charles XII.

La perte des convois dont Lewenhaupt était chargé ne fut pas la seule. Le général Lagerkrona avait été envoyé pour prendre Staradubb, le principal défilé qui conduit dans l'Ukraine; il devait établir aussi des magasins. Ce général était redevable de son avancement à la faveur : il ne l'avait mérité par aucun service. Il fit de grandes fautes, et les Russes le prévinrent. Cet événement et le malheur qui avait frappé la division de Lewenhaupt remplirent l'âme de Charles XII de tristes pressentimens : il semblait que la lumière était sur le point de l'éclairer sur sa véritable position ; aussi les malheurs se succédèrent-ils. Baturin, capitale de Mazeppa, bien approvisionnée, fut emportée d'assaut et livrée aux flammes par les Russes. Charles, malgré sa diligence, arriva trop tard. Cette perte irréparable fut la source de tous les désastres qui survinrent. Le sort de Mazeppa, réuni aux Suédois, fut celui qui attendait ses alliés.

Les Russes se conduisirent dans les possessions des Cosaques et particulièrement dans celles du hetman avec une froide barbarie. Mazeppa, pour ne pas perdre tous ses biens, persuada au roi, sur la fin de l'année 1708, au moment où un rude hiver commençait à sévir, de se mettre en marche pour occuper Hadisch sur la Sula. Les troupes, qui furent obligées de bivaquer, souffrirent cruellement de la rigueur du froid dans ces steppes immenses, où aucun arbre, aucune colline ne les abritaient contre la violence des vents. Plus de quatre mille hommes périrent par le froid; les autres portèrent longtemps les traces des fati-

[1] Voyez Ruhs, *Geschichte von Schweden.*

gues qu'ils avaient essayées. Cependant, arrivés près de Sula, les soldats trouvèrent des quartiers passables; mais le roi, livré à son obstination inflexible et poussé à vouloir tenter l'impossible, décampa de nouveau le 28 décembre. Les Russes se retirèrent, ne laissant après eux qu'un désert. Charles prit position à Hadschas; son ardeur belliqueuse n'aspirait qu'aux combats. Il voulait prendre Weprik, qui n'était qu'une bicoque. Cette place, comme toutes celles de l'Ukraine, n'était pas tenable : elle se serait rendue sans résistance à la première tentative d'un siége régulier; mais le commandant, sommé de la livrer, refusa. Charles, irrité, ordonna l'assaut, qui fut donné le 18 janvier en plein jour; mais les assaillans furent repoussés : les Russes avaient jeté sur les remparts de l'eau qui avait gelé. Tous les officiers intelligens avaient prévu cette issue. Cette témérité coûta à l'armée plus de mille hommes tués, sans compter un grand nombre de blessés, parmi lesquels une foule d'officiers courageux et distingués. Le soir même, le commandant capitula. Charles attaqua ses adversaires partout où il les trouva, les chassa de l'Ukraine, et poursuivit les Russes jusqu'au Donz et à ses propres frontières. Il dévasta tout le pays; il fit halte à Kalomak : « Vite, vite, Gyllenkrok, dit-il, demandez le chemin de l'Asie. » Frappé de stupeur à l'annonce d'une telle résolution, le général lui fit observer que cette partie du monde était encore éloignée et située dans une autre direction : « Mazeppa, répondit le roi, m'a cependant assuré qu'elle n'était pas si éloignée. Il nous y faut aller pour que nous puissions dire un jour que nous avons touché le sol de l'Asie. » Gyllenkrok regarda ces paroles comme une plaisanterie, et c'était cependant un parti pris. Charles XII ne donna l'ordre de se mettre en route qu'après que Mazeppa lui eut assuré que ce qu'il venait de lui dire n'était qu'un propos auquel il n'attachait aucune importance.

Charles établit ses quartiers à Budissin; son armée campa le long de la Worksla et du Psol, dans une contrée étroite et sillonnée de cours d'eau. Les Suédois étaient pour ainsi dire entourés d'ennemis. Les Russes ne laissèrent échapper aucune occasion de les attaquer et portaient des coups funestes à leurs détachemens isolés. Toute perte était sensible, quelque légère qu'elle fût, parce qu'on ne pouvait espérer aucun secours. Les Suédois étaient si éloignés de leur patrie, qu'ils ne comptaient plus la revoir; ils avaient beaucoup souffert du froid pendant l'hiver, et le printemps ne paraissait leur apporter aucun soulagement. Cependant les soldats ne faisaient pas entendre la moindre plainte. Le débordement des rivières convertit le pays en un grand lac : les difficultés des chemins étaient extrêmes; les hommes et les chevaux périssaient en grand nombre. La disette vint se joindre à ces calamités, car les habitans avaient quitté leurs maisons à l'approche des Suédois.

Mazeppa avait fait tous ses efforts pour attacher ses Cosaques au sort de ces derniers, et les Saporages se réunirent à eux; on trouva ainsi des moyens de subsistance. Au centre de la position occupée par les Suédois était Pultava. Le roi voulait s'emparer de cette place, qui comptait quatre cents hommes de garnison; mais ayant été repoussé à Wiprek, il résolut d'en faire le siége régulier. Mais les moyens lui manquaient pour cela, et les généraux étaient d'avis de livrer l'assaut. Renskôld ne manqua pas de se ranger à l'opinion de son maître, et le 12 mai on ouvrit les tranchées. Charles employa à ces travaux les Saporages, qui ne convenaient pas pour cela et qui en exprimèrent hautement leur mécontentement. Ils s'ensuivit que non-seulement les Cosaques, mais les Towarzes ou Valaques, qui formaient un régiment de troupes légères, organisées par Magnus Stenbock, quittèrent presque tous l'armée suédoise. Le roi, selon sa coutume, s'exposa aux plus grands dangers : les soldats, découragés, dirent qu'il cherchait la mort, parce qu'on le voyait toujours là où elle moissonnait le plus de monde. Piper le conjura de lever le siége, qui coûtait trop de sang, et de se retirer vers le Dniéper pour être plus près de la Pologne; mais Charles ne voulait pas entendre parler de retraite. Les Russes étaient de l'autre côté du Worksla; ils parvinrent à faire entrer des renforts et des vivres dans la citadelle assiégée, tandis que la disette se faisait sentir dans le camp des Suédois. Les Russes qui étaient au pouvoir de Charles XII furent rendus à la liberté. Des redoutes formidables furent élevées sur la rive opposée du Worksla pour en protéger le passage et couvrir la retraite en cas de malheur. Tout annonçait qu'on avait le projet d'attaquer l'ar-

mée suédoise, déjà très-affaiblie. Des détachemens isolés tâchèrent de traverser le fleuve, mais ils furent repoussés (28 juillet). Charles commandait en personne; ce fut dans cette circonstance qu'il fut blessé. Un peu pâle, mais calme comme il l'était toujours, il disait à Lewenhaupt : « Ce n'est qu'au pied : la balle y a pénétré ; je vais l'extraire par une incision, ce sera plaisir à voir. » Il continua à visiter les travaux avant de se faire panser. Cependant la blessure était plus grave qu'il ne l'avait supposé : il ne lui fut pas possible de remonter à cheval. Sa répugnance pour toute espèce de remède le mit pendant quelques jours en danger. Les Russes, informés de cet accident, parurent se préparer pour quelque grande entreprise et inquiétèrent sans relâche les Suédois, qui se défendirent mal, parce qu'ils se sentaient découragés, ne voyant aucun terme à leurs fatigues; ils manquaient d'ailleurs de poudre et de plomb. La poudre s'était détériorée dans la longueur du trajet ; elle ne portait pas la balle à trente pas. D'un autre côté le mauvais temps avait rendu la retraite presque impossible. Toutes ces circonstances, qui semblaient commander impérieusement au roi d'éviter le combat, ne firent aucune impression sur son esprit obstiné. Le commandement en chef fut donné à Renskôld, courtisan servile, capitaine sans expérience et sans talent, d'un caractère rude et emporté. Charles, déterminé à livrer bataille, fixa le jour : c'était le 10 juillet.

La veille au soir, les généraux et les colonels furent convoqués pour recevoir les ordres. Les Suédois occupaient la position la plus désavantageuse : la force de l'armée consistait en cavalerie, et les aspérités du sol s'opposaient à ses mouvemens. Les Russes s'étaient fortement retranchés, et les Suédois furent obligés de se ranger en ordre de bataille sous les canons de l'ennemi. Le maréchal Renskôld avait perdu complètement la tête : il ne donnait aucun ordre précis; il insultait tous ceux qui l'approchaient, et la moindre observation excitait sa colère. L'infanterie se mit en mouvement avant l'arrivée de la cavalerie. Renskôld envoyait officier sur officier pour la faire avancer. Quant à l'artillerie, elle était encore avec les bagages. Les Suédois attaquèrent les redoutes; plusieurs furent enlevées. Mais le désordre se mit dans l'infanterie, qui, se trouvant séparée de la cavalerie, déposa les armes. Cependant l'attaque avait été si vigoureuse, que les Russes commençaient à plier, lorsque remarquant la confusion qui régnait dans les rangs ennemis, ils reprirent courage. Ce fut alors que le roi, qui se faisait porter dans un brancard, ordonna un mouvement qui déplut à Renskôld et pour lequel celui-ci lui fit des reproches. Charles avait ordonné à Lewenhaupt de commencer l'attaque avec l'infanterie, qui ne s'élevait qu'à 4,000 hommes, tandis que celle des Russes était cinq fois plus nombreuse, et défendue par 132 pièces d'artillerie. Malgré cet avantage, les Russes cédèrent du terrain. Mais n'étant pas soutenus à temps par leur cavalerie, les Suédois furent rompus; leur aile gauche prit la fuite sans qu'il fût possible de la rallier. Le roi, étendu sur son brancard, se fit porter au milieu du feu le plus meurtrier afin de stimuler ses guerriers. Son brancard ayant été percé d'un boulet, il monta à cheval. La cavalerie, sous les ordres du général Creutz, n'ayant point non plus d'ordres précis, fut mise en désordre; mais elle reforma ses escadrons, attaqua de nouveau et repoussa la cavalerie russe. Mais comme elle agissait sans accord avec l'infanterie, elle ne put profiter de ses avantages. Renskôld, désespérant du succès, en proie à la perplexité et sourd à tous les avertissemens, erra sur le champ de bataille jusqu'à ce qu'il fût fait prisonnier. Piper, aussi séparé de l'armée, se rendit à Pultava pour ne pas tomber dans les mains des Cosaques et des Kalmouks. Les restes de l'armée suédoise se replièrent sur les bagages, où se rallièrent aussi les troupes qui étaient devant la place. Le roi eut son cheval tué sous lui, et il ne dut son salut qu'au dévouement du colonel de ses trabans, Hierta, qui, quoique blessé lui-même, lui donna le sien. Charles paraissait surtout sensible au sort de Renskôld. Le conseil que lui donna Lewenhaupt de brûler les bagages, d'en donner les chevaux à l'infanterie et de se retirer, fut rejeté. Rien n'avait été prévu pour le cas d'une défaite; sans cela, cette journée eût été moins funeste, car les Suédois ne perdirent que 4,000 hommes; 16,000 exécutèrent leur retraite en bon ordre tout le long du Worksla. Les Russes les suivaient lentement, comptant bien que la fatigue, le découragement et le défaut de vivres les obligeraient dans peu à se rendre. Cependant les

Suédois arrivèrent au confluent du Wolksla et du Dniéper, à l'endroit où leurs eaux réunies coulent rapidement sur une largeur d'un quart de mille. Les bords du fleuve n'offraient guère qu'un vaste marais ; l'armée campa dans une vallée entourée de collines. On n'avait ni barques pour traverser l'eau, ni bois pour construire un pont. Les liens de la discipline se relâchèrent ; la présence même du roi, du roi vaincu, il est vrai, n'avait plus de puissance : le prestige était dissipé. La situation était désespérée ; toute chance de salut paraissait anéantie. Charles voulait vivre et mourir avec ses soldats. Il s'attendait à tout, si un dernier combat ne lui ouvrait un chemin ; mais à la fin il se laissa gagner par les instances de Lewenhaupt et de Creutz, qui le décidèrent à traverser le fleuve après que Mazeppa l'eut passé avec ses officiers et leurs femmes. Il n'était si frêle nacelle, si mince morceau de bois auxquels on ne se confiât pour atteindre l'autre rive. Deux mille environ passèrent de cette manière. Mais sur la rive opposée, on ne trouva qu'un désert, une de ces steppes immenses, qui n'offrait d'abri ni contre les vents ni contre les ardeurs du soleil ; les Tartares y faisaient paître leurs bestiaux. On n'y trouva que quelque gibier assez rare et du bois pour faire du feu ; la plupart des soldats furent réduits à se nourrir de chair de cheval. Après trois jours de marche, Charles parvint aux bords du Boug, et il réclama des secours du bacha qui commandait à Oczakow pour continuer son voyage. Celui-ci fit des difficultés. Le roi dépêcha des envoyés en Crimée et à Constantinople, et se dirigea vers Bender, situé sur les bords du Dniester. La route devint moins pénible à travers la Tatarie d'Akerman, le long des côtes de la mer Noire, car les Suédois s'étaient pourvus de moyens de subsistance à Oczakow, et ils n'avaient plus besoin de précipiter leur marche. Ils arrivèrent à Bender le 1[er] août et campèrent à un mille de la ville. Le séraskier reçut Charles XII avec tout le respect dû à son rang, à ses malheurs et à la haute renommée qui avait publié ses exploits ; il lui donna tous les secours que sa position exigeait.

Le sort de l'armée que Charles avait confiée au comte Adam Lewenhaupt ne fut pas douteux un seul instant. Le projet de pénétrer en Crimée était inexécutable. Tous les liens de subordination étaient rompus. Le nouveau général, un des plus habiles capitaines de l'armée, était à peine connu des troupes. Il s'était distingué sur les bords du Duna ; mais depuis son arrivée à l'armée, on l'avait éloigné du conseil du roi, malgré son incontestable capacité. Il n'y fut admis que lorsque les malheurs de la campagne eurent rendu son concours nécessaire ; mais il était trop tard, et le mal était presque irréparable. D'ailleurs les soldats ne lui accordaient pas une grande confiance. Quoique habile capitaine, il ne possédait pas cette force d'âme qui est au-dessus de l'adversité, cette fécondité de ressources qui se déploie avec plus d'énergie sur le penchant d'un abîme, et c'était un tel homme qu'il eût fallu pour faire revivre l'espérance des guerriers. Au lieu de prendre un parti décisif, il consulta ses officiers. Tout à coup les Russes parurent, l'enveloppèrent et le sommèrent de se rendre. Les officiers, complètement démoralisés, dirent qu'ils ne pouvaient compter sur les soldats ; ils ajoutèrent qu'il n'y avait pas 6,000 hommes sous les armes. La capitulation fut donc résolue. Quant le moment fut venu de l'exécuter et que la brillante cavalerie suédoise, à laquelle rien jusque-là n'avait pu résister, fut sur le point de déposer les armes, Lewenhaupt, à sa grande surprise, trouva qu'elle s'élevait encore à 15,000 combattans. L'ennemi, qui tremblait qu'un nouveau combat ne s'engageât, était encore plus étonné que lui du succès qu'il venait de remporter sans tirer un coup de canon [1]. Le caractère des soldats ne se démentit pas. Lorsqu'on demanda, avant la capitulation, à un régiment d'Albedyhl, composé de vieux soldats, s'il se croyait capable de combattre l'ennemi, sa réponse fut fière et digne de ceux qui avaient fait leur apprentissage sous un capitaine aussi intrépide que Charles XII : « Autrefois, dirent-ils, on ne nous adressait que ces mots : « En avant! » Aujourd'hui on nous demande des conseils. Nous ne pouvons pas répondre de ce qui peut arriver ; mais ce que nous savons, c'est qu'on n'aura rien à nous reprocher. » Le nombre des prisonniers était d'environ 15,000, dont 5,000 malades ou blessés. La force de la Suède s'éteignit avec cette dernière armée, que les trésors de la Saxe avaient rendue si formidable. Peu de ces guer-

[1] Voyez le *Plutarque suédois*, par J.-F. de Lundblad, 7e livraison.

riers ont revu le foyer de leurs pères : comme les Polonais de nos jours, ils furent dispersés dans les immenses déserts de la Russie, et un grand nombre furent transportés jusqu'aux contrées glaciales de cet empire.

La bataille de Pultava fut comme un signal donné à tous les ennemis de la Suède, qui jusque-là s'était défendue contre eux avec avantage. Le Danemark et la Saxe ne tardèrent pas à se déclarer. Plus tard, la Suède fut accablée par la Prusse et le Hanovre. La constance de Charles XII était à l'épreuve de tous les coups de la fortune : tous désespéraient, excepté lui. Il n'avait d'autre allié que l'intérêt que lui portait le peuple. Il engagea Stanislas à ne pas perdre courage. Sa constance dans le malheur attira l'admiration du monde; il montra un volonté de fer. On dit qu'il ne fit la guerre que pour se défendre. La précipitation que tous mirent à se jeter sur la dépouille du lion fit naître en sa faveur de nouvelles sympathies. La nouvelle de la funeste journée de Pultava frappa de stupeur tout le peuple suédois. Du palais jusqu'à la chaumière, le deuil fut général; il n'y avait pas une famille qui n'eût à pleurer la perte d'un de ses membres. Ce deuil devint encore plus profond par le bruit qui se répandit de la mort du roi; on dit même que c'était un faux Charles qui avait paru en Turquie.

Le projet de Charles était d'entraîner le sultan dans une guerre contre la Russie; il espérait rétablir ses affaires à l'aide des Osmanlis. L'idée de rentrer vaincu et sans armée dans son royaume, qu'il avait quitté avec l'élite de ses guerriers, répugnait à son orgueil; il résolut de rester parmi les infidèles tant que sa fortune n'aurait point changé. En vain l'empereur lui offrit le libre passage par ses États; en vain la Hollande lui proposa-t-elle de le ramener sur ses vaisseaux : il passa cinq ans en Turquie, et tandis qu'il perdait ce temps précieux, la ruine de sa puissance se consommait.

Pierre Ier sut profiter des faveurs inattendues de la fortune pour donner plus d'étendue et d'ensemble à ses conceptions. Peut-être pourrait-on dire que les résultats qu'il obtint ne doivent être attribués ni à son mérite, ni à celui de ses généraux, ni à la bravoure de ses soldats; mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il tira parti des circonstances. Auguste ne fut pas plutôt informé des désastres de Pultava qu'il rompit la paix d'Altranstadt; ses anciens partisans relevèrent la tête, et il prit de nouveau le parti de recourir aux armes. Nous avons dit que Charles avait laissé un corps d'armée en Pologne pour soutenir Stanislas. Celui-ci, renforcé de nouvelles troupes de la Poméranie, était assez fort pour tenir tête à son concurrent. Un brave officier, Krassow, était général en chef de ce corps; mais craignant d'aventurer dans les batailles les dernières ressources de son pays, il résolut de se retirer en Poméranie. Ainsi Stanislas resta exposé aux attaques des Russes d'un côté et à celles des Saxons de l'autre. Varsovie tomba aux mains des partisans d'Auguste. Le 10 août 1710, Auguste lui-même eut une entrevue avec Pierre Ier, qui de là se rendit à Marienwerder pour conférer avec le roi de Prusse. Le tsar sentait qu'il pouvait devenir l'arbitre du Nord, et l'entrée triomphale qu'il fit à Moskou, traînant à sa suite les guerriers de Charles XII, annonçait les orgueilleuses espérances dont son âme était pleine. Il dirigea toutes ses forces vers la Baltique. Le général Lubecker commandait encore en Finlande, malgré les preuves patentes d'incapacité qu'il avait données dans la campagne de 1708, où il devait détruire Pétersbourg et tous les établissemens russes sur la Neva et les bords de la Baltique. Le tzar y pénétra pour opérer une diversion en faveur des Danois, qui attaquaient la Scanie; il prit Wiborg et Kexholm, et toutes les places du pays tombèrent successivement en son pouvoir, car on avait négligé d'y faire des préparatifs de défense. Le comte Nieroth remplaça Lubecker; mais il manquait de troupes, et ses opérations se bornèrent à des excursions isolées où le courage suédois brillait encore de son ancien éclat. L'école de Charles XII ne ressemblait point à celle de Gustave-Adolphe; elle fit des soldats intrépides, mais elle ne produisit aucun grand capitaine. Les armées suédoises, qu'on pouvait compter parmi les meilleures de cette époque, avaient bien dans leurs rangs un comte Lewenhaupt, vainqueur de Lesna, et un comte Magnus Stenbock; mais ils s'étaient formés l'un et l'autre à l'école des alliés. En 1710, la Suède se vit enlever la Livonie, l'Esthonie et la Carélie, ainsi que Riga et Elbing en Prusse. La peste qui vint s'ajouter à ces malheurs augmenta la confiance des Russes et la consternation des Suédois.

Le Danemark et la Saxe rompirent la paix

presque en même temps. Frédéric IV méditait cette rupture, et Patkull, de son vivant, y avait constamment travaillé. Patkull avait gagné la comtesse de Viereck, maîtresse du roi; mais elle mourut trop tôt pour servir ses desseins. Frédéric avait considérablement élevé l'effectif de ses troupes, qui s'étaient aguerries dans les campagnes du prince Eugène, auxquelles elles avaient pris part; quand ses préparatifs furent faits, il déclara la guerre, le 9 novembre 1709. Dans ce périlleux moment où la Suède était menacée d'une double invasion, du côté de la Norvége et en Scanie, le sénat convoqua un comité des états; ce comité consentit à accorder non-seulement de nouvelles troupes, mais aussi de l'argent. Cependant la peste entravait beaucoup les armemens: à Stockholm seulement, depuis le mois d'août 1710 jusqu'au mois de février suivant, elle moissonna plus de 30,000 hommes, c'est-à-dire la moitié de la population. Le comte Magnus Stenbock, qui commandait en Scanie en qualité de gouverneur général, disposa tout pour la défense, tandis qu'une armée de 18,000 hommes, sous les ordres du comte Reventlau, qui avait été au service de l'Autriche, se rassemblait sur les rivages opposés de Seeland pour faire une descente en Scanie: elle s'opéra le 1er novembre entre une bourgade, Rå, habitée par des pêcheurs, et la ville de Helsingborg. Toute la plate campagne tomba aux mains des assaillans; les places fortes seules résistèrent: ils poussèrent jusqu'à Carlshamn et menacèrent Carlscrone, où stationnait la grande flotte. La Suède paraissait sur la pente du précipice. Stenbock fit un appel au patriotisme des habitans: on courut aux armes. Cet intrépide général rallia sour ses drapeaux 7 à 8,000 paysans qu'il dressa lui-même aux maniement des armes: ils en manquaient ainsi que d'habits, ce qui n'empêcha pas Stenbock de pousser en avant. Ayant reçu des renforts, il marcha à la rencontre de l'ennemi, au mois de février 1710. Son armée, composée de dix régimens d'infanterie et de neuf régimens de cavalerie, était presque entièrement formée de recrues. Les Danois se retirèrent. L'habile capitaine ne négligea aucune occasion d'exalter le courage des Suédois par ses paroles et par des escarmouches où ils eurent le dessus. L'ennemi, qui avait reculé autant qu'il avait pu et jusqu'aux rivages du Sund, se retrancha dans une position que Stenbock attaqua le 11 mars: il avait 6,000 hommes d'infanterie et 8,000 de cavalerie. Avant la bataille, il parcourut les rangs, et il plaça dans la réserve tous ceux dont le visage annonçait la frayeur; à ceux qui étaient peu habiles dans le maniement des armes, il recommanda de couper les brides des chevaux des cavaliers ennemis. La bataille fut meurtrière, et jamais peut-être l'acharnement n'avait été si grand entre ces deux nations qu'aurait dû rapprocher une communauté de mœurs, d'origine et de langage. Les Danois avaient donné aux soldats de Stenbock le sobriquet d' *enfans de paysans* (*bondedrängar*); mais Stenbock, l'homme du peuple, les avait électrisés, et le carnage fut d'autant plus impitoyable, que l'habillement des Suédois avait servi de sujet de raillerie à leurs ennemis: 4,000 Danois tués et 3,000 blessés couvrirent le champ de bataille; 3,000 furent faits prisonniers. La perte des Suédois s'éleva à 2,800 tant morts que blessés. Trois jours après, il ne restait pas un Danois en Suède; ils quittèrent ses rivages avec tant de hâte qu'ils égorgèrent 6,000 chevaux qu'ils ne pouvaient transporter au delà du Sund. Telle fut l'issue d'une expédition que les Danois avaient entreprise sous les plus heureux auspices et qui devait réussir, suivant toutes les probabilités; mais il est rare que la mauvaise foi et la perfidie aient un plein succès, et aucun peuple ne doit désespérer de ses destinées quand il s'agit de repousser une agression injuste.

Cette victoire rappelait l'ancienne gloire militaire de la Suède; elle aurait été même d'un grand poids dans les négociations si l'absence du roi ne lui avait fait perdre les fruits qu'on en devait attendre. L'armée suédoise se trouvait dans l'état le plus déplorable; elle souffrait d'un dénûment presque complet, et comme le pays était presque épuisé, on ne pouvait qu'à grande peine se procurer les choses les plus nécessaires. Les soldats étaient retombés dans le découragement et les paysans dans le désespoir. Toutes les mesures qu'on prit se ressentaient de l'absence de Charles XII. Cependant Stenbock, par son activité infatigable, vint à bout de mettre la Suède méridionale dans un état de défense convenable et d'élever ses forces à 20,000 hommes.

Pour éloigner la guerre des possessions suédoises en Allemagne, l'empereur, la reine

d'Angleterre, la Hollande et l'électorat de Brunswig-Lunebourg les prirent sous leur protection, à condition que l'armée suédoise qui était en Poméranie sous les ordres du général Krassow ne ferait aucun mouvement. Le traité de neutralité fut signé à La Haye, le 10 mars 1710. La régence de Suède y donna son adhésion; mais Charles XII ne le ratifia pas, parce qu'il était contraire aux intérêts de la Suède. Ses ennemis ne voulaient que paralyser cette armée qui faisait la principale force du royaume. L'année suivante, les alliés entrèrent en Poméranie. Les généraux suédois résolurent de borner leurs opérations à la défense des places fortes, et notamment de Stralsund et de Stettin. L'invasion en Poméranie échoua cette année (1711); le roi de Danemark ne put pas même s'emparer de Wismar. Cependant les Russes restèrent pour bloquer Stralsund et observer Stettin.

Charles attendit à Bender l'effet des armemens de la Turquie : la guerre éclata enfin entre les deux empires, et les Russes, commandés par Pierre Ier, se mirent sur les bords du Pruth, par l'imprudence de leurs généraux, dans une situation plus périlleuse que ne l'était celle de Charles XII à Pultava. Si le grand visir, gagné par l'argent de Pierre, n'avait consenti à la paix, celui-ci serait tombé avec toute son armée au pouvoir des Turcs. Ce ne fut qu'après la signature du traité que Charles XII arriva à leur camp : il eut alors la douleur de voir que le moment de rétablir ses affaires était perdu pour toujours. Ne comptant plus dès lors sur un secours sérieux de la part du sultan, il manifesta l'intention de partir si la Porte voulait lui en fournir les moyens. Il fut retardé par les pourparlers qu'amena cette proposition et surtout par le refus d'Auguste de lui accorder le passage sur les terres de Pologne.

L'union des généraux suédois était nécessaire pour sauver les provinces allemandes; mais au milieu de ces désastres, la jalousie du maréchal Gyllenstjerna contre Stenbock entrava toutes les mesures d'une exécution hardie. Le roi avait promu le vainqueur de Helsingborg au grade de général en chef de l'armée qui devait être transportée en Poméranie; mais ce témoignage d'une insigne faveur accrut le nombre de ses envieux, qui redoublèrent d'activité pour lui susciter des obstacles. Il paraît qu'une partie du sénat comptait sur la chute du roi pour rétablir l'ancienne constitution. Stenbock se rendit en personne à Stockholm, et ses paroles entraînantes et persuasives amenèrent les commerçans et d'autres habitans à donner sur les revenus de l'année 1713 des avances qui rendirent possible l'armement de la flotte. Cependant on perdit Brême, Stade capitula; le tzar et Auguste étaient rentrés en Poméranie pour y assiéger les villes fortes; la flotte danoise croisait dans la Baltique. Le transport des troupes offrait donc des difficultés sans nombre. Cependant 10,000 fantassins et 1,800 cavaliers débarquèrent heureusement sur les côtes de Rügen; mais les vaisseaux qui portaient une grande partie des approvisionnemens pour la campagne furent pris ou détruits par les Danois. Ce malheur jeta Stenbock dans un grand embarras : il avait tout contre lui. Malgré tous ces obstacles, il entra dans le Mecklenbourg pour attaquer le roi de Danemark, qui appela à son secours le tzar et Auguste; mais avant que ceux-ci arrivassent, les Danois furent complètement battus à Gadebusch, le 20 décembre. Leur position entre des fleuves et des marais offrait tous les avantages. Les Suédois étaient au nombre d'environ 12,000; leur artillerie était bien servie. Les Danois eurent 3,000 morts et 4,000 prisonniers. On pouvait tirer un grand parti de cette victoire pour rehausser l'éclat des armes suédoise; mais on ne le fit pas. Au lieu de marcher contre les Russes, Stenbock entra dans le Holstein; il incendia la ville d'Altona dans la nuit du 9 janvier 1713, ce qui a laissé sur sa mémoire une tache ineffaçable : cette cruauté, qui souleva tous les cœurs d'indignation contre les Suédois, excita l'horreur des soldats mêmes qui en avaient été l'instrument. Depuis ce moment, le malheur parut poursuivre aussi ce général : il ne put s'opposer à la jonction de plusieurs corps, qui venaient des îles, avec la grande armée. Celle-ci comptait à la fin 46,000 hommes avec 86 canons, qui cernaient de toutes parts les Suédois : ils étaient encore 11,000; ils se jetèrent dans la citadelle de Tönningen, lieu insalubre où les maladies ne tardèrent pas à s'introduire. Le 16 mai 1714, cette armée sur laquelle reposaient toutes les espérances de la Suède fut obligée de capituler. Stenbock lui-même fut arrêté et traité, contre le droit des

gens, d'une manière qui n'honore pas la mémoire de Frédéric IV.

Après la perte de cette armée, on ne pouvait songer à défendre les provinces allemandes ; la Suède ne pouvait sortir de l'abîme où elle était plongée. Elle avait entraîné après elle la maison de Holstein, que le Danemark s'efforça d'écraser. Elle eut dans la Prusse un ennemi de plus. L'incendie d'Altona servit de prétexte pour les représailles : Gartz et Wolgast furent brûlés par les Russes ; d'autres villes craignirent le même sort. L'assassinat et la dévastation marquaient tous les pas des vainqueurs ; il régnait une misère impossible à décrire. Cependant la forteresse de Stralsund, bien défendue par Düker, tenait encore, et sur la fin de l'année 1714 la disette contraignit les alliés à la retraite.

Les Suédois n'étaient pas moins malheureux en défendant la Finlande. Nous avons dit que la défense de ce pays avait été remise à un homme incapable, à Lubecker. Sa conduite fut telle qu'il fut traduit devant un conseil de guerre, à Stockholm, pour en rendre compte. il fut remplacé par Armfelt, général hardi et actif ; mais celui-ci, ne recevant aucun renfort de la Suède et réduit aux forces du duché, se retira vers l'extrémité des frontières de l'Ostrobothnie (1714). A la fin, le sénat, jugeant qu'il était impossible de conserver ce pays, ordonna à Armfelt de rentrer en Suède. Les troupes revinrent en partie par mer, en partie par Torneå. Les Russes occupèrent tout le pays ; leurs ravages s'étendirent jusqu'à la Vestrobothnie et jusqu'au séjour glacé des Lapons. On laissa les paysans se défendre comme ils purent. Armfelt était à Gèfle, attendant l'ennemi s'il lui prenait envie d'y faire une descente. La nature elle-même paraissait conjurée avec un ennemi sauvage pour la ruine de ces pays : les provinces devenaient des déserts, la plupart des habitans avaient pris la fuite ; le reste avait succombé presque tout entier à la faim ou sous le fer de l'ennemi. Tout le royaume se sentit saisi de la terreur qu'inspire l'approche d'un conquérant. Les provinces se perdaient une à une : on eût dit qu'il ne dépendait que de la volonté de l'ennemi de porter le dernier coup à la Suède. La jalousie des grands et des généraux s'opposait à l'adoption de mesures énergiques. Charles XII lui-même attribua au sénat cette situation malheureuse. Les dernières ressources étaient épuisées ; l'administration achevait de se dissoudre dans toutes ses parties. Une révolution semblait imminente et on la regardait même comme une ancre de salut. Il existait certainement un parti qui travaillait à détrôner le roi ; mais l'amour du peuple pour son héros et la crainte du despotisme des nobles l'emportèrent sur le sentiment de ses propres souffrances. La position du sénat était bien difficile ; il redoutait d'un côté la désapprobation du roi et de l'autre le mécontentement du peuple. Il invita la sœur du roi, Ulrique-Éléonore, fiancée au prince Frédéric de Hesse, à faire partie de la régence, et il résolut de convoquer les états. Les délibérations furent très-orageuses. On attribuait tous les désastres à l'absence du roi et à la faiblesse du gouvernement. On voulait acheter la paix à tout prix et proclamer la princesse régente ; mais ce projet avorta par l'opposition du parti du roi, à la tête duquel était l'archevêque. Charles, prévenu à temps de la convocation des états, déclara s'opposer à toute délibération qui serait prise. L'assemblée le supplia de revenir en lui traçant une peinture déchirante de l'état du pays. Une question occupait encore les esprits, c'était celle de la succession. On pouvait craindre que le roi ne trouvât tôt ou tard la mort dans quelque expédition téméraire. Görtz, ministre du duc de Holstein, un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, fertile en ressources, en projets et en vastes conceptions, intriguait dans l'intérêt du jeune duc, neveu de Charles XII, auquel il était très-attaché, à qui la couronne appartenait de droit et qui avait beaucoup d'amis parmi les nobles et de nombreux partisans dans le peuple. L'union de la princesse Ulrique et du prince héréditaire de Hesse donna naissance à un nouveau parti. Charles avait vu ce mariage d'un mauvais œil : il aurait voulu que la princesse restât fille pour que le jeune duc de Holstein n'eût pas de compétiteur. Le jour où cette union fut célébrée, Charles, qui était revenu à Stralsund, était sombre et plongé dans de graves pensées : « Ce jour, disait-il, enlève la couronne de dessus la tête de ma sœur. »

Nous avons laissé Charles en Turquie, où le sultan chercha par tous les moyens à se débarrasser de cet hôte à charge à son trésor. Le roi avait reçu de fortes sommes pour les frais

de son voyage, mais elles avaient été dissipées avant même qu'on en eût fait les premiers préparatifs : il ne demanda plus d'argent. Ces demandes réitérées avaient fait baisser le héros dans l'opinion des Turcs et surtout dans celle du sultan. Le khan des Tatares, gagné par Auguste, persuada à Achmet III que Charles était un prince ingrat. Ainsi prévenu, le sultan lui envoya un ordre de départ ; mais l'orgueil du roi se révolta, et il s'obstina à rester. Il s'était définitivement établi à Bender, où il habitait une maison en pierres qu'il avait fait construire et meubler ; d'autres logemens avaient été disposés pour les gens de sa suite ; des baraques abritaient ses soldats, et le tout était entouré d'un rempart. Des défenses sévères interdisaient tout trafic avec les Suédois ; pour se procurer des vivres, il leur fallait corrompre les jannissaires. Enfermé dans son camp, le roi paraissait désirer qu'un accident, quelque grave qu'il fût, vînt rompre l'uniformité de la vie qu'il menait ; il travailla jour et nuit à ses fortifications, et fit toutes ses dispositions pour le cas d'une attaque. Des courriers arrivaient chaque jour, apportant l'ordre du sultan de faire partir le roi vivant ou mort. Celui-ci resta sourd aux prières, comme aux menaces. Enfin le 11 février 1714 l'attaque commença. Les jannissaires, gagnés par les observations et les présens de Grothusen, un des colonels et des favoris du roi, refusèrent de faire usage de leurs sabres contre leur ami, comme ils l'appelaient. Les jours suivans, ils avancèrent aux cris de *Allah! Allah!* Les canons tonnèrent ; les Suédois, forcés dans leur retraite, furent pour la plupart faits prisonniers. Un traban et deux de ses domestiques entraînèrent presque de force le roi, qui voulait combattre à découvert. Il trouva sa maison remplie d'Osmanlis et de vingt à trente des siens. Il excita ceux-ci à purger son habitation de ces hôtes importuns, et il donna la preuve du plus brillant courage dans la lutte qui s'engagea ; il se battit dans sa chambre contre trois Turcs. Quoique blessé dans trois endroits, il se défit de ses adversaires. Mais les Turcs avaient mis le feu à la maison, et Charles en se retirant à la chancellerie fut pris et dépouillé. Ce fut le jour remarquable du combat (*calabalique*) de Bender ; plus de soixante hommes furent tués de part et d'autre. Charles XII reçut des Turcs le nom de *Demirbasch* (Tête-de-Fer). Le bacha le traita avec honneur ; seulement on ne lui rendit pas son épée. Charles fut conduit à Andrinople ; on lui assigna pour résidence le château de Demotica. Dans cet excès d'infortune, il conserva la dignité et la fermeté qui conviennent à un roi ; il refusa de voir le grand-visir, et se mit au lit, où il resta quarante-trois semaines.

A la fin le ministre français parvint à désarmer la colère du sultan. Il se reprocha son emportement contre un malheureux, un hôte, un roi. Il ne put refuser son admiration au courage héroïque de Charles, et il eût voulu pouvoir réparer ses torts envers lui. Mais une grande hésitation dominait dans toutes les résolutions du sultan : tantôt il voulait la paix, tantôt la guerre ; il se détermina enfin pour la paix. Poniatowski et Funk, envoyés du roi auprès du sultan, furent obligés de quitter la capitale. Tous les Suédois perdirent courage ; le roi seul conserva sa fermeté. Il était resté si longtemps au lit, qu'il fut, à la fin, saisi d'une fièvre qui dura plusieurs mois. Dans cet état de choses, ceux qui l'accompagnaient étaient bien éloignés de s'attendre au départ. Mais le sénat avait dépêché vers le roi le comte H.-H. Liewen pour l'engager à rentrer dans ses États. On ne pouvait choisir, pour une telle mission, une personne plus habile. Honnête, intelligent et courageux, cet homme n'hésita pas à dire au roi, face à face, la vérité sans détour. A cette franchise militaire, il joignait un sel de plaisanterie, que Charles aimait, dont il assaisonnait son langage avec un goût exquis. Liewen fit observer au roi que s'il ne revenait pas, le peuple était dans l'intention de nommer un régent. Les lettres du baron Görtz n'éveillèrent pas moins sérieusement les réflexions du roi, auquel il annonçait qu'on craignait que des troubles n'éclatassent à l'intérieur. A peine l'entrevue fut-elle terminée que le roi voulut partir. Il envoya son favori Grothusen à Constantinople pour se procurer l'argent nécessaire, et dès le 4 octobre 1715 il était avec sa suite sur la frontière des États autrichiens. Là il se sépara des siens et prit deux officiers avec lui, le baron Rosen et le colonel During. Tous trois avaient des passeports sous des noms supposés : le roi était le capitaine Charles Frisch ; Rosen, Jean Palm ; et During, Jean de Hongrie. Une perruque noire, un chapeau galonné d'or, un habit brun et un manteau bleu rendaient Charles méconnaissable. Ils marchèrent jour et

nuit, sans guides. Rosen resta en arrière, During tomba évanoui de son cheval; Charles seul supporta les fatigues. A son grand déplaisir, il lui fallut traverser la Hongrie en voiture; mais à Vienne, il monta à cheval avec During. Personne ne devinait Charles XII dans ce voyageur en perruque; et si quelque soupçon perçait de temps à autre, il suffisait pour le dissiper que le voyageur avalât un verre de vin, car toute l'Europe connaissait jusqu'à ses moindres habitudes et savait qu'il avait renoncé de bonne heure à l'usage du vin. Les cavaliers avaient parcouru à cheval en quinze jours un espace de 280 milles : ils sellaient eux-mêmes leurs montures et leur donnaient le fourrage. Le 22 novembre, à minuit, il se présentèrent aux portes de Stralsund. Les gardes refusèrent de leur faire ouvrir ; mais sur leurs instances, on avertit le commandant, comte Düker, de l'arrivée de deux voyageurs. Le commandant eut le pressentiment que c'était son maître ; il sauta du lit, mais avant qu'il fût habillé, Charles et son compagnon étaient dans sa chambre.

L'arrivée du roi servit à expliquer la conduite tortueuse qu'avait tenue antérieurement le roi de Prusse, car lorsqu'il vit que Charles XII ne voulait entrer dans aucun arrangement pour la cession de Stettin, il se déclara ouvertement pour les alliés et réunit ses troupes aux leurs. Le roi d'Angleterre, George Ier, plutôt dans l'intérêt du Hanovre, dont il était électeur, que dans celui de son royaume, accrut le nombre des ennemis de la Suède en achetant du Danemark Brême et Verden, dont ils s'étaient emparés. Charles fit pourtant tous ses efforts pour défendre ce qui lui restait de ses possessions d'Allemagne ; mais le grand nombre de ses ennemis l'accablait ; les Prussiens finirent par l'assiéger dans Stralsund. Un combat meurtrier fut livré ; Charles, comme en toute occasion, y courut les plus grands dangers. Une balle morte l'atteignit à la poitrine. Il tomba sous son cheval ; toute sa bravoure ne lui servit de rien : ses meilleurs officiers, ses plus fidèles amis, tels que Grothusen, Bassevitz, Daldorf et Torstenson, périrent à ses côtés. Il commanda la retraite. Stralsund fut bombardé ; les ouvrages furent enlevés l'un après l'autre : la ville et la citadelle seules tenaient encore. Charles résolut de s'ensevelir sous leurs ruines. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses officiers obtinrent qu'il se retirât. Il y avait presque impossibilité de traverser la Baltique, qui était déjà couverte de glaces. Le feu tonnant des ennemis ne l'empêcha pas de suivre l'étroit passage qui sépare l'île de Rügen de la Poméranie. Charles montait un yacht : c'était un voyage pénible autant que dangereux. Le roi mit pied à terre à Trelleborg, petite bourgade sur les côtes de Scanie. Il touchait enfin le sol de la patrie après cinq ans d'absence. Que de changemens son obstination avait produits pendant cette longue période ! Il avait quitté son pays florissant au dedans, respecté au dehors, et il le retrouvait saignant de ses pertes et frappé au cœur par tous les maux qui accompagnent une guerre désastreuse !

Stralsund tomba quelques jours après entre les mains de l'ennemi (24 décembre 1715). Wismar éprouva le même sort au mois d'avril 1716. La Suède perdit ainsi le reste de ses possessions en Allemagne.

La crainte seule de voir son autorité méconnue avait ramené Charles dans son royaume, ainsi que nous l'avons dit. Un nouveau personnage parut alors sur la scène : c'était le baron Görtz, homme plus fait pour les grands projets que pour les grandes affaires, aussi fécond en ressources que peu scrupuleux sur les moyens. Ces qualités étaient une bonne fortune pour Charles XII dans l'extrémité où il se trouvait. Pendant trois ans, ce ministre soutint son système de remèdes violens et travailla à isoler le tzar de ses alliés. Ce que M. de Fabrice, ministre du Holstein, avait déjà dit au roi en Turquie de cet homme d'État lui en avait fait concevoir la plus haute opinion. Il le connaissait personnellement, l'ayant eu à son quartier général lorsqu'il était en Saxe. Görtz lui avait rendu d'excellens services et lui en promettait de plus grands. Une conversation qu'il eut avec le roi à Stralsund suffit pour convaincre celui-ci de ses grandes qualités. Görtz avait un génie vaste et fait pour une époque difficile. La connaissance qu'il avait de tous les États européens, de leurs princes et de leurs ressources, donnait encore plus de poids à ses conceptions ; et certes, il était le seul qui eût la hardiesse et la capacité nécessaires dans une situation aussi affreuse que celle où Charles s'était placé. Cependant Görtz chercha, par tous les moyens, à se soustraire à la dangereuse confiance que Charles plaçait en lui ; il ne céda

qu'aux prières réitérées du roi et ne consentit à se charger de l'immense fardeau des affaires que pour un an, encore ce ne fut que sous la condition expresse que Charles se prêterait à la paix et que toutes les négociations tendraient vers ce but. Le plus grand obstacle qui arrêtait le roi, c'était l'état de ses finances, car l'édifice qu'avait élevé son père s'était écroulé : les revenus ne suffisaient plus pour couvrir les dépenses. Le baron de Görtz avait une connaissance approfondie de la nature du crédit, et il fut bientôt au courant de l'état financier du royaume. De grandes difficultés l'attendaient sur cette route : les rapports intimes qui l'unissaient au prince en qualité d'ami et de conseiller, non comme serviteur, pouvaient en rendre la solution plus facile; mais la confiance dont cet étranger fut investi lui attira la haine et la jalousie des Suédois. Les grands et le sénat surtout s'irritèrent de sa manière d'agir toute indépendante, et les fonctionnaires subalternes trouvaient mauvais qu'il attaquât tous les abus. Il était évident qu'il fallait chercher à sortir des embarras du moment : un plan de finances sagement combiné, mais dont le peuple n'apercevrait les résultats avantageux qu'au bout de quelques années, ne pouvait convenir au moment actuel, et si Görtz ne vit pas ses efforts couronnés de succès, c'est que son plan ne fut pas suivi, que la haine des grands et du peuple élevèrent devant lui des obstacles insurmontables et qu'on donna des interprétations perfides à ses opérations.

Dans la répartition des impôts, Görtz épargna les paysans autant qu'il était en son pouvoir; mais tous les moyens pour se procurer de l'argent ayant échoué, il fallut recourir à des emprunts forcés, qui devaient être remboursés dans deux ans. Les riches devaient y contribuer, ou facultativement ou par taxation. La banque ayant été affaiblie par la guerre, les députés refusèrent de s'engager pour la couronne. Görtz ne put même se procurer des renseignemens exacts sur l'état de cette banque. Le roi avait pensé depuis longtemps à frapper une *monnaie de détresse;* il pria Görtz d'employer cette mesure. Celui-ci proposa l'émission de petites pièces de cuivre (*mynt-tecken*) dont la valeur intrinsèque équivalait à peine à un sou de France, tandis que la valeur fictive en fut portée à un thaler d'argent. La crainte de contrefaçon en fit changer à chaque instant le poinçon, et l'on veilla soigneusement à ce qu'on n'en introduisît point dans les ports. Elles n'étaient destinées qu'à former le billon du pays, et devaient être échangées, après un certain temps, contre une meilleure monnaie d'argent; on en devait fabriquer pour une valeur d'un million. Les premières qui parurent portaient une *couronne*, d'où elles tirèrent leur nom. Il en sortit encore de huit sortes, sous différentes dénominations, et quatre étaient sur le point d'être mises en circulation lorsque le roi mourut. Les peines les plus graves étaient appliquées à ceux qui les refusaient. Elles eurent d'abord une heureuse influence sur les affaires, auxquelles elles imprimèrent une grande activité : la flotte fut équipée, des magasins furent ouverts et l'armée fut habillée. Görtz voulait, par une circulation abondante, mettre le peuple à même de payer ses impôts; mais dans ce moment important, il quitta la direction des finances pour se charger des négociations extérieures. Son système fut détruit. Le roi employa ces pièces de monnaie comme si elles eussent été véritablement d'argent; Görtz n'avait jamais songé à en faire un pareil usage. En trois ans, Charles en émit pour 36 millions, dont 18 étaient en circulation. Ce fut à cette époque que Görtz revint et trouva les finances plus délabrées que jamais. Il proposa d'abolir le cours de l'ancienne monnaie en l'échangeant contre de l'argent à titre inférieur. On donna à ces nouvelles pièces le nom de thalers de Görtz (*Görtz-dalrar*). Tout autre argent qu'on trouvait était confisqué au profit de la couronne. Cette violation du droit de propriété attira sur Görtz une haine implacable. Tout le royaume fut traité comme une place assiégée. Cependant l'idée fixe de Görtz était de procurer au pays une paix honorable : muni de pleins pouvoirs, il s'embarqua pour les Pays-Bas; il voulait opérer une scission entre les ennemis de la Suède en séparant le tzar de l'alliance formée contre elle. Pour les pertes que la Suède avait éprouvées à l'est, elle devait être indemnisée d'un autre côté. Pierre était indisposé contre le Danemark; il avait envoyé en Seeland 20,000 hommes, qui, réunis aux forces danoises, devaient faire une descente en Scanie. Mais le roi de Danemark commençait à craindre les Russes plus encore qu'il ne craignait Charles XII : aucune descente n'eut lieu, et le tzar fit revenir ses troupes.

Le roi d'Angleterre avait entre les mains quelques lettres de Görtz, saisies sur mer; elles lui servirent à accuser leurs auteurs de conspirer contre la sûreté de l'Angleterre: 8,000 suédois, suivant ces lettres, devaient faire une descente en Écosse et y établir le prétendant. Görtz et le ministre suédois, Gyllenborg, au mépris du droit des gens, furent arrêtés à Arnheim dans les Pays-Bas; mais ils furent remis en liberté quelque temps après. Lorsque le tzar arriva dans ces contrées, Görtz lui fit une visite et obtint de lui la promesse de s'abstenir de toute hostilité pendant trois mois. Görtz entama également des pourparlers avec la Prusse, eut la liberté de passer par ce royaume et arriva en Suède. Lofön, une des îles de l'archipel d'Åland fut choisie pour y placer le siége du congrès. Görtz et Gyllenborg s'y rendirent en qualité de ministres de la Suède, et Pierre Ier y envoya deux plénipotentiaires qui traitèrent avec eux dans le plus grand secret. On convint que le tzar garderait toutes ses conquêtes, à l'exception de la Finlande, et que Charles serait indemnisé par celle de la Norvége. L'armée suédoise de Finlande devait être transportée sur des vaisseaux russes en Écosse pour y remettre le prétendant sur le trône. Stanislas remonterait sur celui de Pologne avec l'aide de la Russie, et les Suédois rentreraient dans leurs provinces d'Allemagne.

Les armemens de Charles XII, séparé de ses autres ennemis par la Baltique, ne pouvaient être dirigés que contre le Danemark. A son retour, il donna l'ordre d'assembler des troupes, et des milliers d'hommes coururent aux armes à l'appel de leur roi bien-aimé. Mais les tristes résultats de cette confiance illimitée en lui-même, qui le distinguait jadis, avaient changé en irrésolution, en versatilité cette hardiesse sans laquelle les grands projets ne peuvent s'exécuter. Une attaque contre la Norvége parut offrir quelque chance de succès; elle devait s'effectuer sur deux points, par le Bohus et par le Vermland. La campagne s'ouvrit les premiers jours du mois de mars 1716. On s'élança jusqu'à Christiania; mais n'ayant pu prendre ni Fredericstad ni Fredericshall, le roi fut obligé de se retirer avec son armée, qu'il distribua dans l'intérieur de son royaume. Cette expédition lui coûta 4,000 hommes. La Scanie était menacée; le roi séjourna à Lund, petite ville de cette province, afin de pouvoir résister à l'attaque des Danois, qu'on attendait. Mais le débarquement n'ayant pas eu lieu, Charles s'occupa exclusivement de la formation d'une nouvelle armée. Ce projet offrait les plus grandes difficultés. Le reste de l'année 1716, toute l'année 1717 et une partie de 1718 furent consacrées aux préparatifs de cette expédition. Pendant que le général Armfelt, à la tête des sept mille hommes de l'armée finlandaise, gagnerait dès le mois de septembre le nord des Alpes norvégiennes, dont les cimes couvertes de neiges éternelles sont presque inaccessibles au voyageur, le roi devait se porter sur Fredericshall pour s'en emparer. Armfelt s'avança en effet vers Trondheim, mais il s'arrêta à ses portes, de sorte qu'il laissa aux Norvégiens le temps de reprendre courage et d'en terminer les fortifications. Ce retard contraria sensiblement le plan du roi, qui, à la tête de dix-huit mille hommes, résolut de s'emparer de Fredericshall par un siége en règle. Ce fut durant les travaux de ce siége que Charles fut assassiné par les siens d'un coup de pistolet, le 11 décembre à dix heures du soir. On le trouva étendu dans la tranchée, le visage tourné du côté de la citadelle, la main sur la garde de son épée, à moitié tirée du fourreau.

La première réflexion que suscite la mort de Charles XII, c'est que la vie de ce héros était une vie usée. Il savait bien lui-même qu'il jouait un jeu désespéré, et il était mieux informé qu'on ne le croyait de ce qui se tramait contre lui; mais il garda toujours le silence sur la certitude morale qu'il avait de sa fin prochaine. Sa répugnance à régler les affaires de sa succession prouve qu'il se savait sans avenir: « Il y aura toujours une tête à qui cette couronne pourra convenir, dit-il; il m'a été difficile de me faire obéir pendant ma vie, comment pourrais-je espérer qu'on m'obéira après ma mort? »

Le caractère de Charles se peint dans toutes ses actions privées. Il sera toujours regardé comme un des princes les plus remarquables qui aient régné; son peuple a conservé de lui un souvenir plein d'enthousiasme. Charles XII était d'une taille avantageuse, bien fait de corps, la tête très-développée, garnie de cheveux peu épais, courts et hérissés sur le sommet; ses grands yeux brillaient d'un éclat extraordinaire; il avait une mémoire prodigieuse, beaucoup de pénétration et de présence

d'esprit. Il était accessible à tout le monde, poli, invariablement lié à sa parole, inébranlable dans ses résolutions, inaccessible dans ce qu'on appelait la politique du temps, mais méfiant au dernier point, et déguisant sous une gaîté excessive les chagrins même les plus cuisans. Jamais prince ne fut plus aimé, aussi respecté de son peuple dans sa prospérité et ne recueillit autant de marques de commisération et d'obéissance dans ses malheurs. Charles XI, en se faisant roi absolu, n'avait pas laissé de liberté aux états, qui seuls pouvaient donner des avertissemens salutaires au souverain et prévenir de grands malheurs : le conseil du roi était muet ; et Charles XII, seul avec lui-même, mais se laissant plus diriger qu'il ne croyait, a succombé dans la lutte. Il ne connaissait à la lettre qu'une justice, celle d'exiger de ses sujets ce qu'il exigeait de lui-même : tout.

CHAPITTE VI.

ULRIQUE-ÉLÉONORE.

ÉDUCATION D'ULRIQUE-ÉLÉONORE. — MARIAGE AVEC FRÉDÉRIC DE HESSE.—CHARLES-FRÉDÉRIC, PRINCE DE HOLSTEIN. — ULRIQUE-ÉLÉONORE REINE DE SUÈDE.— RETRAITE DES TROUPES SUÉDOISES DE LA NORVÉGE. — DIÈTE DE 1719. — ABOLITION DU POUVOIR ABSOLU. — ÉPOQUE DE LA LIBERTÉ. — MORT DE GÖRTZ. — PAIX AVEC LE HANOVRE ET LA PRUSSE. — DIÈTE DE 1720.— FRÉDÉRIC Ier ROI DE SUÈDE.

La maison de Charles XI n'avait pas été heureuse. Quatre de ses fils étaient morts en bas âge. Les préjugés de sa grand-mère avaient répandu l'amertume sur son intérieur. La princesse Ulrique-Éléonore fut privée de bonne heure de la surveillance de sa mère. La nature ne l'avait pas très-bien traitée ; aussi fut-elle toujours négligée par sa grand-mère, qui lui préférait sa sœur Sophie, mariée au duc régnant de Holstein, son neveu. Elle grandit en nourrissant dans son cœur contre la maison de sa sœur aînée une haine qui ne cessa de se produire dans toutes les circonstances pendant tout le cours de sa vie. Le prince Frédéric de Hesse-Cassel demanda sa main en 1711, et les négociations durèrent quatre ans avant que le roi l'accordât. Cette alliance fut la source des intrigues qui s'agitèrent relativement à la succession après la mort de Charles XII. Le prince Charles-Frédéric, né en 1700, fut le seul fruit de l'union de Frédéric IV, duc de Holstein, tué à la bataille de Clissov, et de Sophie, sœur de Charles XII. Il fut élevé à la cour de Suède : nourri par son père dans l'espoir de monter sur le trône de ce royaume, il fut le favori de la reine douairière ; il était généreux, vif et spirituel. Charles XII plaçait dans son cœur sa sœur aînée bien au-dessus d'Ulrique-Éléonore, et cette affection, qu'il transporta de la mère sur le fils, était si profonde qu'il regardait son neveu comme son successeur. En 1714, le sénat, à l'assemblée des états, s'était prononcé en faveur de la princesse Ulrique-Éléonore, et son nom était devenu le mot de ralliement de l'opposition contre le pouvoir absolu et contre Charles. A la même époque, la succession du Holstein devint en Suède une affaire russe. Görtz avait secrètement sollicité le tzar de soutenir les prétentions du jeune duc et proposé une alliance entre ce prince et la fille du tzar, âgée de onze ans ; ainsi on posait déjà les bases sur lesquelles on devait construire plus tard. C'est entre le nœud de ce drame et sa péripétie que se trouve compris le dernier acte des guerres et de la vie de Charles XII.

La période qui suivit la mort de ce roi fut une époque de transition. Ces sortes de phases sont souvent signalées par la destruction : ce fut ce qui arriva ici ; mais cette destruction fut d'autant plus déplorable et d'autant plus odieuse qu'elle occasionna une plus profonde misère et qu'on ne peut la disculper d'avoir été préméditée. La dernière armée de Charles XII, fruit des ressources extrêmes du pays, fut une puissance qui survécut au héros, terrible par le respect aveugle des soldats pour ce qu'on regardait comme la dernière volonté du roi, tandis que les chefs, comme généralement toutes les classes élevées en Suède, avaient des opinions opposées. Cette armée, par sa retraite précipitée du nord et du sud de la Norvége, fut en proie au froid, à la famine et aux maladies : les approvisionnemens avaient été dissipés et les caisses vidées. Si ce malheur peut être attribué en partie au désordre, on ne peut s'empêcher de reconnaître à plusieurs traits un dessein prémédité. On craignait que l'armée

ne se déclarât pour le duc de Holstein. On regardait celui-ci comme imbu de la politique de Charles XII et des plans de Görtz. Le jeune duc, que le roi affectionnait particulièrement, se trouvait dans le camp lorsque la balle meurtrière termina la carrière du héros. Le général Duker lui conseilla de se présenter à l'armée. Le prince, âgé de dix-huit ans, plongé dans l'abattement et le deuil, et d'un naturel timide que son éducation n'avait pas réformé, n'osa prendre cette résolution et se perdit ainsi lui-même. Dominé par la crainte, il éloigna Görtz, objet de la haine générale, après avoir permis qu'on arrêtât ce fidèle serviteur : c'est là une tache pour sa mémoire.

Pendant que le duc de Holstein négligeait ainsi l'occasion de saisir la couronne, le prince Frédéric de Hesse ne perdait pas un moment pour le supplanter. Il envoya à Stockholm des officiers qui rapportèrent à son épouse la nouvelle de la mort du roi. Le même soir la princesse Ulrique-Éléonore fit convoquer le sénat et fut saluée reine; mais quoiqu'elle l'eût emporté sur son rival, sa victoire n'était pas encore complète. Elle se considérait comme reine par droit d'hérédité; mais le parti qui l'avait appelée au sénat, en 1714, comme héritière du trône, l'avait fait plutôt par calcul que par conviction. C'était le même parti qui voulait l'abolition de la souveraineté et de l'hérédité, deux idées qu'il regardait comme connexes, parce que c'était au titre de roi héréditaire que Charles XI s'était emparé du pouvoir absolu. Ce sophisme avait servi à rendre odieux à la nation le droit du duc de Holstein. Ulrique-Éléonore se vit donc forcée par les circonstances de chercher un appui auprès des amis de la liberté, mais elle le fit avec une répugnance qui se déguisait mal. Cependant rien ne fut décidé à cet égard dans le sénat; ce ne fut qu'au moment où l'armée allait prêter serment de fidélité dans les environs d'Uddevalla, qu'on mit pour condition à ce serment l'abolition du pouvoir absolu, car le duc de Holstein avait déjà annoncé qu'il y renonçait. Les yeux toujours fixés sur son compétiteur, Ulrique-Éléonore était obligée d'abandonner une à une toutes ses prétentions.

L'armée que commandait Charles XII s'était retirée jusqu'à Uddevalla : les Norvégiens l'y suivirent. Marstrand fut prise par le fameux Tordenskjöld. Il semblait que dans ces contrées, où commandait Renskjöld, on faisait tout pour faire oublier aux soldats ce qu'ils avaient été. Quant à l'armée d'Armfelt, dans le Nord, elle fut encore plus malheureuse. A la nouvelle de la mort du roi, Armfelt résolut de quitter ces contrées inhospitalières et de franchir les montagnes; mais toute l'armée périt misérablement du froid pendant cette retraite. Plus de 4,000 hommes tombèrent le second jour de Noël, et de 7,000 soldats, il n'en resta que 200.

Ce fut sous ces funestes auspices que s'ouvrit la diète qui avait été convoquée. P. Ribbing, préfet d'une province, fut nommé grand maréchal. Pour obtenir plus de concessions de la reine, on parlait hautement des droits du duc de Holstein, et le sénateur Arvid Horn les rappela à la reine en plein sénat. Aussi le jour même de l'ouverture des discussions de la diète, la reine déposa son pouvoir en disant que ni elle ni personne n'avait le droit de l'exercer sans l'élection des états. Un mois après, elle remonta sur le trône par suite de l'élection, et elle accepta la constitution qui lui fut présentée. Le gouvernement était confié à la reine et au sénat. Le pouvoir législatif était exercé par les états. Les décisions du sénat étaient prises à la majorité des suffrages; la reine en avait deux. S'il fallait remplacer un sénateur, la reine choisissait sur les trois candidats proposés par les états. On donne le nom d'*ère de la liberté* à celle qui date de l'acceptation de la constitution de 1719. L'ancienne haine entre la noblesse et les états roturiers se réveilla dans cette diète et jeta la division dans les esprits.

Görtz fut une des victimes de la mort du roi. Il approchait des frontières de la Norvége, où il se rendait pour avoir une entrevue avec son maître, lorsqu'il fut arrêté et emmené à Stockholm. Plusieurs autres Holsteinois furent incarcérés. Une *commission spéciale*, présidée par le grand maréchal Ribbing, fut nommée pour les juger. Görtz fut condamné à mort et la sentence exécutée, sur les ordres exprès de la reine, malgré l'observation du sénateur comte Cronhjelm, que le jugement n'était pas revêtu des formes légales. Les motifs de l'arrêt portaient que le condamné avait contribué à affaiblir la confiance du roi dans ses sujets; qu'il avait exclu les Suédois des affaires les plus importantes du pays; que son système financier avait été ruineux, et qu'il

avait été lui-même une des principales causes de la continuation de la guerre.

Ce qui fixa d'abord l'attention des états, ce fut la nécessité de conclure la paix avec les ennemis qui menaçaient la Suède. Görtz, comme nous l'avons vu, avait déjà suivi des négociations avec la Russie. La mort de Charles XII conduisit le négociateur à l'échafaud et rompit les conditions stipulées. Le prince Frédéric, qui avait une grande influence sur les affaires, était très-lié avec l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre. La mésintelligence s'était mise entre la Russie et ses alliés : les derniers voulaient maintenir Frédéric de Hesse sur le trône de Suède, tandis que le tzar embrassait avec ardeur les intérêts du duc de Holstein. Les négociations avec la Russie marchaient donc lentement, et elles n'empêchèrent pas les Russes de ravager impitoyablement les côtes de la Suède. Chacun de ces États envoya des ministres à Stockholm. Celui de l'Angleterre, Carteret, séduisit le sénat et la reine : son maître gagna plus sous l'apparence de l'amitié que les autres par des menaces de guerre. La Suède céda au Hanovre les principautés de Brême et de Verden pour un million de thalers, et le cabinet anglais s'engagea à envoyer une flotte dans la Baltique pour protéger la Suède contre les déprédations des Russes ; mais elle arriva trop tard. Depuis la Vestrobothnie jusqu'à Norköping, l'incendie des villes maritimes marqua la route que la flotte canonnière russe avait suivie. Les villes d'Östhammar, de Söderteljе, de Nyköping et de Norköping furent consumées par les flammes ; les forêts voisines du rivage furent incendiées. Pierre fit répandre le bruit qu'il avait proposé à la Suède une paix avantageuse, mais qu'elle l'avait refusée. La Suède, qui avait mis sa confiance dans l'Angleterre, fut indignement trompée : à peine la flotte anglaise fut-elle arrivée qu'elle rebroussa chemin. L'influence de la même cour avait fait conclure la paix avec la Prusse. Celle-ci, moyennant deux millions de thalers, reçut Stettin avec tout le territoire de la Poméranie intérieure, que possédait la Suède, ainsi que les îles d'Usedom et de Wollin. Les Danois envahirent le Bohuslän. Dans ces conjonctures, la diète fut convoquée au commencement de 1720.

La noblesse, à qui la constitution conférait le droit d'élire le maréchal de la diète, choisit le célèbre Arvid Horn. Mécontent de la reine, il avait quitté le sénat et vivait dans la retraite. Il s'était fait beaucoup d'amis. On espérait que Horn remédierait à la misère dont le pays souffrait et qu'il restreindrait le pouvoir royal. La première proposition présentée à la diète avait pour objet de donner le titre de roi au prince Frédéric. Une proposition semblable avait éprouvé une forte résistance à la diète de 1719 ; mais les malheurs qui avaient frappé le pays avaient changé l'opinion : on disait qu'une femme ne pouvait sauver la patrie. Les choses furent conduites avec tant d'adresse que Frédéric fut proclamé roi de Suède, le 24 mars 1720. Il était de la religion réformée ; il embrassa le luthérianisme et accepta les changemens qu'on se proposait d'introduire dans la constitution : ils avaient surtout pour objet de lui ôter le pouvoir de destituer les sénateurs et les employés. La reine mourut en 1741, à l'âge de cinquante-trois ans, sans laisser d'enfans. Frédéric paya d'ingratitude l'amour qu'elle lui portait : il entretenait des liaisons coupables avec une dame de la cour, la comtesse Taube. Mais Ulrique-Éléonore possédait la grandeur d'âme héréditaire dans sa famille ; elle aurait dédaigné d'exciter par ses plaintes la commisération de ses sujets : elle gagna plus sûrement leurs cœurs en souffrant en silence.

CHAPITRE VII.

MAISON DE HESSE-CASSEL.

FRÉDÉRIC Ier ; SA JEUNESSE ET SON ARRIVÉE EN SUÈDE. — ARVID HORN. — DIÈTE DE 1720. — PAIX AVEC LE DANEMARK ET LA RUSSIE. — DIÈTE DE 1723. — DIÈTE DE 1727. — WELLING. — GYLLENBORG. — DIÈTE DE 1734. — NOUVEAU CODE. — CHARLES-ÉMILE LEWENHAUPT. — TESSIN. — DIÈTE DE 1738. — *Chapeaux* et *bonnets*. — MALCOM SINCLAIR. — GUERRE AVEC LA RUSSIE. — DIÈTE DE 1743. — ÉLECTION DU PRINCE ROYAL. — PAIX AVEC LA RUSSIE. — RÉVOLTE DES DALÉCARLIENS. — INSTITUTION DES ORDRES ROYAUX. — MORT DE FRÉDÉRIC Ier ET SON CARACTÈRE.

Frédéric Ier naquit à Hesse-Cassel, le 17 avril 1676, du landgrave de ce pays et de Ma-

rie-Amélie, fille du duc Jacques de Courlande. Il servit avec distinction. Chargé de commandemens supérieurs aux batailles de Hochstädt et de Malplaquet, il acquit quelque réputation militaire. Cependant il paraît que Charles XII, obéissant à des pressentimens que les événemens ont justifiés, s'était opposé à l'union de ce prince avec sa sœur; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun sacrifice ne parut trop grand à Frédéric pour arriver au trône. Charles, poussé par sa mauvaise étoile, le nomma généralissime, quoique plus d'une voix l'eût averti du danger. Duker surtout s'efforça de lui faire sentir l'imprudence de cette promotion. L'avenir prouva que Frédéric n'avait pas un cœur suédois. Au lieu de suivre la politique de Görtz pour se débarrasser de son plus dangereux ennemi, Pierre de Russie, et d'accepter la paix honorable dont ce ministre portait le projet lorsqu'il fut arrêté, on rompit les négociations; on se jeta dans les bras de George, plus dangereux encore, parce qu'il était plus perfide. Cette conduite coûta d'abord Brême à la Suède et prépara la paix honteuse qui fut signée avec la Prusse. Les plans que l'Angleterre avaient formés au sujet des affaires intérieures portèrent aussi les fruits qu'on devait attendre d'un gouvernement qui achetait au poids de l'or le succès de ses prétentions.

Un des hommes qui avaient le plus contribué à l'élévation de Frédéric était Arvid Horn. Ce ministre avait tout l'orgueil de l'ancienne aristocratie. Général de Charles XII, il s'était distingué par un courage chevaleresque; dévoré de passions ardentes, dans un âge avancé, il les masquait sous des dehors agréables, que relevait une taille avantageuse et pleine de dignité. Il se montrait scrupuleusement attaché à la sévérité des anciennes mœurs, et il en imposait non-seulement à la cour, mais au peuple par une conduite digne, qui paraissait naturelle, et par des pratiques extérieures de piété et de bienfaisance. Il était tombé en disgrâce auprès de la reine et s'était retiré; il savait bien qu'il resterait éloigné des affaires tant qu'elle tiendrait les rênes de l'État. Le temps ne changea rien aux dispositions d'Ulrique-Éléonore, qui ne savait ni oublier ni pardonner. Le seul moyen pour Horn de recouvrer la puissance, c'était d'élever Frédéric au trône et de lui lier les mains : ce fut ce qui arriva à la diète de 1720, où Horn (qui dans les documens de cette époque est nommé l'homme nécessaire) fut appelé par la confiance unanime de la noblesse à la dignité de maréchal. Comme organe des états, et dans la première ivresse de sa popularité, il alla plus loin peut-être qu'il n'aurait voulu; on l'entendit dire : « Nous venons de mettre des bornes au pouvoir absolu; à la diète prochaine, nous mettrons un frein à la licence. » Mais il arriva à cet homme ce qui arrive à tant d'ambitieux qui sacrifient tout à l'œuvre de leur propre grandeur : il finit par être victime.

Dans le cours de cette année fut conclue la paix avec le Danemark (3 juillet), sous la médiation de la France et de l'Angleterre. C'était le seul traité qui ne fût pas désavantageux pour le royaume. Le Danemark, qui désirait s'allier à la Suède pour s'emparer du Holstein, restitua toutes ses conquêtes, et n'exigea de la Suède que 600,000 thalers et la renonciation au droit de tonnage du Sund et du Belt.

Une des principales causes qui portèrent la Suède à rompre les négociations entamées avec le tzar, malgré le résultat avantageux qu'elles promettaient, c'était l'intérêt que ce prince montrait pour le jeune duc de Holstein. Malheureusement celui-ci avait conservé les habitudes efféminées qu'il devait à l'aveugle tendresse de la reine-douairière, qui l'avait élevé. Pierre n'avait pas seulement le dessein de le mettre sur le trône de Suède[1], mais encore on supposait qu'il voulait le placer sur celui de Russie en lui donnant sa fille bien-aimée. La France elle-même craignait l'accomplissement de ces projets. Mais lorsque le tzar eut fait la connaissance personnelle du duc, son œil pénétrant lut dans le cœur de Charles-Frédéric de Holstein, et Pierre se convainquit que ce prince convenait peu à ses plans gigantesques; il parut hésiter un moment même au sujet du mariage.

Toutefois les fiançailles solennelles de Charles-Frédéric avec Anne de Russie furent célébrées du vivant de l'empereur; mais Pierre se refroidit pour son gendre futur, et celui-ci de son côté parut d'autant moins disposé à servir les plans de la Russie contre la Suède qu'il regardait ce dernier pays comme sa patrie. — Dans la paix de Nystad (1721), le tzar, pressé

[1] Le tzar, à Saint-Pétersbourg, but à la santé de Charles XIII.

par des démonstrations hostiles, sacrifia tout à fait les intérêts du duc. Néanmoins celui-ci recouvra plus tard une partie du Holstein par l'intervention de l'empire germanique, et même son fils monta sur le trône de Pierre-le-Grand sous le nom de Pierre III ; mais l'abandon de Charles-Frédéric par le tzar coûta au gouvernement suédois l'Ingrie, l'Esthonie, la Livonie et la préfecture de Wiborg dans la Finlande. La Russie, il est vrai, s'obligea de payer 2 millions de thalers et à restituer la Finlande; elle promit en outre de ne se mêler nullement des affaires intérieures de la Suède. Le tzar fut plus avantagé qu'il ne s'y attendait. Ainsi cette guerre du Nord fit de la Russie, qui n'avait été jusque-là qu'une puissance asiatique, une grande puissance européenne; elle lui procura un littoral sur la Baltique, des milliers de prisonniers et surtout des officiers qui formèrent le noyau d'une armée formidable. La Suède, au contraire, qui naguère pesait d'un si grand poids dans la balance de la politique européenne, ne fut plus désormais que l'instrument subalterne des intrigues de l'étranger.

Les états furent réunis pour la première fois depuis que la paix avait été définitivement établie en 1723. Horn était alors maréchal. Ce fut à cette diète que la noblesse, le clergé et les bourgeois reçurent de nouveaux priviléges. La commission secrète qui devait traiter toutes les affaires avec les puissances étrangères fut aussi établie. Ce fut encore à cette même diète que le duc Charles de Holstein reçut, quoiqu'en termes mesurés et vagues, une sorte d'assurance pour la succession au trône de Suède et en même temps une pension annuelle de 25,000 thalers jusqu'à ce qu'il pût prendre possession de Sleswig : par là ce prince, que la cour redoutait tant, se trouva rapproché d'un degré du trône pour lequel on chercha des appuis à l'étranger. A cette même époque, la diplomatie des cabinets suivait les négociations qui devaient momentanément partager l'Europe entre les grandes ligues de Vienne et du Hanovre ; on rechercha l'amitié de la Suède. La dernière diète parut avoir fait choix de la ligue de Vienne, dont la cour était étroitement liée à celle de Saint-Pétersbourg parce que les deux cours impériales s'intéressaient au duc de Holstein. Ainsi les partisans de ce prince en Suède firent les plus grands efforts pour rendre décisives les chances de succès qu'offraient les circonstances ; mais ils mirent trop d'ardeur dans leurs manœuvres, et peu de temps après ils échouèrent contre deux écueils, l'*aversion de la nation pour le parti russe* et *Horn*. La minorité du sénat, dans la question de succession, modifia ses opinions et imprima le *premier mouvement* aux partis pendant la période de la liberté. On convoqua les états (1726-1727) pour avoir leur avis sur le choix d'une alliance. Horn devint de nouveau maréchal de la diète.

Ce changement de position devait produire des proscriptions, car c'est ainsi seulement que la masse, qui ne comprend peut-être pas qu'une vérité a triomphé, juge qu'il s'est opéré quelque changement et estime les choses d'après le résultat : ici la victime était désignée d'avance et assez bien choisie. Le vieux comte Maurice Welling avait servi quatre rois de Suède et était très-considéré à cause de sa finesse et de son expérience diplomatique ; il n'était cependant pas aimé. Ses habitudes de prodigalité le jetaient dans de continuels embarras ; on le craignait plus qu'on ne se fiait à lui. On trouva dans ses papiers, au moment de son arrestation, deux lettres qui témoignaient qu'il avait violé la constitution et son serment de sénateur. La procédure qu'on suivit dans cette affaire révéla la déplorable manière dont on entendait traiter les crimes politiques et fut une répétition de celle qu'on avait adoptée dans le jugement de Görtz. Une commission nommée *ad hoc* condamna l'accusé à mort. Cette peine fut commuée en celle de la prison à perpétuité; mais le vieillard mourut pendant qu'on le conduisait à sa destination. La corruption, qui s'était partout glissée depuis la mort de Charles XII et à l'élection de Frédéric Ier, jeta audacieusement le masque et fut poussée au plus haut degré au moyen de fortes sommes que l'Angleterre et la France envoyèrent à Stockholm.

La diète accepta l'alliance du Hanovre. L'argent reçu de cette puissance et du cabinet de Versailles suffit pour rendre un peu de vie aux finances. Les trois années qui s'écoulèrent depuis la diète de 1727 jusqu'à la fin de 1731 furent regardées comme les plus heureuses dont la Suède eût joui depuis longtemps. La paix commençait à cicatriser les plaies que la guerre avait faites ; le commerce et la navigation reprirent de l'activité ; la monnaie fut améliorée et le nouveau code achevé : on pou-

vait ainsi le présenter à l'acceptation des états. D'autre part, la langue se perfectionnait, et la meilleure preuve que l'opinion publique s'intéressait à ses progrès, c'est que les états accordèrent un prix à l'auteur anonyme (c'était Olof Dalin) d'une feuille hebdomadaire, *l'Argus suédois*. Cependant l'aristocratie pesait encore sur l'administration; quelques décrets font même pressentir qu'on voulait étendre son influence jusque sur le peuple.

Nous avons vu qu'Arvid Horn était regardé comme le chef des partisans de Hesse-Cassel ou de ceux qui voulaient établir l'hérédité dans cette famille princière. Le chef du parti de Holstein, après 1727, fut le comte Charles Gyllenborg. Ces partis ne devaient pas tarder à se déchirer l'un l'autre. Une scission profonde, qui devait plus tard les diviser sur les questions les plus graves, s'établit d'abord entre eux, pour des objets sans importance, à la diète de 1731, dont Horn fut élu maréchal pour la troisième fois. Le pouvoir du ministre ne reposait donc pas sur une base solide; quel prince d'ailleurs aime à rester volontairement sous la tutelle de son sujet? Gyllenborg n'était pas un homme d'un grand esprit, mais il était rompu aux intrigues de cour: persuadé qu'il ne serait jamais bien vu de la reine, il s'efforça de paralyser son influence sur Frédéric. Ce plan réussit par le moyen de la belle demoiselle de Taube, dont on se servit pour gagner le roi, qui l'épousa même de *la main gauche*, et l'évêque de Vesterås, Kalsenius, ne craignit pas de bénir cette union adultère. Le clergé de Suède, à la diète de 1739, crut devoir adresser des remontrances au roi.

La mort du roi de Pologne, Auguste II (1er février 1733), imprima une nouvelle direction à la politique de la France et aux partis en Suède. Peu de temps auparavant, les deux États avaient resserré les nœuds de leur ancienne amitié. Par une des conditions du traité, chacun des deux pays garantissait à l'autre sa *liberté*, condition qui excita vivement le mécontentement de la Russie, car elle s'était réservé la médiation entre la Suède et la Pologne dans le but d'empêcher Stanislas de remonter sur le trône quand il deviendrait vacant. La nation polonaise tenait pour ce dernier; Louis XV, qui avait épousé la fille de Stanislas, le soutenait aussi; la Russie et l'Autriche au contraire armaient contre lui. La guerre éclata en Europe: on eût dit que le spectre de Charles XII traversait le théâtre de ses anciens exploits; son souvenir n'était pas de ceux qui s'effacent. Grand nombre de ses généraux et de ses guerriers vivaient encore, le même sang coulait dans leurs veines; seulement ils montraient moins d'ardeur que cette bouillante jeunesse qui n'avait pas connu les misères de la guerre et qui l'appelait de tous ses vœux: le seul mot de guerre, comme le son du tocsin, la faisait frémir d'impatience; elle se montrait fatiguée d'un vieux ministre tel que Horn, qui avait pour principal mérite une excessive prudence et pour unique objet la conservation de la paix. La France promettait de l'argent et la restauration de la puissance de la Suède dans l'état où elle était en Allemagne après la paix de Westphalie et après celle de Stolbova sur les frontières de l'est. Le roi lui-même se laissa entraîner et convoqua une nouvelle diète (1734) dans laquelle, depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre, la France offrit son alliance et de l'argent, l'Angleterre renchérit sur ces avances, la Russie demanda le renouvellement pour dix ans de l'alliance défensive qu'elle avait signée avec la Suède; le Danemark demandait un traité semblable. Le plan de Horn consistait à décliner l'alliance française, et si cette question était décidée par les états dans un sens contraire, à hérisser les conditions de cette alliance de tant de difficultés que toute tendance belliqueuse fût anéantie. Horn éprouva que l'opinion était contre lui. Son adversaire Gyllenborg mit cette circonstance à profit; il se sentait appuyé par la jeune noblesse, qui voulait la guerre. Il était tout naturel que Horn embrassant le parti de l'Angleterre et de la Russie, Gyllenborg se tournât vers la France.

Le secrétaire de l'ambassadeur russe s'enfuit et se réfugia chez l'ambassadeur français Casteja avec une foule de papiers et plusieurs lettres qui compromettaient Gyllenborg et ses partisans, tous alors attachés ouvertement aux intérêts de la Russie et du duc de Holstein. Gyllenborg, pour parer à cet incident, se rendit en toute hâte à l'ambassade française pour proposer ses services à la France. Le 11 octobre, il avait combattu l'envoi des troupes en Pologne; le 22 du même mois, dans une conférence entre les députés des états et le sénat, il tint un autre langage, comme s'il n'eût été que l'écho du baron Görtz.

Le major général Charles-Émile Lewenhaupt, si malheureux dans la guerre, maintenant maréchal de la diète, et qui jusque-là avait été du parti de Horn, se jeta dans celui de Gyllenborg. Cette diète fut très-orageuse. L'état des paysans, qui n'était pas représenté dans le *comité secret*, protesta contre toute alliance qui serait formée à son insu, surtout si elle pouvait produire la guerre. Mais plus les paysans et le ministère désiraient le maintien de la paix, plus le parti de la guerre gagnait du terrain dans les grands cercles de la capitale. C'étaient les jeunes officiers de la garde qui donnaient le ton ; les dames s'en mêlèrent aussi : celles de la cour proposèrent des toasts pour ou contre la guerre, et ces toasts furent répétés à toutes les tables. Les héroïnes patriotes et leurs admirateurs portèrent des rosettes, des bijoux, des tabatières en forme de *chapeau*, comme symbole de la liberté ; le parti opposé fut appelé celui des *bonnets*. La jeunesse belliqueuse répétait les paroles de l'ambassadeur français, *que, pour la plupart, le ministère suédois était usé et composé de personnes destituées de courage et de vigueur*. Le comité secret reconnut qu'il était de l'intérêt de la Suède de *tenir à l'amitié de la France, d'appuyer le roi Stanislas et d'abaisser la Russie*. Six mois après la clôture de la diète, l'alliance avec la France fut décidée ; mais la cour de Versailles refusa de la ratifier, parce qu'on avait renouvelé avec la Russie les traités existans, bien que contraires à l'esprit qui avait déterminé l'union de la France et de la Suède. Cette déclaration de la France fut pour ainsi dire le signal de la déclaration de guerre des partis en Suède : une effrayante animosité s'empara des esprits. Les résultats de la diète de 1734 avaient ramené le roi à Horn et l'avaient éloigné de Gyllenborg, qui en appella à la nation. Les principaux soutiens de son parti étaient Charles-Émile Lewenhaupt et le comte Tessin. Le premier devait à sa bonne foi l'estime publique ; on savait qu'il agissait en honnête homme, même lorsqu'il s'abandonnait sans réserve à l'esprit de parti tant par l'effet de son caractère exalté que par suite de son intelligence bornée. Mais une ambition turbulante, une véhémence qui dégénérait souvent en emportement, une opiniâtreté qui touchait à l'obstination, étaient nécessairement des dispositions dangereuses, n'étant pas dirigées par un esprit éclairé. En se séparant du parti de Horn pour s'attacher à celui de Gyllenborg, il avait entraîné la plus grande partie des généraux et des officiers. Quant à Tessin, il réunissait tant de qualités qu'il ne faut pas s'étonner s'il figura bientôt en première ligne sur la scène. Il se distinguait par un génie profond, actif, fécond en expédiens et par un jugement sûr lorsqu'il ne se laissait pas égarer par son imagination trop active ; né orateur, il séduisait les cœurs par son affabilité, sa prévenance et sa popularité. Tel était l'état des choses et la situation des esprits lorsque la diète fut convoquée pour le 15 mai 1738. Tessin en fut nommé maréchal. On avait généralement adopté à cette époque, pour désigner les partis, les noms de *chapeaux* et de *bonnets*. L'alliance avec la France, qui d'abord n'avait pas été ratifiée, fut conclue pour dix ans. La France devait payer à la Suède 300,000 thalers par chacune des trois premières années. Cinq sénateurs, les comtes Bjelke, Bonde, Hård, Barck et Creutz, tous dévoués à Horn, perdirent leurs dignités ; le vieux Horn lui-même, cédant à l'orage, déposa ses fonctions.

Cette diète dura longtemps et fut remarquable par l'acharnement avec lequel les partis se combattirent. On pouvait se croire transporté aux séances les plus tumultueuses d'une diète polonaise lorsque, le 31 janvier et le 7 mars 1739, les épées furent tirées à la chambre des nobles aux cris de : « *Pro patriâ et libertate.* » Les *chapeaux* triomphèrent donc, et le comte Charles Gyllenborg fut mis à la tête du ministère. L'époque que nous allons parcourir se distingue par une vaine ostentation de puissance réunie à la faiblesse, par l'aveuglement joint à l'orgueil, par une animosité stupide qui ne sait pas même haïr. Le parti de la guerre, qui avait pris le dessus, envoya de suite deux régimens en Finlande et Tessin à Paris pour veiller aux intérêts de la Suède. Parmi les instructions que ce diplomate avait reçues, se trouvait celle de conclure une triple alliance entre la Suède, le Danemark et la France. On devait proposer au Danemark de partager les provinces qui seraient enlevées aux Russes. Au mois de juin 1738, Malcom Sinclair, major dans la garde, qui avait longtemps séjourné à Constantinople, fut chargé d'une mission secrète auprès du divan ; à son retour, il fut lâchement assassiné en Silésie (17 juin 1739) et dépouillé de ses dépêches. On accusa le ministère russe

de ce crime, qui produisit une grande exaspération en Suède. On décida immédiatement l'envoi de 6,000 hommes en Finlande (août) sous les ordres du général Buddenbrock : on voulait la guerre *de suite* ou *jamais*. Mais on se jeta dans l'embarras par cette provocation, qu'on ne s'était pas préparé à soutenir. Le cabinet russe paraissait vouloir éviter la guerre. L'impératrice Anne mourut (octobre 1740); elle avait, à l'exclusion de la princesse Élisabeth, fille de Pierre-le-Grand, laissé le trône de Russie au fils de sa nièce, enfant de deux mois, qui avait pour tuteur Biron, homme plus haï que craint. Cet enfant, c'était le malheureux Ivan, empereur dès son berceau, déposé presque aussitôt, emprisonné à perpétuité et assassiné à l'âge de vingt-quatre ans. Toutes ces atrocités ne sont pas dans les mœurs européennes, et pourtant ceux qui les ont commises voudront bientôt étendre leur influence sur cette partie du monde civilisé.

Une diète extraordinaire fut convoquée le 4 décembre 1738 pour aviser aux préparatifs de la guerre. Lewenhaupt fut encore maréchal de la diète. L'animosité contre les Russes allait croissant. Un baron, Jean Gyllenstjerna, secrétaire de la chancellerie, accusé de communiquer les actes du gouvernement à la légation russe, fut condamné à mort par une commission des états. Après deux heures d'exposition, il fut transféré à la citadelle de Kalmar, d'où il s'évada. Plusieurs personnes furent impliquées dans cette affaire, entre autres deux anciens sénateurs, Bjelke et Creutz, qui perdirent leurs pensions. Le roi fut entraîné à la guerre par mademoiselle de Taube, et par le parti dominant, qui lui promit de faire admettre à la chambre des nobles les deux fils qu'il avait eus de cette demoiselle, les comtes de Hessenstein. La guerre fut déclarée le 21 juillet 1741. Charles-Émile Lewenhaupt fut nommé général en chef et quitta le port de Stockholm le 23 août. La Russie s'attendait à cette rupture. Le maréchal Lascy et le général Keith passèrent les frontières avec 10,000 hommes, et livrèrent au général Wrangel, à Willmanstrand, une bataille où celui-ci fut complètement battu, blessé et fait prisonnier. Buddenbrock, qui n'était qu'à dix milles de cet endroit, ne vint pas à son secours. Le général Lewenhaupt arriva après cette malheureuse affaire; il forma son camp sous le canon de Frederikshamn. Les Russes campèrent à Wiborg; ils restèrent dans cette position jusqu'à l'automne.

Ce fut à cette époque qu'eut lieu la révolution qui plaça Élisabeth sur le trône de Russie. Lewenhaupt, au lieu de profiter de cette occasion pour porter ses forces en Russie, resta dans l'inaction, en vertu d'une conventien tacite, faite sur la proposition du ministre français à St.-Pétersbourg. Lewenhaupt prit ses quartiers dans les environs de Frederikshamn. Comme il n'y avait pas d'approvisionnemens, il se déclara des maladies qui enlevèrent plus de 10,000 soldats. Les Russes attaquèrent au mois de février 1742. L'armée suédoise se retira jusqu'à Helsingfors sans se défendre. L'ennemi, en faisant un circuit, lui coupa le chemin d'Åbo, l'enveloppa complètement et lui offrit une capitulation. Les deux chefs Lewenhaupt et Buddenbrock avaient déjà été appelés à Stockholm pour rendre compte de leur conduite; mais la majorité du conseil de guerre approuva cette capitulation, en vertu de laquelle l'armée suédoise déposa les armes : elle comptait 12,000 combattans; les Russes en avaient 17,000. Les Finnois devaient se retirer dans leurs foyers; les Suédois laissaient leur artillerie et s'en retournaient par mer. La cavalerie, réduite à 1,200 hommes, prit la route de Torneå. Il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui revirent leur patrie. Sur 25,000 hommes qui avaient quitté les rivages de la Suède, il en restait à peine 3,000 en état de porter les armes. Toute la Finlande fut obligée de prêter serment de fidélité à l'impératrice.

Une nouvelle diète (1743) se rassembla dans des circonstances bien déplorables pour les *chapeaux*, qui avaient à répondre des résultats de la guerre, et cela devant leurs ennemis, car les *bonnets* étaient alors en majorité. Le baron Ungern von Sternberg, un de leurs chefs, fut nommé maréchal de cette assemblée. On résolut de sacrifier les généraux au mécontentement du peuple et de faire la paix avec la Russie en élisant un prince agréable à cette puissance. Ce choix tomba sur le duc de Holstein. Trois députés, envoyés à Saint-Pétersbourg, y furent froidement accueillis et reçurent pour réponse que le duc était déjà destiné au trône de Russie et qu'il avait embrassé la religion grecque.

Alors le mécontentement fut grand dans les provinces du royaume, surtout dans la Dalécar-

lie. Les députés des paysans élevèrent de grandes prétentions, et lorsqu'on reçut la réponse de la Russie, ils se déclarèrent pour le prince royal de Danemark. Les Dalécarliens se révoltèrent et marchèrent sur la capitale, où même ils entrèrent; mais ils furent repoussés par quelques coups de canon chargé à mitraille. Le même jour, on reçut du congrès, réuni pour traiter de la paix à Åbo, la nouvelle que la Russie consentait à restituer à la Suède la Finlande, jusqu'à la rivière de Kymène-Elf, si Adolphe-Frédéric, évêque de Lubeck, était élu prince royal. Cette élection eut lieu par les nobles, le 23 juin. Buddenbrock et Lewenhaupt, condamnés à mort, furent décapités sur le monticule sablonneux du faubourg du nord, à Stockholm [1]. On avait pris les dernières résolutions en désespoir de cause. On était profondément pénétré de l'humiliation de recevoir un roi de la Russie comme condition de la paix. Le nouveau prince royal fut reçu à Hambourg par deux sénateurs et arriva à Stockholm le 23 octobre. Le général Düring, un des chefs des *bonnets*, fut envoyé à Saint-Pétersbourg pour complimenter l'impératrice et demander son assistance contre le Danemark, qui insistait encore sur le droit de son prince royal, comme ayant été élu par les trois états. Il menaçait d'attaquer à la fois la Scanie et le Bohuslän. Pour prévenir l'effet de ces menaces, Élisabeth ordonna au général Keith de traverser la Baltique avec 12,000 hommes. Ils séjournèrent tout l'hiver en Suède, et ne s'en retournèrent qu'au mois de juin 1744. Mais la Suède ne tarda pas à se détacher du système russe; son premier motif fut la démarche du nouveau prince royal auprès de la cour de Berlin pour en obtenir une épouse. Au reste, Adolphe-Frédéric n'était pas Russe dans le fond du cœur; c'est ce qui explique son penchant pour les *chapeaux*. Le traité défensif conclu avec la Russie en 1745 augmenta les craintes au lieu de les apaiser. Le prince, craignant pour sa propre indépendance et pour celle de son pays, s'éloigna des puissances, auxquelles il devait la couronne. Nous le voyons quitter le parti anglo-russe, auquel le vieux roi, recherchant ses anciens amis, comme disaient les *bonnets*, s'attacha sincèrement. L'influence de la princesse sur son époux donna plus de consistance au parti français, qui prédominait à la nouvelle cour. Celle-ci, par la naissance du prince Gustave, devint doublement chère à la nation. Ici commence l'époque la plus brillante de la carrière de Tessin. Il était l'âme de tous les plaisirs de la jeune cour et l'objet de la bienveillance de la spirituelle princesse; on lui donna un témoignage non équivoque de la plus haute confiance en le chargeant de l'éducation de Gustave. Ainsi les *chapeaux* et la France l'emportèrent de nouveau, parce que la nation ne pouvait ni ne voulait croire à la protection de la Russie pour la liberté suédoise. Il n'était donc pas difficile aux *chapeaux* de conserver une position assez avantageuse, malgré la nomination du baron Ungern von Sternberg, un des champions du parti opposé, à la dignité de maréchal de la diète de 1746. L'impératrice, mécontente de ce que le prince royal paraissait embrasser plutôt les intérêts de la France que ceux de la Russie, fit de fortes remontrances par l'entremise de son ambassadeur Korff. Des préparatifs de guerre eurent même lieu dans la Livonie, ce qui détermina l'envoi du sénateur Rosen en Finlande. On adopta pour la défense de cette importante province le projet de 1746; l'exécution de ce plan ne fut entièrement terminée qu'en 1768. On lui doit la fondation de Sveabourg et la création de la flotte canonnière par Ehrenswärd. L'alliance de la Russie fut remplacée par celle de la Prusse, grâce à la médiation de la France, qui avança encore de fortes sommes pour mettre la Suède en état de se défendre. Enfin Élisabeth céda et son ambassadeur fut rappelé.

Les *bonnets*, dont les théories politiques étaient d'abord purement aristocratiques, cherchèrent à s'appuyer sur le peuple. Par opposition, les *chapeaux* parurent tourner au royalisme. Cette conversion, dont le vieux roi se défia, trompa la jeune cour, qui fonda sur elle des espérances dangereuses. On accusa Tessin de les alimenter pour augmenter son influence; cependant tout ce qu'il fit à cet égard se borna à l'institution de trois *ordres royaux* [2]. Les décorations en furent distribuées dès 1749. Frédéric dans ses derniers jours vit éclater une scission profonde entre la jeune cour et le sénat des *chapeaux*, scission qui sous Adolphe-Frédéric devait faire couler le sang.

[1] Le premier, le 16 juillet; le second, le 4 août.

[2] Les ordres du *Séraphin*, de l'*Épée* et de l'*Étoile polaire*.

Frédéric, frappé d'apoplexie en 1748, abandonna presque les affaires, dont il laissa la direction à son successeur et au sénat. Il mourut le 25 mars 1751. Ce prince avait des qualités aimables. Il avait fait preuve plusieurs fois sur les champs de bataille d'un courage brillant. Son principal défaut était une indolence invincible, qui jointe à une certaine vivacité imprimait à toute sa conduite un caractère marqué d'hésitation et d'incertitude. Il saisissait et abandonnait avec une égale facilité les projets, les plans, les personnes et les choses, toujours afin de ne gouverner que par son plaisir ou à sa commodité, ou en employant des personnes qui se soumettaient à servir d'instrument à ses desseins, quoiqu'il ne leur cachât pas le mépris qu'elles lui inspiraient. La reine et ses domestiques étaient ses véritables conseillers ; il craignait plus l'une et obéissait d'avantage aux autres[1]. Son règne fit prospérer le commerce et l'industrie. Il fut secondé surtout à cet égard par un certain *Ahlströmer*. Cet homme, né à Alingsås, s'était formé par les voyages. Il établit des fabriques de draps ; il reçut le domaine de Höjentorp, en Vestrogothie, pour y établir des bergeries. On peut regarder ce patriote, devenu plus tard baron, comme le véritable créateur de l'industrie suédoise. En 1731 la compagnie des Indes fut fondée à Gothenbourg ; en 1747 ce fut le comptoir des fers, qui existe encore. L'*Académie des sciences*, instituée sur le plan du grand Linnée, fut ouverte en 1739 ; celles de peinture et de sculpture (1735) est due au comte Tessin. Mais ce qui jette principalement du lustre sur cette époque, c'est le *nouveau code* qui fut présenté aux états et accepté par eux en 1734, et sanctionné par le roi en 1736. On peut y voir la preuve du progrès des lumières que la constitution libre avait répandues dans le royaume.

[1] Frédéric avait épousé en premières noces la princesse Dorothée-Sophie de Brandenbourg.

CHAPITRE VIII.

MAISON DE HOLSTEIN-GOTTORP.

ADOLPHE FRÉDÉRIC. — DIÈTE DE 1751. — DIÈTE DE 1755 ET 1756. — TENTATIVE DE RÉVOLUTION. — PLUSIEURS NOBLES DÉCAPITÉS. — GUERRE DE SEPT ANS. — DIÈTE DE 1760. — DIÈTE DE 1765. — DIÈTE DE 1769. — MORT DU ROI.

La faveur dont Tessin et le parti des *chapeaux* jouissaient auprès d'Adolphe-Frédéric et de son épouse commençait à baisser sensiblement vers la fin du règne de Frédéric. Ce parti avait fait entrevoir à la reine un pouvoir plus absolu, mais c'était avant d'être sûr de sa propre influence. A mesure que la reine vit ses espérances s'évanouir, elle se refroidit pour Tessin. On se tourna du côté des *bonnets* pour recruter dans leurs rangs un parti favorable à la cour : ce fut ce parti qui versa son sang en 1756. A peine Adolphe-Frédéric était-il monté sur le trône que, par une note du 9 avril, il demanda aux états quelle était la différence entre les *affaires de l'État*, qui devaient être décidées par la majorité dans le conseil, et les *affaires de cabinet*, dont la décision appartenait exclusivement au roi. Lorsqu'on eut répondu à sa question, il déclara que l'opinion du sénat devrait être considérée comme nulle si elle n'était validée après examen par sa sanction. Il était appelé à régner, non à souscrire à la volonté du sénat. Ces prétentions provoquèrent des discussions, qui furent agitées en présence du roi et dans lesquelles Tessin prit la parole. La diète de 1751 s'ouvrit le 17 septembre et dura jusqu'au 4 juin de l'année suivante. Le comte Henning Gyllenborg en était maréchal ; mais vu son état de maladie, il fut presque constamment remplacé par le comte Érik Brahe, partisan de la cour, et par le comte Jean-Henri Liewen, chef du parti royaliste. Celui-ci était aussi fait aux intrigues et aussi avare que le premier l'était peu. Ce parti comptait beaucoup d'officiers, parce que l'héritier du trône avait donné ses soins à l'armée. Les *bonnets* qui en faisaient partie étaient presque tous de faux frères, comme nous le verrons, nourrissant dans le fond du cœur plus de haine contre le pouvoir royal que ne lui en portaient les *chapeaux*, dont ils voulaient anéantir l'influence. Adolphe-Frédéric était un bon

homme; son épouse avait plus d'esprit que lui: ambitieuse, emportée, sans suite dans sa conduite, elle exerçait sur le roi un pouvoir funeste. Aucun monarque n'était plus fait pour gagner l'amour du peuple, aucun ne l'était moins pour arriver au pouvoir absolu par la force des armes. La cour, blessée à tout propos, ne chercha pas à cacher son irritation.

Dans cette diète, Tessin déposa ses fonctions, et le baron André-Jean de Höpken devint président de la chancellerie, ou premier ministre. La confiance du roi tomba sur le sénateur Löwenhjelm, dont l'apparition dans un parti était toujours un signe heureux et dont l'absence annonçait toujours quelque malheur. La cour se mit de plus en plus en hostilité contre le sénat. Le 15 octobre 1755 s'ouvrit cette diète si remarquable et si sanglante. Le comte Axel Fessen fut nommé maréchal. Le roi exposa tous les griefs qu'il croyait avoir contre le sénat, qui répondit dès le lendemain; mais la réponse des états n'était pas favorable à l'extension du pouvoir royal. Le premier tumulte vint du côté des paysans, dont les membres se portèrent même à des voies de fait contre leur orateur Olof Håkansson. Une inquiétude générale s'empara de tous les esprits. Les meneurs se tenaient encore cachés sous un voile que les imprudences de la reine soulevèrent en partie. Cependant des accusations furent dirigées contre des gens de basse extraction qui servaient d'instrument dans ces troubles; des arrestations eurent lieu. On forma une *commission des états du royaume* qui devait gagner une malheureuse célébrité. Cette commission ou ce comité avait sa police particulière. On chercha surtout à blesser la cour, et l'on en trouva l'occasion lorsqu'il fut question de l'éducation du prince royal. Tessin, qui était tombé en disgrâce auprès du roi et de la reine depuis plusieurs années, arriva à la diète. Le comte de Strömberg, vice-gouverneur du prince, en fut écarté ainsi que plusieurs personnes attachées à son service; mais la haine des états s'acharna surtout contre le célèbre poëte Dalin, précepteur du prince, qui par ses épigrammes avait ridiculisé plusieurs personnages, surtout dans le clergé, qui ne pouvait lui pardonner.

Une autre affaire qui offensa personnellement la reine n'occasionna pas moins de scandale, et jeta de l'aigreur dans les états et dans l'âme de la princesse. Elle avait reçu en se mariant plusieurs diamans de grande valeur; elle les engagea à Hambourg pour se faire des partisans parmi les *bonnets*. Une de ses dames vendit le secret aux *chapeaux*. On demanda qu'il fût pris inventaire des diamans de la couronne et de ceux qui avaient été donnés à la reine, à l'occasion de son mariage. La reine refusa de se soumettre à cette investigation; cependant elle remit ces diamans entre les mains des députés du comité secret le lendemain d'une tentative infructueuse qui avait pour but d'étendre le pouvoir royal. Le plan en avait été conçu par le ministre français dès 1748. La reine l'abandonna d'abord par défiance, car elle avait éprouvé la défection des *chapeaux* avant la mort de Frédéric Ier. Louise-Ulrique chercha cependant à se former un parti parmi ses amis personnels et les militaires. Il paraît que les *bonnets* adoptèrent alors ce même plan, mais ce fut moins pour étendre le pouvoir royal que pour écraser leurs rivaux. Le baron Érik Wrangel, homme de talent, mais plus fait pour intriguer que pour agir, était un des plus actifs. Plus tard la révolution ayant échouée, il s'enfuit en Norvége.

Le comte Hård, colonel et fils du sénateur destitué en 1739, était un des acteurs les plus infatigables de cette révolution : plus guerrier qu'homme de parti, il voulait un pouvoir royal ferme. Les autres qui travaillaient au même but étaient le comte Érik Brahe, chef de la garde à cheval, qui avait aussi l'honneur d'être à la tête de l'entreprise, mais qui possédait plus de courage que de prudence, et le baron Gustave-Jacques Horn, homme bienveillant, mais sans force de caractère et par là plus facilement maîtrisé par la princesse, qui était l'âme de toute cette trame. C'était le 21 juin 1756 que le complot fut découvert; le peuple était déjà en mouvement. Brahe se rendit en hâte auprès du roi, qui était dans son cabinet avec quelques confidens; il le conjura de monter à cheval. La reine offrit de le suivre et parut prête à partager tous ses dangers. Dans ce moment on reçut avis que tout était éventé et que de fortes patrouilles parcouraient les rues. Ce fut alors que la commission des états commença ses terribles fonctions. Le comte Brahe, le baron Horn, le capitaine Stålswärd, Puke et plusieurs officiers inférieurs furent décapités les 23 et 28 juillet. Wrangel s'était déjà sauvé en Norvége et Hård en Prusse. Cinquante-trois

personnes furent condamnées au bannissement, à l'exposition, à la prison et à l'amende. Une nouvelle commission fut organisée pour continuer les poursuites après la diète. Les états décrétèrent que la fête commémorative de la liberté sauvée serait annuellement célébrée le jour de la Saint-Jean. Mais il était des positions tellement élevées qu'aucune punition ne pouvait les atteindre et qui n'étaient accessibles qu'aux avertissemens : le clergé se chargea d'en adresser à Louise-Ulrique.

Les *chapeaux* étaient à l'apogée de leur puissance : ils avaient humilié l'autorité royale et abattu leurs rivaux. Pour abaisser encore plus la reine, ils prirent la résolution de l'engager dans la guerre de sept ans, dirigée contre son frère. On espérait, dit le comte Fersen, chef du parti dominant, pouvoir recouvrer les provinces perdues ; on ne s'attendait pas à avoir à faire à un autre Alexandre-le-Grand. La France avançait de l'argent à cet effet ; mais le parti vainqueur fut puni de cette imprudence, la guerre l'écrasa. Le 27 juin 1757 l'ordre fut expédié de transporter 17,000 hommes en Poméranie, où il y en avait déjà 5,000. Cette guerre offre peu d'événemens importans, mais un grand nombre de traits honorables pour les armes suédoises; seulement on ne voyait ni vigueur ni ensemble dans les opérations, et on manquait de chefs habiles : l'école de Charles XII n'avait formé ni laissé de capitaines. Il fut impossible au brave général Hamilton ainsi qu'à Lantinghausen et à Ehrenswärd d'imprimer à la guerre une direction nouvelle. Tout ce qu'ils firent est compris dans ces paroles de Fredéric-le-Grand : « Les exploits des Suédois se sont bornés à pénétrer dans la plate campagne lorsqu'ils n'ont pas trouvé de résistance; mais un faible détachement les forçait à se mettre sur la défensive, et ils se trouvaient trop heureux de pouvoir bivaquer sous le canon de Stralsund [1]. » On ne peut lire sans une profonde admiration les commentaires du nouveau César, ouvrage dont nous avons extrait le passage qui précède. La Prusse fonda sa grandeur sur la conduite d'un prince dont le courage ne se démentit pas pendant sept ans. C'est un de ces souvenirs que le temps ne peut détruire.

La diète fut convoquée (1760) pendant la guerre et dura vingt mois. Axel Fersen fut encore élevé à la dignité de maréchal. On voulait la paix, car la guerre était contraire aux vœux de la nation. Louise-Ulrique fut priée par le sénat d'entamer les négociations avec son frère, qui déclara qu'il y consentirait seulement par amour pour elle. Le 22 mai 1762, on signa donc la paix, qui rétablissait le *statu quo*. Le prince royal Gustave n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fut proclamé majeur par les états et qu'il acquit la faculté d'assister aux séances du sénat. Cette guerre porta le dernier coup aux finances de la Suède ; leur état devint de jour en jour plus alarmant. La dette nationale était de 600 tonneaux d'or [1]. Cette détresse détermina la convocation d'une diète extraordinaire (1765) où les *bonnets* prirent le dessus. Le baron Rudbeck, homme doux et bien intentionné, mais peu instruit, fut fait maréchal. Les ordonnances les plus importantes furent celles qu'on rendit contre le luxe et celle qui faisait de la liberté de la presse une loi fondamentale.

Mais les *bonnets* ne furent pas plus tolérans que ne l'avaient été les *chapeaux*. Les employés qui n'appartenaient pas au parti dominant furent en butte à toutes sortes de persécutions, tandis que leurs adversaires pouvaient tout se permettre. La situation intérieure empirait de jour en jour ; les plaintes et l'animosité croissaient en proportion. La diète était close à peine qu'une divergence d'opinion s'éleva entre le roi et le sénat. Le roi ayant refusé de signer plusieurs résolutions prises par les états, le sénat ne les en expédia pas moins, malgré tout ce que le roi put dire. Le sénat se mêla même de ce qui regardait l'administration de la cour, qui appartenait exclusivement au prince. Les finances étaient dans une telle pénurie que le roi voulut convoquer les états; mais le sénat s'y opposa. Le prince royal, dans un voyage qu'il fit au district des mines, fut accablé de plaintes ; il en fit son rapport au roi. Ce fut alors que celui-ci déclara que si le sénat persistait à s'opposer à la convocation des états, il déposerait sa couronne. Cette résolution produisit une grande consternation. Enfin, après une discussion orageuse, le sénat persévéra dans l'opinion qu'il avait déjà montrée ; mais le roi, de son côté, tint ferme dans son projet, et le sénat céda. La diète fut convoquée à Nor-

[1] *Histoire de la guerre de sept ans.*

[1] Chaque tonneau d'or valait 100,000 thalers.

köping (1769); le maréchal était Fersen, chef des *chapeaux*. Le roi voulait que tout le sénat l'accompagnât; mais cinq membres de ce corps seulement furent désignés pour assister aux délibérations. A cette date, dix sénateurs furent destitués, parce qu'ils s'étaient opposés à la convocation de la diète après la demande qu'en avait faite le roi; qu'ils avaient pris le gouvernement au nom du roi, depuis qu'il avait déposé son pouvoir; qu'ils avaient décidé que tout le sénat ne suivrait pas le roi à la diète; qu'ils avaient manqué de respect envers le roi, et qu'enfin ils s'étaient mêlés des élections des députés. La concorde entre les états et le roi ne fut pas troublée tant que la diète se tint à Norköping; mais les choses changèrent lorsqu'elle fut transférée à Stockholm. On suivit, relativement aux finances, un système opposé à celui qui avait été adopté à la diète précédente. On devait augmenter l'émission du papier-monnaie et acheter de l'argent pour le déposer à la banque; il fut permis à celle-ci de faire des prêts sur des gages sûrs. La diète dura neuf mois, jusqu'au 30 janvier 1770. Elle laissa aux uns la conviction que la constitution était mauvaise, et aux autres qu'il fallait laisser les choses s'user d'elles-mêmes: c'était découragement d'une part, espérance de l'autre. Peu de temps après, les princes Gustave et Frédéric entreprirent un voyage à l'étranger.

Le 12 février 1771, Adolphe-Frédéric fut frappé d'apoplexie et mourut dans sa soixante et unième année. La bonté est aussi une puissance sur la terre : le deuil sincère du peuple, décrit par les contemporains, montre quelle place il occupait dans le cœur de ses sujets, à une époque où les mots *roi* et *peuple* étaient sans signification en Suède auprès des intérêts des corporations, des particuliers et des partis. — Il laissa trois fils, dont deux, Gustave et Charles, montèrent sur le trône[1]. Ce fut sous le règne d'Adolphe-Frédéric que la littérature suédoise commença à fleurir. La reine, passionnée pour les sciences et les arts, encouragea ceux qui les cultivaient. Dalin débarrassa la langue de ses langes; Polhem fit des prodiges en mécanique; Klingenstjerna se distingua dans la géométrie, André Celsius dans l'astronomie; Rosenstein fut le père de la médecine. Dans le domaine de la physique, nous rencontrons Wilke et Wargentin; Ihre dans la philologie; Lagerbaing, Botin, Schönberg dans l'histoire, etc. Tous ces noms appartiennent à une époque qui avait produit aussi des Mécènes tels que Gustave Bonde et Tessin, des orateurs tels que Höpken, des employés d'un grand mérite dans toutes les branches et des négocians tels qu'Alströmer, Plomgren, Clas Grill et Salgren. Si l'on demandait comment une période si féconde en talens a pu dégénérer en faiblesse et en troubles, voici la solution de cette question : c'était le règne des partis, où *le roi et le peuple n'étaient pour rien.*

[1] Le troisième était le prince Frédéric.

CHAPITRE IX.

GUSTAVE III.

MARIAGE DE GUSTAVE III. — DIÈTE DE 1771. — RÉVOLUTION DE 1772. — NAISSANCE DE GUSTAVE-ADOLPHE. — DIÈTE DE 1778. — DIÈTE DE 1786. — GUERRE AVEC LA RUSSIE. — DIÈTE DE 1789. — ACTE DE SURETÉ ET D'UNION. — PAIX AVEC LA RUSSIE. — DIÈTE DE 1791. — ASSASSINAT DE GUSTAVE III ET SON CARACTÈRE.

Gustave III, fils aîné d'Adolphe-Frédéric, était né le 24 janvier 1746. Nous avons déjà dit que Tessin fut son premier gouverneur et Dalin son premier précepteur. Celui-ci, ayant été congédié par les états, fut remplacé par Klingenstjerna, comme Tessin l'avait été par Scheffer. Gustave fut de bonne heure témoin des humiliations dont les partis abreuvaient son père et le gouvernement, et il prit la résolution de les écraser. La nature l'avait doué de grandes qualités; il était éloquent, affable, séduisant dans ses manières, et il avait fait des études profondes sur l'histoire. Ce fut lui qui, en 1768, persuada à son père d'abdiquer et qui depuis dirigea la diète. La princesse danoise Sophie-Madeleine devint son épouse. Ayant entrepris plus tard un voyage en France, il se trouvait à Paris à la mort de son père. Dès qu'il eut reçu la triste nouvelle de cet événement, il reprit en toute hâte la route de la Suède, en passant par Berlin. Il s'était lié d'une amitié intime avec Louis XVI. Il ouvrit la diète le 25 juin. Depuis Charles X, la voix des rois de Suède ne s'était pas fait entendre aux états, et les paroles du jeune roi eurent du retentissement dans tous les cœurs. Mais cette impression fit bientôt place à la plus grande méfiance. Depuis vingt

ans on prédisait une révolution à l'avénement au trône d'un prince indigène. Les opinions et les sympaties politiques de Gustave étaient connues. L'animosité des *bonnets* contre les *chapeaux*, à l'aide desquels Adolphe-Frédéric avait fait la loi au sénat, se réveilla. Ceux-ci savaient bien quelle part le nouveau roi avait eue dans la conduite de son père ; aussi on peut dire que toutes leurs démarches étaient une critique de celle du roi. Nous devons avouer que tous les personnages qui figurent sur la scène perdent de l'intérêt qu'ils inspirent à mesure que nous approchons du dénoûment. Les premiers, hommes politiques, partisans de la liberté, débris d'une ancienne aristocratie qui conservait les traditions d'une époque plus glorieuse, l'emportaient en valeur personnelle sur leurs successeurs et leurs vainqueurs ; ils avaient en vue, sans nul doute, une politique indépendante, autant que le permettait la nouvelle position de la Suède, et tendant à recueillir des forces pour les employer plus tard. Ce plan, quoique favorable au maintien de la paix, n'était pas dicté par la lâcheté, et il y aurait une grande injustice à les accuser d'avoir voulu sacrifier à un voisin formidable l'indépendance ou la gloire de leur patrie parce qu'ils ne partageaient pas le fol orgueil de ceux qui doublement trompés dans leur calcul s'exagéraient leurs forces et méprisaient celles de l'ennemi. Sous le point de vue moral, leur conduite ne fut pas bien pure ; mais elle mérite moins de blâme pour l'époque où on se trouvait que pour celle qui suivit. A la diète de 1738, le pouvoir était tombé dans les mains de la nouvelle noblesse ; ce pouvoir l'éleva en faisant un appel aux passions et à la populace : cette populace était dirigée par les jeunes nobles, qui la poussaient à la guerre ; mais ceux qui les avaient provoqués éprouvèrent plus tard qu'ils n'avaient fait que forger des fers pour eux-mêmes. Nous ne sommes pas les admirateurs d'Arvid Horn et de ses semblables ; mais quelle différence entre lui et Tessin et Gyllenborg ! Cependant la corruption faisait des progrès effrayans : on acheta les voix ; dix tonneaux d'or n'étaient rien quand il s'agissait de gagner la majorité dans les diètes. Mais l'argent n'était pas le seul moyen de corruption ; la justice et les fonctions étaient vénales. A la suite des querelles, le roi appela, le 28 novembre 1771, le maréchal de la diète et les autres orateurs. En présence de quatre sénateurs, il peignit le danger où ces dissensions jetaient la nation ; il les pria de se mettre d'accord et s'offrit lui-même comme médiateur. Les partis regardèrent le discours du roi comme une pasquinade. Le couronnement de Gustave III fut célébré au milieu de ces circonstances, le 29 mai 1772. La révolution qui devait changer le sort du pays fermentait déjà dans sa tête ; il avait gagné la confiance des jeunes officiers, qui tous témoignèrent le zèle le plus ardent pour ses intérêts.

Le roi aimait le séjour de ses châteaux ; il paraissait s'abandonner tout entier aux agrémens de la vie champêtre et n'avoir que de l'indifférence pour les affaires du gouvernement. On l'en blâmait ; mais les partisans de la cour essayaient par tous les moyens de rendre la position du peuple insupportable et de préparer ainsi une révolte générale. Les trois états roturiers abusèrent de leur prépondérance sur la noblesse à la diète ; ils tombèrent dans un abîme d'orgueil : ils déclarèrent les sénateurs, à l'exception de deux, indignes de la confiance des états. Les *bonnets* crurent avoir gagné la partie, et les *chapeaux* semblèrent céder ; mais cette conduite des derniers était le résultat de profonds calculs : ils s'attachèrent au roi, ne voulant pas défendre une constitution qui ne le protégeait plus. Plusieurs d'entre eux, qui avaient protesté contre tout changement de la constitution, quittèrent la capitale. De ce nombre était Axel Fersen, qui, avant de partir, dit aux états, « qu'aucun ami du bien public ne pouvait approuver leurs procédés ; que les affaires changeraient bientôt, et qu'il ne voulait prendre aucune part dans leur désunion. » Les états, après avoir destitué les sénateurs, les remplacèrent par des *bonnets*. Pour ajouter au mécontentement général, on fit hausser le prix des denrées. Plusieurs provinces souffrirent une véritable disette. Cependant le roi avait rassemblé 150 officiers sous les ordres du colonel Sprengporten, sous prétexte de les instruire dans les manœuvres ; mais c'était en effet pour sonder leurs opinions et capter leur confiance. Toujours présent à leurs exercices, il ne tarda pas à gagner leurs cœurs. Pendant que le parti dominant s'efforçait de compléter sa victoire, le roi mûrissait son plan. Partout on apercevait les signes d'une inquiétude générale ; des placards furent affichés à tous les coins de la capitale pour exciter le peuple à la révolte.

Pour se débarrasser de Sprengporten, on l'envoya en Finlande. Le duc Charles partit pour la Scanie, sous prétexte d'attendre l'arrivée de sa mère, qui venait de Berlin; le prince Frédéric se rendit à Médewi en Ostrogothie pour prendre les eaux. Ces deux princes cherchaient à gagner les soldats par leur affabilité; mais comme ils n'osaient pas rassembler des troupes, il fallait quelque mouvement qui rendît cette mesure nécessaire. Le commandant de la forteresse de Christianstad, qui n'avait d'autre volonté que celle de Toll [1], se révolta, ferma les portes et fortifia la citadelle. Le prince Charles rassembla aussitôt cinq régimens; le duc Frédéric se mit à la tête des troupes d'Ostrogothie. Par ce moyen on détourna l'attention de la capitale, et l'on eut l'occasion de réunir un corps d'armée. Rudbeck, envoyé de Stockholm pour constater la réalité de la révolte, y retourna sans avoir été reçu. Le comité secret décida qu'on ferait entrer des troupes dans Stockholm, que Christianstad serait assiégée et le roi retenu dans la capitale. On le surveilla; mais il dissimula si bien ses véritables projets que personne ne les connut avant que la révolution fût consommée. La veille, on jouait *Thétis et Pélée*, et le roi paraissait plus occupé de cet opéra que des orages qui grondaient autour de lui. Ce fut le 19 août (1772) que la révolution se fit. Le roi se mit à la tête des troupes au milieu d'un grand nombre d'officiers qui portaient, comme signe de ralliement, un mouchoir blanc au bras gauche. Il parcourut ainsi les rues : les troupes lui prêtèrent serment de fidélité.

Le jour suivant, toutes les administrations prêtèrent serment; les états suivirent cet exemple le 21. La nouvelle constitution fut lue et acceptée [2].

Cette révolution fut consommée sans la moindre effusion de sang. Sans elle, la Suède eût probablement subi le sort qui frappa peu de temps après la Pologne, victime de ses dissensions. Les six premières années du règne de Gustave III furent les plus heureuses. Il n'abusa pas du pouvoir dont il était investi, et il prit différentes mesures importantes dans l'intérêt de ses sujets. Il abolit la torture et prohiba la fabrication de l'eau-de-vie; mais cette prohibition fut bientôt éludée, et trois ans après on établit dans toutes les provinces des distilleries royales qui furent données à ferme. L'usage de l'eau-de-vie fut ainsi introduit chez les paysans. Le gouvernement actuel est obligé de lutter contre ce vice pour empêcher la démoralisation du peuple. La mendicité fut défendue, et des maisons de travail furent fondées. La liberté de la presse fut étendue (26 avril 1774); mais au bout de six ans elle fut de nouveau anéantie.

Le roi donna un soin particulier à l'amélioration des mines et des finances. C'est au ministre Liljenkrantz qu'on est redevable des salutaires innovations introduites dans cette dernière branche. Le commerce reçut des encouragemens. Marstrand, situé sur le Catégat, fut déclaré port franc, et pendant la guerre de l'indépendance, la Suède, le Danemark et la Russie signèrent une neutralité armée pour le protéger. De fortes sommes entrèrent dans le royaume.

Six ans après la révolution, Gustave III convoqua la première diète. Il nomma le maréchal et les orateurs, ce que les rois de Suède n'avaient pas fait depuis 1719. Ce fut à cette diète que le comte Axel Fersen demanda avec instance une enquête sur le comité de la banque, qui empêchait que le gouvernement eût recours à celle-ci dans ses embarras; aussi le roi était-il très-indisposé contre Fersen, l'accablant de reproches et lui disant qu'il voulait lui disputer le sceptre. Fersen répondit avec une fermeté digne de l'ancien chef des *chapeaux* : « Une telle accusation dans la bouche d'un roi est souvent une sentence de mort; mais en me vouant au service de mon pays, je lui ai fait le sacrifice de ma vie. Je ne changerai

[1] Ce Toll, à sa mort, était maréchal de l'armée de Suède et gouverneur général de la Scanie. C'était un homme intrigant et plus propre aux affaires d'administration qu'à celles de la guerre. Ses conseils contribuèrent puissamment à la guerre de 1788, à tout ce qui arriva à la diète de Norköping en 1800 et au sort de Gustave-Adolphe, par l'amour du despotisme qu'il lui inspira.

[2] Parmi les articles de cette nouvelle loi fondamentale, on distinguait ceux-ci : « Aucune loi ne peut être adoptée ou abolie sans la sanction des états; mais le roi convoque les diètes et fixe le lieu où elles doivent se tenir. Le roi choisit son conseil. Il fait la paix, les armistices et les traités; mais il ne peut déclarer aucune guerre offensive sans le consentement des états. Il commande les armées de terre et de mer. » Ainsi le roi avait le pouvoir exécutif et les états le droit de voter les impôts.

rien à mes opinions. J'attache peu de prix à ma vie, surchargée qu'elle est d'années et d'infirmités; cependant ma tête ne tomberait pas sans danger pour le roi. » Malgré tout, le comité de la banque fut obligé de jurer qu'il garderait le silence, de sorte que les arrangemens pris par le roi avec cette administration restèrent un secret pour les états et pour la nation. Pendant la réunion des états, la reine, après onze ans de stérilité, accoucha d'un prince à qui on donna le nom de Gustave-Adolphe. Les états, invités à le tenir sur les fonts baptismaux, se laissèrent entraîner à lui accorder en dotation quarante-deux tonneaux d'or, payables en sept ans par une taxe personnelle. Le roi fut autorisé à puiser dans la banque cinquante tonneaux d'or pour les dépenses imprévues. On décréta la liberté des cultes; mais à peine ce droit existait-il depuis deux mois, que les nobles mécontens commencèrent à se plaindre de la constitution. Le roi prononça incontinent la dissolution des états (26 janvier 1779). Sur les conseils de Toll, une nouvelle diète fut convoquée pour le 8 mai 1786. On ignore encore les véritables causes de cette convocation. Le roi fit quatre propositions, dont une seule fut acceptée: elle était relative à l'emploi de cinquante tonneaux d'or pour l'établissement des magasins de grains; on les consacra plus tard aux armemens contre la Russie. La noblesse revint sur le même sujet qui avait entraîné la dissolution de la dernière diète; elle demanda que dans toutes les questions de législation, à l'exception de celles qui touchaient les priviléges et les contributions pour la décision desquelles il fallait l'unanimité, la majorité de trois états entraînât l'adoption de la proposition, et que cette proposition fût abandonnée dans le cas où les avis seraient partagés. Comme les autres états se réunirent à la noblesse, le roi fut obligé de céder. Toll, qui à cette époque était l'agent et le conseiller du roi, avait ménagé dans plusieurs provinces avec les paysans une convention par laquelle ils se chargaient d'entretenir des fantassins et d'acquitter une certaine contribution à la couronne (*passevolans-afgift*) au lieu de donner en nature aux soldats ce dont ils avaient besoin lorsqu'ils se rendaient aux manœuvres et aux camps. Cette contribution était très-avantageuse, et le roi la voulait étendre à tout le royaume. Les prêtres et les bourgeois s'y soumirent; mais les nobles et les paysans refusèrent. Deux états se trouvant contre deux autres, la proposition fut mise à néant. Les états demandèrent le rétablissement de la liberté de la presse et l'abolition des monopoles; mais le roi ne voulait entendre parler ni de l'un ni de l'autre. Enfin on voulait affranchir la fabrication de l'eau-de-vie moyennant un impôt annuel de dix-huit tonneaux d'or. Un des membres les plus hardis de la noblesse, Frietzki, prétendit que les distilleries royales coûtaient au pays cinquante-quatre tonneaux d'or, et que le droit de fabriquer de l'eau-de-vie appartenait à la terre et non à la couronne. Le roi, mécontent de trouver si peu de dispositions bienveillantes dans l'assemblée nationale, prononça sa dissolution sous prétexte qu'il devait se rendre au camp formé en Scanie; mais son humeur perçait dans son discours, et il dit qu'il espérait ne revoir de longtemps les états.

Gustave III, pendant les premières années de son règne, jouit d'une popularité méritée et d'un amour sincère de ses sujets; mais ses dépenses et son luxe effrénés le jetèrent souvent dans le besoin: il avait alors recours à des moyens dont les effets désastreux se sont prolongés jusqu'à nous. Il ne pouvait sortir de cet état de gêne, et comme les états ne se montraient pas assez libéraux à son gré, il trouva que son pouvoir était trop borné, et il avait dessein de saisir la première occasion qui se présenterait pour en reculer les limites. Il nourrissait une haine profonde contre la Russie, à laquelle il attribuait la résistance qu'il avait rencontrée[1]. Le ministre de cette puissance, Rasumowski, avait à la vérité des entrevues avec les mécontens du parti de la noblesse, qui ne tardèrent pas, chacun dans ses domaines, à représenter le roi sous les plus noires couleurs. Il est vrai que le roi n'était plus ce prince aimable et libéral qui avait détruit l'hydre des dissensions: il commençait à gouverner sans tenir compte de l'opinion publique, et cette opinion, un roi

[1] Sprengporten, un des favoris du roi, était tombé en disgrâce. En 1783, il avait conçu le projet de rendre la Finlande indépendante, sous la protection de la Russie. Il en fit la confidence à ses amis et à Fersen, qui en fit part au roi. Gustave voulait éloigner Sprengporten: il lui accorda la permission d'entrer au service de la Hollande, et le comte Fersen lui avança les fonds nécessaires pour le voyage; mais il revint en 1786, fut à la diète un des membres les plus emportés de l'opposition; puis il se rendit en Russie, où il devint major général.

lui-même ne peut la heurter impunément. Il mit à la tête des affaires des jeunes gens et des favoris qu'il substituait à d'anciens employés blanchis dans l'administration et formés pendant l'époque de la liberté. La politique extérieure, qui avait été bien dirigée par le comte Scheffer jusqu'à 1783, fut abandonnée au comte Creutz, qui n'était qu'un instrument à la discrétion de Toll.

La guerre allumée entre la Turquie et la Russie étendit bientôt ses ravages dans le Nord. Gustave, excité par la Prusse et par l'Angleterre, voulait y prendre part. Il fit un voyage à Copenhague pour entraîner la cour de Danemark dans une alliance; mais il échoua. La Russie arma tous ses vaisseaux à Cronstadt; le port de Carlscrone devint le théâtre d'une activité non moins grande. Le roi séjourna à Haga. Son temps était partagé entre des projets de guerre, qu'il concertait avec Toll, Armfelt et Othon Wrede, et l'étude des belles-lettres.

L'état des affaires à l'intérieur était peu favorable au succès d'une guerre offensive, car d'un côté elle ne pouvait avoir lieu sans le consentement des états; de l'autre, les vieilles haines reprirent leur énergie. Il était impossible que la Suède, avec sa dette de 7,000,000 de thalers, pût faire une guerre à ses frais; on avait des officiers sans expérience et des armemens incomplets. Dans les deux premières campagnes, la moitié de l'armée fut moissonnée par les maladies. On rassembla sur les frontières (juillet 1788) environ 30,000 hommes. A Pétersbourg, on ne croyait pas encore à la guerre, parce qu'elle était contre la constitution; cette fausse sécurité se changea en terreur lorsqu'on acquit la certitude qu'elle était décidée. L'impératrice elle-même fut sur le point de quitter sa résidance.

Le duc Charles était sorti du port de Carlscrone avec une flotte formidable. Il trouva dans la Baltique sept vaisseaux de ligne russes; mais n'ayant point encore d'ordres, il ne voulut pas attaquer cette escadre, qui par la suite inquiéta beaucoup le commerce suédois, tandis que si elle eût été prise, le courage de la nation se serait ranimé. La bataille qui fut livrée le 17 juillet à Hogland fut indécise. Sur ces entrefaites, Gustave s'était rendu en Finlande; il avait déclaré qu'il était prêt à souscrire au maintien de la paix si l'impératrice voulait restituer la Crimée, accepter sa médiation, rendre à la Suède les frontières qu'elle avait en 1741 et payer tous les frais de la guerre. Le ministre russe à Stockholm devait aussi être puni pour sa conduite envers le roi.

On s'était décidé à la guerre sans avoir pris les mesures nécessaires pour en assurer le succès : ainsi on manquait d'approvisionnemens, d'habillemens, de pièces de gros calibre et de chevaux; le roi n'était entouré que de jeunes officiers, et les plus âgés se sentaient offensés de cette étrange conduite. Si l'armée s'était portée de suite sur Frederikshamn et Wiborg, si surtout on avait su faire la guerre, non-seulement on aurait trouvé ces villes sans défense, mais on aurait eu encore des chances de réussite contre Pétersbourg. —Catherine, qui déjà s'apprêtait à partir, ne fut retenue que par un de ses ministres, Markoff, qui, ayant séjourné à Stockholm, affirma que les divisions et l'insubordination des Suédois feraient bientôt avorter les projets ambitieux de Gustave III. Le roi perdait de jour en jour de son autorité; il se présentait à ses soldats vêtu comme un comédien. Dans cette conjoncture, les officiers tramèrent une conjuration. Deux colonels, *Hästsko*, chef du régiment d'Åbo, et *Otter*, chef de celui de Björnborg, déclarèrent en termes clairs et précis au roi, qui resta muet de surprise, qu'il n'avait aucun droit de les conduire à une guerre offensive sans le consentement des états du royaume, mais que si leur patrie était attaquée, ils verseraient pour sa défense la dernière goutte de leur sang. Le roi, se fiant à son éloquence et à l'empire qu'il exerçait sur les esprits, en appela aux soldats qui l'entouraient. Ceux-ci, au lieu de se séparer de leurs chefs, écoutèrent le roi dans un morne silence, et le régiment d'Åbo mit bas les armes.

Affligé et humilié tout à la fois, Gustave III ne se sentit pas assez fort alors pour punir cette trahison. Le colonel Hästsko dit au roi, à voix basse : « Prenez garde, sire, le moment est critique; songez qu'une seule mesure fausse peut entraîner la perte de votre couronne ! » Gustave fut obligé de quitter le territoire russe. Mais ce n'était pas assez : les chefs de l'armée révoltée, parmi lesquels nous nommerons le général C. Armfelt, envoyèrent à l'impératrice un officier appelé Jägerhorn chargé de lui remettre la déclaration de l'armée. Ce traître fut bien reçu de Catherine, à qui cette conduite déloyale était si utile, puisqu'elle renversait

les plans de son ennemi. Le bruit courut à Saint-Pétersbourg que le duc de Sudermanie lui-même était du nombre des traîtres, parce que les négociations avaient eu lieu sous ses yeux (il avait quitté la flotte pour prendre le commandement de l'armée). Un seul officier général, Platen, conserva courageusement sa position dans la Carélie, disant qu'il ne pouvait pas être lié par une convention arrachée à son chef par la révolte. Il n'était plus question des ordres du roi. On fit circuler dans l'armée de nouveaux projets de constitution. On projeta d'envoyer des troupes à Stockholm; mais l'argent manquait. On eût dit que le roi allait être destitué. Ses soupçons et sa colère tombèrent sur Toll, qu'il considérait comme l'ayant trahi. Gustave songeait même à son abdication, et il voulait se retirer en France. Il versait des larmes en regardant les insignes de l'ordre de l'Épée appendus au mur de sa chambre, disant qu'il était indigne de les porter. Il reçut en même temps la nouvelle que le Danemark se déclarait pour la Russie. « Je suis sauvé! » s'écria-t-il. « Et moi, dit Toll, je le croyais fou. » Mais les événemens prouvèrent que Gustave avait le coup d'œil plus juste que ce favori: le roi prévoyait que le peuple et les puissances étrangères épouseraient sa cause, et il ne se trompait pas. Il avait un prétexte pour quitter l'armée: l'horizon de la Suède était sombre, l'esprit de parti avait ramené la discorde. La noblesse approuvait la conduite de l'armée finlandaise; le peuple la qualifiait de rebelle. Gustave partit pour la Dalécarlie; il visita les endroits où Gustave I[er] avait parlé à ce brave peuple, et il eut bientôt un corps volontaire de 3,000 hommes sous ses ordres. Les Danois, entrés en Suède, menaçaient Gothenbourg. Le roi y vola pour s'opposer au général ennemi. Les ministres anglais et prussien déclarèrent que si les troupes danoises n'évacuaient le territoire suédois, une flotte anglaise viendrait bombarder Copenhague, et une armée prussienne envahirait le Holstein. Les Danois se retirèrent, n'osant braver ces menaces. Gustave, de retour dans sa capitale (20 décembre 1788), y fut salué des plus bruyantes acclamations. Il ne put voir sans une vive joie l'expression de l'amour que le peuple lui portait; il comptait bien en profiter pour punir les officiers de l'armée finlandaise et terrasser la noblesse.

Nous avons vu que le prince Charles, au départ du roi, avait reçu le commandement de l'armée. Un colonel et beaucoup d'officiers l'engagèrent à soutenir la diète et à ratifier l'armistice. On dit que ce duc, d'un caractère naturellement faible, et ambitieux du pouvoir, n'accueillit pas ces propositions avec indifférence; ce qu'il y a de certain, c'est que son frère fut très-mécontent de sa conduite. Cependant il rétablit dans l'armée l'ordre et la subordination. Les chefs de la conjuration d'Anjala, croyant leur sûreté garantie par la protection du prince Charles, en furent bientôt les victimes.

Au lieu d'apaiser, par une sage modération, les discordes et les haines qui commençaient à fermenter, le roi ne travailla qu'à rendre la division encore plus profonde entre les états et à se procurer par ce moyen un accroissement de pouvoir encore plus absolu. Des libelles diffamatoires contre l'armée et la noblesse furent distribuées d'un bout du royaume à l'autre. On regardait la convocation des états comme nécessaire au développement du pouvoir royal et comme un moyen de se procurer de l'argent: elle avait été déjà résolue pendant le séjour de Gustave III à Gothenbourg (8 décembre 1788), après la retraite des Danois. Le maréchal Meyerfeld, qui avait reçu le commandement de la Finlande [1], eut ordre d'arrêter les officiers. Le roi, qui n'était point d'humeur sanguinaire, aurait voulu que les principaux instigateurs s'échappassent afin de n'être pas obligé de sévir contre eux. Il n'attribuait la sédition qu'aux intrigues de la noblesse, qui avait déjà montré son mauvais vouloir à la diète de 1786; il mit d'ailleurs tout en œuvre pour que les représentans des trois états roturiers se prononçassent avec la plus grande énergie contre la noblesse et contre la trahison de l'armée. On exaspéra le peuple contre les nobles en les appelant Russes et en les accusant d'avoir accepté l'argent de la Russie. Charles-Émile Lewenhaupt, fils de celui qui avait joué un rôle si malheureux dans la guerre de la Finlande en 1742, fut nommé maréchal de la diète, quoique faible et sans considération: il se laissait conduire par un Nordin, digne instrument du despotisme.

A la diète qui s'ouvrit le 2 février 1789, la noblesse se montra hautaine et inflexible mal-

[1] Le prince Charles s'était rendu de Suéaborg avec la grande flotte à Carlscrone.

gré les menaces que renfermait contre elle le discours du roi. Celui-ci comptait sur le zèle des trois états; mais la noblesse ne céda qu'à la force : elle demanda une instruction sur les auteurs des libelles où elle était outragée; elle demanda la création d'un comité d'états (*stats utskott*), prescrit formellement par la constitution de 1772, pour examiner tout ce qui avait rapport aux finances du royaume; mais le roi s'y opposa. Un orage s'éleva dans la chambre des nobles contre le maréchal, qui s'en plaignit au roi. Le vieux comte Fersen, voulant opérer un rapprochement, demanda une audience à Gustave. L'entrevue dura deux heures. Fersen lui prouva qu'il avait outrepassé et violé tous les articles de la constitution ; qu'il avait enrôlé des partisans contre la noblesse ; que lui, Gustave, ne possédait aucun moyen de contraindre la noblesse à violer cette constitution qu'il avait donnée lui-même, et que si l'on en venait aux moyens de rigueur, la noblesse était disposée à s'ensevelir sous les bancs de la chambre plutôt que d'abandonner la liberté du pays. Il pria le roi de ne plus s'écarter de son serment et l'assura qu'alors la noblesse ne le céderait en rien à ses autres sujets dans l'amour que tous devaient à leur roi. Plus tard, Gustave dit que Fersen s'était exprimé avec une témérité et une hardiesse qu'aucun prince ne devait souffrir de la part d'un sujet. Cependant tous les états furent appelés devant le roi. Il commença par complimenter les ordres roturiers ; puis se tournant brusquement vers la noblesse, il lui ordonna de nommer une députation pour faire des excuses publiques au maréchal. S'adressant particulièrement au comte Fersen et au baron de Geer, il leur dit d'un ton sévère qu'il considérait leur conduite envers le maréchal comme une insulte faite à sa personne, que le comte représentait. Jetant ensuite un regard plein de fierté sur le comte Axel Fersen, le roi s'écria avec une extrême violence : « Vous avez plus d'une fois ébranlé le trône de mon père ; gardez-vous de jamais toucher au sceptre de son fils. »

Un soir le roi délibérait avec les orateurs des états roturiers. Après qu'ils eurent juré de ne pas révéler ce qu'on allait leur communiquer, on leur donna lecture d'un projet d'une nouvelle loi fondementale, nommée *loi de sûreté et d'union*. Chacun pouvait faire ses observations sur les paragraphes : quelques-uns furent accordés, et d'autres ajournés pour être discutés plus tard. La délibération étant close, l'archevêque Troil demanda à parler au roi. En présence de l'évêque Walquist et du curé Nordin [1], il dit que cet acte de sûreté n'était pas seulement une modification de la constitution, mais qu'il devait être regardé comme une nouvelle loi fondementale. Il croyait de son devoir, si elle était proposée aux états, de la combattre par les objections les plus énergiques que lui dicteraient ses devoirs envers le roi, la patrie et ses concitoyens. Il ajouta qu'il ne voulait pas, en imitant l'exemple de Gustave Trolle, aliéner la liberté de son pays. Le roi essaya de le convaincre, mais ce fut en vain. On lui donna la nuit pour réfléchir ; on lui accorda la permission de rester dans sa chambre, où il était retenu par une indisposition, de sorte qu'il ne signa pas. Ce fut à cause de cette résistance que le roi, qui avait dessein de soumettre l'acte à la délibération de chaque état en particulier, se décida à le communiquer à toute l'assemblée des états. Les nobles exprimaient d'avance leur opinion; plusieurs se démirent de leurs fonctions à la cour, entre autres le vice-gouverneur du prince royal, C. Wachtmeister. On ne savait quel parti prendre. Walquist opinait pour la modération : il s'offrit comme médiateur entre le roi et le comte de Fersen ; mais le roi, cédant aux conseils de Nordin, rejeta ce sage avis. Des députés des états roturiers, ayant l'évêque Linblom à leur tête, prièrent le roi de veiller au salut de l'État et de hâter la clôture de la diète. Gustave III fit arrêter les principaux chefs et orateurs de l'opposition noble, le comte Fersen, le général Horn, le baron Stjereld, de Geer, les deux Macklean, Fritzki, von Gerten, d'Engeström, Liljenstråle, Bungencrona et Ihre. Ils furent tenus au secret et les scellés mis à la chancellerie de la maison des nobles ; le club des patriotes fut aussi fermé. La famille royale parut désapprouver ces mesures violentes. Le 21 février, les états réunis reçurent du roi communication de la loi nouvelle. Il espérait remporter une victoire facile après l'arrestation des chefs; mais il se trompait: la noblesse était loin de se laisser intimider ; toutefois le roi considéra son œuvre comme acceptée par les trois états, et par conséquent

[1] Le frère de Nordin le conseiller du maréchal de la diète.

comme un fait accompli [1]. Il restait encore cependant beaucoup à faire : il fallait régler les finances et se procurer de l'argent pour continuer la guerre. Le comité secret évalua la dette nationale, y compris tous les frais de la campagne qui allait s'ouvrir, à 21 millions de thalers. Cette dette était trois fois plus élevée que la valeur du papier-monnaie en circulation. Le roi demanda aux états de la garantir : ils ne s'y refusèrent pas ; mais la noblesse n'accorda les impôts que pour trois ans. Après cela, la diète fut dissoute, et les nobles arrêtés furent rendus à la liberté, à l'exception de deux.

Le roi, s'étant emparé du pouvoir absolu et ayant vaincu ses ennemis, songea à gagner de plus grandes victoires sur les Russes. Il se rendit en Finlande ; mais il ne se passa rien d'important, et la campagne de 1789 se termina sans que le roi vît se réaliser aucun de ses rêves ambitieux. Les armemens furent poussés avec une nouvelle ardeur sur mer et sur terre. La flotte suédoise, forte de vingt et un vaisseaux de ligne et de huit frégates, se présenta devant Rewel (13 mai). Un combat s'engagea ; on entendit le canon à Saint-Pétersbourg. Mais la flotte fut enfermée dans le golfe de Finlande par des forces supérieures. Elle s'ouvrit un passage (3 juillet) et perdit six vaisseaux de haut bord et 5,000 hommes. Mais la confiance que ce succès inspira aux Russes fut modérée par la grande victoire que le roi gagna le 8 juillet avec sa flotte canonnière à Svensksund, victoire qui fit perdre aux Russes 52 vaisseaux, 643 canons et 6,000 prisonniers. Cette bataille conduisit à la paix, qui fut conclue à Verelä le 14 août 1790. Les puissances belligérantes rentraient dans l'état où elles se trouvaient avant la guerre, guerre malheureuse qui coûta à la Suède 15 vaisseaux de ligne et 50,000 hommes et augmenta sa dette de 1,400 tonneaux d'or [2].

Les souverains de l'Europe avaient alors les yeux fixés sur la révolution française. Gustave, personnellement attaché à la famille royale régnante, montra le plus d'empressement à venir à son secours ; il conclut avec la Russie, pour huit ans (19 octobre 1791), une alliance en vertu de laquelle la Suède, en cas d'attaque, devait mettre à la disposition de la Russie 10,000 hommes et cette dernière puissance 16,000.

Les embarras d'argent nécessitaient la convocation d'une diète malgré la répugnance du roi ; il fut décidé qu'elle se tiendrait à Gefle, et Ruut en fut nommé maréchal. La conduite du monarque indisposait de plus en plus la nation. L'amour du peuple s'était éloigné de lui. Cette diète ne dura qu'un mois et fit monter au plus haut point l'exaspération de la noblesse contre le roi. Le 16 mars 1792, à un bal masqué de l'Opéra, il fut blessé mortellement d'un coup de pistolet tiré par le capitaine Ankarström [1] ; il expira treize jours après.

Gustave III était d'une taille moyenne ; ses grands yeux bleus étaient pleins d'expression, et sa figure belle, quoiqu'un peu efféminée. Aucun roi n'aurait eu un règne plus heureux s'il s'était appuyé sur les faits accomplis en 1772. Mais la nature, qui lui avait départi de si brillantes qualités, ne l'avait pas doué de celles qui auraient pu faire son bonheur et celui de son peuple : son esprit turbulent, excité par une imagination trop active et obscurcie de préjugés enracinés, ne lui permit pas de suivre la route que lui traçaient la prudence et la justice. Sa volonté n'était pas réglée par des principes sévères, purs et vertueux. Il déploya toujours plus d'esprit que d'intelligence. Son ambition était sans bornes ; mais il n'attachait à la gloire d'autre idée que celle d'une puissance brillante, et la faisait consister plutôt dans une grande réputation que dans une bonne renommée. Ses fautes tenaient à l'éducation qu'il avait reçue et à l'époque où il vécut. Il était plutôt Français que Suédois, et il s'exprimait avec une égale facilité dans les deux langues. Il avait une mémoire prodigieuse, de la lecture et du goût, des manières exquises et une grande éloquence. Aucun prince, du haut d'un trône, n'a parlé avec plus de dignité ; aucun n'a été plus aimable dans la vie privée. Il avait une grande connaissance des hommes, de la

[1] Ces termes : « *le roi peut administrer les affaires de l'État comme il lui convient,* » insérés dans l'acte de sûreté lui conféraient le pouvoir absolu. Il ne restait plus aux états qu'à fixer les contributions. La noblesse rejeta cette nouvelle loi, ce qui n'empêcha pas le faible maréchal de la signer.

[2] Après la guerre, Hastsko fut condamné à mort et décapité pour la conjuration d'Anjala.

[1] Les autres conjurés étaient le comte Horn, poëte agréable, le lieutenant-colonel Liljehorn, le baron Ribbing, un baron Bjelke, le comte Ehrensward, etc.

présence d'esprit, de la constance. Il manquait d'énergie dans le caractère; mais il avait le courage moral et politique. Il fonda l'Académie suédoise (1786) et gagna lui-même le premier grand prix d'éloquence : le sujet à traiter était l'éloge de Torstenson. Ses ouvrages sont imprimés en cinq volumes. Il aimait le théâtre et composa des pièces : on lui doit le théâtre actuel de l'opéra. Sa cour était remplie de poëtes. Les noms de Creutz, d'Oxenstjerna, de Léopold et de Kellgren rehaussaient le sien. Il institua l'ordre de Wasa pour récompenser les inventions ou les perfectionnemens dans l'agriculture, les arts et l'industrie.

Gustave III avait fait plusieurs voyages dans les pays étrangers. Il visita Catherine en 1777; six ans après, il parcourut l'Allemagne, l'Italie et la France. Ce fut à cette époque que la Suède acquit l'île de Saint-Barthélemy, dans la mer des Indes-Occidentales. Gustave fit encore un voyage à Spaa, en 1791. Ce roi avait deux favoris, qui se firent un nom, Toll et Armfelt. Le premier, hardi, intrigant et rusé, eut une grande part à la malheureuse guerre de Russie; il avait autant d'activité que de constance et de désintéressement. Gustave-Maurice Armfelt était ami des plaisirs, léger, spirituel et brave soldat, mais non capitaine habile. Tous deux se haïssaient; ils avaient chacun un parti à la cour : le roi tenait la balance entre eux.

CHAPITRE X.

GUSTAVE IV ADOLPHE.

NAISSANCE DE GUSTAVE-ADOLPHE.—CHARLES DE SUDERMANIE, RÉGENT. — REUTERHOLM. — CONSPIRATION. — VOYAGE A SAINT-PÉTERSBOURG. — MAJORITÉ DU ROI. — MARIAGE AVEC LA PRINCESSE DE BADE. —GUERRE AVEC LA FRANCE, AVEC LA RUSSIE ET LE DANEMARK. — DÉCHÉANCE DU ROI.

Il y avait onze ans que Gustave III était marié quand il lui vint un fils : c'était Gustave-Adolphe. Il ne nous appartient pas de discuter la valeur des bruits qui coururent à cet égard. La joie fut grande à la cour. A la mort de Gustave III, son fils fut proclamé roi, et le prince Charles régent avec tout l'exercice de l'autorité. Reuterholm se signala pendant cette régence; il avait été un des membres les plus véhémens de l'opposition. A la mort du roi, il était en voyages; il fut rappelé par le duc. Il ne manquait ni de vertus ni de talens; mais son ambition démesurée jointe à un caractère soupçonneux le firent souvent dévier de ses principes. Il se laissait entraîner à tout ce qui portait un caractère de noblesse. Son expérience des affaires était nulle et sa haine contre l'ancien régime implacable; mais il exerçait tant d'influence que le prince ne faisait rien qu'en sa présence, même sa correspondance privée. Le baron Staël von Holstein, qui était tombé en disgrâce auprès de Gustave III à cause de ses idées libérales, fut envoyé en France avec des instructions secrètes. Tous deux étaient des visionnaires, et ils se livraient, comme le duc Charles, aux aberrations du mysticisme. D'après le conseil de Reuterholm, le régent éloigna au bout de deux mois tous ceux qui avaient joui de la confiance de son frère. Les auteurs de l'acte de sûreté furent les premières victimes : Toll fut envoyé en Pologne et Armfelt à Naples. Les hommes de l'opposition remplirent les vides laissés par les favoris de Gustave III. La régence publia plusieurs ordonnances qui respiraient un grand esprit de liberté. L'école militaire fut fondée. Six mois ne s'étaient pas écoulés que Reuterholm, le plus grand adversaire de Gustave III, proclamait l'acte de sûreté son meilleur ouvrage. Les faveurs étaient exclusivement réservées à la noblesse. Thorild, grand écrivain qui avait publié un livre sur la liberté de la presse, fut arrêté et condamné à l'exil. Le mécontentement devint menaçant; il se forma des rassemblemens, et le gouvernement crut voir la capitale assiégée par le jacobinisme. Malgré le commerce assez important, que la Suède faisait avec la France, les finances du royaume étaient dans un état déplorable. La dette s'était accrue jusqu'à 23 millions pendant le règne précédent. Les hommes les plus versés dans les affaires demandaient la convocation de la diète; mais Reuterholm s'y opposa. Sur ces entrefaites, on crut avoir découvert une grande conspiration, à la tête de laquelle était Armfelt, ministre à Naples, et dont le but était d'opérer une révolution en Suède avec l'aide de la Russie; la dame d'honneur de la princesse, M[me] Rudenschöld, en était l'âme. Armfelt fut condamné à mort et son nom attaché au pilori; la

belle Rudenschöld subit la peine de l'exposition. Ce cruel jugement aliéna tous les esprits, qui ne désiraient plus que la majorité du roi. L'alliance avec le Danemark, à l'effet de protéger le commerce, nécessita des armemens; le patriotisme procura les moyens de subvenir aux dépenses.

Le mariage du roi était pour la régence un objet très-important; elle comptait sans doute profiter de l'empire qu'une femme pourrait avoir sur le jeune cœur du prince. On s'adressa d'abord à Louise-Charlotte de Mecklenbourg-Schwerin; mais l'impératrice Catherine fit tellement jouer les ressorts de l'intrigue que non-seulement elle fit rompre l'alliance déjà convenue, mais qu'elle amena le duc à conduire son pupille à Saint-Pétersbourg pour y faire connaissance avec la grande-duchesse Alexandra. Les conventions de cette union nouvelle étaient déjà arrêtées, lorsque la question du libre exercice de sa religion pour la princesse vint tout déranger et tout rompre.

Le voyage en Russie avait été entrepris pour favoriser les desseins secrets de Reuterholm, qui donna plus d'une preuve d'inconséquence dans le cours des négociations. Le jeune roi avait été soumis aux plus grandes épreuves, et sa constance fut même admirée en Russie. A son retour, Reuterholm changea de système: tous ceux qu'il avait persécutés furent comblés de bienfaits: Thorild eut un emploi en Poméranie, mademoiselle de Rudenschöld une pension et un domaine en Gottland, Toll reçut aussi sa grâce. On projeta de faire couronner le roi sans convoquer les états, afin de les priver de leur participation à la confection des lois. Le roi repoussa cette idée et adressa à Reuterholm des reproches bien mérités sur son orgueil, son esprit vindicatif, sa haine contre la mémoire de Gustave III et de ses amis, et sa mauvaise gestion des finances du royaume [1].

Gustave-Adolphe fut déclaré majeur le 1er novembre 1796 et prit dès lors les rênes du gouvernement. Le duc Charles déposa toutes ses fonctions. On remarqua beaucoup de froideur entre le duc et le roi, et la cour adopta une économie conforme à l'état des finances. La justice et l'ordre qui présidèrent à toutes les affaires promirent un gouvernement sage et paternel, quoique peu brillant. Le jeune roi, ne voulant s'abandonner à personne, n'eut point de favoris: il partagea l'aversion profonde que le peuple suédois a toujours ressentie pour cette espèce d'hommes. Il traitait avec honneur les fonctionnaires que les affaires appelaient auprès de sa personne. Au moyen de cette sage administration, les dépenses n'excédèrent pas les recettes. On avait repris les négociations relatives au mariage du roi avec la princesse russe; mais elles furent définitivement rompues. Le roi jeta les yeux sur la princesse Frédérique-Dorothée-Wilhelmine, et leur union fut célébrée en 1797.

Ce règne avait commencé sous d'heureux auspices; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le roi n'agissait pas toujours d'après de mûres réflexions. Il commença par manifester de l'horreur pour les événemens qui s'étaient passés en France et par rechercher l'alliance de la Russie. La liberté de la presse reçut de nouvelles entraves. Quelques années de stérilité occasionnèrent des troubles. Le système prohibitif qu'on adopta porta ses fruits. Les négocians se plaignirent de la stagnation des affaires, les employés de l'insuffisance de leurs traitemens, et le peuple de la cherté des denrées: c'était à la fois l'effet de la disette, de la guerre sur mer et d'une mauvaise politique. On avait longtemps évité de convoquer une diète; il fallut y recourir pour ne pas encourir de graves reproches pour l'avenir. La situation des finances rendait du reste cette convocation indispensable. Le jour de l'ouverture fut fixé au 10 mars 1800, à Norköping. Il s'éleva à la chambre des nobles une forte opposition dans laquelle se firent remarquer H. Hjerta et G. Adlersparre. Le comte Brahe était maréchal, et quoiqu'on eût accordé au gouvernement tout ce qu'il demandait, le roi perdit cependant beaucoup de sa popularité à cause du penchant qu'il manifesta pour le despotisme. Le général Toll figurait aussi sur cette scène: mauvais génie du père, il joua le même rôle auprès du fils. On remarqua plusieurs accidens au couronnement, qui eut lieu le 3 avril: le peuple entrevoyait des présages funestes, qui ne tardèrent malheureusement pas à se réaliser. Ce fut à cette diète qu'on proposa une contribution, payable en argent, de quatre millions et demi pour améliorer la valeur du pa-

[1] Reuterholm quitta la Suède et vécut dans la plus grande solitude à Sleswig, où il mourut en 1814.

pier-monnaie. On prohiba l'usage de toutes les pièces d'argenterie dont le poids excédait 10 onces; des comités se formèrent pour évaluer la fortune de chacun. Au milieu de ces embarras éclata la rupture avec l'Angleterre. Plus de 200 vaisseaux suédois (1801) furent retenus dans les ports de cette puissance. Les magasins de fer étaient pleins; tout le commerce reçut un coup terrible. La Suède se réunit à la Russie et au Danemark pour renouveler la neutralité armée; mais la flotte anglaise entra dans le Sund. Des négociations ne tardèrent pas à être entamées. Paul étant mort sur ces entrefaites, la paix ne se fit pas attendre. Peu après, les douanes furent cédées à une compagnie pour dix ans moyennant une certaine redevance annuelle. Wismar fut vendu 1,500,000 thalers.

La reine, qui n'aimait pas la Suède, où elle n'était pas heureuse avec un époux qui la traitait en tyran, désira revoir sa famille, et le roi partit pour Bade. Ce voyage fut la cause première des désastres qui fondirent sur son royaume et ensuite sur sa famille. Il était animé d'une haine profonde contre la France et surtout contre Napoléon; de plus, il embrassa les idées mystiques qu'il avait puisées dans les ouvrages du célèbre Joung (Stilling). Après un an et demi d'absence, il rentra dans ses États.

Il ne pouvait plus contenir son aversion contre Napoléon : il renvoya au roi de Prusse ses décorations de l'Aigle-Noir quand celui-ci eut accepté celle de la Légion d'honneur, et il s'engagea avec empressement dans la coalition formée contre la France. Il reçut de l'argent de l'Angleterre, et conduisit en Poméranie une armée de 12,000 hommes. Mais la prise de Stralsund et la perte de cette province mirent un terme à ses exploits, et lorsque après la paix de Tilsitt il ne voulut pas se soumettre au système continental, la Russie et bientôt après le Danemark lui déclarèrent la guerre. Il n'avait plus qu'un seul allié, l'Angleterre. Cependant s'il avait été soldat courageux et bon capitaine, il aurait pu encore résister à ses ennemis; mais il n'avait aucune qualité supérieure. Il ordonna une conscription, qui lui fournit 50,000 hommes; mais les opérations furent si mal combinées, l'armée finlandaise, qui s'immortalisa par une héroïque résistance, fut si mal soutenue, qu'à la fin de l'année la Finlande était conquise jusqu'à Torneå, et que l'amiral Cronstedt avait trahi sa patrie et livré Suéaborg, l'une des plus fortes citadelles de l'Europe. Tous les hommes sages prévirent la chute de la monarchie suédoise : le partage était déjà convenu à Erfurt. Pour empêcher cette honte, les troupes qui défendaient les frontières de Norvége se révoltèrent et marchèrent sous les ordres de G. Adlersparre contre la capitale; mais le roi, qui n'avait pas voulu convoquer les états, avait été déjà arrêté, le 13 mars, par le général Adlercreutz, un des chefs les plus célèbres de l'armée finlandaise. La déchéance de la famille royale et son exil à perpétuité furent décrétés le 10 mai.

Telle fut l'issue d'un des règnes les plus désastreux qui aient pesé sur la Suède. La Poméranie et la Finlande, le boulevard du royaume, étaient perdues; cent mille guerriers avaient succombé, dans une courte campagne, sous le fer de l'ennemi ou sous le fléau des maladies. Gustave-Adolphe, privé de courage et d'étendue dans les vues, fut un des princes les plus despotes : aucun conseiller courageux ne se trouva là pour combattre cette malheureuse disposition. Dans un temps de tempête, le règne d'un tel prince ne pouvait manquer de finir par une catastrophe.

FIN DE L'HISTOIRE DE SUÈDE.

GÉNÉALOGIE DES ROIS.

I.

TEMPS MYTHOLOGIQUE.

ODEN.
NJORD.
FREY.
FREYA.

FAMILLE D'YNGLINGA.

FIOLNER, fils d'YNGRE FREY.
SVEGDER.
VANLAND.
VISBUR.
DOMALD.
DOMAR.
DYGGRE.
DAG.
AGNE.
ALBREKT et ÉRIK.
YNGVE et ALF.
HUGLEIK.
JORUND et ÉRIK.
ANE-LE-VIEUX.
ÉGIL TUNNADOLGI.
OTTAR VENDILKRAKA.
ADILS.
OSTEN.
YNGVAR.
BRAUT ANUND.
INGIALD ILLRÅDA[1].

[1] « Les rois d'Upsala étaient les chefs suprêmes du Suithiod à l'époque où presque tous les districts avaient leurs rois. » (Voyez la *Saga d'Ynglinga*, chap. 40.)— « La tradition rapporte que le roi Ingiald immola douze rois et tous par ruse ; c'est pour cela qu'il fut appelé Ingiald Illråda : il était roi d'une grande partie du Suithiod. » (Ch. 43.) — « Après Ingiald Illråda, la domination d'Upsala sortit de la famille d'Ynglinga. » (Ch. 45.)

II.

FAMILLES D'IVAR ET SIGURD.

IVAR VIDFAMNE.
|
AUD-LA-RICHE, mariée avec
1) RÖREK, et 2) avec RADBART.

HARALD HILDETAND.
	RANDVER.
	SIGURD RING.

SIGURD RING.
RAGNAR LODBROK.
BJÖRN JERNSIDA.
ÉRIK BJÖRNSSON et REFIL.
ÉRIK REFILSSON[1].

EMOND et BJÖRN à HAGA[2].	An	829.
ÉRIK EMONDSSON[3].	Mort en	885.
BJÖRN ÉRIKSSON.		935.
ÉRIK SEGERSALL[4].		993.
OLOF SKÖLKONUNG[5].		1024.
ANUND JACQUES.		1052.
EMOND-LE-VIEUX[6].		

[1] Il existe différentes généalogies des rois qui désignent le royaume comme gouverné constamment par plusieurs rois contemporains. Il y est fait mention *de rois des mers* qui avaient sous leurs ordres des bandes nombreuses, mais qui n'avaient pas de royaume. (Voyez la *Saga d'Ynglinga*, ch. 34.)

[2] Anschair, premier apôtre du Nord.

[3] Le roi Olof régnait à Birka lorsque Anschair visita la Suède pour la seconde fois, en 853.

[4] Il régna conjointement avec son frère Olof jusqu'à sa mort. Adam de Brême place au nombre des rois de la même époque Ring et son fils Edmond.

[5] Premier roi chrétien. Dans les *Sagas des rois*, il est désigné le dixième de sa famille qui ait régné à Upsala. (*Saga d'Olof-le-Saint*, ch. 71.) Il quitta le titre de roi d'Upsala pour prendre celui de roi de Suède (*Suéa-Konung*).

[6] Son règne fut court. L'année de sa mort est incertaine.

III.

FAMILLE DE STENKIL.

STENKIL [7].	Mort en 1066.
HAKAN-LE-ROUGE [8].	
INGE l'aîné et HALSTAN [9],	
PHILIPPE, mort en 1118, et YNGE le cadet [10].	

[7] Fils du jarl de Vestrogothie, Ragwald Ulfsson. Guerre civile après la mort de Stenkil. Deux rois du nom d'Érik. Deux fils de Stenkil, exerçant simultanément le pouvoir et classés ensemble. Olof, surnommé Naskonung (roi de l'Isthme), cité dans plusieurs généalogies des rois.

[8] Il est placé par quelques auteurs avant Stenkil.

[9] Fils de Stenkil. L'année de leur mort n'est pas connue. Contre-roi païen Blot Sven; puis son fils Érik Årsall, qui embrassa plus tard le christianisme.

[10] Fils d'Halfdan. Après la mort d'Inge cadet, Ragwald Knaphöfde, fils du roi Olof Naskonung, occupa le trône et fut tué par les Visigoths. Ceux-ci élirent le prince danois Magnus Nilsson, neveu d'Inge l'aîné. Interrègne après sa chute, en 1134.

IV.

FAMILLES DE SVERKER ET D'ÉRIK-LE-SAINT.

SVERKER [1].	Mort en 1155.
ÉRIK-LE-SAINT [2].	1160.
CHARLES SVERKERSSON [3].	1168.
CANUT ÉRIKSSON [4].	1195.
SVERKER CARLSSON.	1210.
ÉRIK KNUTSSON.	1216.
JEAN SVERKERSSON.	1222.
ÉRIK ÉRIKSSON [5].	1250.

[1] Il fut d'abord élu par les Ostrogoths.

[2] Il est aussi appelé Érik-le-Législateur (*lag-gifvare*); roi de Suède proprement dite en 1150.

[3] Il fut le premier qui prit le titre de roi des Suédois et des Goths. Il vainquit l'assassin d'Érik-le-Saint, le prince danois Magnus Henriksson, que la généalogie comprise dans la *Loi de Vestrogothie* ainsi que plusieurs autres citent comme roi.

[4] Fils d'Érik-le-Saint. Il battit Charles Sverkersson et deux autres contre-rois, Kol et Burislef.

[5] Contre-roi, Canut Johansson de la famille de Folkunga, 1229-1234.

V.

LES FOLKUNGAR.

WALDEMAR, déposé [6].	Mort en 1302.
MAGNUS LADULÅS [7].	1290.
BIRGER MAGNUSSON [8].	1321.
MAGNUS ÉRIKSSON [9].	1374.

[6] Son père était Birger-Jarl, qui administra comme régent jusqu'à 1266, époque de sa mort. Il constitua des duchés à ses autres fils.

[7] Il se révolta contre son frère Waldemar en 1275. Roi de Suède proprement dite en 1276, il le devint de tout le royaume en 1279.

[8] Le marsk Torkel Knutsson, régent en 1303. Le roi Birger, prisonnier de ses frères, les ducs Érik, Waldemar, en 1306; il devait partager le royaume avec eux en 1310, mais il les fit mettre en prison et les laissa mourir de faim en 1318. Il fut chassé.

[9] Fils du duc Érik, élu roi à l'âge de trois ans en 1319, roi de Norvége la même année. Mats Kettilmundsson, régent en Suède pendant la vacance du trône, figure jusqu'à 1333. Contre-roi Érik, fils aîné de Magnus, en 1350, mort en 1359. Hakon, son frère, roi de Norvége, élu en Suède en 1362, déposé en 1363.

VI.

ROIS ÉTRANGERS ET D'UNION.

ALBERT DE MECKLENBOURG [1], déposé.	Mort en 1412.
MARGUERITE [2], fonde l'union en 1397.	1412.
ÉRIK DE POMÉRANIE [3], destitué.	1459.
CHRISTOPHE DE BAVIÈRE [4].	1448.
CHRISTIAN I D'OLDENBOURG [5], déposé.	1481.
JEAN [6], déposé.	1512.
CHRISTIAN II [7], déposé.	1559.

[1] Neveu du roi Magnus Érikssou, roi en 1363, prisonnier en 1389, mis en liberté en 1395.

[2] Élu en Suède en 1388.

[3] Élu en Suède en 1396, co-régent de Marguerite; destitué par Engelbreht en 1434; reconnu de nouveau, et enfin destitué dans les trois royaumes en 1339.

[4] Élu roi de Suède en 1440.

[5] Elu roi de Suède en 1457 et destitué en 1664.

[6] Roi de Suède en 1483; monté sur le trône en 1497, il fut destitué en 1501.

[7] Reconnu héritier présomptif de la couronne de Suède en 1499; roi de Suède en 1520 et déposé en 1521. Il quitta ses États en 1523.

VII.

RÉGENS SUÉDOIS PENDANT L'UNION.

ENGELBREKT ENGELBREKTSSON *, 1434. Mort en 1436.
CHARLES KNUTSSON (BONDE), régent, 1436. 1441.
BENOIT (BENGT) JÖNSSON et NILS JÖNSSON (OXENSTJERNA), régens. 1448.
CHARLES KNUTSSON *, roi. 1470.
L'archevêque JÖNS BENGTSSON (OXENSTJERNA), prince et régent de Suède, 1457, 65-66.
L'Evêque KETTIL CARLSSON (WASE), régent. 1464.
ÉRIK-AKELSSON TOTT, régent, 1466-67.
STEN STURE l'aîné, régent, 1471-97, 1501. 1503.
SVANTE-NILSSON STURE, régent, 1504. 1512.
STEN-SVANTESSON STURE, régent, 1512. 1520.

* « Rusticorum, qui vocantur Dalekarla, Dux et princeps — qui tribus annis regnavit et postea interfectus est. » (*Diarium Vadstenense. Script. rer. Suec.*, t. 1, p. 151.)

* Élu roi de Suède en 1448, de Norvége en 1449; il dépose la couronne de Norvége en 1450, se réfugie à Dantzig en 1457; rappelé en 1464, il est déposé l'année suivante, et remonte pour la troisième fois sur le trône en 1467.

VIII.

FAMILLE DE WASA.

GUSTAVE I.	Mort en 1560.
ÉRIK XIV (destitué), empoisonné en 1577.	
JEAN III.	1592.
SIGISMOND, roi de Pologne, déposé en 1604.	1632.
CHARLES IX, régent pendant l'absence de SIGISMOND; roi en 1604.	1611.
GUSTAVE II ADOLPHE-LE-GRAND.	1632.
CHRISTINE, abdiqua en 1654.	1689.

IX.

FAMILLE DES DEUX-PONTS.

CHARLES X GUSTAVE.	Mort en 1660.
CHARLES XI.	1697.
CHARLES XII.	1718.

X.

FAMILLE DE HESSE-CASSEL.

FRÉDÉRIC I, roi en 1720.	Mort en 1751.

XI.

FAMILLE DE HOLSTEIN-GOTTORP.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC.	Mort en 1771.
GUSTAVE III.	1792.
GUSTAVE IV ADOLPHE, déposé en 1809.	1837.
CHARLES XIII[1].	1818.

XII.

FAMILLE DE PONTE-CORVO.

CHARLES XIV JEAN (BERNADOTTE), roi actuel [1].

[1] Charles XIII naquit le 7 octobre 1748. Il fut nommé roi de Suède et couronné le 29 juin 1809, après avoir accepté la nouvelle constitution. Les commencemens de son règne ne furent pas heureux. L'expédition de Vestrobothnie échoua par l'incapacité de celui qui la dirigeait. La paix de Frederikshamn (17 septembre) donna à la Russie toute la Finlande jusqu'à Torneå et à l'archipel d'Åland. La paix de Paris (6 juin 1810) stipula la restitution de la Poméranie à la Suède. Charles-Auguste, prince d'Augustenbourg, nommé prince royal, mourut subitement en Scanie (mai 1810). L'assassinat du comte de Fersen eut lieu le 20 juin. Le 21 août, le maréchal, prince de Ponte-Corvo fut nommé prince royal de Suède par les états. Fils adoptif du roi, il prit le nom de Charles-Jean. La paix d'Örebro (1812) mit fin à la guerre avec l'Angleterre, guerre déclarée dans l'intérêt du système continental. La diète de 1812 décréta la radiation de la diète nationale et restreignit la liberté de la presse. Les Français ayant occupé la Poméranie sans déclaration préalable, la guerre éclata en 1813; l'armée suédoise, sous les ordres du prince royal, qui était l'âme du gouvernement, combattit à Gross-Beeren, à Dennewitz et à Leipzig. Le prince royal gagna la Norvége par la paix de Kiel, le 14 janvier 1814. Ce royaume, par suite de la convention de Moss, fut réuni à la Suède comme État indépendant. Charles XIII mourut le 5 février 1818. Il avait épousé Hedwig-Éléonore-Charlotte, princesse d'Oldenbourg, qui mourut la même année.

[1] Charles XIV Jean est né le 26 janvier 1764, à Pau, en Béarn. Il a immortalisé son nom de Bernadotte dans les armées de la république et celui de Ponte-Corvo dans celles de l'empire. Son système est celui de la paix. Depuis qu'il est sur le trône, le canal de Götha, qui traverse le pays et réunit la Baltique à la mer du Nord, a été achevé; les travaux de la citadelle de Carlsborg sont presque terminés; l'agriculture et l'industrie ont fait de grands progrès; les finances ont été réglées. Ce prince a épousé Eugenia-Bernardina-Desideria (Clary). Il a un fils, François-Oscar, né en 1799, qui a épousé Joséphine, princesse de Leuchtenberg, en 1823. Plusieurs princes et une princesse sont nés de cette union.

FIN DE LA GÉNÉALOGIE DES ROIS.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'HOMMES ET DE LIEUX LES PLUS REMARQUABLES DONT IL EST PARLÉ DANS LE COURS DE CET OUVRAGE.

S.

T.

U.

V.

W.

FIN.

